

Elena WALTER-KARYDI, *Die Athener und ihre Gräber (1000-300 v. Chr.)*. Berlin, De Gruyter, 2015. 1 vol. XVI-421 p., 2 pl. en couleur (IMAGE & CONTEXT, 14). Prix : 99,95 € (relié). ISBN 978-3-11-034736-4.

La mort et les pratiques funéraires dans le monde grec ont de longue date attiré l'attention des chercheurs et suscité diverses approches. L'attitude des anciens Grecs envers la mort a été traitée dans un certain nombre d'études fondatrices : Danforth et Tsiaras, *The Death Rituals of Rural Greece* (1982) ; Bremmer, *The Early Greek Concept of the Soul* (1983) ; Parker, *Miasma. Pollution and Purification in Early Greek Religion* (1983), et Garland, *The Greek Way of Death* (1985), alors que l'iconographie a été étudiée par Vermeule, *Aspects of Death in Early Greek Art and Poetry* (1979). Les travaux pertinents sur les témoignages archéologiques funéraires sont moins nombreux et la synthèse de Kurtz et Boardman, *Greek Burial Customs* (1971), reste la plus représentative. Le livre récemment publié par E. Walter-Karydi constitue une contribution importante à la recherche. En se concentrant sur Athènes et les monuments funéraires, traités non pas comme des réflexions passives des réalités économiques et sociales mais comme le miroir des personnes mêmes, l'auteur tente de saisir le développement de l'attitude des Athéniens envers la mort. Le livre suit un développement chronologique, de l'époque géométrique à la période classique tardive. L'Attique a été choisie en raison de sa séquence ininterrompue de sépultures, d'autant plus que ses monuments funéraires, leur iconographie et leurs inscriptions ont agi comme modèle pour l'art funéraire grec antique. Dans le chapitre I, Walter-Karydi, après avoir clarifié l'histoire du terme « cimetière », se concentre sur la notion de *geras thanonton*, l'importance d'honorer et de perpétuer le souvenir des morts ; il s'agit de l'idée dominante dans chaque chapitre, examinée en association avec les monuments étudiés. Le chapitre II est consacré aux monuments funéraires de l'époque géométrique (1000-700 av. J.-C.) et l'auteur tente d'y discuter de la mort homérique et de montrer le reflet du *geras thanonton* sur les tombes géométriques attiques. Les marqueurs de tombe en argile et leur iconographie sont l'objet principal de cette analyse. Néanmoins, elle les dissocie à tort de l'élite athénienne (p. 48). La première moitié du VII^e siècle, vue comme une étape transitoire entre deux époques importantes – le Géométrique et l'Archaïque – n'est pas prise en compte dans son analyse (p. 48). Le troisième chapitre du livre, divisé en quatre parties, examine les témoignages archaïques. La première partie examine en détail tous les types de sculpture funéraire (kouroi, korai, stèles, monstres, etc.), en se concentrant en particulier sur les kouroi et leurs caractéristiques. La deuxième partie aborde les inscriptions archaïques, les épigrammes funéraires et l'idée de *thanatos kalos*. La combinaison de l'image et de l'inscription apporte un résultat performatif, un *geras thanonton*. Les loutrophores et les plaques d'argile sont traités comme des alternatives modestes du marquage sculptural des tombes. La dernière petite section du chapitre est dédiée à l'art funéraire égyptien. E. Walter-Karydi souligne que, contrairement à la culture égyptienne, où la mort était le centre de la vie, la vie domine dans la Grèce ancienne avec les kouroi comme célébration du corps. Le quatrième et plus important chapitre du livre est consacré aux tombes de la période classique, de 430 av. J.-C. à la fin du IV^e siècle. Le chapitre est divisé en douze sections. Il traite de l'évolution de la sculpture funéraire de la fin du V^e siècle, ainsi que de la représentation de l'au-delà

dans l'art athénien du v^e s., en se concentrant sur lécythes à fond blanc et leur iconographie funéraire. La notion de *thanatos kalos* est discutée via le prisme de la *polis* à travers les *epitaphioi* et *demosion sema*, une création caractéristique de l'Athènes classique, étroitement liée à la démocratie. Le *geras thanonton* demeure inchangée depuis l'époque archaïque. La nouveauté de la période classique tient cependant dans l'importance de la famille et de l'*oikos*, comme indiqué par les périboles funéraires familiaux, les épigrammes classiques et les scènes de mariage sur les vases contemporains. La loi funéraire de Démétrios de Phalère de 317 av. J.-C. met fin à la riche série des monuments funéraires athéniens. La dernière partie du livre est dédiée à Thanatos, le dieu de la mort, et à son absence significative des monuments funéraires attiques ainsi que toutes les autres divinités du monde souterrain. E. Walter-Karydi observe de manière intéressante que la fin de la vie des Athéniens causait une douleur, mais aucune crainte. Ce qui était dans tous les cas de première importance était le devoir des descendants d'honorer et de commémorer les morts ; Thanatos était ainsi destiné à servir le *geras thanonton*. Alexandra ALEXANDRIDOU

Aneta PETROVA, *Funerary Reliefs from the West Pontic Area (6th – 1st Centuries BC)*. Louvain, Peeters, 2015. xii-312 p., 27 pl. (COLLOQUIA ANTIQUA, 14). Prix : 95 €. ISBN 978-90-429-3088-9.

Ce volume, publié dans la collection *Colloquia Antiqua* consacrée aux « périphéries » du monde grec, vient compléter la série d'ouvrages sur la mer Noire, à laquelle une attention particulière est accordée dans la collection. Il s'agit d'une synthèse assortie d'un catalogue qui respecte l'ordre géographique en remontant la côte ouest d'Apollonia vers Istros, de deux index (mots notables et catalogue), ainsi que de 27 planches. Les illustrations sont de bonne qualité, la publication bénéficiant en général d'excellentes conditions graphiques. L'auteur a procédé à l'autopsie des stèles, à l'exception de celles conservées au Musée de l'Hermitage et au Musée archéologique d'Odessa. D'un total de 306 stèles publiées pour le littoral occidental du Pont-Euxin, ont été prises en compte 98, à savoir les stèles décorées d'un relief datant des époques qui précèdent la période impériale. Les principes d'organisation du catalogue sont clairement expliqués, les dimensions des stèles sont indiquées, en précisant l'origine, le lieu de conservation avec le numéro d'inventaire, le matériau et l'état de conservation ; sont également commentées la qualité de l'exécution et la date. Le cas échéant, l'inscription en grec est donnée, sans traduction, en raison sans doute de sa brièveté. Pour chaque monument l'auteur donne des parallèles dans la cité même, dans la région ouest-pontique et ailleurs dans le monde grec, ainsi que des références bibliographiques ponctuelles. L'historique de la recherche montre une bonne maîtrise de la bibliographie des deux pays riverains des cités analysées, la Bulgarie et la Roumanie. Bien que l'intérêt des savants occidentaux semble assez limité, les ouvrages ou les articles consacrés au sujet dans cet espace historiographique sont connus et utilisés à bon escient. L'auteur se propose de mener une étude de cas, avec une mise en perspective dans l'art funéraire égéen : il s'agit ainsi de saisir les traits généraux afin de faire ressortir les particularités locales. L'introduction est suivie de six chapitres, organisés, pour les trois premiers, d'après un

Jane MASSÉGLIA, *Body Language in Hellenistic Art and Society*. Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. 24,6 x 18,9 cm, XXIV-362 p., 160 ill. n/b. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND REPRESENTATION). Prix : 80 £ (relié). ISBN 978-0-19-872359-2.

Dans cet ouvrage, Jane Masségliia part du postulat que le corps « parle » et révèle non seulement la personnalité mais aussi le statut social des individus. L'auteur se place en cela dans la lignée d'études sur la communication non verbale et le langage corporel à l'époque contemporaine mais en analysant des représentations de personnages de l'époque hellénistique qui sont certes artificiellement construites mais n'en sont pas moins significatives des attitudes sociales de différentes catégories de la population (rois, philosophes, pédagogues...). La répétition de ces attitudes dans les représentations d'un même groupe de personnages constitue ainsi un stéréotype et nous livre des informations sur la place de ce groupe dans la société. L'introduction présente le sujet traité, définit l'art hellénistique et le langage corporel, replace le volume dans les recherches existantes sur le langage corporel dans l'Antiquité tout en mettant en avant la rareté des études consacrées spécifiquement à la période hellénistique. L'étude porte principalement sur des sculptures (de toutes tailles et de tout matériau), représentations de l'élite, de figures de genre et de grotesques qui sont majoritaires dans le corpus conservé. La fonction commémorative, votive ou apotropaïque de l'objet fournit une indication importante car certains groupes sociaux sont plus souvent associés à une fonction précise, comme par exemple les portraits honorifiques d'intellectuels qui ont souvent une fonction commémorative et impliquent de représenter les qualités morales du personnage honoré. La première partie traite des représentations des dynastes et des élites. Dans le chapitre 1 de la première partie « Kings and the Civic Elite », l'auteur explore différents stéréotypes de représentations des rois et des reines. Le langage corporel des souverains hellénistiques est varié : les statues au repos dépeignent le roi comme un mâle alpha dont les qualités physiques sont impressionnantes ; les poses relaxées indiquent son assurance et sa masculinité tout en rappelant les postures des divinités. Représenté comme un guerrier ou un chasseur courageux, dynamique et tacticien, il est également placé dans la tradition des représentations similaires de dieux ou de héros. Les représentations de reines sont plus conventionnelles et leur langage corporel ne les distingue pas de la majorité des citoyennes : leurs images permettent de comprendre leur moindre importance politique dans la structure du pouvoir mais montrent également que les citoyennes aspiraient à la même image idéalisée que leurs souveraines. Seule Arsinoé II adopte des attitudes et des gestes masculins dans ses représentations, ce qui résulte sans doute de l'importance de son rôle politique. Le deuxième chapitre étudie les représentations de l'élite civile masculine. Le cas des poètes et des philosophes est traité en premier lieu : leurs représentations et leur langage corporel pointent nettement vers des activités artistiques et littéraires (geste de parole par exemple) mais seules les images héroïsées tiennent des cithares ou un parchemin qui, à l'instar des statues de divinités, renvoient à des attributs spécifiques et permettent leur identification. Les portraits civiques, pour la plupart commémoratifs, de ces mêmes poètes et philosophes usent d'un langage corporel différent et ne tiennent pas d'accessoires car ce sont les capacités intellectuelles de l'individu qui sont mises en avant. Les

images de « simples » citoyens sont dominées par des postures et des gestes indiquant leur statut, leur richesse, leurs capacités rhétoriques et leurs activités civiques. Dans le troisième chapitre, J. Masségli examine les représentations de « citoyennes » dont le langage corporel est plus limité en raison, d'une part, de leur rareté et, d'autre part, de leur gamme plus limitée d'identités par rapport aux hommes (de représentation dans un contexte héroïque ou fictif comme les rois, des différentes activités civiques d'orateurs, d'évergètes ... comme les hommes) car on les présente uniquement en contexte domestique ou votif. La seconde partie « Lower Status Groups » s'intéresse aux représentations des personnes n'appartenant pas aux élites civiles. Le chapitre quatre analyse le langage corporel des figures de genre que sont les Africains, les serviteurs, les pédagogues, les pêcheurs et les paysans, les vieilles femmes et les nourrices dont le langage corporel et les attitudes visent à les distancier du commanditaire ou du propriétaire de l'œuvre. On montre les serviteurs, pédagogues et nourrices cédant la place à leur maître, dans des attitudes bienveillantes, protectrices et attentionnées ou dans des poses montrant leur peu d'assurance et de confiance en soi caractéristiques d'un statut social inférieur lorsqu'ils sont au repos. Dans le chapitre suivant, l'auteur se penche sur le langage corporel des grotesques, à savoir les représentations de nains et de personnages difformes ou infirmes qui sont uniquement réalisées sous forme de petites figurines de bronze ou de terre cuite. La distorsion de l'image corporelle est un moyen de dépeindre un statut inférieur et l'adjonction fréquente d'un pénis démesuré sur ces figurines ajoute au pouvoir apotropaïque de leur difformité anatomique. La troisième partie « Synthesis » constitue un chapitre conclusif, synthèse sur les types de langage corporel identifiés dans les catégories sociales étudiées. Cinq tendances propres à l'art hellénistique sont déterminées sur la base des objets étudiés : l'asymétrie récurrente des membres ou des figures dans les compositions à plusieurs personnages, l'incongruité thématique entre le langage corporel et l'individu représenté à l'exemple des Africains représentés dans des activités de l'élite, le mouvement ou son absence pour les images commémoratives, la mise en avant du genre à travers les postures et les gestes, et la conformité sociale assurant une presque totale homogénéité dans les représentations d'un même groupe social. La fonction de la sculpture est un élément capital et conditionne le sujet et le langage corporel du personnage représenté. Deux appendices concluent le volume : le premier discute la théorie de Richter selon laquelle les grotesques seraient des statues de mimes, le second traite du langage corporel des représentations assises et de la distribution des différentes positions selon le groupe social. En explorant les différentes attitudes dans lesquelles les personnages sont représentés et leur signification, ce travail original s'inscrit à la fois dans le cadre des histoires de l'art hellénistique et dans les études socio-historiques du monde grec ; les analyses très fines et nuancées de Jane Masségli posent un nouveau regard sur la représentation humaine à l'époque hellénistique et permettront, entre autre apports, d'identifier et de reconstituer certaines de ces attitudes avec plus de sûreté.

Isabelle ALGRAIN

reprocher de ne pas englober toute la littérature consacrée au sujet au cours des vingt-quatre siècles écoulés, d'être plus historien que philosophe, ou d'avoir négligé les matériaux iconographiques et les sources épigraphiques. Or l'enjeu n'était pas l'exhaustivité, mais plutôt de broser un tableau fidèle afin de dégager les points de fuite qui ont traversé le temps. Le lecteur philosophe se contentera de signaler une erreur sur un sujet qui le concerne : au détour d'une remarque, P. Ismard confond deux personnages de Platon, attribuant à Socrate le Jeune, qui apparaît dans le *Politique*, un propos des *Lois* (716d) que Platon met dans la bouche de l'Étranger d'Athènes (p. 132). Il s'agit là d'un détail qui intéressera le seul spécialiste, à qui du reste cet essai n'est pas prioritairement destiné. En conclusion, P. Ismard propose un livre riche et de lecture aisée qui permettra à chacun d'accéder facilement à un dossier complexe grâce à l'état des lieux qui en est dressé de façon stimulante.

Marc-Antoine GAVRAY

Josiah OBER, *The Rise and Fall of Classical Greece*. Princeton, Princeton University Press, 2015. 1 vol. XXV-416 p., ill. et cartes (THE PRINCETON HISTORY OF THE ANCIENT WORLD). Prix : 35 \$ (relié). ISBN 978-0-691-14091-9.

Partant du postulat que la conjonction de la démocratie et de la croissance économique est un phénomène historiquement rare, l'auteur se donne pour but d'explorer dans cet ouvrage les conditions qui ont mené au succès politique et économique de la culture grecque classique et les raisons qui l'ont conduite à son terme. Dans ce cadre, il envisage la croissance de la civilisation grecque entre 1000 et 300 av. J.-C. et le déclin de celle-ci à la fin du IV^e s. av. J.-C. suite à la défaite de la coalition grecque contre la Macédoine. Un premier chapitre introductif présente l'exception grecque : une croissance économique exceptionnelle, qui contraste d'autant plus avec la situation actuelle du pays, dans un environnement marqué par la décentralisation politique et l'absence d'autorité centrale ainsi que par la spécialisation économique et la coopération. Le chapitre 2 présente une écologie sociale du monde des cités grecques et définit son étendue, sa géographie, son climat et sa démographie. Il aborde également les différences et les similitudes entre les cités et pose la question fondamentale des conditions de la coopération qui s'est établie entre les citoyens d'une même cité et entre les cités sans le recours à une autorité centrale. Dans le chapitre 3, l'auteur propose une théorie expliquant ce phénomène de coopération décentralisée, basée sur Aristote, dans laquelle il met notamment en avant le rôle bénéfique joué par les institutions politiques, l'intérêt stratégique de la coopération politique et économique au sein d'une même communauté, l'instauration de règles équitables et le caractère profondément social et interdépendant de l'être humain. Ayant posé les bases du mode de fonctionnement des cités grecques, l'auteur documente dans le chapitre 4 la croissance économique et démographique atteinte grâce à ce modèle politique en la comparant à celle de l'Etat grec au lendemain de l'indépendance et à celle de l'Âge du Bronze : la forte démographie et la richesse de la population de la Grèce classique ne trouvent pas d'équivalent dans l'histoire grecque avant le XX^e s. Dans le chapitre 5, l'auteur explique les raisons de ce succès économique. Il considère que les deux

moteurs principaux de cette croissance sont : d'une part, l'établissement de règles justes par les institutions politiques qui encouragent l'investissement dans le capital humain et qui réduisent les coûts de transaction et, d'autre part, la compétition entre les individus et les États qui mène à une innovation institutionnelle et technologique continue et motive une coopération rationnelle. Les quatre chapitres suivants retracent l'histoire socio-économique grecque, depuis le VII^e s. jusqu'à la montée de la puissance macédonienne. Afin de tester les hypothèses explicitées dans la section précédente, l'auteur se focalise notamment sur quelques cités influentes au succès économique indéniable comme Athènes, Sparte et Syracuse et met en exergue leurs différences et leurs similarités. Il apparaît clairement que la démocratie, contrairement aux régimes oligarchiques ou monarchiques, a favorisé l'expansion économique des cités. Les concepts de spécialisation, d'innovation et de « destruction créative » par laquelle l'innovation fait disparaître d'anciennes techniques, d'anciennes formes d'organisation sociale ou d'autres cités moins novatrices sont inscrits en filigrane dans ce développement historique. Le dixième chapitre montre comment les produits de la spécialisation grecque tels que l'expertise dans l'organisation militaire et l'administration financière ont été repris par les dirigeants d'États situés aux franges du monde grec et utilisés par la Macédoine pour mettre un terme à l'ère des cités indépendantes. Le chapitre conclusif explique que la fin de l'indépendance des cités n'a pas été marquée par la fin soudaine de l'efflorescence grecque. Dans un paysage politique radicalement remodelé, le modèle économique et démocratique de la Grèce classique s'est révélé particulièrement persistant, car les cités ont conservé une certaine autonomie à l'égard des dynastes et des rois hellénistiques. Le livre comprend également deux appendices. Le premier liste la population, la taille et la renommée des différentes régions qui composent le monde grec archaïque et classique. Le second explique les relations particulières de l'époque hellénistique entre rois, cités démocratiques et élites sur le mode du jeu. En conclusion, ce livre riche et extrêmement bien construit met en lumière les interrelations causales entre les développements économique et politique des cités grecques, expliquant leurs particularités, leur succès et leur fin. Il constitue tant une introduction historique qu'une étude approfondie du système socio-économique de la Grèce antique.

Isabelle ALGRAIN

Grégory BONNIN & Enora LE QUÉRÉ (Ed.), *Pouvoirs, îles et mer. Formes et modalités de l'hégémonie dans les Cyclades antiques (VII^e s. a.C. – III^e s. p.C.)*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 379 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 64). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-109-6.

Le présent ouvrage rassemble le texte de vingt communications présentées lors d'une rencontre internationale organisée à Bordeaux en juin 2012 : il s'agissait alors de faire le point sur les différentes formes de domination exercées sur les Cyclades durant l'Antiquité, ainsi que sur leurs formes d'expression dans les domaines politique, économique, militaire, institutionnel, religieux, juridique, culturel et artistique, en tenant compte des époques, des îles concernées ainsi que de la nature des différents pouvoirs. Les éditeurs précisent encore que « cet ouvrage s'inscrit dans cette tradition des études cycladiques, faisant sien le choix de comprendre les Cyclades comme un

(or. 1990), both of which must remain somewhat speculative. Golden's chapter on the division of labour and commemoration of equestrian victory (or. 1997) has more relevance for the social historian, and could fruitfully have been placed in the next section, in vol. 2, on identity and social status. – Vol. 2 opens with Pleket's seminal contribution on the sociology of ancient sport (or. 1978, reprised in 2001), followed by David Young (or. 1983) on ancient amateurism in Greek athletics. Decker discusses gymnasia (or. 1995), in the afterword he refers the reader rightly to the excellent collection on the Hellenistic *gymnasion* by Kah and Scholz (2004). A study of the *gymnasion* in Roman times is still a desideratum. Scanlon's own discussion of girls' participation in the Heraia (or. 2002) concludes this section. In the afterword he concedes that the evidence for female is scarce, but he is right to argue against an overly skeptical view in this respect. The next session turns the attention to Greek games under Rome. Mann (or. 2002) deals with Roman interest and Roman participation in Greek games, and Sinn (or. 1998) discusses the *schola* (somewhat anachronistically described as a guildhall) of the athletic association in Rome, which has been a German excavation. We may note that there is still no major study of these associations under Rome. It is a pity that these chapters are not followed by a discussion of athletic contests at other sites and in individual Greek cities (such as Athens), which would have contributed towards a better understanding of sport as a long-term Greek cultural phenomenon. In the last part the focus is on Italy. Scanlon (p. 14) maintains that "Roman games (*ludi*) and Greek (*agōnes*) connote non-serious leisure playing the same semantic sphere as other cultures", but this is debatable. Louis Robert has repeatedly asserted that the Greek *agōn* is better translated as contest – if only to stress its serious nature. Moreover, even if gladiators in the Eastern provinces sometimes borrowed from athletic modes of self-representation e.g. for their epitaphs, they still did not occupy a similar position in the eyes of organisers, audiences, or indeed their hometowns. As it is, the volume contains three pieces on Roman *ludi*: Welch (or. 1994) on the history of the Roman arena in Italy, Carter (or. 2003) on the famous *Senatus Consultum de Pretiis Gladiatorum Minuendis*, and Kyle (or. 1994) on the issue of how the meat of animal fights found its way into the Roman food-chain. Gori discusses Etruscan sport (or. 1986-1987). The volume is concluded by a somewhat dated piece on Roman chariot races by Harris (or. 1972). Each volume has its own excellent index. To conclude: this reviewer would have expected a focus on Greek athletics alone – and a separate volume on Roman spectacles – but we may be grateful for what we get here: a fine collection of articles and an excellent contribution to our teaching materials.

Onno VAN NIJF

Maia WELLINGTON GAHTAN & Donatella PEGAZZANO (Ed.), *Museum Archetypes and Collecting in the Ancient World*. Leyde – Boston, Brill, 2015. 1 vol. xiv-222 p., 43 ill. n/b, (MONUMENTA GRAECA ET ROMANA, 21). Prix : 135 € (relié). ISBN 978-90-0428050-2.

Cet ouvrage regroupe les contributions présentées lors d'un colloque qui s'est tenu en 2013 sur le thème des collections dans l'Antiquité. Si les collections d'antiques depuis la Renaissance jusqu'à l'époque contemporaine ont été relativement bien

étudiées ces dernières années, les ouvrages sur le phénomène de la collection *durant* l'Antiquité sont beaucoup plus rares, même si ce champ d'étude s'est fortement développé durant ces deux dernières décennies. Le chapitre introductif présente un état de la recherche sur les collections, les différents moyens d'acquisition d'objets étrangers ou locaux, la conservation et la présentation de ces objets depuis l'époque archaïque jusqu'au début de l'époque chrétienne. Il met l'accent sur des monuments ou des collections qui sont archétypales dans le sens où elles annoncent la manière de collectionner des époques postérieures, et identifie trois types de collections antiques : publique (par ex. les objets accumulés dans les temples et les trésors), privée (appartenant aux rois ou à l'élite civile) et virtuelle (littéraire ou peinte). Ce dernier type de collection apporte à la fois des informations sur la manière dont les Anciens répondaient à la vue des objets d'art et sur la façon dont ces collections pouvaient être exposées. Via l'étude des collections antiques, l'ambition de l'ouvrage est également d'améliorer notre compréhension des religions antiques, de l'organisation des espaces publics et privés, des goûts de l'élite et du peuple ou encore des objets ayant appartenu à ces collections. M. Franci traite de l'évolution de la perception de l'art étranger dans le Proche-Orient ancien et des idées développées dans cette région qui ont amenés à l'idée de collection. Les treize articles qui suivent traitent des collections dans le monde gréco-romain. J. Shaya se penche sur les collections des trésors des temples grecs, leurs inventaires, leur signification, la manière dont elles étaient perçues et comprises à l'époque hellénistique et l'invention du concept de collection. M.M. Miles s'interroge pour sa part sur les racines des collections privées et leur exposition dans la Méditerranée de l'époque hellénistique ; l'exposition d'une collection d'art étant un moyen privilégié d'affirmer sa richesse et son statut social. L'étude d'A. Kuttner se focalise sur les collections royales hellénistiques et en particulier sur celles des Attalides dans la citadelle de Pergame. La contribution d'E. Prioux a pour thème les discours poétiques sur les collections d'intailles et de pierres de valeur. Les neuf articles suivants se rapportent aux collections de l'époque romaine, champ d'étude plus ancien, à l'historiographie riche. P. Liverani s'intéresse au mode de fonctionnement des collections publiques à Rome et à leur « inventarisation » ainsi qu'à leurs liens forts avec l'administration civile. A. Bounia cherche à définir les différents modes de collection, les notions qui définissent l'appréciation de la culture matérielle et l'usage des accumulations d'objets dans le but de construire un ordre cosmologique. A. Lazzeretti se penche quant à elle sur les collectionneurs tels que Verrès et Cicéron à la fin de la République tandis que I.G. Mastroianni étudie les relations entre le phénomène de la collection et les pratiques somptuaires liées au banquet dans les demeures de la fin de la République et du début de l'Empire. F. Ghedini et G. Salvo présentent les témoignages littéraires et archéologiques liés aux galeries d'art privées à Rome et quelques exemples de galeries de peintures. Sur la base de sources épigraphiques et iconographiques, N. Jones analyse les indices permettant de reconstituer la manière de collectionner et d'exposer des panneaux de peintures de chevalet et l'intérêt des Romains pour les peintures grecques. R. Neudecker postule que les statues et les fragments exposés dans les jardins romains publics, privés ou impériaux sont des collections d'objets affirmant la culture du propriétaire plutôt que des collections montrant à voir l'évolution de l'art. L'article de L. Stirling traite de la nature de la collection durant l'Antiquité tardive et de ses modes d'acquisition souvent difficiles à

distinguer dans le matériel archéologique (héritage, seconde main, achat d'objets neufs). S. Bassett s'intéresse aux collections qui ont permis d'ancrer la ville de Constantinople dans une nouvelle identité chrétienne tout en tenant compte de son héritage gréco-romain. Enfin, pour clore le volume, J. Elsner propose un chapitre où il conclut que la pratique de la collection dans l'Antiquité gréco-romaine est un aspect fondamental de la vie culturelle de l'élite ; il replace dans le même processus que la collection de textes la collection d'objets d'art qui n'en est que la manifestation matérielle et précise que les collections antiques, leurs méthodes et leur organisation sont un cadre permettant de mieux comprendre les sociétés antiques. Le volume est accompagné d'index des textes antiques, des noms de lieux, des noms de personnages antiques et modernes, des mots grecs, latins et égyptiens, et des sujets généraux. Ce livre regroupe ainsi les contributions de spécialistes d'un champ d'étude relativement méconnu des historiens de l'art antique ; il rassemble de riches études, portant sur une longue période, dont les recoupements constituent un apport en soi ; un ouvrage important donc pour tous les chercheurs intéressés par l'histoire des collections.

Isabelle ALGRAIN

James KER & Christoph PIEPER (Ed.), *Valuing the Past in the Greco-Roman World. Proceedings from the Penn-Leiden Colloquia on Ancient Values VII*. Leyde, Brill, 2014. 1 vol. x-547 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 369). Prix : 139 € (relié). ISBN 978-9-0042-6923-1.

Cet ouvrage est la publication du septième colloque sur les valeurs anciennes, projet biennal débuté en 2000 et qui s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui sous la tutelle des universités de Leyde et de Pennsylvanie. Le prochain colloque, le neuvième, se tiendra à Leyde en 2016. Le thème choisi pour l'édition de 2012, « Valuing the past in the Greco-Roman world » (le titre du colloque était « Valuing antiquity in antiquity ») englobe potentiellement les autres thèmes déjà abordés, dans la mesure où tous peuvent être envisagés d'un point de vue diachronique. Introduction comprise, le volume livre une vingtaine de contributions en anglais réparties en six chapitres qui en comprennent chacun entre deux et quatre : « Locating The Past in Peoples or Places », « Encountering the Past through Material Objects », « Persons Seeming to Embody an Ancient Ethos », « The Present Distanced from Past Examples », « The Archaic Past in Literary History » et « Antiquarian Discourses ». Cette organisation n'était pas la seule possible, est-il précisé dans l'introduction, car certaines questions traversent tout le volume. Le thème est traité essentiellement sous un angle littéraire. Des trois contributions qui constituent la partie « Encountering the Past through Material Objects », une seule prend comme point de départ les objets eux-mêmes, en l'occurrence les *keimêlia* (p. 146-172). Les temples brûlés (p. 111-145) et les offrandes de Crésus (p. 173-196) sont quant à eux abordés principalement au moyen des sources littéraires. Dans la plupart des cas, il est donc question de la vision d'intellectuels : historiens, orateurs, poètes, philosophes. S'il est vrai que les tragédies (comme l'*Ajax* de Sophocle) et les discours étaient destinés à un public assez large, l'étude des *keimêlia* est probablement celle qui approche au plus près la conception du passé du « commun des mortels », avec l'infinité de variations individuelles que

et par ceux de la figure noire tardive. Le Peintre de Micali a également décoré de nombreuses formes étrusques dont beaucoup de *kyathoi* géants (ou *One-handed kantharoi*), une forme directement inspirée du bucchero de Vulci, également présents dans la collection. La partie suivante est consacrée aux vases du Cercle du Peintre de Micali. Certains de ces objets sont attribués aux Groupes d'Orbetello, de Florence 80675 et au Peintre de Kyknos. Ces artisans décorent les mêmes formes que le Peintre de Micali. L'on peut également attirer l'attention sur les fragments de deux *kyathoi* de petites dimensions, suivant un modèle imité des productions attiques. La sixième partie présente quelques vases décorés par des peintres tardifs, c'est-à-dire du début du ^v^e siècle av. J.-C., et dont les modèles principaux sont les amphores attiques. Ces productions, dont les décorateurs emploient de plus en plus la technique de la silhouette sont, contrairement aux vases du siècle précédent, difficiles à distinguer en groupes et en ateliers. Certains vases du catalogue sont attribués aux Groupes de Munich 872, 892, 912 et au Peintre de Munich 882 mais, comme l'auteur le souligne, la classification des productions figurées tardives fait l'objet de mises à jour et de discussions qui ne sont pas encore closes. Enfin, le catalogue s'achève par trois grands fragments appartenant à la panse et à l'épaule d'une Hydrie de Caere (et dont quelques autres fragments sont conservés au Louvre). Ce dernier objet, un peu à part, appartient à cette production d'artisans originaires de Grèce de l'Est, installés sur le territoire de la cité de Caere (Cerveteri). Ils y ont fabriqué et décoré une série d'hydries dont le modèle morphologique, les thèmes, le style et les décors sont originaires de Grèce de l'Est, ainsi qu'un groupe d'amphores dont le modèle est étrusque (il s'agit du même type étrusque imité par Nikosthénès pour ses amphores « nikosthéniennes »). Les fragments de l'amphore de Munich, attribués au Peintre de l'Aigle, sont ornés d'une scène de la chasse au sanglier de Calydon, d'une frise de feuilles de lierre sur l'épaule, d'une frise de palmettes au bas de la panse et d'un fragment représentant la lutte d'Héraclès contre le lion de Némée. Ce volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand est un modèle du genre, particulièrement en ce qui concerne les appareils bibliographique et illustratif. Les profils dessinés de tous les vases sont reportés dans les figures 1 à 14 et l'ensemble du matériel est illustré par des photographies couleurs (Pl. 1-87). Les vases qui ont disparu durant la Seconde Guerre mondiale sont reproduits, figures 15 et 16, par des illustrations en noir et blanc de la très ancienne publication de R. Hackl et J. Sieveking (*Die Königliche Vasensammlung zu München I. Die älteren nichtattischen Vasen*, Munich, 1912), lorsqu'ils y figuraient. On regrettera seulement l'intense schématisation des profils dessinés, particulièrement en ce qui concerne les moitiés vues de face (pas toujours illustrées d'ailleurs) qui ne présentent pas les lignes d'articulation ; ces détails peuvent en effet s'avérer bien utiles lorsque l'on désire comparer des variantes. Delphine TONGLET

Nina ZIMMERMANN-ELSEIFY, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland, Band 99. Berlin, Antikensammlung, ehemals Antiquarium, Band 16. Attische Salbgefäße*. Munich, Verlag C. H. Beck, 2015. 1 vol. 127 p., 13 fig. et 24 p. de fig. noir et blanc, 60 pl. couleur (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-68353-4.

Ce seizième volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* consacré à la collection de l'Antikensammlung de Berlin est dédié aux vases à parfums attiques et en particulier aux alabastres, à un aryballe à figure rouge, aux lécythes en technique de Six, aux lécythes aryballisques et aux lécythes décorés de motifs réticulaires. La première partie du volume est consacrée à l'alabastre et s'ouvre par une introduction précisant son évolution morphologique, son iconographie, ses usages, l'histoire des vases appartenant à l'Antikensammlung et, le cas échéant, leur éventuelle publication. Le volume présente en effet une série de vases qui n'avaient jamais été publiés avec des photographies, à l'instar de l'alabastre attribué au cercle de Lydos et qui est l'un des plus anciens exemplaires connus avec celui d'Amasis conservé à Athènes au Musée de l'Agora. Les alabastres de la collection sont représentatifs de l'évolution morphologique et stylistique de cette forme et appartiennent à certains des grands ateliers producteurs de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique. L'aryballe à figure rouge appartient à la production du Peintre de la Clinique. À l'instar de la partie sur l'alabastre, une brève introduction précise l'histoire, l'iconographie, l'usage des lécythes en technique de Six et des lécythes aryballisques. Les cinq lécythes décorés en technique de Six sont attribués à l'atelier des potiers-peintres de Sappho et de Diosphos dont ils sont représentatifs. Une grande partie du catalogue est consacrée aux lécythes aryballisques à figure rouge de la collection qui datent de l'ensemble de la période classique et dont un des exemplaires porte un décor en relief. Enfin, les lécythes décorés d'un motif réticulaire sont tous trois attribués au Groupe Bulas de même que l'alabastre muni du même motif (F3129), mais il serait sans doute nécessaire de réexaminer l'ensemble des vases trop rapidement attribués à ce groupe en raison d'un motif commun et qui rassemble à l'heure actuelle plusieurs dizaines de vases certainement produits dans des ateliers différents. Chaque notice est exhaustive et comprend les dimensions de la pièce, son état de conservation, l'aspect de la pâte et du vernis, une description des éléments morphologiques, décoratifs et de la représentation figurée, une étude de la technique du peintre, une attribution éventuelle ainsi qu'une bibliographie relative au peintre, à la forme et à l'iconographie. La fin du catalogue reprend également la liste des exemplaires qui ont disparu des collections du musée. Chaque vase est accompagné d'une excellente série de photographies, d'ensemble et de détails, publiées en couleur et qui permettent d'apprécier le décor de certains vases, en particulier ceux à fond blanc et en technique de Six. Les planches 1 à 18 présentent la quasi-totalité des profils des vases, indispensables à toute étude morphologique. Dans le corps du texte, treize autres figures, pour la plupart des dessins, mettent l'accent sur l'ensemble ou sur certains éléments des décors figurés, notamment les inscriptions. Le volume comporte également de nombreux index établissant de manière attendue une concordance des planches et des figures, les lieux de découverte connus des pièces, leur provenance (anciennes collections privées ou ventes), une série de mesures incluant leur taille et leur poids, leurs caractéristiques techniques, une liste de leurs sujets décoratifs, leurs inscriptions et leurs ateliers de production. On pourra toutefois regretter l'absence d'informations sur la capacité des vases, mentionnée dans plusieurs autres volumes récents du *Corpus Vasorum Antiquorum*. Hormis ce détail, on saluera la régularité de la publication du

Corpus Vasorum Antiquorum allemand qui offre ainsi aux chercheurs des volumes presque thématiques et permet la publication de nombreux vases jusqu'alors inédits.

Isabelle ALGRAIN

Juliette DE LA GENIÈRE (Éd.), *Le cratère à volutes. Destination d'un vase de prestige entre Grecs et non-Grecs*. Actes du colloque international de Paris, octobre 2012 du CVA du musée Pouchkine aux fouilles de Panticapée. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 1 vol. 310 p., 56 ill., 108 pl. (LES CAHIERS DU CORPUS VASORUM ANTIQUORUM, 2). Prix : 90 € (relié). ISBN 978-2-87754-311-8.

Huit ans après *Les clients de la céramique grecque* (2006) paraît le second volume des *Cahiers* du Corpus Vasorum Antiquorum, sous la direction de Juliette de La Genière. Outre la publication des Actes du colloque « Le cratère à volutes. Destination d'un vase de prestige entre Grecs et non-Grecs », tenu à Paris en 2012, ces *Cahiers* sont également l'occasion d'une réflexion sur l'entreprise du CVA elle-même. En première partie du volume, S. Schmidt présente un état des lieux critique sur l'adaptation du CVA aux révolutions récentes de la discipline, notamment par la création de *CVAonline* dont on célébrait alors les dix ans d'existence (p. 9-12). De même, en fin de volume, la parole est cédée aux fouilleurs de Panticapée, V. P. Tolstikov et O. V. Tugusheva qui livrent une précieuse synthèse en anglais des recherches archéologiques menées sur l'acropole, pour la plupart publiées en russe, renseignant ainsi le contexte de découverte des pièces recensées dans les neuf fascicules du CVA du musée Pouchkine à Moscou (p. 281-308). Les actes du colloque sur le cratère à volutes constituent le cœur de l'ouvrage ; comme le souligne J. de La Genière en introduction, les études stylistiques de la forme sont aujourd'hui suffisamment avancées pour proposer une recherche approfondie sur ses usages et symboliques, au sein de contextes de découverte variés, parfois bien au-delà du monde grec (p. 15-26). M. Pipili introduit le sujet en esquissant les tendances de distribution des différentes productions de cratères à volutes aux époques archaïque et classique (p. 27-42). D. Ignatiadou explore les témoignages d'une symbolique mystique du cratère en lien aux croyances orphiques, notamment chez les élites macédoniennes (p. 43-59). A. Tsingarida concentre son attention sur une série particulière de cratères à volutes attiques tardo-archaïques, révélant la diversité d'usages d'un même type stylistique dans les contextes grecs, magno-grecs, étrusques, ainsi qu'au nord des Alpes (p. 61-75). J. Gaunt dresse une synthèse des six siècles de présence du cratère à volutes en Étrurie (p. 77-98). La Grande Grèce fut, on le sait, un centre de production majeur de ces vases, en particulier au IV^e siècle av. J.-C. Les articles qui suivent offrent un aperçu des usages variés de la forme chez les colons et les indigènes, en s'éloignant heureusement d'une vision unilatérale d'hellénisation et en appréciant au contraire toute la complexité de ces milieux mixtes. M. Cipriani analyse le matériel d'une tombe de l'arrière-pays paestan qui a livré le seul exemple connu de cratère à volutes intégré au mobilier funéraire dans cette région (p. 99-117). Cette appropriation du matériel de prestige grec par l'élite « indigène » résonne également dans la contribution de G. Greco, qui commente le contexte de découverte d'un cratère dans un habitat de Lucanie intérieure (p. 119-132). Fr. Silvestrelli s'intéresse à la réception de

rituelle : le profil de la divinité ne peut être négligé au profit d'une analyse reposant sur l'action rituelle isolée de son contexte. L'approche thématique des sacrifices, fréquente dans l'historiographie, risque de détacher les pratiques du contexte politique et historique et de créer des catégories générales peu opérantes. Dans sa conclusion générale, St. Paul montre ainsi que c'est la cité qui est au centre de cette organisation religieuse et que rien dans la documentation épigraphique en particulier ne permet de parler de déclin de la religion civique à l'époque hellénistique ou d'individualisation de la pratique religieuse. Le modèle de la « *polis religion* », tel qu'il a été exposé de façon synthétique par C. Sourvinou-Inwood, fonctionne parfaitement pour cette période. Si les sources essentiellement normatives et publiques ne peuvent par définition nous renseigner sur la religion privée, elles constituent une preuve irréfutable de la vitalité et du dynamisme de la vie religieuse publique de la cité de Cos. Cet ouvrage a ainsi le grand mérite d'offrir une étude de cas complète et concrète sur la vie religieuse d'époque hellénistique, trop longtemps analysée sous l'angle de la crise et du déclin.

Gabrielle FRIJA

Corinne BONNET, *Les enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*. Paris, De Boccard, 2015. 1 vol. 608 p., ill. coul. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 63). Prix : 139 € (relié). ISBN 978-2-7018-0382-1.

Si la Phénicie hellénistique donne régulièrement lieu à de nombreuses publications sous forme de monographies ou d'articles, elle n'avait jusqu'alors guère fait l'objet, dans la bibliographie française, d'une étude générale visant à en retracer l'histoire et les évolutions depuis la conquête d'Alexandre jusqu'au tournant de l'ère chrétienne. C'est la tâche que s'est assignée Corinne Bonnet dans son ouvrage intitulé joliment *Les enfants de Cadmos*. Ce titre, hommage à Nicole Loraux, est précisé par un sous-titre, *Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*, la notion de paysage religieux étant cette fois empruntée à John Scheid et à François de Polignac. Après un détour par le Mexique et le Canada et la manière dont les conquérants de ces territoires ont inscrit leur domination dans le paysage même – ce qui, rappelons-le, a été fort bien montré depuis longtemps en ce qui concerne la Syrie et la Phénicie antiques après la conquête d'Alexandre – C. Bonnet revient à son sujet d'étude et se propose de remettre en cause l'idée que « l'irruption d'Alexandre et la mise sous tutelle grecque pendant plusieurs siècles marquent [...], comme on le lit souvent, la fin de la culture phénicienne ». Là encore, on se permettra de constater que de nombreux travaux, entre autres ceux de Françoise Briquel-Chatonnet sur le bilinguisme et sur les dernières attestations de la langue phénicienne, ou encore le réexamen de l'évolution institutionnelle des cités phéniciennes, ont déjà remis en cause depuis une bonne vingtaine d'années cette théorie d'une rupture brutale introduite par la conquête. À l'issue de cette longue introduction programmatique, le livre se divise en quatre parties d'inégale longueur. La première, assez courte, est consacrée à « la colonisation de l'imaginaire » et démontre que les Phéniciens, à travers les sources grecques, se situent du côté de l'étrangeté radicale et de la barbarie, ces sources, en particulier les récits du siège de Tyr, tendant à proposer une vision « colonialiste » de l'intervention d'Alexandre, passage de la barbarie à la civilisation. La deuxième partie de l'ouvrage,

intitulée « Observatoires et champs d'expérience : l'émergence de nouveaux paysages », reprend l'histoire événementielle de la Phénicie à partir de la mort d'Alexandre et propose ensuite d'analyser les changements religieux en procédant par études de cas. S'enchaînent ainsi des chapitres consacrés à Arados, à Byblos, à Sidon et à Tyr. La troisième partie de l'ouvrage s'intitule « Recomposer les paysages : cohabitations, médiations, stratégies », et s'intéresse aux représentations des dieux phéniciens dans le contexte des parentés mythiques qui se développent tout autour du bassin méditerranéen. L'auteur y propose notamment une mise au point très stimulante des notions d'iconisme et aniconisme dans le contexte phénicien, et revient sur les questions d'interprétation des divinités. Enfin, la quatrième et dernière partie porte sur « les prolongements diasporiques » à partir de deux exemples relativement bien documentés, celui d'Athènes et celui de Délos. L'auteur revient dans ce cadre sur le corpus des inscriptions bilingues phénico-grecques, déjà étudié de manière approfondie par Françoise Briquel-Chatonnet dans un article des *CRAI* de 2012, et propose une nouvelle interprétation de l'inscription bilingue d'Antipatros (*CIS* I, 115), à laquelle elle avait déjà consacré un article en 1990 (*Semitica* 38). Prenant en compte la bibliographie publiée depuis lors, elle enrichit considérablement son commentaire. Tout au long de cette partie, comme d'ailleurs dans le reste de l'ouvrage, l'auteur prend soin de réfuter toute interprétation simpliste ou évolutionniste des divinités et propose d'abandonner les notions de syncrétisme ou d'hénothéisme, inadaptées et trompeuses, au profit d'une « adresse divine composite, élaborée sur la base de convergences entre les champs et modes d'action des différentes divinités convoquées » (p. 507). Si la démonstration emporte dans l'ensemble l'adhésion, certains développements offrent toutefois prise à la discussion. Par exemple, en ce qui concerne la présentation du paysage culturel de Sidon, il est gênant que la démonstration ne prenne pas davantage en considération la date des documents sur lesquels elle s'appuie. Ainsi, après une longue analyse très conceptuelle des frises de la Tribune d'Eshmun, monument très problématique dont la datation n'est pas assurée, mais qu'elle propose de placer à l'époque perse, Corinne Bonnet rapproche les danses qui y sont représentées du culte de Dionysos, attesté à Sidon à partir de la fin du II^e s. av. J.-C., et des cérémonies qui pourraient avoir eu lieu dans le cadre du culte de Jupiter Balmarcod, connu essentiellement à l'époque romaine. L'auteur fait ensuite un autre rapprochement, cette fois avec Kômos, le personnage qui se trouve « dans l'entourage » de Dionysos à Athènes, et renvoie au cortège des *Choes*, rituel qui avait lieu durant la fête des Anthestéries et au cours duquel on faisait boire les jeunes gens pour marquer leur entrée « dans l'âge adulte et dans l'univers réservé du *symposion* » (p. 242). Elle en conclut que les frises de la Tribune d'Eshmun attestent l'existence d'une « ritualisation des moments de passage (naissance, enfance, adolescence) permettant aux jeunes de s'intégrer dans la communauté civique avec la protection des dieux ». Cette interprétation d'un monument de l'époque perse s'appuie donc sur un rapprochement avec Dionysos dont le culte n'est attesté à Sidon qu'à la fin de l'époque hellénistique, et sur un autre rapprochement, avec Jupiter Baalmarcod cette fois, dont le culte est attesté essentiellement à l'époque romaine. Enfin, C. Bonnet affirme que la vénération à l'égard d'Apollon n'éclipse pas celle en l'honneur d'Asclépios, mais sans tenir compte du fait que la dévotion envers Apollon se traduit dans l'onomastique des Sidoniens dès le tout début de la période hellénistique, voire

la fin de l'époque perse, alors que les inscriptions mentionnant Asklépios à Sidon datent toutes de l'époque romaine. Surtout, et c'est peut-être le point le plus problématique, l'idée principale développée ici, à savoir que les Phéniciens ont « bricolé » (*sic*) pour construire une identité composite dans un monde changeant qui s'était élargi aux limites de l'*oikoumène*, renvoie à la fois implicitement et explicitement au concept de *Middle Ground* forgé en 2001 par Richard White dans son ouvrage intitulé *Le Middle Ground. Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815* traduit en français en 2009 et largement commenté depuis. Selon White, le *middle ground* désigne « un processus dynamique par lequel des personnes de cultures distinctes – ici, des Européens et des Amérindiens – établissent un système de compréhension et d'accommodation mutuelles ». Le concept s'est révélé opératoire pour rendre compte d'un contexte historique qui a vu entrer en contact des groupes qui n'avaient jamais eu d'histoire commune auparavant, à un moment où les Européens n'avaient pas l'intention de s'implanter durablement et avaient besoin, pour le commerce des peaux, des relais que pouvaient leur offrir les Indiens. On peut cependant se demander s'il peut s'appliquer à la période qui s'ouvre avec la conquête d'Alexandre, tout d'abord parce que Grecs et Phéniciens avaient, eux, une très longue histoire commune, ensuite parce que le *middle ground* et l'idée de négociation et d'adaptation permanentes (« bricolage » ici) ont tendance à masquer le rapport de force dans lequel s'inscrit la mise en place des monarchies hellénistiques et à offrir de cette période une image peut-être un peu trop irénique. Dire par exemple, à propos de la longue inscription du sanctuaire de Baitocécé, dans la Pérée d'Arados, que « la *reconquista* en faveur du dieu local s'effectue [...] en grec » et que « la langue des nouveaux maîtres devient l'instrument d'une reprise de contrôle territorial de la part des groupes indigènes et de leur dieu ancestral » dans le cadre d'une négociation « avec les armes de l'«ennemi», même pour faire valoir une mémoire et une identité topiques » (p. 140-141) paraît une interprétation quelque peu excessive puisque l'inscription garde la trace d'échanges administratifs qui se font tout simplement avec une chancellerie de langue grecque. Dans le cadre d'un royaume hellénistique, les gens d'Arados n'avaient guère de choix. La colonisation grecque, contrairement à la présence française dans la région des Grands Lacs, n'avait pas pour but de favoriser des intérêts commerciaux sans implantation humaine nombreuse ni pérenne, mais d'installer des populations auxquelles il fallait distribuer des terres et d'organiser l'exploitation et le contrôle raisonnés du territoire. Que les Phéniciens se soient adaptés, c'est certain, mais étudier cette adaptation à l'aide d'un nouveau concept élaboré dans un contexte totalement différent peut présenter un risque sans permettre de renouveler fondamentalement les perspectives. C'est cependant un des mérites de cet ouvrage fort riche, très bien illustré, qui cite abondamment les textes et inscriptions sur lesquels il s'appuie et offre au lecteur des cartes très commodes, que de permettre d'ouvrir le débat.

Catherine APICELLA

Michael BLÖMER, Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *Religious Identities in the Levant from Alexander to Muhammed, Continuity and Change*. Turnhout, Brepols, 2015. 1 vol. XXXVI-422 p., 294 fig. n/b, 12 cartes. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 4). Prix : 135 € hors taxes (broché). ISBN 978-2-503-54445-8.

revendications identitaires régionales. L'ouvrage s'achève par une chronologie historique, une compilation des fragments de Mécène, une bibliographie (dans laquelle manque peut-être la thèse d'Y. Liébert sur la *truphé* des Étrusques), et un *index nominum*. L'ouvrage est dans son ensemble agréable à lire, rédigé dans un style sec et dépouillé (beaucoup de phrases nominales), mais clair et dynamique, moyennant quelques rares incorrections ou impropriétés (notamment « tout à chacun » au lieu de « tout un chacun » et, p. 35, *retractatio* au lieu de *recusatio*). Un ouvrage important par conséquent, qui intéressera autant les spécialistes de l'époque augustéenne que le « grand public cultivé ».

François RIPOLL

Philippe AKAR, *Concordia : un idéal de la classe dirigeante romaine à la fin de la République*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2013. 1 vol. 499 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 122). Prix : 35 €. ISBN 978-2-85944-738-0.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une dissertation doctorale soutenue en 2008 à l'Université Paris-I Panthéon – Sorbonne. Comme s'en explique Philippe Akar dans l'introduction, l'enquête est avant tout lexicale, centrée sur le terme *concordia*, les mots de sens proche (*concors...*) et leurs équivalents grecs (ὁμόνοια), sur près de deux cents ans, de la deuxième guerre punique à l'assassinat de Cicéron. Le *status quaestionis* fait apparaître le vide que l'étude cherche à combler : la notion de *concordia* a en effet largement été étudiée dans l'œuvre de Cicéron, mais trop rarement au-delà de l'Arpinate, alors même que des auteurs comme Tite-Live ou Dion Cassius convoquent fréquemment le concept. Cette étude porte sur le caractère politique de la notion, le corpus étant construit autour de la *concordia* dans la classe dirigeante. Ces choix méthodologiques répondent à une nécessité indiscutable : réduire la taille d'un corpus qui, pour une question aussi centrale dans la littérature latine républicaine, aurait sans cela été impossible à manipuler. Le choix pourra néanmoins frustrer le lecteur : de fait, l'approche lexicale ne laisse que rarement place à une visée plus large (voir néanmoins une ouverture p. 48), et l'on pourrait se demander comment les autres types de *concordia*, à l'échelle de la famille ou de la cité tout entière par exemple (p. 60), influencent et sont influencés par le modèle de la concorde politique de l'aristocratie. Mais il s'agissait bien entendu de garder une dimension acceptable à l'enquête ; sans doute ces compléments pourront-ils être abordés dans les années à venir. La première partie porte sur la représentation de la *concordia* pendant et juste après la deuxième guerre punique : à la différence du reste de l'ouvrage, c'est à travers des sources indirectes (principalement Tite-Live) que nous sommes réduits à étudier l'utilisation de la notion de *concordia* à cette époque. Ph. Akar fait émerger dès cette première partie les grands traits des récits sur la *concordia* : elle procédait par la mise en valeur de la concorde particulière entre (deux) dirigeants-magistrats disposant d'un *imperium* égal (consuls ou censeurs), réalisée sous l'égide d'un individu prestigieux, un *concordiae auctor* – Q. Fabius Maximus pour cette époque –, et prenant souvent la forme d'une réconciliation. Les exemples de ce motif se multiplient dans la période qui suit la victoire romaine à Zama, mais pour cette sous-partie, l'effet de liste menace quelque peu. Dans nos sources, le tribunat des Gracques est généralement considéré comme la première

grande rupture de la *concordia* de la classe dirigeante. Les deux frères sont notamment accusés d'avoir voulu faire participer au processus politique d'autres groupes sociaux que le Sénat, au sein duquel se réalisait traditionnellement la *concordia* : le peuple, et surtout l'ordre équestre, à travers la réforme judiciaire de C. Gracchus. Dans la tradition qui leur était hostile, le meurtre des Gracques permettait au Sénat de refonder la concorde. À partir de cette époque, la *concordia* devient un thème conservateur, utilisé par les aristocrates pour s'opposer à l'action des tribuns trop séditeux, et donc un outil de domination de la classe dirigeante sur le peuple. Ph. Akar analyse ensuite avec beaucoup de finesse le feuilleté chronologique dans l'œuvre des annalistes de cette période : leurs récits de certains épisodes marquants de l'époque proto-républicaine (Camille, Cincinnatus, les décemvirs) sont souvent anachroniques, et l'on peut y retrouver les traces de ce débat autour de la *concordia* et du rôle des tribuns, jugé superflu par certains sénateurs qui proposaient de lui substituer les liens de clientèle plus directs entre le patriciat et la plèbe. L'époque syllanienne voit elle aussi deux utilisations politiques de la *concordia* : au terme d'une démonstration assez convaincante basée sur les sources contemporaines, Ph. Akar affirme qu'un groupe de sénateurs indépendants (c'est-à-dire ni marianistes ni syllaniens) a d'abord essayé, au nom de la *concordia*, d'entamer des négociations avec Sylla. Puis, la propagande syllanienne, semble-t-il, s'est à son tour construite autour de cette notion ; bien entendu, c'est ici de la *concordia* traditionnelle qu'il s'agit : récusation du rôle des tribuns comme vecteurs de discorde, entente entre les deux consuls égaux en *imperium* qui devait rendre caduque la charge de dictateur. Mais cette pratique avait aussi ses détracteurs, tel Lepidus ; comme le résume très bien Ph. Akar, le débat porte alors sur le groupe qui doit réaliser la concorde : tous les citoyens ou seulement leur élite non séditeuse ? La partie suivante se concentre sur Cicéron, qui fait de la *concordia* l'élément central de sa politique, du moins jusqu'à son consulat ; nous sommes ici en terrain plus connu, mais l'auteur apporte deux points intéressants. Tout d'abord, Cicéron ne fait que reprendre une politique de concorde dont on trouve trace avant lui dans les cercles pompéiens. Ensuite, la *concordia ordinum* dont il se voulait l'*auctor* s'ouvre certes aux chevaliers, mais reste fondée sur une stricte hiérarchisation des classes et est toujours subordonnée au respect de l'ordre : Ph. Akar montre qu'elle justifiait en quelque sorte aux yeux de l'Arpinate l'immobilisme social. Cette conception va s'opposer de plus en plus à l'émergence des pouvoirs individuels, représentée d'abord par l'avènement du premier triumvirat. À cette époque, l'échec de la *concordia ordinum* de Cicéron fait que les triumvirs accaparent le prérequis rhétorique qu'était devenue cette notion. Cicéron a alors recours à des artifices oratoires particulièrement complexes pour réhabiliter sa propre vision de la concorde : il s'agit de subordonner l'action des triumvirs à la *concordia* sénatoriale, mais cette position d'équilibriste est surtout vue comme un ralliement aux *imperatores*. Les sources font d'ailleurs du triumvirat un nouveau type de *concordia* entre trois individus au sommet de l'État, entente qui fut rompue par la disparition de Crassus – voire de Julie chez certains auteurs. Lors de la dictature de César se concrétise très nettement l'une des caractéristiques latentes de la *concordia* telle que nous la décrit Ph. Akar depuis le II^e siècle : sa soumission au pouvoir et au prestige individuels. Le lecteur a dès lors du mal à considérer cette évolution comme « un changement radical » (p. 366). Le débat à propos des dettes, central pour cette période, devient le théâtre de l'utilisation poli-

tique du terme et prouve que César essayait de faire de la *concordia* une qualité fondamentale de son règne. Après la mort du dictateur, les deux camps cherchent encore une fois à mettre de leur côté la *concordia*, ce qui se vérifie dans les affrontements oratoires entre Cicéron et Marc Antoine à partir de septembre 44. L'auteur montre, de manière convaincante et malgré les sources lacunaires, que les deux hommes ainsi que leurs proches essayaient chacun de se présenter comme le *concordiae auctor*. Surtout, entre les deux rivaux, c'étaient deux conceptions de la concorde qui s'opposaient, le second triumvirat entérinant la victoire idéologique des césariens. La progression chronologique donne une bonne idée des évolutions, mais, s'il fallait lui adresser un reproche, conduit aussi à la dispersion d'éléments connexes, certains récits étant analysés à la fois pour la période qu'ils narrent et pour leur époque de rédaction (par ex. p. 176 et 232) ; insérer plus de renvois internes précis, notamment à ce qui suit, aurait été appréciable pour mieux faire émerger les idées structurantes de l'ouvrage (par ex. p. 203 n. 56 ou p. 266 n. 124). Surtout, cette progression chronologique prive le lecteur d'une ou deux premières parties transversales : peut-être manque-t-il en effet une typologie des différentes concordes évoquées dans le corpus (entre deux individus, dans le Sénat tout entier, avec les chevaliers...) ; par ailleurs, le lecteur aurait pu attendre une étude préliminaire des stratégies rhétoriques autour de la *concordia*. Ce « sème décisif » (p. 461), présent surtout dans les discours (p. 453), est au cœur de tactiques oratoires complexes dont l'auteur parle au fil de la démonstration, mais dont le lecteur ne retirera peut-être pas une image très cadrée. De fait, cet « extraordinaire jeu de miroirs » (p. 356) aurait sûrement mérité une étude systématique en regard de la progression chronologique : Ph. Akar aurait pu y synthétiser, plus largement qu'en quelques pages dans la conclusion (p. 454-461), les différentes manœuvres discursives telles que l'accaparement de la notion, sa réappropriation par la redéfinition, son aspect performatif ou sa place dans le discours. Enfin, l'on pourrait éventuellement regretter l'absence d'un index des notions mobilisées à la fin de l'ouvrage pour accéder rapidement à des thèmes précis, logiquement dispersés dans la progression diachronique. Au reste, ces quelques défauts structurels ne doivent pas masquer l'ambition d'un ouvrage qui, pour l'analyse de détail, emporte souvent l'adhésion. D'un style plutôt agréable, le livre de Ph. Akar se lit sans difficulté, et la progression est rarement heurtée par les coquilles (corriger toutefois les légers anachronismes p. 260 et 264). À son terme se dégage la cohérence de la notion (malgré ses évolutions), notamment grâce à l'analyse de sources non littéraires à chaque fois que cela est possible, monnaies, graffiti et même « métalangage » de la *concordia*.

Louis AUTIN

John NICOLS, *Civic Patronage in the Roman Empire*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 16 x 24 cm, XVII-344 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 365). Prix : 125 €. ISBN 978-90-04-21466-8.

Si la relation de patronage / clientèle est au cœur des relations humaines dans l'Antiquité et le monde romain en particulier, le patronage civique, celui qui lie un homme – ou une femme – influent(e) à une communauté civique, prend une dimension supplémentaire dans ses éventuelles connotations politiques (plus précisément à

involontairement sa force de persuasion. Fr. Charpin, quant à lui, ignore purement et simplement la loi de Lindsay dans les trois volumes de la *Collection des Universités de France* (1978-1991). Cette condamnation, sans motif valable, sinon le fait que Nonius n'est, aux yeux de Fr. Charpin, qu'un « compilateur » (I, p. 51), a surpris les spécialistes, à commencer par J. Christes lui-même, qui a jugé le travail du philologue français avec sévérité (cf. *Gnomon* 53 [198], p. 539-545). Ce dédain vis-à-vis de Nonius Marcellus et ce rejet de la *Loi Lindsay* sont d'autant plus étonnants que la plupart des éditeurs d'œuvres connues sous forme de fragments manifestent leur adhésion aux vues de Lindsay, comme J.-P. Cèbe, éditeur des *Satires Ménippées* de Varron, et A. Daviault, éditeur des fragments de la *Fabula Togata*. J. Christes et G. Garbugino sont persuadés de la validité de la *Lex Lindsay* – qui n'a toutefois pas la valeur absolue des lois physiques, mais doit plutôt être employée avec bon sens et souplesse, en admettant des restrictions et des réserves, comme toutes les lois formulées dans les sciences philologiques. G. Garbugino a travaillé sur les livres XXVII-XXIX ainsi que sur les sénaires et les septénaires transmis sans indication de livre. Sa traduction et ses commentaires ont été traduits de l'italien par J. Christes. Les éditeurs ont tenté de garder un équilibre entre l'interprétation de chaque fragment pris séparément et les hypothèses concernant des liens thématiques qui peuvent relier chaque unité. Une introduction, brève, mais dense, contient des remarques sur la vie de Lucilius, le contenu de son œuvre, les thèmes abordés, la chronologie, son rôle comme *inuentor* de la satire romaine. L'édition est pourvue d'une notice introductive à chacun des livres et de notes critiques drues, placées au bas des pages. Elle est complétée par une carte (*iter Siculum*), une bibliographie et une concordance avec l'édition de Marx. Ce travail est certainement utile, mais nous aurions besoin d'une édition commentée de Lucilius qui puisse remplacer celles de Marx et de Krenkel, la première étant dépassée, la seconde n'ayant pas véritablement rencontré les attentes des spécialistes.

Bruno ROCHETTE

Sophie AUBERT-BAILLOT & Charles GUERIN (Ed.), *Le Brutus de Cicéron. Rhétorique, politique et histoire culturelle*. Leiden – Boston, Brill, 2014. 1 vol. vi-262 p., (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 371). Prix : 109 € (relié). ISBN 978-90-04-27448-8.

Comme l'indique clairement le sous-titre de ce recueil, les éditeurs à l'initiative du projet ont souhaité soumettre le *Brutus* de Cicéron aux approches croisées de spécialistes d'histoire politique, d'histoire culturelle, de rhétorique grecque et de rhétorique latine : une telle démarche est particulièrement justifiée pour rendre compte de la richesse d'une œuvre qui élabore un objet historiographique nouveau, une histoire de l'éloquence conçue comme la matière d'une réflexion sur les enjeux de la maîtrise de la parole dans la vie politique romaine. Les onze contributions que rassemble le recueil sont distribuées en quatre parties qui correspondent à autant de possibilités de lecture. La première partie, sur les enjeux historiographiques du *Brutus*, aborde trois aspects complémentaires : J. M. David montre comment l'ensemble de l'exposé historique est structuré à partir de quelques figures d'orateurs-modèles ; Fr. Prost explore les liens entre le projet proprement historique et l'autobiographie par laquelle il s'achève ; M. Ledentu relie l'écriture de l'histoire à l'œuvre dans le *Brutus* aux

esquisses de théories formulées par Cicéron dans le *De oratore* et aux pratiques de ses contemporains. La deuxième partie est centrée sur le rôle qu'ont pu jouer les archétypes grecs dans l'élaboration de la réflexion sur l'éloquence latine : les analyses de M. S. Celentano sur Ménélas, de M.P. Noël sur Périclès et de P. Chiron sur Démetrios de Phalère offrent trois exemples des procédés auxquels Cicéron a recours pour faire de l'histoire de l'éloquence grecque une introduction structurante et problématique à celle de l'éloquence latine. La troisième partie concerne spécifiquement l'exposé sur les orateurs romains : S. Aubert-Baillet, à propos du stoïcien Rutilius, A. Garcea et V. Lomanto, à propos d'Hortensius, montrent comment les jugements portés sur certains orateurs permettent d'écrire en creux une définition de l'orateur accompli tandis que C. Guérin fait apparaître le rôle structurant de l'opposition marquée entre style ample et style restreint pour l'ensemble de l'exposé du *Brutus*. La quatrième et dernière partie est consacrée aux enjeux politiques de l'œuvre : M. Jacotot montre par quels procédés Cicéron contourne l'interdit de parler de la situation politique, énoncé par Atticus au début de l'entretien ; P. M. Martin s'interroge enfin sur celui dont le nom sert de titre au livre, Brutus, et sur le rôle que Cicéron lui fait jouer. Dans l'ensemble, les contributeurs ont pris soin de faire le lien entre leur propre étude et celles des autres mais les redites assez nombreuses, d'une contribution à l'autre, auraient pu être évitées par un travail éditorial plus rigoureux ; il aurait sans doute été souhaitable de justifier dans le propos liminaire les choix opérés dans les sujets abordés. Enfin les quatre parties n'ont pas une égale valeur pour la compréhension de l'œuvre et la dernière aurait sans doute été plus efficace en position initiale. L'objectif louable de mêler les perspectives n'est pas toujours tenu : se trouvent isolées en deux parties distinctes les études consacrées aux Grecs et celles qui portent sur les Romains. Cela est d'autant plus regrettable que les contributions de ces deux parties convergent pour faire ressortir avec beaucoup de finesse le travail de construction et de réélaboration des données doxographiques et historiques grâce auquel Cicéron écrit, génération après génération, une histoire sélective et orientée de l'éloquence. Si les études de détail, qui s'inscrivent de manière assez homogène dans le prolongement des travaux les plus récents sur le *Brutus*, ceux de E. Narducci et de J. Dugan en particulier, abondent en observations intéressantes sur la composition du texte, sa place par rapport au *De oratore* et à l'*Orator* et son rôle dans le développement de la réflexion de Cicéron sur l'esthétique, le substrat philosophique qui sous-tend et nourrit cette œuvre est ignoré en tant que tel et ne donne matière qu'à des remarques incidentes et de faible portée. Or, dans sa préface au second livre du *De divinatione*, plusieurs fois mentionnée dans le recueil, Cicéron a explicitement rattaché à la philosophie cette œuvre, avec les quatre autres qui forment un corpus, en prenant pour garants Aristote et Théophraste : ignorer ce qu'un auteur dit lui-même de ce qu'il fait et préférer rechercher des intentions cachées sous des ellipses ou des formules ambiguës est une décision qui exige au moins quelques justifications. D'une manière générale il manque à cet ensemble une prise de position claire sur l'écriture de Cicéron et, en conséquence, sur les outils pertinents pour l'aborder : on ne peut réduire à des « manipulations », à des craintes ou à de la duplicité ce qui relève d'une esthétique consciente d'elle-même et d'un projet philosophique, et donc politique, cohérent.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

historiographique car les Cyclades romaines n'avaient jusqu'alors guère été étudiées (à l'exception du récent volume de la *Tabula Imperii Romani. J. 3-Smyrna. I : Aegean Islands* ; cf. AC 83 [2014], p. 569-570), et remet en cause la vision de Cyclades de tout temps « délo-centrées ». Étant donné le nombre d'aspects traités et le caractère novateur de ses recherches, on conçoit sans peine que l'ouvrage d'Enora Le Quéré fasse désormais partie des références essentielles dans le domaine des études cycladiques.

Christophe FLAMENT

Tønnes BEKKER-NIELSEN (Ed.), *Space, Place and Identity in Northern Anatolia*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 272 p., 60 fig. n/b et coul., tableaux et cartes. (GEOGRAPHICA HISTORICA, 29). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-19748-8.

Ce volume réunit les actes d'un colloque organisé en octobre 2012 par la Syddansk Universitet à Kolding. Saluons, tout d'abord, la parution rapide de ce recueil, moins de deux ans après la tenue de la conférence. Les participants au colloque se sont efforcés de répondre à la thématique annoncée par l'intitulé. De plusieurs points de vue, la zone septentrionale de l'Anatolie située à l'est de la Bithynie, laquelle est manifestement plus fréquentée par les archéologues et les épigraphistes, fait figure de Cendrillon de l'archéologie anatolienne. Notons toutefois l'intérêt accru manifesté depuis quelques années à l'égard de Sinope et du royaume du Pont (voir, à titre d'exemple, les actes de colloques édités par J. M. Højte, *Mithridates VI and the Pontic Kingdom*, Aarhus, 2009 et par D. Kassab Tezgör, *Sinope: The Results of Fifteen Years of Research*, Leyde – Boston, 2012). Ce volume est donc tout à fait bienvenu. Comme le montre l'éditeur dans son introduction (p. 13-20), les articles du recueil traitent soit d'espaces plus larges, avec quelques essais de définition en termes de géographie antique, soit de microrégions, voire de cités et de leur territoire. En réalité, les contributions sont de valeur inégale, quelques-unes se limitant à dresser des *Forschungsberichte*, d'ailleurs équilibrés et éclairants, sans réelles nouveautés : il en est ainsi de Brian C. McGing, *Iranian Kings in Greek Dress? Cultural Identity in the Mithradatid Kingdom of Pontos* (p. 21-37, une version revue d'un article paru en russe dans *Vestnik drevnej istorii* [1998/3], p. 97-112) ; Eckart Olshausen, *Pontos: Profile of a Landscape* (p. 39-48) ; Louise Revell, *Urbanism and Imperialism: Living an Urban Ideal* (p. 87-97) et Arjan Zuiderhoek, *Controlling Urban Public Space in Roman Asia Minor* (p. 99-108). Les études de numismatique étaient bien entendu indispensables car, à défaut de fouilles archéologiques de plus large portée, les monnaies frappées par les villes de Paphlagonie et du Pont ont toujours constitué, à côté des inscriptions recueillies majoritairement au gré du hasard, une source de choix. Elles sont représentées dans le volume par Vera Sauer, *Urban Space: The Evidence of Coins* (p. 109-124), et Julie Dalaison, *Civic Pride and Local Identities: the Pontic Cities and Their Coinage in the Roman Period* (p. 125-155), avec de riches illustrations et, pour la dernière des deux contributions, de fort utiles tableaux. Strabon, originaire d'Amaseia, qui ne pouvait manquer, lui non plus, à l'appel, est traité par Jesper Majbom Madsen, *An Insider's View: Strabo of Amaseia on Pompey's Pontic Cities* (p. 75-86). Les autres contributions présentent des études de cas : Tønnes Bekker-Nielsen, *To Be or not to Be a Paphlagonian? A Question of Identity* (p. 63-74),

soumet à une analyse détaillée les données parfois contradictoires (surtout Claude Ptolémée *versus* Strabon) concernant l'attribution de Néapolis/Néoclaudiopolis et de son territoire (la Phazémonitis/Néapolitis) à la Paphlagonie (c'est-à-dire à la région située à l'ouest de l'Halys), comme le suggérait entre autres Franz Cumont, ou au « Pont ». Bien que l'ère civique révélée par les inscriptions et les monnaies de Gangra, Pompeiopolis et Néapolis/Néoclaudiopolis soit la même, ce qui, de prime abord, ferait incliner la balance vers la Paphlagonie, l'auteur avance de bons arguments, cartes à l'appui, pour que l'on fasse confiance à Strabon : « until further evidence comes to light, there are no good reasons to reject Strabo's identifications of the Halys as eastern boundary of Paphlagonia and of the Phazemonitis as a part of "Pontus", i.e. of a Pontic eparchy under the authority of the governor of Galatia » (p. 74). Nicola Zwingmann se penche sur un cas plutôt bien documenté depuis quelques années grâce aux fouilles et aux *surveys* épigraphiques (voir surtout les actes substantiels du colloque *Kelainai-Apameia Kibotos : développement urbain dans le contexte anatolien* tenu à Bordeaux et publiés en 2011 par Lâtife Summerer, Askold Ivantchik et Alexander von Kienlin) dans *Space, Place and Identity: Kelainai-Apameia Kibotos in Phrygia as an Anatolian Case Study* (p. 157-173). Signalons enfin l'étude de Deniz Burcu Erciyas, *A Middle Byzantine Citadel at Comana* (p. 215-225), qui constitue malgré tout une sorte de digression, dès lors qu'elle dépasse largement les limites chronologiques tacitement assumées par le présent recueil. La topographie du sacré est au cœur de deux contributions. Tout d'abord, Christina G. Williamson propose dans *Power, Politics and Panoramas: Viewing the Sacred Landscape of Zeus Stratios near Amaseia* (p. 175-188) une approche extrêmement intéressante et un ingénieux essai de reconstitution du paysage antique et de la supposée perception visuelle, évoquée par Appien (*Mithr.* 66), de la colonne de fumée issue du feu de l'autel lors des sacrifices depuis la mer. Lâtife Summerer dresse ensuite, dans *Topographies of Worship in Northern Anatolia* (p. 189-213), un bilan critique des temples et des sanctuaires en plein air, rupestres ou situés au sommet des collines s'échelonnant de Tieion à Trapézonte ; une telle approche présente une double difficulté : l'information archéologique est plutôt parcimonieuse, sinon inexistante (absence de fouille ou fouilles non publiées), tandis que le matériel (inscriptions, statues, terres cuites, vases céramiques, etc.) conservé dans les musées locaux présente le caractère dispersé des *membra disiecta*. Sachons gré à l'auteur d'avoir commodément réuni toutes ces informations. L'étude peut-être la plus ambitieuse et que j'ai volontairement gardée pour la fin de mon analyse est celle de Marco Vitale : *"Pontic" Communities under Roman Rule: polis Self-representation, Provincialisation and the koina of Pontus* (p. 49-61). Il faut dire d'emblée qu'un tel sujet est trop vaste pour être traité en un peu plus d'une douzaine de pages, ce qui pourrait d'ailleurs expliquer le caractère parfois superficiel de l'enquête. En réalité, l'auteur se propose de discuter à la fois le sens de la désignation *Ponticus* depuis les origines et surtout à l'époque impériale (voir maintenant l'information réunie dans ma *Prosopographia Ponti Euxini externa*, Louvain – Paris – Walpole, 2013, p. 236-243, n^{os} 2658-2708) et la théorie avancée en 1965 par Jürgen Deininger, reprise plus récemment par Xavier Lorient (2006), et, contrairement à M. Vitale, acceptée ici même par J. Dalaison (p. 126-127), selon laquelle il n'y a eu qu'un seul *koinon* pontique sur toute la côte sud de la mer Noire. En ce qui concerne la première partie de sa discussion, l'auteur

aurait pu tirer parti des travaux de Mădălina Dana, *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin*, Paris – Bordeaux, 2011 (surtout p. 386-392 : « Autour de la notion de *Pontikos* ») et de Victor Cojocaru, « Von Byzantion nach Olbia: Zur Proxenie und zu den Außenbeziehungen auf der Grundlage einer Ehreninschrift », *Arheologia Moldovei* 32 (2009), p. 41-65, où le syntagme *Pontikon ethnos* (IOSPE I² 79), invoqué par M. Vitale, est discuté en détail. Quant à la question d'un seul ou de deux *koina* sur la côte sud de la mer Noire, si j'accepte sans réserves la théorie de M. Vitale selon laquelle il existait un *koinon* séparé du *Pontus Polemonianus*, je ne saurais souscrire à son traitement du *koinon* ouest-pontique (*Hexapolis*, puis *Pentapolis*) évoqué à titre d'analogie : ni la liste des cités qu'il donne, « Istros, Tomis, Kallatis, Dionysopolis, Odessos and Mesambria/Apollonia (?) » (p. 58) ni la carte présentée à la fig. 2 (où il manque Dionysopolis, alors qu'Apollonia du Pont est incluse à tort dans les limites du *koinon*) ne correspondent à la réalité : Apollonia n'a jamais fait partie de ce *koinon*, et encore moins de la province de Mésie inférieure (comme le veut M. Vitale à la p. 53), mais de la Thrace. Comme on le sait depuis longtemps, l'*Hexapolis* (Istros, Tomis, Callatis, Dionysopolis, Odessos et Mésambria) devint une *Pentapolis* au moment où la ville la plus méridionale, Mésambria, fut assignée (en 202 plutôt que, selon d'autres avis, dès 193) à la province de Thrace. La composition du *koinon* se pliait donc au découpage provincial ; en ignorant ces détails, M. Vitale s'est privé d'arguments décisifs dans sa démonstration portant sur les réalités du Pont sud.

Alexandru AVRAM

Annie et Maurice SARTRE, *Zénobie, de Palmyre à Rome*. Paris, Perrin, 2014. 1 vol. 349 p., 8 pl. coul., 3 cartes. Prix : 23,50 € (broché). ISBN 978-2-262-04097-0.

En dépit de son titre, *Zénobie, de Palmyre à Rome* n'est pas une biographie. Comme s'en expliquent Annie et Maurice Sartre, les sources ne permettent effectivement pas de restituer beaucoup plus que quelques années de la vie de Zénobie, entre la disparition en 267 de son époux Septimius Odainathos, notable palmyrénien, sénateur puis consulaire, et l'exhibition supposée de Zénobie, à Rome, lors du triomphe d'Aurélien en 274. Il s'agit plutôt de déconstruire le « mythe Zénobie », largement fondé sur l'*Histoire Auguste* et relayé par les modernes, en analysant scrupuleusement les informations livrées pour l'essentiel par les inscriptions de Palmyre, replacées dans le cadre institutionnel d'une cité gréco-araméenne appartenant à l'Empire romain depuis le début du premier siècle de notre ère. Il revient donc aux auteurs de souligner que, en dépit de ce qui a pu être écrit, Palmyre, promue colonie sous Septime Sévère ou sous Caracalla, n'a jamais constitué un royaume indépendant et qu'aucune source, donnée politique ou économique, ne permet de prêter à Zénobie une telle velléité. Bien au contraire, le titre de roi porté par Odainath témoignerait de sa revendication au trône sassanide, celui de reine associé à Zénobie découlant naturellement du titre de son époux ; plus encore, les inscriptions et les émissions monétaires ne laissent planer aucun doute sur la volonté de Zénobie de placer, après la mort d'Odainath, son fils Wahballath – César Lucius Iulius Aurelius Septimius Vaballathus Athenodorus (...) Auguste, comme l'indiquent des milliaires de la *via Traiana* – à la tête de l'Empire romain, suivant la voie tracée par d'autres empereurs orientaux,

Thibaut BOULAY & Anne-Valérie PONT, *Chalkêtôr en Carie*. Préface de Glen W. Bowersock. Paris, De Boccard, 2014. 1 vol. 168 p., 8 pl., 2 cartes (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 48). Prix : 30 €. ISBN 978-2-8775-4308-8.

La prestigieuse collection des Mémoires de l'AIEBL offre, sous la plume conjuguée de Thibaut Boulay et Anne-Valérie Pont, un « parcours épigraphique autour de Chalkêtôr » (p. 7) sous une forme qui n'est pas sans rappeler bien des études de J. et L. Robert. Tirant en effet parti de dossiers et notes des deux savants, les auteurs, à qui les portes du Fonds Louis Robert ont été ouvertes par G.W. Bowersock qui signe l'élégante préface de l'ouvrage, ont édité trois inscriptions naguère copiées par les Robert et demeurées inédites. D'entrée de jeu, le titre de l'ouvrage ne lui rend pas justice, car si les textes de Chalkêtôr sont ce qui l'a initié, la petite cité carienne concernée est loin d'être l'unique sujet de l'étude. Dans un propos liminaire (p. 15-16), les auteurs indiquent bien que « ce livre présente une série d'études », que « le récit ne pouvait être continu », que c'est « une histoire par bribes », mais il eût mieux valu intituler l'ouvrage de telle sorte que le lectorat non spécialiste de Carie, voire d'épigraphie ose s'y plonger, car il s'y trouve de fort intéressants et utiles commentaires sur des questions qui débordent largement la petite localité de l'Eurômide. Cinq chapitres de longueur variable structurent l'ouvrage qui se termine par une série d'annexes. Un premier chapitre offre l'édition des trois inédits (A, B et C), puis les chapitres 2 et 3 se penchent sur la destinée de la petite cité à l'époque hellénistique entre histoire régionale (dynamique des cités de l'Eurômide) et histoire internationale (interaction avec les pouvoirs macédonien, lagide et séleucide), alors que les Chalkêtôréens vécurent la « déchéance civique » (bien que juste, l'expression me paraît forte) en étant intégrés par sympolitie dans la cité de Iasos. Le chapitre 3 fournit aux auteurs l'occasion de revenir sur le décret des Hydaeis relatif au sanctuaire d'Apollon et Artémis (texte D = *I.Mylasa* 902, où l'inscription était résumée d'après les notes de Louis Robert). Plus long (p. 81-113), le chapitre 4 présente une étude du phénomène de l'éponymie impériale dans les cités d'Asie Mineure et le chapitre 5, enfin, se fondant sur des inscriptions funéraires mylasiennes connues, mais dont la lecture est améliorée, se penche en quelques pages à peine sur la question des domaines sénatoriaux à partir du cas particulier du domaine d'Appia Alexandra à Iasos. L'annexe I fournit en ordre chronologique un très utile « corpuscule » des seize inscriptions de Chalkêtôr connues ou jusque-là inédites, ce qui reprend en le complétant le travail réalisé par W. Blümel dans le second volume des *I.Mylasa* (A, B, C respectivement n° 8, 9 et 10) ; l'annexe II, une synthèse instructive de l'« expression de l'homonymie à Iasos » (voir ci-dessous) et l'annexe 3, découlant de la précédente, une reconsidération de la datation des listes éphébiques iasiennes. Suivent un index des sources, un index des noms et un index analytique. Certes, les textes du corpuscule fournissent peu d'anthroponymes, mais on se demande pourquoi l'index des noms se limite aux seuls textes A à D : les auteurs auraient fait œuvre utile en profitant de cette publication dédiée à Chalkêtôr pour fournir, par exemple, l'index de tous les Chalkêtôréens attestés ou, à tout le moins, pour faire le point sur l'état des connaissances à ce sujet. De même, un index des mots grecs, expliqués ou non, eût été des plus pratiques ; pour une publication comme celle-ci, où foisonnent commentaires de détail et mises au

point ponctuelles, souvent dans le cadre d'une digression, cela constitue un outil indispensable. En fin de volume, quelques planches fournissent de belles cartes et des clichés d'estampages (la plupart malheureusement peu utiles pour qui souhaite vérifier la lecture de passages endommagés). L'édition des trois nouveaux textes au premier chapitre (p. 21-31) est effectuée dans les règles de l'art. Il s'agit de ce que les éditeurs identifient comme une liste de magistrats datée de 130 a.C. (texte A), puis de deux inscriptions d'époque impériale (textes B et C, fin premier – début deuxième siècles p.C.) mentionnant pour l'un, un *paraphylax* du territoire, pour l'autre, un *paidonome*. Les textes avaient été gravés sur des tambours de colonnes de marbre lisse observés, en 1953, par les Robert. Il faut saluer le travail des auteurs, car ce n'est pas chose facile que d'effectuer l'*editio princeps* de pierres que l'on n'a pas vues soi-même. Malgré une précaution initiale (« la nature des inscriptions... demeure difficile à préciser, en l'absence de renseignements précis sur le contexte de leur découverte », p. 27), les auteurs écartent l'hypothèse d'inscriptions de dédicaces de colonnes d'un même bâtiment, car les trois inscriptions sont trop distantes dans le temps. Mais cela ne va pas sans difficulté, car, dans les faits, peu d'informations matérielles sur les colonnes sont disponibles : appartenaient-elles hors de tout doute au même bâtiment ? Les notes de Louis Robert ne mentionnent que des tambours de colonnes inscrites, parmi les buissons, sans doute associées à l'agora de Chalkêtôr. En l'absence de description précise des pierres, de dimensions ou de photographie de contexte, le plus prudent eût été à tout le moins de poser la question. Partant, le choix d'identifier ces inscriptions comme des listes, alors que celles-ci doivent être restituées, s'en trouve fragilisé. En tout état de cause, il ressort de l'analyse de ces trois nouveaux textes que la cité de Chalkêtôr perdit son autonomie politique au profit d'un rattachement à Iasos, plus à l'Ouest, de l'autre côté du Grion, à la fin du II^e s. a.C. La longue démonstration du deuxième chapitre permet ensuite aux auteurs de reconstituer les circonstances de l'incorporation des Chalkétôrêns au sein de la communauté voisine d'Iasos en replaçant cela sur la trame des événements connus de l'histoire politique ; ainsi, c'est l'histoire locale de la petite communauté qui prend, au fil des pages, place dans le contexte de la chronologie globale. On revisite p. 44-54 le décret de Théangéla pour le stratège Iasôn fils de Minniôn en un long excursus sur cette cité qui, je dois dire, peut faire oublier le motif initial de l'étude. Solidement documentée, la démonstration m'a paru néanmoins convaincante. Le chapitre 3 ne concerne pas Chalkêtôr à proprement parler, sauf si on l'envisage du strict point de vue iasien, car c'est sur les limites du territoire de Iasos que se penchent les auteurs, ce qui justifie de rouvrir le dossier du décret des Hydæis. À nouveau, le lecteur découvre, au fil des pages, un argumentaire de très grande qualité. Le chapitre 4, malgré toutes ses qualités intrinsèques, est sans doute celui qui s'arrime le moins bien à l'ensemble : l'excursus paraît en effet bien long pour en arriver, après une bonne vingtaine de pages, à Iasos (donc, par extension, à Chalkêtôr). Mais la synthèse, qui présente et commente toutes les attestations micrasiatiques de l'éponymie impériale (tableaux très pratiques), est très précieuse. Encore une remarque sur ce stimulant travail : l'annexe II fait la lumière sur le système homonymique iasien. Voilà une synthèse heureuse, car l'épigraphiste même chevronné peut parfois se perdre dans la diversité des formules employées d'autant que les usages variaient. Le cas iasien est, à cet égard, exemplaire et l'annexe devrait servir de modèle à quiconque effectue l'édition et la publication de corpus.

Mais, pour claires que sont les explications fournies (encore un très utile tableau), les auteurs ont entretenu une certaine confusion, p. 25, en titre de l'inscription C, en indiquant « Hermaïskos VI descendant d'Hermaïskos... » (cf. le grec Ἑρμαῖσκος [ἐ] | ξάκως Ἑρμαῖσκο[υ]). Si la traduction suit en apparence le grec de près, elle ne rend pas justice à leur explication des successions homonymiques. En effet, Hermaïskos descendant de six Hermaïskos est en réalité Hermaïskos VII. La traduction du texte (p. 26) renchérit avec « Hermaïskos VI Kléainétos (?), descendant d'Hermaïskos », cependant que le commentaire, p. 27, donne « Hermaïskos VII, stratège du territoire etc. ». Il n'était en outre pas utile de mettre un ? après Kléainétos qui n'est évidemment qu'un pseudonyme, sans la mention courante ὁ καί. Quelques imperfections mineures, enfin, ponctuent le cours de l'ouvrage, sans gravité pour la plupart, mais plus déconcertantes pour d'autres (*Devil is in the details!*). À la page 58 et n. 153, au sujet de l'affaire des Crétois de Milet, le territoire où ils avaient été installés par les Milésiens est désigné Hyrbanis alors qu'il s'agissait de l'Hybandis. Je m'interroge par ailleurs sur le lien entre la présence « probable » (p. 58) d'un anthroponyme d'origine crétoise – Chénôn – et le fait que cela « s'explique sans doute en raison de l'introduction de Crétois chassés de Myonte » (*ib.*). On n'a en réalité aucune idée de ce qu'il advint des Crétois de Milet à la suite de leur éviction, par les Magnètes, du territoire où ils avaient été installés par les Milésiens et de la fin de non-recevoir qu'ils se virent imposer par leur patrie d'origine en Crète, à ceci près qu'ils sont absents de l'épigraphie milésienne postérieure. Il faut se garder de suggérer des hypothèses peu fondées, car celles-ci prennent parfois racine dans la *communis opinio* à tel point qu'il est ensuite difficile de les en déloger. – Le codirecteur de l'ouvrage *Geographica Historica* (Bordeaux, 1998) n'est pas G. Cournillon, mais bien P(atrick) Counillon (p. 67, n. 6) et l'éditeur de tant de recueils pour le projet épigraphique du Packard Humanities Institute est bien D(onald) F. McCabe et non D. MacCabe (p. 67, n. 9 et 68, n. 13). À cet égard, une bibliographie eût été certainement utile. – À la page 103, peut-on dire de candidats à l'éponymie qui n'étaient ni divins, ni impériaux qu'ils étaient « normaux » (les guillemets des auteurs) ? Je ne le pense pas ; ils étaient simplement locaux. Le caractère critique de ce compte rendu est davantage lié à la loi du genre qu'à l'appréciation que je me suis faite de l'excellent opuscule de Th. Boulay et A.-V. Pont ; il demeurera longtemps utile et est assurément susceptible d'inspirer d'autres études du genre. Comme les Robert l'ont si souventes fois pratiqué et comme les auteurs le démontrent ici à merveille, l'étude du matériel épigraphique fournit à l'historien d'innombrables possibilités en même temps qu'elle ouvre, au détour de chaque mot, de chaque ligne, des fenêtres sur des questions précises de la vie et du fonctionnement des sociétés grecques hellénistiques et impériales. À l'instar des travaux de J. et L. Robert, cette agréable collection d'études et d'excursus mérite d'être lue, non pas seulement consultée.

Patrick BAKER

Jean-Louis FERRARY, *Les mémoriaux de délégations du sanctuaire oraculaire de Claros, d'après la documentation conservée dans le Fonds Louis Robert (Académie des Inscriptions et Belles Lettres)*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 2 vol. 656 p. et 259 p. (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 49). Prix : 150 €. ISBN 978-2-87754-307-1.

privilégié propre à déterminer les tendances artistiques profondes à chaque époque, plutôt que de se borner à traiter des questions strictement techniques ou stylistiques. On ne peut que se réjouir de cette évolution des problématiques et des résultats acquis au fil des colloques de l'AIPMA. Un heureux hasard, dont on ne peut aujourd'hui que se féliciter, avait fait que quatre communications et un poster étaient consacrés aux peintures du temple de Bêl à Doura-Europos (S. Tortorella) ainsi qu'à certains monuments de Palmyre (étude des stucs : C. Allag, N. Blanc ; peintures de la Tombe des Trois Frères : H. Eristov, C. Vibert-Guigue ; fragments de stuc et d'enduit peint trouvés lors d'un sondage : B. Tober). Compte tenu des dommages irréparables que viennent de subir ces sites, on se devait de signaler ici plus particulièrement ces articles, mais il est évidemment impossible de rendre le même hommage à chacune des études intéressantes de ce riche recueil. J'insisterai cependant sur la qualité de ces deux volumes (texte et illustrations). C'est grâce à des travaux comme celui-là que la peinture romaine a enfin dépassé les limites de la seule Campanie. Janine BALTY

Julien BOISLEVE, Alexandra DARDENAY & Florence MONIER (Ed.), *Peintures et stucs d'époque romaine. Révéler l'architecture par l'étude du décor*. Actes du 26^e Colloque de l'AFPMA, Strasbourg, 16 et 17 novembre 2012. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 345 p., nombr. ill. (PICTOR, 3). Prix : 45 €. ISSN 2273-7669 ; ISBN 978-2-35613-122-5.

Ce troisième volume de la Collection *Pictor* (Ausonius), consacrée au décor pictural antique, publie les actes du 26^e Colloque de l'Association française pour la peinture murale antique (AFPMA), tenu à Strasbourg en 2012. On ne s'étonnera donc pas que les vestiges de peinture murale découverts, en 2008 et en 2012, dans le camp militaire romain d'*Argentorate* aient été particulièrement mis à l'honneur. De surcroît, le colloque coïncidait avec l'organisation par B. Schnitzler, conservateur du Musée archéologique, d'une exposition (*Un art de l'illusion. Peintures murales romaines en Alsace*, 2012) destinée à commémorer la restauration des peintures antiques mises au jour à Strasbourg au tournant des XIX^e et XX^e siècles : trouvailles anciennes et récentes se rejoignaient ainsi. Mais Strasbourg n'était pas la seule ville au centre de l'intérêt dans ce colloque ; de riches communications concernent aussi les nombreuses *domus* gallo-romaines d'Aix-en-Provence, Clermont-Ferrand, Narbonne, Reims, Alésia ou Soissons, ainsi que les *villae* mises au jour à Selongey, Verneuil-en-Halatte, ou Sauchy-Lestrées (avec son impressionnant ensemble de stucs) ; même les sanctuaires (à Mandeure ou Clermont-Ferrand) ont apporté leur témoignage. On ajoutera que les angles de vue offerts par ce colloque ne concernent pas seulement la Gaule : de proches voisins, comme le Luxembourg (*oppidum* du Titelberg), l'Allemagne (Reinheim et Schwarzenacker dans la Sarre), ou la Suisse sont également présents, ainsi que des lieux plus lointains, en Italie, avec la Gaule Cisalpine ou la nécropole de Cumes. Quant à la chronologie, ces études portent sur des périodes variées, de La Tène au III^e siècle ap. J. C. Parallèlement aux exposés analytiques relatifs aux sites, des questions plus générales se sont aussi posées, celle notamment de choisir un nom pour la discipline (question posée au Service « dictionnaire » de l'Académie française) ; c'est le mot « toichographologie » qui a été proposé et les spécialistes des

stucs et enduits peints deviendront donc, en l'occurrence, des « toichographologues ». En dehors de ce néologisme, à première vue un peu pédant mais sans doute utile, la terminologie en usage depuis une trentaine d'années pour la description d'une peinture murale devrait peut-être subir, elle aussi, un petit nettoyage : Alix Barbet en donne plusieurs exemples et appelle à la discussion. Certains termes comme « restitution », « reconstitution » ou « évocation » ne paraissent pas non plus faire encore l'unanimité. Beaucoup de thèmes, on le voit, suscitent la réflexion et témoignent de la très grande vitalité de la discipline. En outre, ce qui m'a plus personnellement frappée dans ce livre, c'est l'abondance, la qualité et l'efficacité de l'illustration, qu'il s'agisse des décors ou de l'architecture qu'ils contribuent à révéler : insistons sur ce sous-titre pleinement justifié, car le moindre fragment de stuc ou d'enduit peint retrouve effectivement sa juste place dans l'édifice qu'il décorait. Un souhait enfin : puissent ces études « toichographologiques » se poursuivre longtemps au même niveau !

Janine BALTY

Dominique HECKENBENNER & Magali MONDY (Dir.), *Les décors peints et stuqués dans la cité des Médiomatriques. I^{er}-III^e siècle p.C.* I. Metz-Divodurum. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 269 p., 143 fig., ill. (Pictor, 4). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-123-2.

La collection *Pictor* aux Éditions Ausonius accueille les travaux de la dynamique Association française de Peinture Murale Antique (AFPMA). La 4^e livraison constitue le premier volet d'un important programme de recherche consacré aux décors peints et stuqués de la cité des Médiomatriques et a pour thème la ville de Metz, le chef-lieu de la *civitas* mosellane. L'intérêt pour la peinture murale s'est considérablement accru ces dernières années, soutenu par l'efficacité et la rigueur des opérations de terrain, en préventif comme en programme, et par le savoir-faire des techniciens de la restauration-conservation. C'est l'activité archéologique de ces trente dernières années qui permet aujourd'hui de proposer un volume aussi riche et original. Aussi, il faut le souligner, une volonté collective qui s'est cristallisée au sein d'un PCR créé en 2007 qui a pris en charge le projet. Dominique Garcia, en préface, précise bien les enjeux nouveaux rencontrés : l'approche artistique, autrefois la seule prise en compte, est aujourd'hui intégrée dans une démarche opératoire complète. C'est tout le contexte de la production du décor qui est envisagé, le cadre de l'habitat, sa spatialisation, l'ambition du programme stylistique et iconographique, les usages de l'image, son pouvoir révélateur de la culture des élites, de leur degré de romanité. Et voilà pourquoi et comment, par les grâces d'une intelligente recherche collective, le chef-lieu d'une cité de la lointaine province de Belgique n'a plus grand-chose à envier à ses voisines méridionales : le style à candélabres est présent dès les années '30, et toutes les thématiques habituelles dans les provinces occidentales se développent jusqu'à la fin du III^e siècle, décor dionysiaque, nature morte, jeu de panneaux colorés, scènes de chasse, grands mythes, Énée, les Muses, imitation de marbres... L'ouvrage est clairement construit et la démarche, très complète et documentée. Une vingtaine d'ensembles majeurs sont présentés par périodes, complétés par des trouvailles isolées. Dans tous les cas, la fragmentation est considérable, mais le savoir-faire des

Jean-Michel CROISILLE, *Natures mortes dans la Rome antique. Naissance d'un genre artistique*. Paris, Éditions A. et J. Picard, 2015. 1 vol. 160 p., 117 fig. (COLLECTION ANTIQUA). Prix : 43 €. ISBN 978-2-7084-0984-2.

Jean-Michel Croisille était, sans conteste, tout désigné par ses travaux antérieurs pour présenter aux chercheurs et à un large public cultivé cette étude sur la nature morte à Rome. Il avait, en effet, publié dès 1965, dans la *Collection Latomus*, un répertoire descriptif de 331 natures mortes campaniennes, précédé d'une courte introduction et suivi de nombreuses planches, ainsi que d'une douzaine d'aquarelles exécutées d'après l'original. C'était une performance pour l'époque. Mais le livre qui sort aujourd'hui offre bien davantage : la nature morte (désignée par Vitruve comme *xenia*, à savoir victuailles envoyées en cadeau à des hôtes) y est étudiée en tant que genre artistique qui, s'il plonge ses racines en Grèce et en Asie Mineure (à Pergame notamment), s'est développé surtout dans l'art romain, à Rome même et dans les provinces. C'est évidemment à la faveur des découvertes de la région vésuvienne qu'un important *corpus* de documents a pu se constituer, qui est examiné ici dans son évolution chronologique, à travers les quatre styles traditionnels de la peinture pompéienne (à Pompéi, Boscoreale, Oplontis ou Herculaneum). Une illustration en couleurs de grande qualité permet au lecteur de découvrir pas à pas, d'abord sur les mosaïques en *opus vermiculatum*, ensuite dans les décors pariétaux, les images d'animaux destinés à être consommés : poissons, oiseaux, lièvres, gibier ; le plus grand art est atteint dans la représentation des coupes de fruits où le rendu de la transparence du verre révèle une technique sans faille. Mais ces tableaux ne sont pas seulement intéressants au plan esthétique ; ils donnent aussi une bonne idée des habitudes alimentaires à Rome. Parmi les cadeaux offerts qui constituent les *xenia*, J.-M. Croisille s'est également attaché à l'étude de l'*instrumentum scriptorium*, qui regroupe les objets destinés à l'écriture et à la lecture : tablettes, stylets, encriers, calames. Cette première partie du livre se conclut sur quelques ensembles d'une particulière originalité (maisons ou œuvres isolées) : citons notamment le décor extraordinaire de la tombe de Vestorius Priscus, où le défunt a mis en scène tout son service d'argenterie. Dans une seconde partie, intitulée « Études comparées », on passe de l'histoire de l'art à la littérature : l'auteur y met en évidence dans les textes, qu'il s'agisse d'ouvrages didactiques ou de recueils poétiques (épigrammes ou satires), un même intérêt – la même gourmandise – pour les produits et objets de la vie quotidienne, et ce dès l'époque hellénistique, avec Archestrate de Gêla. L'étude est bien menée ; rien n'est oublié. Le festin de Trimalcion y est évidemment évoqué, même si les plats sophistiqués décrits ne correspondent à aucune peinture pompéienne précise. Deux tableaux des *Imagines* de Philostrate sont commentés en détail, mais c'est l'œuvre de Martial (*Xenia*, *Apophoreta*, et surtout les *Épigrammes*) qui retient le plus longuement J.-M. Croisille, en raison sans doute de rapprochements significatifs avec les œuvres peintes, mais visiblement aussi pour le plaisir qu'il éprouve à commenter la poésie de Martial pour le lecteur ravi, ainsi complètement immergé dans l'atmosphère gourmande de la gastronomie romaine. Même si l'auteur s'interroge, en conclusion, sur le sens symbolique qu'il faudrait éventuellement accorder à ces images (en rappelant la position de K. Scheffold attaché aux interprétations religieuses), on sent bien que, pour lui, l'idée dominante est que les commanditaires cherchaient plutôt dans ces œuvres une

« simple impression de plaisir procurée par la vision des biens de la terre », sorte d'épicurisme superficiel, proche de celui d'Horace, qui n'exclut pas toutefois la conviction profonde que cette jouissance « est fragile et transitoire ». C'est imprégné de cette agréable sensation et les yeux tout éblouis de couleurs que le lecteur referme ce beau livre.

Janine BALTY

Norbert ZIMMERMANN (Ed.), *Antike Malerei zwischen Lokalstil und Zeitstil*. Akten des XI. Kolloquiums der AIPMA, 13.-17. September 2010 in Ephesos. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2014. 2 vols, 1083 p., 208 pl. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 23). Prix : 195 €. ISBN 978-3-7001-7658-9.

Les études sur la peinture antique, plus particulièrement romaine, se portent bien ; pour la seule année 2014, deux volumes d'actes de colloques viennent de sortir : le 26^e colloque de l'AFPMA tenu en 2012 à Strasbourg (cf. le c.r. dans ce volume, p. 625-626) et le 11^e de l'AIPMA réuni en 2010 à Éphèse. Il est normal que la publication de ce dernier ait mis plus de temps à se réaliser : il avait duré cinq jours et avait rassemblé cent cinquante personnes, venues de seize pays différents ; une centaine de communications y avait été présentée, quarante posters exposés et commentés. C'est toute cette riche matière qui nous est offerte aujourd'hui en un volume bien structuré, accompagné d'un beau recueil de plus de deux cents planches. Même si les dix-sept communications concernant les trouvailles nouvelles étaient regroupées séparément, il n'était pas facile d'ordonner logiquement tant d'articles autour d'un même thème (« style local » et « style d'époque »). Aussi l'éditeur, N. Zimmermann, a-t-il décidé de reprendre dans le livre l'ordre qui avait été proposé lors du colloque : une présentation selon deux axes, l'un chronologique – de l'époque hellénistique (sites campaniens, Ostie) à l'Antiquité tardive (Piazza Armerina, Aquileia) –, l'autre topographique – de l'Asie Mineure à la Thrace, en passant par la Gaule, l'*Hispania*, la Cyrénaïque et la Tripolitaine, la Syrie, l'Égypte, la Judée et la Pannonie. Par souci de clarté, chacun des axes correspondait à une répartition des exposés par journée. On remarquera qu'en outre de nombreux auteurs s'étaient efforcés de respecter le thème proposé – ce qui n'est pas toujours le cas –, en insistant soit sur une tendance régionale, soit sur le style d'une époque, ou encore en posant la question des interférences possibles de l'un sur l'autre. Deux communications étaient d'ailleurs, en guise d'introduction, plus spécialement centrées sur cette problématique : celle de V. M. Strocka, sur l'application possible de la définition au IV^e style pompéien, et celle d'A. Allroggen-Bedel, sur des problèmes de méthode inhérents à la peinture « campano-romaine ». C'est encore sur cette « relation débattue » que portaient les réflexions de conclusion livrées par I. Bragantini ; celles-ci, étroitement liées à l'apport des différentes communications, tendent principalement à préciser le fonctionnement du système décoratif dans un contexte domestique, à définir l'usage des espaces et à insister sur l'autoreprésentation du commanditaire (statut social), sans recourir nécessairement au tableau figuré (image mythologique). L'importance, dans le discours figuratif, du marbre ou de son imitation en peinture est tout particulièrement mise en évidence, à propos du cas de Piazza Armerina ou de l'*insula* 2 d'Éphèse. La peinture pariétale s'affirme ainsi, selon I. Bragantini, comme un moyen

la moitié nord de la Syrie contemporaine et le Sud de la Turquie. La seconde, au 1/300000^e, se limite au Nord-Ouest de la Syrie protobyzantine, région approximativement bornée par Antioche, Bérée/Alep, Salamias et Arados, et secteur le plus dense en sites tant du point de vue de l'archéologie que de la toponymie. La conception éditoriale absurde de ces cartes en fait un curieux assemblage de paysage moderne et de toponymes de toutes époques. Les grands barrages de l'Euphrate (Atatürk, Tišrīn, al-Asad) construits à la fin du xx^e s., avec leurs immenses lacs de retenue, ou ceux légèrement plus anciens de l'Oronte (ar-Rastan, Šayzar) et d'autres cours d'eau (Nahr al-Kabīr du Nord) y figurent. En revanche, les lacs et marais anciens qui avaient été asséchés dans les soixante dernières années ont disparu des cartes (lacs d'Ašārīna, du Ġab et du Rūġ sur l'Oronte ; marais d'al-Maṭṭh près de Chalcis/Qinnasrīn, lac Ġabbūl, etc.), à l'exception partielle du lac d'Antioche dessiné sur la carte, rétréci par rapport à l'époque antique mais beaucoup plus vaste que dans son état actuel. On trouve aussi les lignes de chemin de fer, les routes asphaltées et le contour des énormes agglomérations récentes. Les aéroports et les raffineries ont été oubliés, on ne sait pourquoi. En même temps, les cartes sont à la fois trop chargées, avec d'innombrables sigles multicolores (temple, sanctuaire, cimetière, etc.), et pas assez remplies, puisqu'elles ne fournissent qu'une sélection de toponymes. Il aurait fallu proposer un plus grand nombre de cartes, organisées par thème ou par époque plutôt que de regrouper toutes les informations. Par rapport à la *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* de René Dussaud parue en 1927, les progrès sont très importants, surtout du fait du traitement systématique des toponymes que permet la forme du dictionnaire, et grâce à la prise en compte de sources beaucoup plus nombreuses, archéologiques ou textuelles. L'ouvrage du vieux maître continuera à être utile, parce qu'il s'étend à de plus vastes régions, qu'il s'intéresse un peu plus aux périodes anciennes et que son système plus descriptif permet une approche régionale de la géographie historique syrienne. Cependant, aucun des travaux historiques futurs sur les régions et périodes en question ne pourra se passer de cet ouvrage, qui rendra de grands services pendant longtemps.

Pierre-Louis GATIER

Andrew M. MADDEN, *Corpus of Byzantine Church Mosaic Pavements from Israel and the Palestinian Territories*. Louvain – Paris – Walpole, Peeters, 2014. 1 vol. 243 p., 38 fig. (COLLOQUIA ANTIQUA, 13). Prix : 78 €. ISBN 978-90-429-9061-2.

Ce livre, tiré de la thèse de doctorat soutenue par l'auteur à l'Université de Melbourne, se veut un catalogue exhaustif des vestiges d'églises, chapelles et monastères – datés entre le début du iv^e et le viii^e siècle – découverts sur le territoire de la Palestine antique et de la Phénicie méridionale. C'est d'ailleurs par rapport aux limites de ces provinces antiques que la documentation est reclassée, dans l'ordre alphabétique des sites. On se demandera dès lors pourquoi ce sont les dénominations politiques modernes qui apparaissent dans le titre du livre ; l'auteur s'en justifie par la référence à l'ouvrage de M. Piccirillo (1992), qui traite de la Jordanie (et non des provinces antiques d'*Arabia* et de *Palaestina*) et à celui de P. Donceel-Voûte (1988), qui parle de la Syrie et du Liban (et non de la *Syria* et de la *Phoenicia*). Au plan chronologique, même si les dates limites officielles de la période byzantine dans la

région sont de 324 (règne de Constantin) à 640 (annexion des provinces par les Arabes), les quelques exemples d'édifices chrétiens datant de la deuxième moitié du VII^e et du VIII^e siècle sont repris, pour que soit répertoriée toute la production des ateliers encore en activité. Ce catalogue est présenté par A. M. Madden comme la suite des *Mosaic Pavements in Palestine* (1933-1935) de M. Avi-Yonah et des *Hellenistic, Roman and Early Byzantine Mosaic Pavements in Israel* de R. et A. Ovadiah (1987), suite rendue nécessaire par la multitude des découvertes qui ont marqué ces dernières décennies. Par souci de cohérence dans la continuité, la présentation s'aligne donc sur les ouvrages précédents : utilisation du système codé instauré par M. Avi-Yonah pour la description des motifs géométriques, classification alphabétique des différents sites (mais en y ajoutant une division selon les provinces antiques pour faciliter la tâche des chercheurs dans la détermination éventuelle de différents styles, de pratiques d'ateliers ou d'informations liées aux inscriptions). Pour les sites qui ont plusieurs dénominations, c'est le nom utilisé dans la *Tabula Imperii Romani Iudaea Palaestina* (1994) qui apparaît en premier lieu, les autres étant cités ensuite. Chaque endroit est situé par rapport à deux cartes de référence : la New Israel Grid (NIG) et la Old Israel Grid (OIG), mais le livre lui-même n'offre qu'un schéma sommaire, obligeant le lecteur à recourir, de toute manière, à ces cartes de base qu'il n'a pas nécessairement sous la main. Les informations fournies dans chaque notice sont présentées selon un schéma type : circonstances de la fouille, description rapide des éléments conservés (mention des couleurs dominantes et de la densité des tesselles), commentaire sur la datation, bibliographie essentielle. Pour les inscriptions, le texte est fourni dans sa disposition d'origine, avec une traduction (mais sans nom d'auteur) et la référence au *Supplementum Epigraphicum Graecum*. En ce qui concerne la description des motifs géométriques, on regrettera la fidélité de l'auteur au système codé de M. Avi-Yonah, devenu insuffisant alors qu'existent aujourd'hui deux volumes (*Le décor géométrique de la mosaïque romaine*, 1985 et 2002) qui tentent d'uniformiser au plan international (en cinq langues) les définitions des compositions et motifs ; ce regret avait déjà été exprimé à propos du livre de R. et A. Ovadiah. On signalera, en revanche, une amélioration appréciable par rapport à ce *corpus* antérieur, c'est que A. M. Madden a bien compris l'utilité de reprendre tous les pavements d'édifices chrétiens de la région choisie, y compris donc ceux déjà traités par ses deux prédécesseurs, ce qui lui permet d'offrir un répertoire complet de 280 témoignages, qui constitue un instrument de travail très utile pour quiconque se lancera dans une étude ultérieure. Car n'oublions pas qu'en dépit de ses qualités, ce livre n'est qu'un répertoire, en quelque sorte un point de départ vers des recherches plus approfondies. L'illustration (38 fig.) est assez pauvre ; plusieurs index sont destinés à faciliter la consultation.

Janine BALTZ

Francesco MASSA, *Tra la vigna e la croce. Dioniso nei discorsi letterari e figurativi cristiani (II-IV secolo)*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 325 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 47). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-10631-3.

restaurateurs fait merveille et la restauration graphique des panneaux est convaincante, sans excès interprétatifs. Chaque lot analysé comprend toutes les données de terrain, de contexte, de bibliographie, de localisation. Chaque approche technique ou interprétative, explicitée. Quelques morceaux de choix : la *venatio* du site de Pontiffroy et son léopard, la Méduse et ses stucs recherchés de l'ancienne Chambre des métiers, l'élégance des dauphins entrecroisés de la rue Dupont-des-Loges, les superbes imitations de marbre de l'Îlot Tournel. Dans la partie Synthèse, de très utiles mises au point sur la préparation et la technologie des supports, mortiers, enduits, les compositions des matériaux, le répertoire décoratif et la typologie des motifs, l'histoire des styles dans leur contexte gallo-romain, les développements spatiaux et architecturaux autour des panneaux peints. Un volume réussi. On attend avec impatience la suite, le décor rural des Médiomatriques.

Georges RAEPSAET

The Lod Mosaic. A spectacular Roman Mosaic Floor. New York, Scala Arts Publishers – Israel Antiquities Authority, 2015. 1 vol. 112 p., 80 fig. Prix : 29,95 \$. ISBN 978-1-85759-970-1.

Après avoir parcouru le monde, de Paris (Louvre) à New York (Metropolitan Museum), de Saint Pétersbourg (Hermitage) à Venise (Fondation G. Cini) ou Berlin (Altes Museum) et ailleurs encore, en attendant que soit prêt le Centre Shelby White et Leon Levy destiné à l'abriter, l'étonnante mosaïque de Lod fait aujourd'hui l'objet d'une élégante et savante publication à quatre mains (Glen W. Bowersock, en introduction ; Joshua Schwartz pour l'histoire de Lod/*Lydda*, colonie romaine sous le nom de *Diospolis* ; Amir Gorzalczyk pour la fouille de l'ensemble de la *domus* ; Rina Talgam pour l'étude des mosaïques). C'est en 1996 que fut découverte, par hasard, la première mosaïque, un pavement de *triclinium*, qui comporte trois parties successives : une bande à motifs de *xenia* et scènes de chasse, une partie centrale dont la composition en octogone étoilé porte en son centre une image d'animaux sauvages – sur laquelle on reviendra – et une scène marine, où deux bateaux de commerce naviguent parmi des poissons multiples, dont l'un est véritablement monstrueux (la mer et ses dangers !). Le matériel céramique et les monnaies trouvés sur la mosaïque fournissent comme *terminus ante quem* le début du IV^e siècle. Mais deux autres pavements, découverts pendant la poursuite de la fouille en 2009 et 2014, appartiennent au même ensemble et datent du même moment ; un quatrième, mis au jour en 2014 et qui décorait la cour à ciel ouvert (fait rare) du péristyle de la demeure, pourrait avoir été exécuté par une autre équipe d'un même atelier. Ces tapis, très bien conservés, sont donc datés tous les quatre du début du IV^e siècle, sur la base d'arguments archéologiques (en principe objectifs). Or, c'est précisément cette date qui fait problème. R. Talgam n'a pu trouver, en effet, aucun parallèle à ces mosaïques, ni en Palestine antique, ni dans aucune province voisine ; les seules comparaisons qui s'offrent, au plan de la composition ou de certains détails iconographiques, se font avec des mosaïques d'Afrique du Nord (à El-Djem notamment). Cette constatation a joué un grand rôle dans l'interprétation que propose l'auteure. Le médaillon central de la première mosaïque évoquerait l'Afrique, symbolisée par ses animaux les plus caractéristiques (lions, girafe, rhinocéros, éléphant, ...). On peut admettre l'hypothèse, tout en

objectant qu'il ne s'agit pas d'une « scène nilotique », comme l'écrit R. Talgam, puisqu'on n'y retrouve aucun des éléments propres au paysage nilotique : ni canards, ni nélombos, ni crocodiles... ; et, par ailleurs cette appellation désignerait spécifiquement l'Égypte, ce qui ne semble pas être le cas. Mais poursuivons, avec l'auteure, le raisonnement : s'il y a évocation de l'Afrique, c'est que le propriétaire de la *domus* de Lod était sans doute un riche négociant, dont les bateaux sont figurés sur la mosaïque, et c'est lui qui aurait rapporté d'Afrique du Nord le modèle des mosaïques qu'il souhaitait faire exécuter dans sa demeure de Palestine par un atelier local (car l'atelier est incontestablement local). L'hypothèse n'est pas impossible mais elle laisse supposer qu'on a affaire ici à un cas particulier, qui atteste certes des relations commerciales et artistiques – ponctuelles – entre Orient et Occident mais qui ne donne aucune information sur les tendances locales de la mosaïque romaine de l'époque à cet endroit. On le regrettera vivement, car les témoignages manquent cruellement. Gl. W. Bowersock tente, de son côté, d'apporter un éclairage religieux (chrétien ou juif) à la scène centrale, en proposant d'y reconnaître une illustration de la prophétie d'Ésaïe sur le Temps messianique (XI, 7 : « le lion, comme le bœuf, mangera de la paille ») – vu que les animaux sauvages, loin de s'agresser, sont représentés comme vivant en bonne entente. Mais on peut objecter que le schéma iconographique toujours retenu pour la prophétie montre, sans exception, les deux animaux concernés se faisant face, ce qui n'est pas le cas ici. Je penserais plus volontiers que, s'il n'y a pas de violence entre les fauves dans ce médaillon central, c'est parce qu'ils ne sont pas utilisés en contexte narratif mais font simplement partie d'une énumération, celle des animaux qui symbolisent généralement l'Afrique. Beaucoup resterait à dire sur cette mosaïque, dont les questions qu'elle soulève sont « as difficult to answer as the mosaic is spectacular » (Gl. Bowersock, p. 12). On sera d'autant plus reconnaissant aux auteurs d'en avoir fourni une si belle publication, tellement stimulante et si richement illustrée.

Janine BALTY

Francesco Paolo RIZZO (Ed.), *La Villa del Casale e oltre. Territorio. Popolamento, Economia nella Sicilia Centrale tra Tarda Antichità e alto Medioevo*. Macerata, Edizioni università di Macerata, 2013 (SEIA. QUADERNI DEL DIPARTIMENTO DI SCIENZE ARCHEOLOGICHE E STORICHE DELL'ANTICHITÀ DELL'UNIVERSITÀ DI MACERATA, n.s. XV-XVI, 2010-2011). 1 vol. 17 x 24 cm. 352 p. Prix 35 €. ISBN 978-88-6056-348-4.

Il volume si configura quale raccolta dei contributi del convegno *La villa del Casale e oltre. Territorio, popolamento, economia nella Sicilia centrale tra Tarda Antichità e Alto Medioevo*, tenutosi a Piazza Armerina dal 30 settembre al 1° ottobre 2010. L'approccio al tema trattato, anche in rapporto al fulcro intorno al quale si articolano le diverse riflessioni proposte – la celebre Villa del Casale, una delle evidenze certamente meglio note per quanto attiene all'edilizia di alto livello del Mediterraneo tardoantico –, si rivela innovativo e molto proficuo per l'avanzamento degli studi sul complesso, che, forse proprio in ragione dell'eccezionalità, anche di conservazione, dei suoi apparati decorativi e particolarmente musivi, sin dagli anni della sua scoperta alla metà del XX secolo, ha risentito di un'attenzione molto concentrata sugli aspetti

« simple impression de plaisir procurée par la vision des biens de la terre », sorte d'épicurisme superficiel, proche de celui d'Horace, qui n'exclut pas toutefois la conviction profonde que cette jouissance « est fragile et transitoire ». C'est imprégné de cette agréable sensation et les yeux tout éblouis de couleurs que le lecteur referme ce beau livre.

Janine BALTY

Norbert ZIMMERMANN (Ed.), *Antike Malerei zwischen Lokalstil und Zeitstil*. Akten des XI. Kolloquiums der AIPMA, 13.-17. September 2010 in Ephesos. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2014. 2 vols, 1083 p., 208 pl. (ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 23). Prix : 195 €. ISBN 978-3-7001-7658-9.

Les études sur la peinture antique, plus particulièrement romaine, se portent bien ; pour la seule année 2014, deux volumes d'actes de colloques viennent de sortir : le 26^e colloque de l'AFPMA tenu en 2012 à Strasbourg (cf. le c.r. dans ce volume, p. 625-626) et le 11^e de l'AIPMA réuni en 2010 à Éphèse. Il est normal que la publication de ce dernier ait mis plus de temps à se réaliser : il avait duré cinq jours et avait rassemblé cent cinquante personnes, venues de seize pays différents ; une centaine de communications y avait été présentée, quarante posters exposés et commentés. C'est toute cette riche matière qui nous est offerte aujourd'hui en un volume bien structuré, accompagné d'un beau recueil de plus de deux cents planches. Même si les dix-sept communications concernant les trouvailles nouvelles étaient regroupées séparément, il n'était pas facile d'ordonner logiquement tant d'articles autour d'un même thème (« style local » et « style d'époque »). Aussi l'éditeur, N. Zimmermann, a-t-il décidé de reprendre dans le livre l'ordre qui avait été proposé lors du colloque : une présentation selon deux axes, l'un chronologique – de l'époque hellénistique (sites campaniens, Ostie) à l'Antiquité tardive (Piazza Armerina, Aquileia) –, l'autre topographique – de l'Asie Mineure à la Thrace, en passant par la Gaule, l'*Hispania*, la Cyrénaïque et la Tripolitaine, la Syrie, l'Égypte, la Judée et la Pannonie. Par souci de clarté, chacun des axes correspondait à une répartition des exposés par journée. On remarquera qu'en outre de nombreux auteurs s'étaient efforcés de respecter le thème proposé – ce qui n'est pas toujours le cas –, en insistant soit sur une tendance régionale, soit sur le style d'une époque, ou encore en posant la question des interférences possibles de l'un sur l'autre. Deux communications étaient d'ailleurs, en guise d'introduction, plus spécialement centrées sur cette problématique : celle de V. M. Strocka, sur l'application possible de la définition au IV^e style pompéien, et celle d'A. Allroggen-Bedel, sur des problèmes de méthode inhérents à la peinture « campano-romaine ». C'est encore sur cette « relation débattue » que portaient les réflexions de conclusion livrées par I. Bragantini ; celles-ci, étroitement liées à l'apport des différentes communications, tendent principalement à préciser le fonctionnement du système décoratif dans un contexte domestique, à définir l'usage des espaces et à insister sur l'autoreprésentation du commanditaire (statut social), sans recourir nécessairement au tableau figuré (image mythologique). L'importance, dans le discours figuratif, du marbre ou de son imitation en peinture est tout particulièrement mise en évidence, à propos du cas de Piazza Armerina ou de l'*insula* 2 d'Éphèse. La peinture pariétale s'affirme ainsi, selon I. Bragantini, comme un moyen

privilégié propre à déterminer les tendances artistiques profondes à chaque époque, plutôt que de se borner à traiter des questions strictement techniques ou stylistiques. On ne peut que se réjouir de cette évolution des problématiques et des résultats acquis au fil des colloques de l'AIPMA. Un heureux hasard, dont on ne peut aujourd'hui que se féliciter, avait fait que quatre communications et un poster étaient consacrés aux peintures du temple de Bêl à Doura-Europos (S. Tortorella) ainsi qu'à certains monuments de Palmyre (étude des stucs : C. Allag, N. Blanc ; peintures de la Tombe des Trois Frères : H. Eristov, C. Vibert-Guigue ; fragments de stuc et d'enduit peint trouvés lors d'un sondage : B. Tober). Compte tenu des dommages irréparables que viennent de subir ces sites, on se devait de signaler ici plus particulièrement ces articles, mais il est évidemment impossible de rendre le même hommage à chacune des études intéressantes de ce riche recueil. J'insisterai cependant sur la qualité de ces deux volumes (texte et illustrations). C'est grâce à des travaux comme celui-là que la peinture romaine a enfin dépassé les limites de la seule Campanie. Janine BALTY

Julien BOISLEVE, Alexandra DARDENAY & Florence MONIER (Ed.), *Peintures et stucs d'époque romaine. Révéler l'architecture par l'étude du décor*. Actes du 26^e Colloque de l'AFPMA, Strasbourg, 16 et 17 novembre 2012. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 345 p., nombr. ill. (PICTOR, 3). Prix : 45 €. ISSN 2273-7669 ; ISBN 978-2-35613-122-5.

Ce troisième volume de la Collection *Pictor* (Ausonius), consacrée au décor pictural antique, publie les actes du 26^e Colloque de l'Association française pour la peinture murale antique (AFPMA), tenu à Strasbourg en 2012. On ne s'étonnera donc pas que les vestiges de peinture murale découverts, en 2008 et en 2012, dans le camp militaire romain d'*Argentorate* aient été particulièrement mis à l'honneur. De surcroît, le colloque coïncidait avec l'organisation par B. Schnitzler, conservateur du Musée archéologique, d'une exposition (*Un art de l'illusion. Peintures murales romaines en Alsace*, 2012) destinée à commémorer la restauration des peintures antiques mises au jour à Strasbourg au tournant des XIX^e et XX^e siècles : trouvailles anciennes et récentes se rejoignaient ainsi. Mais Strasbourg n'était pas la seule ville au centre de l'intérêt dans ce colloque ; de riches communications concernent aussi les nombreuses *domus* gallo-romaines d'Aix-en-Provence, Clermont-Ferrand, Narbonne, Reims, Alésia ou Soissons, ainsi que les *villae* mises au jour à Selongey, Verneuil-en-Halatte, ou Sauchy-Lestrées (avec son impressionnant ensemble de stucs) ; même les sanctuaires (à Mandeure ou Clermont-Ferrand) ont apporté leur témoignage. On ajoutera que les angles de vue offerts par ce colloque ne concernent pas seulement la Gaule : de proches voisins, comme le Luxembourg (*oppidum* du Titelberg), l'Allemagne (Reinheim et Schwarzenacker dans la Sarre), ou la Suisse sont également présents, ainsi que des lieux plus lointains, en Italie, avec la Gaule Cisalpine ou la nécropole de Cumes. Quant à la chronologie, ces études portent sur des périodes variées, de La Tène au III^e siècle ap. J. C. Parallèlement aux exposés analytiques relatifs aux sites, des questions plus générales se sont aussi posées, celle notamment de choisir un nom pour la discipline (question posée au Service « dictionnaire » de l'Académie française) ; c'est le mot « toichographologie » qui a été proposé et les spécialistes des

s'imposait indiscutablement en fait, tout à la fois, un magnifique livre d'art pour le grand public cultivé et un document irremplaçable pour l'historien de l'art antique et l'historien de Rome. Une réalisation qui fait le plus grand honneur aux Éditions A. et J. Picard.

Jean Ch. BALTZ

Sandrine AGUSTA-BOULAROT & Emmanuelle ROSSO (Ed.), *Signa et tituli. Monuments et espaces de représentation en Gaule Méridionale sous le regard croisé de la sculpture et de l'épigraphie*. Arles – Aix-en-Provence, Éditions Errance – Centre Camille Jullian, 2014. 1 vol. 239 p., nombr. ill. (BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE ET AFRICAINE, 18). Prix : 39 €. ISBN 978-2-87772-588-0.

Depuis les travaux pionniers de G. Alföldy (dans *Homenaje García y Bellido*, IV, Madrid, 1981, p. 177-275 ; *Römische Statuen in Venetia et Histria. Epigraphische Quellen*, Heidelberg, 1984) – trop rarement suivis encore –, une meilleure prise en compte de la distribution dans l'espace public des statues et des inscriptions qui y étaient associées, comme de certains détails du formulaire de ces textes, permet de cerner une véritable hiérarchie des espaces de représentation (*loci celeberrimi*) dans la ville romaine – voire, une évolution de celle-ci sur toute la durée de l'Empire – et de mieux différencier pôle impérial et pôle municipal dans ces célébrations civiques. De là, des initiatives comme celle de ces colloques *Signa et tituli*, dont ce premier volume reprend le texte de communications présentées à Aix en 2009. Deux autres rencontres, *Signa et tituli* 2 et 3 ont déjà eu lieu depuis lors, respectivement à Nîmes, en 2010 (= *Bulletin de l'École antique de Nîmes*, 31, 2014) et à Lattes, en 2012. Sans doute ne s'agit-il que d'études de cas, mais chacun d'elles apporte son lot de précisions, de questions aussi. S. Augusta-Boularot s'intéresse aux mentions de statues dans l'épigraphie de la Narbonnaise et au vocabulaire utilisé pour ce faire. B. Rémy et N. Gérodet scrutent plus particulièrement les inscriptions de Vienne. F. Slavazzi revient sur la signature du sculpteur Myron mise au jour à Vienne au ^{xvii}^e siècle et sur les bustes de Crest figurant Philetas et Ibukos. C. Chulsky attire l'attention sur le nombre de monuments honorifiques érigés à des chevaliers, « desservants essentiels du culte provincial », auprès de l'*Augusteum* de la Fontaine, à Nîmes. M. Cadario étudie la répartition des cycles statuaire sur le forum, auprès du « Grand Temple » et dans le théâtre/odéon de Luni. St. Morabito signale fort opportunément quelques stèles funéraires de militaires des *Alpes Maritimae*, dont on retrouve le parallèle exact en Dalmatie (à *Tilurium*, lieu de stationnement de la *legio VII Claudia*, notamment). V. Gaggadis-Robin et M. Heijmans publient six stèles funéraires à portraits et un autel d'Arles et de sa région qui n'avaient plus été étudiés depuis Espérandieu et qui, datables pour la plupart de la première moitié du ⁱ^{er} siècle, représentent donc les plus anciens portraits d'habitants de la ville (dont certains affranchis). M. Christol et D. Terrer proposent un examen très détaillé, accompagné d'une riche iconographie de détail, de l'autel-cénotaphe de Clarensac. N. Laubry questionne la notion d'apotheose privée (*consecratio in formam deorum*) à partir des vestiges du mausolée de Claudia Semne et de la célèbre inscription de Gabies (*CIL* XIV, 2793 = *ILS*, 5449), déjà abondamment exploités par H. Wrede dans ses travaux de 1971 et 1981. M. Claveria et I. Rodà regroupent les nombreux fragments de monuments funéraires et les portraits

utilisés en remploi dans les tours de l'enceinte de *Barcino*/Barcelone ou provenant de leur comblement pour se faire une idée des constructions de la nécropole, au cours des premières décennies de l'histoire de la ville, et de l'origine (clairement italienne) de cette première génération de colons. Chr. Stein envisage le changement de sensibilité des notables de la Gaule méridionale envers la pratique épigraphique entre le IV^e et les V^e-VI^e siècles en confrontant le mince *corpus* épigraphique du IV^e siècle au *carmen* funéraire de Sidoine Apollinaire sur la tombe de son grand-père, préfet des Gaules en 408. Ph. Bridel cherche à reconstituer l'emplacement où était exposé le groupe statuaire impérial dont les fragments ont été recueillis, ces dernières années, dans le sanctuaire de la Grange des Dîmes, à Avenches. R. Golosetti rattache les monuments de Saint-Vincent (Saint-Paul-Trois-Châteaux) et de Beauvoir (Allan) figurant des *Matres* assises à des lieux de culte ruraux proches de *villae*, dont il retrouve des exemples dans d'autres contrées de la Gaule. Riche et varié, ce volume apporte donc bien des nouveautés. Une démarche à suivre, et à poursuivre assurément. On me permettra, je l'espère, quelques notes de lecture : le portrait reproduit sur la fig. 4 (en H) de l'article de M. Cadario n'est pas le Caligula (cf. p. 99) du musée de Gênes-Pegli, mais un Caracalla, ou Géta (?) du type « *Consulatstypus* » (cf. Kl. Fittschen & P. Zanker, *Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen*, I, Mayence, 1985, n° 9 de la liste des répliques p. 102, Beil. 68 c-d) qui n'a évidemment rien à faire ici. Au terme *guttus* (p. 153), utilisé pour désigner la cruche figurant sur la face latérale gauche des autels, on préférera celui d'*urceus*, plus habituel dans la littérature archéologique. Le rinceau peuplé (« *peopled scroll* ») de l'autel de Clarensac se retrouve, au même endroit du monument, sur plusieurs autels funéraires de Rome et d'Ostie (G. A. Mansuelli, *Galleria degli Uffizi. Le sculture*, I, Rome, 1958, n°s 227-228 p ; 218-219, fig. 225-226 et n° 235 p. 221-222, fig. 233 ; B. Candida, *Altari e cippi nel Museo Nazionale Romano*, Rome, 1979, n°s 25-26 p. 61-65, pl. XXII-XXIII ; D.E.E. Kleiner, *Roman Imperial Funerary Altars with Portraits*, Rome, 1987, n° 93 p. 228-229, pl. LII), ce qui ne manque pas de poser le problème de liens éventuels de M. Attius Paternus, décurion de Riez, à la mémoire de qui était érigé le monument, avec le « centre du pouvoir ». Pour l'aigle occupant le fronton arrondi du cénotaphe, cf. également D. Boschung, *Antike Grabaltäre aus den Nekropolen Roms*, Berne, 1987, p. 16-17, pl. 5-6 (très nombreux exemples). Mais aucun de ces autels romains ne présente l'extraordinaire surcharge décorative (double frise sous le fronton et rinceaux sortant d'un cratère sur les pilastres d'angle) de celui de Clarensac. Le type d'autel funéraire de Iulia Servata, à Arles, est, lui aussi, fréquent à Rome : D.E.E. Kleiner, *op. cit.*, *passim* (n°s 14, 44, 59, 82 et 102 notamment), même si certains de ces exemples sont aujourd'hui dépourvus de couronnement (*focus* et *pulvini*), celui-ci étant taillé dans un bloc séparé pour servir de couvercle dans le cas d'autels-ossuaires.

Jean Ch. BALTZ

Theodosia STEFANIDOU-TIVERIOU, *Die lokalen Sarkophage aus Thessaloniki*. Ruhpolding, Verlag Franz Philipp Rutzen, 2014. 1 vol. XVIII-302 p., 10 pl. d'annexes, 100 pl. (SARKOPHAG-STUDIEN, 8). Prix : 99 €. ISBN 978-3-447-10240-7.

la charge d'organiser et de publier aussi bien et aussi rapidement que nos collègues zurichois les prochaines rencontres. Le XIX^e congrès vient de se tenir au J. Paul Getty Museum, à Malibu, du 13 au 17 octobre 2015.

Jean Ch. BALTZ

Bernard ANDREAE, *Des Siegers Beute. Die vergoldeten Bronzestatuen von Cartoceto bei Pergola und Gaius Asinius Pollio*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 140 p., 5 fig. (dessins et pl. couleurs) dans le texte, 66 ill. en couleurs sur 32 pl. en fin de volume (ABHANDLUNGEN DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN UND DER LITERATUR, MAINZ, GEISTES- UND SOZIALWISSENSCHAFTLICHE KLASSE, 2015. 1). Prix : 22 €. ISBN 978-3-515-11068-6.

Depuis la découverte de cet exceptionnel groupe statuaire en bronze, en 1946, les propositions d'identification des personnages représentés (deux hommes à cheval et deux femmes en pied) n'ont pas manqué : membres de la famille impériale julio-claudienne (Tibère, Nero Caesar, Livie et Julie, fille de Drusus le Jeune), de celle des *Domitii Ahenobarbi* ou d'une des *gentes* les plus en vue de la région (Pesaro / *Pisaurium* ou Sassoferrato / *Sentinum*), voire M. et Q. Tullius Cicero et leurs épouses, Terentia et Pomponia ; mais aussi L. Licinius Varro Murena, son père et sa fille adoptive, la femme de Mécène ; ou encore Auguste, César et la sœur de ce dernier, Julia Minor, la grand-mère d'Auguste... Valait-il d'en proposer une nouvelle ? Depuis qu'il eut connaissance de cette importante trouvaille et fut amené à en rendre compte (*Arch. Anz.* [195], p. 172), B. Andreae n'a cessé de questionner ce groupe, relevant peu à peu les différentes particularités de son iconographie, et de s'interroger surtout sur son incroyable destin : ces statues ne furent en effet jamais érigées, comme en témoigne l'absence de toute trace de scellement au plomb ou de tenon de fixation dans les sabots des chevaux et à la partie inférieure du vêtement des deux femmes. Mais aussi, qui plus est, le torse du cavalier principal (celui de gauche par rapport au spectateur) et celui de la femme qui l'accompagnait, du même côté, ont disparu, ce qui, s'il ne s'agit pas d'un vol ou d'une malencontreuse destruction au moment de la découverte, semblerait indiquer que l'on avait souhaité que les deux personnages ne puissent être reconnus par la suite. L'ensemble aurait été caché en ce lieu éloigné de toute voie ou ville importante, à quelque 55 km d'Ancône où il aurait dû être exposé. Que l'on accepte ou non ces dernières explications, il ressort assurément du décor du pectoral (*balteus*) des deux chevaux, qui figure une victoire marine (*clipeus* tenu par des Néréides ou des Tritons), que le groupe était destiné à célébrer un triomphe consécutif à une bataille navale. Celui qui fut accordé, le 25 octobre 39, à Asinius Pollion à la suite de ses succès en Dalmatie entrerait parfaitement en ligne de compte, d'autant que, le temps qu'ait été réalisé un groupe statuaire de bronze pour commémorer l'événement (quelque trois ans, à coup sûr, comme le montrent divers parallèles judicieusement invoqués à ce titre, p. 56-57), Pollion avait pu ne plus trouver opportun qu'il fût érigé, son triomphe ayant été éclipsé, en 36, par les campagnes décisives menées par Octave et Agrippa sur ce même front d'Illyrie. Proche de Marc Antoine, le consul de l'année 40/39 av. J.-C. s'éloigna de plus en plus de toute vie politique active, ne souhaitant pas être, au dire de Velleius Paterculus (II, 86), la *praeda uictoris*, « des Siegers Beute ». D'où le titre de ce fascicule. L'identification séduit : *se non è vero...*

B. Andreae n'a pas manqué, en effet, d'envisager également (p. 65-79) la carrière d'une trentaine de sénateurs de l'époque avant de se fixer sur celle de Pollion ; aucune ne présentait, on en conviendra volontiers, de caractéristiques suffisantes pour être retenue ici. Mais connaissons-nous aujourd'hui le nom de tous ceux qui jouèrent quelque rôle dans l'histoire romaine de ces dernières décennies de la République ?

Jean Ch. BALTU

Mario CESARANO, *In honorem domus divinae. Introduzione allo studio dei cicli statuari giulio-claudii a Roma e in Occidente*. Rome, Edizioni Quasar, 2015. 1 vol. 360 p., 14 fig. Prix : 30 €. ISBN 978-88-7140-595-7.

Dépassant ce « gioco di società delle attribuzioni dei tipi ritrattistici » que dénonce M. Torelli dans sa préface (p. 11) – et qui n'est cependant plus un « jeu » depuis au moins une trentaine d'années : il est indispensable, en effet, d'obtenir des identifications quelque peu assurées et des datations plus ou moins précises, voire de simples datations relatives comme celles qui découlent de la succession de plusieurs types iconographiques pour une même personne –, M. Cesarano s'intéresse à la complexité sémantique des groupes statuariers de l'époque julio-claudienne, envisagés ici comme phénomène social authentique et autonome (p. 21). Ces groupes « parlano di politica », écrit-il (p. 27) ; on n'en a guère douté non plus, depuis quelque temps déjà, mais il était utile d'analyser mieux encore qu'on ne l'avait fait jusque-là l'intensité des messages envoyés du palais et la réponse des différentes catégories de la population de Rome et des provinces occidentales. C'est à ces problèmes que s'attelle son livre. L'installation d'un groupe statuaire dans un édifice est, en effet, un acte public, impliquant la communauté civique dans son ensemble et témoignant de son adhésion au modèle romain. Une revue systématique de ces édifices (p. 141-200) conduit à montrer que, quelle que soit initialement la nature du lieu, ces monuments sont devenus de véritables sanctuaires de la religion civique, des temples du culte impérial (p. 158). Un examen tout aussi détaillé des dédicaces (p. 248-262) témoigne de l'hétérogénéité des dédicants, qu'il s'agisse, entre bien d'autres, des notables locaux servant de médiateurs entre le centre du pouvoir et les classes populaires et s'investissant pour obtenir de l'empereur des privilèges pour leur ville, ou des *Augustales*, ces affranchis dont le rôle fut essentiel, lui aussi, dans la constitution et la diffusion du culte impérial. M. Cesarano n'oublie pas de scruter les différents moments d'érection de ces groupes statuariers – et les occasions saisies, qui ne sont parfois que des prétextes (p. 262) – ; il envisage aussi, très judicieusement, la différence d'attitude perceptible entre les provinces orientales hellénophones et les provinces occidentales dans la naissance et le développement de ce culte. Fondé sur l'institution familiale, le pouvoir augustéen a, dès le début du règne, mis en avant la *domus Augusta* (frise nord de l'*ara Pacis*, dès 13-9 av. J.-C.), qui, du fait de la nature même du *princeps*, se muera vite en *domus divina*. Cette thèse bienvenue se ressent malheureusement, par endroits, de quelques longueurs juvéniles, ou « académiques », dans d'interminables introductions historiographiques et d'inutiles énumérations bibliographiques (cf. p. 21-28 et surtout 145-149), trop évidemment développées dans le souci de montrer une parfaite connaissance de l'état de la recherche et des tendances actuelles de la discipline,

Clarissa BLUME, *Polychromie hellenistischer Skulptur. Ausführung, Instandhaltung und Botschaften*. Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2015. 2 vol. 335 p., 11 fig., 6 tableaux, 1198 ill. coul. sur 440 pl., 2449 ill. coul. sur CD-Rom (STUDIEN ZUR INTERNATIONALEN ARCHITEKTUR- UND KUNSTGESCHICHTE, 127 ; STUDIEN ZUR ANTIKEN MALEREI UND FARBGEBUNG, 9). Prix : 125 €. ISBN 978-3-7319-0017-7.

Avec le perfectionnement des techniques d'investigation – quand bien même l'observation directe, à l'œil nu, ne doit pas être négligée ; l'auteur y insiste, d'entrée de jeu –, la polychromie de la statuaire antique est devenue l'un des domaines de la recherche qui a le plus évolué depuis une trentaine d'années et l'on est bien loin, aujourd'hui, des travaux pionniers de P. Reuterswärd (1960) et K. Yfantidis (1984). V. Brinkmann et U. Koch-Brinkmann d'un côté, Br. Bourgeois et Ph. Jockey de l'autre, P. Liverani également, mais aussi J. S. Østergaard dont le site www.trackingcolour.com de la Glyptothèque Ny Carlsberg doit être cité encore, ont entièrement renouvelé notre vision de la sculpture grecque et romaine au point que l'on peut désormais affiner l'approche et aller, par exemple, jusqu'à envisager l'étude de la polychromie période par période. C'est ce à quoi s'est attelée Clarissa Blume dans cette thèse consacrée à la sculpture de l'époque hellénistique, thèse soutenue en 2011 à Bochum et qui paraît à présent en deux magnifiques volumes illustrés de près de 2500 photos sur CD-Rom, 440 pl. reprenant plus commodément pour le lecteur la moitié de cette impressionnante documentation. Les 111 œuvres retenues pour cette étude sont regroupées, décrites et analysées en un catalogue très détaillé aux p. 153-316. Une ample synthèse le précède. Elle aborde toutes les questions que l'on est en droit de se poser sur la raison d'être de cette polychromie et les différentes formes qu'elle a pu prendre (polychromie ou dorure intégrale, polychromie ou dorure partielle), la manière dont elle est appliquée (présence ou non d'une couche de préparation, d'apprêt, comme celle de blanc de plomb qu'on rencontre à Délos ; nuances de couleurs), les différentes matières qui composent les couleurs utilisées, le prix de ces couleurs, leur usage, leur éventuelle signification, leur stabilité et leur plus ou moins grande résistance aux agents atmosphériques ou aux contextes d'enfouissement des sculptures dans le sol) et bien d'autres questions encore relatives à la coordination du travail entre sculpteur et peintre, à l'entretien de la polychromie ou de la dorure, au problème si souvent discuté de la *ganôsis*, ou *kosmêsis*, des statues. La richesse de cette polychromie, qui utilise bien plus de couleurs qu'à l'époque archaïque ou classique, correspond à la volonté des artistes hellénistiques de représenter la nature de la façon la plus réaliste qui soit. La dorure est réservée aux images de dieux et de héros ; elle rehausse aussi certains vêtements. S'appuyant sur de précieuses observations de détail, Cl. Blume s'inscrit en faux contre l'idée de P. Reuterswärd, B. Schmalz et K. Yfantidis que les couleurs de cette polychromie étaient claires, d'un ton pastel. Elle analyse aussi l'utilisation de certaines couleurs pour ombrer le pli d'un vêtement, le rebord d'une lèvre par rapport au menton. Elle démontre que certaines œuvres – relativement rares encore, il est vrai (mais ce serait une piste de recherche future que de contrôler le fait sur un nombre plus important d'exemplaires) – ont délibérément conservé un épiderme non peint pour le visage et les parties nues. Attentive à certains choix chromatiques, elle envisage l'existence de particularités locales (Égypte, Italie, Délos, Canosa), voire de conventions témoignant de la permanence de

certaines traditions d'atelier d'une période à l'autre ; ce qui la conduit par exemple à confirmer, par la présence de multiples bandes colorées sur le vêtement d'une statue de Muse d'Agnano, aujourd'hui à Francfort (n° 19 du catalogue), l'origine délienne de l'œuvre naguère proposée par I. Reich pour des raisons stylistiques. Cl. Blume utilise et commente les passages des comptes de Délos relatifs aux diverses opérations de peinture et d'entretien des statues dans le sanctuaire ; elle interroge aussi la poésie et les auteurs hellénistiques sur l'éventuelle signification des couleurs dans leurs descriptions de personnages. Dans l'analyse des traces de polychromie, les moindres détails peints d'un visage, d'un vêtement, d'un objet tenu en main la retiennent ; elle les passe systématiquement en revue et note comment ils ont été réalisés. Elle les compare également avec ce qui peut être observé sur des sculptures en d'autres matières (pierre, bois, terre cuite, bronze) et sur celles d'autres périodes de l'histoire de l'art – et ce jusqu'à l'époque moderne, voire contemporaine. Mais l'étude de la polychromie de la statuaire antique est, aujourd'hui, une discipline en constant renouvellement ; Cl. Blume en est tout à fait consciente, qui ne manque pas d'indiquer, en conclusion, quelques pistes de recherche que son propre travail lui a laissé entrevoir et sur lesquelles il y aura lieu désormais de s'engager. Nul doute qu'elle sera la première à le faire. Le découpage très détaillé et très clair du livre et les nombreux renvois de paragraphe à paragraphe, de chapitre à chapitre, entraînent, certes, quelques répétitions ; mais on ne saurait en faire grief à l'auteur, le lecteur retrouvant aisément toutes ces observations à leur juste place lorsqu'il les recherche – ce dont on ne peut que se réjouir. Rarement thèse aura trouvé sponsors aussi généreux pour la présentation de ses résultats et éditeur aussi soucieux d'une présentation impeccable ; aux uns comme aux autres vont nos plus vifs remerciements, à l'auteur lui-même de réelles félicitations. On regrettera, certes, que certaines lettres, dans les textes grecs, apparaissent en italiques ou dans un corps plus grand que d'autres (p. 80, 117-118, 121, 123 n. 581, 128). Mais ce n'est qu'un détail infime, insignifiant en regard de tout le reste.

Jean Ch. BALTY

Elisabeth TRINKL (ED.), *Interdisziplinäre Dokumentations- und Visualisierungsmethoden*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2013. 1 vol. 29,7 x 21 cm, 212 p., nombr. ill. coul. (CORPUS VASORUM ANTIQUORUM. ÖSTERREICH, BEIHEFT 1). Prix : 69 € (broché). ISBN 978-3-7001-7145-4.

Ce premier supplément au *Corpus Vasorum Antiquorum* autrichien traite d'un sujet passionnant et encore marginal dans les études de la céramique grecque : le développement des technologies numériques d'acquisition des données qui multiplie en effet les angles d'approche et permet *de facto* un renouvellement d'un certain nombre de nos questionnements. Les sept articles qui se partagent ce beau volume richement illustré témoignent de la mise en œuvre de ces méthodes sur des vases de collections autrichiennes (Vienne et Graz). Après un bref état des lieux relatif à la mise en ligne du CVA par Th. Mannack et G. Parker (Beazley Archive, p. 17-23), H. Mara et J. Portl comparent les apports spécifiques des scans 3D, de la tomographie et des rayons X comme méthodes de documentation de la céramique, ces deux dernières approches étant particulièrement utiles dans la détermination des capacités et

B. Andreae n'a pas manqué, en effet, d'envisager également (p. 65-79) la carrière d'une trentaine de sénateurs de l'époque avant de se fixer sur celle de Pollion ; aucune ne présentait, on en conviendra volontiers, de caractéristiques suffisantes pour être retenue ici. Mais connaissons-nous aujourd'hui le nom de tous ceux qui jouèrent quelque rôle dans l'histoire romaine de ces dernières décennies de la République ?

Jean Ch. BALTZ

Mario CESARANO, *In honorem domus divinae. Introduzione allo studio dei cicli statuari giulio-claudii a Roma e in Occidente*. Rome, Edizioni Quasar, 2015. 1 vol. 360 p., 14 fig. Prix : 30 €. ISBN 978-88-7140-595-7.

Dépassant ce « gioco di società delle attribuzioni dei tipi ritrattistici » que dénonce M. Torelli dans sa préface (p. 11) – et qui n'est cependant plus un « jeu » depuis au moins une trentaine d'années : il est indispensable, en effet, d'obtenir des identifications quelque peu assurées et des datations plus ou moins précises, voire de simples datations relatives comme celles qui découlent de la succession de plusieurs types iconographiques pour une même personne –, M. Cesarano s'intéresse à la complexité sémantique des groupes statuariers de l'époque julio-claudienne, envisagés ici comme phénomène social authentique et autonome (p. 21). Ces groupes « parlano di politica », écrit-il (p. 27) ; on n'en a guère douté non plus, depuis quelque temps déjà, mais il était utile d'analyser mieux encore qu'on ne l'avait fait jusque-là l'intensité des messages envoyés du palais et la réponse des différentes catégories de la population de Rome et des provinces occidentales. C'est à ces problèmes que s'attelle son livre. L'installation d'un groupe statuaire dans un édifice est, en effet, un acte public, impliquant la communauté civique dans son ensemble et témoignant de son adhésion au modèle romain. Une revue systématique de ces édifices (p. 141-200) conduit à montrer que, quelle que soit initialement la nature du lieu, ces monuments sont devenus de véritables sanctuaires de la religion civique, des temples du culte impérial (p. 158). Un examen tout aussi détaillé des dédicaces (p. 248-262) témoigne de l'hétérogénéité des dédicants, qu'il s'agisse, entre bien d'autres, des notables locaux servant de médiateurs entre le centre du pouvoir et les classes populaires et s'investissant pour obtenir de l'empereur des privilèges pour leur ville, ou des *Augustales*, ces affranchis dont le rôle fut essentiel, lui aussi, dans la constitution et la diffusion du culte impérial. M. Cesarano n'oublie pas de scruter les différents moments d'érection de ces groupes statuariers – et les occasions saisies, qui ne sont parfois que des prétextes (p. 262) – ; il envisage aussi, très judicieusement, la différence d'attitude perceptible entre les provinces orientales hellénophones et les provinces occidentales dans la naissance et le développement de ce culte. Fondé sur l'institution familiale, le pouvoir augustéen a, dès le début du règne, mis en avant la *domus Augusta* (frise nord de l'*ara Pacis*, dès 13-9 av. J.-C.), qui, du fait de la nature même du *princeps*, se muera vite en *domus divina*. Cette thèse bienvenue se ressent malheureusement, par endroits, de quelques longueurs juvéniles, ou « académiques », dans d'interminables introductions historiographiques et d'inutiles énumérations bibliographiques (cf. p. 21-28 et surtout 145-149), trop évidemment développées dans le souci de montrer une parfaite connaissance de l'état de la recherche et des tendances actuelles de la discipline,

longueurs qu'une révision attentive eût permis de supprimer, ou à tout le moins de très sérieusement réduire ; le livre y eût gagné en rigueur d'écriture, en force démonstrative. Était-il bien nécessaire aussi de consacrer tant de pages (p. 208-248) aux « protagonistes » de ces groupes statuariers, c'est-à-dire à ceux qui y étaient représentés et dont ce chapitre reprend nombre d'éléments biographiques connus, sans relation directe avec la thèse ici défendue ? Ailleurs, emporté par son sujet, M. Cesarano en arrive à parler de « l'evangelo di Augusto » et à faire du *princeps* « una sorta di messia romano » (p. 266) ; c'est aller bien loin, même si l'on ne saurait minimiser cette thématique de l'Âge d'Or au lendemain des guerres civiles. Plus surprenant : dans *CIL* XI, 3076 = *ILS* 116, pourquoi traduire *Iunoni Liviae* par « Giunone Livia » (p. 20), alors que cette dédicace commence par *Genio Augusti et Ti. Caesaris* ? Il s'agit là, de toute évidence, de la *iuno* de Livie, comme dans *CIL* VIII, 16456 (el-Lehs / Zama : *Iunoni Liviae Augusti*). Par ailleurs, je suis moins sûr que M. Cesarano (p. 208-209) du rôle joué par des effigies de César dans ces groupes statuariers ; n'étaient les deux dédicaces *Divo Iulio* et *Divo Augusto* (*CIL* X, 411-1412) d'Herculanum, apparemment parallèles et contemporaines, évoquées par l'auteur, l'image du dictateur paraît bien absente de ces ensembles ; cf. Balty, dans *César sous Auguste*, Bordeaux, 2012, p. 73-77. Quant aux deux portraits d'Auguste et de Tibère de Vienne (*Nouvel Espérandieu*, I. Vienne, Paris, 2003, n^{os} 142-143 p. 71-74, pl. 138-145), loin de ne pouvoir être rattachés à toute « collocazione originaria certa » (p. 88), ils appartiennent indiscutablement à un même relief dont E. Rosso (*L'image de l'empereur en Gaule romaine*, Paris, 2006, p. 297) a déjà montré la « tonalité clairement dynastique » et qui s'insérerait parfaitement dans la lignée de ceux étudiés par M. Cesarano aux p. 113-134 (*ara Pacis* et autres) ; il y aura lieu, désormais, de ne plus l'écarter du *corpus* de ces cycles dynastiques. Regrettons aussi la négligence qui fait que tant de titres d'ouvrages français soient estropiés dans la bibliographie. N'étaient ces imperfections, qui eussent pu être aisément corrigées, cette thèse aborde avec intelligence et un réel souci de renouveler les problématiques un dossier que d'aucuns auraient pu considérer comme momentanément clos après des travaux aussi importants que ceux de C. B. Rose (1997 ; *AC* 71 [2002], p. 501-504) et surtout D. Boschung (2002).

Jean Ch. BALTY

Dieter HERTEL, *Die Bildnisse des Tiberius*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2013. 1 vol. 21,5 x 27 cm, XXII-249 p., 11 suppléments avec 98 ill., 142 pl. avec 544 ill. n/b (DAS RÖMISCHE HERRSCHERBILD Abt. I Bd. 3). Prix : 99 €. ISBN 978-3-895000-917-4.

Vingt ans après le tome consacré à Auguste (Dietrich Boschung, vol. I.3), le dernier volume de la série du *Römische Herrscherbild*, dédié à l'iconographie de son successeur, est enfin paru. Cette remarquable entreprise de l'« Altertumswissenschaft » allemande, commencée en 1939 par Max Wegner (vol. II.4), est depuis 1983 dirigée par Klaus Fittschen, Tonio Hölscher et Paul Zanker, véritables coryphées des études en sculpture romaine depuis les années 1970. Ces derniers ont mis au point une méthodologie très stricte, basée sur une recension des répliques afin de distinguer des types iconographiques précis. On cherche alors à les dater en les liant à un événement marquant du règne, généralement à l'aide du portrait monétaire, dérivant des

progressif, dans les vaisseliers, de la céramique non tournée par de la céramique tournée – ce changement étant cependant plus lent en contexte rural – et ce, en s'appuyant sur les données quantitatives fournies par des assemblages provenant de onze sites fouillés récemment. La contribution fournit en outre un catalogue des formes non tournées de la région envisagée. Pour la région Nord-Pas-de-Calais, trois entités géographiques sont considérées : le littoral, la vallée de la Deûle et la vallée de l'Escaut de Cambrai à Famars (S. Willems, p. 213-229). En se basant sur des arguments typochronologiques et sur les aires de répartition des productions, l'auteur met ainsi en lien les productions non tournées et l'existence d'un terroir ; elle formule également l'hypothèse selon laquelle ces productions pourraient être associées à d'autres activités, notamment agricoles. La contribution prenant en compte la cité des Tongres traite la problématique en envisageant une production particulière : la céramique non tournée à dégraissant calcite (A. Lepot, F. Vilvorder, p. 231-243). Les auteures présentent successivement les caractéristiques techniques, le répertoire typologique, l'aire de diffusion et discutent l'origine culturelle et géographique de ces récipients qu'elles situent dans la mouvance de la civilisation des *oppida*. Les deux derniers articles traitent de l'Alsace. Le premier fournit une étude de cas, un ensemble provenant des fouilles de l'agglomération de Sierentz et ayant pour originalité de comprendre un grand nombre de récipients non tournés dont certains sont signés (A. Murer, p. 245-258) ; le second concerne les productions du Haut Moyen Âge (M. Châtelet, p. 259-266) et apparaît quelque peu hors propos par rapport à la chronologie envisagée lors du colloque. – Ces actes présentent donc de manière relativement uniforme les productions non tournées émanant des différentes régions de Gaule : la typologie, la chronologie, l'aspect quantitatif et la question des usages sont presque systématiquement abordés ; de ce fait, ils constituent un ouvrage de référence sur le sujet. Les premières tentatives de reconstitution de la chaîne opératoire appliquée à ces productions jusque-là négligées et la mise en perspective des assemblages avec le terroir ou des contextes économiques et culturels particuliers constituent de leur côté autant de champs de recherche particulièrement prometteurs. Nelly VENANT

Eckhard DESCHLER-ERB & Philippe DELLA CASA (Ed.), *New Research on Ancient Bronzes*. Acta of the XVIIIth International Congress on Ancient Bronzes. Zurich, Chronos Verlag, 2015. 1 vol. 362 p., 403 fig. (ZURICH STUDIES IN ARCHAEOLOGY, 10). Prix : CHF 68. ISBN 978-3-0340-1272-0.

Maria H. P. den Boesterd avait réuni à Nimègue, les 9 et 10 novembre 1967, un petit groupe de spécialistes de la toreutique romaine ; c'est lui qui posa les bases d'un premier colloque qui se déroula, toujours à Nimègue, du 20 au 23 avril 1970. Quarante-trois ans plus tard, c'est sur cinq journées, du 3 au 7 septembre 2013, que se tint à l'Université de Zurich et au Paul Scherrer Institut de Villingen un XVIII^e congrès, désormais consacré à l'ensemble des bronzes antiques et qui regroupait plus de 120 participants venus d'une vingtaine de pays différents. On mesurera déjà par ces quelques chiffres tout le chemin parcouru. Considérablement élargie, la recherche s'est aussi désormais structurée et le très riche volume d'actes de cette rencontre zurichoise s'organise autour de huit thèmes qui, tous, ont reçu l'attention qu'ils

méritaient de la part des 51 auteurs de communications : bronzes grecs et italiens dans le contexte de l'Europe centrale de l'Âge du Fer, bronzes grecs dans l'espace méditerranéen, grands bronzes de l'Antiquité, statuettes romaines, toreutique et vaisselle d'époque romaine, production et restauration des bronzes antiques, méthodes d'analyse en laboratoire, sources textuelles et épigraphiques antiques relatives aux bronzes figurés et historiographie de la recherche. Il ne saurait évidemment être question de passer en revue toutes ces contributions, dont aucune ne doit être négligée ; mais, faute de place, il faut bien effectuer certains choix. La découverte, en 1999, au large de l'île de Lošinj (Croatie) d'un Apoxyomène, aujourd'hui conservé à Zagreb, qui a fait l'objet d'examens approfondis de la part des restaurateurs de l'Institut croate de conservation et du Centre de recherche et de conservation des Musées de France, conduit C. C. Mattusch à considérer que c'est ce type-là – et non celui de la célèbre statue en marbre du Vatican – qui a le plus de chances de conserver pour nous l'image du chef-d'œuvre de Lysippe. S'intéressant également aux grands bronzes, un ambitieux projet de la « Volkswagen Stiftung » concerne les quelque 5 000 fragments de statues provenant d'environ 130 sites du *limes Germanicus* ; il est ici présenté dans ses différents aspects et fournit déjà d'utiles données à la suite d'analyses archéométriques. L'identification, en revanche, de la belle tête de Pontes, au Musée national de Belgrade, comme portrait de Trajan ne convainc pas, tant l'œuvre s'écarte de toutes les effigies de l'empereur, et l'existence de statues à l'attique de l'arc qui ornait le pont du Danube près duquel le bronze a été découvert ne suffit évidemment pas à la cautionner. La vaisselle n'est pas oubliée, on l'a dit, et un bilan des recherches dans ce domaine précis ne manque pas de souligner les principales perspectives qui s'ouvrent tant au plan des rapports commerciaux, voire politiques, qu'en termes de rapports culturels entre les différentes provinces de l'Empire et le *barbaricum*. Les ateliers sont au centre de plusieurs communications, qu'il s'agisse de celui, attique, qui réalisa notamment le grand cratère à volutes de Derveni, de celui – ou de ceux – des pyxides émaillées à décor « millefiori », de celui encore qui produisit, en Égypte, l'œnochoé polychrome d'Egyed (Budapest) ou la *mensa Isiaca* de Turin. Le contexte d'un mobilier funéraire datable pourrait, quant à lui, aider à fixer la chronologie de statuettes découvertes dans ces mêmes tombes ; mais on n'oubliera pas que beaucoup de bronzes ont eu une « durée de vie » relativement longue avant d'être enfouis : M.-E. Mariën l'avait signalé dès les *III^{es} Journées internationales consacrées à l'étude des bronzes romains* (c'est ainsi que s'appelaient alors ces « Tagungen », aujourd'hui devenues congrès) tenues à Bruxelles et à Mariemont en 1974 (*Bull. MRAH* 46, 1974 [1977], p. 9-19). C'est ce qui ressort aussi de la découverte, à Avenches, de quelque 400 fragments appartenant à plusieurs lits hellénistiques à *fulcra* dans une couche de remblai de la fin du II^e siècle de notre ère. Intéressantes également, sur ces lits, de très nombreuses inscriptions gravées ou en pointillés représentant de possibles marques d'atelier, mais aussi des indications de montage des différents éléments à mettre à leur juste place. Composition des alliages, techniques de fonte et de montage, étude de la patine sont, elles aussi, abordées dans ce volume sur la base d'analyses mettant en œuvre les procédés les plus modernes des laboratoires qui les ont exécutées et dont rendent compte de nombreux tableaux ou graphiques et d'excellentes photographies (radio- et tomographies, micro-fluorescence X, etc.). On ne peut que souhaiter plein succès aux collègues qui auront

la charge d'organiser et de publier aussi bien et aussi rapidement que nos collègues zurichoïses les prochaines rencontres. Le XIX^e congrès vient de se tenir au J. Paul Getty Museum, à Malibu, du 13 au 17 octobre 2015.

Jean Ch. BALTZ

Bernard ANDREAE, *Des Siegers Beute. Die vergoldeten Bronzestatuen von Cartoceto bei Pergola und Gaius Asinius Pollio*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 140 p., 5 fig. (dessins et pl. couleurs) dans le texte, 66 ill. en couleurs sur 32 pl. en fin de volume (ABHANDLUNGEN DER AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN UND DER LITERATUR, MAINZ, GEISTES- UND SOZIALWISSENSCHAFTLICHE KLASSE, 2015. 1). Prix : 22 €. ISBN 978-3-515-11068-6.

Depuis la découverte de cet exceptionnel groupe statuaire en bronze, en 1946, les propositions d'identification des personnages représentés (deux hommes à cheval et deux femmes en pied) n'ont pas manqué : membres de la famille impériale julio-claudienne (Tibère, Nero Caesar, Livie et Julie, fille de Drusus le Jeune), de celle des *Domitii Ahenobarbi* ou d'une des *gentes* les plus en vue de la région (Pesaro / *Pisaurium* ou Sassoferrato / *Sentinum*), voire M. et Q. Tullius Cicero et leurs épouses, Terentia et Pomponia ; mais aussi L. Licinius Varro Murena, son père et sa fille adoptive, la femme de Mécène ; ou encore Auguste, César et la sœur de ce dernier, Julia Minor, la grand-mère d'Auguste... Valait-il d'en proposer une nouvelle ? Depuis qu'il eut connaissance de cette importante trouvaille et fut amené à en rendre compte (*Arch. Anz.* [195], p. 172), B. Andreae n'a cessé de questionner ce groupe, relevant peu à peu les différentes particularités de son iconographie, et de s'interroger surtout sur son incroyable destin : ces statues ne furent en effet jamais érigées, comme en témoigne l'absence de toute trace de scellement au plomb ou de tenon de fixation dans les sabots des chevaux et à la partie inférieure du vêtement des deux femmes. Mais aussi, qui plus est, le torse du cavalier principal (celui de gauche par rapport au spectateur) et celui de la femme qui l'accompagnait, du même côté, ont disparu, ce qui, s'il ne s'agit pas d'un vol ou d'une malencontreuse destruction au moment de la découverte, semblerait indiquer que l'on avait souhaité que les deux personnages ne puissent être reconnus par la suite. L'ensemble aurait été caché en ce lieu éloigné de toute voie ou ville importante, à quelque 55 km d'Ancône où il aurait dû être exposé. Que l'on accepte ou non ces dernières explications, il ressort assurément du décor du pectoral (*balteus*) des deux chevaux, qui figure une victoire marine (*clipeus* tenu par des Néréides ou des Tritons), que le groupe était destiné à célébrer un triomphe consécutif à une bataille navale. Celui qui fut accordé, le 25 octobre 39, à Asinius Pollion à la suite de ses succès en Dalmatie entrerait parfaitement en ligne de compte, d'autant que, le temps qu'ait été réalisé un groupe statuaire de bronze pour commémorer l'événement (quelque trois ans, à coup sûr, comme le montrent divers parallèles judicieusement invoqués à ce titre, p. 56-57), Pollion avait pu ne plus trouver opportun qu'il fût érigé, son triomphe ayant été éclipsé, en 36, par les campagnes décisives menées par Octave et Agrippa sur ce même front d'Illyrie. Proche de Marc Antoine, le consul de l'année 40/39 av. J.-C. s'éloigna de plus en plus de toute vie politique active, ne souhaitant pas être, au dire de Velleius Paterculus (II, 86), la *praeda uictoris*, « des Siegers Beute ». D'où le titre de ce fascicule. L'identification séduit : *se non è vero...*

Aurispa, qui ramena une importante collection de manuscrits grecs lors de son second voyage en Grèce. Nigel G. Wilson souligne ensuite l'importance de l'école de Vittorino da Feltre à Mantoue qui « combinait une bonne éducation classique avec un enseignement des beaux-arts comme la musique, le chant, le dessin et même la culture physique quotidienne » (p. 71). Les chapitres suivants s'attachent à des personnalités de premier plan, comme le cardinal Bessarion, et à la naissance des académies dont celle d'Alde Manuce à Venise. L'auteur étudie aussi l'action du pape Nicolas V qui voulait constituer une bibliothèque latine complète, y compris les textes grecs traduits en latin. N. G. Wilson brosse ensuite le tableau de l'enseignement du grec à Florence à l'époque de Laurent le Magnifique, avec des professeurs d'origine grecque, comme Démétrios Chalcondyle et Jean Lascaris. L'ouvrage se termine par un long chapitre consacré à Venise, en s'attardant en particulier sur la maison d'édition fondée par Alde Manuce et sa collaboration avec le savant crétois Marc Musuros. Selon son propre aveu, l'auteur affirme dans sa préface qu'il s'agit d'un survol ; il attise ainsi notre curiosité et notre souhait d'en découvrir plus, tant il paraît en effet difficile d'explorer en profondeur un sujet aussi étendu dans une monographie. L'ouvrage est néanmoins assez détaillé et permet à la fois une approche globale et une étude déjà relativement approfondie du sujet. Par ailleurs, le sous-titre parle de l'enseignement du grec, mais Nigel G. Wilson traite plutôt de l'expansion, du rayonnement et de la transmission du grec en Occident ; partant, il étend son propos à l'impression et aux commentaires des textes grecs, évoquant également la perception du platonisme et de l'aristotélisme aux débuts de la Renaissance. L'enseignement du grec est donc à juste titre replacé dans un contexte plus vaste. De plus, les citations grecques et latines sont traduites, ce qui permet un accès plus aisé à ceux qui ne maîtrisent pas (suffisamment) ces deux langues, ou au lecteur pressé. Les notes de bas de page vont à l'essentiel, ce qui n'empêche pas l'auteur de les émailler de nombreuses références, mais parfois vieilles. On lit ainsi à plusieurs reprises des expressions un peu malheureuses : par exemple, « une lettre de Barbaro, récemment publiée » (p. 55) en 1983... En effet, l'ouvrage de N.G. Wilson date de 1992, mais sa traduction de 2015. Fort heureusement, quelques références sont actualisées et des ouvrages plus récents ont été ajoutés. De même, on regrettera l'absence d'une bibliographie sélective, ce qui est le cas également dans d'autres ouvrages de la même collection. Enfin, quatre index viennent compléter le volume : un index des auteurs anciens, un index des auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance, un index des manuscrits et un index général. En résumé, l'étude de N. Wilson, qui s'adresse à un vaste public, est bien plus qu'un simple survol : elle constitue une introduction détaillée et très bien documentée aux débuts l'enseignement du grec en Italie.

Élie BORZA

Irene FAVARETTO & Alessandra MENEGAZZI (Ed.), *Un museo di antichità nella Padova del Cinquecento. La raccolta di Marco Mantova Benavides all'Università di Padova*. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2013. 1 vol. XII-229 p., 2 fig., LXXVIII pl. (COLLEZIONI E MUSEI ARCHEOLOGICI DEL VENETO, 47). Prix : 160 €. ISBN 978-88-7689-278-3.

Daté de 2013, ce nouveau volume de la magnifique série fondée par G. Traversari pour publier le catalogue raisonné des collections et musées d'archéologie de Vénétie, ne nous est parvenu qu'en 2015 – ce qui explique le retard avec lequel il en est ici rendu compte. Consacré à la collection du juriste M. Mantova Benavidès (1489-1582), ami de Pietro Bembo et de l'Arétin, il comporte, après une solide présentation de l'humaniste et de son milieu par Irene Favaretto, dont on connaît les nombreux et beaux travaux sur cette brillante période de l'histoire du collectionnisme, 140 notices dues à différents auteurs et couvrant essentiellement les antiques (sculptures et vases, la plupart italiotes) et les réalisations « à l'antique », mais aussi quelques œuvres contemporaines de Benavidès, dues à des artistes aussi importants que Bartolomeo Ammannati, Alessandro Vittoria ou Girolamo Campagna. Le reste de l'étonnante « Kunst-und-Wunderkammer » de Benavidès, qui appelait la comparaison avec ce que l'on s'attend à trouver plutôt en Europe centrale, dans l'empire des Habsbourg, mais qui surprend en Vénétie, est aujourd'hui dispersé (*naturalia* dans divers musées de l'Université de Padoue, instruments de musique au Kunsthistorisches Museum – Sammlung alter Musikinstrumente de Vienne) ou a disparu (peintures, gravures, médailles, bronzes de la Renaissance, etc.) pour les deux-tiers, comme le montre la confrontation avec l'*Inventario* dressé en 1695 par l'arrière-arrière-petit-neveu du collectionneur, Andrea. Les plâtres renforcés (« stuccoforte ») et souvent teintés, réalisés à partir d'œuvres antiques dont certaines sont aujourd'hui perdues, constituent, on le sait, un des éléments les plus intéressants de l'ensemble. B. Candida leur avait déjà consacré une étude (*I calchi rinascimentali della collezione Mantova Benavides*, Padoue, 1967) qui garde toute sa valeur. Différents travaux ont permis, depuis lors, de mieux cerner leur impact sur la production de bronzes contemporains, encore que subsistent certaines interrogations. À côté de ces pièces, deux fragments de stèles funéraires attiques et une statuette d'Athéna en pentélique (nos 1-3) témoignent des rapports économiques entre la République de Venise et la Grèce, rapports qui favorisèrent la constitution de collections importantes dans toute la Vénétie. Une belle réplique de l'Éros archer de Lysippe (n° 6) ne manque pas de qualité (on s'étonnera que la notice qui lui est dévolue ne s'attache pas à la replacer dans le contexte de toutes celles qui nous sont parvenues – on en connaît une cinquantaine – et ne mentionne pas davantage la thèse que H. Döhl, *Der Eros des Lysipp*, Göttingen, 1968, leur a consacrée ; la réplique de Padoue est sans doute datée beaucoup trop haut : « tra la seconda metà del II secolo a.C. e la prima metà del I secolo a.C. »). Une statue féminine (n° 12), malheureusement acéphale, est, quant à elle, de provenance locale : elle a été découverte lors de la construction de l'enceinte vénitienne de Padoue. Une autre (n° 19), fragment d'idole en forme de *xoanon*, figurant une Artémis Kybebe, provient, semble-t-il, de Rome et pourrait être rattachée à la *statio Sardoniorum* du Forum. Un excellent portrait d'homme du début du III^e siècle (n° 28) mériterait une étude plus détaillée ; on le rapprochera d'œuvres comme une tête de Genève, Musée d'art et d'histoire, inv. 19568 (*Gesichter, Griechische und römische Bildnisse aus Schweizer Besitz*, Berne, 1982, n° 75 p. 180-181), voire celle d'un des cosmètes d'Athènes (E. Lattanzi, *I ritratti dei cosmeti nel Museo Nazionale di Atene*, Rome, 1968, n° 24 p. 57, pl. 24) ; pour le réalisme de ce type de portrait du milieu et de la fin du Principat, cf. Kl. Fittschen, dans *Eikones. Festschrift Hans Jucker*, Berne, 1980, p. 108-109, pl. 36-37.1. Moins développées qu'elles ne l'étaient habituellement dans

ces volumes de la collection, les notices dues aux différents chercheurs qui collaborèrent à cette édition ne mentionnent pas toujours la bibliographie complète des objets étudiés : Fittschen 1990, présent dans la bibliographie générale en fin de volume, ne figure pas dans celle du Commode (n° 70) et j'ai, à deux reprises, signalé l'intérêt du stéphanéphore (n° 72) : dans *Rayonnement grec. Hommages à Charles Delvoye*, Bruxelles, 1981, p. 264-265 et dans *Bull. Cl. Beaux-Arts* [Acad. Roy. Belgique], 5^e sér., LXVIII, 1986, p. 316-317, pl. X.1-4. Le Commode (n° 16) est repris par M. Wegner dans ses listes d'effigies de l'empereur : *Boreas*, III, 1980, p. 87. Sans doute regrettera-t-on également que l'illustration ne comporte qu'exceptionnellement (n° 6 p. ex.) les quatre photographies traditionnelles (face, dos, profils gauche et droit) des rondes bosses, ce qui favoriserait indiscutablement la recherche de parallèles précis et, dans le cas des « plâtres », celle des œuvres à partir desquelles ils ont été réalisés. Mais on se réjouira, certes, de cette nouvelle et importante contribution à l'étude du collectionnisme à la Renaissance. Rappelons qu'une salle consacrée aux collections de Benavidès est à nouveau ouverte, depuis 2008, à l'Université de Padoue, Museo di scienze archeologiche e d'arte du « Liviano », et qu'une de ses vitrines cherche à recréer l'aspect de ce que devaient être ces collections sur ses étagères d'après l'*Inventario* de 1695 (pl. LXXIV-LXXVI).

Jean Charles BALTY

Joachim FRANZ, Rosmarie GÜNTHER & Reinhard STUPPERICH (Ed.), « *Ein Wald von Statuen* ». *Kolloquium zum zwanzigjährigen Bestehen der Antikensaal-Galerie und zur Begründung der Kurpfälzer Abguss-Sammlung vor 300 Jahren*. Freitag und Samstag, den 6. und 7. Mai 2011 im Mannheimer Schloss. Mayence / Ruhpolding, Verlag Franz Philipp Rutzen, 2014. 1 vol. 300 p., nombr. ill. (PELEUS. STUDIEN ZUR ARCHÄOLOGIE UND GESCHICHTE GRIECHENLANDS UND ZYPERNS, 62). Prix : 37 €. ISBN 978-3-44710302-2.

L'« Antikensaal » du palais des Princes-Électeurs palatins à Mannheim fut, au XVIII^e siècle, la plus grande collection de moulages de statues antiques – « ein Wald von Statuen », comme l'écrivait Goethe dans *Dichtung und Wahrheit*. Les *Étrennes palatines pour l'année bissextile* [sic] 1768 – un calendrier publié à Mannheim et qui comprenait une « Description des Curiosités [...] et autres choses remarquables qui sont à voir dans la Ville » – la décrivaient en ces termes, installée qu'elle était alors dans le « Salon des Statues » inauguré en 1767 dans le château dont le Prince-Électeur Carl Theodor venait d'achever la construction (je conserve l'orthographe de l'époque) : « On trouve ici un Recueil précieux & unique. C'est un assemblage de Statues, de groupes, & de bustes modelés en plâtre dans de moules formés sur les plus belles Statues antiques qui sont à Rome et à Florence. L'Électeur Jean-Guillaume [Johann Wilhelm] obtint la permission de tirer ces moules qui sont conservés encore dans ce Bâtiment. Par ce moyen les plus beaux Chefs-d'œuvre de l'Antiquité en ce genre, se sont communiqués de l'Italie au Palatinat. C'est dans ce Salon qu'on retrouvera avec plaisir le Laocoon, la Venus de Medicis, l'Apollon du Vatican, l'Hercule Farnese, Castor & Pollux, le Gladiateur mourant, le Remouleur &c. ». De nombreux et souvent illustres voyageurs (Herder, Lessing, Goethe, Schiller, Lavater, W. von Humboldt et bien d'autres) la visitèrent et y firent allusion dans leurs écrits ou leurs

de cet important trésor, sans toutefois expliquer sa non-récupération après sa seconde mise en terre. K.-J. Gilles évoque à ce propos le décès inopiné de son propriétaire, peut-être un partisan d'Albinus. La mise en parallèle du trésor avec les autres dépôts d'or constitués entre les règnes de Néron et de Caracalla est un passage obligé. Ce chapitre est décevant par son incompréhensible faiblesse documentaire (carte p. 75). Pour la France, par exemple, l'auteur recense 18 dépôts, en se fondant sur un article de Regling ... datant de 1931. Il ignore donc à la fois les neuf volumes des *Trésors monétaires antiques de la France*, publiés entre 1982 et 1994, et surtout la série *Trésors Monétaires*, éditée annuellement par la Bibliothèque nationale de France depuis 1979. Un survol de la table des matières de cette dernière publication nous permet d'ajouter sept trésors à la liste. Nous avons par ailleurs montré que les dépôts 25 et 26 (Reims I et II) ne formaient qu'un seul ensemble. De même, pour la Belgique, deux dépôts au moins devraient s'ajouter aux six connus de K.-J. Gilles. Et là encore, il existe une série de 18 (!) volumes des *Trouvailles et trésors monétaires en Belgique* qu'il eût été utile de dépouiller. Ainsi, le vide apparent de découvertes dans les deux tiers de la Gaule aurait été partiellement comblé par ces trouvailles récentes, bien documentées et aisément accessibles. Malgré ce bémol, le catalogue de la trouvaille de Trèves deviendra, si ce n'est déjà fait, une référence essentielle de la numismatique du Haut-Empire romain.

Jean-Marc DOYEN

Éric FOLLAIN, *Le centre monumental romain d'Apollonia d'Illyrie. Images de synthèse et paysage urbain*. Autun, Éditions Mergoïl, 2015. 1 vol. 250 p., 220 fig. (ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ROMAINE, 30). Prix : 48 €. ISBN 978-2-35518-048-4.

Il est particulièrement délicat de rendre compte d'une recherche comme celle-ci, car, si elle repose sur un examen indiscutablement approfondi des vestiges, elle extrapole nécessairement sur de nombreux points en raison des lacunes inévitables de la documentation, de l'état actuel des ruines – un site fouillé il y a quatre-vingts ans et imparfaitement publié par son inventeur par suite de la guerre –, de la présence de vestiges de phases successives parfois indistinctes et de restaurations engagées à des fins touristiques dans les années 1960 et qui ont pu dénaturer par endroits l'état final de la fouille. « Il ne s'agit pas de proposer une étude monographique de chacun des bâtiments mais d'utiliser la technique des images de synthèse pour évoquer un paysage urbain », écrit J.-L. Lamboley, le directeur de la Mission archéologique française en Albanie, dans sa préface (p. 8). Et c'est bien d'évocation qu'il s'agit, comme pour celles, graphiques celles-là, dont J.-Cl. Golvin s'est fait une spécialité, voire pour celles des « Envois de Rome », auxquelles se réfère à plusieurs reprises É. Follain. L'image de synthèse archéologique se situerait ainsi dans « la continuité d'une pratique inhérente à la discipline. Un pinceau ou une souris ne sont alors pas si différents pour que l'image mentale d'un édifice, disparu ou mutilé, construite par un architecte et/ou un archéologue, devienne communicable » (p. 19). Elle est enfin, on ne l'oubliera pas ici, « une invitation à débattre » (p. 30). Encore faudrait-il qu'elle soit sans cesse mise à jour, au fur et à mesure de l'avancement de la recherche, pour éviter de figer un état qui, dans un cas extrême comme celui du centre monumental d'Apollonia à l'époque romaine, concerne déjà un « ensemble composite » (p. 34).

É. Follain a repris patiemment toute la documentation graphique et photographique des fouilles anciennes ; il a aussi refait lui-même nombre de relevés, qu'on regrettera de ne pas trouver ici reproduits à la même échelle (la « mire » de 5 m des fig. 36, 66, 98, 125, 147, 185 et 203 oscille entre 3,50 / 3,75 et 5,25 ou 6,10 cm, voire 11 cm) ; certes, ils ne présentent pas tous les mêmes détails, mais on eût aimé les voir regroupés en un plan d'ensemble de tout ce secteur de la ville – ce qui eût constitué une vision globale non interprétée de celui-ci. Ces relevés ont conduit l'auteur, monument après monument, à fonder la modélisation et la restitution 3D. N'était-ce pas, dans certains cas, prématuré ? On en discutera sans doute à l'infini. Nos hésitations quant à l'identification même de plusieurs monuments, impossibles à lever dans l'état actuel des choses, pèsent lourdement, en effet, sur tout essai de restitution. S'il est probable que le podium du temple, à l'ouest du « monument des agonothètes » (le *bouleuterion*), ait été au centre d'un *temenos* qui comprenait, sur son flanc oriental, toute une série de salles annexes (le soi-disant « prytanée ») dont on ne voit cependant guère l'usage, on ne sait rien, ni de la façon dont tout ce complexe ouvrait sur la rue, ni de son aile occidentale. Faire de la salle à abside (n° 5) un espace hypèthre, quand bien même ce n'est qu'une des deux solutions proposées, conduit à d'étranges juxtapositions de volumes (fig. 138, colonne de droite). Pour la « bibliothèque » (ou *Augusteum*), la restitution de la fig. 210, qui fait se succéder sur moins de 10 m de longueur et une superficie de 95 m² deux types de couverture différents, crée un monstre architectural que le redoublement de l'épaisseur des murs latéraux, à moins de 3 m du revers de la façade, ne peut seul justifier. L'auteur, certes, est tout à fait conscient des limites imposées à ces restitutions (p. 217-218) ; mais elles sont là, maintenant, et elles risquent de rester, de s'imposer, tant est grande aujourd'hui la force des images. Mais il y a, bien sûr, du positif aussi dans cette volonté de compréhension des monuments dans tous leurs aspects. Suivant en cela É. Follain, on admettra désormais que le *bouleuterion* ait eu 6 rangées de gradins, et non 9, les escaliers d'angle situés à l'arrière du monument débouchant alors sur une circulation périphérique au sommet des gradins (fig. 106). On signalera également l'astucieuse solution d'une poutraison en carrés imbriqués (fig. 107) proposée pour économiser le bois et alléger le poids de la charpente, solution qui rappelle en partie celle de certaines halles du Sud-Ouest. Tout à fait convaincant encore le calcul de la capacité de l'hémicycle – une centaine de personnes – que la modélisation permet aujourd'hui de vérifier (p. 120 et fig. 106). Peu vraisemblable me paraît être, en revanche, la restitution d'une « échelle de meunier » s'appuyant sur le massif axial arrière du monument (p. 100-101, fig. 113) : si ce « contrefort » ne se justifie évidemment pas par les poussées de la *cavea*, il pourrait trouver quelque raison d'être, comme pour certaines curies (Astorga, Feurs, *Ruscino*, Sagonte), dans la hauteur de l'édifice ; mais il n'y a aucun autre contrefort, j'en conviens, sur les longs côtés, plus vulnérables encore. Au nombre des acquis aussi, tout ce qui est dit de l'*agyieus* (p. 61-72), erronément restauré en « obélisque » jusqu'ici ; mais je ne le couronnerais pas d'un cadran solaire : le monument se suffit à lui-même. J'ai quelque peine à imaginer le *sacellum* comme le montrent les fig. 192 et 194. Quant à la présence de l'arc – bien réelle, physiquement, il est vrai – à l'angle des axes de circulation nord-sud et ouest-est de tout le quartier, elle ne me paraît guère mieux expliquée par la 3D (fig. 215-216, 219-222) qu'en plan, puisqu'elle gêne, voire bloque, toutes les perspectives : le monument n'a

guère de sens à l'endroit où il a été placé. Mystère ... Dans toutes ces restitutions, il conviendrait de choisir, pour les statues, des types iconographiques quelque peu plus vraisemblables : si la statue placée dans l'abside du *sacellum* et une de celles dressées sur le socle de l'« *Augusteum* » (fig. 211-212) s'inspirent de l'Auguste de Prima Porta, les autres sont bien étranges et celle qui est drapée dans un *himation*, tel un Esculape, n'a certainement rien à faire dans le contexte d'un groupe impérial (*ibid.*). Une excellente illustration de plans, dessins et photographies (en couleurs pour les 3D) permet de suivre aisément le raisonnement de l'auteur. Le texte est malheureusement truffé de fautes d'orthographe (accords erronés masculin/féminin ou singulier/pluriel ; recollement, mis pour récolement p. 79 ; côte, pour cote p. 96 et 136) et de fautes de frappe, en ce compris les noms d'auteurs, tant dans les notes que dans la bibliographie finale (Mille pour Miller, Alvadez pour Alvarez, De Ruyts pour De Ruyt, Gervansi pour Gervasoni). Le tout aurait dû être plus sérieusement relu avant sa remise à l'éditeur, qui ne saurait nullement être tenu pour responsable ; la publication est soignée, la mise en pages agréable et la collection, où ont déjà paru tant de volumes essentiels, infiniment utile.

Jean Ch. BALTÿ

Christopher RATTÉ & Peter D. DE STAEBLER, *The Aphrodisias Regional Survey*. Darmstadt-Mayence, Verlag Philipp von Zabern, 2012. 1 vol. 23,5 x 32 cm, XII-434 p., 358 ill. n.b. & coul., 2 cartes dépliantes (APHRODISIAS, 5). Prix : 89,90 € (relié). ISBN 978-3-8053-4560-6.

Ce superbe ouvrage fait honneur à la fois à l'équipe dirigée par Christopher Ratté et Peter De Staebler et à l'éditeur Ph. von Zabern qui accueille la collection Aphrodisias (voir en dernier lieu, le compte rendu de J. Ch. Balty dans AC 84 [2015], p. 575-577) : il livre en effet, en un temps record et avec un remarquable soin éditorial, bien plus que les résultats bruts de la prospection archéologique menée en quelques semaines accumulées, entre 2005 et 2009 dans la région d'Aphrodisias, mais plusieurs dossiers thématiques solidement étayés et partant, l'ébauche d'une étude de la chôra de la cité, du II^e s. av. au VII^e s. de n.è. La prospection a été menée à diverses échelles, à la fois *extra muros* à proximité immédiate des remparts (en quête des voiries et des nécropoles), dans les zones plus éloignées de son territoire (en particulier la vallée du Morsynos et les piémonts environnants) et, selon une méthodologie éprouvée, par un ramassage systématique mené sur quatre parcelles de 40 m de large déployées sur cinq kilomètres de long, du centre urbain vers la périphérie, en direction des points cardinaux. En dépit de l'ancienneté des fouilles, notre connaissance archéologique du territoire de la cité était restée en effet plus que limitée, et cet ouvrage comble ainsi un besoin criant ; certes, les esprits chagrins s'étonneront que le travail exclue certaines périodes (préhistoriques et historiques), que, à l'inverse, certains dossiers ne relèvent pas de la fourchette chronologique retenue (ainsi de la douzaine de tumulus pré-hellénistiques lydiens ou lydo-perses) ou que l'étude céramique porte essentiellement sur l'époque impériale, mais ce focus sur les dossiers les plus nourris nous paraît au contraire être un choix judicieux, d'autant que la totalité des données recueillies est accessible en ligne. Ce sont donc dix études qui suivent la riche introduction (qui fait également office de synthèse) signée par Chr. Ratté, directeur du

ces volumes de la collection, les notices dues aux différents chercheurs qui collaborèrent à cette édition ne mentionnent pas toujours la bibliographie complète des objets étudiés : Fittschen 1990, présent dans la bibliographie générale en fin de volume, ne figure pas dans celle du Commode (n° 70) et j'ai, à deux reprises, signalé l'intérêt du stéphanéphore (n° 72) : dans *Rayonnement grec. Hommages à Charles Delvoye*, Bruxelles, 1981, p. 264-265 et dans *Bull. Cl. Beaux-Arts* [Acad. Roy. Belgique], 5^e sér., LXVIII, 1986, p. 316-317, pl. X.1-4. Le Commode (n° 16) est repris par M. Wegner dans ses listes d'effigies de l'empereur : *Boreas*, III, 1980, p. 87. Sans doute regrettera-t-on également que l'illustration ne comporte qu'exceptionnellement (n° 6 p. ex.) les quatre photographies traditionnelles (face, dos, profils gauche et droit) des rondes bosses, ce qui favoriserait indiscutablement la recherche de parallèles précis et, dans le cas des « plâtres », celle des œuvres à partir desquelles ils ont été réalisés. Mais on se réjouira, certes, de cette nouvelle et importante contribution à l'étude du collectionnisme à la Renaissance. Rappelons qu'une salle consacrée aux collections de Benavidès est à nouveau ouverte, depuis 2008, à l'Université de Padoue, Museo di scienze archeologiche e d'arte du « Liviano », et qu'une de ses vitrines cherche à recréer l'aspect de ce que devaient être ces collections sur ses étagères d'après l'*Inventario* de 1695 (pl. LXXIV-LXXVI).

Jean Charles BALTY

Joachim FRANZ, Rosmarie GÜNTHER & Reinhard STUPPERICH (Ed.), « *Ein Wald von Statuen* ». *Kolloquium zum zwanzigjährigen Bestehen der Antikensaal-Galerie und zur Begründung der Kurpfälzer Abguss-Sammlung vor 300 Jahren*. Freitag und Samstag, den 6. und 7. Mai 2011 im Mannheimer Schloss. Mayence / Ruhpolding, Verlag Franz Philipp Rutzen, 2014. 1 vol. 300 p., nombr. ill. (PELEUS. STUDIEN ZUR ARCHÄOLOGIE UND GESCHICHTE GRIECHENLANDS UND ZYPERNS, 62). Prix : 37 €. ISBN 978-3-44710302-2.

L'« Antikensaal » du palais des Princes-Électeurs palatins à Mannheim fut, au XVIII^e siècle, la plus grande collection de moulages de statues antiques – « ein Wald von Statuen », comme l'écrivait Goethe dans *Dichtung und Wahrheit*. Les *Étrennes palatines pour l'année bissextile* [sic] 1768 – un calendrier publié à Mannheim et qui comprenait une « Description des Curiosités [...] et autres choses remarquables qui sont à voir dans la Ville » – la décrivaient en ces termes, installée qu'elle était alors dans le « Salon des Statues » inauguré en 1767 dans le château dont le Prince-Électeur Carl Theodor venait d'achever la construction (je conserve l'orthographe de l'époque) : « On trouve ici un Recueil précieux & unique. C'est un assemblage de Statues, de groupes, & de bustes modelés en plâtre dans de moules formés sur les plus belles Statues antiques qui sont à Rome et à Florence. L'Électeur Jean-Guillaume [Johann Wilhelm] obtint la permission de tirer ces moules qui sont conservés encore dans ce Bâtiment. Par ce moyen les plus beaux Chefs-d'œuvre de l'Antiquité en ce genre, se sont communiqués de l'Italie au Palatinat. C'est dans ce Salon qu'on retrouvera avec plaisir le Laocoon, la Venus de Medicis, l'Apollon du Vatican, l'Hercule Farnese, Castor & Pollux, le Gladiateur mourant, le Remouleur &c. ». De nombreux et souvent illustres voyageurs (Herder, Lessing, Goethe, Schiller, Lavater, W. von Humboldt et bien d'autres) la visitèrent et y firent allusion dans leurs écrits ou leurs

lettres. Commencée en 1711 à Düsseldorf, où résidait alors le Prince-Électeur Johann Wilhelm, la collection ne comptait au départ que l'Hercule et la Flore Farnèse, ce qui n'était pas rien (les deux œuvres dépassent, en effet, les 3 m de hauteur) ; mais elle s'accrut très vite et comportait une quarantaine de pièces lorsque Carl Theodor transféra sa résidence à Mannheim, acheva le palais qu'avait voulu son prédécesseur Carl Philipp et fonda dans la ville, comme d'ailleurs à Düsseldorf, une académie (« Kunstakademie » pour l'enseignement et la pratique des beaux-arts. C'est pour fêter, à la fois, le tricentenaire de la naissance de cette galerie de moulages et les vingt ans de sa réouverture au public que furent organisées ces journées d'étude des 6 et 7 mai 2011 dont le présent volume constitue les actes, un important et bien intéressant apport à l'histoire du collectionnisme à l'époque des Lumières et du « Sturm und Drang ». Ces moulages avaient été transportés en 1802 à Munich, où le successeur de Carl Theodor transféra son siège lorsqu'il eut hérité de l'électorat de Bavière ; ils y furent malheureusement détruits, « erst lange nach dem 2. Weltkrieg » (p. 13) ... C'est grâce au patient travail du regretté W. Schiering – le fouilleur d'Olympie (atelier de Phidias), de Milet et du Céramique, professeur à l'Université de Mannheim de 1981 à 1991 – que la collection put être reconstituée, mais en partie seulement. Les éditeurs ont tenu à reproduire ici le catalogue des 15 statues et 5 bustes qui constituent aujourd'hui l'« Antikensaal-Galerie » du château, catalogue qu'avait rédigé Schiering avec ses élèves et qui parut dans les *Mannheimer Geschichtsblätter* 2 (1995), p. 115-185 ; on leur en saura infiniment gré. De même qu'on ne manquera pas d'apprécier, à côté de toutes les communications de détail relatives à l'histoire de ces collections (y compris celles de la résidence d'été de Schwetzingen, toute proche), à la notoriété qu'elles eurent au XVIII^e siècle et à certaines pièces plus particulières (le Laocoon, l'« Arrotino », le groupe d'Éros et Psyché alors connu sous le nom de « Caunus et Byblis »), le gros article que consacre C. Maderna à la personnalité et à la collection d'antiques de Franz I^{er} von Erbach-Erbach (1754-1823), collection dont Kl. Fittschen nous avait donné, en 1977, le beau catalogue des sculptures. Un seul regret : la qualité assez médiocre de l'illustration, bien grise, souvent très pâle et parfois peu lisible (p. 74 notamment).

Jean Ch. BALTY

Véronique KRINGS & Catherine VALENTI (Ed.), *Les Antiquaires du Midi, Savoirs et mémoires XVI^e-XIX^e siècle*. Paris, Errance, 2010. 1 vol. 192 p., 14 pl. coul. Prix : 29 €. ISBN 978-2-87772-443-2.

Cet ouvrage est issu des recherches de l'équipe PHL-ÉRASME de l'Université de Toulouse consacrées aux antiquaires et à la réception de l'antique à l'époque moderne. Si la publication précédente, dirigée par les mêmes auteurs avec la collaboration de Corinne Bonnet (*Connaître l'Antiquité : individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, 2010), était le résultat d'un séminaire de recherche sur « l'Antiquité en réseaux », ce nouveau livre rend compte quant à lui d'une journée d'études tenue au musée de Saint-Raymond de Toulouse le 27 mars 2009 et portant sur les Antiquaires du Midi et leur réception au XIX^e siècle. Tout en réunissant les communications de nombreux auteurs externes à l'équipe PHL-ÉRASME, l'ouvrage s'inscrit dans la riche activité scientifique des chercheurs de Toulouse à l'origine

d'importants personnages de l'aristocratie locale, comme cet Ael. Nicostratus (n° 100) qui appartient certainement à l'ordre équestre ; mais on signalera aussi plusieurs militaires de différents rangs, quelques petits métiers (un marchand de parfums, n° 139, p. ex.) et des affranchis (dont deux de la *familia Caesaris*). 43 inscriptions précisent le montant des amendes, parfois exorbitant (jusqu'à 5 millions de deniers), qui devait être versé au trésor public en cas de violation de la sépulture. Rien, donc, n'a échappé aux auteurs dans leur analyse des monuments et ce beau travail constitue un apport majeur à l'histoire de la ville et de sa population aux II^e et III^e siècles de notre ère. L'illustration est, en tous points, excellente : tous les sarcophages sont reproduits et le dossier de planches annexes comporte un plan de Thessalonique avec l'endroit de découverte des œuvres (les deux plus importantes sont situées aux entrées Ouest et Est de la ville, le long de la *via Egnatia*), un facsimilé de relevés anciens des inscriptions pour les exemplaires aujourd'hui perdus, plusieurs schémas typologiques des cuves et couvercles et quatre tableaux de répartition chronologique des différentes catégories de sarcophages et ostothèques. Que n'a-t-on encore pareille somme de données et synthèse aussi claire pour toutes les provinces de l'Empire !

Jean Ch. BALTZ

Lennart GILHAUS, *Statue und Status. Statuen als Repräsentationsmedien der städtischen Eliten im kaiserzeitlichen Nordafrika*. Bonn, Dr. Rudolf Habelt GmbH, 2015. 1 vol. VIII-432 p., 28 fig. (ANTIQUITAS, 1. ABHANDLUNGEN ZUR ALTEN GESCHICHTE, 66). Prix : 89 €. ISBN 978-3-7749-3973-8.

Depuis les travaux fondateurs de G. Alföldy, l'étude des statues honorifiques dans les villes du monde romain ne se limite plus aux seules sculptures et prend désormais en compte les bases inscrites qui fournissent d'indispensables précisions sur les personnages honorés, les dédicants, les raisons et circonstances de l'hommage rendu, l'endroit précis où a été dressé le monument, voire le prix de celui-ci. C'est à l'Afrique du Nord, aux deux provinces de Proconsulaire et de Numidie, que s'attache la thèse de L. Gilhaus, thèse soutenue à Bonn durant le semestre d'hiver 2014/2015, sous presse dès juillet 2015 et qui nous est parvenue début novembre : un record dont on se réjouira et ne manquera pas de féliciter auteur et éditeur, tant de publications traînant en route, ici ou là, après leur achèvement et la remise du manuscrit... Deux parties abordent le problème sous des angles très différents, mais assurément complémentaires. La première s'intéresse aux « Geehrte und Ehrende » (p. 49-162) sur la base d'un dépouillement systématique du *corpus* épigraphique ; plus de 1 100 inscriptions ont été retenues, qui sont très utilement reclassées dans un important appendice (p. 321-379) sous la forme de tableaux regroupant, par ordre chronologique dans chaque catégorie, les différents personnages honorés (dont 232 dédicaces pour des empereurs, 113 pour des patrons de cités, 90 pour des sénateurs, 170 pour des membres de l'ordre équestre et 223 pour des titulaires de charges municipales) ; le dédicant, qu'il s'agisse d'une communauté (ville, *ordo*, *decuriones*, *populus*, *curiae*) ou d'individus isolés est chaque fois précisé. Entre bien d'autres constats, on soulignera, par exemple, le petit nombre de statues érigées à des gouverneurs (21 pour des proconsuls, 11 pour des légats), ce qui ne manque pas de frapper si l'on établit une

comparaison avec les provinces orientales, qu'il s'agisse de la fin de l'époque républicaine et du règne d'Auguste (cf. Kl. Tuchelt, *Frühe Denkmäler Roms in Kleinasien*, I. *Roma und Promagistrate*, 1979) ou du Bas-Empire (L. Robert, *Hellenica*, IV, 1948). La seconde partie, « Raum und Repräsentation » (p. 163-292), analyse la place de ces hommages dans la ville, les *loci celeberrimi* qui les accueillaien (forums, théâtres, thermes, édifices administratifs ou commerciaux, temples), la mise en évidence de ces statues, voire leur concentration dans ces mêmes lieux. Il ne pouvait, certes, être question de passer en revue toutes les villes de cette vaste région ; un choix s'est donc opéré, qui fait évidemment la part belle à l'exemple de *Lepcis Magna*, où le matériel archéologique et épigraphique est assez précisément localisé mais où l'on assiste, bien évidemment, à une sur-représentation de Septime Sévère et de sa famille. Les sites « mineurs » ne sont pas pour autant négligés : le forum d'*Uchi Maius* fournit, à cet égard, un utile contrepoids. Mais les exemples retenus dans cette deuxième partie me paraissent trop peu nombreux pour permettre d'évaluer correctement la place de ces statues dans les différents monuments envisagés : on comprend mal qu'un ensemble aussi important que celui de la basilique de Sabratha (mais aucune inscription ne l'accompagne, il est vrai) ne soit évoqué qu'en trois lignes (p. 260 et n. 396). L. Gilhaus ne s'attarde pas non plus sur les différents types statuaires adoptés (quelques inscriptions précisent quand même s'il s'agit d'une *statua togata*, *equestris*, ou *pedestris*, p. ex.), se contentant de noter pour les empereurs : « Kein Statuentypus wurde ausschließlich für Kaiser verwendet » (p. 290). Tous ces hommages épigraphiques, qu'ils s'adressent à des empereurs ou aux élites provinciales ou locales, sont le miroir du développement social de la province et de l'accession d'un nombre de plus en plus important de familles dans l'ordre équestre ou au Sénat, un témoignage aussi de l'extraordinaire concurrence qui ne cessera de se manifester entre les différentes composantes de cette aristocratie municipale jusqu'à ce que sénateurs et chevaliers (« dieser Elite der Elite », p. 304) dominant entièrement la vie locale et s'approprient l'espace public, accaparant même certains monuments (théâtres, thermes) pour la mise en scène de leur seule gloire et celle de leur *gens*. L'inégalité étant dès lors de plus en plus marquée, de simples décurions eurent de moins en moins de chances de se voir honorés un jour d'une statue sur le forum de leur ville... Disposant du précieux outil de travail que représente cette thèse, l'historien pourra désormais effectuer d'utiles mises en perspective, d'une province à l'autre de l'Empire, notamment entre les parties occidentale et orientale de celui-ci (déjà entrevues par endroits, p. 282 ou 285) : à l'abondant matériel du théâtre de *Lepcis*, on ne manquera pas de comparer, p. ex., celui du théâtre d'Aphrodisias et tout ce qu'en a tiré R.R.R. Smith, *Roman Portrait Statuary from Aphrodisias*, 2006, p. 4-39 *passim* et 48-56, qui va, me semble-t-il, plus loin encore que ne l'a fait L. Gilhaus. Mais l'auteur a très judicieusement mis en évidence une différence essentielle par rapport à l'Italie, à la Gaule et à l'Espagne où le « pic » de la pratique statuaire honorifique se situe infiniment plus tôt, dès l'époque augustéenne ou l'époque flavienne : en Afrique du Nord, elle n'atteint son apogée (dans la deuxième moitié du II^e siècle et à l'époque sévérienne) que très progressivement et décline brusquement ensuite. Si cette enquête sérieuse ne révolutionne pas ce que l'on savait déjà de ces comportements dans l'Empire, du moins en offre-t-elle, pour cette partie de l'Afrique du Nord antique, une analyse détaillée et, sur certains points, quasiment exhaustive.

Jean Ch. BALTÿ

cependant aucune empathie avec les œuvres mêmes, leur auteur ou même leur matière. Pourtant, nombre d'entre elles sont de véritables chefs-d'œuvre de sculpture, réalisées dans un marbre de qualité exceptionnelle. Et si D. Hertel en compare minutieusement le travail, et ce même avec les portraits d'autres membres de la dynastie, ce n'est que dans le seul but de les dater plus précisément. Les différences de traditions de sculpture, de pratiques d'atelier, géographiques ou autres, ne sont pas abordées. L'ouvrage est extrêmement riche, foisonnant, reflétant les longues recherches de l'auteur. Il met à la disposition des chercheurs un matériel considérable que l'on n'a sans doute pas fini d'interroger. Longue vie au *Herrscherbild* ! Cécile EVERS

Molly M. LINDNER, *Portraits of the Vestal Virgins, Priestesses of Ancient Rome*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2015. 1 vol. xxii-291 p., 87 fig. Prix : 95 \$. ISBN 978-0-472-11895-3.

En moins de dix ans, voici que paraît, après M. C. Martini, *Le vestali. Un sacerdozio funzionale al « cosmo » romano* (Bruxelles, 2004), N. Mekacher, *Die vestalischen Jungfrauen in der römischen Kaiserzeit* (Wiesbaden, 2006) et R. L. Wildfang, *Rome's Vestal Virgins. A Study of Rome's Vestal Priestesses in the Late Republic and Early Empire* (2006), un quatrième volume sur le sujet. C'est que les travaux d'E. B. van Deman sur les statues des Vestales (1908) et l'*atrium Vestae* (1909), publiés peu après la fouille de R. Lanciani (1883), voire l'article de H. Jucker sur le buste des Offices (1961), commençaient à dater et que l'ensemble de la documentation n'avait pas été repris systématiquement depuis lors. M. L. Lindner y avait consacré sa thèse (PhD de l'Université de Michigan) en 1996 (*The Vestal Virgins and their Imperial Patrons: Sculptures and Inscriptions from the Atrium Vestae in the Roman Forum*), mais cette thèse était demeurée inédite (microfilmée, elle existe cependant dans certaines bibliothèques ; *non uidi*). La parution simultanée des deux livres de N. Mekacher et R. L. Wildfang lui a quelque peu « coupé l'herbe sous les pieds ». Le volume publié aujourd'hui a dû tenir compte de ces deux devanciers, tant pour ce qui est de l'établissement du catalogue des représentations figurées de Vestales et son commentaire qu'en ce qui concerne nombre d'aspects de cet important collège religieux de la Rome antique. Aux 13 (N. Mekacher) ou 14 portraits (Kl. Fittschen) jusqu'ici retenus comme figurant une Vestale, M. Lindner joint une tête de Copenhague dont V. Poulsen faisait déjà une Vestale, mais que certains détails de la coiffure et surtout le matériau utilisé (travertin) ont jusqu'ici conduit à rejeter – ce qui est sans doute préférable ; on l'imagine bien mal, en effet, parmi les autres portraits qui, tous, ont été réalisés en marbre et sont souvent de grande qualité –, et une tête, voire une statue, de l'ancienne collection Giustiniani, très fragmentaire et aujourd'hui perdue, qu'il est également plus prudent de laisser de côté. C'est l'emplacement de ces statues dans la cour et les salles de l'édifice du Forum, leur typologie et leur relation avec l'iconographie des impératrices qui intéresse au premier chef M. Lindner. Au plan de l'iconographie des types statuaires, on mettra au crédit de l'auteur d'avoir identifié l'attitude des statues n^{os} 3, 7 et 13 comme des Vestales jetant de l'encens sur la flamme d'un autel ; les parallèles proposés emportent indiscutablement l'adhésion. On le suivra aussi très vraisemblablement dans son identification d'une statue

féminine assise découverte par Lanciani (p. 92-95, fig. 17) comme statue de Vesta ainsi que dans son attribution de l'œuvre au petit édicule construit à l'époque d'Hadrien dans l'angle nord de la Maison des Vestales ; mais il ne s'agit pas d'une idée personnelle (« I propose that... », p. 94) ; G. Lugli – M. Lindner le reconnaît en bas de page (n. 43) – l'avait déjà suggéré en 1970. En revanche, replacer dans le même édicule et pour de simples raisons d'interaction visuelle (p. 95-98) la statue de Numa mise au jour dans l'*atrium Vestae* ne convainc guère. De l'avis même de l'auteur, son livre se distinguerait essentiellement de celui de N. Mekacher au plan de l'histoire de l'art (p. 4 : « We interpret the artistic evidence differently »). C'est à cet égard cependant qu'on émettra le plus de réserves, en raison de la subjectivité ou de l'étrangeté même de certains raisonnements. Pour M. Lindner, l'« expression dénuée de pensée et d'émotion », « le manque de grâce du visage » du portrait n° 5 en feraient l'œuvre d'un des *fictores*, ces artisans employés par les Vestales pour la fabrication des gâteaux de *mola salsa*, puisque le terme de *fictor* désigne tout aussi bien « celui qui confectionne les gâteaux sacrificiels » qu'un « modelleur », un « sculpteur » (p. 135) ; on ne saurait cependant mélanger ici les deux sens du mot. Confrontée à la médiocrité de cette œuvre, la qualité du buste des Offices (n° 6), quasiment contemporain, exclurait, par ailleurs, qu'il ait pu être placé dans l'*atrium Vestae* avec celle-ci ; puisqu'on en ignore le lieu de trouvaille, M. Lindner estime qu'il pourrait tout aussi bien provenir du tombeau de famille (« private mausoleum ») de la Vestale représentée (p. 136-137) ; l'argument est bien faible. Il me paraît également difficile d'admettre que la mode des coiffures féminines en turban, si caractéristique du deuxième quart du II^e siècle, s'inspire directement de la superposition des tresses d'*infulae* des Vestales et connote, de ce fait, la *sanctitas* de la personne représentée – fût-ce l'impératrice – et son respect des dieux (p. 184-185) ; la ressemblance n'est que superficielle et rien n'explique que cette mode soit précisément apparue à ce moment et ait disparu par la suite alors que la coiffure des Vestales est toujours restée la même. Le portrait n° 3 n'« honore » pas Matidie (« this Chief Vestal wanted to honor Matidia », « wanted to signal that Matidia was her patroness », p. 121) parce qu'il reprendrait certains traits de la nièce de Trajan et belle-mère d'Hadrien ; les ressemblances observées ne sont dues qu'à la diffusion d'un certain « Zeitgesicht » qui n'implique pas, en lui-même, de rapport privilégié avec les impératrices – quels qu'aient pu être ces rapports, auxquels l'auteur accorde beaucoup trop d'importance sur la foi de ces ressemblances. De même, on ne saurait imaginer que Lucile et Crispine aient pu être les protectrices (« patronesses », p. 145) de la Vestale n° 10 parce que son portrait s'inspire assez directement de celui des deux impératrices ; c'est également de « Zeitgesicht », et uniquement de « Zeitgesicht » qu'il s'agit. Rappellera-t-on également qu'il est toujours dangereux de tirer quelque argument que ce soit de l'âge que l'on croit reconnaître au personnage représenté par un portrait officiel ? Les « jeunes Vestales » n°s 2 (« possibly in her early twenties », p. 131), 8 (« possibly fifteen or sixteen years old », p. 139) et 10 (« eighteen years old », p. 123) ne peuvent corroborer avec autant de précision le témoignage des textes qui assurent que les Vestales étaient choisies dès un très jeune âge. Cette méconnaissance des mécanismes de fonctionnement du portrait romain grève lourdement, on le voit, plusieurs assertions et/ou interprétations de l'auteur. Je doute par ailleurs que le nombre de tresses sur la coiffure de ces prêtresses corresponde à leur âge ou à leur

rang au sein du collège (p. 159-162, tableau 2) et considérerai comme plus vraisemblable que seule la *Virgo Vestalis Maxima* ait été distinguée des autres par quelque signe. On s'étonnera enfin que, dans une publication universitaire, des mots comme « amphora » (« clay storing vessel », p. 59), *patera* (p. 16), *oinochoe* et *pixis* (*sic*, p. 215), « Campus Martius » (p. 105) soient explicités entre parenthèses pour le lecteur. On lira, bien sûr, *Pons Aelius*, et non *Pontem Aelius* (p. 27). Quant aux « thong sandals » des statues de divinités (p. 94), elles laissent évidemment rêveur...

Jean Ch. BALTÿ

Alexandre Simon STEFAN, avec la collaboration d'Hélène CHEW, *La colonne Trajane*. Édition illustrée avec les photographies exécutées en 1862 pour Napoléon III. Paris, Éditions A. et J. Picard, 2015. 1 vol. 303 p., 99 fig., 63 pl. Prix : 100 €. ISBN 978-2-7084-0946-0.

Les sculptures de la colonne Trajane avaient fait l'objet, il y a quelque vingt-cinq ans, d'une campagne photographique systématique conduite par E. Monti pour la Surintendance archéologique de Rome à l'occasion de la restauration du monument ; il en est résulté un beau volume, publié en 1988 par S. Settis, A. La Regina, G. Agosti et V. Farinella, volume où sont reproduites en couleurs ces 288 prises de vues qui témoignent à suffisance du déplorable état actuel des reliefs, rongés par la pollution atmosphérique. Ces documents sont plats, parfois même peu lisibles. Leur avantage, par rapport à la plupart des photographies publiées jusqu'ici, résidait essentiellement dans ce qu'ils ne présentaient aucun découpage par scène et permettaient donc de suivre le déroulement des représentations de façon tout à fait « objective ». Mais, limités par le format même des photographies et du livre, ils ne couvrent, chaque fois, que certaines parties de ces scènes et ce morcellement empêche d'analyser clairement la composition de la plupart d'entre elles. L'exceptionnelle collection de plaques photographiques de grand format réalisées à partir des surmoulages de la colonne exécutés à la demande de Napoléon III en 1862 et conservées au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, demeurée inédite jusqu'ici, permet de remonter de plus d'un siècle en arrière, à une époque où le monument était encore épargné par la pollution : les surfaces sont moins épauffrées, le relief est plus vigoureux, le dessin beaucoup moins évanescent. C'est une véritable révélation pour l'historien de l'art antique que cette phénoménale documentation. Il n'est que de comparer, scène par scène, ces photographies de 1862 à celles du volume de S. Settis (1988) ou à celles prises par les photographes de l'Institut archéologique allemand pour le livre de F. Coarelli (1999). La lisibilité des plus grands ensembles (certains comptent plus de soixante-dix personnages) y est parfaite. Les rythmes de leur composition, jusqu'à présent débitée en séquences limitées, éclatent enfin au grand jour. La monumentalité d'une scène comme celle de la soumission des Daces au terme de la première campagne de Trajan (scène LXXIV-LXXV, pl. 29 du volume), avec ses effets de symétrie très recherchés, ne pouvait ressortir que de sa présentation complète – elle l'est ici, comme beaucoup d'autres, sur deux pages en vis-à-vis. Un extraordinaire mouvement naît d'une autre scène (la déroute, au terme de la seconde guerre dacique : scène CXX-CXXI, pl. 48), qui entraîne le regard du spectateur vers la droite et le haut de la

rang au sein du collège (p. 159-162, tableau 2) et considérerai comme plus vraisemblable que seule la *Virgo Vestalis Maxima* ait été distinguée des autres par quelque signe. On s'étonnera enfin que, dans une publication universitaire, des mots comme « amphora » (« clay storing vessel », p. 59), *patera* (p. 16), *oinochoe* et *pixis* (*sic*, p. 215), « Campus Martius » (p. 105) soient explicités entre parenthèses pour le lecteur. On lira, bien sûr, *Pons Aelius*, et non *Pontem Aelius* (p. 27). Quant aux « thong sandals » des statues de divinités (p. 94), elles laissent évidemment rêveur...

Jean Ch. BALTY

Alexandre Simon STEFAN, avec la collaboration d'Hélène CHEW, *La colonne Trajane*. Édition illustrée avec les photographies exécutées en 1862 pour Napoléon III. Paris, Éditions A. et J. Picard, 2015. 1 vol. 303 p., 99 fig., 63 pl. Prix : 100 €. ISBN 978-2-7084-0946-0.

Les sculptures de la colonne Trajane avaient fait l'objet, il y a quelque vingt-cinq ans, d'une campagne photographique systématique conduite par E. Monti pour la Surintendance archéologique de Rome à l'occasion de la restauration du monument ; il en est résulté un beau volume, publié en 1988 par S. Settis, A. La Regina, G. Agosti et V. Farinella, volume où sont reproduites en couleurs ces 288 prises de vues qui témoignent à suffisance du déplorable état actuel des reliefs, rongés par la pollution atmosphérique. Ces documents sont plats, parfois même peu lisibles. Leur avantage, par rapport à la plupart des photographies publiées jusqu'ici, résidait essentiellement dans ce qu'ils ne présentaient aucun découpage par scène et permettaient donc de suivre le déroulement des représentations de façon tout à fait « objective ». Mais, limités par le format même des photographies et du livre, ils ne couvrent, chaque fois, que certaines parties de ces scènes et ce morcellement empêche d'analyser clairement la composition de la plupart d'entre elles. L'exceptionnelle collection de plaques photographiques de grand format réalisées à partir des surmoulages de la colonne exécutés à la demande de Napoléon III en 1862 et conservées au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, demeurée inédite jusqu'ici, permet de remonter de plus d'un siècle en arrière, à une époque où le monument était encore épargné par la pollution : les surfaces sont moins épaufrees, le relief est plus vigoureux, le dessin beaucoup moins évanescent. C'est une véritable révélation pour l'historien de l'art antique que cette phénoménale documentation. Il n'est que de comparer, scène par scène, ces photographies de 1862 à celles du volume de S. Settis (1988) ou à celles prises par les photographes de l'Institut archéologique allemand pour le livre de F. Coarelli (1999). La lisibilité des plus grands ensembles (certains comptent plus de soixante-dix personnages) y est parfaite. Les rythmes de leur composition, jusqu'à présent débitée en séquences limitées, éclatent enfin au grand jour. La monumentalité d'une scène comme celle de la soumission des Daces au terme de la première campagne de Trajan (scène LXXIV-LXXV, pl. 29 du volume), avec ses effets de symétrie très recherchés, ne pouvait ressortir que de sa présentation complète – elle l'est ici, comme beaucoup d'autres, sur deux pages en vis-à-vis. Un extraordinaire mouvement naît d'une autre scène (la dérouté, au terme de la seconde guerre dacique : scène CXX-CXXI, pl. 48), qui entraîne le regard du spectateur vers la droite et le haut de la

colonne et l'invite à poursuivre, au-delà encore, sa lecture de ce fantastique récit en images. Le souffle épique qui anime l'œuvre nous est enfin restitué : jamais il ne nous avait paru aussi fort. C'est tout le génie de l'artiste qui est mis ici en pleine lumière. Aussi était-il indispensable que cette série de photographies si heureusement retrouvées et aujourd'hui numérisées en haute définition soit publiée, introduite et commentée planche par planche, mais aussi que la lecture de ces différentes scènes de la colonne soit replacée dans l'ensemble du contexte topographique et historique des deux campagnes de Trajan contre les Géro-Daces de Décébale. Et pour cela, nul n'était mieux qualifié qu'A. S. Stefan, auteur d'une remarquable thèse publiée dans la « Collection de l'École française de Rome » et précisément consacrée à ce problème : *Les guerres daciques de Domitien et de Trajan. Architecture militaire, topographie, images et histoire* (2005). Son extraordinaire connaissance du terrain des opérations l'a conduit à améliorer, voire à renouveler entièrement la lecture, l'identification et, partant, l'interprétation de plusieurs scènes, à mieux apprécier aussi qu'on ne l'avait fait avant lui les rapports de force entre les deux armées en présence grâce aux enseignements tirés de fouilles et découvertes archéologiques récentes qui ont mis en évidence le nombre et la qualité technique des enceintes géto-daces. Rien de ce qui a été écrit sur la colonne ne lui a non plus échappé (une bibliographie abondante en témoigne, p. 281-298, sur quatre colonnes par page) ; et cette longue familiarité avec le monument (c'est également lui qui a patiemment réalisé le découpage des photographies et le montage des planches) le conduit aussi, scrutant les moindres détails de chaque scène, à prendre position sur bien des points controversés : à commencer par celui de l'auteur du projet graphique, très certainement établi à l'échelle 1/1 et vraisemblablement sur des bandes de toile – un auteur unique, celui que R. Bianchi Bandinelli appelait « il Maestro delle imprese di Traiano » et qu'A. S. Stefan dénomme prudemment « l'artiste », mais auquel il retire la paternité de la « Grande Frise » (celle dont huit plaques, réunies en deux reliefs, ont été remployées dans l'arc de Constantin), qu'il restitue à Domitien au terme d'analyses qui devraient emporter l'adhésion. Tout au plus s'étonnera-t-on que, dans ses descriptions si précises des divers personnages de la colonne, il n'évoque pas le type iconographique des portraits de Trajan et ne dise rien du vêtement et surtout de la coiffe si caractéristique des femmes (scène XXXVI, 239-240 notamment). Passant en revue tant le détail des uniformes et des armes que la façon de représenter certains épisodes (dont l'étonnant cheminement de l'armée romaine, de crête en crête, et la construction de camps provisoires successifs – *incessa castris montium abrupta*, écrit Pline, *Ep.* VIII, 4, 2 – pour atteindre enfin *Sarmizegetusa Regia*), A. S. Stefan convainc le lecteur de la véracité de l'image de ces deux campagnes que nous rend la colonne, sans négliger pour autant les conventions de représentation mises en œuvre pour ce faire, ni l'évident message de propagande d'un empereur qui l'emporte par sa *pietas*, si fréquemment affirmée dans différentes scènes, sur un adversaire qui a trahi la parole donnée. H. Chew s'est penchée, de son côté, sur tout le contexte « napoléonien » de l'entreprise de moulage de la colonne et celle de photographie qui s'ensuivit, en arrivant même, au terme d'une enquête très documentée, à identifier avec une quasi-certitude le photographe, Augustin Gueuvin. Compte tenu de l'état du monument, l'édition intégrale de ces clichés de 1862 était devenue aujourd'hui une absolue nécessité. Le grand et beau format « à l'italienne » choisi pour la reproduction de ces photos et qui

s'imposait indiscutablement en fait, tout à la fois, un magnifique livre d'art pour le grand public cultivé et un document irremplaçable pour l'historien de l'art antique et l'historien de Rome. Une réalisation qui fait le plus grand honneur aux Éditions A. et J. Picard.

Jean Ch. BALTZ

Sandrine AGUSTA-BOULAROT & Emmanuelle ROSSO (Ed.), *Signa et tituli. Monuments et espaces de représentation en Gaule Méridionale sous le regard croisé de la sculpture et de l'épigraphie*. Arles – Aix-en-Provence, Éditions Errance – Centre Camille Jullian, 2014. 1 vol. 239 p., nombr. ill. (BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE ET AFRICAINE, 18). Prix : 39 €. ISBN 978-2-87772-588-0.

Depuis les travaux pionniers de G. Alföldy (dans *Homenaje García y Bellido*, IV, Madrid, 1981, p. 177-275 ; *Römische Statuen in Venetia et Histria. Epigraphische Quellen*, Heidelberg, 1984) – trop rarement suivis encore –, une meilleure prise en compte de la distribution dans l'espace public des statues et des inscriptions qui y étaient associées, comme de certains détails du formulaire de ces textes, permet de cerner une véritable hiérarchie des espaces de représentation (*loci celeberrimi*) dans la ville romaine – voire, une évolution de celle-ci sur toute la durée de l'Empire – et de mieux différencier pôle impérial et pôle municipal dans ces célébrations civiques. De là, des initiatives comme celle de ces colloques *Signa et tituli*, dont ce premier volume reprend le texte de communications présentées à Aix en 2009. Deux autres rencontres, *Signa et tituli* 2 et 3 ont déjà eu lieu depuis lors, respectivement à Nîmes, en 2010 (= *Bulletin de l'École antique de Nîmes*, 31, 2014) et à Lattes, en 2012. Sans doute ne s'agit-il que d'études de cas, mais chacun d'elles apporte son lot de précisions, de questions aussi. S. Augusta-Boularot s'intéresse aux mentions de statues dans l'épigraphie de la Narbonnaise et au vocabulaire utilisé pour ce faire. B. Rémy et N. Géroutet scrutent plus particulièrement les inscriptions de Vienne. F. Slavazzi revient sur la signature du sculpteur Myron mise au jour à Vienne au ^{xvii}^e siècle et sur les bustes de Crest figurant Philetas et Ibukos. C. Chulsky attire l'attention sur le nombre de monuments honorifiques érigés à des chevaliers, « desservants essentiels du culte provincial », auprès de l'*Augusteum* de la Fontaine, à Nîmes. M. Cadario étudie la répartition des cycles statuariers sur le forum, auprès du « Grand Temple » et dans le théâtre/odéon de Luni. St. Morabito signale fort opportunément quelques stèles funéraires de militaires des *Alpes Maritimae*, dont on retrouve le parallèle exact en Dalmatie (à *Tilurium*, lieu de stationnement de la *legio VII Claudia*, notamment). V. Gaggadis-Robin et M. Heijmans publient six stèles funéraires à portraits et un autel d'Arles et de sa région qui n'avaient plus été étudiés depuis Espérandieu et qui, datables pour la plupart de la première moitié du ⁱ^{er} siècle, représentent donc les plus anciens portraits d'habitants de la ville (dont certains affranchis). M. Christol et D. Terrer proposent un examen très détaillé, accompagné d'une riche iconographie de détail, de l'autel-cénotaphe de Clarensac. N. Laubry questionne la notion d'apothéose privée (*consecratio in formam deorum*) à partir des vestiges du mausolée de Claudia Semne et de la célèbre inscription de Gabies (*CIL* XIV, 2793 = *ILS*, 5449), déjà abondamment exploités par H. Wrede dans ses travaux de 1971 et 1981. M. Claveria et I. Rodà regroupent les nombreux fragments de monuments funéraires et les portraits

utilisés en remploi dans les tours de l'enceinte de *Barcino*/Barcelone ou provenant de leur comblement pour se faire une idée des constructions de la nécropole, au cours des premières décennies de l'histoire de la ville, et de l'origine (clairement italienne) de cette première génération de colons. Chr. Stein envisage le changement de sensibilité des notables de la Gaule méridionale envers la pratique épigraphique entre le IV^e et les V^e-VI^e siècles en confrontant le mince *corpus* épigraphique du IV^e siècle au *carmen* funéraire de Sidoine Apollinaire sur la tombe de son grand-père, préfet des Gaules en 408. Ph. Bridel cherche à reconstituer l'emplacement où était exposé le groupe statuaire impérial dont les fragments ont été recueillis, ces dernières années, dans le sanctuaire de la Grange des Dîmes, à Avenches. R. Golosetti rattache les monuments de Saint-Vincent (Saint-Paul-Trois-Châteaux) et de Beauvoir (Allan) figurant des *Matres* assises à des lieux de culte ruraux proches de *villae*, dont il retrouve des exemples dans d'autres contrées de la Gaule. Riche et varié, ce volume apporte donc bien des nouveautés. Une démarche à suivre, et à poursuivre assurément. On me permettra, je l'espère, quelques notes de lecture : le portrait reproduit sur la fig. 4 (en H) de l'article de M. Cadario n'est pas le Caligula (cf. p. 99) du musée de Gênes-Pegli, mais un Caracalla, ou Géta (?) du type « *Consulatstypus* » (cf. Kl. Fittschen & P. Zanker, *Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen*, I, Mayence, 1985, n° 9 de la liste des répliques p. 102, Beil. 68 c-d) qui n'a évidemment rien à faire ici. Au terme *guttus* (p. 153), utilisé pour désigner la cruche figurant sur la face latérale gauche des autels, on préférera celui d'*urceus*, plus habituel dans la littérature archéologique. Le rinceau peuplé (« *peopled scroll* ») de l'autel de Clarensac se retrouve, au même endroit du monument, sur plusieurs autels funéraires de Rome et d'Ostie (G. A. Mansuelli, *Galleria degli Uffizi. Le sculture*, I, Rome, 1958, n°s 227-228 p ; 218-219, fig. 225-226 et n° 235 p. 221-222, fig. 233 ; B. Candida, *Altari e cippi nel Museo Nazionale Romano*, Rome, 1979, n°s 25-26 p. 61-65, pl. XXII-XXIII ; D.E.E. Kleiner, *Roman Imperial Funerary Altars with Portraits*, Rome, 1987, n° 93 p. 228-229, pl. LII), ce qui ne manque pas de poser le problème de liens éventuels de M. Attius Paternus, décurion de Riez, à la mémoire de qui était érigé le monument, avec le « centre du pouvoir ». Pour l'aigle occupant le fronton arrondi du cénotaphe, cf. également D. Boschung, *Antike Grabaltäre aus den Nekropolen Roms*, Berne, 1987, p. 16-17, pl. 5-6 (très nombreux exemples). Mais aucun de ces autels romains ne présente l'extraordinaire surcharge décorative (double frise sous le fronton et rinceaux sortant d'un cratère sur les pilastres d'angle) de celui de Clarensac. Le type d'autel funéraire de Iulia Servata, à Arles, est, lui aussi, fréquent à Rome : D.E.E. Kleiner, *op. cit.*, *passim* (n°s 14, 44, 59, 82 et 102 notamment), même si certains de ces exemples sont aujourd'hui dépourvus de couronnement (*focus* et *pulvini*), celui-ci étant taillé dans un bloc séparé pour servir de couvercle dans le cas d'autels-ossuaires.

Jean Ch. BALTÛ

Theodosia STEFANIDOU-TIVERIOU, *Die lokalen Sarkophage aus Thessaloniki*. Ruhpolding, Verlag Franz Philipp Rutzen, 2014. 1 vol. XVIII-302 p., 10 pl. d'annexes, 100 pl. (SARKOPHAG-STUDIEN, 8). Prix : 99 €. ISBN 978-3-447-10240-7.

À côté des séries de sarcophages figurés – qu'ils présentent des scènes mythologiques ou tirées de la carrière officielle ou de la vie des défunts –, le « Corpus der antiken Sarkophagreliefs » constitué sous les auspices de l'Institut archéologique allemand a toujours prévu de publier des séries locales consacrées aux productions provinciales de l'Empire (cf. *Arch. Anz.* [1977], p. 475-478 : « Zur Weiterführung des Gesamtplans des Corpus der antiken Sarkophagreliefs »), productions auxquelles ont déjà été consacrés trois volumes (sarcophages de Ravenne et sarcophages attiques) édités jusqu'ici sous un même format de 24,5 x 34,5 cm. Le volume qui vient de paraître s'insère, en revanche, dans la collection des « Sarkophag-Studien » (21,5 x 28,5 cm), lancée sous la direction de G. Koch et qui se poursuit désormais sous la houlette d'un comité élargi de six collègues. Dédié aux sarcophages de Thessalonique, le groupe le plus important de Grèce après celui des sarcophages attiques, ce travail est un modèle du genre, dont on ne peut que féliciter chaleureusement Th. Stefanidou-Tiveriou, sans oublier P. Nigdelis qui s'est chargé de la très intéressante partie épigraphique de ce *corpus* (p. 89-115 et catalogue, *passim*). Tous les aspects (typologie, iconographie, atelier) de la production de ces sarcophages et ostothèques (ces dernières au nombre d'une douzaine seulement, fortement influencées par des modèles micrasiatiques) et tous les problèmes (chronologie, interprétation symbolique de certains motifs, etc.) qui y sont liés sont abordés dans une large et dense synthèse de quelque cent cinquante pages, qui précède le catalogue proprement dit. Celui-ci, précis et détaillé, recense 241 exemplaires – la plupart en marbre de Thasos (mais différents, à plusieurs égards, de ceux mis au jour dans l'île, p. 138-139) –, auxquels ont été ajoutés dix sarcophages en pierre d'Assos (le fameux *lapis sarcophagus* de Pline, XXXVI, 131, qui aurait eu la vertu de ronger les ossements en quarante jours et de faire ainsi disparaître le corps des défunts, à la seule exception de leurs dents), sarcophages d'importation, certes, mais qui portent une inscription intéressante pour l'onomastique thessalonicienne à l'époque impériale. Une centaine de cuves (n^{os} 1-108) présentent un encadrement mouluré sur leur face principale et sur les petits côtés ; une trentaine (n^{os} 109-126) n'a, au mieux, que le rebord supérieur et le rebord inférieur moulurés ; six (n^{os} 137-142) se rapprochent de modèles proconnésiens ; trente-deux (n^{os} 145-174) ont un décor de guirlandes ; quatre (n^{os} 175-178) sont des sarcophages attiques. De tous les autres, on ne conserve que des fragments de cuve ou de couvercle. Les portraits de défunts sont rares ; si ces derniers figurent en buste sur la face principale (n^o 1), dans un médaillon (n^o 18) ou aux angles de la cuve (n^o 177), voire en pied sous une arcade (n^{os} 4 et 14), dans un léger renfoncement en forme de niche (n^{os} 15 et 133) ou étendus sur une *klinè* au « Totenmahl » (n^{os} 53 et 109), ils apparaissent aussi dans les acrotères du couvercle (n^{os} 2, 109 et 221). Trois reliefs seulement (n^{os} 15, 117 et 133) font allusion au métier exercé par le défunt, respectivement un aurige, un pêcheur et un juge adjoint (*secundarudis*) pour les combats de gladiateurs. Aussi est-ce des inscriptions, nombreuses fort heureusement sur ces sarcophages de Thessalonique (163, soit deux tiers de l'ensemble), que l'on tirera le plus d'informations d'ordre sociologique, d'autant que plusieurs d'entre elles (24) sont datées selon l'une ou l'autre, voire les deux ères utilisées en Macédoine, l'ère macédonienne en vigueur depuis l'époque hellénistique et celle d'Actium, et que divers critères conduisent à une datation relative pour de nombreuses autres. L'inscription des cuves n^{os} 44, 45, 68 et 100 permet d'identifier

d'importants personnages de l'aristocratie locale, comme cet Ael. Nicostratus (n° 100) qui appartient certainement à l'ordre équestre ; mais on signalera aussi plusieurs militaires de différents rangs, quelques petits métiers (un marchand de parfums, n° 139, p. ex.) et des affranchis (dont deux de la *familia Caesaris*). 43 inscriptions précisent le montant des amendes, parfois exorbitant (jusqu'à 5 millions de deniers), qui devait être versé au trésor public en cas de violation de la sépulture. Rien, donc, n'a échappé aux auteurs dans leur analyse des monuments et ce beau travail constitue un apport majeur à l'histoire de la ville et de sa population aux II^e et III^e siècles de notre ère. L'illustration est, en tous points, excellente : tous les sarcophages sont reproduits et le dossier de planches annexes comporte un plan de Thessalonique avec l'endroit de découverte des œuvres (les deux plus importantes sont situées aux entrées Ouest et Est de la ville, le long de la *via Egnatia*), un facsimilé de relevés anciens des inscriptions pour les exemplaires aujourd'hui perdus, plusieurs schémas typologiques des cuves et couvercles et quatre tableaux de répartition chronologique des différentes catégories de sarcophages et ostothèques. Que n'a-t-on encore pareille somme de données et synthèse aussi claire pour toutes les provinces de l'Empire !

Jean Ch. BALTZ

Lennart GILHAUS, *Statue und Status. Statuen als Repräsentationsmedien der städtischen Eliten im kaiserzeitlichen Nordafrika*. Bonn, Dr. Rudolf Habelt GmbH, 2015. 1 vol. VIII-432 p., 28 fig. (ANTIQUITAS, 1. ABHANDLUNGEN ZUR ALTEN GESCHICHTE, 66). Prix : 89 €. ISBN 978-3-7749-3973-8.

Depuis les travaux fondateurs de G. Alföldy, l'étude des statues honorifiques dans les villes du monde romain ne se limite plus aux seules sculptures et prend désormais en compte les bases inscrites qui fournissent d'indispensables précisions sur les personnages honorés, les dédicants, les raisons et circonstances de l'hommage rendu, l'endroit précis où a été dressé le monument, voire le prix de celui-ci. C'est à l'Afrique du Nord, aux deux provinces de Proconsulaire et de Numidie, que s'attache la thèse de L. Gilhaus, thèse soutenue à Bonn durant le semestre d'hiver 2014/2015, sous presse dès juillet 2015 et qui nous est parvenue début novembre : un record dont on se réjouira et ne manquera pas de féliciter auteur et éditeur, tant de publications traînant en route, ici ou là, après leur achèvement et la remise du manuscrit... Deux parties abordent le problème sous des angles très différents, mais assurément complémentaires. La première s'intéresse aux « Geehrte und Ehrende » (p. 49-162) sur la base d'un dépouillement systématique du *corpus* épigraphique ; plus de 1 100 inscriptions ont été retenues, qui sont très utilement reclassées dans un important appendice (p. 321-379) sous la forme de tableaux regroupant, par ordre chronologique dans chaque catégorie, les différents personnages honorés (dont 232 dédicaces pour des empereurs, 113 pour des patrons de cités, 90 pour des sénateurs, 170 pour des membres de l'ordre équestre et 223 pour des titulaires de charges municipales) ; le dédicant, qu'il s'agisse d'une communauté (ville, *ordo*, *decuriones*, *populus*, *curiae*) ou d'individus isolés est chaque fois précisé. Entre bien d'autres constats, on soulignera, par exemple, le petit nombre de statues érigées à des gouverneurs (21 pour des proconsuls, 11 pour des légats), ce qui ne manque pas de frapper si l'on établit une

Alexandra EPPINGER, *Hercules in der Spätantike. Die Rolle des Heros im Spannungsfeld von Heidentum und Christentum*. Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2015. 1 vol. XIV-408 p., 14 pl. (PHILIPPIKA. ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE ABHANDLUNGEN. CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF ANCIENT WORLD CULTURES, 89). Prix : 98 €. ISBN 978-3-447-10418-0.

Cette thèse, soutenue à Heidelberg au cours du semestre d'hiver 2012/2013, examine successivement les représentations d'Hercule en contexte domestique (sculptures, mosaïques, vaisselle, tissus, etc.) et dans l'espace public, la figure du dieu dans la littérature de l'époque – qu'il s'agisse des Pères de l'Église et apologistes chrétiens ou d'auteurs païens (Julien, notamment) –, sa présence dans le monnayage de Postume et celui de la Tétrarchie (sans oublier, pour cette époque, le témoignage précieux des *Panegyriques* de l'École d'Autun) voire jusque sous Anastase, son rôle enfin dans cette période de tension entre paganisme et christianisme, et plus particulièrement au moment de la « réaction païenne » de la fin du IV^e siècle. Descriptions et analyses méthodiquement conduites et présentation des différentes positions en présence se ressentent quelque peu du travail académique qui a précédé l'édition proprement dite et qu'on eût pu parfois condenser ; la thèse défendue y eût gagné en force démonstrative. Mais le chercheur trouvera ici un *corpus* très largement commenté de tous les documents qui entrent en ligne de compte pour se faire une idée de ce qu'a été l'image du héros entre 250 et 600 (l'auteur remonte parfois jusqu'au début du III^e siècle, pour le papyrus d'Oxyrhynque XXII 2331 p. ex.), *corpus* dont il ne saurait être question de contester l'utilité. Hercule a survécu, en effet, à l'anathème des Pères de l'Église (pour eux, sa *virtus* ne serait que *fortitudo* ; il est *mollis* devant Omphale et ses frasques sexuelles – l'« affaire » des 50 filles de Thespios – achèvent à leurs yeux de le disqualifier). Thémistius en fait toujours la figure idéale du philosophe, un *παράδειγμα ἀρετῆς*, et Boèce, quelque deux siècles plus tard, y voit encore, lui aussi, la personification la plus accomplie de la Vertu. *Hercules Deusoniensis* ou *Magusanus* protège Postume et ce lien individuel entre l'empereur et le héros devenu dieu sacralise en quelque sorte l'Empire, comme ce sera le cas avec les *Iovii* et *Herculii* de la Tétrarchie. Mais, au-delà, les comparaisons instituées entre l'empereur et l'Alcide ne seront plus qu'un *topos* littéraire, jusqu'au milieu du V^e siècle avec Sidoine Apollinaire ou Claudien, jusqu'au début du VI^e avec Procope. Protecteur (*ἀλεξίκακος*, *salutaris*), Hercule sera toujours honoré à titre privé, dans quelques temples jusqu'à la fin du IV^e siècle, et surtout dans les maisons. *Magis remanserunt idola in cordibus paganorum, quam in locis templorum*, écrivait saint Augustin (*in Psalm.* 98, 2). Le sanctuaire de Deneuvre (Meurthe-et-Moselle) est détruit dans le courant du troisième quart du IV^e siècle ; le dernier *pontifex Herculis* (?) attesté – il est désigné par le titre de *curialis Herculis* –, Vettius Agorius Praetextatus, meurt en décembre 384. S'intéressant à la « réaction païenne » (celle de D. N. Robinson et A. Alföldi ; P. de Labriolle est oublié) dont on a, à ses yeux, exagéré l'importance, comme le pensent les disciples de P. Brown et Al. Cameron, A. Eppinger n'omet pas de consacrer quelques pages à la figure d'Hercule si souvent présente sur les contorniates ; je doute cependant que ceux-ci n'aient été, à l'origine, que des amulettes, des talismans (ce qu'ils sont peut-être devenus par la suite, en un deuxième usage). La recherche, on le voit, a été poussée dans tous les domaines susceptibles d'éclairer

l'image du héros dans l'Antiquité tardive ; bien conduite, elle débouche sur une série de constats très clairs, que résumant, chapitre après chapitre, de brèves conclusions. En dépit de consciencieux dépouillements de livres et articles souvent très récents, dont témoigne amplement la riche bibliographie des p. 345-385, la publication du groupe statuaire de Chiragan qui établit un lien direct avec la série des reliefs d'Hercule (J.-Ch. Balty et D. Cazes, *Sculptures antiques de Chiragan, I. Les portraits romains*, 5. *La Tétrarchie*, Toulouse, 2008) a pourtant échappé à l'auteur qui ne l'évoque qu'à travers M. Bergmann (*Chiragan, Aphrodisias, Konstantinopel*, 1999), méconnaît du même fait la signification politique des reliefs et m'impute surtout « eine überzeugende Datierung in das 4. Jh. n. Chr. » (p. 46) contraire à tout ce que j'ai écrit à cet égard depuis 1995 (*Le regard de Rome. Portraits romains des musées de Mérida, Toulouse et Tarragone*, p. 234-238). La présence, dans la villa, d'un deuxième groupe de reliefs dont témoignerait un fragment de figure d'Hercule de plus grande taille encore (n. 109, p. 45) remonte malheureusement à une erreur de L. Joulin ; l'œuvre provient de Blagnac, non de Martres (Balty et Cazes, *op. cit.*, n. 81 p. 137). On voudra bien me pardonner ces deux remarques, toutes personnelles.

Jean Ch. BALTY

Alain SCHNAPP, *Ruines. Essai de perspective comparée*. Lyon – Paris, Presses universitaires de Lyon – Les Presses du réel, 2015. 1 vol. 162 p., 9 ill. (AMPHI DES ARTS). Prix : 16 € (broché). ISBN 978-2-84066-757-5.

Ce bref essai ne traite pas de la ruine comme relais d'un antique fantasmé et support recréé d'un imaginaire occidental tel qu'a pu l'explorer Michel Makarius dans *Ruines* (Paris, 2004), ouvrage réédité en 2011 sous le titre plus explicite de *Ruines, Représentations dans l'Art de la Renaissance à nos jours*. L'objet de ce petit livre est ailleurs. Alain Schnapp explore ici le rapport entretenu par cinq grandes civilisations à leur passé et aux médias qui le traduisent, essentiellement textes et édifices, expressions radicalement concurrentes d'une même volonté de transcender le temps. Cette enquête sur les réappropriations du passé fait ainsi écho, sous couvert de considérations antiquaires, à certaines propositions du bel essai de Laurent Olivier, *Le sombre abîme du temps, mémoire et archéologie*, publié à Paris en 2008 ; ici, la prise en compte de la renaissance de l'objet, ranimé par le présent, se dédouble d'une autre exploration, celle de la volonté affirmée des anciens de se projeter dans le futur. Ce sont donc les rapports entretenus par le pouvoir au *monumentum*, construit ou écrit, aux édifices et aux textes, conservatoires et messagers, qui sont examinés, en ce qu'ils « inscrivent l'action du souverain » ou de la cité « dans l'historicité ». Et dans la concurrence et la primauté donnée à l'un ou à l'autre, le texte semble l'emporter, « la poétique dépasse les ruines » : texte de fondation qui survivra à la destruction du monument de briques crues dans le monde mésopotamien, ou Ode III, 30 d'Horace, « défi lancé à toutes les formes de l'érosion et de la destruction » (p. 76). Cette promenade érudite, ponctuée de citations, revient ainsi sur l'exemple fondateur du désastre troyen, repoussoir auquel s'oppose la Rome augustéenne, nouvelle Troie, éternelle tant que survivront les rites, traite au passage le vocabulaire gréco-latin de la mémoire et de la ruine puis glane quelques exemples significatifs de rapports

sion très courte, ne justifient cette structure originale de la réflexion dont la cohérence n'apparaît pas immédiatement évidente au lecteur, cet ouvrage reste néanmoins la principale référence sur la question des supplices, de leur conception, de leur appréhension et de leur réalisation dans le monde grec antique, instrument rendu efficace par l'index détaillé et la bibliographie thématique placés à la fin de l'ouvrage. Manque cependant une bibliographie alphabétique qui constituerait un gain de temps considérable pour le lecteur soucieux de trouver une référence particulière au fil de sa consultation. Finalement, dans la mesure où cet ouvrage est incontestablement et d'ores et déjà une référence, force est de déplorer la qualité somme toute assez basse de la publication qu'en proposent les Belles Lettres, de manière d'autant plus regrettable que le prix de l'ouvrage est particulièrement élevé pour une simple réédition. Cette limite de forme n'enlève rien, cependant, aux qualités de fond de cet ouvrage dont la réédition était, sans aucun doute, indispensable.

Reine-Marie BÉRARD

Pierre BRULÉ, *Les sens du poil (grec)*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 576 p., nombr. ill. Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-44534-2.

Pince-sans-rire, le nouvel ouvrage de l'auteur académicien qu'on ne présente plus traite des poils et de la pilosité dans le monde grec antique. Si l'auteur explique s'être attaqué à ce sujet original sous l'impulsion du laboratoire rennais Crescam, qui a ajouté en 2002 l'histoire du corps antique à son programme de recherche, on perçoit un plaisir non dissimulé dans le choix de ce sujet atypique, un brin impertinent. Dans une avalanche de jeux de mots de tout poil (pardonnez ce modeste hommage) où l'on pourrait aisément recenser toutes les expressions imagées de la langue française touchant de près ou de loin à la pilosité, l'auteur aborde successivement quatre grands thèmes que l'on pourrait brièvement résumer ainsi : la conception scientifique de la pilosité chez les physiciens et philosophes antiques ; les aspects politiques, sociaux, ethnologiques et physiognomoniques du poil ; le rapport au sacré et au divin de la pilosité ; enfin l'aspect esthétique et érotique de la chevelure et des poils dans le monde grec antique. Le premier chapitre, présenté comme un préalable aux trois autres, propose une analyse par ordre globalement chronologique de tous les textes antiques savants traitant de la pilosité. Si les conceptions divergent selon les auteurs sur divers points de détail, apparaît cependant un certain nombre de conceptions communes parmi lesquelles l'assimilation des poils à des plantes (croissant différemment selon le milieu dans lequel ils sont implantés), une distinction forte entre les poils *sungéneis*, de naissance, et les poils *hustérogéneis*, venus à la puberté, ou encore une conception de l'évolution des poils qui suit les évolutions de la vie des individus. Dans le second chapitre, l'auteur envisage la dimension sociale du poil, fortement discriminante aussi bien du point de vue du genre, que de l'âge et du statut des individus. La pilosité y apparaît comme un élément majeur d'une forme de communication visuelle, un signe fort – et facilement malléable selon les évolutions de la vie de chacun – immédiatement visible dans l'espace public. Si l'importance de la barbe pour définir socialement le citoyen mâle adulte à l'époque classique est bien connue, on sera peut-être plus étonné de découvrir qu'Alexandre en avait interdit le port à ses soldats pour ne pas donner de prise supplémentaire à l'ennemi dans les corps-à-corps.

On se passionne en particulier pour le dossier spécifique consacré à Sparte, où l'on découvre l'existence d'une « hiérarchie capillaire » très stricte, dans laquelle les *Homoioi* qui ont démérité doivent se raser la moitié de la barbe en signe d'infamie. Enfin, si le poil est décrit sans surprise comme un signe de virilité, on apprend avec étonnement que, selon plusieurs textes antiques, les hommes les plus courageux avaient jusqu'au cœur poilu ! Le troisième chapitre, abordant la question des rituels impliquant la pilosité humaine, consacre une longue analyse aux pratiques de deuil qui exigent l'ablation de la chevelure des proches du défunt, éventuellement de ses esclaves et des membres de sa phratricie, voire de la cité tout entière dans le cas de deuils publics (qu'ils concernent la mort d'un individu célèbre ou un événement tragique pour la cité – comme la défaite de Thyréa, infligée à la fin du VI^e siècle av. J.-C. par les Lacédémoniens aux Argiens qui se voient interdits par une loi de se laisser repousser les cheveux jusqu'à ce que Thyréa soit reprise ; Hérodote, I, 82, 7). L'auteur présente ensuite l'oblation rituelle de la chevelure nourrie et soignée tout spécialement à cet effet, rite de passage qui survient au moment de la puberté pour les garçons et du mariage pour les filles. Il envisage enfin les offrandes ponctuelles de la chevelure en remerciement de vœux spécifiques à divers moments de la vie d'un individu. Le dernier chapitre explore enfin la dimension esthétique et érotique du poil grec. Si l'auteur suggère, dans une notule qui précède la présentation générale de l'ouvrage, qu'il en a soustrait les passages les plus croustillants, l'enquête n'en est pas moins détaillée et passionnante sur ces fameux poils qui constituent peut-être la plus grande inégalité entre les sexes dans la société grecque antique. Pierre Brulé met ainsi en parallèle la pilosité abondante des hommes avec le caractère exposé de leur vie publique, tandis que les femmes, cachées, doivent être soigneusement épilées, leur chevelure constituant cependant leur principal atout de séduction, et le plus fréquemment chanté par les poètes. L'auteur aborde enfin la question des différents âges d'hommes, scandés par des variations de pilosité plus ou moins bien vécues, qui conduisent le jeune garçon imberbe du rôle d'éromène à celui d'éraсте, une fois devenu adulte – et poilu ! L'ouvrage est complété par un « lexique pileux », réalisé avec la collaboration de Michel Casevitz, qui recense les mots de la pilosité dans la langue grecque, détaillant leur origine et leurs usages chez de nombreux auteurs antiques. Au fil de ces quatre chapitres denses, l'auteur propose ainsi un vaste tour d'horizon de la pilosité grecque sous ses principaux aspects scientifiques, sociaux, sacrés et érotiques. L'écriture, jubilatoire, alterne un langage châtié qualifiant « d'alluciant coquin » un jeune éromène particulièrement rusé (p. 464), et un parler résolument populaire, revendiquant un rythme « tranquillou » (p. 406) et traitant les déesses « d'allumeuses » (p. 396) – une familiarité qu'on ne pardonnerait certainement pas à un jeune chercheur et qui, malgré son caractère sympathique, détonne même chez les plus grands. Si le procédé peut sembler parfois un peu excessif, il n'en reste pas moins que ce langage accessible et les nombreuses adresses directes de l'auteur donnent à l'ouvrage un ton d'ensemble enjoué et enlevé, qui entraîne le lecteur de page en page dans cette enquête passionnante où toutes les sources disponibles sont envisagées et exploitées avec le plus grand profit – on appréciera notamment le recours à des données archéologiques extrêmement récentes, comme l'anse du chaudron de la désormais célèbre tombe de Lavau (Aube) qui illustre le dieu-fleuve Acheloos – dans une succession si bien orchestrée que les raisonnements les plus

complexes se lisent comme un roman. On appréciera en outre le format agréable et l'édition soignée de l'ouvrage, dont les nombreuses illustrations, réparties au fil des pages, agrémentent la lecture fort à propos. Les exemples ethnographiques proposés par l'auteur en contrepoint des études de cas antiques valent parfois plus comme curiosité érudite que comme élément fondamental du raisonnement, mais enrichissent sans aucun doute l'ouvrage qui sort ainsi du monde des strictes études antiques pour s'ouvrir un instant à une culture plus générale, privilège et charme incontestable de l'écriture d'un grand écrivain qui n'a pas fini de nous surprendre.

Reine-Marie BÉRARD

Isabelle BOEHM & Nathalie ROUSSEAU (Ed.), *L'expressivité du lexique médical en Grèce et à Rome. Hommages à Françoise Skoda*. Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014. 1 vol. 514 p. (HELLENICA). Prix : 37 €. ISBN 978-2-84050-929-5.

Ce livre foisonnant est un hommage à la carrière non moins foisonnante de Françoise Skoda, dont la recherche, très cohérente, a été axée en particulier sur le développement des lexiques scientifiques en grec ancien. Parmi ces lexiques scientifiques, celui de la médecine est d'une immense richesse, en grec comme en latin. C'est ce qu'atteste cet ouvrage composé de pas moins de 31 contributions, toutes en français. Celles-ci sont réparties en six chapitres non pas selon la langue étudiée, mais selon différents angles d'analyse : « principes de formation du lexique », « métaphore », « spécialisations sémantiques », « variations lexicales », « transferts d'emploi » et « d'une langue à l'autre ». Ces catégories sont justifiées ; la cohérence interne de chaque chapitre en apporte la preuve. Leurs contours n'en sont pas moins mobiles et perméables. Le premier chapitre, « principes de formation du lexique », présente d'ailleurs plusieurs cas de métaphores, qui font pourtant l'objet d'un chapitre distinct. Cependant, dans ces cas précis, la métaphore n'est pas étudiée pour elle-même mais en tant que processus contribuant à la formation du lexique. Ainsi l'évolution sémantique du terme *κενναγής/κεννεαγής* s'expliquerait par des échanges métaphoriques ou, du moins, des comparaisons entre vases et parties du corps considérées comme des contenants. Quant au grec mycénien TI-RI-PO-DI-KO, littéralement « petit trépied », il devait désigner un « petit vieux » qui, avec sa canne, semble marcher sur trois jambes (p. 53). Le processus métaphorique est donc à l'origine de nombreux mots, en particulier dans le cas des lexiques spécialisés. Logiquement, l'humain est souvent au centre de ces métaphores. Comme l'explique Michèle Fruyt, « des zones concentriques se construisent autour de l'être humain avec des dénominations qui vont du connu vers l'inconnu » (p. 111). La désignation relève du processus cognitif. Galien, « vrai philosophe », l'avait bien compris, comme l'a remarqué Françoise Skoda, citée par Marie-Hélène Marganne, qui poursuit : « En excellent lexicographe, il était bien conscient de la nécessité, pour le médecin, d'utiliser une terminologie précise et exacte en anatomie, en pathologie ou, comme ici, en thérapeutique, afin d'être efficace et de ne pas nuire aux patients. » (p. 227) C'est sans doute cet intérêt du fameux médecin grec pour la terminologie qui explique la place prépondérante qu'il occupe dans cet ouvrage, en particulier dans le chapitre « spécialisations sémantiques ». Rigoureux, précis, il savait néanmoins faire preuve d'une

Monique HALM-TISSERANT, *Réalités et imaginaire des supplices en Grèce ancienne*. Paris, Les Belles Lettres, 2013 (1^{re} éd. 1998). 1 vol. 213 p., 28 planches n./b. (ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE GRECQUE, 125). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-32686-3.

Les Belles Lettres proposent une réédition de l'ouvrage de Monique Halm-Tisserant sur les supplices en Grèce ancienne, paru pour la première fois en 1998 et récompensé en 2000 par le Prix Zôgraphos. D'une précision, si l'on peut dire, chirurgicale, M. Halm-Tisserant propose ici un inventaire détaillé de toutes les formes de supplice attestées dans la Grèce antique en exploitant l'ensemble des sources à la disposition de l'historien de l'Antiquité. En effet, si les textes littéraires, historiques et juridiques sont bien sûr au premier plan, un des grands apports de cet ouvrage est incontestablement la présentation et l'analyse iconographique de toutes les représentations antiques de supplice, notamment sur les vases attiques à figures noires et à figures rouges (dont 28 planches reproduisent les détails significatifs). L'auteur s'appuie également sur divers contextes archéologiques potentiellement relatifs à des cas de supplice, comme le célèbre groupe funéraire du Phalère ; plusieurs sites récemment fouillés et précisément documentés, notamment par l'apport des données de l'anthropologie biologique, auraient pu être ajoutés avec profit à l'examen des sources archéologiques pour enrichir cette seconde édition – on pense notamment aux défunts inhumés avec des entraves dans les nécropoles de Pydna (S. Triantaphylou & M. Bessios, « A mass burial at fourth century BC Pydna, Macedonia, Greece: Evidence for slavery? », *Antiquity* 79 [2005], n° 305) et d'Himère (S. Vassallo, « Himera: indagini nelle necropoli », R. Bonaudo *et al.*, *Tra Etruria, Lazio e Magna Grecia: indagini sulle necropoli*, Paestum, 2009, p. 233-260). Du point de vue de la structure, l'ouvrage est divisé en six chapitres dont la logique pourrait être discutée. En effet, les deux premiers chapitres présentent d'abord les différents types de tourments en fonction des sources qui les documentent : le premier chapitre exploite les sources qualifiées de « littéraires » (il s'agit ici des sources historiques et juridiques) tandis que le deuxième chapitre est consacré à l'analyse des supplices documentés par l'iconographie et par les mythes. Ce découpage implique cependant des redites, dans la mesure où divers supplices sont documentés à la fois par les sources littéraires et iconographiques. De même, le choix de présenter « les tourments » et « les instruments » en deux sous-parties distinctes dans le premier chapitre surprend tant il est difficile d'analyser un supplice indépendamment des moyens de sa mise en œuvre. Le chapitre 3, consacré à l'analyse des rapports réels et fantasmés entre tyrannie et supplice, interroge la dimension sociale et politique des supplices, tandis que le chapitre 4 ramène à une présentation plus descriptive des moyens de détention et des châtiments infamants – une association dont la pertinence peut, là aussi, être questionnée puisque, comme on l'apprend dans ce chapitre même, les châtiments infamants n'impliquent pas nécessairement la détention. Le chapitre 5 réintroduit plus fortement la dimension historique et sociale déjà soulevée au chapitre 3 en approfondissant le thème des châtiments serviles et de l'usage de la question. Le dernier chapitre est enfin consacré au châtiment ultime, la peine capitale, ou plutôt les peines capitales, la lapidation étant présentée à part comme une forme à la limite de la légalité, entre pénalité et vendetta. Si on peut regretter que ni l'introduction, ni la conclu-

sion très courte, ne justifient cette structure originale de la réflexion dont la cohérence n'apparaît pas immédiatement évidente au lecteur, cet ouvrage reste néanmoins la principale référence sur la question des supplices, de leur conception, de leur appréhension et de leur réalisation dans le monde grec antique, instrument rendu efficace par l'index détaillé et la bibliographie thématique placés à la fin de l'ouvrage. Manque cependant une bibliographie alphabétique qui constituerait un gain de temps considérable pour le lecteur soucieux de trouver une référence particulière au fil de sa consultation. Finalement, dans la mesure où cet ouvrage est incontestablement et d'ores et déjà une référence, force est de déplorer la qualité somme toute assez basse de la publication qu'en proposent les Belles Lettres, de manière d'autant plus regrettable que le prix de l'ouvrage est particulièrement élevé pour une simple réédition. Cette limite de forme n'enlève rien, cependant, aux qualités de fond de cet ouvrage dont la réédition était, sans aucun doute, indispensable.

Reine-Marie BÉRARD

Pierre BRULÉ, *Les sens du poil (grec)*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 576 p., nombr. ill. Prix : 35 €. ISBN 978-2-251-44534-2.

Pince-sans-rire, le nouvel ouvrage de l'auteur académicien qu'on ne présente plus traite des poils et de la pilosité dans le monde grec antique. Si l'auteur explique s'être attaqué à ce sujet original sous l'impulsion du laboratoire rennais Crescam, qui a ajouté en 2002 l'histoire du corps antique à son programme de recherche, on perçoit un plaisir non dissimulé dans le choix de ce sujet atypique, un brin impertinent. Dans une avalanche de jeux de mots de tout poil (pardonnez ce modeste hommage) où l'on pourrait aisément recenser toutes les expressions imagées de la langue française touchant de près ou de loin à la pilosité, l'auteur aborde successivement quatre grands thèmes que l'on pourrait brièvement résumer ainsi : la conception scientifique de la pilosité chez les physiciens et philosophes antiques ; les aspects politiques, sociaux, ethnologiques et physiognomoniques du poil ; le rapport au sacré et au divin de la pilosité ; enfin l'aspect esthétique et érotique de la chevelure et des poils dans le monde grec antique. Le premier chapitre, présenté comme un préalable aux trois autres, propose une analyse par ordre globalement chronologique de tous les textes antiques savants traitant de la pilosité. Si les conceptions divergent selon les auteurs sur divers points de détail, apparaît cependant un certain nombre de conceptions communes parmi lesquelles l'assimilation des poils à des plantes (croissant différemment selon le milieu dans lequel ils sont implantés), une distinction forte entre les poils *sungéneis*, de naissance, et les poils *hustérogéneis*, venus à la puberté, ou encore une conception de l'évolution des poils qui suit les évolutions de la vie des individus. Dans le second chapitre, l'auteur envisage la dimension sociale du poil, fortement discriminante aussi bien du point de vue du genre, que de l'âge et du statut des individus. La pilosité y apparaît comme un élément majeur d'une forme de communication visuelle, un signe fort – et facilement malléable selon les évolutions de la vie de chacun – immédiatement visible dans l'espace public. Si l'importance de la barbe pour définir socialement le citoyen mâle adulte à l'époque classique est bien connue, on sera peut-être plus étonné de découvrir qu'Alexandre en avait interdit le port à ses soldats pour ne pas donner de prise supplémentaire à l'ennemi dans les corps-à-corps.

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

Christophe CHANDEZON et Julien DU BOUCHET (Ed.), *Artémidore de Daldis et l'interprétation des rêves. Quatorze études*. Paris, Les Belles Lettres, Collection « L'âne d'or », 2014. 1 vol. 480 p. (avec index et table des matières). Prix : 39 €. ISBN 978-2-251-42053-0.

Se réunissant dans le cadre de réunions bimensuelles depuis le 14 septembre 2007, le groupe Artémidore de Montpellier a pour objectif premier l'élaboration d'une traduction française, annotée et indexée, des *Oneirokritika* d'Artémidore de Daldis, fondée essentiellement sur l'édition critique de référence de R. A. Pack (Teubner, 1963), mais aussi sur quelques recherches postérieures. En vue de mieux comprendre le texte d'Artémidore, sa transmission et sa réception, le groupe organise des journées d'études annuelles faisant l'objet de publications. Faisant suite aux actes d'une première journée d'étude tenue en 2009, publiés en 2012 aux Presses universitaires de Paris-Ouest-Nanterre-La-Défense sous le titre *Études sur Artémidore et l'interprétation des rêves*, le présent volume réunit les communications de trois journées d'études organisées les 29 mars 2010, 18 mars 2011 et 4 mai 2012. À l'introduction par Christophe Chandezon, qui, après avoir rappelé les objectifs du groupe Artémidore et présenté le volume qui nous occupe, situe l'onirocrite et son œuvre dans le contexte de la civilisation de leur temps et s'intéresse à la question de la réception du texte du Moyen Âge à nos jours, font suite quatorze contributions réparties en quatre chapitres. Rédigées ou traduites en français et munies chacune de leur propre bibliographie, celles-ci ont pour auteurs aussi bien des chercheurs issus du groupe Artémidore et appartenant surtout à des universités françaises, que des spécialistes provenant de plusieurs pays européens (Espagne, Royaume-Uni et Allemagne). Intitulé « Artémidore de Daldis en contexte » et constitué de deux contributions, le premier chapitre s'interroge surtout sur les sources de l'onirocrite d'une part (Miguel A. Vinagre), et sur les réalités typiquement éphésiennes, micrasiatiques et impériales que l'on peut déceler dans l'œuvre d'Artémidore d'autre part (François Kirbihler). Le deuxième chapitre, intitulé « Méthodes de travail et grilles d'interprétation chez Artémidore », rassemble des communications plus diverses (Jean-Marie Flamand, Pierre-Louis Malosse (†), Caroline Petit, Andrew Dalby), qui s'intéressent à la fois au cadre théorique des *Oneirokritika*, aux *êthê* sociaux qui sous-tendent certaines représentations de personnages présentes chez l'onirocrite, à la manière dont l'auteur conçoit et fait valoir son traité, et au thème de la nourriture dans ce dernier. Le troisième chapitre, « Artémidore et le monde de son temps », étudie les représentations de plusieurs réalités présentes dans l'œuvre d'Artémidore, telles que certains aspects du fonctionnement administratif de l'Empire et du service impérial (Christine Hamdoune), ou la perception des artisans et des petits commerçants (Nicolas Tran), des hommes de lettres (Dimitri Kasprzyk) et de l'espace (Gregor Weber). Le qua-

trième et dernier chapitre, « Autres pratiques de l'oniromancie », réunit en fait trois sections assez différentes. La première aborde la pratique de l'interprétation des rêves dans l'Antiquité, mais en dehors du monde gréco-romain, plus précisément dans l'Égypte pharaonique et dans le Proche-Orient ancien (Kasia Szpakowska, Alice Mouton) ; la deuxième étudie l'héritage artémidorien dans l'Angleterre médiévale (Anne Berthoin-Mathieu), tandis que la troisième explore la perception du rêve et les mécanismes intellectuels à l'œuvre dans son interprétation (Michel Perrin). Le volume est complété par plusieurs index (passages artémidoriens, textes littéraires, textes documentaires, termes et expressions, personnes, et index thématique) et par la table des matières. Produit d'approches pluridisciplinaires, *Artémidore de Daldis et l'interprétation des rêves. Quatorze études* présente l'avantage d'offrir aux lecteurs, comme l'a écrit C. Chandezon dans son introduction, « une présentation plus copieuse d'Artémidore de Daldis, de son œuvre ainsi que des textes et de la pratique d'interprétation des rêves ». Par la diversité des thèmes abordés, il intéressera de nombreux chercheurs, qu'ils soient historiens, philologues, psychologues ou ethnologues. On attend avec impatience la fin des travaux du groupe Artémidore, prévue en 2020, afin de pouvoir disposer de sa traduction annotée, qui, enrichie de commentaires résultant de ces réunions préparatoires, devrait paraître dans la *Collection des Universités de France*.

Tatiana BERG

Robert L. FOWLER, *Early Greek Mythography. Volume 2: Commentary*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. XXI-825 p. Prix : 160 £. ISBN 978-0-19-814741-1.

Depuis la publication en 2000 de l'édition des fragments des anciens mythographes grecs, établie par Robert L. Fowler (*Early Greek Mythography. Volume 1 : Text and Introduction*, Oxford University Press), le commentaire de ces fragments était impatiemment attendu par des lecteurs qui n'ignoraient pas l'ampleur de la tâche à accomplir. À présent qu'ils disposent de ce second volume, ils n'en seront que plus reconnaissants envers l'auteur qui a mené cette entreprise de façon magistrale et avec la plus grande générosité qui soit. L'ouvrage est, dans tous les sens du terme, monumental : il comporte 825 pages, précédées de 21 pages liminaires. L'introduction (p. I-XXI) présente le corpus des textes, transmis par la tradition indirecte, par le biais des citations qui en ont été données, provenant des ouvrages perdus de vingt-neuf mythographes anciens, datant de la fin du VI^e siècle pour les plus anciens (Hécatee de Milet et Acousilaos), du V^e siècle et du début du IV^e. Il s'agit, à proprement parler, des premiers ouvrages de mythographie, c'est-à-dire d'écriture en prose des mythes, désormais consignés et étudiés pour eux-mêmes (et non plus intégrés au sein d'œuvres poétiques), présentés selon différents principes d'organisation, généalogique (sur le modèle des *Catalogues* hésiodiques), narrative ou thématique. Ces œuvres, longtemps restées dans l'ombre et largement mésestimées, ont pourtant eu une importance et une influence déterminantes tout au long de l'Antiquité. Elles ont ouvert la voie à un genre promis à une longue postérité, trouvant son aboutissement dans la *Bibliothèque* du pseudo-Apollodore, seul manuel de mythographie intégralement conservé, grandement tributaire de ses lointains prédécesseurs. Elles ont également

pianta marmorea di Roma antica – Forma vrbis Romae. Sont abordés ici quelques problèmes en suspens comme les discordances rencontrées dans le plan de Septime Sévère avec la situation archéologique attestée à Rome pour cette époque (M.P. Muzzioli) et la possible identification sur un fragment du plan sévérien du temple de la *Magna Mater* sur le Palatin (F. Coarelli). Le mur d'enceinte d'Aurélien, un élément important de la topographie antique de Rome auquel sont consacrées plusieurs contributions, était particulièrement familier à L. Cozza ; né et élevé dans une des tours du Mur d'Aurélien, il consacra en effet une grande partie de sa vie à l'étude, la restauration et la conservation de ce système défensif monumental de Rome. L'ampleur et l'importance de ses entreprises dans ce domaine sont bien mises en évidence dans la contribution de G. Pisani Sartorio. Une contribution propose des restitutions du passage du Tibre par les Murs Auréliens près de la Farnésine (L. Quilici), et deux autres sont également quelque peu en rapport avec les murs, livrant quelques remarques sur les *Horti* sur l'Esquilin englobés dans l'enceinte aurélienne (F. Guidobaldi) et sur une particularité de la maçonnerie dans l'église de *S. Giovanni a Porta Latina* (R. Coates-Stephens). Ce recueil de réminiscences et d'essais, reflétant les différentes facettes de l'œuvre de Lucas Cozza, se termine par quelques souvenirs de famille évoqués par sa fille Lavinia, coéditrice d'un ouvrage qui constitue un bel hommage à l'un des pionniers de l'archéologie et de la topographie de Rome.

Frank VAN WONTERGHEM

Carlo INGLESE & Antonio PIZZO, *I tracciati di cantiere di epoca romana: progetti, esecuzione i montaggi*. Rome, Gangemi, 2014. 1 vol. 223 p. nombr. ill. Prix : 26 €. ISBN 978-88-492-2848-9.

Un architecte et un archéologue proposent une analyse commentée de tracés de chantier gravés sur des éléments architecturaux romains pour mieux connaître les projets architecturaux, leur processus d'exécution et leur mise en œuvre. Cette catégorie d'indices archéologiques, bien que souvent très lacunaire, devrait permettre d'aborder des questions difficiles à traiter par d'autres voies. Elle s'inscrit dans un ensemble d'investigations beaucoup plus large sur les traces techniques de la construction (traces d'outils de taille, de levage, de pose, trous de crampon, de gougeons...) dans lequel les tracés constituent un apport spécifique dans un contexte de réflexions multidisciplinaires sur les divers aspects de la construction romaine. Ce programme annoncé par les auteurs doit également concerner l'histoire des techniques, la transmission des savoirs sur la construction et la diffusion des modèles architecturaux. En dépit du caractère relativement vaste de l'entreprise et des résultats déjà obtenus par des précurseurs tels que A. Choisy, G. Lugli, A.K. Orlandos, R. Martin, R. Ginouvès ou J.-P. Adam, pour ne citer que les plus connus, on ne peut que souscrire à de tels objectifs. Et c'est dans cette optique de plus d'un siècle de recherches qu'il faut situer le présent ouvrage et en examiner les avancées scientifiques et éventuels apports tout en s'assurant qu'ils ne se limitent pas au seul effet d'annonce. En réalité, ces nouvelles recherches concernent les tracés gravés sur des pièces d'architecture majoritairement issues de sites d'époque romaine, dans Rome et sa région (Ostie et Tivoli). Les témoins techniques étudiés se trouvent tant sur les

faces cachées que sur les parements et leur modénature. Notons que les pièces ornées de décors sculptés (feuilles d'acanthé, rinceaux, bas-reliefs divers) ne représentent qu'une faible partie du corpus constitué de 143 blocs, presque tous en marbre. Les tracés sont présentés sous la forme de fiches individuelles et classés dans deux grandes catégories : les lignes de guidage de la taille dites "*tracciati di esecuzione*" (ou TE, représentées par 62 pièces) et les lignes de repère pour l'assemblage dénommées "*tracciati di montaggio*" (TM, soit 81 unités). La méthodologie de l'étude consiste à diviser chaque fiche en cinq rubriques qui concernent respectivement : 1. la situation topographique du lieu de découverte (site et position architecturale) et l'ambiance chronologique générale de celui-ci (essentiellement le Haut-Empire) ; 2. la classification du tracé (TE ou TM) et de son support (bases, colonnes, chapiteaux, corniches...), le matériau (126 éléments de marbre contre 11 exemplaires de travertin, 3 de tuf, 1 de granite et 2 de brique), sa description (position, morphologie et géométrie), la largeur de son incision et l'instrument de sa réalisation (pointe, compas et ciseau) et les éventuels commentaires particuliers, notamment sa fonction, souvent sous la forme d'hypothèses ; 3. les observations qui regroupent des aspects généraux comme la présentation d'autres particularités plus larges sur l'élément architectural et le bloc ainsi que des commentaires complémentaires sur le tracé ; 4. le cas échéant, une chronologie plus précise de l'objet ; 5. une bibliographie abrégée concernant les publications antérieures sur le bloc. Une importante remarque s'impose : l'étude de tracés présuppose des illustrations bien adaptées au sujet, notamment en matière de géométrie. Pourtant, seulement huit dessins, dont un seul dû aux auteurs, accompagnent les fiches. En contrepartie, on compte 598 clichés noir et blanc (quatre en moyenne par tracé). Mais leur quantité est inversement proportionnelle à leur qualité informative. Outre un format moyen très réduit (environ 6 x 4 cm), les possibilités de corrections sélectives de l'image numérique ne sont pas suffisamment exploitées, notamment les contrastes, pour que ces documents jouent pleinement leur rôle tandis que sur certains clichés, il est difficile d'identifier le tracé étudié. Les auteurs ont essayé de compenser ce défaut iconographique en multipliant les vues : vue d'ensemble de l'élément dans son contexte, vue générale du bloc, vue de la seule face avec le tracé, doublage de celle-ci avec les vestiges du tracé renforcés d'un trait régulier numérique. En règle générale, le tracé est totalement invisible sur l'avant-dernier cliché qui aurait pu être avantageusement remplacé par un dessin complet de l'élément, en privilégiant sa face avec le tracé. Ainsi, lorsqu'un tracé est trop lacunaire, cas le plus fréquent, sa reconstitution graphique – en pointillé si elle est présentée à titre d'hypothèse – aurait été plus efficace que la grisaille d'un cliché. Cette catégorie de dessin démonstratif fait encore plus cruellement défaut dans le chapitre final intitulé "*Geometria e cantieri*" (p. 201-214), lequel est totalement dépourvu d'illustrations. Même si le recenseur ne remet ici nullement en cause la capacité des auteurs à extraire un maximum d'informations géométriques de ces tracés et à en exposer les interactions avec le chantier, il aurait apprécié que ces réflexions aient été accompagnées de dessins explicatifs, comme le veut la règle dans cette discipline. Si l'on revient au texte et, en premier lieu, au titre de l'ouvrage, son intitulé permet de s'attendre à une étude générale des tracés de chantier d'époque romaine dans l'Empire. En réalité, l'ouvrage recouvre un espace beaucoup plus restreint et un traitement de l'information qui s'apparente surtout à un catalogue de tracés limité à la

région de Rome, essentiellement consacré à des éléments en marbre. Ce matériau est d'ailleurs présenté sans nuance, comme si tous les marbres étaient techniquement identiques. Pourtant, même sans l'aide d'illustrations polychromes, plusieurs variétés sont reconnaissables sur les clichés, notamment diverses brèches (ex. p. 57, 59, 182...). Le préciser dans les fiches aurait enrichi les données et surtout les réflexions sur les techniques de taille mais aussi sur la qualité et la conservation des tracés. Rappelons, entre autres choses, que la pointe à tracer et le compas à pointes sèches ne rayent pas de la même manière les diverses clastes d'une brèche polygénique qui opposent aux outils et aux altérations des résistances propres très variables. Une remarque comparable concerne la pauvreté ou, plus souvent, l'absence de précision sur le traitement technique des surfaces constituant le support des tracés (face pointée, gradinée, ciselée, sciée, polie...). Non seulement, le résultat de la gravure est différent selon le degré de finition de la pierre mais sa caractérisation permettrait de situer la phase de confection du tracé dans une étape plus précise de l'élaboration du bloc. On regrettera également l'absence de signalisation et de commentaires sur d'éventuelles marques lapidaires plus ou moins proches du tracé, comme sur la base TM II.1. 24 (p. 101). D'une manière plus générale, trop isoler l'étude des tracés de la description et de l'analyse des divers stades techniques du travail sur un même bloc réduit forcément la compréhension du processus général de sa conception, de sa taille et de sa mise en œuvre. On reconnaîtra néanmoins l'intérêt des informations contenues dans ce choix d'éléments architecturaux de Rome et sa région, notamment au titre de base de données comparative. Espérons que les lacunes et les imperfections soulignées ici seront au moins partiellement prises en compte dans de prochaines publications et que les réflexions seront alors plus approfondies, comme semblent l'annoncer les auteurs dans leur conclusion.

Jean-Claude BESSAC

William VAN ANDRINGA, *Pompéi. Mythologie et histoire*. Paris, CNRS Éditions, 2013. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 319 p., nombr. ill. Prix : 29 €. ISBN 978-2-271-07048-7.

Voici un petit livre tout à fait original. En effet, ce n'est pas le nième guide de visite du site de Pompéi ni une vie quotidienne comme il en existe en plusieurs langues. C'est une *histoire* de Pompéi, précise et rigoureuse, racontée d'après les textes et l'archéologie. On peut en suivre les épisodes, des légendes mythologiques à l'ensevelissement de 79 de notre ère, appuyés sur les textes et les inscriptions, et, autant qu'il est possible, sur les données archéologiques décrites à la lumière des dernières fouilles et interprétations. La complémentarité est exemplaire. Pour la conquête romaine par exemple, seul un passage de Tite-Live (IX, 38) rend compte de la tentative de 310 qui se solda par un échec. Et c'est de la chute de Nocera, un peu à l'intérieur des terres, en 308 que l'on doit déduire la conquête effective de la région. Pourtant c'est bien en ce début du IV^e siècle que l'on voit apparaître dans la cité samnite les premières traces de romanisation qui la transforma peu à peu en ville romaine, dotée de tous les appareils urbanistiques requis, bien avant sa colonisation de 89 a.C. C'est sur le terrain, dans les bâtiments, que l'on mesure la conquête que les textes ne précisent pas. De même au moment de la colonisation-punition due à Sylla en raison de la résistance de Pompéi dans les rangs de l'armée des alliés, c'est dans le

déterminées par les charges viagères du prêtre et du thespiode. S'y ajoutent deux groupes, les mémoriaux les plus anciens, pour lesquels la pratique d'enregistrement des charges viagères n'était pas encore systématique, et les fragments non datables. Le second volume est constitué d'une concordance avec les éditions précédentes, de plusieurs *indices* (noms et mots grecs figurant dans les inscriptions, sources anciennes citées dans les différents chapitres de synthèse et index général) et par de nombreuses illustrations (cartes, plans du sanctuaire, clichés, estampages et croquis des textes, classés en fonction de leur répartition géographique dans le sanctuaire). Ce travail, qui force l'admiration, fera date. Espérons qu'une version cartonnée de l'ouvrage paraîtra également pour lui accorder la place la plus durable qui soit sur les rayons de nos bibliothèques.

Aude BUSINE

Marie-Hélène MARGANNE & Bruno ROCHETTE (Ed.), *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain : l'apport des papyrus latins*, Actes de la Table Ronde internationale (Liège, 12-13 mai 2011). Liège, Presses universitaires de Liège, 2013. 1 vol. 241 p. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA, 2). Prix : 30 €. ISBN 978-2-87562-022-4.

L'ouvrage, de facture soignée, constitue les actes d'une table ronde qui a réuni à Liège, autour de chercheurs belges, des spécialistes de papyrologie venus d'Allemagne, d'Italie et de Finlande. Il s'inscrit dans une problématique très actuelle, celle des phénomènes induits par la coexistence de langues différentes au sein d'un même espace, qui intéresse au premier chef la linguistique (« bi- » et « multilinguisme »), mais aussi et plus largement l'ensemble des sciences humaines. Alain Martin retrace fort opportunément (p. 33-35) l'apparition des termes « multicultural » (1941) et « multiculturalism » (1965) dans le monde anglophone, et de « multicultural » et « multiculturalisme » en français (1971), en soulignant la dimension originellement politique et engagée du concept. Sous un titre général et ambitieux qui inclut du reste le *digraphisme*, domaine spécifique et moins exploré, se cache une double thématique, corrélée, qui peut servir de pierre de touche à l'étude générale des bilinguismes antiques : les papyrus latins (comme l'indiquent le sous-titre et la publication dans la collection *Papyrologica Leodiensia*) et la situation linguistique de l'Égypte gréco-romaine qu'ils révèlent. Dans ce dernier domaine, très fréquenté depuis une quarantaine d'années et qui connaît actuellement un renouvellement des approches, il s'agissait de proposer une réflexion globale qui rende compte des avancées de la recherche (p. 17). L'entreprise pourrait être perçue comme un « effet de l'air du temps » (p. 33, 35), si elle ne s'inscrivait dans une double tradition propre à l'Université de Liège, et dans la perspective d'un double projet en cours : d'une part, la mise à jour, débutée en 2008 par le *Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire* (CEDOPAL), de l'œuvre fondatrice de Robert Cavenaille, le *Corpus Papyrorum Latinarum* (CPL, 1958), en relation avec le programme d'extensions de la Base de données papyrologiques Mertens-Pack (catalogue et bibliographie accessibles en ligne) ; et d'autre part, l'élaboration, amorcée depuis 2009, dans le cadre du Département des Sciences de l'Antiquité, d'une bibliographie critique sur le bilinguisme grec-latin, dans la tradition des études sur le bilinguisme initiées par Michel Dubuisson à partir de 1980. Beaucoup moins nombreux que les papyrus grecs, les papyrus latins,

tant littéraires que documentaires, ont encore beaucoup à apporter dans des domaines comme la codicologie, la paléographie, la sociolinguistique, l'histoire des langues, en particulier celle du latin dit « vulgaire et tardif », rebaptisé (p. 16) en *NLNL*, « nouveau latin non littéraire », à la suite de J. Clackson et G. Horrocks (2007). – L'ouvrage rend hommage à la mémoire de Paolo Radiciotti, paléographe reconnu, spécialiste du digraphisme, disparu le 12 avril 2012. Il comprend dix contributions complétées par une bibliographie d'environ 400 rubriques et un jeu d'index. La première partie, introductive, est consacrée à la présentation du volume et des projets en cours. Bruno Rochette (« Papyrologie latine et bilinguisme gréco-latin : des perspectives nouvelles », p. 11-20) propose un aperçu général du matériel papyrologique, en insistant sur l'importance qu'il présente pour la connaissance de la langue latine, de son écriture, et de ses interactions avec le grec. Marie-Hélène Marganne (« Le CEDOPAL et les papyrus latins : pour une mise à jour du *Corpus Papyrorum Latinorum* de Robert Cavenaile », p. 21-30) retrace un historique très circonstancié des différentes étapes de l'entreprise, de ses méthodes et de ses objectifs. Alain Martin (« Réflexions d'un bibliographe », p. 31-35) témoigne de la montée en puissance des problématiques liées à la coexistence des langues dans les travaux des papyrologues des quarante dernières années, et tout particulièrement depuis la fin des années 1970, parallèlement à la diffusion du concept de multiculturalisme. Le secteur du bilinguisme gréco-latin, auquel s'intéresse plus spécifiquement Nathan Carling (« Une bibliographie critique relative au bilinguisme grec-latin », p. 37-40), témoigne d'une semblable croissance exponentielle des études au cours des quarante dernières années. Depuis 1811, qui paraît être la date de la plus ancienne publication relative au bilinguisme antique, ce sont près de 1800 notices que regroupe la bibliographie critique en cours de constitution, dont la partie concernant le bilinguisme grec-latin en Égypte et dans les papyrus est déjà disponible en ligne. Les six contributions suivantes, qui constituent le cœur de l'ouvrage, sont regroupées sous la rubrique « Bilinguisme et digraphisme ». Dans la continuité de ses travaux antérieurs, Johannes Kramer (« Les glossaires bilingues sur papyrus », p. 43-56) propose, après une remise en contexte sur la situation linguistique de l'Égypte, une utile typologie des glossaires bilingues, égyptien-grec et gréco-latin, illustrée de morceaux choisis, qui met en valeur deux traditions, populaire (conversation courante) et érudite (enseignement), correspondant à deux niveaux d'étude de la langue latine. Paolo Radiciotti (« Digrafismo nei papiri latini », p. 57-69) étudie divers types de papyrus bilingues, littéraires (Virgile, Cicéron), grammaticaux et bibliques et s'interroge sur la spécificité de leur écriture, à la croisée des traditions graphiques grecque et latine. Sa démarche paléographique s'inscrit dans une vaste fresque historique et culturelle, marquée par des idées fortes. Marco Fressura (« Tipologia del glossario virgiliano », p. 71-116) propose une étude, riche et précise, des éditions bilingues de l'*Énéide* de Virgile (IV^e-VI^e s.). Il en dresse l'inventaire et s'intéresse tout autant à leurs aspects formels, codicologiques (dimension et structure des pages, écriture, présentation en lignes et en colonnes, support, correspondances entre les textes latin et grec), qu'aux processus de lemmatisation et de compilation, avec les sélections et les erreurs qu'ils entraînent. Il s'interroge également sur les modalités de leur utilisation, en relation ou non avec le texte originel de Virgile. Dans une perspective paléographique novatrice, Maria Chiara Scappaticcio (« *Lectio* bilingue, bilinguismo della *lectio*. Sull'accentuazione grafica nei papiri

latini: sondaggi dai *PNess*. II 1 et 2 », p. 117-138) procède à une analyse minutieuse de la nature et de la fonction des signes graphiques (doubles points, signes horizontaux, accents, etc.) que présentent deux papyrus de Virgile d'origine palestinienne, en les confrontant aux doctrines sur l'accent développées dans les traités grammaticaux latins. Ces signes graphiques, parfois introduits fautivement et par des mains successives, constituaient des indices précieux d'aide à la lecture à haute voix. Ils posent le délicat problème des rapports entre la quantité vocalique, le timbre et l'accent (en particulier pour les voyelles *e* et *o*, cf. p. 134). Il pourrait être intéressant de confronter ces données avec celles recueillies par Pierre Flobert (1989 et 1990) sur les *apices* et les *I longae* dans l'épigraphie de Gaule (cf. P. Flobert, *Grammaire comparée et variétés du latin*, Genève, 2014, p. 475-492). Gabriel Nocchi Macedo (« Bilinguisme, digraphisme, multiculturalisme : une étude du *Codex Miscellaneus* de Montserrat », p. 139-167) propose pour la première fois une étude globale d'un livre « instrument », hétéroclite et bilingue, du IV^e siècle, dont les sept composantes, latines (*Catilinaires* de Cicéron, psaume liturgique, poème sur le mythe d'Alceste, vie de l'empereur Hadrien) et grecques (recueil de prières et liste alphabétique de 2368 mots à usage sténographique), auxquelles s'ajoute un dessin à sujet mythologique, ont jusqu'ici fait l'objet de publications séparées. Il en décrit le contenu et les caractéristiques formelles, paléographiques et linguistiques, tout en s'interrogeant sur les conditions de production et d'utilisation du Codex. Le copiste (une seule main pour l'ensemble) était manifestement plus à l'aise avec le grec qu'avec le latin. Cet ouvrage informel, à la croisée de la tradition profane gréco-romaine et du christianisme, était manifestement un instrument d'étude, et il doit provenir d'une communauté religieuse ou d'une école chrétienne d'Égypte, où se côtoyaient le grec, le latin et le copte. Pour finir, dans une perspective socio-linguistique, Hilla Halla-Aho (« Bilingualism in Action: Observations on Document Type, Language Choice and Greek Interference in Latin Documents and Letters on Papyri », p. 169-181) dresse une typologie des papyrus bilingues en s'interrogeant sur les critères qui ont motivé le choix de l'une ou l'autre langue, en fonction de la nature, officielle ou privée, du document, et du contexte énonciatif. On retiendra le rôle joué par la *constitutio Antoniniana* dans les documents relatifs à la citoyenneté, ainsi que la distinction entre « interférence » et « convergence ». – Si l'ouvrage trouve sa cohésion dans le révélateur que constitue la papyrologie latine pour l'histoire linguistique de l'Égypte gréco-romaine, par la diversité des approches qu'il propose et des documents qu'il analyse, il nous entraîne toutefois dans des directions multiples qui donnent un aperçu de la richesse et de la complexité des données. Remercions M.-H. Marganne et Br. Rochette d'avoir croisé leurs disciplines respectives et mis à notre disposition cet ouvrage au contenu stimulant, qui apporte des études précises et d'utiles synthèses, et ouvre surtout de belles perspectives sur deux sciences en plein essor et renouvellement. Les papyrologues, codicologues, paléographes, les historiens et les linguistes ainsi que tous les amateurs de culture antique y trouveront de nouvelles pistes à explorer. Frédéric BIVILLE

Joseph MÉLÈZE MODRZEJEWSKI, *Loi et coutume dans l'Égypte grecque et romaine*. Varsovie, University Press, 2014. 1 vol. 17 x 23,5 cm, XIV-381 p. (THE JOURNAL OF JURISTIC PAPYROLOGY. Suppl., 21). Prix : 85 €. ISBN 978-83-938425-0.

charnière des III^e et IV^e siècles. L'intérêt de cette étude réside dans l'analyse comparative avec d'autres lieux de culte similaires implantés dans la partie militarisée de la cité. Ils illustrent le maintien du polythéisme jusque dans les premières décennies du V^e siècle. La contribution de N. Paridaens et P. Cattelain, écrite avec la collaboration de St. Genvier, à propos du sanctuaire rural de Matagne-la-Grande, s'inscrit dans la même perspective. Fait particulier, le site religieux semble être construit au Bas-Empire *ex nihilo*. Si cette hypothèse est actuellement privilégiée, l'existence d'un temple antérieur totalement arasé et nettoyé ne peut être écartée. Ce chapitre s'achève sur le regard jeté par J.-M. Doyen sur la question de l'utilisation des monnaies comme témoins chronologiques de l'histoire des sanctuaires. La carte de répartition des lieux de culte actifs durant l'Antiquité tardive entre Seine et Meuse démontre une vie religieuse encore intense dans cette région entre 364 et 402. Le troisième chapitre de l'ouvrage expose une série de bilans régionaux selon un schéma géographique progressant du sud-est vers le nord-ouest de la Gaule. Si l'avancée de la recherche archéologique diffère d'une région à l'autre, les premiers résultats, basés sur des faits exploitables, sont assez homogènes et révèlent une situation contrastée. Si une large majorité de sanctuaires s'éteignent dans le courant du III^e siècle, il subsiste cependant des espaces religieux fréquentés au Bas-Empire, et rares sont ceux faisant l'objet d'une réoccupation pour les besoins du culte chrétien. L'analyse portant sur l'évolution des sanctuaires, jusque-là soumise à des sites établis dans les provinces gauloises et des Germanies, est appliquée, dans le quatrième chapitre, à Rome, dans l'article de V. Mahieu, et à la Bretagne insulaire, dans celui de S. Esmonde Cleary. Ces deux contributions mettent en lumière, par leur démarche comparative, deux traits essentiels du polythéisme du Bas-Empire confronté à la christianisation : la lenteur de progression de l'hégémonie de la religion chrétienne à Rome et le déclin particulièrement tardif des cultes polythéistes sur les terres d'outre-Manche, qui ne s'opère qu'à partir du V^e siècle. Enfin, la contribution de Th. Creissen fait office de conclusion et soumet à un regard critique les récits hagiographiques. L'image d'une conversion systématique des sanctuaires en églises ou d'une destruction courante des temples par les chrétiens véhiculée par ces textes est désormais bien loin. Rares sont en effet les lieux de culte polythéiste à être réinvestis et cette réhabilitation succède souvent à une période d'abandon. Finalement, ce colloque fait la démonstration de toute la complexité des phénomènes susceptibles d'intervenir dans l'évolution des sanctuaires tardifs et définit sans aucun doute le cadre dans lequel il convient désormais d'inscrire ces recherches.

Erika WEINKAUF

Birgitte Secher BØGH (Ed.), *Conversion and Initiation in Antiquity. Shifting Identities-Creating Change*. Francfort, Peter Lang, 2014. 1 vol. 311 p. (EARLY CHRISTIANITY IN THE CONTEXT OF ANTIQUITY, 16). Prix : 62,95 €. ISBN 978-3-631-65851-2.

Depuis 1933, la plupart des ouvrages traitant de la conversion religieuse partent de la définition donnée par Arthur D. Nock, sans la critiquer. Ce volume édité par B. Secher Bøgh, docteur travaillant sur les cultes à mystères à l'université d'Aarhus, vient renouveler les points de vue dans la mesure où le prisme d'A. D. Nock y est

fortement nuancé, de façon à présenter un panorama plus large des formes de conversion, notamment à travers l'étude des pratiques d'initiation. Cet ouvrage est le fruit du colloque qui s'est réuni en décembre 2012 à Ebeltøft au Danemark et qui a réuni des historiens, des archéologues et des théologiens, qui ont appliqué les outils de l'histoire sociale aux sources antiques. L'introduction (p. 9-23) rédigée par l'éditrice du volume rappelle que l'analyse d'A. D. Nock – en différenciant la conversion de l'adhésion – a conduit plusieurs générations de chercheurs à distinguer la conversion au christianisme de l'adhésion aux cultes à mystères. Les quinze contributeurs démontrent que les pratiques d'initiation permettent largement de dépasser la partition traditionnelle de Nock. Néanmoins, si les articles sont classés par thèmes dans la table des matières, ces thématiques disparaissent dans le volume. Le premier thème intitulé *The Choice: reasons, motivations and results* (p. 25-76) met l'accent sur les aspects sociaux de la conversion, s'attachant principalement à découvrir les interactions qui ont animé l'individu dans son processus de transformation. L'article de B. Bøgh dépasse les préjugés tenaces qui entourent le culte bachique – selon lesquels les initiés seraient attirés par l'eschatologie et l'abus d'alcool – et démontre que non seulement les adeptes du culte dionysiaque sont unis par des valeurs communes, mais aussi que les initiés sont soumis à un processus qualifié de *soft conversion* car leur vie ne connaissait pas de transformation. Alors que Tertullien considérait que la conversion au christianisme entraînait un bouleversement identitaire, Éric Rebillard affirme que les chrétiens d'Afrique ajoutaient leur *christianness* – leur qualité d'être-chrétien – à leurs autres identités dans leur vie quotidienne. Dès lors, si le christianisme joue un rôle dans la vie des croyants, l'identité chrétienne est soumise à la concurrence d'autres identités. Jan N. Bremmer montre qu'A. D. Nock a complètement oublié les fondements sociaux de la conversion, ayant modelé son propos sur la conversion paradigmatique de Paul de Tarse. Pour étayer sa démonstration, J. Bremmer se fonde sur les *Actes apocryphes* qui présentent non des conversions théologiques, mais des conversions où l'interaction sociale avec les autres chrétiens et l'identité de l'individu jouent un rôle majeur, rappelant ainsi le rôle fondamental de l'intégration progressive dans la communauté, par l'éducation et donc l'initiation. Le deuxième thème, *Agency and Agent: The Context of Decision* (p. 77-134), vise à déterminer les facteurs qui ont contribué au processus de transformation – dépassant complètement le principe de la conversion théologique – de ceux qui se convertissent ou qui entrent en phase d'initiation. L'article de Jakob Engberg met au jour les rôles assignés aux agents humains et divins qui apparaissent dans les écrits apologétiques du II^e siècle, afin de démontrer que la conversion normative était déjà décrite comme un processus à travers les intermédiaires qui apparaissent dans ces récits. En conséquence, J. Engberg affirme que les auteurs antiques ne se limitaient pas à des exemples de conversion exemplaire comme celles de Paul de Tarse ou d'Augustin d'Hippone. En effet, il rapproche les auteurs antiques des modernes en mettant en évidence les interactions sociales qui figurent dans ces récits. La contribution proposée par Nicholas Marshall consiste à mettre en œuvre le concept de « conversion ontologique » pour mieux intégrer les interactions sociales au processus de conversion, afin de donner aux groupes religieux et à l'idéologie une place centrale dans le processus de conversion. Cette conversion ontologique tend à redonner au sujet une place centrale, en lui permettant de s'épanouir davantage à travers son identité renforcée. En étudiant l'apostasie à travers un

prisme individuel et collectif, Zeba Crook présente un autre regard sur ce sujet. Il explique que dans une société fondée sur la primauté de la collectivité, ceux qui condamnent les apostats le font au nom de la défense de communauté, mais que cette démarche fait d'eux des intermédiaires de l'apostasie. Parallèlement, l'apostasie se fonde sur la recherche individuelle d'indépendance à l'égard du groupe, impliquant le rejet d'une tradition. La troisième partie est intitulée *The Change: the nature of the reorientation* (p. 135-201) et s'attache à définir les caractéristiques de la « réorientation de l'âme », et des changements qu'elle entraîne, reprenant la définition initiale de la conversion élaborée par A. D. Nock. L'article de Carmen Cvetković revisite la conversion d'Augustin d'Hippone, telle qu'elle était interprétée par A. D. Nock, et propose de l'analyser comme un processus de longue durée, hypothèse davantage en adéquation avec l'œuvre de l'évêque d'Hippone. Luther H. Martin évalue les évolutions qu'ont connues les rites d'initiations aux cultes à mystères, en appliquant les sciences cognitives à l'étude des religions, et en démontrant que ces cultes ont d'abord été mal appréhendés, notamment sur la question de l'exclusivisme. L. H. Martin démontre que cette problématique relève avant tout de la période d'étude, s'appuyant sur le culte éleusinien. Il ajoute que les changements qui apparaissent dans ces rites sont moins religieux que sociaux, précisant que ce sont moins les rites que les initiés qui se transforment. Kate Cooper et James Corke-Webster proposent un article étudiant les conflits familiaux dans les récits de conversion, esquisant une étude comparative entre l'Antiquité et l'époque contemporaine britannique. Ils se livrent à une comparaison entre les *Actes de Paul et de Thècle* et *Maps for Lost Lovers*, ces deux récits relatant l'opposition d'une jeune femme envers sa mère au sujet d'un mariage arrangé, le premier ayant lieu dans l'Antiquité et le second dans la Grande-Bretagne actuelle. L'article de Radcliffe G. Edmonds III propose une relecture du concept de rite d'initiation, critiquant le modèle du « rite de passage » élaboré par Arnold van Gennep, en s'appuyant sur la liturgie du culte de Mithra. Il parvient à démontrer que de nombreux rites de passage sont en réalité des rites de purification. Enfin, le dernier thème est intitulé *Education: instructing and guiding the convert* (p. 203-285) et interroge à nouveaux frais la notion d'éducation et ses souches pour mieux comprendre la conversion et l'initiation. Anders-Christian Jacobsen évalue l'influence de l'enseignement catéchuménique du IV^e siècle – à partir de ceux d'Augustin d'Hippone et de Cyrille de Jérusalem – sur la formation de l'identité chrétienne et la transformation des convertis, démontrant ainsi que l'objectif était bien de remodeler l'identité de la communauté chrétienne et des individus chrétiens. Per Bilde démontre que l'éducation religieuse n'est pas propre au christianisme car on en trouve également des traces dans les religions polythéistes, notamment dans les cultes à mystères, même si le catéchuménat chrétien est plus long que les rites d'initiation des religions polythéistes. Roger Beck démontre que l'initiation au culte de Mithra est à la fois une expérience et une instruction. Elisabetta Abate cherche à découvrir quelle forme d'instruction relie le judaïsme rabbinique à la conversion, ce qui lui permet de mettre en évidence que seuls deux passages des sources tardo-antiques rabbiniques sont consacrés à l'éducation des convertis. Ils doivent être instruits pendant la procédure formelle de conversion, ne prévoyant pas d'instruction supplémentaire pour les convertis, probablement car elle aurait exclu les illettrés. Enfin, Tobias Georges démontre l'importance de la philosophie au I^{er} siècle, avant et

après la conversion au christianisme, à travers les exemples des apologistes Justin et Tatien. Chaque contribution de cet ouvrage remet en question les propos d'A. D. Nock, contribuant ainsi à renouveler la question, notamment en comparant les religions anciennes sans hiérarchiser les religions monothéistes et polythéistes.

Ariane BODIN

María Paz DE HOZ, *Inscripciones griegas de España y Portugal (IGEP)*. Madrid, Real Academia de la Historia, 2014. 1 vol. 612 p. (BIBLIOTHECA ARCHAEOLOGICA HISPANA, 40). Prix : 75 €. ISBN 978-841506968-3.

Le volume publié par María Paz de Hoz propose un corpus épigraphique des inscriptions en langue grecque retrouvées à l'intérieur des territoires nationaux de l'Espagne et du Portugal actuels, que ces textes aient été gravés sur place, ou introduits dès la période antique depuis d'autres régions du monde méditerranéen. Les *IGEP* embrassent une période chronologique très vaste, qui va des graffites du VII^e s. a.C. (par ex. n° 337) aux inscriptions tardo-antiques juives et chrétiennes, et même byzantines (par ex. n° 481). Par son ampleur et par son exhaustivité revendiquée, ce travail a vocation à mettre à jour et à dépasser les *corpora* épigraphiques précédents, qui ne portaient que sur un site, une région, ou qui excluaient certaines catégories d'inscriptions (p. 16). Il a également pour ambition (p. 9) de compléter la somme historique d'Antonio García y Bellido, *Hispania Graeca*, Barcelone, 1948, qui faisait peu de cas des sources épigraphiques. La grande spécialiste de la présence grecque en Espagne qu'est M. P. de Hoz a depuis de nombreuses années consacré ses recherches à ces sujets et ce corpus, à n'en pas douter, fera date. L'introduction (p. 13-28) offre un état de la question clair et très utile sur les études épigraphiques et historiques portant sur la présence grecque dans la Péninsule ibérique, suivi d'une présentation des divers types de supports inscrits. Une bibliographie abondante et à jour (essentiellement en espagnol) est proposée pour chaque thème. Le corpus lui-même comprend 499 entrées (hors appendices), dont 61 sont des inscriptions inédites. Il commence avec les inscriptions d'Emporion, principale colonie grecque sur le sol hispanique fondée vers 540 a.C., dont les fouilles ont fourni la quantité de textes la plus importante. La suite du cheminement se veut globalement géographico-chronologique (p. 14), suivant des découpages correspondant aux divisions administratives des deux États modernes. Le corpus est suivi de trois appendices (lettres grecques isolées dans des textes latins, textes de provenance douteuse, et faux), qui ne comprennent qu'une quinzaine d'entrées. Des *indices* variés et très fournis complètent le volume et permettent de retrouver une inscription à partir de n'importe laquelle de ses caractéristiques (p. 583-607). Leur richesse rendra de grands services, mais on regrettera néanmoins l'absence d'un index des inscriptions jusque-là inédites. Enfin, la carte de la Péninsule ibérique permettant de situer les lieux des trouvailles (p. 608) est extrêmement précieuse, d'autant plus quand il s'agit de localités modernes peu importantes et peu connues. Les *IGEP* sont guidées par un souci d'exhaustivité constant, et réunissent des inscriptions figurant sur tout type de support matériel : pierres, mosaïques, légendes peintes, plombs inscrits et *instrumenta* divers. Habituellement absents des corpus traditionnels, les graffites inscrits sur céramique ont été ici inclus.

ressources, bien placée sur la route transméditerranéenne, est capable de se concevoir comme suffisamment forte pour lutter contre le Macédonien, puis au III^e siècle, être encore un État vivant, à qui l'idéologie de la royauté hellénistique rend une nouvelle modernité. Il faudra l'alliance des Romains, des Macédoniens, des Pergaméniens et des Achéens pour venir à bout de ce petit État. Bel exemple de résistance tout de même.

Jacqueline CHRISTIEN

J.G. MANNING (Ed.), *Writing History in Time of War. Michael Rostovtzeff, Elias Bickerman and the "Hellenization of Asia"*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 153 p., 4 fig. n./b. (ORIENS ET OCCIDENS, 24). Prix : 38 € (broché). ISBN 978-3-515-10948-2.

Le volume d'historiographie que nous présentons ici comporte sept chapitres et deux appendices ; il est doté d'une bibliographie (p. 136-145) et d'un index (p. 146-153). Il est issu d'un événement scientifique qui s'est tenu en novembre 2011, lorsque Pierre Briant a donné la quatrième conférence annuelle de la série « Michael I. Rostovtzeff Lecture » à l'Université de Yale. Le volume reflète les échanges qui ont eu lieu durant deux journées et qui touchent à deux « géants » des Sciences de l'Antiquité, Michael Rostovtzeff (1870-1952), qui termina sa carrière à New Haven précisément, et Elias Bickerman (1897-1981), qui avait été l'élève du premier. La trajectoire personnelle et intellectuelle des deux hommes, comme le souligne J.G. Manning, dans son introduction (chapitre 1, p. 7-11), fut durement touchée par la guerre et l'exil, de sorte que leurs travaux portant sur l'Antiquité doivent se lire au miroir d'un présent tourmenté et fécond à la fois. La période hellénistique, en particulier, avec le *new deal* qui la caractérise était particulièrement « bonne à penser » pour ceux que les mutations du début du XX^e siècle, sur le plan politique, économique, social, culturel et religieux, interpellaient. À bien des égards, donc, ce volume est exemplaire d'une démarche qui considère que toute histoire, fût-elle tournée vers Alexandrie ou Jérusalem, vers Athènes ou Tyr, au lendemain des conquêtes d'Alexandre, est foncièrement contemporaine. L'identité juive de Bickerman, les racines russes de Rostovtzeff laissent en effet une profonde empreinte dans la manière dont ils ressaisissent les enjeux du passé, même si l'un comme l'autre sont passés par le moule, combien prestigieux et marquant, de l'*Altertumswissenschaft* allemande. C'est autour du concept d'« hellénisation » que le volume est construit, dans la perspective du dialogue entre Rostovtzeff et Bickerman. Un des points forts du livre est précisément, au chapitre 3, la réédition du *review article* portant sur la synthèse de Rostovtzeff (*Social and Economic History of the Hellenistic World*, 1941), rédigé par Bickerman pour la revue *Renaissance* en 1944-1945, une revue dans laquelle, en 1943, Rostovtzeff avait publié un article sur le thème de l'hellénisation. L'effet de dialogue est donc judicieusement restitué dans le volume, dont la lecture est très enrichissante. La question de l'hellénisation s'avère en tout cas cruciale pour l'œuvre des deux historiens ; elle trouve aussi des échos dans le vécu de ces deux exilés contraints à faire l'expérience d'une acculturation difficile, suite à une guerre. Pierre Briant, qui a récemment revisité, dans sa synthèse sur *Alexandre des Lumières* (2012), la pensée des historiens, philosophes ou moralistes des XVII^e-XVIII^e siècles quant aux boule-

versements, positifs et négatifs, induits par la conquête gréco-macédonienne du Proche-Orient, propose, dans l'essai inaugural (p. 15-31), une analyse de l'intersection entre les analyses de Rostovtzeff et Bickerman, ainsi que de l'impact du contexte politique et de leur vécu sur la manière dont les deux savants ont écrit l'histoire de l'hellénisation du Proche-Orient. On ne s'étonnera pas de voir apparaître, dans le débat, le nom de Franz Cumont, puisque les fouilles de Doura-Europos, menées conjointement par Rostovtzeff et le savant belge, furent en quelque sorte la « palestine » dans laquelle Rostovtzeff testa bien des hypothèses destinées à prendre toute leur ampleur dans sa magistrale synthèse de 1941. C'est là qu'il prit toute la mesure de la complexité de ce qu'il appelle « *the big problem, the eternal problem* » (Briant, p. 23), c'est-à-dire la manière dont la culture grecque et la culture orientale sont entrées en contact. Or, à l'époque où Rostovtzeff et Bickerman s'efforcent d'éclairer ces processus, l'antinomie entre Occident et Orient, entre l'Europe et l'Asie, terre de colonisation, reste vive. Le présent stimule donc la réflexion sur l'Antiquité et pousse les deux savants, par le biais de comparaisons parfois audacieuses, à moderniser les termes de la question, au risque de l'anachronisme. Jusqu'à quel point, en effet, l'impérialisme britannique ou français, porteur d'« européanisation », peut-il être considéré comme une matrice pour penser celui des Macédoniens et des Grecs ? Pierre Briant expose très bien la complexité d'un dossier dans lequel le poids des illusions et désillusions, la part de l'émotionnel et du vécu sont considérables, d'autant que ce qui semble en jeu, c'est le destin des civilisations. Le chapitre 3 (p. 33-43) repropose donc le texte de Bickerman intitulé « *The Europeanization of the Classical East. A propos of the book by Michael Rostovtzeff* », paru dans *Renaissance* en 1944-1945, dans une autre période de guerre que celles que Rostovtzeff avait connues précédemment. Ce texte est tout à fait passionnant, qui n'hésite pas à parler, par exemple, de *State Socialism* pour l'Égypte lagide du III^e siècle av. J.-C. ; Bickerman pose les questions avec acuité, en partant du présent : « We are loathed from Casablanca to Canton, and the Orientals do nothing but dream of ridding themselves of our civilization, having borrowed from us the technique and art of war. How can we explain this attraction of Hellenism, this persistence of Europeanisation in the ancient Orient where even Buddha is Hellenised » (p. 40). Il termine sur le même ton paradoxal et dramatique à la fois : « May we nurse the hope that, if the barbarians emerging from the Germanic universities succeed in destroying our civilisation, its humanitarian ideals will be defended by a Vietnamese and that the memory of Racine will be preserved in Timbuctoo? ». Le chapitre 4, dû à M. Stolper (p. 45-61), revient sur des échanges épistolaires familiaux avec Bickerman et évoque ses difficultés pour émigrer aux États-Unis, le comparant avec celles de Leo Oppenheim. Ces documents ouvrent une fenêtre sur la précarité dans laquelle vivaient les savants juifs obligés de quitter l'Autriche ou l'Allemagne. Dans le chapitre 5 (p. 63-70), J. Collins revient, après la splendide biographie intellectuelle de Bickerman par Albert Baumgarten, sur la question de l'identité juive de l'auteur de *The God of the Maccabees*. Sous le titre « *The Cosmopolitan Jew and the Allure of Zion* », il cerne l'apport de Bickerman au judaïsme, tout en utilisant Rostovtzeff, pour qui ces questions sont très marginales, comme révélateur des choix opérés par le premier. Il montre bien que Bickerman met hellénisme et judaïsme en tension, mais ne les oppose pas nettement, comme on l'a trop souvent écrit. Du reste, ces deux

« visages » de l'époque hellénistique cohabitaient subtilement dans l'existence même de Bickerman. De fait, M.D. Gygas éclaire, dans le chapitre 6 (p. 71-87), les multiples identités de Bickerman. Sa Russie natale, l'Allemagne qui l'a formé, la France et les États-Unis qui l'ont accueilli, et Israël, la patrie ancestrale, chacune avec leur culture respective, ont contribué à forger une personnalité complexe et paradoxale (Bickerman n'apprit jamais l'hébreu, tout en travaillant si intensément sur le judaïsme !), versatile et encore profondément insaisissable, empreinte d'une *mêtis* qui n'est pas pour peu dans la fascination que le personnage continue d'exercer sur nous, par-delà ses œuvres. L'analyse de son parcours biographique et de sa production scientifique montre qu'il a su combiner diverses identités, en jouer et les faire évoluer, jusqu'à la destruction de ses archives personnelles, question de brouiller définitivement les pistes ! C'était cependant sans compter avec l'extraordinaire perspicacité d'Albert Baumgarten, auteur d'une magnifique biographie intellectuelle de Bickerman parue en 2010 et du chapitre final du livre (p. 90-119) : « Rostovtzeff and Bickerman on Hellenization: a Comparison and Contrast », l'un des plus brillants du volume. La comparaison entre les deux itinéraires, les publications, les idées, les hypothèses s'avère très fructueuse. Proches et différents à la fois, Rostovtzeff et Bickerman ont en commun ce souci d'inscrire le passé dans le présent, et vice versa, dans un contexte, celui de l'entre-deux-guerres et de la Deuxième Guerre mondiale, qui vit les identités se cristalliser, les enjeux s'exacerber, renforçant l'impression que, comme à l'époque hellénistique, deux blocs s'affrontaient dans une relation inévitable, féconde, mais asymétrique. Néanmoins, là où Rostovtzeff, devenu part intégrante de l'*establishment* académique américain, défend l'hypothèse d'un amalgame culturel « organique » sous la bannière de l'hellénisme – le dialogue avec Cumont sur ces questions apporte un éclairage absolument décisif –, Bickerman, demeuré plus marginal dans son pays d'accueil et étranger à sa culture, souligne la fragmentation culturelle perdurante, l'absence de véritable synthèse et le maintien d'un rapport de force entre dominants et dominés. Si ce livre mérite le détour, c'est non seulement parce qu'il apporte un éclairage très suggestif sur l'histoire et l'historiographie de l'époque hellénistique, mais c'est aussi parce que, à travers les cas de Rostovtzeff et Bickerman, il interroge les manières de « faire de l'histoire » : appréhender le passé par le présent, questionner les dynamiques culturelles à travers les expériences personnelles, écrire l'histoire en tension avec le vécu de l'historien. Signalons encore que l'appendice A (p. 121-127) propose un texte inédit de Rostovtzeff intitulé « Adventures of a College Professor » qui éclaire ses relations avec le contexte russe et Bickerman, tandis que l'appendice B (p. 128-134) contient un texte autobiographique dans lequel Rostovtzeff décrit sa carrière académique et qui fut envoyé à son collègue japonais R. Awano en 1940 pour être traduit en japonais. Dans le dernier paragraphe, Rostovtzeff souligne le fait qu'en dépit de la fragmentation de ses champs d'intérêt, tout cela est *organiquement* connecté et forme un tout logique. Le livre édité par J.G. Manning est une réussite ; il montre tout l'intérêt qu'il y a à relier l'historien à l'histoire qu'il écrit, le passé au présent qui fournit des grilles de lecture, bref à pratiquer des va-et-vient analogiques qui enrichissent notre compréhension des faits et des hommes.

Corinne BONNET

relève qu'un seul titre en italien et un seul titre en français (si l'on ne tient pas compte du *Cicéron* de P. Grimal mentionné dans sa version allemande). On cherche en vain les noms d'Alain Michel, de Carlos Lévy (pour ne citer qu'eux). Dans un ouvrage sur la vie de Cicéron, on s'étonne de ne pas voir figurer le remarquable instrument de travail qu'est la *Cronologia ciceroniana* de N. Marinone et E. Malaspina (Rome-Bologne, 2004²). Même dans le domaine de la recherche germanophone, certaines omissions peuvent surprendre, comme celle du livre de P. L. Schmidt sur le *De legibus* (*Die Abfassungszeit von Ciceros Schrift über die Gesetze*, Rome, 1969) ou celle des travaux de W. Görler. En dépit de ces réserves, il convient de saluer cette réédition d'un ouvrage fondamental, qui s'accompagne d'intéressants compléments.

François GUILLAUMONT

Pierre RENUCCI, *Marc Antoine. Un destin inachevé entre César et Cléopâtre*. Paris, Perrin, 2015. 1 vol. 560 p. Prix : 26 €. ISBN 978-2-262-03778-9.

Cette nouvelle biographie du triumvir se situe sans ambages dans le registre de la vulgarisation. En attestent les explications fournies par l'auteur sur des notions élémentaires de la République romaine et de son histoire au I^{er} siècle a. C. n. ou les nombreuses allusions à la République française qui trahissent sa volonté de s'adresser à un lectorat français (p. 155, 379 et 457). L'ouvrage prend ainsi place à côté de ceux de Eleanor G. Huzar, *Mark Antony: A Biography*, Minneapolis, 1978 ; de François Chamoux, *Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*, Paris, 1986 ; de Paul M. Martin, *Antoine et Cléopâtre. La fin d'un rêve*, Paris, 1990 ; de Giusto Traina, *Marco Antonio*, Rome – Bari, 2003 ; de Monique Jallet-Huant, *Marc Antoine : généralissime, prince d'Orient et acteur dans la chute de la République romaine*, Charenton-le-Pont, 2009 et de Helmut Halfmann *Marcus Antonius*, Darmstadt, 2011 (pour ce dernier, voir AC 81 [2012], p. 494-496), pour nous limiter aux titres les plus récents. À quand la prochaine biographie de Marc Antoine ? Il y a là certainement matière à une étude de son historiographie moderne. Sans rentrer dans les détails, les deux principaux axes sur lesquels se construisent ces biographies consistent en une sorte de réhabilitation du personnage et en l'explication de sa politique orientale. L'ouvrage de P. Renucci rentre tout à fait dans ce cadre. Au milieu de ce foisonnement bibliographique se distingue non pas une biographie de Marc Antoine, mais une étude prosopographique de ses partisans menée par Marie-Claire Ferrière, *Les partisans d'Antoine (des orphelins de César aux complices de Cléopâtre)*, Bordeaux, 2007. Si l'ouvrage de P. Renucci n'apporte pas de nouveaux éclairages – ce n'est pas là son objectif –, il livre cependant une bonne introduction à la vie de Marc Antoine, retracée suivant la chronologie des événements. On salue la volonté de l'auteur de replacer le personnage à sa juste place en faisant prendre conscience des divers biais qui en déforment la perception, notamment la propagande d'Octavien. Le portrait brossé est celui d'un *uir* généreux et prodigue, mais accordant trop facilement sa confiance, celui d'un *dux* expérimenté et rusé mais trop audacieux, enfin, celui d'un *triumvir* animé par le projet d'une « dynastie romano-égyptienne » (p. 460, 546) appelée à régner sur un Empire à vocation universelle. Mais coupé de l'Occident et de la Péninsule italique, le triumvir échoue dans son projet. P. Renucci fait reposer ce

projet sur l'analyse de la réorganisation orientale opérée par Marc Antoine entre 37 et 34 a. C. n. ainsi que sur la portée géopolitique de la cérémonie alexandrine en 34 a. C. n. Le sous-titre de l'ouvrage *un destin inachevé entre César et Cléopâtre* est d'ailleurs susceptible d'y trouver son explication. Marc Antoine, le césarien, fonde sa légitimité dans les traces du dictateur assassiné, mais à la différence d'Octavien, y intègre sa relation avec Cléopâtre VII Philopator. Il reprend le projet d'une campagne parthique, remplace César dans la couche de la reine lagide, reconnaît Ptolémée XV comme le véritable fils de César, lequel est renommé Césarion ; enfin, il propose aux problèmes suscités par l'extension de l'*imperium romanum* sur l'ensemble du bassin méditerranéen la solution d'un pouvoir calqué sur les traditions monarchiques hellénistiques et la promesse d'un renouveau culturel assuré par Dionysos. P. Renucci possède une excellente plume et narre la succession des événements de façon à les mettre en perspective et à en restituer l'importance historique. Cependant, son style quelque peu journalistique pêche en confinant parfois à l'anachronisme désinvolte. On déplore ainsi le recours aux termes de « chambre » (p. 113) pour désigner le Sénat, de « ville universitaire [...] à la pointe de la médecine » (p. 303) pour désigner Rhodes, de « groupe parlementaire » (p. 113), de « capital » (p. 112), de « guerres internationales » (p. 110), ou à des concepts comme ceux de propagande, de classe moyenne, d'opinion publique ou de censure augustéenne, pour lesquels des prolégomènes auraient été les bienvenus. Le propos est réfléchi et rigoureux mais pas exempt de petites erreurs factuelles éparses ; ainsi, et à titre d'exemple, à propos des ides de mars 44 a. C. n. : « Sur le chemin, tous criaient qu'ils avaient tué un roi, un tyran, et l'un d'eux agitait au bout d'une lance un *pileus*, ce bonnet phrygien dont on coiffait traditionnellement les esclaves qu'on affranchissait, et qui deviendra plus tard l'emblème révolutionnaire bien connu » (p. 155). P. Renucci commet ici l'erreur, devenue très classique depuis le XVIII^e siècle, de confondre le *pileus* et le bonnet phrygien qui sont deux choses différentes. À ce sujet, on renverra à B. Richard, *Les emblèmes de la République*, Paris, 2012, p. 41-75. De même, une confusion chronologique entrave la compréhension des événements de la fin de l'année 44 a. C. n. Marc Antoine quitte Rome pour Brindes non pas le 9 novembre (p. 221), mais le 9 octobre (Cic., *Fam.* 12, 23. : *A. D. VII Id. Oct. Brundisium erat profectus obuiam legionibus Macedonicis quattuor...*). Enfin, une petite maladresse heuristique fait passer les *Res gestae diui Augusti* pour le résumé de l'autobiographie perdue d'Auguste (p. 541-542), ce qu'elles ne peuvent être au sens strict, le *De uita sua* s'achevant avec la guerre contre les Cantabres en 25 a. C. n. (Suét., *Aug.* 2, 85). En définitive, l'ouvrage de P. Renucci constitue une lecture plaisante, reposant non pas sur un étalage d'érudition historiographique, mais quasi exclusivement sur les sources à travers le regard d'un politologue-historien. P. Renucci replace avec justesse chaque événement dans le cours de l'histoire de la République finissante. Il se situe ainsi dans la ligne tracée par R. Syme interprétant les tumultueuses péripéties du I^{er} siècle a. C. n. comme une révolution qui trouve son aboutissement dans le Principat élaboré par Octavien-Auguste, évinçant un rival au « destin inachevé ».

Loïc BORGIES

suivent le catalogue proprement dit constituent des exemples d'utilisations auxquelles se prête la *Bibliotheca Homerica Langiana*. Glen Most retrace l'histoire d'Argos, le chien d'Ulysse, fournissant de celle-ci une interprétation moderne, qu'il confronte à celles qui peuvent être déduites de traductions figurant dans la collection Lang. De son côté, David Wray aborde la querelle des Anciens et des Modernes en France et en Angleterre, ce qui lui permet de revisiter les traductions de l'*Illiade* publiées dans ce contexte par Anne Dacier (C5), Ozell (B8), Houdar de la Motte (C6) et Alexander Pope (B9). Admirablement conçu et illustré (photos de nombreuses pages de titre, de quelques pages du texte grec, de gravures incorporées dans l'un ou l'autre ouvrage), ce livre rendra d'éminents services non seulement à tous ceux qui s'intéressent à Homère, mais aussi aux spécialistes de la bibliographie matérielle. Ces derniers regretteront toutefois que le soin mis à rassembler de façon condensée un maximum de renseignements n'ait pas poussé les responsables des rubriques à leur fournir systématiquement tous les éléments qu'ils attendent de la description matérielle, d'un livre, en particulier le nombre total de pages (ou de folios), en distinguant celles qui sont numérotées de celles qui ne le sont pas. De même, ils ne manqueront pas de constater que les références bibliographiques, certes abondantes, n'en sont pas moins lacunaires : ils s'étonneront notamment de ne pas trouver de mention du livre de Philip Young cité ci-dessus et de ne pas disposer de l'énoncé du titre complet du dictionnaire biographique de Peter G. Bietenholz & Thomas B. Deutscher, *Contemporaries of Erasmus: A Biographical Register of The Renaissance and Reformation*, 3 vol., Toronto, 1985-1987, dont plusieurs articles sont mentionnés. Par ailleurs, il eut été opportun de regrouper ces références dans une bibliographie générale. L'arbre ne doit cependant pas cacher la forêt : ces omissions sont peccadilles face à l'ampleur de la documentation mise en œuvre et à la clarté de l'agencement. Ce livre ouvre de nouvelles pistes dans des domaines variés : on lui souhaite par conséquent une large diffusion, conforme à ses mérites.

Monique MUND-DOPCHIE

Nigel G. WILSON, *De Byzance à l'Italie. L'enseignement du grec à la Renaissance*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 300 p. (L'ÂNE D'OR, 48). Prix : 29 €. ISBN 978-2-251-42058-5.

Cet ouvrage, selon l'auteur lui-même, constitue la suite de *Scholars of Byzantium* paru en 1983. D'abord publié en 1992, il sort maintenant en traduction française, grâce aux bons soins du Père Henri Dominique Saffrey. Son objectif est d'étudier les étapes et les effets de la culture grecque longtemps perdue. Nigel G. Wilson structure son propos en quatorze chapitres qui brossent chronologiquement l'évolution de l'enseignement du grec à la Renaissance en Europe occidentale, jusqu'à la mort d'Alde Manuce et Marc Musuros (1517). Au-delà du défi que constitue pareille entreprise, l'auteur reconnaît lui-même qu'il s'agit ici d'une ébauche, tant la matière à traiter est importante. Après avoir rappelé les débuts du grec en Italie avec Leonzio Pilato, l'auteur s'attarde sur l'arrivée de Manuel Chrysoloras à Florence en 1397 pour y enseigner le grec. La publication de sa grammaire grecque est un moment clé dans l'enseignement du grec en Italie. D'autres grands personnages sont évoqués : Leonardo Bruni, Guarino Guarini, Francesco Barbaro, pour arriver à Giovanni

Aurispa, qui ramena une importante collection de manuscrits grecs lors de son second voyage en Grèce. Nigel G. Wilson souligne ensuite l'importance de l'école de Vittorino da Feltre à Mantoue qui « combinait une bonne éducation classique avec un enseignement des beaux-arts comme la musique, le chant, le dessin et même la culture physique quotidienne » (p. 71). Les chapitres suivants s'attachent à des personnalités de premier plan, comme le cardinal Bessarion, et à la naissance des académies dont celle d'Alde Manuce à Venise. L'auteur étudie aussi l'action du pape Nicolas V qui voulait constituer une bibliothèque latine complète, y compris les textes grecs traduits en latin. N. G. Wilson brosse ensuite le tableau de l'enseignement du grec à Florence à l'époque de Laurent le Magnifique, avec des professeurs d'origine grecque, comme Démétrios Chalcondyle et Jean Lascaris. L'ouvrage se termine par un long chapitre consacré à Venise, en s'attardant en particulier sur la maison d'édition fondée par Alde Manuce et sa collaboration avec le savant crétois Marc Musuros. Selon son propre aveu, l'auteur affirme dans sa préface qu'il s'agit d'un survol ; il attise ainsi notre curiosité et notre souhait d'en découvrir plus, tant il paraît en effet difficile d'explorer en profondeur un sujet aussi étendu dans une monographie. L'ouvrage est néanmoins assez détaillé et permet à la fois une approche globale et une étude déjà relativement approfondie du sujet. Par ailleurs, le sous-titre parle de l'enseignement du grec, mais Nigel G. Wilson traite plutôt de l'expansion, du rayonnement et de la transmission du grec en Occident ; partant, il étend son propos à l'impression et aux commentaires des textes grecs, évoquant également la perception du platonisme et de l'aristotélisme aux débuts de la Renaissance. L'enseignement du grec est donc à juste titre replacé dans un contexte plus vaste. De plus, les citations grecques et latines sont traduites, ce qui permet un accès plus aisé à ceux qui ne maîtrisent pas (suffisamment) ces deux langues, ou au lecteur pressé. Les notes de bas de page vont à l'essentiel, ce qui n'empêche pas l'auteur de les émailler de nombreuses références, mais parfois vieilles. On lit ainsi à plusieurs reprises des expressions un peu malheureuses : par exemple, « une lettre de Barbaro, récemment publiée » (p. 55) en 1983... En effet, l'ouvrage de N.G. Wilson date de 1992, mais sa traduction de 2015. Fort heureusement, quelques références sont actualisées et des ouvrages plus récents ont été ajoutés. De même, on regrettera l'absence d'une bibliographie sélective, ce qui est le cas également dans d'autres ouvrages de la même collection. Enfin, quatre index viennent compléter le volume : un index des auteurs anciens, un index des auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance, un index des manuscrits et un index général. En résumé, l'étude de N. Wilson, qui s'adresse à un vaste public, est bien plus qu'un simple survol : elle constitue une introduction détaillée et très bien documentée aux débuts l'enseignement du grec en Italie.

Élie BORZA

Irene FAVARETTO & Alessandra MENEGAZZI (Ed.), *Un museo di antichità nella Padova del Cinquecento. La raccolta di Marco Mantova Benavides all'Università di Padova*. Rome, Giorgio Bretschneider Editore, 2013. 1 vol. XII-229 p., 2 fig., LXXVIII pl. (COLLEZIONI E MUSEI ARCHEOLOGICI DEL VENETO, 47). Prix : 160 €. ISBN 978-88-7689-278-3.

Mais, pour claires que sont les explications fournies (encore un très utile tableau), les auteurs ont entretenu une certaine confusion, p. 25, en titre de l'inscription C, en indiquant « Hermaïskos VI descendant d'Hermaïskos... » (cf. le grec Ἑρμαῖσκος [ἐ] | ζάκως Ἑρμαῖσκο[υ]). Si la traduction suit en apparence le grec de près, elle ne rend pas justice à leur explication des successions homonymiques. En effet, Hermaïskos descendant de six Hermaïskos est en réalité Hermaïskos VII. La traduction du texte (p. 26) renchérit avec « Hermaïskos VI Kléainétos (?), descendant d'Hermaïskos », cependant que le commentaire, p. 27, donne « Hermaïskos VII, stratège du territoire etc. ». Il n'était en outre pas utile de mettre un ? après Kléainétos qui n'est évidemment qu'un pseudonyme, sans la mention courante ὁ καί. Quelques imperfections mineures, enfin, ponctuent le cours de l'ouvrage, sans gravité pour la plupart, mais plus déconcertantes pour d'autres (*Devil is in the details!*). À la page 58 et n. 153, au sujet de l'affaire des Crétois de Milet, le territoire où ils avaient été installés par les Milésiens est désigné Hyrbanis alors qu'il s'agissait de l'Hybandis. Je m'interroge par ailleurs sur le lien entre la présence « probable » (p. 58) d'un anthroponyme d'origine crétoise – Chénôn – et le fait que cela « s'explique sans doute en raison de l'introduction de Crétois chassés de Myonte » (*ib.*). On n'a en réalité aucune idée de ce qu'il advint des Crétois de Milet à la suite de leur éviction, par les Magnètes, du territoire où ils avaient été installés par les Milésiens et de la fin de non-recevoir qu'ils se virent imposer par leur patrie d'origine en Crète, à ceci près qu'ils sont absents de l'épigraphie milésienne postérieure. Il faut se garder de suggérer des hypothèses peu fondées, car celles-ci prennent parfois racine dans la *communis opinio* à tel point qu'il est ensuite difficile de les en déloger. – Le codirecteur de l'ouvrage *Geographica Historica* (Bordeaux, 1998) n'est pas G. Cournillon, mais bien P(atrick) Counillon (p. 67, n. 6) et l'éditeur de tant de recueils pour le projet épigraphique du Packard Humanities Institute est bien D(onald) F. McCabe et non D. MacCabe (p. 67, n. 9 et 68, n. 13). À cet égard, une bibliographie eût été certainement utile. – À la page 103, peut-on dire de candidats à l'éponymie qui n'étaient ni divins, ni impériaux qu'ils étaient « normaux » (les guillemets des auteurs) ? Je ne le pense pas ; ils étaient simplement locaux. Le caractère critique de ce compte rendu est davantage lié à la loi du genre qu'à l'appréciation que je me suis faite de l'excellent opuscule de Th. Boulay et A.-V. Pont ; il demeurera longtemps utile et est assurément susceptible d'inspirer d'autres études du genre. Comme les Robert l'ont si souventes fois pratiqué et comme les auteurs le démontrent ici à merveille, l'étude du matériel épigraphique fournit à l'historien d'innombrables possibilités en même temps qu'elle ouvre, au détour de chaque mot, de chaque ligne, des fenêtres sur des questions précises de la vie et du fonctionnement des sociétés grecques hellénistiques et impériales. À l'instar des travaux de J. et L. Robert, cette agréable collection d'études et d'excursus mérite d'être lue, non pas seulement consultée.

Patrick BAKER

Jean-Louis FERRARY, *Les mémoriaux de délégations du sanctuaire oraculaire de Claros, d'après la documentation conservée dans le Fonds Louis Robert (Académie des Inscriptions et Belles Lettres)*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 2 vol. 656 p. et 259 p. (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, 49). Prix : 150 €. ISBN 978-2-87754-307-1.

Les deux volumes ici recensés étaient très attendus et ce depuis que l'on sait que Jean-Louis Ferrary s'est vu confier par Glen W. Bowersock en 2002 la publication du corpus des inscriptions des délégations des cités clientes de l'oracle de Claros. L'auteur a hérité de la documentation conservée dans le Fonds Louis Robert, constituée des carnets, dossiers et nombreux estampages réunis par Jeanne et Louis Robert. J.-L. Ferrary rend ici un bel hommage au couple d'épigraphistes, qui ont préparé jusqu'à leur disparition la publication de ce que Louis Robert avait proposé d'appeler les « mémoires de délégations ». Ce corpus unique et exceptionnel est composé de 431 inscriptions, dont certaines étaient restées inédites. Il s'agit de textes, tous grecs, gravés dans le sanctuaire même et enregistrant les noms des pèlerins envoyés officiellement par leur cité pour consulter l'oracle durant les deuxième et troisième siècles de notre ère. Ces délégations étaient dirigées par un ou plusieurs théopropes et souvent composées de jeunes choristes masculins et féminins ainsi que de chorèges, pédonomes et autres accompagnateurs. Avant le détail de la délégation, chaque inscription est datée par le magistrat éponyme de Colophon, à savoir le prytane, suivi par les noms des différents membres du clergé clarien, à savoir ceux du prêtre et du thespiode, nommés à vie, ainsi que ceux du prophète et éventuellement du (ou des) secrétaire(s), qui changeaient chaque année. Le lecteur comprendra dès lors facilement l'intérêt de ce corpus extraordinaire, non seulement pour la compréhension du fonctionnement du sanctuaire, puisqu'il nous livre les noms et fonctions du personnel oraculaire, mais aussi pour les lumières qu'il apporte à la connaissance des nombreuses cités d'où venaient les délégués. Le travail fourni par J.-L. Ferrary est à la hauteur de nos espérances. Outre l'édition des mémoires en tant que tels, l'auteur fournit en exergue une analyse de tous les apports de ces textes à la science historique et philologique (certains chapitres reprennent des résultats déjà publiés dans des articles, notamment dans *BCH* 2005 et 2008). Après une courte introduction générale sur le sanctuaire, J.-L. Ferrary retrace dans le chapitre I (p. 7-17) l'histoire de la découverte des mémoires et passe en revue les publications partielles qui ont vu le jour depuis 1880, notamment celles de Th. Macridy, Ch. Picard et bien entendu L. Robert. Le chapitre II (p. 19-23) rappelle brièvement les principes fondateurs du classement chronologique des mémoires qui préside à la numérotation du corpus. Ce classement est rendu possible grâce à la mention de la magistrature éponyme de Colophon. Pour la période concernée, la charge de prytane était le plus souvent exercée par Apollon, et ses prytanies étaient fort heureusement numérotées (de 46 à 150 dans ce corpus), ce qui permet une chronologie relative. S'intercalent 23 prytanies de mortels, parfois datées de manière absolue grâce à des ères civiques ou provinciales et, dans de rares cas, grâce à des proconsuls. Ensuite, le caractère viager des postes de prêtre et thespiode permet d'organiser la chronologie autour d'une suite de prêtres et de thespioles. Disposant de l'ensemble de la documentation, J.-L. Ferrary est à même de résoudre le casse-tête que constitue la chronologie de ces inscriptions (voir la liste chronologique des prytanes de Colophon connus par les mémoires proposée aux p. 74-82). Le chapitre III (p. 25-37) est consacré à la distribution topographique des mémoires dans le sanctuaire, illustrée utilement par les plans reproduits aux p. 126-128 du second volume. La grande majorité des textes conservés a été retrouvée dans quatre zones du sanctuaire, à savoir les propylées, la « voie sacrée », sur et aux alentours du temple d'Apollon et dans la zone des autels. Les textes ont été gravés

massivement sur des supports préexistants, comme des bases de statues érigées en l'honneur de magistrats romains, ou encore les degrés, stylobate, façade, cella et tambours de colonnes du temple. Cette pratique de gravure des mémoriaux a disparu aussi mystérieusement qu'elle est apparue, sans que l'on puisse justifier cet abandon par un manque de place, dans la mesure où, à côté des zones envahies par les mémoriaux, certaines en sont dépourvues. Le chapitre IV (p. 39-71) analyse longuement les multiples apports de ces mémoriaux en matière d'onomastique, qu'elle soit grecque et/ou romaine. Notons brièvement que la majorité des membres des délégations avaient un nom grec, mais qu'un grand nombre d'entre eux jouissaient de la citoyenneté romaine et par conséquent possédaient aussi une onomastique romaine. La situation se complique encore puisque certains délégués grecs, qui ne possédaient pourtant pas la citoyenneté romaine, avaient emprunté des noms d'origine latine, signe de l'intégration des cités grecques au monde romain. Les milliers de noms enregistrés constituent une aubaine pour le spécialiste et lui permettent tantôt de confirmer des hypothèses, tantôt de découvrir de nouvelles pratiques ou encore de rejeter des opinions qui avaient longtemps prévalu, notamment sur la formation des noms après Caracalla. L'important chapitre V (p. 73-131) envisage tout ce que le dossier des mémoriaux peut nous apprendre sur le sanctuaire clarien, son personnel, son organisation et ses cérémonies. Aux p. 74-82, J.-L. Ferrary dresse un tableau très utile des fastes du sanctuaire, classant les équipes de dignitaires (prêtre, thespiode, prophète et secrétaires) dans l'ordre chronologique fourni par la mention du prytane, tantôt divin, tantôt humain. Suivent une étude des dignitaires et de leurs fonctions, puis une analyse prosopographique du dossier (avec plusieurs arbres généalogiques), révélant les différentes familles qui se partageaient les charges. La deuxième partie du chapitre V s'intéresse à la clientèle de l'oracle, essentiellement formée de cités anatoliennes qui fournissent la très grande majorité des textes et dont certaines témoignent d'une remarquable fidélité (notamment Chios, Phocée, Laodicée du Lycos et Héraclée de la Salbakè, qui semblent avoir fréquenté le sanctuaire pratiquement chaque année) – pour la répartition géographique des cités clientes, voir les cinq cartes établies par F. Delrieux aux p. 121-125 du second volume. Notons que figurent aussi parmi les cités clientes de l'oracle un nombre important de colonies romaines et de (re)fondations impériales. L'analyse du corpus permet ensuite à J.-L. Ferrary de consacrer plusieurs pages aux pratiques de l'hymnodie (en effet, de nombreuses cités envoyaient des chœurs d'enfants), et finalement à la consultation même de l'oracle et des *mystèria* qui lui étaient liés. Le chapitre VI (p. 133-182) met en lumière l'apport du dossier des mémoriaux à notre connaissance des cités consultantes, surtout à celle de leurs magistratures et autres fonctions officielles jusque-là méconnues, notamment les charges liées à l'encadrement des enfants. Les différentes cités clientes y sont passées en revue selon un ordre géographique. Le chapitre VII (p. 183-193), enfin, fait la synthèse des phénomènes observés en matière d'orthographe et de grammaire, qui, au-delà des mégravures, fournissent des informations inédites sur les usages propres à l'Asie Mineure impériale. La seconde partie du premier tome (p. 195-654) contient la publication du corpus des mémoriaux à proprement parler. Les 431 inscriptions y sont numérotées de 1 à 416, compte tenu des fragments notés *bis* ou regroupés sous un même numéro, selon un ordre chronologique (et non par cité comme Louis Robert projetait de le faire). Les textes sont regroupés en 16 périodes

déterminées par les charges viagères du prêtre et du thespiode. S'y ajoutent deux groupes, les mémoriaux les plus anciens, pour lesquels la pratique d'enregistrement des charges viagères n'était pas encore systématique, et les fragments non datables. Le second volume est constitué d'une concordance avec les éditions précédentes, de plusieurs *indices* (noms et mots grecs figurant dans les inscriptions, sources anciennes citées dans les différents chapitres de synthèse et index général) et par de nombreuses illustrations (cartes, plans du sanctuaire, clichés, estampages et croquis des textes, classés en fonction de leur répartition géographique dans le sanctuaire). Ce travail, qui force l'admiration, fera date. Espérons qu'une version cartonnée de l'ouvrage paraîtra également pour lui accorder la place la plus durable qui soit sur les rayons de nos bibliothèques.

Aude BUSINE

Marie-Hélène MARGANNE & Bruno ROCHETTE (Ed.), *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain : l'apport des papyrus latins*, Actes de la Table Ronde internationale (Liège, 12-13 mai 2011). Liège, Presses universitaires de Liège, 2013. 1 vol. 241 p. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA, 2). Prix : 30 €. ISBN 978-2-87562-022-4.

L'ouvrage, de facture soignée, constitue les actes d'une table ronde qui a réuni à Liège, autour de chercheurs belges, des spécialistes de papyrologie venus d'Allemagne, d'Italie et de Finlande. Il s'inscrit dans une problématique très actuelle, celle des phénomènes induits par la coexistence de langues différentes au sein d'un même espace, qui intéresse au premier chef la linguistique (« bi- » et « multilinguisme »), mais aussi et plus largement l'ensemble des sciences humaines. Alain Martin retrace fort opportunément (p. 33-35) l'apparition des termes « multicultural » (1941) et « multiculturalism » (1965) dans le monde anglophone, et de « multicultural » et « multiculturalisme » en français (1971), en soulignant la dimension originellement politique et engagée du concept. Sous un titre général et ambitieux qui inclut du reste le *digraphisme*, domaine spécifique et moins exploré, se cache une double thématique, corrélée, qui peut servir de pierre de touche à l'étude générale des bilinguismes antiques : les papyrus latins (comme l'indiquent le sous-titre et la publication dans la collection *Papyrologica Leodiensia*) et la situation linguistique de l'Égypte gréco-romaine qu'ils révèlent. Dans ce dernier domaine, très fréquenté depuis une quarantaine d'années et qui connaît actuellement un renouvellement des approches, il s'agissait de proposer une réflexion globale qui rende compte des avancées de la recherche (p. 17). L'entreprise pourrait être perçue comme un « effet de l'air du temps » (p. 33, 35), si elle ne s'inscrivait dans une double tradition propre à l'Université de Liège, et dans la perspective d'un double projet en cours : d'une part, la mise à jour, débutée en 2008 par le *Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire* (CEDOPAL), de l'œuvre fondatrice de Robert Cavenaille, le *Corpus Papyrorum Latinarum* (CPL, 1958), en relation avec le programme d'extensions de la Base de données papyrologiques Mertens-Pack (catalogue et bibliographie accessibles en ligne) ; et d'autre part, l'élaboration, amorcée depuis 2009, dans le cadre du Département des Sciences de l'Antiquité, d'une bibliographie critique sur le bilinguisme grec-latin, dans la tradition des études sur le bilinguisme initiées par Michel Dubuisson à partir de 1980. Beaucoup moins nombreux que les papyrus grecs, les papyrus latins,

trouve une synthèse des conclusions des études antérieures parfois enrichies par des suggestions propres aux auteurs de cette prosopographie. Il n'est donc pas étonnant que certains rhéteurs ou sophistes importants aient des notices plus brèves que des figures qui peuvent apparaître comme plus marginales, mais qui sont importantes du point de vue de cette prosopographie. L'ouvrage, qui rendra certainement des services, est pourvu de dix-sept *stemmata*, d'une bibliographie des sources et d'un index des rhéteurs et sophistes.

Bruno ROCHETTE

Richard GOULET, *Eunape de Sardes. Vies de philosophes et de sophistes*. Texte établi, traduit et annoté par R. G. Tome I. *Introduction et prosopographie*. Tome II. *Édition critique, traduction française, notes et index*, Paris, Les Belles Lettres, 2014. 2 vol. 595 p. et XIX-381 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉ DE FRANCE). Prix : 135 €. ISBN 978-2-251-00592-8.

La publication des deux tomes consacrés aux *Vies de philosophes et de sophistes* d'Eunape de Sardes par Richard Goulet est le résultat de plus de quarante années de travail. L'auteur ne livre pas seulement ici une nouvelle édition critique du texte grec, accompagnée d'une nouvelle traduction française, de notes, d'une bibliographie et d'un index (tome II), mais aussi un important premier volume intitulé « Introduction » qui constitue en réalité une véritable monographie sur Eunape et son œuvre. Le premier chapitre du tome I est consacré à une reconstitution de la biographie d'Eunape, connue uniquement par les informations fournies dans ses œuvres. R. Goulet propose tout d'abord une nouvelle chronologie des événements qui ont marqué la vie de cet auteur, notamment en remettant en cause l'équivalence trop souvent admise entre les indications d'âge en nombre cardinal et celles données en nombre ordinal. Selon R. Goulet, Eunape serait né à Sardes en 349 (et non en 345/6 comme généralement accepté) et mort à une date inconnue, après l'âge de 65 ans. R. Goulet propose de dater de 364, après donc la disparition de l'empereur Julien, et non en 362 comme on l'a souvent écrit, l'arrivée d'Eunape à Athènes, qui s'y rendit pour étudier auprès du philosophe Prohérésius. Cette chronologie basse invalide l'interprétation qui liait ce séjour athénien au renouveau de l'hellénisme sous Julien et à la place que l'empereur apostat accordait aux lettres classiques et aux intellectuels « païens ». Le chapitre II intitulé « Les œuvres littéraires d'Eunape » concerne en grande partie l'autre œuvre majeure d'Eunape, à savoir l'*Histoire universelle* (p. 35-95), connue uniquement sous une forme fragmentaire. R. Goulet justifie ces développements par la complémentarité des deux ouvrages, qui témoigne bien de l'unité du projet littéraire d'Eunape. Ensuite, R. Goulet présente brièvement (p. 95-102) les *Vies de philosophes et de sophistes*, leur datation (pendant les dernières années du IV^e ou au tout début du V^e siècle), les sources utilisées par Eunape (essentiellement ses souvenirs et le résultat de ses propres enquêtes). L'analyse de l'œuvre en tant que telle est développée dans les chapitres III, XV et XVI, respectivement consacrés à l'entreprise historiographique d'Eunape (p. 103-123), qui révèle la portée morale de ce dernier tout en soulignant le désintérêt de l'auteur pour les événements et la chronologie ; à sa langue et son style (p. 395-437) ; et à l'histoire du texte (p. 439-487). Dans les chapitres IV à XIV, l'auteur propose une analyse socio-historique de l'ouvrage qui dépasse largement le

projet éditorial généralement proposé par la Collection des Universités de France. Le chapitre IV (p. 125-157) introduit la « micro-société » des intellectuels païens dont Eunape parle dans son œuvre. Alors que ces portraits contiennent peu de détails historiques ou prosopographiques, ils constituent, dans la présentation qu'en fait leur auteur, un témoin de la condition sociale des intellectuels et du contexte culturel dans lequel ils évoluaient. Sans justifier ses critères de sélection, Eunape a retenu neuf philosophes, dix sophistes et cinq médecins, tous issus de la partie orientale de l'Empire et des couches aisées de la société. Ces intellectuels ont vécu, à l'exception de Plotin, Porphyre et Jamblique, au IV^e siècle et étaient enseignants dans les grandes cités intellectuelles de l'Empire. Aucun d'entre eux n'est chrétien et R. Goulet les qualifie de « païens » même si ce terme est aujourd'hui fort discuté. Le trait le plus significatif qui se dégage de la lecture des *Vies* est la présence de « successions » poursuivies sur plusieurs générations dans chacun des trois sous-ensembles d'intellectuels. Il apparaît que ces derniers constituent une groupe uniforme, autrefois dominant et désormais menacé, revendiquant des points d'opposition avec d'autres composantes de la société, qu'il s'agisse des masses incultes, des barbares ou des évêques, prêtres et moines, et cultivant des normes et des valeurs communes propres aux élites de l'Empire. Les chapitres V, VI et VII (p. 159-255) sont consacrés aux trois types d'intellectuels auxquels Eunape consacre ses *Vies*, à savoir les philosophes, les sophistes et les médecins. Dans le chapitre VIII (p. 257-273), R. Goulet décrit l'espace géographique qui se dégage en toile de fond de l'ouvrage, et notamment celui des grandes capitales intellectuelles de l'époque, toutes orientales à l'exception de Rome. Les chapitres IX et X (p. 275-334) développent quant à eux l'analyse des origines sociales et de la formation intellectuelle des personnages décrits. Issus de l'« aristocratie sénatoriale » des cités d'Orient, ce groupe d'intellectuels doit son unité à sa culture générale ainsi qu'à sa formation académique, témoins de la persistance de la *paideia* classique. C'est ensuite l'engagement politique de ces intellectuels qui est analysé dans le chapitre XI (p. 295-303), suivi par les relations qu'Eunape entretenait lui-même avec le pouvoir chrétien (chapitre XII, p. 305-334), et enfin par les croyances et pratiques religieuses de ces dernières générations de « païens » (chapitre XIII, p. 335-376), relevant d'une lecture théologique du néo-platonisme. Le chapitre XIV (p. 377-393) synthétise les différentes caractéristiques des personnages décrits (ou plutôt construits) par Eunape et montre comment celles-ci visent, en fin de compte, à dégager l'image du sage idéal. La dernière partie du tome I propose une importante prosopographie (p. 489-585) des noms de personnes mentionnés dans les *Vies*. D'après ce que l'auteur de cette recension a pu en juger, l'édition critique, révisée par Concetta Luna, a été effectuée avec le plus grand soin. La traduction française qui jouxte le texte grec reste le plus fidèle possible au texte original. Enfin, les notes, la bibliographie et deux *indices* (*locorum* et *verborum*) viennent compléter ces deux volumes qui constitueront sans nul doute une référence incontournable non seulement pour ceux qui veulent consulter le texte des *Vies* d'Eunape, mais aussi, de façon générale, pour tous ceux qui s'intéressent au contexte littéraire, social, culturel, politique et religieux dans lequel ont vécu les intellectuels hellénophones au IV^e siècle de notre ère.

Aude BUSINE

A. Laniado (« qui ornera pour moi des bains ? »), comme p. ex. p. 481, l. 5-6, ou encore p. 482, l. 28 pour τὸν ἄρξαντα. Le volume imparti à cette recension ne permet malheureusement pas de rendre compte des introductions et de l'annotation, érudites et très développées. L'association de tant d'érudition à tant de négligence dans la traduction et dans la révision du volume suscite la perplexité et la tristesse.

Catherine SALIOU

Christa GRAY, *Jerome, Vita Malchi*. Introduction, Text, Translation, and Commentary by Chr. G. Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. 365 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : £ 70,00. ISBN : 978-0-19-872372-1.

Ce livre propose une nouvelle édition, une traduction anglaise et un commentaire de la *Vie de Malchos* de Jérôme. L'œuvre, rédigée entre 391 et 393 à Bethléem, avait été conçue comme un exercice destiné à la préparation d'une histoire ecclésiastique. Ce texte bref (environ 2.000 mots) retrace les aventures d'un voyageur originaire de Nisibe que Jérôme aurait lui-même rencontré. Malchos, ayant refusé de se marier, avait fui sa famille et s'était réfugié dans un monastère près d'Antioche pour se consacrer à la vie monastique. Il fut ensuite capturé par des Saracènes qui le contraignirent à vivre en couple avec une autre captive. Les jeunes gens décidèrent de feindre le mariage sans le consommer, afin de respecter leur idéal d'ascétisme et de chasteté. Après que les ravisseurs eurent été mangés par une lionne, les protagonistes terminèrent leur vie l'un dans un monastère, l'autre dans un couvent de vierges. L'abstinence est au cœur de cette biographie moralisante et édifiante, destinée à promouvoir l'idéal ascétique et à enjoindre les générations futures à résister en toutes circonstances aux tentations de la chair. Selon Gray, il faut aussi y voir une tentative plus personnelle de Jérôme pour justifier son intimité avec la veuve Paula. Le texte latin et la traduction anglaise n'occupent que 14 pages du livre. Le texte est dépourvu d'apparat critique, les choix éditoriaux sont repris dans un tableau p. 75-76 puis explicités et justifiés dans le commentaire. Gray estime cependant qu'une nouvelle édition, définitive, reste encore à faire. Dans une longue introduction, Gray fournit une analyse très complète et très claire des différents aspects de la *Vita Malchi*, comme la date de composition et celle de l'action, la valeur historique du récit, le public auquel il était destiné, les buts de l'auteur, les formes littéraires et le style. Gray y passe notamment en revue les nombreux échos et influences des œuvres classiques et chrétiennes. Pour presque chaque phrase, le commentaire reprend les parallèles avec les nombreux auteurs dont dépend Jérôme. Une simple consultation de l'*Index locorum* donnera au lecteur une idée de la richesse de l'intertextualité de l'œuvre. Accompagné d'une riche bibliographie et de plusieurs index, ce livre constitue plus qu'une excellente introduction à la *Vita Malchi*. Il sera aussi d'une grande utilité à tous ceux qui s'intéressent à l'ascétisme et au monachisme, à la culture profane et religieuse des auteurs chrétiens, à la langue latine tardo-antique, et à la formation du genre hagiographique.

Aude BUSINE

Diocletian because he mistook the Vicennalia which marked the beginning of Diocletian's twentieth year for a terminal celebration. Composed as it was some twenty years after Constantine ascended the western throne, but before his death, the *Breviarium* assigns no span of power to him, and can only offer approximate dates of accession and death for those rivals whom he subjected to *damnatio memoriae* (p. 110). If he assigns correct dates to Maxentius, that is because he was writing in Rome, where the facts were both recorded and remembered (p. 86). For this reason, Burgess argues, he does not deserve our confidence when he dates the death of Severus to 207, unopposed and uncorroborated by any other witness (p. 86). Errors, both great and small, abound in the chronology of emperors from Augustus to Caracalla; only when he was picking his way through the labyrinthine records of the epoch from Maximinus Thrax to Carus does he appear to have had a thread that was denied to other historians (p. 102-109). His failure to record the manner of death for any emperor after Carus is a further indication that at this point he was obliged to seek new sources. Overall, where his veracity can be tested, his score is a meagre twenty-five per cent (p. 96). This short but erudite study is completed by four appendices, the first on the causes of error (real or apparent) in Cassius Dio, the second on witnesses to the *Breviarium*, while the third is an edition with the text and the fourth a catalogue of parallel passages. The scholarship is impeccable throughout, and, since this is the kind of book in which a slight lapse in editing can make nonsense of an argument, I am glad to say that I have detected none.

Mark J. EDWARDS

Anja BUSCH, *Die Frauen der theodosianischen Dynastie. Macht und Repräsentation kaiserlicher Frauen im 5. Jahrhundert*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 256 p., 6 fig. n/b. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 237). Prix : 56 €. ISBN 978-3-515-11044-0.

Trente-deux ans après le livre essentiel de Kenneth Holum, *Theodosian Empresses. Women and Imperial Dominion in Late Antiquity*, Berkeley – Los Angeles – Londres (1982), le présent ouvrage propose une nouvelle synthèse sur les femmes de la dynastie théodosienne. Si le livre de K. Holum partait de la figure de Théodose et de ses épouses, puis livrait des mises au point sur certaines femmes de la dynastie avant d'en venir à des chapitres plus spécifiques consacrés à une approche politico-religieuse, le livre d'Anja Busch présente un caractère plus systématique qui complète indéniablement l'enquête de son prédécesseur. La présentation se fait en deux parties principales. Après une introduction de dix pages qui auraient pu mieux faire un état des recherches actuelles sur les impératrices et princesses romaines, une première section (*Die Frauen der theodosianischen Dynastie*) se concentre sur onze femmes (respectivement Ælia Flavia Flaccilla, Galla, Serena, Maria et Thermantia, Ælia Eudoxia, Galla Placidia, Ælia Pulcheria, Ælia Eudocia, Iusta Grata Honoria, Licinia Eudoxia, en dix chapitres inégaux comme l'est aussi la documentation à leur sujet). Chacun de ces chapitres présente l'essentiel de la documentation relative à ces princesses ; mais il aurait pu être utile d'ouvrir ou de clore chacun d'eux par un tableau ou une chronologie, afin de pallier les lacunes des *Römische Kaisertabelle* de D. Kienast qui s'arrêtent avec Théodose : l'occasion a été ainsi perdue de faire aussi de ce livre

un instrument de travail aisément consultable. Si quelques chapitres reprennent ceux qui avaient déjà constitué les chapitres monographiques de K. Holum, il reste à s'interroger sur la notion de « femme de la dynastie théodosienne » et sur les contours du *corpus* humain ainsi retenu. Épouses, sœurs, filles d'empereurs ont été retenues ; mais la notion de dynastie se résume-t-elle à cette ossature ? Les replis de la documentation dévoilent çà et là des parentes un peu plus lointaines (comme Olympias et quelques-unes de ses parentes, liées à Théodose, voir F. Chausson, « La famille du préfet Ablabius », *Pallas* 60 (2002), p. 205-229 ; ou encore les femmes de la famille du tyran Maxime apparenté à Théodose, voir F. Chausson, « Une fête anniversaire dans la Rome de Justinien », dans M. L. Caldelli, G. L. Gregori, S. Orlandi (Ed.), *Epigrafia 2006. Atti della XIV Rencontre sur l'épigraphie in onore di Silvio Panciera*, Rome, 2008, p. 955-974, ou encore l'énigmatique mère de Théodose, pourtant honorée par la propagande officielle, comme en témoigne l'inscription *CIL* VI, 36960, *ILS* 8950 retrouvée sur le Palatin et d'interprétation difficile). La notion de « dynastie » ne va pas de soi, et les seconds rôles contribuent à donner de la profondeur de champ aussi bien au tableau dynastique qu'aux événements. La même faiblesse prosopographique se retrouve dans le traitement de la généalogie de l'impératrice Justine. Alors que le rattachement de cette impératrice à la famille constantinienne avait déjà été postulé par J. Rougé (« La pseudo-bigamie de Valentinien I^{er} », *Cahiers d'histoire* III [1958], p. 5-15 ; « Justine la belle Sicilienne », *Latomus* XXXIII [1974], p. 676-679), A. Busch (p. 36) se contente à ce sujet de citer un article de David Woods, lequel reprend en fait (en la déformant) une hypothèse de Timothy Barnes (que A. Busch paraît ignorer et dont elle attribue la paternité à D. Woods), selon laquelle Justine serait la fille de Crispus fils de Constantin. Or, il a été démontré (Fr. Chausson, « La genealogia dell'imperatrice Giustina », *Rivista di Archeologia Cristiana* 74-2 [1998], p. 538-539 ; et surtout Stemmata aurea : *Constantin, Justine, Théodose. Revendications généalogiques et idéologie impériale au IV^e siècle*, Rome, 2007) que le rattachement de Justine à Crispus par voie de descendance directe est impossible et qu'elle descend plutôt de Jules Constance, demi-frère de Constantin, et de Galla. On a ainsi l'impression que l'information prosopographique n'est pas maîtrisée et que la bibliographie francophone n'est pas connue (les travaux de Gilbert Dagron, de Roland Delmaire et de Sylvain Destephen auraient mérité d'être cités), tout comme la bibliographie antérieure aux dernières études récentes (ce qui prive l'information de toute profondeur historiographique). De même, se trouve ainsi sous-exploitée l'ascendance constantinienne de Galla et de sa fille Galla Placidia, si importante dans le programme iconographique de l'église Saint-Jean Évangéliste réalisé à Ravenne par Galla Placidia (*CIL* XI, 276 ; l'étude d'Angela Amici, « Imperatori divi nella decorazione musiva della chiesa di S. Giovanni Evangelista », *Ravenna Studi e Ricerche* VII/1 [2000], p. 1-37, n'est pas non plus citée alors même qu'est cité un article de 2009 qui y renvoie). Le second volet, de 42 pages, porte sur les questions d'autoreprésentation, de représentation et de reflets dans la littérature (en accord avec le titre de l'ouvrage). Dans une section relative aux femmes impériales dans la représentation officielle, tour à tour sont étudiés et les titres et les titulatures, les attributs et insignes, la légitimation et compétence des épouses d'empereurs, tandis que la section suivante, portant sur le rôle institutionnel des femmes d'empereurs, traite successivement de la fertilité, de la chasteté et du potentiel dynastique, du rôle public, de l'accessibilité et du patronage

personnel, et enfin de l'*Augusta* comme *consors imperii*. Ce second volet rassemble des informations sous une commode forme thématique qui peut rendre des services. Une brève conclusion de cinq pages traite des femmes impériales dans le discours de gouvernement du v^e siècle. Un arbre généalogique (p. 236) présente très succinctement la dynastie. Une bibliographie (sources, littérature secondaire, ressources électroniques) et des *indices* ferment l'ouvrage. Ce livre invite ainsi à reparcourir l'histoire des impératrices et de la cour d'époque théodosienne ; il fournit une information correcte et des notices assez étoffées qui mettent à jour (et développent) des pistes ouvertes naguère par K. Holum ou par M. Clauss. François CHAUSSON

Jan-Markus KÖTTER, *Zwischen Kaisern und Aposteln. Das Akakianische Schisma (484-519) als kirchlicher Ordnungskonflikt der Spätantike*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm. 361 p. (ROMA AETERNA. BEITRÄGE ZU SPÄTANTIKE UND FRÜHMITTELALTER, 2). Prix : 60 €. ISBN 978-3-515-10389-3.

En matière de conséquences religieuses, mais également politiques et sociales, le Schisme acacien/d'Acace (484-519) fut un événement particulièrement marquant de la fin de l'Antiquité. Il ne fut rien de moins que la « trame de fond » des années 480-520. Ce conflit théologique impliqua les différents pouvoirs à un tel niveau, que l'on ne peut comprendre le monde romain de la période concernée sans le prendre en compte (Ernst Stein l'avait parfaitement compris dans le deuxième tome de son *Histoire du Bas-Empire*, Paris et Bruges, 1949). Paradoxalement, le nombre d'ouvrages qui lui sont consacrés est inversement proportionnel à l'importance de l'épisode. En l'espace de quelques mois, entre 2012 et 2013, deux publications vinrent combler cette lacune : *Le siège de Rome et l'Orient (448-536)* de Philippe Blaudeau (Rome, 2012) et l'ouvrage ici recensé. Tous deux n'ont pas le même objectif et se complètent parfaitement. Le livre de Ph. Blaudeau s'intéresse aux causes profondes et aux conséquences de la dispute entre dyophysites et monophysites / miophysites, principalement dans la perspective romaine, du point de vue de ce que l'auteur nomme la géo-ecclésiologie. En quelque sorte, il offre – du moins en partie – l'étude que ni Charles Pietri ni Pierre Nautin n'ont eu la chance de publier, le premier sur l'idéologie de l'Église de Rome entre Léon I^{er} le Grand et Gélase I^{er} (cf. Ch. Pietri, *Roma christiana*, Rome, 1976, p. XII-XIII), le second sur l'impact de l'action de Félix III (II) et de Gélase I^{er} dans le cadre des relations Occident-Orient (cf. P. Nautin, « Félix III (II) », *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, 16 [1964-7], col. 895). Si les deux ouvrages s'appuient sur un corpus de sources qui est sensiblement le même (les quatre collections canoniques relatives au Schisme acacien / d'Acace que constituent les *Collectio Avellana*, *Collectio Berolinensis vel Viridunensis*, *Collectio Sabbaitica vel Hierosolymitana contra Acephalos et Origenistas destinata* et *Collectio Veronensis de Schismate Acaciano*), celui de J.-M. Kötter se distingue du précédent par le coup de projecteur mis sur le schisme susmentionné ainsi que par un traitement moins romano-centriste de la problématique, même si Rome tient inévitablement une place non négligeable dans le traitement du sujet. En outre, *Zwischen Kaisern und Aposteln* est la synthèse historique qu'il manquait, pour rendre accessibles aux non-initiés les travaux philologiques sur les sources du

Elagabal ou Philippe l'Arabe. C'est donc à une patiente reconstruction que se livrent Annie et Maurice Sartre, reconstituant le fil des généalogies évanescences d'Odainath et de Zénobie (ascendance et descendance), identifiant au passage les membres les plus influents des premiers cercles du pouvoir. L'ouvrage présente deux parties : « Zénobie dans l'histoire » (p. 13-187) et « Une reine de légende » (p. 189-258), traitant de son côté de la réception de Zénobie dans la littérature et les arts, européens et arabes. La première partie est une démonstration magistrale, alternant discussions minutieuses et mises en contexte historique, archéologique et culturelle (philosophie et religion) ; la seconde s'apparente à un inventaire des expressions artistiques, graphiques (peinture, tapisseries), littéraires et musicales d'un mythe, inconciliable avec les faits historiques. Pointons dans le segment historiographique de cette seconde partie la réhabilitation des travaux du jésuite français Joseph Jouve (1701-1758), l'un des premiers à insister sur les prétentions de Zénobie à la direction de l'Empire romain, thèse largement négligée, jusque dans les ouvrages les plus récents (p. 230-231). Au passage, les auteurs s'en prennent courageusement aux lectures idéologiques d'un certain nationalisme arabe promouvant l'image d'une « Reine » violemment opposée au pouvoir romain, ce qui est un contre-sens historique, « porte-flambeau d'une révolte anticolonialiste en Syrie » (p. 257). L'ouvrage intéressera donc tout à la fois le spécialiste, par la qualité de ses démonstrations, et le lecteur en quête d'une information sur l'histoire de Palmyre, en particulier dans la seconde moitié du troisième siècle, ou sur les survivances d'un mythe aux multiples variantes, de Pétrarque à Rossini, du théâtre (Calderón) à la peinture (Tiepolo), du roman au cinéma, mythe dont le succès n'a guère fléchi avant le début du XX^e siècle. Le texte est suivi de quatre annexes : un recueil des inscriptions grecques, araméennes et latines signalant Zénobie, ses parents et ses proches, une discussion relative à la généalogie d'Odainath, un excursus relatif à « Zénobie l'Arménienne à l'opéra », une liste des empereurs romains de 193 à 305 ; suivent les notes bibliographiques, un glossaire, une chronologie, les sources et auteurs antiques, la bibliographie et un index.

Laurent THOLBECQ

Claude BRIAND-PONSART (Éd.), *Centres de pouvoir et organisation de l'espace*. Actes du X^e colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord préhistorique, antique et médiévale (Caen 25-28 mai 2009). Caen, Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, Presses universitaires de Caen, 2014. 1 vol. 649 p., nombreuses fig. n/b et coul. (SYMPOSIA). Prix : 42 € (broché). ISBN 978-2-84133-495-7.

Ce volume porte la marque d'Yves Modéran, qui avait été le maître d'œuvre du colloque tenu à Caen en mai 2009. Celui-ci s'inscrivait dans une série de rencontres organisées depuis 1981, d'abord par la Commission de l'Afrique du Nord puis par la Société d'études du Maghreb préhistorique, antique et médiéval en lien ici avec le Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales de l'Université de Caen. Du fait de la disparition d'Y. Modéran, « aucune conclusion ne figure à la fin de cet ouvrage », comme l'écrit l'éditrice scientifique, Claude Briand-Ponsart, p. 9 – on ne rendra compte ici que de ce qui concerne l'Antiquité. Les vingt-huit

contributions ont été distribuées en quatre parties : fonctions urbaines, hiérarchies et réseaux ; la cité et son territoire ; structuration des territoires, espaces tribaux, espaces ruraux ; pratiques funéraires, religions et organisation de l'espace. Sans méconnaître l'intérêt des autres travaux, précis et documentés, on s'attachera à privilégier une dizaine d'études ayant le mieux pris en compte la dimension relationnelle (marquée par la conjonction *et*) figurant dans l'intitulé. Si la notion d'espace est en relation avec celle de pouvoir, elle se confronte aussi aux aspirations des populations ; et les questions des cités et des *gentes* sont au cœur de cette confrontation. De fait, un point essentiel est celui du souhait des cités d'obtenir le meilleur statut possible. Deux problèmes reçoivent ainsi une attention particulière. Le premier est celui du lien entre *contributio* et existence de communautés de citoyens romains, à propos de la Confédération cirtéenne et de la *contributio* entre *Icosium* et *Ilici* ; Gwladys Bernard estime que dans le premier cas la *contributio* précède de peu la promotion au statut colonial de *Rusicade*, *Chullu* et *Mileu*, alors qu'*Icosium* a dû être un *pagus* contribuant à *Ilici*, avant de devenir indépendante et d'accéder au statut colonial sous Vespasien. Le second problème est la définition de la notion de *libertas* municipale en Afrique ; selon Thouraya Belkahia Karoui, celle-ci ne serait pas, comme on le pense souvent, synonyme d'*immunitas* (fiscale) mais devrait être comprise comme une « libération » de cités promues au statut latin ou romain. Les aspirations de populations peuvent être d'une autre nature et révéler des tensions : à partir de l'analyse de bornes sur la *Fossa Regia*, Michel Christol met en évidence le comportement de colons des domaines impériaux désireux de faire progresser le front d'exploitation des marges rurales face à des cités soucieuses de faire respecter leurs droits sur le sol. Différemment, un exemple significatif de gestion différenciée et pragmatique des espaces par Rome est donné par Christine Hamdoune avec le maintien de chefs traditionnels, dits *principes*, en Tingitane, alors qu'en Césarienne finit par s'imposer la solution des *praefecti gentis* choisis par les autorités romaines ; quant aux procurateurs, les inscriptions qui attestent leurs interventions sollicitées par les *gentes* se retrouvent essentiellement dans le cadre des cités. L'action impériale peut aussi être directement créatrice de la structure urbaine, par le biais toutefois d'une longue évolution ; c'est ce que montre Arbia Hilali à propos de Lambèse : si le grand camp donne naissance à un *vicus* militaire, le premier camp, de 81, est à l'origine d'une agglomération civile qui deviendra municipe puis colonie ; l'aboutissement, avec la création de la province de Numidie sous Septime Sévère, est la promotion de Lambèse comme capitale – l'*urbs* aura pris le relais de l'armée pour créer dans l'espace urbain un cadre d'expression de la culture romaine. Le cas de l'imposante maison-forte, Ksar el-Kaoua, sur les contreforts septentrionaux de l'Ouarsenis (Maurétanie Césarienne), étudié par Jean-Pierre Laporte, mérite d'être classé à part ; d'une part, cette *villa* permettait à un *dominus* sans doute citadin d'afficher sa richesse et d'exercer son pouvoir ; d'autre part, l'auteur propose que sa destruction ait été due non pas à l'action de Firmus châtiant des chefs locaux ayant refusé de le suivre mais à celle de Théodose l'Ancien prompt à raser, comme le signale Ammien, de riches *fundi* fortifiés tenus par les révoltés partisans de Firmus. On notera aussi les cas d'implantation dans l'espace de deux structures emblématiques des institutions et des pouvoirs, les arcs monumentaux et les places publiques. Dans un travail synthétique, Caroline Blonce rappelle que le message de l'arc est d'honorer l'empereur et définit trois types de localisation : à

l'intérieur du noyau urbain (entrée du forum et des sanctuaires), aux limites de celui-ci (entrée de la ville) ou en zone extra-urbaine, à la frontière du territoire de la cité. Pierre Gros reprend le dossier de l'identification des trois places adjacentes sur l'esplanade de la colline de Byrsa (fin du II^e siècle ap. J.-C.). Il propose que l'esplanade méridionale soit le siège du culte impérial sous la dynastie antonine, l'esplanade septentrionale étant le forum administratif et juridique de la cité (uniquement celui de la colonie ou abritant aussi des institutions relevant de l'administration provinciale ?) avec le temple capitolin, et l'esplanade adjacente ayant un rôle religieux (divinité poliade ancestrale) et administratif, avec une bibliothèque abritant les archives de la cité et celles de la province ; aussi peut-on parler d'imbrication des aspects sacrés et profanes, selon une logique à deux dimensions, celle de l'idéologie du pouvoir et celle de l'efficacité fonctionnelle. La question de l'insertion du religieux dans l'espace est abordée par Néjat Brahmi, qui recense à Volubilis, en dehors du culte impérial, sept groupes organisés autour du culte d'une ou plusieurs divinités, dont trois renvoient à un espace attesté dans la cité : la *familia* autour des autels domestiques, la communauté autour de la *Disciplina* (autel trouvé dans un bâtiment ayant peut-être une fonction de casernement), les *cultores Domus Augustae* ayant fait élever un temple à l'ouest du forum, groupes auxquels il faut ajouter une communauté juive, des soldats qui vouent un culte à Mithra, des Orientaux à Théandrios et Manaf, un collège funéraire de marchands de vêtements sous la protection de Mercure, alors que dans les camps militaires prévaut exclusivement un modèle d'expression romaine. La question du culte de Saturne, héritier de celui de Baal Hammon selon Marcel Le Glay, est reposée par Lamia Ben Abid, dans le cadre des « communes doubles » de *Thugga* et *Thignica*. À *Thugga*, le culte de Saturne sur la place du forum devait être conforme aux rites romains et constituer un élément de cohésion entre les deux communautés, romaine et autochtone ; différent devait être celui qui était rendu à Baal Hammon dans l'aire sacrée extra-urbaine. À *Thignica*, où existait aussi une aire sacrée non identifiée dédiée à Baal Hammon et à Tanit, un temple est dédié à *Dis (Pater)* et à Saturne et accueille aussi Vesta et Janus ; mais Saturne serait ici le vieux dieu italique et non pas l'héritier de Baal Hammon. Dans les deux cas, le choix de vieilles divinités italiques devait être un moyen pour des communautés romaines de rappeler leurs racines, et le choix de Saturne devait s'expliquer par la place qu'occupait Baal Hammon dans le panthéon local. Pour conclure, les sources, notamment archéologiques et épigraphiques, rendent sans doute plus explicitement compte des orientations du pouvoir central. Or celles-ci traduisent aussi le caractère pragmatique des choix politiques, et donc, indirectement, la prise en compte des contraintes du réel et des comportements locaux. Des aspirations des populations, dans toute leur diversité voire leurs confrontations, sont perceptibles, qu'il s'agisse de promotion statutaire, de recherche d'accroissement des ressources ou d'affirmation de pratiques religieuses. Conformément au vœu exprimé par Cl. Briand-Ponsart, ces actes sont destinés à devenir un outil de référence.

Alain CHAUVOT

très rares occurrences de termes grecs sont fautives (p. 334, n. 23 ; p. 371). Si l'exposé abonde en informations sur les travaux en anglais et en allemand, les études récentes en italien ou en français sont absentes, par exemple celles de E. Norelli et celles qui entourent la traduction française, par B. Lauret, de la première partie du *Marcion* de Harnack, notamment l'essai de M. Tardieu, « Marcion depuis Harnack » (Paris, Cerf, 2003). Il reste que le livre de J. BeDuhn est précieux pour l'historiographie du sujet et qu'il introduit dans le débat contemporain sur la constitution du canon néotestamentaire un point de vue dont il convient de tenir compte. Alain LE BOULLUEC

Averil CAMERON, *Dialog und Debatte in der Spätantike*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014. 1 vol. 121 p., 2 ill. (SPIELRÄUME DER ANTIKE, 3). Prix : 32 €. ISBN 978-3-515-10797-6.

Ce bref ouvrage est la version en langue allemande de *Dialoguing in Late Antiquity*, Washington, DC, Trustees for Harvard University, 2014 (Hellenic Studies, 65). Il s'agit du texte de trois conférences données à Heidelberg en juin 2011, traduites avec la collaboration de plusieurs collègues de langue allemande (nommés et remerciés en note p. 9). Que faut-il entendre par « dialogue » ? S'agit-il d'échanger, de polémique, de convaincre ? Mais dans quelle mesure peut-on englober dans une même problématique des débats verbaux bien attestés mais non autrement connus, des écrits contradictoires qui sont le fait d'auteurs différents, et des œuvres dues à un seul auteur qui met en scène à sa guise un « dialogue » ? À la fin de son livre, l'auteure observe que la notion de « dialogue » a aujourd'hui une connotation bien spécifique : on entend plutôt par là un échange en vue de dégager une solution qui convienne aux parties en présence, ainsi dans le cas d'un « dialogue interreligieux ». Tout autre était, précise-t-elle, le dialogue chrétien dans l'Antiquité tardive, tourné vers la confrontation et le combat. Celui-ci joue donc un rôle essentiel dans la vie intellectuelle et religieuse (p. 99-100). Sans doute aurait-il été utile de commencer par clairement poser les termes d'une telle comparaison ; mais, au vrai, ce livre subtil et pointu ne s'adresse pas, en dépit de son intitulé de nature générale, à un large public mais plutôt à un cercle plus étroit de spécialistes. Il faut pourtant souligner que les enjeux dégagés sont d'une extrême importance, car il s'agit bien des rapports entre religion, vérité et rhétorique : dans quelle mesure le Vrai peut-il faire l'objet d'un partage ? Dans quelle mesure un auteur, – et, plus particulièrement, ici, un chrétien –, met-il en scène la parole de l'Autre, pour mieux la combattre voire la détruire, ou pour la respecter voire lui conférer droit à l'existence ? Comment faire la part de l'ambition littéraire et de la dimension polémique ? Dans son introduction, l'auteure observe que si, en tant que tel, le dialogue n'était pas enseigné dans les écoles de rhétorique et si n'existaient pas à proprement parler de règles de rhétorique pour celui-ci, nombre d'auteurs de dialogues grecs de l'Antiquité tardive avaient une remarquable formation rhétorique (p. 17-19) ; sans doute la réponse aux questions posées *supra* devrait-elle prendre en compte une minutieuse étude des procédés à l'œuvre dans un corpus qui reste, au demeurant, à établir. La première conférence s'interroge sur la capacité des chrétiens à mener un dialogue. L'auteure se démarque d'emblée de la position récemment exposée par S. Goldhill, qui s'interrogeait au contraire sur les raisons pour lesquelles

les chrétiens n'auraient pas mené de dialogues dans l'Antiquité (*Introduction à The End of Dialog in Antiquity*, S. Goldhill éd., Cambridge, 2009) : la victoire du christianisme aurait clos les débats publics. Le « dialogue socratique », avec une fin ouverte, n'aurait plus eu sa place dans ce nouveau monde, et ce qu'on qualifierait de « dialogue » ne relèverait en fait que d'un genre artistique ou d'un discours d'autorité mettant fin aux débats ; c'est en ce sens qu'il faudrait comprendre des décisions impériales interdisant les discussions sur des questions religieuses (p. 24-25). Pour Averil Cameron, des dialogues, à comprendre comme des débats, ont été au contraire fort nombreux, que ce soit entre chrétiens et non-chrétiens ou à l'intérieur du monde chrétien – et d'ailleurs, c'est la notion même de « dialogue socratique ouvert », telle que l'entend S. Goldhill, qui devrait être remise en cause (p. 28-31). La deuxième partie reprend le titre même du livre. Y sont exposés un certain nombre de débats illustrant la thèse de l'auteure. Ainsi en est-il, par exemple, des confrontations entre chrétiens et manichéens, où intervient Augustin, avec des arguments qui ne sont pas seulement bibliques mais aussi rationnels (p. 55). Quant à la position du pouvoir politique, elle ne se réduirait en rien au schéma avancé par S. Goldhill : ainsi, Justinien comme Chosroès I ont encouragé des débats publics. Nombre de chrétiens vivaient dans l'Empire sassanide, certains occupaient même des positions élevées, et des chrétiens ont pris part à des « débats préislamiques ». De même, des personnalités en provenance de l'Empire sassanide ont débattu à Constantinople de questions religieuses sous la protection de Justinien. Celui-ci a invité des nestoriens de Syrie orientale à débattre à Constantinople (p. 56). Une question importante est celle du lien éventuel entre le débat, d'un côté, la violence et l'intolérance de l'autre, alors que des recherches récentes ont mis l'accent sur la tolérance ou du moins la neutralité (p. 66). La troisième partie porte sur la manière de rédiger un dialogue. Averil Cameron y étudie trois textes. Le premier est le *Symposium* de Méthodios d'Olympos en Lycie (fin III^e – début IV^e siècle), dont l'objet est la virginité comme moyen d'accéder à la vertu et à l'élévation de l'âme, et qui est d'inspiration platonicienne. On y voit par exemple s'opposer deux points de vue sur le mariage, soit que l'on affirme qu'il n'est pas moins vertueux que la virginité soit qu'on rappelle la parole de Paul selon laquelle il n'est tolérable qu'en raison de la faiblesse humaine (p. 74). La deuxième œuvre est l'*Eranistes* de Théodore de Cyrène (milieu du V^e siècle), où dialoguent deux protagonistes sur la nature du Christ, l'*eranistès* et l'orthodoxe, dans une confrontation où c'est ce dernier qui l'emporte. Le troisième est une œuvre anonyme du X^e siècle, rapportant un dialogue qui se serait déroulé au VI^e siècle entre Gregentios, évêque de Tarse (sud de l'Arabie) et un juif. De façon générale, les questions posées sont essentielles et le débat qui met en cause la position de S. Goldhill est de grande portée. Les exemples choisis sont assurément dignes d'intérêt et les réflexions toujours suggestives. Un tel sujet mériterait un nouvel ouvrage de grande ampleur, individuel ou collectif, dont nous avons ici un avant-goût prometteur. On attend avec intérêt un corpus, une grille de lecture, une typologie.

Alain CHAUVOT

Saint Maur. Le chevalier de Folard, qui connaît les classiques de la littérature antique, s'appuie sur cette traduction de Polybe pour nourrir sa propre réflexion théorique sur l'art de la guerre, sur les tactiques employées et sur l'usage de certaines armes. La réception de l'Antiquité concerne certes l'art de la guerre, mais aussi l'art de la peinture. Jean-Auguste-Dominique Ingres n'aimait pas peindre la guerre, étape pourtant obligée de tout peintre d'histoire. Sa curiosité archéologique pour l'Antiquité l'invite à s'y intéresser. Ses dessins relèvent souvent plutôt de la fantaisie de l'artiste que de l'acribie de l'archéologue amateur. À partir de l'étude de 57 cartons à dessins conservés par le Musée Ingres de Montauban, Adrien Goetz étudie cet aspect mal connu de la production du peintre (« Ingres historien militaire ? Quelques aspects du fonds inédit du musée Ingres de Montauban », p. 247-260). Dans une dernière contribution, Yannis Mourélos revient sur le jeu des alliances entre les puissances et les enjeux du « front d'Orient », théâtre marginal d'une guerre qui se déroule plus à l'Ouest (« Le front d'Orient dans la Grande Guerre. Enjeux et stratégies », p. 261-271). L'auteur aborde les raisons qui ont conduit à l'envoi d'un corps expéditionnaire afin de voler au secours des Serbes lorsque la Bulgarie entre en guerre en octobre 1915. La défaillance des Serbes deux mois plus tard remet en question la présence d'un corps expéditionnaire à Salonique, qui devient alors une question plus politique que militaire entre les nations de la Triple Entente. Parvenu au terme de sa lecture, le lecteur aura le sentiment que l'histoire de la guerre en Grèce est aussi la riche histoire d'un legs culturel qui remonte à l'Antiquité. L'ouvrage, qui a le mérite à la fois de revenir sur un certain nombre de questions fondamentales (par ex. l'éphébie, le financement de la guerre...) et de présenter des dossiers peu ou bien mal connus (par ex. la conquête de la Morée...), est agréable à lire par la diversité, la richesse et surtout la qualité des contributions qui le composent.

Isabelle WARIN

Lukas THOMMEN, *Die Wirtschaft Spartas*. Stuttgart, Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 191 p., 2 cartes. Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-10675-7.

Ce petit livre vise à réactualiser les connaissances sur Sparte et prend acte du fait qu'elles évoluent actuellement. Il traite les questions suivantes : I. La topographie (territoire, routes, ports) à laquelle renvoient deux cartes en fin du volume, ce qui est un peu sommaire. II. La société spartiate, rapidement examinée dans ses grandes catégories (les groupes sociaux et leur contribution à l'économie, Spartiates, Périèques-Hilotes et esclaves). La partie suivante consacrée à l'armée, puis aux relations entre cités me semble originale, en partie à cause de ses appendices, liés au texte, ce qui les rend facilement utilisables par exemple : 4. Armée 4.1 Organisation de l'armée 4.2 Chefs de mercenaires et mercenaires 4.3 Appendice (p. 51-53) : listes d'opérations de mercenaires fin des v^e et iv^e siècles av. J.-C. 5. Proxénies, liens d'hospitalité et d'amitiés. 5.1 Liste des proxènes (p. 56-58, avec un complément p. 151-154). 5.2 Liste des hôtes et relations (p. 58-61). III. Agriculture et élevage. L'auteur recense les divers produits cités comme étant laconiens. Si l'huile d'olive est recensée, il faudrait aussi rappeler le nombre important d'amphores de table trouvées en Sicile et Grande-Grèce (signalées par Paola Pelagatti) ce qui met aussi le vin au nombre des produits agricoles disponibles en quantité exportable. L'élevage est rapidement expédié (p. 66-

68) et la chasse complète la mention de porcs, du fromage et du miel. L'élevage du cheval, pourtant si important dans la société spartiate, tient en sept lignes. Un petit chapitre est spécialement consacré à la production de la pourpre, le golfe de Laconie et Cythère abritant le murex. IV. Productions laconiennes (p. 70-81). Céramique, métal, marbre, puis tissu, vêtements et chaussures sont ainsi traités. V. Les finances. Ce chapitre détaillé compte plusieurs sous-parties ; la première comporte un appendice relevant les cas où les sources signalent des sommes d'argent dans l'histoire de Sparte. Il me semble pour ma part que l'idée de la monnaie de fer correspond à un des moments où l'histoire à Sparte se transmet sous forme de mythe (on renverra à « Iron Money in Sparta: Myth and History » dans A. Powell & St. Hodkinson [eds.], *Sparta beyond the mirage*, Swansea, 2002, p. 171-190 et à « Le mythe spartiate. Essai en historiographie », *Lakonikai Spoudai* IX [1992], p. 93-104). Un autre appendice est consacré aux affaires de corruption (p. 91-94), un troisième au financement de la guerre, un quatrième au butin (p. 103-107). La fin du livre est consacrée à une histoire rapide de la cité, divisée en chapitres traitant les époques archaïque, classique, hellénistique et romaine. L'auteur cherche à prendre le contre-pied de l'image d'une Sparte repliée sur elle-même. Il rappelle que Lacédémone avait un territoire, une population, et des ressources variées, que dès l'époque archaïque, on trouve trace de liens commerciaux qui sont sans doute en partie approvisionnés par les Spartiates eux-mêmes. Suite à la mainmise sur la Messénie, de vastes superficies agricoles ont alimenté la richesse de la classe dominante, et l'on a vu se développer une production artistique, qui a ses clients extérieurs. L'auteur considère que les ravages du grand tremblement de terre ont été bien supportés, que le butin de la guerre du Péloponnèse a permis d'entretenir l'armée et des troupes mercenaires. Finalement, seule l'invasion de la Laconie et la perte de la Messénie ont permis de briser sa prépondérance politique. Elle a cependant réussi à se remettre suffisamment pour prétendre résister à la Macédoine. Certes Sparte n'avait qu'une pré-monnaie (les *obeloi*), mais cela n'empêchait ni le commerce, ni l'accumulation monétaire. L'État disposait d'un budget important (géré par les éphores ?). En tous cas, on ne peut pas parler d'un État sans activités économiques. Les divers appendices sont originaux et font de ce petit ouvrage un outil de travail également utile aux chercheurs. Si je ne peux qu'acquiescer à l'idée d'une Sparte plus ouverte sur le monde extérieur qu'on ne le dit habituellement, le repli de la cité, l'amenuisement du nombre de ses citoyens, la disparition de ses sculpteurs, le refus de frapper monnaie et la naissance conjointe du mythe de la monnaie de fer montrent que le V^e siècle a été un siècle d'épreuves. Le développement de l'Empire athénien a signé la fin des routes transméditerranéennes qu'empruntaient auparavant Phocéens, Cnidiens, Samiens et Éginètes. C'était la fin de l'époque glorieuse de Sparte, très vite soulignée par la révolte des hilotes. Le siège de Syracuse et l'alliance avec cette dernière et Tarente ouvrent cependant de nouvelles perspectives. L'intégration des néodamodes – selon moi, les anciens *homoioi* que l'appauvrissement a fait sortir de la caste supérieure – dans l'armée a redonné à Sparte des troupes et la force de vaincre. La victoire de 404 (due aussi et surtout à l'alliance de Lysandre et de Cyrus le Jeune) et la réouverture de routes maritimes auraient cependant demandé une profonde transformation des structures. Le refus de ces transformations conduit à la catastrophe. Cependant je pense, comme l'auteur, que la cité, certes réduite mais encore importante pour un État grec, et non dépourvue de

ressources, bien placée sur la route transméditerranéenne, est capable de se concevoir comme suffisamment forte pour lutter contre le Macédonien, puis au III^e siècle, être encore un État vivant, à qui l'idéologie de la royauté hellénistique rend une nouvelle modernité. Il faudra l'alliance des Romains, des Macédoniens, des Pergaméniens et des Achéens pour venir à bout de ce petit État. Bel exemple de résistance tout de même.

Jacqueline CHRISTIEN

J.G. MANNING (Ed.), *Writing History in Time of War. Michael Rostovtzeff, Elias Bickerman and the "Hellenization of Asia"*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 153 p., 4 fig. n./b. (ORIENS ET OCCIDENS, 24). Prix : 38 € (broché). ISBN 978-3-515-10948-2.

Le volume d'historiographie que nous présentons ici comporte sept chapitres et deux appendices ; il est doté d'une bibliographie (p. 136-145) et d'un index (p. 146-153). Il est issu d'un événement scientifique qui s'est tenu en novembre 2011, lorsque Pierre Briant a donné la quatrième conférence annuelle de la série « Michael I. Rostovtzeff Lecture » à l'Université de Yale. Le volume reflète les échanges qui ont eu lieu durant deux journées et qui touchent à deux « géants » des Sciences de l'Antiquité, Michael Rostovtzeff (1870-1952), qui termina sa carrière à New Haven précisément, et Elias Bickerman (1897-1981), qui avait été l'élève du premier. La trajectoire personnelle et intellectuelle des deux hommes, comme le souligne J.G. Manning, dans son introduction (chapitre 1, p. 7-11), fut durement touchée par la guerre et l'exil, de sorte que leurs travaux portant sur l'Antiquité doivent se lire au miroir d'un présent tourmenté et fécond à la fois. La période hellénistique, en particulier, avec le *new deal* qui la caractérise était particulièrement « bonne à penser » pour ceux que les mutations du début du XX^e siècle, sur le plan politique, économique, social, culturel et religieux, interpellaient. À bien des égards, donc, ce volume est exemplaire d'une démarche qui considère que toute histoire, fût-elle tournée vers Alexandrie ou Jérusalem, vers Athènes ou Tyr, au lendemain des conquêtes d'Alexandre, est foncièrement contemporaine. L'identité juive de Bickerman, les racines russes de Rostovtzeff laissent en effet une profonde empreinte dans la manière dont ils ressaisissent les enjeux du passé, même si l'un comme l'autre sont passés par le moule, combien prestigieux et marquant, de l'*Altertumswissenschaft* allemande. C'est autour du concept d'« hellénisation » que le volume est construit, dans la perspective du dialogue entre Rostovtzeff et Bickerman. Un des points forts du livre est précisément, au chapitre 3, la réédition du *review article* portant sur la synthèse de Rostovtzeff (*Social and Economic History of the Hellenistic World*, 1941), rédigé par Bickerman pour la revue *Renaissance* en 1944-1945, une revue dans laquelle, en 1943, Rostovtzeff avait publié un article sur le thème de l'hellénisation. L'effet de dialogue est donc judicieusement restitué dans le volume, dont la lecture est très enrichissante. La question de l'hellénisation s'avère en tout cas cruciale pour l'œuvre des deux historiens ; elle trouve aussi des échos dans le vécu de ces deux exilés contraints à faire l'expérience d'une acculturation difficile, suite à une guerre. Pierre Briant, qui a récemment revisité, dans sa synthèse sur *Alexandre des Lumières* (2012), la pensée des historiens, philosophes ou moralistes des XVII^e-XVIII^e siècles quant aux boule-

Karl GALINSKY (Ed.), *Memoria Romana. Memory in Rome and Rome in Memory*. The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2014. 1 vol. XIII-193 p., 42 fig. (MEMOIRS OF THE AMERICAN ACADEMY IN ROME, SUPPLEMENTARY VOLUME 10). Prix : 85 \$ (Relié). ISBN 978-0-472-11943-1.

Il s'agit en fait de la publication des communications présentées au colloque organisé à Rome en octobre 2011 dans le cadre du projet de recherche *Memoria Romana* (<http://www.utexas.edu/research/memoria>) qui participe du développement général des études sur la mémoire, la mémoire et l'oubli, la mémoire et l'histoire depuis près de quarante ans. Le choix des onze contributeurs met l'accent sur la variété des approches des rôles multiples que la mémoire, composante fondamentale de la culture romaine, a joués dans l'*Vrbs*. Mais ce choix souligne aussi combien cette histoire de la mémoire est en constant devenir. Après la riche introduction à la fois historiographique et méthodologique de Karl Galinski, le volume est organisé en quatre grandes parties : « Rome: Memory and Memoirs », « *Memoria* in Ancient Rome », « *Memoria* in Roman Art and Topography », « Ancient and Modern Memories ». L'épilogue de l'architecte et designer Daniel Libeskind à partir d'expériences vécues (Musée Juif de Berlin, Mémorial de Ground Zero) ouvre d'enrichissantes perspectives sur les corrélations actuelles entre architecture et mémoire. Dans toutes les contributions, l'accent est fort heureusement mis sur le vécu, sur le point de vue du « Roman Viewer » tandis que le recours aux nouvelles technologies révèle un tout autre Auguste de Prima Porta. En bref, il y a dans ces quelques pages beaucoup de neuf.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Jessica Homan CLARK, *Triumph in Defeat. Military Loss and the Roman Republic*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII + 240 p. Prix : 74 \$. ISBN 978-0-19-933654-8.

Comment les Romains de la période républicaine réagissaient-ils face à une défaite militaire ? À partir de cette question, Jessica H. Clark a trouvé matière à entamer d'importantes recherches doctorales, qui ont abouti, avec fruit, à la publication de cet ouvrage. L'objet est effectivement passionnant. Comme bien d'autres peuples, les Romains se sont attachés à louer les victoires militaires de leurs légions et de leurs commandants. Si bien que le lecteur des textes antiques pourrait presque croire que l'histoire de l'armée romaine consisterait en une expansion sans heurts sur de nouveaux territoires, une défense sans failles des frontières de l'État ou une résolution facile des troubles de l'ordre public par l'écrasement des révoltes. Jessica H. Clark montre que cette conception de l'histoire militaire est évidemment erronée, mais elle montre aussi et surtout comment une défaite ou un revers pouvaient être exploités par les écrivains antiques. En ce sens, il ne s'agit pas tant d'une étude sur les guerres romaines qu'un ouvrage sur les écrivains qui les ont narrées. Le plan de l'ouvrage se compose de cinq grands chapitres. Après un avertissement, une table des abréviations, une liste chronologique des principales défaites depuis le sac des Gaulois de 390 jusqu'à la défaite de C. Servilius contre les esclaves de Sicile en 102 av. J.-C., quelques cartes du bassin méditerranéen et une introduction (p. 1-15), le premier

chapitre (p. 16-49) traite de la manière selon laquelle le Sénat ou des individus ont géré le souvenir et la présentation des défaites au peuple. Pour ce faire, J. H. Clark dresse un état de l'historiographie et des sources disponibles ; pour la période républicaine, ces dernières consistent essentiellement en des textes littéraires. En les étudiant scrupuleusement, elle se rend compte que si la représentation de l'armée romaine dans l'imaginaire collectif consiste en une institution toujours victorieuse, cela réside dans le fait que les auteurs anciens développaient généralement plus en détail le résultat ultime d'une guerre, sans s'appesantir sur toutes les étapes qui ont mené à la victoire finale, et qui comportaient souvent plusieurs revers de fortune. Sur base de l'analyse de la deuxième guerre punique, le deuxième chapitre (p. 50-93) présente un cas concret de gestion de la défaite dans le cadre d'un conflit, jusqu'à la victoire finale. Cette guerre est un exemple parfait pour la thèse de J. H. Clark, puisqu'une succession de plusieurs défaites amènent, *in fine*, à la victoire de Rome. Les réactions des Romains par rapport à ces revers sont passées en revue : la minimisation, la mise en évidence des points positifs dont on peut tirer parti pour rebondir, l'argument financier, l'argument religieux, etc. Le troisième chapitre (p. 94-133), intitulé *Managing Defeat* étudie comment le Sénat utilisait l'outil du triomphe, particulièrement entre 201 et 167 av. J.-C., pour masquer un certain nombre de défaites en Gaule Cisalpine (199, 196), en Hispanie (196, 194, 190, 185), en Ligurie (186, 176), en Asie Mineure (188), en Istrie (178), en Thessalie (171) ou en Macédoine (170). La tactique du Sénat consistait généralement, après les défaites, à engranger un nombre suffisamment honnête de victoires, afin de pouvoir justifier un triomphe, et de conclure la guerre sur une note positive ; cela devait suffire pour reléguer les défaites au rang de simples difficultés ayant mené à la victoire finale, imposée aux ennemis. Toutefois, cette manière de procéder ne pouvait être appliquée que si les défaites étaient relativement limitées par rapport aux victoires. Or, durant la période 156-130 av. J.-C., celles-ci se répètent de façon plus intense. J. H. Clark expose donc, dans le quatrième chapitre (p. 134-171), les solutions alternatives dont ont usé le Sénat et les généraux, afin de laver leur honneur de ces nombreux revers. Une des actions parmi les plus spectaculaires dont ils usent réside dans l'anéantissement total de l'ennemi, comme ce fut le cas pour la destruction intégrale de la ville de Carthage, à l'issue de la troisième guerre punique. Le cinquième et dernier chapitre (p. 172-207) envisage la dernière période couverte par J. H. Clark, allant de 120 à 101 av. J.-C. Durant celle-ci, elle passe en revue une série de mauvaises décisions inspirées par les défaites. Malgré une augmentation sensible des victoires engrangées sur le terrain militaire, la population romaine développe un sentiment d'insécurité, dû à une crise socio-économique sensible. Le procès des vestales de 114-113 av. J.-C., amenant à leur condamnation, est présenté comme un exemple de ces actes qui furent posés pour expliquer des défaites romaines, et pour en prévenir d'autres. Au final, ce livre développe à merveille la formule de Corneille dans *Le Cid* : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». Car les Romains semblent eux-mêmes avoir compris que les plus éclatantes victoires ne pouvaient être possibles qu'au terme d'un chemin pavé d'embûches et de revers. L'analyse présentée dans cet ouvrage permet de mieux saisir dans quelle mesure les réactions des dirigeants vis-à-vis des défaites ont permis à Rome de rebondir, avec plus ou moins de succès, sur chacune d'entre elles.

David COLLING

Pizzone (p. 217-228) traces the role of *ethopoiia* exercises which draw on Homeric models in manufacturing shared identity in the intellectual community of late fourth-century Gaza, and Annick Stoehr-Monjou (p. 229-238) briefly examines Dracontius' *Romulea* 8 and 9 to re-broach questions about the literary culture of Vandal Africa and Dracontius' own knowledge of Greek. Moving to Byzantium, Didier Pralon (p. 239-246) presents Isaac Comnenus Porphyrogenitus' sketch of the characteristics of Homer's heroes (and other Trojan War figures). Although Pralon outlines Isaac's world, there may have been room here for more detailed comment on why he might have produced such a work, and in what senses Pralon sees this as an encounter with the Homeric model. In the final paper, Marina Loukaki (p. 247-257) argues that although Homeric reference was something Byzantine *rhetoires* indulged in quite happily, evidence for their deeper engagement with the world of Homer's poems is limited. Lastly, it is worth noting that the more successful papers are typically very clearly structured and respond well to the editorial policy on word limits. In other cases, individual arguments sometimes feel less strong than they might because contributors only feel able to give one example of a particular phenomenon (one example is Stoehr-Monjou, whose case is professedly a bold one, and could do with the space for more underpinning). Despite the reservations noted here and above, though, there is much in this volume to stimulate work on the rhetorical reception of Homer in antiquity. The book is well produced and typographical errors are few.

Guy WESTWOOD

Koen DE TEMMERMAN, *Crafting Characters. Heroes and Heroines in the Ancient Greek Novel*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. xxi-395 p. Prix : 78 £ (relié). ISBN 978-019-968614-8.

L'ouvrage de Koen De Temmerman est la première étude publiée sur la caractérisation des personnages principaux dans l'ensemble du corpus du roman grec et mérite pour cette raison toute notre attention. On doit signaler cependant l'existence antérieure de la thèse de Jean-Philippe Guez, soutenue en 2001, sur les codes romanesques dans les romans de Chariton, Xénophon d'Éphèse et Achille Tatius, que K. De Temmerman ne semble pas connaître, alors même qu'il s'appuie sur une bibliographie très internationale et très abondante (p. 329-375) ; il est vrai que cette thèse n'a pas été publiée. Cet « oubli » n'enlève rien au travail publié ici qui est en tout point remarquable et est appelé à devenir une référence obligée dans l'étude des romans grecs. La question de la caractérisation des personnages est un phénomène complexe car c'est bien souvent un élément central du récit romanesque du fait de la focalisation du récit sur l'action des personnages principaux. La notion de « caractère » se réfère aux qualités morales et mentales d'un individu, tout en reconnaissant des motifs récurrents dans le comportement humain et en supposant des structures psychologiques qui sous-tendent ces comportements. La notion grecque correspondante, à savoir le terme *êthos*, est tout autant polysémique, sans recouper exactement ce que nous entendons par « caractère ». L'étude de K. De Temmerman reprend la définition usuelle des caractères en matière de littérature en tant que personnes fictives ou *analogas* d'êtres humains dans le cadre d'une fiction. Il comprend la

notion de caractérisation des personnages de manière inclusive, c'est-à-dire qu'il prend en compte dans cette définition à la fois les données psychologiques, les éléments relevant de l'apparence extérieure, les actions habituelles, les relations avec les autres personnages. Il s'intéresse particulièrement à deux aspects qui concernent la construction du caractère des personnages au sein de la fiction : 1) par quelles techniques narratives, des traits caractéristiques et stables sont-ils assignés à des personnages dans le cadre d'un récit ? ; 2) quel est l'effet recherché ? (ce projet de lecture est établi p. 6-7). L'étude est concentrée sur la caractérisation des protagonistes mais ne s'interdit pas d'évoquer d'autres personnages pour des raisons de contextualisation ou de comparaison ; elle s'interroge d'une triple manière sur le fait de savoir si ces protagonistes sont dépeints comme des personnages typiques ou s'ils révèlent des signes d'individuation, si ces personnages sont des figures idéales ou s'ils sont réalistes, et s'ils évoluent ou non au cours du récit. L'introduction détaillée (p. 1-45) met bien en place la question abordée et les orientations envisagées à travers cette triple interrogation : dans les trois sections qui composent l'introduction, K. De Temmerman oppose une lecture par types et par individus, une lecture statique et une lecture dynamique des personnages et enfin met en évidence les différentes techniques employées pour caractériser les personnages ; conformément aux théories rhétoriques antiques, il y a six supports narratifs à la caractérisation : les émotions, l'appartenance à un groupe, les actions, le discours support de l'éthopée, l'apparence physique et le contexte ; cela permet de mettre en évidence trois types de techniques de caractérisation : le nom propre, la caractérisation directe et la caractérisation indirecte qui peut être d'ordre métaphorique ou métonymique. K. De Temmerman cherche avant tout à faire valoir les qualités propres de chaque romancier et au lieu de s'en arrêter à une lecture, un peu simpliste, qui ne s'intéresserait qu'aux similitudes (certes fortes) entre les intrigues et les romans, propose au contraire d'insister aussi sur les différences entre les romans et leurs stratégies narratives propres, ce qui est indispensable pour apprécier à sa juste mesure la complexité qui préside à la construction des personnages dans ces textes narratifs. Dans une thèse récente sur « la représentation de l'Autre dans les romans grecs et les *Métamorphoses* d'Apulée », on a pu apprécier tout le travail mis en œuvre par Claire Vieilleville pour mesurer les différences profondes entre les romanciers grecs et faire bien valoir la diversité des romans dans la manière d'appréhender la question de l'altérité : le travail accompli ici par K. De Temmerman au sujet de la construction des personnages romanesques participe du même élan qui permet à coup sûr de dépasser la lecture du stéréotype et de mettre en évidence l'absence de neutralité des narrateurs romanesques dans le maniement du récit et des personnages en particulier. Cette optique justifie pleinement le choix de traiter les différents romans dans des chapitres séparés. Le premier chapitre (p. 46-117) porte sur Chariton : Chariton à propos de la beauté et de la bonne naissance de ses héros recourt à une présentation typique dès l'ouverture du roman, mais il prend soin immédiatement de différencier Chéréas et Callirhoé. L'*eugeneia* de Callirhoé est décrite par opposition à deux esclaves, Plangon et Artaxatès, en fonction d'une incompatibilité théorique de la nature d'esclave et de la qualité d'*eugeneia*. Callirhoé se trouve *a priori* sans défense face à l'ingéniosité malfaisante. D'un point de vue psychologique, l'état de Callirhoé rend plausible les manœuvres de Plangon qui joue de la naïveté de l'héroïne. Le caractère de Callirhoé se trouve donc décrit à la

fois de manière directe pour la présentation de son inexpérience et de son *eugeneia* mais aussi de manière indirecte dans les discours qui sont faits à son sujet et dans l'opposition structurale à Plangon. Mais Chariton produit une situation bien plus complexe, car d'autres éléments viennent compliquer la présentation indirecte du caractère à propos de la dimension chaste du personnage. Même si l'héroïne se trouve déculpabilisée par le narrateur et si sa faute apparaît comme une nécessité dans le récit, la multiplication des paradigmes mythologiques laisse apparaître un questionnement aussi bien chez Chéréas que chez le lecteur au sujet de la chasteté de l'héroïne. La situation n'est pas moins complexe pour Chéréas qui apparaît, par sa transformation même, comme un doublet de Callirhoé. On constate que Chariton s'ingénie ainsi à placer ses héros sous le signe du changement et de l'évolution au cours du récit : l'accomplissement de ces héros est donc en contradiction avec la lecture idéaliste dans laquelle le roman de Chariton a souvent été enfermé. Le deuxième chapitre (p. 118-151) est consacré à Xénophon d'Éphèse et à la notion d'*apheleia* qui semble être associée à trois techniques narratives de la construction du personnage dans ce roman : l'absence d'une autorité fixe du narrateur pour la caractérisation directe, une importance relative de la caractérisation métonymique indirecte et un manque de caractérisation métaphorique. K. De Temmerman suggère, de manière nouvelle et particulièrement bien argumentée et convaincante, que l'invisibilité du narrateur et le rapport limité avec la littérature antérieure ne doivent pas être lus comme des marques de l'incompétence de l'auteur ou du fait que notre texte serait un simple *épitomé* d'un roman plus long, mais qu'au contraire, ces éléments sont étroitement liés au style simple ou « aphélique » de Xénophon. C'est dans ce contexte qu'il faut lire la caractérisation d'Habrocomes et Anthia. Xénophon construit le caractère de ses personnages par des moyens surtout indirects ; c'est à travers les jugements qui sont portés sur eux ou à travers leurs propos, leurs pensées et leurs actions que le lecteur doit construire ces caractères. La simplicité du style de Xénophon s'inscrit dans une tradition littéraire et rhétorique et ne ressortit pas d'une composition orale. L'auteur des *Éphésiaques* chercherait peut-être aussi à transposer dans le domaine de la fiction le style de l'historien Xénophon auquel il emprunte certains éléments de son récit et dont le style simple est proche de l'écriture du présent roman. Le troisième chapitre traite d'Achille Tatius (p. 152-205). La narration homodiégétique assumée par Clitophon bouleverse grandement la construction du caractère des personnages. Ce changement est d'autant plus puissant que Clitophon ne correspond pas aux critères « normaux » du héros de roman grec : il n'est pas grec, mais phénicien et il ne jouit pas à la fin du récit du bonheur retrouvé avec sa bien-aimée, de sorte que ce héros inhabituel constitue d'emblée un narrateur lui-même assez inattendu, qui instaure une forme d'instabilité et d'ambiguïté dans le récit. Le récit qui n'est qu'un reflet des pensées et des sentiments de Clitophon est un exemple unique d'éthopée par sa longueur car l'ensemble du roman (à l'exclusion des premières pages) constitue un autoportrait du personnage principal et le lecteur ne dispose d'aucun moyen pour vérifier si ce que dit ce narrateur qui est en même temps le protagoniste du récit est conforme à la « réalité » de la fiction ; le lecteur qui est totalement dépendant de ce que peut ou croit savoir Clitophon, ne peut lui accorder une confiance totale. K. De Temmerman montre bien quelles sont les ambiguïtés que crée cette posture narrative du héros et comment ce dernier fait, malgré lui, un portrait de lui-même qui lui

échappe involontairement, notamment à travers l'usage des maximes qui font de Clitophon un *pepaideumenos* accompli qui ne comprend les événements qu'il vit qu'à travers ce filtre rhétorique. K. De Temmerman montre combien Clitophon notamment connaît assez mal Leucippé dont il ne sait que louer la beauté physique jusqu'à ce que les amants soient réunis à Éphèse. Il suggère fort judicieusement que Clitophon tend à ne se comporter que comme héros romanesque et à ne considérer Leucippé que comme une héroïne romanesque ; il ne comprend sa propre histoire que comme un récit de fiction. Cette ambiguïté interroge donc tout particulièrement la *sophrosynè* de Clitophon. Le quatrième chapitre s'occupe de Longus (p. 206-245) dont le roman occupe une position particulière dans le corpus. K. De Temmerman souligne que, paradoxalement, ce roman qui est sans doute le plus psychologique de tous ne comporte presque aucune caractérisation individuelle des personnages car les deux héros principaux y sont toujours présentés en fonction des deux catégories de la jeunesse et de la rusticité ; même si les deux héros évoluent au fur et à mesure que l'intrigue avance, leur différenciation s'opère essentiellement autour de l'opposition entre le masculin et le féminin, ce qui les rend plus représentatifs de leur catégorie et les empêche d'être fortement individués. Mais même si Daphnis et Chloé sont des types, ce sont des types particulièrement riches et travaillés, notamment en ce qui concerne le traitement de leur inexpérience, de leur ignorance naïve et le développement de leur maturité. K. De Temmerman note que Chloé parle assez peu dans l'ensemble du roman et que celui-ci s'intéresse davantage au développement de la virilité. Les *Éthiopes* d'Héliodore sont examinés dans le dernier chapitre (p. 246-313). Le récit s'y caractérise par une indétermination fondamentale des caractères des personnages qui empêche toute lecture stéréotypée des personnages, ainsi que le suggère d'emblée l'ouverture *in medias res* qui plonge le lecteur dans un récit dont les circonstances lui échappent totalement. Ce sont les multiples analepses qui permettent de reconstruire progressivement l'ensemble des données du récit. K. De Temmerman s'efforce de proposer une lecture du roman qui ne soit pas idéalisée. Il met bien en évidence que le *phronèma* et la *sophrosynè* de Chariclée ne relèvent pas de la description topique, mais constituent des données parfaitement contrôlées par elle-même ou par Calasiris. Ainsi l'histoire de Chariclée et le caractère du personnage se trouvent reconstruits graduellement par le lecteur. Les données qui servent à construire les personnages sont le plus souvent données de manière allusive ou fugitive, avant de trouver une explication ou une contextualisation bien plus loin dans la narration, ce qui produit un profond effet de changement de perception des personnages. K. De Temmerman s'intéresse particulièrement à la construction de Chariclée et à la préservation de sa chasteté qui va de pair avec ses performances rhétoriques. Chariclée accomplit une sorte de parcours inversé par rapport à ce que vivent les autres héros romanesques. Mais à Méroé, la rhétorique de Chariclée échoue face à son père Hydaspes ; alors qu'elle avait permis jusque-là à l'héroïne d'élaborer son personnage. Cet épisode fait ainsi culminer dans le récit les notions d'ambiguïté et de déconstruction qui ont été mises en œuvre tout au long du roman et la reconnaissance de Chariclée apparaît comme un paradigme de la peinture des personnages à l'intérieur même de la fiction romanesque. L'ouvrage est complété par un index des passages cités et un index thématique fort utiles. Pour conclure, il convient de souligner la grande finesse des analyses de K. De Temmerman qui propose une série de

lectures des romans grecs qui prend véritablement en compte les particularités de chacun. C'est une enquête à la fois sensible et extrêmement informée qui renouvelle de manière radicale la lecture de ce corpus, en dépit des nombreuses études dont il a fait l'objet depuis une trentaine d'années. L'ouvrage de K. De Temmerman fait progresser de manière décisive notre connaissance du roman et devrait marquer définitivement ce champ d'étude.

Christophe CUSSET

Volker GRIEB & Clemens KOEHN (Ed.), *Polybios und seine Historien*. Herausgegeben von V. Gr. und Cl. K. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 24,5 x 17,5 cm, 359 p., 3 ill. Prix : 64 €. ISBN 978-3-515-10477-7.

Le volume édité par Volker Grieb et Clemens Koehn, tiré d'un colloque éponyme organisé à l'Université Helmut-Schmidt de Hambourg en 2010, explore, à travers une quinzaine de contributions, les grandes thématiques des recherches sur Polybe, avec une volonté particulière de replacer les *Histoires* dans leur contexte historique et culturel, celui de la période hellénistique et de la montée en puissance de Rome ; réciproquement, il s'agit de voir ce que cette œuvre peut apporter aux études consacrées à cette période, que ce soit dans les domaines politique, militaire, économique, artistique, philosophique ou religieux. Hans Kloft revient tout d'abord sur la notion d'histoire universelle chez Polybe et procède à quelques mises au point sur ses caractéristiques et termes corollaires (καθολική, σωματοειδής, συμπλοκή, πράγματα, καθ'ἑκαστον), en comparant cette conception à celle des historiens du XVIII^e siècle (en particulier, Friedrich Schiller). Andreas Mehl s'intéresse à la problématique des suites des œuvres historiques, et plus précisément de celles conçues en fonction d'un but ou d'une fin chronologique précise. Après avoir cité différents cas similaires (notamment celui de l'œuvre historique de Caton l'Ancien), il aborde le cas des *Histoires*, de leur deux préfaces (livres I et III), et de leur poursuite au-delà du terme annoncé : Polybe aurait continué son œuvre au-delà de 168, jusqu'en 146 av. J.-C., afin de respecter l'ambition initiale de montrer comment Rome est parvenue à la domination de l'οἰκουμένη. Helmut Halfmann offre une contribution consacrée aux rapports entre Tite-Live et Polybe, mais se contente de contraster les deux œuvres et leurs auteurs, en donnant l'avantage à l'historien grec, même si celui-ci n'est pas exempt de tout reproche. Josef Wiesehöfer s'interroge sur l'origine de la théorie de la succession des empires et sur le rôle joué par Polybe dans la fortune de cette idée dans l'Antiquité. À la base de cette réflexion, il discute longuement de la position du fragment du *De annis populi Romani* d'Aemilius Sura, tiré de Velleius Paterculus (I, 6, 6). Jürgen Deiniger livre l'une des vastes enquêtes de ce volume, consacrée à la notion de Τύχη (« Fortune », « hasard ») chez Polybe : il examine les passages majeurs pour la compréhension de ce concept, étudie la manière dont il s'exprime dans le vocabulaire de l'historien grec et critique les interprétations modernes (K. Ziegler, F. W. Walbank, A. Roveri, P. Pédech, Br. McGing, L. I. Hau). Si la tâche principale de l'historien est de rechercher les causes (αἰτίαι) des actions (πράγματα), essentiellement humaines, la Τύχη représente la part irréductible d'événements dont la cause n'est pas identifiable selon les mêmes méthodes, qui sortent du champ de l'histoire, mais dont l'historien doit néanmoins tenir et rendre compte. Il est regrettable que cet

l'article de S. Colvin s'intéresse aux perceptions synchroniques des dialectes et de la koiné, et aux difficultés pour déceler et systématiser ces perceptions. L'auteur met notamment en évidence la perception synchronique, mais aussi diachronique dont ont pu faire preuve les Anciens. Une autre perspective pour appréhender l'expansion de la koiné est celle de l'écriture et des changements dans les alphabets épichoriques, thématique étudiée par S. Minon à propos des alphabets d'Argos et d'Épidaure. E. Crespo examine la diffusion de l'attique au travers d'inscriptions rédigées en attique dans le Péloponnèse ; l'auteur envisage de façon intéressante l'attique comme dialecte « non marqué » dans ce type d'usage. Les interactions entre la koiné ionienne-attique et le dorien d'Argolide sont également étudiées par E. Nieto Izquierdo, sous l'angle de caractéristiques dialectales propres et d'éléments « neutres », partagés par la koiné et le dorien d'Argolide ; l'auteur conclut à une pénétration faible et non homogène de la koiné au IV^e siècle en Argolide. L. Dubois reprend le dossier du dialecte arcadien, site par site, pour poser des jalons sur la disparition de ce dialecte en tant que tel et sur la mise en place de la koiné (et de la *koina* dorienne). Le corpus delphique est mis à contribution dans l'étude de M. Douthe sur la définition de la « *koina* du nord-ouest ». N. Lanérès revient pour sa part sur la difficulté de cerner et définir le dialecte messénien. Enfin, A. Alonsa Déniz tente de faire le point sur le dialecte des inscriptions agonistiques du sanctuaire d'Artémis Orthia à Sparte ; il pourrait s'agir de laconien tardif. On le voit, l'ouvrage rassemble des contributions qui envisagent les questions sur le plan de la langue, des caractéristiques dialectales, de l'écriture, de la chronologie, des interactions dialectales. Il se clôt par les résumés en français et en anglais des communications, par une bibliographie sélective ainsi que par plusieurs index (des sources, des mots grecs témoignant de la diffusion de l'attique et de la koinéisation, des notions).

Sylvie VANSÉVEREN

Irene J.F. DE JONG, *Narratology and Classics*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 230 p. Prix : 55 £ (relié), 19,99 £ (broché). ISBN 978-0-19-968870-8.

L'ouvrage d'Irene J.F. de Jong constitue, selon ses propres dires, un outil « pratique » pour découvrir la narratologie et l'intérêt que présente cette méthode d'analyse dans l'étude de la littérature antique. L'introduction est ainsi consacrée à l'histoire de la discipline dans les lettres classiques ; en raison d'une méfiance vis-à-vis de l'application d'une théorie généraliste à l'étude des textes antiques, mais également de la faible diffusion des recherches en la matière, publiées pour l'essentiel en français, la narratologie a mis du temps à trouver sa place dans la philologie classique et ce n'est qu'au milieu des années 1980 que les premières études narratologiques d'envergure consacrées à des textes anciens ont été publiées. L'auteur aura à cœur, tout au long de son ouvrage, de montrer l'intérêt que présente une telle méthode, qui permet d'aborder les textes anciens sous un autre angle, de les appréhender dans leur globalité et donc de mieux les comprendre ; elle illustrera son propos à l'aide d'exemples concrets. L'ouvrage se divise en deux parties. La première propose au lecteur un descriptif des principaux concepts de la narratologie (narrateur/narrataire, focalisation, temps, espace). I. de Jong prend soin, pour chacun de ces points qui définissent les

différents chapitres de cette partie, de présenter les différentes facettes du concept concerné. L'information est riche et condensée, ce qui livre au lecteur une idée globale de la théorie exposée, mais en rend la lecture ardue. L'auteur illustre judicieusement les points techniques développés par des exemples systématiquement tirés, l'un de la littérature moderne (essentiellement anglo-saxonne), l'autre de la littérature gréco-latine. Respectant bien l'ambition de son ouvrage, l'auteur veille également à mettre en évidence la pertinence de ces concepts narratologiques et comment ils s'appliquent aux textes anciens. Une bibliographie accompagne chaque chapitre. La seconde partie est consacrée à la mise en pratique des concepts théoriques exposés. I. de Jong aborde tout d'abord le genre épique, avec l'*Hymne homérique à Aphrodite*. Ensuite, elle aborde le genre historique avec l'analyse d'un large extrait d'Hérodote (I, 34-45). Cette deuxième étude est précédée d'une réflexion sur le statut même de l'histoire dans l'Antiquité, et sur l'opportunité de lui appliquer une étude narratologique. Enfin, l'auteur termine par un extrait des *Bacchantes* d'Euripide (vers 1043-1152), non sans justifier, une fois encore, la pertinence de sa méthode d'analyse, souvent contestée lorsqu'il s'agit du genre dramatique. Chacune de ces analyses, portant sur un extrait précis et circonstancié, est précédée d'un exposé théorique sur la pertinence de la narratologie dans l'étude du genre littéraire concerné et est suivie d'une riche bibliographie. Au final, l'objectif de l'auteur, qui tenait à faire de son ouvrage un guide pratique à destination des étudiants notamment, est parfaitement atteint : I. de Jong permet au lecteur de se familiariser avec les termes et concepts de la narratologie, lui fournit une riche bibliographie et le guide par la mise en pratique de ces concepts au moyen d'exemples précis.

Julie DAINVILLE

Guy LACHENAUD, *Les Routes de la voix. L'Antiquité grecque et le mystère de la voix*. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm. 240 p. (ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE GRECQUE, 147). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-32684-9.

Dans son introduction, l'auteur expose le sujet et le but de son ouvrage : il part du constat que, si les termes désignant respectivement la voix et le langage proviennent de racines indo-européennes distinctes, le latin et le grec tendent déjà à les rendre indissociables ; aussi se propose-t-il de mettre de côté les acquis des études linguistiques et de séparer le phénomène physiologique de l'émission vocale de sa réception en tant que signifiant afin d'en obtenir une étude plus riche. Pour ce faire, la culture grecque, dans laquelle gestuelle et oralité sont étroitement liées, constitue son corpus dans une juxtaposition de textes techniques, philosophiques ou représentant directement des sujets parlants. Cette analyse commence par les explications, chez les Grecs, de l'apparition du langage, avec la question primordiale du caractère naturel ou conventionnel de ce dernier, les deux théories n'étant pas incompatibles. Sont également évoqués les mythes de Typhée et de Pandore comme illustrations du caractère artificiel et pluriel du langage humain opposé à l'harmonie de la voix divine. Le premier chapitre s'intéresse aux mots employés par le grec pour désigner la voix. Sont plus particulièrement analysés les termes *αὐδή* et *φωνή*. Si des auteurs tardifs considèrent, comme les Stoïciens, que le premier sert à évoquer le langage humain dans son aptitude à communiquer tandis que le second servirait pour toutes sortes de

Veit ROSENBERGER (Ed.), *Divination in the Ancient World*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 177 p., 11 ill. Prix : 50 €. ISBN 978-3-515-10629-0.

Ce volume, tiré d'un colloque organisé en octobre 2011 à l'université d'Erfurt, a pour ambition d'aborder la divination dans l'Antiquité par un biais peu exploité : la sociologie. Plus précisément, les différentes contributions cherchent à montrer en quoi le phénomène divinatoire intervient dans l'individualisation sociale et la définition de l'individu dans un groupe donné. L'article inaugural de Jörg Rüpke pose les jalons de ce projet ambitieux en proposant des pistes méthodologiques. Il se concentre sur les éléments qui illustrent l'interaction entre les institutions oraculaires et les individus qui viennent les consulter, en insistant sur l'importance des rituels. Esther Eidinow s'intéresse quant à elle à la relation à soi dans la littérature grecque et à l'importance que ce concept peut avoir dans notre compréhension du phénomène divinatoire. Elle met en lumière une conception délibérative de l'individu, envisagée comme un dialogue interne à la troisième personne, contrairement au modèle à la première personne contemporain. Eidinow met judicieusement en relation l'ambiguïté de certains oracles et la liberté de délibération laissée au consultant dans le processus oraculaire, signe selon elle de cette construction interrelationnelle de l'individu. Cette position permet notamment de remettre en doute la vision caricaturale de l'oracle cherchant à duper ou tromper le consultant en lui cachant la vérité. Hugh Bowden montre que, malgré les apparences, la consultation de l'oracle a profondément évolué entre l'époque classique et l'époque romaine impériale. À l'époque classique, le rôle essentiel des oracles était d'aider les hommes à gérer des problèmes concrets, que leur raison pratique, humaine, ne pouvait appréhender ; de répondre à des questions dont un simple mortel ne pouvait connaître la réponse. Consulter l'oracle était une action essentiellement pragmatique, qui visait à l'obtention d'une certitude, qui pouvait également servir à asseoir son autorité. À l'époque impériale, si les questions posées ont souvent le même thème que celles que l'on trouvait dans la littérature classique, le style et l'effet de l'oracle rendu n'est plus le même. Désormais, l'accent est mis sur la personne du consultant, sur son autorité et sa piété. Le processus est devenu plus individualiste et participe à une valorisation sociale de l'individu. Lisa Maurizio s'interroge sur la falsification des oracles et sur le rôle du consultant dans ce processus. Elle défend la thèse que l'ambiguïté du discours oraculaire, qui permet souvent de préserver la réputation d'un sanctuaire en cas d'erreur, est un mécanisme imaginé non pas par les autorités du sanctuaire, mais par les consultants, qui réinterprètent l'oracle *a posteriori*. Cette position pose toutefois la question de la forme initiale de l'oracle, car il faut que sa forme linguistique permette une deuxième lecture. Maurizio rapproche également les oracles délivrés dans les grands sanctuaires de la clédonomancie, une forme de divination qui consiste à interpréter une parole prononcée par un *quidam* comme un message des dieux. Il est vrai que dans les deux cas, le message transmis demandera au consultant un effort d'interprétation. Cependant, contrairement à la Pythie de Delphes, la personne qui prononce un *kledon* n'a pas idée que ses paroles vont servir d'oracle ; leur ambiguïté est donc inévitable. Malgré les questions qu'il soulève, l'article de Lisa Maurizio présente le grand intérêt de s'intéresser à l'ambiguïté des oracles littéraires et à leur fiabilité sans tomber dans la dénonciation d'une supercherie organisée. Susanne William Rasmussen s'intéresse

à un paradoxe relevé dans les écrits de Cicéron : alors qu'il se montre critique vis-à-vis de la *religio*, de la divination, et soutient qu'il s'est « converti » à la philosophie, il consulte l'oracle de Delphes. Rasmussen remet avec pertinence les actes et les écrits du philosophe dans le contexte de l'époque, où la religion est avant tout une pratique sociale, une série de rites à respecter, et non une question de croyance en un dogme comme dans le christianisme. L'individualisme de l'époque en matière de consultation oraculaire est également mis en avant par l'auteur, qui rappelle que cet acte apporte un certain prestige social au consultant. Richard Gordon s'interroge, dans un article très fouillé et très technique, sur la rationalisation des processus de divination, qui visent à mieux appréhender l'incertitude de la condition humaine. Il se concentre plus spécifiquement sur l'astrologie, et le contexte dans lequel la discipline a pris son essor. Ainsi, à l'époque hellénistique apparaît une nouvelle façon d'appréhender l'avenir : il est inflexible et peut donc être lu. Cette vision des choses tranche avec une conception plus ancienne de la *moira*, d'un destin imprévisible. C'est à l'époque hellénistique que les premiers horoscopes vont prendre leur essor dans le monde grec. La ligne conductrice d'une vie humaine pourrait ainsi être définie par le moment de la naissance. En pratique, les particuliers cherchent cependant toujours à voir clair dans une situation complexe en un temps donné. Ils veulent des réponses à court terme pour guider leurs actions, dans des registres très variés (l'article s'appuie notamment sur quelques extraits traduits du *Catalogorum Astrologorum Graecorum*). Richard Gordon prend soin de familiariser le lecteur avec le fonctionnement technique de cette discipline, en fournissant des explications précises, des exemples et des illustrations schématiques. Il met en avant la cohérence du système, dont il fait un exemple éclatant de la volonté humaine de déjouer l'incertitude et des moyens mis en place pour y parvenir. Wolfgang Spickermann propose une réflexion sur l'attitude de Lucien vis-à-vis de la divination et de la superstition en se concentrant sur deux textes de l'auteur, de natures bien différentes : le *Philopseudes sive incredulus* et le *De astrologia*. Lucien propose dans le premier ouvrage un dialogue sarcastique raillant les croyances en la superstition et en des créatures surnaturelles, et dans le second une forme de dissertation sophistiquée sur un sujet plus sérieux. Spickermann montre que malgré la différence de ton de ces deux traités, l'attitude de Lucien est tout à fait cohérente : il condamne fermement la magie, la divination, en s'appuyant sur l'ambiguïté des oracles, inconvenante pour un dieu, et se moque également de la divinisation de dirigeants politiques, comme Alexandre le Grand ou, plus largement, les empereurs romains. Corollairement, Lucien fait montre d'un certain mépris pour les civilisations non grecques, en particulier l'Égypte, dont il raille fréquemment les rites, croyances et superstition, comme d'autres l'ont fait avant lui. Au final, il semble que Lucien reconnaisse aux astres seulement le pouvoir d'influer sur la vie des hommes. Enfin, Veit Rosenberg clôt ce volume par une réflexion sur Aelius Aristide. Rosenberg montre avec une grande clarté qu'il faut voir dans les *Hieroi Logoi* un témoignage de la relation privilégiée qu'entretenait Aristide avec les dieux et tout particulièrement le dieu Asclépios. Alors que l'ouvrage est considéré par beaucoup comme le journal d'un homme malade, Rosenberg met en avant le caractère mystique des écrits d'Aristide, qui prend le pas sur l'aspect médical. L'auteur insiste également sur le rôle majeur qu'ont joué la rhétorique et la poésie, dont la pratique fut commandée à Aristide par Asclépios lui-même, dans le processus de guérison d'Aristide, ainsi que

dans sa construction sociale. En conclusion, cet ouvrage propose des articles de grande qualité, au contenu très fouillé, et réussit le pari de suivre avec cohérence sa ligne directrice malgré la diversité des questions et des auteurs abordés.

Julie DAINVILLE

Sylvie PERCEAU et Olivier SZERWINIACK (Ed.), *'Polutropia' : d'Homère à nos jours*. Paris, Classiques Garnier, 2014. 1 vol. 588 p. (RENCONTRES, 72). Prix : 59 €. ISBN 978-2-8124-1801-3.

Au moment de consulter cet ouvrage, deux surprises attendent le lecteur habitué à consulter des livres d'hommages. D'abord, et le fait est plutôt rare, contrairement à ce que son titre n'indique pas, il s'agit bien d'un volume de mélanges qui rassemble trente contributions offertes à Danièle Aubriot-Sevin, professeur émérite de littérature grecque à l'Université de Picardie – Jules-Verne par ses collègues et collaborateurs. Ensuite, et ce n'est pas le moins étonnant, ses sphères d'intérêt s'étendent de l'épopée homérique aux littératures françaises des XIX^e et XX^e siècles, avec comme figures de proue Jules Verne et Albert Camus, en passant par la Rome ancienne, la religion et la philosophie antiques, la littérature latine du Moyen Âge et les écrits bibliques, sans négliger la musique classique au gré d'un intéressant détour par le *Parsifal* de Richard Wagner. On le voit donc, il s'agit d'un éventail très bigarré qui témoigne des nombreux centres d'intérêt de la collègue ainsi honorée. Cet éclectisme justifie dès lors pleinement le titre choisi par les éditeurs : sa pertinence éclate à la consultation de la table des matières. Après une introduction où Paul Demont retrace le parcours académique de Danièle Aubriot-Sevin et une introduction où Sylvie Perceau et Olivier Szerwiniack résument brièvement le contenu des articles qu'ils ont collectés, ceux-ci se distribuent en deux parties : la première intitulée « Prière et religion » et la seconde « Mythes et littérature. Les Grecs et leur héritage », l'élasticité de ce dernier titre permettant aisément, et avec beaucoup d'intelligence, les avancées dans les domaines signalés ci-dessus. Dans cette manne de contributions de haut niveau, nous épingleons plus particulièrement les travaux suivants : P. Wathelet, « Hermès chez Homère ou le dieu officieux » (p. 39-64) ; Cl. Calame, « Les "noms" des dieux grecs. Les pouvoirs de la dénomination et de la profération hymnique dans la reconfiguration d'un panthéon » (p. 79-95) ; S. Perceau et A.G. Wersinger « Retour sur le prétendu "sacrifice" grec. Un point aveugle de l'anthropologie » (p. 123-149) ; D. Babut, « Les dieux d'Épicure » (p. 151-180) ; Ch. Guittard, « La grande prière "catonienne" à Mars (Caton, *Agr.* 141). Y a-t-il un verbe *piaculare* en latin ? » (p. 181-196) ; J. Champeaux, « "Vica Pota" ou les avatars d'une déesse » (p. 197-209) ; P. Schmitt-Pantel, « Nourriture et identité chez les Grecs. Les comportements hors norme de Tantale, Phinée et Erysichton » (p. 357-391) et A. Motte, « L'"Alcibiade" et le "Phèdre". Deux initiations à la philosophie opérées par un divin amour » (p. 393-440). Une bibliographie de la destinataire, un index des auteurs anciens et modernes cités et un autre regroupant les œuvres anonymes évoquées dans ses pages achèvent utilement ce volume qui souligne toute l'envergure et la richesse de la culture grecque, comme de sa survie, dans l'*innumerabilis annorum series et fuga temporum*.

Alain MEURANT

dans l'art athénien du v^e s., en se concentrant sur lécythes à fond blanc et leur iconographie funéraire. La notion de *thanatos kalos* est discutée via le prisme de la *polis* à travers les *epitaphioi* et *demosion sema*, une création caractéristique de l'Athènes classique, étroitement liée à la démocratie. Le *geras thanonton* demeure inchangée depuis l'époque archaïque. La nouveauté de la période classique tient cependant dans l'importance de la famille et de l'*oikos*, comme indiqué par les périboles funéraires familiaux, les épigrammes classiques et les scènes de mariage sur les vases contemporains. La loi funéraire de Démétrios de Phalère de 317 av. J.-C. met fin à la riche série des monuments funéraires athéniens. La dernière partie du livre est dédiée à Thanatos, le dieu de la mort, et à son absence significative des monuments funéraires attiques ainsi que toutes les autres divinités du monde souterrain. E. Walter-Karydi observe de manière intéressante que la fin de la vie des Athéniens causait une douleur, mais aucune crainte. Ce qui était dans tous les cas de première importance était le devoir des descendants d'honorer et de commémorer les morts ; Thanatos était ainsi destiné à servir le *geras thanonton*. Alexandra ALEXANDRIDOU

Aneta PETROVA, *Funerary Reliefs from the West Pontic Area (6th – 1st Centuries BC)*. Louvain, Peeters, 2015. xii-312 p., 27 pl. (COLLOQUIA ANTIQUA, 14). Prix : 95 €. ISBN 978-90-429-3088-9.

Ce volume, publié dans la collection *Colloquia Antiqua* consacrée aux « périphéries » du monde grec, vient compléter la série d'ouvrages sur la mer Noire, à laquelle une attention particulière est accordée dans la collection. Il s'agit d'une synthèse assortie d'un catalogue qui respecte l'ordre géographique en remontant la côte ouest d'Apollonia vers Istros, de deux index (mots notables et catalogue), ainsi que de 27 planches. Les illustrations sont de bonne qualité, la publication bénéficiant en général d'excellentes conditions graphiques. L'auteur a procédé à l'autopsie des stèles, à l'exception de celles conservées au Musée de l'Hermitage et au Musée archéologique d'Odessa. D'un total de 306 stèles publiées pour le littoral occidental du Pont-Euxin, ont été prises en compte 98, à savoir les stèles décorées d'un relief datant des époques qui précèdent la période impériale. Les principes d'organisation du catalogue sont clairement expliqués, les dimensions des stèles sont indiquées, en précisant l'origine, le lieu de conservation avec le numéro d'inventaire, le matériau et l'état de conservation ; sont également commentées la qualité de l'exécution et la date. Le cas échéant, l'inscription en grec est donnée, sans traduction, en raison sans doute de sa brièveté. Pour chaque monument l'auteur donne des parallèles dans la cité même, dans la région ouest-pontique et ailleurs dans le monde grec, ainsi que des références bibliographiques ponctuelles. L'historique de la recherche montre une bonne maîtrise de la bibliographie des deux pays riverains des cités analysées, la Bulgarie et la Roumanie. Bien que l'intérêt des savants occidentaux semble assez limité, les ouvrages ou les articles consacrés au sujet dans cet espace historiographique sont connus et utilisés à bon escient. L'auteur se propose de mener une étude de cas, avec une mise en perspective dans l'art funéraire égéen : il s'agit ainsi de saisir les traits généraux afin de faire ressortir les particularités locales. L'introduction est suivie de six chapitres, organisés, pour les trois premiers, d'après un

critère chronologique, puis thématique, ce qui a l'avantage de mettre en évidence les séries. Ainsi, pour chacun des trois premiers chapitres – typologie et caractéristiques des monuments funéraires de la région ouest-pontique aux époques archaïque, classique et hellénistique – l'auteur propose deux catégories d'analyse, la forme et l'iconographie. Si pour l'époque archaïque on ne peut parler que de deux formes (stèle simple et stèle à *anthémion*) et d'un seul type iconographique (homme debout), l'époque classique apporte une diversification des formes (stèles simples, stèles à fronton, stèles à corniche, stèles à *anthémion*, stèles à *naiskos*) et des types (femme assise, scène de *dexiosis*, femme debout). La typologie s'enrichit de façon considérable à l'époque hellénistique, où les stèles à fronton sont plus nombreuses, bien qu'on assiste à la disparition des stèles à *anthémion*. Quant à l'iconographie de cette époque, elle est particulièrement riche : par exemples, des scènes de groupe, avec des personnages debout ou assis, des scènes de banquet funèbre, cavaliers, défunt accompagné d'Hermès Psychopompe. Si cette énumération semble répétitive et schématique, elle a le mérite de montrer l'évolution des formes et des motifs, du plus simple vers le plus complexe au fur et à mesure que l'on avance vers la fin de la période hellénistique. Les trois chapitres suivants s'intéressent aux éléments de composition, à la production des stèles et aux particularités locales des reliefs funéraires. Parmi les éléments de composition, sont classés les figures principales, les attributs et symboles (par exemple, boîtes, miroirs, corbeilles pour les femmes ; armes, couronnes, attributs héroïques, rouleaux de papyrus et instruments d'écriture pour les hommes), ainsi que le mobilier, dont les *klinai* spécifiques au banquet. Dans le chapitre sur la production des stèles, A. Petrova opère une distinction entre les matériaux, calcaire et marbre, avec une attention particulière accordée à la provenance du marbre. Importé à l'époque archaïque de la région de Milet, métropole d'une grande partie des *apoikiai* pontiques, ce matériau noble provient de Paros et du Pentélique à l'époque classique avant que l'avantage ne revienne au Proconnèse à la période hellénistique ; les importations de la Propontide se poursuivent par ailleurs avec succès à l'époque impériale. Un traitement notable, qui sera repris dans la conclusion, est réservé dans ce chapitre à la question des ateliers de production, locaux, régionaux ou suprarégionaux. Le dernier chapitre représente une synthèse utile sur les particularités de chaque cité, en montrant l'évolution de l'art funéraire et la place des reliefs parmi d'autres productions funéraires. Seul bémol, l'absence d'une analyse plus poussée des faits sociaux et des pratiques culturelles véhiculés par ce type de support, à partir des attributs représentés sur les stèles. Avant de nous pencher sur la pertinence des conclusions, il convient d'abord de saluer la qualité de la méthode historique. A. Petrova souligne que l'image est perçue comme un symbole, qui a plusieurs significations. Il concerne ainsi non seulement la personnalité du défunt mais aussi les vivants : le défunt est représenté dans son environnement, bénéficiant d'un certain statut et habillé selon son âge ou sa position dans la société. Les reliefs funéraires grecs présentent une figure idéale, parée de toutes les vertus, à savoir, les qualités valorisées par la société. La ressemblance physique ne s'avère pas importante, une partie de ces images étant sans doute choisies dans le stock des ateliers. Les portraits funéraires maintiennent les conventions les plus conservatrices, même à la basse époque hellénistique. Par conséquent, nous ne pouvons concevoir les images figurées sur les reliefs funéraires comme des portraits des défunts que dans la mesure où il y a intention de représenter une per-

sonne en particulier, ce qui est expliqué par le texte. Dans ces conditions, le texte représente une partie du message visuel qui doit être conçu comme un ensemble. La conclusion porte à la fois sur l'évolution des formes artistiques sur la côte occidentale de la mer Noire et sur les phénomènes de mode qui expliquent pourquoi ces formes s'accordent avec les tendances observées dans d'autres régions du monde grec. L'usage des stèles à décor, plus précisément à *anthémion*, commence à la fin du VI^e s. à Apollonia et Istros. Le décor témoigne de l'influence des centres de production funéraire de l'Égée orientale, ce qui n'est pas surprenant pour ces *apoikiai* ioniennes de première date. Le nombre de stèles augmente de manière significative à l'époque classique, avec une diversification des formes qui se poursuit à l'époque hellénistique. Il convient de noter la présence dans les régions traitées de reliefs funéraires décorés dès la fin du IV^e s. et durant tout le III^e s. av. J.-C., alors que pour le reste du monde grec ces monuments datent du II^e et du I^{er} s. av. J.-C. Deux points de l'analyse retiennent encore notre attention. Tout d'abord, si les reliefs ouest-pontiques sont fortement influencés par d'autres centres de production, il s'agit rarement d'un centre unique. La plupart des éléments caractéristiques des ateliers locaux – style, composition, forme du monument – doivent être mis en relation avec la production de deux centres régionaux, Byzance et Cyzique, sans exclure la possibilité que certaines stèles soient importées. En second lieu, la forme et le décor des stèles montrent leur adéquation aux modes contemporaines, bien que des particularités puissent être notées, soit pour l'ensemble de la région, soit pour certains centres. L'usage d'un type particulier de monument et de relief funéraire reflète les traditions et les pratiques culturelles de chaque cité mais aussi ses contacts avec les autres. D'après l'auteur, ce livre a nécessité dix ans de mûrissement après la soutenance de la thèse à l'université de Sofia ; ce n'est pas du temps perdu : il enrichit en effet aussi bien la série des études de cas concernant l'art funéraire antique – par exemple, les études de N. Firatlı et L. Robert, M. Cremer, J. Fabricius, etc. – que les travaux sur la mer Noire, qui connaissent ces dernières années un regain d'intérêt incontestable. Le volume apporte notamment une réflexion solide sur les particularismes locaux et régionaux de cet art dans un contexte de circulation des savoirs et des pratiques, à échelle égéenne. Avec cet ouvrage, la communauté scientifique dispose d'un instrument de travail fiable. Il pourra par conséquent être consulté avec profit par les antiquisants de tous bords : les archéologues et les historiens de l'art désireux de connaître l'évolution de ces monuments funéraires ; les spécialistes de l'iconographie qui y trouveront une description détaillée des motifs figurés, enfin, les historiens qui auront ainsi accès à du mobilier issu d'une région moins visitée par les savants, mais néanmoins intégrée dans la *koinè* culturelle hellénique.

Madalina DANA

Elizabeth FROOD & Rubina RAJA (Éd.), *Redefining the Sacred, Religious Architecture and Text in the Near East and Egypt, 1000 BC – AD 300*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. 260 p., 9 pl. coul., 48 fig. n/b, 4 cartes (BEITRÄGE ZUR ARCHITEKTUR- UND KULTURGESCHICHTE LEIBNIZ UNIVERSITÄT HANNOVER, ABTEILUNG BAU-/STADTBAUGESCHICHTE, 8 ; CONTEXTUALIZING THE SACRED, 1). Prix : 84,80 € (relié). ISBN 978-2-503-54104-4.

James H. RICHARDSON & Federico SANTANGELO (Ed.), *Andreas Alföldi in the Twenty-First Century*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 327 p., 12 ill. n./b. (HEIDELBERGER ALTHISTORISCHE BEITRÄGE UND EPIGRAPHISCHE STUDIEN, 56). Prix : 56 €. ISBN 978-3-515-10961-1.

L'ouvrage renferme une quinzaine de communications issues d'un colloque de 2011 qui s'est proposé d'honorer l'héritage d'A. Alföldi (1895-1981), l'immense antiquisant, numismate, archéologue et épigraphiste qui a marqué l'histoire de Rome au xx^e siècle. Dans leur introduction, les deux éditeurs étalent les thèmes abordés : l'érudition extraordinaire du savant, son usage de tous les types de documents, son parcours biographique et son héritage scientifique, tant les idées qui ont fortement marqué la discipline que celles qui paraissent avoir été négligées. L'ouvrage est structuré en fonction des principaux sujets de recherche d'A. Alföldi – avec toutefois une insistance sur la numismatique, sur le parcours biographique si révélateur de ses choix historiographiques, et sur les provinces danubiennes, notamment la Pannonie. Le premier sujet traité concerne la Rome archaïque. Dans sa réévaluation critique, T. P. Wiseman étudie la manière dont le savant utilisa son insurpassable érudition (*Early Rome and the Latins : Dogma, Evidence and Authority*, p. 77-88). La même approche critique est poursuivie par J.H. Richardson, qui reconstitue le contexte étrusque, plus complexe, des frères-héros Vibenna (*Andreas Alföldi and the Adventures of the Vibenna Brothers*, p. 111-130). De même, F. Santangelo réexamine la série de publications *Redeunt Saturnia Regna* et la profonde conviction d'Alföldi sur l'attente cyclique à Rome du début d'une nouvelle ère ; il interroge notamment son usage des monnaies, avec une mise à jour de la critique des numismates (dont le *RPC* de M. Crawford) et des historiens des religions (*Saturnia Regna Revisited*, p. 131-151). Cela constitue le passage vers la République tardive et l'instauration du Principat. Les diverses opinions du savant sur son héros César et son charisme sont analysées par F. Kolb (*Alföldi, Caesar and the German Tradition of Research on Caesar*, p. 153-165). Sur le Principat d'Auguste, on consultera avec profit la pertinente synthèse critique de la contribution alföldienne sur « le retour de la monarchie à Rome » et sur le régime augustéen entre camouflage de la souveraineté et transfiguration du souverain, signée par P. Assenmaker (*Prince héritier et princeps togatus : l'Octavien-Auguste d'Alföldi entre César et le Principat*, p. 167-186). T.R. Stevenson s'intéresse à un concept vital pour comprendre le pouvoir fondamentalement charismatique et monarchique de l'empereur romain (*Andreas Alföldi on the Roman Emperor as Pater Patriae*, p. 187-200). Dans le débat moderne sur les empereurs vus comme magistrats républicains ou, au contraire, comme monarques charismatiques, il met à profit les interprétations récentes d'Andrew Wallace-Hadrill sur l'idée d'ambiguïté, le pouvoir autocratique de l'empereur dérivant des sources à la fois légales et charismatiques, ou de Clifford Ando sur le rôle de protecteur, de modèle vertueux et d'arbitre moral. Un autre grand thème est celui de l'Antiquité tardive, dans le même sens d'universalité et de totalité. L'éclairage d'A.R. Birley sur la source littéraire la plus controversée de la période (*Andreas Alföldi and the Historia Augusta*, p. 219-246) porte aussi bien sur la thèse d'Alföldi (l'*Histoire Auguste* comme instrument de la polémique anti-chrétienne) et la série de rencontres qu'il a organisées, que sur les critiques d'Alan Cameron et d'Arnaldo Momigliano. Cette contribution est suivie de

deux annexes, l'une sur la migration des Goths et le sort de la Dacie romaine, en rapport avec le contexte politique de la Seconde Guerre mondiale (cf. ci-dessous l'article de Zs. Visy), l'autre sur le « fascisme » inexistant d'Alföldi ; on apprend ainsi que ce dernier était en partie d'origine juive, et qu'il dut trouver refuge à l'ambassade espagnole pendant l'occupation allemande de Budapest. F. Ziosi revient sur le rôle qu'il avait attribué à la conversion de Constantin le Grand (*Andreas Alföldi and Constantine*, p. 247-257), et P. F. Mittag sur les contorniates, catégorie interprétée par le savant hongrois comme un instrument de la propagande sénatoriale païenne, alors que ses critiques ont mis en évidence leur rapport avec les jeux (*Alföldi and the Contorniates*, p. 259-268). La contribution passionnante du regretté Géza Alföldy, disparu en 2011, porte sur un sujet particulièrement débattu ces dernières décennies, l'« anarchie militaire » et les *Soldatenkaiser*, cette fameuse « crise du III^e siècle » (*The Crisis of the Third Century from Michael Rostovtzeff and Andrew Alföldi to Recent Discussions*, p. 201-217). En analysant les positions de Rostovtzeff, Alföldi et Syme, G. Alföldy insiste sur le conditionnement des épreuves de la vie : si Rostovtzeff resta marqué à jamais par la révolution en Russie en 1917, Alföldi connut la chute de l'Empire austro-hongrois en 1918 et le démembrement de la Hongrie en 1919. Cette expérience les amena à comprendre l'histoire comme un processus global régi par des situations dramatiques. Revenant à une vision plus traditionnelle, G. Alföldy s'attarde sur le sentiment de traversée d'une crise, exprimé par des auteurs littéraires du III^e siècle, et charge les critiques de la notion de crise (K. Strobel, Chr. Witschel) et même certaines positions plus nuancées (e.g. « changements (accéléérés) » ou « mutations ») ; la bibliographie française récente n'est pas complète, sans doute à cause de la disparition soudaine de l'autre grand savant hongrois. Une contribution de Zs. Visy sur un sujet très sensible, lié aux passions politiques et nationalistes (le problème de la Transylvanie), est menée avec grande rigueur et neutralité, tout en reconnaissant le caractère « patriotique » de certains écrits d'Alföldi (*Dacia ... diuturno bello Decibali viris fuerat exhausta. András Alföldi and the Continuity of Dacia*, p. 269-291). Dans cette confrontation désormais séculaire entre l'historiographie hongroise (qui insiste sur la quasi-extinction des indigènes dans la nouvelle province, leur semi-romanisation ou le caractère radical de l'abandon de la Dacie par Aurélien) et l'historiographie roumaine dominée par le dogme de la « continuité daco-romaine » (continuité des Daces en Dacie romaine, leur profonde romanisation, la continuité des latinophones en Dacie nord-danubienne), Visy montre la manière dont, le plus souvent, les deux parties ont utilisé les sources (et davantage leur absence) et exagéré à bon escient ; enfin, il note les progrès récents et la possibilité de dépasser cet héritage contentieux. La biographie du savant honoré fait l'objet de quelques études fouillées. J. G. Szilágyi retrace la carrière d'Alföldi en Hongrie et l'activité fondatrice à l'Université de Budapest, y compris la perte de ses archives suite à l'émigration (*András Alföldi and Classical Studies in Hungary*, p. 23-36) ; cette contribution lucide nous restitue l'image d'un savant pris entre les principes idéologiques de son contexte national et la recherche de standards internationaux. Grâce aux archives suisses, S. Ruprecht retrace l'activité d'A. Alföldi lors de son exil à Berne et à Bâle (*Andreas Alföldi und die Alte Geschichte in der Schweiz*, p. 37-64), où il trouva, à partir de 1947 « a second home in free Switzerland », avant de quitter l'Europe et l'enseignement pour les États-Unis et l'Institute for Advanced Studies de

Princeton. A. Marcone établit un parallèle avec un autre antiquisant en exil, Mikhaïl Rostovtzeff (*Alföldi e Rostovtzeff*, p. 65-76), remarquant l'usage de certains termes anachroniques, qui se sont imposés à eux par les vicissitudes de leur vie (« propagande » pour Alföldi, « bourgeoisie » et « capitalisme » pour Rostovtzeff), mais aussi de « grandes erreurs » responsables de renouvellements historiographiques importants. Une deuxième contribution de G. Alföldy revient sur les fondations alföldiennes de la recherche sur la Pannonie romaine et les développements ultérieurs, notamment l'admirable productivité des nouvelles générations d'historiens, ce qui en fait l'une des provinces les mieux connues de l'Empire (*Roman Pannonia from Andrew Alföldi to the Twenty-First Century*, p. 293-314). Sont brièvement évoqués son charisme, sa productivité remarquable, son activité éditoriale (dont les séries *Dissertationes Pannonicae* et *Dissertationes Bernenses*). Les identités qu'il a pu endosser sont le mieux illustrées par les trois formes de son prénom, hongr. András, all. Andreas, angl. Andrew, utilisées par les divers contributeurs. La contextualisation historique éclaire en partie les opinions d'un savant qui assumait le patriotisme de son époque (p. 29, sur la cause de la « supériorité culturelle magyare » et les droits historiques de son pays), car il fut fortement marqué durant sa jeunesse par son expérience individuelle, principalement centre-européenne, dans un pays bouleversé par la chute de l'Empire austro-hongrois et le traité de Trianon (1920), puis par la montée des totalitarismes, l'extrême droite d'abord, la dictature communiste ensuite, enfin, par l'exil définitif. Des *indices* de noms et de sources complètent le livre. Il est des ouvrages qui peuvent desservir un thème ou une personnalité par un traitement trop rigide, trop naïf ou scholastique ; ce n'est aucunement le cas du présent recueil : posant la question de l'actualité dans le siècle présent d'un savant qui s'est illustré au siècle précédent en tant que modèle insurpassable d'érudition et de subtilité (p. 175), ce riche volume se donne à lire comme un hommage intelligent à la mémoire et à l'œuvre d'un historien d'exception, par l'exercice conjoint de l'admiration et de la distance critique, nécessaire et inévitable.

Dan DANA

Dimitris TZIOVAS (Ed.), *Re-imagining the Past. Antiquity and Modern Greek Culture*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII-420 p., 32 ill. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 85 £. ISBN 978-0-19-967275-2.

Le présent volume est issu d'un congrès international tenu en juin 2011 à l'Université de Birmingham, où un département d'études portant sur la Grèce ancienne, médiévale et moderne exerce ses activités depuis plus de quatre-vingt ans. Cette réunion de spécialistes avait pour propos d'examiner les diverses façons utilisées par le peuple grec entre le XII^e et le XX^e siècle pour se réapproprier son passé antique et se construire face aux Européens occidentaux, qui estimaient en être les seuls dépositaires et jugeaient à l'aune de cette appropriation les Grecs qui leur étaient contemporains. Les participants ayant été nombreux, Dimitris Tziouvas publie un choix de dix-neuf communications, regroupées en cinq sections, dont il justifie la raison d'être après avoir rappelé la thématique du congrès (chap. 1). La première section, intitulée « L'Antiquité, la Grèce et l'Europe » comprend trois chapitres. Anastasia Stouraiti (chap. 2) décrit l'effort spécifique des « antiquaires » crétois pour reconstituer le

Corpus Vasorum Antiquorum allemand qui offre ainsi aux chercheurs des volumes presque thématiques et permet la publication de nombreux vases jusqu'alors inédits.

Isabelle ALGRAIN

Juliette DE LA GENIÈRE (Éd.), *Le cratère à volutes. Destination d'un vase de prestige entre Grecs et non-Grecs*. Actes du colloque international de Paris, octobre 2012 du CVA du musée Pouchkine aux fouilles de Panticapée. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 1 vol. 310 p., 56 ill., 108 pl. (LES CAHIERS DU CORPUS VASORUM ANTIQUORUM, 2). Prix : 90 € (relié). ISBN 978-2-87754-311-8.

Huit ans après *Les clients de la céramique grecque* (2006) paraît le second volume des *Cahiers* du Corpus Vasorum Antiquorum, sous la direction de Juliette de La Genière. Outre la publication des Actes du colloque « Le cratère à volutes. Destination d'un vase de prestige entre Grecs et non-Grecs », tenu à Paris en 2012, ces *Cahiers* sont également l'occasion d'une réflexion sur l'entreprise du CVA elle-même. En première partie du volume, S. Schmidt présente un état des lieux critique sur l'adaptation du CVA aux révolutions récentes de la discipline, notamment par la création de *CVAonline* dont on célébrait alors les dix ans d'existence (p. 9-12). De même, en fin de volume, la parole est cédée aux fouilleurs de Panticapée, V. P. Tolstikov et O. V. Tugusheva qui livrent une précieuse synthèse en anglais des recherches archéologiques menées sur l'acropole, pour la plupart publiées en russe, renseignant ainsi le contexte de découverte des pièces recensées dans les neuf fascicules du CVA du musée Pouchkine à Moscou (p. 281-308). Les actes du colloque sur le cratère à volutes constituent le cœur de l'ouvrage ; comme le souligne J. de La Genière en introduction, les études stylistiques de la forme sont aujourd'hui suffisamment avancées pour proposer une recherche approfondie sur ses usages et symboliques, au sein de contextes de découverte variés, parfois bien au-delà du monde grec (p. 15-26). M. Pipili introduit le sujet en esquisant les tendances de distribution des différentes productions de cratères à volutes aux époques archaïque et classique (p. 27-42). D. Ignatiadou explore les témoignages d'une symbolique mystique du cratère en lien aux croyances orphiques, notamment chez les élites macédoniennes (p. 43-59). A. Tsingarida concentre son attention sur une série particulière de cratères à volutes attiques tardo-archaïques, révélant la diversité d'usages d'un même type stylistique dans les contextes grecs, magno-grecs, étrusques, ainsi qu'au nord des Alpes (p. 61-75). J. Gaunt dresse une synthèse des six siècles de présence du cratère à volutes en Étrurie (p. 77-98). La Grande Grèce fut, on le sait, un centre de production majeur de ces vases, en particulier au IV^e siècle av. J.-C. Les articles qui suivent offrent un aperçu des usages variés de la forme chez les colons et les indigènes, en s'éloignant heureusement d'une vision unilatérale d'hellénisation et en appréciant au contraire toute la complexité de ces milieux mixtes. M. Cipriani analyse le matériel d'une tombe de l'arrière-pays paestan qui a livré le seul exemple connu de cratère à volutes intégré au mobilier funéraire dans cette région (p. 99-117). Cette appropriation du matériel de prestige grec par l'élite « indigène » résonne également dans la contribution de G. Greco, qui commente le contexte de découverte d'un cratère dans un habitat de Lucanie intérieure (p. 119-132). Fr. Silvestrelli s'intéresse à la réception de

la forme dans la *chôra* de Métaponte, fief des ateliers dits « lucaniens », qui n'ont produit que peu de cratères à volutes ; la popularité de la forme dans la région ne sera véritablement affirmée qu'après la domination apulienne (p. 133-146). Le contexte colonial grec est abordé par A. D'Amicis qui étudie la place des cratères au sein des riches contextes archéologiques tarentins (p. 147-162). Les quatre contributions suivantes s'intéressent au cratère à volutes dans les trois subdivisions régionales de l'Apulie : Cl. Pouzadoux et M. Corrente livrent une synthèse sur l'évolution des pratiques funéraires en Daunie en lien avec l'instrumentalisation locale des pratiques et des objets grecs (p. 163-178) ; A. Riccardi décrit les usages et l'iconographie des cratères découverts dans les contextes funéraires de Peucétie (p. 179-200) ; K. Mannino propose un panorama chronologique de la diffusion et des usages du cratère en Messapie (p. 201-214). Dans cette même région, la découverte récente d'un cratère attique à Muro Leccese dans un contexte funéraire indigène plus tardif est commentée par L. Giardino (p. 215-223). La présence de cratères attiques dans les centres indigènes de Sabucina et Vassallaggi (Sicile) est abordée par R. Panvini (p. 225-234). La question de la réception sicilote des cratères est également explorée par V. Meirano et D. Elia, qui examinent respectivement la distribution des cratères en bronze et en céramique dans une approche comparée entre Sicile et Calabre méridionale (p. 235-252). Enfin, S. Verger nous mène en Macédoine avec une riche synthèse sur le matériel de la nécropole archaïque de Trebenište, ainsi que son interprétation originale de la place centrale qu'y occupent les cratères à volutes en bronze (p. 253-278). Ce très beau volume, richement illustré, ouvre de nombreuses pistes de réflexions permettant d'expliquer la présence du cratère à volutes dans une telle diversité des contextes, à travers les siècles et les sphères culturelles. L'objectif est atteint : le lecteur ne pourra plus se contenter de décrire le cratère à volutes comme une simple offrande ostentatoire.

Marie DE WIT

Hélène CASSIMATIS, *Éros dans la céramique à figures rouges italiote. Essai d'interprétation iconographique et iconologique*. Paris, De Boccard, 2014. 1 vol. 588 p., 49 ill. n./b. & coul. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 61). Prix : 120 € (relié). ISBN 978-2-7018-0342-5.

Hélène Cassimatis nous livre un ouvrage ambitieux qui, par le biais d'une approche nouvelle de l'iconographie de la figure rouge italiote, vise à faire émerger la nature d'Éros telle que perçue par les populations de Grande Grèce et de Sicile. De nombreuses études consacrées au jeune dieu ont déjà établi sa popularité dans ces régions, mais ces recherches ont sous-estimé le potentiel du corpus d'images véhiculé par la céramique locale en tant que laboratoire indépendant permettant de mettre en évidence les différences profondes de croyances entre les sphères grecques et italiotes. H. Cassimatis revient, dans la première partie de l'ouvrage, sur ce que l'on connaît, en Grèce et en Italie, de la personnalité du mystérieux démon aux facettes multiples, omniprésent mais apparemment dépourvu de toute forme de culte organisé (*Le culte*, p. 53-80 ; *Les sources écrites*, p. 81-106 ; *Éros et l'homosexualité*, p. 107-118 ; *Éros dans l'art*, p. 119-127). Dans cette première partie figurent également les longues *Préface* (p. 7-19), *Mise au point* (p. 19-52) et, plus loin, *Série iconogra-*

Christian LAES, Katarina MUSTAKALLIO & Ville VUOLANTO (Ed.), *Children and Family in Late Antiquity: Life, Death and Interaction*. Louvain, Peeters, 2015. 1 vol. 374 p., 32 ill. (INTERDISCIPLINARY STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND RELIGION, 15). Prix : 72 €. ISBN 978-90-429-3012-4.

Cet ouvrage réunit treize textes présentés à Rome en mai 2012 sur le thème des enfants au sein de leur structure familiale (conditions de vie, mortalité et interactions avec la société et les religions) durant l'Antiquité tardive. Chr. Laes, K. Mustakallio et V. Vuolanto, les organisateurs de cette sixième Conférence sur la famille romaine, exposent en introduction les raisons qui les ont amenés à choisir ce thème de recherche et les problématiques qui en découlent. Ils présentent ensuite la structure du livre et l'apport des différentes études. Le premier chapitre porte sur la démographie historique et l'état sanitaire des populations qui déterminent le cadre de la vie familiale. Sur la base d'épigraphes, K. Harper revient tout d'abord sur la mortalité saisonnière à Rome. B. Shaw avait travaillé sur ce sujet mais il n'avait pas pris en compte les fluctuations qui pouvaient intervenir sur 300 ans. Ainsi, l'auteur propose de nouvelles courbes de mortalité à partir de plusieurs découpages chronologiques et en fonction de différentes classes d'âge. Il constate alors au IV^e siècle une distribution unimodale de la mortalité des moins de 15 ans avec un pic en septembre puis bimodale durant les deux siècles suivants avec une coupure de mars à avril et une reprise en novembre. L. Rutgers utilise quant à lui les milliers de sépultures anonymes creusées dans les catacombes juives et chrétiennes de Rome. La longueur des fosses lui permet d'associer les tombes à des défunts immatures ou adultes. La concordance des taux de mortalité des communautés juives et chrétiennes est pour l'auteur une preuve de la similarité de leur mode de vie et un argument en défaveur de la théorie de R. Stark pour qui la charité chrétienne augmentait l'espérance de vie des fidèles et donc provoquait de nombreuses conversions. M. Studer-Karlen s'intéresse enfin aux représentations des corps malades et difformes sur les sarcophages, les peintures et différents artefacts chrétiens. Elles sont très rares aux III^e et IV^e s. et commencent à se diffuser au VI^e s. Le plus souvent, les corps apparaissent guéris dans les scènes de miracle et les défunts, qui affichent ainsi leur foi dans le Christ guérisseur et sauveur, figurent sous des traits idéalisés. La seule exception notable au V^e s. est celle de l'image du Christ crucifié qui permet de proclamer sa nature divine et le triomphe de sa mort. La deuxième partie de l'ouvrage regroupe quatre études sur les conditions de vie des enfants (travail et sexualité). À Rome, malgré le peu de sources disponibles, Chr. Laes perçoit, dans le courant des V^e et VI^e s., une mise au travail des enfants de condition libre en dehors de la structure familiale. En raison du déclin démographique et économique et de la diminution du nombre d'esclaves, ils étaient mis à contribution pour maintenir le statut social de la famille. La condition des esclaves semble en revanche avoir peu évolué. Par une approche intersectionnelle, B. J. Brooten étudie alors leurs réactions face au Code Domestique des chrétiens exposé dans les épîtres de saint Paul aux Colossiens et aux Éphésiens. En élaborant des histoires fictives mais historiquement éclairées, l'auteure démasque la violence inhérente à ces sociétés inégalitaires et les contradictions entre l'image harmonieuse de la famille offerte par les textes et la complexité de la vie de ceux qui les entendaient et devaient s'y soumettre. En utilisant la même approche, R. Aasgaard raconte les pérégrinations d'un

jeune orphelin d'environ neuf ans dans la capitale de l'Empire, Constantinople, un dimanche de l'an 450. On suit son parcours de l'orphelinat au travail, puis de l'église aux différents monuments de la ville. Pour l'auteur, cet exercice permet de réfléchir sur la perception que l'enfant avait de sa propre vie et des éléments qui l'entouraient. Enfin, J. W. Martens tente de comprendre les raisons qui conduisent les chrétiens à désapprouver la pédérastie. L'étude de leurs discours critiques, construits à partir des modèles développés par le moraliste Musonius Rufus et les rabbins, révèle que les chrétiens ne se battaient pas contre les traumatismes que pouvait engendrer cette pratique chez les enfants pubères mais contre des rapports hors mariage qui déroutaient les hommes du chemin de la foi et de la moralité chrétienne. Dans la troisième et dernière partie, l'influence des religions sur le quotidien des enfants vivant aux marges de l'Empire est étudiée. La riche documentation papyrologique, littéraire et archéologique permet à A. Pudsey d'observer qu'à partir du III^e s. en Égypte, les monastères jouent un rôle majeur dans la resocialisation des enfants abandonnés, orphelins ou sans tuteurs en leur offrant un refuge et un cadre éducatif et spirituel. Alors que certains textes dénoncent la décomposition des liens familiaux lors de l'entrée d'un des leurs dans la vie monastique, d'autres révèlent en revanche une permanence des contacts avec l'extérieur. Face à une médecine pédiatrique inexistante, les familles chrétiennes se tournaient vers la magie, les prières, les lieux saints ou les ecclésiastiques pour tenter de sauver leur enfant de la mort. À partir des amulettes roulevées découvertes en Éthiopie, de la Passion des saintes Perpétue et Félicité et de plusieurs récits d'enfants miraculés, S. R. Holman montre la persistance de certaines traditions populaires. Dans ces récits, le pouvoir guérisseur du divin n'est accordé qu'aux enfants de parents moralement irréprochables. En décortiquant et en comparant les récits de guérisons infantiles tirés de l'*Historia Religiosa* de Theodoret de Cyr et les actes apocryphes de Mar Mari, C. Horn signale quant à elle que les familles qui vivaient à l'est de l'Empire se tournaient vers des tiers religieux, moines ou ecclésiastiques, pour sauver leurs enfants malades. Cette étude permet de percevoir l'insertion progressive de l'Église au sein des familles et l'utilisation de ces récits dans le prosélytisme chrétien. Alors que les précédents articles scrutent les frontières de l'Empire, H. Sivan s'attarde sur la communauté juive et les obligations des pères vis-à-vis de leurs filles. En étudiant un très grand nombre de sources rabbiniques qui se rapportent aux mariages précoces, l'auteure montre que si certaines pratiques sont issues des traditions romaines, les juifs ont su créer leurs propres règles qui se caractérisent par une adaptation constante des pères face à des situations perturbatrices pour la famille. Enfin, en comparant les biographies de Libanius, Jean Chrysostome et Theodoret de Cyr, trois auteurs antiques nés dans des familles aisées d'Antioche entre la fin du IV^e et le début du V^e s., V. Vuolanto démontre que le récit de leur enfance a été construit selon un même modèle qui vise à mettre en avant la prédestination de ces enfants à une carrière intellectuelle ou ecclésiastique et l'importance du rôle des femmes, le plus souvent la mère, garantes de leur éducation et de la transmission des valeurs morales. Ce type d'autobiographie masque en revanche la réalité de leur enfance. L'ouvrage s'achève sur une importante bibliographie commune, récente mais majoritairement anglo-saxonne, et par un index général. La variété des sources nécessaires pour aborder les conditions de vie des enfants durant l'Antiquité tardive indique que cette classe d'âge, qu'il aurait été intéressant de définir dans l'introduction, n'est

toujours pas au centre des préoccupations de la société adulte même si les dirigeants des institutions chrétiennes s'introduisent progressivement dans la sphère familiale. Si les résultats de l'étude de la mortalité saisonnière à Rome fondée sur un nombre très limité d'épitaphes mériteraient d'être plus mesurés et l'approche intersectionnelle de R. Aasgaard plus poussée, cet ouvrage offre une nouvelle vision de la vie des enfants au sein des familles romaines de l'Antiquité tardive et il révèle les changements que provoquèrent l'économie, la démographie, l'environnement mais surtout la montée du christianisme sur leur quotidien.

Solenn DE LARMINAT

Meaghan A. MCEVOY, *Child Emperor Rule in the Late Roman West, AD 367-455*. Oxford, Oxford University Press, 2013. xi-367 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 79 £. ISBN 978-0-19-966481-8.

Il existait jusqu'à présent seulement deux études de quelque ampleur sur le rôle ou plutôt la figure des jeunes souverains que leurs pères empereurs ont associés au pouvoir suprême durant l'Antiquité tardive. Il s'agit du livre de Werner Hartke, *Römische Kinderkaiser. Eine Strukturanalyse römischen Denkens und Daseins*, publié à Berlin en 1951 et réimprimé sans modifications à Darmstadt en 1972, et de l'étude de Concetta Molè Ventura, *Principi fanciulli. Legittimismo costituzionale e storiografia cristiana nella Tarda Antichità*, Catane, 1992. Ces ouvrages sont mentionnés comme il se doit dans l'avant-propos et la bibliographie du présent livre (p. v, n. 3 ; p. 344 et 349), mais semblent ne pas avoir été utilisés, du moins exploités avec profit. Il est vrai que leur propos divergeait de celui de l'auteur : Werner Hartke a centré son attention sur l'*Histoire Auguste* et son propos dépasse le cas des empereurs enfants, tandis que Concetta Molè Ventura a limité sa recherche à l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin d'Aquilée et à la *Chronique gauloise de 452*. L'historiographie allemande et italienne représentée par ces deux études semble laissée de côté afin de mener une enquête moins littéraire et plus politique, une « histoire événementielle » revendiquée par l'auteur (p. vi). La matière du livre se répartit en trois ensembles d'une parfaite équivalence, un premier consacré à Gratien et Valentinien II, un deuxième à Honorius et le dernier à Valentinien III. La moitié orientale de l'Empire romain est ignorée pour des raisons sans doute pratiques, ce qui interdit la comparaison et limite la réflexion. Toutes les catégories de sources, à l'exception peut-être de l'hagiographie, sont mobilisées avec efficacité. Antérieure à la période étudiée, la question des empereurs enfants avant Gratien est expédiée (p. 3-4) alors qu'elle a des incidences sur les sources narratives du Bas-Empire et leurs débats sous-jacents, comme l'ont montré Johannes Straub ou Adolf Lippold. En guise de méthode, l'auteur compare le portrait du souverain idéal chez Ménandre le Rhéteur aux sources tardives (histoire d'Ammien Marcellin, *Gratio actiarum* (!) d'Ausone, homélies funèbres d'Ambroise, poésies de Claudien, panégyriques de Mérobaude). Tous exaltent les vertus constitutives du bon prince que sont le lignage et l'éducation, le courage et la justice, la tempérance et la piété (chapitres 1 et 4). La sagesse prématurée, incarnée dans le *puer senex* et la canitie précoce, aurait mérité un commentaire. L'aller-retour entre la théorie et la réalité, le discours et la pratique, sert de fil conducteur pour examiner l'un après l'autre les quatre empereurs élevés sur le trône dans leur enfance. Aborder

tedesco, novità lessicali) dai quali peraltro rifuggiva nelle scritture più sorvegliate. Esempi dello stile “prosa – prosa” si trovano nel già ricordato volumetto *Filologia e storia* in cui Pasquali difendeva con vigore la sua concezione della filologia classica come scienza dell’Antichità contro chi, come Ettore Romagnoli, gli rimproverava l’asservimento alla cultura tedesca.

Arnaldo MARCONE

Yvon LAFRANCE, *La théorie platonicienne de la doxa*. Deuxième édition revue et augmentée de *corrigenda*, de notes, d’*addenda* à la bibliographie (1975-2003), d’une postface par Yvon Lafrance, d’un supplément bibliographique (2003-2013) et d’une postface par Luc Brisson. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 573 p. (COLLECTION D’ÉTUDES ANCIENNES, 149). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-40333-5, ISSN 1151-826X.

La première édition de l’ouvrage d’Yvon Lafrance, parue en 1981, se caractérisait par l’application d’une méthode dite « scientifique » à l’étude de Platon, méthode que l’auteur a détaillée dans de nombreuses publications ultérieures en la caractérisant comme « historique », « positive » (voire « positiviste »), et donc « neutre », préoccupée uniquement par la « vérité historique », par opposition à toute lecture « philosophique », qui serait forcément « subjective » et « anachronique ». Quoi que l’on pense de cette méthode – comment peut-on croire atteindre la vérité d’un texte philosophique en renonçant soi-même à toute pratique philosophique ? d’ailleurs, le positivisme n’est-il pas lui-même une « philosophie », particulièrement anachronique pour le coup, et dont l’adéquation à la pensée de Platon est pour le moins sujette à caution ? –, elle donne lieu à des analyses scrupuleuses et très bien documentées qui, que l’on partage ou non leurs conclusions, demeurent utiles pour tout interprète intéressé par les dialogues examinés par l’auteur – en particulier le *Gorgias*, le *Ménon*, la *République*, le *Théétète* et le *Sophiste*. L’ouvrage reste d’ailleurs à ma connaissance l’étude la plus complète de la *doxa* chez Platon, et en ce sens il constitue un point de départ indispensable à toute recherche sur cette question. Cette valeur d’instrument de travail est encore renforcée par l’actualisation dont il a fait l’objet dans le cadre de cette réédition, dont les principales nouveautés sont 54 pages de notes dans lesquelles l’auteur, avec beaucoup d’honnêteté intellectuelle, nuance ou corrige ses propos antérieurs, répond aux critiques qui lui ont été adressées et se situe par rapport aux recherches ultérieures, ainsi que 45 pages de suppléments bibliographiques (compilés par l’auteur lui-même et Luc Brisson). Le tout est complété par deux brèves postfaces, l’une d’Yvon Lafrance (3 pages) et l’autre de Luc Brisson (1 page), qui réaffirment la pertinence des principes exégétiques de l’auteur dans le contexte des études platoniciennes actuelles.

Sylvain DELCOMMINETTE

Michele CORRADI, *Protagora tra filologia e filosofia. Le testimonianze di Aristotele*. Pise – Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 330 p. (BIBLIOTECA DI STUDI ANTICHI, 96). Prix : 280 € (relié). ISBN 978-88-6227-476-0.

This monograph presents Aristotle’s account of the philosophy of Protagoras. The book is divided into four chapters. Firstly, Corradi focuses on the doxographic

label *Metaphysics*. Whatever the aim of Aristotle might have been in writing these books, it is unlikely that his main goal was to prove the PNC. Moreover, M. Corradi states that *Metaphysics* Theta deals with the doctrine of potentiality and actuality, previously anticipated in Delta and Zeta as one of the senses according to which one may understand “being” (p. 66). However, the reference to Zeta is out of place, possibly a typo for Epsilon. In the third chapter, “Protagora e la scienza del ΛΟΓΟΣ: verso la filologia”, p. 133-175), Corradi discusses Protagoras’ rhetoric. He argues that the goal of Protagoras’ παιδεία has been understood in two different ways by Plato and Aristotle. In his *Protagoras*, Plato maintains that Protagoras’ goal was to educate good citizens, so that they may become able to take part in the political life of the πόλις. Aristotle, on the other hand, underlines that Protagoras pretended to teach rhetoric, i.e. the art of convincing other people. Aristotle bears testimony to the fact that Protagoras was interested in grammatical problems (such as the problem of establishing the gender of a term). Aristotle says that Protagoras discussed the Homeric poems too. M. Corradi convincingly suggests that Aristotle’s sketchy observations on the gender of terms in the *Sophistical Refutations* may rely on Protagoras’ lost writing on the same topic. In the fourth chapter (“La geometria nella *Metafisica*”, p. 177-229), M. Corradi tackles the difficult issue of Protagoras’ mathematical teachings. The author argues that Protagoras’ lost book *Περὶ τῶν μαθημάτων* was not about mathematics, unlike the suggestion of other scholars, but rather about teachings broadly understood. But there is evidence that Protagoras had a deep interest in mathematics and the philosophy of mathematics. Plato and Aristotle are in agreement on this point. According to M. Corradi, Protagoras’ dialectical objections against the mathematicians of his time led Plato to postulate the abstract existence of mathematical objects in order to establish mathematics as a science. Aristotle, on the other hand, was puzzled by Protagoras’ claim that sensible objects show that the tangent line touches the circle in more than one point. This is why Aristotle was led to postulate abstraction as a key tool for dealing with mathematical objects. The book has a rich bibliography (p. 239-290) and many useful indices (p. 291-330). Many claims of the book are innovative and the material is rich and clearly organized. I noticed no typos.

Luca GILI

Anna MARMODORO, *Aristotle on Perceiving Objects*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. x + 291 p. Prix : £ 47,99. ISBN 978-0-19-932600-6.

Cet ouvrage examine la manière dont Aristote rend compte de notre perception des objets, qui suppose que le contenu perceptif ne se réduise pas à des propriétés sensibles, mais soit complexe en ce qu’il implique la comparaison et l’organisation de ces propriétés. On peut résumer le mouvement général de son argumentation selon deux étapes. Tout d’abord, dans les trois premiers chapitres, Anna Marmodoro cherche à établir que la conception aristotélicienne de la perception peut être décrite comme un « réalisme perceptif subtil » : « réalisme », en ce qu’elle admet que les qualités perceptibles sont des propriétés intrinsèques des objets auxquels elles appartiennent qui se trouvent dès lors dans le monde telles que nous les percevons, mais « subtil », en ce que ces qualités requièrent un perceuteur pour atteindre leur actuali-

sation pleine et entière, consistant, par exemple, non seulement à « apparaître rouge », mais encore à « paraître rouge au percepteur », ce qui ne peut se produire que par l'interaction entre les qualités perceptives et les facultés du percepteur. La principale originalité de cette interprétation consiste en sa formulation dans les termes d'une « métaphysique des pouvoirs causaux » qu'Aristote développerait notamment dans sa *Métaphysique* et appliquerait à sa théorie de la perception, en concevant aussi bien les qualités sensibles que les facultés du percepteur comme des « pouvoirs causaux » – la causalité étant implicitement réduite tout au long de l'ouvrage à la causalité efficiente, d'une manière quelque peu surprenante dans un contexte aristotélicien. On peut se demander si cette originalité constitue réellement un progrès. En effet, cette métaphysique, exposée pour elle-même dans le premier chapitre de l'ouvrage (de loin le plus long), permet sans doute de rapprocher la pensée d'Aristote de certains courants de la métaphysique analytique contemporaine, mais son adéquation aux intentions du Stagirite n'est pas évidente. Ainsi, l'interprétation de toute *dunamis* en termes de « pouvoir » comme « principe de changement en autre chose ou en soi-même en tant qu'autre », fondée sur *Metaph.* Θ 1, 1046a9-11, contredit les déclarations explicites d'Aristote, selon lesquelles cette définition s'applique seulement à *une espèce* de *dunamis* – certes celle qui est dite « au sens le plus propre », mais néanmoins pas « la plus utile » pour son projet dans la *Métaphysique* (1045b35-1046a1). Par ailleurs, A. Marmodoro semble parfois renverser la thèse aristotélicienne de l'antériorité de l'acte sur la puissance, développée en particulier en *Metaph.* Θ 8 – en tout cas, on aurait aimé que la question de la compatibilité entre son interprétation et cette thèse fondamentale soit au moins abordée. Corrélativement, il est pour le moins surprenant de lire qu'« Aristote *ne* réifie *pas* la forme du pouvoir en un agent actif par lui-même, par-delà le pouvoir lui-même », de sorte que la description aristotélicienne du changement en termes de transmission de la forme serait une simple métaphore à ne pas prendre littéralement : « Les macro-changements émergent des micro-changements suscités par les pouvoirs fondamentaux [...], qui affectent leurs corrélats passifs » (p. 36, souligné dans le texte ; je traduis) : de telles formulations donnent l'impression d'une priorité de la matière, lieu de la puissance, sur la forme, lieu de l'acte, ce qui est à coup sûr prendre le contre-pied de la métaphysique aristotélicienne, qui identifie au contraire la forme à l'*ousia* première et à la cause de l'être du composé (cf. *Metaph.* Z 17), celle-ci pouvant également jouer le rôle de cause efficiente et de cause finale (à partir de laquelle tous les « micro-changements » doivent être expliqués) dans le devenir. Or ces positions métaphysiques trouvent leur corrélat dans la méthodologie de la psychologie d'Aristote, qui consiste non pas à partir des *dunamis* pour expliquer les actes, comme tend à le faire A. Marmodoro, mais au contraire à partir des actes pour expliquer les *dunamis* (cf. *De an.* II 4, 415a16-20). Dans les quatre chapitres suivants et la conclusion de l'ouvrage, A. Marmodoro s'attaque directement au problème de la possibilité de percevoir un contenu perceptif complexe. Aristote fonde cette possibilité dans ce qu'il appelle le « sens commun », auquel il attribue notamment comme fonctions la comparaison des sensibles propres à des sens différents, la perception des « sensibles communs » et l'attribution de différentes qualités sensibles à un seul et même objet. L'essentiel de l'investigation d'A. Marmodoro consiste dès lors à s'interroger sur la relation entre ce sens commun et les cinq sens spéciaux (la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher et le goût). Dans les chapitres 6 et 7, elle

explore six modèles évoqués par Aristote pour penser cette relation, par ordre d'adéquation progressive : le modèle des contenus mixtes, le modèle des senseurs multiples, le modèle du rapport mathématique, le modèle de l'identité relative, le modèle substantiel et le modèle du pouvoir commun, ce dernier étant selon elle le plus performant. Elle soutient une interprétation « métaphysiquement robuste » du sens commun (par opposition aux interprétations dites « déflationnistes » de Gregoric et Johansen), selon laquelle celui-ci correspond au système perceptif considéré comme un tout, qui ne se réduit pas à la somme des cinq sens spéciaux mais est doté de capacités perceptives supplémentaires lorsque ces derniers agissent comme une unité. La discussion de ce problème est précise et éclairante, même si l'on peut regretter qu'elle occulte d'autres questions pertinentes relativement à la perception des objets, comme par exemple l'apport de la *phantasia*, la relation entre la perception des objets et la structure prédicative, ou encore le fondement de la possibilité de l'erreur qui apparaît à ce niveau. Il reste que la présentation des six modèles pour envisager la relation entre le sens commun et les sens spéciaux avec leurs vertus et leurs faiblesses respectives devrait fournir une base utile pour les discussions ultérieures à ce sujet. Matériellement, l'ouvrage manque du soin et de la rigueur que l'on est en droit d'attendre d'un éditeur comme Oxford University Press : renvois internes vides (p. 70 n 46, p. 260) ou erronés (p. 42) ; système de références en notes de fins de chapitre incohérent (p. 118 n 3, p. 155 n 18, p. 212 n 3) ; typographie non uniformisée dans la bibliographie (p. 277, 279, 283), qui comporte également une référence incomplète (« Ellis [2010] », p. 279) ; répétition d'une même note dans des versions légèrement différentes (p. 65 n 10 et p. 154 n 1), ou du même texte dans des traductions différentes (p. 102 et 130) ; index *locorum* incomplet (le *Théétète* de Platon est heureusement discuté ailleurs que dans l'unique référence à laquelle renvoie l'index)... Ces défauts sont certes mineurs, mais ils donnent l'impression d'un livre réalisé un peu rapidement et dont les épreuves n'ont pas été relues très scrupuleusement.

Sylvain DELCOMMINETTE

Christopher I. BECKWITH, *Greek Buddha. Pyrrho's Encounter with Early Buddhism in Central Asia*. Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2015. 1 vol. XXI-290 p. Prix : 29,95 \$ / 19,95 £ (relié). ISBN 978-0-691-16644-5.

Christopher I. Beckwith entend montrer comment le bouddhisme a façonné la philosophie de Pyrrhon, en situant dans la région du Gandhara l'origine de l'enseignement du fondateur du courant sceptique grec. Mobilisant à la fois des sources grecques et bouddhiques, il suit un itinéraire en plusieurs étapes. La préface et le prologue plantent le décor : il s'agit de comparer Pyrrhon au bouddhisme de son époque, un bouddhisme dit « pré-normatif » qui véhicule les enseignements d'un philosophe, non pas indien, mais scythe (!), Gautama, dit le Bouddha, dont l'influence sur son époque a été très rapide, vers l'Est comme vers l'Ouest. Cette époque est aussi celle de l'expédition d'Alexandre le Grand vers l'Inde, à laquelle aurait pris part le jeune Pyrrhon avec son maître Anaxarque, si l'on en croit certaines sources anciennes. Le chapitre 1 (p. 22-60) compare les enseignements et les pratiques du scepticisme et du bouddhisme anciens. Il se penche notamment sur les trois caractérisations du réel, des

et 160-161) et comment Martial, en se référant à des *topoi* de la poésie d'exil d'Ovide, a indiqué la précarité de sa position à l'époque de l'empereur Domitien (p. 167-174). Le livre n'est pas exempt de fautes d'impression (à la p. 217, il faut lire VI, 21, 1 au lieu de VI, 2, 1 et à la p. 257, XI, 90 au lieu de X, 90) ; à la référence Rimell (2008), telle qu'on la lit dans les notes, rien ne correspond dans la bibliographie ; je suppose qu'il s'agit de Victoria Rimell, *Martial's Rome : Empire and the Ideology of Epigram*, Cambridge, 2008.

Willy EVENEPOEL

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Les opera minora et le développement de l'historiographie taciteenne*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2014. 1 vol. 222 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 68). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-119-5 25.

O. Devillers a rassemblé ici, augmentées de quatre contributions, les communications présentées dans un atelier « Les opusculs de Tacite » qu'il avait organisé à l'occasion de la 7th Celtic Conference in Classics réunie en 2012 à l'Université de Bordeaux-Montaigne. La copieuse bibliographie qui clôt le volume (p. 201-212) met en lumière le grand nombre d'études consacrées à tel ou tel des *opera minora* et l'absence de toute entreprise synthétique. Le parti pris d'O. Devillers est donc tout à la fois judicieux et fort utile. Il en va de même de l'organisation de la matière fondée sur l'*Agricola*, la *Germanie* et le *Dialogue des orateurs*. Les treize textes réunis – mais on ne peut ici les présenter tous – sont répartis en trois sections : d'abord « Approches générales » (p. 13-70), viennent ensuite « Regards singuliers sur les *opera minora* » (p. 73-145) et enfin « Confrontations ponctuelles entre *opera minora* et *opera maiora* » (p. 149-200). La première partie s'ouvre sur un lumineux état de la question où O. Devillers définit l'objectif de l'entreprise, mesurer la continuité entre ces trois écrits d'une part, les *Histoires* et les *Annales* de l'autre, les premiers tenant lieu de « laboratoire », tandis que E. Keitel recherche comment Tacite use des détails pour mettre en œuvre l'*evidentia* à propos de trois thèmes essentiels de l'*Agricola* et des *Annales*, la conduite des sénateurs sous un mauvais empereur, la « désolation » physique et morale qui frappe Rome sous un mauvais empereur et enfin l'importance de la mémoire. Les contributeurs de la deuxième partie abordent des aspects particuliers du *Dialogue* et de l'*Agricola*, par exemple le processus de « romanisation forcée » en Bretagne, expression qui pourrait être nuancée à la lumière des travaux des historiens trop peu utilisés ici. Quant à la troisième partie, elle offre plusieurs exemples ponctuels, mais toujours intéressants, de confrontations spécifiques, plus particulièrement entre l'*Agricola* et les *Annales*. L'éditeur a pris la peine de dresser un « Index des passages cités » ce qui rend encore plus utile ce recueil d'un grand intérêt scientifique, nourri de réflexions stimulantes et bien argumentées.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Emma SCIOLI, *Dream, Fantasy, and Visual Art in Roman Elegy*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. XII-278 p., 29 ill. n./b. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 55 \$ (broché). ISBN 978-0-299-30384-6.

Propertius, dans son élégie II, 26a, fasse non seulement allusion à des fresques représentant Hélios et Phrixos d'une part et Héro et Léandre d'autre part, mais aussi à des représentations d'Ariane et de Thésée (voir à la p. 124). D'autre part, je suis E. Scioli pour qui les lecteurs eux-mêmes peuvent établir des rapports supplémentaires (p. 132-133). Je pense qu'on doit localiser la *semita* dont il est question au vers *quo nova muscoso semita facta solo est* (Propertius III, 3, 26) dans une région qui est opposée à *medio... mari* (v. 24) ; à la p. 138, E. Scioli la localise sur le mont Hélicon. La comparaison régulière du texte avec les œuvres d'art constitue un des atouts de ce livre. Il est vraisemblable que Tibulle, Propertius et Ovide, en développant leurs descriptions de rêves, ainsi que leurs lecteurs, en lisant ces descriptions, pensaient à certaines fresques ou mosaïques. Mais je pense que ces poètes sont plus importants pour comprendre les œuvres d'art que l'inverse. Et j'ajouterais par ailleurs que les différences entre la poésie et les œuvres d'art résultent en partie du fait que les poètes d'une part et les peintres et les sculpteurs d'autre part mettent en œuvre des moyens techniques différents ; de plus, certaines différences sont la conséquence du fait qu'un poète comme Ovide veut prouver justement qu'un poète peut montrer à ses lecteurs plus que les peintres et les sculpteurs. Ce livre bien présenté contient 29 illustrations, malheureusement en noir et blanc, qui ne sont pas toujours très nettes (ainsi par ex. à la p. 201), alors que l'étude parle régulièrement des couleurs (par ex. p. 113 et suivantes). Signalons encore que l'entrée *color terms* de l'index devrait renvoyer aux réflexions des p. 116 et 117. En tout cas, il s'agit d'un livre solide et attrayant, qui contient beaucoup d'observations et de considérations pertinentes.

Willy EVENEPOEL

Dorota DUTSCH, Sharon L. JAMES & David KONSTAN (Ed.), *Women in Roman Republican Drama*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. 272 p. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 55 \$ (broché). ISBN 978-0-299-30314-3.

Depuis une vingtaine d'années le théâtre à Rome, sujet longtemps négligé, fait l'objet de recherches actives nourries de textes et de commentaires nouveaux. Aussi les connaissances admises sur les conditions de production et de réception de la *palliata* sont-elles remises en cause. L'accent est particulièrement mis sur les représentations et sur les contextes sociaux, culturels, politiques et même militaires puisque les conquêtes, en faisant affluer sur le marché des milliers d'esclaves, ont renouvelé les thèmes, les acteurs et le public. Enfin, le recueil s'inscrit dans la ligne des nombreuses investigations sur le *gender* puisqu'il s'interroge sur la place des femmes sur et hors de la scène. Ce type d'interrogation n'est pas intervenu jusqu'ici dans les enquêtes sur la « romanité » du théâtre romain, applaudi par un public « romain » qui comprenait des femmes libres et des esclaves. La *fabula togata* est donc, en ce domaine, logiquement centrée sur les femmes et leurs rapports avec les hommes tels que le public les vivait au quotidien dans sa famille. On sait qu'en 240 une décision politique fait entrer le théâtre en latin aux *ludi romani* pour toucher un public peu familier du grec et pour introduire des thèmes absents du théâtre grec. Les édiles qui ont ces jeux en charge ont à cœur de satisfaire le public pour avancer dans leur *cursus honorum* sans oublier que les pièces doivent véhiculer les valeurs propres au discours social de Rome. Ce volume, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, rassemble onze

contributions qui prennent en compte quatre des six pièces de Térence et huit des vingt de Plaute. Elles sont organisées en trois parties thématiques : « Females in Performance » (p. 17-87), « Women in Roman Drama and Society » (p. 91-191) et « Receptions » (p. 195-251) suivies de la présentation des contributeurs et d'un utile index. Il est impossible de résumer ici l'apport de ce livre et nous nous en tiendrons à quelques exemples de questionnements. Comment l'acteur se voyait-il et comment le public le voyait-il en femme ? Quel était le rôle de la musique et de la *vox muliebris* ? Un article de synthèse sur les femmes dans la *fabula togata*, comédie légère située non pas dans le cadre domestique comme la *palliata* mais dans celui de Rome et du Latium explore à partir de fragments de Titinius et d'Afranius le rôle de ces femmes au statut passé, présent ou futur d'épouses, de divorcées, de veuves, statut qui les fait désigner comme des *victrices* quand elles enterrent leur mari ! En fait les femmes dans la *togata* vivent des expériences beaucoup plus variées que celle du mariage malheureux dominant la *palliata*. La troisième partie, moins pertinente, comprend trois études ponctuelles. Le sujet méritait beaucoup plus. Dans l'ensemble, le volume, complété de copieuses bibliographies et de nombreux extraits de textes, actualise notre connaissance de la représentation littéraire des femmes à Rome.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Jean-Pierre AYGON (Ed.), *Sénèque, un philosophe homme de théâtre ?* Actes de la Table ronde de Paris des 30-31 mars 2012 (Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis / ENS Rue d'Ulm). Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2014. 1 vol. 208 p., ill. (PALLAS, 95). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8107-0320-3. ISSN 0031-0387.

Les tragédies de Sénèque font couler beaucoup d'encre. Les chercheurs qui s'attèlent à leur exégèse doivent faire face à de nombreuses questions relatives à leur représentation, à leur cohérence et à leur interprétation. Vu le caractère complexe et sensible de cette problématique, les désaccords sont encore vifs et multiples. C'est autour de ce sujet sulfureux que des spécialistes d'horizons divers ont pu, à l'occasion de la table ronde de Paris organisée les 30 et 31 mars 2012, se rencontrer et prendre connaissance de l'avancée des recherches menées ces dernières années. Ainsi les questions dépassées, comme celle de la paternité des tragédies, n'ont-elles pas été abordées. Le quatre-vingt-quinzième volume de *Pallas* regroupe les sept communications présentées à Paris, auxquelles ont été ajoutées celles de Christoph Kugelmeier et de Gottfried Mader. Jean-Pierre Aygon, coordinateur et préfacier de l'ouvrage, les a organisées en trois thèmes (« Représentation, spectacle et spectaculaire », « Esthétique, philosophie, psychanalyse. Entre théorie et émotions » et « Correspondances, renvois, intertextualité. Quand les tragédies pensent l'écriture du mythe »). La première partie reprend quatre contributions relatives à la composition dramatique et à la représentation. Jean-Pierre Aygon démontre la cohérence dramatique de deux scènes d'*Agamemnon*. Pascale Paré-Rey décèle les moyens que Sénèque a employés dans l'écriture de ses tragédies « pour qu'elles restent spectaculaires, même sans, paradoxalement, être nécessairement des spectacles sur une scène ». Chr. Kugelmeier affirme du reste qu'elles auraient difficilement pu faire l'objet d'une représentation sur un *periactum* romain, constat qu'il fonde sur l'archéologie et l'analyse des indices

Karl GALINSKY (Ed.), *Memoria Romana. Memory in Rome and Rome in Memory*. The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2014. 1 vol. XIII-193 p., 42 fig. (MEMOIRS OF THE AMERICAN ACADEMY IN ROME, SUPPLEMENTARY VOLUME 10). Prix : 85 \$ (Relié). ISBN 978-0-472-11943-1.

Il s'agit en fait de la publication des communications présentées au colloque organisé à Rome en octobre 2011 dans le cadre du projet de recherche *Memoria Romana* (<http://www.utexas.edu/research/memoria>) qui participe du développement général des études sur la mémoire, la mémoire et l'oubli, la mémoire et l'histoire depuis près de quarante ans. Le choix des onze contributeurs met l'accent sur la variété des approches des rôles multiples que la mémoire, composante fondamentale de la culture romaine, a joués dans l'*Vrbs*. Mais ce choix souligne aussi combien cette histoire de la mémoire est en constant devenir. Après la riche introduction à la fois historiographique et méthodologique de Karl Galinski, le volume est organisé en quatre grandes parties : « Rome: Memory and Memoirs », « *Memoria* in Ancient Rome », « *Memoria* in Roman Art and Topography », « Ancient and Modern Memories ». L'épilogue de l'architecte et designer Daniel Libeskind à partir d'expériences vécues (Musée Juif de Berlin, Mémorial de Ground Zero) ouvre d'enrichissantes perspectives sur les corrélations actuelles entre architecture et mémoire. Dans toutes les contributions, l'accent est fort heureusement mis sur le vécu, sur le point de vue du « Roman Viewer » tandis que le recours aux nouvelles technologies révèle un tout autre Auguste de Prima Porta. En bref, il y a dans ces quelques pages beaucoup de neuf.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Jessica Homan CLARK, *Triumph in Defeat. Military Loss and the Roman Republic*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII + 240 p. Prix : 74 \$. ISBN 978-0-19-933654-8.

Comment les Romains de la période républicaine réagissaient-ils face à une défaite militaire ? À partir de cette question, Jessica H. Clark a trouvé matière à entamer d'importantes recherches doctorales, qui ont abouti, avec fruit, à la publication de cet ouvrage. L'objet est effectivement passionnant. Comme bien d'autres peuples, les Romains se sont attachés à louer les victoires militaires de leurs légions et de leurs commandants. Si bien que le lecteur des textes antiques pourrait presque croire que l'histoire de l'armée romaine consisterait en une expansion sans heurts sur de nouveaux territoires, une défense sans failles des frontières de l'État ou une résolution facile des troubles de l'ordre public par l'écrasement des révoltes. Jessica H. Clark montre que cette conception de l'histoire militaire est évidemment erronée, mais elle montre aussi et surtout comment une défaite ou un revers pouvaient être exploités par les écrivains antiques. En ce sens, il ne s'agit pas tant d'une étude sur les guerres romaines qu'un ouvrage sur les écrivains qui les ont narrées. Le plan de l'ouvrage se compose de cinq grands chapitres. Après un avertissement, une table des abréviations, une liste chronologique des principales défaites depuis le sac des Gaulois de 390 jusqu'à la défaite de C. Servilius contre les esclaves de Sicile en 102 av. J.-C., quelques cartes du bassin méditerranéen et une introduction (p. 1-15), le premier

célèbre, peut être considéré comme la synthèse des observations et des connaissances françaises accumulées sur les coutumes et les costumes de la société ottomane et constitue selon Moronvalle un « laboratoire de l'orientalisme des Lumières ». Rémi Labrusse (p. 145-171) montre comment au XIX^e siècle le jugement esthétique occidental à l'égard de l'art turc s'inscrivait dans la continuité des clichés anthropologiques de l'orientalisme qui voyaient les Turcs comme des « destructeurs » de l'art, et comme un peuple inférieur même aux Arabes et aux Perses. L'amour de l'Occident pour l'art ottoman fut donc souvent ressenti comme une sorte de « passion honteuse, vécue sans être déclarée, où l'on humilie en paroles ce qu'on aime au fond » (p. 156) avant d'aboutir à une vraie reconnaissance d'un art turc et de sa spécificité. Véronique Schiltz explore pour sa part (p. 81-120) l'affrontement entre Catherine II et les Turcs, où l'antique a été un acteur majeur. C'est en effet au nom de l'Antiquité, grecque certes, mais aussi byzantine et chrétienne que Catherine a prétendu mener son combat contre l'Empire ottoman. Du coup, elle n'a cessé de promouvoir l'antique dans tous les domaines, que ce soit en termes d'architecture, de sculpture, de peinture, de littérature et même de musique. Le « projet grec » de Catherine n'a pas abouti, mais il n'en a pas moins nourri la « nostalgie de la culture universelle ». Enfin, dans un article qui sort du lot par son sujet architectural, Zeynep Çelik analyse l'introduction de places monumentales dans les villes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. En montrant leurs caractères communs et leurs différences, elle établit un parallèle entre les nouvelles places publiques du Maghreb sous domination française et les places du Moyen-Orient ottoman, héritières des périodes antérieures. Comme annoncé dès l'introduction, le but principal du colloque était non pas de réhabiliter l'orientalisme mais d'en souligner la grande diversité. Pari réussi.

Alessia ZAMBON

Sylvie BALLESTRA-PUECH, Béatrice BONHOMME & Philippe MARTY (Ed.), *Musées de mots. L'héritage de Philostrate dans la littérature occidentale*. Genève, Droz, 2010. 1 vol. 15 x 22 cm, 250 p., ill. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 463). Prix : 40 €. ISBN 978-2-600-01443-4.

Selon l'introduction, les éditeurs de ce livre veulent mettre à l'épreuve l'hypothèse que les *Images* de Philostrate ont fondé un genre. Ce volume le fait en étudiant des cas particuliers de leur réception dans la littérature occidentale, essentiellement française. On pourrait discuter la question de savoir si l'hypothèse est ainsi vraiment vérifiée ou est (in)validée : les textes analysés appartiennent à des genres et des époques assez divers, et le lien avec Philostrate est tantôt explicite, tantôt très indirect. D'autre part, il y a bel et bien une unité intéressante dans cet ensemble : le motif de l'*ekphrasis*, de l'hypotypose qui met sous les yeux du lecteur des images éloignées, passées ou fictives, dans des recueils et des mondes poétiques ou imaginaires qui se présentent comme livre-musée, livre-pinacothèque, livre-galerie, livre-portique ou encore livre-atelier. – Le volume s'ouvre sur un poème en prose de Béatrice Bonhomme-Villani et une très riche *Introduction* de Sylvie Ballestra-Puech, qui présente les différentes contributions dans le cadre plus large de la réception de l'œuvre de Philostrate (entre autres dans la Querelle des Anciens et des Modernes et dans les discussions entre Goethe et Lessing). Deux articles traitent des *Images*

mêmes (Sandrine Dubel et Philippe Marty), puis viennent deux contributions qui couvrent la Renaissance et l'âge classique (Emmanuelle Hénin sur les premiers guides artistiques, notamment Vasari et Bracciolini, et Bernard Teyssandier sur des ouvrages destinés à l'éducation du prince au XVII^e siècle, avec illustrations). La plus grande partie du volume est consacrée à la littérature française moderne et contemporaine. De grands poètes, nouvellistes et romanciers sont évoqués : Paul Valéry (contribution de Michel Briand), Paul Claudel (Catherine Mayeux), Marguerite Yourcenar (Carmen Tercero), Julien Gracq (Béatrice Bonhomme), Francis Ponge (Sylvie Ballestra-Puech) et Pierre Michon (Lise Wajeman). Arnaud Villani conclut le volume par une brève « philosophie de l'*ekphrasis* ». Le livre est enrichi d'une bibliographie générale et d'un index de noms propres.

Kristoffel DEMOEN

Hélène VIAL (Ed.), *Les Sirènes ou le savoir périlleux. D'Homère au XXI^e siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. 1 vol. 352 p., ill. n/b (INTERFÉRENCES). Prix : 21 €. ISBN 978-2-7535-3352-3.

Le présent ouvrage, introduit et coordonné par Hélène Vial dont les recherches portent notamment sur les réécritures des grands mythes antiques, constitue les Actes d'un colloque international qui s'est tenu en 2013 à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. Premier volet d'un projet intitulé « Mythologie des savoirs : de l'ivresse aux dangers », élaboré dans le cadre du Centre de Recherches sur la Littérature et la Socio-poétique de ladite université, ce colloque était donc consacré à la plus ancienne expression des dangers liés à la quête de la connaissance, de la mythologie antique – à savoir celle des sirènes homériques. Il en résulte un recueil de vingt contributions dont la moitié se rapporte à l'Antiquité (« Le savoir périlleux des Sirènes antiques, d'Homère à Ovide »). Cette première partie se subdivise par ailleurs en trois sections comprenant deux ou trois articles : Les Sirènes de l'Odyssée (P. Pucci, *Les Sirènes : lire, et sa malédiction*, p. 21-29 ; S. Perceau, *La « pharmacie » d'Homère dans l'Odyssée : les Sirènes et l'ambivalence du chant poétique*, p. 31-50 ; Fr. Dingremont, *Les Sirènes d'Homère, retour sur un effet-miroir*, p. 51-62) ; Fécondité littéraire des Sirènes homériques en terre grecque (I. Nova, *La mort des Sirènes dans la littérature grecque de l'époque classique*, p. 65-78 ; A.-Cl. Soussan, *Trans-gressions du savoir et de l'espace*, p. 79-96 ; L.-N. André, *Les Sirènes d'Apollonios de Rhodes : du désenchantement homérique au sortilège paysager*, p. 97-113) ; Correspondances mythiques (C. Semenzato, *Sirènes et Muses, quels dangers ?*, p. 117-131 ; Ph. Arnaud, *Le mythe de Narcisse en écho à celui des Sirènes*, p. 133-148) ; Sirènes romaines, entre pensée philosophique et réflexion poétique (C. Lévy, *Les Sirènes cicéroniennes et leur arrière-plan philosophique*, p. 151-159 ; H. Vial, *Savoir, métamorphose et chant : les doctae Sirenes d'Ovide*, p. 161-174). On le voit, la partie relative à l'Antiquité mêle heureusement analyses poétiques, philosophiques et anthropologiques, qui émanent tant de jeunes chercheurs que de chercheurs confirmés parmi lesquels figurent des philologues comme Pietro Pucci et Luigi Spina qui ont publié des études importantes sur le mythe des sirènes, vu sous l'angle interprétatif. On regrettera seulement que, sans doute égarée par la

biographies, however, are to a very important extent based on those of Pseudo-Plutarch, and that justifies why Roisman and Worthington have refrained from adding a full-fledged commentary and have rather opted for an annotated translation. It remains true, though, that Photius sometimes supplements what he found in Pseudo-Plutarch, and his interesting additions (often focusing on stylistics) would no doubt have repaid further attention. The book concludes with a useful glossary of technical terms (p. 332-334), a very rich bibliography (p. 335-366) and a selective index (p. 367-381). All in all, this is a very welcome addition to the scholarly literature devoted to these ancient biographies. It makes these understudied works easily accessible by providing a readable English translation and an in-depth historical commentary. If anybody would one day think of compiling a canon of the ten best studies of the ancient lives of the Ten Attic Orators, I am sure he will include the present volume in his list.

Geert ROSKAM

Michel PATILLON, *Corpus rhetoricum. Tome III. 1^{re} partie. Pseudo-Hermogène, L'invention. Anonyme, Synopse des exordes. 2^e partie. Anonyme, Scolies au traité Sur l'invention du Pseudo-Hermogène. Textes établis et traduits par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 2 vol. 13 x 20 cm, CXXIV-193 p. et XXIX-107 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 485). Prix : 85 € (les 2 vol.). ISBN 978-2-251-00569-0.*

Michel PATILLON, *Corpus rhetoricum. Tome V. Pseudo-Hermogène, La méthode de l'habileté. Maxime, Les objections irréfutables. Anonyme, Méthode des discours d'adresse. Textes établis et traduits par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 13 x 20 cm, 242 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 507). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-00591-1.*

Avec ces livres s'achève une des entreprises éditoriales les plus ambitieuses et originales de la Collection des Universités de France des dernières décennies. Michel Patillon, éminent connaisseur de la rhétorique classique, en particulier celle de l'époque impériale et de l'antiquité tardive, s'est rangé ainsi parmi les grands éditeurs de la tradition grecque de manuels rhétoriques et de leurs commentaires, Walz et Rabe. Des tomes précédents du *Corpus rhetoricum* de Patillon ont déjà fait l'objet de comptes rendus dans AC 78 (2009) p. 318-319 (avec présentation de l'objectif général de la série) et AC 83 (2014) p. 259-260. Dans ce *Corpus* sont maintenant disponibles, avec introduction, traduction et commentaire de haute qualité, les douze textes rassemblés, vers la fin du cinquième siècle de notre ère, comme un cours complet de rhétorique qui resta populaire pendant toute l'époque byzantine. Le noyau de cette collection était constitué par le corpus attribué à Hermogène, à tort dans plusieurs cas, comme ceux du *Περὶ εὐρέσεως* (tome IIIa) et du *Περὶ μεθόδου δεινότητος* (tome V). Le tome IIIb comprend des scolies à l'œuvre du pseudo-Hermogène, rassemblées par un compilateur chrétien vers l'an 500. Le tome V se termine par deux traités moins connus : le *Περὶ ἀλύτων ἀντιθέσεων* de Maxime (d'Éphèse ?), contemporain de l'empereur Julien, et le très court *μέθοδος προσφωνητικῶν λόγων*. À la fin du dernier tome, on trouve les index pour l'ensemble des cinq tomes du corpus (chose qui n'est

indiquée qu'implicitement, dans les notes en bas de page précédant les index) : *index nominum*, *index verborum*, *index des noms propres* (qui duplique plus ou moins le premier index) et *table des lieux cités*. Kristoffel DEMOEN

Eugenio AMATO, Lucie THÉVENET & Gianluca VENTRELLA (Ed.), *Discorso pubblico e declamazione scolastica a Gaza nella tarda antichità: Coricio di Gaza e la sua opera*. Bari, Edizioni di Pagina, 2014. 1 vol. 14,7 x 21 cm, VIII + 287 p., 6 pl. Prix : 16 €. ISBN 978-88-7470-404-0.

The twelve papers in this volume, in Italian (mainly), French, and Spanish, and varying in scope and depth, are the proceedings of a conference held at the University of Nantes in June 2014. They are grouped into four sections: « Retorica e società a Gaza », « Retorica e poesia », « Le declamazioni coriciane », and « Tradizione manoscritta ». Two of the four papers of section one, in advance of section three, already concern themselves with declamation. Simona Lupi exploits ancient editorial notes, *protheōriai*, and preliminary *dialexeis* to recover information about the occasions, audiences, and other features of the declamations' performance. Even if he cannot definitively prove the direct influence of Dio Chrysostom on *Decl.* 8 [XXIX], Gianluca Ventrella has attractively developed an earlier scholar's suggestion that this declamation, set in classical Sparta, alludes to the disputed contemporary Christian debate over the veneration of icons. Aldo Corcella discusses the serious (*semnotēs*) and the charming/witty (*asteĩsmos*) in Choricus and the sophist's conviction that they can be blended successfully. The few biblical quotes and allusions in Choricus that were already uncovered in the standard edition by R. Foerster and E. Richtsteig (1929) and most of which occur in the *ekphrasis* of church paintings in *Or.* 1 [I] are commented on by Ángel Narro Sánchez. He is under the bizarre misconception that *Or.* 1 [I] and 2 [II], in honor of Bishop Marcianus, are two parts of a funeral oration. In section two, in a taste of a larger project she hopes to pursue in the future, Delphine Lauritzen discusses some poetic references (to Aristophanes, Theocritus, and Homer) in *Or.* 1 [I]. Section two also includes two nicely elaborated pieces by Onofrio Vox and Chiara Telesca. Vox discusses the influence of poetry on Gazan and other late ancient rhetors, and he shows how the Platonic remark οὐ γὰρ εἶμι ποιητικός (*Rep.* 393d) became something of a commonplace in imperial sophistic. (To the passages he cites, add Procopius of Gaza, *Epp.* 54, ἀλλ' εἰ μὲν ἦν τις ποιητικός.) Telesca's subject is a Pindaric metaphor in *Dialex.* 7 [XIII].14, χρυσίου πληγαῖς ἄτρωτος, that is found in other authors as well, and in the process of discussing it she also defends the transmitted text (πληγῆς and possibly χρυσέου) against the Foerster-Richtsteig emendations. In a highly technical piece that builds on earlier scholarship, Naudine Sauterel minutely examines the prose rhythm of *Dialex.* 7 [XIII]. The attention paid by Choricus to prose rhythm emerges as stunning. Sauterel argues for the relevance of the rhythms to the rhetorical and literary understanding of the piece. Section three of this book has three contributions on Choricus's declamations, each in its own way a helpful introduction to the declamation in question. Matteo Deroma examines the content and structure (the latter in considerable detail) of *Decl.* 10 [XXXVIII], "Patroclus," as well as the two preliminary *dialexeis* that accompany it, for which he

biographies, however, are to a very important extent based on those of Pseudo-Plutarch, and that justifies why Roisman and Worthington have refrained from adding a full-fledged commentary and have rather opted for an annotated translation. It remains true, though, that Photius sometimes supplements what he found in Pseudo-Plutarch, and his interesting additions (often focusing on stylistics) would no doubt have repaid further attention. The book concludes with a useful glossary of technical terms (p. 332-334), a very rich bibliography (p. 335-366) and a selective index (p. 367-381). All in all, this is a very welcome addition to the scholarly literature devoted to these ancient biographies. It makes these understudied works easily accessible by providing a readable English translation and an in-depth historical commentary. If anybody would one day think of compiling a canon of the ten best studies of the ancient lives of the Ten Attic Orators, I am sure he will include the present volume in his list.

Geert ROSKAM

Michel PATILLON, *Corpus rhetoricum. Tome III. 1^{re} partie. Pseudo-Hermogène, L'invention. Anonyme, Synopse des exordes. 2^e partie. Anonyme, Scolies au traité Sur l'invention du Pseudo-Hermogène. Textes établis et traduits par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 2 vol. 13 x 20 cm, CXXIV-193 p. et XXIX-107 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 485). Prix : 85 € (les 2 vol.). ISBN 978-2-251-00569-0.*

Michel PATILLON, *Corpus rhetoricum. Tome V. Pseudo-Hermogène, La méthode de l'habileté. Maxime, Les objections irréfutables. Anonyme, Méthode des discours d'adresse. Textes établis et traduits par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 13 x 20 cm, 242 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 507). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-00591-1.*

Avec ces livres s'achève une des entreprises éditoriales les plus ambitieuses et originales de la Collection des Universités de France des dernières décennies. Michel Patillon, éminent connaisseur de la rhétorique classique, en particulier celle de l'époque impériale et de l'antiquité tardive, s'est rangé ainsi parmi les grands éditeurs de la tradition grecque de manuels rhétoriques et de leurs commentaires, Walz et Rabe. Des tomes précédents du *Corpus rhetoricum* de Patillon ont déjà fait l'objet de comptes rendus dans AC 78 (2009) p. 318-319 (avec présentation de l'objectif général de la série) et AC 83 (2014) p. 259-260. Dans ce *Corpus* sont maintenant disponibles, avec introduction, traduction et commentaire de haute qualité, les douze textes rassemblés, vers la fin du cinquième siècle de notre ère, comme un cours complet de rhétorique qui resta populaire pendant toute l'époque byzantine. Le noyau de cette collection était constitué par le corpus attribué à Hermogène, à tort dans plusieurs cas, comme ceux du *Περὶ εὐρέσεως* (tome IIIa) et du *Περὶ μεθόδου δεινότητος* (tome V). Le tome IIIb comprend des scolies à l'œuvre du pseudo-Hermogène, rassemblées par un compilateur chrétien vers l'an 500. Le tome V se termine par deux traités moins connus : le *Περὶ ἀλύτων ἀντιθέσεων* de Maxime (d'Éphèse ?), contemporain de l'empereur Julien, et le très court *μέθοδος προσφωνητικῶν λόγων*. À la fin du dernier tome, on trouve les index pour l'ensemble des cinq tomes du corpus (chose qui n'est

indiquée qu'implicitement, dans les notes en bas de page précédant les index) : *index nominum*, *index verborum*, *index des noms propres* (qui duplique plus ou moins le premier index) et *table des lieux cités*. Kristoffel DEMOEN

Eugenio AMATO, Lucie THÉVENET & Gianluca VENTRELLA (Ed.), *Discorso pubblico e declamazione scolastica a Gaza nella tarda antichità: Coricio di Gaza e la sua opera*. Bari, Edizioni di Pagina, 2014. 1 vol. 14,7 x 21 cm, VIII + 287 p., 6 pl. Prix : 16 €. ISBN 978-88-7470-404-0.

The twelve papers in this volume, in Italian (mainly), French, and Spanish, and varying in scope and depth, are the proceedings of a conference held at the University of Nantes in June 2014. They are grouped into four sections: « Retorica e società a Gaza », « Retorica e poesia », « Le declamazioni coriciane », and « Tradizione manoscritta ». Two of the four papers of section one, in advance of section three, already concern themselves with declamation. Simona Lupi exploits ancient editorial notes, *protheōriai*, and preliminary *dialexeis* to recover information about the occasions, audiences, and other features of the declamations' performance. Even if he cannot definitively prove the direct influence of Dio Chrysostom on *Decl.* 8 [XXIX], Gianluca Ventrella has attractively developed an earlier scholar's suggestion that this declamation, set in classical Sparta, alludes to the disputed contemporary Christian debate over the veneration of icons. Aldo Corcella discusses the serious (*semnotēs*) and the charming/witty (*asteĩsmos*) in Choricus and the sophist's conviction that they can be blended successfully. The few biblical quotes and allusions in Choricus that were already uncovered in the standard edition by R. Foerster and E. Richtsteig (1929) and most of which occur in the *ekphrasis* of church paintings in *Or.* 1 [I] are commented on by Ángel Narro Sánchez. He is under the bizarre misconception that *Or.* 1 [I] and 2 [II], in honor of Bishop Marcianus, are two parts of a funeral oration. In section two, in a taste of a larger project she hopes to pursue in the future, Delphine Lauritzen discusses some poetic references (to Aristophanes, Theocritus, and Homer) in *Or.* 1 [I]. Section two also includes two nicely elaborated pieces by Onofrio Vox and Chiara Telesca. Vox discusses the influence of poetry on Gazan and other late ancient rhetors, and he shows how the Platonic remark οὐ γὰρ εἶμι ποιητικός (*Rep.* 393d) became something of a commonplace in imperial sophistic. (To the passages he cites, add Procopius of Gaza, *Epp.* 54, ἀλλ' εἰ μὲν ἦν τις ποιητικός.) Telesca's subject is a Pindaric metaphor in *Dialex.* 7 [XIII].14, χρυσίου πληγαῖς ἄτρωτος, that is found in other authors as well, and in the process of discussing it she also defends the transmitted text (πληγῆς and possibly χρυσέου) against the Foerster-Richtsteig emendations. In a highly technical piece that builds on earlier scholarship, Naudine Sauterel minutely examines the prose rhythm of *Dialex.* 7 [XIII]. The attention paid by Choricus to prose rhythm emerges as stunning. Sauterel argues for the relevance of the rhythms to the rhetorical and literary understanding of the piece. Section three of this book has three contributions on Choricus's declamations, each in its own way a helpful introduction to the declamation in question. Matteo Deroma examines the content and structure (the latter in considerable detail) of *Decl.* 10 [XXXVIII], "Patroclus," as well as the two preliminary *dialexeis* that accompany it, for which he

méditerranéennes figurant chez Strabon et/ou chez Pline : Égades, Pantelleria, îles pélagiennes, Pithécuses ; de même, on est surpris de n'y trouver aucune mention d'îles océanes, entourées de mystères, telles l'Hyperborée d'Hécatee d'Abdère, les îles du Soleil, Hespéra et Nysa, évoquées, il est vrai, dans les livres II et III – ce qui aurait pu être signalé – et de Thulé, dont Diodore n'a pas parlé, du moins dans ce qui nous reste de la *Bibliothèque historique*. En revanche, conformément à un usage déjà attesté chez Homère, l'historien a intégré dans les descriptions de certaines îles les terres continentales qui leur font face, en l'occurrence la Gaule, l'Ibérie, la Ligurie et l'Étrurie. Notons encore que le contenu du livre est bariolé : tantôt il associe les lieux à des récits mythologiques traitant essentiellement des dieux, tantôt il reflète le point de vue d'un ethnographe, surtout en ce qui concerne les « barbares » de l'Ouest. Enfin, le livre V est celui où la part personnelle de Diodore est particulièrement faible : à l'exception du prologue, le texte est une compilation de nombreuses sources, dont certaines sont notoires. Le commentaire éclaire le contenu et insère celui-ci dans son contexte historique, géographique et culturel. On y trouve des renseignements sur les lieux, leurs habitants et les dieux qui leur sont associés à partir de rapprochements avec d'autres textes antiques et d'analyses fondées sur une bibliographie récente ; mentionnons également des essais d'identification d'îles, lorsque la documentation n'est pas explicite sur ce point, des informations d'ordre toponymique, des références aux découvertes archéologiques, des interprétations du sens des mythes etc. Bref, le tome V de la *Bibliothèque historique* est une contribution remarquable au projet d'édition et de traduction de la totalité du *magnum opus* de Diodore et constitue un outil précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la représentation de la terre, avec son centre méditerranéen de mieux en mieux connu et sa périphérie océanique dans laquelle le mystère et le rêve demeurent prépondérants. Monique MUND-DOPCHIE

Frédérique WOERTHER, *Hermagoras. Fragments et témoignages*. Textes édités, traduits et commentés par F.W. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, LXXXV-316 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 486). Prix : 59,90 €. ISBN 978-2-251-00570-6.

Le nom d'Hermagoras de Temnos (II^e siècle avant notre ère) est lié, dans l'historiographie de la rhétorique ancienne, à la doctrine des « états de causes » (στάσεις, *status*). Cette théorie parfois obscure traite de la première tâche de l'orateur : formuler la question afin de pouvoir prendre des positions contraires et déterminer les argumentations respectives. Le rôle précis qu'Hermagoras a joué dans l'élaboration des états de cause est impossible à déterminer, puisqu'aucun texte ni même aucun fragment authentique n'a été conservé de sa main. Les obstacles à la reconstitution de sa doctrine sont donc très grands, et Frédérique Woerther est plus prudente que les savants antérieurs (la plus récente édition est celle de Matthes, Teubner, 1962) : elle ne prétend en effet pas reconstruire les grandes lignes du traité d'Hermagoras – dont elle n'ose pas assurer l'existence même. Dans ce volume, elle étudie plutôt la tradition hermagoréenne, c'est-à-dire la façon dont ont été transmises à l'Antiquité et au Moyen Âge les informations sur ce rhéteur – ou plutôt sur ces rhéteurs, au pluriel. En effet, Fr. Woerther rassemble des textes non seulement sur le rhéteur hellénistique de

Temnos (cinquante témoignages), mais également sur ses homonymes, le disciple de Théodore de Gadara (début de notre ère, cinq témoignages et autant de fragments) et Hermagoras le Jeune (II^e siècle, cinq témoignages et quinze fragments, surtout de ses commentaires à Hermogène). Les textes proviennent de sources très diverses, grecques et latines, le plus ancien témoignage étant celui de Cicéron, le plus récent celui de Maxime Planude. Ces sources sont présentées dans un long répertoire bibliographique (p. 243-289), qui fait suite au commentaire détaillé (p. 59-241) des textes mêmes. Ce livre offre aux étudiants et aux spécialistes de la rhétorique ancienne le dossier le plus complet et le plus fiable sur un théoricien célèbre mais pratiquement introuvable.

Kristoffel DEMOEN

Nicolas WIATER, *Dionysius von Halikarnass. Römische Frühgeschichte, Band 1: Bücher 1 bis 3*. Eingeleitet, aus dem Altgriechischen ins Deutsche übersetzt und kommentiert von N.W. Stuttgart, Anton Hiersemann, 2014. 1 vol. 15 x 23 cm, VIII-365 p. (BIBLIOTHEK DER GRIECHISCHEN LITERATUR, 75). Prix : 194 €. ISBN 978-3-7772-1404-7.

Voici un nouveau projet de traduction allemande des *Antiquités romaines* qui débute, avec la publication en 2014 d'un imposant volume proposant les trois premiers livres de l'œuvre de Denys d'Halicarnasse. Composées de vingt livres dont seuls les onze premiers nous sont parvenus – les suivants n'étant connus que par des fragments – les *Antiquités romaines* relatent l'histoire de Rome depuis ses origines jusqu'à la première guerre punique, point de départ des *Histoires* de Polybe. Le livre I retrace les cinq flux migratoires grecs qui, selon Denys, ont constitué le futur peuple de Rome, et s'étend jusqu'à la fondation de la Ville. Le livre II est consacré à la constitution et au règne de Romulus, ainsi qu'à celui de Numa Pompilius. Le livre III poursuit avec les règnes de Tullus Hostilius, Ancus Marcius et Tarquin l'Ancien. L'œuvre historique de Denys d'Halicarnasse bénéficie d'un regain d'intérêt, qui a pris son essor durant la seconde moitié du XX^e siècle, notamment à travers les études d'Emilio Gabba, Domenico Musti, Jacques Poucet, Paul Marius Martin, Dominique Briquel, Valérie Fromentin, Jacques Schnaebelen, Jacques-Hubert Sautel, Sylvie Pittia, Emanuèle Caire, Anouk Delcourt, Clemence Schultze, Christopher Pelling, Matthew Fox... et la liste n'est pas exhaustive. Cet intérêt croissant pour les *Antiquités romaines* s'est accompagné de plusieurs traductions, et d'une nouvelle édition critique. Connue jusqu'aux années 1980 à travers le texte édité par Carl Jacoby dans la *Bibliotheca Teubneriana* (1885-1905), et la traduction annotée proposée par Earnest Cary, sur la base de la version d'Edward Spelman, dans la Loeb Classical Library (1937-1950), l'œuvre a fait l'objet de nombreuses traductions durant la seconde moitié du XX^e siècle, parfois partielles, comme la version française du livre I – avec commentaire – proposée par Paul Marius Martin dans sa thèse dactylographiée (Tours, 1971), mais aussi complètes, comme la version espagnole d'Elvira Jiménez et Esther Sánchez, ainsi que d'Almuneda Alonso et Carmen Seco, avec une introduction générale de Domingo Plácido (Madrid, [1984-1989]¹ 2002 ; Barcelone, 2007), la traduction italienne – avec notes et annexes – de Floriana Cantarelli (Milan, 1984) et une traduction en grec moderne sous la direction d'Athéna Hatzopoulos (Athènes,

Heike BOTTLER, *Pseudo-Plutarch und Stobaios: Eine synoptische Untersuchung*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2014. 1 vol. 552 p. (HYPOMNEMATA. UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKE UND ZU IHREM NACHLEBEN, 198). Prix : 100 €. ISBN 978-3-525-25305-2.

In 1879, H. Diels “invented” doxography. In his *Doxographi graeci*, he offered a reconstruction of a lost work on philosophical views by a certain Aëtius, based on the Ps-Plutarchan *Placita*, parts of Stobaeus’ *Eclogae*, and several other minor sources. The challenge of reconstructing Aëtius was taken up once again, more than a century later, by J. Mansfeld and D. Runia in their three volumes of *Aëtiana* (1997; 2009; 2010). Unsurprisingly, it is on the shoulders of these three giants that H. Bottler stands, as is clear from her scholarly apparatus. In this book, a revised 2012 dissertation, she offers a synoptic study of the corresponding doxographical fragments in pseudo-Plutarch and Stobaeus, confining herself to books I (on principles) and II (on the cosmos) according to the arrangement by Ps-Plutarch. First, the author offers a thorough introduction to the several doxographical sources, the hypotheses on their interrelations, the different methods of the doxographers, and the history of scholarship. The introduction is much broader in focus than the study itself, which exclusively encompasses the passages from the first two Ps-Plutarchan books for which we have both Ps-Plutarchan and Stobaeian testimony, but it seems to serve the same purpose: to highlight the fundamentally insurmountable problems, complexities, and inconsistencies involved in studying the doxographical tradition and – ultimately – to question the possibility *an sich* of a reconstruction of Aëtius. In other words: H. Bottler is definitely less optimistic than her predecessors and, throughout this book, she gives good reasons for being so. In the introduction, the author describes the function of doxography in ancient skepticism: the skeptics used doxographies to emphasize the differences between philosophers on certain issues. By doing this, they pointed out the necessity of suspension of judgment. *Mutatis mutandis*, H. Bottler’s own method of discussing doxographical texts is similar to this. Often her commentary on a doxographical lemma consists of a discussion of contradictory solutions advocated in earlier scholarly literature (not infrequently in different works of J. Mansfeld and/or D. Runia). A thorough discussion of the different options ends, more often than not, in a *non liquet*. The analysis usually starts from a specific linguistic discrepancy between two (or more) witnesses. Sometimes these lemmatic discussions are preceded by an “Inhaltsanalyse”, “Strukturanalyse” and/or “Forschungslage”, although the distinctions between these categories are vague to say the least. Generally, the author focusses less on philosophical content than, e.g., J. Mansfeld and D. Runia do: most attention goes to matters of morphology, syntax, and (micro-)structure. Both the very detailed analysis and the limitation of the lemmata to those where both Ps-Plutarch and Stobaeus are witnesses, make it hard to keep track of the bigger picture, i.e. of important questions of macro-structure. Esp. Stobaeus’ rearrangement of the fragments could often have been indicated and presented more clearly. In the same vein, a general comparison of the author’s own approach with D. Runia’s full reconstruction of the second book (included in the second part of the second volume of *Aëtiana*) is sorely missed. But, in more than 500 pages and more than 1500 footnotes, the author offers a wealth of material to

compensate for this. Sources, both primary and secondary, are reported usually *in extenso* and with remarkable accuracy. For the texts of the witnesses, the author understandably reverts to existing editions (esp. Lachenaud for Ps-Plutarch and Wachsmuth for Stobaeus). Fortunately, she shows awareness of the specific limitations of these editions and at several points goes over to an autopsy of the manuscripts in order to resolve editorial issues. The texts of Ps-Plutarch and Stobaeus are helpfully presented side by side, with minor differences being underlined and major differences being boldfaced. The author also offers translations of all Ps-Plutarch and Stobaeus fragments she discusses. Texts of additional witnesses like Theodoret, Ps-Galen, and Eusebius are printed in Greek only, although from time to time translations of these texts are added in a footnote as well. The translations are admirably accurate and stay very close to the Greek in order to reflect the often subtle differences between the texts under comparison. The only significant problem I encountered was at p. 105-106, where ἀπερίληπτα, οὐκ ἄπειρα means something like “indefinite, not infinite” instead of “begrenzt, nicht endlos”. For the opposition of ἀπερίληπτος and ἄπειρος in this context, see Epicurus, *Letter to Herodotus* 42. In other places, the consistency of the terminology used in the translation could have been maintained more carefully. Especially the fragments on fate and destiny are problematic in this respect. E.g., on p. 333 τοῦ αὐτομάτου is translated “Zufall”, whereas on p. 275 τύχης is “Zufall” and is explicitly distinguished from αὐτομάτου, “Spontaneität”. This may seem irrelevant to the author’s purpose, but since much of her arguments are concerned with inconsistencies within the doxographical material, attention to consistency or inconsistency in philosophical terminology may be more than mere luxury. As far as the presentation of the witnesses is concerned, the interesting odd one out is undoubtedly Qostā Ibn Lūqā, the ninth-century Arabic translator of Ps-Plutarch. His text is presented in the much-praised German translation by H. Daiber. It goes without saying, however, that even a translation as accurate as Daiber’s falls short when minute linguistic differences between texts are at issue. Fortunately, the author had the occasion to consult with H. Daiber on several issues, thus incorporating some experience on the Arabic text into her treatment. Nevertheless, many questions on this Arabic text and its position within the doxographical tradition remain and the author often finds herself at a loss when trying to pinpoint Qostā Ibn Lūqā’s text within the synopsis of often minor divergences among the witnesses. The general conclusion following the synoptic study usefully readdresses issues from the synopsis in a more thematically arranged fashion: the author summarizes her views on inconsistencies, identifying characteristics of the doxographers’ methods, source indications and the relations between the witnesses (with particularly interesting remarks on possible contamination between the Ps-Plutarchan and Stobaeian texts). The book ends with a brief remark on the pre-Aëtian phase of the doxographical material (which does not receive attention in the study itself), some appendices (a table of inconsistencies in the works of J. Mansfeld and D. Runia, which are discussed throughout the book, and three stemmata tentatively clarifying the relations between witnesses), an extensive bibliography (which unfortunately contains many inaccuracies and thus contrasts with the rest of the book) and two very useful and complete indices (which contain names and themes, but also particular methods used by the doxographers). H. Bottler offers many useful observa-

tions but few conclusions: she discusses the options, casts doubt on most of them, and ultimately seems to invite the reader to lay her/his own puzzle. Her treatment of the Ps-Plutarchan and Stobaeian doxographical material is diligent and cautious. Paradoxically, precisely for this reason it can be unsatisfactory at times. In the end, however, it is clear that this occasional lack of satisfaction is not at all due to the author of this valuable book but to the limits imposed by the complexities and uncertainties of the doxographical tradition.

Bram DEMULDER

Joseph ROISMAN, Ian WORTHINGTON & Robin WATERFIELD, *Lives of the Attic Orators. Texts from Pseudo-Plutarch, Photius, and the Suda*, Introduction and Commentary by J. R. and I. W., Translation by R. W., Oxford, Clarendon, 2015. 1 vol. xx + 381 p. (ANCIENT HISTORY SERIES). Prix : £ 30. ISBN 978-0-19-968767-1.

Throughout their rich intellectual history, the ancient Greeks often showed a remarkable talent for categorizing and sorting all kinds of disordered data. Beginning with Hesiod, they time and again tried to produce order out of chaos. From the Hellenistic period on, that concern with ordering and listing was also felt in the domain of literary studies. Through painstaking literary criticism, the scholars at the famous Library of Alexandria distinguished between the best authors of a certain genre, who soon became canonical, and second rate figures, between the classic models and the epigones, and thus considerably influenced the successive history of Greek literature. Henceforward, there were (only) three major tragedians and nine lyric poets. Also, a canon of Ten Attic Orators was compiled, although its date is still controversial. In fact, several scholars are convinced that this list is post-Hellenistic. In the well written introduction to their new book, Roisman and Worthington briefly touch upon this issue and argue that the canon of the Ten Attic Orators should be traced back to Caecilius of Caleacte, an important literary critic and contemporary of Augustus, and the author of a treatise *On the Character of the Ten Orators*. Roisman and Worthington rest their case on the correct observation that neither Cicero nor Dionysius of Halicarnassus refers to a list of ten canonized orators: such a silence, so they argue, is difficult to explain if the canon already existed in their day. Somewhat later, however, Quintilian appears to know the canon of Ten. The date for the canon, then, “should post-date Dionysius but pre-date Quintilian, which leaves Caecilius as the compiler” (p. 9). Although this conclusion is not implausible, it primarily rests on an *argumentum e silentio*, and this is always risky, also in view of the mere fact that much relevant material has been lost. Caecilius was a major figure, no doubt, yet it cannot be excluded that he was building on an already existing selection. However that may be, we may presume that the canon of the Ten Attic Orators was the result of careful reading and evaluation. Nevertheless, it also rested, at least to a certain extent, on a subjective judgement, and moreover, one of its direct consequences was that much interesting material from other authors soon came to be neglected. Thus, the speeches of many gifted orators were no longer studied and transcribed, and finally got irretrievably lost. Nowadays, we no longer have the speeches of Critias or Demetrius of Phaleron, although in antiquity both had the reputation of being excellent speakers. Many centuries later, Photius correctly saw the drawback to such

différents chapitres de cette partie, de présenter les différentes facettes du concept concerné. L'information est riche et condensée, ce qui livre au lecteur une idée globale de la théorie exposée, mais en rend la lecture ardue. L'auteur illustre judicieusement les points techniques développés par des exemples systématiquement tirés, l'un de la littérature moderne (essentiellement anglo-saxonne), l'autre de la littérature gréco-latine. Respectant bien l'ambition de son ouvrage, l'auteur veille également à mettre en évidence la pertinence de ces concepts narratologiques et comment ils s'appliquent aux textes anciens. Une bibliographie accompagne chaque chapitre. La seconde partie est consacrée à la mise en pratique des concepts théoriques exposés. I. de Jong aborde tout d'abord le genre épique, avec l'*Hymne homérique à Aphrodite*. Ensuite, elle aborde le genre historique avec l'analyse d'un large extrait d'Hérodote (I, 34-45). Cette deuxième étude est précédée d'une réflexion sur le statut même de l'histoire dans l'Antiquité, et sur l'opportunité de lui appliquer une étude narratologique. Enfin, l'auteur termine par un extrait des *Bacchantes* d'Euripide (vers 1043-1152), non sans justifier, une fois encore, la pertinence de sa méthode d'analyse, souvent contestée lorsqu'il s'agit du genre dramatique. Chacune de ces analyses, portant sur un extrait précis et circonstancié, est précédée d'un exposé théorique sur la pertinence de la narratologie dans l'étude du genre littéraire concerné et est suivie d'une riche bibliographie. Au final, l'objectif de l'auteur, qui tenait à faire de son ouvrage un guide pratique à destination des étudiants notamment, est parfaitement atteint : I. de Jong permet au lecteur de se familiariser avec les termes et concepts de la narratologie, lui fournit une riche bibliographie et le guide par la mise en pratique de ces concepts au moyen d'exemples précis.

Julie DAINVILLE

Guy LACHENAUD, *Les Routes de la voix. L'Antiquité grecque et le mystère de la voix*. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm. 240 p. (ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE GRECQUE, 147). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-32684-9.

Dans son introduction, l'auteur expose le sujet et le but de son ouvrage : il part du constat que, si les termes désignant respectivement la voix et le langage proviennent de racines indo-européennes distinctes, le latin et le grec tendent déjà à les rendre indissociables ; aussi se propose-t-il de mettre de côté les acquis des études linguistiques et de séparer le phénomène physiologique de l'émission vocale de sa réception en tant que signifiant afin d'en obtenir une étude plus riche. Pour ce faire, la culture grecque, dans laquelle gestuelle et oralité sont étroitement liées, constitue son corpus dans une juxtaposition de textes techniques, philosophiques ou représentant directement des sujets parlants. Cette analyse commence par les explications, chez les Grecs, de l'apparition du langage, avec la question primordiale du caractère naturel ou conventionnel de ce dernier, les deux théories n'étant pas incompatibles. Sont également évoqués les mythes de Typhée et de Pandore comme illustrations du caractère artificiel et pluriel du langage humain opposé à l'harmonie de la voix divine. Le premier chapitre s'intéresse aux mots employés par le grec pour désigner la voix. Sont plus particulièrement analysés les termes *αὐδή* et *φωνή*. Si des auteurs tardifs considèrent, comme les Stoïciens, que le premier sert à évoquer le langage humain dans son aptitude à communiquer tandis que le second servirait pour toutes sortes de

bruits, les poètes archaïques et Hérodote semblent suggérer que cette distinction n'est pas aussi nette. L'étude d'autres noms, verbes ou adjectifs renforce l'idée que les paroles humaines ne sont pas distinguées des autres sons de la nature. Le deuxième chapitre explore la façon dont les Grecs définissaient la voix. En se penchant sur les textes de Platon, ou du Pseudo-Platon, ainsi que d'Aristote, Guy Lachenaud démontre que, malgré les divergences de leurs théories, ils se rejoignent sur l'idée que le λόγος, le langage articulé, est une particularité humaine en ce que son expression, la λέξις, est la transmission de la pensée, la διάνοια, par ce que les Stoïciens appellent un flux (ῥεῦμα). Le troisième chapitre est consacré au phénomène de l'aphasie, incapacité intellectuelle à communiquer, et de l'aphonie, extinction de la voix. Par un parcours des éléments du corps impliqués dans le trajet de la voix à travers des textes médicaux, à nouveau confrontés aux avis de philosophes, l'auteur démontre que ces troubles peuvent avoir de nombreuses causes, aussi bien psychologiques que somatiques. Délaissant ces blocages et leur aspect technique, le quatrième chapitre passe à la symbolique que peut revêtir le silence. Est d'abord évoquée l'expression βούς ἐπὶ γλώσση βέβηκεν ainsi que d'autres analogues afin de faire ressortir les conséquences matérielles d'un manque de liberté de parole. Il est ensuite question des circonstances qui peuvent amener à une perte de la voix, qu'elles soient physiologiques, dues à une émotion forte ou à une difficulté à communiquer. Par diverses références, la problématique est abordée sous de nombreux aspects, qu'il s'agisse des noms propres, dans leur signification ou la conservation de leur mémoire par les poètes et les historiens, de l'association du silence avec l'absence de sens du monde, du problème du sens des mots et de la diversité des langues, des phénomènes tels qu'ils sont indicibles et laissent « sans voix » ou encore du pouvoir politique qu'en tirent les tyrans. Enfin, le silence est envisagé comme consigne philosophique, résultant du choix de l'homme entre ce qu'il faut dire ou non. Le cinquième chapitre concerne la hiérarchie grecque traditionnelle des êtres selon leur capacité d'expression vocale, « de la pierre aux dieux ». Il est d'abord précisé que cette hiérarchie est anthropocentrique car considérant l'homme comme le seul animal à posséder une voix. Cependant, l'auteur montre que ce schéma est contredit car les termes servant à désigner les réalités des sons, voix et langages dialectiques peuvent s'appliquer à des êtres animés aussi bien qu'inanimés ainsi qu'établir un classement chez les humains. De même, la mythologie, la poésie et la philosophie vont à contresens de l'anthropocentrisme en prêtant volontiers une voix à tous les éléments de la nature. Commenant par évoquer des exemples de paroles accordées à des pierres ou des statues, l'auteur poursuit avec les voix végétales pour terminer son propos avec la question plus complexe du règne animal et de la discussion philosophique du langage des animaux, êtres vivants (ζῷα) pouvant avoir une ψυχή mais aussi qualifiés d'ἄλογα. Le sixième chapitre fait place aux différents états de la voix. Sont parcourues les nombreuses ressources phonétiques et musicales dont dispose la langue grecque, de la quantité ou redoublement des voyelles aux accents constituant l'ictus métrique. Une analyse du lexique des qualités et défauts de la voix permet à l'auteur de montrer l'importance de l'adaptation de la voix de l'orateur au *kairos* de l'auditoire. Ainsi, les inflexions vocales changeantes constituent un tout symphonique. La puissance de la voix attribuée aux dieux, si elle peut être à l'origine des voix de chefs, d'aèdes ou de devins, est pourtant mise en contraste avec la fragilité de la voix humaine. La distinction des sons aigus et

graves, quant à elle, serait à la base de l'harmonie pour les Grecs et serait due, selon Platon et Aristote, à la puissance du souffle et à l'étendue de la portée de la voix. Sont ensuite séparées deux espèces de voix, la voix parlée continue et la voix chantée discontinue, bien que le cas des rhéteurs tels que Protagoras montre que la distinction tend parfois à s'amenuiser. Il est également question de cas où la voix humaine régresse au point de devenir animale. Pour terminer, l'auteur évoque une troisième catégorie, celle de la voix plaintive où l'inflexion est surtout dirigée par l'émotion et qui est marquée par des répétitions, comme le montrent les mythes d'Orphée et d'Écho. Au septième chapitre, G. Lachenaud part de ce qu'il appelle l'« aporie du *Cratyle* ». Dans ce dialogue de Platon, le personnage homonyme soutient que le caractère correct du langage consiste à appliquer à chaque chose la dénomination qui lui convient. Cette conception naturaliste du langage, qui s'oppose à la *παιδεία* des Sophistes, se retrouve dans d'autres textes du philosophe où l'harmonie (*συμφωνία*) consiste également en l'accord entre les dires et le mode de vie. Mais elle se heurte à la question de savoir si la vérité ne demande aucune technique oratoire pour se faire comprendre et si l'opinion que l'on a vient d'un vrai savoir. Le huitième chapitre examine la solution à ce problème que constitue la *παιδεία*. L'éducation de la voix est d'abord associée à la musique en ce que seule une harmonie réglant la tension entre toutes les discordances permet aux gens, tel un chœur, de bien parler. Intervient ensuite la pensée, indispensable entre les choses nommées et la parole. Cela introduit la question de la voix intérieure ou dialogue de l'âme avec elle-même et la voix proférée. Une dernière partie développe le procédé du repli de l'âme sur elle-même afin de se rapprocher du *Λόγος* divin, bien que le *λόγος* corporel qui en découle permette de se rapprocher de la source. En conclusion, G. Lachenaud réaffirme la richesse et la complexité des discours grecs concernant la voix, que ce soit au niveau du lexique ou des interprétations mythiques, précisant l'importance de ne pas scinder dans cette étude les textes techniques et ceux de la littérature classique. Il précise également que son ouvrage présente, en arrière-fond, certaines questions, notamment des emplois métaphoriques du terme « voix » ou des théories linguistiques, qu'il dut laisser en suspens, s'intéressant plus à la question du phénomène vocal. Cette approche, proposant un nouvel éclairage à l'interprétation de la nature et du rôle du langage et invitant ainsi les lecteurs à poursuivre eux-mêmes la réflexion, constitue en effet la force de ce livre.

Nathalie DENIS

Pascale PARÉ-REY (Ed.), *L'aparté dans le théâtre antique : un procédé dramatique à redécouvrir*. Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2014. 1 vol. 360 p. Prix : 26 €. ISBN 978-2-84292-419-5.

Fruit d'un travail collectif, cet ouvrage réunit, sous la direction de Pascale Paré-Rey, douze contributions autour de l'étude de l'aparté dans le théâtre antique. En guise d'introduction (p. 13-26), P. Paré-Rey présente le développement du projet, dessine le cadre théorique et précise les objectifs poursuivis par le groupe de chercheurs à travers leurs rencontres, leurs exposés et leurs essais pratiques sur scène. Le volume est ensuite construit en six parties selon les thématiques abordées par les différentes présentations. La première partie s'intéresse aux conditions d'émergence

corps du commentaire. Ce dernier est également l'occasion d'expliciter certains problèmes textuels et de justifier des choix de lecture parmi les leçons mentionnées dans l'apparat critique du volume 1 (voir, par exemple, p. 151, 181, 199, 280 n. 64, 557-558...). L'étude des fragments permet, enfin, de proposer différentes hypothèses de restitution des textes anciens, par le biais d'un travail de comparaison entre les textes sources, transmettant les fragments, et les textes ultérieurs qui peuvent aussi en dériver, comparaison souvent synthétisée sous la forme de tableaux synoptiques (en particulier, p. 164-165 et p. 255-256, à propos des fr. 33 et 11-12 de Phérécyde d'Athènes). La seconde partie, « Commentaire philologique » (« Part B : Philological Commentary », p. 617-737), se compose d'une suite de notices consacrées à chacun des mythographes anciens, présentant les données biographiques et les caractéristiques principales de leurs œuvres. Bien évidemment, certains auteurs se distinguent : Hécateé, Acousilaos, Hellanicos et Phérécyde d'Athènes présenté comme « la star de la collection » : pour ceux-là, la notice s'enrichit d'hypothèses concernant la structure de leurs ouvrages, ainsi que d'un relevé systématique des formes transmises par les citations « littérales » et d'une étude stylistique. Des *corrigenda* au volume 1 sont suivis d'une liste des nouvelles leçons et lectures des manuscrits transmettant les scholies mineures de l'*Illiade*, empruntées à l'édition procurée par H. van Thiel, récemment publiée (p. 738-742). Au sein même du commentaire, l'auteur a systématiquement tenu compte des apports des éditions parues depuis la publication du volume 1. Une riche bibliographie de 56 pages rendra les plus grands services, tout comme les quatre *indices* qui constituent autant de clés d'entrée dans l'ouvrage pour le lecteur, en fonction de ses attentes et centres d'intérêt : index des fragments commentés, index des autres passages étudiés, index des mots grecs, index des noms et sujets, permettant de se reporter rapidement à l'ensemble des données concernant un mythe ou un personnage mythique particulier. Ce commentaire, récompensé en 2014 par le prestigieux prix Charles J. Goodwin décerné par la *Society for Classical Studies*, s'impose de toute évidence comme un ouvrage de référence majeur et, si l'on ose dire, un « outil de travail » de premier ordre pour toute recherche portant sur la mythographie grecque. Plus largement, il constitue une véritable somme du savoir mythologique grec, rendu pleinement et aisément accessible à tous les lecteurs qui sont nombreux à être intéressés par ce domaine d'étude et qui trouveront dans cet ouvrage le meilleur guide.

Laurent GOURMELEN

Gregory NAGY, *Homer the Preclassic*. Berkeley, University of California Press, 2012. 1 vol. XIII-418 p. (SATHER CLASSICAL LECTURES, 67). Prix : 63 \$. ISBN 978-2-0100-4882-2.

Dans cet ouvrage, qui fait écho au livre *Homer the Classic*, publié par le même auteur en 2009, Gregory Nagy soutient l'idée que la poésie d'Homère que nous connaissons, loin d'être ancrée dans une période et un lieu déterminés, résulte des nombreuses réactualisations dont elle fut l'objet jusqu'à l'époque de Virgile. Poursuivant l'étude menée dans son précédent travail, l'auteur remonte à présent au-delà du V^e siècle athénien pour observer les influences politiques et religieuses qui modifièrent le corpus homérique à l'Âge du Bronze et durant les « Âges obscurs ». Dans le

premier chapitre, G. Nagy rappelle certaines réflexions menées dans son premier livre, à savoir l'ἄρχή exercée par Athènes, en tant que prétendue cité-mère, sur les cités ioniennes de la Ligue de Délos telle qu'on peut la voir dans l'identité du protagoniste de l'*Ion* de Platon, avant de démontrer, en s'appuyant sur Thucydide et sur l'*Hymne homérique à Apollon*, que cette hégémonie impérialiste aurait été entreprise dès le VI^e siècle par la réorganisation des Délia. L'appropriation de la tradition homérique ionienne de ce festival conduira ainsi à l'Homère « panathénaïque », c'est-à-dire celui de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* qui étaient récités par les rhapsodes aux Grandes Panathénées. Ce fait serait étayé par le mythe d'Hipparque selon lequel le tyran d'Athènes aurait imposé, par la « régulation panathénaïque », une récitation continue de ces deux récits à cette occasion. Le second chapitre s'intéresse aux différentes narrations connues sous le titre de « Vies d'Homère » et plus particulièrement à celles nommées, selon le système proposé par G. Nagy, « Vita 1 » et « Vita 2 ». L'utilisation, lors des périodes dites « pré-athénocentriques » et « athénocentriques », du verbe ποιεῖν dans ce corpus pour désigner la production d'Homère permet à l'auteur d'avancer que cette production est avant tout présentée comme orale et qu'en outre, ce fut cette « mise en scène » de ses œuvres par Homère lui-même qui le fit reconnaître comme leur auteur légitime. Enfin, G. Nagy franchit un dernier pas en montrant que ces performances rhapsodiques ainsi que leur réception positive par le public sont évoquées en tant que récits étiologiques pour les récitation futures, plus particulièrement pour celles des Délia qui serviront de prototype aux grandes Panathénées. Le troisième chapitre concerne l'appropriation d'Homère et les Homéridai. En premier lieu est abordée l'importance qu'accordent les récits dits « athénocentriques » à ces descendants légitimes du poète qui auraient « transporté » ses œuvres de Chios et auraient organisé leur réactualisation quadriennale. L'auteur oppose à cela une vision « post-athénocentrique », qui voudrait qu'un groupe de rhapsodes se présentant comme héritiers d'Homère l'interprètent en « interpolant » des vers non homériques. Pour terminer, une distinction s'opère dans la vision « athénocentrique » entre la première phase du règne des Pisistratides où trois autres formes de poésie épique, à savoir celle du *Cycle épique*, celle hésiodique et celle orphique, faisaient partie du programme des Panathénées en tant que partie de la tradition homérique et l'Homère d'Hérodote et de Thucydide associé presque uniquement à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Suit, dans le quatrième chapitre, une analyse du banquet organisé par les Phéaciens au cours des chants VIII à XIII de l'*Odyssée*. G. Nagy remarque que les trois chants de Démodikos ainsi que celui d'Ulysse représentent un hymne se réalisant dans un contexte de compétition poétique. Il développe ce fait en terme d'évolution dans les Âges obscurs en distinguant une forme homérique « pré-régulière » représentée par Démodikos qui suit le modèle du *Cycle épique* en ce qu'il interrompt son récit, et une forme homérique régulière représentée par l'invité qui raconte ses aventures sur le modèle de la « régulation panathénaïque ». Le cinquième chapitre observe pour conclure cette même évolution dans les Âges obscurs par les nombreuses formes conservées de l'*Iliade* et plus précisément du *prooimion* hymnique qui l'introduit. À la version que nous connaissons, appelée acéphalique car elle ne cite pas explicitement le sujet de l'hymne précédant le récit épique, l'auteur oppose une version plus ancienne qu'il rapproche d'un modèle orphique et qui nomme Apollon et les Muses comme sujets dudit hymne. L'auteur

soutient également que la tutelle que Zeus exerce sur l'*Iliade* et sur le *Cycle épique* tel que Démodikos le présente serait révélatrice d'une ancienne association de ces deux récits. Vient la seconde partie consacrée à l'Homère préclassique de l'Âge du Bronze. G. Nagy débute cette section par un sixième chapitre où il démontre que la guerre de Troie, événement de référence pour cette période, sert à dater la naissance du poète. Il précise alors que deux versions, une « pré-athénocentrique » et une « athénocentrique » s'affrontèrent, la première soutenant une identité éolienne d'Homère tandis que la seconde prétend que le poète naquit lors de la « migration ionienne » dirigée par Athènes. Cela l'amène, au septième chapitre, à développer le sujet des rivalités concernant Homère ainsi que le territoire de la Troade. Est avant tout évoqué le tombeau d'Achille, que l'auteur présente comme héritage culturel réclamé par la Thessalie et par Athènes, avant d'analyser, sur deux peintures de vase, le geste « apobatique » qu'exécute le héros devant ce monument comme un prototype de ce même geste exécuté par les athlètes lors des Panathénées, et de finalement s'intéresser aux deux tumuli qui s'en disputent l'identité, le premier appartenant aux Athéniens et le second aux Mytiléniens. Sont ensuite considérées la Nouvelle Ilion, Scepsis et Sigeion, trois villes associées aux versions éolienne, ionienne et athénienne de la fin de Troie et qui revendiquent la tradition épique de cette cité. Enfin, la prévalence constatée dans la poésie homérique est expliquée par le passage de Smyrne, cité où serait né le poète, aux mains des Ioniens, dont la tradition sera récupérée au profit des intérêts athéniens. Le huitième chapitre observe les variations homériques par rapport au thème de l'empire. G. Nagy l'entame en s'intéressant aux Panionia, aux Ephesia, aux Délia ainsi qu'aux Panathénées afin de montrer que la Dodécapolis ionienne, dont l'unité était affirmée par le premier festival, disparaîtra au profit de la « métropole » athénienne, promue par le quatrième. Il poursuit en soutenant que l'Homère qui y était récité, dominé par un mélange de dialectes ionien et attique, reçut l'influence d'une koinè éolienne représentant une autre forme de poésie, la lyrique d'Alcée et Sappho, ainsi qu'une autre fédération politique, celle des cinq cités de Lesbos, pour conclure qu'Athènes, par cette vision hiérarchique véhiculée par sa version de l'*Iliade*, put étendre son hégémonie à un niveau panhellénique. Le neuvième chapitre, dans la lignée du sixième, offre de nouveaux exemples de variations sur le thème d'Homère afin de comprendre comment il devint le porte-parole de différentes entités politiques, dont la dernière n'est autre que l'empire athénien florissant dès le VI^e siècle. Un lien est tout d'abord établi entre l'étymologie du nom « Homère », c'est-à-dire celui qui « ajuste ensemble » les vers, et celle du nom ὁμηρος, l'otage qui « joint » deux sociétés, afin d'expliquer pourquoi il fut considéré comme l'otage par excellence pour toutes les cités ioniennes, quelle que soit leur version sur sa vie. Les trois passages du choix et de la présentation rituels du peplos à Athéna par les Troyennes servent ensuite à illustrer le processus de double référence, explicite à Troie et implicite aux Panathénées, qui permet au répertoire homérique de perdurer en s'adaptant aux intérêts de la communauté qui le réactive, en l'occurrence Athènes. Enfin, le dixième chapitre met en lumière deux activités décrites dans l'*Iliade*, à savoir le tissage de motif et le travail du bronze, pour démontrer comment, par un lien métaphorique avec elles dans la capacité à « varier », le domaine poétique remonte à l'Âge du Bronze. Pour conclure, G. Nagy offre, dans son épilogue, un développement plus poussé de certains points abordés, tout en retraçant la transmission d'Homère au cours des dix

siècles qui séparent l'Âge du Bronze de Virgile. L'intérêt de ce livre est d'aborder le poète épique d'une manière assez originale : Homère et son œuvre sont ici étudiés non pas comme des faits historiques mais comme des concepts dont la symbolique à la fois panhellénique et adaptable fut suffisamment forte pour susciter l'intérêt de nombreuses entités politiques. L'ouvrage comporte une liste des illustrations et un index.

Nathalie DENIS

Claudia MICHEL, *Homer und die Tragödie. Zu den Bezügen zwischen Odyssee und den Orestie-Dramen (Aischylos: Orestie; Sophokles: Elektra; Euripides: Elektra)*. Tübingen, Narr Verlag, 2014. 1 vol. 263 p. (DRAMA. STUDIEN ZUM ANTIKEN DRAMA UND SEINER REZEPTION, 15). Prix : 58 €. ISBN 978-3-8233-6899-1.

Wenn Quintilian seinen literarhistorischen Abriss mit Homer beginnen lässt wie Arat seine *Phainomena* mit Zeus, so weist dies darauf hin, dass es mehr als nur ein Klischee ist, dass die homerischen Epen Anfang und Referenzpunkt für die gesamte griechische Literatur darstellen. C. Michel geht in dieser Studie der Frage nach, wie sich dieser Einfluss, speziell derjenige der *Odyssee*, in Aischylos' *Orestie* und den Elektra-Dramen der anderen beiden attischen Tragiker gestaltet. Sie folgt einem Ansatz ihres Doktorvaters Bernhard Zimmermann, der in einem Aufsatz die Bezüge zwischen Aischylos' *Sieben gegen Theben* und Homer breit untersucht hat. Michel findet zwischen den Werken nicht nur wörtliche Anklänge und Parallelen stofflicher Art, sondern auch solche der Struktur bzw. Situation, der Motivik und der Metaphorik. Sie beabsichtigt so zu zeigen, dass die Homerbezüge von den Autoren bewusst eingesetzt werden und der Zuschauer die Handlung vor dem Hintergrund der *Odyssee* interpretiert. Obwohl der Atridenmythos in der *Odyssee* mehrfach erwähnt und dessen Charaktere als Folie für Odysseus, Penelope und Telemach dienen, ist die stoffliche Übereinstimmung dabei auffälligerweise nicht groß, sondern die Dramen erzählen denselben Mythos insbesondere mit Blick auf die Rolle Klytaimnestras in der *Odyssee* stark abweichend. Michel sieht darin jedoch kein Hindernis dafür, dass der Hauptmythos der *Odyssee* und derjenige der Tragödien sich wie bereits im Epos gegenseitig erhellen. Nach einem Forschungsüberblick und zwei Kapiteln, in denen die Vertrautheit des Publikums und der Tragiker mit dem Epos nachgewiesen wird, erfolgt ein Durchgang durch die fünf Stücke. In einer mit vielen Originalzitaten unterlegten Paraphrase zeigt Michel jeweils Ähnlichkeiten mit dem homerischen Text auf. Den Großteil der Bezüge findet sie in allen Stücken mit der zweiten Hälfte der *Odyssee*; dies wird bereits dadurch nahegelegt, dass die Tragödien der Grundstruktur Heimkehr – Wiedererkennung – Intrige der Ithakahandlung folgen. Darüber hinaus entdeckt sie weitere, detailliertere Bezüge. Im Fall von Aischylos wird dies weniger als Teil eines intertextuellen Spiels mit dem Publikum gesehen, sondern als experimentelle Erweiterung des tragischen Formenrepertoires mittels der Dramatisierung epischer Erzählelemente, beispielsweise im Fall von Lauserszenen oder Trugreden. Doch kann der Vergleich des Personals auch der Charakterisierung durch Kontrast dienen: Klytaimnestra wirkt noch abschreckender, wenn man sie mit Penelope vergleicht, während Orest sich mit Odysseus durchaus messen kann. Dabei vergisst Michel nicht zu berücksichtigen, dass dem zeitgenössischen Publikum mit

de distance sans réelle nécessité. De même, on regrettera peut-être la répétition excessive de l'explicitation du sens de certains mots ou expressions grecs au sein d'un même chapitre, ce qui tend à interrompre le fil du raisonnement. L'alternance entre les caractères grecs et les caractères latins pour translittérer des termes grecs au sein de l'analyse ne s'explique guère. L'ouvrage dans sa globalité demeure un beau livre et une référence indispensable pour tous ceux qui ont un intérêt pour la perception et l'analyse qu'Hérodote fait du style historiographique qu'il développe, en suggérant ce qu'un véritable historiographe se doit de faire.

Marc-Antoine HUBERT

László TÖRÖK, *Herodotus in Nubia*. Leyde, Brill, 2014. 1 vol. XIV-163 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 368) Prix : 98 € (Relié). ISBN 978-90-04-26913-2.

László Török est sans doute le savant qui a le plus rénové, sous tous ses aspects, l'histoire de la Nubie et du royaume méroïtique au cours de la seconde partie du XX^e siècle et jusqu'à nos jours, alors même que les fouilles se multipliaient d'Assouan à Khartoum et que la « nubologie » gagnait son autonomie par rapport à l'égyptologie. Il est donc fort bienvenu qu'il nous donne aujourd'hui, en un petit livre élégant et précis, son jugement sur l'apport d'Hérodote à la connaissance de la Nubie, dont les Grecs n'avaient guère entendu parler auparavant : comme il a l'occasion de le rappeler lui-même (p. 83), Hdt. II, 29, est la mention la plus ancienne de Méroë dans les sources classiques. Le plan de l'ouvrage met en évidence l'usage parcellaire par Hérodote de la documentation dont il disposait sur la Nubie, tandis qu'il a, par exemple, groupé la presque totalité de ses *Libyca* pour donner au lecteur une présentation consistante et relativement longue du continent africain à l'ouest du Nil (IV, 168-199). En effet, après avoir, dans une assez brève première partie, resitué la Nubie d'Hérodote à la lumière de l'évolution considérable des connaissances sur cette partie du monde antique au cours de ces dernières décennies – ainsi lui-même, par exemple, ne croit plus à la succession chronologique des capitales, mais plutôt à une « royauté ambulatoire » – L. Török nous présente en traduction anglaise, selon la suite des *Histoires* et sans regroupement (sauf II, 137 et 139), la douzaine de passages qu'il qualifie d'éthiopiens, une attitude empirique qui contraste avec la théorie de F. Jacoby distinguant dans les *logoi* consacrés aux peuples étrangers de grands ensembles thématiques (p. 42-43). Puis, après des considérations sur le « logos éthiopien », à l'existence duquel, comme ensemble indépendant, il ne croit pas, il s'efforce de démêler pour chaque passage la part de la fiction de celle de la réalité. Enfin, dans une dernière partie, il s'attache aux sources d'Hérodote sur la royauté kouchite que celui-ci connaîtrait mieux que la monarchie pharaonique, tout comme il serait plus au courant du fonctionnement des oracles à Kouch qu'en Égypte (p. 122). D'autre part, il insiste sur le caractère complémentaire et non autosuffisant des passages dits éthiopiens, dont plus de la moitié sont intégrés dans le contexte du logos égyptien et un certain nombre ont pour fonction d'opposer à la folie dominatrice de Cambyse le contrepoinct de la simplicité et de la santé morale d'un peuple et de son roi, vivant leur longue vie aux marges du monde habité. Nous sommes, pour notre part, convaincu par les arguments de L. Török qu'il n'existe pas, à proprement parler, chez Hérodote de « discours sur l'Éthiopie ». Mais sur cette voie, il eût fallu peut-être aller plus loin,

en soulignant la polysémie du mot Éthiopien, plus riche encore que ne l'établit l'auteur. Ainsi les Éthiopiens trog(l)odytes (IV, 183, texte 10 de Török, p. 38), peut-être des populations du Tibesti, assujettis en tout cas par les Garamantes du Fezzan, n'ont rien à voir avec le Nil et la mer Rouge et font partie du *Libykos logos*. St. Gsell, *Hérodote*, Alger, 1915, p. 151-154, a depuis longtemps expliqué ce passage aussi bien que possible. De même, les Éthiopiens qu'Hérodote (II, 42, texte 5 de Török, p. 30) considère comme une des composantes de la population de l'Oasis d'Ammon (Syuah), nous paraissent plutôt appartenir à un vieux fond de Sahariens mélanodermes qu'être apparentés aux Éthiopiens nilotiques, à moins qu'une contamination entre le récit de la campagne de Cambyse contre les Éthiopiens et de sa campagne contre les Ammoniens n'ait rapproché mécaniquement les premiers des seconds ! Au reste, on constatera que Török (p. 83 *in fine*) reste, sur le sujet, d'une prudence exemplaire. On pourrait, par ailleurs, se demander si ce n'est pas leur condition impure de mangeurs de poisson qui a fait des Ichtyophages les interprètes de Cambyse l'impie, car leur situation en bordure de la mer Rouge ne les prédestinait nullement à comprendre la langue des Macrobii. Quant aux peintures corporelles des guerriers éthiopiens de l'armée de Xerxès (Hdt. VII, 69, texte 12 de Török, p. 38-39), on pourra ajouter au commentaire de Török, p. 116-117, les rapprochements plus nombreux, dans l'aire de Méroë, que nous avons proposés dans *Berber Studies*, volume 33, A. Mettouchi (Ed.), Cologne, Rüdiger Köppe Verlag, 2011, p. 146-148. Le second point qui nous laisse un peu perplexe, est l'appréciation, somme toute franchement favorable, exprimée par l'auteur quant à l'information d'Hérodote sur la Nubie. Comme nous y convie la lecture des *Histoires* (II, 99 ; en II, 100, mention de rois éthiopiens), L. Török estime que la plupart des renseignements d'Hérodote sur ce sujet, comme sur l'histoire de l'Égypte, provient du temple de Ptah à Memphis. Certes, il était plus facile d'atteindre Memphis que Thèbes, mais, malgré les conquêtes des souverains éthiopiens de la XXV^e dynastie, on est tenté de supposer que le clergé d'Amon à Thèbes en savait beaucoup plus sur Kouch et Méroë que le clergé de Ptah à Memphis. Enfin, si Agatharchide peut sembler un continuateur tardif d'Hérodote (excursus 4 de Török, p. 97-103), sa documentation, essentiellement du III^e s. av. notre ère, est beaucoup plus consistante, car il a consulté les archives royales des Lagides tant pour son *De l'Asie* que pour son *Traité de la mer Rouge*, à une époque où nombre de Grecs fréquentaient Méroë et naviguaient sur la mer Rouge. Ces quelques réserves ou propositions complémentaires ne viennent nullement modifier notre jugement : ce petit livre dense permet de réévaluer avec justesse l'apport d'Hérodote à la connaissance des « Éthiopiens » de son temps, à la lumière des progrès récents de la *Meroitistik* et de la Nubiologie auxquels a tant contribué l'auteur.

Jehan DESANGES

Jacqueline ASSAËL (Ed.), *Euripide et l'imagination aérienne*. Paris, L'Harmattan, 2015. 1 vol. 224 p. (THYRSE, 6). Prix : 21 €. ISBN 978-2-343-05746-0.

Mit dem Titel dieses Bandes stellt Jaqueline Assaël den Rezensenten vor keine geringen Schwierigkeiten: Übersetzen lässt sich „imagination aérienne“ kaum adäquat, jedenfalls klingt „Vorstellungswelt des Luftraums“ im Vergleich zum

projet qui présente à la fois la topographie régionale, l'histoire des recherches et sa méthodologie, un résumé de ses résultats par périodes et une ébauche d'interprétation. Sont ainsi traités, outre les tertres funéraires (Chr. Ratté) et la céramique d'époque romaine recueillie en prospection (P. D. De Staebler) déjà signalée, les résultats statistiques de la prospection intensive des quatre parcelles susmentionnées (E. Adkins), deux dossiers présentant respectivement la géologie régionale et la caractérisation physico-chimique des marbres locaux (C. Stearns), puis une instructive étude des carrières de marbre, d'exploitation interprétée comme essentiellement locale (L. E. Long), un choix limité à une dizaine d'espaces ruraux de production, essentiellement des huileries (I. Lockey), et une remarquable étude de plusieurs segments d'aqueducs et de leur relation avec les développements urbains d'une ville dont la population est estimée entre 10 000 et 15 000 personnes à l'époque impériale (A.R. Commito & F. Rojas). Suit une étude des nécropoles et du statut social de leurs défunts, croisant données épigraphiques et archéologiques, en particulier la taille des sarcophages et leur mise en scène architecturale (H. N. Turnbow). A. Chaniotis présente le catalogue des 25 inscriptions recueillies durant les quatre premières années de prospection, majoritairement des épitaphes, pour lesquelles on renverra aux chroniques épigraphiques spécialisées. Le dernier dossier est constitué d'un inventaire des bâtiments religieux d'époque byzantine identifiés durant ces travaux ; quatre sont des églises associées aux nécropoles péri-urbaines, les treize autres étant des églises rurales disséminées dans le territoire (Ö. Dalgıç). Suivent une bibliographie, un index des sites prospectés, accompagné d'un index de concordance renvoyant aux monuments présentés dans les divers dossiers, et un index général. Le volume est accompagné d'une feuille volante reprenant les *addenda* et *corrigenda*, lesquels sont par ailleurs complétés en ligne. Compte tenu de la relative brièveté des campagnes et de la rapidité de leur publication, cet ouvrage constitue un modèle du genre qui témoigne, si besoin était, du remarquable potentiel de la prospection archéologique, pourvu qu'elle soit intelligemment conduite.

Laurent THOLBECQ

Ute KELP, *Grabdenkmal und lokale Identität. Ein Bild der Landschaft Phrygien in der römischen Kaiserzeit*. Bonn, Rudolf Habelt, 2015. 1 vol. x-318 p., nombr. ill. (ASIA MINOR STUDIEN, 74). Prix : 89 €. ISBN 978-3-7749-3809-0.

L'ouvrage d'U. Kelp est issu de sa thèse soutenue en 2010. La problématique consiste à explorer les rapports entre les monuments funéraires et l'identité phrygienne et entraîne le lecteur dans un parcours qui prend en compte toutes les dimensions de ces deux thèmes. Une introduction très développée présente d'abord un très utile tableau des recherches antérieures sur la Phrygie (fouilles, prospections, problématiques historiques), puis la problématique et la méthodologie : il s'agit d'abord de rappeler que les études précédentes ont porté sur les tombes à (représentation de) portes mais jamais sur l'ensemble des monuments funéraires, puis de justifier le lien entre les monuments funéraires et le concept d'identité phrygienne. Un chapitre définit alors les cadres conceptuels de l'anthropologie culturelle qui seront appliqués à l'enquête, deux autres traitent, pour l'un de la définition de la Phrygie comme unité (naturelle, politique, culturelle) et de ses frontières, pour l'autre de l'urbanisation de la Phrygie.

On aborde alors les monuments funéraires de la Phrygie romaine par le biais des nécropoles, classées par entités régionales et par cités, après quoi l'attention est focalisée sur les tombes à façade à porte, traitées sous divers aspects : typologie, style, iconographie, datation... pour conclure sur leur « fonction sociale » propre. Une conclusion partielle traite du rapport entre les monuments funéraires et l'urbanisation. La deuxième grande partie de l'ouvrage traite de la construction de l'identité phrygienne à l'époque impériale. Elle aborde les questions de l'usage des langues (phrygien ancien et récent, grec), des monnaies, de l'image (négative) des Phrygiens en Grèce et à Rome, des mythes de fondation et des cultes locaux. Cette partie se termine par une conclusion qui, comme pour la première partie, met en rapport les thèmes abordés avec celui de l'urbanisation. L'ouvrage se termine par un chapitre de conclusion qui décrit les deux champs impactés par l'urbanisation de la Phrygie impériale : le domaine funéraire et celui des consciences identitaires locales. L'auteur constate que les monuments funéraires traduisent bien plus l'intégration de la Phrygie dans la société provinciale de l'Empire romain que l'élaboration d'une conscience identitaire et déclare de façon quelque peu abrupte que cette conclusion confirme celle des ethnologues : une identité ethnique peut connaître des modifications, voire être complètement abandonnée. Le livre est illustré de nombreuses photographies de tombes, stèles et sarcophages, et complété par des cartes originales sous forme de dépliants en couleur (toutefois on regrettera que le fond très sombre rende difficile la lecture de ces dernières). La bibliographie est très complète et il y a plusieurs *indices*. L'érudition de l'auteur est immense et admirable. Outre le fait qu'elle connaît parfaitement l'état de la bibliographie et des connaissances (ainsi que des discussions entre savants), elle aborde avec maîtrise une grande variété de champs : l'histoire et l'archéologie des grands comme des petits sites, l'épigraphie, la numismatique, la mythographie et les sources externes grecques, romaines et même tardives. La première partie de l'ouvrage, consacrée aux monuments funéraires, introduit le lecteur dans un parcours complexe qui commence par des distinctions très subtiles entre tombes à portes réelles ou décoratives, sarcophages et tombes... L'utilité de ces raffinements ne saute pas aux yeux, d'autant qu'ils viennent après les études d'autres savants (Drew-Bear, Lochman) qui s'appuyaient sur des corpus : or, ici, l'illustration donne une idée de la variété des types mais pas de leur représentativité (outre que la logique du classement des photographies n'est pas évidente, ce qui complique leur consultation). Le problème est aggravé par le fait que l'auteur recherche aussi l'origine et la diffusion géographique des monuments et les met en rapport avec l'épigraphie, constatant que les tombes à porte sont dans la plupart des cas revêtues d'inscription en phrygien récent, ce qui introduit un paramètre social. La multiplicité des champs ouverts par ces constatations est un peu effrayante. Lorsque l'auteur retrace la dissémination des tombes à porte, elle est naturellement amenée à insister sur le rôle des communautés qui disposaient d'avantages matériels – non seulement la richesse mais surtout la présence de marbre de qualité, comme à Dokiméion – ce qui fait intervenir une problématique nouvelle mais qui n'est pas traitée (la diffusion des productions artistiques). L'accumulation des approches et la volonté permanente d'en donner une explication sociale et politique, tout en étayant constamment le raisonnement au moyen d'exemples précis, nous vaut des pages très denses, dans lesquelles le lecteur est parfois un peu perdu. De plus, la complexité du dossier ne permet pas de se

faire *in fine* une idée vraiment claire de l'importance exacte des stèles et monuments funéraires dans la problématique de l'identité phrygienne. La deuxième partie de l'ouvrage paraît d'emblée complètement différente de la première et le passage de l'une à l'autre surprend, car la perspective adoptée alors est totalement différente : au lieu de partir des faits matériels, l'auteur aborde ici des questions de mentalité et de conscience identitaire qui nous font remonter dans le temps et prendre d'abord pour objet d'étude les textes littéraires et mythographiques. Nous partons à la recherche de la conscience que les Phrygiens avaient d'eux-mêmes telle qu'on peut l'inférer de leur organisation politique (avec sa traduction numismatique), d'une lecture des mythes, puis des cultes, pour enfin s'arrêter sur le thème de l'urbanisation. On trouve alors un très intéressant chapitre sur l'image des Phrygiens véhiculée par les Grecs et par les Romains, qui fournit en quelque sorte l'horizon devant lequel a pu se développer une conscience phrygienne... Ce parcours a pour fin de démontrer que l'identité phrygienne s'est constituée seulement à l'époque romaine et plus précisément par le vecteur de l'urbanisation qui a permis l'éclosion d'élites locales et de villes dont il fallait légitimer *a posteriori* l'importance par un passé brillant et une généalogie glorieuse : d'où l'importance des cultes et celle de la récupération de certains mythes (en particulier la parenté homérique entre Phrygiens et Troyens qui renforce évidemment le prestige des Phrygiens aux yeux des Romains). Ce sont ces mêmes élites qui auraient été à l'œuvre dans la mode des tombes à portes. Il se dégage malgré tout de ce livre une image cohérente de l'évolution culturelle et politique de la Phrygie et tout particulièrement de l'aboutissement des tendances longues à l'époque sévérienne et par la suite : c'est la première fois depuis l'époque archaïque – sur laquelle il est difficile, voire impossible, de faire la même étude – qu'émerge une conscience phrygienne, appuyée sur des mythes fondateurs et une organisation politique animée par des élites locales. L'auteur souligne que cette étape correspond à la diffusion de la seconde sophistique et s'inscrit bien dans le mouvement général des mentalités de l'époque. En raison de la richesse documentaire qu'il met en œuvre et du courage de son auteur pour analyser la constitution d'une identité nationale dans une des régions de l'Asie Mineure qui paraît en avoir été le plus dépourvue, on sort impressionné de la lecture de ce livre : comme on sort d'une forêt très dense, sans être sûr d'avoir tout vu ni tout compris.

Jacques DES COURTILS

Catherine ABADIE-REYNAL & Jean-Baptiste YON (Ed.), *Zeugma VI. La Syrie romaine. Permanences et transferts culturels*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2015. 1 vol. 302 p., 16 pl., 152 fig. n/b et coul. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ORIENT, 68). Prix : 40 €. ISBN 978-2-35668-049-5.

Ce volume rassemble diverses contributions présentées en mai 2012 à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Lyon), dans le cadre d'un colloque intitulé *Échanges culturels et identité en Syrie romaine. Le paraître et l'intime*. Le programme, explicité dans l'introduction, rejoint la thématique du volume *Continuity and Change* également publié en 2015 par M. Blömer, A. Lichtenberger et R. Raja (cf. le compte rendu AC 85 [2016], p. 409-413), mais en l'élargissant aux cadres non religieux et en exploitant des sources parfois négligées (verre, restes fauniques,

objectant qu'il ne s'agit pas d'une « scène nilotique », comme l'écrit R. Talgam, puisqu'on n'y retrouve aucun des éléments propres au paysage nilotique : ni canards, ni nélombos, ni crocodiles... ; et, par ailleurs cette appellation désignerait spécifiquement l'Égypte, ce qui ne semble pas être le cas. Mais poursuivons, avec l'auteure, le raisonnement : s'il y a évocation de l'Afrique, c'est que le propriétaire de la *domus* de Lod était sans doute un riche négociant, dont les bateaux sont figurés sur la mosaïque, et c'est lui qui aurait rapporté d'Afrique du Nord le modèle des mosaïques qu'il souhaitait faire exécuter dans sa demeure de Palestine par un atelier local (car l'atelier est incontestablement local). L'hypothèse n'est pas impossible mais elle laisse supposer qu'on a affaire ici à un cas particulier, qui atteste certes des relations commerciales et artistiques – ponctuelles – entre Orient et Occident mais qui ne donne aucune information sur les tendances locales de la mosaïque romaine de l'époque à cet endroit. On le regrettera vivement, car les témoignages manquent cruellement. Gl. W. Bowersock tente, de son côté, d'apporter un éclairage religieux (chrétien ou juif) à la scène centrale, en proposant d'y reconnaître une illustration de la prophétie d'Ésaïe sur le Temps messianique (XI, 7 : « le lion, comme le bœuf, mangera de la paille ») – vu que les animaux sauvages, loin de s'agresser, sont représentés comme vivant en bonne entente. Mais on peut objecter que le schéma iconographique toujours retenu pour la prophétie montre, sans exception, les deux animaux concernés se faisant face, ce qui n'est pas le cas ici. Je penserais plus volontiers que, s'il n'y a pas de violence entre les fauves dans ce médaillon central, c'est parce qu'ils ne sont pas utilisés en contexte narratif mais font simplement partie d'une énumération, celle des animaux qui symbolisent généralement l'Afrique. Beaucoup resterait à dire sur cette mosaïque, dont les questions qu'elle soulève sont « as difficult to answer as the mosaic is spectacular » (Gl. Bowersock, p. 12). On sera d'autant plus reconnaissant aux auteurs d'en avoir fourni une si belle publication, tellement stimulante et si richement illustrée.

Janine BALTY

Francesco Paolo RIZZO (Ed.), *La Villa del Casale e oltre. Territorio. Popolamento, Economia nella Sicilia Centrale tra Tarda Antichità e alto Medioevo*. Macerata, Edizioni università di Macerata, 2013 (SEIA. QUADERNI DEL DIPARTIMENTO DI SCIENZE ARCHEOLOGICHE E STORICHE DELL'ANTICHITÀ DELL'UNIVERSITÀ DI MACERATA, n.s. XV-XVI, 2010-2011). 1 vol. 17 x 24 cm. 352 p. Prix 35 €. ISBN 978-88-6056-348-4.

Il volume si configura quale raccolta dei contributi del convegno *La villa del Casale e oltre. Territorio, popolamento, economia nella Sicilia centrale tra Tarda Antichità e Alto Medioevo*, tenutosi a Piazza Armerina dal 30 settembre al 1° ottobre 2010. L'approccio al tema trattato, anche in rapporto al fulcro intorno al quale si articolano le diverse riflessioni proposte – la celebre Villa del Casale, una delle evidenze certamente meglio note per quanto attiene all'edilizia di alto livello del Mediterraneo tardoantico –, si rivela innovativo e molto proficuo per l'avanzamento degli studi sul complesso, che, forse proprio in ragione dell'eccezionalità, anche di conservazione, dei suoi apparati decorativi e particolarmente musivi, sin dagli anni della sua scoperta alla metà del XX secolo, ha risentito di un'attenzione molto concentrata sugli aspetti

storico-artistici, a loro volta poi intrecciati con una vivace quanto dibattuta ricerca di ordine prosopografico, tesa all'individuazione del proprietario della villa. La ripresa delle indagini archeologiche negli anni recenti, sotto la guida di Patrizio Pensabene, unitamente alla revisione degli scavi condotti sul sito in precedenza, ha trovato varie sedi di pubblicazione, di cui quella in "Seia" costituisce un momento significativo, anche in virtù di un impegno di indagine che si amplia, sotto varie angolature, al contesto in cui il sito si inserisce. I contributi di Ernesto De Miro e, in misura più diffusa, di Patrizio Pensabene guidano il lettore attraverso alcuni temi fondamentali per una riconsiderazione generale di questo complesso, in cui il momento tardoantico – di certo quello più noto, come si è detto – viene finalmente sottratto ad una visione monolitica in cui troppo spesso esso è stato rigidamente incluso, per essere restituito ad una prospettiva dinamica, esito di una successione di fasi costruttive e decorative, che obbligano a riconsiderare, globalmente e in relazione a una scansione cronologica tanto serrata quanto articolata, la villa, le diverse funzioni dei suoi comparti e la progressiva formulazione dell'impianto, che si determina per aggregazioni di nuclei con diverse destinazioni d'uso, oggetto a loro volta di modifiche, anche di rilievo, nel corso del tempo. Tra le davvero numerose, importanti acquisizioni su cui si pone l'accento, si colloca l'iscrizione dell'area a sud del peristilio rettangolare del plesso comprendente la sala triabsidata e l'ampia corte porticata ovoidale che la precede (il cosiddetto *Xystus*), da inquadrarsi, analogamente al monumentale comparto di ingresso a triplice arcata e alla retrostante corte poligonale, in un momento di pieno IV secolo, successivo quindi alla fase in cui si situa l'edificazione del nucleo che trova nell'aula basilicale il suo centro ideologico ben più che topografico (fine III secolo-età costantiniana). L'identificazione dei diversi momenti che portano ad una progressiva strutturazione (e ristrutturazione) del complesso, tuttavia, non ne mette soltanto in luce, a seguito di attenta lettura stratigrafica, la sequenza costruttiva, ma riapre una pluralità di aspetti che toccano le stesse intenzioni progettuali e il progressivo attuarsi di queste attraverso il IV secolo, all'insegna di quello che emerge come un rafforzamento dell'immagine e del ruolo dei proprietari via via succedutisi. Al di là dell'identità di questi – tema su cui si torna a più riprese nel volume, con una dettagliata discussione – l'elemento di rilievo è senza dubbio costituito dall'approccio metodologico nella valutazione, in chiave di ricostruzione storica, dell'evidenza materiale, in cui le trasformazioni architettoniche sono lette in stretta ed imprescindibile connessione con quelle che investono gli apparati decorativi. Una connessione che, ad esempio, fa emergere, congiuntamente allo sviluppo delle strutture, una progressiva "marmorizzazione" degli ambienti destinati alla rappresentanza, esito di precise scelte decorative (e ideologiche) in rapporto ad altrettanto chiare gerarchie di spazi, all'interno delle quali i rivestimenti a *crustae* in pietre pregiate (che non a caso interessano *in primis* la basilica) si rivelano certamente di maggiore impegno rispetto ai pur raffinatissimi tappeti musivi. Lo stesso ricorso alla pittura per gli elevati è variamente modulato, attraverso i vari ambienti e in prospettiva diacronica, con episodi di notevole livello, tra cui la realizzazione della scenografica quinta con membri della famiglia proprietaria e insegne militari che animava il fronte di ingresso e di cui attenti restauri hanno consentito una restituzione densa di significati, che gettano nuova luce anche sulle forme di auto-rappresentazione dell'alta aristocrazia di cui il complesso è espressione. Molti e fortemente innovativi sono gli spunti che la fase

tardoantica della villa, la quale pure vanta una lunga tradizione di studi, riserva, da una sua più corretta ricollocazione, anche sulla scorta dei litotipi impiegati – in larga misura non provenienti dai bacini estrattivi imperiali – in un contesto di committenza “altolocata, e di personaggi vicini all’amministrazione centrale” (Pensabene, p. 37), ma non qualificabile come diretta emanazione del potere imperiale stesso, alla restituzione al complesso, grazie al ritrovamento di un vero e proprio quartiere di servizio nei pressi dell’ingresso, di funzioni non solo di rappresentanza, ma anche di gestione economica e di immagazzinamento dei prodotti di una vasta proprietà latifondistica. Questa, come molte altre dell’Isola, non è da intendersi come necessariamente accentrata, come dimostrano le perspicue riflessioni di Domenico Vera, in un quadro (cui ben si attaglia il concetto di “sistema agrario” coniato dallo stesso autore) molto articolato quale quello delle campagne tardoantiche mediterranee, in cui il compito precipuo della villa sembra quello di gestire la rendita ben prima che di organizzare e coordinare la produzione. Sui modelli architettonici sottesi da un complesso che si va definendo in forme in parte diverse dall’immagine trasmessa dalla storiografia meno recente si interroga Paolo Barresi, individuando sostanzialmente l’impossibilità di ricondurre questa e molte altre ville coeve, contraddistinte da una pluralità di soluzioni e di relative sorgenti di ispirazione, ad un unico precedente, con possibilità di accostamenti (mai di puntuali ed esaustivi confronti) tra aree anche molto lontane dell’ecumene tardoantica. I nuovi dati disponibili sulla villa del Casale consentono anche un suo inquadramento in un panorama più ampio che è quello delle ville coeve, uno dei temi al centro del dibattito storiografico su questo orizzonte cronologico, che Carla Sfameni ripercorre, con un opportuno, ulteriore rimando al più vasto ma imprescindibilmente correlato filone di studi sull’organizzazione delle campagne tardoantiche e altomedievali: una rassegna alla quale apportano ora importanti contributi anche gli studi raccolti nei due numeri 2012 e 2013 della rivista *Antiquité tardive*, dal significativo titolo *Mondes ruraux en Orient et en Occident*. Il caso della villa pugliese di Faragola, in altro orizzonte geografico, descritto da Giuliano Volpe e Maria Turchiano, giunge a confermare ulteriormente la centralità del tema nella ricerca archeologica attuale. Il *fil rouge* del contesto della villa del Casale perseguito nel volume si dispiega su più direttrici: il territorio immediatamente circostante e l’intera area ennese – a partire dalla città di Enna, di cui Ferdinando Maurici traccia uno spaccato in particolare per l’età bizantina –, si delinea progressivamente attraverso le nuove risultanze archeologiche che restituiscono un panorama insediativo molto diversificato nel panorama post-classico, con ville di più modesta entità, quale quella di Gerace (presentata da Carmela Bonanno), il *vicus* non lontano dalla villa, di cui Giacomo Manganaro ricostruisce in parte la fisionomia, soprattutto grazie a testimonianze epigrafiche, sino allo studio, particolarmente concentrato sulle evidenze funerarie, del distretto rupestre a nord di Enna, oggetto delle considerazioni di Daniela Patti. Rimane invece un po’ in ombra la pur centrale questione della cristianizzazione e soprattutto dell’organizzazione cristiana dei territori considerati, fenomeni che Vittorio Giovanni Rizzone considera tardivi nel cuore della Sicilia interna in cui la villa del Casale si sviluppa; del resto, nell’ambito della stessa villa, la presenza di lucerne con simbologia cristiana, dalla concentrazione sicuramente significativa nell’ambito del frigidario delle Terme, ma scaglionate su un ampio arco cronologico che arriva sino all’VIII secolo, impone di considerare con estrema prudenza l’ipotesi

proposta di identificazione dell'ambiente con un possibile oratorio, nella ben nota e ormai comprovata impossibilità di individuare in oggetti mobili a soggetto religioso un indicatore di adesione alla fede cristiana del proprietario e tanto meno della funzione culturale di uno spazio. Il problema, come si diceva, è nondimeno centrale, anche soltanto considerando il nodo dell'identificazione della *massa Gelas* menzionata da Gregorio Magno con la *mansio Gelas in Philosophianis* dell'*Itinerarium Antonini* (e quindi dell'eventuale passaggio, peraltro non unanimemente condiviso, della villa e del latifondo nelle proprietà della Chiesa, nel VI secolo), problema cui pure si fa ripetutamente riferimento nel volume, sin dall'Introduzione di Francesco Paolo Rizzo. In un più ampio quadro di respiro regionale, Alessandro Pagliara delinea, del resto, una molteplicità di posizioni, anche non ortodosse (proprio a partire da un tema complesso quale quello del rapporto ricchezza-salvezza eterna), che restituiscono un multiforme quadro della vita religiosa all'aprirsi del periodo post-classico nei territori siciliani. Anche su un piano cronologico, la villa tardoantica è ampiamente inserita in una prospettiva più estesa, che ne indaga innanzitutto i precedenti, mediante un attento lavoro di ricucitura di strutture già note e di nuova identificazione, che permettono di restituire un complesso anteriore, risalente al I sec. d.C., e aprono al contempo nuove piste di riflessione in merito al ruolo di tale preesistenza nell'organizzazione stessa dell'impianto tardoantico. All'estremo cronologico opposto si collocano i dati presentati sugli sviluppi del sito, tra abbandoni e parziali rioccupazioni a partire dal VII secolo, sino alla ristrutturazione in forme completamente nuove, a partire dal X secolo, con il villaggio arabo-normanno (un po' troppo genericamente definito in più luoghi del volume "medievale" tout court), anche in rapporto al controverso, ma non meno rilevante problema della possibile identificazione del centro quale luogo dell'antica Piazza. La prospettiva diacronica che si spinge sino a momenti piuttosto avanzati dell'altomedioevo, del resto, è condivisa da altri contributi nel volume e in particolare da quello di Lucia Arcifa sui dati di Cittadella di Morgantina, che offre lo spunto per una riconsiderazione di un più ampio territorio in cui una rioccupazione insediativa tardobizantina, tra la fine dell'VIII e gli inizi del IX secolo, è indiziata dalla presenza di caratteristiche pentole da fuoco con decorazione "a stuoia": queste, associate ad elementi toponomastici e a forme di abitato a capanne non apparentemente assimilabili alla tradizione costruttiva locale, inducono al riconoscimento di popolazioni alloctone, nello specifico di matrice slava, che l'Impero bizantino avrebbe introdotto in siti strategici lungo importanti arterie stradali, ai fini del rafforzamento della difesa. Una conclusione, in ogni modo, da sottoporre ad attento vaglio con ulteriori approfondimenti della ricerca, come in tutti i casi in cui si spinge l'identificazione in chiave etnica di soluzioni abitative piuttosto che di produzioni con specifiche caratteristiche non consonanti con il panorama locale. L'apparato illustrativo è, soprattutto in alcuni contributi, ben rappresentato, anche se, soprattutto per quanto riguarda la cartografia, la leggibilità è alquanto difficoltosa e una documentazione grafica più articolata per la villa del Casale (in particolare si avverte l'assenza di una pianta complessiva con le fasi individuate) avrebbe forse aiutato maggiormente il lettore ad accostarsi ai problemi e alle discussioni di grande stimolo che questo volume prospetta.

Eleonora DESTEFANIS

toujours pas au centre des préoccupations de la société adulte même si les dirigeants des institutions chrétiennes s'introduisent progressivement dans la sphère familiale. Si les résultats de l'étude de la mortalité saisonnière à Rome fondée sur un nombre très limité d'épitaphes mériteraient d'être plus mesurés et l'approche intersectionnelle de R. Aasgaard plus poussée, cet ouvrage offre une nouvelle vision de la vie des enfants au sein des familles romaines de l'Antiquité tardive et il révèle les changements que provoquèrent l'économie, la démographie, l'environnement mais surtout la montée du christianisme sur leur quotidien.

Solenn DE LARMINAT

Meaghan A. MCEVOY, *Child Emperor Rule in the Late Roman West, AD 367-455*. Oxford, Oxford University Press, 2013. xi-367 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 79 £. ISBN 978-0-19-966481-8.

Il existait jusqu'à présent seulement deux études de quelque ampleur sur le rôle ou plutôt la figure des jeunes souverains que leurs pères empereurs ont associés au pouvoir suprême durant l'Antiquité tardive. Il s'agit du livre de Werner Hartke, *Römische Kinderkaiser. Eine Strukturanalyse römischen Denkens und Daseins*, publié à Berlin en 1951 et réimprimé sans modifications à Darmstadt en 1972, et de l'étude de Concetta Molè Ventura, *Principi fanciulli. Legittimismo costituzionale e storiografia cristiana nella Tarda Antichità*, Catane, 1992. Ces ouvrages sont mentionnés comme il se doit dans l'avant-propos et la bibliographie du présent livre (p. v, n. 3 ; p. 344 et 349), mais semblent ne pas avoir été utilisés, du moins exploités avec profit. Il est vrai que leur propos divergeait de celui de l'auteur : Werner Hartke a centré son attention sur l'*Histoire Auguste* et son propos dépasse le cas des empereurs enfants, tandis que Concetta Molè Ventura a limité sa recherche à l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin d'Aquilée et à la *Chronique gauloise de 452*. L'historiographie allemande et italienne représentée par ces deux études semble laissée de côté afin de mener une enquête moins littéraire et plus politique, une « histoire événementielle » revendiquée par l'auteur (p. vi). La matière du livre se répartit en trois ensembles d'une parfaite équivalence, un premier consacré à Gratien et Valentinien II, un deuxième à Honorius et le dernier à Valentinien III. La moitié orientale de l'Empire romain est ignorée pour des raisons sans doute pratiques, ce qui interdit la comparaison et limite la réflexion. Toutes les catégories de sources, à l'exception peut-être de l'hagiographie, sont mobilisées avec efficacité. Antérieure à la période étudiée, la question des empereurs enfants avant Gratien est expédiée (p. 3-4) alors qu'elle a des incidences sur les sources narratives du Bas-Empire et leurs débats sous-jacents, comme l'ont montré Johannes Straub ou Adolf Lippold. En guise de méthode, l'auteur compare le portrait du souverain idéal chez Ménandre le Rhéteur aux sources tardives (histoire d'Ammien Marcellin, *Gratio actiarum* (!) d'Ausone, homélies funèbres d'Ambroise, poésies de Claudien, panégyriques de Mérobaude). Tous exaltent les vertus constitutives du bon prince que sont le lignage et l'éducation, le courage et la justice, la tempérance et la piété (chapitres 1 et 4). La sagesse prématurée, incarnée dans le *puer senex* et la canitie précoce, aurait mérité un commentaire. L'aller-retour entre la théorie et la réalité, le discours et la pratique, sert de fil conducteur pour examiner l'un après l'autre les quatre empereurs élevés sur le trône dans leur enfance. Aborder

la question sous un angle politique et symbolique, institutionnel et rhétorique, oriente vers les problèmes de légitimité personnelle et dynastique, de propagande et d'image, d'équilibre et de mainmise du pouvoir, mais néglige l'enfance et l'éducation des princes, leur ascendance en ligne féminine, le célibat ou le mariage de leurs sœurs et filles, l'usage du titre d'*Augusta*, la parenté élargie, la composition de leur assise. Dans le cas de Gratien et de Valentinien II, l'auteur insiste avec raison sur l'urgence politique que manifeste leur promotion soudaine au rang d'Auguste, mais elle souligne la différence radicale de ces élévations : fils de Valentinien I^{er}, Gratien est nommé du vivant de son père soudain malade, tandis que son demi-frère Valentinien II arrive au « pouvoir » par un coup de force maquillé (p. 58-59 et 99-101). Il n'est pas certain que ces avènements, l'un consenti et l'autre inopiné, constitueraient une « solution nouvelle » aux problèmes de succession et marqueraient la naissance d'un système instauré par l'aristocratie sénatoriale et militaire pour exercer le pouvoir (p. 70). Dans la mesure où chaque jeune souverain est hissé sur le trône alors qu'il existe un empereur adulte – Gratien règne avec son père et son oncle, Valentinien II avec son demi-frère et son oncle, Honorius avec son père et son frère, Valentinien III avec son beau-père –, la faction qui entoure l'empereur enfant doit composer avec ces souverains. Déjà au III^e siècle, des dynasties associent au pouvoir des générations différentes et permettent l'accession de souverains adolescents, comme Caracalla, Alexandre Sévère ou Gordien III. Les avènements de Théodose I^{er} et de ses fils Arcadius et Honorius sont traités dans la perspective de l'Occident, car ils impliquent la présence d'un Auguste *senior* qui règne avec un Auguste *iunior* et exerce une tutelle ferme ou formelle sur son parent plus jeune, comme l'illustre Théodose I^{er} avec son *missorium* et sa mainmise étouffante sur Valentinien II (p. 93 et 98). L'assassinat de Gratien et de Valentinien II se comprend comme leur échec de saisir en entier, donc en personne, un pouvoir militaire exercé en leur nom mais d'une manière trop indépendante pour ces jeunes souverains soucieux d'exercer la plénitude de leurs prérogatives. L'un et l'autre sont morts non d'avoir quitté l'enfance et franchi l'âge adulte, mais d'avoir voulu interrompre le processus de « cérémonialisation délibérée de la fonction impériale » (p. 131) ou d'« institutionnalisation des empereurs enfants » (p. 314). À l'inverse, averti de ces échecs récents et répétés, Honorius meurt sur le trône après un règne long de 28 ans, presque autant que Constantin et Valentinien III. La comparaison fonctionne bien avec ce dernier puisque Honorius et Valentinien III sont arrivés au pouvoir enfants et l'ont exercé de manière symbolique, multipliant les démonstrations de foi personnelle (piété, législation, constructions, largesses) pour assurer leur respectabilité terrestre par la revendication d'une protection divine (p. 205, 213, 219, 238, 277, 320). De gré ou non, ils ont laissé la gestion des affaires politiques et militaires à des hommes forts (Stilichon, Flavius Constance, Aétius) qui retiennent l'intérêt de l'auteur et la détournent de son sujet initial (chapitres 6 à 9). Les digressions sur les invasions, les guerres et les rivalités sont peut-être rendues nécessaires par la naissance d'un régime bicéphale que l'auteur qualifie plusieurs fois de « partenariat » : un pouvoir cérémoniel qui est privé d'autorité réelle, une continuité dynastique qui masque une gestion clanique, une « infantilisation » du souverain (p. 322-325) qui autorise la captation de ses fonctions régaliennes. L'équilibre de façade est rompu et le système s'abîme dans la révolution de palais ou la guerre civile quand le souverain montre des velléités d'indépendance

(Valentinien III) ou quand l'homme fort veut intégrer et régenter la famille impériale par mariage (Stilichon, Aétius). Le livre se termine par une belle conclusion qui nuance la valeur accordée par nombre de travaux modernes au principe dynastique dans l'Antiquité tardive. La conclusion aurait gagné à mettre en perspective la moitié occidentale avec la partie orientale où des empereurs, enfants et adultes, se succèdent dans une même famille ou hors de la famille régnante sans difficulté et ne connaissent pas une fin tragique. Il faut noter que l'auteur déplore le peu d'études sur la période (p. 224), mais sa bibliographie compte 337 publications anglophones sur un total de 413 titres et ignore aussi bien les synthèses de Seeck ou de Deichmann que les articles de la *Realencyclopädie*. Pour l'avenir des études historiques sur l'Antiquité tardive, il faut espérer que l'insularité géographique ou linguistique ne se transforme pas en isolement scientifique.

Sylvain DESTEPHEN

Richard W. BURGESS, *Roman Imperial Chronology and Early Fourth-Century Historiography. The Regnal Durations of the So-Called Chronica urbis Romae of the Chronograph of 354*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014. 1 vol. 208 p. Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10725-9.

For our chronology of the Roman emperors we depend on ancient sources which are too often credulous, ignorant, corrupt or irreducibly discordant. Sometimes the errors are trivial, as when they arise from the practice of conflating the year of an emperor's death with the *dies imperii* of his successor. At other times we can scarcely blame an author who loses sight of a short-lived pretender or who veils his ignorance under specious precision as he follows the peregrinations of the throne. One text that has been used to fill the lacunae in other histories, or sometimes in preference to them, is the opusculum – MS 3416 of the Austrian National Library in Vienna – which Mommsen dubbed *Chronica Urbis Romae*, though it also goes by the title *Origo gentis Romanae*. Burgess prefers his own title, *Breviarium Vindobonense* (p. 9), and he argues that, although it is occasionally the most plausible of our witnesses to a particular event, the historical value of this short tract has been overrated. Collating its estimate for the length of each reign with the information that can be gleaned elsewhere, he discovers time after time that it is demonstrably erroneous in its reckoning, as might indeed be expected of a work in which the only topics of interest to the author are the portents that occurred in the course of the emperor's reign, his monuments, his bounty to the populace and the manner of his death. The faults of the *Breviarium* in the handling of the period from Augustus to the beginning of the third century are easily corrected; with regard to the Severan age it is easier to expose its aberrations than to identify better authorities. The *Breviarium* extends the reign of Macrinus by two months, that of Elagabalus by almost three years and that of Alexander Severus by another eight months. Burgess suggests (p. 65-68) that a diligent contamination of two traditions, rather than chronic inaccuracy, is the cause of the miscalculation. On p. 73 he supports the *Breviarium* against a chorus of witnesses who assign a reign of exactly six years to Gordian III. On p. 81 he opines that the figures which it gives for the reign of Tacitus are "in accordance with the non-literary evidence". On p. 84 he finds that the author has added two years to the reign of

la forme dans la *chôra* de Métaponte, fief des ateliers dits « lucaniens », qui n'ont produit que peu de cratères à volutes ; la popularité de la forme dans la région ne sera véritablement affirmée qu'après la domination apulienne (p. 133-146). Le contexte colonial grec est abordé par A. D'Amicis qui étudie la place des cratères au sein des riches contextes archéologiques tarentins (p. 147-162). Les quatre contributions suivantes s'intéressent au cratère à volutes dans les trois subdivisions régionales de l'Apulie : Cl. Pouzadoux et M. Corrente livrent une synthèse sur l'évolution des pratiques funéraires en Daunie en lien avec l'instrumentalisation locale des pratiques et des objets grecs (p. 163-178) ; A. Riccardi décrit les usages et l'iconographie des cratères découverts dans les contextes funéraires de Peucétie (p. 179-200) ; K. Mannino propose un panorama chronologique de la diffusion et des usages du cratère en Messapie (p. 201-214). Dans cette même région, la découverte récente d'un cratère attique à Muro Leccese dans un contexte funéraire indigène plus tardif est commentée par L. Giardino (p. 215-223). La présence de cratères attiques dans les centres indigènes de Sabucina et Vassallaggi (Sicile) est abordée par R. Panvini (p. 225-234). La question de la réception sicilote des cratères est également explorée par V. Meirano et D. Elia, qui examinent respectivement la distribution des cratères en bronze et en céramique dans une approche comparée entre Sicile et Calabre méridionale (p. 235-252). Enfin, S. Verger nous mène en Macédoine avec une riche synthèse sur le matériel de la nécropole archaïque de Trebenište, ainsi que son interprétation originale de la place centrale qu'y occupent les cratères à volutes en bronze (p. 253-278). Ce très beau volume, richement illustré, ouvre de nombreuses pistes de réflexions permettant d'expliquer la présence du cratère à volutes dans une telle diversité des contextes, à travers les siècles et les sphères culturelles. L'objectif est atteint : le lecteur ne pourra plus se contenter de décrire le cratère à volutes comme une simple offrande ostentatoire.

Marie DE WIT

Hélène CASSIMATIS, *Éros dans la céramique à figures rouges italiote. Essai d'interprétation iconographique et iconologique*. Paris, De Boccard, 2014. 1 vol. 588 p., 49 ill. n./b. & coul. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 61). Prix : 120 € (relié). ISBN 978-2-7018-0342-5.

Hélène Cassimatis nous livre un ouvrage ambitieux qui, par le biais d'une approche nouvelle de l'iconographie de la figure rouge italiote, vise à faire émerger la nature d'Éros telle que perçue par les populations de Grande Grèce et de Sicile. De nombreuses études consacrées au jeune dieu ont déjà établi sa popularité dans ces régions, mais ces recherches ont sous-estimé le potentiel du corpus d'images véhiculé par la céramique locale en tant que laboratoire indépendant permettant de mettre en évidence les différences profondes de croyances entre les sphères grecques et italiotes. H. Cassimatis revient, dans la première partie de l'ouvrage, sur ce que l'on connaît, en Grèce et en Italie, de la personnalité du mystérieux démon aux facettes multiples, omniprésent mais apparemment dépourvu de toute forme de culte organisé (*Le culte*, p. 53-80 ; *Les sources écrites*, p. 81-106 ; *Éros et l'homosexualité*, p. 107-118 ; *Éros dans l'art*, p. 119-127). Dans cette première partie figurent également les longues *Préface* (p. 7-19), *Mise au point* (p. 19-52) et, plus loin, *Série iconogra-*

phiques (p. 137-145), visant à exposer et à justifier la méthodologie employée. L'analyse des images est, autant que possible, émancipée des modèles attiques dans une volonté de saisir la signification de ces productions proprement locales en figures rouges, destinées à la consommation locale et donc révélatrices des croyances et des goûts locaux. L'attention est particulièrement portée sur les scènes « anonymes », non historiées, où l'ubiquité d'Éros est saisissante. L'auteure présuppose que ces scènes expriment des préoccupations du quotidien ou évoquent parfois des cérémonies réelles, et sont en ce sens plus à même de révéler la nature des croyances qui font entrer en jeu le jeune démon. Ces scènes anonymes doivent être décryptées avec une grille de lecture propre, et c'est cette entreprise qui constitue la seconde partie de l'ouvrage. L'auteure examine son corpus, région par région (*La production lucanienne*, p. 147-238 ; *La production apulienne*, p. 239-372 ; *La production sicilote*, p. 377-414 ; *La production campanienne*, p. 415-446 ; *La production de Paestum*, p. 447-482), sous l'angle de séries iconographiques : les images sont classées en fonction d'un nombre restreint d'accessoires (ex : le rocher, le miroir, l'eau, etc.) et de thèmes (p. ex : le couronnement d'Éros, Éros archer, etc.) employés par le peintre pour transmettre un message au lecteur de l'image. H. Cassimatis réussit ainsi à faire parler ces scènes muettes via une approche comparée entre régions, ce qui permet de mettre en évidence les différentes sensibilités culturelles de ces groupes qui ne nous ont laissé que peu d'indices de leurs croyances et pratiques rituelles. La méthode est originale mais elle a ses limites : un vase ne peut rarement appartenir qu'à une seule catégorie ; il est donc laissé à l'appréciation de l'auteure de le classer dans tel ou tel groupe. Le sujet est vaste et bien maîtrisé par H. Cassimatis, qui a déjà publié de nombreuses contributions au sujet des imageries italiotes, quoique de son enthousiasme résulte parfois un manque de structure et un grand nombre de répétitions, fort heureusement rattrapés par une conclusion générale bien articulée. L'Éros mis en évidence est un être pluriel, tantôt acolyte d'Aphrodite, tantôt démon primordial autonome ; omniprésent dans le monde des vivants comme à la tombe, il est sollicité dans une grande diversité de contextes. Et surtout, il n'est pas l'Éros attique. C'est là le plus grand mérite de l'ouvrage : H. Cassimatis décrit les manifestations de cultures hybrides formées par les différentes communautés ethniques d'Italie et les descendants des colons grecs, une approche dénuée de la préconception depuis trop longtemps répandue d'une hellénisation passive des « barbares ».

Marie DE WIT

Pia GULDAGER BILDE † & Mark L. LAWALL (Ed.), *Pottery, Peoples and Places. Study and Interpretation of Late Hellenistic Pottery*. Aarhus, Aarhus Universitetsforlag, 2014. 1 vol. 387 p., 212 ill., 7 tabl. (BLACK SEA STUDIES, 16). Prix : 449,95 DKK. ISBN 978-87-7934-532-4.

The book under review constitutes the 16th volume of the Black Sea Studies series published by the Danish National Research Foundation's Centre for Black Sea Studies. It comprises seventeen papers presented by 27 scholars from 12 countries at a conference held at the Sandbjerg Manor, in Denmark in late November 2008. The essays are written in English with the exception of one contribution in French by J.-P. Morel. The volume starts with a short preface by M. Lawall announcing the

stellt eine Fülle an Material zur Verfügung und ebnet somit den Weg für eine grundsätzliche Auseinandersetzung mit Bezügen innerhalb der griechischen Dichtung. Michel nimmt für die rezeptionsästhetisch gefärbte Intertextualität ein komplexes Gefüge aus Bezugsebenen an, aus denen sich der Erwartungshorizont des von ihr implizierten attischen Publikums (sie geht zurecht primär von einem Aufführungskontext aus) zusammensetzt. Die Assoziationen zu verschiedenen Texten und Ausschnitten und die Abwägung der Versionen traut und mutet dem Rezipienten viel Eigenleistung zu. Dabei stellt sich bei jedem identifizierten Bezug die Frage, ob dieser so signifikant und stark ist, dass er sich einem durchschnittlichen Zuschauer erschließt. Sie selbst deutet diese Unsicherheit mit zurückhaltenden Formulierungen an, wenn sie an vielen Stellen bemerkt, dass gewisse Bezüge gesehen werden „könnten“ oder an Szenen der *Odyssee* erinnerten. Ungeachtet der konkreten Rezeption jedoch und der Frage, inwieweit bewusste Nachahmung des Epos vorliegt, erlaubt die Arbeit in ihrer komparativen Analyse der Figuren, Situationen und Handlungen, die Eigenheiten der einzelnen Textes schärfer zu sehen und zu fassen.

Gunther MARTIN

Richard STONEMAN, *Pindar*. I.B. Tauris, Londres – New York, 2014. 1 vol. 192 p., 2 cartes, 10 fig. n/b. (UNDERSTANDING CLASSICS). Prix : 39,50 £ / 65 \$ (relié), 12,99 £ / 20 \$ (broché). ISBN 978-1-78076-185-5.

Pindar di Richard Stoneman, pubblicato nel 2014 dalla I.B. Tauris all'interno della collana « Understanding Classics », ha lo scopo di fornire al lettore un'idea completa dell'autore preso in esame e del suo tempo, mettendo in risalto quale sia stata la sua importanza e influenza sugli autori coevi e posteriori. Così come in altre pubblicazioni della stessa collana, di cui l'autore è editore, i destinatari non sono necessariamente specialisti ma piuttosto studenti o semplicemente lettori interessati alla materia. I testi, riportati sempre in traduzione, da un lato fanno da supporto alle interpretazioni dell'autore, dall'altro sono sempre accompagnati da spiegazioni di carattere storico-letterarie volte a fornire un quadro completo del contesto culturale, sociale e politico dell'epoca. Stoneman, attualmente professore onorario all'Università di Exeter, già del 1997 aveva pubblicato un lavoro su Pindaro, *Pindar: Odes and Fragments*, Trad. G. S. Conway e R. Stoneman, Londra, 1997. Tra i suoi lavori maggiori sono da menzionare: *Greek Mythology: An Encyclopaedia of Myth and Legend* (Harper Collins, 1991), *Land of Lost Gods: The Search for Classical Greece* (I.B. Tauris, 2010), *The Book of Alexander the Great: A Life of the Conqueror* (I.B. Tauris, 2011), *Legends of Alexander the Great* (I.B. Tauris, 2012). Il lavoro, che si apre con un indice analitico, una lista delle illustrazioni (p. XI) e una prefazione (p. XV-XVI), è suddiviso in sette capitoli e corredato al termine di un glossario essenziale, in cui sono definiti brevemente termini e concetti chiave, ricorrenti nel corso dell'analisi, come *kleos*, *partheneia*, *xenia*, di una lista di abbreviazioni dei riferimenti bibliografici ricorrenti e delle opere di Pindaro, di una linea cronologica delle tappe principali della vita del poeta e delle sue opere, di una lista delle opere di Bacchilide datate, autore spesso citato come termine di confronto, di uno schema sinottico delle festività, dei giochi e dei luoghi che scandirono tutta l'opera pindarica,

di note di riferimento raggruppate in base alle pagine in cui si trovano, di una bibliografia, in cui è possibile trovare in ordine alfabetico i riferimenti completi delle opere citate nel corso del volume, di un indice unico dei nomi (di cui quelli citati nelle odi di Pindaro sono preceduti da un *) e dei luoghi. È utile puntualizzare che tutti i riferimenti delle opere, sia di autori antichi che di autori moderni, si trovano nell'indice al termine del libro, rispettivamente sotto i nomi dei singoli autori. Nel primo capitolo, *Pindar the Poet* (p. 1-16), sono delineati gli elementi fondamentali della poesia di Pindaro, la celebrazione degli dei e degli atleti vincitori, tramite diversi componimenti citati ora per intero, Olimpica 14, ora in parte, Nemea 5 e Olimpica 8. L'interpretazione di Stoneman si alterna a quelle di importanti studiosi precedenti, U. von Wilamowitz (*Pindaros*, 1922), E. L. Bundy (*Studia Pindarica*, 1962), C. M. Bowra (*Pindar*, 1964). Infine vengono riportati i dati biografici del poeta ricavati da fonti antiche e dai numerosi *scholia*, che ci sono pervenuti. La vita di Pindaro continua nel capitolo due, *Pindar's Career* (p. 17-49), suddiviso in paragrafi che seguono le varie tappe del poeta alle dipendenze di diversi esponenti della politica e della nobiltà del tempo: *Pindar's Thebes, By the Banks of the Asopos, Sicily or Once upon a Time in the West, Persephone's Island, Cyrene, Last Years: Dancers in the Dark*. Nel paragrafo *Patronage and Praise*, l'autore del libro si sofferma sul rapporto tra il poeta e il suo *patronus* nell'antichità. Poeti come Pindaro infatti, erano ingaggiati per celebrare le vittorie degli atleti vincitori e il rapporto di obblighi reciproci tra il poeta e il suo mecenate si fondava sull'istituzione della *xenia*: la celebrazione per mezzo del poema diventava il dono per ricevere in cambio ospitalità e protezione. I quattro capitoli centrali sono dedicati all'analisi della vasta produzione del poeta tebano – circa 4000 poemi, secondo la testimonianza di Eustathio. Nel terzo capitolo, *The Range of Pindar's Poetry* (p. 51-77), viene chiarita al lettore la destinazione dei componimenti e il loro contesto: si trattava infatti di poemi scritti per essere recitati nei simposi. Sulla suddivisione delle composizioni per genere letterari viene descritto il lavoro dei grammatici alessandrini (III-II sec. a. C.), seguono l'analisi fatta dall'autore sul metro, sulla musica e sulla danza destinate ad accompagnare le composizioni. Dopo aver affrontato gli aspetti formali, Stoneman dedica il capitolo quattro, *Athletes and Heroes* (p. 79-102), all'analisi dei contenuti; tramite la spiegazione del contesto culturale e l'aiuto d'interpretazioni antropologiche, si vuole descrivere al lettore il ruolo della figura degli eroi nella cultura greca che grazie alla poesia possono elevarsi al rango degli dei. La funzione encomiastica delle composizioni emerge particolarmente forte nelle odi per re o tiranni, come per Arcesilao nella Pitica 5 o per Ierone nella Pitica 2 e 3. Nel capitolo successivo, *The Practice of Praise* (p. 103-134), l'autore mette in risalto come venga costruita la lode degli atleti, uno degli elementi più studiati della poesia di Pindaro, in cui il vincitore diventa l'ultimo anello di una catena di dei e semidei. Al lettore è fornita a riguardo un'analisi completa, in cui sono riportate anche le teorie di retorica più antiche, di epoca bizantina, e quelle sviluppate a partire dal periodo rinascimentale (p. es. quella di Erasmus Schmid). Non è tralasciata inoltre la spiegazione di concetti chiave, fondamentali per comprendere l'opera di Pindaro, come l'*arete*, il *kleos* o il sentimento dell'invidia; a quest'ultimo in particolare è dedicata la sezione finale del capitolo, con l'analisi della Pitica 2. Bisogna inoltre sottolineare che si fornisce nel corso di tutto il volume, un confronto con l'epica omerica e la poesia lirica coeva, per metterne in risalto punti in comune e

différences. Il capitolo sei, *Telling Stories* (p. 135-162), spiega al lettore le numerose tecniche narrative usate dal poeta per la costruzione dei complessi intrecci narrativi – la “ring composition”, per esempio, tra le tecniche più note e più usate da Pindaro; le storie raccontate si svolgono in vari momenti cronologici ai quali s’intrecciano le digressioni mitologiche. Viene dunque giustamente sottolineato che le odi di Pindaro sono, per questo motivo, una delle fonti più importanti per la ricostruzione dei miti greci. Pur prediligendo l’uso del mito all’interno della narrazione, il poeta si allontana spesso dalle versioni tradizionali e sviluppa le vicende in modo differente: è il caso di Pelope, nell’Olimpica 1, descritto nel paragrafo *False Tales*. L’ultimo capitolo, *Reception* (p. 163-184), è dedicato alla ricezione della poesia di Pindaro in periodo ellenistico, tra i grammatici alessandrini, nel mondo latino, con particolare riferimento a Orazio (*Ode* IV.2), in periodo rinascimentale e in periodo successivo, descrivendo l’eco della poesia pindarica nella poesia inglese – Ben Jonson, Thomas Grey – e nella poesia tedesca – Hölderlin. Sebbene uno specialista potrebbe avvertire la mancanza delle fonti in lingua originale, l’uso dei testi, di supporto alle interpretazioni dell’autore o di altri studiosi, risulta del tutto appropriato. L’analisi linguistica e letteraria potrebbe inoltre, non essere del tutto scorrevole ai non specialisti laddove ricorrono numerosi riferimenti all’epica omerica, alla poesia di Bacchilide o nell’ultimo capitolo, in cui la ricezione della poesia pindarica è descritta in rapporto a un arco di tempo piuttosto ampio.

Giuseppina DI BARTOLO

David BRANSCOME, *Textual Rivals. Self-Presentation in Herodotus’ Histories*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2013. 1 vol. 262 p. Prix : 70 \$ (Relié). ISBN 978-0-472-11894-6.

L’autoreprésentation d’Hérodote au sein de son œuvre a fait l’objet de nombreuses études. Le procédé spécifique suivant lequel Hérodote se forge un personnage littéraire à son image ayant attiré l’attention de nombreux chercheurs, David Branscome débute son ouvrage par un bon état de la question, accompagné d’une abondante bibliographie. Le livre a pour ambition de prolonger certaines réflexions sur cette autoreprésentation, en étudiant cinq épisodes des *Histoires* qui intègrent un personnage qui, à l’instar d’Hérodote, se place dans une posture d’enquêteur. Ceux-ci, par leur volonté de convaincre leur audience sur des matières morales, historiques, ethnographiques ou géographiques, s’érigent au sein de l’œuvre en rivaux historiographiques pour le personnage littéraire d’Hérodote. Tout l’objet de l’analyse de l’auteur consiste à exposer dans quelle mesure Hérodote présente les méthodes et surtout les échecs de ses rivaux pour amener le lecteur à considérer son propre discours comme supérieur à tous points de vue. Le premier chapitre (« Solon “using the truth” ») se penche sur l’incapacité de Solon à convaincre Crésus sur les raisons qui le poussent à ne pas considérer ce dernier comme le plus heureux et prospère des hommes (1, 29-33). Par la narration des récits de Tellus ainsi que de Cléobis et Biton, Solon échoue à exposer la vérité à Crésus, faute d’avoir su trouver le ton et le moment opportuns pour exposer le fruit de ses réflexions. Pour D. Branscome, seuls les lecteurs d’Hérodote peuvent, avec le recul, apprécier la narration de Solon à sa juste valeur. Hérodote, en impliquant ainsi les lecteurs dans sa méta-narration, se distingue

s'écartait rarement de la syntaxe classique si ce n'est pour quelques innovations en matière de vocabulaire. Même si chacun des articles de cette partie traitant de la correspondance de Sidoine apporte des conclusions intéressantes, il est difficile de tisser des liens entre eux. L'hétérogénéité des approches fait d'autant plus ressentir l'absence de conclusion de partie qui aurait permis de dresser un bilan des recommandations devant être suivies pour construire le commentaire de ces lettres. L'ouvrage *New Approaches to Sidonius Apollinaris* qui a été conçu comme un manuel contenant des recommandations générales et des cas d'étude précis dans la perspective de rédiger un commentaire renouvelé de la prose et de l'œuvre poétique de Sidoine, apparaît donc comme un ouvrage atypique. La plupart des articles abordent davantage l'œuvre de Sidoine au travers de son style ou des relations intertextuelles et, de fait, parlent davantage au spécialiste de littérature classique ou tardive. Néanmoins, l'historien spécialiste d'Antiquité tardive trouvera dans cet ouvrage des éléments et des approches permettant de s'interroger sur les méthodes de travail de Sidoine, de dater certaines de ses lettres ou de mieux comprendre des références complexes présentes dans sa prose ou sa poésie. Enfin, dernier atout de ce livre, il a le mérite de présenter une bibliographie actualisée et complète, ce qui fait de lui un outil de travail très utile.

Marie ROUX

Marie FORMARIER, *Entre rhétorique et musique. Essai sur le rythme latin antique et médiéval*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. 357 p. (LATINITATES, IX). Prix : 95 € (hors taxes, broché). ISBN 978-2-503-55160-9.

Dans ce livre, Marie Formarier entreprend d'étudier le rythme latin antique et médiéval en se fondant, d'une part, sur les écrits théoriques des Grecs et des Romains et, d'autre part, sur l'étude empirique d'un matériel allant de la prose oratoire classique au premier chant chrétien. La tâche que M. Formarier a voulu accomplir est, on le voit, considérable ; mais on peut affirmer, sans nulle exagération, que le défi a été relevé d'une manière à la fois brillante et efficace. Quatre chapitres abordent successivement les définitions que les Anciens donnaient du rythme, la tripartition entre l'arythmie, le rythme et le mètre, les principes de segmentation rythmique, et enfin les effets cognitifs, éthiques ou pathiques que les théoriciens de l'Antiquité reconnaissaient au rythme. Viennent ensuite le chapitre sur le rythme oratoire latin, où six extraits sont analysés en détail (pour le style haché : CIC., *Scaur.* 45m d'après *Or.* 223-224, AUG., *Serm.* 40 [PL 38, p. 246], CAES.-AREL., *Serm.* 82.3 [CCL 103, p. 339 = SC 447, p. 108] ; pour le style périodique : CIC., *Corn.* d'après *Or.* 232, AUG., *Serm.* 41 [PL 38, p. 247], CAES.-AREL., *Serm.* 235.2 [CCL 104, p. 936] = 11 [PL 67, p. 1069-1070]), et le chapitre sur le premier chant chrétien, dans lequel M. Formarier soumet à un examen approfondi les parties chantées de la *Lectio cum cantico* de Daniel, à savoir la Prière d'Azarias (dans sa version bénéventaine, seule à nous être transmise) et les *Benedictiones* (dans leurs quatre versions utilisables : bénéventaine, milanaise, romaine, grégorienne) ; des annexes fournissent la transcription de ce corpus musical. À l'excellente structuration générale de l'exposé s'ajoute la pratique d'un style clair et précis, la citation explicite et la traduction intégrale de tous les passages discutés (qu'on aurait aimé voir repris dans un index), et un souci de la

langue qui, joint à une typographie de grande qualité, ne laisse subsister que de rares coquilles ou distractions ; au fil de ma lecture, j'ai seulement porté en marge les corrections suivantes : « τρία λέξεις » (p. 21) ; « τ' ἐστὶ » (p. 27) ; « Ambrosium, si » (p. 61) ; « ∪ — — » (schéma du bacchée, p. 83) ; « Syllabis » (p. 102) ; « III, 4, 10 » et « rapport » (p. 140 n. 20) ; « <δῆλον> ἐν » (p. 143) ; « prises » (p. 158 n. 107) ; « aussi » (p. 165) ; « SC 447 » (p. 214 n. 52) ; « parce que » (p. 237 n. 62) ; « *proportionaliter* » (p. 252) ; « vieille version latine » (p. 257) ; « [2a+1c/1b+3b] » (p. 262) ; « glorificabánt » (p. 267) ; « miséricórdia éius » (p. 270) ; « Prière » (p. 357). Les observations que je vais formuler ne doivent donc pas être interprétées comme le signe d'une quelconque réserve vis-à-vis de l'ouvrage recensé, mais comme des marques d'intérêt et comme des suggestions pour l'avenir. Sauf omission de ma part, deux passages sont cités avec des traductions légèrement différentes, quoique presque toujours interchangeables pour l'interprétation : CIC., *De Or.* 3.186 (p. 155 n. 91, 159 n. 108) ; QUINT., 9.4.61 (p. 163 n. 118, 177 n. 202), où *desideratur* est moins bien rendu par « postulé » que par « préconisé », auquel je substituerai volontiers « demandé ». Dans CIC., *De Or.* 3.174 (p. 52), je préférerais « saturation auditive » à « écœurement auditif » comme équivalent de *aurium satietatem*. Dans CIC., *Or.* 234 (p. 66-67), M. Formarier traduit *non tam uibrarent fulmina illa, nisi numeris contorta ferrentur* par « car les foudres [de Démosthène] n'auraient pas été lancées avec autant de force si des rythmes n'avaient pas vrillé autour d'elles » ; il me semble qu'il faut préserver, ici, la métaphore filée qui relie l'emploi de *contorqueo* à celui de *uibro*, et donc opter pour quelque chose comme « si leur course ne s'était pas faite à coups de rythmes » (sur la nature ondulatoire du mouvement que l'arc imprime à la flèche, voir Philippe Monbrun, *Les Voix d'Apollon. L'arc, la lyre et les oracles*, Rennes, 2007, p. 102, 234-243). À la p. 79, l'échange *num censes alios aequales habendos pedes, nisi qui eiusdem mensurae sunt ? — ita existimo* (AUG., *Mus.* 2.[9.16]) reçoit une traduction inacceptable en français : « Penses-tu que des pieds puissent être considérés comme isochrones s'ils ne sont pas de la même mesure ? — Non, je suis de cet avis » ; la difficulté tenant au fait que la négation impliquée par *num* ne porte que sur la proposition infinitive, et par conséquent épargne *censes*, je proposerais : « Penses-tu que des pieds différents ne peuvent être considérés comme isochrones s'ils ne sont pas de la même mesure ? — C'est bien là mon avis ». Aux p. 94-95, il faut rétablir *et finiuntur* dans CIC., *Or.* 164, et traduire les futurs *componentur* et *finientur* de manière à capter leur valeur directive. À la p. 116, il convient de supprimer le *-ne* interrogatif dans la citation de CIC. *Or.* 204. À la p. 138, la traduction d'Aristoxène n'inclut pas la dernière phrase de l'extrait, d'ailleurs superflue ici. Aux p. 237-238, M. Formarier ne cite pas Césaire d'Arles d'après l'édition de référence due à Germain Morin (CCL 104), où le sermon partiellement examiné porte le numéro 235, mais d'après la *Patrologie Latine* (PL 67), où il porte le numéro 11. L'édition de référence donne *dilectissimi fratres* (*fratres* PL), *laborare* (*saepe laborare* PL), *quietis et beatitudinis* (*quietae beatitudinis* PL), *quasi minuta* (*minuta* PL), *in sentinam guttae concurrunt* (*intestinalae [in sentina] guttae concurrunt* PL) ; M. Formarier s'écarte de la PL en imprimant deux coquilles (*confluent* au lieu de *confluunt*, puis *adiuuante* suivi d'un point-virgule) et *intestinalae guttae concurrunt*, mais elle commente, dans son analyse (p. 238-246), *intestinalae in sentina guttae concurrunt* en négligeant les crochets de la PL et la version, bien meilleure, éditée par

Morin (sur la vraisemblance d'une corruption *in sentina(m) > intestina(e)*, voir *ThLL* art. *intestinus*). J'ajoute que *cum omni uigilantia [...]* *exhaustire iugiter festinetis* sera plus exactement rendu par « faire preuve de toute votre vigilance [...] pour rejeter ». Dans la bibliographie, au demeurant très riche, aurait pu figurer l'article (certes discutabile sur certains points) de Charles Doutrelepont, « "Rythme", "Nombre", "Mètre" chez Aristote, Cicéron, Victorinus et Augustin », dans *Métriques du Moyen Âge et de la Renaissance*, éd. Dominique Billy, Paris/Montréal, 1999, p. 99-115, ainsi que le travail de Tzvetan Todorov auquel il est renvoyé de seconde main à la p. 164 n. 124. Il n'y a aucune raison de citer les « Méthodes d'analyse en musicologie » de Nicolas Ruwet d'après une traduction anglaise, alors que la version originale française figure dans le livre *Langage, musique, poésie* qui est lui aussi mentionné, et repris dans la bibliographie ; l'usage qui est fait de ces textes fondamentaux reste, par ailleurs, assez imprécis (p. 190, 196). Sur le plan théorique, M. Formarier montre bien comment Aristoxène s'est approprié la dichotomie aristotélicienne entre la forme et la matière pour distinguer le rythme du rythmable (p. 17-23). Mais il aurait fallu souligner que cette approche produit, en fin de compte, une aporie semblable à celle, plus familière, que soulève la notion moderne de « style » ; en effet, le postulat selon lequel il pourrait exister une matière linguistique informe ou « arythmique » (p. 48-51, 67) entre en conflit avec l'intuition, parfaitement fondée, que toute parole requiert ou acquiert un rythme qui permet seul l'exercice conjoint du langage et de la respiration, et qui peut résulter des homéotéleutes produits par la similitude des terminaisons grammaticales (p. 94-95, 161, 174-175). M. Formarier ne s'interroge pas vraiment sur les causes qui ont fait émerger l'opposition entre rythme et mètre telle que la pensaient les Anciens, et sur ce qui peut expliquer l'étrange gêne que paraît avoir suscitée, à toutes les époques, la perception de segments métriques à l'intérieur de la prose. À mon sens, le postulat de George A. Kennedy, selon lequel « tout acte de communication suppose une rhétorique » et que M. Formarier reprend à son compte (p. 8), constitue un véritable obstacle épistémologique à cet égard. Aristote, qui fut le premier à tracer les limites respectives du rhétorique et du poétique (non sans se heurter aux spécificités gênantes de l'éloge et du blâme), avait bien vu que l'incongruité du mètre en contexte oratoire tient à l'indépendance de principe que son organisation formelle manifeste vis-à-vis du contenu véhiculé (*Rhet.* 1408b) ; et Cicéron ne fait que paraphraser cette observation *a contrario* en *Or.* 165 (p. 97). Si l'on se penche, maintenant, sur les différents critères dont les Anciens se sont servis pour distinguer le rythme du mètre, on ne peut qu'en conclure à leur inégale valeur. La thèse d'Aristoxène selon laquelle le mètre et la rythmique musicale prendraient respectivement pour unité de base la syllabe et le temps premier (p. 72-75) conduit à des difficultés insurmontables. Il est vrai qu'à la différence du phonème, la syllabe s'avère spontanément disponible pour des tâches non linguistiques ; ceci ne veut pas dire que, comme l'écrit M. Formarier en citant Richard M. Warren (p. 180), les « illettrés » (en fait, les sujets non alphabétisés) seraient « incapables de distinguer les phonèmes » *in absoluto*, mais qu'ils se révèlent inaptes à le faire lors de tâches non liées à l'exercice de la communication orale ordinaire. Si l'ancrage cognitif que garantit la syllabe ne prête donc pas à discussion, l'existence, en métrique quantitative, de la résolution et de la contraction nous oblige à adopter la position – forte (donc obligatoirement lourde) ou faible (donc potentiellement lourde ou légère) – comme unité de base. Par ailleurs, le choix du

temps premier comme unité de base rythmique en l'absence d'une organisation musicale débouche sur le paradoxe que le mètre, qui admet des positions faibles « indifférentes » (lourdes ou légères) en dehors de la fin de vers ou de période, obéit à des contraintes plus faibles que celles qui pèsent sur un rythme isochronique ; ainsi, dans son analyse de Cic., *Scaur.* 45m (p. 199), M. Formarier traite séparément les « dispondées » *incurrísti, insanísti* (mesure 2/2+2/2) et le « ditrochée » *aestimásti* (mesure 2/1+2/1), alors que ces trois formes s'équivaudront à l'intérieur d'un vers iambo-trochaïque de tradition latine. Il n'y a, dès lors, aucun motif pour considérer le mètre comme « une série [...] de mesures isochrones » (p. 302), ni pour définir le rythme à partir de la seule liberté qu'il exhiberait quant à la distribution variée des syllabes à l'intérieur de telles mesures (p. 36-37, 79-80, 101-109, 302). De manière plus générale, le rythme ne se laisse identifier ni par la polymétrie (p. 52, 64), qu'on rencontre dans le distique élégiaque ou dans les strophes de la poésie stichique, ni par l'imprévisibilité (p. 302), qui caractérise aussi les formes non stichiques de la lyrique chorale ou dramatique. En fin de compte, le critère le moins insatisfaisant réside dans la nature bornée des séries métriques (p. 36-37, 41, 43-44, 64, 302), cette propriété se vérifiant dans la lyrique chorale ou dramatique par la décomposition cômométrique des périodes – on notera incidemment, avec l'auteur (p. 112), que la période « peut contenir un seul membre », ce qui exclut de définir le cōlon (le « membre ») comme « un segment incomplet » (p. 112, un peu plus haut). Mais, même avec ce critère de « clôture », les obstacles ne manquent pas. En musique, l'infinitude potentielle de la série rythmique ne se conçoit que si l'on fait abstraction de l'interface avec la mélodie (qui doit avoir une fin) et avec l'harmonie (qui induit forcément des segmentations) ; dans le rap, où la grille rythmique binaire n'a ni début, ni fin, c'est la chute de chaque vers, distique et quatrain qui produit la hiérarchie structurale des clôtures (voir Daniela Rossi, « Le vers dans le rap français », *Cahiers du Centre d'Études Métriques* 6 [2012], p. 117-143). En métrique, certains contre-exemples subsistent. L'extrait du *Thyeste* (*quemnam te esse dicam, qui tarda in senectute* ; ENN., *Tr.* 298) que discute Cicéron dans *Or.* 184 (p. 63-64) appartient à un système bacchiaque, ce que confirme un passage étroitement parallèle de Varron (*quemnam te esse dicam, fera qui manu...* ; *Men.* 405). En soi, pareil système ne connaît pas de fin prédéterminée ; le commentaire de Cicéron montre pourtant qu'il s'agit d'une série métrique. Cet exemple est encore intéressant parce que Cicéron ajoute que « si le joueur de *tibia* n'accompagne pas ces vers, ils ressemblent tout à fait à de la prose » ; on peut supposer qu'il envisage, en l'espèce, une prononciation où les accents de mots créent une séquence descendante *quémnam te ésse dícam* ou *quémnam t(e) ésse dícam*. De même, en ménageant une « pause » (*interuallum*) entre les deux incisives de *missos faciant patronos, ipsi prodeant*, Crassus aurait bloqué la reconnaissance d'un sénnaire iambique (Cic., *Or.* 222). M. Formarier (p. 114-115) pense que l'effet ainsi obtenu réside tout entier dans la constitution rythmique de la seconde incisive (spondée + crétique) ; je doute, quant à moi, que cette « pause » coïncidant avec la seule césure admissible (à l'hephtémimère) dans le sénnaire correspondant suffise à provoquer le phénomène décrit, et j'inclinerais à croire qu'elle déclenche d'abord la perception d'une séquence initiale *missos faciánt patrónos*, incompatible avec une interprétation iambique. M. Formarier penche d'ailleurs pour une explication de cet ordre quand elle aborde le premier des deux fragments discutés par Quintilien (9.4.107-108), à savoir

quis non turpe duceret (p. 110-112, 166-167). Sans la « pause » entre *turpe* et *duceret*, nous aurions affaire à « la fin d'un trimètre » (en réalité, au second hémistichie d'un sénair à césure penthémimère) ; cette « pause » suscite la perception d'une séquence initiale descendante *quis non tūrpe* qui confère corrélativement à *duceret* le statut d'un crétique, en vertu du processus de réanalyse qui a permis que le dimètre trochaïque catalectique tienne son appellation conventionnelle (*lecythium*) d'un célèbre passage d'Aristophane (*Ran.* 1200-1248) où Eschyle, reprochant à Euripide de composer des trimètres iambiques auxquels on peut adapter n'importe quelle cheville, l'interrompt chaque fois, dans la récitation d'un prologue, pour introduire *ληκύθιον ἀπώλεσεν* après la césure penthémimère. Quant au second fragment dont Quintilien affirme qu'il serait métrique si on le disait d'une traite (*ore excipere liceret*), il ne saurait constituer le premier hémistichie d'un trimètre ou sénair à césure hephthémimère parce qu'il devrait appartenir, nous dit Quintilien, à un *lascium carmen*. M. Formarier (p. 166 n. 141) suggère d'y voir un phérécratéen entrant dans la composition du mètre éponyme des *Carmina priapea* ; mais il y a tout lieu de juger impossible une résolution succédant à la base double éolienne du phérécratéen. Quintilien songeait, d'après moi, à l'anacromène qui ouvre le galliambe notamment utilisé par Catulle dans son Poème 63 (un *lascium carmen* prototypique), où la variante avec contraction initiale et résolution de la deuxième position forte est attestée (v. 22 : *tibicen ubi canit Phryx* ; v. 77 : *saeuumque pecoris hostem*). Comme dans l'exemple de Crassus, la prononciation prosaïque fera percevoir une séquence initiale *óre excípere licéret* ou *ór(e) excípere licéret*, incompatible avec le caractère ascendant de l'anacromène. Contrairement à M. Formarier (voir encore p. 192), je ne crois pas que la « pause » (*interuallum* ou *interpunctum*) associée aux frontières de mots par Cicéron et Quintilien doive être assimilée à un silence mesurable en termes de temps premier. Lorsqu'il traite du pentamètre dactylique, Quintilien (9.4.8) adopte l'analyse la plus répandue en deux dactyles plus un spondée central et deux anapestes (voir Keil, *GL* 1, p. 503, 507 ; 6, p. 110, 291, 377-378, 612, 624, 639-640) ; s'il décèle l'existence, à l'intérieur du spondée, d'un *latens tempus* lié à la segmentation en mots, il n'en conclut pas, pour autant, à l'anisochronie du pentamètre (p. 110). Il est donc probable que, dans tous ces exemples, la phraséologie employée fasse plutôt référence à l'opposition entre une diction enchaînée et une diction non enchaînée – de la même manière qu'en français contemporain, le syntagme *par amour* peut se prononcer [pa-ra-múr] avec l'enchaînement syllabique et une accentuation anapestique, ou [pár-?a-múr] sans l'enchaînement syllabique, avec le coup de glotte et une accentuation crétique. Je terminerai ces développements consacrés à la métrique par deux ultimes remarques. Dans l'hymne *Rex aeternae domine* (p. 56-61), le v. 6 (*cui tuae imagini*) compte huit syllabes si l'on admet la diérèse *cūī* ou *cūī*. La scansion pyrrhique est attestée dans *SEN.*, *Ag.* 146 (avec élision) et *Tro.* 852 (*cūīcumque*), *MART.*, 1.104.22, *JUV.*, 3.49 et 7.211, *AUS.*, *Ephem.* 1.15, *Mos.* 312 (avec élision) et *Parent.* 7.3 (avec élision), *PAUL.-NOL.*, 16.181, 25.148, 32.15 (avec élision) et 33.57 (avec élision), *PRUD.*, *Apoth.* 173, *Perist.* 4.4.4, 4.4.23, 4.4.41, 4.4.179, 11.181 et *Sym.* 1.14 ; la scansion iambique, dans *Ter.-Maur.* 1533, *Albinus Fr.* 1 (sans doute III^e-IV^e siècle), *CLE* 547.3 et 600.3, *AUS.* *Praef.* 4.6, *PAUL.-NOL.*, 10.232, 31.347 et 33.129, *PRUD.*, *Cath.* 2.90, 12.67 et *Sym.* 2.114, *P.-PELL.*, *Euch.* 185 (certains de ces exemples sont relevés par Pol Tordeur, « Notes sur la prosodie de *cui* », *Studi Tardoantichi* 9 [1990],

p. 9-15). La diérèse s'impose du fait que, si l'on écarte au v. 3 *qui es* (privilegié par Arthur S. Walpole) au profit de *qui eras* (imprimé par M. Formarier), seules deux lignes sur 64 ne sont pas octosyllabiques dans cette hymne : le v. 1 (*rex aeternae domine*), où l'oubli de l'interjection *o* me paraît des plus probables ; le v. 19 qui, pris dans son contexte (v. 17-20 : *quem editum ex uirgine / pauescit omnis anima, / per quem nos resurgere / deuota mente credimus*), se laisse corriger en *et per quem...* (le *quem* dissyllabique auquel songeait Walpole n'ayant aucune plausibilité). Afin de choisir entre *cũ* et *cũ̃*, il faut partir du constat qu'à l'exception du v. 33 (*tu hostis antiqui uires*), toutes les lignes reçoivent une accentuation iambique pourvu qu'on admette l'inversion trochaïque sur des bisyllabes qui sont quantitativement iambiques ou spondaïques pour la plupart (17 sur 21), et généralement (15 fois sur 21) situés en début de vers : *rerum, semper, Adam, tuae, uultum, hostis, cuius, Deo, nostrae, nobis, semper, uitae, tibi, hymnum, testis, nostrae, uidens, solus, bonus, iustus, semper* ; ce phénomène se retrouvera, *mutatis mutandis*, dans la versification iambique des langues vernaculaires (voir Marc Dominicy et Mihai Nasta, « Métrique accentuelle et métrique quantitative », *Langue Française* 99 [1993], p. 75-96). Au v. 33, où l'accentuation *antĩqui* est indubitablement amétrique, la plausibilité de l'inversion initiale m'inciterait à éditer *hostis antiqui uires es / per crucem mortis conterens*. L'ensemble de ces données favorise, comme en AMBR., *Hymn.* 4.25, la scansion *cũ̃* avec, de nouveau, l'inversion en début de vers. Ma seconde remarque métrique portera sur l'analyse en termes de temps premiers qu'Augustin (*Mus.* 3.[4.]10, 4.[14.]19) réserve au pentamètre dactylique *gentiles nostros inter oberrat equos* ainsi qu'aux mots ioniques ou molosses (p. 85-87, 139-141). Sans remettre en cause la reconstruction, très convaincante, que M. Formarier offre de cette analyse, je voudrais insister sur le rôle majeur qu'a pu jouer, en l'occurrence, la fascination des Anciens pour une symétrie qui permette de parcourir les unités métriques ou linguistiques dans les deux sens (de gauche à droite ou de droite à gauche) ; cette recherche de la réversibilité se retrouve encore chez Dante et, de manière tout à fait incompatible avec les données empiriques, dans le célèbre article que Roman Jakobson et Paolo Valesio ont consacré à son sonnet *Se vedi li occhi miei...* (*Questions de poétique*, Paris, 1973, p. 299-318). Augustin n'envisage pas plus que Quintilien la décomposition du pentamètre en deux hémipèdes ; postulant une mesure basique de quatre ou six temps premiers, il décompose le vers de façon à le rendre réversible – ce qui donne [*gen-*] [*-tiles*] [*nostros*] [*inter o-*] [*-berrat e-*] [*-quos*], soit 2+4+4+4+4+2, ou [*genti-*] [*-les nostros*] [*inter ober-*] [*-rat equos*], soit 4+6+6+4. L'ajout des silences destinés à rétablir l'isochronie procède de la même façon que l'on aille de droite à gauche ou de gauche à droite, compte tenu du fait qu'ils ne sauraient ouvrir la ligne ni violer la symétrie, et qu'ils se placent après la première frontière de mot alors accessible : de gauche à droite, on obtient [*gen-*] [*-tiles*] [*nostros*] [*XX*] [*inter o-*] [*-berrat e-*] [*-quos*] [*XX*] et, de droite à gauche, on obtient [*XX*] [*gen-*] [*-tiles*] [*nostros*] [*XX*] [*inter o-*] [*-berrat e-*] [*-quos*], soit 2+4+4+XX+4+4+2+XX ou XX+2+4+4+XX+4+4+2, tandis que l'alternative [*gen-*] [*-tiles*] [*XX*] [*nostros*] [*XX*] [*inter o-*] [*-berrat e-*] [*-quos*] livrerait 2+4+XX+4+XX+4+4+2, avec une perte totale de la symétrie. La préférence d'une mesure 3/3 pour les mots ioniques ou molosses obéit à une logique similaire. J'en viens maintenant à la modélisation que M. Formarier propose pour le rythme oratoire latin. Cette approche riche et complexe livre des résultats objectifs, qui se caracté-

risent par une hiérarchisation stricte des niveaux (pied, cellule, section, séquence) et qui permettent le repérage de « motifs » rythmiques dont les variantes préservent l'isochronie. Sur le plan du détail, certains choix et quelques points obscurs m'ont arrêté. Si une pause faible (notée #) suffit à autoriser l'hiatus, je ne comprends pas pourquoi le mot *insanus* se voit analysé comme une antibacchée devant une pause faible suivie d'une voyelle initiale de mot (p. 198) ; en effet, toutes les données fiables que nous fournit la métrique montrent que l'alourdissement final, devant voyelle, des syllabes terminées par une voyelle brève précédant une seule consonne (c'est-à-dire le non-transfert de cette consonne vers l'attaque de la syllabe suivante) se produit plus aisément que l'hiatus. Rien ne me semble interdire, en l'occurrence, que *insanus* soit un molosse (de mesure 4/2) ; l'alternance entre *amens* (2/2) et *insanus* (4/2) ne diffère pas, selon moi, de celle entre *depressam* (4/2 pour moi, mais 2/4 selon M. Formarier à la p. 201) et *caecam* (2/2). Je note encore, à ce propos, que si *insanus* vaut une interpellation, comme tend à le penser M. Formarier (p. 200-201), le rythme antibacchique aurait été assuré par le recours au vocatif *insane*. Au sujet de *deerat*, qui apparaît lui aussi devant une pause faible suivie d'une voyelle initiale de mot, l'auteur hésite entre la mesure 2/2 du motif A et la mesure 2/1 du motif B, sans qu'une décision unilatérale se dégage de la discussion (p. 198, 203). Ceci fait planer un doute sérieux sur l'idée qu'un silence doit être introduit après *murmurantibus* (de nouveau situé devant une pause faible suivie d'une voyelle initiale de mot) afin d'obtenir un rythme 2/1+2/3 (p. 207, 213). Je me demande aussi ce qui a poussé M. Formarier à ranger *iacentem*, avec *pecunia*, parmi les « mots qui dépassent trois syllabes et qui ne peuvent être ni des pieds simples, ni des pieds composés » (p. 199). Puisque *iacentem* est trisyllabique, il s'agit d'un bacchée (3/2) privé d'anacrouse, contrairement à *pe/cunia* (anacrouse + 2/2) ; je note, dans le même sens, que *depressam* est analysé sans anacrouse à la p. 200, mais avec anacrouse à la p. 201. La cellule *depréssam*, *caécám*, *iacéntem domum* vaut donc, selon moi, 4/2+2/2+3/2+1/2, ou plutôt [4/2+2/2]+[3/2+1/2] avec un dochmique conclusif et deux fois 5 syllabes ; sur l'emploi du dochmique, voir QUINT., 9.4.79 (p. 106-107). D'une manière plus générale, je suis gêné par le fait que certaines voyelles apparaissant dans la syllabe finale d'un mot (*deerat* déjà cité, *superabat*, *incurristi*, etc. aux p. 198-203) ne portent ni micron, ni macron. Cela ne peut signifier autre chose qu'une indifférence de poids (donc de longueur pour les syllabes ouvertes) en fin de séquence : nous l'avons vu, M. Formarier analyse *aestimásti* final de séquence comme un « ditrochée » de mesure 2/1+2/1 ; mais la métrique nous enseigne que cette indifférence ne saurait concerner les voyelles longues, ou les syllabes fermées, en finale absolue (voir ma « Postface », dans Billy, éd., p. 355-356). Je terminerai ma recension par trois points techniques portant sur le rythme du premier chant chrétien. Il serait intéressant, à mon avis, d'étudier systématiquement l'interface entre phonologie et musique pour ce qui touche aux mots proparoxytons. Les études expérimentales suggèrent que ces items tendent à accumuler moins d'indices phonétiques accentuels sur la pénultième que sur l'antépénultième et sur la finale ; cependant, même dans une langue au rythme fortement binaire comme l'espagnol contemporain (variante européenne), il arrive que la pénultième et la finale ne contrastent pas à cet égard, ou que la pénultième accumule plus d'indices phonétiques accentuels que la finale, voire même que l'antépénultième (voir mon article « Accent et rythme en espagnol », *Linguistique romane et*

linguistique française, Bruxelles, 1980, p. 47-66). En diachronie, le traitement majoritaire par réduction de la pénultième (*tábula* > *table*) coexiste avec un traitement moins répandu par réduction de la finale (*episcopu* > *évêque*). Dans les passages examinés par M. Formarier, *deliquimus* et *confitentibus* (p. 259, 261) illustrent le traitement binaire, accentuellement crétique ; *saecula* et *misericórdiam* (p. 260, 262) illustrent le traitement ternaire, accentuellement dactylique ; *misericórdia* (p. 270) illustre le traitement où la pénultième est plus proéminente que la finale mais reste prosodiquement dominée par l'antépénultième ; *laudábilis* (p. 259), *pínguium*, *ómnibus*, *mirábilibus* (p. 261), *saeculum* et *ínferis* (p. 270) illustrent le traitement où la pénultième est plus proéminente que la finale et ne se distingue pas de l'antépénultième ; la première occurrence de *quoniam* (p. 270, 314) illustre le traitement où la pénultième domine la finale qui domine elle-même l'antépénultième. Il est possible que ces variations expliquent, au moins en partie, les rétractions accentuelles observées pour des paroxytons comme *terrarum* ou *dicentes* (p. 259, 262, 267, 273). En ce qui concerne la rétraction dans *confitemini* (p. 270), qui viole la règle des trois syllabes et non simplement « la règle des trois mores » comme *térrarum* ou *dícentes*, il faut envisager, d'une part, une erreur de quantité vocalique (comme dans FORT., *Carm.* 4.9.26 : *confitèreris ut hunc ad sua membra loqui*) et, d'autre part, l'influence possible de formes « bisdrucchiole » telles que [ábitanə] devenu *ábitano* dans les parlers italiens (voir Carmela Spagnoletti et Marc Dominicy, « L'accent italien et la cliticisation de la terminaison verbale *no* », *Revue Québécoise de Linguistique* 21 [1992], p. 9-30). À la p. 270, M. Formarier repère une violation de la loi de Wackernagel dans *eripuit nos ab inferis* (version bénéventaine, p. 314) « puisque le pronom “*nos*”, pourtant placé en seconde position est accentué ». L'anomalie peut procéder d'une modification dans l'attachement de la préposition *ab*, syntaxiquement proclitique mais prosodiquement enclitique ; ce phénomène fait émerger un accent d'enclise sur *nos* qui coexiste avec l'accent principal de *eripuit*. Les mots clitiques tolèrent assez fréquemment de telles adaptations (pour le grec ancien, voir le livre de Devine et Stephens repris dans la bibliographie, p. 365-368 ; pour les langues romanes, voir ma « Postface », p. 359-360).

Marc DOMINICY

Florence GARAMBOIS & Daniel VALLAT (Ed.), *Le lierre et la statue. La nature et son espace littéraire dans l'épigramme gréco-latine tardive*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2013. 1 vol. 320 p. (ANTIQUITÉ. MÉMOIRES DU CENTRE JEAN PALERNE, 37). Prix : 35 €. ISBN 978-2-86272-639-7.

L'ouvrage, édité par Florence Garambois et Daniel Vallat, rassemble des contributions présentées les 7 et 8 novembre 2011 à l'occasion d'un colloque tenu à Saint-Étienne et à Lyon autour de « La nature dans l'épigramme gréco-latine tardive ». La recherche est née d'une réflexion sur la représentation, apparemment paradoxale, de la nature dans l'épigramme, un genre urbain et raffiné, qui connut un second âge d'or durant l'Antiquité tardive. Les contributions se répartissent en quatre axes, alliant approches thématiques, diachroniques et synthétiques, afin de donner une juste valeur poétique à ces textes généralement négligés, et d'aborder, à travers le thème de la nature, les problématiques de l'art, de la culture, de la politique et de la religion dans

demander pourquoi l'emploi pour la beauté est réparti sur deux sens « qualité concrète des êtres animés » et « qualité concrète d'une réalité inanimée ». Cette présentation nous paraît d'autant moins s'imposer que c'est un sens unitaire de « beau » qui est prégnant dans *formosus*. Le second volume traitera des emplois de *forma* pour le « moule », le « modèle », la « norme » et des emplois dérivés sur des bases métaphoriques et métonymiques, mais aussi des emplois plus techniques comme « genre », « classe », avec des usages particuliers dans la langue philosophique. La précision des analyses sur les polysèmes comme *forma* et *formula* constitue une base fondamentale pour des études de synonymie. Le lecteur ne pourra qu'être intéressé par de multiples comparaisons avec d'autres lexèmes, comme l'illustrent ces quelques exemples choisis parmi bien d'autres. Ainsi, p. 180, l'auteur montre que *forma* désigne les traits individuels distinctifs, l'aspect formel caractéristique, en somme le portrait, si bien qu'il entre en relation avec *facies* qui se dit du signalement, plus limité, mais suffisant pour faire reconnaître une personne. Le vocabulaire de la beauté est riche et comme le montre le développement des p. 340-349, il présente des nuances : *forma* est plus fréquent que les autres termes pour désigner le déclin naturel de la beauté au cours de l'existence, mais lorsqu'il s'agit de dégradations accidentelles, *decus*, *decor* et *pulchritudo* s'emploient au même titre que *forma*. Les registres de langue interviennent aussi : quand il s'agit de désigner la forme de référence, les analyses des p. 550-553 laissent apparaître que *figura* a un caractère plus technique et plus précis, *forma* plus littéraire. Il est aussi intéressant de voir comment, à travers les textes cités p. 421-423, *forma* entre en relation avec *loci natura*, *facies* et *species* pour désigner ce qui n'a pas de dénomination spécifique en latin, la notion de paysage. Sans doute aurait-il été utile de consacrer une ou deux pages en conclusion de chaque grande partie aux relations de *forma* avec les lexèmes proches. Quoi qu'il en soit, il y a là une information très utile pour les recherches sur des champs sémantiques tels que ceux de la beauté ou de l'image et de la représentation qui n'ont pas encore fait l'objet de monographies sur l'ensemble de la latinité. La présentation matérielle est de très grande qualité et tout est fait pour guider le lecteur dans les nombreuses subdivisions du texte. L'ouvrage comprend une bibliographie générale et des bibliographies particulières au début de chaque chapitre. Un *index locorum* permet de retrouver les références des passages cités concernant *forma*, mais également des mots mis en relation avec lui. Autant dire que ce premier volume est une somme considérable sur *forma* et sur d'autres termes. Il reste à souhaiter que le second volume paraisse rapidement pour que les lecteurs puissent avoir une vue globale de ces réseaux lexicaux aux riches implications culturelles.

Jean-François THOMAS

Juhani HÄRMÄ (Ed.), *Veikko Väänänen, latiniste et romaniste : un bilan*. Helsinki, Université de Helsinki, 2012. 1 vol. 153 p., 18 ill. (PUBLICATIONS ROMANES DE L'UNIVERSITÉ DE HELSINKI, 5). Prix : 21 €. ISBN 978-952-10-8456-0.

Ce volume regroupe les traductions françaises de quatre communications présentées en novembre 2005, lors de la journée où fut commémoré le centenaire de la naissance du grand latiniste et romaniste Veikko Väänänen (1905-1997). Une telle publication revêt, par nécessité, un caractère parfois rituel et anecdotique ; de surcroît,

les contributions de Väänänen à la philologie romane tombent en dehors de notre domaine d'études. Cependant, Heikki Solin nous offre, aux p. 9-67, un bilan remarquable des travaux que Väänänen a consacrés au latin, en particulier dans sa célèbre thèse de doctorat sur les inscriptions pompéiennes (défendue en 1937). Tout au long de cet exposé, H. Solin s'attache à évaluer les hypothèses de Väänänen et à les confronter avec un état de la question qui s'appuie sur une riche bibliographie. Je me bornerai ici à quelques remarques de forme ou de fond. À la p. 16, H. Solin reprend l'étymologie, communément acceptée (voir le dictionnaire de Corominas et Pascual), selon laquelle l'espagnol *aguamanos*, attesté depuis 1422, dérive du syntagme *aqua in manus* qui figure à deux reprises dans une liste de vaisselle trouvée à Herculaneum. H. Solin signale, par ailleurs, que *aqua in manus* est modifié, à sa première occurrence, par le numéral neutre pluriel *dua* et il propose de lire ensuite *aqua* (et non *aquas*, coquille du texte imprimé) *in manus cotidiana* VI, avec un nouveau neutre pluriel. Ce curieux accord grammatical s'explique, me semble-t-il, si *aqua in manus* résulte d'une étymologie populaire appliquée au composé neutre *aqua(e)/aqui-manale/manile* (pluriel *manalia/manilia*), où *manale/manile*, quoique formé d'après le verbe *mano*, s'est vu interprété comme dérivant de *manus*. La survivance, en latin médiéval, de *aqua(e)manile*, qui a donné l'espagnol *aguamanil*, attesté dès 1200, rend peu plausible le lien habituellement postulé entre *aqua in manus* et *aguamanos*. Je préférerais voir dans ce dernier terme un composé verbo-nominal au sein duquel le verbe *aguar* reçoit *manos* pour objet direct ; voir l'expression *bacines de plata de aguar manos*, attestée en 1398, et que cite Almudena Cros Gutiérrez dans une thèse de doctorat soutenue en 2008. Dans son livre de 2011, María Irene Moyna a montré que des composés similaires (*cubrepán*, *guardacós*, *pasatiempo*, *quebrantahuesos*, *tornaboda*) font leur apparition à partir de la fin du XII^e siècle. Aux p. 16-17, *salsamentaria* est traduit par « charcuterie » dans le texte principal tandis que la n. 29 montre qu'il s'agit, en réalité, d'un commerce de poisson ou de viande salé(e). À la p. 28 n. 89, H. Solin écrit que *futebatur* pour *futuebatur* et *Ianarus* pour *Ianuarius* illustrent « l'élision » de *u* devant voyelle. Mais il est plus probable qu'il s'agisse soit d'une semi-vocalisation que la graphie ne note pas, soit d'un allongement compensatoire issu de la gémination consonantique produite par la semi-vocalisation comme dans *acqua* < *aqua* (déjà signalé par l'*Appendix Probi*) ou dans l'italien *Gennaro/gennaio*, où la chute de la semi-voyelle a eu lieu après coup ; le phénomène est d'ailleurs ancien : *āquae/-ai* (Lucr., VI, 552, 1072), *battatur* (Pl., *Cas.* 496), *confūtuere* (Catul., 37, 5), peut-être aussi *līquidus/-a/līquidula* (Læv., 23, 2 ; Lucr., I, 349 ; II, 452 ; III, 427), *līquor* substantif (Lucr., I, 453), *līquida* à côté de *līquidis* (Lucr., IV, 1259). À la p. 37, H. Solin mentionne l'emploi du génitif *amantum* dans un poème érotique (*sic Venus ut subito coiunxit corpora amantum*, CIL IV, 5296) sans relever qu'il y a là une imitation de Lucrèce (*et Venus in siluis iungebat corpora amantum*, V, 962). Aux p. 46-47 et 50, H. Solin affirme, après Väänänen, que le *m* final est souvent « omis » à Pompéi, et qu'en Romania orientale, la chute du *s* final se rencontre « à partir du Moyen Âge ». Mais la métrique montre que « l'omission » en cause, loin de s'appliquer à la consonne /m/, affecte la nasalité de la voyelle finale, et l'unité que la Romania orientale manifeste quant au traitement du *s* exige, me semble-t-il, qu'un processus d'affaiblissement ait déjà été entamé durant une période antérieure ; la résistance bien plus grande du *s* graphique face au *m* graphique ne saurait

être dissociée des sorts différents qu'ont connus les oppositions de nombre et de cas, et de la concurrence entre l'accusatif et le nominatif dans la flexion du pluriel. Aux p. 62-63, Franco Mosino est appelé deux fois « Monaco ». Aux pages 63 et 65, je ne vois pas comment la thèse absurde de Witold Mańczak, « selon laquelle les langues romanes se fonderaient sur le latin classique et non pas sur le latin vulgaire » peut signifier que « le latin vulgaire [...] serait la fille du latin classique, non sa sœur ».

Marc DOMINICY

Fausto GIORDANO, *Lo studio dell'antichità. Giorgio Pasquali e i filologi classici*. Rome, Carocci, 2014. 1 vol. 136 p. (BIBLIOTECA DI TESTI E STUDI, 880) Prix : 15 €. ISBN 9788843071531.

Questo libro si propone di illustrare « il ruolo avuto dal Pasquali nella costituzione disciplinare della storia degli studi antichistici » (p. 9). Le fonti principali sono costituite dai due volumi delle *Pagine stravaganti* (Firenze, 1968), da *Storia e tradizione critica del testo* (Firenze, 1962) e da *Storia dello spirito tedesco nelle memorie d'un contemporaneo* (Milano, 2013). Esclusa, come Giordano esplicitamente dichiara (p. 11), l'intenzione di proporre una storia degli studi classici in senso manualistico, nel libro si privilegia il tentativo di “delineare le matrici stabili del pensiero storiografico” di Pasquali in un riconoscimento, che appare meritevole, di come la maggior parte dei suoi scritti pongano una serie di problemi teorici. Giordano ritiene che, in particolare dai profili di vari studiosi contenuti in *Pagine stravaganti*, a Pasquali, essendogli estranee le sollecitazioni di tipo antropologico con la connessa fissazione di modelli culturali sincronici, premesse dare evidenza alle diverse specificità che caratterizzano la storia degli studi classici. Così pure escludeva che l'esegesi dei testi classici potesse trarre profitto dall'applicazione dei metodi delle scienze sociali. Pasquali, in buona sostanza, dà prova di una sensibilità fondamentalmente storicistica in una peculiare differenziazione rispetto alle posizioni di Benedetto Croce da cui lo divideva un diverso modo di concepire la funzione critica. Come Giordano ben evidenzia decisivo fu il rapporto di Pasquali con l'Antichistica tedesca in un confronto incessante che durò per tutta la sua esistenza. In proposito merita ora di segnalare il contributo di A. Guida, Firenze, maggio 1925: *l'incontro di Thomas Mann con Wilamowitz, Pasquali e Snell* pubblicato in “Giorgio Pasquali sessant'anni dopo. Atti della Giornata di studio” (Firenze, 1 ottobre 2012), *Margaritae*, 2. Firenze, 2014, pp. 39-58 (cf. anche dello stesso Guida, “Wilamowitz e Pasquali: nuove testimonianze”, *Analecta Papyrologica* 21-22 [2009-2010], p. 291-316 e L. Bossina, “Textkritik”. Lettere inedite di Paul Maas a Giorgio Pasquali”, *QdS* 72 [2010], p. 257-306). Il libro si articola in tre parti: 1. Metodologie moderne per lo studio dell'antichità; 2. Il classico come “intertexto”; 3. La Storia dello spirito tedesco e l'ermeneutica delle metodologie filologiche seguite da un'Appendice e dall'Indice dei nomi moderni. Uno dei meriti del libro di Giordano risiede nell'aver dato ampio riscontro della dimensione propriamente storica (storica, nel senso pieno del termine, senza aggettivi) dell'approccio di Pasquali allo studio del mondo antico. La cosa emerge bene dalle pagine del suo libro dedicate a Theodor Mommsen. Pasquali mostrò convinta ammirazione (già in *Filologia e storia*, p. 78 ; poi, soprattutto, in *Riv. Storica*

lentes de certains de ses contemporains. Le volume est complété par une liste des travaux et publications de Nicole Méthy, une bibliographie générale et deux index. Le bref aperçu qui a été donné de chacune des contributions suffit à montrer la variété des sujets qu'elles abordent. Le lecteur qui s'intéresse, dans le sens le plus large, à l'œuvre de Pline le Jeune, à son milieu ou à son époque, trouvera sans aucun doute l'ouvrage d'un grand intérêt.

Guillaume TEDESCHI

Yvan NADEAU, *Dog Bites Caesar! A Reading of Juvenal's Satire 5 (with Horace's Satires I.5 ; II.5 ; II.6 ; Epistles I.1 ; I.16 ; I.17)*. Bruxelles, Latomus, 2013. 1 vol. 100 p. (COLLECTION LATOMUS, 342). Prix : 20 € (broché). ISBN 9782-87031-289-X.

Ce petit volume entend démontrer que, dans la *Satire* 5 de Juvénal, un énonciateur (conventionnellement nommé « Junius » par Y. Nadeau) endosse la posture d'un philosophe cynique afin de dénoncer les rapports d'*amicitia* qu'Horace (ou plutôt l'énonciateur que celui-ci met en scène, à son tour nommé « Quintus » en vertu d'une convention similaire) prétendait avoir noués avec César Auguste. Le sous-titre de l'ouvrage énumère les principaux poèmes horatiens qui sont mis à contribution ; mais d'autres passages, notamment empruntés à Virgile, Ovide, Martial et Suétone, se voient mobilisés à certains stades de l'argumentation. On remarquera, d'emblée, que ces parcours intertextuels ne visent pas à l'exhaustivité d'un commentaire classique ; on ne trouve, par exemple, mention ni de MART. I.41.16 ou X.101, ni de QUINT. VI.3 (27, 62, 64, 80, 90) lorsqu'il est question du parasite Gabba. Y. Nadeau qualifie sa démarche au moyen du terme « close reading » (p. 7) qu'a autrefois popularisé le *New Criticism* anglo-saxon. Cet héritage se manifeste par la pratique d'une lecture qui se veut « intelligente » plutôt qu'inspirée de l'une ou l'autre théorie (p. 16), et par un retour incessant à certaines expressions ou à certains thèmes, à travers les prismes successifs que constituent les textes abordés. Le livre exhibe, dès lors, une organisation duelle. Dix chapitres (hors l'introduction et la conclusion) se répartissent entre la *Satire* 5 de Juvénal (v. 1-11, 156-173, 20-23, 132-145) et les six poèmes d'Horace ; on regrettera, à cet égard, qu'un titre courant incorrect se soit insinué aux p. 37-39. Parallèlement, 82 paragraphes numérotés de manière continue traduisent, non sans d'inévitables redondances, la progression du travail interprétatif ; ainsi, non moins de neuf paragraphes portent sur l'appartenance d'Horace à l'ordre équestre. On ne peut qu'apprécier une exigence herméneutique qui évite à la fois la naïveté des gloses centrées sur les seuls *realia* et la confusion, encore trop fréquente, entre les sources et les intertextes. Il reste que l'ouvrage prête le flanc à deux reproches que l'on a souvent adressés aux *New Critics* et à leurs disciples : le détail linguistique, ainsi que les problèmes de critique textuelle, ne sont pas assez pris en considération ; les rapprochements établis se révèlent parfois trop sélectifs, et s'appuient fréquemment sur une schématisation de l'intertexte. D'un autre côté, Y. Nadeau ne partage pas le goût de ses prédécesseurs pour l'ambiguïté, ni leur répugnance à attribuer, au bout du compte, une assertion ou une thèse à l'auteur lui-même ; c'est là un point où il aurait pu, me semble-t-il, se montrer plus fidèle. Les quelques remarques qui suivent illustrent les faiblesses que je viens de relever. Commentant les v. 1-5 de la *Satire* 5, Y. Nadeau souligne le caractère marqué que revêt cette phrase hypothétique et il en

conclut que l'apodose fait référence à la captation d'héritage (p. 28, 40). On ne saurait nier qu'il y ait là évocation des tribunaux où se consomment bien des injustices ; mais, dans le contexte où elle apparaît, l'apodose exprimera en première instance l'incrédulité de « Junius » face à l'attitude revendiquée par Trébius ou, du moins, que « Junius » présume telle. Sur le plan linguistique, l'énoncé doit sa complexité au fait que la protase mêle, dans son contenu, des points de vue hétérogènes. D'un côté, elle rapporte, sans l'entremise d'un verbe déclaratif, des paroles que Trébius a prononcées ou pourrait prononcer ; le même procédé est mis en œuvre dans les v. 8-11 de l'*Épître* I.16, où les propositions introduites par *quid si* explicitent ce qu'Horace pourrait dire ou écrire à Quinctius. De l'autre côté, l'adverbe *nondum* et la proposition *eadem est mens* suggèrent non seulement que l'état de choses dont il est traité existe depuis un certain temps déjà, mais surtout que le cours normal des événements, ainsi que le conçoit « Junius », aurait dû conduire à la situation inverse. En même temps, l'épithète *iniquas*, sur laquelle Y. Nadeau s'attarde à juste titre (p. 12-14), s'avère énonciativement ambiguë, l'évaluation qu'elle véhicule pouvant être prise en charge par « Junius » ou Trébius, mais aussi par les parasites augustéens que furent Sarmentus et Gabba. Cette polyphonie s'accorde au mieux avec la nature poétique, et non rhétorique, de la satire, parce qu'elle installe les divers protagonistes dans un flou énonciatif qui répond à l'éternité des caractères, et donc à l'immuabilité des phénomènes apparemment condamnés. Dans un ordre d'idées similaire, on notera que tout le reste du poème se laisse concevoir comme le développement de la protase, de sorte que celle-ci acquiert la valeur d'une prolepse et que le discours satirique expose, par le biais de sa propre structure, la vanité de sa dimension pratique. On rejoint, par là, la doctrine, chère aux *New Critics*, suivant laquelle la poésie n'affirme pas, mais « montre ce que cela fait » d'affirmer ; s'il ne faut pas généraliser cette vision du texte poétique, force est de reconnaître qu'elle offre ici de nombreux avantages, en expliquant pourquoi, au cours des siècles et jusqu'à nous, de très nombreux satiristes n'ont, en fait, prêché rien d'autre que la résignation au *statu quo*. Les v. 132-145 continuent de susciter la perplexité ; voir, par exemple, les articles de P. M. W. Tennant, *AC* 36 (1993), p. 83-89 et M. Hendry, *CQ* 48 (1998), p. 252-261, que la bibliographie ne mentionne pas. Y. Nadeau (p. 75-79) adhère à l'hypothèse, habituellement adoptée, qu'un premier volet (v. 132-140) traite de ce qui se passerait si, en dépit de la réalité des choses, Trébius devenait lui-même un *patronus* en se trouvant pourvu, suite à un don quasi miraculeux, des 400.000 sesterces nécessaires pour son inscription au cens équestre. Y. Nadeau estime, en particulier, que les v. 136-140 décrivent l'attrait supplémentaire que ce Trébius contrefactuel exercerait s'il n'avait pas d'héritiers. Or, dans le passage d'Horace que Juvénal démarque alors (*Satire* II.5.30-31), c'est le parasite, et évidemment pas le *patronus*, qui se voit conseiller de choisir les maisons sans enfants ; la formule *nullus tibi paruulus aula / luserit Aeneas nec filia dulcior illo* (v. 138-139) devrait donc s'appliquer à Trébius en tant que parasite, le datif *tibi* ne marquant pas la possession, mais le désavantage. À la différence de nombreux philologues, Y. Nadeau n'entend pas suspecter le v. 140 (*iucundum et carum sterilis facit uxor amicum*) et il rejette l'idée que le *illo* du v. 139 fasse référence à Virron (p. 78-80). Tout en lui donnant raison sur l'un et l'autre point, j'observe que son interprétation ne garantit pas la cohérence des v. 138-140. Tout d'abord, *amicum* doit désigner, génériquement, le *patronus* dont les biens sont convoités par des parasites comme

Trébius même s'ils bénéficient du cens équestre. Ensuite, la précision que la petite fille est « plus douce » que le « petit Énée » (lecture prônée par Y. Nadeau) ne revêt aucune pertinence ; je corrigerais, quant à moi, *illo* en *illi* afin que le v. 139 évoque, grâce à un emploi ἀπὸ κοινού de *dulcior*, la préférence bien naturelle que le *patronus* visé manifesterait, au détriment du parasite (qui se prétend un *dulcis amicus*), pour sa propre descendance. Si l'on suit cette voie, on comprend pourquoi les attitudes prêtées à Virron dans cet épisode fictif ne sont pas celles d'un parasite (qui ne saurait donner des ordres aux esclaves, ni présenter les meilleurs morceaux à Trébius) et pourquoi, dans l'éventualité où une descendance légitime l'empêcherait de capter l'héritage (voir le *tamen* du v. 137), la richesse contrefactuellement attribuée à Trébius ne suffirait pas à en faire un *patronus*. Le fait que le « petit Énée » du v. 139 ne soit pas l'enfant malvenu que pourrait avoir Trébius, mais bien l'héritier potentiel qui compromettrait ses plans, confirme l'assimilation qu'à partir de Virgile (*Én.* IV.261-264), les v. 43-45 ont précédemment instaurée entre Énée adulte et Virron. Entouré d'esclaves maures ou gétules (v. 53, 59), celui-ci s'identifie à ce qu'Énée serait devenu s'il avait convolé en justes noces avec Didon. Un tel parallèle explique la démarcation de *Én.* IV.328-329 et nous invite à adopter la perspective des agents qui, à Carthage (comme Iarbas) ou en Italie (comme Turnus), ont accusé d'usurpation le héros troyen. En bref, le *patronus* que menace un parasite se révèle être, à son tour, un ancien parasite qui n'a pas davantage de titres à faire valoir – éternelle topique de la satire sur les aristocrates, les riches et les parvenus. Quand il analyse les poèmes d'Horace, Y. Nadeau recourt, de façon systématique, à un schéma où deux volets s'articulent autour d'une section centrale ; le plus souvent, ces deux volets se décomposent en plusieurs parties comptant le même nombre de vers de part et d'autre. La rigidité de cette procédure « structurale » (p. 7) se traduit par le fait que, dans de nombreux cas, les divisions postulées ne coïncident avec aucune frontière syntaxique majeure (p. 15, 30, 37, 57, 69) et que l'organisation poétique ne vient pas jouer un rôle complémentaire à cet égard. En outre, Y. Nadeau tend à négliger les indices qui militent en faveur d'une approche moins mécanique. Il isole ainsi, dans la *Satire* I.5 d'Horace, la section centrale qui introduit Sarmentus et Messius Cicirrus (v. 51-54). Soucieux d'appuyer sa thèse d'ensemble, il déduit de *Messi clarum genus Osci* (v. 54) que le personnage en cause est « a member of the Oscan nobility » (p. 38) ; mais la parodie du style épique à laquelle Horace vient de se livrer fragilise cette inférence. Du coup, l'équivalence qu'Y. Nadeau voudrait reconnaître entre, d'une part, « Quintus » ou Horace et Sarmentus, et d'autre part, Mécène ou Auguste et Messius Cicirrus, s'avère gratuite. Il est vrai que Sarmentus est un scribe qui s' imagine échapper par ce statut à sa condition d'esclave (v. 66-67) ; mais un autre scribe, aux prétentions ridicules, et surtout au nom révélateur (Aufidius *Luscus*) après les v. 30-31 sur l'ophtalmie de « Quintus »/Horace, a déjà fait les frais d'une dérision comparable (v. 34-36). De plus, Sarmentus se voit reprocher d'avoir fui alors qu'une livre de blé suffisait à le nourrir (v. 67-69) – image inverse de celle du captif devenu marchand qui approvisionne Rome en céréales et en denrées (*Épître* I.16.71-72). Il y a là une évocation des esclaves fugitifs qui avaient rejoint Sextus Pompée lors du blocus maritime que celui-ci infligea à Rome. Y. Nadeau, qui a pourtant publié sur le sujet (p. 82), ne relève pas cette allusion, sans doute parce qu'elle montre que Sarmentus, loin de se réduire à un simple double de « Quintus » ou Horace, est une figure synthé-

tique où se cristallisent les innombrables maux et malheurs dont souffrit la cité durant l'époque des guerres civiles.

Marc DOMINICY

David WARDLE, *Suetonius. Life of Augustus. Translated with Introduction and Historical Commentary* by D.W. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. x-603 p. (CLARENDON ANCIENT HISTORY SERIES). Prix : 100 £ (relié), 35 £ (broché). ISBN 978-0-19-968646-9.

Ce commentaire linéaire de la *Vie d'Auguste* de Suétone avec une traduction anglaise, mais sans le texte latin, est certainement le bienvenu. Pour l'étude de ce texte très riche, on ne disposait que de deux éditions commentées : celle d'Evelyn S. Shuckburgh, datant de 1896, et celle de M.A. Levi, de 1951. Certes, en 2010, Nathalie Louis a publié un *Commentaire historique et traduction du Divus Augustus de Suétone* (cf. AC 81 [2012], p. 278-279), qui constitue en un travail important et utile, mais qui n'a pas donné entière satisfaction aux érudits. En effet, la bibliographie de la décennie 2000-2010 est absente, sans parler de certains travaux antérieurs importants en anglais (comme J. Linderski) ou en allemand (comme K.-M. Girardet, R. Hanslik, W.D. Lebek). Il est vrai que la variété des thématiques abordées par Suétone dans ses *Vies* en général et dans la *Vie d'Auguste* en particulier rend la tâche difficile. La bibliographie pléthorique consacrée à la personne d'Auguste place un commentateur de la vie suétonienne devant un véritable défi, qui a été relevé par D. Wardle. Il faut dire que D. Wardle n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà fait paraître, en 1994, un commentaire de la *Vie de Caligula*, qui a été très bien accueilli. Le présent ouvrage s'ouvre par une introduction (p. 1-40) divisée en six points : la carrière et la production littéraire de Suétone, la place de Suétone dans le développement de la biographie impériale, la structure de la *Vie d'Auguste*, les sources de Suétone, le sentiment que la *Vie* peut inspirer à un lecteur d'aujourd'hui et le degré de confiance qu'il peut lui accorder ainsi que, pour finir, de brèves remarques sur le texte (qui est celui de Ihm [Teubner, 1907]) et la traduction (voulue aussi fidèle que possible). La carrière littéraire de Suétone est fort difficile à reconstituer. Deux scénarios différents ont été proposés par les modernes. A.F. Wallace-Hadrill (1983) reconstitue le cheminement littéraire de Suétone selon un schéma évolutionniste. Suétone aurait commencé par des travaux de philologue et d'antiquaire pour s'attacher ensuite au *De viris illustribus* avant d'entreprendre les *Vies*, qui reposent sur plusieurs années d'étude. T.J. Power (2010), en revanche, place la publication des *Vies* entre 119 et 122. On peut estimer que les recherches nécessaires pour écrire la *Vie d'Auguste* ont été faites durant le règne de Trajan, mais l'ouvrage entra dans le domaine public sous Hadrien, entre 119 et 122, lorsque Suétone travaillait toujours comme secrétaire impérial *ab epistulis*. La place de Suétone dans le développement de la biographie à Rome est également difficile à cerner. J. Geiger (1985) voyait en Cornélius Népos le fondateur du genre de la biographie politique, mais sa thèse n'a guère trouvé d'écho. Suétone reste un auteur un peu à part : il n'a pas véritablement de prédécesseur connu et a produit une œuvre unique, même si le système de valeurs qui sert de fondement à ses *Vies* et les techniques scientifiques qui guident son mode de recherche étaient bien établies avant lui. En ce qui concerne la structure de la *Vie d'Auguste*, plusieurs

des colonies romaines. La forte implantation du latin à Philippes n'empêche toutefois pas que la colonie devienne, à l'époque protobyzantine, une ville chrétienne où le grec l'avait définitivement emporté sur le latin, comme c'était le cas dans toutes les autres colonies d'Orient. Un appendice est consacré à la translittération du latin en caractères grecs, qui est une pratique assez répandue dans l'Empire romain dans les milieux hellénophones où des individus n'avaient qu'une connaissance partielle du latin. Le volume, dans lequel pas moins de trente-quatre langues se côtoient, est utilement doté d'index : langues et écritures, concepts linguistiques et culturels, traductions et emprunts lexicaux commentés, anthroponymes, ethnonymes, théonymes, toponymes, sources.

Bruno ROCHETTE

Renato ONIGA, *Latin: A Linguistic Introduction*. Edited and translated by Norma SCHIFANO. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII-345 p. Prix : 24,99 £ (broché), 65 £ (relié). ISBN 978-0-19-870286-3 /-285-6.

Le livre de Renato Oniga, d'abord publié en italien (*Il latino. Breve introduzione linguistica*, 2007), s'adresse aux étudiants universitaires, aux enseignants et aux chercheurs qui voudraient s'initier à la description synchronique du latin classique. L'ouvrage se divise en trois parties (phonologie, morphologie, syntaxe), ce qui témoigne immédiatement de l'option formaliste privilégiée ici, sous l'influence revendiquée de la grammaire générative. La préface co-signée par R. Oniga et sa traductrice indique, de surcroît, que cette démarche vise également à réhabiliter les apports de la grammaire traditionnelle, aujourd'hui mise en péril par les multiples insuffisances qu'on a pu lui imputer. Pareille stratégie n'est pas critiquable en soi ; j'aurais seulement aimé que les apports non négligeables dus aux autres secteurs de la description linguistique, ou à d'autres cadres théoriques, soient au moins signalés ; je songe, par exemple, aux études d'inspiration sémantique, pragmatique ou fonctionnaliste sur l'ordre des mots (timidement abordé à l'une ou l'autre occasion), l'usage des connecteurs, l'emploi des temps et modes verbaux. D'une manière plus générale, je ne pense pas que ce livre possède une grande utilité. Il souffre, en effet, de nombreuses insuffisances : son cadre théorique reste hétérogène et mal défini ; les chapitres consacrés à la syntaxe innoveraient davantage par leur terminologie que par leurs analyses ; les parties phonologique et morphologique contiennent de très nombreuses imprécisions ; des informations fondamentales sont passées sous silence et des aides essentielles (comme un index des lexèmes ou comme des exercices corrigés) ne sont pas fournies. R. Oniga n'a consacré qu'un espace très restreint à la partie phonologique. Il me faut y relever, cependant, certains défauts, sans d'ailleurs prétendre à l'exhaustivité. L'affirmation selon laquelle « [l]inguistic sounds [...] are produced by the vibration of vocal cords and then modulated by the organs of speech (larynx, tongue, teeth, lips) » ne permet de comprendre ni le statut des consonnes, ni l'existence de phonèmes sourds (p. 13). Les « allophones » ne peuvent entrer dans un rapport de variation libre, puisque celui-ci ne peut s'établir que relativement à un contexte phonologique, donc relativement à un allophone donné (p. 14). Pour justifier le caractère monophonémique qu'il attribue aux labio-vélaires /k^w/ et /g^w/, R. Oniga se contente d'écrire que de tels phonèmes existent en italien (par exemple, dans *questo*),

mais non en anglais ou en allemand (p. 16) ; on peut s'interroger sur la pertinence et sur le bien-fondé de cet argument. Les diphtongues descendantes sont analysées comme des séquences de deux voyelles, ou plutôt de deux vocoïdes (*ae* se notant [ǣ], par exemple), mais on lit, par ailleurs, que « [c]ross-linguistic evidence shows that the second element of a diphthong is typically a semi-vowel (*j* or *w*), but rarely the [*sic*] vowel (*e*) » (p. 19). Dans toutes les diphtongues descendantes, la seconde vocoïde occuperait la coda syllabique (p. 25, 27) ; s'il en va ainsi, où est la nécessité de stipuler plus loin que cette vocoïde ne peut recevoir l'accent (p. 30), et comment expliquer l'élision de certaines diphtongues descendantes en poésie, surtout au vu du fait que [rōsǣ], par exemple, recouvre un /rōs+ǣ+j/ (morpho)phonologique (p. 64) ? Si les dissyllabes portent toujours l'accent sur la première syllabe, ce serait, nous dit-on, parce que le latin impose un « rythme trochaïque » (p. 29). Mais le « trochée moraique » doit se composer soit d'une syllabe longue (lourde) soit de deux syllabes brèves (légères) ; par conséquent, la règle fondamentale selon laquelle « the accent falls on the moraic trochee before the final syllable » ne saurait s'appliquer aux dissyllabes dont la première syllabe est brève, et l'abrègement iambique n'y fait rien (p. 29-31). L'hypothèse selon laquelle un groupe clitique comme *regināque* recevrait toujours l'accent sur la pénultième ne doit pas être présentée sans autres précisions (p. 31) ; les données pertinentes, qui ont suscité de nombreux débats, concernent la distribution des types *mihi*que, *uirum*que, *armen*taque et *arma*que dans le vers. Si l'on compare entre elles la partie morphologique et la partie syntaxique, on se trouve confronté à une véritable incohérence théorique. Lorsqu'il traite de syntaxe, R. Oniga formule presque toujours des contraintes « déclaratives » (non procédurales), dans un esprit proche, à la fois, des pratiques actuelles et de la grammaire traditionnelle ; seuls les déplacements de mots ou de syntagmes se voient analysés (très sommairement, d'ailleurs) en termes de « mouvement ». À l'inverse, l'exposé morphologique est entièrement fondé sur l'emploi de règles (morphophonologiques ou phonétiques) analogues à celles qu'on pouvait proposer dans les années 1970-1980. La partie syntaxique propose donc une initiation aux principales innovations conceptuelles dont peut se voir créditée, encore aujourd'hui, la grammaire générative – en particulier, la projection des catégories syntaxiques, les « small clauses », les alternatives offertes à la notion de « groupe (syntagme) nominal » à travers la distinction entre « Noun Phrase », « Determiner Phrase » et « Quantifier Phrase ». Cependant, le souci qui anime l'auteur de ne pas trop rompre le lien de continuité avec la grammaire traditionnelle l'amène à présenter ces matières comme si elles ne faisaient l'objet d'aucune contestation et, par conséquent, à négliger l'argumentaire que la grammaire générative a développé à propos de chacun des sujets abordés. Or l'acquis majeur du courant de recherche qui se réclame de Chomsky réside moins dans le caractère potentiellement définitif des thèses avancées que dans la qualité des justifications qui les appuient. Quant à la partie morphologique, elle pâtit de l'arrière-plan anachronique qui est le sien. Les représentations « phonologiques » fournies pour les mots ou les morphèmes présentent un degré d'abstraction que de nombreux linguistes considèrent aujourd'hui comme inadmissible (par exemple, *crux* sera noté /krūk+s/, mais *lex* sera noté /lēg+s/, le dévoisement de la consonne vélaire relevant du niveau phonétique ; p. 16, 70). Fort souvent, les processus évoqués ne font que synthétiser les effets d'une évolution diachronique : ainsi, la loi de Lachmann est mentionnée à deux reprises

(p. 110, 127) ; outre que de nombreux doutes subsistent quant à l'existence même de cette « loi », sa pertinence pour la description synchronique, et les effets qu'elle aurait pu exercer sur la dérivation des formes romanes, sont pour le moins sujets à caution. De manière plus générale, on sait, que pour maintenir ce type d'approche, il faut postuler des concaténations de « morphes », recourir systématiquement à l'ordonnement des règles, admettre l'existence de nombreuses exceptions, et exclure une grande part du lexique « non natif ». R. Oniga plaide pour une approche, très acceptable en soi, où l'unité morphophonologique de base est le « radical » (« stem »), lui-même composé d'une « racine » (« root ») éventuellement suivie d'une « voyelle thématique » de déclinaison ou de conjugaison ; le radical du lexème *rosa* est ainsi /rōs+ā/, et celui du lexème *ambulo* est /āmbŭl+ā/ (p. 42-48). Par ailleurs, la flexion et la dérivation fonctionnent, selon R. Oniga, par l'addition d'une terminaison ou d'un affixe à un radical (voir notamment les p. 63, 111-112, 150). Or la liste des suffixes dérivationnels inclut *-ium* dans *imperium*, *-ax* dans *edax*, *-alis* dans *naualis*, *-ulus* dans *foculus*, etc. (p. 155-159). Comme les noms ou adjectifs cités possèdent respectivement pour radical /īmpērī+ō/, /ēdāk/, /nāwāl+ī/ et /fōkŭl+ō/, la logique aurait voulu que R. Oniga choisisse plutôt la racine (/īmpēr/, /ēd/, /nāw/, /fōk/) pour base des processus dérivationnels. Mais nous apprenons, aux p. 109-110, que *ambulo* possède, en réalité, trois radicaux, à savoir /āmbŭl+ā/ (infinitum), /āmbŭlāw/ (perfectum) et /āmbŭlāt/ (supin), les deux derniers étant formés à partir du premier par dérivation ; il faut donc poser /āmbŭl+ā+w/ et /āmbŭl+ā+t/, de sorte qu'il existe des radicaux où la voyelle thématique précède un suffixe – ce que l'analyse d'une forme comme *agricola*, morphophonologiquement /āgrō+ī+kōlē+ā/, confirme ultérieurement (p. 68, 167). Sur la nécessité d'ordonner les règles, R. Oniga ne dit rien (l'expression « rule ordering » ne figure donc pas dans l'index des notions). Pourtant, l'étudiant qui doit expliquer une forme telle que *lego* à côté de *moneo* devra raisonner comme suit : dans /lēg+ē+ō/, la voyelle thématique /ē/ est effacée devant le /ō/ ; dans /mōn+ē+ō/, la voyelle thématique /ē/ s'abrège devant le /ō/ ; si /mōn+ē+ō/ ne donne pas *[mōnō] par l'entremise de [mōn+ē+ō], c'est parce que la règle d'élision s'applique avant la règle d'abrègement (p. 53-54). Dans de nombreux cas, cette tactique ne suffira même pas : on s'attendrait à trouver *[āmāō] et non [āmō] à partir de /ām+ā+ō/ ; la raison invoquée à la p. 118 (« shortening would produce a clash of vowels [...] which is not admitted in Latin phonology ») est parfaitement circulaire. Il arrive également qu'on se trouve confronté à des formulations trop partielles ou à des analyses indécises. La règle donnée à la p. 55 stipule qu'en syllabe finale, toute voyelle longue s'abrège si elle précède une et une seule consonne, autre que /s/, dont elle est séparée par une frontière de morphème. C'est donc par hasard qu'en dehors de quelques exceptions aisément caractérisables, toute voyelle se trouve être brève si elle précède une consonne finale de mot autre que /s/, indépendamment de la présence, ou de l'absence, d'une frontière de morphème. Par ailleurs, on peut légitimement se demander ce qui se passe devant un groupe consonantique final de mot : le contraste entre /krŭk+s/ et /lēg+s/ se maintient-il phonétiquement à travers [krŭks] et [lēks] ? On se voit confronté, dans certains cas, à de véritables énigmes. On apprend, par exemple, que *prudens* appartient à la classe des adjectifs de la deuxième classe qui possèdent un radical à voyelle thématique /ī/ (p. 87). Sur la base de passages antérieurs (p. 71-72, 80-81), on comprend que le nominatif [prūdēns] dérive de /prūdēnt+ī+s/ par l'entre-

mise d'une syncope donnant [prūdēns] suivie par la réduction du groupe consonantique final. Plus loin, on lit que, dans le participe présent *legens*, un suffixe /ēnt/ s'ajoute au radical de l'infectum /lēg+ē/ (p. 127) ; la flexion est celle d'un adjectif de la deuxième classe à voyelle thématique /ī/ comme *prudens*, de sorte qu'il faut dériver le nominatif [lēgēns] de /lēg+ē+ēnt+ī+s/ au moyen de l'élision qui donne /lēg+ēnt+ī+s/, de la syncope, et de la réduction du groupe consonantique final. Cette approche entraîne non seulement que les nominatifs [prūdēns] et [lēgēns] proviennent de la même forme sous-jacente que les génitifs [prūdētīs] et [lēgētīs], mais aussi que, pour expliquer le [ē] de [lēgēns], il faut invoquer la règle qui allonge toute voyelle devant le groupe [ns], même lorsque celui-ci se situe en fin de mot (p. 55). Corrélativement, le contraste entre [āmāns] et [āmāntīs], qui proviennent tous deux de /ām+ā+nt+ī+s/, est décrit comme une conséquence de la loi d'Osthoff (p. 55, 127, 130). Mais on ne comprend plus, alors, pourquoi *mons* ou *prudens* gardent une voyelle brève en syllabe finale (p. 80, 87). Comme je l'ai dit plus haut, il faut aussi se résigner à l'existence de nombreuses exceptions : la règle de fermeture des voyelles brèves en syllabe intérieure (qui est censée expliquer, par exemple, [rēfīkīō] à partir de /rē+fāk+ī+ō/) se trouve falsifiée par *perago*, *perlego*, *peruenio*, *relēgo*, etc. (p. 55-56). Quand R. Oniga rencontre ce genre de difficultés, il succombe souvent à des pseudo-explications par circularité (on en a vu un exemple) ou par approximation : ainsi pour expliquer que /ām+ā+bē+rīs/ ne donne pas *[āmābīrīs] à côté de [āmābītūr] issu de /ām+ā+bē+tūr/, il invoque la règle qui modifie /ā/ en /ē/ devant /r/ dans [rēpērīō] à partir de /re+pār+ī+ō/ (p. 56, 129-130) ; les deux phénomènes ne sont évidemment pas reliés. Enfin, l'entreprise échouerait du tout au tout si le vocabulaire « non natif » était pris en compte : faute d'une remarque à ce sujet, l'étudiant pourra se demander, par exemple, pourquoi /ārt+ī+ī+fāk+s/ devient [ārtīfēks], alors que /ārāb+s/ ne subit pas le même sort (p. 56). Ceci m'amène à ma dernière critique. À la p. 1, R. Oniga nous rappelle opportunément que « the idea of speaking Latin without knowing the works of Cicero would be unwise ». Mais je jugerais tout aussi incongru, pour ma part, qu'on puisse pratiquer le latin sans connaître les textes de Virgile. Or ce corpus poétique nous confronte à de nombreux emprunts d'origine grecque qui violent, à grande échelle, certaines des régularités phonologiques auxquelles se borne R. Oniga. Et la prosodie qui s'y trouve pratiquée confronte l'étudiant à de multiples phénomènes que le livre n'évoque même pas ; je songe, notamment, à l'existence de voyelles nasales en fin de mot et à leur élision dans le vers.

Marc DOMINICY

Danièle CONSO, Forma. *Étude sémantique et étymologique*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015. 1 vol. 634 p. (PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 42 €. ISBN 978-2-84867-511-4.

Ce livre est le premier des deux volumes issus d'un doctorat d'État soutenu en 1990 par Danièle Conso à l'Université de Paris IV Sorbonne. Les contraintes éditoriales n'ont pas permis de publier l'ensemble de cette thèse très remarquée lors de sa soutenance, mais sous une forme abrégée et remaniée l'on retrouve les grandes qualités du travail de départ, une information philologique très sûre, une forte maîtrise de la sémantique structurale et la capacité à dégager des conclusions solides. Une

Nicolas LEVI, *La révélation finale à Rome. Cicéron, Ovide, Apulée*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2014. 1 vol. 537 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 26 €. ISBN 978-2-84050-945-5.

À partir des analyses approfondies du « Songe de Scipion » sur lequel s'achève le *De republica* de Cicéron, du discours de Pythagore qui occupe une place centrale dans le dernier livre des *Métamorphoses* d'Ovide et de la théophanie d'Isis au livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée, Nicolas Lévi veut faire apparaître un schème commun dans ces trois mises en scène de révélation finale. En toute rigueur, comme l'auteur prend soin de le rappeler en introduction, la notion même de révélation n'est pas exprimée en latin classique par un terme précis (*reuelatio* n'apparaît que chez les écrivains chrétiens) mais le lexique fourni du dévoilement et de l'avertissement suffit à rappeler que la transmission du savoir des dieux aux hommes est couramment évoquée dans la littérature latine. Un chapitre préliminaire fixe les caractéristiques de l'expérience de révélation, propose une typologie des « clausules » ou fins de texte et étudie deux exemples de « forme » de révélation finale dans la littérature grecque : le *deus ex machina* dans le théâtre d'Euripide, l'*Ion* en particulier, et le mythe eschatologique final du livre X de la *République* de Platon. Dans les trois grandes parties qui suivent, consacrées chacune à l'un des trois textes du corpus retenu, un plan identique est utilisé : un premier chapitre présente le contexte philosophique dans lequel s'inscrit l'œuvre étudiée et propose une analyse détaillée et linéaire du texte ; le deuxième chapitre évalue la révélation en prenant appui sur l'ensemble des œuvres de l'auteur et un dernier chapitre situe le texte dans l'économie du livre dont il constitue la fin. Un tel plan permet à l'auteur de tirer parti d'une immense bibliographie qu'il maîtrise parfaitement et dont il rend compte avec une louable probité ; mais dans sa répétition même et sous son apparente simplicité, le plan adopté dissimule mal une absence de construction intellectuelle et de problématisation. Proposer une comparaison sans chercher des outils du côté des spécialistes de littérature comparée est pour le moins surprenant ; disjoindre l'étude linéaire de la révélation, qui frôle parfois la paraphrase, de l'étude d'ensemble, thématique et critique, du livre qu'elle conclut conduit à des redites et à une extrême dilution de l'analyse dont les résultats sont difficiles à percevoir. Les trois parties forment au mieux trois monographies distinctes qui ne sont pas reliées entre elles par des problématiques précises : la différence générique entre les trois textes, mentionnée dans l'introduction, ne donne pas lieu à réflexion ; l'articulation entre les idées philosophiques diffusées à l'époque de production du texte et les choix auctoriaux des trois écrivains étudiés n'est pas pensée autrement que sous la forme convenue d'une opposition entre allégeance sans réserve à une doctrine ou artifice rhétorique et poétique (p. 113 à propos de Cicéron ; p. 259 à propos d'Ovide). Dans ces conditions, faute d'avoir cherché à définir des catégories esthétiques propres à la littérature philosophique, l'auteur ne permet pas à son lecteur de cerner précisément l'objet soumis à l'étude.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Orazio PORTUESE, *Il carme 67 di Catullo*. Introduzione, edizione critica, traduzione e commento a cura di O. P. Cesena, Stilgraf Editrice, 2013. 1 vol. 417 p. (QUADERNI DI « PAIDEIA », 16). Prix : € 39. ISBN 978-88-96240-39-7.

Le poème 67 de Catulle soulève, on le sait, de très graves difficultés. Aux incertitudes qui pèsent, comme dans le reste du *Liber*, sur le texte à éditer s'ajoutent l'étrangeté du dialogue qui s'y noue entre une porte parlante et un interlocuteur indéterminé, ainsi que l'ignorance où nous demeurons quant au nombre total des protagonistes à distinguer, quant au caractère réaliste ou fictionnel de leurs faits et gestes, et donc quant à l'éventuelle portée satirique de la pièce. L'édition critique que nous fournit Orazio Portuese n'élide aucun de ces problèmes ; la bibliographie disponible a été systématiquement explorée, de même que le riche inventaire des conjectures connues ; l'apport précieux de plusieurs bases de données (parmi lesquelles l'inestimable *Catullus Online* de Dániel Kiss) a été pleinement pris en compte. Il s'agit donc là d'un travail rigoureux et pleinement informatif dont on ne saurait trop recommander la lecture. La version que nous propose Orazio Portuese innove sur un point capital. Un examen minutieux de la tradition manuscrite et quelques hypothèses fort plausibles sur le texte de Callimaque le conduisent en effet à rattacher à la « Boucle de Bérénice » les deux vers qui ouvrent le poème 67 selon la vulgate. De fait, *iucunda parenti*, / *salue* semble traduire le χαῖρε φίλη τοκέεσσι que l'on peut restituer chez Callimaque, et l'apostrophe initiale à la porte retrouve, avec ce découpage, une structure beaucoup mieux balancée. Je n'aperçois cependant pas la raison qui a poussé Orazio Portuese à mettre entre guillemets (eux-mêmes flanqués d'une virgule ou d'un tiret) tous les mots des v. 3-6 hormis *ianua*, *dicunt* et *ferunt* – d'autant que, dans le distique qui suit (v. 7-8), le passif *feraris* n'est pas isolé par le même procédé du contenu propositionnel qu'il permet de rapporter (*mutata [...] / in dominum ueterem deseruisse fidem*). Pour le reste, O. Portuese appartient, comme nombre de ses collègues transalpins, à l'école conservatrice. Tout en appréciant la prudence et les scrupules d'une telle approche, je suis tenté de croire qu'en l'occurrence, elle amène parfois O. Portuese à maintenir ou à adopter un texte peu plausible et inutilement contourné. J'admets volontiers qu'au v. 5, *uoto seruasse maligne* fait allusion, d'une manière ou d'une autre, au mariage et que la correction *nato*, inspirée à Froehlich par l'anecdote réelle ou supposée que le poème nous conte aux v. 19-28, ne bénéficie d'aucune légitimité. Mais en plaçant *uoto* entre deux *cruces*, O. Portuese reconnaît qu'aucun sens précis ne saurait être assigné à la formule †*uoto*† *seruisse maligne* ; je pencherais, quant à moi, pour *uotum seruasse maligne* (« avoir chichement respecté les obligations impliquées par le mariage »), sur le modèle du tour idiomatique *fidem seruo* (voir aussi VERG. G. 2.524 : *casta pudicitiam seruat domus*). Au v. 6 (*postquam est porrecto facta marita sene*), l'adjectif *marita* se laisse effectivement appliquer à la *ianua* devenue porte d'une maison conjugale ; mais, outre qu'à la p. 176, il aurait fallu citer LIV. 27.31.5 (*maritas domos*), le maintien de la troisième personne *est*, au lieu de la bénigne émendation *es* (édition Aldine de 1502 [Avancius]), crée une syntaxe des plus embarrassées. Le v. 12 (*uerum istius populi ianua qui te facit* dans les mss) est un véritable *locus desperatus*. O. Portuese ne s'attarde pas sur l'émendation *probri* (Statius, Wyman), pourtant adaptée au contexte et paléographiquement vraisemblable : on trouve *propom* pour *probom* dans A. Ernout, *Textes latins archaïques*, p. 10 ; une dérive *probri* > *propri* > *popri* > *popli* = *populi* n'est donc pas impossible. Il écarte, par ailleurs, *quidque/quicque* (Statius, Munro) au motif qu'on imagine difficilement une corruption de *-dque/-cque* et *te* ; or *quinte* alterne avec *q(u)umce/cumce* = *cumque* en CIC. Div. 2.149, et *quidque/quicque facit* peut recouvrir *quidquid agit*

(voir *nil agimus* pour *nil facimus* en LUC. 9.574). Sa propre correction (*uerum istuc populo ianua aperta facit, / qui [...] omnes clamant*) ne représente aucun gain en termes de vraisemblance paléographique ; elle instaure, entre *populo* et *omnes clamant*, un accord *ad sensum* que ne justifie pas le parallèle avec 15.6-8 (*non dico a populo ; nihil ueremur / istos qui [...] praetereunt*) où rien n'exige que *istos* soit anaphorique ; elle introduit, enfin, une seconde porte, ouverte à la curiosité publique et authentique responsable des manquements en cause, à l'intérieur d'un dispositif textuel auquel on préférerait épargner cette nouvelle complication. Au v. 23 (*sed pater illius gnati uiolasse cubile*), *illius* ne gêne pas seulement par sa prosodie, mais aussi par son manque de pertinence ; *illusi* (Baehrens) et *illustris* (McKie) ne valent guère mieux. Pourquoi pas *illaesus* ? Si le mot n'est pas attesté avec certitude avant Tibulle, il offre un sens parfait et permet d'expliquer aisément la leçon transmise. Les manuscrits donnent, au v. 27, un texte métriquement incomplet (*et quaerendus unde foret neruosius illud*). O. Portuese opte pour *ut quaerendum unde unde foret neruosius illud* ; mais le *et* peut se maintenir, à mon avis, si l'on admet que *foret*, employé après *flagrabat* et *natus erat*, reflète la transition qui mène d'un point de vue externe, prétendument objectif, au point de vue interne, et présumé subjectif, des agents impliqués. En outre, la reduplication *unde unde* suggère que la recherche en cause, même si elle s'est exercée en tous sens, n'a laissé d'autre choix à ces agents que de se résigner à l'inceste (voir HOR. S. 1.3.88 ; O. Portuese invoque également PL. Ep. 106, mais *unde unde* est alors une répétition et non une reduplication) ; il me paraît improbable qu'en procédant de la sorte, on n'ait pas pu trouver d'autres candidats à la copulation. L'une des raisons que O. Portuese invoque pour privilégier *unde unde* est la vraisemblance paléographique d'une telle correction ; mais *aliunde* (édition Aldine de 1502 [Avancius], Bernardus Pisanus [Puccius], Rossbach, Trappes-Lomax) rend compte du passage à †*quaerendus*† si une mécoupure a d'abord livré †*alis* (= *alius*) *unde*†. Aux v. 32-33, O. Portuese imprime *Brixia †chineat† sub positum specula, / flauus quam molli percurrit flumine Melo*. Je ne parviens pas à me convaincre que *sub positum* (Bardon) soit une émendation acceptable du *suppositum* des manuscrits. Il faut en effet postuler non seulement un accord *ad sensum* avec un *oppidum* ou *municipium* sous-entendu, mais aussi une anastrophe très violente, avec *sub* derrière l'ablatif adjectival que recouvre †*chineat*†. O. Portuese écarte *supposita speculae* (Pontanus, Puccius, Colocius) au motif que cette version produit l'alourdissement d'une syllabe légère finale de mot devant *s* suivi d'une consonne sourde ; mais comme l'a montré Hoenigswald (TAPhA 80, 1949, p. 271-280), Catulle se conforme, en cette matière, à la norme grecque (17.24, 22.12, 44.18, 63.53, 64.186), la seule exception qu'il s'autorise (64.357 : *unda Scamandri*) étant légitimée par un précédent homérique (Il. 5.36, 5.77, 5.774, etc.). Par ailleurs, cet emploi de *suppositus* se retrouve chez Properce (1.22.9 : *proxima supposito contingens Vmbria campo ; suppositos... campos* Postgate) et Sénèque (*Phaed.* 1057-1058 : *est alta ad Argos collibus ruptis uia, / uicina tangens spatia suppositi maris*), les deux textes justifiant de substituer *uicinae* à †*chineat*† ; une haplographie après le -a de *Brixia* a pu produire †*cinae*†, d'où †*chineat*† dérive par l'ajout d'un *h* ornemental et par une banale confusion de lettres. O. Portuese préfère *Melo* du ms O à la correction humaniste *Mella* ; en effet, le *Mella* ne traverse pas, à proprement parler, le site antique de Brescia, à la différence de la Garza dont il est permis de croire qu'elle se nommait alors *Melo*.

Cependant, *Mella* produit un effet de notoriété bienvenu dans un contexte d'amplification où la stricte exactitude géographique n'importe guère. De plus, si le v. 34 (*Brixia Veronae mater amata meae*) signifie que Brescia est la μητρόπολις de Vérone, comme le suppose O. Portuese, le territoire symboliquement assigné à la ville s'étend bien au-delà de ses limites factuelles. Enfin, il me paraît incontestable que Virgile a démarqué le v. 33 en *G.* 4.278 (*pastores et curua legunt prope flumina Mellae*). Dans un autre passage des *Géorgiques* (2.158-160), il reprend à Catulle l'assimilation que le poème 31 établit entre le lac de Garde et la mer. On trouve encore une imitation comparable du poème 95 en *Én.* 11.456-463, où *Padusae* (457) rappelle *Paduam* (95.7), et *Voluse* (463) le *Volusi* catullien (36.1, 36.20, 95.7) ; tant le jeu de mots *peruoluent-Volusi* (95.6-7), qui renvoie au célèbre *uolito uiuos per ora uirum* d'Ennius, que la présence, chez Virgile, de cygnes aux cris rauques (458) confirment ce lien intertextuel (voir mes « Catulliana », CQ, à paraître). Au v. 44, O. Portuese maintient l'hiatus à la césure (*speret nec linguam esse nec auriculam*) en rejetant l'émendation humaniste *speraret*. On sait qu'il existe, sur cette question, un désaccord fondamental entre le conservatisme de l'école italienne et la position critique adoptée par les philologues anglo-saxons (voir le débat entre Zicàri et Goold dans *Phoenix* 18 [1964], p. 193-205 et 23 [1969], p. 186-203). Je me range, quant à moi, dans le second camp. Pour trois des exemples pertinents, O. Portuese lui-même cite, par mégarde, une version qui supprime l'hiatus : *Iuppiter, ut Chalybon omne genus pereat* (66.48), avec *Chalybon* plutôt que *Chalybum* (Politianus, Avancius) pour *celerum/celitum* des mss ; *quare cur tu te iam amplius excrucies* (76.10), avec *tu te iam* (Palmer, Schoell) pour *tu iam* des mss, mais je serais tenté par *tete ipsum* (voir 101.5) ; *utrumne os an culum olfacerem Aemilio* (97.2), avec *utrumne* (Avancius) pour *utrum* des mss. Dans 99.8 (*guttis abstersti omnibus articulis, abstersisti* (Avancius) est une correction des plus plausibles. Quant au v. 68.158 (*a quo sunt primo omnia nata bona*), il appartient à un distique gravement corrompu ; dans mes « Catulliana », j'ai suggéré *a quo patria sunt omnia nata bona* à partir de *a quo primo sunt omnia nata bona* (ς, Scaliger, Oksala). La même conclusion vaut pour les hiatus potentiels que l'on rencontre en d'autres positions métriques, à savoir : 3.16 (*o factum male o miselle passer*), où *quod* (Goold) devrait s'imposer ; 38.2 (*malest, me hercule, et laboriose*), où l'on adoptera *et est* (Sillig) ; 66.11 (*qua rex tempestate nouo auctus hymenaeo*), où *auctatus* (Goold) est plausible, mais où je préférerais le *functus* de Pleitner (avec une dérive paléographique *FUNCTUS* > *EUNCTUS* > *uuuctus* > *auctus*) ; 107.1 et 114.6, où je propose d'éditer respectivement *si cuiquam cupido optatum quicquam obtigit umquam* et *dum modo ope ipse egeat* (voir mes « Catulliana »). Sur le plan interprétatif, O. Portuese s'engage parfois dans des hypothèses par trop contraignantes. Du vers 34, déjà cité, et de la parenthèse qu'il isole opportunément au v. 9 (*ita Caecilio placeam, cui tradita nunc sum*), il conclut que la porte et sa maison, devenues propriétés de Caecilius, se trouvent à Vérone (p. 182-184, 246-253). Or, dans un contexte aussi fortement irréaliste, rien n'exige que *meae... Veronae* véhicule autre chose qu'une équivalence symbolique entre la porte douée de langage et la parole de Catulle. De même, si le Caecilius de notre texte s'identifie au personnage homonyme du poème 35, le participe *tradita* peut signifier qu'en vertu d'une collaboration littéraire ludique, les discours que la porte tiendra dans l'avenir seront attribuables, en fin de compte, à Caecilius. Cette lecture méta-poétique permet de postuler

un seul transfert de propriété, à la mort du vieux Balbus, et de ne conserver par ailleurs que les trois protagonistes venus de Brescia, plus les personnages secondaires qui gravitent autour d'eux.

Marc DOMINICY

Philippe LE DOZE, *Le Parnasse face à l'Olympe. Poésie et culture à l'époque d'Octavien/Auguste*. Rome, École française de Rome, 2014. 1 vol. 664 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 484). Prix : 50 €. ISBN 978-2-7283-0968-9.

L'idée selon laquelle la poésie de l'époque d'Octave-Auguste aurait été instrumentalisée par le Pouvoir politique dans un but de propagande idéologique savamment orchestrée, en particulier dans le cadre du « Cercle » d'un Mécène lui-même assimilé à une sorte de Goebbels augustéen, avait, à vrai dire, depuis longtemps du plomb dans l'aile (du moins dans le milieu des spécialistes, sinon peut-être, dans un public cultivé plus large). Le fait est que la thèse de Ph. Le Doze, qui tord le cou à cette conception simpliste et anachronique des rapports entre les poètes et le Pouvoir, s'inscrit dans le prolongement de toute une tendance actuelle de la critique qui relativise l'interventionnisme culturel octavo-augustéen, jusqu'à remettre en cause, à l'instar de P. Veyne, la notion même de propagande appliquée à l'Antiquité romaine. Le mérite de l'auteur est donc, d'une part, de produire la réfutation la plus complète et la plus argumentée de cette image déjà assez dépassée, lui assénant par là le coup de grâce, mais aussi et surtout, de lui substituer une vue d'ensemble riche et nuancée de la vie littéraire et des rapports entre les poètes et le Pouvoir à la fin du premier siècle avant notre ère. Clair et bien structuré, l'ouvrage se subdivise en trois parties (avec des conclusions partielles qui résument parfaitement, étape par étape, les acquis de l'enquête), trente pages de bibliographie, et un *index nominum*. La première partie s'attache surtout à réfuter la thèse de l'instrumentalisation politique des poètes. Après un aperçu historiographique de l'état de la question, elle montre le caractère problématique de la notion de propagande appliquée à la Rome antique (sans pour autant la rejeter complètement). Elle met ensuite en relief l'écart entre le traitement des thèmes politiques dans la poésie contemporaine et les intérêts immédiats de la politique octavienne (faible présence de la *respublica restituta* chez les poètes notamment), ou la façon dont les poètes ont parfois précédé l'« idéologie officielle ». Élargissant ensuite le débat, l'auteur relativise l'intérêt de la poésie (le théâtre étant un cas à part) comme vecteur éventuel de propagande en raison du caractère restreint du lectorat visé (limites de l'alphabétisation et caractère « élitiste » de cette poésie). Il montre ensuite que l'intérêt pour le Pouvoir d'afficher une façade libérale devait limiter les velléités d'interventionnisme autoritaire dans le domaine des Lettres, les indices potentiels de « censure » littéraire (problème des *laudes Galli*, de l'exil d'Ovide, de Labiénus et de Cassius Sévérus), pour la plupart datables de la fin du règne, étant des cas particuliers non généralisables. Il s'attache enfin à établir une distinction pertinente, inspirée des analyses de P. Veyne et de P. Zanker, entre conviction et persuasion, pour montrer que la politique culturelle augustéenne relève plutôt de la seconde que de la première, c'est-à-dire d'une logique d'ostentation et d'autocélébration plutôt que de conversion idéologique. La deuxième partie conforte ces analyses sur un mode plus positif, en mettant en exergue les spécificités de la vie littéraire romaine qui limitent de fait les

Karl-Josef GILLES, *Der römische Goldmünzenschatz aus der Feldstraße in Trier*. Trèves, Rheinisches Landesmuseum Trier, 2013. 1 vol. 268 p., nombr. ill. (TRIERER ZEITSCHRIFT, 34). Prix : 98 € (relié). ISBN 978-3-923319-82-4.

Vingt ans après la découverte en 1993 du trésor d'*aurei* de la Feldstraße à Trèves, Karl-Josef Gilles nous offre un catalogue exhaustif de ce qui constitue numériquement parlant le plus important trésor d'or antique de l'Occident romain, avec plus de 2 650 pièces (soit 18,5 kg) dont 2 518 sont désormais conservées dans les collections du Landesmuseum Trier. Découvert fortuitement lors de travaux de terrassement, le trésor était réuni dans un récipient de bronze, une sorte de marmite munie d'un couvercle à anse, enterré sous le sol d'une cave antique. Cette dernière fait partie d'un édifice appartenant à un quartier résidentiel situé dans la partie ouest de la ville, à quelques centaines de mètres du cours de la Moselle. L'essentiel du dépôt a été dispersé lors de sa malencontreuse découverte à la pelleuse. On comprend mal l'absence d'un suivi de cette zone « sensible », puisque la même parcelle a livré, dès 1628, un important trésor d'argenterie réunissant 49 récipients décorés. Le dépôt de Trèves débute en 64, au moment de la réforme monétaire de Néron qui marque la diminution de la masse de l'*aureus*, passant du 1/43^e au 1/45^e de livre. De ce fait, deux monnaies seulement sont antérieures à ce moment. Le *terminus post quem* final se situe entre 193 et 196, au début du règne de Septime Sévère. L'essentiel du numéraire se concentre sous les règnes de Néron (34,4 %) et de Vespasien (32,4 %). Les émissions postérieures à la mort de Titus (81), qui s'étalent pourtant sur cent vingt années, ne représentent en fin de compte que le quart à peine de la trouvaille. De nombreuses pièces, 413 au total, et tout spécialement celles de Néron et de Vespasien, portent des marques indiquant peut-être la vérification de l'aloi et de la masse des monnaies. On retrouve parmi ces manipulations d'origine privée des poinçons imprimés (lettres C, K, O, OC, P, S et X) mais également des graffiti qui se limitent dans la plupart des cas à une unique lettre parmi lesquelles le C domine. Ce phénomène avait été relevé dès 1972 par M. Thirion lors de l'étude du trésor de Liberchies. La fouille minutieuse de la partie du dépôt parvenue intacte en laboratoire a montré que les pièces avaient été en partie disposées sous forme de rouleaux emballés dans du tissu. Ces longues piles d'une centaine de pièces environ, posées de chant, ne montrent pas de sélection particulière (dates de frappe, types iconographiques). Le trésor de Trèves offre la caractéristique de posséder deux *terminus post quem*. En effet, l'essentiel de la trouvaille comprend des *aurei* de Néron et de Vespasien fort usés, et un ensemble de monnaies neuves s'achevant en 167/168. Cette première thésaurisation reste en l'état pendant près de trente ans, moment de l'adjonction d'une petite bourse de six monnaies neuves émises peu après 193. Ce double *terminus* est un phénomène relativement fréquent. Dans le cas présent, la première phase de thésaurisation, celle qui s'achève en 167/168, est mise sur le compte de la peste, localement documentée par une inscription (CIL XIII, 3636). Le second *terminus*, celui de 193/196, est attribué aux guerres civiles qui succédèrent à la mort de Commode. Ici également, une inscription nous offre une probable clef d'interprétation. Elle est datée de 197 (CIL XIII, 6800) et nous informe sur le siège de Trèves par Clodius Albinus et la libération de la cité par les soldats de la XXII^e légion. Nous disposons dès lors de deux contextes historiques qui permettent de comprendre la raison de l'enfouissement

de cet important trésor, sans toutefois expliquer sa non-récupération après sa seconde mise en terre. K.-J. Gilles évoque à ce propos le décès inopiné de son propriétaire, peut-être un partisan d'Albinus. La mise en parallèle du trésor avec les autres dépôts d'or constitués entre les règnes de Néron et de Caracalla est un passage obligé. Ce chapitre est décevant par son incompréhensible faiblesse documentaire (carte p. 75). Pour la France, par exemple, l'auteur recense 18 dépôts, en se fondant sur un article de Regling ... datant de 1931. Il ignore donc à la fois les neuf volumes des *Trésors monétaires antiques de la France*, publiés entre 1982 et 1994, et surtout la série *Trésors Monétaires*, éditée annuellement par la Bibliothèque nationale de France depuis 1979. Un survol de la table des matières de cette dernière publication nous permet d'ajouter sept trésors à la liste. Nous avons par ailleurs montré que les dépôts 25 et 26 (Reims I et II) ne formaient qu'un seul ensemble. De même, pour la Belgique, deux dépôts au moins devraient s'ajouter aux six connus de K.-J. Gilles. Et là encore, il existe une série de 18 (!) volumes des *Trouvailles et trésors monétaires en Belgique* qu'il eût été utile de dépouiller. Ainsi, le vide apparent de découvertes dans les deux tiers de la Gaule aurait été partiellement comblé par ces trouvailles récentes, bien documentées et aisément accessibles. Malgré ce bémol, le catalogue de la trouvaille de Trèves deviendra, si ce n'est déjà fait, une référence essentielle de la numismatique du Haut-Empire romain.

Jean-Marc DOYEN

Éric FOLLAIN, *Le centre monumental romain d'Apollonia d'Illyrie. Images de synthèse et paysage urbain*. Autun, Éditions Mergoïl, 2015. 1 vol. 250 p., 220 fig. (ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE ROMAINE, 30). Prix : 48 €. ISBN 978-2-35518-048-4.

Il est particulièrement délicat de rendre compte d'une recherche comme celle-ci, car, si elle repose sur un examen indiscutablement approfondi des vestiges, elle extrapole nécessairement sur de nombreux points en raison des lacunes inévitables de la documentation, de l'état actuel des ruines – un site fouillé il y a quatre-vingts ans et imparfaitement publié par son inventeur par suite de la guerre –, de la présence de vestiges de phases successives parfois indistinctes et de restaurations engagées à des fins touristiques dans les années 1960 et qui ont pu dénaturer par endroits l'état final de la fouille. « Il ne s'agit pas de proposer une étude monographique de chacun des bâtiments mais d'utiliser la technique des images de synthèse pour évoquer un paysage urbain », écrit J.-L. Lamboley, le directeur de la Mission archéologique française en Albanie, dans sa préface (p. 8). Et c'est bien d'évocation qu'il s'agit, comme pour celles, graphiques celles-là, dont J.-Cl. Golvin s'est fait une spécialité, voire pour celles des « Envois de Rome », auxquelles se réfère à plusieurs reprises É. Follain. L'image de synthèse archéologique se situerait ainsi dans « la continuité d'une pratique inhérente à la discipline. Un pinceau ou une souris ne sont alors pas si différents pour que l'image mentale d'un édifice, disparu ou mutilé, construite par un architecte et/ou un archéologue, devienne communicable » (p. 19). Elle est enfin, on ne l'oubliera pas ici, « une invitation à débattre » (p. 30). Encore faudrait-il qu'elle soit sans cesse mise à jour, au fur et à mesure de l'avancement de la recherche, pour éviter de figer un état qui, dans un cas extrême comme celui du centre monumental d'Apollonia à l'époque romaine, concerne déjà un « ensemble composite » (p. 34).

dans l'inscription à un stade « tribal ». Il apparaît clairement aussi que la notion d'*interpretatio* est mal comprise, que l'homogénéité des panthéons recréés ne distingue pas, comme le suggère l'auteur, entre dévots « romains » (*i.e.* devenus citoyens romains) et pérégrins « non-romains » qui auraient chacun leurs dieux propres ; par ailleurs le rôle de l'armée romaine dans ces processus religieux est largement surévalué quand on imagine que, dans le « grand sanctuaire » batave d'Empel, ce seraient les soldats qui auraient introduit la pratique votive. L'auteur semble également ignorer le rôle du sanctuaire en tant que « central place » de l'époque de l'indépendance ainsi que son rôle et celui d'Hercule Magusanus dans le processus d'ethnogenèse des Bataves, processus entièrement aux mains des élites bataves avant et après la conquête. Si réellement ce ne sont pas les élites locales qui ont introduit ce rituel du vœu dans les règles de fonctionnement religieux de leur *civitas*, se poserait alors la question de savoir comment la pratique votive, si unanimement répandue dans l'ensemble des territoires sous domination romaine, s'est introduite dans les régions sans occupation militaire. On pourrait revenir aussi sur les divinités féminines honorées en nombre par les troupes issues de Germanie inférieure et dont l'auteur extirpe deux cas pour en faire une exception qu'il tente de justifier (p. 231) sans percevoir la caractéristique germanique commune à ces dévotions. Les questions d'onomastique, divine ou humaine, ne sont pas creusées et la bibliographie ne révèle même pas l'étude qu'Anthony Birley a consacrée aux anthroponymes attestés à Vindolanda. Ailleurs, à propos de la question de l'alphabétisation, Haynes (p. 335) rejette sans argumentation valable l'interprétation des sceaux retrouvés en nombre sur les sites, notamment religieux, comme le signe d'un usage des tablettes d'écriture et notamment des tablettes de *nuncupatio*. Il ne « croit » pas à cet indice d'alphabétisation et de romanisation car il imagine que les sceaux servaient à sceller des sacs de monnaie. On aimerait davantage qu'une opinion personnelle de collègue pour asseoir cette curieuse hypothèse : en effet, cela impliquerait notamment que les dévots jetaient dans les sanctuaires des sacs de monnaie plutôt que de pratiquer la *iactatio stipis* bien avérée en de nombreux endroits. Quant à la latinisation, il faut bien qu'elle se soit répandue, grâce ou non à l'armée romaine, pour que les invasions germaniques aient trouvé devant elles une population latinisée qui a latinisé les conquérants. – Au total donc, un ouvrage très riche mais qui ne comblera pas les attentes de ceux qui voudraient disposer d'une étude précise et rigoureuse des troupes auxiliaires dans un cadre déterminé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel REDDÉ (Ed.), *De l'or pour les braves ! Soldes, armées et circulation monétaire dans le monde romain*. Actes de la table ronde organisée par l'UMR 8210 (AnHiMa) à l'Institut national d'histoire de l'art (12-13 septembre 2013). Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 287 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 69). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-117-1.

Cet ouvrage collectif est issu d'une table ronde organisée en 2013, en vue « d'examiner la manière dont les soldats étaient payés, de la République à l'Antiquité tardive,

le monnayage et les métaux utilisés, les procédures et les circuits de distribution de la solde, les paiements en nature, les *donativa*, tout ce qui, en somme, touche à la rétribution ordinaire et extraordinaire des troupes ». Dans le texte introductif, J. Andraeu définit le cadre institutionnel des distributions de numéraire aux troupes. Il se penche sur les problèmes pratiques de transfert de la monnaie et retient au final trois modèles : le transport matériel d'espèces, les opérations de compensation et la *permutatio*, « une sorte de lettre de crédit permettant de transférer des fonds sans portage d'espèces ». L'ouvrage proprement dit explore trois axes : l'administration des paiements, les modes de paiements, et les *donativa*. B. Rossignol examine de manière extrêmement fouillée la mise en place progressive des rouages complexes de l'administration financière et l'installation des procureurs financiers en insistant sur le rôle majeur du personnel subalterne. M. Speidel revient sur son modèle désormais classique d'évolution de la solde en fonction du grade (1992) et tente de démonter les critiques de son système, émanant de R. Alston et P. Le Roux. Deux textes présentent des points de détail : les comptes du procureur de Syrie et l'alimentation en numéraire des troupes stationnées à Doura (P. Cosme) et la ration mensuelle d'un cavalier égyptien (H. Cuvigny). De son côté, J.-M. Carrié s'interroge sur le montant de la solde à l'époque tétrarchique en se fondant sur l'*Edictum de pretiis* et les papyrus de Panopolis. Il montre les changements dans la distribution de la solde par la fourniture gratuite de l'annone et d'armes, par des *donativa* en métaux précieux (vaisselle, objets de prestige), ou d'une autre nature (vêtements). La deuxième partie du volume concerne les modes de paiements. St. Martin examine la solde des auxiliaires de la fin de la guerre sociale à la fin du I^{er} s. ap. J.-C. et tente d'en retrouver la trace physique dans les frappes de « deniers gaulois » (des monnaies d'argent de métrologie romaine mais portant des types locaux). Il exclut toutefois que la présence massive de telles monnaies puisse servir à déterminer la présence de troupes auxiliaires, comme on l'a souvent supposé. De son côté, J. van Heesch, dans un texte important, aborde le problème du paiement de la solde dans les provinces orientales d'Auguste à Commode. Il tente de répondre à la question de savoir en quelle(s) dénomination(s) était réglée cette solde. Il relève d'une part la relative faiblesse quantitative des frappes d'argent issues des ateliers « provinciaux » d'Orient, en insistant sur la considérable différence de titre en métal fin alors que les masses sont proches. Il montre d'autre part que les frappes sporadiques d'or et d'argent venant des ateliers impériaux et provinciaux d'Orient ne couvraient pas l'ensemble des besoins. J. van Heesch insiste également sur la production à Rome de dénominations typiquement orientales (cistophores, didrachmes et drachmes) qui devaient dès lors être envoyées dans la *pars orientis*, mais les trouvailles locales montrent la circulation des *aurei* et deniers impériaux de Rome et de Lyon. L'examen des données littéraires, papyrologiques et épigraphiques confirme l'origine « romaine » de la solde même si, occasionnellement, une partie de cette solde était payée en monnaie locale. Seule l'Égypte échappe partiellement à ce modèle de diffusion : à part les *aurei*, les dénominations extérieures ne pénètrent pas ce système fermé. Traitant en partie de la même époque, mais pour la *pars occidentis*, D. Wigg revisite les finances militaires et les problèmes liés à l'alimentation en numéraire des troupes. Il fonde son raisonnement sur les monnayages de Domitien, dont les monnaies sont bien datées, et de Septime Sévère, à cause de ses réformes touchant au paiement de la solde. La question demeure toujours la même : en quelles

dénominations le soldat « de base » recevait-il sa paie ? Certaines trouvailles montrent que l'or n'intervient que de manière très limitée ; du reste, à partir d'exemples bien datés (Haltern, Kalkriese et Pompei), D. Wigg montre que le bronze a joué un rôle important dans le paiement de la solde. S'il est globalement beaucoup plus fréquent en nombre d'individus, la valeur libératoire de l'*aes* ne représente pourtant que 7 % du stock monétaire. Son impact important est lié à sa rapide vitesse de rotation, au contraire des métaux précieux. D. Wigg montre à partir de trois exemples bien documentés (la Bretagne, le Rhin et le Danube) que l'alimentation en monnaies de bronze est intimement liée aux activités militaires. Son argumentation, fondée sur des graphiques établis en fonction de la date annuelle de frappe, est particulièrement convaincante. Il démontre ainsi que la solde des troupes, gérée par l'administration plutôt que par des *nummularii* privés, était un facteur majeur dans l'approvisionnement en monnaies de bronze des provinces, même si l'arrivée de lots importants de monnaies fraîches correspond dans plusieurs cas à la réorganisation provinciale consécutive aux opérations militaires (par exemple en Bretagne en 86/87 ou sur le Rhin en 91/92). V. Drost et Fr. Planet détaillent les témoignages numismatiques (trésors d'or, en tout ou en partie, importante « encaisse » de deniers d'Albinus, dépôts funéraires associés à des armes, charniers) de la bataille qui opposa Clodius Albinus à Septime Sévère à Lyon en 197. Le troisième et dernier volet de l'ouvrage traite des *donativa* : R. Laignoux examine la multiplication et la « cérémonialisation » des distributions exceptionnelles à la fin de la République. Rares au début de la période, les gratifications triomphales se multiplient après la deuxième guerre punique, et plus encore après Sylla. Après l'époque de César, l'auteur parle même de « banalisation » des distributions exceptionnelles : elle ne relève pas moins de vingt-deux occurrences entre 44 et 29 av. J.-C. L'auteur s'interroge sur le moment des dons et note que treize distributions ont été effectuées avant une bataille, pour s'assurer de la fidélité des troupes plutôt que pour les récompenser de leurs services ; six distributions ont été faites avant une mutinerie. Globalement, les moments choisis pour les distributions des années 44-29 av. J.-C. confirment la déconnection entre les primes exceptionnelles et les victoires militaires. Du reste les montants sont très variables ; ils sont habituellement remis en la présence du donateur sous une forme ritualisée comprenant des discours et des actes religieux. R. Laignoux insiste sur les objets non monétaires accompagnant les dons, et développe de manière remarquablement documentée l'hypothèse de distribution d'intoilles portant les effigies des *imperatores*. Qu'elles soient en pierres semi-précieuses ou réalisées en pâte de verre, certaines constituent de véritables productions en série, Octavien dominant largement la production. Fl. Kemmers revient sur la thématique des monnaies distribuées aux légions. L'année 71 est marquée par l'abondance du numéraire émis à Rome ou à Lyon. Ce phénomène donne la possibilité d'étudier la répartition géographique du monnayage de bronze en fonction de la thématique. L'auteur montre ainsi que l'Italie favorise une iconographie glorifiant la Paix et la Concorde. Sur le Rhin, c'est *Victoria*, *Securitas* et *Aequitas* qui sont mises en valeur. En Angleterre, finalement, c'est l'image d'un aigle sur un globe, un symbole militaire, qui prédomine. Le phénomène se marque moins pour ce qui est de l'argent car la circulation est envahie par les anciens deniers républicains, ce qui laisse supposer à Fl. Kemmers qu'au I^{er} s. ap. J.-C., les troupes reçoivent généralement du bronze nouvellement frappé et de vieilles dénominations

d'argent. S. Estiot aborde finalement la logistique fluviale et maritime des campagnes militaires impériales, de Marc Aurèle à Probus. Elle note l'existence de deux iconographies numismatiques parallèles réservées à des dénominations festives : l'une fluviale (ponts de bateaux), l'autre maritime (galère amirale). Un important corpus monétaire est mis à contribution. L'ouvrage s'achève sur quelques pages de conclusions, dues à la plume de M. Christol.

Jean-Marc DOYEN

Manuela MIRSCENZ, *Fließende Grenzen. Studien zur römischen Kaiserzeit im Ruhrgebiet*. Rahden, Marie Leidorf, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm, IV-226 p., 13 pl., 36 fig. (BOCHUMER FORSCHUNGEN ZUR UR- UND FRÜHGESCHICHTLICHEN ARCHÄOLOGIE, 6). Prix : 49,80 € (relié). ISBN 978-3-86757-286-6.

Sous le titre poétique de *Fliessende Grenzen* se cache une très sérieuse dissertation soutenue à Bochum en 2013. Sérieuse et fort intéressante. La région concernée, l'entre Rhin, Lippe, Ruhr et Wupper, est importante, stratégique même car la « Hellwegstrasse » constitue un axe de circulation et de pénétration vers la *Germania*, de tout temps. Ce n'est pas par hasard que Drusus a établi sur la Lippe ses camps de départ pour la conquête de la Germanie vers 12 av. n.è. Durant tout l'Empire, après l'abandon de la rive droite et la fixation sur le Rhin du *Limes*, la rive gauche constitue, au départ des camps légionnaires et auxiliaires rhénans, un foyer de romanisation des plus actifs dans le Nord de la Gaule. Mais que se passe-t-il sur la rive droite qui fut durant vingt ans partie intégrante de la nouvelle province de Germanie installée par Auguste ? Peut-on concrètement comprendre les « römisch-germanischen Beziehungen » de part et d'autre du fleuve sur la durée de l'Empire ? La question des témoins de la romanité en Germanie libre et des influences de la germanité en Gaule du Nord interpelle les historiens et archéologues depuis longtemps et a suscité à certaines périodes noires de notre histoire récente des interprétations idéologiques lourdes de conséquences. Il faut saluer le courage de Manuela Mirschenk pour affronter une question aussi épistémologiquement chargée. Et sa réussite dans l'objectivation des données de terrain, la maîtrise de la bibliographie, la connaissance du contexte. Esprit critique et relativisation dans l'interprétation de la culture matérielle lui permettent de prendre ses distances par rapport à des courants toujours influents en Allemagne qui entendent valoriser « la résistance de la Germanie libre à l'influence romaine ». Le fait d'avoir circonscrit un territoire limité mais stratégique, lui a offert la possibilité d'un travail de fond dans l'inventaire des sites concernés, du matériel mis au jour, de l'analyse comparative. La culture de la rive droite du Rhin entre Lippe et Wupper apparaît dès lors tout sauf uniforme. Un « ambivalentes Bild » pour une société « in Bewegung ». Le « Germanisches Kulturkreis » homogène, cher aux années 1930, fait place ici à une culture multiforme, où les influences romaines sont bien présentes avec des dynamiques constantes et ouvertes, de même que, à mesure que les siècles passent, des éléments germaniques se retrouvent dans la culture matérielle et funéraire de la rive gauche. À la fin de l'Empire, il est difficile d'identifier une culture « d'origine » dans le matériel des tombes. La mixité polyculturelle est relayée par un recrutement militaire polyethnique. Avec des réflexions sociologiques bienvenues sur le fait qu'un soldat romain d'origine germanique ne cultive pas

changed cultural context of the 20th century, more and more attention was drawn, often from a psycho-analytical perspective, to her attempts to dominate and manipulate her son, as well as her anxieties to have a good Christian life. All in all, in this detailed and well written study, Clark presents Augustine's mother as a charitable and learned woman, a devoted wife and mother, and above all, a very ordinary saint. Nevertheless, there are some problems with the comparative approach taken in the book. First and foremost, the book does not problematize how both Augustine's writings and other literary and non-literary evidence can be used for the construction of a modern biography of Monica and her contemporaries. Moreover, the analysis is mainly based on the reading of Augustine's writings, while other contemporary evidence (literary, archaeological, etc.) is only occasionally taken into account. It is questionable, finally, to what extent the evidence originating from other sources than Augustine's pen really adds to the picture of Monica; as Clark's book demonstrates, the material does not yield much information about Monica's individual situation, but primarily indicates the various options women – or better, people in general – had in the organization of the household (Chapter 2), the marital life (Chapter 3), and the religious life (Chapter 5). Notwithstanding, the comparison with evidence of female philosophers (Chapter 4) and saints (Chapter 6) does effectively epitomize the exceptional nature of Monica's service, learning and sainthood. Monica's characterization as an ordinary saint is all the more interesting, since it raises issues about the conceptualisation of sainthood in general. Last but not least, the book is well-designed and includes a map of important places, a comprehensive list of Augustine's writings and other resources, an up-to-date bibliography, and a concise index. One minor detail: there are no references to the artworks which are printed in the text, so that it is not always clear why these images are included. However, this does not change the fact that Clark has written a book which is worth reading for people interested in the life of Augustine's mother Monica and women's history in general. Klazina STAAT

Brent DAVIS, *Minoan Stone Vessels with Linear A Inscriptions*. Louvain – Liège, Peeters, 2014. 1 vol. XXIV-421 p. (AEGAEUM, 36). Prix : 105 €. ISBN 978-90-429-3097-1.

L'Australie entre par la grande porte dans le monde des écritures minoennes. C'est en effet un jeune chercheur de l'Université de Melbourne qui a rédigé le bel ouvrage que voici. Il s'agit de l'adaptation d'une thèse de doctorat soutenue en 2011 – la jaquette de couverture identifie étourdiment la thèse avec le présent livre. Ayant été membre du jury, je puis attester que c'est une erreur et que le doctorat a été remanié en vue de son édition. Le travail ne se limite pas aux récipients en pierre inscrits en linéaire A, contrairement à ce que son titre annonce : il s'y ajoute un examen approfondi de cette écriture (imparfaitement déchiffrée) et de la langue (encore toujours non identifiée) qu'elle note. Après une description de la méthode (p. 1-15), suivent deux chapitres majeurs, consacrés aux 49 récipients de pierre inscrits (p. 17-141), puis à l'écriture et la langue du linéaire A (p. 143-278). Viennent ensuite une conclusion générale (p. 279-280) ; la bibliographie (p. 281-314) ; un glossaire (p. 315-317) ; le catalogue des vases inscrits (p. 319-390) ; une brève présentation ethnographique

d'une religion indigène des Andes qui offre un parallèle intéressant aux données minoennes (p. 391-400) ; la hiérarchie relative et les angles de vision des sanctuaires de sommet minoens (p. 401-419) ; l'alphabet phonétique international (p. 421). L'ouvrage comporte aussi cinq scénarios imaginaires destinés à illustrer les vues de l'auteur sur l'emploi de certains récipients étudiés (p. 9-10, p. 125-141). Le procédé est inhabituel, mais réalisé avec sérieux, il livre un résultat très parlant. Le plan du livre et les discussions sont d'une clarté appréciable, que viennent étayer près de 200 figures et une grosse centaine de tableaux, dont un certain nombre en couleurs. Ces pages, nourries de réflexions, expériences, visites sur le terrain et sous-tendues par une copieuse bibliographie, méritent une lecture approfondie. Il est rare d'allier comme ici des compétences non seulement en archéologie, mais aussi en linguistique. Les archéologues et historiens de la religion trouveront dans ce travail une riche moisson de données éclairant la fonction des objets et de leurs sites de trouvaille. Les linguistes seront ravis de découvrir une étude originale, mais solide du linéaire A. Le sujet est périlleux, mais l'auteur l'a mené avec prudence. Utilisant une série de paramètres statistiques et raisonnant de façon probabiliste, il suggère, sous toutes réserves, que la langue du linéaire A ne serait ni indo-européenne, ni proto-afro-asiatique (traditionnellement : chamito-sémitique). Bravo, donc, à Brent Davis et à sa directrice de thèse, Louise Hitchcock. L'ouvrage n'est bien sûr pas parfait. Il lui arrive de simplifier les données helléniques – il considère par exemple comme « doriens » des traits proprement laconiens (p. 208). Corriger le linéaire B *ze-u-ge-si* (sic) en *ze-u-ke-si* (p. 220). La quantité de 45 récipients inscrits (p. 107) ne correspond pas au nombre 49 du catalogue. On apprend qu'un des récipients a été jeté dans le feu (p. 128), mais cette caractéristique est absente de sa description dans le catalogue (p. 323). La plupart des récipients examinés sont brisés et l'on a pu imaginer qu'il s'agirait de destructions rituelles volontaires. Cette problématique n'a malheureusement pas été abordée. Noter aussi le contraste frappant dans la proportion des récipients intacts : pas moins de 2 « louches » ("ladle") contre 1, à comparer avec 6 contre 40 pour le reste. Une telle disproportion pourrait être significative et la question aurait dû être discutée. Il est vraiment dommage qu'une étude si riche et couvrant tant de secteurs différents soit dépourvue de tout index.

Yves DUHOUX

Peter J. BARBER, *Sievers' Law and the History of Semivowels Syllabicity in Indo-European and Ancient Greek*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. 437 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS, 3). Prix : 95 £. ISBN 978-0-19-968050-4.

Cet ouvrage s'intéresse au sort des semi-voyelles dans les langues indo-européennes, en gotique et en védique, et surtout en grec ancien. La distribution de *i et *y (et des sonantes de façon générale) obéit à des règles de complémentarité (*i à réalisation vocalique en position interconsonantique ; *y en position intervocalique et postvocalique), distribution qui peut avoir des implications sur la conception du système phonologique reconstruit pour le proto-indo-européen et sur celle de la structure syllabique. La loi de Sievers fournit un cadre à la distribution complémentaire de *i et *y en distinguant les syllabes légères (*-VCyV-) et les syllabes lourdes (*-CCiyV-). Les principes de cette loi sont attestés dans diverses langues indo-européennes, mais

région sont de 324 (règne de Constantin) à 640 (annexion des provinces par les Arabes), les quelques exemples d'édifices chrétiens datant de la deuxième moitié du VII^e et du VIII^e siècle sont repris, pour que soit répertoriée toute la production des ateliers encore en activité. Ce catalogue est présenté par A. M. Madden comme la suite des *Mosaic Pavements in Palestine* (1933-1935) de M. Avi-Yonah et des *Hellenistic, Roman and Early Byzantine Mosaic Pavements in Israel* de R. et A. Ovadiah (1987), suite rendue nécessaire par la multitude des découvertes qui ont marqué ces dernières décennies. Par souci de cohérence dans la continuité, la présentation s'aligne donc sur les ouvrages précédents : utilisation du système codé instauré par M. Avi-Yonah pour la description des motifs géométriques, classification alphabétique des différents sites (mais en y ajoutant une division selon les provinces antiques pour faciliter la tâche des chercheurs dans la détermination éventuelle de différents styles, de pratiques d'ateliers ou d'informations liées aux inscriptions). Pour les sites qui ont plusieurs dénominations, c'est le nom utilisé dans la *Tabula Imperii Romani Iudaea Palaestina* (1994) qui apparaît en premier lieu, les autres étant cités ensuite. Chaque endroit est situé par rapport à deux cartes de référence : la New Israel Grid (NIG) et la Old Israel Grid (OIG), mais le livre lui-même n'offre qu'un schéma sommaire, obligeant le lecteur à recourir, de toute manière, à ces cartes de base qu'il n'a pas nécessairement sous la main. Les informations fournies dans chaque notice sont présentées selon un schéma type : circonstances de la fouille, description rapide des éléments conservés (mention des couleurs dominantes et de la densité des tesselles), commentaire sur la datation, bibliographie essentielle. Pour les inscriptions, le texte est fourni dans sa disposition d'origine, avec une traduction (mais sans nom d'auteur) et la référence au *Supplementum Epigraphicum Graecum*. En ce qui concerne la description des motifs géométriques, on regrettera la fidélité de l'auteur au système codé de M. Avi-Yonah, devenu insuffisant alors qu'existent aujourd'hui deux volumes (*Le décor géométrique de la mosaïque romaine*, 1985 et 2002) qui tentent d'uniformiser au plan international (en cinq langues) les définitions des compositions et motifs ; ce regret avait déjà été exprimé à propos du livre de R. et A. Ovadiah. On signalera, en revanche, une amélioration appréciable par rapport à ce *corpus* antérieur, c'est que A. M. Madden a bien compris l'utilité de reprendre tous les pavements d'édifices chrétiens de la région choisie, y compris donc ceux déjà traités par ses deux prédécesseurs, ce qui lui permet d'offrir un répertoire complet de 280 témoignages, qui constitue un instrument de travail très utile pour quiconque se lancera dans une étude ultérieure. Car n'oublions pas qu'en dépit de ses qualités, ce livre n'est qu'un répertoire, en quelque sorte un point de départ vers des recherches plus approfondies. L'illustration (38 fig.) est assez pauvre ; plusieurs index sont destinés à faciliter la consultation.

Janine BALTÿ

Francesco MASSA, *Tra la vigna e la croce. Dioniso nei discorsi letterari e figurativi cristiani (II-IV secolo)*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 325 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 47). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-10631-3.

« Dionysos contre le crucifié » : la formule de Nietzsche peut résumer une polémique de près d'un siècle où le parti pris « confessionnel », celui des clercs, mais aussi des anticléricaux, l'a souvent emporté sur la raison : en Dionysos mis à mort par les Titans et renaissant, les uns voyaient le modèle du Christ, et dans l'omophagie, celui de l'eucharistie ; les autres rejetaient avec indignation ces parallèles. Aussi Francesco Massa a-t-il commencé son étude par une dizaine de pages consacrées à une riche étude historiographique. Pour lui, la vraie question est de savoir si les anciens eux-mêmes ont fait le lien entre le Christ et Dionysos et, si oui, comment ils l'ont interprété. L'auteur rappelle plusieurs fois les difficultés auxquelles la comparaison est confrontée. On ne trouve pas en effet en face du christianisme un « dionysisme » comportant un ensemble de croyances et de rites cohérents. Déjà Cicéron et Diodore de Sicile parlent des contradictions des récits mythiques concernant le dieu ; de plus, les pratiques cultuelles, ainsi que les représentations littéraires et iconographiques, furent différentes selon les temps et les lieux, et sont souvent mal connues. La version du mythe qui parle de la mort et de la résurrection de Dionysos ne nous est parvenue qu'à travers des auteurs chrétiens ou des néoplatoniciens tardifs, et ces auteurs peuvent mettre l'accent sur un détail, ou au contraire le taire, selon la visée qui est la leur. Les modernes s'interrogent encore sur la réalité rituelle de l'omophagie et de la possession ménadique, et on finit par ne plus savoir si les *Bacchantes* d'Euripide, bien connues parce qu'étudiées dans les écoles, sont le reflet du culte et de l'iconographie ou si au contraire elles les ont influencés. Les apologètes chrétiens ont réagi de deux façons devant les parallèles qu'on pouvait faire entre Dionysos et Jésus. Justin, au III^e s., ne voit qu'une explication : ce sont là des contrefaçons diaboliques, au moyen desquelles l'Ennemi du genre humain cherche à détourner les hommes du Christ et du salut qu'il apporte ; au IV^e s., Firmicus Maternus noircira encore le trait. D'autres auteurs préféraient marquer les différences. Clément d'Alexandrie, Origène et Firmicus Maternus soulignent souvent le caractère peu honorable de bien des traits de l'histoire du dieu. Jean Chrysostome et Augustin opposent aux débordements des fêtes dionysiaques, encore célébrées fin IV^e s., la tranquille sérénité des cérémonies chrétiennes. Tout le monde se souvient du magnifique final du *Protreptique* de Clément qui exhorte les païens à se faire désormais initier aux mystères chrétiens plutôt qu'aux mystères païens. Empruntant aux *Bacchantes* d'Euripide, l'Alexandrin, comme Grégoire de Nazianze le fait plus tard dans le *Christus patiens* qui lui est attribué, cherche ainsi à exprimer le message chrétien dans un langage que des païens lettrés peuvent comprendre. Est-ce pour la même raison que se sont introduits dans le vocabulaire chrétien des termes comme mystère, initiation, thiasse ? Ces mots s'étaient déjà banalisés dans le monde antique, si bien qu'il est difficile de juger si ceux qui les employaient cherchaient à se positionner par rapport au culte de Dionysos, ou en faisaient un simple usage métaphorique. Après tout, bien des journalistes aujourd'hui appellent un meeting politique une « grand messe » et le pétrole une « manne », en ayant peu ou pas de connaissance de la réalité présente derrière la métaphore. Massa reconnaît qu'il serait imprudent de tirer trop dans le sens d'un rapport avec le dionysisme certains thèmes de la littérature et de l'art paléochrétiens, car il faut à l'évidence tenir compte de l'arrière-plan biblique ; ainsi pour l'âne que chevauchent Dionysos et Jésus. Il faudrait en dire autant de l'image de la grappe de raisin, à laquelle sont identifiés tant Dionysos que Jésus

(p. 217) : ce n'est pas à Dionysos, mais à la grappe géante de la Terre Promise, figure du Christ, que songent les auteurs chrétiens ; voir à ce sujet O. Nussbaum, « Die grosse Traube Christus », *JbAC* 6 (1963), p. 136-143, non cité dans la bibliographie, ou Cl. Leonardi (cité dans la bibliographie), p. 164-186. Quant à l'image, si courante dans le christianisme ancien, du pressoir (de la croix ou du martyre), elle renvoie probablement plus à la vie quotidienne du bassin méditerranéen qu'à Dionysos (voir *RLAC*, s.v. *Kelter*). L'auteur est plus à l'aise dans les textes que dans l'iconographie. Dire que Jonas au repos est représenté « quasi sempre » sous une vigne (p. 141) est faux ; c'est au contraire l'exception : c'est une cucurbitacée qui couvre la pergola dont l'ombre le rafraîchit, en conformité avec le texte de la Septante et des Vieilles Latines. Les cheveux longs parfois attribués au Christ dans les images anciennes rappellent-elles l'image efféminée de Dionysos ? Il ne faudrait pas oublier qu'ils appartiennent au portrait de certains philosophes dans l'Antiquité tardive (voir P. Zanker, *La maschera di Socrate*, Torino 1997, p. 286-295 : « I lunghi capelli dei charismatici »). Parler de récupération chrétienne de l'iconographie dionysiaque à propos de la « Villa Piccola » sous S. Sébastien ou du cubiculum de Tellus dans la catacombe de Via Dino Compagni (p. 142-145) n'a pas de sens, les deux monuments étant païens. L'idée (reprise à A.-C. Jaccottet) que les représentations anciennes du baptême de Jésus s'inspireraient de l'initiation de Dionysos enfant, ou en tout cas y feraient penser, n'est guère plausible : le thème iconographique païen est rarissime, et, côté chrétien, les images de baptême qui en ont été rapprochées figurent très probablement le baptême du fidèle plutôt que celui de Jésus. Si l'on excepte un sarcophage constantinien, le baptême du Christ n'est guère attesté avant la fin du IV^e s. ; c'est le vêtement du baptisant (la peau de bête de Jean-Baptiste) qui renvoie au baptême de Jésus, et non la seule colombe, figure de l'Esprit que reçoit le baptisé, « re-né » dans les eaux, et peut-être pour cette raison représenté en plus petit. Ce sont là des détails. Dans son ensemble, le livre est bien documenté et doté d'une solide bibliographie. La rigueur de la construction d'ensemble et la clarté de l'expression le rendent très agréable à lire. On apprécie aussi la prudence des conclusions de Francesco Massa, qui se refuse à parler de syncrétisme comme de christianisation de certains motifs, préférant les termes d'« appropriazione e risemantizzazione », ou encore de « mediazione culturale ». À propos de l'iconographie, il pense qu'il n'y a pas simple reprise de schémas d'atelier, parce que les commanditaires ne pouvaient pas ignorer les possibles rapports avec les thèmes dionysiaques, dans un monde où existe encore à tout le moins le dionysisme folklorique de fêtes bien arrosées. C'est fort possible. Mais pensait-on toujours à Dionysos quand on voyait des putti vendangeurs ? Les images de vendange évoquaient de façon générale la vie bienheureuse, tout comme les images de bergers ou de pêcheurs à la ligne aimées du tout premier art chrétien.

Martine DULAËY

Dominique HOLLARD & Fernando LÓPEZ SÁNCHEZ, *Le Chrisme et le Phénix. Images monétaires et mutations idéologiques au IV^e siècle*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 230 p., nombr. ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-110-2.

divers. Ce mobilier est déposé avec les restes du défunt dans une fosse dont la forme varie au cours de la Tène finale ; souvent rectangulaire, elle peut être aussi parfois ronde ou bien carrée. Ces changements pourraient être expliqués par une transformation des pratiques funéraires au sein d'une société donnée et non par un changement des techniques de combat. Mais les vestiges archéologiques sont si rares et si ténus qu'il est bien difficile de conclure et de dresser un portrait de la société contemporaine (p. 207-255). Dans ce dernier chapitre, l'auteur livre d'ailleurs une série d'observations intéressantes. Tout d'abord, l'étude anthropologique de 214 squelettes a permis de mettre en évidence que les défunts sont morts dans la force de l'âge, c'est-à-dire en âge de porter les armes. Il est également important de remarquer que la panoplie défensive fait souvent défaut dans les contextes funéraires. Classer les tombes à armes en fonction de leur mobilier, de la taille de la fosse et de la structure funéraire s'avère ainsi un exercice bien périlleux. Si les armes sont bien considérées comme des signes de reconnaissance sociale, certaines tombes, dont le mobilier atteste l'existence d'une élite, ne contiennent pas nécessairement des armes. Il est ainsi difficile de déterminer exactement le rôle et la place du défunt dans la société contemporaine. L'auteur a eu le mérite de réunir ici une abondante et riche documentation à laquelle s'ajoute une imposante bibliographie. L'ouvrage pêche peut-être par certains aspects formels comme l'illustration qui est parcimonieuse. Par ailleurs, la densité du texte n'en facilite ni la lecture ni la compréhension, même pour un lecteur habitué à lire dans la langue de Goethe. On regrette ainsi l'absence d'un solide résumé en anglais. Mais ces quelques remarques de détail ne doivent pas faire oublier que cet ouvrage constitue une synthèse précieuse et nécessaire. Dans ce livre, les lecteurs trouveront largement matière à poursuivre leurs travaux de recherche.

Isabelle WARIN

Philippe BARRAL, Jean-Paul GUILLAUMET, Marie-Jeanne ROULIÈRE-LAMBERT, Massimo SARACINO & Daniele VITALI (Ed.), *Les Celtes et le Nord de l'Italie : Premier et Second Âges du Fer / I Celti e L'Italia del Nord : Prima e Seconda Età del Ferro, Actes du 36^e colloque international de l'AFEAF, Vérone, 17-20 mai 2012*. Dijon, Revue archéologique de l'Est, 2014. 1 vol. 740 p., nombr. ill. n/b & coul. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EST, SUPPLÉMENT 36). Prix : 55 €. ISBN 978-2-915544-27-5.

L'ouvrage, issu d'un important colloque organisé en 2012 à Vérone dans le cadre d'une coopération franco-italienne, constitue sans aucun doute une contribution majeure à l'étude des populations de l'Italie du Nord qui peuvent être considérées comme celtiques au I^{er} millénaire avant notre ère. Il est constitué de trois parties. La première, « Corrélations chronologiques, ethnogénèse des Celtes, linguistique et épigraphie » (p. 15-158), fournit des cadres généraux d'interprétation pour l'étude principalement archéologique menée dans les deux parties suivantes. Elle contient deux articles synthétiques sur les questions de chronologie et sur les corrélations qui permettent d'établir des synchronismes entre les données archéologiques de l'Italie du Nord et celles des autres régions avec lesquelles les Celtes d'Italie étaient en relations, respectivement par Raffaele De Marinis et par une équipe dirigée par Paola Piana

Agostinetti. Complémentaire apparaît l'article de Valentina Faudino, Luisa Ferrero, Marina Giaretti et Marica Venturino Gambari sur les relations archéologiques entre la culture de Golasecca et les aires ligures au premier Âge du Fer. Une enquête anthropologique par Stéphane Bourdin tente de penser le lien difficile entre le fait de parler, ou d'écrire, une langue du groupe celtique, et celui de se représenter comme membre d'un peuple celtique. Cet article nous semble complété par deux études, respectivement par Sandra Péré-Noguès et par Beatrice Poletti, qui examinent la constitution des récits historiographiques grecs et latins relatifs aux Celtes de l'Italie du Nord et l'intrication des différentes strates chronologiques et des visées communicatives correspondantes dans les versions récentes qui en sont attestées. Deux synthèses, dues à Anna Marinetti et Patrizia Solinas d'une part, à Patrizia De Bernardo Stempel de l'autre, portent sur les inscriptions de l'Italie du Nord et sur les éléments celtiques qu'elles présentent. Deux dossiers épigraphiques plus spécifiques sont abordés par Stefania Casini, Filippo Motta et Angelo Eugenio Fossati, qui commentent des graffites en langue celtique datés des III^e-I^{er} siècles avant notre ère dans un sanctuaire d'altitude des Alpes, aux sources du Brembo, tout à fait isolés dans l'épigraphie celtique de l'Italie du Nord, et par Francesco Rubat Borel et Stefano Marchiaro, selon qui, une monnaie d'Arretium de la fin du III^e siècle avant notre ère livre le nom d'un chef insubre. Les deux parties suivantes du volume sont plus nettement archéologiques. Nous renonçons à établir un bilan complet des cinquante articles qu'elles contiennent. La seconde partie est consacrée aux « Relations entre le nord et le sud des Alpes aux premier et second âges du fer ». Les communications qui y figurent ont nettement une visée synthétique, celle de faire le bilan des contacts entre les Celtes d'Italie du Nord et les différentes cultures avec lesquelles ceux-ci ont été en relation, depuis la Bohême jusqu'au delta du Rhône, y compris les aires rhétique et vénète et les différentes cultures du nord des Alpes. La troisième partie, « Recherches en cours et nouvelles découvertes relatives à la période IV^e-I^{er} siècle avant notre ère : aspects régionaux et thématiques », limitée au second âge du fer à quelques incursions près dans les périodes antérieures et postérieures, livre une série de recherches sur des sites récemment découverts et réétudiés ou bien sur des thèmes plus spécifiques que dans la partie précédente. Ces études ne se limitent pas à des sites italiens, et le lecteur trouve aussi une série de communications sur des sites ou objets découverts en Slovénie, en Croatie, en Suisse, en Allemagne, en France et dans la péninsule ibérique. Une grande diversité de matériels et de contextes archéologiques est prise en compte. L'ensemble constitue un compromis qui nous semble pleinement satisfaisant entre le souci de proposer des bilans d'ensemble et la prise en compte des résultats récents et des analyses nouvelles de sites et d'objets. En outre, le volume montre une grande diversité d'approches, y compris au-delà de l'archéologie proprement dite. Celle-ci est bien entendue la discipline la mieux représentée dans l'ouvrage, ce qui s'explique par la relative pauvreté des sources littéraires et même épigraphiques, mais la nécessité de recherches transdisciplinaires dans l'étude du concept problématique de celticité appliqué à l'Italie du Nord est bien illustrée, notamment dans la première partie.

Emmanuel DUPRAZ

(Valentinien III) ou quand l'homme fort veut intégrer et régenter la famille impériale par mariage (Stilichon, Aétius). Le livre se termine par une belle conclusion qui nuance la valeur accordée par nombre de travaux modernes au principe dynastique dans l'Antiquité tardive. La conclusion aurait gagné à mettre en perspective la moitié occidentale avec la partie orientale où des empereurs, enfants et adultes, se succèdent dans une même famille ou hors de la famille régnante sans difficulté et ne connaissent pas une fin tragique. Il faut noter que l'auteur déplore le peu d'études sur la période (p. 224), mais sa bibliographie compte 337 publications anglophones sur un total de 413 titres et ignore aussi bien les synthèses de Seeck ou de Deichmann que les articles de la *Realencyclopädie*. Pour l'avenir des études historiques sur l'Antiquité tardive, il faut espérer que l'insularité géographique ou linguistique ne se transforme pas en isolement scientifique.

Sylvain DESTEPHEN

Richard W. BURGESS, *Roman Imperial Chronology and Early Fourth-Century Historiography. The Regnal Durations of the So-Called Chronica urbis Romae of the Chronograph of 354*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014. 1 vol. 208 p. Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10725-9.

For our chronology of the Roman emperors we depend on ancient sources which are too often credulous, ignorant, corrupt or irreducibly discordant. Sometimes the errors are trivial, as when they arise from the practice of conflating the year of an emperor's death with the *dies imperii* of his successor. At other times we can scarcely blame an author who loses sight of a short-lived pretender or who veils his ignorance under specious precision as he follows the peregrinations of the throne. One text that has been used to fill the lacunae in other histories, or sometimes in preference to them, is the opusculum – MS 3416 of the Austrian National Library in Vienna – which Mommsen dubbed *Chronica Urbis Romae*, though it also goes by the title *Origo gentis Romanae*. Burgess prefers his own title, *Breviarium Vindobonense* (p. 9), and he argues that, although it is occasionally the most plausible of our witnesses to a particular event, the historical value of this short tract has been overrated. Collating its estimate for the length of each reign with the information that can be gleaned elsewhere, he discovers time after time that it is demonstrably erroneous in its reckoning, as might indeed be expected of a work in which the only topics of interest to the author are the portents that occurred in the course of the emperor's reign, his monuments, his bounty to the populace and the manner of his death. The faults of the *Breviarium* in the handling of the period from Augustus to the beginning of the third century are easily corrected; with regard to the Severan age it is easier to expose its aberrations than to identify better authorities. The *Breviarium* extends the reign of Macrinus by two months, that of Elagabalus by almost three years and that of Alexander Severus by another eight months. Burgess suggests (p. 65-68) that a diligent contamination of two traditions, rather than chronic inaccuracy, is the cause of the miscalculation. On p. 73 he supports the *Breviarium* against a chorus of witnesses who assign a reign of exactly six years to Gordian III. On p. 81 he opines that the figures which it gives for the reign of Tacitus are "in accordance with the non-literary evidence". On p. 84 he finds that the author has added two years to the reign of

Diocletian because he mistook the Vicennalia which marked the beginning of Diocletian's twentieth year for a terminal celebration. Composed as it was some twenty years after Constantine ascended the western throne, but before his death, the *Breviarium* assigns no span of power to him, and can only offer approximate dates of accession and death for those rivals whom he subjected to *damnatio memoriae* (p. 110). If he assigns correct dates to Maxentius, that is because he was writing in Rome, where the facts were both recorded and remembered (p. 86). For this reason, Burgess argues, he does not deserve our confidence when he dates the death of Severus to 207, unopposed and uncorroborated by any other witness (p. 86). Errors, both great and small, abound in the chronology of emperors from Augustus to Caracalla; only when he was picking his way through the labyrinthine records of the epoch from Maximinus Thrax to Carus does he appear to have had a thread that was denied to other historians (p. 102-109). His failure to record the manner of death for any emperor after Carus is a further indication that at this point he was obliged to seek new sources. Overall, where his veracity can be tested, his score is a meagre twenty-five per cent (p. 96). This short but erudite study is completed by four appendices, the first on the causes of error (real or apparent) in Cassius Dio, the second on witnesses to the *Breviarium*, while the third is an edition with the text and the fourth a catalogue of parallel passages. The scholarship is impeccable throughout, and, since this is the kind of book in which a slight lapse in editing can make nonsense of an argument, I am glad to say that I have detected none.

Mark J. EDWARDS

Anja BUSCH, *Die Frauen der theodosianischen Dynastie. Macht und Repräsentation kaiserlicher Frauen im 5. Jahrhundert*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 256 p., 6 fig. n/b. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 237). Prix : 56 €. ISBN 978-3-515-11044-0.

Trente-deux ans après le livre essentiel de Kenneth Holum, *Theodosian Empresses. Women and Imperial Dominion in Late Antiquity*, Berkeley – Los Angeles – Londres (1982), le présent ouvrage propose une nouvelle synthèse sur les femmes de la dynastie théodosienne. Si le livre de K. Holum partait de la figure de Théodose et de ses épouses, puis livrait des mises au point sur certaines femmes de la dynastie avant d'en venir à des chapitres plus spécifiques consacrés à une approche politico-religieuse, le livre d'Anja Busch présente un caractère plus systématique qui complète indéniablement l'enquête de son prédécesseur. La présentation se fait en deux parties principales. Après une introduction de dix pages qui auraient pu mieux faire un état des recherches actuelles sur les impératrices et princesses romaines, une première section (*Die Frauen der theodosianischen Dynastie*) se concentre sur onze femmes (respectivement Ælia Flavia Flaccilla, Galla, Serena, Maria et Thermantia, Ælia Eudoxia, Galla Placidia, Ælia Pulcheria, Ælia Eudocia, Iusta Grata Honoria, Licinia Eudoxia, en dix chapitres inégaux comme l'est aussi la documentation à leur sujet). Chacun de ces chapitres présente l'essentiel de la documentation relative à ces princesses ; mais il aurait pu être utile d'ouvrir ou de clore chacun d'eux par un tableau ou une chronologie, afin de pallier les lacunes des *Römische Kaisertabelle* de D. Kienast qui s'arrêtent avec Théodose : l'occasion a été ainsi perdue de faire aussi de ce livre

prenant en compte l'ensemble des hypothèses formulées, pour aboutir à une prise de parti soigneusement argumentée. On citera en exemple le cas des v. 44-45, où l'auteur défend de façon convaincante (notamment contre les propositions d'émendation du texte) une interprétation proche de celle d'E. de Saint-Denis dans la CUF (selon laquelle Gallus se dit bel et bien à la guerre et animé d'une sotte passion pour celle-ci), et on se ralliera volontiers à l'idée selon laquelle les v. 44-45 seraient déjà une quasi-citation de Gallus, laquelle ne commencerait pas seulement au v. 46, comme une interprétation restrictive de la notice de Servius pourrait le laisser penser (l'antithèse *me/tu* ainsi que le verbe *detinet* évoquant une séparation physique plaident nettement dans le sens d'une lecture « unitaire » du passage ; quant à la prétendue contradiction entre la localisation simultanée de Gallus à la guerre et en Arcadie, c'est un argument un peu oiseux, tant il est courant, dans la poésie virgilienne, que la double logique de l'allusion intertextuelle et de la touche affective prime la pure cohérence narrative). Plus globalement, ce commentaire se signale, comme on pouvait s'y attendre au vu des travaux antérieurs de P. Gagliardi consacrés à la « traque » des traces de Gallus, par l'attention portée à la reconstitution de la poétique gallienne, à partir notamment des papyrus retrouvés en Égypte et des réécritures propriétiennes. Si j'ai parlé néanmoins d'exhaustivité sélective, c'est parce que dans tous les cas, l'auteur limite strictement ses indications à ce qui sert directement la discussion et l'éclairage du texte, sans « farcissure » inutile ni effet de gonflement artificiel (peut-être pourrait-on néanmoins lui suggérer, p. 194-195, d'ajouter *Georg.* III, 298-299 parmi les reprises de *Buc.* X, 48-49). Cela donne lieu à un commentaire véritablement complet et d'une grande densité, où tous les aspects du texte sont abordés et discutés avec concision, et qui va bien au-delà du commentaire juxtalinéaire « à l'ancienne ». Une bibliographie étoffée et bien actualisée ainsi qu'un utile *index locorum* complètent l'ensemble. On ne peut que souhaiter que cette brillante réussite impulse un mouvement (déjà ébauché, il y a maintenant assez longtemps, par la belle étude d'A. Richter sur la huitième Bucolique) tendant à doter chacune des neuf autres pièces du recueil d'un commentaire conçu suivant les mêmes principes que celui-ci.

François RIPOLL

Nina MINDT, *Martials 'epigrammatischer Kanon'*. Munich, Beck, 2013. 1 vol. 318 p. (ZETEMATA, 146). Prix : 78 €. ISBN 978-3-406-65544-9.

Le contenu de ce livre est beaucoup plus large que le laisse supposer son titre : (1) le terme « canon » est utilisé dans un sens très large (voir la p. 12 de l'Introduction) ; (2) Nina Mindt n'étudie pas seulement le rapport normatif du poète Martial avec ses précurseurs latins dans le genre épigrammatique, mais aussi son rapport normatif avec les représentants des autres genres littéraires ; (3) de plus, elle ne se limite pas aux références explicites à ces auteurs, mais étudie aussi les implications des relations intertextuelles qui existent entre Martial et tous ces auteurs. La présence des auteurs grecs dans l'œuvre de Martial a été traitée dans une publication à part (*Millennium Jahrbuch* 2013). L'objet matériel de ce livre est constitué par les *praefationes* et les épigrammes poétologiques dans lesquelles Martial se réfère à ses précurseurs d'une façon explicite ou implicite ; cet objet matériel est pour une bonne part le

même que celui du livre *Martials Dichtergedichte. Das Epigramm als Medium der poetischen Selbstreflexion*, Tübingen (2012) de Margot Neger (voir mon CR dans l'AC 83 [2014], p. 293-294). Mais l'objet formel du livre recensé ici est différent et les deux ouvrages me paraissent plus ou moins complémentaires. La présentation des épigrammes 183-196 du livre XIV, un cycle d'épigrammes appelé « cycle des livres », forme l'« Ouverture » du livre. Dans le premier chapitre, il s'agit de Cicéron et de Virgile, les auteurs classiques « par excellence » de la littérature latine. Le deuxième chapitre décrit l'omniprésence de Catulle et d'Ovide dans les épigrammes de Martial. Aux p. 139-148, nous lisons que Martial considérait les poètes Catulle, Albinovanus Pedo, Domitius Marsus et Lentulus Gaetulicus comme ses précurseurs au sens propre. Mais on retrouve aussi dans l'œuvre de Martial des traces d'Horace et des deux Sénèque, bien que ces traces soient moins fréquentes et moins frappantes (chap. III). Dans le vaste chapitre IV, qui est intitulé « Einst und Jetzt », il s'agit de Lucain et de Silius Italicus et d'une série de contemporains de Martial moins connus ; pour une partie, il s'agit même de personnages fictifs ! N. Mindt traite aussi de la « Querelle des Anciens et des Modernes » dans les épigrammes de Martial et du fait que la vie littéraire à l'époque d'Auguste fonctionne comme le point de référence des usages littéraires au temps de Martial. Le chapitre V, qui est intitulé « Strategien zur Umwertung der klassischen Bibliothek », contient les conclusions du livre : (1) les libertés que le poète Martial se permet dans la construction d'une histoire personnelle de la littérature latine ; (2) « Transformationsmodi » et « Transformationstypen » épigrammatiques et leurs effets (par le terme « Transformationsmodi » sont signifiées l'inclusion et l'exclusion d'auteurs, alors que le terme « Transformationstypen » indique des procédés comme « epigrammatische Reduktion », « epigrammatische Obszönisierung », « instrumentelle Parodie » et « epigrammatische Hyperbole ») ; (3) « Selbstkanonisierung » : Martial et ses lecteurs. Dans les chapitres I-IV, on trouve plusieurs digressions, respectivement sur la présence dans l'œuvre de Martial des historiens Tite-Live et Salluste, de l'auteur didactique Frontin, du *Corpus Priapeorum*, de Pétrone, des satires de Juvénal et de Perse, et du poète élégiaque Tibulle. Le livre se termine par une vaste bibliographie, un *index rerum* et un *index locorum* des passages discutés de Martial. La présence de Virgile, de Cicéron et des deux Sénèque bénéficie, dans le livre de N. Mindt, de plus d'attention que dans le livre de M. Neger. M. Neger et N. Mindt traitent l'une et l'autre de la présence des fables de Phèdre dans les épigrammes de Martial. Dans les épigrammes poétologiques de Martial, il s'agit (presque) toujours de la position de Martial dans le canon littéraire et de sa situation comme *pauper poeta*. Il est évident que le poète Martial, bien qu'il pratique un genre « mineur », a l'ambition d'être considéré comme un poète latin important ; il souligne régulièrement qu'il jouit déjà de son vivant d'une grande renommée, ce qui selon lui est exceptionnel. N. Mindt a conduit sa recherche d'une façon approfondie et offre une analyse très claire des procédés utilisés par Martial dans le processus de sa « Selbstkanonisierung ». Je veux attirer l'attention sur le fait que, dans son chapitre V, elle ne donne pas de résumé des conclusions que contiennent les chapitres I-IV sur la présence spécifique, dans les épigrammes de Martial, des différentes œuvres des précurseurs (on trouve ces conclusions par ex. aux p. 68-69 ; 160-161, 57, etc.). J'ai particulièrement apprécié la façon nuancée dont N. Mindt décrit comment Martial a construit Catulle comme son précurseur (voir les p. 139-140

et 160-161) et comment Martial, en se référant à des *topoi* de la poésie d'exil d'Ovide, a indiqué la précarité de sa position à l'époque de l'empereur Domitien (p. 167-174). Le livre n'est pas exempt de fautes d'impression (à la p. 217, il faut lire VI, 21, 1 au lieu de VI, 2, 1 et à la p. 257, XI, 90 au lieu de X, 90) ; à la référence Rimell (2008), telle qu'on la lit dans les notes, rien ne correspond dans la bibliographie ; je suppose qu'il s'agit de Victoria Rimell, *Martial's Rome : Empire and the Ideology of Epigram*, Cambridge, 2008.

Willy EVENEPOEL

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Les opera minora et le développement de l'historiographie taciteenne*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2014. 1 vol. 222 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 68). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-119-5 25.

O. Devillers a rassemblé ici, augmentées de quatre contributions, les communications présentées dans un atelier « Les opusculs de Tacite » qu'il avait organisé à l'occasion de la 7th Celtic Conference in Classics réunie en 2012 à l'Université de Bordeaux-Montaigne. La copieuse bibliographie qui clôt le volume (p. 201-212) met en lumière le grand nombre d'études consacrées à tel ou tel des *opera minora* et l'absence de toute entreprise synthétique. Le parti pris d'O. Devillers est donc tout à la fois judicieux et fort utile. Il en va de même de l'organisation de la matière fondée sur l'*Agricola*, la *Germanie* et le *Dialogue des orateurs*. Les treize textes réunis – mais on ne peut ici les présenter tous – sont répartis en trois sections : d'abord « Approches générales » (p. 13-70), viennent ensuite « Regards singuliers sur les *opera minora* » (p. 73-145) et enfin « Confrontations ponctuelles entre *opera minora* et *opera maiora* » (p. 149-200). La première partie s'ouvre sur un lumineux état de la question où O. Devillers définit l'objectif de l'entreprise, mesurer la continuité entre ces trois écrits d'une part, les *Histoires* et les *Annales* de l'autre, les premiers tenant lieu de « laboratoire », tandis que E. Keitel recherche comment Tacite use des détails pour mettre en œuvre l'*evidentia* à propos de trois thèmes essentiels de l'*Agricola* et des *Annales*, la conduite des sénateurs sous un mauvais empereur, la « désolation » physique et morale qui frappe Rome sous un mauvais empereur et enfin l'importance de la mémoire. Les contributeurs de la deuxième partie abordent des aspects particuliers du *Dialogue* et de l'*Agricola*, par exemple le processus de « romanisation forcée » en Bretagne, expression qui pourrait être nuancée à la lumière des travaux des historiens trop peu utilisés ici. Quant à la troisième partie, elle offre plusieurs exemples ponctuels, mais toujours intéressants, de confrontations spécifiques, plus particulièrement entre l'*Agricola* et les *Annales*. L'éditeur a pris la peine de dresser un « Index des passages cités » ce qui rend encore plus utile ce recueil d'un grand intérêt scientifique, nourri de réflexions stimulantes et bien argumentées.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Emma SCIOLI, *Dream, Fantasy, and Visual Art in Roman Elegy*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. XII-278 p., 29 ill. n./b. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 55 \$ (broché). ISBN 978-0-299-30384-6.

et 160-161) et comment Martial, en se référant à des *topoi* de la poésie d'exil d'Ovide, a indiqué la précarité de sa position à l'époque de l'empereur Domitien (p. 167-174). Le livre n'est pas exempt de fautes d'impression (à la p. 217, il faut lire VI, 21, 1 au lieu de VI, 2, 1 et à la p. 257, XI, 90 au lieu de X, 90) ; à la référence Rimell (2008), telle qu'on la lit dans les notes, rien ne correspond dans la bibliographie ; je suppose qu'il s'agit de Victoria Rimell, *Martial's Rome : Empire and the Ideology of Epigram*, Cambridge, 2008.

Willy EVENEPOEL

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Les opera minora et le développement de l'historiographie taciteenne*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2014. 1 vol. 222 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 68). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-119-5 25.

O. Devillers a rassemblé ici, augmentées de quatre contributions, les communications présentées dans un atelier « Les opuscules de Tacite » qu'il avait organisé à l'occasion de la 7th Celtic Conference in Classics réunie en 2012 à l'Université de Bordeaux-Montaigne. La copieuse bibliographie qui clôt le volume (p. 201-212) met en lumière le grand nombre d'études consacrées à tel ou tel des *opera minora* et l'absence de toute entreprise synthétique. Le parti pris d'O. Devillers est donc tout à la fois judicieux et fort utile. Il en va de même de l'organisation de la matière fondée sur l'*Agricola*, la *Germanie* et le *Dialogue des orateurs*. Les treize textes réunis – mais on ne peut ici les présenter tous – sont répartis en trois sections : d'abord « Approches générales » (p. 13-70), viennent ensuite « Regards singuliers sur les *opera minora* » (p. 73-145) et enfin « Confrontations ponctuelles entre *opera minora* et *opera maiora* » (p. 149-200). La première partie s'ouvre sur un lumineux état de la question où O. Devillers définit l'objectif de l'entreprise, mesurer la continuité entre ces trois écrits d'une part, les *Histoires* et les *Annales* de l'autre, les premiers tenant lieu de « laboratoire », tandis que E. Keitel recherche comment Tacite use des détails pour mettre en œuvre l'*evidentia* à propos de trois thèmes essentiels de l'*Agricola* et des *Annales*, la conduite des sénateurs sous un mauvais empereur, la « désolation » physique et morale qui frappe Rome sous un mauvais empereur et enfin l'importance de la mémoire. Les contributeurs de la deuxième partie abordent des aspects particuliers du *Dialogue* et de l'*Agricola*, par exemple le processus de « romanisation forcée » en Bretagne, expression qui pourrait être nuancée à la lumière des travaux des historiens trop peu utilisés ici. Quant à la troisième partie, elle offre plusieurs exemples ponctuels, mais toujours intéressants, de confrontations spécifiques, plus particulièrement entre l'*Agricola* et les *Annales*. L'éditeur a pris la peine de dresser un « Index des passages cités » ce qui rend encore plus utile ce recueil d'un grand intérêt scientifique, nourri de réflexions stimulantes et bien argumentées.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Emma SCIOLI, *Dream, Fantasy, and Visual Art in Roman Elegy*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. XII-278 p., 29 ill. n./b. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 55 \$ (broché). ISBN 978-0-299-30384-6.

Dans cet ouvrage, Emma Scioli étudie les aspects visuels des rêves relatés par les poètes élégiaques romains. Dans ce but, l'auteur offre un « close reading » de quelques descriptions de rêves dans les œuvres de Tibulle, de Properce et d'Ovide. Comme l'indique le titre du livre, l'auteur rapproche dans la mesure du possible ces textes des œuvres d'art de l'Antiquité gréco-romaine. Distinguant dans son introduction (p. 3-23) les « epiphany / message dreams » (par ex. dans l'élégie IV, 7 de Properce) et les « episode dreams », E. Scioli traite en réalité essentiellement de cette deuxième catégorie de rêves. Elle présente ensuite les études générales et spécifiques concernant les rêves dans la littérature latine avant d'offrir un aperçu résumé du contenu de son livre (p. 21-23). Le premier chapitre (p. 24-54) livre une idée des types de rêves que l'on peut trouver dans la poésie latine. L'auteur prend comme point de départ ce que Lucrèce (IV, 379-521) et Cicéron (*Academica* II (*Lucullus*), 51-52) ont écrit sur la différence entre les observations d'une personne éveillée et celles d'une personne en rêve. À partir d'Ennius et de Lucrèce, les poètes utilisent en général des formes passives du verbe *videre* (par ex. *visus est*) pour indiquer en même temps ce que le rêveur a vu et le caractère incertain de sa vision (par ex. p. 36 et 38) ; E. Scioli se montre très attentive aux nuances du vocabulaire utilisé. En fonction de son étude de descriptions de rêves, elle présente une analyse consciencieuse de la description virgilienne du bouclier d'Énée dans *Aen.* VIII (p. 39-43), et une analyse approfondie de l'élégie *Amores* III, 5 d'Ovide, une élégie très particulière consacrée à un rêve (p. 43-54). L'auteur présente ensuite (Ch. II) une analyse de Tibulle I, 5 (p. 55-89) ; cette élégie ne constituerait pas un « actual dream » mais une *phantasia*, « a dreamlike episode, a type of vision » (p. 56-57). Le poète s' imagine une vie avec Delia, toute différente de sa vie réelle. E. Scioli lui compare ensuite quelques fresques (p. 75-89). Le troisième chapitre (p. 90-133) contient une étude détaillée de l'élégie II, 26a de Properce (= II, 26, 1-20). E. Scioli insiste sur le fait que le poète / le rêveur, tout comme Tibulle dans son élégie I, 5, se trouve dans la périphérie de son rêve (p. 90). Elle met en lumière la construction heureuse de l'élégie où alternent les descriptions des scènes du rêve, le commentaire du poète et les comparaisons mythologiques. Le chapitre IV (p. 134-172) concerne l'élégie III, 3 de Properce qui décrit un rêve relatif à son initiation comme poète ; sur le mont Hélicon, il entend l'un après l'autre le dieu Apollon et dans une grotte la muse Calliope ; il reçoit l'ordre de ne pas écrire de poème épique mais de s'adonner à la poésie élégiaque. Le poète donne à la matière traditionnelle une note personnelle par la mise en scène d'un rêve et par une visualisation très forte. E. Scioli compare l'élégie de Properce avec des fresques (cf. *infra*) et avec un relief en marbre (l'apothéose d'Homère). Dans son cinquième chapitre (p. 173-216), E. Scioli étudie le rêve de Rhéa Silvia décrit par Ovide dans les *Fasti* III, 27-38 : la Vestale raconte le rêve qu'elle a eu quand elle a été violée par le dieu Mars durant son sommeil. Le rêve est symbolique et n'est pas compris par Rhéa Silvia ; il annonce la naissance de Romulus et Remus et la royauté du premier. Comme dans les chapitres précédents, E. Scioli indique les rapports avec des œuvres d'art, parmi lesquelles une fresque synoptique provenant de Pompéi, une mosaïque provenant d'Ostie et un sarcophage. L'auteur critique l'hypothèse de Hubbard selon laquelle il existe une corrélation stricte entre Properce II, 26a, 5-6 et les œuvres d'art qui représentent Hellé (p. 117-120 et 133) ; E. Scioli souligne à juste titre « the deliberate shift in emphasis » de Properce. Selon moi, il n'est pas évident que

Propertius, dans son élégie II, 26a, fasse non seulement allusion à des fresques représentant Hélios et Phrixus d'une part et Héro et Léandre d'autre part, mais aussi à des représentations d'Ariane et de Thésée (voir à la p. 124). D'autre part, je suis E. Scioli pour qui les lecteurs eux-mêmes peuvent établir des rapports supplémentaires (p. 132-133). Je pense qu'on doit localiser la *semita* dont il est question au vers *quo nova muscoso semita facta solo est* (Propertius III, 3, 26) dans une région qui est opposée à *medio... mari* (v. 24) ; à la p. 138, E. Scioli la localise sur le mont Hélicon. La comparaison régulière du texte avec les œuvres d'art constitue un des atouts de ce livre. Il est vraisemblable que Tibulle, Propertius et Ovide, en développant leurs descriptions de rêves, ainsi que leurs lecteurs, en lisant ces descriptions, pensaient à certaines fresques ou mosaïques. Mais je pense que ces poètes sont plus importants pour comprendre les œuvres d'art que l'inverse. Et j'ajouterais par ailleurs que les différences entre la poésie et les œuvres d'art résultent en partie du fait que les poètes d'une part et les peintres et les sculpteurs d'autre part mettent en œuvre des moyens techniques différents ; de plus, certaines différences sont la conséquence du fait qu'un poète comme Ovide veut prouver justement qu'un poète peut montrer à ses lecteurs plus que les peintres et les sculpteurs. Ce livre bien présenté contient 29 illustrations, malheureusement en noir et blanc, qui ne sont pas toujours très nettes (ainsi par ex. à la p. 201), alors que l'étude parle régulièrement des couleurs (par ex. p. 113 et suivantes). Signalons encore que l'entrée *color terms* de l'index devrait renvoyer aux réflexions des p. 116 et 117. En tout cas, il s'agit d'un livre solide et attrayant, qui contient beaucoup d'observations et de considérations pertinentes.

Willy EVENEPOEL

Dorota DUTSCH, Sharon L. JAMES & David KONSTAN (Ed.), *Women in Roman Republican Drama*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. 272 p. (WISCONSIN STUDIES IN CLASSICS). Prix : 55 \$ (broché). ISBN 978-0-299-30314-3.

Depuis une vingtaine d'années le théâtre à Rome, sujet longtemps négligé, fait l'objet de recherches actives nourries de textes et de commentaires nouveaux. Aussi les connaissances admises sur les conditions de production et de réception de la *palliata* sont-elles remises en cause. L'accent est particulièrement mis sur les représentations et sur les contextes sociaux, culturels, politiques et même militaires puisque les conquêtes, en faisant affluer sur le marché des milliers d'esclaves, ont renouvelé les thèmes, les acteurs et le public. Enfin, le recueil s'inscrit dans la ligne des nombreuses investigations sur le *gender* puisqu'il s'interroge sur la place des femmes sur et hors de la scène. Ce type d'interrogation n'est pas intervenu jusqu'ici dans les enquêtes sur la « romanité » du théâtre romain, applaudi par un public « romain » qui comprenait des femmes libres et des esclaves. La *fabula togata* est donc, en ce domaine, logiquement centrée sur les femmes et leurs rapports avec les hommes tels que le public les vivait au quotidien dans sa famille. On sait qu'en 240 une décision politique fait entrer le théâtre en latin aux *ludi romani* pour toucher un public peu familier du grec et pour introduire des thèmes absents du théâtre grec. Les édiles qui ont ces jeux en charge ont à cœur de satisfaire le public pour avancer dans leur *cursus honorum* sans oublier que les pièces doivent véhiculer les valeurs propres au discours social de Rome. Ce volume, qui ne prétend pas à l'exhaustivité, rassemble onze

longueurs qu'une révision attentive eût permis de supprimer, ou à tout le moins de très sérieusement réduire ; le livre y eût gagné en rigueur d'écriture, en force démonstrative. Était-il bien nécessaire aussi de consacrer tant de pages (p. 208-248) aux « protagonistes » de ces groupes statuariers, c'est-à-dire à ceux qui y étaient représentés et dont ce chapitre reprend nombre d'éléments biographiques connus, sans relation directe avec la thèse ici défendue ? Ailleurs, emporté par son sujet, M. Cesarano en arrive à parler de « l'evangelo di Augusto » et à faire du *princeps* « una sorta di messia romano » (p. 266) ; c'est aller bien loin, même si l'on ne saurait minimiser cette thématique de l'Âge d'Or au lendemain des guerres civiles. Plus surprenant : dans *CIL* XI, 3076 = *ILS* 116, pourquoi traduire *Iunoni Liviae* par « Giunone Livia » (p. 20), alors que cette dédicace commence par *Genio Augusti et Ti. Caesaris* ? Il s'agit là, de toute évidence, de la *iuno* de Livie, comme dans *CIL* VIII, 16456 (el-Lehs / Zama : *Iunoni Liviae Augusti*). Par ailleurs, je suis moins sûr que M. Cesarano (p. 208-209) du rôle joué par des effigies de César dans ces groupes statuariers ; n'étaient les deux dédicaces *Divo Iulio* et *Divo Augusto* (*CIL* X, 411-1412) d'Herculanum, apparemment parallèles et contemporaines, évoquées par l'auteur, l'image du dictateur paraît bien absente de ces ensembles ; cf. Balty, dans *César sous Auguste*, Bordeaux, 2012, p. 73-77. Quant aux deux portraits d'Auguste et de Tibère de Vienne (*Nouvel Espérandieu*, I. Vienne, Paris, 2003, n^{os} 142-143 p. 71-74, pl. 138-145), loin de ne pouvoir être rattachés à toute « collocazione originaria certa » (p. 88), ils appartiennent indiscutablement à un même relief dont E. Rosso (*L'image de l'empereur en Gaule romaine*, Paris, 2006, p. 297) a déjà montré la « tonalité clairement dynastique » et qui s'insérerait parfaitement dans la lignée de ceux étudiés par M. Cesarano aux p. 113-134 (*ara Pacis* et autres) ; il y aura lieu, désormais, de ne plus l'écarter du *corpus* de ces cycles dynastiques. Regrettons aussi la négligence qui fait que tant de titres d'ouvrages français soient estropiés dans la bibliographie. N'étaient ces imperfections, qui eussent pu être aisément corrigées, cette thèse aborde avec intelligence et un réel souci de renouveler les problématiques un dossier que d'aucuns auraient pu considérer comme momentanément clos après des travaux aussi importants que ceux de C. B. Rose (1997 ; *AC* 71 [2002], p. 501-504) et surtout D. Boschung (2002).

Jean Ch. BALTY

Dieter HERTEL, *Die Bildnisse des Tiberius*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2013. 1 vol. 21,5 x 27 cm, XXII-249 p., 11 suppléments avec 98 ill., 142 pl. avec 544 ill. n/b (DAS RÖMISCHE HERRSCHERBILD Abt. I Bd. 3). Prix : 99 €. ISBN 978-3-895000-917-4.

Vingt ans après le tome consacré à Auguste (Dietrich Boschung, vol. I.3), le dernier volume de la série du *Römische Herrscherbild*, dédié à l'iconographie de son successeur, est enfin paru. Cette remarquable entreprise de l'« Altertumswissenschaft » allemande, commencée en 1939 par Max Wegner (vol. II.4), est depuis 1983 dirigée par Klaus Fittschen, Tonio Hölscher et Paul Zanker, véritables coryphées des études en sculpture romaine depuis les années 1970. Ces derniers ont mis au point une méthodologie très stricte, basée sur une recension des répliques afin de distinguer des types iconographiques précis. On cherche alors à les dater en les liant à un événement marquant du règne, généralement à l'aide du portrait monétaire, dérivant des

mêmes prototypes, directement commandités par le *Princeps*. Dans sa préface, K. Fittschen défend avec force cette façon de faire, suite à des critiques émises ces dernières années dans les mondes anglo-saxon et scandinave. Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir en la matière, on ne peut qu'adhérer à cette évidence : avant de pouvoir se lancer dans des considérations savantes sur ces portraits impériaux, il est impératif de pouvoir disposer d'un corpus de base le plus complet possible, cataloguant toutes les répliques – et l'on comprendra que l'auteur de ce compte rendu suit la méthode défendue ici – et les illustrant, dans le meilleur des cas, au moyen de quatre à cinq vues (avec comme seul couac dans ce volume le buste d'Éphèse dont les clichés principaux sont ceux du moulage [pl. 1-2]). L'auteur de ce 13^e volume du *Herrscherbild* est Dieter Hertel, qui avait défendu une dissertation sur un sujet connexe en 1978 (*Untersuchungen zur Stil und Chronologie des Kaiser- und Prinzenporträts von Augustus bis Claudius*, Bonn, 1982), suivi immédiatement d'une étude sur l'iconographie de Caligula dans la Péninsule ibérique. Dès ce moment, il commença à cataloguer les répliques des portraits de Tibère, au départ en Espagne. Trente ans plus tard, voici donc le résultat de ses recherches. Un catalogue de pas moins de 137 représentations de l'empereur en marbre et en bronze, 42 dans les arts mineurs (des camées aux phalères en verre en passant par des objets aussi iconiques que l'« Épée de Tibère » du British Museum ou le gobelet en argent du Trésor de Boscoreale), huit à l'identification incertaine, huit modernes (ce qui est peu), vingt-six faussement identifiés à Tibère, ainsi que neuf ensembles de représentations en tant que pharaon sur les reliefs des temples égyptiens. Toutes ces œuvres font l'objet d'une notice de catalogue détaillée avec références bibliographiques complètes, analyse, renvoi aux pages de l'ouvrage dans lesquelles elles sont traitées, ainsi qu'aux planches photographiques (classées par type) et à l'éventuel dessin typologique. Le tout est complété par un index général, un index par musées et un index par lieu de découverte ou d'acquisition. Le travail d'édition a dû s'avérer titanesque et le lecteur en sera extrêmement reconnaissant aux éditeurs, car il rend cet ouvrage parfois touffu d'une utilisation somme toute aisée. Le corps du texte comprend les études typologiques, l'étude des portraits dans les arts mineurs, un chapitre sur la chronologie des types iconographiques, puis sur la distribution géographique des portraits, sur « le rôle de groupes particuliers ou de séries de répliques à l'intérieur des types », sur les portraits retaillés, sur les « éléments porteurs de signification des portraits de Tibère » et enfin sur ces portraits et leur lien avec la réalité. Certaines conclusions ne manquent pas d'intérêt, comme le fait que le port des couronnes sur les portraits en ronde bosse soit limité à la *corona civica* et, apparemment, uniquement de manière posthume. Sans vouloir m'appesantir sur des questions de typologie, résumons brièvement que D. Hertel reconnaît trois « groupes » de portraits de Tibère. Le premier comprend les types « Éphèse », « Bâle » et « Copenhague 623 [type de l'adoption] », le second les types « Berlin – Naples – Sorrente » et « Chiaramonti » et le troisième le seul type « Copenhague 624 ». Six types iconographiques donc, dont les trois premiers datent d'avant son ascension au trône. On s'étonnera cependant que l'auteur, pourtant par moment pointilliste, n'élabore rien sur la problématique des « Typenklitterungen » (pas repris dans l'index), pourtant présent sur certaines de ces pièces comme la tête du groupe de Jesi, combinant un type Chiaramonti avec l'arrière d'un type NCG 624. Un autre petit regret aussi : autant l'auteur a-t-il finement analysé ses mèches, on ne sent

cependant aucune empathie avec les œuvres mêmes, leur auteur ou même leur matière. Pourtant, nombre d'entre elles sont de véritables chefs-d'œuvre de sculpture, réalisées dans un marbre de qualité exceptionnelle. Et si D. Hertel en compare minutieusement le travail, et ce même avec les portraits d'autres membres de la dynastie, ce n'est que dans le seul but de les dater plus précisément. Les différences de traditions de sculpture, de pratiques d'atelier, géographiques ou autres, ne sont pas abordées. L'ouvrage est extrêmement riche, foisonnant, reflétant les longues recherches de l'auteur. Il met à la disposition des chercheurs un matériel considérable que l'on n'a sans doute pas fini d'interroger. Longue vie au *Herrscherbild* ! Cécile EVERS

Molly M. LINDNER, *Portraits of the Vestal Virgins, Priestesses of Ancient Rome*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2015. 1 vol. xxii-291 p., 87 fig. Prix : 95 \$. ISBN 978-0-472-11895-3.

En moins de dix ans, voici que paraît, après M. C. Martini, *Le vestali. Un sacerdozio funzionale al « cosmo » romano* (Bruxelles, 2004), N. Mekacher, *Die vestalischen Jungfrauen in der römischen Kaiserzeit* (Wiesbaden, 2006) et R. L. Wildfang, *Rome's Vestal Virgins. A Study of Rome's Vestal Priestesses in the Late Republic and Early Empire* (2006), un quatrième volume sur le sujet. C'est que les travaux d'E. B. van Deman sur les statues des Vestales (1908) et l'*atrium Vestae* (1909), publiés peu après la fouille de R. Lanciani (1883), voire l'article de H. Jucker sur le buste des Offices (1961), commençaient à dater et que l'ensemble de la documentation n'avait pas été repris systématiquement depuis lors. M. L. Lindner y avait consacré sa thèse (PhD de l'Université de Michigan) en 1996 (*The Vestal Virgins and their Imperial Patrons: Sculptures and Inscriptions from the Atrium Vestae in the Roman Forum*), mais cette thèse était demeurée inédite (microfilmée, elle existe cependant dans certaines bibliothèques ; *non uidi*). La parution simultanée des deux livres de N. Mekacher et R. L. Wildfang lui a quelque peu « coupé l'herbe sous les pieds ». Le volume publié aujourd'hui a dû tenir compte de ces deux devanciers, tant pour ce qui est de l'établissement du catalogue des représentations figurées de Vestales et son commentaire qu'en ce qui concerne nombre d'aspects de cet important collège religieux de la Rome antique. Aux 13 (N. Mekacher) ou 14 portraits (Kl. Fittschen) jusqu'ici retenus comme figurant une Vestale, M. Lindner joint une tête de Copenhague dont V. Poulsen faisait déjà une Vestale, mais que certains détails de la coiffure et surtout le matériau utilisé (travertin) ont jusqu'ici conduit à rejeter – ce qui est sans doute préférable ; on l'imagine bien mal, en effet, parmi les autres portraits qui, tous, ont été réalisés en marbre et sont souvent de grande qualité –, et une tête, voire une statue, de l'ancienne collection Giustiniani, très fragmentaire et aujourd'hui perdue, qu'il est également plus prudent de laisser de côté. C'est l'emplacement de ces statues dans la cour et les salles de l'édifice du Forum, leur typologie et leur relation avec l'iconographie des impératrices qui intéresse au premier chef M. Lindner. Au plan de l'iconographie des types statuaires, on mettra au crédit de l'auteur d'avoir identifié l'attitude des statues n^{os} 3, 7 et 13 comme des Vestales jetant de l'encens sur la flamme d'un autel ; les parallèles proposés emportent indiscutablement l'adhésion. On le suivra aussi très vraisemblablement dans son identification d'une statue

moteurs principaux de cette croissance sont : d'une part, l'établissement de règles justes par les institutions politiques qui encouragent l'investissement dans le capital humain et qui réduisent les coûts de transaction et, d'autre part, la compétition entre les individus et les États qui mène à une innovation institutionnelle et technologique continue et motive une coopération rationnelle. Les quatre chapitres suivants retracent l'histoire socio-économique grecque, depuis le VII^e s. jusqu'à la montée de la puissance macédonienne. Afin de tester les hypothèses explicitées dans la section précédente, l'auteur se focalise notamment sur quelques cités influentes au succès économique indéniable comme Athènes, Sparte et Syracuse et met en exergue leurs différences et leurs similarités. Il apparaît clairement que la démocratie, contrairement aux régimes oligarchiques ou monarchiques, a favorisé l'expansion économique des cités. Les concepts de spécialisation, d'innovation et de « destruction créative » par laquelle l'innovation fait disparaître d'anciennes techniques, d'anciennes formes d'organisation sociale ou d'autres cités moins novatrices sont inscrits en filigrane dans ce développement historique. Le dixième chapitre montre comment les produits de la spécialisation grecque tels que l'expertise dans l'organisation militaire et l'administration financière ont été repris par les dirigeants d'États situés aux franges du monde grec et utilisés par la Macédoine pour mettre un terme à l'ère des cités indépendantes. Le chapitre conclusif explique que la fin de l'indépendance des cités n'a pas été marquée par la fin soudaine de l'efflorescence grecque. Dans un paysage politique radicalement remodelé, le modèle économique et démocratique de la Grèce classique s'est révélé particulièrement persistant, car les cités ont conservé une certaine autonomie à l'égard des dynastes et des rois hellénistiques. Le livre comprend également deux appendices. Le premier liste la population, la taille et la renommée des différentes régions qui composent le monde grec archaïque et classique. Le second explique les relations particulières de l'époque hellénistique entre rois, cités démocratiques et élites sur le mode du jeu. En conclusion, ce livre riche et extrêmement bien construit met en lumière les interrelations causales entre les développements économique et politique des cités grecques, expliquant leurs particularités, leur succès et leur fin. Il constitue tant une introduction historique qu'une étude approfondie du système socio-économique de la Grèce antique.

Isabelle ALGRAIN

Grégory BONNIN & Enora LE QUÉRÉ (Ed.), *Pouvoirs, îles et mer. Formes et modalités de l'hégémonie dans les Cyclades antiques (VII^e s. a.C. – III^e s. p.C.)*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 379 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 64). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-109-6.

Le présent ouvrage rassemble le texte de vingt communications présentées lors d'une rencontre internationale organisée à Bordeaux en juin 2012 : il s'agissait alors de faire le point sur les différentes formes de domination exercées sur les Cyclades durant l'Antiquité, ainsi que sur leurs formes d'expression dans les domaines politique, économique, militaire, institutionnel, religieux, juridique, culturel et artistique, en tenant compte des époques, des îles concernées ainsi que de la nature des différents pouvoirs. Les éditeurs précisent encore que « cet ouvrage s'inscrit dans cette tradition des études cycladiques, faisant sien le choix de comprendre les Cyclades comme un

ensemble, sans pour autant nier toute spécificité au cas particulier » (p. 14). Chapeautées par une introduction de G. Bonnin et E. Le Quéré retraçant l'évolution des études cycladiques et dressant un bilan bibliographique, les communications de ce recueil sont réparties en trois sections. La première s'intitule « D'une domination à l'autre : formes, résistance et acceptation » ; elle privilégie une approche chronologique afin de permettre une comparaison plus aisée de la nature des différentes dominations exercées sur les îles. Ainsi, A. Deramaix s'intéresse à la nature de la domination samienne sur les Cyclades durant le VI^e s. (plus précisément entre le début des années 530 et 525) : selon lui, Polycrate mettait en œuvre des pratiques qui, même si elles relevaient encore très largement de la piraterie, ne lui en avaient pas moins permis d'exercer un contrôle réel sur l'espace égéen et cycladique. Fr. Prost étudie, lui, les tentatives des Naxiens et des Pariens d'imposer leur hégémonie aux îles voisines, antagonisme qui se matérialisa dans plusieurs offrandes déposées au sein de sanctuaires cycladiques. Selon lui toutefois, la mer n'aurait pas joué un rôle prépondérant dans les affrontements entre ces deux puissances. G. Bonnin s'intéresse ensuite à la domination athénienne ; il soutient la thèse que les Insulaires auraient en partie accepté (l'auteur préfère en effet parler à ce propos de « choix » plutôt que de « résignation ») la domination athénienne afin de tirer au mieux profit de ce qu'il dénomme la *Pax Atheniensis*. Il conclut également que, dans le cas des Cyclades, les deux moments de la domination athénienne présentent de nombreuses similitudes dans la manière dont Athènes a cherché à asseoir son emprise. B. Rutishauser étudie, pour sa part, les relations diplomatiques entre Athènes et les Insulaires à partir des dédicaces de couronnes d'or au Conseil et au Peuple des Athéniens durant le IV^e s. Chr. Pébarthe interroge ensuite la notion d'impérialisme en établissant un parallèle entre les agissements d'Athènes au V^e s. et la politique des Lagides au III^e s. (en repartant, tout en la nuanciant, de l'analyse qu'en avait proposée Éd. Will) ; il insiste notamment sur l'importance de la dimension politique de ces thalassocraties. N. Petrochilos dresse ensuite un aperçu complet des luttes d'influence auxquelles se livrèrent les différentes puissances de l'époque hellénistique pour le contrôle de l'île d'Andros, endroit stratégique situé entre la Grèce et l'Asie Mineure ; il en conclut que l'île connut pas moins de quinze maîtres différents en l'espace de 180 ans. La communication de N. Badoud, consacrée à la période de domination rhodienne sur les Cyclades (où il revient notamment sur l'histoire des Ligues des Nésiôtes), clôt cette première partie. La seconde partie est principalement dévolue aux stratégies d'autoreprésentation des puissances hégémoniques, mais tente également de déterminer comment les insulaires ont réussi à se forger leur propre identité face à ces puissances. Délos, lieu d'affichage privilégié de ces différents acteurs, figure à de nombreuses reprises au centre des considérations. Ainsi, V. Barlou reprend le dossier de la fameuse Terrasse des Lions et propose d'en abaisser la date jusque dans le premier quart du V^e s. (mais R. Étienne [p. 332] doute cependant du bien-fondé de cette hypothèse). Fr. Herbin s'intéresse quant à lui aux stratégies d'affichage, toujours à Délos, des divers acteurs politiques locaux, régionaux et des dynastes hellénistiques durant la période de l'Indépendance (314-167) ; il met ainsi en lumière plusieurs stratégies : occlusion des monuments des concurrents, occupation des emplacements les plus en vue (base de Ptolémée III, monument de Philétairos), magnificence et ostentation (Portique d'Antigone, base des *Progonoi*). N. Badoud et Fr. Herbin tirent quant à eux parti du contexte géopolitique

de l'Égée hellénistique pour proposer de dater du deuxième ou troisième quart du III^e s. le monument d'Agathostratos de Rhodes. En dehors de Délos, J. Tully étudie le *temenos* d'Artémidore (dont il propose d'abaisser la date de construction à la fin du III^e s. – début du II^e s.) qu'il considère comme un élément constitutif important de l'identité des habitants de Théra, ainsi qu'un révélateur de la façon dont ces derniers concevaient leurs relations avec les puissances du monde hellénistique. I. L. Gaitanou tente de mesurer ensuite la pénétration de l'influence romaine à Paros et à Sikinos à travers l'étude des monuments funéraires. Enfin, E. Le Quéré aborde, à travers l'étude des monnaies locales de Mélos, la question de la construction d'identités culturelles et politiques dans les Cyclades à l'époque romaine. Elle revient notamment sur la signification des « pseudo-autonomes » : elles ne représenteraient pas, selon elle, une manifestation d'indépendance par rapport à Rome, mais étaient plutôt un moyen, pour les Méliens, de revendiquer ouvertement une identité « hellénique ». La troisième et dernière partie propose une approche diachronique des interactions culturelles et économiques entre les insulaires et les puissances hégémoniques. Z. Papadopoulou revient ainsi sur l'*Hymne homérique à Apollon* qui met en scène les deux aspects – délien et pythique – de cette divinité ; ce poème aurait été composé, selon elle, dans l'entourage des Pisistratides, afin d'appuyer la propagande ionienne visant à établir Athènes comme la métropole des Ioniens. Chr. Constantakopoulou revient sur les récits de colonisation d'Amorgos par les Samiens impliquant le poète Sémonide : il s'agirait d'une fiction créée au III^e s. afin de justifier l'expansion samienne à Minoa, et où l'on tente de rapprocher la figure de Sémonide de celle d'Archiloque impliqué, lui, dans la colonisation parienne de Thasos. N. Trippé étudie ensuite les alphabets archaïques utilisés dans l'espace cycladique pour mettre en évidence des influences extérieures et des dynamiques de contact au sein de l'archipel. J. des Courtils se penche ensuite sur l'influence exercée par Paros sur sa colonie Thasos en matière d'architecture, mettant ainsi en évidence des liens vivants et durables entre les deux cités. Au terme de l'analyse de plusieurs catégories de céramiques exhumées sur les îles, J.-S. Gros conclut, quant à lui, à l'absence de relation directe entre hégémonie politique et circulation de la céramique. A. Carrara reprend l'analyse du décret par lequel Athènes, dans le cadre de la seconde Ligue maritime, avait voulu réguler l'exportation de l'ocre de Kéos (IG II² 1128). Selon elle, il ne s'agirait pas d'une simple manifestation de la puissance athénienne, mais d'une décision dictée avant tout par des impératifs économiques. Enfin, sur base d'une étude prosopographique, S. Zoumbaki analyse le rôle des commerçants romains et italiotes dans l'Archipel, insistant sur le profit qu'ils pouvaient tirer de l'exploitation des ressources naturelles des îles ainsi que des routes maritimes qui passaient par elles. Étant donné la richesse et la diversité des contributions qui le constituent, ainsi que l'aspect novateur de bien des propositions qui s'y trouvent formulées, gageons que le présent recueil s'imposera rapidement et durablement comme une référence incontournable dans le domaine des études cycladiques.

Christophe FLAMENT

nécessairement ses habitudes indigènes, mais bien plutôt les insignes de son nouveau statut. Deux processus culturels avec des dynamiques propres sont à l'œuvre de part et d'autre du fleuve-frontière qui, dans cet espace circonscrit, doit s'analyser plus en termes de perméabilités qu'en forme de limites. Georges RAEPSAET

Enora LE QUÉRÉ, *Les Cyclades sous l'Empire romain. Histoire d'une renaissance*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol. 455 p., ill. n.b. Prix : 23 €. ISBN 978-2-7555-4045-5.

En analysant la vie des sociétés des Cyclades sous l'hégémonie romaine et en tentant d'en interpréter le rôle historique, le présent ouvrage s'inscrit à la fois dans le renouveau de la recherche sur la Grèce romaine et dans la tradition des études cycladiques initiée, entre autres, par Patrice Brun, qui tente de comprendre les Cyclades comme un ensemble, sans pour autant nier toute spécificité au cas particulier. L'objectif principal d'Enora Le Quéré est peut-être cependant moins d'étudier ces sociétés pour elles-mêmes que leur adaptation à l'organisation romaine à travers leurs traditions urbanistiques, économiques, sociales et culturelles. L'aire géographique concernée par cette enquête correspond aux Cyclades dans l'acception moderne de cette appellation, tandis que la période prise en compte s'étend, elle, du I^{er} s. aCn au III^e s. pCn. L'étude d'E. Le Quéré se divise en quatre parties. La première esquisse une histoire politique et administrative des Cyclades sous l'autorité romaine. Du point de vue de l'organisation géographique, l'auteur souligne que ces îles ne furent jamais toutes intégrées au sein d'une même province avant les réformes de Dioclétien. À travers l'étude du fonctionnement de la fiscalité romaine, des frappes monétaires locales, ainsi que des manifestations du culte impérial, elle parvient toutefois à démontrer que l'espace cycladique n'en était pas pour autant dépourvu de cohérence. En effet, le découpage fiscal des provinces opéré par l'administration impériale (notamment pour la perception de la *vicesima hereditatium*) avait fait des Cyclades un ensemble homogène (cf. notamment p. 76-77 pour une analyse de la fameuse remarque de Festus à propos de la création par Vespasien d'une « province des îles »), tandis que le système monétaire fondé sur le denier (où l'auteur s'attaque notamment à la difficile question de la transition de la drachme au denier en Grèce) ainsi que le culte impérial furent tout autant des instruments au service du pouvoir romain que des moyens d'affirmer l'autorité de l'empereur. Selon E. Le Quéré, ces différents aspects permirent de définir, en négatif, un espace cycladique totalement intégré à l'Empire. La deuxième partie est dédiée à l'évolution des paysages urbains, ainsi qu'aux monuments publics financés pour la plupart par des évergètes, analyse à travers laquelle E. Le Quéré propose d'éprouver les notions de « ruine », de « déclin », de « crise » et de « renaissance » très souvent associées à la situation des Cyclades à l'époque romaine. Délos y fait l'objet d'une étude attentive où l'on tente de relativiser le déclin supposé de l'île à l'époque impériale : l'auteur constate, en effet, un indéniable renouveau architectural au II^e s. pCn suivi d'une véritable renaissance à partir de la fin du III^e s. En ce qui concerne les autres îles, E. Le Quéré retrace l'évolution suivante : un net ralentissement des activités dans la seconde moitié du I^{er} s. aCn, des travaux visant à parer au plus pressé (entretien ou réparation des bâtiments existants) au siècle

suivant, la construction de nouveaux édifices et l'embellissement de ceux qui existaient déjà au II^e s. L'analyse révèle également que les formes adoptées par les monuments cycladiques ne sont pas de simples imitations des modèles romains mais qu'elles traduisent, au contraire, des initiatives locales où la conciliation et l'adaptation sont les maîtres mots. En ce domaine, l'auteur préfère dès lors parler d'« adaptation », plutôt que de « romanisation » ou « d'acculturation ». La troisième partie se penche sur l'évolution des institutions civiques et des sociétés insulaires. D'un point de vue démographique, E. Le Quéré conclut qu'il est impossible de confirmer ou d'infirmer l'image d'une baisse démographique généralisée que renvoient nos sources pour cette période ; il semble en tout cas que les Cyclades attirent alors peu d'étrangers. Concernant la vie politique, on y constate le même phénomène d'« oligarchisation » du régime politique et d'« aristocratisation » des communautés que dans le reste du monde grec. Cela se traduit concrètement par une simplification du système des magistratures et des liturgies, ainsi que par la réduction drastique du nombre d'individus composant les corps de magistrats (le plus souvent issus de quelques familles de notables seulement), où se met par ailleurs en place une hiérarchisation stricte. Parmi les évolutions les plus remarquables, E. Le Quéré relève que les bouleutes formeront une « classe sociale » distincte dans la seconde moitié du II^e s. pCn, tandis que les femmes exerceront alors des magistratures et des prêtrises jusque-là réservées aux hommes. Selon elle, l'accroissement du pouvoir des notables sur les îles se fit par le biais de l'évergétisme qui leur permettait de conserver durablement la mainmise sur les affaires de la cité. Pour les notables qui briguaient une carrière internationale néanmoins, le cadre des Cyclades devenait rapidement trop étroit ; un passage par Éphèse, notamment, se révélait pratiquement indispensable. Dans un premier temps, les îles ont pu largement bénéficier de la réussite de leurs élites à l'étranger, notamment par le biais d'actes d'évergétisme ; à terme cependant, le phénomène aurait provoqué une véritable « fuite des riches » qui fut extrêmement préjudiciable à l'économie des Cyclades. La dernière partie tente de dresser un tableau des économies insulaires dans le cadre des réseaux d'échanges méditerranéens – en insistant sur la disparité des situations d'une île à l'autre – afin de déterminer si le concept de « région » peut ou non s'appliquer à l'espace cycladique pour l'époque impériale. Plusieurs études de cas (Paros et Mélos principalement) invitent à conclure par la négative. E. Le Quéré estime en effet que l'économie des Cyclades relevait d'un modèle de type « impérial » où tout était déterminé par la participation des îles à un système global – c'est-à-dire méditerranéen – et non plus seulement local ou régional (bien que des relations économiques ou commerciales aient pu subsister à petite échelle entre les différentes îles). L'auteur n'hésite pas à ce propos à parler d'« impérialisme économique », phénomène à l'origine, selon elle, de la spécialisation de certaines îles dans une production exclusivement destinée au commerce à grande échelle (marbre de Paros vers Rome, l'alun de Mélos à destination des grands centres commerciaux d'Occident et d'Orient), ainsi que, sur place, de la concentration des terres et de la mise en place d'un système fondé sur la grande propriété. L'ouvrage comporte plusieurs annexes : un choix de sept inscriptions traduites, un catalogue de 110 monnaies « provinciales » cycladiques et les *stemmata* de plusieurs familles de notables insulaires. Il se termine par une abondante bibliographie et de nombreux index. Le travail d'E. Le Quéré vient donc magistralement combler un vide

historiographique car les Cyclades romaines n'avaient jusqu'alors guère été étudiées (à l'exception du récent volume de la *Tabula Imperii Romani. J. 3-Smyrna. I : Aegean Islands* ; cf. AC 83 [2014], p. 569-570), et remet en cause la vision de Cyclades de tout temps « délo-centrées ». Étant donné le nombre d'aspects traités et le caractère novateur de ses recherches, on conçoit sans peine que l'ouvrage d'Enora Le Quéré fasse désormais partie des références essentielles dans le domaine des études cycladiques.

Christophe FLAMENT

Tønnes BEKKER-NIELSEN (Ed.), *Space, Place and Identity in Northern Anatolia*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 272 p., 60 fig. n/b et coul., tableaux et cartes. (GEOGRAPHICA HISTORICA, 29). Prix : 49 €. ISBN 978-3-515-19748-8.

Ce volume réunit les actes d'un colloque organisé en octobre 2012 par la Syddansk Universitet à Kolding. Saluons, tout d'abord, la parution rapide de ce recueil, moins de deux ans après la tenue de la conférence. Les participants au colloque se sont efforcés de répondre à la thématique annoncée par l'intitulé. De plusieurs points de vue, la zone septentrionale de l'Anatolie située à l'est de la Bithynie, laquelle est manifestement plus fréquentée par les archéologues et les épigraphistes, fait figure de Cendrillon de l'archéologie anatolienne. Notons toutefois l'intérêt accru manifesté depuis quelques années à l'égard de Sinope et du royaume du Pont (voir, à titre d'exemple, les actes de colloques édités par J. M. Højte, *Mithridates VI and the Pontic Kingdom*, Aarhus, 2009 et par D. Kassab Tezgör, *Sinope: The Results of Fifteen Years of Research*, Leyde – Boston, 2012). Ce volume est donc tout à fait bienvenu. Comme le montre l'éditeur dans son introduction (p. 13-20), les articles du recueil traitent soit d'espaces plus larges, avec quelques essais de définition en termes de géographie antique, soit de microrégions, voire de cités et de leur territoire. En réalité, les contributions sont de valeur inégale, quelques-unes se limitant à dresser des *Forschungsberichte*, d'ailleurs équilibrés et éclairants, sans réelles nouveautés : il en est ainsi de Brian C. McGing, *Iranian Kings in Greek Dress? Cultural Identity in the Mithradatid Kingdom of Pontos* (p. 21-37, une version revue d'un article paru en russe dans *Vestnik drevnej istorii* [1998/3], p. 97-112) ; Eckart Olshausen, *Pontos: Profile of a Landscape* (p. 39-48) ; Louise Revell, *Urbanism and Imperialism: Living an Urban Ideal* (p. 87-97) et Arjan Zuiderhoek, *Controlling Urban Public Space in Roman Asia Minor* (p. 99-108). Les études de numismatique étaient bien entendu indispensables car, à défaut de fouilles archéologiques de plus large portée, les monnaies frappées par les villes de Paphlagonie et du Pont ont toujours constitué, à côté des inscriptions recueillies majoritairement au gré du hasard, une source de choix. Elles sont représentées dans le volume par Vera Sauer, *Urban Space: The Evidence of Coins* (p. 109-124), et Julie Dalaison, *Civic Pride and Local Identities: the Pontic Cities and Their Coinage in the Roman Period* (p. 125-155), avec de riches illustrations et, pour la dernière des deux contributions, de fort utiles tableaux. Strabon, originaire d'Amaseia, qui ne pouvait manquer, lui non plus, à l'appel, est traité par Jesper Majbom Madsen, *An Insider's View: Strabo of Amaseia on Pompey's Pontic Cities* (p. 75-86). Les autres contributions présentent des études de cas : Tønnes Bekker-Nielsen, *To Be or not to Be a Paphlagonian? A Question of Identity* (p. 63-74),

rapprochements entre textes d'époques différentes et à faire apparaître les convergences de sens. Cette poétique du mythe aligne en effet sans hiérarchie tous les faits mythiques et met ainsi en évidence les similitudes, compare les différentes versions d'un mythe (par exemple, pour « Farine et craie », au chapitre 1) et en fait un tissu compréhensible et cohérent. Certes, on a parfois l'impression d'une sollicitation un peu excessive des textes et beaucoup d'hypothèses, séduisantes, sont indémontrables (par exemple, p. 45, quand les auteurs pensent que l'image des abeilles naissant des entrailles d'un bovin sacrifié, au livre IV des *Géorgiques* est une métaphore bien calculée, qui annonce la fondation de Byrsa au livre I de l'*Énéide*, qui le suit immédiatement). Et il reste tout aussi délicat de dire comment les Anciens percevaient vraiment le mythe, et si tous ces sens, si habilement révélés par les auteurs, leur étaient encore connus. Dédiées à Marcel Detienne, ces études très stimulantes ouvrent des pistes riches d'informations, où chaque spécialiste de mythologie trouvera de quoi nourrir sa réflexion.

Isabelle TASSIGNON

Stéphanie PAUL, *Cultes et sanctuaires de l'île de Cos*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2013. 1 vol. 442 p., 12 fig. n/b, 2 cartes (KERNOS, SUPPLÉMENT 28). Prix : 40 €. ISBN 978-2-8756-2029-3.

Stéphanie Paul publie une monographie issue de sa thèse de doctorat soutenue en 2011 et consacrée aux cultes de l'île de Cos à l'époque hellénistique. L'ouvrage, appuyé sur une abondante bibliographie, offre une synthèse très complète sur la vie religieuse de l'île après le synécisme de 366 qui voit l'unification des communautés de l'île en une seule citée (p. 19). L'étude peut s'appuyer sur des sources normatives exceptionnellement riches : les nombreuses inscriptions portant sur des règlements religieux et ventes de prêtrises permettent de dresser un tableau assez précis de l'organisation de certains cultes. La documentation épigraphique, soigneusement citée et traduite, est ainsi placée au cœur de l'ouvrage. Les nombreuses publications de nouveaux textes rendaient nécessaires une actualisation et une révision des analyses de S. Sherwin-White, auteur de la dernière grande synthèse sur la question (1978). Si la première partie peut paraître trop purement descriptive, en ce qu'elle établit la liste des cultes attestés à Cos à l'époque hellénistique, elle constitue un socle indispensable aux analyses des deuxième et troisième parties. Elle montre en outre déjà que de nombreux cultes traditionnellement considérés comme des cultes archaïques restaurés à l'époque romaine sont bien attestés à l'époque hellénistique, comme par exemple Héra Argeia Heleia Basileia (p. 59-60). Elle présente également des hypothèses convaincantes sur le contexte de développement de certaines divinités : ainsi, le culte d'Homonoia, quoique probablement instauré en contexte de résolution de crise, est pratiqué régulièrement et non uniquement de manière ponctuelle en cas de tension dans la communauté politique (p. 150). L'approche géographique adoptée dans un deuxième temps permet de mettre en lumière les lieux centraux de la vie religieuse de Cos, en commençant par le plus célèbre d'entre eux, l'Asclépiéon. En l'absence de nouveaux documents décisifs, l'origine du culte d'Asclépios ne peut être déterminée avec certitude (p. 175). Il est en revanche certain que l'Asclépiéon, qui occupe une place de plus en plus centrale au cours du temps dans l'image que la cité renvoie à

l'extérieur, se développe quelques décennies après le synécisme de 366, et qu'il comprend un panthéon « familial » : Apollon bien sûr, mais aussi Épionè, Hygie, et les fils d'Asclépios Machaon et Podaleiros (p. 183). St. Paul s'intéresse ensuite aux cultes des dèmes, en commençant par ceux de Halasarna et Isthmos, sans négliger les dèmes moins documentés. Ce sont, à mon sens, les chapitres les plus remarquables de l'ouvrage, car ils rendent compte, avec toute la prudence nécessaire, de la richesse et de la diversité des cultes de dèmes et dressent un tableau concret de l'imbrication de ces cultes dans la vie civique – cf. notamment l'analyse du calendrier des sacrifices d'Halasarna (*IG* XII 4, 358). Des configurations originales apparaissent ainsi dans les dèmes, comme par exemple la triade Asclépios-Hygie-Homonoia à Isthmos, l'association d'Héraclès à Apollon à Halasarna ou encore l'usage de l'épiclèse Sminthios pour Dionysos à Phyxa (p. 241). Enfin, la troisième partie, intitulée « interpréter le polythéisme », est consacrée à la synthèse des éléments précédemment présentés et s'organise autour de deux grandes questions : les configurations panthéoniques d'abord, les questions sacrificielles ensuite. Malgré les critiques dont cette méthode a fait l'objet, l'auteur se réclame de l'héritage des grands fondateurs de l'analyse des panthéons en termes de champs d'action / mode d'action et s'appuie sur les notions théoriques élaborées par J.-P. Vernant, G. Dumézil et M. Detienne. Elle souligne avec une prudence bienvenue la difficulté de trouver dans ce cadre théorique une place pour Apollon (p. 263). Mais l'ensemble de l'analyse, constamment appuyée sur une analyse serrée des sources et sur des comparaisons avec d'autres cités, montre l'efficacité de ce cadre de réflexion. Ainsi, la place centrale de Zeus Polieus, entouré de divinités féminines au premier rang desquelles figure bien entendu Athéna Polias, doit être reliée au synécisme et s'explique avant tout par son caractère fédérateur. Sans lister ici toutes les configurations panthéoniques évoquées par St. Paul, soulignons la finesse des réflexions relatives aux notions de divinité tutélaire et de divinité poliade. Si, à l'époque romaine, Asclépios apparaît comme le dieu principal et tutélaire de l'île, c'est bien Zeus qui joue ce rôle à l'époque hellénistique. Cela constitue une originalité, car la plupart du temps, c'est Athéna Polias qui, dans le couple père / fille, est en position centrale comme divinité tutélaire. À Cos, autour de Zeus Polieus et du couple Zeus Polieus / Athéna Polias, gravitent de nombreux autres couples divins, tels que Zeus Alseios / Athéna Alseia ou encore Zeus Machaneus / Athéna Machanis (p. 320-321). En conclusion de son analyse des configurations panthéoniques, St. Paul conclut de façon très convaincante qu'aucun des champs d'action distingués « ne peut être complètement dissocié » du champ politique (p. 325) : « chacun relève toujours, de près ou de loin, de la cité » – qu'il s'agisse du gymnase, du domaine matrimonial ou de la navigation. Elle insiste également sur le caractère dynamique, évolutif et interactionnel de ces configurations : ainsi, Asclépios ne s'impose qu'à l'époque romaine comme divinité centrale, et surtout en raison de son rayonnement extérieur. Enfin, la question des sacrifices fait l'objet d'un dernier long chapitre dans lequel les analyses de détail de certains documents fondamentaux permettent de nuancer et d'enrichir les visions trop générales et abstraites de la pratique sacrificielle. Par exemple, dans le contexte de Cos, le sacrifice de bêtes pleines ne peut s'expliquer par un caractère « chthonien » – notion sur laquelle l'auteur émet en outre des réserves : il intervient dans des cultes politiques et non agraires. En conclusion, St. Paul insiste sur la nécessité de prendre en compte à la fois le destinataire du sacrifice et la logique

rituelle : le profil de la divinité ne peut être négligé au profit d'une analyse reposant sur l'action rituelle isolée de son contexte. L'approche thématique des sacrifices, fréquente dans l'historiographie, risque de détacher les pratiques du contexte politique et historique et de créer des catégories générales peu opérantes. Dans sa conclusion générale, St. Paul montre ainsi que c'est la cité qui est au centre de cette organisation religieuse et que rien dans la documentation épigraphique en particulier ne permet de parler de déclin de la religion civique à l'époque hellénistique ou d'individualisation de la pratique religieuse. Le modèle de la « *polis religion* », tel qu'il a été exposé de façon synthétique par C. Sourvinou-Inwood, fonctionne parfaitement pour cette période. Si les sources essentiellement normatives et publiques ne peuvent par définition nous renseigner sur la religion privée, elles constituent une preuve irréfutable de la vitalité et du dynamisme de la vie religieuse publique de la cité de Cos. Cet ouvrage a ainsi le grand mérite d'offrir une étude de cas complète et concrète sur la vie religieuse d'époque hellénistique, trop longtemps analysée sous l'angle de la crise et du déclin.

Gabrielle FRIJA

Corinne BONNET, *Les enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*. Paris, De Boccard, 2015. 1 vol. 608 p., ill. coul. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 63). Prix : 139 € (relié). ISBN 978-2-7018-0382-1.

Si la Phénicie hellénistique donne régulièrement lieu à de nombreuses publications sous forme de monographies ou d'articles, elle n'avait jusqu'alors guère fait l'objet, dans la bibliographie française, d'une étude générale visant à en retracer l'histoire et les évolutions depuis la conquête d'Alexandre jusqu'au tournant de l'ère chrétienne. C'est la tâche que s'est assignée Corinne Bonnet dans son ouvrage intitulé joliment *Les enfants de Cadmos*. Ce titre, hommage à Nicole Loraux, est précisé par un sous-titre, *Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*, la notion de paysage religieux étant cette fois empruntée à John Scheid et à François de Polignac. Après un détour par le Mexique et le Canada et la manière dont les conquérants de ces territoires ont inscrit leur domination dans le paysage même – ce qui, rappelons-le, a été fort bien montré depuis longtemps en ce qui concerne la Syrie et la Phénicie antiques après la conquête d'Alexandre – C. Bonnet revient à son sujet d'étude et se propose de remettre en cause l'idée que « l'irruption d'Alexandre et la mise sous tutelle grecque pendant plusieurs siècles marquent [...], comme on le lit souvent, la fin de la culture phénicienne ». Là encore, on se permettra de constater que de nombreux travaux, entre autres ceux de Françoise Briquel-Chatonnet sur le bilinguisme et sur les dernières attestations de la langue phénicienne, ou encore le réexamen de l'évolution institutionnelle des cités phéniciennes, ont déjà remis en cause depuis une bonne vingtaine d'années cette théorie d'une rupture brutale introduite par la conquête. À l'issue de cette longue introduction programmatique, le livre se divise en quatre parties d'inégale longueur. La première, assez courte, est consacrée à « la colonisation de l'imaginaire » et démontre que les Phéniciens, à travers les sources grecques, se situent du côté de l'étrangeté radicale et de la barbarie, ces sources, en particulier les récits du siège de Tyr, tendant à proposer une vision « colonialiste » de l'intervention d'Alexandre, passage de la barbarie à la civilisation. La deuxième partie de l'ouvrage,

artistiques de la guerre civile : S. Lascaux (« La guerre et guère plus que la guerre. *Herrumbrosas lanzas* de Juan Benet », p. 113-126) étudie une œuvre mettant en scène la guerre civile et qui ne constitue pas un dépassement de celle-ci puisque l'écrivain y cherche avant tout à y introduire la violence d'un conflit considéré comme universel et clivant même pour les individus. T. Gheerart (« "L'aigle abattait l'aigle" : la guerre civile dans *Horace* et *Cinna* de Corneille », p. 127-147) souligne que Corneille met en scène des dépassements de la guerre civile par la raison ou une vertu, la clémence, capable de désamorcer le cycle interminable des idéalizations si nuisibles à la réconciliation. Un certain déséquilibre affecte les parties des deux ouvrages. La perspective choisie, transversale et diachronique, crée en outre inmanquablement des hiatus géographiques et chronologiques. Surtout, l'antiquisant regrette de ne pas trouver dans les livres plus de pages consacrées à l'histoire ancienne, même si les trois études qui le concernent abordent des événements célèbres sous un angle original et stimulant. Mais il ne pourra qu'être intéressé par les articles qui traitent des problèmes contemporains les plus dramatiques, ou encore par les études de fond abordant d'un point de vue théorique le problème de la guerre civile, qui revêtait une grande importance dans les mentalités antiques. À Rome, en particulier, après avoir été l'obsession des historiens, elle finit par devenir sous l'Empire un *topos* littéraire : à ce titre, la dernière partie de chaque volume, qui envisage la guerre civile comme objet de l'art, sont instructives et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Vanda ZAJKO & Ellen O'GORMAN (Ed.), *Classical Myth and Psychoanalysis: Ancient and Modern Stories of the Self*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2013. 1 vol. IX-374 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 79 £ (relié). ISBN 978-0-19-965667-7.

Il y a trois manières de considérer les relations compliquées que la psychanalyse entretient avec le mythe : les deux premières sont proches de la clinique ; elles amènent soit à suivre les traces de Freud et à chercher dans les mythes les traces de processus mentaux, soit à perfectionner une interprétation psychologisante de ces mêmes mythes qui s'approfondira des progrès effectués par la psychanalyse moderne ; la troisième manière est de nature culturelle et conduit à dresser l'histoire de cette relation. Un regard simplement prosopographique jeté à la *List of Contributors* (p. VII-IX) fait immédiatement comprendre que ce livre s'oriente vers la troisième manière. Un examen de la bibliographie (p. 331-355) offre une précision supplémentaire en faisant comprendre que l'approche du sujet sera presque exclusivement celle du classicisme freudien, souvent considéré dans sa révision lacanienne. À quelques exceptions près, presque rien de plus récent ou de différent ni en analyse ni en psychodynamique générale ni en psychiatrie n'a en effet été exploité. Du sous-titre *Ancient and Modern Stories of the Self*, il faut donc comprendre que l'adjectif *Modern* ne signifie pas du tout *Contemporaneous*. Tout cela annonce la mobilisation obligée des Barthes, Deleuze, Derrida, Kristeva, les héros de cette *French Theory* qui fascine encore tant les Américains. Dans ce genre de *Weltanschauung*, les féministes Butler, Horney ainsi que quelques anticolonialistes (p. 315-329) ont une place évidemment

requis. On lira donc les contributions à ce recueil comme autant de témoignages d'une manière orientée et datée de considérer la psychanalyse dans ses rapports avec le mythe. En pareil environnement, les contributions les plus solides sont les plus fermement historicisantes. On les trouve dans la première partie (p. 21-131 *Contexts for Freud*). Celle de David Engels (p. 75-96) s'y distingue par la vue largement diachronique qu'elle offre de la constitution du concept de narcissisme. Outre ce qu'elle apporte d'historique, son enquête amène à méditer sur les limites d'une interprétation psychanalytique du mythe. Le cas du narcissisme est de ce point de vue particulièrement significatif de cette forme irréductible d'approximation due à la volonté procrustéenne que les analystes de la première génération ont eue de couler la clinique dans le moule du mythe. Le mythique Narcisse est ainsi un personnage qui en arrive à ne plus se complaire que dans sa propre image et cela jusqu'à s'y perdre et à rompre définitivement tout contact avec autrui. Or, comme Freud s'en rend compte d'emblée et ainsi que l'a constaté toute la clinique postérieure, fût-elle analytique ou même psychiatrique, l'élan narcissique n'amène pas le sujet au repli sur soi, mais bien à la conquête d'un autrui peu à peu rendu identique à ce même sujet. Le mode est manipulateur, souvent pervers voire violent, mais il ne peut s'entendre que comme une manière de communiquer, assurément dysfonctionnelle mais en rien ni solipsiste ni autoréflexive. Le Narcisse du mythe est-il donc encore pleinement narcissique ? Une fois cette précaution prise, on appréciera adéquatement les autres contributions, consacrées aux concepts de dualisme, de phallus, de dynamique psychique. Les trois communications de la deuxième partie sont dévolues au Virgile de Freud (p. 117-161). La plus stimulante est celle dans laquelle Ika Willis interprète la célèbre aposiopèse *tu Marcellus eris* (*Aen.* 6, 883) comme l'embrayeur d'une *Nachträglichkeit* freudienne, de cet *après-coup* où émerge le produit idéatif de l'inconscient en travail. Le concept introduit à ce propos est interprétativement – au double sens littéraire et analytique – productif puisqu'il fait de cette aposiopèse le lieu d'un surgissement, contrefactuel certes, mais réel ; il n'est pas celui d'une histoire qui serait implicite par l'auteur, mais celui d'un *what if* livré par son silence moins à l'interprétation qu'à la projection, personnelle, émotionnelle, impartageable. Quatre communications constituent une troisième partie étrangement intitulée *Beyond the Canon* (p. 163-230). Qualifier de canonique une pensée freudienne dont la constitution n'a jamais été qu'une constante transformation mériterait en soi une interprétation ; en bonne méthode, celle-ci devrait amener le sujet à prendre conscience d'une peu scientifique appétence à la fixité théorique. Les communications qui constituent cette troisième partie sont voulues comme l'incarnation de cette conception lacanienne selon laquelle l'inconscient est structuré comme un langage. Lacan ayant été aussi étonnant linguiste que surprenant mathématicien, il faut aborder cette partie sans attentes disproportionnées. On y trouve du *nom du père*, de l'*objet a*, de la répétitivité, mais aussi de l'injonction contradictoire considérée comme propre à la déclamation rhétorique dont il est affirmé qu'elle recommande et détourne à la fois ; on apprécie ici l'irruption non revendiquée du *double bind*, un concept bien utile en clinique psychodynamique mais d'une origine assurément bien trop comportementaliste pour être désigné et utilisé comme tel en pays lacanien. La quatrième partie (p. 233-296) comporte les quatre communications les plus tournées vers la clinique ; sans doute est-ce parce que leurs auteurs sont les moins strictement classicisants. On y trouve surtout la présence de

théoriciens tels Mélanie Klein, Wilfried Bion ou Heinz Kohut, plus psychopathologistes et donc moins en faveur auprès des littéraires. On y découvre ainsi (p. 233-250) une entraîante interprétation de la torture prométhéenne en analogue de la relation analytique classique, avec ce qu'elle comporte de douleur, de longueur, de répétition, de solitude, de dépression, d'infinie durée et de paroles lancées au silence du ciel ; on y trouve également une stimulante explication du mythe de la scission de l'être primitif telle qu'elle est rapportée par Aristophane dans le *Banquet* de Platon (p. 283-296) ; on peut assurément accepter de la voir illustrer la psychologie du self que propose Kohut, mais on trouverait tout autant et plus encore à méditer sur la même notion telle qu'elle a été élaborée non seulement par Winnicott, mais aussi, et plus anciennement, par le Jung de l'individuation du soi, de l'*animus* et de l'*anima*. La cinquième partie (p. 299-329) est moins strictement orientée vers l'interprétation du mythe. Page duBois y propose un *Listening, Counter-Transference, and the Classicist as « Subject-Supposed-To-Know »* (p. 315-329) qui attirera le regard clinique. Elle rappelle que la psychanalyse, telle qu'elle a été conçue puis développée, reste une construction dont la capacité interprétative est très étroitement liée au milieu qui l'a vue naître. De fait, il n'est même plus iconoclaste d'affirmer que le complexe d'Œdipe, pour ne considérer que lui, n'a ni l'universalité ni l'importance que Freud lui croyait – après tout, Œdipe s'est aveuglé non pas pour se châtrer symboliquement mais pour se punir de n'avoir pas vu ce qui aurait dû proprement lui crever les yeux. Page duBois adapte donc la question désormais obligée de la pertinence interprétative d'une psychanalyse élaborée dans le premier vingtième siècle, viennois et juif, très *mitteleuropäisch*, puis appliquée à de l'antiquité méditerranéenne. Sa réponse est déroutante, car elle affiche une volonté non plus de chercher ce qui ferait l'universalité de la psychanalyse et de l'esprit humain, mais d'essentialiser les différences qui la rendrait inopérante et en nécessiterait l'adaptation à des structures mentales qui seraient irréductibles les unes aux autres. L'Européenne que je suis reste évidemment déroutée, troublée même, par sa volonté d'Américaine anticolonialiste, féministe, antiraciste d'enfermer son monde dans des catégories dont il semble bien ardu de sortir. Il y a là une manière imprévue de rejoindre par les antipodes une idéologie du *chacun chez soi* qui ne nous a pas laissé de bons souvenirs. J'ai gardé de ce livre une impression mitigée ; j'y ai trouvé des constructions érudites et ingénieuses, assurément dignes d'être considérées, mais élaborées à partir de concepts théoriques qui nous sont, à nous Européens, vieillis, sinon même historiques. Pour qui a mesuré la validité des écrits culturels de Freud, pour qui sait l'impossibilité d'une analyse en absence de patient, reste cette question lancinante : la psychanalyse peut-elle apporter quelque contribution que ce soit à l'intelligence du psychisme antique tel qu'il s'incarne dans les mythes ? Hélas, ce livre ne permet pas de trancher. À sa lecture, on gagnera toutefois la conviction imprévue que ce n'est pas la psychanalyse qui fournira les moyens interprétatifs nécessaires à l'appréhension d'un passé révolu mais bien la psychologie clinique et la psychopathologie. Elles seules fournissent ces outils d'efficacité validée qui permettront de saisir des structures mentales qui n'ont finalement guère été différentes des nôtres. Après tout, Énée n'a-t-il pas en commun avec nombre de nos modernes une personnalité dépendante compliquée d'une légère dysthymie ...

Carole FRY

un même objet de recherche. C'est notamment le cas des études sur le cimetière du Céramique, présenté sous deux angles différents par A. Alexandridou (p. 121-147) et D. B. Small (p. 71-85). L'analyse particulièrement intéressante de ce dernier sur le développement des pratiques funéraires met l'accent sur la nécessité de coupler les analyses archéologiques à d'autres disciplines, en l'occurrence la sociologie. Bon nombre de contributeurs insistent aussi sur le renouvellement des études de mobilier archéologique dont l'approche archéométrique s'impose plus que jamais, en raison des avancées méthodologiques et des résultats probants obtenus ces dernières années. On retiendra ainsi le nécessaire renouvellement de l'étude des dépôts « votifs » (A. Kyriakou, A. Tourtas), les apports de l'archéobotanique soulignés par Evi Margaritis (p. 333-354), de l'archéozoologie (D. Mylona, en contexte religieux) ainsi que l'importance de la taphonomie et de la paléanthropologie (Anna Lagia, p. 149-173). Cinq contributions traitent des espaces urbains (agoras grecques en Péloponnèse, urbanisation de la Crète archaïque) et ruraux (Rhodes, Grèce et Crète hellénistiques). La seule critique pourrait provenir du lien discutable de certaines contributions avec la ligne de l'ouvrage. Tel est le cas en particulier de la présentation de la fouille du dème de Kymissaleis à Rhodes par M. I. Stefanakis, K. Kalogeropoulos, A. Georgopoulos et Chr. Bourbou (p. 257-314) : s'il constitue une illustration intéressante de la manière dont est mené un chantier école, cet article s'apparente, autant par sa longueur que par les détails fournis, davantage à une ébauche de publication de la fouille qu'à une déconstruction de paradigmes. À ce bémol près, le contenu du titre est donc respecté : il s'agit bel et bien de confronter théorie et pratique des fouilles dans le monde grec classique. L'ouvrage, richement illustré, livre ainsi une analyse captivante des modèles traditionnels et des moyens pratiques ou intellectuels de les mettre en perspective, tout en faisant prendre conscience qu'ils ont façonné notre perception d'une certaine archéologie classique. Cette observation du substrat des recherches et la critique des dérives idéologiques qui peuvent en découler font de cet ouvrage une excellente initiation à la réflexion sur une archéologie grecque qui hésite encore parfois à entamer son grand virage épistémologique.

Maria NOUSSIS

Daniela LEFÈVRE-NOVARO, *Du massif de l'Ida aux pentes du mont Diktè. Peuples, territoires et communautés en Messara du XIII^e au VII^e siècle avant J.-C.* Paris, De Boccard, 2014. 2 vol. 21 x 29,7 cm, 376 p. + 406 p., 75 ill. n/b., 11 ill. coul., 133 pl. en annexe sur clé USB (ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE, 24). Prix : 89 €. (broché). ISBN 978-2-7018-0374-6.

La période de transition qui, dans le monde égéen, nous fait passer du Bronze Récent au Premier Âge du Fer et de la civilisation des palais mycéniens à la cité-État grecque (*polis*), a fait l'objet de plusieurs colloques importants ces dernières années, dans une optique principalement archéologique. On peut en particulier mentionner la conférence internationale organisée à Volos en juin 2015 par A. Mazarakis Ainian, A. Alexandridou et X. Charalambidou (Ed.), *Regional Stories towards a New Perception of the Early Greek World: Acts of an International Symposium in the Honour of Professor Jan Bouzek, University of Volos, Volos, 2015*) ou encore le

volume publié par A. Mazarakis Ainian, *The “Dark Ages” Revisited. Acts of an International Symposium in Memory of William D.E. Coulson, University of Thessaly, Volos, 14-17 June 2007*, Volos, 2011. Ces rencontres scientifiques révèlent une étonnante variété des trajectoires de formation de la *polis* et un phénomène de régionalisme bien marqué. Il n’est ainsi plus envisageable de décrire l’émergence de la cité-État grecque en extrapolant la situation observée sur le continent grec. Au contraire, si l’on veut progresser dans notre compréhension du processus de formation de la *polis*, on a tout intérêt à l’examiner dans un premier temps à l’échelle d’une région bien définie. C’est ce que Daniela Lefèvre-Novaro propose dans cet ouvrage, qui consiste en une version remaniée de son mémoire d’habilitation à diriger des recherches (HDR) et vient aussi conclure les quatre années (2011-2014) du Programme ANR « DIKIDA – De la chaîne du DIKtè au massif de l’IDA : territoire et formes d’organisation politique en Crète du XIV^e au VI^e s. av. J.-C. », dont elle était la coordinatrice et qui envisageait de manière parallèle les deux régions crétoises du Mirambello et de la Messara. Le livre de D. Lefèvre-Novaro se concentre sur la Messara, qui consiste en une plaine fertile et bien irriguée entourée sur trois côtés de massifs montagneux (les Astérousia au sud, l’Ida au nord, le Diktè à l’est) et bordée à l’ouest par la mer de Libye. Archéologiquement, la région a été principalement documentée par les fouilles de Gortyne, Phaistos, Haghia Triada, Kato Symi et Prinias ainsi que par la prospection conduite par L. V. Watrous et son équipe dans la partie occidentale de la plaine. L’auteur souligne à raison l’isolement partiel de cette région, à la fois centrale et méridionale, de l’île de Crète, qui a pour conséquence de l’avoir tenue un peu à l’écart des influences égéennes et de l’exposer plutôt à celle de la Méditerranée orientale. De fait, si la contraction des échanges fut l’une des conséquences de l’effondrement de la civilisation palatiale, la route maritime passant par la côte méridionale de Crète, et notamment par le port de Kommos, continua vraisemblablement d’être fréquentée, par les Chypriotes d’abord, par les Levantins ensuite. L’ouvrage se compose de deux volumes, le premier offrant une analyse des données présentées dans le second, lequel prend la forme d’un catalogue présentant de manière raisonnée 181 sites regroupés en cinq microrégions. Chaque site fait l’objet d’une notice détaillée et illustrée qui le replace dans son contexte géographique et décrit précisément les vestiges architecturaux comme le mobilier mis au jour. Le cas échéant, les sources littéraires et épigraphiques en relation sont reprises. La bibliographie de référence est indiquée en fin de chaque notice. Si les deux volumes sont assortis d’une clé USB contenant un ensemble de planches qui présentent des vues en couleur des sites inventoriés, des plans et des dessins ou photographies du mobilier archéologique tirés des publications, le plus précieux tient peut-être aux cartes inédites rassemblées à la fin du catalogue. Les cartes 1 à 5 proposent ainsi une représentation graphique des sites archéologiques par phase chronologique et par type (habitat, cimetière, sanctuaire) ; sur la carte 6 ne sont retenus que les *poleis*, leurs ports et les points de mouillage identifiés ; les cinq suivantes situent la Messara puis l’île de Crète dans le contexte géographique du bassin méditerranéen, de ses sites et de ses courants. Au terme de cette étude régionale, trois phases chronologiques sont reconnues : le Minoen Récent IIIB-Subminoen, le Protogéométrique et le Géométrique-Orientalisant. De manière singulière, la période qui fait suite à la destruction du palais de Cnossos ne voit pas seulement de nouveaux habitats, en particulier Prinias, Gortyne, Kastellos ou Aphrati, apparaître

sur les collines qui encerclent la plaine de la Messara. Si de nombreux sites, tels que Kommos ou Haghia Triada, sont abandonnés, certains (Phaistos, Képhala) témoignent pourtant en effet d'une remarquable continuité dans leur occupation. L'examen des phénomènes migratoires et des vestiges funéraires engage l'auteur à envisager pour cette période une population mêlant communautés d'origine locale et nouveaux-venus. D. Lefèvre-Novaro concède que pour le Protogéométrique la documentation demeure trop lacunaire pour que l'on puisse caractériser avec précision l'occupation. Elle place les prémices de la cité grecque en Messara dans les dernières décennies du IX^e s., en se fondant en particulier sur l'urbanisation de Phaistos, la reprise des activités cultuelles à Haghia Triada, ou encore le dépôt de fondation du sanctuaire de l'acropole de Gortyne. Si l'émergence de la *polis* lui apparaît comme un phénomène avant tout d'ordre culturel, D. Lefèvre-Novaro rappelle toutefois que les premiers temples construits et parfois ornés de décors sculptés, comme celui de Prinias, n'apparaissent pas avant le VII^e s. dans la région. Elle met également en évidence des divergences intra-régionales : ainsi, l'histoire de la Messara occidentale s'écrit au fil des rivalités entre les deux principales cités, Phaistos et Gortyne, pour la domination de la plaine et des débouchés maritimes ; à l'inverse, les petites *poleis* de Messara orientale (Ligortynos, Priansos, Rotasi, Aphrati, Biannos), toutes d'importance comparable, semblent avoir été surtout tournées vers les activités agro-pastorales. L'auteur souligne finalement les traits de conservatisme religieux et institutionnel qui caractérisent selon elle sa région d'étude. L'ouvrage de D. Lefèvre-Novaro constitue une précieuse synthèse des informations géographiques, archéologiques et textuelles relatives à la Messara entre le XIII^e et le VII^e s. À l'exhaustivité et à la précision qui président à l'exposé des données, se joint la prudence des interprétations. Cet état des lieux, exemplaire et inédit, vient combler une lacune bibliographique. Il inspirera à n'en pas douter de nouvelles études sur le processus de formation de la *polis*, en Crète comme dans le reste du bassin égéen.

Florence GAIGNEROT-DRIESSEN

Santo PRIVITERA, *Haghia Triada III. The Late Minoan III Buildings in the Villagio*. Athènes, Scuola archeologica italiana di Atene, 2015. 1 vol. XVIII-184 p., 52 pl. n./b. (MONOGRAFIE DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA DI ATENE E DELLE MISSIONI ITALIANE IN ORIENTE, 23). Prix : non communiqué. ISBN 978-960-93-6863-6.

Cette monographie, au même titre que la revue *Crete Antica*, témoigne des efforts incessants des membres de l'École archéologique italienne d'Athènes visant à publier les fouilles du début du XX^e siècle sur les sites de l'Âge du Bronze crétois de la Messara (en particulier Phaistos et Haghia Triada). Santo Privitera s'attèle ainsi à la publication des vestiges tardifs dudit *Villagio*, une partie du site d'Haghia Triada comprise entre la fameuse *Villa Reale* (p. 3-4 ; cf. V. La Rosa, « Ayia Triada », dans E.H. Cline (Ed.), *The Oxford Handbook of the Bronze Age Aegean (ca. 3000-1000 BC)*, Oxford, 2010, p. 495-508) et le cimetière nord-est où le non moins célèbre sarcophage peint fut découvert (p. 5 et 15 ; cf. R. Paribeni, « Il sarcofago dipinto di Haghia Triada », *Monumenti antichi* 19 [1908], p. 5-86). À la différence de ces monuments de l'archéologie et de l'histoire de l'art minoenne, le *Villagio* fut longtemps considéré comme un amas relativement confus de bâtiments et d'espaces, davantage

Klaus-Peter TODT & Bernd Andreas VEST (Ed.), *Syria (Syria Prōtē, Syria Deutera, Syria Euphratēsia)*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2015. 3 vols, 29,7 x 21 cm, 2696 p. (*TABULA IMPERII BYZANTINI*, 15. DENKSCHRIFTEN DER PHILOSOPHISCH-HISTORISCHEN KLASSE, 438). Prix : 390 €. ISBN 978-3-7001-7090-7.

Le gros ouvrage de K.-L. Todt et A. Vest, quinzième d'une série inaugurée en 1976, se compose de trois épais volumes de 801, 1094 et 801 pages. La zone prise en compte comprend les trois provinces protobyzantines de Syrie Première, Syrie Seconde et Euphratésie, qui disparaissent du fait de la conquête arabe du début du VII^e s. Cependant, conformément au programme de la *TIB*, les époques couvertes s'étendent du IV^e au XV^e s. Dans ce cadre, la période de la reconquête byzantine, à partir du début du X^e s., puis celle de la principauté franque d'Antioche retiennent particulièrement l'attention, en dépit d'un espace qui s'est rétréci en direction du Nord-Ouest. Quoi qu'il en soit, les limites spatiales de l'ouvrage sont assez vagues, puisqu'il englobe des sites, comme Safita/Ṣāfiṭā et Baitokaikē/Ḥiṣn Sulaymān, qui n'appartenaient certainement pas aux trois provinces concernées. Dans la vallée de l'Euphrate également, le choix de Doura-Europos comme limite méridionale est arbitraire. L'ensemble défini selon ces critères comprend des cités aussi importantes que Laodicée-sur-mer, Séleucie de Piérie, Antioche, Zeugma, Doliché, Samosate, Hiéropolis, Sergiopolis, Épiphanie, Apamée ou Gabala, aux côtés de sites connus pour leurs monuments chrétiens, comme Androna, Qalb Lawza/Qalblozé ou Telanissos/Saint-Syméon, et également en compagnie des multiples villages protobyzantins moins réputés du Massif Calcaire et des zones steppiques orientales. – Le premier volume contient une introduction géographique qui expose les aspects principaux du relief, de l'hydrographie et du climat, puis une introduction historique qui présente chronologiquement les différentes phases des dominations successives, d'Alexandre le Grand à la fin des Croisades. Suit un ample dossier, également chronologique, sur les diverses Églises ou confessions chrétiennes présentes dans la région. Viennent ensuite d'autres dossiers sur le peuplement, l'économie et les routes. Après ces introductions détaillées, qui s'accordent aux usages de la collection, deux gros chapitres de notices, dites *Lemmata*, concernent les deux grandes villes de Syrie du Nord, Antioche et Alep. Pour chacune d'entre elles et par période, une première partie étudie l'histoire générale, une deuxième l'histoire ecclésiastique, une troisième les constructions. Le deuxième volume est entièrement consacré aux autres *Lemmata*, classés dans l'ordre alphabétique des noms géographiques de lieux, de cours d'eau, de montagnes, etc., en choisissant la forme pertinente dans les différentes langues en usage aux périodes données. Pour chaque notice, dans la mesure du possible, les auteurs fournissent une étude des formes des différents noms, en grec, en syriaque, en arabe, en turc, en latin médiéval, en vieux français, etc., puis ils résument l'histoire générale et l'histoire ecclésiastique du site et font une présentation des monuments. Le tout est suivi de notes qui ne constituent pas une bibliographie complète, mais qui renvoient à de nombreuses sources écrites et aux principales études ou publications archéologiques sur les sites. Le troisième volume réunit trois index très détaillés, le « Sachregister » des noms communs et des notions, puis l'index géographique, avec deux appendices spéciaux, pour Antioche et pour Alep, et enfin l'index des noms de

personnes, qui regroupe les auteurs anciens et modernes cités dans le texte – tout en excluant ceux qui figurent dans les notes – ainsi que les personnages historiques de toutes époques, y compris par exemple « Atatürk (Mustafa Kemal Paşa, 1881-1938) ». Une trentaine de pages d'*Addenda et corrigenda*, qui sont également indexées avec le reste de l'ouvrage, terminent cette monumentale contribution à la géographie historique du Proche-Orient. On ne peut que saluer l'ampleur de la tâche accomplie et la qualité de sa réalisation. Les auteurs sont des savants confirmés, qui ont connu des parcours scientifiques voisins, où l'on retrouve l'Université Johannes-Gutenberg de Mayence, l'Orient-Institut allemand de Beyrouth et des institutions parisiennes réputées. Ils réunissent les compétences des orientalistes et des classicisants dans les domaines linguistique et historique, ce qui nourrit des notices nombreuses et développées, avec des remarques sur les toponymes, leurs variantes et leurs étymologies, ainsi que de riches index multilingues. Pour la zone concernée, qui échappe totalement à Byzance du VII^e au X^e s., et qui ne lui appartient que bien peu par la suite, les sources orientales, principalement arabes, sont capitales et les auteurs n'ont pas reculé devant un traitement approfondi de cette documentation. On peut le constater par exemple dans les quelque soixante-dix pages dévolues à la topographie et aux monuments d'Alep, où la place des constructions de l'époque islamique est, à juste titre, immense. De fait, les auteurs étendent largement leur champ d'investigation, en tenant compte aussi des documents des époques hellénistique et surtout romaine, ce qui aurait pu être fait encore plus systématiquement. Ils s'intéressent également à l'histoire la plus récente des monuments anciens, sans oublier certaines des destructions de la guerre actuelle (voir l'exemple des p. 801 et 2675). Abondance de biens ne nuit pas, mais on pourrait regretter plutôt certains manques. Alors que le dépouillement bibliographique semble s'être achevé entre 2010 et 2013 selon les cas, on trouve au début de l'ouvrage, en guise de bibliographie, une liste d'abréviations classées dans l'ordre alphabétique qui ne donne, en réunissant les sources anciennes et les auteurs modernes, que les références les plus souvent citées et qui ne permet guère de constater les absences. On s'aperçoit pourtant que certains domaines ont été assez négligés, en premier lieu l'épigraphie grecque et latine. Si les recueils principaux, comme la série des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, ont été utilisés, ce n'est pas le cas des instruments de travail de la discipline, comme le *Bulletin épigraphique* de la REG, le SEG ou l'*Année épigraphique*, qui auraient pu procurer un accès à des publications que les auteurs ont négligées et aussi à des informations critiques ou complémentaires sur d'autres qu'ils ont citées. Pour s'en tenir aux années récentes du *Bulletin épigraphique*, plusieurs sujets auraient été éclairés : entre autres l'*andrôn* de Mogiza/Me'ez (2004, 374), une borne des environs de Gindaros (2005, 511), le *mithraeum* de 'Arša wa-Qaybār (2005, 512), l'emplacement d'Héraclée-sur-mer et la non-existence de Diospolis (2008, 545), le *martyrium* d'Abou Roubeis (2008, 550), la date des mosaïques de la cathédrale d'Épiphanie/Hama (2009, 507), la date du tombeau « d'Eusèbe et Antonin » à Šinšarāḥ (2010, 589), les mosaïques de la basilique de Tell Aar (2011, 599), les inscriptions de Salamias (2011, 600), ou celles de Larissa (2012, 458) et la refondation de Kyros/Cyrrhus par Justinien, sous le nom de Justinianopolis (2012, 450). Les volumes sont accompagnés de deux cartes dépliantes imprimées sur papier, qui sont reproduites également sur un CD placé à la fin du vol. 3. La première carte, au 1/800000^e, couvre une très vaste zone qui englobe

la moitié nord de la Syrie contemporaine et le Sud de la Turquie. La seconde, au 1/300000^e, se limite au Nord-Ouest de la Syrie protobyzantine, région approximativement bornée par Antioche, Bérée/Alep, Salamias et Arados, et secteur le plus dense en sites tant du point de vue de l'archéologie que de la toponymie. La conception éditoriale absurde de ces cartes en fait un curieux assemblage de paysage moderne et de toponymes de toutes époques. Les grands barrages de l'Euphrate (Atatürk, Tišrīn, al-Asad) construits à la fin du xx^e s., avec leurs immenses lacs de retenue, ou ceux légèrement plus anciens de l'Oronte (ar-Rastan, Šayzar) et d'autres cours d'eau (Nahr al-Kabīr du Nord) y figurent. En revanche, les lacs et marais anciens qui avaient été asséchés dans les soixante dernières années ont disparu des cartes (lacs d'Ašārīna, du Ġab et du Rūġ sur l'Oronte ; marais d'al-Maṭṭh près de Chalcis/Qinnasrīn, lac Ġabbūl, etc.), à l'exception partielle du lac d'Antioche dessiné sur la carte, rétréci par rapport à l'époque antique mais beaucoup plus vaste que dans son état actuel. On trouve aussi les lignes de chemin de fer, les routes asphaltées et le contour des énormes agglomérations récentes. Les aéroports et les raffineries ont été oubliés, on ne sait pourquoi. En même temps, les cartes sont à la fois trop chargées, avec d'innombrables sigles multicolores (temple, sanctuaire, cimetière, etc.), et pas assez remplies, puisqu'elles ne fournissent qu'une sélection de toponymes. Il aurait fallu proposer un plus grand nombre de cartes, organisées par thème ou par époque plutôt que de regrouper toutes les informations. Par rapport à la *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* de René Dussaud parue en 1927, les progrès sont très importants, surtout du fait du traitement systématique des toponymes que permet la forme du dictionnaire, et grâce à la prise en compte de sources beaucoup plus nombreuses, archéologiques ou textuelles. L'ouvrage du vieux maître continuera à être utile, parce qu'il s'étend à de plus vastes régions, qu'il s'intéresse un peu plus aux périodes anciennes et que son système plus descriptif permet une approche régionale de la géographie historique syrienne. Cependant, aucun des travaux historiques futurs sur les régions et périodes en question ne pourra se passer de cet ouvrage, qui rendra de grands services pendant longtemps.

Pierre-Louis GATIER

Andrew M. MADDEN, *Corpus of Byzantine Church Mosaic Pavements from Israel and the Palestinian Territories*. Louvain – Paris – Walpole, Peeters, 2014. 1 vol. 243 p., 38 fig. (COLLOQUIA ANTIQUA, 13). Prix : 78 €. ISBN 978-90-429-9061-2.

Ce livre, tiré de la thèse de doctorat soutenue par l'auteur à l'Université de Melbourne, se veut un catalogue exhaustif des vestiges d'églises, chapelles et monastères – datés entre le début du iv^e et le viii^e siècle – découverts sur le territoire de la Palestine antique et de la Phénicie méridionale. C'est d'ailleurs par rapport aux limites de ces provinces antiques que la documentation est reclassée, dans l'ordre alphabétique des sites. On se demandera dès lors pourquoi ce sont les dénominations politiques modernes qui apparaissent dans le titre du livre ; l'auteur s'en justifie par la référence à l'ouvrage de M. Piccirillo (1992), qui traite de la Jordanie (et non des provinces antiques d'*Arabia* et de *Palaestina*) et à celui de P. Donceel-Voûte (1988), qui parle de la Syrie et du Liban (et non de la *Syria* et de la *Phoenicia*). Au plan chronologique, même si les dates limites officielles de la période byzantine dans la

sur les zones de fouilles historiques mais plutôt sur les ensembles cohérents de la ville antique ; ainsi le parc archéologique du Céramique est-il étudié dans un chapitre pour sa partie « interne » (murs et portes compris) et dans un autre pour sa partie « externe » (selon la distinction qui existait déjà dans l'Antiquité). Chaque quartier bénéficie ainsi d'une présentation d'ensemble qui comprend son développement au cours du temps et l'historique des fouilles menées dans la région. La relation avec les autres quartiers est aussi abordée, question cruciale, en particulier pour des quartiers comme l'Agora. Les ouvrages sont richement illustrés par des photographies en noir et blanc (dont la qualité, généralement bonne, dépend surtout de leur source), des plans, coupes, restitutions et dessins. Régulièrement, le tracé des voies et structures antiques a été superposé à une photographie satellite d'une région donnée. Avec une précision remarquable, il est désormais possible de voir très rapidement à quel endroit d'Athènes a été menée telle ou telle fouille. Il faut également souligner la qualité des plans déplaçables (de situation et d'implantation) fournis avec ces volumes : ce sont sans aucun doute les plus détaillés et les plus complets produits à ce jour ; leur grande taille a permis à leurs auteurs d'y replacer les plans d'édifices, même petits, évitant ainsi l'écueil qui consiste à devoir représenter certaines zones fouillées de manière abstraite par des points ou des carrés ; ces plans constituent donc un nouvel outil de référence pour quiconque s'intéresse à la topographie athénienne. On ne peut que louer l'effort fourni et souligner l'importance de cette entreprise qui offre un nouvel outil de référence pour la topographie athénienne, clair, complet et à jour sur tous les points abordés.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Ada CARUSO, *Akademia. Archeologia di una scuola filosofica ad Atene da Platone a Proclo (387a.C. – 485 d.C.)*. Athènes – Paestum, Pandemos, 2013. 1 vol. 22 x 28 cm, 256 p. (STUDI DI ARCHEOLOGIA ET TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 6). Prix : 70 €. ISBN 978-88-87744-49-1.

Pour l'antiquisant d'aujourd'hui, l'Académie désigne l'école fondée à Athènes par Platon en 387 av. J.-C., à la fois institution organisée autour d'un scholarque et lieu où ce dernier enseignait. Or cet accord dissimule la plurivocité du terme *Ἀκαδημία* qui, durant l'Antiquité, désignait tantôt une zone de végétation foisonnante à Athènes, tantôt la plus vieille palestine de la ville, tantôt un lieu associé au héros Akademos, tantôt enfin l'école de Platon. Encore faut-il noter que cette dernière appellation, attestée pour la première fois chez Philodème de Gadara au I^{er} siècle av. J.-C., renvoyait seulement à l'école d'Athènes dans sa période allant de Platon à Philon de Larisse. Contre l'idée d'une continuité du platonisme athénien jusqu'à l'édit de Justinien en 529, qui poussa à l'exil les derniers platoniciens (Damascius et ses disciples), les anciens marquaient clairement la rupture dans l'histoire de l'Académie. C'est de ce postulat que part A. Caruso pour proposer la toute première synthèse archéologique sur les lieux du platonisme à Athènes, de Platon à Proclus. Elle divise son enquête en trois parties, qui correspondent aux trois périodes du platonisme athénien : l'Académie, le médioplatonisme et le néoplatonisme. Par-là, elle apporte les preuves archéologiques pour rejeter le mythe de la *catena aurea* si cher aux néoplatoniciens tardifs, en vertu duquel le platonisme n'aurait pas connu d'interruption

– une idée qui séduisait encore des historiens du XIX^e siècle, tel K. Zumpt, qui mettaient en parallèle la continuité d’une doctrine et celle d’un site où elle n’aurait cessé de s’exprimer. Ce travail n’est pas cependant le fruit de nouvelles fouilles, de la mise au jour de témoignages ou de la découverte de matériaux épigraphiques. Il est le résultat d’une enquête archéologique fondée sur des vestiges connus depuis un demi-siècle au moins et d’une confrontation avec les sources sur cette période. Le lecteur n’y trouvera peut-être pas d’informations nouvelles, mais bien une analyse intelligente qui nuance très justement certaines hypothèses qui ont pu être émises, par exemple sur l’organisation spatiale de l’école. Dans la première partie, de loin la plus longue, A. Caruso fait le point sur la réalité de l’Académie. Elle commence par faire le point sur les données à notre disposition : après avoir enseigné dans le gymnase dédié au héros Akademos, Platon y a consacré un lieu (*tèmenos*) aux Muses et a fondé un *thiasos*, une communauté d’ordre religieux, sur le modèle pythagoricien qu’il avait observé en Italie. Cette hypothèse raisonnable, reposant sur les données archéologiques et littéraires, permet d’exclure la représentation de l’Académie comme un lieu semblable à nos universités modernes, mais elle justifie surtout que cette propriété se soit transmise d’un scholarque à l’autre sans qu’ils ne fussent unis par un lien de parenté. Seul, ce second point permet d’expliquer comment une telle organisation a pu se maintenir au même endroit pendant trois cents ans. L’argumentation est claire. Pour seuls défauts, on notera un manque d’indications utiles dans une reconstitution graphique du site (p. 58), ainsi qu’un appariement étrange entre, d’une part, les « partisans des doctrines non écrites » et leurs opposants. Le fait de les opposer trois contre trois – d’un côté Krämer, Gaiser et Szlezák ; de l’autre Havelock, Trabattoni et Vegetti – donne l’impression d’une part qu’il s’agit de deux courants d’interprétation numériquement comparables, d’autre part que les seconds sont les principaux représentants d’une interprétation uniforme. Dans la deuxième partie, qui court de la fuite de Philon pour Rome, en 88 av. J.-C., au IV^e siècle ap. J.-C., A. Caruso conclut à l’abandon du site de l’Académie par les platoniciens, qui ne reviendront à Athènes qu’avec l’instauration des chaires de philosophie par Marc Aurèle en 176. Celles-ci se situaient, selon toute vraisemblance, aux alentours de l’odéon d’Hérode Atticus, mais elles finirent par s’éteindre au bout de quelques décennies. Dans la dernière partie, elle confronte à nouveau les vestiges aux sources littéraires, en particulier la *Vie de Proclus* par Marinus et la *Vie d’Isidore* par Damascius. Avec retenue, elle en déduit que les derniers néoplatoniciens ne s’installèrent pas dans une nouvelle école mais qu’ils enseignaient à quelques disciples dans une résidence privée – ce que confirment les vestiges architecturaux (qu’il s’agisse de la maison dite de Proclus ou d’une autre située rue Denys l’Aréopagite, que l’on a cru pouvoir identifier comme des maisons d’intellectuels de l’époque) et deux édits impériaux, l’un de Théodose, en 425, qui interdisait d’utiliser les lieux publics à des fins d’enseignement, l’autre de Justinien, en 529, qui condamnait l’enseignement de la philosophie comme tel, plutôt que de prescrire la fermeture d’une école en tant qu’institution localisable. Dans tous les cas, il ne s’agissait plus de l’Académie elle-même. On l’aura compris, ce livre est d’une grande richesse et, même si l’examen des vestiges archéologiques en rend parfois la lecture rébarbative pour le profane, il instruira toute personne qui s’intéresse soit à l’histoire du platonisme, soit à la topographie de l’Athènes antique. Marc-Antoine GAVRAY

de l'expression *regulae iuris* dans la jurisprudence romaine classique ; publication d'un ouvrage de droit romain au Mexique à la fin du XVIII^e siècle ; datation et localisation de la *lex Baiuvariorum*, à savoir la première codification du duché de Bavière ; survivance dans la Common Law du Colorado au XXI^e siècle d'une règle romaine relative à l'âge minimal du mariage ; histoire du *iudicium domesticum*, du tribunal de la famille romain ; délit d'*iniuria* et sa sanction pécuniaire. Chaque contribution s'achève par une bibliographie succincte consacrée à la thématique abordée. On l'aura compris, ce supplément s'adresse avant tout au lecteur féru d'antiquité romaine. Saluons le dynamisme de ses deux éditrices qui, au fil des années, œuvrent au maintien de la culture antique.

Huguette JONES

Paulin ISMARD, *L'Événement Socrate*. Paris, Flammarion, 2013. 1 vol. 13,7 x 22,1 cm, 303 p. (AU FIL DE L'HISTOIRE). Prix : 21 €. ISBN 978-2-0812-8541-5.

Le procès de Socrate est ce qu'il convient d'appeler un événement : un épisode historique qui n'a cessé de marquer les esprits et d'être réinterprété à travers les siècles. Aussi se prête-t-il à une analyse micro-historique, qui cherche à travers ce moment singulier la signification d'une période de l'histoire grecque, mais aussi de ses multiples relectures (chrétiennes, renaissantes, révolutionnaires). Par son caractère exceptionnel – P. Ismard emprunte à E. Grendi la formule de l'« exceptionnel normal » –, il ouvre une perspective sur la norme athénienne qui lui sert de toile de fond. S'il n'est qu'un passage dans la série des actions menées en justice auprès des tribunaux athéniens, il ouvre par son objet et par son impact une fenêtre sur cette société. Voilà pour le postulat méthodologique : ce procès nous confronte directement à la norme du politique de l'Athènes classique, parce qu'il l'aborde sous un angle précis. Quant au projet du livre, il est de reconstituer la configuration de l'événement, mais aussi de présenter les étapes de sa réception, depuis l'Athènes classique jusqu'à la Révolution. P. Ismard commence par ce qu'il nomme « l'affaire Socrate » (Ch. 1), c'est-à-dire par le catalogue des sources littéraires qui, d'une façon ou l'autre, nous instruisent sur le procès. Il distingue trois classes : les *Nuées* d'Aristophane et l'*Accusation contre Socrate* de Polycrate ; les *logoi sokratikoi*, dont les *Apologies* de Platon et de Xénophon sont les figures de proue ; enfin, les discours des orateurs du IV^e siècle (Lysias, Isocrate, Eschine, Hypéride). L'hypothèse est que le réquisitoire de Polycrate serait responsable de l'essor des *logoi* socratiques, autant de réponses à ses attaques. Quant au triomphe du Socrate de Platon, il serait le reflet de celui de l'Académie sur les autres courants socratiques. Ensuite (Ch. 2 : « La cité au procès »), P. Ismard envisage les conditions de la condamnation : l'acte d'accusation (*graphê asêbeias*), le déroulement du procès, ses acteurs (Mélétos et Socrate), la peine et les principes du droit athénien. Ces facettes révèlent l'étrangeté à nos yeux de la justice à Athènes. Socrate ne fut pas poursuivi par un ministère public (absent du système en vigueur), mais il fut condamné par des juges qui n'eurent pas à motiver leur décision et qui le condamnèrent plus en raison de son arrogance que sur la base des preuves fournies par l'accusation. À cela venait s'ajouter l'imprécision inhérente au droit athénien, dont la fonction était de garantir au peuple la souveraineté de son jugement : autant d'éléments qui attestent de la nature politique du vote (en dépit de ce que le

chef d'accusation laisserait penser). Le chapitre suivant (Ch. 3 : « Socrate l'oligarque ») se penche donc sur ces raisons politiques. Dans un contexte de crise politique et de restauration de la démocratie, où Socrate pouvait apparaître comme un partisan de l'oligarchie du fait de ses accointances avec quelques opposants notoires (les Hermocopides Alcibiade, Charmide et Critias ; des membres des Quatre Cents, tel Clitophon). Toutefois, ce procès ne fut pas celui de la démocratie contre l'oligarchie. Les accusateurs (Mélétos flanqué de Lycon et d'Anytos) visaient des intérêts très différents et ils n'avaient pas la même vision de la démocratie. Il reste cependant à expliquer pourquoi Platon et Xénophon insistent sur l'accusation d'impiété, plutôt que sur la dimension politique du procès. Le chapitre 4 (« L'impiété socratique ») la replace dans son contexte, soulignant les contours incertains de la *graphê asebeias*. Au vu du cadre juridique et culturel, il est vraisemblable que les juges n'eurent pas à statuer sur l'introduction de dieux ou sur le non-respect de ceux de la cité. Aucun Athénien ne fut jamais inquiété pour ces motifs, et il est désormais admis que les prétendus procès pour impiété furent des constructions de biographes hellénistiques. Si Socrate dut boire la ciguë, c'est parce qu'il corrompait la jeunesse – ce qui implique de faire passer la notion d'impiété d'irrespect à l'égard des dieux à subversion de la cité et de ses normes, un passage autorisé par ces contours délibérément flous que lui réserve le droit athénien. En l'occurrence selon P. Ismard, Socrate subvertissait la pratique initiatique, par définition temporaire, et la transformait en un lien intellectuel durable, où il se présentait comme le maître à penser du jeune disciple (Ch. 5 : « Socrate et la corruption de la jeunesse athénienne »). Et l'enquête de se conclure au chapitre 6 (« Circonscrire l'énigme »). Dans un climat de restauration de la démocratie et de ses valeurs, Socrate apparut comme un dissident dont il fallait taire les prétentions aristocratiques. Dans les chapitres suivants, P. Ismard étudie la postérité du procès aux premiers siècles du christianisme (Ch. 7 : « Socrate *christianos* (I^{er}-V^e siècle) »), où il décèle chez les Apologues les traces d'un martyr socratique servant de modèle à ses formes christiques ; à la Renaissance (Ch. 8 : « Le gentilhomme démocrate »), où Ficin, Érasme et Montaigne trouvent en Socrate un modèle d'éducation et de citoyenneté ; au XVIII^e siècle (Ch. 9 : « Socrate et le "parti de l'infâme" : la démocratie innocentée »), où Socrate devient une figure disputée au gré des idéaux politiques : Voltaire le réhabilite en même temps que la démocratie (avec la conséquence de voir dans le procès un « malheureux malentendu »), tandis que Robespierre voit en lui le modèle de la vertu antique. Dans leur brièveté, ces chapitres donnent à voir plusieurs stratégies d'appropriation et de réhabilitation qui animeront les débats des deux siècles derniers. On le voit, l'objectif de P. Ismard à travers ce livre est de réconcilier les points de vue de l'historien et du philosophe qui se partagent l'événement mais qui, à force de se concentrer sur un aspect des sources à leur disposition, s'emparent du procès en en négligeant soit la signification philosophique (la portée politique et philosophique de l'accusation d'impiété), soit la valeur historique (l'ancrage du motif de l'accusation dans le droit). À bien des égards, le pari est réussi. Le spécialiste de philosophie antique qui écrit ce compte rendu a pour sa part pris la pleine mesure de témoignages souvent négligés pour comprendre les circonstances des *Apologies* de Platon et de Xénophon (mais dont L. Robin notait déjà l'importance pour comprendre l'éloge de Socrate par Alcibiade dans le *Banquet* ; voir sa Notice de 1935, p. x-xii). Devant l'ampleur du projet, il serait malhonnête de lui

reprocher de ne pas englober toute la littérature consacrée au sujet au cours des vingt-quatre siècles écoulés, d'être plus historien que philosophe, ou d'avoir négligé les matériaux iconographiques et les sources épigraphiques. Or l'enjeu n'était pas l'exhaustivité, mais plutôt de brosser un tableau fidèle afin de dégager les points de fuite qui ont traversé le temps. Le lecteur philosophe se contentera de signaler une erreur sur un sujet qui le concerne : au détour d'une remarque, P. Ismard confond deux personnages de Platon, attribuant à Socrate le Jeune, qui apparaît dans le *Politique*, un propos des *Lois* (716d) que Platon met dans la bouche de l'Étranger d'Athènes (p. 132). Il s'agit là d'un détail qui intéressera le seul spécialiste, à qui du reste cet essai n'est pas prioritairement destiné. En conclusion, P. Ismard propose un livre riche et de lecture aisée qui permettra à chacun d'accéder facilement à un dossier complexe grâce à l'état des lieux qui en est dressé de façon stimulante.

Marc-Antoine GAVRAY

Josiah OBER, *The Rise and Fall of Classical Greece*. Princeton, Princeton University Press, 2015. 1 vol. XXV-416 p., ill. et cartes (THE PRINCETON HISTORY OF THE ANCIENT WORLD). Prix : 35 \$ (relié). ISBN 978-0-691-14091-9.

Partant du postulat que la conjonction de la démocratie et de la croissance économique est un phénomène historiquement rare, l'auteur se donne pour but d'explorer dans cet ouvrage les conditions qui ont mené au succès politique et économique de la culture grecque classique et les raisons qui l'ont conduite à son terme. Dans ce cadre, il envisage la croissance de la civilisation grecque entre 1000 et 300 av. J.-C. et le déclin de celle-ci à la fin du IV^e s. av. J.-C. suite à la défaite de la coalition grecque contre la Macédoine. Un premier chapitre introductif présente l'exception grecque : une croissance économique exceptionnelle, qui contraste d'autant plus avec la situation actuelle du pays, dans un environnement marqué par la décentralisation politique et l'absence d'autorité centrale ainsi que par la spécialisation économique et la coopération. Le chapitre 2 présente une écologie sociale du monde des cités grecques et définit son étendue, sa géographie, son climat et sa démographie. Il aborde également les différences et les similitudes entre les cités et pose la question fondamentale des conditions de la coopération qui s'est établie entre les citoyens d'une même cité et entre les cités sans le recours à une autorité centrale. Dans le chapitre 3, l'auteur propose une théorie expliquant ce phénomène de coopération décentralisée, basée sur Aristote, dans laquelle il met notamment en avant le rôle bénéfique joué par les institutions politiques, l'intérêt stratégique de la coopération politique et économique au sein d'une même communauté, l'instauration de règles équitables et le caractère profondément social et interdépendant de l'être humain. Ayant posé les bases du mode de fonctionnement des cités grecques, l'auteur documente dans le chapitre 4 la croissance économique et démographique atteinte grâce à ce modèle politique en la comparant à celle de l'Etat grec au lendemain de l'indépendance et à celle de l'Âge du Bronze : la forte démographie et la richesse de la population de la Grèce classique ne trouvent pas d'équivalent dans l'histoire grecque avant le XX^e s. Dans le chapitre 5, l'auteur explique les raisons de ce succès économique. Il considère que les deux

tedesco, novità lessicali) dai quali peraltro rifuggiva nelle scritture più sorvegliate. Esempi dello stile “prosa – prosa” si trovano nel già ricordato volumetto *Filologia e storia* in cui Pasquali difendeva con vigore la sua concezione della filologia classica come scienza dell’Antichità contro chi, come Ettore Romagnoli, gli rimproverava l’asservimento alla cultura tedesca.

Arnaldo MARCONE

Yvon LAFRANCE, *La théorie platonicienne de la doxa*. Deuxième édition revue et augmentée de *corrigenda*, de notes, d’*addenda* à la bibliographie (1975-2003), d’une postface par Yvon Lafrance, d’un supplément bibliographique (2003-2013) et d’une postface par Luc Brisson. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 573 p. (COLLECTION D’ÉTUDES ANCIENNES, 149). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-40333-5, ISSN 1151-826X.

La première édition de l’ouvrage d’Yvon Lafrance, parue en 1981, se caractérisait par l’application d’une méthode dite « scientifique » à l’étude de Platon, méthode que l’auteur a détaillée dans de nombreuses publications ultérieures en la caractérisant comme « historique », « positive » (voire « positiviste »), et donc « neutre », préoccupée uniquement par la « vérité historique », par opposition à toute lecture « philosophique », qui serait forcément « subjective » et « anachronique ». Quoi que l’on pense de cette méthode – comment peut-on croire atteindre la vérité d’un texte philosophique en renonçant soi-même à toute pratique philosophique ? d’ailleurs, le positivisme n’est-il pas lui-même une « philosophie », particulièrement anachronique pour le coup, et dont l’adéquation à la pensée de Platon est pour le moins sujette à caution ? –, elle donne lieu à des analyses scrupuleuses et très bien documentées qui, que l’on partage ou non leurs conclusions, demeurent utiles pour tout interprète intéressé par les dialogues examinés par l’auteur – en particulier le *Gorgias*, le *Ménon*, la *République*, le *Théétète* et le *Sophiste*. L’ouvrage reste d’ailleurs à ma connaissance l’étude la plus complète de la *doxa* chez Platon, et en ce sens il constitue un point de départ indispensable à toute recherche sur cette question. Cette valeur d’instrument de travail est encore renforcée par l’actualisation dont il a fait l’objet dans le cadre de cette réédition, dont les principales nouveautés sont 54 pages de notes dans lesquelles l’auteur, avec beaucoup d’honnêteté intellectuelle, nuance ou corrige ses propos antérieurs, répond aux critiques qui lui ont été adressées et se situe par rapport aux recherches ultérieures, ainsi que 45 pages de suppléments bibliographiques (compilés par l’auteur lui-même et Luc Brisson). Le tout est complété par deux brèves postfaces, l’une d’Yvon Lafrance (3 pages) et l’autre de Luc Brisson (1 page), qui réaffirment la pertinence des principes exégétiques de l’auteur dans le contexte des études platoniciennes actuelles.

Sylvain DELCOMMINETTE

Michele CORRADI, *Protagora tra filologia e filosofia. Le testimonianze di Aristotele*. Pise – Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 330 p. (BIBLIOTECA DI STUDI ANTICHI, 96). Prix : 280 € (relié). ISBN 978-88-6227-476-0.

This monograph presents Aristotle’s account of the philosophy of Protagoras. The book is divided into four chapters. Firstly, Corradi focuses on the doxographic

tradition concerning Protagoras' life ("La tradizione biografica su Protagora", p. 15-43). M. Corradi discusses the sources related to the trial in which Protagoras was involved. Plato stated that Protagoras had been a highly respected sophist throughout his career and that he died rich because of the success of his teaching. M. Corradi points out that this account differs from Diogenes Laertius' life of Protagoras. According to Diogenes, Protagoras was accused for his theological opinions and was thus forced to leave Athens. In the context of Diogenes' account, Protagoras was less likely to have died a rich and successful man. Corradi stresses that Diogenes often used Aristotle as a source. More specifically, Aristotle's lost treatise *On Education* was the source for Diogenes Laertius' description of Protagoras' invention of the so-called *τύλη*, an instrument for carrying heavy objects. These observations underline Aristotle's interest in his predecessors' philosophical systems (see p. 28-29; especially p. 28, n. 4, for a rich summary of scholarly literature on Aristotle as a historian of philosophy). M. Corradi states that Aristotle's writings were the source for the doxographic tradition concerning the conflict between Protagoras and his pupil Evatlos. The first chapter of the book sheds new light on Aristotle's method for collecting doxographic information, which may be summarized in the following points: *il gusto per l'aneddoto, la deduzione di notizie dai testi secondo il cosiddetto 'metodo di Camaleonte' e soprattutto l'impiego di fonti comiche* (p. 43). In the second chapter, M. Corradi shows that Protagoras' principle according to which the man is measure of all things is to be found in Aristotle's *Metaphysics* ("Il principio dell'uomo misura nella *Metafisica*", p. 45-132). The claims of this chapter are innovative and persuasive. According to the author, Aristotle maintains that Protagoras' claim that "all opinions are true" is at odds with the most solid principle of science, i.e. the principle of non-contradiction (PNC). Corradi offers a detailed reconstruction of Aristotle's dialectical proof for the PNC and correctly underlines that Protagoras' *λόγος* is refuted by Aristotle as if the *λόγος* were the negation of the PNC. According to Corradi, the other references to Protagoras' *λόγος* in *Metaphysics* Theta and Iota do not add any significant information to what one might infer from Aristotle's lengthy discussion in Gamma (p. 70). One may infer from *Metaphysics* Theta, 3 that Protagoras' doctrine might have had some influence on the Megarics, whom Aristotle criticizes for their claim that potentialities are not to be distinguished from their corresponding actualities. M. Corradi, however, may have overemphasized this link to the Megarics (p. 70-71). Aristotle might have made a philosophical connection with no historical reference to any actual link between the Megarics and Protagoras. If one accepts the position of the Megarics and does not distinguish between potentiality and actuality, one is, in Aristotle's view, committed to Protagoras' claim, according to which all opinions are equally acceptable. Aristotle maintains that, if one accepts Protagoras' relativism, there is no way of understanding reality. In fact, one could maintain that Aristotle's reference to Protagoras in the context of the distinction between potentiality and actuality means that for Aristotle those who accept Protagoras' *λόγος* cannot explain change. Aristotelian change should be accounted for as the passage from potentiality to actuality. If these notions have no stable meaning, as Protagoras seems to state, change becomes unexplainable. I single out a few more points of disagreement. On p. 45 the author states that the so-called proof for the PNC is the highest achievement that one finds in the books gathered under the

label *Metaphysics*. Whatever the aim of Aristotle might have been in writing these books, it is unlikely that his main goal was to prove the PNC. Moreover, M. Corradi states that *Metaphysics* Theta deals with the doctrine of potentiality and actuality, previously anticipated in Delta and Zeta as one of the senses according to which one may understand “being” (p. 66). However, the reference to Zeta is out of place, possibly a typo for Epsilon. In the third chapter, “Protagora e la scienza del ΛΟΓΟΣ: verso la filologia”, p. 133-175), Corradi discusses Protagoras’ rhetoric. He argues that the goal of Protagoras’ παιδεία has been understood in two different ways by Plato and Aristotle. In his *Protagoras*, Plato maintains that Protagoras’ goal was to educate good citizens, so that they may become able to take part in the political life of the πόλις. Aristotle, on the other hand, underlines that Protagoras pretended to teach rhetoric, i.e. the art of convincing other people. Aristotle bears testimony to the fact that Protagoras was interested in grammatical problems (such as the problem of establishing the gender of a term). Aristotle says that Protagoras discussed the Homeric poems too. M. Corradi convincingly suggests that Aristotle’s sketchy observations on the gender of terms in the *Sophistical Refutations* may rely on Protagoras’ lost writing on the same topic. In the fourth chapter (“La geometria nella *Metafisica*”, p. 177-229), M. Corradi tackles the difficult issue of Protagoras’ mathematical teachings. The author argues that Protagoras’ lost book *Περὶ τῶν μαθημάτων* was not about mathematics, unlike the suggestion of other scholars, but rather about teachings broadly understood. But there is evidence that Protagoras had a deep interest in mathematics and the philosophy of mathematics. Plato and Aristotle are in agreement on this point. According to M. Corradi, Protagoras’ dialectical objections against the mathematicians of his time led Plato to postulate the abstract existence of mathematical objects in order to establish mathematics as a science. Aristotle, on the other hand, was puzzled by Protagoras’ claim that sensible objects show that the tangent line touches the circle in more than one point. This is why Aristotle was led to postulate abstraction as a key tool for dealing with mathematical objects. The book has a rich bibliography (p. 239-290) and many useful indices (p. 291-330). Many claims of the book are innovative and the material is rich and clearly organized. I noticed no typos.

Luca GILI

Anna MARMODORO, *Aristotle on Perceiving Objects*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. x + 291 p. Prix : £ 47,99. ISBN 978-0-19-932600-6.

Cet ouvrage examine la manière dont Aristote rend compte de notre perception des objets, qui suppose que le contenu perceptif ne se réduise pas à des propriétés sensibles, mais soit complexe en ce qu’il implique la comparaison et l’organisation de ces propriétés. On peut résumer le mouvement général de son argumentation selon deux étapes. Tout d’abord, dans les trois premiers chapitres, Anna Marmodoro cherche à établir que la conception aristotélicienne de la perception peut être décrite comme un « réalisme perceptif subtil » : « réalisme », en ce qu’elle admet que les qualités perceptibles sont des propriétés intrinsèques des objets auxquels elles appartiennent qui se trouvent dès lors dans le monde telles que nous les percevons, mais « subtil », en ce que ces qualités requièrent un perceuteur pour atteindre leur actuali-

trième et dernier chapitre, « Autres pratiques de l'oniromancie », réunit en fait trois sections assez différentes. La première aborde la pratique de l'interprétation des rêves dans l'Antiquité, mais en dehors du monde gréco-romain, plus précisément dans l'Égypte pharaonique et dans le Proche-Orient ancien (Kasia Szpakowska, Alice Mouton) ; la deuxième étudie l'héritage artémidorien dans l'Angleterre médiévale (Anne Berthoin-Mathieu), tandis que la troisième explore la perception du rêve et les mécanismes intellectuels à l'œuvre dans son interprétation (Michel Perrin). Le volume est complété par plusieurs index (passages artémidoriens, textes littéraires, textes documentaires, termes et expressions, personnes, et index thématique) et par la table des matières. Produit d'approches pluridisciplinaires, *Artémidore de Daldis et l'interprétation des rêves. Quatorze études* présente l'avantage d'offrir aux lecteurs, comme l'a écrit C. Chandezon dans son introduction, « une présentation plus copieuse d'Artémidore de Daldis, de son œuvre ainsi que des textes et de la pratique d'interprétation des rêves ». Par la diversité des thèmes abordés, il intéressera de nombreux chercheurs, qu'ils soient historiens, philologues, psychologues ou ethnologues. On attend avec impatience la fin des travaux du groupe Artémidore, prévue en 2020, afin de pouvoir disposer de sa traduction annotée, qui, enrichie de commentaires résultant de ces réunions préparatoires, devrait paraître dans la *Collection des Universités de France*.
Tatiana BERG

Robert L. FOWLER, *Early Greek Mythography. Volume 2: Commentary*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. XXI-825 p. Prix : 160 £. ISBN 978-0-19-814741-1.

Depuis la publication en 2000 de l'édition des fragments des anciens mythographes grecs, établie par Robert L. Fowler (*Early Greek Mythography. Volume 1 : Text and Introduction*, Oxford University Press), le commentaire de ces fragments était impatiemment attendu par des lecteurs qui n'ignoraient pas l'ampleur de la tâche à accomplir. À présent qu'ils disposent de ce second volume, ils n'en seront que plus reconnaissants envers l'auteur qui a mené cette entreprise de façon magistrale et avec la plus grande générosité qui soit. L'ouvrage est, dans tous les sens du terme, monumental : il comporte 825 pages, précédées de 21 pages liminaires. L'introduction (p. I-XXI) présente le corpus des textes, transmis par la tradition indirecte, par le biais des citations qui en ont été données, provenant des ouvrages perdus de vingt-neuf mythographes anciens, datant de la fin du VI^e siècle pour les plus anciens (Hécatee de Milet et Acousilaos), du V^e siècle et du début du IV^e. Il s'agit, à proprement parler, des premiers ouvrages de mythographie, c'est-à-dire d'écriture en prose des mythes, désormais consignés et étudiés pour eux-mêmes (et non plus intégrés au sein d'œuvres poétiques), présentés selon différents principes d'organisation, généalogique (sur le modèle des *Catalogues* hésiodiques), narrative ou thématique. Ces œuvres, longtemps restées dans l'ombre et largement mésestimées, ont pourtant eu une importance et une influence déterminantes tout au long de l'Antiquité. Elles ont ouvert la voie à un genre promis à une longue postérité, trouvant son aboutissement dans la *Bibliothèque* du pseudo-Apollodore, seul manuel de mythographie intégralement conservé, grandement tributaire de ses lointains prédécesseurs. Elles ont également

constitué une source de premier ordre pour de nombreux auteurs, historiens, auteurs tragiques, poètes alexandrins... Ce n'est pas le moindre des intérêts du commentaire donné par R.L. Fowler que de montrer cet apport majeur, au travers d'une étude de la transmission des données mythiques, tout en faisant apparaître les différences et spécificités de chaque auteur dans la pratique de l'écriture mythographique (voir p. xvii). Ces auteurs procèdent à des choix, privilégient des méthodes et des approches particulières, traitent des mythes dans leur totalité, d'un point de vue panhellénique ou local... Par ailleurs, la nature même de ces textes fragmentaires pose bien des difficultés d'analyse et requiert une attention particulière : peut-on, dans le cas d'allusions, reconstruire un récit pour lequel on ne dispose que d'indications ponctuelles ? Faut-il, dans le cas de résumés comportant une souscription finale, attribuer l'ensemble des données rapportées au seul auteur nommé ? La première partie, « Commentaire mythologique » (« Part A : Mythological Commentary », p. 1-616), constitue une étude de l'ensemble des fragments. Elle est organisée de façon thématique, en vingt chapitres successifs, rassemblant les textes qui évoquent les mythes ou ensembles de mythes pouvant être regroupés autour de mêmes sujets, personnages ou lieux : théogonie, peuples préhelléniques, Deucalion et sa descendance, légendes des Argonautes, d'Héraclès, de Persée, Crète, cycles troyen et thébain, légendes attiques, migrations... Ce principe d'organisation, que l'auteur justifie en introduction (p. xix), est parfaitement adapté à la nature même du corpus : il fait apparaître au mieux les convergences et différences de traitement. D'un point de vue pratique, sa division en paragraphes et sous-paragraphes numérotés permet l'établissement d'un système de renvois internes extrêmement clairs et utiles. Le second principe de méthode retenu par R.L. Fowler a été de ne traiter que les données mythiques explicitement mentionnées dans les fragments. Mais, comme l'auteur le remarque à propos du cycle d'Héraclès (p. 261), il n'en est guère qui soient omises par les auteurs anciens. C'est donc un panorama quasi exhaustif de la mythologie grecque que donnent ces fragments. Face à un corpus aussi considérable, l'auteur a su allier les vertus de la synthèse et de l'analyse. Le lecteur trouvera ainsi des « mises au point » concises et précises sur différents sujets importants et très variés : la datation des poèmes homériques, notamment par rapport aux *Catalogues* hésiodiques (p. 126-127), les mythes relatifs à l'invention de l'écriture (p. 247-248), les mythes des origines crétoises (p. 385-388), la généalogie royale athénienne et ses différentes versions (p. 448-453), les migrations ioniennes (p. 572-576)... Pour chaque mythe, il disposera d'analyses très détaillées, mentionnant l'ensemble des variantes antérieures et ultérieures, prenant en compte les documents iconographiques, faisant référence aux principales interprétations qui en ont été données, jusqu'aux plus récentes. Ces analyses sont orientées en fonction de différentes approches : approche « politique », s'agissant notamment du rôle considérable des mythes dans la construction d'une identité propre à chaque cité, à chaque région, ou à l'ensemble des Grecs (sur ce dernier point, voir, en particulier, p. 122-130, § 4.1. « Hellenism », à propos du fr. 14 d'Hécateé) ; lecture anthropologique ; lecture symbolique, attentive aux structures de l'imaginaire et aux archétypes ; étude des mythes dans leurs liens avec les rituels, en particulier de type initiatique (s'agissant, par exemple, du mythe des filles de Proetos ou des traditions relatives aux Hyades, nourrices de Dionysos) et les rites. Il convient aussi de souligner l'utilité des nombreux *stemmata* généalogiques intégrés dans le

corps du commentaire. Ce dernier est également l'occasion d'explicitier certains problèmes textuels et de justifier des choix de lecture parmi les leçons mentionnées dans l'apparat critique du volume 1 (voir, par exemple, p. 151, 181, 199, 280 n. 64, 557-558...). L'étude des fragments permet, enfin, de proposer différentes hypothèses de restitution des textes anciens, par le biais d'un travail de comparaison entre les textes sources, transmettant les fragments, et les textes ultérieurs qui peuvent aussi en dériver, comparaison souvent synthétisée sous la forme de tableaux synoptiques (en particulier, p. 164-165 et p. 255-256, à propos des fr. 33 et 11-12 de Phérécyde d'Athènes). La seconde partie, « Commentaire philologique » (« Part B : Philological Commentary », p. 617-737), se compose d'une suite de notices consacrées à chacun des mythographes anciens, présentant les données biographiques et les caractéristiques principales de leurs œuvres. Bien évidemment, certains auteurs se distinguent : Hécateé, Acousilaos, Hellanicos et Phérécyde d'Athènes présenté comme « la star de la collection » : pour ceux-là, la notice s'enrichit d'hypothèses concernant la structure de leurs ouvrages, ainsi que d'un relevé systématique des formes transmises par les citations « littérales » et d'une étude stylistique. Des *corrigenda* au volume 1 sont suivis d'une liste des nouvelles leçons et lectures des manuscrits transmettant les scholies mineures de l'*Illiade*, empruntées à l'édition procurée par H. van Thiel, récemment publiée (p. 738-742). Au sein même du commentaire, l'auteur a systématiquement tenu compte des apports des éditions parues depuis la publication du volume 1. Une riche bibliographie de 56 pages rendra les plus grands services, tout comme les quatre *indices* qui constituent autant de clés d'entrée dans l'ouvrage pour le lecteur, en fonction de ses attentes et centres d'intérêt : index des fragments commentés, index des autres passages étudiés, index des mots grecs, index des noms et sujets, permettant de se reporter rapidement à l'ensemble des données concernant un mythe ou un personnage mythique particulier. Ce commentaire, récompensé en 2014 par le prestigieux prix Charles J. Goodwin décerné par la *Society for Classical Studies*, s'impose de toute évidence comme un ouvrage de référence majeur et, si l'on ose dire, un « outil de travail » de premier ordre pour toute recherche portant sur la mythographie grecque. Plus largement, il constitue une véritable somme du savoir mythologique grec, rendu pleinement et aisément accessible à tous les lecteurs qui sont nombreux à être intéressés par ce domaine d'étude et qui trouveront dans cet ouvrage le meilleur guide.

Laurent GOURMELEN

Gregory NAGY, *Homer the Preclassic*. Berkeley, University of California Press, 2012. 1 vol. XIII-418 p. (SATHER CLASSICAL LECTURES, 67). Prix : 63 \$. ISBN 978-2-0100-4882-2.

Dans cet ouvrage, qui fait écho au livre *Homer the Classic*, publié par le même auteur en 2009, Gregory Nagy soutient l'idée que la poésie d'Homère que nous connaissons, loin d'être ancrée dans une période et un lieu déterminés, résulte des nombreuses réactualisations dont elle fut l'objet jusqu'à l'époque de Virgile. Poursuivant l'étude menée dans son précédent travail, l'auteur remonte à présent au-delà du V^e siècle athénien pour observer les influences politiques et religieuses qui modifièrent le corpus homérique à l'Âge du Bronze et durant les « Âges obscurs ». Dans le

Matthias GELZER, *Cicero. Ein biographischer Versuch*, 2. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. XXVII-407 p., 2 cartes (ALTE GESCHICHTE). Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-09903-5.

Ce livre est la réédition d'un volume paru en 1969 chez le même éditeur et réimprimé en 1983. La biographie composée par Matthias Gelzer, qui prend pour base une longue notice rédigée pour la *Realencyclopädie* (*M. Tullius Cicero als Politiker*, RE 7A, 1 [1939], col. 827-1091), demeure à ce jour l'ouvrage de référence sur la vie de Cicéron. La présente réédition comporte un certain nombre de compléments : une introduction (« Forschungsgeschichtliche Einleitung ») due à Werner Riess, une liste des ouvrages et articles cités par M. Gelzer, une bibliographie complémentaire et une chronologie. Dans son introduction (p. IX-XXVII), W. Riess retrace d'abord la vie de M. Gelzer (1886-1974). Né à Liestal en Suisse, celui-ci a étudié l'histoire et la philologie classique à Bâle auprès de maîtres prestigieux (Friedrich Münzer, Richard Heinze, Alfred Körte), puis l'histoire ancienne à Leipzig sous la conduite d'Ulrich Wilcken. En 1909, il présente à Leipzig une dissertation sur l'administration byzantine de l'Égypte : le recours à la documentation papyrologique, l'intérêt pour l'Antiquité tardive sont remarquables à cette date. En 1912, il obtient l'habilitation à Fribourg-en-Brisgau avec *Die Nobilität der römischen Republik*, travail de pionnier qui fonde l'étude des relations sociales sous la République romaine. De 1919 à 1955, il enseigne l'histoire ancienne à l'Université Johann Wolfgang Goethe de Francfort. Outre sa biographie de Cicéron, il a écrit d'importantes monographies sur César et sur Pompée et de très nombreux articles consacrés à la République romaine et à l'histoire antique. Son élève le plus remarquable fut Hermann Strasburger (1909-1985). W. Riess évoque le débat qui, des années durant, opposa le maître et le disciple à propos de la personnalité de César. Pour Gelzer, César était le type même de l'homme d'État, capable de saisir les nécessités de l'heure et doué de créativité politique, alors que Strasburger jugeait beaucoup plus sévèrement celui qui porta un coup décisif au régime républicain et estimait qu'il n'avait pas de plan d'ensemble pour réorganiser la *respublica*. Ce débat s'est déroulé dans un climat d'amitié et de grand respect mutuel, comme en témoigne la dédicace du *Cicero* de Gelzer à Strasburger, *in Dankbarkeit*. Le jugement de Gelzer sur César a influencé le regard qu'il portait sur Cicéron : s'il admirait sans réserve l'orateur, l'écrivain et le philosophe (se dégageant ainsi de l'influence de Mommsen, qui déclarait Cicéron *ohne Einsicht, Ansicht und Absicht*), il se montrait sévère pour l'homme politique. Dans la seconde partie de son introduction, W. Riess évoque les grandes tendances de la recherche cicéronienne depuis 1969. Il distingue cinq domaines thématiques : la perception de la crise politique par Cicéron, la culture mémorielle et l'utilisation des *exempla*, la signification politique de la philosophie cicéronienne, l'activité d'avocat de Cicéron, le rôle de la rhétorique dans la création littéraire et la vie politique de Cicéron. Il présente ensuite un certain nombre de travaux concernant ces différents domaines. Ces pages sont incontestablement utiles pour connaître l'état actuel des études cicéroniennes. On peut cependant regretter que l'auteur cite presque uniquement des travaux en langue allemande et en langue anglaise, ce qui est le cas aussi dans la bibliographie complémentaire (p. 387-391). Dans cette dernière, qui compte quelque 130 références, on ne

relève qu'un seul titre en italien et un seul titre en français (si l'on ne tient pas compte du *Cicéron* de P. Grimal mentionné dans sa version allemande). On cherche en vain les noms d'Alain Michel, de Carlos Lévy (pour ne citer qu'eux). Dans un ouvrage sur la vie de Cicéron, on s'étonne de ne pas voir figurer le remarquable instrument de travail qu'est la *Cronologia ciceroniana* de N. Marinone et E. Malaspina (Rome-Bologne, 2004²). Même dans le domaine de la recherche germanophone, certaines omissions peuvent surprendre, comme celle du livre de P. L. Schmidt sur le *De legibus* (*Die Abfassungszeit von Ciceros Schrift über die Gesetze*, Rome, 1969) ou celle des travaux de W. Görler. En dépit de ces réserves, il convient de saluer cette réédition d'un ouvrage fondamental, qui s'accompagne d'intéressants compléments.

François GUILLAUMONT

Pierre RENUCCI, *Marc Antoine. Un destin inachevé entre César et Cléopâtre*. Paris, Perrin, 2015. 1 vol. 560 p. Prix : 26 €. ISBN 978-2-262-03778-9.

Cette nouvelle biographie du triumvir se situe sans ambages dans le registre de la vulgarisation. En attestent les explications fournies par l'auteur sur des notions élémentaires de la République romaine et de son histoire au I^{er} siècle a. C. n. ou les nombreuses allusions à la République française qui trahissent sa volonté de s'adresser à un lectorat français (p. 155, 379 et 457). L'ouvrage prend ainsi place à côté de ceux de Eleanor G. Huzar, *Mark Antony: A Biography*, Minneapolis, 1978 ; de François Chamoux, *Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*, Paris, 1986 ; de Paul M. Martin, *Antoine et Cléopâtre. La fin d'un rêve*, Paris, 1990 ; de Giusto Traina, *Marco Antonio*, Rome – Bari, 2003 ; de Monique Jallet-Huant, *Marc Antoine : généralissime, prince d'Orient et acteur dans la chute de la République romaine*, Charenton-le-Pont, 2009 et de Helmut Halfmann *Marcus Antonius*, Darmstadt, 2011 (pour ce dernier, voir AC 81 [2012], p. 494-496), pour nous limiter aux titres les plus récents. À quand la prochaine biographie de Marc Antoine ? Il y a là certainement matière à une étude de son historiographie moderne. Sans rentrer dans les détails, les deux principaux axes sur lesquels se construisent ces biographies consistent en une sorte de réhabilitation du personnage et en l'explication de sa politique orientale. L'ouvrage de P. Renucci rentre tout à fait dans ce cadre. Au milieu de ce foisonnement bibliographique se distingue non pas une biographie de Marc Antoine, mais une étude prosopographique de ses partisans menée par Marie-Claire Ferrière, *Les partisans d'Antoine (des orphelins de César aux complices de Cléopâtre)*, Bordeaux, 2007. Si l'ouvrage de P. Renucci n'apporte pas de nouveaux éclairages – ce n'est pas là son objectif –, il livre cependant une bonne introduction à la vie de Marc Antoine, retracée suivant la chronologie des événements. On salue la volonté de l'auteur de replacer le personnage à sa juste place en faisant prendre conscience des divers biais qui en déforment la perception, notamment la propagande d'Octavien. Le portrait brossé est celui d'un *uir* généreux et prodigue, mais accordant trop facilement sa confiance, celui d'un *dux* expérimenté et rusé mais trop audacieux, enfin, celui d'un *triumvir* animé par le projet d'une « dynastie romano-égyptienne » (p. 460, 546) appelée à régner sur un Empire à vocation universelle. Mais coupé de l'Occident et de la Péninsule italique, le triumvir échoue dans son projet. P. Renucci fait reposer ce

Chigi, vaste problématique irrésolue qui pose la question de l'identité et de l'origine du peintre. L'alphabet utilisé n'est pas corinthien ; l'auteur propose une nouvelle hypothèse à ce sujet, celle d'un peintre corinthien qui aurait recopié telles quelles les inscriptions à partir d'un modèle. Enfin, le cinquième et dernier chapitre, conçu par I. van Kampen et L. M. Michetti, replace le Tumulus de Monte Aguzzo dans le contexte de Véies et de son territoire, entre l'Orientalisant Moyen et Récent (chronologie principale des objets et du monument). Ce chapitre est des plus intéressants car il propose un panorama complet de la cité à cette époque, du rôle et de la formation de son aristocratie et de ses rapports avec Rome, du contrôle des frontières et du commerce. La sépulture monumentale suit la typologie des tombes dites « princières » (dont les caractéristiques sont reprises par L. M. Michetti). Il est aujourd'hui possible de l'attribuer à une gens très importante, installée en territoire extra-urbain, entourée de différentes familles gentiles et de leurs dépendants, et dont la richesse est basée sur une économie agro-pastorale et sur le contrôle des échanges. D'après les restes osseux, les inscriptions et la comparaison avec d'autres contextes similaires, le Tumulus aurait pu être créé autour d'un jeune défunt placé dans la chambre principale, désormais garant symbolique de la continuité de la famille. Une dernière section décrit la présentation réelle et digitale du Tumulus, de ses objets et des tombes alentours dans le *Museo dell'Agro Veientano* au Palazzo Chigi de Formello. On ne peut que saluer cette initiative et la publication systématique des anciennes fouilles qui permet, peu à peu, de rendre à la science ces nombreuses tombes mises au jour au XIX^e s. En outre, cette démarche permet de valoriser les contextes qui entouraient des objets aujourd'hui célèbres, tels l'olpe Chigi, et de dépasser le discours stylistique et artistique qu'ils ont suscité, au profit d'une reconstitution des réalités historiques et socioculturelles qui l'entourent. À ce titre, le dernier chapitre de l'ouvrage constitue un essai en soi qui intéressera tout lecteur intéressé par l'histoire de Véies, les pratiques funéraires étrusques ou le développement des aristocraties du VII^e siècle av. J.-C. Ajoutons enfin l'intérêt documentaire de l'ouvrage qui ne néglige pas non plus l'histoire de l'archéologie et du collectionnisme en fournissant des copies de documents d'archives. Lorsque le programme de publication des nécropoles de Véies sera achevé, il sera possible de réévaluer nos connaissances concernant le Premier Âge du Fer et l'Orientalisant, à la croisée des chemins entre le monde étrusque et le monde latin, mais aussi de proposer des reconstitutions socioculturelles et économiques entre l'Étrurie et d'autres peuples méditerranéens. Delphine TONGLET

Annalisa TASSO, *Pylai Aidao. Un percorso iconografico e letterario sulla diffusione del tema delle Porte dell'Ade da Oriente a Occidente*. Oxford, Archaeopress, 2013. 1 vol. 21 x 30 cm, 98 p., nombr. ill. n/b. (BAR INT. SER., 2524). Prix : 24 £. ISBN 978-1-4073-1142-5.

Ce petit opuscule d'Annalisa Tasso traite de la persistance du thème des « Portes de l'Hadès » dans le monde méditerranéen, aux époques archaïque et classique, et cherche à démontrer la prégnance d'une influence orientale sur la définition de cette thématique, en particulier dans les représentations funéraires étrusques et lydiennes, ainsi que sur la céramique attique. A. Tasso exploite pour ce faire un large spectre de

sources, puisées à la littérature gréco-latine et à l'iconographie méditerranéenne, de l'Égypte et du Proche-Orient préclassiques à l'Asie Mineure, l'Étrurie et la Grèce. Le premier chapitre (« *Geografia dell'Aldila: il mondo oltre la porta* » p. 1-26), propose un aperçu rapide de la conception de l'au-delà dans les civilisations égyptienne, mésopotamienne, phénicienne, grecque et étrusque, essentiellement articulé sur des données textuelles. Il nous a semblé qu'au risque d'y perdre le lecteur, l'auteure cherchait parfois obstinément à retrouver dans les traditions égyptiennes, mésopotamiennes ou phéniciennes des éléments apparus par la suite dans le monde grec. Le second chapitre (« *Vie di accesso all'Ade* » p. 26-66) traite plus spécifiquement des « Portes de l'Hadès » ; y sont définies trois catégories de passages vers l'au-delà : les « entrées naturelles » (cours d'eau, rivières, grottes, forêts...) ; les « entrées à caractère architectonique » (baies, portes) et enfin, les « entrées spirituelles » (état de transe, pratiques acétiques...). Des réserves s'imposent ici aussi, face au risque de surinterprétation ou de mésinterprétation des sources en particulier en ce qui concerne les entrées dites « naturelles » et peut-être plus encore dans celles définies comme « spirituelles ». De fait, c'est l'iconographie des « entrées à caractère architectonique » qui constitue le cœur de cette étude. Dans un corpus de trente-quatre vases attiques, A. Tasso distingue ainsi trois modes de représentations des « Portes de l'Hadès » : 1) une colonne surmontée d'une architrave ; 2) une simple colonne isolée et 3) deux colonnes soutenant une architrave. Le catalogue (p. 38-45) de ces représentations sur vase se présente sous la forme de brèves notices intégrant les renvois bibliographiques. Suit une analyse de fausses portes représentées dans certaines tombes d'Étrurie et de Lydie (p. 45-59). Pour les fausses portes d'Étrurie, A. Tasso, propose la typologie suivante (p. 57-59) : 1) seuls les contours de la porte sont dessinés ; 2) la porte est encadrée par une moulure dorique et la polychromie est plus riche ; 3) la porte, toujours de style dorique se complexifie, les deux battants sont eux-mêmes divisés en deux panneaux ; 4) des scènes figurées sont représentées autour des deux portes appartenant à cette dernière catégorie tandis que la porte elle-même est subdivisée en deux battants comprenant chacun trois ou quatre panneaux. Une brève conclusion (p. 66-68) reprend les idées principales énoncées dans les deux parties de la recherche. A. Tasso y souligne les différences existant entre les représentations des « Portes de l'Hadès » sur les vases attiques et dans les chambres funéraires d'Étrurie et du monde lydien, l'auteur recherchant derrière chaque modèle iconographique une conception eschatologique différente (p. 66) Cependant bien difficile à saisir pour le lecteur du XXI^e siècle. La suggestion que la présence d'Héraclès sur nombre de vases attiques étudiés reflète l'émergence des cultes à mystère nous paraît plus discutable encore (p. 67). Par ailleurs, A. Tasso propose de voir derrière les peintures des « Portes de l'Hadès » d'Étrurie, l'œuvre d'artistes ioniens ayant fui devant l'avancée des Perses (p. 67). Une telle hypothèse est difficile à justifier, et la présence de céramique ionienne à Cerveteri ne constitue pas un argument décisif. Suivent des inventaires documentaires : un utile tableau des tombes étrusques présentant un décor de porte (p. 71-73) ; les illustrations, photographies de tombes ou de vases – certaines de piètre qualité –, dessins des fausses portes, plans des tombes et cartes (p. 74-86) et une riche bibliographie (p. 87-98). Au final, A. Tasso nous livre ici un outil de travail utile dont l'étude iconographique constitue certainement la partie la plus intéressante. Profitons de l'occasion pour signaler la publication la même année de l'ouvrage édité

par Farouk F. Grewing, Benjamin Acosta-Hughes et Alexander Kirichenko, *The Door Ajar. False Closure in Greek and Roman Literature and Art*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2013 qui explore avec nuance, sous le titre de la « porte entrouverte », les multiples variations signifiantes de l'entre-deux et de la fausse sortie (*false closure*, *Trugschluss*) tant dans la littérature gréco-latine qu'à l'appui de quelques représentations figurées.

Aurore HAMM

Marco DE MARCO (Éd.), *Fiesole, Museo Civico Archeologico. Un secolo di bellezza*. Florence, Edizioni Polistampa, 2013. 1 vol. 32 x 24,5 cm, 175 p., nombr. ill. n.b. & coul. Prix : 28 € (relié). ISBN 978-88-596-1323-7.

Ce nouveau catalogue du musée communal de Fiesole adressé par les éditions Polistampa à la Rédaction de *L'Antiquité Classique* a été publié à l'occasion du centenaire de l'ouverture du musée (1914) et d'une réorganisation des collections qu'il abrite (2013). L'ouvrage s'adresse au grand public mais aussi au curieux intéressé par l'histoire de cette cité étrusque située sur les hauteurs de Florence. Il s'ouvre sur quelques brèves études contextuelles suivies par un catalogue illustrant les pièces les plus importantes de la collection. À côté des objets provenant des fouilles de Faesulae, lesquelles ont mis au jour un temple étrusque puis romain, un théâtre du premier siècle et un complexe thermal d'époque impériale, le musée abrite des pièces issues de collections qui lui ont été léguées, en particulier des urnes cinéraires étrusques et des sculptures d'époque impériale de la collection d'Eduardo Albites et des vases grecs, gréco-italiques et étrusques réunis par Alfiero Costantini. Le livre s'ouvre sur une utile chronologie des découvertes fortuites et des fouilles menées à Fiesole, décrivant ainsi les principales étapes de la constitution de la collection. Suit une présentation par M. De Marco des vestiges archéologiques de la ville, à l'exception de la muraille étrusque (p. 19-24), et des enrichissements de la collection au XX^e siècle (p. 25-33). C. Salvianti présente une belle synthèse de l'« antiquarisme » régional qui se développa dès la fin du XVIII^e mais surtout dans la seconde moitié du XIX^e s., à la faveur de la promotion en 1865 de Florence comme capitale de l'Italie par Victor-Emmanuel II (p. 35-49) ; M. Cantini exploite de son côté les archives locales pour rendre vie au projet architectural d'Ezio Cerpi (1868-1958) qui livra en 1914 le tempio ionique qui abrite aujourd'hui le musée centenaire (p. 51-60). La seconde partie du livre comprend le catalogue (p. 61-157), constitué d'un choix de 87 pièces jugées importantes dont sont publiées des photographies d'assez bonne qualité, accompagnées d'une brève notice. Le catalogue débute par les objets retrouvés à Fiesole et dans sa région, présentés suivant un ordre chronologique, et se poursuit par les antiquités léguées au musée. Mentionnons en particulier le grand bronze animalier découvert en 1882, louve romaine ou, selon G.C. Cianferoni qui lui consacre une notice approfondie (p. 78-81), lionne étrusque – l'alliage utilisé paraît le confirmer – peut-être remployée à l'époque romaine. D'un réel intérêt, à côté des petits bronzes votifs, des miroirs et des urnes cinéraires étrusques, deux éléments d'un cycle en terre cuite décorant un temple d'époque républicaine, des reliefs décoratifs découverts dans le théâtre, les statues d'Osiris (perdue) et d'Isis de Taposiris (conservée) signalées par les inscriptions *CIL* XI, 1543 et 1544. Un regret majeur cependant, que les notices ne

différences. Il capitolo sei, *Telling Stories* (p. 135-162), spiega al lettore le numerose tecniche narrative usate dal poeta per la costruzione dei complessi intrecci narrativi – la “ring composition”, per esempio, tra le tecniche più note e più usate da Pindaro; le storie raccontate si svolgono in vari momenti cronologici ai quali s’intrecciano le digressioni mitologiche. Viene dunque giustamente sottolineato che le odi di Pindaro sono, per questo motivo, una delle fonti più importanti per la ricostruzione dei miti greci. Pur prediligendo l’uso del mito all’interno della narrazione, il poeta si allontana spesso dalle versioni tradizionali e sviluppa le vicende in modo differente: è il caso di Pelope, nell’Olimpica 1, descritto nel paragrafo *False Tales*. L’ultimo capitolo, *Reception* (p. 163-184), è dedicato alla ricezione della poesia di Pindaro in periodo ellenistico, tra i grammatici alessandrini, nel mondo latino, con particolare riferimento a Orazio (*Ode* IV.2), in periodo rinascimentale e in periodo successivo, descrivendo l’eco della poesia pindarica nella poesia inglese – Ben Jonson, Thomas Grey – e nella poesia tedesca – Hölderlin. Sebbene uno specialista potrebbe avvertire la mancanza delle fonti in lingua originale, l’uso dei testi, di supporto alle interpretazioni dell’autore o di altri studiosi, risulta del tutto appropriato. L’analisi linguistica e letteraria potrebbe inoltre, non essere del tutto scorrevole ai non specialisti laddove ricorrono numerosi riferimenti all’epica omerica, alla poesia di Bacchilide o nell’ultimo capitolo, in cui la ricezione della poesia pindarica è descritta in rapporto a un arco di tempo piuttosto ampio.

Giuseppina DI BARTOLO

David BRANSCOME, *Textual Rivals. Self-Presentation in Herodotus’ Histories*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2013. 1 vol. 262 p. Prix : 70 \$ (Relié). ISBN 978-0-472-11894-6.

L’autoreprésentation d’Hérodote au sein de son œuvre a fait l’objet de nombreuses études. Le procédé spécifique suivant lequel Hérodote se forge un personnage littéraire à son image ayant attiré l’attention de nombreux chercheurs, David Branscome débute son ouvrage par un bon état de la question, accompagné d’une abondante bibliographie. Le livre a pour ambition de prolonger certaines réflexions sur cette autoreprésentation, en étudiant cinq épisodes des *Histoires* qui intègrent un personnage qui, à l’instar d’Hérodote, se place dans une posture d’enquêteur. Ceux-ci, par leur volonté de convaincre leur audience sur des matières morales, historiques, ethnographiques ou géographiques, s’érigent au sein de l’œuvre en rivaux historiographiques pour le personnage littéraire d’Hérodote. Tout l’objet de l’analyse de l’auteur consiste à exposer dans quelle mesure Hérodote présente les méthodes et surtout les échecs de ses rivaux pour amener le lecteur à considérer son propre discours comme supérieur à tous points de vue. Le premier chapitre (« Solon “using the truth” ») se penche sur l’incapacité de Solon à convaincre Crésus sur les raisons qui le poussent à ne pas considérer ce dernier comme le plus heureux et prospère des hommes (1, 29-33). Par la narration des récits de Tellus ainsi que de Cléobis et Biton, Solon échoue à exposer la vérité à Crésus, faute d’avoir su trouver le ton et le moment opportuns pour exposer le fruit de ses réflexions. Pour D. Branscome, seuls les lecteurs d’Hérodote peuvent, avec le recul, apprécier la narration de Solon à sa juste valeur. Hérodote, en impliquant ainsi les lecteurs dans sa méta-narration, se distingue

de Solon par sa plus grande habileté à trouver l'audience adéquate à son discours. Le deuxième chapitre (« The "struggle" of Demaratus ») présente l'épisode dans lequel le roi spartiate Démaratus éprouve la plus grande peine à exposer les coutumes grecques à Xerxès (7, 101-105 ; 209 ; 234-237). Incapable de persuader le Grand Roi sur des faits ethnographiques qu'il maîtrise pourtant, Démaratus se voit relégué au second rang par un Hérodote empreint d'empathie envers l'échec du roi spartiate. Le troisième chapitre (« Aristagoras "deceiving well" ») développe la façon dont Aristagoras tente, par le biais d'une carte de bronze, de tromper le roi Cléomène sur l'étendue réelle de l'Empire perse afin de le pousser à soutenir la révolte ionienne (5, 49-51). Le discours que produit Aristagoras n'est pas foncièrement faux, mais il distord à dessein la vérité pour, au final, ne parvenir qu'à convaincre partiellement son auditeur. Hérodote se présentera comme plus fiable sur ces questions géographiques en corrigeant et même en développant la description faite de la Route royale. Il montre surtout comment un véritable enquêteur devrait se servir de données, comme la carte de bronze, pour rendre compte de la vérité. Le quatrième chapitre (« The Athenians "alone" at Marathon ») expose le débat qui met aux prises Tégéens et Athéniens quant à leurs mérites respectifs en vue d'obtenir le commandement de l'aile droite des Grecs lors de la bataille de Platées (9, 26-28). D. Branscome relève la différence qu'Hérodote établit entre le récit de la bataille de Marathon contée par les Athéniens (qui omettent complètement le support des troupes platéennes) et son propre récit de la bataille. Critiquer la version relatée par les Athéniens revient, dans le raisonnement d'Hérodote, à critiquer l'ensemble de la tradition épitaphique athénienne : celle-ci, en louant les soldats locaux tombés au combat, ne présente qu'une version déformée et presque mythique des faits historiques. La supériorité du discours d'Hérodote sur la bataille se trouve donc dans son objectivité, qui ne se fonde pas uniquement sur une tradition créée en vue de la glorification de certains acteurs du récit. Enfin, le cinquième chapitre (« Xerxes' "laughable" Spectacle ») concerne le réarrangement des morts par Xerxès sur le champ de bataille des Thermopyles pour minimiser ses pertes et accentuer l'éclat de sa victoire (8, 24-25). Xerxès y apparaît comme le moins habile de tous les interlocuteurs présentés par D. Branscome, car il échoue d'emblée à convaincre deux audiences : les marins grecs à sa solde qu'il cherche à impressionner d'une part, et les lecteurs d'Hérodote d'autre part. Hérodote qualifie le spectacle orchestré par le roi perse de risible, et use de termes forts pour déconstruire son discours. Mais sa propre version de la bataille, qui occulterait presque le fait qu'elle fut une défaite pour les Grecs, tient quelque part du même procédé de maquillage des faits. L'ouvrage de D. Branscome présente une approche plutôt détaillée de ces quelques morceaux choisis des *Histoires* d'Hérodote. L'analyse développée est généralement très poussée et convaincante, appuyée par une bibliographie solide et par la longue fréquentation de l'auteur avec l'œuvre d'Hérodote. L'ouvrage offre pour chaque passage le texte grec accompagné d'une traduction de l'auteur. Celle-ci, bienvenue, est plutôt littérale, mais présente le mérite d'être proche du texte et d'en faciliter la compréhension. La lecture des analyses est relativement fluide, mais elle est régulièrement interrompue par de nombreux rappels faisant écho à des extraits de textes ou à des expressions grecques citées précédemment. Si un tel procédé est utile et même indispensable à plusieurs pages voire chapitres d'intervalle, ils se multiplient parfois fâcheusement à quelques paragraphes

de distance sans réelle nécessité. De même, on regrettera peut-être la répétition excessive de l'explicitation du sens de certains mots ou expressions grecs au sein d'un même chapitre, ce qui tend à interrompre le fil du raisonnement. L'alternance entre les caractères grecs et les caractères latins pour translittérer des termes grecs au sein de l'analyse ne s'explique guère. L'ouvrage dans sa globalité demeure un beau livre et une référence indispensable pour tous ceux qui ont un intérêt pour la perception et l'analyse qu'Hérodote fait du style historiographique qu'il développe, en suggérant ce qu'un véritable historiographe se doit de faire.

Marc-Antoine HUBERT

László TÖRÖK, *Herodotus in Nubia*. Leyde, Brill, 2014. 1 vol. XIV-163 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 368) Prix : 98 € (Relié). ISBN 978-90-04-26913-2.

László Török est sans doute le savant qui a le plus rénové, sous tous ses aspects, l'histoire de la Nubie et du royaume méroïtique au cours de la seconde partie du XX^e siècle et jusqu'à nos jours, alors même que les fouilles se multipliaient d'Assouan à Khartoum et que la « nubologie » gagnait son autonomie par rapport à l'égyptologie. Il est donc fort bienvenu qu'il nous donne aujourd'hui, en un petit livre élégant et précis, son jugement sur l'apport d'Hérodote à la connaissance de la Nubie, dont les Grecs n'avaient guère entendu parler auparavant : comme il a l'occasion de le rappeler lui-même (p. 83), Hdt. II, 29, est la mention la plus ancienne de Méroë dans les sources classiques. Le plan de l'ouvrage met en évidence l'usage parcellaire par Hérodote de la documentation dont il disposait sur la Nubie, tandis qu'il a, par exemple, groupé la presque totalité de ses *Libyca* pour donner au lecteur une présentation consistante et relativement longue du continent africain à l'ouest du Nil (IV, 168-199). En effet, après avoir, dans une assez brève première partie, resitué la Nubie d'Hérodote à la lumière de l'évolution considérable des connaissances sur cette partie du monde antique au cours de ces dernières décennies – ainsi lui-même, par exemple, ne croit plus à la succession chronologique des capitales, mais plutôt à une « royauté ambulatoire » – L. Török nous présente en traduction anglaise, selon la suite des *Histoires* et sans regroupement (sauf II, 137 et 139), la douzaine de passages qu'il qualifie d'éthiopiens, une attitude empirique qui contraste avec la théorie de F. Jacoby distinguant dans les *logoi* consacrés aux peuples étrangers de grands ensembles thématiques (p. 42-43). Puis, après des considérations sur le « logos éthiopien », à l'existence duquel, comme ensemble indépendant, il ne croit pas, il s'efforce de démêler pour chaque passage la part de la fiction de celle de la réalité. Enfin, dans une dernière partie, il s'attache aux sources d'Hérodote sur la royauté kouchite que celui-ci connaîtrait mieux que la monarchie pharaonique, tout comme il serait plus au courant du fonctionnement des oracles à Kouch qu'en Égypte (p. 122). D'autre part, il insiste sur le caractère complémentaire et non autosuffisant des passages dits éthiopiens, dont plus de la moitié sont intégrés dans le contexte du logos égyptien et un certain nombre ont pour fonction d'opposer à la folie dominatrice de Cambyse le contrepoinct de la simplicité et de la santé morale d'un peuple et de son roi, vivant leur longue vie aux marges du monde habité. Nous sommes, pour notre part, convaincu par les arguments de L. Török qu'il n'existe pas, à proprement parler, chez Hérodote de « discours sur l'Éthiopie ». Mais sur cette voie, il eût fallu peut-être aller plus loin,

sur la poétique et l'esthétique du poète. Elles organisent également une fiction épistolaire où la lettre est conçue comme un objet précieux qui renvoie aux autres textes de Claudien. Christine Sempéré, *Le détournement de l'épistolaire dans le Roman d'Alexandre : de la rhapsodie initiale à la voix spéculaire. L'exemple des lettres à Olympias dans la recension epsilon* (p. 281-309) veut démontrer comment la forme épistolaire dans le *Roman d'Alexandre* a évolué de ses origines jusqu'à la version ϵ , datant elle-même du huitième siècle. La lettre qui a constitué une source majeure du roman originel, devient par la suite une voix secondaire dans les versions α et β , avant d'occuper dans la version ϵ une place moins importante, mais aussi plus indépendante de la tradition. Dans cette dernière version, la typologie des lettres est identique à celle des recensions antérieures, mais leur utilisation est différente. L'insertion de trois lettres d'Alexandre à sa mère Olympias constitue une des nouveautés les plus remarquables de la version ϵ . Sur le plan narratif, ces lettres sont dépourvues de toute utilité. Leur intérêt se situe plutôt dans les relations d'Alexandre avec la destinataire. Sempéré arrive à la conclusion que ces lettres sont l'antithèse du roman d'amour, et révèlent un héros mû par un questionnement sur son identité. Christine Chojnacki, *Un genre épistolaire méconnu de l'Inde prémoderne. La lettre d'invitation officielle aux maîtres jaina* (p. 311-335) analyse un genre spécifique épistolaire en Inde au seizième siècle. La lettre d'invitation officielle émanant de la communauté jaina ou d'un de ses membres, à un maître (*vijñaptipatra*) revêt un caractère solennel que relève encore la noblesse du support choisi. Les épistoliers, qui sont dotés d'une solide érudition et de talents littéraires, composent les lettres suivant un schéma précis. Ces lettres servent également à montrer le statut croissant du maître religieux. Quoique cette contribution montre la richesse d'un genre épistolaire méconnu en Occident, on s'interroge sur sa pertinence dans un volume portant sur la lettre gréco-latine. Bruno MARIEN

Anna MARMODORO & Jonathan HILL (Ed.), *The Author's Voice in Classical & Late Antiquity*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. 448 p., 11 ill. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-967056-7.

Qu'est-ce que la voix de l'auteur, ou *persona*, comment un auteur caractérise-t-il sa place dans son œuvre, fonde-t-il son « autorité », et comment à travers elle est-il perçu par le lecteur : tels sont les objets étudiés par les contributeurs. Les éditeurs de l'ouvrage introduisent tout d'abord la matière : d'Homère à l'Antiquité tardive, en latin et en grec, ce sont les auteurs et les diverses formes de *persona* qu'ils mettent en place qui forment la première partie de l'ouvrage, par l'analyse de l'utilisation de la 3^e personne, du dialogue et de la 1^{re} personne. La seconde partie regroupe des contributions portant sur « l'autorité », et sa réception par les lecteurs, contemporains ou postérieurs, les disciples ou encore les commentateurs. Abordant tous les genres littéraires (épopée et poésie plus généralement, théâtre, histoire, épistolographie, philosophie et même arts visuels et historiographie), les treize contributions appellent une lecture croisée, en fonction de l'approche et des centres d'intérêt du lecteur qui le consultera. La première d'entre elles voit B. Graziosi (*The poet in the Iliad*) s'intéresser à Homère comme auteur : après quelques réflexions sur la confusion entre auteur et narrateur dans le cadre de la question homérique, il est question de ce que

« l'objectivité » attribuée par la plupart des commentateurs modernes à Homère nous révèle sur ce dernier. Ainsi, l'inspiration divine est une question capitale, car tout comme les Muses, qui lui accordent ce don, le poète est constamment présent, tant au moment et à l'endroit des événements qu'il rapporte, que face à son auditoire. Cette *μνημοσύνη* donne lieu à une analyse des mécanismes narratifs qui le distingue des autres mortels. C. Pelling (*Xenophon's and Caesar's third-person narratives – or are they ?*) se penche ensuite sur la façon dont Xénophon et César ont utilisé la 3^e personne dans leur œuvre. Cela passe, pour le premier, par l'emploi du pseudonymat, dont Pelling analyse l'impact sur sa crédibilité et son autorité. Cet effacement de façade du « je » de l'auteur derrière le « il » de la narration, qui ne se retrouve pas chez Thucydide, Polybe ou Flavius Josèphe, a influencé le modèle narratif de César, et partant, son impact sur les lecteurs. W. Allan et A. Kelly (*Listening to many voices : Athenian tragedy as popular art*) livrent ensuite d'intéressants développements sur la valeur et la place de la polyphonie de la tragédie athénienne du V^e siècle. Les auteurs mettent en effet en évidence l'importance du dialogue et de ses voix diverses (sur base du sexe, du statut social ou civique) dans cet art authentiquement populaire, montrant par là qu'il était étroitement lié au cadre athénien contemporain. Cela passait par une relecture de la matière mythique présentée sur scène, à la lumière des valeurs et des attentes du public, plurielles comme l'étaient ceux qui le composaient, de l'aristocrate de pure souche au plus humble des citoyens. S. Culpepper Stroup (« *When I read my Cato, it is as if Cato speaks* » : *the birth and evolution of Cicero's dialogic voice*) s'intéresse pour sa part à la construction par Cicéron de sa propre voix dans ses œuvres dialoguées, tant les discours que les traités. L'auteur en met ainsi au jour les caractéristiques : rôle du lieu où Cicéron a placé ses dialogues, avec un développement particulier sur Tusculum, extension de sa voix dialogique au fur et à mesure de l'amenuisement de sa parole publique, caractère fictif plus ou moins affirmé, etc. La contribution de S. Harrison (*Author and speaker(s) in Horace's Satires 2*) porte sur le livre II des *Satires* d'Horace. Si, contrairement au premier livre, la forme dialoguée et la multiplicité des narrateurs sont de mise, l'auteur soutient que ces intervenants rappellent tous un ou plusieurs aspects de la personnalité d'Horace. Par ailleurs, Platon constitue, tant par la forme dialoguée que les préoccupations éthiques et même l'ouverture des dialogues, un modèle pour Horace. G. Longley (« *I, Polybius* » : *self-conscious didacticism ?*) replace ensuite Polybe et son implication dans son œuvre parmi les autres historiens antiques, en se penchant sur ses préfaces, sa méthode et les opinions qu'il a exprimées. Ce faisant, l'auteur tente de montrer que Polybe, par l'emploi du « je » et du « nous », a exploité tout le potentiel de la *persona* plus intensivement et finement qu'aucun auteur avant lui. Cela tiendrait au but didactique qu'il s'était assigné : montrer comment exercer l'activité d'historien, comment lire et tirer tout le profit de ses écrits. Il y a malheureusement de nombreuses fautes de frappe, d'esprits et d'accentuation du grec. R. Ash consacre sa contribution (*Drip-feed invective : Pliny, self-fashioning and the Regulus letters*) à l'examen des méthodes employées par Pline le Jeune pour attaquer le délateur Aquilius Regulus (I, 5 ; 20 ; II, 11 ; 20 ; IV, 2 ; 7). L'auteur tente de prouver que ces lettres ont été rédigées dans l'esprit de l'invective, avant de se livrer à quelques comparaisons avec les parties polémiques de l'œuvre cicéronienne. L'objectif de T. Whitmarsh (*An I for an I : reading fictional autobiography*), après avoir critiqué l'utilisation des catégories

narratologiques traditionnelle pour l'analyse des œuvres antiques, est de mettre en lumière le caractère transgressif, pour le lecteur antique, de la narration fictionnelle à la première personne, qu'il dénomme « fictional autobiography », telle qu'elle se présente dans l'*Âne d'or*, les *Histoires vraies*, *Leucippe et Clitophon*, ou le *Satyricon*. I. Peirano fait porter son analyse sur « l'onymité », c'est-à-dire les diverses façons pour un auteur d'inscrire son nom dans son œuvre, ainsi que sur l'impact du procédé choisi pour ce faire auprès des lecteurs (Ille ego qui quondam : *on authorial (an)onymity*). L'étude se base essentiellement sur Homère et Virgile, en raison de la bonne connaissance que nous avons de leur réception. La contribution suivante voit A.D. Morrison (*Authorship and Authority in Greek fictional letters*) se pencher sur plusieurs corpus épistolaires attribués respectivement à Platon, Xénophon, Solon et Euripide, afin de déterminer quels moyens les Anciens utilisaient pour étayer ou réfuter l'attribution d'une œuvre à un auteur, et de mesurer l'impact que de telles attributions avaient sur les lecteurs. Dans la contribution suivante, M. Erler (*Plato's religious voice: Socrates as godsent, in Plato and the Platonists*) se penche sur la réception de la dimension religieuse de Socrate par la postérité. Plus précisément, il tente de démontrer que la figure de Socrate dans le néo-platonisme, à savoir un être envoyé par les dieux pour guider les âmes des simples mortels, était déjà sous-jacente chez Platon. M. Edwards (*When the dead speak: the refashioning of Ignatius of Antioch in the long recension of his letters*) s'intéresse ensuite à la façon dont le corpus de lettres d'Ignace d'Antioche a été étoffé et retravaillé par la postérité, et au contexte théologique et ecclésial de cette réécriture. Enfin, la dernière contribution, par M. Squire (*Ars in their « I »s : authority and authorship in Graeco-Roman visual culture*), est consacrée à la place de l'artiste dans la culture visuelle antique : en effet, il y a de nombreux points de convergence entre l'appropriation de leurs propres œuvres par les artisans et les artistes et la *persona* déployée par les auteurs. Pour conclure, abordant les rapports entre les œuvres et leurs auteurs, la façon dont ces derniers s'y présentaient et s'y impliquaient, ainsi que les conséquences de cette présence sur leur réception, cet ouvrage intéressera tous les savants occupés de narratologie, d'analyses textuelles au sens large, ou encore de commentaires.

Grégory IOANNIDOPOULOS

Jason D. BEDUHN, *The First New Testament. Marcion's Scriptural Canon*. Salem (Oregon), Polebridge Press, 2013. 1 vol. 400 p. Prix : 29 \$. ISBN 978-1-59815-131-2.

Cet ouvrage illustre une tendance toute contemporaine de l'historiographie qui met en cause les conclusions de Harnack à propos de l'*Evangelion* et de l'*Apostolikon* de Marcion. Trois livres sur ce sujet ont été publiés au printemps 2015, par Markus Vinzent, Dieter T. Roth et Matthias Klinghardt, comme si chacun rivalisait d'érudition afin de concourir pour le prix de l'hypothèse la plus époustouflante. Selon J. BeDuhn, Marcion n'aurait pas opéré une sélection ni établi une édition ayant pour effet la constitution du premier canon néotestamentaire, mais il aurait simplement retenu les textes qui avaient cours dans sa région d'origine ; geste inaugural, certes, mais d'une portée fort différente de celle qu'on envisage habituellement. Le projet est en effet de reconstruire le Nouveau Testament de Marcion, comme témoin le plus

qu'espérer voir des synthèses du genre paraître sur les autres parties qui constituent le codex de Montserrat.
Naïm VANTHIEGHEM

Emmanuelle CHEVREAU, David KREMER & Aude LAQUERRIÈRE-LACROIX (Ed.), *Carmina iuris. Mélanges en l'honneur de Michel Humbert*. Paris, De Boccard, 2012. 1 vol. xx-888 p. (ROMANITÉ ET MODERNITÉ DU DROIT). Prix : 100 €. ISBN 978-2-7018-0318-0.

Faut-il présenter Michel Humbert ? Ce grand historien du droit et savant romainiste, auteur d'une thèse sur le remariage à Rome et premier au concours d'agrégation de droit romain et d'histoire du droit en 1969, a débuté sa carrière académique à l'Université de Lille et a rejoint, en 1978, l'Université Panthéon-Assas où, pendant une trentaine d'années, il dirigea l'Institut de droit romain. Spécialiste de l'époque archaïque et du droit public romain, son œuvre scientifique est féconde et de grande qualité. Profitant de son accession à l'éméritat, un vaste groupe de collègues et amis, issus de plusieurs pays d'Europe, ont décidé de lui rendre un hommage digne de ses mérites. Voici donc cinquante-six « chants du droit » qui lui sont dédiés, rédigés tour à tour en français (29), en italien (19), en allemand (7) ou en anglais (1), et, le plus souvent, du calame d'éminents spécialistes de la culture antique – plusieurs d'entre eux étant malheureusement décédés lors de la publication de l'ouvrage – dont la réputation scientifique n'est plus à démontrer. Les thèmes abordés sont des plus divers et passionnants, et couvrent plusieurs périodes de l'histoire romaine avec, de temps à autre, des prolongements jusqu'à l'époque contemporaine. Que le lecteur me pardonne, il me paraît impossible de les lister de manière exhaustive. Cependant, afin de démontrer la qualité de l'ouvrage et son intérêt scientifique, qu'il me soit permis de sélectionner une trentaine de contributions, retenues sur le critère de la thématique susceptible d'intéresser le plus grand nombre. J. Andreau s'emploie à éclaircir ce que recouvre le terme non juridique de *uersura*, désignant vraisemblablement un emprunt destiné à en rembourser un autre antérieur. H. Ankum s'intéresse à l'*oratio Severi de praediis pupillorum*, discours prononcé devant le sénat en 195 par Septime Sévère, que l'on peut considérer comme le socle de nos législations actuelles imposant aux tuteurs d'obtenir une autorisation du juge ou d'un organe déterminé pour l'accomplissement des actes d'importance concernant le patrimoine de leurs pupilles. E. Cantarella parcourt une trentaine d'années de débats savants sur la famille romaine et invite à alimenter ces échanges par l'apport des auteurs littéraires, des sociologues du droit, des anthropologues et autres spécialistes des sciences sociales. E. Chevreau étudie quelques lettres de la correspondance de Pline le Jeune sous l'angle des pratiques successorales, plus particulièrement quant aux legs faits en faveur des cités. M. Christol aborde l'exercice collégial de la préfecture du prétoire après Plautien, originaire de Leptis Magna tout comme Septime Sévère, et jusqu'à la fin du règne de Caracalla. Ph. Cocatre-Zilgien examine, dans une ample étude d'une soixantaine de pages, vingt-cinq vers du *De natura rerum* qui font allusion à des réformes opérées en droit romain, en réaction contre la violence, et met en rapport le poème de Lucrèce avec les innovations prises en ce sens, progrès sensible de l'ordonnancement juridique. J.-P. Coriat propose un essai de synthèse et de clarification de ce qu'il appelle

la « mosaïque » d'organes juridictionnels sous le Principat. J.-M. David analyse minutieusement les trois occasions où Pline le Jeune joua le rôle d'accusateur. E. Filippi dissèque les solutions apportées au cas du *liber homo bona fide serviens*, parfaite illustration de la méthode romaine de raisonnement casuistique. A. Giardina traite de Sylla au Capitole, partant de son anneau d'or, gravé de la scène de capture de Jugurtha et qui devint son sceau, pour aboutir au monument capitolin représentant la même scène. D. Hiebel recherche la réalité du débat public au sein des *contiones* à la fin de la République. S. Kerneis scrute, en relation avec le droit romain, trois tuiles retrouvées à Châteaubleau et portant un texte en langue gauloise, la première paraissant être un formulaire matrimonial et les deux autres pouvant être des *instrumenta* enregistrant le versement de prestations matrimoniales. D. Kremer distingue le *maleficium*, terme sociologique, du *delictum*, terme juridique. A. Laquerrière-Lacroix revient sur le Code Théodosien pour répondre à la question de savoir comment unir un empire divisé (IV^e-V^e siècles), et démontre l'attribution de la part du lion à la partie orientale de l'empire. B. de Loynes de Fumichon dégage les contours du bénéfice de compétence, expression moderne qui désigne le privilège accordé au débiteur de n'être condamné qu'à ce qu'il peut faire ou payer. A. Metro prend plaisir à résoudre les contradictions entre dix doubles versions d'un même texte, reprises respectivement dans les *Institutes* et le *Digeste* de Justinien. Ph. Moreau explique deux méthodes romaines de protection de la loi, la clause de *sanctio* et celle de serment. L. Pellicchi vérifie la configuration technique des divers intervenants au procès intenté contre Apulée. L. Peppe remonte aux origines du brocard *societas delinquere non potest*. P. Pichonnaz met en évidence certaines caractéristiques de la relation entre *interpellatio* et dommages-intérêts, pour aborder ensuite, à la lumière de ces considérations historiques, l'interprétation de l'article 1146 du code civil français. A. Pókecz-Kovács retrace la chronologie des sénatus-consultes ultimes, ces mesures exceptionnelles accordant les pleins pouvoirs aux consuls aux fins de protéger l'État contre des tentatives révolutionnaires. X. Pujol s'attache à démontrer que la *dictio dictatoris*, autre qu'un simple rituel, est une authentique norme de droit public. R.-M. Rampelberg s'interroge sur le sort du droit de propriété en matière de fiducie, à Rome, mais aussi, de nos jours, en France, Allemagne et Angleterre. D. Rougier-Thirion cerne le destin juridique de la *pietas*. B. Santalucia émet quelques observations sur la fonction de la peine sous le Principat. J. Scheid précise la place de l'émotion dans la religion des Romains, au départ de l'exemple du protocole des arvaes. I.E. Tzamtzis s'arrête sur le projet constitutionnel de Cicéron de faire des censeurs les gardiens de la loi. C. Vlahos dégage la notion de *voluntas singulorum* en tant que protagoniste du droit romain classique. W. Waldstein étudie la signification de l'expression « à la mesure de l'homme ». L. Winkel examine la relation entre les pérégrins et le droit romain. Que de sujets captivants ! Et que le lecteur se rassure, les vingt-six autres contributions ne demeurent pas en reste sur le plan de l'intérêt. Un déplacement dans l'ordre des contributions provoque le non-respect du sommaire entre les pages 759 et 816, mais il s'agit là d'un détail de pure forme, qui ne perturbera pas le bonheur du lecteur à qui cette somme de science est offerte. Voilà, sans conteste, des « chants du droit » dont l'harmonie séduira maint lecteur, épris de la Rome antique ou simplement intéressé par elle !

Huguette JONES

limes, est abordée par Cosima Möller du point de vue des juristes et des *Gromatici*. Au départ de l'édition classique de Thulin, Eberhard Knobloch se penche sur les sources des traités d'arpentage, mettant à profit les éditions récentes et excellentes d'Hygin, Frontin et Siculus Flaccus, par Jean-Yves Guillaumin dans la Collection des Universités de France. Les influences pythagoriciennes doivent être prises en compte autant que celles des courants stoïciens que définit Klaus Geus à travers le témoignage d'Agennius Urbicus. Menke Folkers aborde des aspects mathématiques, géométriques, arithmétiques du travail des *Agrimensores* dans une contribution serrée qui touche aux sources autant qu'aux prolongements et à la réception. La *Controversia de iure territorii*, droits territoriaux et *loca publica*, sont étudiés par Pepa Castillo chez Hygin, Urbicus et Frontin. De la propriété du sol à l'assiette fiscale, il n'y a qu'un pas. En Égypte, les réformes de Dioclétien vont s'appuyer sur les *iuratores* pour finaliser cette importante refonte du régime de l'impôt étudiée par Stefan Esders. C'est une approche philologique et sémantique que développe Jens-Olaf Linderman à propos de *locus*, *ager*, *spatium* et Thosten Fögen *in fine* replace le corpus des *Agrimensores* dans celui, vaste mais si mal conservé, de la littérature scientifique de l'Antiquité. – Tout un courant de recherches s'est développé ces dernières années autour des Arpenteurs. Du très concret contrôle du sol à la mesure de l'Oikouménè, du droit privé et public du bornage au statut de la propriété, ce sont des problématiques importantes de l'histoire romaine qui sont en jeu, mais qui peuvent aussi alimenter des débats très actuels.

Georges RAEPSAET

Martha Elena MONTEMAYOR ACEVES & Aurelia VARGAS VALENCIA, *Estudios de Derecho romano. Interpretación y tradición*. México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2013. 1 vol. 238 p. (NOVA TELLUS, SUPPLEMENTUM 5). Prix : 160 Mxn \$. ISBN 978-607-02-4074-4.

Nova Tellus est la revue du Centre d'Études classiques de l'Université nationale autonome de Mexico (UNAM). Ses deux éditrices sont docteurs en sciences classiques et, depuis de nombreuses années, elles s'emploient à soutenir la culture antique, spécialement romaine, notamment par des publications de sources juridiques latines, proposées en version juxtaposée à leur traduction en espagnol. Dans le supplément à la revue qui nous est présenté ici sont colligées onze contributions – huit en espagnol et trois en anglais – qui peuvent être distribuées en trois groupes : celles qui portent sur la Rome classique, celles qui traitent de la réception d'une institution ou d'un concept de droit romain classique ou postclassique dans la tradition juridique européenne et celles qui étudient la réception d'une institution ou d'un concept de droit romain dans le droit, ancien ou positif, du Mexique. De façon générale, le champ d'investigation des études dépasse le contenu strictement juridique et entend, en toute hypothèse, constituer un pont entre le droit et la philologie. Voici, de manière synthétique, pour éclairer le lecteur, et en mettant plus particulièrement l'accent sur leur aspect antique, les thèmes examinés : théorie rhétorique et pratique oratoire dans le discours judiciaire latin ; confiscation des biens dans le *Pro Roscio* de Cicéron ; construction du concept de *persona iuridica* à Rome ; *ius* et *lex* dans la tradition romaine ; propagande impériale romaine : l'exemple d'Auguste ; concept et tradition

de l'expression *regulae iuris* dans la jurisprudence romaine classique ; publication d'un ouvrage de droit romain au Mexique à la fin du XVIII^e siècle ; datation et localisation de la *lex Baiuvariorum*, à savoir la première codification du duché de Bavière ; survivance dans la Common Law du Colorado au XXI^e siècle d'une règle romaine relative à l'âge minimal du mariage ; histoire du *iudicium domesticum*, du tribunal de la famille romain ; délit d'*iniuria* et sa sanction pécuniaire. Chaque contribution s'achève par une bibliographie succincte consacrée à la thématique abordée. On l'aura compris, ce supplément s'adresse avant tout au lecteur féru d'antiquité romaine. Saluons le dynamisme de ses deux éditrices qui, au fil des années, œuvrent au maintien de la culture antique.

Huguette JONES

Paulin ISMARD, *L'Événement Socrate*. Paris, Flammarion, 2013. 1 vol. 13,7 x 22,1 cm, 303 p. (AU FIL DE L'HISTOIRE). Prix : 21 €. ISBN 978-2-0812-8541-5.

Le procès de Socrate est ce qu'il convient d'appeler un événement : un épisode historique qui n'a cessé de marquer les esprits et d'être réinterprété à travers les siècles. Aussi se prête-t-il à une analyse micro-historique, qui cherche à travers ce moment singulier la signification d'une période de l'histoire grecque, mais aussi de ses multiples relectures (chrétiennes, renaissantes, révolutionnaires). Par son caractère exceptionnel – P. Ismard emprunte à E. Grendi la formule de l'« exceptionnel normal » –, il ouvre une perspective sur la norme athénienne qui lui sert de toile de fond. S'il n'est qu'un passage dans la série des actions menées en justice auprès des tribunaux athéniens, il ouvre par son objet et par son impact une fenêtre sur cette société. Voilà pour le postulat méthodologique : ce procès nous confronte directement à la norme du politique de l'Athènes classique, parce qu'il l'aborde sous un angle précis. Quant au projet du livre, il est de reconstituer la configuration de l'événement, mais aussi de présenter les étapes de sa réception, depuis l'Athènes classique jusqu'à la Révolution. P. Ismard commence par ce qu'il nomme « l'affaire Socrate » (Ch. 1), c'est-à-dire par le catalogue des sources littéraires qui, d'une façon ou l'autre, nous instruisent sur le procès. Il distingue trois classes : les *Nuées* d'Aristophane et l'*Accusation contre Socrate* de Polycrate ; les *logoi sokratikoi*, dont les *Apologies* de Platon et de Xénophon sont les figures de proue ; enfin, les discours des orateurs du IV^e siècle (Lysias, Isocrate, Eschine, Hypéride). L'hypothèse est que le réquisitoire de Polycrate serait responsable de l'essor des *logoi* socratiques, autant de réponses à ses attaques. Quant au triomphe du Socrate de Platon, il serait le reflet de celui de l'Académie sur les autres courants socratiques. Ensuite (Ch. 2 : « La cité au procès »), P. Ismard envisage les conditions de la condamnation : l'acte d'accusation (*graphê asêbeias*), le déroulement du procès, ses acteurs (Mélétos et Socrate), la peine et les principes du droit athénien. Ces facettes révèlent l'étrangeté à nos yeux de la justice à Athènes. Socrate ne fut pas poursuivi par un ministère public (absent du système en vigueur), mais il fut condamné par des juges qui n'eurent pas à motiver leur décision et qui le condamnèrent plus en raison de son arrogance que sur la base des preuves fournies par l'accusation. À cela venait s'ajouter l'imprécision inhérente au droit athénien, dont la fonction était de garantir au peuple la souveraineté de son jugement : autant d'éléments qui attestent de la nature politique du vote (en dépit de ce que le

Temnos (cinquante témoignages), mais également sur ses homonymes, le disciple de Théodore de Gadara (début de notre ère, cinq témoignages et autant de fragments) et Hermagoras le Jeune (II^e siècle, cinq témoignages et quinze fragments, surtout de ses commentaires à Hermogène). Les textes proviennent de sources très diverses, grecques et latines, le plus ancien témoignage étant celui de Cicéron, le plus récent celui de Maxime Planude. Ces sources sont présentées dans un long répertoire bio-bibliographique (p. 243-289), qui fait suite au commentaire détaillé (p. 59-241) des textes mêmes. Ce livre offre aux étudiants et aux spécialistes de la rhétorique ancienne le dossier le plus complet et le plus fiable sur un théoricien célèbre mais pratiquement introuvable.

Kristoffel DEMOEN

Nicolas WIATER, *Dionysius von Halikarnass. Römische Frühgeschichte, Band 1: Bücher 1 bis 3*. Eingeleitet, aus dem Altgriechischen ins Deutsche übersetzt und kommentiert von N.W. Stuttgart, Anton Hiersemann, 2014. 1 vol. 15 x 23 cm, VIII-365 p. (BIBLIOTHEK DER GRIECHISCHEN LITERATUR, 75). Prix : 194 €. ISBN 978-3-7772-1404-7.

Voici un nouveau projet de traduction allemande des *Antiquités romaines* qui débute, avec la publication en 2014 d'un imposant volume proposant les trois premiers livres de l'œuvre de Denys d'Halicarnasse. Composées de vingt livres dont seuls les onze premiers nous sont parvenus – les suivants n'étant connus que par des fragments – les *Antiquités romaines* relatent l'histoire de Rome depuis ses origines jusqu'à la première guerre punique, point de départ des *Histoires* de Polybe. Le livre I retrace les cinq flux migratoires grecs qui, selon Denys, ont constitué le futur peuple de Rome, et s'étend jusqu'à la fondation de la Ville. Le livre II est consacré à la constitution et au règne de Romulus, ainsi qu'à celui de Numa Pompilius. Le livre III poursuit avec les règnes de Tullus Hostilius, Ancus Marcius et Tarquin l'Ancien. L'œuvre historique de Denys d'Halicarnasse bénéficie d'un regain d'intérêt, qui a pris son essor durant la seconde moitié du XX^e siècle, notamment à travers les études d'Emilio Gabba, Domenico Musti, Jacques Poucet, Paul Marius Martin, Dominique Briquel, Valérie Fromentin, Jacques Schnaebelen, Jacques-Hubert Sautel, Sylvie Pittia, Emanuèle Caire, Anouk Delcourt, Clemence Schultze, Christopher Pelling, Matthew Fox... et la liste n'est pas exhaustive. Cet intérêt croissant pour les *Antiquités romaines* s'est accompagné de plusieurs traductions, et d'une nouvelle édition critique. Connue jusqu'aux années 1980 à travers le texte édité par Carl Jacoby dans la *Bibliotheca Teubneriana* (1885-1905), et la traduction annotée proposée par Earnest Cary, sur la base de la version d'Edward Spelman, dans la Loeb Classical Library (1937-1950), l'œuvre a fait l'objet de nombreuses traductions durant la seconde moitié du XX^e siècle, parfois partielles, comme la version française du livre I – avec commentaire – proposée par Paul Marius Martin dans sa thèse dactylographiée (Tours, 1971), mais aussi complètes, comme la version espagnole d'Elvira Jiménez et Esther Sánchez, ainsi que d'Almuneda Alonso et Carmen Seco, avec une introduction générale de Domingo Plácido (Madrid, [1984-1989]¹ 2002 ; Barcelone, 2007), la traduction italienne – avec notes et annexes – de Floriana Cantarelli (Milan, 1984) et une traduction en grec moderne sous la direction d'Athéna Hatzopoulos (Athènes,

2003-2011). Tous ces travaux restant fondés sur le texte grec édité par Carl Jacoby au XIX^e siècle, la réhabilitation des *Antiquités romaines* a aussi été exprimée par leur entrée dans la Collection des Universités de France, à l'initiative de Jacques Jouanna : en 1990, en avant-première, les éditions Les Belles Lettres publiaient dans la collection « La Roue à Livres » une traduction des livres I et II par Valérie Fromentin et Jacques Schnaebelen sur la base des éditions critiques auxquelles ils travaillaient alors dans le cadre de leurs recherches doctorales et, en 1998, le coup d'envoi était donné avec la publication d'une introduction générale et de l'édition critique du livre I par Valérie Fromentin (voir AC 69 [2000], p. 325-327). Les fragments des livres XIV à XX ont été traduits et commentés dans l'édition bilingue proposée par Sylvie Pittia et ses collaborateurs en 2002 (voir AC 72 [2003], p. 365-367). C'est dans ce contexte éditorial que Nicolas Wiater s'est fait connaître avec la publication, en 2011, sous le titre *The Ideology of Classicism. Language, History, and Identity in Dionysius of Halicarnassus* (Berlin), de sa thèse de doctorat soutenue à Bonn en 2008, ainsi que celle d'un ouvrage collectif coédité avec Thomas A. Schmitz, *The Struggle for Identity: Greeks and their Past in the First Century BCE* (Stuttgart, 2011). N. Wiater s'intéresse notamment aux rapports entre élites intellectuelles grecques et pouvoir romain dans la Rome impériale, ainsi qu'à l'historiographie grecque et aux questions d'identités culturelles à la période hellénistique et au début de l'Empire. Sa traduction des *Antiquités romaines* s'inscrit dans la perspective de ses travaux antérieurs sur Denys d'Halicarnasse, l'historiographie grecque et les débuts de l'ère augustéenne. Le projet a débuté à l'initiative des Éditions Hiersemann, pour la *Bibliothek der griechischen Literatur* créée en 1971 avec l'objectif premier de mettre à la portée d'un lectorat germanophone (p. 48) une collection de textes grecs anciens jusque-là oubliés ou négligés par les traducteurs allemands. Le cas des *Antiquités romaines* s'inscrit parfaitement dans cette ligne éditoriale : comme le souligne N. Wiater, la dernière traduction allemande complète de l'œuvre remonte au XIX^e siècle. Publiée en douze volumes entre 1827 et 1849 (sur un papier de qualité médiocre et en caractères gothiques), la traduction de Gottfried Jakob Schaller et Adolph Heinrich Christian est aujourd'hui peu aisée à lire et contraste avec la belle facture de la collection proposée par les éditions Hiersemann (papier épais, couverture cartonnée solide et élégante). Le projet de publication d'une traduction allemande de l'ensemble des *Antiquités romaines* répond donc à une véritable lacune. L'ouvrage est composé d'un bref avant-propos (p. VII-VIII), d'une introduction (p. 1-50) et d'une bibliographie des œuvres citées (p. 51-55), immédiatement suivie de la traduction des trois premiers livres – sans texte grec – accompagnée de notes de bas de page, et d'un index de noms propres et de *realia* (p. 357-366). Peut-être aurait-il été plus logique de publier les quatre premiers livres dans un même ensemble qui aurait ainsi présenté toute la période royale. L'introduction (p. 1-50) est composée de trois parties, la première étant consacrée à Denys, son œuvre et l'arrière-plan historique (p. 2-13), la deuxième se focalisant sur les *Antiquités romaines* (p. 13-45), et la troisième présentant les principes de la traduction proposée (p. 46-50). Tout au long de cette introduction, N. Wiater met à profit les résultats de ses travaux antérieurs sur Denys et sur la Rome augustéenne. Lorsqu'il s'agit, dans un premier temps, de décrire l'auteur, son œuvre et son contexte, N. Wiater commence par présenter le milieu des intellectuels grecs de Rome (p. 2-5) : il souligne ainsi l'importance de la littérature grecque d'époque

augustéenne, souvent oubliée au profit des poètes latins (p. 2-3), ainsi que la place occupée alors par les intellectuels grecs dans les couches supérieures de la société romaine (p. 4), transformant Rome en un haut lieu de culture grecque. N. Wiater poursuit cette première partie avec la description de l'entourage de Denys comme un cercle classiciste, reprenant plusieurs des idées fortes de sa thèse sur « l'idéologie du classicisme ». Pour ce faire, il souligne l'importance de la date à laquelle Denys situe son arrivée à Rome, au lendemain d'Actium et à l'orée de la période augustéenne (p. 5), évoque Strabon (p. 5-6), Nicolas de Damas (p. 6), Timagène d'Alexandrie (p. 6) et Caecilius de Calé Acté (p. 7). Rappelant que Denys appartenait à un cercle intellectuel qui comportait des membres grecs et romains se consacrant aux canons de la littérature attique classique (p. 7), N. Wiater souligne l'obsolescence de la notice rédigée par Eduard Schwartz en 1903 à propos de Denys pour la *Paulys Realenzyklopädie* (p. 6-7) : décrivant combien le classicisme grec se trouve renouvelé par l'extension que lui donne la Rome d'Auguste (p. 10-11), il renvoie notamment à sa thèse publiée en 2011 (en particulier au chapitre 12, « *Reviving the Past : Language and Identity in Dionysius' Classicism* »), ainsi qu'à la remarquable monographie de Casper de Jonge, *Between Grammar and Rhetoric: Dionysius of Halicarnassus on Language, Linguistics and Literature*, Leyde, 2008. Consacrée aux *Antiquités romaines*, la deuxième partie de l'introduction commence par un exposé succinct sur la tradition du texte où l'édition de la *Bibliotheca Teubneriana* est comparée avec celle entreprise dans la Collection des Universités de France : quel texte de référence adopter pour cette nouvelle traduction allemande ? Minorant l'apport des conclusions philologiques exposées par Valérie Fromentin dans son introduction générale aux *Antiquités romaines*, N. Wiater néglige l'importance déterminante des nombreux articles publiés par elle, Jacques Schnaebele et Jacques-Hubert Sautel à propos de la tradition du texte. En outre, lorsqu'il souligne que Jacques-Hubert Sautel annonce dans sa notice au livre III qu'il n'utilise pas systématiquement la troisième branche identifiée par Valérie Fromentin (p. 15), c'est en omettant de se pencher sur le détail des *stemmata* de Valérie Fromentin et les variations de tradition particulières au livre III qui y sont décrites. Enfin, indiquant avoir choisi de traduire le texte grec de Carl Jacoby, N. Wiater justifie son choix par sa préférence pour une édition complète, jugée en meilleure adéquation avec un projet de traduction unitaire. Ce faisant, il ignore l'achèvement des éditions critiques de six autres livres des *Antiquités romaines* pour des thèses de doctorats soutenues, consultables, et appelées à être publiées dans la même collection. Surtout, il se détourne des résultats de recensions effectuées à nouveaux frais, sur la base de témoins jusqu'alors inconnus ou négligés et par des éditeurs bénéficiant des échanges scientifiques d'une équipe constituée, des relectures minutieuses de leur travail par leur jury de thèse, ainsi que d'une révision complète de leur tapuscrit par deux experts. N. Wiater poursuit sa présentation des *Antiquités romaines* en revenant à ses domaines de prédilection, dont notamment l'histoire culturelle : à la question qui sert de titre à cette partie centrale de son introduction, « Qui sont les Romains ? » (p. 16-33), il répond en décrivant la fascination mutuelle que se renvoient Grecs et Romains, en interrogeant les notions de parenté et d'identité culturelle, les liens entre cités mères et cités filles, ainsi que les stratégies culturelles qui sous-tendent le récit de Denys, le jeu de *mimesis* culturelle à l'œuvre dans la description des qualités sociales, politiques et culturelles du jeune peuple de Rome,

avant de souligner l'intérêt des thèmes que les contraintes matérielles ne lui permettent pas d'approfondir, comme la religion, les institutions et la position de Denys par rapport à Auguste. Autant de pistes de lecture qui s'avèreraient d'autant plus motivantes pour le lecteur si elles s'appuyaient plus directement sur le texte de Denys. En effet, la rareté des références au texte lui-même se fait sentir dans cette partie dont on attendrait à l'inverse qu'elle s'attaque plus fermement à lui, en utilisant des outils littéraires et, par exemple, en proposant une analyse de la composition d'ensemble de l'œuvre, ainsi qu'une réflexion sur les spécificités de chacun des livres, attente justifiée par le projet de traduction complète dont cette introduction semble devoir constituer l'unique notice. Bien loin de constituer une dilution de l'exposé ou une approche superficielle, ce type d'analyse contribuerait à aider le lecteur à adopter le point de vue d'ensemble indispensable à l'approfondissement de sa compréhension des stratégies narratives et rhétoriques qui accompagnent les stratégies culturelles et idéologiques décrites par N. Wiater, et ne privilégierait pas un point de vue historique au détriment des aspects philologiques et littéraires. Cette deuxième partie de l'introduction s'achève avec une réflexion sur la nature des sources historiques des *Antiquités romaines* (p. 33-45). Présentant les textes de Denys et de Tite-Live comme les premières sources cohérentes sur les origines de Rome, N. Wiater rappelle les critiques formulées à l'encontre de Tim J. Cornell jugé trop confiant en d'autres sources. Il expose l'écart qui sépare les pratiques historiographiques contemporaines de celles de l'époque de Denys (p. 38-40) et son scepticisme à propos des éléments dont on dispose sur les premiers siècles de Rome (p. 42), soulignant la différence qui sépare une source textuelle d'une source archéologique (p. 44). Dans cette perspective et sans plus de certitude sur le degré de conservatisme du texte dionysien, il paraît prudent de se limiter à considérer les *Antiquités romaines* comme une source importante sur ce que l'on pensait des origines de Rome à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. Enfin, une dernière partie, très brève (p. 46-50), est consacrée à l'exposé des choix de traduction. N. Wiater élit spontanément Carl Jacoby comme meilleur connaisseur de la langue de Denys, sans doute parce qu'il se concentre lui-même sur une perception germanophone du texte grec et ce, d'autant plus que le texte grec ne figure pas dans l'ouvrage : à charge au traducteur de rendre avec d'autant plus de précision les mouvements de la phrase grecque. Pour qualifier le style de Denys, N. Wiater se rappelle l'adjectif « procédural » suggéré par Clemence Schultze et lui-même propose celui d'« académique », comparant l'écriture de Denys à la prose historiographique allemande du XIX^e siècle, exploitant toutes les possibilités de la phrase de manière à y faire entrer le plus d'informations possible – au prix d'une certaine lourdeur qui oblige parfois le lecteur à s'y reprendre à deux fois. Il considère aussi que, parce que située à l'intersection de l'attique classique et de la prose hellénistique, la langue de Denys est particulièrement difficile à rendre. N. Wiater répond à ces difficultés en proposant des phrases aussi longues que la syntaxe allemande l'autorise, de manière à rendre les spécificités de l'écriture dionysienne, tout en accordant la priorité à la lisibilité pour le lecteur germanophone. Il s'applique aussi à transcrire phonétiquement les noms romains et mots latins rendus par Denys sous une forme que N. Wiater identifie comme hellénisée, dans le but de susciter un *Verfremdungseffekt* (selon l'expression brechtienne souvent traduite par « effet de distanciation ») évoquant rétrospectivement les origines helléniques de Rome. Ces transcriptions sont suivies des formes

latines indiquées entre crochets droits. Bien qu'*a priori* séduisante, cette option de traduction peut apparaître inconfortable en l'absence du texte grec, intéressante s'il s'agit de rendre la traduction ou l'équivalent grecs d'un terme latin, mais exagérée pour une simple transposition en caractères grecs d'un nom propre, ce dernier cas relevant moins d'un procédé d'hellénisation sonore et étymologique que des contraintes phonétiques de l'écriture en grec et de la déclinaison qui s'ensuit. Sans cela, quelle autre solution pour Denys que d'insérer les noms des personnages romains en latin au milieu des phrases grecques ? En revanche, quand Τύχη est rendu par « *Schicksal* » (I, 5, 2, p. 64), alors que Denys s'insurge contre l'idée que Rome tiendrait son hégémonie de la Τύχη (à comparer avec *Fortuna*) en l'opposant aux innombrables vertus d'hommes (I, 5, 3 : μυρίας [...] ἀνδρῶν ἀρετάς) qui lui ont valu une suprématie méritée, il semble qu'il aurait pu s'agir d'une très bonne occasion, à l'inverse, de conserver le terme grec sous forme de transcription. Située à la fin de l'introduction, la note 129 vient expliquer le principe d'annotation du texte : faisant référence à l'encyclopédie Pauly, ainsi qu'aux éditions de V. Fromentin et J.-H. Sautel, N. Wiater précise que, par souci de simplicité, la source d'une remarque ne sera pas précisée s'il s'agit de la reprise d'idées déjà formulées par ailleurs. La mise en application de cette méthodologie peut surprendre, comme à propos d'un passage (I, 8, 3) auquel V. Fromentin a consacré un article important qui, faisant date, a déterminé un retour définitif au texte grec des manuscrits après que la phrase eut été « corrigée » par la plupart des éditeurs modernes, qui s'acharnaient à la juger corrompue et lacunaire (« La définition de l'histoire comme "mélange" dans le prologue des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse (I, 8, 3) », dans *Denys d'Halicarnasse, historien des origines de Rome*, Actes du colloque de Montpellier [20-21 mars 1992], *Pallas* 39, 1993, p. 177-192) ; reprenant le texte grec édité par V. Fromentin, l'accompagnant d'une note où il indique qu'il rejette l'addition d'Estienne adoptée par Jacoby, N. Wiater mentionne pour seule référence le titre d'un article de lui intitulé « EX ΑΠΑΣΗΣ ΙΔΕΑΣ ΜΙΚΤΟΝ: Dionysius of Halicarnassus on the Design of his Historical Work » annoncé « à paraître » et qui, ayant depuis été présenté comme devant être soumis à *Classical Quarterly* en juillet 2015, semble pouvoir être espéré d'ici 2017. Pourquoi ne pas avoir cité l'article déterminant – et publié – de V. Fromentin à propos d'un passage sur lequel elle a produit des conclusions novatrices ? Quant à la traduction elle-même, il est difficile pour une germanophone non native d'en apprécier la finesse. Complétée par un sommaire placé au début de chaque livre, des intertitres et des en-têtes, la traduction de N. Wiater s'avère particulièrement agréable à manier. Les notes sont exclusivement disposées en bas de page : plus commodément ainsi à lire, elles restent peu nombreuses et peu étendues, et n'alourdissent pas la mise en page. Se limitant aux ouvrages cités, la bibliographie est relativement succincte (pour une bibliographie développée, on pourra consulter celle proposée par Anouk Delcourt dans sa *Lecture des Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse. Un historien entre deux mondes* publiée à Bruxelles en 2005 (voir AC 76 [2007], p. 291-292). L'index est clair, dense et bien présenté. Il s'agit donc d'un ouvrage qui vient combler une lacune importante dans la bibliographie germanophone, avec une traduction moderne, maniable, et qui s'annonce complète dans les meilleurs délais. En outre, l'introduction générale qui l'accompagne propose un panorama dynamique des dernières publications concernant les thèmes de prédilection de N. Wiater et de ses

propres travaux, récents ou en cours. Ainsi, même si l'on ne peut que déplorer le choix d'une édition du texte grec scientifiquement dépassée, l'ouvrage est doublement appréciable : au lecteur cultivé germanophone, il offre un accès séduisant à une œuvre importante du corpus grec antique ; pour les spécialistes de la période ou de l'auteur, il constitue une synthèse des plus utiles.

Stavroula KEFALLONITIS

Danièle GAILLARD-GOUKOWSKY et Paul GOUKOWSKY, *Appien. Histoire romaine. Tome XI. Livre XVI. Guerres civiles. Livre IV*. Texte établi et traduit par D.G.-G., présenté et annoté par P.G. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXIII-165 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 511). Prix : 47 €. ISBN 978-2-251-00595-9.

Maud ÉTIENNE-DUPLESSIS, *Appien. Histoire romaine. Tome XII. Livre XVII. Guerres civiles. Livre V*. Texte établi, traduit et annoté par M.É.-D. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXXIII-197 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 498). Prix : 83 €. ISBN 978-2-251-00583-6.

Les guerres civiles qui conduisirent l'État romain de la République à l'Empire sont parmi les événements qui bénéficient d'une documentation historique consistante. Si Tite-Live n'est plus conservé que sous la forme de résumés succincts, Dion Cassius et Appien apportent des récits détaillés de toutes les péripéties militaires et politiques que l'on peut par moments reconstituer presque au jour le jour. Pourtant bien des incertitudes demeurent quant à saisir exactement les modifications institutionnelles qui ont permis le basculement. Peut-être d'autres sources perdues nous auraient-elles mieux renseignés ? Strabon par exemple, Asinius Pollion, Tite-Live assurément. Contentons-nous donc de ce dont nous disposons et faisons chez Appien le bilan des contenus. À cet égard, les notices introductives des deux volumes sont particulièrement intéressantes qui établissent les comparaisons entre les données des différentes sources, complètes ou fragmentaires, pour mesurer l'apport d'Appien. Les notes de commentaire aussi, en fin de volume, complètent ou discutent ses informations à la lumière des autres auteurs et/ou de l'abondante littérature sur les questions.

– Le livre IV s'ouvre en 43 par la « conférence de Bologne », autrement dit par les négociations entre les trois hommes qui fondent le Triumvirat – le véritable triumvirat qui sera coulé en force de loi peu après à Rome et qui s'appuyait sans état d'âme sur une forte vague de proscriptions légales. Le texte de l'accord rapporté par Appien est précis et on peut se demander s'il avait été conservé ou si Appien puisait ses informations chez un proche des Triumvirs, Asinius Pollion par exemple. Quant à celui de l'édit justifiant la proscription, Appien le cite *in extenso*, traduit en grec. Il nous décrit ensuite avec force détails la chasse à l'homme qui s'ensuivit, 300 sénateurs et 2 000 chevaliers étant exécutés selon lui. Il va s'attacher dans un long excursus à exposer la liste des pros crits dans une prosopographie des « ennemis » et des victimes collatérales, classée par thème, qui s'apparente aux *exempla* de Valère-Maxime et se termine par les pros crits chanceux qui échappèrent à la mort. Il revient ensuite aux événements politiques de 42, entrée en charge des consuls et honneurs à Jules César, début d'une ère nouvelle qui déclare la guerre aux assassins du dictateur. De là on

phiques (p. 137-145), visant à exposer et à justifier la méthodologie employée. L'analyse des images est, autant que possible, émancipée des modèles attiques dans une volonté de saisir la signification de ces productions proprement locales en figures rouges, destinées à la consommation locale et donc révélatrices des croyances et des goûts locaux. L'attention est particulièrement portée sur les scènes « anonymes », non historiées, où l'ubiquité d'Éros est saisissante. L'auteure présuppose que ces scènes expriment des préoccupations du quotidien ou évoquent parfois des cérémonies réelles, et sont en ce sens plus à même de révéler la nature des croyances qui font entrer en jeu le jeune démon. Ces scènes anonymes doivent être décryptées avec une grille de lecture propre, et c'est cette entreprise qui constitue la seconde partie de l'ouvrage. L'auteure examine son corpus, région par région (*La production lucanienne*, p. 147-238 ; *La production apulienne*, p. 239-372 ; *La production sicilote*, p. 377-414 ; *La production campanienne*, p. 415-446 ; *La production de Paestum*, p. 447-482), sous l'angle de séries iconographiques : les images sont classées en fonction d'un nombre restreint d'accessoires (ex : le rocher, le miroir, l'eau, etc.) et de thèmes (p. ex : le couronnement d'Éros, Éros archer, etc.) employés par le peintre pour transmettre un message au lecteur de l'image. H. Cassimatis réussit ainsi à faire parler ces scènes muettes via une approche comparée entre régions, ce qui permet de mettre en évidence les différentes sensibilités culturelles de ces groupes qui ne nous ont laissé que peu d'indices de leurs croyances et pratiques rituelles. La méthode est originale mais elle a ses limites : un vase ne peut rarement appartenir qu'à une seule catégorie ; il est donc laissé à l'appréciation de l'auteure de le classer dans tel ou tel groupe. Le sujet est vaste et bien maîtrisé par H. Cassimatis, qui a déjà publié de nombreuses contributions au sujet des imageries italiotes, quoique de son enthousiasme résulte parfois un manque de structure et un grand nombre de répétitions, fort heureusement rattrapés par une conclusion générale bien articulée. L'Éros mis en évidence est un être pluriel, tantôt acolyte d'Aphrodite, tantôt démon primordial autonome ; omniprésent dans le monde des vivants comme à la tombe, il est sollicité dans une grande diversité de contextes. Et surtout, il n'est pas l'Éros attique. C'est là le plus grand mérite de l'ouvrage : H. Cassimatis décrit les manifestations de cultures hybrides formées par les différentes communautés ethniques d'Italie et les descendants des colons grecs, une approche dénuée de la préconception depuis trop longtemps répandue d'une hellénisation passive des « barbares ».

Marie DE WIT

Pia GULDAGER BILDE † & Mark L. LAWALL (Ed.), *Pottery, Peoples and Places. Study and Interpretation of Late Hellenistic Pottery*. Aarhus, Aarhus Universitetsforlag, 2014. 1 vol. 387 p., 212 ill., 7 tabl. (BLACK SEA STUDIES, 16). Prix : 449,95 DKK. ISBN 978-87-7934-532-4.

The book under review constitutes the 16th volume of the Black Sea Studies series published by the Danish National Research Foundation's Centre for Black Sea Studies. It comprises seventeen papers presented by 27 scholars from 12 countries at a conference held at the Sandbjerg Manor, in Denmark in late November 2008. The essays are written in English with the exception of one contribution in French by J.-P. Morel. The volume starts with a short preface by M. Lawall announcing the

decease of the co-editor P. Guldager Bilde before the appearance of the publication, and honouring her initiative to organise the conference. In the following introduction, the editors summarize the published essays and conclude with some useful remarks on the notion and use of the term “globalisation” for the archaeology of the second century BC. The essays are presented in three sections according to the major themes of the conference: Chronologies, Typology, Ceramics and Culture. In the first section five studies address different issues on Hellenistic chronology. N. Badoud presents a very instructive overview and critical review of the scholarship on the dating methods of Rhodian amphorae stressing finally the importance of a “cross-analysis” of amphora stamps and inscriptions. The contribution of M.L. Lawall, P. Guldager Bilde, L. Bjerg, S. Handberg and J.M. Højte on the lower city, northern sector of Olbia Pontike, tries to refine the history of the city at the late second century BC. Using datable artefacts like Rhodian stamped amphorae, coins, mouldmade bowls, imported fine wares, and lamps on the one hand and studying “patterns of accumulation and discard” on the other, they show that a process of abandonment took place in this part of the city in the last decade of the second century BC or around 100 BC. The *terminus ante quem* of 146 BC for the production of Corinthian Hellenistic pottery has been already questioned in the scholarly research but S. James decomposes it more vigorously in her essay, based primarily on the finds from a destruction deposit in the Panayia Field southeast of the Forum, which she compares with other deposits from the interim period between Mummius’ destruction of the city and its re-foundation as a Roman colony in 44 BC. The reader would be grateful for more than the two drawings in the presentation of the main shapes of the Late Hellenistic Corinthian pottery, but is obliged to wait for the publication of the author’s doctoral dissertation, often stated in the notes. Corinth is also the subject in the contribution of G. D. R. Sanders, Y. Miura and L. Kvapil who revise first the date of the construction of the South Stoa to ca. 300-290 BC instead of Edwards’ date to ca. 330, based on the revised Athenian chronology of S. Rotroff. They also re-examine thoroughly the excavation records of the wells III, XIV, XXVII, XIX and XXX of the South Stoa reconsidering the depositional processes of their lower fills which seem to be rather single dumps than accumulation fills. For the pottery, this observation has a major impact especially on the chronology and typology of the cyma kantharoi dated by Edwards to 330/300-225 BC and placed now to 225-175 BC. In the last essay of this section S. Rotroff compares pottery assemblages from deposits in Athens and Delos dated either 88/86 BC or ca. 75/69 BC, i.e. associated with Mithridates’ and Sulla’s campaigns or piratical attacks on Delos and post Sullan cleanups. She comes up with few but stimulating results for future research regarding pottery developments in the span between 88 and 69 BC. In the second section called “Typology”, three essays focus on ceramics from Asia Minor, while seven further papers present different classes of pottery from the Pontic area. Chr. Rogl discusses in detail the criteria for the definition of the Ephesian mouldmade relief bowls and divides their production into four chronological phases between ca. 200 BC and ca. 50 BC with distinct operating workshops. N. Fenn presents the characteristics of the mouldmade relief bowls from Priene based on the material from a Late Hellenistic and an Early Imperial context, and compares them with Ephesian imports which obviously had a significant impact on the local production. There is a minor oversight in note 23, p. 154,

where “Fig. 4” should be stated instead of “Fig. 3” as reference to the entirely preserved relief bottom. Staying in Asia Minor, P. Kögler gives a summary of her research on the Knidian table wares from the second and first centuries BC, which are discussed in detail in her 2010 published dissertation *Knidische Feinkeramik vom mittleren Hellenismus bis in die mittlere Kaiserzeit (ca. 200 v.Chr. – 150 n.Chr.)*. Moving to the Black Sea, G. Lomtadze and D. Žuravlev republish a commented and illustrated catalogue of the pottery found in 1896 in five looted graves of the necropolis of Olbia. It includes mostly imports from Athens and Asia Minor in a wide range of shapes dating from the late 4th to the early first century BC. It is regrettable though that the authors do not try to distinguish the grave offerings of the different burials in the graves, thus miss the opportunity to give a clear picture of the way these graves were used as well as of the changes in the ceramic types used in the burials during the Hellenistic period. The contribution of V. V. Krapivina, which is oddly placed at the end of this section, also focuses on Pontic Olbia. It presents the red-slip ware found in the northern part of the lower city, which is either imported from Asia Minor or influenced by products from this area. The essays of A. Bozkova and A. Petrova discuss classes of pottery from Mesambria Pontike. Bozkova presents the late Hellenistic West-Slope shapes, mostly drinking vessels, which find close parallels in, or are imported from, centres in East Aegean and Asia Minor except for a small regional, i.e. Pontic group. They are mainly dated through comparisons as their contextual origin is rarely known. Petrova deals with a specific group of grey, glazed mouldmade relief bowls from Mesambria Pontike, which is distributed in the western and northern coasts of the Black Sea (with the exception of Daskyleion). She suggests a production date around the middle of the second century BC and a possible local origin. Staying in northwestern Black Sea area, V. Lungu and P. Dupont give an overview of a scientifically verified local pottery imitating Hadra style vessels, which they call “Pseudo-Hadra”. They notice though that, while the motifs depend on those on Hadra hydriae, the shapes include mostly kraters, jugs, amphorae or *lagynoi* and rather seldom the main Hadra shape, i.e. the *hydria*. The earliest Pseudo-Hadra examples date to the third century BC but the bulk of the material belongs to the second and the first century BC, while the indigenous settlements in the hinterland seem to have started production from the second half of the second century BC onwards. A useful and well-illustrated overview of imported and local table ware (relief vessels, West Slope ware, Sigillata) and lamps circulating in the late Hellenistic period in the Bosporan Kingdom, is the subject of an extended essay (p. 255-286) by D. Žuravlev and N. Žuravleva in this section, based on finds from the acropolis of Pantikapaion. An unusual, polychrome, hand-made vessel (an altar?) with relief and appliqué decoration is also presented. Imported mouldmade bowls come from Ephesos or the KIPBEI workshop which may originate in Kyme. Among the Bosporan bowls which appear in the late 2nd/early 1st century BC and are obviously influenced by the Ionian products, the authors distinguish the workshops of Demetrios and Damokles. Pergamene vessels with appliqué relief decoration are very popular in the Bosporan kingdom from ca. 150 BC, influenced a regional production of the ware (documented by one piece on figs. 16-17) and share the same shapes with the West Slope pottery of the first century BC which is very common in Pantikapaion. Equally popular in the Bosporan region from the second half of the second century BC is the

Bosporan Sigillata and in the first half of the first century BC the ESA. The authors draw our attention to some contexts from Pantikapaion, which can be connected with the destruction of the city in 63 BC, and, when published, will be relevant for matters of chronology and typology of the Bosporan Sigillata as well as of its co-existence with ESA and mouldmade Bosporan bowls. Regarding the lamps, five types of local wheel-made, jug-shaped lamps predominate in Hellenistic Pantikapaion, while local, late Hellenistic, moulded, multi-nozzled lamps seem to be characteristic for the whole Bosporan Kingdom in the 1st century BC together with local single-nozzled mould-made lamps and a numerous class of local/regional volute lamps. Moreover, Žuravlev and Žuravleva discuss imports of late Hellenistic lamps from Knidos, Ephesos and Pergamon along with local imitations of Ephesian and Athenian lamps. In the third section of the book, titled “Ceramics and Culture”, three essays consider pottery in a historical, cultural and economic perspective accordingly. J. Lund examines in a clear, short contribution the possibility that the Ptolemaic and Seleukid kingdoms had an impact on the circulation of pottery in the eastern Mediterranean based on the distribution of eight ceramic classes. His investigation does not end up to a definite conclusion but elucidate the complexity of the factors determining the circulation of pottery in the Hellenistic Period. The second essay of A. Berlin, S. Herbert and P. Stone reconstructs the table wares used during the Ptolemaic and the Seleukid periods, i.e. the 3rd and 2nd centuries BC respectively, in an administrative building at Kedesh. The authors demonstrate that the Ptolemaic officials of the third century used a distinct ware, the “Central Coastal Fine”, imported from the areas of Akko, Dor and Arsuf, while the table ware of the Seleukids included different fabrics from different sources: the semi-fine from Tyre and maybe Akko, the BSP and a red-slipped “Northern Coastal Fine” or “proto-ESA” originated in northern Levant or Cilicia. The last one is a most welcome “discovery” since it seems to be a much more probable predecessor of the ESA which appears at Kedesh in the abandonment phase of the building in the 130s BC. The authors assume for the BSP, considered as the Black Predecessor of the ESA by K. Slane, an origin from one of the big Phoenician cities such as Berytos, Sidon and Tyre. J.-P. Morel explores ingeniously in the last essay of this section and of this volume the notion of economic globalisation in the Hellenistic Period by discussing the different patterns of production and distribution of the two main black-glazed Italian Hellenistic wares, the Campana A and B. He ends up emphasizing that the production pattern of Campana B, which is similar to the one of the aretine Sigillata in smaller scale, do not seem to be very far from our understanding of globalisation. The volume ends with an extensive bibliography, a detailed index and the list of contributors. Despite the disproportionate geographical focus of the essays with prevalence on the Black Sea (7 out of 17), the volume is a welcome contribution to the study of (mainly) Late Hellenistic Pottery. It offers some new insights into the production of different regions as well as some interesting theoretical considerations together with useful summaries and overviews of already known data. The layout of the book is neat; the few colour images (45) are of good quality and the printing of the drawings very careful.

Zoi KOTITSA

détaillée des décors, qui s'apparentent à ceux mis en œuvre dans les sanctuaires et les monuments publics de la ville, en particulier à partir de la seconde moitié du I^{er} siècle, amène A. Henning à conclure à un emprunt plus marqué aux domaines micrasiatique et hellénistiques lagide et séleucide qu'au monde romain. De leur côté, les aménagements et décors internes de la tour 13 témoignent de l'utilisation continue du monument, de sa construction en 103 de n.è. au III^e siècle, constatation qui peut être étendue aux autres tours étudiées. Contrastant avec cette brillante démonstration, les conclusions relatives aux rituels de commémoration ou à la représentation des défunts (Ch. 9) sont plus attendues. Enfin, l'étude des parallèles amène A. Henning à actualiser utilement le dossier des tours funéraires identifiées le long de l'Euphrate, de Doura-Europos à Halabiyeh, lesquelles fournissent les comparaisons les plus convaincantes (Ch. 10, Pl. 85-92). L'étude est suivie de trois catalogues, présentant la description détaillée de l'architecture des tombes tours (p. 137-292), la sculpture figurée de la tombe 13, l'une des mieux conservées de la série (p. 292-309) et les décors peints relevés dans l'ensemble des monuments (p. 309-313). Le texte est accompagné de résumés en allemand, anglais et arabe (p. 125-136). Un très bon travail donc, soutenu par d'excellentes illustrations et par un travail éditorial particulièrement soigné. La destruction volontaire des tombes tours « d'Elhabel, d'Atenatan, de Kitôt et de Jamblique, ainsi que de trois tombeaux anonymes », pour citer la triste liste établie par M. Gawlikowski, dans un hommage rendu à l'archéologue Khaled al-As'ad après sa cruelle disparition dans les abjectes circonstances que l'on sait, rend cette très belle étude douloureusement importante.

Laurent THOLBECQ

Michaela KONRAD, *Emesa zwischen Klientelreich und Provinz. Identität und Identitätswandel einer lokalen Fürstendynastie im Spiegel der archäologischen Quellen*. Rahden, Marie Leidorf, 2014. 1 vol. 118 p., nombr. ill. (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 34). Prix : 45,80 €. ISBN 978-3-89646-664-8.

This monograph by Michaela Konrad is a detailed and thorough piece of research on a difficult subject. The book is based on the author's inaugural lecture at Freiburg University in 2003, but is fully updated and referenced to serve as a comprehensive study of all the available evidence on the kingdom of Emesa in the first century BC and AD. M. Konrad has extensive archaeological fieldwork experience in the region and has for years published important research especially on Rome's eastern frontier in northern Syria and the Euphrates region. The manuscript was completed in July 2013, the very month when my monograph *Images and Monuments of Near Eastern Dynasts (100 BC to AD 100)*, Oxford, reached the bookstores and could hence not be included here, as the author remarks (p. 1); likewise, I too wish my research could have profited from the author's illuminating results. But it is interesting and somewhat reassuring to note that, despite differences on points of detail, we often reach fundamentally similar conclusions independently of each other. The kingdom of Emesa (Homs) on the middle Orontes occupied a key strategic position in central Syria. Its dynasty, which is first attested in our sources for the early first century BC, proved a reliable ally of Rome until the annexation of the kingdom to the province of Syria, probably in Flavian times. For the political history of this kingdom, the only

available literary evidence are stray remarks by authors such as Strabo, Tacitus, Plutarch and Josephus. The very fact that one is able to gather and analyse virtually all the evidence on the kingdom of Emesa between the covers of a fairly slim volume says much about the poverty of our evidence on this elusive kingdom. Unlike many of its royal colleagues, the royal dynasty of Emesa never struck coins. Nor are there inscriptions or building projects that can be ascribed to the kings. Its archaeological evidence is limited to finds from a number of tombs, which form the core material of this book. The book starts with an introduction on the political situation in early Roman Syria in which Konrad elucidates the relations between Rome and eastern “client kings” (p. 1-6). This is followed by a brief exposé on the Emesene dynasty (p. 7). The author outlines the main thrust of her case study as an attempt to uncover “interkulturelle[n] Transformationsprozesse” (p. 2). As she rightly notes, local client kings often played a crucial role in this exchange, as the interface between imperial power and local populations. The material evidence shows that these kings, who often gave themselves epithets like *philorhomaioi*, were not only political mediators but also “Kulturträger”. To some extent, one could even say that client kings paved the way for the Romanisation and Hellenization that we see in the Roman period. Emesa is a particularly interesting case, as the kingdom had a strong, defensible citadel and was strategically situated on two important long-distance trade routes; it was also surrounded by fertile agricultural land which merged in the east with the steppe frontier zone. The main body of text is divided into five parts, of which the largest one is on the finds from 22 tombs in the necropolis Tell Abu Sabun (p. 9-42). Then come two chapters which expand on especially important finds from the tombs, one on the cultural history of Syria at the turn of our era (p. 42-46), the other on the “Spannungsverhältnis” that Emesene dynasts had to master, juggling between tribal authority and Roman imperial power (p. 47-58). This is followed by a brief historical chapter on the identities of Emesene kings (p. 59-66) and then by the conclusions (p. 67-72). The remaining pages (p. 73-108) contain very brief summaries in German, English and Arabic, a site register, bibliography, plates and index. The illustrations are generally of high quality, including some new drawings expressly made for this book. For the most part, the tombs contained items of clothing, jewellery, weapons and ritual objects. The mode of inhumation burial in pit tombs covered by stone slabs, and objects like golden face masks, are in line with Syrian and Mesopotamian traditions. On the other hand, Roman connections are also clear. One of the most stunning artefacts from the tombs, a well-known iron parade helmet consists of a visor in the shape of a face mask covered in silver and, connected through a hinge on the forehead, a shell covering the rest of the head that was originally covered in fabric. The proximity of this luxury item to imperial types is in fact so close that Konrad suggests, plausibly, close contacts with members of the imperial court at Rome. She further suggests that the helmet played a role in funerary rituals connected with the imperial cult. There is more. Konrad’s minute analysis of costumes and jewellery reveals striking similarities with tomb finds from central Asian nomadic cultures of the first century AD. While Henri Seyrig had already briefly pointed out some connections of this kind, the author sets out the arguments in full with copious evidence. While client kings in the Roman Levant moulded parts of their public self-image to mimic their imperial overlords, e.g. through Augustan-style portraiture, this is never wholesale cultural adaptation, but

rather selective use of cultural elements. This left ample space for each dynast to construct their personal and dynastic identities as they saw fit. Through the style and type of their costumes and jewellery, the kings of Emesa showed distinct cultural leanings towards the Parthian / central Asian realm. M. Konrad interprets this to mean that the “local identity” of these kings, as of many other dynasts, was not an altogether “homegrown organic” product, but rather constructed with much care and deliberation. The author speaks of a “(pseudo)ethnische Identität” (p. 74) which quickly disappeared as soon as the kingdom ceased to exist. A case in point is a large mausoleum (destroyed in 1911) of one Samsigeramos at Emesa, built in *opus reticulatum* in AD 78/9. This man was probably a late offshoot of the dynasty who died soon after the annexation of the kingdom, but did not name any royal connections in his tomb inscription. Instead he put his Roman credentials to the fore. As for the architectural type, Konrad explains the relationship of this “Prunkgrab” (p. 64) with Levantine precedents and parallels, in combination with decoration that harks back to Hellenistic and Roman examples. These features, too, can be seen as typical of a Rome-friendly local elite in the Near East. This monument constitutes, according to Konrad, the spirit of a post-royal age that has left the peculiar Emesenian identity behind and set its sights on Roman imperial culture. One can agree with the author that the “Wandel von Wertesystemen und kultureller Identität” (p. 74) went hand in hand. The book by Konrad is a demanding but rewarding read that furthers our understanding of Emesenian culture. It contains research that is both thorough and original. Specialists of the history and archaeology of Roman Syria will read this book with profit.

Andreas KROPP

Burton MACDONALD, *The Southern Transjordan Edomite Plateau and the Dead Sea Rift Valley, The Bronze Age to the Islamic Period (3800/3700 BC – AD 1917)*. Oxford – Philadelphie, Oxbowbooks, 2015. 1 vol. 118 p., 23 pl. coul., cartes. Prix : 45 £ (relié). ISBN 978-1-78297-832-9.

Ce petit livre constitue le point d'orgue de l'œuvre de Burton MacDonald (St Francis Xavier University, Antigonish, Nouvelle-Écosse, Canada) qui a consacré l'essentiel de sa carrière à prospecter, sur les traces de Nelson Glueck, le plateau transjordanien. Écrit à la suite de plusieurs monographies régionales publiées avec une exemplaire régularité depuis trente-cinq ans et qui rendent compte de ces travaux – seule manque encore la publication finale de la prospection couvrant la région comprise entre Shammakh et Ayl –, l'ouvrage brosse en six chapitres les grandes étapes de l'occupation du segment du plateau correspondant peu ou prou à l'ancien Édom biblique et à ses contreforts occidentaux. La lecture diachronique couvre six millénaires et conclut à la manifestation, sur la longue durée, de pics d'occupation (« filling-up ») et de creux (« emptying-out »), ce qui n'est pas sans poser parfois quelques problèmes de méthode, dès lors que le développement s'articule en grande partie sur des ramassages de céramique – *quid* des populations nomades ? – dont la lecture reste de surcroît dans un certain nombre de cas mal assurée (cf. mon compte rendu de la prospection de Ayl à Ras an-Naqab / ARNAS, *BMCR* [2014].01.51). Elle permet par ailleurs de différencier les occupations observées sur le plateau et dans la

explore six modèles évoqués par Aristote pour penser cette relation, par ordre d'adéquation progressive : le modèle des contenus mixtes, le modèle des senseurs multiples, le modèle du rapport mathématique, le modèle de l'identité relative, le modèle substantiel et le modèle du pouvoir commun, ce dernier étant selon elle le plus performant. Elle soutient une interprétation « métaphysiquement robuste » du sens commun (par opposition aux interprétations dites « déflationnistes » de Gregoric et Johansen), selon laquelle celui-ci correspond au système perceptif considéré comme un tout, qui ne se réduit pas à la somme des cinq sens spéciaux mais est doté de capacités perceptives supplémentaires lorsque ces derniers agissent comme une unité. La discussion de ce problème est précise et éclairante, même si l'on peut regretter qu'elle occulte d'autres questions pertinentes relativement à la perception des objets, comme par exemple l'apport de la *phantasia*, la relation entre la perception des objets et la structure prédicative, ou encore le fondement de la possibilité de l'erreur qui apparaît à ce niveau. Il reste que la présentation des six modèles pour envisager la relation entre le sens commun et les sens spéciaux avec leurs vertus et leurs faiblesses respectives devrait fournir une base utile pour les discussions ultérieures à ce sujet. Matériellement, l'ouvrage manque du soin et de la rigueur que l'on est en droit d'attendre d'un éditeur comme Oxford University Press : renvois internes vides (p. 70 n 46, p. 260) ou erronés (p. 42) ; système de références en notes de fins de chapitre incohérent (p. 118 n 3, p. 155 n 18, p. 212 n 3) ; typographie non uniformisée dans la bibliographie (p. 277, 279, 283), qui comporte également une référence incomplète (« Ellis [2010] », p. 279) ; répétition d'une même note dans des versions légèrement différentes (p. 65 n 10 et p. 154 n 1), ou du même texte dans des traductions différentes (p. 102 et 130) ; index *locorum* incomplet (le *Théétète* de Platon est heureusement discuté ailleurs que dans l'unique référence à laquelle renvoie l'index)... Ces défauts sont certes mineurs, mais ils donnent l'impression d'un livre réalisé un peu rapidement et dont les épreuves n'ont pas été relues très scrupuleusement.

Sylvain DELCOMMINETTE

Christopher I. BECKWITH, *Greek Buddha. Pyrrho's Encounter with Early Buddhism in Central Asia*. Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2015. 1 vol. XXI-290 p. Prix : 29,95 \$ / 19,95 £ (relié). ISBN 978-0-691-16644-5.

Christopher I. Beckwith entend montrer comment le bouddhisme a façonné la philosophie de Pyrrhon, en situant dans la région du Gandhara l'origine de l'enseignement du fondateur du courant sceptique grec. Mobilisant à la fois des sources grecques et bouddhiques, il suit un itinéraire en plusieurs étapes. La préface et le prologue plantent le décor : il s'agit de comparer Pyrrhon au bouddhisme de son époque, un bouddhisme dit « pré-normatif » qui véhicule les enseignements d'un philosophe, non pas indien, mais scythe (!), Gautama, dit le Bouddha, dont l'influence sur son époque a été très rapide, vers l'Est comme vers l'Ouest. Cette époque est aussi celle de l'expédition d'Alexandre le Grand vers l'Inde, à laquelle aurait pris part le jeune Pyrrhon avec son maître Anaxarque, si l'on en croit certaines sources anciennes. Le chapitre 1 (p. 22-60) compare les enseignements et les pratiques du scepticisme et du bouddhisme anciens. Il se penche notamment sur les trois caractérisations du réel, des

« choses », dans un célèbre fragment de Pyrrhon (où il est dit que les choses sont *adiaphora*, *astathmêta*, *anepikrita*), que Chr. I. Beckwith associe immédiatement aux « trois caractéristiques » du bouddhisme ancien (*anitya*, *duhkha*, *anâtman*). Dans les deux cas, toutes les « choses » (*pragmata* ou *dharma*) sont déterminées selon une triple négation : elle sont a) sans identité propre, b) instables et c) indéterminées ; dans les deux cas, elle sont envisagées selon un tétralemmes qui énonce successivement 1) qu'elles sont, 2) qu'elles ne sont pas, 3) qu'elles sont et ne sont pas, et 4) que ni elles ne sont, ni elles ne sont pas ; et, dans les deux cas, il s'agit d'adopter une attitude qui conduit à l'*aphasia* ou à l'*apatheia*, puis à l'*ataraxia* ou imperturbabilité. Beckwith y voit chaque fois une confirmation de sa thèse. Il poursuit en comparant les pratiques et la biographie de Pyrrhon avec celles des « Sramanes » bouddhistes décrits par plusieurs textes gréco-romains, à la suite de Mégasthène. Dans le chapitre 2 (p. 61-109), Beckwith s'intéresse aux plus anciennes formes de bouddhisme attestées par la littérature non bouddhique, accordant les sources grecques et orientales pour dresser le portrait de la figure du sage dans ce bouddhisme « pré-normatif ». Le chapitre 3 (p. 110-137) commence par un développement sur un texte bouddhique chinois de la même époque, qu'il rapproche de Laozi, où il voit une nouvelle occurrence de la thèse de l'absence d'identité propre (*anâtman*), allant jusqu'à affirmer (p. 124) que le fameux « âge axial de la philosophie » (Karl Jaspers) « a été le résultat de contacts concrets, entre des gens, sur le terrain ». Il poursuit en se penchant sur des inscriptions de colonnes indiennes érigées par le roi maurya Devânâmpriya Priyadarçî, qui reflètent encore les enseignements de ce même bouddhisme « pré-normatif ». Le chapitre 4 (p. 138-160) étudie le problème philosophique de l'absence d'identité propre des choses, en cherchant à comprendre la problématique du Bouddha et de Pyrrhon au moyen de la question de l'induction chez David Hume : comment notre connaissance *sur* le monde pourrait-elle nous venir *du* monde ? L'épilogue (p. 160 *sq.*) reprend l'idée selon laquelle le bouddhisme était davantage une réaction au zoroastrisme qu'au brahmanisme, et insiste encore sur l'influence que cette pensée a eu sur son époque et sur la postérité. Enfin, les appendices approfondissent certaines questions : les témoignages classiques sur Pyrrhon (appendice A), la réfutation de la possibilité inverse d'origines grecques du pyrrhonisme et du bouddhisme (appendice 2), l'étude des inscriptions anciennes (appendice 3). Suivent alors une bibliographie et un index. Il s'agit d'un ouvrage ambitieux, audacieux, érudit, mais parfois laborieux, dont le principal défaut est de passer sans cesse d'une approche historique à une approche comparatiste, et, pour le dire simplement, d'aller un peu trop vite en besogne lorsqu'il s'agit d'établir des liens avérés entre les doctrines et les pratiques philosophiques. En sens inverse, on s'étonne de l'utilisation modérée faite par Beckwith de la présence d'un tétralemmes (voir ci-dessus) dans le seul fragment conservé décrivant la doctrine de Pyrrhon, alors que cette présence reste, sans aucun doute, l'élément le plus probant pour qui veut démontrer des influences bouddhiques sur la pensée de Pyrrhon (même si le tétralemmes est déjà attesté en Grèce, mais d'une tout autre manière, dans certains passages de Platon sur le devenir et le multiple, et d'Aristote sur la non-contradiction). Malgré les lacunes argumentatives de ce livre (qui démontre certes, de nombreuses façons, la plausibilité ou la possibilité d'un Pyrrhon disciple du Bouddha, mais sans plus), il présente l'intérêt de poser la question des influences indiennes sur Pyrrhon d'un point de vue très

documenté sur le scepticisme et le bouddhisme anciens (en faisant presque abstraction des auteurs plus tardifs comme Sextus et Nagarjuna), de rappeler que les sources gréco-romaines qui ont précédé et suivi la campagne d'Alexandre n'étaient pas toutes dépourvues d'informations pertinentes au sujet des philosophies de l'Inde, et de chercher à identifier précisément le type de doctrines et de pratiques mises en jeu par cette question.

Joachim LACROSSE

Danielle JOUANNA, *Les Grecs aux Enfers. D'Homère à Épicure*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 332 p. Prix : 25 €. ISBN 978-2-251-44527-4.

Le propos du nouveau livre de Danielle Jouanna est soigneusement délimité : en ce qui concerne la chronologie et l'aire culturelle, il couvre la période qui va d'Homère jusqu'à la philosophie hellénistique, avec une incursion au II^e siècle ap. J.-C. à travers Plutarque, et traite exclusivement des conceptions grecques ; quant au contenu, il porte sur la représentation des Enfers telle qu'elle ressort des témoignages littéraires et archéologiques et en retrace l'évolution. L'ouvrage se distingue de la sorte des études récentes qui se cantonnent à un moment de l'histoire des Enfers ainsi que des synthèses plus générales dont les analyses sortent du cadre strictement grec ; il s'inscrit dans la tradition des ouvrages classiques d'E. Rohde (*Psyche: Seelencult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen*, 2^e éd., Leipzig et Tübingen, 1898) et d'E.R. Dodds (*The Greeks and the Irrational*, Berkeley, 1959), auxquels il s'efforce d'apporter des éclairages nouveaux. Le plan du livre reflète l'ordre chronologique. La première partie analyse les Enfers homériques : elle est divisée en chapitres traitant de la localisation de ceux-ci, de leur géographie, du peuple des morts, des divinités infernales et des grands damnés enfermés dans le Tartare. La deuxième partie aborde la question des Enfers dans les cultes à mystères : enfers dans la tradition multiforme de l'orphisme, vie après la mort selon les tenants de l'orphisme et du pythagorisme, vie après la mort dans les mystères d'Éleusis. La troisième partie est consacrée aux Enfers platoniciens, qui offrent la vision la plus élaborée de l'au-delà : D. Jouanna y étudie le tribunal des morts, la géographie des lieux, le temps dans les Enfers et la réincarnation. La quatrième partie évoque « l'après Platon », qu'il s'agisse de la disparition (quasi totale) de l'au-delà chez Aristote, chez les Épicuriens et chez les Stoïciens, ou du retour des Enfers – un Enfer composite au demeurant –, dans le traité de Plutarque, *Sur les délais de la justice divine*. Le livre fournit en annexe la traduction française de cinq textes importants pour son propos : Pausanias, *Description de la Grèce* IX, 39, 5-14 (trad. M. Clavier) ; Platon, *Gorgias*, 523a-526d (trad. A. Croiset et L. Bodin) ; *Phédon*, 107e-114d (trad. P. Vicaire) ; *La République* X, 613e-621d (trad. É. Chambry) ; *Phèdre*, 246a-249b (trad. L. Robin). Il comporte enfin une bibliographie utile, dont les titres ont été judicieusement choisis, et une liste des passages cités. L'ouvrage est bien conçu et bien mené : l'exposé est clair, la langue limpide et la synthèse solide. D. Jouanna s'appuie sur une vaste érudition, jamais pesante, et va à l'essentiel, ce qui permet à ses lecteurs de se mouvoir avec aisance dans l'histoire complexe de la représentation grecque des Enfers. On éprouve à travers ses exposés, en même temps que la qualité du chercheur, la dimension du professeur qui entend communiquer à ses élèves sa passion pour

toute l'œuvre. Si Galien exploite abondamment ses lectures, avec le corpus des textes hippocratiques comme référence principale, mais également de très nombreux renvois à Théophraste et Dioscoride (citons également parmi les plus souvent mentionnés Phylotimos, Mnésithée, Dioclès) qui font apparaître une lecture attentive des sources, l'importance accordée à l'expérimentation et à l'*historia* est flagrante, à travers des récits à caractère biographique (ainsi les expériences de son père relatées dans le dernier chapitre du livre I ou le souvenir de jeunesse d'un repas à base de blé pris à la campagne, préparé par un paysan, en I, 7) ou l'insistance sur l'*autopsie*, c'est-à-dire les observations et connaissances recueillies par lui-même auprès des populations sur les différents lieux de sa carrière. De ce fait, ce texte n'intéresse pas uniquement l'histoire de la médecine car la perspective sociale large qu'il adopte ainsi que la grande étendue géographique couverte lui confèrent une dimension ethnographique fascinante, reposant sur l'enquête de terrain (une mention du livre II d'Hérodote consacré à l'Égypte en I, 13 paraît confirmer la conscience que Galien pouvait avoir de faire également œuvre d'« historien »). Cette perspective s'exprime avec une acuité toute particulière dans l'importance accordée à la terminologie et à la dénomination des aliments, avec insistance sur les synonymies selon les usages linguistiques locaux, un trait dominant de cet exposé qui recoupe à la fois le témoignage sur les *realia* et la finalité pratique. Cette précision terminologique pousse Galien à multiplier les critiques contre les « atticisants », autrement dit les puristes, qui se refusent à employer le vocabulaire courant, au détriment de l'utilité. L'éditeur rappelle que ces nombreuses considérations terminologiques ont entraîné les copistes à multiplier les leçons, rendant parfois la lecture très difficile, d'autant plus que la tradition manuscrite, qui couvre une longue période (du VI^e au XVI^e siècle) est particulièrement riche, avec une tradition indirecte également étoffée. On saura de fait gré au traducteur d'avoir souvent préféré conserver les dénominations originales des aliments, sous forme translittérée, sans chercher à traduire. En revanche, les travaux de J. André et de S. Amigues sont largement sollicités en notes pour compléter l'information ou faciliter l'identification. Peu de défauts sont à reprocher à cet important travail, à part le style maladroit et les coquilles ponctuelles de la partie de la notice portant sur la date du traité (p. XXI-XXII). Le travail d'Owen Powell, *Galen: On the Properties of Foodstuffs*, Cambridge, 2003, a été largement exploité mais John Wilkins, qui en avait d'ailleurs rédigé la préface, ne s'en cache pas et y renvoie sans hésiter. La description des caractéristiques respectives des manuscrits est remarquable et témoigne de la rigueur de cette entreprise éditoriale. Un point à regretter : un index des auteurs et sources cités par Galien aurait été bienvenu.

Frédéric LE BLAY

Clare K. ROTHSCHILD & Trevor W. THOMPSON (Ed.), *Galen's De indolentia, Essays on a Newly Discovered Letter*. Tübingen, Mohr Siebek, 2014. 1 vol. XI-336 p. (STUDIEN UND TEXTE ZU ANTIKE UND CHRISTENTUM, 88). Prix : 94 €. ISBN 978-3-16-153215-3.

Cet ouvrage collectif rassemble treize essais portant sur un texte de Galien connu sous le titre latin *De indolentia* et récemment redécouvert, une lettre écrite à la suite de l'incendie de 192 qui avait sévi à Rome, touchant sévèrement certains quartiers de la ville et causant notamment la destruction du Temple de la Paix et la perte, pour le

célèbre médecin, de la plupart de ses livres et archives. Cet événement nous était déjà connu à travers des mentions dans l'œuvre conservée de Galien mais ce texte, rédigé dans ces circonstances, était jusqu'à présent perdu. Cette collection d'essais est précédée d'une traduction annotée du texte en langue anglaise, sur laquelle nous reviendrons. L'introduction rappelle les conditions de la découverte par A. Pietrobelli de ce manuscrit du monastère Vlatadon, à Thessalonique en Grèce, comportant plusieurs traités galéniques ou pseudo-galéniques et datant du milieu du ^{xv}^e siècle. L'authentification et sa description en furent immédiatement données par V. Boudon-Millot et J. Jouanna, qui en offrirent la première édition en 2010 dans la Collection des Universités de France sous le titre *Ne pas se chagriner*. Plusieurs rééditions et traductions suivirent ensuite : P. Kotzia & P. Sotiroudis, Γαληνού περὶ ἀλυπίας, *Hellenica* 60 (2010) ; Cl. K. Rotschild & T.W. Thompson, « Galen *On the Avoidance of Grief* », *EC* 2, 1 (2011) ; I. Garofalo & A. Lami, *Galeno: L'anima e il dolore*. De indolentia, De propriis placitis, Biblioteca Universale Rizzoli, Milano, 2012 ; V. Nutton, « Avoiding Distress », in P.N. Singer (Ed.), *Galen: Psychological Works*, Cambridge, 2014. Concernant le titre original de cet écrit, deux leçons ont été retenues : Περί ἀλυπησίας / ἀλυπίας. Ce texte assez bref fait partie des dix-sept écrits philosophiques de Galien. Les essais interprétatifs qui suivent sont répartis en cinq entrées : *Manuscript Evidence*, *Realia*, *Philosophy*, *Irony* et *Christian Trajectories*. L'ensemble se clôt sur une collation des éditions critiques du *De indolentia*, un index des auteurs et textes anciens ainsi qu'un index des auteurs modernes. Au titre de l'étude du manuscrit, V. Boudon-Millot (« Vlatadon 14 and Ambrosianus Q 3 Sup: Two Twin Manuscripts », p. 41-55) rappelle que Vlatadon 14 contient également le texte complet du *De ordine librorum suorum* et du *De libris propriis*, qui n'étaient connus que par le seul manuscrit de Milan (^{xiv}^e siècle). À de nombreux égards, Vlatadon s'avère plus complet sur ces deux écrits de Galien, ainsi que pour le traité *De causis procatarteticis*. Il contient également le *De propriis placitis*, qui n'avait été transmis que par une traduction arabo-latine. La découverte de ce manuscrit constitue donc un événement. Elle conclut que les deux manuscrits en question reposent sur une source commune perdue, contenant la même série de traités. D. Davies (« Some Quotations from Galen's *De indolentia* », p. 57-61) étudie la présence du *De indolentia* dans des citations de deux philosophes juifs des ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles et propose quelques éléments critiques relatifs à la tradition arabe. La question des *realia* s'impose pour l'étude de ce texte dont la dimension autobiographique est forte. M. C. Nicholls (« A Library at Antium? », p. 65-78) analyse les informations précieuses que cet écrit rassemble sur la présence des bibliothèques à Rome à la fin de l'ère antonine ainsi que l'importance des activités relatives au livre, au voisinage du Forum. Une leçon discutée du *De indolentia* pourrait introduire la mention d'une bibliothèque importante à Antium, où se trouvait un palais impérial. L'hypothèse de Nicholls est que cette bibliothèque princière abritait peut-être une collection péripatéticienne. A. Touwaide (« Collecting Books, Acquiring Medicines: Knowledge Acquisition in Galen's Therapeutics », p. 79-88) s'intéresse au Galien éditeur et correcteur. Il est incontestable que l'un des traits saillants du médecin de Pergame est sa grande culture des lettres ainsi que son intérêt marqué pour la langue et les questions philologiques, si l'on nous autorise cet anachronisme. La démonstration de Touwaide nous paraît cependant tirer de cette facette indéniable du personnage de Galien des conclusions discutables.

L'opposition qu'il dresse entre la pharmacologie de Dioscoride définie comme une authentique science de terrain et le savoir de Galien comme une science des livres se heurte à ce que l'œuvre du médecin révèle et à la manière dont il définit lui-même la pratique médicale, c'est-à-dire un équilibre entre théorie et expérience. La richesse des descriptions cliniques de Galien, sa connaissance très pratique de la pharmacologie et son intérêt pour le quotidien de ses patients ainsi que pour le contexte social ou culturel qui est le leur (voir de ce point de vue le traité *Sur les facultés des aliments*) plaident en faveur du portrait d'un praticien dont les livres ne sont qu'une partie – certes fondamentale – de l'approche épistémique. Les essais qui suivent s'intéressent essentiellement à la relation du *De indolentia* avec la tradition philosophique et en particulier avec le genre de la consolation, dont ce texte semble tirer une partie de ses arguments et figures. P. Kotzia (« Galen, *De indolentia*: Commonplaces, Traditions and Contexts », p. 91-126) se concentre précisément sur ce dernier aspect. E. Asmis (« Galen's *De indolentia* and the Creation of a Personal Philosophy », p. 127-142) propose une très intéressante démonstration visant à distinguer ce qu'elle caractérise comme une philosophie personnelle et non comme une simple forme d'éclectisme. Elle en vient ainsi à poser cinq critères définissant une philosophie personnelle, qu'elle applique au *De indolentia* : la dimension critique ; l'orientation marquée vers le passé et la tradition ; l'amplitude de la visée intellectuelle, qui ne se limite pas à une école ou à un domaine du savoir ; la dimension constructive ; enfin, le lien étroit avec sa propre vie. J. Downie (« Galen's Intellectual Self-Portrait in *De indolentia* », p. 143-155) poursuit en quelque sorte cette réflexion en montrant l'apport de ce texte à notre connaissance du personnage de Galien. La partie consacrée à l'ironie comprend deux études. R.M. Rosen, (« Philology and the Rhetoric of Catastrophe in Galen's *De indolentia* », p. 159-173) s'intéresse au paradoxe, déjà noté par J. Jouanna et V. Boudon-Millot, propre à ce texte : prônant le détachement philosophique face aux pertes matérielles, Galien développe toute une rhétorique de la « catastrophe » s'attachant à décrire avec précision les pertes subies, allusions et références littéraires à l'appui. Selon lui, le caractère brillant de ce qui s'apparente à un morceau de bravoure repose sur la richesse et la finesse d'une narration qui semble contrecarrer la finalité affichée de la lettre. C.K. Rothschild (« The Apolocyntosis of Commodus or the Anti-imperial *Tendenz* of Galen's *De indolentia* », p. 175-200) met en valeur un autre paradoxe, la grande loquacité de Galien sur les événements relatifs à sa vie et sa carrière tout au long de ses écrits et le silence qu'il entretient sur les événements marquant le règne de Commode. Elle note la grande parcimonie de l'auteur à laisser passer des allusions ou commentaires à caractère « politique » tout en relevant, au moyen d'une argumentation très précisément documentée, six allusions anti-impériales dans le *De indolentia*. Dans la dernière partie, qui se veut une mise en perspective avec la tradition chrétienne, J.T. Fitzgerald (« Galen's *De indolentia* in the Context of Greco-Roman Medicine, Moral Philosophy, and Physiognomy », p. 203-220) rappelle l'admiration de certains des premiers auteurs chrétiens envers Galien. Concernant la présence des théories physiognomoniques chez Galien, on notera que l'essentiel des références exploitées ne relève pas du *De indolentia* et que, de manière générale, cette question a déjà été bien traitée. L.M. White (« The Pathology and Cure of Grief (λύπη): Galen's *De indolentia* in Context », p. 221-249) établit des relations avec les *Épîtres aux Corinthiens* de Paul et introduit quelques

éléments stoïciens. R.A. Wright (« Possessions, Distress, and the Problem of Emotions: *De indolentia* and the Gospel of Luke in Juxtaposition », p. 251-273) se livre également à une lecture comparative, comme le titre de son essai l'indique clairement. Il rappelle que, suivant la tradition arabe, on peut relever chez Galien des jugements sur les premiers chrétiens. La dernière contribution consiste en une collation des trois éditions critiques du *De indolentia* (T.W. Thompson, « Collation of the Critical Editions of Galen's *De indolentia* », p. 277-314) : y sont présentés les passages ou séquences pour lesquels les leçons des éditeurs divergent. Il ne s'agit donc pas de la présentation du texte grec dans son intégralité. On peut comprendre facilement que les éditeurs de ce volume n'aient pas repris une édition déjà publiée ni voulu en proposer une nouvelle mais le choix de présentation du texte lui-même a quelque chose d'un peu déroutant pour le lecteur. La traduction anglaise donnée en pages 21-36 s'appuie sur l'édition de V. Boudon-Millot & J. Jouanna. Elle est accompagnée de notes philologiques ou contextuelles assez développées renvoyant ponctuellement au manuscrit et aux différentes leçons retenues, citant alors les passages incriminés en grec. Or il est assez difficile d'évaluer la pertinence de telles annotations critiques lorsque le seul texte que l'on a sous les yeux est une traduction. La collation finale propose une vision plus complète des constituants du texte mais n'est pas le texte lui-même. Le titre du volume, qui semble annoncer une édition du *De indolentia*, est donc quelque peu trompeur pour le philologue. Pour le spécialiste, la lecture de ces deux parties du volume requiert d'avoir également sous les yeux une édition du texte original. Ce léger inconfort pour le philologue habitué à travailler selon des modalités de présentation différentes n'enlève rien à l'intérêt de ce recueil qui doit se lire comme un très bon complément aux éditions existantes sans toutefois pouvoir se substituer à elles ni se suffire à lui-même pour un travail plus approfondi sur cet écrit de Galien.

Frédéric LE BLAY

Guy LACHENAUD et Marianne COUDRY, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 36 & 37*. Texte établi par G.L., traduit et commenté par G.L. et M.C. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXX-204 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 510). Prix : 57 €. ISBN 978-2-251-00594-2.

Avec ce volume, la Collection des Universités de France ouvre en quelque sorte l'édition des livres de Dion Cassius conservés en quasi intégralité. À ces deux livres, en effet, il ne manque que le début du 36 couvrant les événements de Rome de l'année 69, à savoir donc l'affaire Verrès, et quelques passages isolés. Les éditeurs s'interrogent sur la composition des livres et envisagent que l'historien ait suivi un plan dérivé de l'annalistique plaçant des césures au moment de l'entrée en charge des consuls et des activités politiques de l'*Vrbs* avant les campagnes militaires. Mais les grandes césures entre les livres sont plus complexes et marqueraient des moments décisifs de l'Histoire. À cet égard, on peut penser que l'année 69 vit un tournant dans la carrière de Pompée après son consulat de 70 au moment où débutent ses exploits militaires extérieurs. C'est possible, mais le rôle de Pompée dans la guerre de Sertorius est antérieur, et les enjeux espagnols y étaient majeurs : le choix de « moments » cruciaux est toujours subjectif. En tout cas ces deux livres représentent

passe aux difficultés financières des triumvirs qui donnent l'occasion à Appien de nous régaler d'une belle harangue. En effet, la taxation prévue des dames romaines fortunées déclencha une vive opposition et Hortensia, fille du grand orateur, admonesta les puissants du jour pour manifester son indignation. Son discours, qu'il soit forgé ou authentique, constitue un document très intéressant sur les mentalités romaines vis-à-vis des femmes. Suit un rappel des incapacités féminines et un rejet du principe même de guerre civile. Il est temps de se préoccuper des guerres, en Afrique d'abord, où les deux provinces sont passées sous l'autorité d'Octavien. Puis Appien évoque les héros républicains, Cassius tout d'abord opposé à Dolabella, et la guerre en Asie Mineure, puis Sextus Pompée, enfin Brutus et Cassius pour préparer et combattre à Philippes au mois d'octobre 42. Le livre V prend le relais au lendemain de la bataille décisive et va nous conduire à la veille de la conquête de l'Égypte en 35. Après avoir raconté la tournée d'Antoine en Orient, ce livre donne la part belle à Octave, appelé César, dans le cadre des événements de Rome qui vivait une période troublée. Dans ce contexte éclate la guerre de Pérouse qui met au jour l'importance des dissensions entre Octave et Antoine et la fragilité du triumvirat qui touchait légalement à sa fin. Se conclut cependant la paix de Brindes en 40, mais la maîtrise de la mer de Sextus Pompée mettait la Ville en grande difficulté d'approvisionnement. De là une nouvelle phase de guerre contre S. Pompée qui occupera les années suivantes avec de nombreux épisodes qui, malgré le mariage d'Antoine et d'Octavie conclu un peu plus tôt, virent renaître toutes les oppositions entre les deux hommes. Ils avaient cependant besoin l'un de l'autre et, en 37, prolongèrent le triumvirat pour cinq ans. Défaite de Sextus Pompée en 36 après la bataille de Nauloque, puis élimination politique de Lépide, le troisième dont on a peu parlé mais qui survivra aux événements loin dans le règne d'Auguste. En 35, on est tout près de la dernière confrontation. – Ce récit largement résumé montre combien le détail des opérations nous serait connu, combien l'histoire romaine serait différente, combien elle permettrait d'analyses politiques et militaires, si plus de sources nous avaient été conservées. Il est vraiment intéressant que la Collection des Universités de France mette aujourd'hui à notre disposition des auteurs aussi importants qu'Appien et Dion Cassius, longtemps relégués pour leur supposé manque de qualité littéraire et pour lesquels nous ne disposions que d'éditions incomplètes et de traductions anciennes peu fiables. Sur cette base documentaire renouvelée, il sera désormais possible de porter un nouveau regard sur cette période cruciale : il est intéressant de souligner à ce propos les récents travaux de F. Vervaet, Y. Berthelet et A. Dalla Rosa sur la seule question des auspices et des pouvoirs d'Auguste, dont les prémices sont à chercher précisément dans ces tractations et manipulations de l'époque triumvirale.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

John WILKINS, *Galien. Œuvres. Tome V. Sur les facultés des aliments*. Texte établi et traduit par J. W. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. XLIII-260 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 499). Prix : 57 €. ISBN 978-2-251-00584-3.

Cette publication poursuit l'ambitieuse entreprise de réédition et de traduction des œuvres de Galien sous la conduite de Jacques Jouanna et Véronique Boudon-Millot dans la Collection des Universités de France telle que décrite en 1993 dans le *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* (vol. 2, « Présentation du projet d'édition de Galien dans la Collection des Universités de France », p. 101-135). Depuis la première livraison confiée aux soins de Véronique Boudon-Millot (*Introduction générale, Sur l'ordre de ses propres livres, Sur ses propres livres, Que l'excellent médecin est aussi philosophe*) et parue en 2007, l'ensemble compte désormais sept volumes (AC 81 [2012], p. 217-218). L'ordre de parution des éditions semble toutefois avoir entraîné une modification du plan initial établi dès 1989 par M. D. Grmek et J. Jouanna puisque le traité en trois livres *Sur les facultés des aliments* (*De alimentorum facultatibus*, K. VI, 453-748) devait constituer, au sein d'un regroupement de traités, le tome XV de ce très vaste ensemble. Compte tenu de l'ampleur d'une telle entreprise collective, et du temps requis pour la mener à bien, on comprend aisément que de tels remaniements puissent intervenir. De la production galénique, cette classification des aliments en fonction de leurs propriétés et « facultés » est un texte assez méconnu, assez peu cité en dehors des études portant sur la partie diététique de la médecine ou sur l'alimentation dans le monde antique. Et même pour ce qui est de ce second domaine, il n'est pas certain que ce traité ait été reconnu et exploité à sa juste valeur. La richesse de l'information et de la documentation qu'il accumule est pourtant considérable. Avec le traité hippocratique du *Régime* et l'*Anonymus Londinensis*, il représente l'un des rares témoins des théories antiques sur la nutrition. Des équivalences de contenu peuvent être établies avec la littérature du *symposion* et les *Deipnosophistes* d'Athénée en particulier. Chacun des trois livres (« Céréales et légumes » ; « Plantes vertes » ; « Animaux et poisson ») suit l'ordre nutritionnel des aliments au lieu de l'ordre alphabétique des *Médicaments simples* (*De simplicium medicamentorum temperamentis et facultatibus*, K., XI, 379-892 ; XII, 1-377), un autre traité auquel l'auteur se réfère souvent dans cet écrit. L'éditeur insiste dans sa notice sur cette ordonnance selon l'utilité pour le médecin comme pour la « personne privée ». De fait, dès les premières lignes de son exposé (I, 1, K. VI, 480), Galien définit son ouvrage comme pratique avant tout, devant être lu souvent par des personnes ayant déjà acquis des connaissances en la matière. La finalité pratique de l'entreprise se décèle dans l'intérêt porté par le médecin à la cuisson et à la préparation des aliments, qui déterminent elles aussi leurs facultés nutritives ou thérapeutiques et, même s'il se défend de vouloir écrire un livre sur la cuisine, à laquelle il déclare qu'il dédiera un ouvrage (fin du chapitre II, 27, sur les olives, et II, 51, où le traité est mentionné comme existant), le témoignage de l'auteur est des plus précieux pour notre connaissance des *realia* relatives aux pratiques alimentaires et culinaires, qu'il s'agisse de la distinction des différentes sortes de farines et de pains consommés et des différents noms donnés à cet aliment selon les régions (I, 2), de la consommation de certains fruits sauvages par les gens de la campagne en temps de disette (II, 38) ou de la manière dont certains aubergistes peu scrupuleux servaient de la chair humaine pour de la viande de porc (III, 1) en raison de leur proximité gustative. Cet écrit met surtout en valeur des traits caractéristiques de la personnalité de Galien et de la manière dont celui-ci concevait sa pratique et construisait son œuvre comme un équilibre entre l'expérience accumulée et la logique, conformément à la méthode défendue dans

toute l'œuvre. Si Galien exploite abondamment ses lectures, avec le corpus des textes hippocratiques comme référence principale, mais également de très nombreux renvois à Théophraste et Dioscoride (citons également parmi les plus souvent mentionnés Phylotimos, Mnésithée, Dioclès) qui font apparaître une lecture attentive des sources, l'importance accordée à l'expérimentation et à l'*historia* est flagrante, à travers des récits à caractère biographique (ainsi les expériences de son père relatées dans le dernier chapitre du livre I ou le souvenir de jeunesse d'un repas à base de blé pris à la campagne, préparé par un paysan, en I, 7) ou l'insistance sur l'*autopsie*, c'est-à-dire les observations et connaissances recueillies par lui-même auprès des populations sur les différents lieux de sa carrière. De ce fait, ce texte n'intéresse pas uniquement l'histoire de la médecine car la perspective sociale large qu'il adopte ainsi que la grande étendue géographique couverte lui confèrent une dimension ethnographique fascinante, reposant sur l'enquête de terrain (une mention du livre II d'Hérodote consacré à l'Égypte en I, 13 paraît confirmer la conscience que Galien pouvait avoir de faire également œuvre d'« historien »). Cette perspective s'exprime avec une acuité toute particulière dans l'importance accordée à la terminologie et à la dénomination des aliments, avec insistance sur les synonymies selon les usages linguistiques locaux, un trait dominant de cet exposé qui recoupe à la fois le témoignage sur les *realia* et la finalité pratique. Cette précision terminologique pousse Galien à multiplier les critiques contre les « atticisants », autrement dit les puristes, qui se refusent à employer le vocabulaire courant, au détriment de l'utilité. L'éditeur rappelle que ces nombreuses considérations terminologiques ont entraîné les copistes à multiplier les leçons, rendant parfois la lecture très difficile, d'autant plus que la tradition manuscrite, qui couvre une longue période (du VI^e au XVI^e siècle) est particulièrement riche, avec une tradition indirecte également étoffée. On saura de fait gré au traducteur d'avoir souvent préféré conserver les dénominations originales des aliments, sous forme translittérée, sans chercher à traduire. En revanche, les travaux de J. André et de S. Amigues sont largement sollicités en notes pour compléter l'information ou faciliter l'identification. Peu de défauts sont à reprocher à cet important travail, à part le style maladroit et les coquilles ponctuelles de la partie de la notice portant sur la date du traité (p. XXI-XXII). Le travail d'Owen Powell, *Galen: On the Properties of Foodstuffs*, Cambridge, 2003, a été largement exploité mais John Wilkins, qui en avait d'ailleurs rédigé la préface, ne s'en cache pas et y renvoie sans hésiter. La description des caractéristiques respectives des manuscrits est remarquable et témoigne de la rigueur de cette entreprise éditoriale. Un point à regretter : un index des auteurs et sources cités par Galien aurait été bienvenu.

Frédéric LE BLAY

Clare K. ROTHSCHILD & Trevor W. THOMPSON (Ed.), *Galen's De indolentia, Essays on a Newly Discovered Letter*. Tübingen, Mohr Siebek, 2014. 1 vol. XI-336 p. (STUDIEN UND TEXTE ZU ANTIKE UND CHRISTENTUM, 88). Prix : 94 €. ISBN 978-3-16-153215-3.

Cet ouvrage collectif rassemble treize essais portant sur un texte de Galien connu sous le titre latin *De indolentia* et récemment redécouvert, une lettre écrite à la suite de l'incendie de 192 qui avait sévi à Rome, touchant sévèrement certains quartiers de la ville et causant notamment la destruction du Temple de la Paix et la perte, pour le

narratologiques traditionnelle pour l'analyse des œuvres antiques, est de mettre en lumière le caractère transgressif, pour le lecteur antique, de la narration fictionnelle à la première personne, qu'il dénomme « fictional autobiography », telle qu'elle se présente dans l'*Âne d'or*, les *Histoires vraies*, *Leucippe et Clitophon*, ou le *Satyricon*. I. Peirano fait porter son analyse sur « l'onymité », c'est-à-dire les diverses façons pour un auteur d'inscrire son nom dans son œuvre, ainsi que sur l'impact du procédé choisi pour ce faire auprès des lecteurs (Ille ego qui quondam : *on authorial (an)onymity*). L'étude se base essentiellement sur Homère et Virgile, en raison de la bonne connaissance que nous avons de leur réception. La contribution suivante voit A.D. Morrison (*Authorship and Authority in Greek fictional letters*) se pencher sur plusieurs corpus épistolaires attribués respectivement à Platon, Xénophon, Solon et Euripide, afin de déterminer quels moyens les Anciens utilisaient pour étayer ou réfuter l'attribution d'une œuvre à un auteur, et de mesurer l'impact que de telles attributions avaient sur les lecteurs. Dans la contribution suivante, M. Erler (*Plato's religious voice: Socrates as godsent, in Plato and the Platonists*) se penche sur la réception de la dimension religieuse de Socrate par la postérité. Plus précisément, il tente de démontrer que la figure de Socrate dans le néo-platonisme, à savoir un être envoyé par les dieux pour guider les âmes des simples mortels, était déjà sous-jacente chez Platon. M. Edwards (*When the dead speak: the refashioning of Ignatius of Antioch in the long recension of his letters*) s'intéresse ensuite à la façon dont le corpus de lettres d'Ignace d'Antioche a été étoffé et retravaillé par la postérité, et au contexte théologique et ecclésial de cette réécriture. Enfin, la dernière contribution, par M. Squire (*Ars in their « I »s : authority and authorship in Graeco-Roman visual culture*), est consacrée à la place de l'artiste dans la culture visuelle antique : en effet, il y a de nombreux points de convergence entre l'appropriation de leurs propres œuvres par les artisans et les artistes et la *persona* déployée par les auteurs. Pour conclure, abordant les rapports entre les œuvres et leurs auteurs, la façon dont ces derniers s'y présentaient et s'y impliquaient, ainsi que les conséquences de cette présence sur leur réception, cet ouvrage intéressera tous les savants occupés de narratologie, d'analyses textuelles au sens large, ou encore de commentaires.

Grégory IOANNIDOPOULOS

Jason D. BEDUHN, *The First New Testament. Marcion's Scriptural Canon*. Salem (Oregon), Polebridge Press, 2013. 1 vol. 400 p. Prix : 29 \$. ISBN 978-1-59815-131-2.

Cet ouvrage illustre une tendance toute contemporaine de l'historiographie qui met en cause les conclusions de Harnack à propos de l'*Evangelion* et de l'*Apostolikon* de Marcion. Trois livres sur ce sujet ont été publiés au printemps 2015, par Markus Vinzent, Dieter T. Roth et Matthias Klinghardt, comme si chacun rivalisait d'érudition afin de concourir pour le prix de l'hypothèse la plus époustouflante. Selon J. BeDuhn, Marcion n'aurait pas opéré une sélection ni établi une édition ayant pour effet la constitution du premier canon néotestamentaire, mais il aurait simplement retenu les textes qui avaient cours dans sa région d'origine ; geste inaugural, certes, mais d'une portée fort différente de celle qu'on envisage habituellement. Le projet est en effet de reconstruire le Nouveau Testament de Marcion, comme témoin le plus

important de l'état du texte à son époque et comme source d'information capitale sur ce qui semblait essentiel pour un large spectre du mouvement chrétien dans sa phase de formation, avant l'utilisation de ce Nouveau Testament dans l'Église de Marcion (p. 9). Le premier chapitre (p. 11-23, avec les notes, p. 321-332) offre un bilan des renseignements sur la personne de Marcion et sur son environnement religieux. Il convient, certes, de se méfier des sources antiques, polémiques. Il ne faut pas pour autant se priver des progrès de la critique. Ainsi J. BeDuhn rejette-t-il trop aisément (p. 322) à la suite de S. Moll, les résultats obtenus dès 1865 par R. A. Lipsius, précisés depuis par P. Nautin, et confirmés par les analyses d'A. Pourkier, faisant dépendre Épiphane, Filastre de Brescia et le pseudo-Tertullien du traité perdu d'Hippolyte contre les hérésies. Quant à la coïncidence soulignée (p. 17) entre la répression par Hadrien de la révolte de Bar Kokhba, avec les restrictions infligées à la pratique du judaïsme, et la différenciation du « christianisme » et du « judaïsme » impliquée par l'établissement d'une Écriture sacrée proprement chrétienne, séparée de la Torah, elle ne peut fournir matière qu'à une conjecture, certes ingénieuse, mais encore hasardeuse. Il est juste d'opposer la forme de christianisme de Marcion à la chrétienté romaine, enracinée dans le judaïsme, pour expliquer le conflit qui aboutit à l'organisation d'une communion rivale (p. 22) ; il serait utile aussi de situer Marcion par rapport aux groupes gnostiques chrétiens présents à Rome, ce que J. BeDuhn évite (p. 330, n. 71). La disparition des très nombreux écrits anciens contre Marcion, en dehors du grand traité de Tertullien, est référée avec raison au fait que leur argumentation, soit partiellement hostile à Paul, soit dénuée de recours à un Nouveau Testament fermement constitué, soit encore critique envers l'Évangile de Luc, a été jugée caduque par les générations ultérieures (p. 23). Le chapitre 2, « Le Nouveau Testament de Marcion », a pour fin de dénoncer « le préjugé anachronique de Tertullien » selon lequel Marcion aurait sélectionné, abrégé et découpé un ensemble de textes déjà doués d'autorité, en fonction de ses options théologiques. Son propos dans les *Antithèses* aurait été seulement de comparer les principes religieux de l'*Évangelion* et de l'*Apostolikon* avec les idées de l'Ancien Testament, pour démontrer leur incompatibilité. Il n'aurait ni mutilé ni réarrangé les textes (p. 28-29). La thèse est qu'il ne les a pas édités, mais qu'il les a reçus tels quels, et qu'il faut examiner sa collection pour elle-même, un ensemble finalement incorporé au Nouveau Testament canonique, certes, mais capable de fournir des informations sur l'histoire littéraire antérieure des écrits le composant et sur les formes de christianisme qu'ils représentent. Le répertoire des sources est solidement composé et le jugement sur leur valeur est étayé par un examen minutieux, qui tient compte des travaux antérieurs. J. BeDuhn est enclin cependant à adopter des avis qui vont dans le sens de sa thèse, ainsi quand il suppose que Tertullien ne se réfère peut-être qu'aux *Antithèses* et non au texte même de l'*Évangelion* et de l'*Apostolikon* de Marcion, après avoir écrit pourtant qu'« à l'évidence Tertullien avait devant lui un exemplaire du Nouveau Testament de Marcion pendant son travail », sans qu'on puisse savoir si cette affirmation est sienne ou s'il l'attribue aux « chercheurs modernes » qui se sont fondés sur les citations de Tertullien pour reconstruire le texte de Marcion (p. 34-35). Il doute aussi qu'Épiphane ait eu accès à l'*Apostolikon* (p. 37). Par ailleurs, tout en donnant les raisons pour lesquelles il faut user avec prudence du témoignage de l'*Adamantius*, il rejette le scepticisme extrême d'U. Schmid, et il souligne l'utilité du Pseudo-Éphrem A pour la

reconstruction de l'*Evangelion* (p. 41). Il distingue à juste titre dans les *Actes d'Archelaus* ce qui relève de la polémique anti-marcionite et ce qui a trait à la réfutation du manichéisme. Il identifie comme vestige probable de l'*Evangelion* de Marcion le P. Oxy. 2383 (= P⁶⁹ de la critique biblique). Il maintient la qualification des Prologues aux Épîtres dites « marcionites » (p. 43). Il retient l'importance du témoignage d'Éphrem et, pour plusieurs passages de l'*Apostolikon*, celui d'Eznik de Kolb. Il ajoute qu'il ne faut pas négliger l'apport possible des citations dans les *Homélies* et les *Reconnaissances* clémentines (p. 45) et suggère que des recherches nouvelles sont à faire dans les textes gnostiques, les Actes apocryphes, voire le *Diatessaron*. J. BeDuhn décrit avec clarté les quatre étapes menant à sa reconstruction du Nouveau Testament de Marcion (p. 54-55), après avoir présenté les travaux de ses devanciers, par rapport auxquels il définit sa propre entreprise. Considérant que les sources ne permettent pas de retrouver la lettre du texte néotestamentaire de Marcion, il choisit, contrairement à Harnack, de ne pas proposer une forme grecque, mais il en fournit une version anglaise, dans laquelle il introduit des passages (surtout narratifs) dont l'absence, supposée par Harnack à cause du silence des sources, n'est pas pour autant assurée. Si l'on compare ses reconstructions de l'*Evangelion* (p. 99-127, avec les notes justificatives, p. 128-200) et de l'*Apostolikon* (p. 228-259 et 260-319) et celles de Harnack (*Marcion*, 1921, p. 159*-237* et p. 39*-156*), on peut mesurer les divergences résultant de ces différences de méthode. Les deux arguments principaux avancés par J. BeDuhn en faveur de la thèse que Marcion n'a pas édité un texte amendé (« falsifié » selon les adversaires anciens) sont d'une part que les Pères ont mis en évidence des contradictions internes (par exemple le maintien de formulations vétérotestamentaires) et d'autre part que nombre de leçons particulières de l'*Evangelion* et de l'*Apostolikon* se lisent aussi dans des manuscrits non marcionites, ces rencontres pouvant s'expliquer par la présence de ces leçons dans des copies antérieures à Marcion. Les conséquences pour l'histoire de la rédaction des évangiles synoptiques sont lourdes ; J. BeDuhn les désigne avec clarté en examinant la question de la priorité (p. 78-92), pour renouveler finalement la thèse exposée dès 1783 par Johann S. Semler (l'*Evangelion* de Marcion et Luc sont deux développements indépendants d'un proto-évangile commun), en écartant l'hypothèse patristique, épousée par Zahn et Harnack (l'*Evangelion* procède de Luc par amputation). Les limites de ce compte rendu et de mes compétences ne me permettent pas de contrôler dans le détail les analyses de J. BeDuhn. La tâche revient aux spécialistes de la critique néotestamentaire. Il suffit ici d'opposer à cette vue des choses les témoignages concordants des Pères, qui mettent en relation les *Antithèses* et le travail de Marcion sur les textes. La description par J. BeDuhn du contenu théologique de l'*Evangelion* est trop sommaire pour prouver qu'il est en accord à la fois avec les conceptions marcionites et avec celles du Luc canonique et pour conclure qu'il n'est pas le résultat d'une sélection (p. 70-77). Dans le cas de l'*Apostolikon* (p. 208-227), la situation est plus favorable. Rien d'étonnant à cela, si Marcion a pris, pour les durcir, les déclarations contre la Loi comme critère de sélection pour son *Evangelion*. Quant à l'hypothèse concernant la communauté d'Asie occidentale qui aurait produit l'*Evangelion*, dont l'idéologie ne serait pas forcément marcionite, mais reflèterait une forme primitive du christianisme des Gentils, non sujette encore aux développements des II^e et III^e siècles (p. 97), elle suppose une partition anachronique du christianisme et du judaïsme. Les

très rares occurrences de termes grecs sont fautives (p. 334, n. 23 ; p. 371). Si l'exposé abonde en informations sur les travaux en anglais et en allemand, les études récentes en italien ou en français sont absentes, par exemple celles de E. Norelli et celles qui entourent la traduction française, par B. Lauret, de la première partie du *Marcion* de Harnack, notamment l'essai de M. Tardieu, « Marcion depuis Harnack » (Paris, Cerf, 2003). Il reste que le livre de J. BeDuhn est précieux pour l'historiographie du sujet et qu'il introduit dans le débat contemporain sur la constitution du canon néotestamentaire un point de vue dont il convient de tenir compte. Alain LE BOULLUEC

Averil CAMERON, *Dialog und Debatte in der Spätantike*. Stuttgart, Franz Steiner, 2014. 1 vol. 121 p., 2 ill. (SPIELRÄUME DER ANTIKE, 3). Prix : 32 €. ISBN 978-3-515-10797-6.

Ce bref ouvrage est la version en langue allemande de *Dialoguing in Late Antiquity*, Washington, DC, Trustees for Harvard University, 2014 (Hellenic Studies, 65). Il s'agit du texte de trois conférences données à Heidelberg en juin 2011, traduites avec la collaboration de plusieurs collègues de langue allemande (nommés et remerciés en note p. 9). Que faut-il entendre par « dialogue » ? S'agit-il d'échanger, de polémiquer, de convaincre ? Mais dans quelle mesure peut-on englober dans une même problématique des débats verbaux bien attestés mais non autrement connus, des écrits contradictoires qui sont le fait d'auteurs différents, et des œuvres dues à un seul auteur qui met en scène à sa guise un « dialogue » ? À la fin de son livre, l'auteure observe que la notion de « dialogue » a aujourd'hui une connotation bien spécifique : on entend plutôt par là un échange en vue de dégager une solution qui convienne aux parties en présence, ainsi dans le cas d'un « dialogue interreligieux ». Tout autre était, précise-t-elle, le dialogue chrétien dans l'Antiquité tardive, tourné vers la confrontation et le combat. Celui-ci joue donc un rôle essentiel dans la vie intellectuelle et religieuse (p. 99-100). Sans doute aurait-il été utile de commencer par clairement poser les termes d'une telle comparaison ; mais, au vrai, ce livre subtil et pointu ne s'adresse pas, en dépit de son intitulé de nature générale, à un large public mais plutôt à un cercle plus étroit de spécialistes. Il faut pourtant souligner que les enjeux dégagés sont d'une extrême importance, car il s'agit bien des rapports entre religion, vérité et rhétorique : dans quelle mesure le Vrai peut-il faire l'objet d'un partage ? Dans quelle mesure un auteur, – et, plus particulièrement, ici, un chrétien –, met-il en scène la parole de l'Autre, pour mieux la combattre voire la détruire, ou pour la respecter voire lui conférer droit à l'existence ? Comment faire la part de l'ambition littéraire et de la dimension polémique ? Dans son introduction, l'auteure observe que si, en tant que tel, le dialogue n'était pas enseigné dans les écoles de rhétorique et si n'existaient pas à proprement parler de règles de rhétorique pour celui-ci, nombre d'auteurs de dialogues grecs de l'Antiquité tardive avaient une remarquable formation rhétorique (p. 17-19) ; sans doute la réponse aux questions posées *supra* devrait-elle prendre en compte une minutieuse étude des procédés à l'œuvre dans un corpus qui reste, au demeurant, à établir. La première conférence s'interroge sur la capacité des chrétiens à mener un dialogue. L'auteure se démarque d'emblée de la position récemment exposée par S. Goldhill, qui s'interrogeait au contraire sur les raisons pour lesquelles

Plaute : un piège herméneutique » (p. 295-314). Après avoir examiné l'évolution de l'indication de l'aparté dans les éditions de Plaute du XVII^e au XX^e siècle, l'auteur conclut à une inadéquation entre les didascalies classiques de l'aparté et la réalité dramatique du comique latin. Pour contourner cet obstacle, P. Letessier propose de revenir à un découpage métrique complété de commentaires pour les éditions à venir, plus proche de l'esprit du théâtre antique. La partie suivante présente une contribution qui vise à confronter la théorie à la pratique de la scène : « Les coulisses de l'aparté – mettre en scène les apartés du théâtre antique : problèmes et tentatives » (p. 317-323). E. Baudou y décrit les problèmes rencontrés par les comédiens et les solutions adoptées lors de leur mise en scène d'exemples d'apartés antiques. L'enregistrement du résultat est d'ailleurs mis en ligne pour le lecteur. Enfin, la sixième partie expose le bilan et les perspectives issus de ce projet collectif avec une brève conclusion de P. Paré-Rey, « L'aparté : un "petit écueil semé sur la route théâtrale" ou un "laboratoire théâtral" » (p. 327-330). Cet ouvrage traite ainsi de nombreux problèmes rencontrés par les chercheurs intéressés par l'aparté antique dans un corpus large et diversifié mais il présente également l'avantage de donner accès à de nouvelles pistes d'exploration pour des recherches futures. Une bibliographie solide et un *index locorum* utile viennent refermer ce volume qui forme dans son ensemble une étude globale et cohérente de l'aparté dans le théâtre antique. Marc VANDERSMISSEN

Coulter H. GEORGE, *Expressions of Time in Ancient Greek*. Cambridge, Cambridge University Press, 2014. 1 vol. 14,5 x 22,5 cm, ix-331 p. Prix : 65 £. ISBN 978-1-107-00394-1.

Les grammaires traditionnelles distinguent en général trois types de compléments de temps en grec ancien, qu'elles assignent au datif, au génitif et à l'accusatif, exprimant respectivement le moment ponctuel où se situe l'action, la période au sein de laquelle elle se déroule et la durée sur laquelle elle s'étend. Ce classement, certes pertinent dans une approche diachronique de la langue (le datif de temps étant conçu comme un ancien locatif et le génitif comme un ancien partitif), ne rend pas compte de la diversité des constructions employées par les auteurs classiques pour l'expression du temps ni de leurs valeurs respectives dans une approche synchronique. Dans la lignée d'autres études, notamment celle de María Dolores Jiménez (« La expresión de relaciones temporales en ático clásico », dans M. E. Torrego [éd.], *Nombres y funciones: Estudios de sintaxis griega y latina*, Madrid, 1998, p. 65-110), l'auteur en propose une nouvelle analyse. La première partie de l'ouvrage vise à décrire la méthode utilisée, illustrée par des exemples tirés de Xénophon : à partir de phrases dans lesquelles l'expression temporelle ne présente pas d'ambiguïté apparente, l'auteur induit un classement fondé sur le type d'événement exprimé par ces phrases (« event type »), classement lui permettant ensuite d'analyser les éventuels cas ambigus. Cinq types sont identifiés : le ponctuel, correspondant à un événement dont la localisation en un point du temps est pertinente, mais pas la durée ; le duratif, à un événement dont la durée est pertinente, mais pas la localisation dans le temps ; le limitatif, à un événement, souvent composite, situé en un ou des point(s) envisagé(s) dans une étendue temporelle limitée ; l'habituel, à des événements répétés ; le distri-

butif, à des événements répétés dont chaque occurrence, prise séparément, correspond à l'expression temporelle donnée. Selon l'auteur, les deux principaux facteurs déterminant le choix d'une construction parmi les autres pour exprimer le temps sont précisément le type d'événement tel que défini plus haut et la préférence lexicale : indépendamment du type, certains lexèmes ont tendance à s'employer dans une construction particulière. Il s'écartera ici de M.D. Jiménez : là où celle-ci voit dans les différents déterminants (démonstratifs, possessifs...) associés au lexème un troisième facteur à prendre en compte, le cadre proposé ici permet de les voir comme des indices de l'appartenance d'une expression à un type particulier, ne constituant pas un facteur à part entière. L'auteur s'applique donc dans la suite de l'ouvrage à relever, pour chaque type, les constructions possibles, en se limitant à celles contenant les lexèmes suivants : ὥρα, ἡμέρα, νύξ, θέρος, χειμὼν, ἔαρ, μετόπωρον, φθινόπωρον, ἔτος, ἐνιαυτός, χρόνος. Dans un premier temps, la méthode est appliquée à Thucydide et permet d'obtenir un cadre de référence des correspondances entre chaque type d'événement et ses expressions possibles : en résumé, pour le type duratif, on trouve l'accusatif seul ou avec ἐπί, ou le génitif avec διὰ ; pour le ponctuel, on note l'influence du critère lexical : ἡμέρα, μῆν et ἔτος apparaissent au datif, mais νύξ et les noms de saisons apparaissent au génitif seul ou au datif avec préposition ἐν ; pour le limitatif, le génitif seul ou le datif avec ἐν ; pour l'habituel, le génitif seul, ou des tours particuliers pour certains noms, comme νύκτωρ, « de nuit » ; pour le distributif, le génitif seul ou l'accusatif avec préposition κατά. Dans le chapitre suivant, ce cadre est d'abord confronté aux œuvres de Xénophon, Platon et Démosthène afin de mesurer l'influence du style sur le choix des constructions temporelles, puis à celle d'Hérodote, qui met en évidence certains traits particuliers à l'ionien et annonçant déjà l'évolution de la langue chez les auteurs postclassiques abordés dans la suite du chapitre : Polybe, Diodore de Sicile, Plutarque et Épictète ; l'auteur conclut ce chapitre par l'examen de papyrus documentaires antérieurs à 150 ap. J.-C., moins susceptibles d'imiter les grands auteurs classiques. Le cadre fourni par l'examen de Thucydide apparaît comme plutôt stable à travers le temps, malgré quelques évolutions, notamment la disparition progressive du datif pour le type ponctuel. Parallèlement, on constate chez Polybe et Diodore un renouveau du datif sans préposition pour le type limitatif, que l'auteur propose de voir comme une influence de la langue latine. On notera que l'étude menée ici n'apporte pas d'éléments permettant d'affirmer une telle influence, et que l'auteur s'appuie simplement sur les études montrant une influence générale de la langue latine chez les auteurs grecs en question. La méthode est enfin appliquée à la Septante (en partie) et au Nouveau Testament, qui présentent d'autres évolutions, comme un usage fréquent du datif avec ἐν pour le ponctuel et le limitatif, considéré comme une influence des langues sémitiques, d'après une construction analogue en hébreu. En guise de rétrospective, l'auteur aborde le cas d'Homère : ce dernier examen, limité par le nombre relativement réduit de données (les différents termes étudiés chez les prosateurs apparaissent moins souvent, chez Homère, au sein d'expressions temporelles, ces dernières étant par ailleurs conditionnées par le caractère formulaire de l'épopée), laisse tout de même penser que les critères en vigueur chez les auteurs postérieurs n'étaient pas encore d'application dans l'épopée homérique, où la distinction traditionnelle entre génitif et datif semble satisfaisante. Pour chaque auteur ou corpus, toutes les occurrences

d'expressions temporelles contenant les lexèmes mentionnés ont été relevées à l'aide du TLG. L'ouvrage en contient les plus significatives avec leur analyse, et des tableaux indiquent, pour chaque type d'événement et chaque auteur, les différentes constructions employées et le nombre de leurs occurrences. L'ouvrage a le grand mérite de présenter une grille d'analyse solide et pertinente pour les expressions temporelles du grec classique, là où les grammaires traditionnelles ne rendent pas suffisamment compte de l'usage des auteurs. L'abondance des exemples, tous traduits, rend les explications claires et accessibles au lecteur non spécialiste. On notera cependant que la sélection de lexèmes retenue ici exclut par nature certaines constructions temporelles bien attestées, notamment adverbiales, participiales et conjonctionnelles, qui mériteraient d'être étudiées également en suivant la même méthode. Les expressions de l'antériorité et de la postériorité sont du même coup exclues de ce travail. Si cela n'enlève rien à la grande qualité de l'ouvrage, il me paraît important de le souligner dans la mesure où celui-ci, par son titre et sa structure, pourrait apparaître à première vue comme une analyse générale des expressions du temps en grec ancien. Un bref résumé est fourni en fin d'ouvrage aux linguistes n'ayant aucune connaissance du grec et reprend les principaux exemples discutés, translittérés et accompagnés d'annotations grammaticales. Martin LEBOUTTE

Frédéric COLIN, Olivier HUCK & Sylvie VANSÉVEREN (Éd.), *Interpretatio. Traduire l'altérité culturelle dans les civilisations de l'Antiquité ?* Paris, De Boccard, 2015. 1 vol. 444 p. (COLLECTION DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG. ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0375-3.

Les historiens des religions antiques utilisent le terme *interpretatio* pour désigner un processus de nomination d'un dieu étranger en utilisant le nom d'une divinité autochtone jugé équivalent à celle empruntée. L'Égypte hellénistique fournit de nombreux exemples de ce phénomène. L'*interpretatio* pourrait être exportée en dehors de la sphère proprement religieuse et s'appliquer à un phénomène de plus large extension s'étendant au domaine des artefacts, des institutions et des systèmes de valeur. C'est de ce postulat, qui me paraît pertinent, qu'est partie l'équipe pluridisciplinaire belgo-française à l'origine des recherches rassemblées dans ce volume. Durant deux journées d'étude organisées, en 2004-2005, l'une à Strasbourg, l'autre à Bruxelles, des sujets très divers ont été discutés couvrant un large champ géographique et chronologique. Cette matière forme le noyau primitif de l'ouvrage, dont les contours définitifs ont été affinés lors d'un séminaire tenu à Strasbourg en décembre 2011. Le livre comporte quatorze contributions, réparties en quatre parties. Les deux premières constituent une introduction méthodologique et proposent une mise au point sur les nombreuses recherches consacrées aux phénomènes de plurilinguisme et d'interaction culturelle dans l'Antiquité qui ont vu le jour durant les premières années du XXI^e s. Se fondant sur l'arménien classique, le hittite et le grec, Sylvie Vanséveren rappelle quelques principes généraux de linguistique comparée et aborde la perception subjective du statut des langues en référence à leur propension à emprunter. Frédéric Colin, quant à lui, se concentre sur la question des méthodes de transposition lexicale de notions culturelles étrangères. Dans le domaine de l'Antiquité, le modèle est fondé sur

mêmes (Sandrine Dubel et Philippe Marty), puis viennent deux contributions qui couvrent la Renaissance et l'âge classique (Emmanuelle Hénin sur les premiers guides artistiques, notamment Vasari et Bracciolini, et Bernard Teyssandier sur des ouvrages destinés à l'éducation du prince au XVII^e siècle, avec illustrations). La plus grande partie du volume est consacrée à la littérature française moderne et contemporaine. De grands poètes, nouvellistes et romanciers sont évoqués : Paul Valéry (contribution de Michel Briand), Paul Claudel (Catherine Mayeux), Marguerite Yourcenar (Carmen Tercero), Julien Gracq (Béatrice Bonhomme), Francis Ponge (Sylvie Ballestra-Puech) et Pierre Michon (Lise Wajeman). Arnaud Villani conclut le volume par une brève « philosophie de l'*ekphrasis* ». Le livre est enrichi d'une bibliographie générale et d'un index de noms propres.

Kristoffel DEMOEN

Hélène VIAL (Ed.), *Les Sirènes ou le savoir périlleux. D'Homère au XXI^e siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. 1 vol. 352 p., ill. n/b (INTERFÉRENCES). Prix : 21 €. ISBN 978-2-7535-3352-3.

Le présent ouvrage, introduit et coordonné par Hélène Vial dont les recherches portent notamment sur les réécritures des grands mythes antiques, constitue les Actes d'un colloque international qui s'est tenu en 2013 à l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. Premier volet d'un projet intitulé « Mythologie des savoirs : de l'ivresse aux dangers », élaboré dans le cadre du Centre de Recherches sur la Littérature et la Socio-poétique de ladite université, ce colloque était donc consacré à la plus ancienne expression des dangers liés à la quête de la connaissance, de la mythologie antique – à savoir celle des sirènes homériques. Il en résulte un recueil de vingt contributions dont la moitié se rapporte à l'Antiquité (« Le savoir périlleux des Sirènes antiques, d'Homère à Ovide »). Cette première partie se subdivise par ailleurs en trois sections comprenant deux ou trois articles : Les Sirènes de l'Odyssée (P. Pucci, *Les Sirènes : lire, et sa malédiction*, p. 21-29 ; S. Perceau, *La « pharmacie » d'Homère dans l'Odyssée : les Sirènes et l'ambivalence du chant poétique*, p. 31-50 ; Fr. Dingremont, *Les Sirènes d'Homère, retour sur un effet-miroir*, p. 51-62) ; Fécondité littéraire des Sirènes homériques en terre grecque (I. Nova, *La mort des Sirènes dans la littérature grecque de l'époque classique*, p. 65-78 ; A.-Cl. Soussan, *Trans-gressions du savoir et de l'espace*, p. 79-96 ; L.-N. André, *Les Sirènes d'Apollonios de Rhodes : du désenchantement homérique au sortilège paysager*, p. 97-113) ; Correspondances mythiques (C. Semenzato, *Sirènes et Muses, quels dangers ?*, p. 117-131 ; Ph. Arnaud, *Le mythe de Narcisse en écho à celui des Sirènes*, p. 133-148) ; Sirènes romaines, entre pensée philosophique et réflexion poétique (C. Lévy, *Les Sirènes cicéroniennes et leur arrière-plan philosophique*, p. 151-159 ; H. Vial, *Savoir, métamorphose et chant : les doctae Sirenes d'Ovide*, p. 161-174). On le voit, la partie relative à l'Antiquité mêle heureusement analyses poétiques, philosophiques et anthropologiques, qui émanent tant de jeunes chercheurs que de chercheurs confirmés parmi lesquels figurent des philologues comme Pietro Pucci et Luigi Spina qui ont publié des études importantes sur le mythe des sirènes, vu sous l'angle interprétatif. On regrettera seulement que, sans doute égarée par la

prégnance du chant périlleux des sirènes homériques, Isabella Nova ait conclu un peu vite au caractère relativement récent de la tradition faisant des sirènes des divinités psychopompes *au chant salvateur*. Comme si le mythe des sirènes ne pouvait pas, *ab initio*, receller de contradictions dans sa complexité. On peut aussi lui reprocher de voir la plus ancienne occurrence du suicide des sirènes dans le décor du célèbre stamnos attique à figures rouges du ^v^e siècle, conservé au British Museum, alors qu'il est déjà figuré sur un fragment de vase, bien antérieur (c. 600) provenant de Naucratis. Encore faut-il qu'on puisse effectivement interpréter ces deux scènes comme un suicide – ce qui n'est guère assuré, et est sans doute plus vraisemblable pour la seconde que pour la première. Mais la faiblesse de l'argumentation de cette contribution dans laquelle la mort des sirènes croise celle de leurs victimes, n'enlève rien à l'intérêt des pages consacrées à la période gréco-romaine. On peut encore rattacher d'une certaine manière à cette première partie, l'article liminaire de la seconde « Devenir des Sirènes et de leurs savoirs, du Moyen Âge à nos jours » et de sa première section : Sirènes médiévales, Sirènes en mutation, à savoir *Les sirènes du Physiologos et le savoir hérétique : les périls de l'hybridité entre Antiquité et Moyen Âge* (p. 179-192), dû à Anna Angelini. En effet, la plus ancienne rédaction de ce texte fondateur remonte très vraisemblablement au ⁱⁱ^e siècle. Curieusement, seules les collections grecques du *Physiologos* sont convoquées par l'auteur sous prétexte que cette interprétation est absente des versions latines (p. 185), ce qui est faux. En effet, la référence à la séduction du discours hérétique est bien présente dans la version C (X pour Sbordone), et celle aux hommes « au cœur double », dans les versions Y et C. Les autres contributions de la seconde partie de l'ouvrage sont consacrées à des œuvres littéraires allant de la *Divine Comédie* de Dante au roman *Les Fous de Bassan* d'Anne Hébert, sans parler de la conclusion de Luigi Spina qui fait la jonction avec le ^{xxi}^e siècle. Elles ne feront pas l'objet d'un commentaire ici, dans la mesure où elles ne concernent plus l'Antiquité, même si elles se réfèrent généralement, d'une manière ou d'une autre, au passage homérique ainsi qu'à la tentation du savoir et ses dangers. À cet égard, on ne peut que s'émerveiller de cette permanence alors que la métamorphose des sirènes en femmes-poissons, née de la rencontre d'un concept d'origine grecque et d'une forme nordique liée à une autre réalité mythique, celle de la jeune-fille des mers (*mermaid*), aurait logiquement dû transformer la nature de leur séduction, comme je pense l'avoir bien montré dans certains de mes travaux. Mais leur diabolisation par les clercs ne pouvait qu'inciter à la confusion entre ondines affublées, faute de mieux, du nom de « sirènes » et authentiques sirènes homériques, pérennisant pour des siècles l'association Sirènes et Savoir périlleux, avant qu'Andersen ne leur restitue leur vraie nature, source d'autres variations. En tout état de cause, le lecteur passionné de littérature (récits, romans, poésie... de toutes les époques) ne pourra qu'être comblé par ce livre, qui suit chronologiquement les multiples réécritures d'un mytheme qui continue à interpeller l'homme d'aujourd'hui. Quant à l'antiquiste, il y trouvera de stimulantes réflexions sur des passages textuels parfois peu connus, et dont l'apport et/ou la singularité, sont finement analysés.

Jacqueline LECLERCQ-MARX

sur les collines qui encerclent la plaine de la Messara. Si de nombreux sites, tels que Kommos ou Haghia Triada, sont abandonnés, certains (Phaistos, Képhala) témoignent pourtant en effet d'une remarquable continuité dans leur occupation. L'examen des phénomènes migratoires et des vestiges funéraires engage l'auteur à envisager pour cette période une population mêlant communautés d'origine locale et nouveaux-venus. D. Lefèvre-Novaro concède que pour le Protogéométrique la documentation demeure trop lacunaire pour que l'on puisse caractériser avec précision l'occupation. Elle place les prémices de la cité grecque en Messara dans les dernières décennies du IX^e s., en se fondant en particulier sur l'urbanisation de Phaistos, la reprise des activités cultuelles à Haghia Triada, ou encore le dépôt de fondation du sanctuaire de l'acropole de Gortyne. Si l'émergence de la *polis* lui apparaît comme un phénomène avant tout d'ordre culturel, D. Lefèvre-Novaro rappelle toutefois que les premiers temples construits et parfois ornés de décors sculptés, comme celui de Prinias, n'apparaissent pas avant le VII^e s. dans la région. Elle met également en évidence des divergences intra-régionales : ainsi, l'histoire de la Messara occidentale s'écrit au fil des rivalités entre les deux principales cités, Phaistos et Gortyne, pour la domination de la plaine et des débouchés maritimes ; à l'inverse, les petites *poleis* de Messara orientale (Ligortynos, Priansos, Rotasi, Aphrati, Biannos), toutes d'importance comparable, semblent avoir été surtout tournées vers les activités agro-pastorales. L'auteur souligne finalement les traits de conservatisme religieux et institutionnel qui caractérisent selon elle sa région d'étude. L'ouvrage de D. Lefèvre-Novaro constitue une précieuse synthèse des informations géographiques, archéologiques et textuelles relatives à la Messara entre le XIII^e et le VII^e s. À l'exhaustivité et à la précision qui président à l'exposé des données, se joint la prudence des interprétations. Cet état des lieux, exemplaire et inédit, vient combler une lacune bibliographique. Il inspirera à n'en pas douter de nouvelles études sur le processus de formation de la *polis*, en Crète comme dans le reste du bassin égéen.

Florence Gaignerot-Driessen

Santo PRIVITERA, *Haghia Triada III. The Late Minoan III Buildings in the Villagio*. Athènes, Scuola archeologica italiana di Atene, 2015. 1 vol. XVIII-184 p., 52 pl. n./b. (MONOGRAFIE DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA DI ATENE E DELLE MISSIONI ITALIANE IN ORIENTE, 23). Prix : non communiqué. ISBN 978-960-93-6863-6.

Cette monographie, au même titre que la revue *Crete Antica*, témoigne des efforts incessants des membres de l'École archéologique italienne d'Athènes visant à publier les fouilles du début du XX^e siècle sur les sites de l'Âge du Bronze crétois de la Messara (en particulier Phaistos et Haghia Triada). Santo Privitera s'attèle ainsi à la publication des vestiges tardifs dudit *Villagio*, une partie du site d'Haghia Triada comprise entre la fameuse *Villa Reale* (p. 3-4 ; cf. V. La Rosa, « Ayia Triada », dans E.H. Cline (Ed.), *The Oxford Handbook of the Bronze Age Aegean (ca. 3000-1000 BC)*, Oxford, 2010, p. 495-508) et le cimetière nord-est où le non moins célèbre sarcophage peint fut découvert (p. 5 et 15 ; cf. R. Paribeni, « Il sarcofago dipinto di Haghia Triada », *Monumenti antichi* 19 [1908], p. 5-86). À la différence de ces monuments de l'archéologie et de l'histoire de l'art minoenne, le *Villagio* fut longtemps considéré comme un amas relativement confus de bâtiments et d'espaces, davantage

dicté par les besoins de ses habitants que par une volonté urbanistique déterminée (p. 24-25). Persuadé au contraire que l'étude de ce dernier revêt une importance capitale pour la compréhension d'Haghia Triada (p. 27), S. Privitera livre ici la description analytique et une interprétation fonctionnelle des bâtiments datant du Minoen Récent IIIA-B (ca. 1400-1200 av. n.è.). Il s'y attèle dans l'espoir d'apporter un éclairage nouveau sur l'essor urbain du site durant cette période mais également sur la manière dont il devint alors un important centre politique et économique tant en Crète qu'à l'échelle du monde égéen (p. 10). Le volume s'ouvre sur une brève histoire du site d'Haghia Triada (p. 1-5) et sur un aperçu chronologique de l'occupation du *Villagio* durant l'Âge du Bronze Récent (p. 5-10). Le deuxième chapitre consiste en une histoire des fouilles entreprises dans le secteur, des sondages originaux et premières fouilles d'Halbherr et Stefani ayant mis au jour l'ensemble des bâtiments concernés (p. 11-19) au programme de réexamen systématique des vestiges dirigé par La Rosa dans le dernier tiers du XX^e siècle (p. 20-21). Au sein du troisième chapitre, particulièrement bien articulé avec celui qui le précède, S. Privitera fournit un très bon résumé de l'évolution des interprétations concernant le *Villagio* (p. 23-27). Les chapitres 4 à 8 présentent quant à eux les édifices principaux qui composent les phases post-palatialles de ce secteur central d'Haghia Triada : l'*Edificio E* (p. 29-33), la *Casa Dei Vani Aggiunti Progressivamente* (p. 35-83), les bâtiments se trouvant juste au nord du *Muraglione A Denti* (p. 85-95), la *Casa Delle Camere Decapitate* (p. 97-111) et l'*Edificio Ovest* (p. 113-122). Chaque édifice est décrit de manière systématique en présentant successivement 1) une brève introduction sur la situation des vestiges, leur implantation topographique et une évocation des opérations de fouilles les ayant mis au jour ; 2) un examen détaillé de leur architecture ; 3) une description de leur stratigraphie et des trouvailles faites en leur sein et 4) une synthèse chronologique et fonctionnelle. Ces quatre chapitres constituent le cœur de l'ouvrage et il convient conséquemment d'attirer l'attention sur l'une des caractéristiques principales de la démarche méthodologique mise en œuvre par S. Privitera. En effet, ne disposant, pour les fouilles du début du XX^e siècle, que d'archives assez succinctes (notes, rapports de fouilles, correspondance épistolaire, plans, etc.) qui ne répondent évidemment pas aux normes contemporaines en matière d'enregistrement et de description des vestiges, l'auteur se livre à une véritable archéologie de la documentation de fouilles (p. 132-133). Non content de croiser brillamment les moindres sources d'informations dont il dispose – une démarche particulièrement illustrée dans la partie concernant la stratigraphie et les trouvailles de chaque bâtiment –, S. Privitera fournit également, en annexe à l'ouvrage, une retranscription intégrale, en italien, des rapports de fouilles (p. 147-168) ainsi qu'une traduction anglaise des points les plus importants de ces derniers, en note au sein des différents chapitres. L'analyse architecturale découle quant à elle d'un examen minutieux des vestiges conduit par l'auteur. Bien que la présentation de ses résultats puisse paraître indigeste (chaque mur est en effet décrit à grand renfort de détails), elle témoigne du soin apporté au travail de terrain par l'auteur et représente une étape cruciale dans la reconstitution du phasage architectural des différents édifices – tout particulièrement si l'on considère le peu d'objets ou de fragments d'objets ayant été collectés par les fouilleurs (p. 131-132). Ceci étant, ces résultats auraient pu être présentés de manière plus synthétique (sous forme de tableaux par exemple), ce qui aurait considé-

rablement allégé le texte, aiguillant les lecteurs vers l'essentiel. À ce titre, il faut également noter que, bien que les photographies d'architecture reprises dans les planches du volume soient globalement de bonne qualité, on n'y trouve ni échelle, ni indication d'orientation et, de manière encore plus préjudiciable, aucune mention graphique précise des murs et structures évoqués dans le texte. Le chapitre 9 consiste en une présentation des rares restes céramiques MR IIIA-B pouvant être attribués au secteur du *Villagio* (p. 123-129) ; tout au plus une vingtaine de vases et moins d'une centaine de tessons. Ces chiffres contrastent avec les tonnes de poterie habituellement collectées dans le cadre d'une fouille traditionnelle en Crète minoenne. Ils témoignent à la fois des difficultés à acheminer le matériel archéologique d'Haghia Triada aux réserves du musée d'Héraklion durant les premières fouilles du site (p. 131) mais également d'une réalité archéologique soulignée par l'auteur : le fait qu'à la fin de son existence minoenne, au MR IIIB, le *Villagio* fut probablement abandonné par ses habitants qui emmenèrent avec eux leurs biens et vidèrent presque intégralement les bâtiments qu'ils occupaient (p. 132). Mobilisant savamment tant les acquis des analyses de l'auteur que les interprétations de ses prédécesseurs, le chapitre 10 offre une synthèse particulièrement bien construite de l'histoire et des fonctions du *Villagio* (p. 131-141). On y suit effectivement, phase après phase, le développement d'Haghia Triada à la fin de l'Âge du Bronze Récent et la constitution d'une agglomération au caractère éminemment urbain malgré sa taille assez restreinte. À ce titre, la seconde phase MR IIIA2 (p. 136-137) qui voit l'intégration à un projet architectural d'ampleur centré autour de ladite *Agora* et de la monumentale *Stoa* la bordant à l'est de la *Casa VAP* – certainement la résidence du groupe social administrant le site à cette époque (p. 81-83 et 139-141) – ainsi que des grands bâtiments de stockage agricole (*Edificio Ovest*, *Edificio Nord-Ovest* ; p. 121-122 et 139-141), est particulièrement digne d'intérêt. Comme le souligne judicieusement l'auteur, cette phase correspondrait en effet à l'émancipation du site d'Haghia Triada de la tutelle cnossienne après la destruction du palais (p. 145). À cette époque et jusqu'au MR IIIB, un petit état agricole, géré depuis Haghia Triada par une élite religieuse, aurait dominé les plaines de la Messara en collaboration étroite avec le site portuaire de Kommos (p. 145-146). De manière générale, la documentation graphique de l'ouvrage est d'excellente qualité. Les plans et sections sont efficacement intégrés au texte alors que les photographies (d'architecture et de céramique) et les dessins de poterie sont présentés en planches à la fin de la monographie. S'atteler à la publication d'anciennes fouilles de sites minoens est un exercice certes complexe mais absolument nécessaire, de trop nombreux vestiges de cette époque demeurant encore méconnus. Compte tenu des données archéologiques disponibles, cette monographie remplit parfaitement le but qu'elle s'est fixée : S. Privitera y fournit une présentation intéressante et bien argumentée du *Villagio* au MR IIIA-B et, ce faisant, nous livre de précieuses informations sur la phase finale d'un des sites majeurs de la fin de la période minoenne.

Quentin LETESSON

Nicolas LEVI, *La révélation finale à Rome. Cicéron, Ovide, Apulée*. Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2014. 1 vol. 537 p. (ROME ET SES RENAISSANCES). Prix : 26 €. ISBN 978-2-84050-945-5.

À partir des analyses approfondies du « Songe de Scipion » sur lequel s'achève le *De republica* de Cicéron, du discours de Pythagore qui occupe une place centrale dans le dernier livre des *Métamorphoses* d'Ovide et de la théophanie d'Isis au livre XI des *Métamorphoses* d'Apulée, Nicolas Lévi veut faire apparaître un schème commun dans ces trois mises en scène de révélation finale. En toute rigueur, comme l'auteur prend soin de le rappeler en introduction, la notion même de révélation n'est pas exprimée en latin classique par un terme précis (*reuelatio* n'apparaît que chez les écrivains chrétiens) mais le lexique fourni du dévoilement et de l'avertissement suffit à rappeler que la transmission du savoir des dieux aux hommes est couramment évoquée dans la littérature latine. Un chapitre préliminaire fixe les caractéristiques de l'expérience de révélation, propose une typologie des « clausules » ou fins de texte et étudie deux exemples de « forme » de révélation finale dans la littérature grecque : le *deus ex machina* dans le théâtre d'Euripide, l'*Ion* en particulier, et le mythe eschatologique final du livre X de la *République* de Platon. Dans les trois grandes parties qui suivent, consacrées chacune à l'un des trois textes du corpus retenu, un plan identique est utilisé : un premier chapitre présente le contexte philosophique dans lequel s'inscrit l'œuvre étudiée et propose une analyse détaillée et linéaire du texte ; le deuxième chapitre évalue la révélation en prenant appui sur l'ensemble des œuvres de l'auteur et un dernier chapitre situe le texte dans l'économie du livre dont il constitue la fin. Un tel plan permet à l'auteur de tirer parti d'une immense bibliographie qu'il maîtrise parfaitement et dont il rend compte avec une louable probité ; mais dans sa répétition même et sous son apparente simplicité, le plan adopté dissimule mal une absence de construction intellectuelle et de problématisation. Proposer une comparaison sans chercher des outils du côté des spécialistes de littérature comparée est pour le moins surprenant ; disjoindre l'étude linéaire de la révélation, qui frôle parfois la paraphrase, de l'étude d'ensemble, thématique et critique, du livre qu'elle conclut conduit à des redites et à une extrême dilution de l'analyse dont les résultats sont difficiles à percevoir. Les trois parties forment au mieux trois monographies distinctes qui ne sont pas reliées entre elles par des problématiques précises : la différence générique entre les trois textes, mentionnée dans l'introduction, ne donne pas lieu à réflexion ; l'articulation entre les idées philosophiques diffusées à l'époque de production du texte et les choix auctoriaux des trois écrivains étudiés n'est pas pensée autrement que sous la forme convenue d'une opposition entre allégeance sans réserve à une doctrine ou artifice rhétorique et poétique (p. 113 à propos de Cicéron ; p. 259 à propos d'Ovide). Dans ces conditions, faute d'avoir cherché à définir des catégories esthétiques propres à la littérature philosophique, l'auteur ne permet pas à son lecteur de cerner précisément l'objet soumis à l'étude.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Orazio PORTUESE, *Il carme 67 di Catullo*. Introduzione, edizione critica, traduzione e commento a cura di O. P. Cesena, Stilgraf Editrice, 2013. 1 vol. 417 p. (QUADERNI DI « PAIDEIA », 16). Prix : € 39. ISBN 978-88-96240-39-7.

contributions qui prennent en compte quatre des six pièces de Térence et huit des vingt de Plaute. Elles sont organisées en trois parties thématiques : « Females in Performance » (p. 17-87), « Women in Roman Drama and Society » (p. 91-191) et « Receptions » (p. 195-251) suivies de la présentation des contributeurs et d'un utile index. Il est impossible de résumer ici l'apport de ce livre et nous nous en tiendrons à quelques exemples de questionnements. Comment l'acteur se voyait-il et comment le public le voyait-il en femme ? Quel était le rôle de la musique et de la *vox muliebris* ? Un article de synthèse sur les femmes dans la *fabula togata*, comédie légère située non pas dans le cadre domestique comme la *palliata* mais dans celui de Rome et du Latium explore à partir de fragments de Titinius et d'Afranius le rôle de ces femmes au statut passé, présent ou futur d'épouses, de divorcées, de veuves, statut qui les fait désigner comme des *victrices* quand elles enterrent leur mari ! En fait les femmes dans la *togata* vivent des expériences beaucoup plus variées que celle du mariage malheureux dominant la *palliata*. La troisième partie, moins pertinente, comprend trois études ponctuelles. Le sujet méritait beaucoup plus. Dans l'ensemble, le volume, complété de copieuses bibliographies et de nombreux extraits de textes, actualise notre connaissance de la représentation littéraire des femmes à Rome.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Jean-Pierre AYGON (Ed.), *Sénèque, un philosophe homme de théâtre ?* Actes de la Table ronde de Paris des 30-31 mars 2012 (Musée d'Art et d'Histoire de Saint-Denis / ENS Rue d'Ulm). Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2014. 1 vol. 208 p., ill. (PALLAS, 95). Prix : 25 €. ISBN 978-2-8107-0320-3. ISSN 0031-0387.

Les tragédies de Sénèque font couler beaucoup d'encre. Les chercheurs qui s'attèlent à leur exégèse doivent faire face à de nombreuses questions relatives à leur représentation, à leur cohérence et à leur interprétation. Vu le caractère complexe et sensible de cette problématique, les désaccords sont encore vifs et multiples. C'est autour de ce sujet sulfureux que des spécialistes d'horizons divers ont pu, à l'occasion de la table ronde de Paris organisée les 30 et 31 mars 2012, se rencontrer et prendre connaissance de l'avancée des recherches menées ces dernières années. Ainsi les questions dépassées, comme celle de la paternité des tragédies, n'ont-elles pas été abordées. Le quatre-vingt-quinzième volume de *Pallas* regroupe les sept communications présentées à Paris, auxquelles ont été ajoutées celles de Christoph Kugelmeier et de Gottfried Mader. Jean-Pierre Aygon, coordinateur et préfacier de l'ouvrage, les a organisées en trois thèmes (« Représentation, spectacle et spectaculaire », « Esthétique, philosophie, psychanalyse. Entre théorie et émotions » et « Correspondances, renvois, intertextualité. Quand les tragédies pensent l'écriture du mythe »). La première partie reprend quatre contributions relatives à la composition dramatique et à la représentation. Jean-Pierre Aygon démontre la cohérence dramatique de deux scènes d'*Agamemnon*. Pascale Paré-Rey décèle les moyens que Sénèque a employés dans l'écriture de ses tragédies « pour qu'elles restent spectaculaires, même sans, paradoxalement, être nécessairement des spectacles sur une scène ». Chr. Kugelmeier affirme du reste qu'elles auraient difficilement pu faire l'objet d'une représentation sur un *periactum* romain, constat qu'il fonde sur l'archéologie et l'analyse des indices

internes fournis par les textes. De son côté, Christian Klees explique les adaptations qui furent nécessaires à la mise en scène de *Phèdre*. Dans la seconde partie sont traités les rapports que l'on peut établir entre les tragédies et le stoïcisme. Giancori Mazzoli examine « le théâtre de Sénèque comme un espace eidétique précisément destiné à démasquer et abattre l'antisystème du mal ». C'est également par la déconstruction du système sénèque que Grégory A. Staley, insistant sur les liens qu'entretiennent la philosophie et l'esthétique, défend sa thèse, selon laquelle le Tragique est « un aristotélécien qui offre une image de vérité ». Gottfried Mader analyse quant à lui cinq scènes dites « d'introspection » où le héros se trouve aux prises avec les conflits internes de sa volonté. Il y décèle une « matrice commune » : le personnage trouve une image de soi qui sera le moteur de son action. Enfin, les communications d'Alessandro Schiesaro et d'Oriana Mignacca, réunies dans la troisième partie, étudient des références décelées dans les tragédies. Le premier démontre que Sénèque, en composant l'*Agamemnon*, a mis en relief les failles de la version épique du mythe ; le second souligne l'importance des antithèses liées à la parenté dans la structure de *Phèdre*. À la fin du volume, Marie-Hélène Garelli résume, en guise de conclusion, les apports de chaque intervenant et insiste sur le caractère novateur de leurs propositions ainsi que sur la richesse des débats qu'ils ont suscités. Ce nouveau numéro de *Pallas* qui rend bien compte de ces nouvelles perspectives et de leurs enjeux sera sans nul doute digne d'attention dans la réalisation de futurs travaux.

Alexandre LIBIOUL

Hubert ZEHNACKER et Alain SILBERMAN, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre IV*. Texte établi, traduit et commenté par H.Z. et A.S. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, LVI-401 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 409). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-01469-2.

Après le livre III si important pour la géographie de l'Hispanie, de la Narbonnaise, des Alpes, de l'Italie et de l'Illyricum, le livre IV complète l'Europe méditerranéenne avec la Grèce, la Macédoine et la Thrace, la mer Noire puis monte vers le nord et décrit la Bretagne, la Germanie et la Gaule Chevelue. L'introduction et la bibliographie montrent que ce sont les régions helléniques qui ont le plus attiré l'attention des éditeurs, que ce soit pour l'étude des prédécesseurs ou pour le commentaire, provinces pour lesquelles on dispose de sources diverses et où le travail paraissait le plus intéressant. Pourtant en ce qui concerne nos régions du nord-ouest de l'Empire, certaines pages de ce livre constituent une source majeure sinon unique pour l'établissement des ethnies et de leur administration et elles réclamaient un examen attentif à la lumière des cartes : non seulement un soin précis à donner aux identifications des peuples mais aussi à leur localisation par rapport aux fleuves et côtes dont Pline avait une connaissance personnelle, lui qui avait été officier dans l'armée de Corbulon. Certes, Pline apporte des renseignements importants pour tout le monde connu mais, dans cette zone peu documentée, les données rapportées par un des rares auteurs anciens à avoir visité les lieux et participé aux événements de consolidation deviennent essentiels. C'est dire si le commentaire et la traduction que nous apporte cette édition Budé, dotée d'un impressionnant appareil critique, étaient attendus.

l'attestation de ce type d'inscriptions plus loin le long des routes, par exemple au tombeau d'Umbricius Scaurus. De la même manière, le sujet du *pomerium* est évoqué à l'appui de cette interprétation. Mais c'est précisément l'exemple des tombes de *Porta Nola* situées au pied des murailles et absentes du corpus qui devrait amener à s'interroger de manière plus approfondie sur cet aspect controversé du débat. Le rapprochement entre les inscriptions indiquant l'intervention de l'*ordo* et les cippes devient ainsi moins pertinente. Parmi ces derniers, il conviendrait probablement de distinguer les bornes délimitant un terrain ou un enclos, les blocs faisant office de « chasse-roue » et ceux portant l'épithaphe du défunt. Ceci étant, l'auteure a eu le mérite d'aborder là un sujet sensible qui touche le cœur de thématiques aussi complexes que discutées, comme celles de l'extension des terrains de la ville, la possibilité de les identifier et la manière dont la ville gère son patrimoine foncier. Les différents aspects examinés dans cet ouvrage concourent tous à la compréhension de la manière dont les familles choisissent de représenter leurs défunts, suivant une tradition d'études et d'interprétations de la documentation funéraire désormais bien ancrée, et qui représente également le but ultime de ce travail (Ch. 6). Trois points de vue sont choisis pour souligner l'indépendance des pratiques pompéiennes en matière de représentations funéraires par rapport aux usages connus par l'épigraphie funéraire du monde romain : le rôle des affranchis dans la commémoration de leur patrons, le choix de la prêtresse Eumachia de manifester la position qu'elle a acquise dans la société à travers les dimensions et la richesse de sa tombe, enfin le cas – unique – de Naevoleia Tychè qui a fait bâtir un deuxième monument pour elle et son mari. Les cas d'études portent V.L. Campbell à conclure à un fort degré d'originalité dans les pratiques funéraires pompéiennes, ce qui se traduirait notamment à travers une variété de choix topographiques, architecturaux et épigraphiques qui interdiraient les généralisations. En réalité, une analyse plus fine et argumentée, tenant compte de contextes plus larges, pourrait permettre de moduler cette conclusion. En définitive, ces quelques remarques et observations soulignent la pertinence de la démarche de V.L. Campbell et l'utilité d'une étude qui s'efforce de comprendre l'ensemble de la ville en analysant tous les documents disponibles. Cet ouvrage constitue donc un instrument utile livrant une première vue d'ensemble sur la documentation des nécropoles pompéiennes à l'époque romaine. Bien que pas toujours résolues, les importantes questions abordées par V.L. Campbell constituent certainement autant de bases de réflexion pour la compréhension de la société pompéienne et de ses pratiques funéraires.

Sandra ZANELLA

Vibeke GOLDBECK, *Fora Augusta. Das Augustusforum und seine Rezeption im Westen des Imperium Romanum*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2015. 1 vol. 268 p., dont 69 de pl. (278 fig.) (EIKONIKA, KUNSTWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 5). Prix : 74 € (relié). ISBN 978-3-7954-2878-5.

L'ouvrage de Vibeke Goldbeck porte sur la « réception » du *Forum Augustum* dans la partie occidentale de l'Empire. Le thème a donné lieu à de nombreuses études, parfois récentes comme l'atteste un article de Pierre Gros qui reprend la question à la lumière des résultats des fouilles du Jubilé (« Le « modèle » du forum d'Auguste et ses

applications italiques ou provinciales », dans M. Navarro Caballero & J.-M. Roddaz (Ed.), *La transmission de l'idéologie impériale dans l'Occident romain*, Bordeaux, 2006, p. 115-128). Dès la première partie (p. 9-16), qui constitue un bref exposé de l'état de la question et des méthodes de l'enquête, l'auteur rappelle que l'essentiel de ces études se répartit en deux ensembles : dans le premier peuvent être rangées celles qui traitent de la reprise d'une des caractéristiques saillantes du complexe urbain ; dans le second, celles qui adoptent une perspective géographique et examinent ces reprises dans le cadre d'une ville ou d'une province. V. Golbeck entend quant à elle proposer un traitement systématique de la question, en examinant avec un souci d'exhaustivité tous les exemples de « réception », le terme ayant ici une portée très large, depuis la citation littérale jusqu'à l'allusion, en passant par la reprise manifestement indirecte, effectuée par le truchement de jalons provinciaux. L'ouvrage s'assigne pour objectif de répondre à cinq questions. Où trouve-t-on des exemples d'une telle réception ? Qui incitait à la réception ? Qu'est-ce qui était reçu, sur quelle durée, et avec quelle précision ? Quand était opérée la réception ? Quels objectifs poursuivait-elle ? Pour cela est adoptée une démarche en trois étapes. La deuxième partie du livre (p. 17-47) est consacrée à une analyse du forum d'Auguste : le bilan examine successivement l'ordonnance générale (dont les fouilles du Jubilé ont enrichi la connaissance en révélant notamment l'existence de deux autres exèdres ouvrant sur les portiques latéraux de la place), le temple de Mars Ultor, les portiques, enfin, qui donnent lieu aux développements les plus fouillés, puisque c'est à eux que sont faits les emprunts qui sont le sujet du livre, et qui portent sur les cycles statutaires qu'ils abritent (les groupes de Romulus et Énée ; les *summi viri*), les exèdres qui les amplifient et le programme ornemental de l'attique (*Korai* et *clipei*). C'est d'abord à ces « motifs », comme les qualifie l'auteur, que s'intéresse le livre, qui ignore délibérément le décor architectonique. On sait que le chantier du *forum Augustum* est pour beaucoup dans la définition d'une nouvelle esthétique en ce domaine, laquelle s'est rapidement répandue dans l'Empire ; V. Goldbeck a cependant raison de tenir les *ornamenta* hors du champ de l'étude : outre qu'ils alourdiraient et dilueraient considérablement le propos, la transmission de ces modèles relève d'autres mécanismes, dans lesquels la référence consciente au complexe augustéen est rarement assurée. Les descriptions du forum retiennent parfois des éléments qui ne seront plus invoqués dans la suite de l'ouvrage et ne se situent pas dans le champ de l'enquête, mais elles demeurent synthétiques. Elles sont prolongées par des discussions fouillées, en particulier sur la signification du programme ornemental. À cette occasion, l'auteur ne manque pas de rappeler que le forum d'Auguste fait lui-même des emprunts parfois littéraux à d'autres monuments (l'Érechthéion, dont deux des caryatides sont exactement reproduites) et que plusieurs de ses caractéristiques saillantes s'inscrivent dans des séries étoffées (par exemple les exèdres qui se font face). Le complexe impérial joue donc un rôle de relai autant que de modèle et assigne une valeur nouvelle à certains thèmes iconographiques. L'étude souligne très tôt (p. 38) la contribution fondamentale des copies hispaniques (Cordoue et Merida) à la connaissance des groupes sculptés de Romulus et Énée qui dominaient les deux grandes exèdres. La troisième partie (p. 49-143) constitue le cœur de l'ouvrage : consacrée à la réception du forum d'Auguste, elle examine tous les exemples d'emprunts, assurés ou supposés. L'inventaire de ces occurrences est soumis à un classement géographique qui n'a rien

de neutre et qui anticipe en soi certaines des grandes conclusions de l'étude : si l'*Vrbs* se voit naturellement consacrer les premiers développements, suivie de l'Italie centrale, c'est ensuite la péninsule Ibérique qui est examinée, précisément parce qu'elle a livré des exemples particulièrement nombreux. Suivent les Gaules, la zone nord-adriatique, et enfin l'Afrique. Si la préférence accordée aux cadres administratifs contemporains (la péninsule ibérique apparaît sous les noms d'Espagne et Portugal, les Gaules sous ceux de la France et de la Suisse) peut surprendre, le classement fait clairement apparaître des séries régionales, pour la constitution desquelles il est loisible de postuler le rôle de relais qui assurent la transmission de certaines caractéristiques du forum d'Auguste et assument à leur tour le rôle de modèles : c'est particulièrement sensible pour les *clipei* gaulois et du littoral adriatique. Nous l'avons dit, l'ouvrage aspire à l'exhaustivité ; il discute donc tous les exemples pour lesquels une dérivation depuis le forum d'Auguste a été postulée, parfois pour la rejeter : c'est le cas, pour nous en tenir aux exemples urbains, de la galerie de *summi viri* un temps restituée au *forum Transitorium*, ou des *Gorgoneia* du temple de Vénus et de Rome. L'auteur prend soin de signaler le cas échéant les autres exemples d'*Imitatio Urbis* dans une agglomération, ce qui conforte ses développements en soulignant la réceptivité des élites aux modèles urbains : ainsi, aux *korai* et *clipei* de Pouzzoles vient s'ajouter la base de statue qui, portant des personnifications de cités asiatiques relevées par Tibère après une série de séismes, offre une évocation à échelle réduite d'un monument qui se dressait sur le forum de César. La *Regio Palatina* dont se parait la ville campanienne aurait aussi pu être versée à ce dossier. Ce sont des cités d'Italie centrale (Arezzo, Pompéi, Pouzzoles) qui offrent les occurrences les plus précoces de réception du forum d'Auguste, et les capitales des provinces ibériques qui ont livré les exemples les plus complets, le *Marmorforum* de Mérida constituant en la matière l'exemple le plus saisissant, associant *korai* et *clipei* sur l'attique de portiques qui abritaient une galerie de *summi viri* et un groupe d'Énée. Tous les exemples de réception ne sont pas documentés sous des formes aussi complexes, et ils sont bien souvent réduits à un emprunt dont les liens avec le forum d'Auguste sont assez ténus et lointains. Un exemple aurait mérité d'être évoqué : le pseudo-« Temple de Diane », dans le sanctuaire de la Fontaine à Nîmes aurait abrité, au témoignage d'un dessin ancien, un *clipeus* frappé d'un protomé ; après discussion, l'exemple est finalement écarté du bilan, mais le même Temple de Diane présente en façade un dispositif qui aurait pu retenir l'auteur : sa porte est en effet encadrée par deux exèdres, qui résultent d'un remaniement difficile à dater ; on hésiterait à ranger ces deux exèdres accolées et non affrontées parmi les allusions au forum urbain si, à Pompéi, l'édifice d'Eumachia ne présentait exactement le même dispositif, enrichi de statues d'Énée et Romulus dont les *elogia* ont été retrouvés. Le monument de Nîmes ouvre sur une plate-forme dans laquelle la recherche récente s'accorde à reconnaître le siège d'un autel du « culte impérial » ; une citation du forum d'Auguste ne serait pas à exclure en un tel contexte. Il est un autre monument urbain qui présente une telle juxtaposition d'exèdres : c'est le Panthéon, qui, dans sa version hadriannique reprend exactement ce même dispositif, destiné à accueillir des statues colossales d'Auguste et Agrippa ; les travaux récents conduisent à se demander si le schéma ne remonte pas au premier état, augustéen du temple. On retiendra de ces remarques que le « Temple de Diane » nous offre un exemple probable d'*Imitatio Urbis*, et qu'un emprunt au forum d'Auguste

n'est pas exclu. La quatrième partie (p. 145-161) est dévolue à l'exploitation du catalogue : elle reprend pour y répondre chacune des cinq questions posées en introduction. Nous avons déjà énoncé certaines des conclusions principales de l'étude qui souligne l'existence de concentrations régionales, qui montre que les éléments qui font l'objet des reprises les plus fréquentes sont les *clipei*, et qui insiste surtout sur la rareté des citations effectives, des reproductions, auxquelles sont préférées des reprises moins littérales. La concentration en plusieurs régions de ces phénomènes de réception durant le troisième quart du I^{er} s. est mise en parallèle avec l'émergence des élites provinciales : c'est à elles qu'est attribuée à titre d'hypothèse – la documentation ne livre en effet pas le moindre indice sur les commanditaires – l'initiative de cette réception, l'auteur reprenant à son compte en les généralisant les propositions formulées par Patrizio Pensabene pour le complexe de la ville haute de Tarragone. Un tableau synthétique (p. 164-165) permet de visualiser utilement les principaux résultats de l'enquête. On regrettera simplement qu'il soit présenté par ordre alphabétique des noms de villes, alors qu'une présentation géographique reprenant celle de la troisième partie aurait permis de mettre en relief les concordances typologiques et chronologiques qui permettent de définir de véritables groupes. Une bibliographie très abondante est classée chronologiquement et donnée pour chaque site (p. 169-189). On ne relève que de rares absences dommageables : l'article consacré par Emmanuelle Rosso à l'*Imitatio Urbis* en Narbonnaise (*Revue Archéologique* 2011) aurait mérité d'être cité pour plusieurs sites ; de même, l'étude de Tonio Hölscher sur le message des forums d'Auguste et de Trajan (voir *Staatsdenkmal und Publikum*, 1984) soulève des questions qui ne sont pas étrangères au livre ; enfin, le chapitre consacré par Pierre Gros au phénomène urbain dans le livre dirigé par H. Inglebert sur *L'Histoire de la civilisation romaine* (2005) livre des remarques éclairantes sur les notions de citation et d'imitation. Très agréablement présenté, abondamment illustré, le livre offre un bilan aussi complet que possible sur la postérité du prestigieux complexe augustéen. L'enquête sera utile à tous les chercheurs qu'intéressent les phénomènes de citation, de reprise et de références concertées.

Yvan MALIGORNE

Jérôme FRANCE et Jocelyne NELIS-CLÉMENT (Éd.), *La statio. Archéologie d'un lieu de pouvoir dans l'Empire romain*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 17 x 24 cm, 389 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 66). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-112, 6.

Le sujet de ce livre est ambitieux : étudier les *stationes*, ces lieux fonctionnels de contact avec les populations civiles, cellules de base de l'administration fiscale et de la garde militaire des territoires, tant au point de vue archéologique qu'au niveau des textes, juridiques et épigraphiques. Qu'on ne se y trompe pas. La matière couverte est bien plus large que le titre ne le donne à penser. Archéologie, certes, mais aussi Histoire et Définitions. Deux grandes parties subdivisent les articles : l'archéologie d'abord, avec un large bilan des connaissances concrètes des stations identifiées comme telles ou supposées, routières principalement, en Gaule Narbonnaise et dans les Alpes, avec une constatation : les plans et les types sont loin d'être standardisés et l'identification des fonctions, étatiques ou privées, est toujours aléatoire sauf à disposer d'inscriptions clairement exprimées. Comment discerner une *statio* proprement

être dissociée des sorts différents qu'ont connus les oppositions de nombre et de cas, et de la concurrence entre l'accusatif et le nominatif dans la flexion du pluriel. Aux p. 62-63, Franco Mosino est appelé deux fois « Monaco ». Aux pages 63 et 65, je ne vois pas comment la thèse absurde de Witold Mańczak, « selon laquelle les langues romanes se fonderaient sur le latin classique et non pas sur le latin vulgaire » peut signifier que « le latin vulgaire [...] serait la fille du latin classique, non sa sœur ».

Marc DOMINICY

Fausto GIORDANO, *Lo studio dell'antichità. Giorgio Pasquali e i filologi classici*. Rome, Carocci, 2014. 1 vol. 136 p. (BIBLIOTECA DI TESTI E STUDI, 880) Prix : 15 €. ISBN 9788843071531.

Questo libro si propone di illustrare « il ruolo avuto dal Pasquali nella costituzione disciplinare della storia degli studi antichistici » (p. 9). Le fonti principali sono costituite dai due volumi delle *Pagine stravaganti* (Firenze, 1968), da *Storia e tradizione critica del testo* (Firenze, 1962) e da *Storia dello spirito tedesco nelle memorie d'un contemporaneo* (Milano, 2013). Esclusa, come Giordano esplicitamente dichiara (p. 11), l'intenzione di proporre una storia degli studi classici in senso manualistico, nel libro si privilegia il tentativo di “delineare le matrici stabili del pensiero storiografico” di Pasquali in un riconoscimento, che appare meritevole, di come la maggior parte dei suoi scritti pongano una serie di problemi teorici. Giordano ritiene che, in particolare dai profili di vari studiosi contenuti in *Pagine stravaganti*, a Pasquali, essendogli estranee le sollecitazioni di tipo antropologico con la connessa fissazione di modelli culturali sincronici, premesse dare evidenza alle diverse specificità che caratterizzano la storia degli studi classici. Così pure escludeva che l'esegesi dei testi classici potesse trarre profitto dall'applicazione dei metodi delle scienze sociali. Pasquali, in buona sostanza, dà prova di una sensibilità fondamentalmente storicistica in una peculiare differenziazione rispetto alle posizioni di Benedetto Croce da cui lo divideva un diverso modo di concepire la funzione critica. Come Giordano ben evidenzia decisivo fu il rapporto di Pasquali con l'Antichistica tedesca in un confronto incessante che durò per tutta la sua esistenza. In proposito merita ora di segnalare il contributo di A. Guida, Firenze, maggio 1925: *l'incontro di Thomas Mann con Wilamowitz, Pasquali e Snell* pubblicato in “Giorgio Pasquali sessant'anni dopo. Atti della Giornata di studio” (Firenze, 1 ottobre 2012), *Margaritae*, 2. Firenze, 2014, pp. 39-58 (cf. anche dello stesso Guida, “Wilamowitz e Pasquali: nuove testimonianze”, *Analecta Papyrologica* 21-22 [2009-2010], p. 291-316 e L. Bossina, “Textkritik”. Lettere inedite di Paul Maas a Giorgio Pasquali”, *QdS* 72 [2010], p. 257-306). Il libro si articola in tre parti: 1. Metodologie moderne per lo studio dell'antichità; 2. Il classico come “intertexto”; 3. La Storia dello spirito tedesco e l'ermeneutica delle metodologie filologiche seguite da un'Appendice e dall'Indice dei nomi moderni. Uno dei meriti del libro di Giordano risiede nell'aver dato ampio riscontro della dimensione propriamente storica (storica, nel senso pieno del termine, senza aggettivi) dell'approccio di Pasquali allo studio del mondo antico. La cosa emerge bene dalle pagine del suo libro dedicate a Theodor Mommsen. Pasquali mostrò convinta ammirazione (già in *Filologia e storia*, p. 78 ; poi, soprattutto, in *Riv. Storica*

Italiana del 1949 = *Pagine stravaganti* II, p. 383-396) per lo studioso tedesco da lui giudicato “eccellente filologo”. Di Mommsen evidenziò, a differenza del Romagnoli, che vedeva decisiva in lui la tradizione umanistica, l’impostazione fondamentalmente storicistica di matrice wolfiana. Nella seconda parte del libro si considerano i contributi critici dati da Pasquali alla comprensione di tre scrittori italiani, D’Annunzio, Pascoli e Alfieri. Giordano sottolinea come Pasquali, cui si deve il superamento della nozione deterministica di fonte per una valorizzazione di quella intenzionale di “allusione”, abbia attirato l’attenzione sul retroterra culturale di D’Annunzio, che comprende la conoscenza diretta e approfondita dei classici greci. E mette in chiaro come proprio lo studio della poesia dannunziana e la riflessione del ruolo avuto dalla formazione antichistica nella caratterizzazione delle sue forme espressive abbiano indotto Pasquali a una riconsiderazione della stessa poesia ellenistica, in particolare di Teocrito e di Callimaco. Quanto a Pascoli va riconosciuto a Pasquali il merito di aver contribuito a dare evidenza all’unità esistente fra la produzione del Pascoli in lingua latina e quella in lingua italiana, essendo entrambe riconducibili alla sua formazione classicistica. La terza parte del libro consiste nella riflessione di Pasquali, uscita postuma, racchiusa nel volume, *Storia dello spirito tedesco nelle memorie di un contemporaneo*, sull’opera di Ludwig Curtius, *Deutsche und antike Welt. Lebens-erinnerungen*, del 1950. Il libro è oggetto di particolare considerazione da parte di Giordano perché i giudizi specifici espressi su vari studiosi si prestano a una ricostruzione di alcune tendenze che sono maturate all’interno della *Altertumswissenschaft* tra la fine del XIX secolo e l’inizio di quello successivo. Notevole appare in particolare l’esigenza, evidenziata da Pasquali, di definire un tipo di ricercatore che fosse capace di superare il tecnicismo tipico della critica positivista e di adottare una tecnica di analisi testuale che si dovrebbe tradurre in un’adesione all’ideale di una “filologia umanistica” già rappresentato da Pfeiffer. Giordano ricorda anche opportunamente l’attenzione rivolta da Pasquali alla divulgazione scientifica come risulta dalla sua benemerita collaborazione al *Corriere della Sera*, su cui diede, tra l’altro, prontamente notizia nel 1933, in un articolo penetrante, della *Storia economica e sociale dell’Impero romano* di Michele Rostovtzeff di cui era appena apparsa a Firenze, dalla Nuova Italia, la traduzione italiana di Giovanni Sanna (cf. M. Marvulli, a cura di, *Giorgio Pasquali nel “Corriere della Sera”*, Bari, 2006). Sembra davvero che il Pasquali “impuro” (come lo ha definito Giovanni Giudici in una recensione pubblicata su “L’Unità” del 3 gennaio 1986 a *Lingua nuova e antica*) meriti altrettanta attenzione del Pasquali filologo. In merito all’Appendice “Appunti su Pasquali scrittore” (p. 117-125) e alla valutazione dello stile di Pasquali, sul quale Giordano dà un parere decisamente positivo che è senz’altro condivisibile, ci si può riferire anche a quanto ha scritto di recente Tiziano Dorandi, *Prosa-prosa’ e ‘prosa d’arte’*. *Giorgio Pasquali sullo stile e lo stile di Giorgio Pasquali* in A. Giavatto, F. Santangelo (Ed.), *La retorica e la scienza dell’antico: lo stile dei classicisti italiani nel ventesimo secolo / Between rhetoric and classical scholarship: the style of Italian classicists in the Twentieth Century. Rezeption der Antike*, Bd 2., Heidelberg, 2013, p. 15-33. E restano importanti le considerazioni premesse da G. Folena al volume da lui curato G. Pasquali, *Lingua nuova e antica. Saggi e note*, Firenze, 1985, p. 297-300. Folena dà evidenza a come Pasquali fosse un produttore di lingua oltre che un interprete, con i suoi tic linguistici (latinismi scherzosi, paretimologie, calchi dal

tedesco, novità lessicali) dai quali peraltro rifuggiva nelle scritture più sorvegliate. Esempi dello stile “prosa – prosa” si trovano nel già ricordato volumetto *Filologia e storia* in cui Pasquali difendeva con vigore la sua concezione della filologia classica come scienza dell’Antichità contro chi, come Ettore Romagnoli, gli rimproverava l’asservimento alla cultura tedesca.

Arnaldo MARCONE

Yvon LAFRANCE, *La théorie platonicienne de la doxa*. Deuxième édition revue et augmentée de *corrigenda*, de notes, d’*addenda* à la bibliographie (1975-2003), d’une postface par Yvon Lafrance, d’un supplément bibliographique (2003-2013) et d’une postface par Luc Brisson. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 573 p. (COLLECTION D’ÉTUDES ANCIENNES, 149). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-40333-5, ISSN 1151-826X.

La première édition de l’ouvrage d’Yvon Lafrance, parue en 1981, se caractérisait par l’application d’une méthode dite « scientifique » à l’étude de Platon, méthode que l’auteur a détaillée dans de nombreuses publications ultérieures en la caractérisant comme « historique », « positive » (voire « positiviste »), et donc « neutre », préoccupée uniquement par la « vérité historique », par opposition à toute lecture « philosophique », qui serait forcément « subjective » et « anachronique ». Quoi que l’on pense de cette méthode – comment peut-on croire atteindre la vérité d’un texte philosophique en renonçant soi-même à toute pratique philosophique ? d’ailleurs, le positivisme n’est-il pas lui-même une « philosophie », particulièrement anachronique pour le coup, et dont l’adéquation à la pensée de Platon est pour le moins sujette à caution ? –, elle donne lieu à des analyses scrupuleuses et très bien documentées qui, que l’on partage ou non leurs conclusions, demeurent utiles pour tout interprète intéressé par les dialogues examinés par l’auteur – en particulier le *Gorgias*, le *Ménon*, la *République*, le *Théétète* et le *Sophiste*. L’ouvrage reste d’ailleurs à ma connaissance l’étude la plus complète de la *doxa* chez Platon, et en ce sens il constitue un point de départ indispensable à toute recherche sur cette question. Cette valeur d’instrument de travail est encore renforcée par l’actualisation dont il a fait l’objet dans le cadre de cette réédition, dont les principales nouveautés sont 54 pages de notes dans lesquelles l’auteur, avec beaucoup d’honnêteté intellectuelle, nuance ou corrige ses propos antérieurs, répond aux critiques qui lui ont été adressées et se situe par rapport aux recherches ultérieures, ainsi que 45 pages de suppléments bibliographiques (compilés par l’auteur lui-même et Luc Brisson). Le tout est complété par deux brèves postfaces, l’une d’Yvon Lafrance (3 pages) et l’autre de Luc Brisson (1 page), qui réaffirment la pertinence des principes exégétiques de l’auteur dans le contexte des études platoniciennes actuelles.

Sylvain DELCOMMINETTE

Michele CORRADI, *Protagora tra filologia e filosofia. Le testimonianze di Aristotele*. Pise – Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 330 p. (BIBLIOTECA DI STUDI ANTICHI, 96). Prix : 280 € (relié). ISBN 978-88-6227-476-0.

This monograph presents Aristotle’s account of the philosophy of Protagoras. The book is divided into four chapters. Firstly, Corradi focuses on the doxographic

Jean SCHNEIDER (Ed.), *La lettre gréco-latine, un genre littéraire ?* Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2014. 1 vol. 336 p. (COLLECTION DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE. SÉRIE LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIQUE, 52). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35668-045-7.

Le but de ce volume, réunissant les contributions de treize auteurs, est d'analyser la lettre, non comme document historique, mais comme texte littéraire. L'élaboration rhétorique et la topique épistolaire contribuent beaucoup à conférer un statut littéraire à la lettre. Ce volume a une dimension négative en montrant les caractéristiques d'une lettre non littéraire, mais surtout une portée positive en analysant des lettres qui appartiennent de plein droit à la littérature. Jean-Claude Decourt examine « Les lettres privées grecques sur plomb et céramique » (p. 25-79). La majorité de ces documents sont datés entre le milieu du V^e et le IV^e siècle av. J.-C. et ont souvent été découverts en contexte (sub-)colonial. L'auteur a écarté une dizaine de textes qu'il ne considère pas, pour des raisons lexicales, comme des lettres *stricto sensu* et arrive finalement à un corpus de 45 lettres. Parmi les lettres privées, la plus grande catégorie rassemble les documents commerciaux, qui constituent pour l'auteur une preuve de la grande sophistication des opérations commerciales. Decourt souligne les difficultés pour comprendre ces documents à cause de leur langue et de leur vocabulaire. L'auteur ne semble pas avoir pris connaissance du livre de Paola Ceccarelli, *Ancient Greek Letter Writing, A Cultural History*, Oxford, 2013, p. 35-55, qui a étudié les lettres par rapport aux *defixiones*. La contribution de Frédérique Biville sur *Les lettres de soldats romains* (p. 81-100) souligne la richesse de ce corpus thématique, qui demeure toutefois, en fonction des critères appliqués, difficile à reconstituer. L'auteur, qui semble vouloir admettre que ces lettres relèvent du genre épistolaire, étudie les références épigraphiques à l'aune des lettres de Cicéron. Biville, tout en examinant les références aux échanges épistolaires ainsi que lettres adressées par Cicéron à ses correspondants militaires, aurait pu davantage insister sur les similitudes et/ou différences entre les lettres « littéraires » et les documents des soldats romains. Isabelle Boehm souligne que les *Lettres de médecins* (p. 101-120) constituent au sein des *corpora* des lettres antiques une catégorie distincte. Les lettres pseudo-hippocratiques se caractérisent par l'utilisation d'un vocabulaire absent des traités médicaux. Les très rares exemples d'une lettre authentique démontrent qu'il s'agit de documents techniques dénués d'effets de style. La contribution de Bernadette Cabouret, *L'art épistolaire de Libanios au service de ses élèves* (p. 121-134) étudie les lettres que le maître de rhétorique a écrites pour ses élèves, sous l'angle de la fonction sociale. Les lettres servent à entretenir les bonnes relations avec les familles d'élèves, et à orienter leurs études. Une fois que la formation est achevée, Libanius utilise les lettres pour recommander ses élèves à des personnes haut-placées de l'administration impériale. Souvent l'éloge du destinataire sert à exercer une pression sur ce dernier. À la fin du processus, l'épistolier adresse des lettres à ses anciens élèves pour faire avancer les intérêts d'autres personnes. Dans *La lettre dans la lettre. Affleurement de remarques sur l'épistolaire dans la correspondance de Fronton* (p. 135-163), Rémy Poignault examine les vues de Fronton sur le genre épistolaire. La fonction d'information et de recommandation apparaît clairement dans ces lettres. Poignault distingue une topique frontonienne de recommandation, jouant des liens d'amitié et des qualités littéraires et

morales des recommandés. Cicéron est le grand modèle épistolier de Fronton. L'orateur donne souvent ses impressions sur le style de ses correspondants. Aussi les lettres officielles font-elles apparaître certaines idées sur le genre épistolaire. Finalement, certains bons usages relatifs, par exemple, à la fréquence ou la longueur de la lettre, peuvent se lire à travers la correspondance. Guillaume Bady, dans « *Des lettres comme des flocons de neige* » ? *Le fait épistolaire dans la Correspondance d'exil de Jean Chrysostome* (p. 165-188), met en exergue les indices que contient la correspondance de l'Antiochien sur les conditions de transmission des lettres. La contribution porte également sur les circonstances de rédaction de la lettre et de sa copie. Par la suite, les conditions auxquelles l'envoi des lettres reste soumis sont discutées. L'échange épistolaire donne également des indications sur plusieurs usages sociaux, comme le vouvoiement et la salutation. Aline Canellis, dans *Les premières lettres familières de saint Jérôme* (p. 189-208), examine les treize lettres que Jérôme a écrites vers 375-378 à ses amis. L'épistolier adapte le style de la lettre au sujet et au destinataire de la lettre. Non seulement, il christianise les *topoi* classiques de la lettre d'amitié, mais aussi, il a recours à des lettres inamicales. En plus, les lettres familières donnent « des nouvelles de la vie quotidienne ». Si ces missives se distinguent par leur spontanéité, elles n'en sont pas moins savantes, comme en attestent l'élégance stylistique et la culture de leur épistolographe. Dans *La correspondance de Jérôme et le monachisme : l'épître 22* (p. 209-224), Patrick Laurence montre que cette lettre, qui n'est autre que l'opuscule qui est souvent intitulé *La conservation de la virginité*, constitue une vraie synthèse des principes qui commandent l'idéal de Jérôme. La lettre est un éloge de la *castitas* exercée par les vierges chrétiennes, mais dénote également une dévalorisation du mariage et de la sexualité. Cette lettre s'inscrit dans la vision hiéronymienne de la société confrontée au monachisme. Le thème de la richesse est souvent mis en relation directe avec une vie ascétique qui est non seulement physique mais aussi morale. Marie-Ange Calvet-Sebasti, dans *L'usage des citations dans la correspondance des auteurs grecs chrétiens* (p. 225-241), examine comment les citations dévoilent un idéal épistolaire. Les théoriciens considèrent la citation comme un ornement et une autorité. Les citations présentes dans les épistoliers tardo-antiques contiennent surtout des vérités générales sur la nature humaine. Elles semblent confirmer que la lettre est le lieu idéal de partage et de rencontre. Souvent les citations participent de l'éloge du destinataire ou sont utilisées dans une lettre de recommandation ou de consolation. Elles servent la concision, la clarté et la grâce, thèmes développés par les théoriciens. Jean Schneider, *Quand la lettre parle de la lettre : l'exemple de la correspondance de Maxime Planude* (p. 243-269), décrit exhaustivement les différents *topoi* ayant trait à la pratique épistolaire dans les lettres de Maxime Planude. Ces *topoi* peuvent être regroupés selon différentes thèmes : les raisons d'écrire, les excuses de ne pas écrire, longueur, style et interprétation de la lettre, acheminement du courrier. Cette description, qui est également un inventaire, aurait été plus intéressante si elle avait été située dans la longue tradition épistolaire, et avait été comparée avec les topiques chez les épistoliers tardo-antiques et byzantins (Synésius, Procope de Gaza, Théodore Studite, Mauropous, Théophylacte d'Ohrid...). Florence Garambois-Vasquez, *L'épistolarité selon Claudien : un nouvel art poétique ?* (p. 271-280) étudie comment les quelques lettres de Claudien permettent de faire l'éloge des destinataires. Ces lettres peuvent être lues comme une réflexion

sur la poétique et l'esthétique du poète. Elles organisent également une fiction épistolaire où la lettre est conçue comme un objet précieux qui renvoie aux autres textes de Claudien. Christine Sempéré, *Le détournement de l'épistolaire dans le Roman d'Alexandre : de la rhapsodie initiale à la voix spéculaire. L'exemple des lettres à Olympias dans la recension epsilon* (p. 281-309) veut démontrer comment la forme épistolaire dans le *Roman d'Alexandre* a évolué de ses origines jusqu'à la version ϵ , datant elle-même du huitième siècle. La lettre qui a constitué une source majeure du roman originel, devient par la suite une voix secondaire dans les versions α et β , avant d'occuper dans la version ϵ une place moins importante, mais aussi plus indépendante de la tradition. Dans cette dernière version, la typologie des lettres est identique à celle des recensions antérieures, mais leur utilisation est différente. L'insertion de trois lettres d'Alexandre à sa mère Olympias constitue une des nouveautés les plus remarquables de la version ϵ . Sur le plan narratif, ces lettres sont dépourvues de toute utilité. Leur intérêt se situe plutôt dans les relations d'Alexandre avec la destinataire. Sempéré arrive à la conclusion que ces lettres sont l'antithèse du roman d'amour, et révèlent un héros mû par un questionnement sur son identité. Christine Chojnacki, *Un genre épistolaire méconnu de l'Inde prémoderne. La lettre d'invitation officielle aux maîtres jaina* (p. 311-335) analyse un genre spécifique épistolaire en Inde au seizième siècle. La lettre d'invitation officielle émanant de la communauté jaina ou d'un de ses membres, à un maître (*vijñaptipatra*) revêt un caractère solennel que relève encore la noblesse du support choisi. Les épistoliers, qui sont dotés d'une solide érudition et de talents littéraires, composent les lettres suivant un schéma précis. Ces lettres servent également à montrer le statut croissant du maître religieux. Quoique cette contribution montre la richesse d'un genre épistolaire méconnu en Occident, on s'interroge sur sa pertinence dans un volume portant sur la lettre gréco-latine. Bruno MARIEN

Anna MARMODORO & Jonathan HILL (Ed.), *The Author's Voice in Classical & Late Antiquity*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. 448 p., 11 ill. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-967056-7.

Qu'est-ce que la voix de l'auteur, ou *persona*, comment un auteur caractérise-t-il sa place dans son œuvre, fonde-t-il son « autorité », et comment à travers elle est-il perçu par le lecteur : tels sont les objets étudiés par les contributeurs. Les éditeurs de l'ouvrage introduisent tout d'abord la matière : d'Homère à l'Antiquité tardive, en latin et en grec, ce sont les auteurs et les diverses formes de *persona* qu'ils mettent en place qui forment la première partie de l'ouvrage, par l'analyse de l'utilisation de la 3^e personne, du dialogue et de la 1^{re} personne. La seconde partie regroupe des contributions portant sur « l'autorité », et sa réception par les lecteurs, contemporains ou postérieurs, les disciples ou encore les commentateurs. Abordant tous les genres littéraires (épopée et poésie plus généralement, théâtre, histoire, épistolographie, philosophie et même arts visuels et historiographie), les treize contributions appellent une lecture croisée, en fonction de l'approche et des centres d'intérêt du lecteur qui le consultera. La première d'entre elles voit B. Graziosi (*The poet in the Iliad*) s'intéresser à Homère comme auteur : après quelques réflexions sur la confusion entre auteur et narrateur dans le cadre de la question homérique, il est question de ce que

en soulignant la polysémie du mot Éthiopien, plus riche encore que ne l'établit l'auteur. Ainsi les Éthiopiens troglodytes (IV, 183, texte 10 de Török, p. 38), peut-être des populations du Tibesti, assujettis en tout cas par les Garamantes du Fezzan, n'ont rien à voir avec le Nil et la mer Rouge et font partie du *Libykos logos*. St. Gsell, *Hérodote*, Alger, 1915, p. 151-154, a depuis longtemps expliqué ce passage aussi bien que possible. De même, les Éthiopiens qu'Hérodote (II, 42, texte 5 de Török, p. 30) considère comme une des composantes de la population de l'Oasis d'Ammon (Syuah), nous paraissent plutôt appartenir à un vieux fond de Sahariens mélanodermes qu'être apparentés aux Éthiopiens nilotiques, à moins qu'une contamination entre le récit de la campagne de Cambyse contre les Éthiopiens et de sa campagne contre les Ammoniens n'ait rapproché mécaniquement les premiers des seconds ! Au reste, on constatera que Török (p. 83 *in fine*) reste, sur le sujet, d'une prudence exemplaire. On pourrait, par ailleurs, se demander si ce n'est pas leur condition impure de mangeurs de poisson qui a fait des Ichtyophages les interprètes de Cambyse l'impie, car leur situation en bordure de la mer Rouge ne les prédestinait nullement à comprendre la langue des Macrobii. Quant aux peintures corporelles des guerriers éthiopiens de l'armée de Xerxès (Hdt. VII, 69, texte 12 de Török, p. 38-39), on pourra ajouter au commentaire de Török, p. 116-117, les rapprochements plus nombreux, dans l'aire de Méroë, que nous avons proposés dans *Berber Studies*, volume 33, A. Mettouchi (Ed.), Cologne, Rüdiger Köppe Verlag, 2011, p. 146-148. Le second point qui nous laisse un peu perplexe, est l'appréciation, somme toute franchement favorable, exprimée par l'auteur quant à l'information d'Hérodote sur la Nubie. Comme nous y convie la lecture des *Histoires* (II, 99 ; en II, 100, mention de rois éthiopiens), L. Török estime que la plupart des renseignements d'Hérodote sur ce sujet, comme sur l'histoire de l'Égypte, provient du temple de Ptah à Memphis. Certes, il était plus facile d'atteindre Memphis que Thèbes, mais, malgré les conquêtes des souverains éthiopiens de la XXV^e dynastie, on est tenté de supposer que le clergé d'Amon à Thèbes en savait beaucoup plus sur Kouch et Méroë que le clergé de Ptah à Memphis. Enfin, si Agatharchide peut sembler un continuateur tardif d'Hérodote (excursus 4 de Török, p. 97-103), sa documentation, essentiellement du III^e s. av. notre ère, est beaucoup plus consistante, car il a consulté les archives royales des Lagides tant pour son *De l'Asie* que pour son *Traité de la mer Rouge*, à une époque où nombre de Grecs fréquentaient Méroë et naviguaient sur la mer Rouge. Ces quelques réserves ou propositions complémentaires ne viennent nullement modifier notre jugement : ce petit livre dense permet de réévaluer avec justesse l'apport d'Hérodote à la connaissance des « Éthiopiens » de son temps, à la lumière des progrès récents de la *Meroitistik* et de la Nubiologie auxquels a tant contribué l'auteur.

Jehan DESANGES

Jacqueline ASSAËL (Ed.), *Euripide et l'imagination aérienne*. Paris, L'Harmattan, 2015. 1 vol. 224 p. (THYRSE, 6). Prix : 21 €. ISBN 978-2-343-05746-0.

Mit dem Titel dieses Bandes stellt Jaqueline Assaël den Rezensenten vor keine geringen Schwierigkeiten: Übersetzen lässt sich „imagination aérienne“ kaum adäquat, jedenfalls klingt „Vorstellungswelt des Luftraums“ im Vergleich zum

Französischen so erdschwer, dass der Leser kaum einen angemessenen Eindruck von der Leichtigkeit und Eleganz bekommt, mit der hier die Phänomene zwischen Erde und Himmel imaginiert, assoziiert und diskutiert werden. Die Metaphorik und die konkrete Beschreibung dieser oberirdischen Welt werden in ihrer Bedeutungsvielfalt von frankophonen und lateinamerikanischen Autoren ausgelotet und umschrieben. In seinem Vorwort skizziert Joël Thomas die Stellung von Euripides in der Geschichte der einschlägigen Vorstellungswelt. Je nach Alter nehme eine Kultur eine andere Vorstellungswelt der vier Elemente an. Dabei stünden für die frühe, heroische Phase, zu der Epos und Tragödie gehörten, eher die komplexe und unterirdische Bildwelt, für die romanhafte („romanesque“) Periode dagegen die Bildwelt des Luftraums. Euripides befinde sich am Schnittpunkt der Epochen, bei ihm seien beide Tendenzen vorhanden, die irdische wie die oberirdische. In drei Abschnitten befassen sich anschließend acht Beiträge mit der Ästhetik der „imagination aérienne“, ihrer Dramatik und der in ihr sich ausdrückenden Tragik der Weltsicht. Frei wird das Thema des Bandes zunächst in „*Ekphrasis et Persuasion*“ behandelt, wo Juan Tobías Napolí den Schiffskatalog der Iphigenie in Aulis als Ekphrasis aus der Vogelperspektive beschreibt. Facettenreichen Betrachtungen zur Ekphrasis allgemein münden in eine Interpretation der Parodos. Das dort beschriebene Rennen zwischen Achill und dem Wagen des Eumelos wird aufgrund der voraufgehenden Darstellung der Annäherung des Chores und der langsamen Erreichung einer wahrhaft deskriptiv-ekphrastischen Haltung als Kulminationspunkt der Ode wie des ganzen Stückes verstanden. Der Vignette wird qua *krisis* eine paradigmatische Bedeutung als Spiegel der dramatischen Konflikte und Entscheidungen zugewiesen, in denen Agamemnon und Iphigenie sich befänden bzw. die sie fällten. Ein weiteres close reading von Chorlyrik unternimmt Christine Amiech in ihrer Analyse von „*Deux chants aériens chez Euripide*“: Sie vergleicht das zweite Stasimon der taurischen Iphigenie mit dem dritten der Helena, die beide die Motive Vogel und Migration verbinden. Die stilistische Analyse und Herausarbeitung der Bildsprache von Vogel und Flug zeige, wie die Lebhaftigkeit der Darstellung und die poetische Qualität den Effekt einer Entrückung hervorrufen ähnlich derjenigen, die das Lied selbst thematisiert. Einen Blick von außen, mittels der aristophanischen Imitation und Parodie der euripideischen Luft-Semantik, wirft der Beitrag „*L’imagination aérienne d’Euripide vue par Aristophane*“ von Ghislaine Jay-Robert. Ausgehend von der Beobachtung, dass αἰθήρ bei Aristophanes regelmäßig in Euripidesparodien erscheint, arbeitet sie heraus, wie sich Aristophanes’ Kritik an Euripides’ tragischer Ästhetik in dem Begriff manifestiert: Im Spott über die „Leichtheit“ und aufgeblasene Trivialität der Tragödien wird die Luftmetaphorik zur Beschreibung euripideischen Stils. Der zweite Abschnitt, zur dramatischen Bedeutung der luftbezogenen Bildsprache, beginnt mit Überlegungen zur Exodos der Medea und deren Inszenierung („*Médée dans l’éther athénien*“). Pierre Voelke schlägt vor, Medea könnte sich mit ihren toten Kindern nicht bereits zu Beginn der Szene auf dem Helios-Wagen befinden; dieser würde vielmehr während des Dialogs erst auf das Theologeion herabgelassen, so dass Medea ihn während der Szene bestiege. An diese Hypothese schließen sich Überlegungen zur Symbolik einer solchen Inszenierung an: Sie unterstreiche die Zwischenstellung Medeas, die weder Göttin noch ganz Mensch ist. Eine Parallele findet Voelke in der Beschreibung Athens, dem im dritten Stasimon neben den irdischen gewissermaßen

auch ätherische Qualitäten zugeschrieben werden. Die Eigenschaften Medeas und Athens sind ähnlich, aber mit unterschiedlichem Gehalt gefüllt (z.B. unterschiedliche Formen von σοφία und Aphrodite) und daher eigentlich inkompatibel. Durch ihre Ablösung von der Erde würden jedoch beide zu „objets poétiques“, so dass Medea, gereinigt durch den athenischen Äther, doch Aufnahme in der Stadt finden könne. Die Rezeption und Transformation desselben Stückes ist Gegenstand des Beitrags von Maria Silvina Delbueno, „Images d’une antinomie: la dimension aérienne de l’impureté de *Médée* d’Euripide, dans la resignification de Laurent Gaudé“. Das moderne Drama *Médée-Kali* versetzt die Handlung in eine hinduistische Kultur, behandelt die Zeit nach dem Ende der euripideschen Tragödie und stellt Medea dar, wie sie zurückkehrt, um ihre Kinder zu exhumieren. Delbueno arbeitet heraus, wie durch Mittel der Intertextualität Gegensätze und Gemeinsamkeiten in der Charakterisierung Medeas hervorgehoben werden, wobei die Luft insbesondere dazu evoziert wird, die Vorstellung von Medeas Miasma zu verstärken. Silvia S. Reyes und Marcela A. Ristorto kehren in „Images aériennes dans les *Bacchantes* d’Euripide“ zurück zum Euripidestext selbst und beschäftigen sich in ihrem Beitrag mit der Luftmetaphorik, in der sich die doppelte Natur des Dionysos, seine Ambivalenz zwischen Göttlichkeit und Menschlichkeit, in den Bacchen ausdrücke. Die Bewegungen des göttlich-ergriffenen Chores werden als „activités aériennes“ gedeutet, die ebenso wie der Wechsel zwischen Ruhe und Raserei, Jubel und Trauer das irdische und das himmlische Element des Kultes vereinen. Wie die Handlung umschlage von Friedlichkeit zu Zerstörung, so ändere sich auch die Beschreibung der Luft. Im letzten Abschnitt wird der Horizont nochmals erweitert und die Bildsprache der Luft als Ausdruck der tragischen Weltsicht interpretiert. Eine textkritische Schwierigkeit in Hel. 712 wird in Jocelyn Peigneys Beitrag „Mouvements du ciel et tournolement des sorts chez Euripide“ zum Anlass genommen, die Rolle von heftigen Winden als Metaphern für die Veränderlichkeit des menschlichen Schicksals zu untersuchen. An der entsprechenden Stelle lässt sich leicht πάντα στρέφει wiederherstellen, was wie das folgende ἀναφέρω als Ausdruck dafür belegt ist, wie das Schicksal die menschlichen Angelegenheiten in Unordnung bringt. In den Phoenissen sei es der kosmische Wechsel von Sonne und Mond, der leitmotivisch das Auf und Ab des Schicksals versinnbildliche. Die Herausgeberin selbst schließt den Band ab mit einer Interpretation der fragmentarischen Andromeda („L’Éther initiatique dans l’*Andromeda* d’Euripide“). Durch den Vergleich mit Platons Höhlengleichnis und orphischen Quellen liest sie die Geschichte der Titelfigur als Allegorie einer eleusinischen Initiation: Andromeda sei zunächst gefesselt in Unwissenheit und werde dann von Perseus befreit. Der Retter werde dann aber – wie bei Platon der Gerettete – von Andromedas Eltern geschmäht. Der Ausweg für den Dramatiker bestehe im Katasterismos d.h. in der Erlösung der Seele: Der Äther stehe für die Vollendung, in die die Seele eingehe. Der Band weist nicht nur thematisch eine große Geschlossenheit auf, sondern auch in der Herangehensweise, indem sehr subtil den Assoziationen nachgegangen wird, die verschiedene „Luft“-Phänomene evozieren können. Der Leser erhält Anregungen zum Weiterdenken – und nicht zuletzt dazu, den „images aériennes“ künftig mehr Beachtung zu schenken.

Gunther MARTIN

processus de romanisation. La monumentalisation des chefs-lieux est elle aussi rapide et celles des sanctuaires urbains et ruraux témoignent de l'adhésion de la population aux pratiques culturelles de l'Empire. L'Aquitaine est riche et le montre. L'évergétisme des élites est actif. Les vestiges monumentaux conservés témoignent d'une activité édilitaire constante à un haut niveau qualitatif : riches *domus* urbaines, *fora* et monuments publics de grande ampleur dans des trames urbanistiques étendues à Bordeaux, Saintes, Saint-Bertrand-de-Comminges, Clermont-Ferrand, Limoges, Périgueux, Javols ; sanctuaires et temples urbains identifiés et reconnus un peu partout, parfois bien conservés comme la Tour de Vésone à Périgueux, temples circulaires à Cahors, le sanctuaire du Fa à Barzan, grands sanctuaires tels Vendœuvre-du-Poitou, Barzan, Chassenon ; amphithéâtres et théâtres toujours visibles à Saintes et à Bordeaux (Palais Gallien), ou récemment découvert à Cahors ; thermes ; *scholae* comme celle canonique de l'Îlot des Cordeliers à Poitiers. La monumentalisation des agglomérations dites secondaires est parfois impressionnante comme à Argentomagus (Saint-Marcel), plus proche d'une *vrbs* que d'un bourg routier à petites maisons mitoyennes. Épinglons encore le spectaculaire temple du Puy de Dôme, de très belles stèles funéraires, le mausolée des Pomponii à Lanuejols, l'arc de Germanicus à Saintes... L'énumération peut continuer longtemps, et l'Empire tardif, très chahuté dans les Provinces du Nord, offre ici plus que de beaux restes. Le « beau » quatrième siècle de l'Aquitaine est celui d'Ausone, de la villa de Montmaurin et des riches villas des élites, de la refonte administrative et des enceintes urbaines, d'un paganisme toujours actif et d'un christianisme envahissant, concrétisé à Poitiers par son célèbre baptistère et, sur le plan doctrinaire, par des querelles dogmatiques. On apprécie beaucoup les plans comparatifs par catégories architecturales ; avec des cartes géographiques de leur implantation, c'eût encore été mieux. Un bien beau livre assurément.

Georges RAEPSAET

Alain FERDIÈRE (Ed.), *Établissements ruraux laténiens et gallo-romains du centre de la Gaule – 1*. Tours, Fédération pour l'Édition de la Revue archéologique du Centre de la France, 2015. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 202 p., 156 fig. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DU CENTRE DE LA FRANCE, SUPPLÉMENT 57). Prix : 22 €. ISBN 978-2-913272-43-9.

Cinq études d'établissements ruraux sont regroupées par Alain Ferdière dans ce premier recueil consacré aux périodes laténiennes et gallo-romaines dans le centre de la Gaule. Les occupations sont situées dans les territoires des cités des Carnutes et Turons, dans les départements d'Eure-et-Loir et d'Indre-et-Loire, et ont été fouillées dans le cadre d'opérations d'archéologie préventive. La première contribution, de David Wavelet et Sonia Papaïan, est consacrée au site de Gellainville « les Beaumonts » (Eure-et-Loir) situé à proximité de Chartes-*Autricum*. Ce dernier est occupé de manière discontinue depuis La Tène ancienne et connaît un développement important à La Tène finale, par l'installation d'un établissement à vocation agropastorale constitué de bâtiments en bois enclos dans un système complexe de fossés. La structuration spatiale de l'espace interne délimite plusieurs zones d'activité préfigurant l'organisation d'un modeste établissement du Haut-Empire, dont seule une cave en pierres enclose dans une cour témoigne de la présence d'un bâtiment principal

associé à quelques fosses, des fossés et les fondations d'un bâtiment rectangulaire. Cette petite exploitation est abandonnée au milieu du II^e s. ap. J.-C. La seconde étude du recueil, signée par Séverine Gauduchon, porte sur la fouille préventive et partielle d'un établissement du Haut-Empire à Auneau « l'Hermitage » (Eure-et-Loir). La fouille a révélé la présence de vestiges très perturbés appartenant à deux phases d'occupation ; l'implantation primitive, un petit bâtiment rectangulaire et un réseau de fossés et murets, est datée du I^{er} s. ap. J.-C. Des aménagements de grande ampleur surviennent vers la fin du I^{er} s. ou au II^e s. : quatre bâtiments sont construits autour et à l'intérieur d'une grande cour enclose par un muret. L'espace périphérique a livré les traces de plusieurs autres bâtiments mal conservés et d'une mare. L'auteur propose d'attribuer les bâtiments à la *pars rustica* d'une villa dont les bâtiments résidentiels seraient situés en dehors de l'emprise de la fouille. Les données archéologiques sont complétées par une analyse pollinique révélant des défrichements associés à l'implantation de l'exploitation, suivis par un paysage dominé par les prairies et puis par la culture de céréales. L'établissement de « Rougemont » à Prasville (Eure-et-Loir) est l'objet d'une étude dirigée par Marjolaine De Muylder. La fouille a révélé une occupation de courte durée (10/20 - 60/70 ap. J.-C.), matérialisée par la présence d'un seul bâtiment rectangulaire en pierres associé à deux enclos fossoyés. Il s'agit probablement des vestiges d'une petite exploitation agricole, dont certaines des activités pourraient par ailleurs être en rapport avec la présence de la voie Chartres-Orléans à proximité. Le dernier chapitre du volume regroupe les études des sites de « la Roche Deniau » à Parçay-Meslay et « la Cave Blanchette » à Monnaie (Indre-et-Loire), par Nicolas Fouillet et Dorothee Lusson. Deux vastes zones d'occupation, situées à proximité immédiate l'une de l'autre, ont livré des vestiges appartenant à deux établissements laténiens à vocation agro-pastorale distincts, installés dès la fin du II^e s. av. J.-C. Si le site de « la cave Blanchette » est abandonné dès la moitié du I^{er} s. av. J.-C., celui de « la Roche Deniau » connaît des développements jusqu'au début du V^e s. Des bâtiments sur poteaux associés à un système fossoyé de tradition gauloise sont remplacés, vers la fin du I^{er} s. ap. J.-C., par de modestes constructions maçonnées. Ces dernières sont situées dans un espace qui sera, lors de l'extension maximale de l'occupation (60/70 - 225 ap. J.-C.), enclos par un mur, et probablement voué à un usage résidentiel. Les quelques vestiges du IV^e et du début du V^e s. ap. J.-C., liés au stockage, illustrent la longévité de l'exploitation. Ce premier recueil de publications monographiques pour la région du centre de la Gaule constitue un apport intéressant à la recherche, d'autant plus que les contributions présentent de manière très complète l'ensemble des données de fouille ainsi que les études de mobilier et les analyses paléo-environnementales disponibles. Le caractère rural des cinq établissements et les différents aspects de l'économie agro-pastorale abordés livrent un fil conducteur justifiant tout à fait le regroupement de ces textes au sein d'un même ouvrage.

Fanny MARTIN

Alain PROVOST, Bernard LEPRÊTRE & Éric PHILIPPE. *L'aqueduc de Vorgium / Carhaix (Finistère). Contribution à l'étude des aqueducs romains*. Paris, CNRS éditions, 2013. 1 vol. 352 p., 386 fig. n/b. et coul., 78 tabl. (GALLIA SUPPLÉMENT, 61). Prix : 55 €. ISBN 978-2-271-07434-8.

Haruo KONISHI, *Forms of Greek Plays. From Aeschylus to Aristophanes*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2013. 1 vol. 222 p. (CLASSICAL AND BYZANTINE MONOGRAPHS, 78). Prix non communiqué (broché). ISBN 9789025612825.

Auf gerade einmal fünf Seiten (171-175) unternimmt Konishi nicht weniger als eine Revolution in der Literaturgeschichte – jedenfalls wenn man seiner Argumentation folgt und sein Belegmaterial auf den vorhergehenden 170 Seiten akzeptiert. Konishi behauptet, das griechische Drama sei nicht in Athen entstanden, sondern vielmehr ein Auswuchs aus den rhapsodischen Rezitationen der epischen Dichtung: Aus der nachahmenden Darbietung der epischen Reden und den lebhaften Reaktionen des Publikums seien Charaktere und Chor entstanden; die bekannte Entstehungsgeschichte mit Thespis sei dagegen eine aitiologische Fiktion von Seiten der Athener, entwickelt aus politischen Gründen. Der Name Tragödie bezeichne den Ursprung der Gattung, den Gesang über das verfluchte Schicksal Troias (Τρωία [sic] ἄγος ἀείδω), her. Hergeleitet wird dieser Gedankengang aus einer Beobachtung, die Konishi im ausführlichen ersten Teil der Arbeit belegen zu können glaubt: Sämtliche erhaltenen attischen Tragödien sowie die Komödien des Aristophanes folgen demnach seinen „M principles“. Der Name rührt daher, dass jedes Stück wie der Buchstabe ein „double peak“ habe, das heißt zwei in etwa gleichlange Textblöcke. Weiterer Text kann den beiden Stücken vorausgehen oder auch eingeschaltet sein (nicht aber folgen). Der Aufbau der beiden Blöcke ist ebenfalls wieder symmetrisch, wobei die Entsprechungen bis auf die Ebene von Einheiten von vier bis zehn Zeilen reichen. Konishi hat dieselben Prinzipien in einer früheren Arbeit bereits bei Homer am Werk gesehen, weshalb er eine direkte Verbindungslinie vom Epos zum Drama zieht. Er führt die Prinzipien auf die Verehrung von Formationen mit zwei Gipfeln im Neolithikum zurück. Auch die griechischen Theater seien häufig an Stätten zu finden, die eine Sicht auf solche Doppelgipfel böten oder eine gewisse Nähe zu ihnen aufwiesen, namentlich Thorikos und der Doppelspitze der athenischen Akropolis (eine gut verborgene Doppelspitze, für die Konishi auf einen früheren Beitrag von 2004 verweist, der allerdings weder im Literaturverzeichnis noch in Bibliographien zu finden ist). Numerologie dieser Art wird nicht selten praktiziert, und auch für das attische Drama gibt es bereits Vorschläge zu Prinzipien arithmetisch dominierter Komposition. Glauben finden diese „Entdeckungen“ selten, und auch Konishi macht es dem Leser nicht leicht, Vertrauen in seine auf den ersten Blick beeindruckende Zahlenjonglage zu fassen. Die folgende Liste umfasst einige Schwachpunkte seiner Analyse, die er nicht thematisiert. Anspruch auf Vollständigkeit erhebt sie nicht: – Als textliche Grundlage zieht Konishi die Oxford Classical Texts heran, und zwar diejenigen von Page (Aischylos), Pearson (Sophokles), Murray (Euripides) und Hall-Geldart (Aristophanes). Keiner dieser Texte entspricht dem Stand der Forschung, was bei einzelnen Lesarten für Konishis Untersuchung keine große Bedeutung haben mag, bei Textausfällen und Interpolationen aber die Grundlage der gesamten Untersuchung verzerrt; – Eben diese Phänomene der Textentstellung und Veränderung der Zeilenzahlen werden aber kaum berücksichtigt: Lacunae scheinen nicht eingerechnet, interpolierte Verse dagegen zählen. Die Diskussionen über die Echtheit des Endes der *Sieben gegen Theben* und des *Oedipus Rex* werden immerhin erwähnt. Da sich ihre Struktur aber ins Schema pressen lässt, werden Bedenken ausgeräumt (bei Sophokles)

oder so erklärt, dass die ausgefallene Version mehr oder weniger dieselbe Struktur aufgewiesen haben muss (bei Aischylos). Bei Euripides' *Phoenissen* werden mögliche Interpolationen nicht thematisiert; – Ein gedruckter Vers ist ein gedruckter Vers, ein katalektischer Tetrameter zählt gleichviel wie ein Reizianum, obwohl er länger ist als manche lyrische Periode, die wohl eine bessere Vergleichsgröße wäre; – Die Einteilung in Struktureinheiten ist, vorsichtig formuliert, subjektiv und in vielen Fällen wohl dem Wunsch geschuldet, Symmetrien zu finden: jedenfalls wird sie nicht durch eine Analyse bzw. Interpretation nachvollziehbar gemacht. Die einzelnen Teile werden in der Regel durch ein Stichwort zusammengefasst und formale Kriterien (Strophenende, Sprecherwechsel) beachtet, doch warum bestimmte Bruchlinien Ober- oder Untereinheiten trennen, bleibt offen: So bilden im *Aias* beispielsweise die ersten 14 Verse (die Anrede Athenas an Odysseus) den von der Doppelspitze unabhängigen Eingangsteil, die Antwort des Odysseus und der Rest des Prologs gehören aber zum ersten großen Textblock; die epirrhematische Konstruktion 201-262 wird in der Mitte zerteilt und zwei verschiedenen Untereinheiten der ersten "Spitze" (14-232 bzw. 233-718) zugeschlagen; – Die Zahlenverhältnisse sind nicht immer leicht mit der Vorstellung von Berggipfeln und einem Zwischental vereinbar: In den *Sieben gegen Theben* ist das Zwischenstück mit 680 Versen mehr als sechsmal so lange wie die symmetrischen "Gipfel" (106 bzw. 112 Verse), im euripideischen *Herakles* ist dagegen das "Tal" ein vergleichsweise kümmerlicher Sattel (700 – 33 – 695 Verse). Die Bibliographie umfasst 26 Titel, darunter die genannten Textausgaben sowie vier frühere Werke Konishis.

Gunther MARTIN

Giovanni PARMEGGIANI (Ed.), *Between Thucydides and Polybius. The Golden Age of Greek Historiography*. Cambridge, Mass. & Londres, Harvard University Press, 2014. 1 vol. 336 p. (HELLENIC STUDIES, 64). Prix : 22,5 €. ISBN 978-0-674-42834-8.

Le présent volume contient les actes de deux journées d'études qui se sont déroulées en 2007 aux Universités de Harvard et de Bologne, sous la direction de N. Luraghi et R. Vattuone. À travers treize contributions, l'ouvrage propose une étude approfondie des historiens grecs du IV^e siècle av. J.-C. à la lumière des recherches actuelles. Il tente non seulement d'analyser le succès rencontré par de tels auteurs à leur époque, mais encore de définir la notion même d'historiographie durant cette période troublée. Après une brève introduction de G. Parmeggiani, R. Vattuone présente une étude très complète de l'œuvre de Théopompe de Chios et de sa place dans l'historiographie du IV^e siècle av. J.-C., en se fondant surtout sur les témoignages antiques, notamment ceux de Denys d'Halicarnasse. J. Marincola s'intéresse à l'apport d'Isocrate à l'historiographie et à son rôle en tant que précepteur de nombreux historiens. À partir d'extraits de l'auteur, il montre la place de l'histoire dans son œuvre et l'influence exercée par son époque sur son style, tout en le rapprochant des historiens de son temps. R. Nicolai propose une nouvelle lecture des œuvres de Xénophon à la lumière de celles de ses contemporains, principalement Isocrate et les sophistes, s'écarter ainsi de l'image conventionnelle de Xénophon, simple continuateur de Thucydide. C. Bearzot s'intéresse aux documents utilisés par Xénophon pour la rédaction des *Helléniques*. À partir de nombreux extraits de l'œuvre, elle

siècles qui séparent l'Âge du Bronze de Virgile. L'intérêt de ce livre est d'aborder le poète épique d'une manière assez originale : Homère et son œuvre sont ici étudiés non pas comme des faits historiques mais comme des concepts dont la symbolique à la fois panhellénique et adaptable fut suffisamment forte pour susciter l'intérêt de nombreuses entités politiques. L'ouvrage comporte une liste des illustrations et un index.

Nathalie DENIS

Claudia MICHEL, *Homer und die Tragödie. Zu den Bezügen zwischen Odyssee und den Orestie-Dramen (Aischylos: Orestie; Sophokles: Elektra; Euripides: Elektra)*. Tübingen, Narr Verlag, 2014. 1 vol. 263 p. (DRAMA. STUDIEN ZUM ANTIKEN DRAMA UND SEINER REZEPTION, 15). Prix : 58 €. ISBN 978-3-8233-6899-1.

Wenn Quintilian seinen literarhistorischen Abriss mit Homer beginnen lässt wie Arat seine *Phainomena* mit Zeus, so weist dies darauf hin, dass es mehr als nur ein Klischee ist, dass die homerischen Epen Anfang und Referenzpunkt für die gesamte griechische Literatur darstellen. C. Michel geht in dieser Studie der Frage nach, wie sich dieser Einfluss, speziell derjenige der *Odyssee*, in Aischylos' *Orestie* und den Elektra-Dramen der anderen beiden attischen Tragiker gestaltet. Sie folgt einem Ansatz ihres Doktorvaters Bernhard Zimmermann, der in einem Aufsatz die Bezüge zwischen Aischylos' *Sieben gegen Theben* und Homer breit untersucht hat. Michel findet zwischen den Werken nicht nur wörtliche Anklänge und Parallelen stofflicher Art, sondern auch solche der Struktur bzw. Situation, der Motivik und der Metaphorik. Sie beabsichtigt so zu zeigen, dass die Homerbezüge von den Autoren bewusst eingesetzt werden und der Zuschauer die Handlung vor dem Hintergrund der *Odyssee* interpretiert. Obwohl der Atridenmythos in der *Odyssee* mehrfach erwähnt und dessen Charaktere als Folie für Odysseus, Penelope und Telemach dienen, ist die stoffliche Übereinstimmung dabei auffälligerweise nicht groß, sondern die Dramen erzählen denselben Mythos insbesondere mit Blick auf die Rolle Klytaimnestras in der *Odyssee* stark abweichend. Michel sieht darin jedoch kein Hindernis dafür, dass der Hauptmythos der *Odyssee* und derjenige der Tragödien sich wie bereits im Epos gegenseitig erhellen. Nach einem Forschungsüberblick und zwei Kapiteln, in denen die Vertrautheit des Publikums und der Tragiker mit dem Epos nachgewiesen wird, erfolgt ein Durchgang durch die fünf Stücke. In einer mit vielen Originalzitaten unterlegten Paraphrase zeigt Michel jeweils Ähnlichkeiten mit dem homerischen Text auf. Den Großteil der Bezüge findet sie in allen Stücken mit der zweiten Hälfte der *Odyssee*; dies wird bereits dadurch nahegelegt, dass die Tragödien der Grundstruktur Heimkehr – Wiedererkennung – Intrige der Ithakahandlung folgen. Darüber hinaus entdeckt sie weitere, detailliertere Bezüge. Im Fall von Aischylos wird dies weniger als Teil eines intertextuellen Spiels mit dem Publikum gesehen, sondern als experimentelle Erweiterung des tragischen Formenrepertoires mittels der Dramatisierung epischer Erzählelemente, beispielsweise im Fall von Lauserszenen oder Trugreden. Doch kann der Vergleich des Personals auch der Charakterisierung durch Kontrast dienen: Klytaimnestra wirkt noch abschreckender, wenn man sie mit Penelope vergleicht, während Orest sich mit Odysseus durchaus messen kann. Dabei vergisst Michel nicht zu berücksichtigen, dass dem zeitgenössischen Publikum mit

Stesichoros' *Orestie* ein weiterer Vergleichstext zur Verfügung stand – doch naturgemäß ist ein systematischer Vergleich mit diesem nicht möglich, und so wird, wo die Testimonien für Stesichoros schweigen, die *Odyssee* als die direkte Quelle bzw. als direkter Bezugspunkt betrachtet. Bei Sophokles und Euripides tritt zwischen das Stück und den epischen Intertext als weiterer Filter Aischylos' Trilogie. Michel argumentiert, dass das Publikum daher nicht nur das Stück, das sie sahen, mit dem homerischen Text verglichen hätten, sondern zudem rezipiert hätten, wie die späteren Autoren auf Aischylos' Modifikationen der epischen Vorlage reagiert hätten: Vom Zuschauer wird also verlangt, dass er sich nicht nur die beiden „Quellentexte“ vergegenwärtigt, sondern diese auch untereinander vergleicht, während er das neue Stück vor diesem Hintergrund zu deuten sucht. Eine weitere Deutungsebene lässt Michel wohlweislich aus: Aufgrund der Unsicherheiten in der relativen Datierung von Sophokles' und Euripides' *Elektra* unternimmt sie nicht den Versuch, die Bezugnahme auf das ältere der beiden Stücke durch das jüngere zu ergründen. Zu erwarten wäre vermutlich, dass diese Bezüge die Rezeption stärker prägen als diejenigen, die heute noch überprüft werden können. Bei Sophokles' *Elektra* fällt die aktive Rolle der Protagonistin ins Auge, wodurch sie sich von ihren Vorläuferinnen unterscheidet. Indem sie Handlungen, z.B. die Traumdeutung, von Orest bzw. Odysseus übernehme, konstruiere sie sich selbst als die epische Rächerin. Eine solche Selbsteinordnung der Akteure in die Tradition wird als Beitrag zur Charakterisierung verstanden, wie die Assoziation des alten Pädagogen mit Eumaios. Bei Euripides ist die intertextuelle Dimension sehr viel stärker markiert, allein schon durch die bekannte Auseinandersetzung mit den Wiedererkennungszeichen der *Choephoren* und der Ekphrasis von Achilles' Schild. Das Spiel mit der Tradition wird deutlicher als in den anderen Texten; die von Aischylos ins Drama transponierten Elemente des Epos werden, so Michel, durch Verknüpfung mit anderen epischen Bezügen, vor allem dem Einsatz epischer Klischees und Begriffe, wieder ihrem ursprünglichen Kontext angenähert. Auf diese Weise werde auch Aischylos' Rezeptionstechnik der *Odyssee* verdeutlicht und thematisiert. Vor allem im Prolog werde auf die ländliche Szenerie Ithakas angespielt und somit bereits der Allusionsrahmen abgesteckt, in dem Charaktere und Aktionen betrachtet werden. Auch in diesem Stück übernehme Elektra die Rolle als treibende Kraft im Racheplot. Sowohl für Sophokles als auch für Euripides wird konstatiert, dass keine eindeutige Zuweisung von Modellen in der *Odyssee* möglich sei, sondern in den tragischen Charakteren verschiedene epische mit ihren individuellen Zügen und Handlungen präsent seien. So würden die Figuren und Handlungen moralisch problematisiert. Dadurch wird der Bezug allerdings weniger deutlich und eindeutig; die Bezugnahme auf das Epos wird von Michel deshalb jedoch nicht infrage gestellt, sondern stattdessen zur Prämisse der Interpretation. Da sich Identifikation und deutung des Bezugs gegenseitig stützen, kann Michels Methode vor allem dazu dienen anderweitig, entwickelte Interpretationen zu stützen. Michels Studie leistet einen wichtigen Beitrag zur weiteren Erforschung der Literaturrezeption und ihres interpretatorischen Potentials innerhalb des Dramas. Sie sticht unter der stark wachsenden Zahl einschlägiger Arbeiten durch den detaillierten und umfangreichen Nachweis von Parallelen mit dem Epos heraus, vor allem durch die systematische Untersuchung eines dafür besonders geeigneten Corpus sowie durch die breite Auffassung von relevanten Formen der Bezugnahme. Die Arbeit

stellt eine Fülle an Material zur Verfügung und ebnet somit den Weg für eine grundsätzliche Auseinandersetzung mit Bezügen innerhalb der griechischen Dichtung. Michel nimmt für die rezeptionsästhetisch gefärbte Intertextualität ein komplexes Gefüge aus Bezugsebenen an, aus denen sich der Erwartungshorizont des von ihr implizierten attischen Publikums (sie geht zurecht primär von einem Aufführungskontext aus) zusammensetzt. Die Assoziationen zu verschiedenen Texten und Ausschnitten und die Abwägung der Versionen traut und mutet dem Rezipienten viel Eigenleistung zu. Dabei stellt sich bei jedem identifizierten Bezug die Frage, ob dieser so signifikant und stark ist, dass er sich einem durchschnittlichen Zuschauer erschließt. Sie selbst deutet diese Unsicherheit mit zurückhaltenden Formulierungen an, wenn sie an vielen Stellen bemerkt, dass gewisse Bezüge gesehen werden „könnten“ oder an Szenen der *Odyssee* erinnerten. Ungeachtet der konkreten Rezeption jedoch und der Frage, inwieweit bewusste Nachahmung des Epos vorliegt, erlaubt die Arbeit in ihrer komparativen Analyse der Figuren, Situationen und Handlungen, die Eigenheiten der einzelnen Textes schärfer zu sehen und zu fassen.

Gunther MARTIN

Richard STONEMAN, *Pindar*. I.B. Tauris, Londres – New York, 2014. 1 vol. 192 p., 2 cartes, 10 fig. n/b. (UNDERSTANDING CLASSICS). Prix : 39,50 £ / 65 \$ (relié), 12,99 £ / 20 \$ (broché). ISBN 978-1-78076-185-5.

Pindar di Richard Stoneman, pubblicato nel 2014 dalla I.B. Tauris all'interno della collana « Understanding Classics », ha lo scopo di fornire al lettore un'idea completa dell'autore preso in esame e del suo tempo, mettendo in risalto quale sia stata la sua importanza e influenza sugli autori coevi e posteriori. Così come in altre pubblicazioni della stessa collana, di cui l'autore è editore, i destinatari non sono necessariamente specialisti ma piuttosto studenti o semplicemente lettori interessati alla materia. I testi, riportati sempre in traduzione, da un lato fanno da supporto alle interpretazioni dell'autore, dall'altro sono sempre accompagnati da spiegazioni di carattere storico-letterarie volte a fornire un quadro completo del contesto culturale, sociale e politico dell'epoca. Stoneman, attualmente professore onorario all'Università di Exeter, già del 1997 aveva pubblicato un lavoro su Pindaro, *Pindar: Odes and Fragments*, Trad. G. S. Conway e R. Stoneman, Londra, 1997. Tra i suoi lavori maggiori sono da menzionare: *Greek Mythology: An Encyclopaedia of Myth and Legend* (Harper Collins, 1991), *Land of Lost Gods: The Search for Classical Greece* (I.B. Tauris, 2010), *The Book of Alexander the Great: A Life of the Conqueror* (I.B. Tauris, 2011), *Legends of Alexander the Great* (I.B. Tauris, 2012). Il lavoro, che si apre con un indice analitico, una lista delle illustrazioni (p. xi) e una prefazione (p. xv-xvi), è suddiviso in sette capitoli e corredato al termine di un glossario essenziale, in cui sono definiti brevemente termini e concetti chiave, ricorrenti nel corso dell'analisi, come *kleos*, *partheneia*, *xenia*, di una lista di abbreviazioni dei riferimenti bibliografici ricorrenti e delle opere di Pindaro, di una linea cronologica delle tappe principali della vita del poeta e delle sue opere, di una lista delle opere di Bacchilide datate, autore spesso citato come termine di confronto, di uno schema sinottico delle festività, dei giochi e dei luoghi che scandirono tutta l'opera pindarica,

dans sa construction sociale. En conclusion, cet ouvrage propose des articles de grande qualité, au contenu très fouillé, et réussit le pari de suivre avec cohérence sa ligne directrice malgré la diversité des questions et des auteurs abordés.

Julie DAINVILLE

Sylvie PERCEAU et Olivier SZERWINIACK (Ed.), *'Polutropia' : d'Homère à nos jours*. Paris, Classiques Garnier, 2014. 1 vol. 588 p. (RENCONTRES, 72). Prix : 59 €. ISBN 978-2-8124-1801-3.

Au moment de consulter cet ouvrage, deux surprises attendent le lecteur habitué à consulter des livres d'hommages. D'abord, et le fait est plutôt rare, contrairement à ce que son titre n'indique pas, il s'agit bien d'un volume de mélanges qui rassemble trente contributions offertes à Danièle Aubriot-Sevin, professeur émérite de littérature grecque à l'Université de Picardie – Jules-Verne par ses collègues et collaborateurs. Ensuite, et ce n'est pas le moins étonnant, ses sphères d'intérêt s'étendent de l'épopée homérique aux littératures françaises des XIX^e et XX^e siècles, avec comme figures de proue Jules Verne et Albert Camus, en passant par la Rome ancienne, la religion et la philosophie antiques, la littérature latine du Moyen Âge et les écrits bibliques, sans négliger la musique classique au gré d'un intéressant détour par le *Parsifal* de Richard Wagner. On le voit donc, il s'agit d'un éventail très bigarré qui témoigne des nombreux centres d'intérêt de la collègue ainsi honorée. Cet éclectisme justifie dès lors pleinement le titre choisi par les éditeurs : sa pertinence éclate à la consultation de la table des matières. Après une introduction où Paul Demont retrace le parcours académique de Danièle Aubriot-Sevin et une introduction où Sylvie Perceau et Olivier Szerwiniack résument brièvement le contenu des articles qu'ils ont collectés, ceux-ci se distribuent en deux parties : la première intitulée « Prière et religion » et la seconde « Mythes et littérature. Les Grecs et leur héritage », l'élasticité de ce dernier titre permettant aisément, et avec beaucoup d'intelligence, les avancées dans les domaines signalés ci-dessus. Dans cette manne de contributions de haut niveau, nous épingleons plus particulièrement les travaux suivants : P. Wathelet, « Hermès chez Homère ou le dieu officieux » (p. 39-64) ; Cl. Calame, « Les "noms" des dieux grecs. Les pouvoirs de la dénomination et de la profération hymnique dans la reconfiguration d'un panthéon » (p. 79-95) ; S. Perceau et A.G. Wersinger « Retour sur le prétendu "sacrifice" grec. Un point aveugle de l'anthropologie » (p. 123-149) ; D. Babut, « Les dieux d'Épicure » (p. 151-180) ; Ch. Guittard, « La grande prière "catonienne" à Mars (Caton, *Agr.* 141). Y a-t-il un verbe *piaculare* en latin ? » (p. 181-196) ; J. Champeaux, « "Vica Pota" ou les avatars d'une déesse » (p. 197-209) ; P. Schmitt-Pantel, « Nourriture et identité chez les Grecs. Les comportements hors norme de Tantale, Phinée et Erysichton » (p. 357-391) et A. Motte, « L'"Alcibiade" et le "Phèdre". Deux initiations à la philosophie opérées par un divin amour » (p. 393-440). Une bibliographie de la destinataire, un index des auteurs anciens et modernes cités et un autre regroupant les œuvres anonymes évoquées dans ses pages achèvent utilement ce volume qui souligne toute l'envergure et la richesse de la culture grecque, comme de sa survie, dans l'*innumerabilis annorum series et fuga temporum*.

Alain MEURANT

spectrale à laquelle il peut se prêter, sa valeur métonymique, sa généalogie, l'importance du regard extérieur sur sa naissance, son influence sur le public auquel il s'adresse et sa résilience. Ce faisant, Jean-Pierre Guilhembet ne parvient cependant pas à dissiper totalement l'impression que les contributions du second volume sont rassemblées dans une structure moins cohérente que la répartition effectuée précédemment entre la genèse du stéréotype, les relations sociales dans la cité et l'« autre » de la cité. Mais il a raison d'affirmer que les deux « Ménard-Courrier », s'ils ne sont pas encore pour la Rome antique et ses héritiers un nouveau *Dictionnaire des idées reçues* (Flaubert), en constituent néanmoins un riche avant-propos. Les réflexions sur le fonctionnement des stéréotypes, l'analyse menée par chacun des auteurs et l'excellente bibliographie fournie à la fin de chaque article en font un outil incontournable pour l'étude de l'imaginaire et montrent que les stéréotypes doivent être pris en compte dans l'histoire des sociétés à travers les identités qu'elles se construisent et qui les soudent.

Monique MUND-DOPCHIE

Emmanuel DUPRAZ & Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations, identifications*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014. 1 vol. 172 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 6. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 978-2-87775-597-9.

Emmanuel DUPRAZ, Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE & D. MARTIN (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations et réconciliations*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015. 1 vol. 154 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 7. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 979-10-240-0337-5.

Ces deux livres sont le fruit des réflexions menées au sein du groupe de recherche ERAC sur un motif commun à toutes les cultures, la guerre civile. Celle-ci constitue un thème de recherche déjà amplement parcouru, en particulier dans le domaine de l'Antiquité. Mais les ouvrages ont l'originalité de ne pas se contenter de définir le phénomène et de le reconstituer au cas par cas. Ils se proposent surtout de faire ressortir combien il est difficile de repérer cette forme paradoxale de conflit — une guerre au sein d'un même peuple — souvent occultée ou déformée par les sources et d'analyser sa diversité d'une culture à l'autre (vol. 1) ; dans un second temps (vol. 2), ils s'attachent aux idéalizations et aux redéfinitions identitaires auxquelles elle donne généralement lieu. Les éditeurs ont en outre recherché l'interdisciplinarité la plus large possible, avec des contributions rédigées par des psychiatres, des philosophes, des historiens et des littéraires, qui traitent de l'histoire de peuples très divers (occidentaux, mais aussi africains, sud-américains et orientaux) de l'Antiquité à nos jours. Le premier livre est divisé en trois parties dont la première (« Représentations : de l'événement à la mémoire », p. 15-69) est jusqu'à un certain point dédiée à l'Antiquité. E. Martin (« *Victum Ciceronem ducem habuistis* (Philippiques, XIII, 30). L'éloquence cicéronienne comme arme de guerre dans les *Philippiques* », p. 15-33) étudie, à travers les derniers discours de Cicéron, l'éclosion de ce qu'elle appelle une « éloquence de guerre », délimitant un bon et un mauvais côté chez les belligérants. D. Briquel (« Comment on bâtit le récit d'une révolution : le renversement de Tarquin

le Superbe à Rome en 509 av. J. C. et ses arrière-plans mythiques », p. 35-50) montre magistralement, à l'aide des grilles de lecture introduites par la mythologie comparative de G. Dumézil et S. O'Brien, comment les Romains transformèrent les événements qui entourèrent le passage de la royauté à la République en 509 en combat eschatologique permettant de dissimuler ce qui s'était réellement passé, c'est-à-dire la défaite contre le roi Porsenna. L'article suivant, rédigé par C. Gheeraert-Graffeuille (« Entre polémique et histoire : comment écrire les guerres civiles anglaises (1640-1660) ? », p. 51-69) se tourne vers l'Angleterre du XVII^e siècle : il souligne, par un examen des sources, que les historiens contemporains des guerres civiles anglaises ou ayant vécu peu après les événements, pris entre leurs convictions et leur désir de respecter les faits ont (notamment Thomas May) renouvelé l'historiographie en en faisant un objet complexe, doté de plusieurs perspectives au milieu desquelles il revient au lecteur de découvrir la vérité. La deuxième partie, intitulée « Identifications : entre acceptation et déni de la guerre civile » (p. 71-169), est la plus substantielle et s'intéresse aux connotations qui ont pu être attachées au phénomène de la guerre civile aux époques modernes et contemporaines par les acteurs des faits. D. Mortier (« Deux représentations théâtrales d'une même guerre civile : la Commune de Paris », p. 73-82) examine deux pièces de théâtre (*Les Jours de la Commune* de Brecht et *Le printemps 71* d'Adamov) traitant d'un point de vue différent un même événement, perçu à la fois comme révolution et guerre civile. S. Vergnes (« D'une guerre civile à l'autre : interactions entre guerre civile et guerre étrangère pendant la Fronde (1648-1653) », p. 83-98) s'intéressant pour sa part aux liens existant entre la guerre civile et la guerre contre l'Espagne pendant la Fronde, souligne que la guerre civile est souvent révélatrice de la complexité des différentes identités familiales et sociales des protagonistes. J.-P. Cléro (« Philosophie et histoire de la guerre civile chez Hume », p. 99-115) analyse comment Hume a appliqué à l'histoire des guerres civiles anglaises les conclusions auxquelles il était parvenu dans sa réflexion théorique. C. Lounissi (« *This unnatural controversy in which Britons fight against Britons ? La révolution américaine, la question de la guerre civile et la naissance de l'américanité (1774-183)* », p. 117-137) montre qu'au début de la guerre d'indépendance de l'Amérique, l'existence d'une identité américaine distincte de l'identité anglaise n'allait pas de soi et suit, à travers les événements et les sources, la lente apparition de la première. La troisième partie est consacrée aux représentations de la guerre civile (« Pour ouvrir une problématique : élaborations esthétiques », p. 141-168). Elle ne contient qu'une étude, celle que S. Bataille dédie à l'adaptation cinématographique, réalisée par J. L. Mankiewicz, du *Julius Caesar* de Shakespeare (« *Domestic fury and fierce civil strife/Shall cumber all the parts of Italy*. La guerre civile à l'écran dans *Julius Caesar* de Joseph L. Mankiewicz », p. 141-169). Cette recherche s'intéresse à une guerre civile désormais stylisée, devenue avant tout objet artistique, mais sans perdre de vue les interrogations sur la légitimité du conflit qu'elle portait en elle, et devenue partie intégrante du tragique. – Le deuxième volume poursuit la réflexion en aval du conflit en s'intéressant aux répercussions de la guerre civile sur les générations suivantes. La première partie, intitulée « Propositions typologiques » et réduite à un seul article (« Émergence de la guerre et construction de la paix : le rôle des deuils collectifs », p. 15-29) proposé le psychiatre J.-C. Métraux, donne un cadre théorique et psychologique à l'ensemble du livre : par

une analyse de différents épisodes douloureux de l'histoire mondiale, de l'Athènes du v^e siècle jusqu'à l'Amérique du Sud contemporaine, il retrace les différentes phases de deuils collectifs consécutifs à une guerre civile par lesquels peut passer une société et les différentes options de réconciliation qui lui sont proposées. La deuxième partie, la plus fournie (p. 31-109), s'intéresse aux stratégies de réconciliation possibles ou effectivement mises en œuvre dans des conflits appartenant au passé et au présent. Le premier des six articles qu'il regroupe s'occupe d'un fait brûlant d'actualité contemporaine, le conflit syrien (« La guerre civile en Syrie. Réflexions sur les dimensions de la crise », p. 33-46) : S. Valter dresse un tableau alarmant des possibilités de réconciliation dans un conflit que l'on peut, en dépit de son extrême complexité, assimiler à une guerre civile, pour lui consécutive à l'inaboutissement des représentations communes proposées aux Syriens lors de l'indépendance. F. Majdoub (« La commission Vérité et Réconciliation : ou comment éviter la guerre civile et maintenir la paix sociale après l'*apartheid* en Afrique du Sud », p. 47-56) analyse un autre problème d'histoire contemporaine, les répercussions de l'*apartheid* : elle montre comment la commission « Vérité et Réconciliation », en donnant la parole à toutes les parties, est susceptible d'avoir provoqué l'apparition de nouvelles identités et identifications susceptibles de favoriser la réconciliation. Les deux articles suivants s'intéressent au passé récent de l'Espagne : S. Buj (« Comment échapper à l'histoire : la guerre civile espagnole », p. 57-68) analyse les mécanismes de deuils qui ont suivi et suivent sans doute encore la guerre civile de 1936-1939 en montrant d'une part comment on a eu tendance à la détacher de l'histoire espagnole pour la replacer dans le contexte de la future Deuxième Guerre mondiale et, d'autre part, en activant des identifications et représentations conflictuelles encore valables aujourd'hui. A. Vauchelle (« Les *Reflexiones políticas sobre el estado actual de España*, 1835, ou le carlisme, bouclier du « vrai » peuple espagnol contre le parti de l'étranger », p. 69-76) se concentre sur une lutte ayant déchiré l'Espagne un siècle plus tôt, la guerre des carlistes et des libéraux et montre que la survie et la récupération, de génération en génération, des idéalisations carlistes ont joué leur rôle dans la guerre civile de 1936-1939, sans pour autant que cette dernière puisse être simplement considérée comme une poursuite de la précédente. On recule encore dans le temps avec l'étude de S. Jettot consacrée aux répercussions de la Glorieuse Révolution de 1688 et l'expulsion de Jacques II (« Les vaincus des guerres civiles : exil et réinvention de soi dans la *gentry* jacobite irlandaise (xvii^e-xviii^e siècle », p. 77-94) : l'historien souligne que la fabrication de généalogies de plus en plus complexes par les familles des exilés a permis aux descendants de faire le deuil de cet épisode douloureux et a favorisé leur insertion à l'intérieur de la société d'accueil. L'article suivant, rédigé par Ph. Torrens (« Pourquoi risquer sa vie pour Octavien ou pour Antoine ? Les enjeux de la dernière guerre civile romaine avant l'établissement du Principat », p. 95-109), après avoir décrit ce que les deux chefs fauteurs de guerre civile, qui appartenaient paradoxalement au même parti, celui des Césariens, pouvaient offrir à leurs concitoyens, ainsi que les attentes de ceux-ci, met en relief l'apparente facilité avec laquelle les belligérants ont réussi à surmonter les séquelles du conflit, en se focalisant sur des identités familiales ou sociales restreintes qu'il leur fallait prioritairement préserver par un ralliement opportun au vainqueur. La troisième partie est enfin consacrée, sur le modèle de celle du premier volume, aux représentations

artistiques de la guerre civile : S. Lascaux (« La guerre et guère plus que la guerre. *Herrumbrosas lanzas* de Juan Benet », p. 113-126) étudie une œuvre mettant en scène la guerre civile et qui ne constitue pas un dépassement de celle-ci puisque l'écrivain y cherche avant tout à y introduire la violence d'un conflit considéré comme universel et clivant même pour les individus. T. Gheerart (« "L'aigle abattait l'aigle" : la guerre civile dans *Horace* et *Cinna* de Corneille », p. 127-147) souligne que Corneille met en scène des dépassements de la guerre civile par la raison ou une vertu, la clémence, capable de désamorcer le cycle interminable des idéalizations si nuisibles à la réconciliation. Un certain déséquilibre affecte les parties des deux ouvrages. La perspective choisie, transversale et diachronique, crée en outre inmanquablement des hiatus géographiques et chronologiques. Surtout, l'antiquisant regrette de ne pas trouver dans les livres plus de pages consacrées à l'histoire ancienne, même si les trois études qui le concernent abordent des événements célèbres sous un angle original et stimulant. Mais il ne pourra qu'être intéressé par les articles qui traitent des problèmes contemporains les plus dramatiques, ou encore par les études de fond abordant d'un point de vue théorique le problème de la guerre civile, qui revêtait une grande importance dans les mentalités antiques. À Rome, en particulier, après avoir été l'obsession des historiens, elle finit par devenir sous l'Empire un *topos* littéraire : à ce titre, la dernière partie de chaque volume, qui envisage la guerre civile comme objet de l'art, sont instructives et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Vanda ZAJKO & Ellen O'GORMAN (Ed.), *Classical Myth and Psychoanalysis: Ancient and Modern Stories of the Self*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2013. 1 vol. IX-374 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 79 £ (relié). ISBN 978-0-19-965667-7.

Il y a trois manières de considérer les relations compliquées que la psychanalyse entretient avec le mythe : les deux premières sont proches de la clinique ; elles amènent soit à suivre les traces de Freud et à chercher dans les mythes les traces de processus mentaux, soit à perfectionner une interprétation psychologisante de ces mêmes mythes qui s'approfondira des progrès effectués par la psychanalyse moderne ; la troisième manière est de nature culturelle et conduit à dresser l'histoire de cette relation. Un regard simplement prosopographique jeté à la *List of Contributors* (p. VII-IX) fait immédiatement comprendre que ce livre s'oriente vers la troisième manière. Un examen de la bibliographie (p. 331-355) offre une précision supplémentaire en faisant comprendre que l'approche du sujet sera presque exclusivement celle du classicisme freudien, souvent considéré dans sa révision lacanienne. À quelques exceptions près, presque rien de plus récent ou de différent ni en analyse ni en psychodynamique générale ni en psychiatrie n'a en effet été exploité. Du sous-titre *Ancient and Modern Stories of the Self*, il faut donc comprendre que l'adjectif *Modern* ne signifie pas du tout *Contemporaneous*. Tout cela annonce la mobilisation obligée des Barthes, Deleuze, Derrida, Kristeva, les héros de cette *French Theory* qui fascine encore tant les Américains. Dans ce genre de *Weltanschauung*, les féministes Butler, Horney ainsi que quelques anticolonialistes (p. 315-329) ont une place évidemment

spectrale à laquelle il peut se prêter, sa valeur métonymique, sa généalogie, l'importance du regard extérieur sur sa naissance, son influence sur le public auquel il s'adresse et sa résilience. Ce faisant, Jean-Pierre Guilhembet ne parvient cependant pas à dissiper totalement l'impression que les contributions du second volume sont rassemblées dans une structure moins cohérente que la répartition effectuée précédemment entre la genèse du stéréotype, les relations sociales dans la cité et l'« autre » de la cité. Mais il a raison d'affirmer que les deux « Ménard-Courrier », s'ils ne sont pas encore pour la Rome antique et ses héritiers un nouveau *Dictionnaire des idées reçues* (Flaubert), en constituent néanmoins un riche avant-propos. Les réflexions sur le fonctionnement des stéréotypes, l'analyse menée par chacun des auteurs et l'excellente bibliographie fournie à la fin de chaque article en font un outil incontournable pour l'étude de l'imaginaire et montrent que les stéréotypes doivent être pris en compte dans l'histoire des sociétés à travers les identités qu'elles se construisent et qui les soudent.

Monique MUND-DOPCHIE

Emmanuel DUPRAZ & Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations, identifications*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014. 1 vol. 172 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 6. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 978-2-87775-597-9.

Emmanuel DUPRAZ, Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE & D. MARTIN (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations et réconciliations*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015. 1 vol. 154 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 7. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 979-10-240-0337-5.

Ces deux livres sont le fruit des réflexions menées au sein du groupe de recherche ERAC sur un motif commun à toutes les cultures, la guerre civile. Celle-ci constitue un thème de recherche déjà amplement parcouru, en particulier dans le domaine de l'Antiquité. Mais les ouvrages ont l'originalité de ne pas se contenter de définir le phénomène et de le reconstituer au cas par cas. Ils se proposent surtout de faire ressortir combien il est difficile de repérer cette forme paradoxale de conflit — une guerre au sein d'un même peuple — souvent occultée ou déformée par les sources et d'analyser sa diversité d'une culture à l'autre (vol. 1) ; dans un second temps (vol. 2), ils s'attachent aux idéalizations et aux redéfinitions identitaires auxquelles elle donne généralement lieu. Les éditeurs ont en outre recherché l'interdisciplinarité la plus large possible, avec des contributions rédigées par des psychiatres, des philosophes, des historiens et des littéraires, qui traitent de l'histoire de peuples très divers (occidentaux, mais aussi africains, sud-américains et orientaux) de l'Antiquité à nos jours. Le premier livre est divisé en trois parties dont la première (« Représentations : de l'événement à la mémoire », p. 15-69) est jusqu'à un certain point dédiée à l'Antiquité. E. Martin (« *Victum Ciceronem ducem habuistis* (Philippiques, XIII, 30). L'éloquence cicéronienne comme arme de guerre dans les *Philippiques* », p. 15-33) étudie, à travers les derniers discours de Cicéron, l'éclosion de ce qu'elle appelle une « éloquence de guerre », délimitant un bon et un mauvais côté chez les belligérants. D. Briquel (« Comment on bâtit le récit d'une révolution : le renversement de Tarquin

le Superbe à Rome en 509 av. J. C. et ses arrière-plans mythiques », p. 35-50) montre magistralement, à l'aide des grilles de lecture introduites par la mythologie comparative de G. Dumézil et S. O'Brien, comment les Romains transformèrent les événements qui entourèrent le passage de la royauté à la République en 509 en combat eschatologique permettant de dissimuler ce qui s'était réellement passé, c'est-à-dire la défaite contre le roi Porsenna. L'article suivant, rédigé par C. Gheeraert-Graffeuille (« Entre polémique et histoire : comment écrire les guerres civiles anglaises (1640-1660) ? », p. 51-69) se tourne vers l'Angleterre du XVII^e siècle : il souligne, par un examen des sources, que les historiens contemporains des guerres civiles anglaises ou ayant vécu peu après les événements, pris entre leurs convictions et leur désir de respecter les faits ont (notamment Thomas May) renouvelé l'historiographie en en faisant un objet complexe, doté de plusieurs perspectives au milieu desquelles il revient au lecteur de découvrir la vérité. La deuxième partie, intitulée « Identifications : entre acceptation et déni de la guerre civile » (p. 71-169), est la plus substantielle et s'intéresse aux connotations qui ont pu être attachées au phénomène de la guerre civile aux époques modernes et contemporaines par les acteurs des faits. D. Mortier (« Deux représentations théâtrales d'une même guerre civile : la Commune de Paris », p. 73-82) examine deux pièces de théâtre (*Les Jours de la Commune* de Brecht et *Le printemps 71* d'Adamov) traitant d'un point de vue différent un même événement, perçu à la fois comme révolution et guerre civile. S. Vergnes (« D'une guerre civile à l'autre : interactions entre guerre civile et guerre étrangère pendant la Fronde (1648-1653) », p. 83-98) s'intéressant pour sa part aux liens existant entre la guerre civile et la guerre contre l'Espagne pendant la Fronde, souligne que la guerre civile est souvent révélatrice de la complexité des différentes identités familiales et sociales des protagonistes. J.-P. Cléro (« Philosophie et histoire de la guerre civile chez Hume », p. 99-115) analyse comment Hume a appliqué à l'histoire des guerres civiles anglaises les conclusions auxquelles il était parvenu dans sa réflexion théorique. C. Lounissi (« *This unnatural controversy in which Britons fight against Britons ? La révolution américaine, la question de la guerre civile et la naissance de l'américanité (1774-183)* », p. 117-137) montre qu'au début de la guerre d'indépendance de l'Amérique, l'existence d'une identité américaine distincte de l'identité anglaise n'allait pas de soi et suit, à travers les événements et les sources, la lente apparition de la première. La troisième partie est consacrée aux représentations de la guerre civile (« Pour ouvrir une problématique : élaborations esthétiques », p. 141-168). Elle ne contient qu'une étude, celle que S. Bataille dédie à l'adaptation cinématographique, réalisée par J. L. Mankiewicz, du *Julius Caesar* de Shakespeare (« *Domestic fury and fierce civil strife/Shall cumber all the parts of Italy*. La guerre civile à l'écran dans *Julius Caesar* de Joseph L. Mankiewicz », p. 141-169). Cette recherche s'intéresse à une guerre civile désormais stylisée, devenue avant tout objet artistique, mais sans perdre de vue les interrogations sur la légitimité du conflit qu'elle portait en elle, et devenue partie intégrante du tragique. – Le deuxième volume poursuit la réflexion en aval du conflit en s'intéressant aux répercussions de la guerre civile sur les générations suivantes. La première partie, intitulée « Propositions typologiques » et réduite à un seul article (« Émergence de la guerre et construction de la paix : le rôle des deuils collectifs », p. 15-29) proposé le psychiatre J.-C. Métraux, donne un cadre théorique et psychologique à l'ensemble du livre : par

une analyse de différents épisodes douloureux de l'histoire mondiale, de l'Athènes du v^e siècle jusqu'à l'Amérique du Sud contemporaine, il retrace les différentes phases de deuils collectifs consécutifs à une guerre civile par lesquels peut passer une société et les différentes options de réconciliation qui lui sont proposées. La deuxième partie, la plus fournie (p. 31-109), s'intéresse aux stratégies de réconciliation possibles ou effectivement mises en œuvre dans des conflits appartenant au passé et au présent. Le premier des six articles qu'il regroupe s'occupe d'un fait brûlant d'actualité contemporaine, le conflit syrien (« La guerre civile en Syrie. Réflexions sur les dimensions de la crise », p. 33-46) : S. Valter dresse un tableau alarmant des possibilités de réconciliation dans un conflit que l'on peut, en dépit de son extrême complexité, assimiler à une guerre civile, pour lui consécutive à l'inaboutissement des représentations communes proposées aux Syriens lors de l'indépendance. F. Majdoub (« La commission Vérité et Réconciliation : ou comment éviter la guerre civile et maintenir la paix sociale après l'*apartheid* en Afrique du Sud », p. 47-56) analyse un autre problème d'histoire contemporaine, les répercussions de l'*apartheid* : elle montre comment la commission « Vérité et Réconciliation », en donnant la parole à toutes les parties, est susceptible d'avoir provoqué l'apparition de nouvelles identités et identifications susceptibles de favoriser la réconciliation. Les deux articles suivants s'intéressent au passé récent de l'Espagne : S. Buj (« Comment échapper à l'histoire : la guerre civile espagnole », p. 57-68) analyse les mécanismes de deuils qui ont suivi et suivent sans doute encore la guerre civile de 1936-1939 en montrant d'une part comment on a eu tendance à la détacher de l'histoire espagnole pour la replacer dans le contexte de la future Deuxième Guerre mondiale et, d'autre part, en activant des identifications et représentations conflictuelles encore valables aujourd'hui. A. Vauchelle (« Les *Reflexiones políticas sobre el estado actual de España*, 1835, ou le carlisme, bouclier du « vrai » peuple espagnol contre le parti de l'étranger », p. 69-76) se concentre sur une lutte ayant déchiré l'Espagne un siècle plus tôt, la guerre des carlistes et des libéraux et montre que la survie et la récupération, de génération en génération, des idéalisations carlistes ont joué leur rôle dans la guerre civile de 1936-1939, sans pour autant que cette dernière puisse être simplement considérée comme une poursuite de la précédente. On recule encore dans le temps avec l'étude de S. Jettot consacrée aux répercussions de la Glorieuse Révolution de 1688 et l'expulsion de Jacques II (« Les vaincus des guerres civiles : exil et réinvention de soi dans la *gentry* jacobite irlandaise (xvii^e-xviii^e siècle », p. 77-94) : l'historien souligne que la fabrication de généalogies de plus en plus complexes par les familles des exilés a permis aux descendants de faire le deuil de cet épisode douloureux et a favorisé leur insertion à l'intérieur de la société d'accueil. L'article suivant, rédigé par Ph. Torrens (« Pourquoi risquer sa vie pour Octavien ou pour Antoine ? Les enjeux de la dernière guerre civile romaine avant l'établissement du Principat », p. 95-109), après avoir décrit ce que les deux chefs fauteurs de guerre civile, qui appartenaient paradoxalement au même parti, celui des Césariens, pouvaient offrir à leurs concitoyens, ainsi que les attentes de ceux-ci, met en relief l'apparente facilité avec laquelle les belligérants ont réussi à surmonter les séquelles du conflit, en se focalisant sur des identités familiales ou sociales restreintes qu'il leur fallait prioritairement préserver par un ralliement opportun au vainqueur. La troisième partie est enfin consacrée, sur le modèle de celle du premier volume, aux représentations

artistiques de la guerre civile : S. Lascaux (« La guerre et guère plus que la guerre. *Herrumbrosas lanzas* de Juan Benet », p. 113-126) étudie une œuvre mettant en scène la guerre civile et qui ne constitue pas un dépassement de celle-ci puisque l'écrivain y cherche avant tout à y introduire la violence d'un conflit considéré comme universel et clivant même pour les individus. T. Gheerart (« "L'aigle abattait l'aigle" : la guerre civile dans *Horace* et *Cinna* de Corneille », p. 127-147) souligne que Corneille met en scène des dépassements de la guerre civile par la raison ou une vertu, la clémence, capable de désamorcer le cycle interminable des idéalizations si nuisibles à la réconciliation. Un certain déséquilibre affecte les parties des deux ouvrages. La perspective choisie, transversale et diachronique, crée en outre inmanquablement des hiatus géographiques et chronologiques. Surtout, l'antiquisant regrette de ne pas trouver dans les livres plus de pages consacrées à l'histoire ancienne, même si les trois études qui le concernent abordent des événements célèbres sous un angle original et stimulant. Mais il ne pourra qu'être intéressé par les articles qui traitent des problèmes contemporains les plus dramatiques, ou encore par les études de fond abordant d'un point de vue théorique le problème de la guerre civile, qui revêtait une grande importance dans les mentalités antiques. À Rome, en particulier, après avoir été l'obsession des historiens, elle finit par devenir sous l'Empire un *topos* littéraire : à ce titre, la dernière partie de chaque volume, qui envisage la guerre civile comme objet de l'art, sont instructives et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Vanda ZAJKO & Ellen O'GORMAN (Ed.), *Classical Myth and Psychoanalysis: Ancient and Modern Stories of the Self*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2013. 1 vol. IX-374 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 79 £ (relié). ISBN 978-0-19-965667-7.

Il y a trois manières de considérer les relations compliquées que la psychanalyse entretient avec le mythe : les deux premières sont proches de la clinique ; elles amènent soit à suivre les traces de Freud et à chercher dans les mythes les traces de processus mentaux, soit à perfectionner une interprétation psychologisante de ces mêmes mythes qui s'approfondira des progrès effectués par la psychanalyse moderne ; la troisième manière est de nature culturelle et conduit à dresser l'histoire de cette relation. Un regard simplement prosopographique jeté à la *List of Contributors* (p. VII-IX) fait immédiatement comprendre que ce livre s'oriente vers la troisième manière. Un examen de la bibliographie (p. 331-355) offre une précision supplémentaire en faisant comprendre que l'approche du sujet sera presque exclusivement celle du classicisme freudien, souvent considéré dans sa révision lacanienne. À quelques exceptions près, presque rien de plus récent ou de différent ni en analyse ni en psychodynamique générale ni en psychiatrie n'a en effet été exploité. Du sous-titre *Ancient and Modern Stories of the Self*, il faut donc comprendre que l'adjectif *Modern* ne signifie pas du tout *Contemporaneous*. Tout cela annonce la mobilisation obligée des Barthes, Deleuze, Derrida, Kristeva, les héros de cette *French Theory* qui fascine encore tant les Américains. Dans ce genre de *Weltanschauung*, les féministes Butler, Horney ainsi que quelques anticolonialistes (p. 315-329) ont une place évidemment

présentation sous forme de base de données, plus facilement accessible et surtout facilitant grandement les recherches par mots-clés, simples ou complexes.

Françoise VAN HAEPEREN

Jörg RÜPKE, *From Jupiter to Christ. On the History of Religion in the Roman Imperial Period*. Trad. D.M. Richardson, Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 328 p. Prix : 65 £. ISBN 978-0-19-870372-3.

Cet ouvrage ambitieux est la traduction révisée de *Von Jupiter zu Christus* paru à Darmstadt en 2011. Il ne se veut pas une nouvelle histoire religieuse de l'Empire, mais se propose de mettre en relief la profonde mutation qu'ont alors connue l'idée même de religion et la place qu'elle occupait dans la société, en une réflexion indispensable pour comprendre les phénomènes religieux européens ultérieurs : il envisage donc moins les religions de l'Empire que la religion romaine, désignée systématiquement de façon provocatrice dans le volume au singulier, pour éviter la distinction, courante mais jusqu'à un certain point biaisée, entre religions impériale et provinciale. Il comporte trois parties où l'auteur, après avoir analysé plusieurs cas intéressants d'adaptation de cultes au nouvel environnement globalisé de l'Empire (Part I. « Globalization in a Traditional Form », p. 27-33), explore les différents moyens de diffusion des religions (« Media and Vectors of the Spread of Religion in the Roman Empire », p. 101-164), avant de se lancer dans une réflexion plus large sur la manière dont l'Empire a transformé la religion et la religion l'Empire (« The Roman World Changes: Religious Change on a Global Scale », p. 165-284). Le livre procède par études de cas : le chapitre 1 (« "Globalization" as a Model for Individual Religious Creativity in the Roman Imperial Age ») est ainsi consacré à l'inscription *CIL* 14. 2793, attestant à Gabii de l'existence d'un temple à Venus Vera ; son possible déménagement dans une autre cité, dès l'origine envisagé par son fondateur, révèle le caractère désormais moins local et localisé des cultes. Le chapitre 2, intitulé « Integration and Transformation of an Immigrant Religion. Observations on the Inscriptions of the Jupiter Dolichenus Cult in Rome » (p. 35-52) analyse, à partir du *corpus* d'inscriptions retrouvées sur l'Aventin, les processus de diffusion et d'adaptation au contexte local du culte syrien de Jupiter Dolichenus. Le chapitre 3 (« A Judaeo-Christian Variant of Professional Religion in Rome. *The Sheperd of Hermas* », p. 53-82) veut montrer comment un texte d'inspiration religieuse peut tout à la fois s'inscrire dans un contexte de réception bien particulier et posséder des pratiques qui transcendent les frontières religieuses. Quant au chapitre 4 (« Organizational Patterns in Respect of Religious Specialists in a Range of Roman Cults », p. 82-100), il étudie, en se fondant sur le matériel réuni par les *Fasti sacerdotum* (Rüpke 2008), le personnel des religions « orientales » (judaïsme, christianisme, cultes d'Isis et de Mithra) pour voir si certaines convergences entre elles ne proviendraient pas d'un contexte culturel commun, et notamment leur organisation, sans doute calquée sur celle des *collegia*. La deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse plus spécifiquement à l'impact des lois et des calendriers dans la diffusion de la religion sous l'Empire et réunit elle aussi quatre chapitres. Le premier (« The rise of Provincial Religion », p. 105-112) examine (très rapidement) les processus de remplacement de la religion traditionnelle

par la religion romaine en Germanie. Le suivant (« Religion in the *lex Ursonensis* », p. 113-136) étudie la diffusion de la religion de Rome à l'Empire romain à partir de la *lex Ursonensis* : les Romains auraient moins souhaité exporter le contenu que le concept de leur religion et la transplantation des cultes et rites publics (triade capitoline, culte impérial) dans les provinces aurait eu avant tout pour but d'orienter les élites locales vers le pouvoir central. Le chapitre 7 (« The Export of Calendars and Festivals in the Roman Empire », p. 137-151) montre que si le calendrier, par son caractère pratique et ses facultés d'adaptation à un environnement nouveau, a pu fournir à l'Empire un contexte religieux commun, les *Fasti* romains eux-mêmes n'eurent qu'un succès limité, sauf en ce qui concerne le culte impérial. Le dernier chapitre de cette partie (« Book Religions as Imperial Religions? The local Limits of Supraregional Religious Communication », p. 155-167) fait un tour d'horizon de tous les écrits religieux, du plus petit (l'inscription) au plus développé (texte sacrés, liturgiques, lettres, etc.) pour souligner que si l'écrit est sans conteste un bon vecteur de diffusion supra-régionale d'une religion, il ne constitue pas forcément la clef de son succès. Le premier chapitre de la troisième partie (qui en regroupe six), tente d'expliquer la victoire du monothéisme chrétien entre autres par le besoin croissant des empereurs à partir du III^e siècle de donner une légitimité religieuse à leur pouvoir (« Polytheism and Pluralism. Observations on Religious Competition in the Roman Imperial Age », p. 169-183). Le chapitre suivant (« Religious pluralism and the Roman Empire » p. 185-209) explore la notion de pluralisme religieux appliqué à l'Empire à travers une étude sémantique du terme *religio*, à l'origine irréductible à notre conception moderne de la religion. Le chapitre 11 (« Representations of Roman Religion in Christian Apologetic Texts », p. 211-232) vient confirmer, par une étude de l'*Octavius* de Minucius Felix et de l'œuvre de Tertullien, la thèse d'Averil Cameron (dans *Christianity and the Rhetoric of Empire. The Development of Christian Discourse*, Berkeley, 1991), selon laquelle la victoire finale des chrétiens n'était pas celle du christianisme mais de la rhétorique chrétienne. Le chapitre 12 (« Religious Centralization. Traditional Priesthoods and the Role of the *Pontifex Maximus* in the Late Imperial Age », p. 233-253) tente de démontrer que le titre de *Pontifex Maximus* fut de moins en moins porté au IV^e siècle par les empereurs car il s'agissait d'un titre sinon désacralisé, du moins devenu sans grande portée en dehors de Rome, et circonscrit à une piété locale. Le chapitre 13 (« Visual Worlds and Religious Boundaries », p. 255-269), qui s'intéresse à la riche iconographie du Calendrier de 354 ou des fresques des catacombes de la *Via Latina*, souligne qu'au IV^e siècle on ne distingue pas entre symboles païens et judéo-chrétiens mais qu'on les accumule en leur conférant souvent des significations innovantes. Le chapitre 14 (« How does an Empire Change Religion, and How Religion an Empire? Conclusion and Perspectives Regarding the Question of 'Imperial and Provincial Religion' », p. 271-284) dresse le bilan des chapitres précédents : il insiste sur la dimension foncièrement politique du religieux dans l'Antiquité et souligne que c'est l'Empire, par son étendue et ses moyens de diffusion, qui a créé la religion au sens moderne du terme. Voilà un livre extrêmement stimulant, qui sait reformuler les questions et bousculer les idées reçues en appelant (notamment p. 53-54) à une collaboration plus étroite entre les différentes sciences de l'Antiquité. On y lit ainsi avec intérêt que, même si ce sont les religions dotées d'un livre sacré qui ont triomphé, l'écrit ne fut pas forcément un ingrédient

indispensable de leur succès. Il soutient encore ailleurs de manière convaincante que le problème fondamental de l'histoire religieuse impériale n'est pas le triomphe du monothéisme grâce au christianisme : il appelle à plutôt se demander pourquoi et à quel niveau la confrontation avec le paganisme a eu lieu. Les démonstrations sont certes loin d'emporter toutes l'adhésion : l'idée que les princes cessèrent de porter le titre de *Pontifex Maximus* en raison de sa désacralisation peut par exemple laisser le lecteur sceptique. Et l'on a souvent le sentiment que le considérable champ spatio-temporel parcouru par le livre – même s'il s'inscrit à juste titre en contrepoint du caractère fragmenté des études précédentes – ainsi que le va-et-vient constamment effectué par l'auteur entre le particulier et le général nuisent parfois à la validité de ses conclusions. Le livre n'en reste pas moins une dissertation magistrale sur la religion romaine appréhendée comme un tout et non un ensemble de pratiques ayant connu des fortunes diverses : sa lecture sera d'un grand profit aux antiquisants et surtout, au-delà, à tous les spécialistes du phénomène religieux. Agnès MOLINIER ARBO

Duncan FISHWICK, *Cult Places and Cult Personnel in the Roman Empire*. Farnham, Ashgate, 2014. 1 vol. XII-378 p. (VARIORUM). Prix : 95 £. ISBN 978-1-4724-1473-1.

Duncan Fishwick était le spécialiste attitré du culte impérial dans les provinces occidentales. Sa série de livres intitulée *The Imperial Cult in Latin West* se décline en huit volumes traitant de l'ensemble de la problématique en général, de questions techniques de rituel et de liturgie, et de thèmes spécifiques comme le *Genius Augusti*, les *Numina Augustorum*, la *domus divina*, l'épithète *Augustus* accordée aux dieux, mais aussi, dans une répartition géographique, des temples, des formes des cultes et des prêtrises dans le cadre municipal ou provincial. Certains chapitres sont des rééditions d'articles parus précédemment et retrouver la date originale d'un texte n'est pas toujours chose aisée. Malgré cette richesse documentaire, le sujet est loin d'être épuisé et l'explicitation propre de cette dévotion aux empereurs vivants ou morts et son origine font toujours l'objet de publications et de polémiques. Ici il s'agit des lieux de culte et surtout du personnel des cultes, dans un ensemble d'articles généralement récents mais assez éparpillés, que la collection *Variorum* a eu l'excellente idée de réunir en un volume doté d'index et quelquefois d'*addenda*, et qui constituera sa dernière publication puisque leur auteur vient de décéder. L'initiative est d'autant plus utile que les titres originaux de ces publications sont parfois très peu explicites et, dans le cadre d'une recherche bibliographique, le lecteur (surtout novice) pourrait facilement les manquer. On rappellera aussi qu'en 2012, la même collection avait réuni sous le titre *Cult, Ritual, Divinity and Belief in the Roman Empire*, une autre série d'articles consacrés au même genre de sujet appliqué à une large série de divinités à travers le monde romain. Dans le volume consacré au culte impérial, la matière est divisée géographiquement : Rome tout d'abord avec temples et statues : *Divus Augustus*, Panthéon, Vesta, Mars Ultor, et l'autel de la *Providentia*. Pour ce qui est de Vesta, en particulier, un article presque introuvable publié en Pologne, la question d'un éventuel temple sur le Palatin a fait couler beaucoup d'encre, et on rappellera, par exemple, l'article d'Aug. Fraschetti, dans *Rome, les Césars et la Ville*, Rennes, 2001, p. 107-117. La rubrique suivante est dédiée à l'Italie, avec une étude de

personnel, et enfin de l'*Augusta* comme *consors imperii*. Ce second volet rassemble des informations sous une commode forme thématique qui peut rendre des services. Une brève conclusion de cinq pages traite des femmes impériales dans le discours de gouvernement du v^e siècle. Un arbre généalogique (p. 236) présente très succinctement la dynastie. Une bibliographie (sources, littérature secondaire, ressources électroniques) et des *indices* ferment l'ouvrage. Ce livre invite ainsi à reparcourir l'histoire des impératrices et de la cour d'époque théodosienne ; il fournit une information correcte et des notices assez étoffées qui mettent à jour (et développent) des pistes ouvertes naguère par K. Holum ou par M. Clauss. François CHAUSSON

Jan-Markus KÖTTER, *Zwischen Kaisern und Aposteln. Das Akakianische Schisma (484-519) als kirchlicher Ordnungskonflikt der Spätantike*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm. 361 p. (ROMA AETERNA. BEITRÄGE ZU SPÄTANTIKE UND FRÜHMITTELALTER, 2). Prix : 60 €. ISBN 978-3-515-10389-3.

En matière de conséquences religieuses, mais également politiques et sociales, le Schisme acacien/d'Acace (484-519) fut un événement particulièrement marquant de la fin de l'Antiquité. Il ne fut rien de moins que la « trame de fond » des années 480-520. Ce conflit théologique impliqua les différents pouvoirs à un tel niveau, que l'on ne peut comprendre le monde romain de la période concernée sans le prendre en compte (Ernst Stein l'avait parfaitement compris dans le deuxième tome de son *Histoire du Bas-Empire*, Paris et Bruges, 1949). Paradoxalement, le nombre d'ouvrages qui lui sont consacrés est inversement proportionnel à l'importance de l'épisode. En l'espace de quelques mois, entre 2012 et 2013, deux publications vinrent combler cette lacune : *Le siège de Rome et l'Orient (448-536)* de Philippe Blaudeau (Rome, 2012) et l'ouvrage ici recensé. Tous deux n'ont pas le même objectif et se complètent parfaitement. Le livre de Ph. Blaudeau s'intéresse aux causes profondes et aux conséquences de la dispute entre dyophysites et monophysites / miophysites, principalement dans la perspective romaine, du point de vue de ce que l'auteur nomme la géo-ecclésiologie. En quelque sorte, il offre – du moins en partie – l'étude que ni Charles Pietri ni Pierre Nautin n'ont eu la chance de publier, le premier sur l'idéologie de l'Église de Rome entre Léon I^{er} le Grand et Gélase I^{er} (cf. Ch. Pietri, *Roma christiana*, Rome, 1976, p. XII-XIII), le second sur l'impact de l'action de Félix III (II) et de Gélase I^{er} dans le cadre des relations Occident-Orient (cf. P. Nautin, « Félix III (II) », *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, 16 [1964-7], col. 895). Si les deux ouvrages s'appuient sur un corpus de sources qui est sensiblement le même (les quatre collections canoniques relatives au Schisme acacien / d'Acace que constituent les *Collectio Avellana*, *Collectio Berolinensis vel Viridunensis*, *Collectio Sabbaitica vel Hierosolymitana contra Acephalos et Origenistas destinata* et *Collectio Veronensis de Schismate Acaciano*), celui de J.-M. Kötter se distingue du précédent par le coup de projecteur mis sur le schisme susmentionné ainsi que par un traitement moins romano-centriste de la problématique, même si Rome tient inévitablement une place non négligeable dans le traitement du sujet. En outre, *Zwischen Kaisern und Aposteln* est la synthèse historique qu'il manquait, pour rendre accessibles aux non-initiés les travaux philologiques sur les sources du

Schisme acacien / d'Acace, avant tout les *Publizistische Sammlungen zum acacianischen Schisma* d'Eduard Schwartz (Munich, 1934). En ce sens, la question des sources, parfaitement maîtrisée par J.-M. Kötter, tient une place de premier plan dans son travail (il aurait tout de même été préférable que les différentes théories sur la constitution des collections canoniques étudiées soient exposées plus en profondeur et/ou mises en articulation avec l'histoire événementielle). Pour mener à bien son enquête, l'auteur divise son livre en cinq grandes parties, précédées d'un sommaire très détaillé (p. 5-8) et d'une préface (p. 9) : *Einleitung* (p. 11-39), qui présente les balises de son travail ; *Hinleitung : Voraussetzungen des Schismas* (p. 41-90), qui offre un dense résumé des événements préluant le schisme ; *Bischöfliches Handeln* (p. 91-190), qui propose une identification des trois phases du schisme et qui étudie de façon indépendante l'action respective des évêques romain et constantinopolitain – au regard desdites trois phases –, de même que ses conséquences en matière de dogme, de hiérarchie ecclésiastique et de positionnement par rapport au pouvoir impérial ; *Die Frage nach der kirchlichen Ordnung* (p. 192-273), qui part d'une analyse approfondie des conséquences identifiées au chapitre précédent, pour enchaîner sur l'étude de la position respective des autres acteurs majeurs du schisme, c'est-à-dire l'évêque d'Alexandrie, celui d'Antioche, celui de Jérusalem, puis l'empereur ; *Schluss* (p. 275-294), qui offre une synthèse et un bilan, en évoquant rapidement l'issue du schisme et en établissant une grille de lecture, une typologie pour ce dernier. S'ensuivent diverses annexes, soit la liste des empereurs et des évêques des grands sièges à la période étudiée (p. 295), les abréviations (p. 296-301), les éditions des sources (p. 302-308), la bibliographie (p. 308-338), un index des sources (p. 339-347), les textes utilisés dans les collections *Avellana*, *Berolinensis* vel *Virdunensis* et *Veronensis de Schismate Acaciano* (p. 348-352), un index des noms propres (p. 353-356) un index analytique (p. 357-359) et un index géographique (p. 360-361). L'ensemble constitue un véritable monument d'érudition, une démonstration si solide qu'elle ne peut être relativisée – dans la mesure où cela peut être fait – que sur des interprétations ponctuelles. Ph. Blaudeau en a déjà identifié quelques-unes dans son propre compte rendu de l'ouvrage, que l'on peut lire en *Historische Zeitschrift* 300 (2015), p. 171-172. On peut ajouter à ces observations que certains éléments de la « partie romaine » auraient pu être davantage développés, entre autres le positionnement des sénateurs et de leurs familles dans le conflit étudié. On s'étonne effectivement de ne voir apparaître le nom d'Andromaque qu'à une seule reprise, dans une unique note (p. 103, n. 301 – il n'est même pas fait mention de l'« affaire des Lupercales », qu'il faut sans nul doute lier, de près ou de loin, aux difficultés entre cet aristocrate et l'Église de Rome, sur la question de l'*Henotikon*). De même, il est très peu question de la lutte entre les *Anicii* et les *Decii* pendant le Schisme laurentien/symmaquien des années 498/501-506/7, une lutte pourtant intimement liée aux positions théologiques exprimées par les symmaquiens et les laurentiens (l'article fondamental sur la question – J. Moorhead, « The Decii under Theoderic », *Historia* 33 [1983], p. 107-115 – n'apparaît d'ailleurs pas dans la bibliographie). Malgré cette situation, on ne peut que féliciter J.-M. Kötter d'avoir réinséré le schisme romain concerné dans son contexte réel, en présentant la dispute comme une conséquence directe des positions respectives, d'une part, de Félix III (II) et de Gélase I^{er}, et, d'autre part, d'Anastase II face à l'*Henotikon*, ce qui n'a été que trop peu relayé

jusqu'à maintenant dans la littérature scientifique (cf. p. 114-122). Concernant la présentation générale de l'ouvrage, quelques remarques peuvent aussi être faites, par exemple pour la liste des éditions utilisées. Notamment, on ne comprend pas très bien l'utilité de la rubrique *Pastbriefe* (p. 305), attendu qu'on y retrouve une démultiplication de la référence au CSEL 35 (déjà sous *Collectio Avellana*), aux ACO II, 4 (déjà sous *Acta Conciliorum Oecumenicorum* – qui offre aussi des doublons avec d'autres rubriques – et sous *Leo der Große*), aux *Publizistische Sammlungen* d'Eduard Schwart (déjà sous *Collectio Berolinensis*, *Collectio Veronensis*, *Simplicius von Rom* et *Symmachus von Rom*) et aux *Epistolae Romanorum pontificum* d'Andreas Thiel (déjà sous *Anastasius von Rom*). En outre, l'outil de travail que sont les *Regesta pontificum Romanorum* de Philipp Jaffé aurait mieux trouvé sa place dans la bibliographie que dans la partie intitulée *Quellenausgaben*. Toujours dans cette dernière, il aurait été préférable de retenir également l'édition de Theodor Mommsen du *Fragmentum Laurentianum* et du *Liber pontificalis* (MGH *Gesta pontificum Romanorum*, 1, 1898), attendu que Louis Duchesne a lui-même reconnu l'immense valeur de ce travail (cf. « La nouvelle édition du *Liber pontificalis* », *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 18 [1898], p. 381-417). D'un tout autre ordre, on s'interroge sur la raison qui a amené J.-M. Kötter à ne pas considérer la *Collectio Sabbaitica vel Hierosolymitana contra Acephalos et Orgenistas destinata* dans la liste des textes tirés des collections canoniques relatives au Schisme acacien/d'Acace, qu'il a utilisés (p. 348-352). Finalement, le lecteur doit comprendre que toute cette critique n'est que pinail- lage et qu'elle n'enlève absolument rien à l'immense valeur du très beau livre ici recensé.

Dominic MOREAU

J. Donald HUGHES, *Environmental Problems of the Greeks and Romans: Ecology in the Ancient Mediterranean*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2^e éd., 2014. 1 vol. 320 p., 44 fig. n/b. Prix : 65 \$ (relié), 27,95 \$ (broché). ISBN 978-1-4214-1210-8.

Patrick VOISIN & Brice LALONDE, *ECOLQ. Écologie et environnement en Grèce et à Rome*. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 284 p. Prix : 14,50 €. ISBN 978-2-2510-3022-7.

Auteur de plusieurs synthèses définissant le champ de l'« Histoire environnemen- tale », J. Donald Hughes livre ici une version remaniée de son ouvrage *Pan's Travail: Environmental Problems of the Ancient Greeks and Romans*, publié en 1994 par la Johns Hopkins University Press. Le livre, essentiellement destiné à un public étudiant, s'emploie à démontrer une thèse apparemment centrale, celle d'un déclin de la civili- sation gréco-latine (ca. 800 av. – 600 de n.è.) au moins partiellement imputable à une gestion erratique des ressources naturelles, les technologies et les politiques publiques ne permettant pas de juguler un mouvement apparemment inexorable, encouragé par divers facteurs structurels parmi lesquels la récurrence des guerres (p. 150-162) ou l'esclavage (p. 233-234). Vaste sujet assurément. Les relations entre l'homme gréco- romain et son environnement naturel sont abordées ici dans la longue durée, en recou- rant à un large éventail de sources littéraires utilisées sans contextualisation critique spécifique, sans guère recourir à l'épigraphie, les données archéologiques étant de

certaine souplesse, notamment pour désigner les différents âges de la vie. Tout cela fait dire à Armelle Debru que l'usage du terme γνώρισμα par Galien était peut-être trop subtil pour être adopté par ses successeurs. Il ne faudrait cependant pas croire que les médecins d'époques plus tardives n'ont été que de pâles épigones de la Collection hippocratique et de Galien. Gabrielle Lherminier montre ainsi « l'indépendance » de Paul d'Égine qui, au VII^e siècle de notre ère, sélectionne les termes les plus justes et spécialise encore son lexique (p. 298). Le vocabulaire médical est aussi étudié dans ses emplois en dehors de la littérature technique. Aristophane l'utilisait dans ses comédies, probablement pour chercher un effet comique ; Asclépiade de Samos s'inspirait de la littérature médicale pour ses épigrammes ; Polybe utilisait des images médicales à des fins pédagogiques ou apologétiques. Ce phénomène qui consiste à emprunter à la littérature médicale pour enrichir d'autres genres littéraires n'était d'ailleurs pas rare ; dans le domaine de l'Histoire, c'est même un *topos* qui remonte au V^e siècle. Le dernier chapitre s'intéresse à la relation entre grec, latin, arabe et français, dans une perspective diachronique qui, par ailleurs, traverse tout l'ouvrage. Il ne saurait en être autrement dans la mesure où il est question de l'invention et de l'évolution des mots et de leurs sens. On soulignera néanmoins la variété des approches, des époques et des sujets abordés. Le livre est complété par un index des mots grecs et latin et par une bibliographie qui ne se contente pas de compiler les ouvrages modernes, mais aussi les textes anciens, papyrus, inscriptions, manuscrits et passages de la Bible.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Jan N. BREMMER, *La religion grecque*, traduit de l'anglais par Alexandre Hasnaoui. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 226 p., 17 ill. Prix : 17,50 €. ISBN 978-2-251-44445-1.

Cet ouvrage, dont la première édition en anglais date de 1994, a bénéficié déjà de quatre traductions avant celle-ci : une allemande, une italienne, une néerlandaise et une espagnole. Le voici donc enfin accessible en français, enrichi d'une brève préface nouvelle, d'une révision du texte comme des notes, et d'une soigneuse mise à jour de la bibliographie. Le but poursuivi, comme l'explique l'auteur, n'était pas de composer un nouveau manuel de religion grecque, mais d'offrir un aperçu synthétique des perspectives nouvelles qui sont apparues dans ce domaine d'études depuis la parution, en 1977, de la magistrale *Griechische Religion* de Walter Burkert, ouvrage dont J.N. Bremmer reconnaît d'ailleurs s'être beaucoup inspiré. Cette gageure est réussie en moins de 150 pages, le reste du volume étant voué aux notes, abondantes et copieuses, ainsi qu'à un index général très développé et à la liste des dix-sept figures qui agrémentent le texte. Des sept chapitres qui développent la matière, les cinq premiers ne surprennent pas : caractères généraux, dieux, sanctuaires, rituel, mythologie, mais les deux derniers sont moins attendus : le genre, où est donné un bref aperçu des *gender studies*, et un chapitre qui prend l'exemple des mystères d'Éleusis, des idées orphiques, des mystères bachiques et des changements structurels ayant marqué la période hellénistique pour souligner la dimension évolutive de la religion grecque. L'ensemble de l'enquête privilégie cependant les périodes archaïque et classique. Un bref appendice est consacré à la genèse de cette religion. Pareil aperçu

implique évidemment des choix, et on pourrait regretter, par exemple, que les penseurs grecs y soient réduits à la portion congrue, mais l'intérêt de l'étude est constamment maintenu par les avancées qu'elle fait découvrir et par les débats dont elle rend compte et dans lesquels l'auteur sait prendre position sur un ton mesuré et dépourvu de polémique. Si l'on ajoute que l'ouvrage témoigne d'une remarquable maîtrise de la matière et a bénéficié d'une édition très soignée, on en conclura qu'il est tout à fait digne du modèle qui l'a inspiré.

André MOTTE

Aikaterini LEFKA, « *Tout est plein de dieux* ». *Les divinités traditionnelles dans l'œuvre de Platon. Du rapport entre religion et philosophie*. Paris, L'Harmattan, 2013. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 561 p. Prix : 40 €. ISBN 978-2-343-00939-1.

Dans cette version révisée et abrégée de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Liège en 2001, Aikaterini Lefka reprend la question vaste et complexe de la pensée religieuse de Platon, question soulevée depuis longtemps par de nombreux savants et suscitée par l'attitude générale du philosophe vis-à-vis de la religion, qui semble osciller entre acceptation, critique, dédain voire rejet. Pour y répondre, l'auteure opère une sélection parmi les innombrables divinités qui peuplent les dialogues platoniciens : elle en retient les « divinités helléniques », écartant les « divinités de provenance étrangère » et les « demi-dieux » (p. 16), les « notions qui apparaissent comme des divinités traditionnelles sans pour autant être attestées par ailleurs » et « certaines divinités qui jouent un rôle dans les croyances populaires » mais qui « ne sont pas envisagées par Platon comme telles » (p. 17). Trois axes méthodologiques sont appliqués à ce matériau : la mise en relation avec les croyances de l'époque, la spécificité du *logos* platonicien et l'essence même de la philosophie platonicienne. Ces trois axes conduisent aux trois questions centrales posées dans cette étude : comment chaque divinité est-elle présentée, en tant que telle et par rapport à la tradition ? Comment la référence aux divinités s'insère-t-elle dans le discours du philosophe et les idées philosophiques qui y sont développées ? Enfin, et par conséquent, qu'apporte cette étude à la difficile question de la place qu'occupe la religion dans la pensée philosophique platonicienne et des rapports dans lesquels se placent la pensée religieuse et la pensée philosophique de Platon ? Pour y répondre, six chapitres, dont le premier, servant d'introduction, part des spéculations étymologiques du *Cratyle* sur les noms de dieux, les cinq suivants étant structurés autour du triptyque *kosmos* – *polis* – *psychè*. D'emblée, les jeux étymologiques du *Cratyle* suggèrent que, même si, selon Platon, seuls les dieux sont détenteurs de la vérité, il est possible à certains intermédiaires privilégiés, comme précisément le Socrate du *Cratyle*, d'avoir accès à cette vérité, en l'occurrence la juste interprétation des noms des divinités dans laquelle Socrate suit globalement la généalogie hésiodique. Le chapitre II, consacré aux « divinités dans le *kosmos* », est fondé sur ce que l'auteure appelle le « double aspect » de ces divinités cosmiques comme Gaia, Ouranos, Hélios et Seléné, à savoir la divinité « en tant que personne » d'une part (appelée ailleurs leur « personnalité mythique », p. 123) et « le corps céleste » de l'autre (appelé ailleurs « réalité manifeste pour tout être humain », p. 123). Platon fait référence tantôt à l'un

philosophique dans l'œuvre de Polybe. Ce dernier se donne avant tout à voir comme un membre de l'élite cultivée de son temps et le produit d'une certaine éducation dominée par la rhétorique et la philosophie. Dès lors, sans que l'on puisse rattacher l'historien grec à un courant précis, certaines des vues qu'il exprime sont en accord avec les idées et le vocabulaire des philosophes, en particulier avec la seconde génération des penseurs de la Stoa (Diogène, Panaitios), qui, selon Scholtz, tournent les réflexions de leur école vers l'utile et l'action politique. Enfin, Wolfgang Spickermann, en examinant l'emploi des termes *δεισιδαιμονία* (« crainte superstitieuse des dieux ») et *ἀσέβεια* (« impiété », « outrage envers les dieux »), le regard porté par Polybe sur les pratiques religieuses des différents peuples, mais aussi les traces de la propre activité de l'auteur dans ce domaine, décèle chez lui, au-delà de la position rationnelle et distanciée de l'écrivain, une forme d'attitude religieuse, s'apparentant à une religion civique, en accord avec l'idée de la religion comme moyen de contrôle social. Au final, le volume offre un parcours bigarré oscillant entre les rappels et synthèses utiles au lecteur novice, les études de fond originales adressées aux spécialistes et celles consacrées à des domaines où en raison des intentions mêmes de son œuvre, Polybe est un témoin, certes privilégié, mais aussi parfois peu loquace et soucieux de persuasion, à une époque charnière dans l'histoire du monde.

Benoît SANS

Michel CASEVITZ et Anne JACQUEMIN, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Tome V. Livre V. Livre des îles*. Texte établi et traduit par M.C., présenté et commenté par A.J. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. LI-376 p. en partie doubles, 2 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 516). Prix : 63 €. ISBN 978-2-251-00600-0.

L'édition et la traduction du cinquième livre de Diodore de Sicile, établies par Michel Casevitz et encadrées par l'introduction et les commentaires d'Anne Jacquemin, constituent le septième volume de la série consacrée à la partie conservée intégralement de l'immense *Bibliothèque historique*. L'édition s'appuie sur quatre manuscrits, tous postérieurs au IX^e siècle, qui remontent à un seul archétype, soit directement (le Neapolitanus suppl. gr. 74), soit indirectement (le Vaticanus gr. 130 – le seul qui contienne le texte dans sa totalité –, le Vaticanus gr. 996 et le Laurentianus 70, 1) ; elle tient compte également de la traduction latine de Poggio Bracciolini, dans la mesure où celle-ci s'appuie sur un texte grec différent des sources manuscrites parvenues jusqu'à nous. La traduction française est, comme à l'accoutumée, précise et élégante. De leur côté, l'introduction générale et le commentaire sont le fruit d'une bonne connaissance du dossier et s'appuient sur une érudition qui n'est jamais pesante. Le V^e livre de Diodore est présenté par son auteur comme un insulaire (*νησιôtiké*), ce qui fait son originalité et ce que confirme par ailleurs la plus grande partie de son contenu : y figurent en effet les îles méditerranéennes (en majorité) et des îles océanes avec lesquelles le monde méditerranéen entretient des contacts directs (la Grande-Bretagne) ou dont il a entendu parler par des intermédiaires (île découverte par les Phéniciens et île Basileia à l'Ouest, archipel de Panchaïa à l'Est). Mais l'inventaire est loin d'être complet, eu égard à l'absence surprenante d'îles

méditerranéennes figurant chez Strabon et/ou chez Pline : Égades, Pantelleria, îles pélagiennes, Pithécuses ; de même, on est surpris de n'y trouver aucune mention d'îles océanes, entourées de mystères, telles l'Hyperborée d'Hécatee d'Abdère, les îles du Soleil, Hespéra et Nysa, évoquées, il est vrai, dans les livres II et III – ce qui aurait pu être signalé – et de Thulé, dont Diodore n'a pas parlé, du moins dans ce qui nous reste de la *Bibliothèque historique*. En revanche, conformément à un usage déjà attesté chez Homère, l'historien a intégré dans les descriptions de certaines îles les terres continentales qui leur font face, en l'occurrence la Gaule, l'Ibérie, la Ligurie et l'Étrurie. Notons encore que le contenu du livre est bariolé : tantôt il associe les lieux à des récits mythologiques traitant essentiellement des dieux, tantôt il reflète le point de vue d'un ethnographe, surtout en ce qui concerne les « barbares » de l'Ouest. Enfin, le livre V est celui où la part personnelle de Diodore est particulièrement faible : à l'exception du prologue, le texte est une compilation de nombreuses sources, dont certaines sont notoires. Le commentaire éclaire le contenu et insère celui-ci dans son contexte historique, géographique et culturel. On y trouve des renseignements sur les lieux, leurs habitants et les dieux qui leur sont associés à partir de rapprochements avec d'autres textes antiques et d'analyses fondées sur une bibliographie récente ; mentionnons également des essais d'identification d'îles, lorsque la documentation n'est pas explicite sur ce point, des informations d'ordre toponymique, des références aux découvertes archéologiques, des interprétations du sens des mythes etc. Bref, le tome V de la *Bibliothèque historique* est une contribution remarquable au projet d'édition et de traduction de la totalité du *magnum opus* de Diodore et constitue un outil précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la représentation de la terre, avec son centre méditerranéen de mieux en mieux connu et sa périphérie océanique dans laquelle le mystère et le rêve demeurent prépondérants. Monique MUND-DOPCHIE

Frédérique WOERTHER, *Hermagoras. Fragments et témoignages*. Textes édités, traduits et commentés par F.W. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 13 x 20 cm, LXXXV-316 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 486). Prix : 59,90 €. ISBN 978-2-251-00570-6.

Le nom d'Hermagoras de Temnos (II^e siècle avant notre ère) est lié, dans l'historiographie de la rhétorique ancienne, à la doctrine des « états de causes » (στάσεις, *status*). Cette théorie parfois obscure traite de la première tâche de l'orateur : formuler la question afin de pouvoir prendre des positions contraires et déterminer les argumentations respectives. Le rôle précis qu'Hermagoras a joué dans l'élaboration des états de cause est impossible à déterminer, puisqu'aucun texte ni même aucun fragment authentique n'a été conservé de sa main. Les obstacles à la reconstitution de sa doctrine sont donc très grands, et Frédérique Woerther est plus prudente que les savants antérieurs (la plus récente édition est celle de Matthes, Teubner, 1962) : elle ne prétend en effet pas reconstruire les grandes lignes du traité d'Hermagoras – dont elle n'ose pas assurer l'existence même. Dans ce volume, elle étudie plutôt la tradition hermagoréenne, c'est-à-dire la façon dont ont été transmises à l'Antiquité et au Moyen Âge les informations sur ce rhéteur – ou plutôt sur ces rhéteurs, au pluriel. En effet, Fr. Woerther rassemble des textes non seulement sur le rhéteur hellénistique de

documenté sur le scepticisme et le bouddhisme anciens (en faisant presque abstraction des auteurs plus tardifs comme Sextus et Nagarjuna), de rappeler que les sources gréco-romaines qui ont précédé et suivi la campagne d'Alexandre n'étaient pas toutes dépourvues d'informations pertinentes au sujet des philosophies de l'Inde, et de chercher à identifier précisément le type de doctrines et de pratiques mises en jeu par cette question.

Joachim LACROSSE

Danielle JOUANNA, *Les Grecs aux Enfers. D'Homère à Épicure*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 332 p. Prix : 25 €. ISBN 978-2-251-44527-4.

Le propos du nouveau livre de Danielle Jouanna est soigneusement délimité : en ce qui concerne la chronologie et l'aire culturelle, il couvre la période qui va d'Homère jusqu'à la philosophie hellénistique, avec une incursion au II^e siècle ap. J.-C. à travers Plutarque, et traite exclusivement des conceptions grecques ; quant au contenu, il porte sur la représentation des Enfers telle qu'elle ressort des témoignages littéraires et archéologiques et en retrace l'évolution. L'ouvrage se distingue de la sorte des études récentes qui se cantonnent à un moment de l'histoire des Enfers ainsi que des synthèses plus générales dont les analyses sortent du cadre strictement grec ; il s'inscrit dans la tradition des ouvrages classiques d'E. Rohde (*Psyche: Seelencult und Unsterblichkeitsglaube der Griechen*, 2^e éd., Leipzig et Tübingen, 1898) et d'E.R. Dodds (*The Greeks and the Irrational*, Berkeley, 1959), auxquels il s'efforce d'apporter des éclairages nouveaux. Le plan du livre reflète l'ordre chronologique. La première partie analyse les Enfers homériques : elle est divisée en chapitres traitant de la localisation de ceux-ci, de leur géographie, du peuple des morts, des divinités infernales et des grands damnés enfermés dans le Tartare. La deuxième partie aborde la question des Enfers dans les cultes à mystères : enfers dans la tradition multiforme de l'orphisme, vie après la mort selon les tenants de l'orphisme et du pythagorisme, vie après la mort dans les mystères d'Éleusis. La troisième partie est consacrée aux Enfers platoniciens, qui offrent la vision la plus élaborée de l'au-delà : D. Jouanna y étudie le tribunal des morts, la géographie des lieux, le temps dans les Enfers et la réincarnation. La quatrième partie évoque « l'après Platon », qu'il s'agisse de la disparition (quasi totale) de l'au-delà chez Aristote, chez les Épicuriens et chez les Stoïciens, ou du retour des Enfers – un Enfer composite au demeurant –, dans le traité de Plutarque, *Sur les délais de la justice divine*. Le livre fournit en annexe la traduction française de cinq textes importants pour son propos : Pausanias, *Description de la Grèce* IX, 39, 5-14 (trad. M. Clavier) ; Platon, *Gorgias*, 523a-526d (trad. A. Croiset et L. Bodin) ; *Phédon*, 107e-114d (trad. P. Vicaire) ; *La République* X, 613e-621d (trad. É. Chambry) ; *Phèdre*, 246a-249b (trad. L. Robin). Il comporte enfin une bibliographie utile, dont les titres ont été judicieusement choisis, et une liste des passages cités. L'ouvrage est bien conçu et bien mené : l'exposé est clair, la langue limpide et la synthèse solide. D. Jouanna s'appuie sur une vaste érudition, jamais pesante, et va à l'essentiel, ce qui permet à ses lecteurs de se mouvoir avec aisance dans l'histoire complexe de la représentation grecque des Enfers. On éprouve à travers ses exposés, en même temps que la qualité du chercheur, la dimension du professeur qui entend communiquer à ses élèves sa passion pour

l'Antiquité grecque. Certes, il lui arrive, comme à tous ceux qui abordent un sujet large portant sur une période tout aussi large, de proférer des affirmations réductrices. Ainsi, pour me cantonner à un domaine que je connais quelque peu, il apparaît présomptueux de dire que le lieu merveilleux constitué par la plaine élyséenne se situe « dans les régions imprécises du Nord lointain, comme on va le voir à propos des Hyperboréens » (p. 29). D'abord, parce que le pays des Hyperboréens n'est pas considéré comme un pays des morts ; ensuite parce que les champs élyséens seraient d'origine égyptienne et sont rafraîchis par le Zéphyr, vent du Nord-Ouest. De même, les îles des Bienheureux ne s'identifient pas de façon « évidente » (p. 30) à la plaine élyséenne durant l'époque archaïque ; elles sont des lieux idylliques parmi d'autres – tels que l'île Blanche d'Achille –, qui ont en commun d'être réservés à des héros privilégiés ; c'est à une époque ultérieure que leurs caractéristiques seront transférées d'un « paradis » à un autre et permettront des fusions totales ou partielles. Mais ces remarques portent sur des points particuliers : elles ne modifient nullement la portée de la conclusion générale et n'altèrent pas les qualités fondamentales de ce livre ; elles témoignent au contraire de l'intérêt et du plaisir que l'auteur de la recension a pris à cette lecture et du bénéfice qu'elle en a tiré. On ne doute pas que ceux-ci seront partagés par un vaste public de spécialistes, d'étudiants et de gens cultivés.

Monique MUND-DOPCHIE

Vincent DU SABLON, *Le système conceptuel de l'ordre du monde dans la pensée grecque à l'époque archaïque*. Louvain, Peeters, 2014. 1 vol. 16 x 24 cm, vi-351 p. Prix : 48 €. ISBN 978-90-429-2968-5.

Dans cet ouvrage, fruit d'une thèse de doctorat soutenue en 2009, l'auteur présente une étude d'ensemble des termes *τιμή*, *μοῖρα*, *θέμις*, *δίκη* et *κόσμος* chez Homère et Hésiode, notions souvent reconnues séparément comme renvoyant à une idée d'ordre dans la pensée grecque archaïque, mais jusqu'ici très peu envisagées dans leur complémentarité. Partant de leurs occurrences chez les deux auteurs, il tente de comprendre l'articulation de ces différentes notions et d'en induire un système conceptuel de l'ordre cosmique, comprenant hommes et dieux. L'auteur suit ici d'autres études selon lesquelles une conception similaire du monde peut être dégagée des poèmes homériques et hésiodiques, malgré les différences de sujet et de perspective qu'on admet entre les deux poètes (voir notamment William Allan, « Divine Justice and Cosmic Order in Early Greek Epic », *JHS* 126 [2006], p. 1-35, et Andrew Dalby, « Homer's Enemies. Lyric and Epic in the Seventh Century », dans H. Van Wees et N. Fisher [éd.], *Archaic Greece: New Approaches and New Evidence*, Londres, 1998, p. 195-211). L'étude est divisée en trois parties. Dans la première, l'auteur se penche sur les notions de *τιμή* et de *μοῖρα* chez Homère et démontre, à l'aide d'exemples, leur complémentarité. Aussi la *τιμή*, au centre du système, apparaît-elle comme la valeur relative de chacun, dieu ou homme, définissant les relations qu'il entretient au sein d'un groupe. « Part sociale » variable en fonction de divers facteurs (statut, qualités guerrières, possessions foncières...), elle caractérise les *μοῖραι*, « portions d'existence » fixes, assignées à chacun, et assure le lien qui les unit entre elles. La deuxième partie de l'ouvrage vient confirmer la complémentarité de

utilisant le prisme du communisme. Dimitris Tziovas (chap. 17) commence par retracer la survie du *Philoctète* de Sophocle en Europe à partir du XVIII^e siècle et analyse ensuite l'utilisation qu'en fait Yannis Ritsos à plusieurs reprises. Rowena Fowler (chap. 18) lit le poème « *Sur les genêts (aspalathoi)* » de Georges Séféris (1900-1971) à la lumière des écrits de Platon et du poète Seamus Heaney (Irlande du Nord) dont elle démontre l'influence. La cinquième section ne comporte qu'un seul chapitre qui sert de conclusion à l'ensemble. Après avoir rappelé que les études sur la réception de l'héritage antique ont souvent fait l'impasse sur la Grèce, pourtant particulièrement concernée par celui-ci, Lorna Hardwick (chap. 19) montre combien il importe d'analyser le rapport entre le passé et le présent de la Grèce tel qu'il a été envisagé par les Grecs et par le reste de l'Europe et met en évidence les pistes ouvertes par ce type de démarche. Par la richesse de ses points de vue et de sa documentation, le livre édité par D. Tziovas constitue ainsi une contribution remarquable à l'histoire de l'héritage antique, qu'il renouvelle en valorisant un de ses chaînons manquants, à savoir le rôle joué dans celle-ci par la Grèce depuis le Moyen Âge jusqu'aujourd'hui. On lui souhaite dès lors de nombreux lecteurs et une large diffusion auprès de ceux qui s'attachent à décrire « la survie » de l'Antiquité. Monique MUND-DOPCHIE

Hélène MÉNARD et Cyril COURRIER (Ed.), *Miroir des autres, reflet de soi (2) : Stéréotypes, politique et société dans le monde occidental (de l'Antiquité romaine à l'Époque contemporaine)*. Paris, Michel Houdiard, 2013. 1 vol. 300 p., ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-35692-105-5.

Le second volume consacré au stéréotype en tant que partie méconnue de l'imaginaire romain rassemble les contributions qui n'avaient pas trouvé place dans le volume précédent. Son introduction, rédigée par les deux responsables du programme de recherche pluridisciplinaire entamé en 2008 et des Actes qui en sont l'aboutissement, détermine le noyau commun entre les deux publications et justifie leur complémentarité : le premier volume étudie les stéréotypes dans leur processus d'élaboration et leur rôle à travers les représentations que le corps politique et social donne de son fonctionnement, le second porte sur leurs évolutions. Une première partie analyse la permanence et le renouvellement des stéréotypes lors de la production des ouvrages et dans leurs rapports avec les buts poursuivis par les auteurs qui y recourent (cinq contributions). (1) Noëlle Gérodet traite de l'iconographie de la déesse Roma, depuis la naissance de celle-ci en Orient comme divinité poliade, comparable à Athéna, jusqu'à son identification à l'*Vrbs* éternelle d'Hadrien et de Constantin en passant par la personnification de l'État sous la République. (2) Éric Morvillez analyse le stéréotype du jardin romain, dans lequel les constructions, en particulier les barrières, jouent un rôle déterminant vu leur stabilité, alors que la végétation, de par sa nature même, est fluctuante et dès lors plus difficilement saisissable. (3) Sarah Rey étudie le lieu commun de la décadence de Rome à travers la représentation du Capitole, symbole de l'État romain, qui incarne tantôt la résistance face à la décadence, tantôt l'image même de la décadence à en juger par l'évolution négative des pratiques religieuses, tantôt encore l'antithèse du monde chrétien. (4) Aline Estèves étudie les personnages de la magicienne et de la sorcière à l'époque impériale, où survivent certes les représentations de

Médée et de Circé, mais où prolifèrent également des figures secondaires, d'humble origine, sur lesquelles se fixent des phantasmes de transgression et d'érotisme. (5) Elian Cuvilier s'intéresse à deux paraboles, « les ouvriers de la dernière heure » et « le juge de l'injustice et la veuve », dont il souligne la démarche différente et éminemment subversive par rapport aux usages gréco-romain et rabbinique. Une deuxième partie (quatre contributions) porte sur la représentation de moments ou d'acteurs particuliers dans le jeu politique. (6) Robinson Baudry analyse les significations récurrentes attribuées aux défaites électorales à la fin de la République, à savoir le manque de *dignitas* et le déshonneur, qu'il importe de dissimuler, d'édulcorer ou de nier. (7) Une démarche analogue est mise en œuvre par Romain Millet à propos du conspirateur, méprisable par son acte et ses motivations, voire par son appartenance politique. (8) Toujours dans la même perspective, Nathalie Queneau porte sa réflexion sur l'*amicus principis* à l'époque du principat. Elle fait ressortir les oppositions d'une part entre les « amis du prince » sous les dynasties julio-claudienne et flavienne (vision négative) et ceux qui exercent leur activité sous le règne des Antonins et des Sévères (vision positive), d'autre part entre les sources littéraires, qui traitent du caractère de cet entourage, et les sources épigraphiques et juridiques, qui envisagent surtout ses fonctions. (9) Roxane Chilà étudie un ensemble de textes évoquant les courtisans en tant que vecteurs de normes encouragées ou imposées par les rois de Naples au Quattrocento ; ceux qu'elle passe au crible sont produits par des auteurs extérieurs à ce groupe, à savoir les ambassadeurs et les humanistes invités à la cour. Une troisième partie (quatre contributions) s'intéresse à quelques représentations d'éléments majeurs de la romanité durant une période qui s'étend du Moyen Âge à l'Époque contemporaine. (10) Élise-Annunziata Neuilly s'efforce de repérer les stéréotypes antiques utilisés par les auteurs et les artistes médiévaux pour décrire les vices et les vertus, en particulier le stéréotype du combat à mort mené par des vertus contre des vices et celui de la vertu triomphante qui savoure sa victoire. (11) Claudie Martin-Ulrich définit et différencie le stéréotype et le lieu commun tels qu'ils sont utilisés à la Renaissance et illustre ce point théorique par des exemples empruntés à Du Bellay et à Jean et Clément Marot. (12) Christian Almay se livre à une – inévitablement – brève mais intéressante analyse du mythe « nos ancêtres, les Gaulois », qui est florissant à partir du Second Empire, puis décline, sans disparaître pour autant, à l'époque actuelle. (13) Matthieu Soler introduit de manière très heureuse le cinéma dans ce recueil : se concentrant sur les jeux du cirque, il montre à travers quelques exemples choisis – y compris des films de Sergio Leone qui intègrent dans l'univers western des *topoi* empruntés aux Anciens – comment les cinéastes recréent une image de l'Antiquité en utilisant les textes antiques tels qu'ils ont été interprétés au XIX^e siècle et en tenant compte des découvertes archéologiques. La conclusion rédigée par Jean-Pierre Guilhembet commence par évoquer le projet qui a rassemblé des chercheurs de divers horizons – repérer, délimiter et analyser le « prêt à penser » du monde romain – et rappelle brièvement le contenu du premier volume ; cette démarche est judicieuse dans la mesure où le lecteur n'a pas nécessairement sous la main les deux publications. Il souligne ensuite les apports méthodologiques du second volume, dont l'unité et l'agencement sont moins évidents que dans le volume précédent, eu égard à la diversité des thématiques et des points de vue théoriques. Sont ainsi utilement mises en évidence la plasticité et la ductilité du stéréotype, l'analyse

spectrale à laquelle il peut se prêter, sa valeur métonymique, sa généalogie, l'importance du regard extérieur sur sa naissance, son influence sur le public auquel il s'adresse et sa résilience. Ce faisant, Jean-Pierre Guilhembet ne parvient cependant pas à dissiper totalement l'impression que les contributions du second volume sont rassemblées dans une structure moins cohérente que la répartition effectuée précédemment entre la genèse du stéréotype, les relations sociales dans la cité et l'« autre » de la cité. Mais il a raison d'affirmer que les deux « Ménard-Courrier », s'ils ne sont pas encore pour la Rome antique et ses héritiers un nouveau *Dictionnaire des idées reçues* (Flaubert), en constituent néanmoins un riche avant-propos. Les réflexions sur le fonctionnement des stéréotypes, l'analyse menée par chacun des auteurs et l'excellente bibliographie fournie à la fin de chaque article en font un outil incontournable pour l'étude de l'imaginaire et montrent que les stéréotypes doivent être pris en compte dans l'histoire des sociétés à travers les identités qu'elles se construisent et qui les soudent.

Monique MUND-DOPCHIE

Emmanuel DUPRAZ & Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations, identifications*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014. 1 vol. 172 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 6. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 978-2-87775-597-9.

Emmanuel DUPRAZ, Claire GHEERAERT-GRAFFEUILLE & D. MARTIN (Ed.), *La guerre civile : représentations, idéalizations et réconciliations*. Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015. 1 vol. 154 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 7. CULTURES SANS FRONTIÈRES). Prix : 19 €. ISBN 979-10-240-0337-5.

Ces deux livres sont le fruit des réflexions menées au sein du groupe de recherche ERAC sur un motif commun à toutes les cultures, la guerre civile. Celle-ci constitue un thème de recherche déjà amplement parcouru, en particulier dans le domaine de l'Antiquité. Mais les ouvrages ont l'originalité de ne pas se contenter de définir le phénomène et de le reconstituer au cas par cas. Ils se proposent surtout de faire ressortir combien il est difficile de repérer cette forme paradoxale de conflit — une guerre au sein d'un même peuple — souvent occultée ou déformée par les sources et d'analyser sa diversité d'une culture à l'autre (vol. 1) ; dans un second temps (vol. 2), ils s'attachent aux idéalizations et aux redéfinitions identitaires auxquelles elle donne généralement lieu. Les éditeurs ont en outre recherché l'interdisciplinarité la plus large possible, avec des contributions rédigées par des psychiatres, des philosophes, des historiens et des littéraires, qui traitent de l'histoire de peuples très divers (occidentaux, mais aussi africains, sud-américains et orientaux) de l'Antiquité à nos jours. Le premier livre est divisé en trois parties dont la première (« Représentations : de l'événement à la mémoire », p. 15-69) est jusqu'à un certain point dédiée à l'Antiquité. E. Martin (« *Victum Ciceronem ducem habuistis* (Philippiques, XIII, 30). L'éloquence cicéronienne comme arme de guerre dans les *Philippiques* », p. 15-33) étudie, à travers les derniers discours de Cicéron, l'éclosion de ce qu'elle appelle une « éloquence de guerre », délimitant un bon et un mauvais côté chez les belligérants. D. Briquel (« Comment on bâtit le récit d'une révolution : le renversement de Tarquin

entretenus à la ruine, vénérée comme telle (« Serment de Platées », maison de Romulus) ou altérée parce qu'entretenu (Héraion d'Olympie). Cet essai vagabond, pas exempt de mélancolie d'ailleurs, se clôture par une mise à distance, explorant la sensibilité des mondes chinois ancien et médiéval, fondamentalement marquée, à la différence du monde occidental par « la succession irréversible des cycles de vie et de mort » (p. 147). Une belle et stimulante promenade.

Laurent THOLBECQ

Glenn W. MOST & Alice SCHREYER (Ed.), *Homer in Print. A Catalogue of the Bibliotheca Homerica Langiana at the University of Chicago Library. Edited by G.W.M. and A. S. Essays by M.C. Lang, Glen W. Most, and David Wray. Entries by Alex Lee and Diana Moser*. Chicago, The University of Chicago Library, 2013. 1 vol. VIII-339 p., ill. Prix : 55 \$. ISBN 978-90-5629-724-4.

Retracer l'histoire complète du texte d'Homère est une tâche immense, qui nécessite la collaboration de nombreux chercheurs ; c'est ce qui démontre le travail réalisé par Philip H. Young, qui répertorie 5 586 éditions, tirages et rééditions du texte grec et de ses traductions imprimés entre 1470 et 2000 (*The Printed Homer: A 3000-Year Publishing and Translation History of the Ilias and the Odyssey*, Jefferson, 2008) ; la liste dressée est du reste inévitablement incomplète. C'est pourquoi on se réjouit de disposer désormais du catalogue raisonné de la *Bibliotheca Homerica Langiana*, qui contribue à éclairer une petite partie de cette histoire. Ce catalogue est le résultat d'une collaboration réussie entre M.C. Lang, le créateur d'une collection de 175 ouvrages (émissions non comprises) ayant trait à Homère, la bibliothèque de l'Université de Chicago qui a hérité de celle-ci, à charge pour elle de mettre la donation en valeur, et les chercheurs qui ont rédigé les différentes rubriques et les deux contributions insérées à la fin du volume. Un premier chapitre, rédigé par M.C. Lang lui-même, explique le parcours d'un collectionneur, parti à la recherche d'éditions, de traductions, d'adaptations et, dans une moindre mesure, d'études et commentaires de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il ne s'agissait pas pour lui d'accumuler les ouvrages mais de trouver ceux qui lui paraissaient remarquables par leur originalité et par l'influence qu'ils ont exercée. Le plan du livre et le contenu des rubriques découlent de cette perspective. La section A regroupe 33 éditions, complètes ou partielles, du texte grec, depuis celle de Chalcondyle en 1488 jusqu'à celle d'Eduard Schwartz en 1923-1924. Elle fournit à leur propos des éléments concernant l'histoire de leur impression et de leur réception. La section B rassemble 109 traductions en langue anglaise, y compris les versions pour les jeunes, soit la quasi-totalité de celles-ci (les 13 manquantes étant signalées à la p. 16). La section C comprend un choix de 14 traductions remarquables dans d'autres langues. Ces deux sections fournissent des données historiques, des informations d'ordre biographique sur les traducteurs et des éléments de critique littéraire sur le contenu. La section D présente une sélection de 15 études portant sur le corpus homérique, dans laquelle certaines absences, notamment celle des *Prolegomena ad Homerum* de Wolf (1795), apparaissent quelque peu surprenantes. La section E ressemble plutôt à une annexe de l'ensemble, car elle ne comporte que quatre rubriques consacrées respectivement à deux fac-similés de manuscrits, à un volume d'illustrations et à une traduction manuscrite de l'*Iliade* en latin. Les deux articles qui

suivent le catalogue proprement dit constituent des exemples d'utilisations auxquelles se prête la *Bibliotheca Homerica Langiana*. Glen Most retrace l'histoire d'Argos, le chien d'Ulysse, fournissant de celle-ci une interprétation moderne, qu'il confronte à celles qui peuvent être déduites de traductions figurant dans la collection Lang. De son côté, David Wray aborde la querelle des Anciens et des Modernes en France et en Angleterre, ce qui lui permet de revisiter les traductions de l'*Illiade* publiées dans ce contexte par Anne Dacier (C5), Ozell (B8), Houdar de la Motte (C6) et Alexander Pope (B9). Admirablement conçu et illustré (photos de nombreuses pages de titre, de quelques pages du texte grec, de gravures incorporées dans l'un ou l'autre ouvrage), ce livre rendra d'éminents services non seulement à tous ceux qui s'intéressent à Homère, mais aussi aux spécialistes de la bibliographie matérielle. Ces derniers regretteront toutefois que le soin mis à rassembler de façon condensée un maximum de renseignements n'ait pas poussé les responsables des rubriques à leur fournir systématiquement tous les éléments qu'ils attendent de la description matérielle, d'un livre, en particulier le nombre total de pages (ou de folios), en distinguant celles qui sont numérotées de celles qui ne le sont pas. De même, ils ne manqueront pas de constater que les références bibliographiques, certes abondantes, n'en sont pas moins lacunaires : ils s'étonneront notamment de ne pas trouver de mention du livre de Philip Young cité ci-dessus et de ne pas disposer de l'énoncé du titre complet du dictionnaire biographique de Peter G. Bietenholz & Thomas B. Deutscher, *Contemporaries of Erasmus: A Biographical Register of The Renaissance and Reformation*, 3 vol., Toronto, 1985-1987, dont plusieurs articles sont mentionnés. Par ailleurs, il eut été opportun de regrouper ces références dans une bibliographie générale. L'arbre ne doit cependant pas cacher la forêt : ces omissions sont peccadilles face à l'ampleur de la documentation mise en œuvre et à la clarté de l'agencement. Ce livre ouvre de nouvelles pistes dans des domaines variés : on lui souhaite par conséquent une large diffusion, conforme à ses mérites.

Monique MUND-DOPCHIE

Nigel G. WILSON, *De Byzance à l'Italie. L'enseignement du grec à la Renaissance*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 300 p. (L'ÂNE D'OR, 48). Prix : 29 €. ISBN 978-2-251-42058-5.

Cet ouvrage, selon l'auteur lui-même, constitue la suite de *Scholars of Byzantium* paru en 1983. D'abord publié en 1992, il sort maintenant en traduction française, grâce aux bons soins du Père Henri Dominique Saffrey. Son objectif est d'étudier les étapes et les effets de la culture grecque longtemps perdue. Nigel G. Wilson structure son propos en quatorze chapitres qui brossent chronologiquement l'évolution de l'enseignement du grec à la Renaissance en Europe occidentale, jusqu'à la mort d'Alde Manuce et Marc Musuros (1517). Au-delà du défi que constitue pareille entreprise, l'auteur reconnaît lui-même qu'il s'agit ici d'une ébauche, tant la matière à traiter est importante. Après avoir rappelé les débuts du grec en Italie avec Leonzio Pilato, l'auteur s'attarde sur l'arrivée de Manuel Chrysoloras à Florence en 1397 pour y enseigner le grec. La publication de sa grammaire grecque est un moment clé dans l'enseignement du grec en Italie. D'autres grands personnages sont évoqués : Leonardo Bruni, Guarino Guarini, Francesco Barbaro, pour arriver à Giovanni

Princeton. A. Marcone établit un parallèle avec un autre antiquisant en exil, Mikhaïl Rostovtzeff (*Alföldi e Rostovtzeff*, p. 65-76), remarquant l'usage de certains termes anachroniques, qui se sont imposés à eux par les vicissitudes de leur vie (« propagande » pour Alföldi, « bourgeoisie » et « capitalisme » pour Rostovtzeff), mais aussi de « grandes erreurs » responsables de renouvellements historiographiques importants. Une deuxième contribution de G. Alföldy revient sur les fondations alföldiennes de la recherche sur la Pannonie romaine et les développements ultérieurs, notamment l'admirable productivité des nouvelles générations d'historiens, ce qui en fait l'une des provinces les mieux connues de l'Empire (*Roman Pannonia from Andrew Alföldi to the Twenty-First Century*, p. 293-314). Sont brièvement évoqués son charisme, sa productivité remarquable, son activité éditoriale (dont les séries *Dissertationes Pannonicae* et *Dissertationes Bernenses*). Les identités qu'il a pu endosser sont le mieux illustrées par les trois formes de son prénom, hongr. András, all. Andreas, angl. Andrew, utilisées par les divers contributeurs. La contextualisation historique éclaire en partie les opinions d'un savant qui assumait le patriotisme de son époque (p. 29, sur la cause de la « supériorité culturelle magyare » et les droits historiques de son pays), car il fut fortement marqué durant sa jeunesse par son expérience individuelle, principalement centre-européenne, dans un pays bouleversé par la chute de l'Empire austro-hongrois et le traité de Trianon (1920), puis par la montée des totalitarismes, l'extrême droite d'abord, la dictature communiste ensuite, enfin, par l'exil définitif. Des *indices* de noms et de sources complètent le livre. Il est des ouvrages qui peuvent desservir un thème ou une personnalité par un traitement trop rigide, trop naïf ou scholastique ; ce n'est aucunement le cas du présent recueil : posant la question de l'actualité dans le siècle présent d'un savant qui s'est illustré au siècle précédent en tant que modèle insurpassable d'érudition et de subtilité (p. 175), ce riche volume se donne à lire comme un hommage intelligent à la mémoire et à l'œuvre d'un historien d'exception, par l'exercice conjoint de l'admiration et de la distance critique, nécessaire et inévitable.

Dan DANA

Dimitris TZIOVAS (Ed.), *Re-imagining the Past. Antiquity and Modern Greek Culture*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII-420 p., 32 ill. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 85 £. ISBN 978-0-19-967275-2.

Le présent volume est issu d'un congrès international tenu en juin 2011 à l'Université de Birmingham, où un département d'études portant sur la Grèce ancienne, médiévale et moderne exerce ses activités depuis plus de quatre-vingt ans. Cette réunion de spécialistes avait pour propos d'examiner les diverses façons utilisées par le peuple grec entre le XII^e et le XX^e siècle pour se réapproprier son passé antique et se construire face aux Européens occidentaux, qui estimaient en être les seuls dépositaires et jugeaient à l'aune de cette appropriation les Grecs qui leur étaient contemporains. Les participants ayant été nombreux, Dimitris Tziouvas publie un choix de dix-neuf communications, regroupées en cinq sections, dont il justifie la raison d'être après avoir rappelé la thématique du congrès (chap. 1). La première section, intitulée « L'Antiquité, la Grèce et l'Europe » comprend trois chapitres. Anastasia Stouraiti (chap. 2) décrit l'effort spécifique des « antiquaires » crétois pour reconstituer le

passé de leur île durant la seconde moitié du xvii^e siècle, époque où les Vénitiens se passionnaient pour le passé de leur empire. Roderick Beaton (chap. 3) envisage la nouvelle identité de la nation grecque, telle qu'elle est conçue par Shelley en 1821 dans son drame lyrique *Hellas*. Alexandra Lianeri (chap. 4) analyse des traductions et représentations de la tragédie *Antigone* hors Grèce au xix^e siècle, ainsi que la traduction réalisée par Alexandros Rizos Rangavis en 1857. La deuxième section regroupe quatre chapitres centrés sur l'aspect politique de la revendication identitaire à diverses périodes de l'histoire de la Grèce. Tassos A. Kaplanis (chap. 5) s'efforce de cerner l'identité grecque à travers les noms dont se servent les habitants du pays pour se désigner eux-mêmes et note ainsi l'intéressant passage des termes *Rômaioi/Rômioi* à l'ethnonyme *Hellenes*. Peter Mackridge (chap. 6) cerne la portée de la démarche « classiciste », qui pousse Neofytos Doukas (env. 1760-1845) à comparer le couple « attique classique / grec moderne » au couple « hébreu / yiddish », à cette différence près que Doukasi n'envisage pas de moderniser le grec ancien, faute de connaître la langue utilisée quotidiennement par ses compatriotes. Vangelis Karamanolakis (chap. 7) étudie le rôle joué par l'Université d'Athènes à partir de 1837, date de son inauguration, dans la réappropriation de l'héritage antique ; les moyens mis en œuvre sont le choix du grec ancien comme langue de rédaction des thèses et des grades universitaires, les mentions systématiques du glorieux passé dans les discours officiels ou encore ses statues, ses fresques et son architecture. Alexander Kazamias (chap. 8) aborde la période postérieure à la guerre civile, durant laquelle la revendication d'une *ethnikofrosyni*, arrimée au passé antique, permet de distinguer, selon les partisans d'une droite musclée, les « bons » Grecs de ceux qui le sont moins. La troisième section comprend également quatre chapitres, consacrés au regard porté sur la civilisation matérielle de la Grèce ancienne par la littérature, le cinéma, la photographie et le théâtre. Dimitris Plantzos (chap. 9) aborde la notion de « *xenomania* » ou désir de représenter la Grèce telle qu'on la conçoit en Occident à travers le roman « *L'archéologue* » (1904) d'Andreas Karkavitsas et la filmographie de Theo Angelopoulos. Eleana Yalouri (chap. 10) s'intéresse à l'intégration du passé antique dans la vie actuelle des Grecs à travers la publicité et différentes expressions de la mode. Katerina Zacharia (chap. 11) étudie à partir de textes du xx^e siècle le discours national véhiculé à propos d'une Grèce éternelle et authentique. Eleni Papazoglou (chap. 12) analyse la signification du retour en force des drames antiques, tels que les trois tragédies de l'*Orestie* et l'*Antigone*, dans la Grèce moderne et dans le reste de l'Europe entre 1900 et 1933. La quatrième section traite de la réception littéraire de l'Antiquité à travers six chapitres. Gonda van Steen (chap. 13) décrypte la *Lamentation d'Athènes*, un poème de 69 vers composé au xv^e siècle, qui évoque le sort tragique de la cité tombée entre les mains des Ottomans en 1456. David Ricks (chap. 14) souligne l'influence exercée par Lucrèce sur le poète Kostis Palamas (1859-1943), le romancier Konstantinos Theotokis (1872-1923) et le poète Kostas Karyotakis (1896-1928). Gunnar De Boel (chap. 15) examine comment les Doriens et les études qui leur sont consacrées sont utilisés par des romanciers modernes pour signifier une forme de résistance à la « colonisation » de la Grèce par les puissances occidentales. Marinos Pourgouris (chap. 16) met en évidence le lien qui unit le recours à l'Antiquité et une idéologie moderne dans l'œuvre intitulée « *La quatrième dimension* » du poète Yannis Ritsos, lequel recrée des personnages anciens en

utilisant le prisme du communisme. Dimitris Tziouvas (chap. 17) commence par retracer la survie du *Philoctète* de Sophocle en Europe à partir du XVIII^e siècle et analyse ensuite l'utilisation qu'en fait Yannis Ritsos à plusieurs reprises. Rowena Fowler (chap. 18) lit le poème « *Sur les genêts (aspalathoi)* » de Georges Sféris (1900-1971) à la lumière des écrits de Platon et du poète Seamus Heaney (Irlande du Nord) dont elle démontre l'influence. La cinquième section ne comporte qu'un seul chapitre qui sert de conclusion à l'ensemble. Après avoir rappelé que les études sur la réception de l'héritage antique ont souvent fait l'impasse sur la Grèce, pourtant particulièrement concernée par celui-ci, Lorna Hardwick (chap. 19) montre combien il importe d'analyser le rapport entre le passé et le présent de la Grèce tel qu'il a été envisagé par les Grecs et par le reste de l'Europe et met en évidence les pistes ouvertes par ce type de démarche. Par la richesse de ses points de vue et de sa documentation, le livre édité par D. Tziouvas constitue ainsi une contribution remarquable à l'histoire de l'héritage antique, qu'il renouvelle en valorisant un de ses chaînons manquants, à savoir le rôle joué dans celle-ci par la Grèce depuis le Moyen Âge jusqu'aujourd'hui. On lui souhaite dès lors de nombreux lecteurs et une large diffusion auprès de ceux qui s'attachent à décrire « la survie » de l'Antiquité.

Monique MUND-DOPCHIE

Hélène MÉNARD et Cyril COURRIER (Ed.), *Miroir des autres, reflet de soi (2) : Stéréotypes, politique et société dans le monde occidental (de l'Antiquité romaine à l'Époque contemporaine)*. Paris, Michel Houdiard, 2013. 1 vol. 300 p., ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-35692-105-5.

Le second volume consacré au stéréotype en tant que partie méconnue de l'imaginaire romain rassemble les contributions qui n'avaient pas trouvé place dans le volume précédent. Son introduction, rédigée par les deux responsables du programme de recherche pluridisciplinaire entamé en 2008 et des Actes qui en sont l'aboutissement, détermine le noyau commun entre les deux publications et justifie leur complémentarité : le premier volume étudie les stéréotypes dans leur processus d'élaboration et leur rôle à travers les représentations que le corps politique et social donne de son fonctionnement, le second porte sur leurs évolutions. Une première partie analyse la permanence et le renouvellement des stéréotypes lors de la production des ouvrages et dans leurs rapports avec les buts poursuivis par les auteurs qui y recourent (cinq contributions). (1) Noëlle Géroudet traite de l'iconographie de la déesse Roma, depuis la naissance de celle-ci en Orient comme divinité poliade, comparable à Athéna, jusqu'à son identification à l'*Vrbs* éternelle d'Hadrien et de Constantin en passant par la personnification de l'État sous la République. (2) Éric Morvillez analyse le stéréotype du jardin romain, dans lequel les constructions, en particulier les barrières, jouent un rôle déterminant vu leur stabilité, alors que la végétation, de par sa nature même, est fluctuante et dès lors plus difficilement saisissable. (3) Sarah Rey étudie le lieu commun de la décadence de Rome à travers la représentation du Capitole, symbole de l'État romain, qui incarne tantôt la résistance face à la décadence, tantôt l'image même de la décadence à en juger par l'évolution négative des pratiques religieuses, tantôt encore l'antithèse du monde chrétien. (4) Aline Estèves étudie les personnages de la magique et de la sorcière à l'époque impériale, où survivent certes les représentations de

Greece and Rome », qui n'a reçu aucune épreuve de son article préalablement à la publication. Il en résulte que son article est déparé sur le fond et la forme. En remplacement du chapitre 31 de ce volume, L. Bodson met le seul texte fiable à disposition des lecteurs à l'adresse internet suivante : <http://www.promethee.philo.ulg.ac.be/Zoologica/lbodson/bibl/>. Cet ouvrage complète de manière fort appropriée les travaux de synthèse existants que sont le *Cultural History of Animals in Antiquity* édité en 2007 par Linda Kalof et le *Pecus : Man and Animal in Antiquity. Proceedings of the conference at the Swedish Institute in Rome, Septembre 9-12, 2002, Rome* édité en 2004 par Barbro Santillo Frizell. *Animals in Classical Thought and Life* constitue un apport majeur à la communauté scientifique, tant par l'état des connaissances qu'il dresse sur les relations homme / animal dans l'Antiquité que par l'instrument de travail de tout premier plan qu'il constitue. Un outil indispensable à l'étudiant et au chercheur qui s'intéressent à cette riche et singulière thématique. Fabienne PIGIÈRE

Donald C. HAGGIS & Carla M. ANTONACCIO (Ed.), *Classical Archaeology in Context. Theory and Practice in Excavation in the Greek World*. Berlin, De Gruyter, 2015. 1 vol. 426 p., nombr. ill. Prix : 164,95 € (relié). ISBN 978-1-934078-46-4.

L'ouvrage collectif édité par Donald Haggis et Carla Antonaccio constitue un plaidoyer pour l'archéologie de terrain. Ses objectifs sont multiples : d'une part, il s'agit de déconstruire les préconceptions liées à l'archéologie classique (et grecque en particulier) et les discours qui sous-tendent les recherches ; par ailleurs, il s'agit de souligner l'importance fondamentale de la pratique de la fouille comme instrument de connaissance. L'ouvrage aborde quatre sujets principaux : les contextes historiques et les traditions intellectuelles, les contextes funéraires, les contextes urbains et ruraux et enfin, les contextes religieux. Chaque unité comprend entre deux et cinq études de cas traitant de différents sites, de la préhistoire à la période hellénistique, dans diverses régions de la Grèce. Hormis l'examen des fouilles de Morgantina par Carla Antonaccio (p. 51-69) et le traitement de l'archéologie lycienne par Tamar Hodos (p. 87-118), les articles concernent le territoire de la Grèce moderne. La première unité d'articles porte sur l'impact des traditions historiographiques sur les recherches en cours. Ce chapitre souligne le poids des orientations subjectives exercées par les chercheurs et les institutions, en fonction de leurs intérêts spécifiques, sur le choix d'un site et sur la manière d'y œuvrer, en concluant que, *in fine*, l'on ne trouve que ce que l'on cherche. Les cas de Praisos et de Morgantina, étudiés respectivement par James Withley et Carla Antonaccio (p. 23-69), constituent des exemples parlants de fardeaux historiographiques exercés sur les perceptions et partant sur la connaissance et l'interprétation de sites. Les analyses qui suivent témoignent de la tendance à se conformer à des paradigmes interprétatifs éprouvés, certes sécurisants, mais que des analyses plus objectives permettent de déconstruire et de nuancer. Chaque article comporte trois éléments : d'abord, la présentation des traditions préexistantes et des critiques que l'on peut leur opposer ; ensuite, la présentation d'un cas d'étude ; enfin, les techniques archéologiques et les méthodes analytiques qui peuvent être mises en œuvre pour renouveler la perspective. L'un des atouts du volume réside dans la mise en valeur d'analyses archéométriques qui se répondent ou apportent des nuances sur

un même objet de recherche. C'est notamment le cas des études sur le cimetière du Céramique, présenté sous deux angles différents par A. Alexandridou (p. 121-147) et D. B. Small (p. 71-85). L'analyse particulièrement intéressante de ce dernier sur le développement des pratiques funéraires met l'accent sur la nécessité de coupler les analyses archéologiques à d'autres disciplines, en l'occurrence la sociologie. Bon nombre de contributeurs insistent aussi sur le renouvellement des études de mobilier archéologique dont l'approche archéométrique s'impose plus que jamais, en raison des avancées méthodologiques et des résultats probants obtenus ces dernières années. On retiendra ainsi le nécessaire renouvellement de l'étude des dépôts « votifs » (A. Kyriakou, A. Tourtas), les apports de l'archéobotanique soulignés par Evi Margaritis (p. 333-354), de l'archéozoologie (D. Mylona, en contexte religieux) ainsi que l'importance de la taphonomie et de la paléanthropologie (Anna Lagia, p. 149-173). Cinq contributions traitent des espaces urbains (agoras grecques en Péloponnèse, urbanisation de la Crète archaïque) et ruraux (Rhodes, Grèce et Crète hellénistiques). La seule critique pourrait provenir du lien discutable de certaines contributions avec la ligne de l'ouvrage. Tel est le cas en particulier de la présentation de la fouille du dème de Kymissaleis à Rhodes par M. I. Stefanakis, K. Kalogeropoulos, A. Georgopoulos et Chr. Bourbou (p. 257-314) : s'il constitue une illustration intéressante de la manière dont est mené un chantier école, cet article s'apparente, autant par sa longueur que par les détails fournis, davantage à une ébauche de publication de la fouille qu'à une déconstruction de paradigmes. À ce bémol près, le contenu du titre est donc respecté : il s'agit bel et bien de confronter théorie et pratique des fouilles dans le monde grec classique. L'ouvrage, richement illustré, livre ainsi une analyse captivante des modèles traditionnels et des moyens pratiques ou intellectuels de les mettre en perspective, tout en faisant prendre conscience qu'ils ont façonné notre perception d'une certaine archéologie classique. Cette observation du substrat des recherches et la critique des dérives idéologiques qui peuvent en découler font de cet ouvrage une excellente initiation à la réflexion sur une archéologie grecque qui hésite encore parfois à entamer son grand virage épistémologique.

Maria NOUSSIS

Daniela LEFÈVRE-NOVARO, *Du massif de l'Ida aux pentes du mont Diktè. Peuples, territoires et communautés en Messara du XIII^e au VII^e siècle avant J.-C.* Paris, De Boccard, 2014. 2 vol. 21 x 29,7 cm, 376 p. + 406 p., 75 ill. n/b., 11 ill. coul., 133 pl. en annexe sur clé USB (ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE, 24). Prix : 89 €. (broché). ISBN 978-2-7018-0374-6.

La période de transition qui, dans le monde égéen, nous fait passer du Bronze Récent au Premier Âge du Fer et de la civilisation des palais mycéniens à la cité-État grecque (*polis*), a fait l'objet de plusieurs colloques importants ces dernières années, dans une optique principalement archéologique. On peut en particulier mentionner la conférence internationale organisée à Volos en juin 2015 par A. Mazarakis Ainian, A. Alexandridou et X. Charalambidou (Ed.), *Regional Stories towards a New Perception of the Early Greek World: Acts of an International Symposium in the Honour of Professor Jan Bouzek, University of Volos, Volos, 2015*) ou encore le

oder so erklärt, dass die ausgefallene Version mehr oder weniger dieselbe Struktur aufgewiesen haben muss (bei Aischylos). Bei Euripides' *Phoenissen* werden mögliche Interpolationen nicht thematisiert; – Ein gedruckter Vers ist ein gedruckter Vers, ein katalektischer Tetrameter zählt gleichviel wie ein Reizianum, obwohl er länger ist als manche lyrische Periode, die wohl eine bessere Vergleichsgröße wäre; – Die Einteilung in Struktureinheiten ist, vorsichtig formuliert, subjektiv und in vielen Fällen wohl dem Wunsch geschuldet, Symmetrien zu finden: jedenfalls wird sie nicht durch eine Analyse bzw. Interpretation nachvollziehbar gemacht. Die einzelnen Teile werden in der Regel durch ein Stichwort zusammengefasst und formale Kriterien (Strophenende, Sprecherwechsel) beachtet, doch warum bestimmte Bruchlinien Ober- oder Untereinheiten trennen, bleibt offen: So bilden im *Aias* beispielsweise die ersten 14 Verse (die Anrede Athenas an Odysseus) den von der Doppelspitze unabhängigen Eingangsteil, die Antwort des Odysseus und der Rest des Prologs gehören aber zum ersten großen Textblock; die epirrhematische Konstruktion 201-262 wird in der Mitte zerteilt und zwei verschiedenen Untereinheiten der ersten "Spitze" (14-232 bzw. 233-718) zugeschlagen; – Die Zahlenverhältnisse sind nicht immer leicht mit der Vorstellung von Berggipfeln und einem Zwischental vereinbar: In den *Sieben gegen Theben* ist das Zwischenstück mit 680 Versen mehr als sechsmal so lange wie die symmetrischen "Gipfel" (106 bzw. 112 Verse), im euripideischen *Herakles* ist dagegen das "Tal" ein vergleichsweise kümmerlicher Sattel (700 – 33 – 695 Verse). Die Bibliographie umfasst 26 Titel, darunter die genannten Textausgaben sowie vier frühere Werke Konishis.

Gunther MARTIN

Giovanni PARMEGGIANI (Ed.), *Between Thucydides and Polybius. The Golden Age of Greek Historiography*. Cambridge, Mass. & Londres, Harvard University Press, 2014. 1 vol. 336 p. (HELLENIC STUDIES, 64). Prix : 22,5 €. ISBN 978-0-674-42834-8.

Le présent volume contient les actes de deux journées d'études qui se sont déroulées en 2007 aux Universités de Harvard et de Bologne, sous la direction de N. Luraghi et R. Vattuone. À travers treize contributions, l'ouvrage propose une étude approfondie des historiens grecs du IV^e siècle av. J.-C. à la lumière des recherches actuelles. Il tente non seulement d'analyser le succès rencontré par de tels auteurs à leur époque, mais encore de définir la notion même d'historiographie durant cette période troublée. Après une brève introduction de G. Parmeggiani, R. Vattuone présente une étude très complète de l'œuvre de Théopompe de Chios et de sa place dans l'historiographie du IV^e siècle av. J.-C., en se fondant surtout sur les témoignages antiques, notamment ceux de Denys d'Halicarnasse. J. Marincola s'intéresse à l'apport d'Isocrate à l'historiographie et à son rôle en tant que précepteur de nombreux historiens. À partir d'extraits de l'auteur, il montre la place de l'histoire dans son œuvre et l'influence exercée par son époque sur son style, tout en le rapprochant des historiens de son temps. R. Nicolai propose une nouvelle lecture des œuvres de Xénophon à la lumière de celles de ses contemporains, principalement Isocrate et les sophistes, s'écarter ainsi de l'image conventionnelle de Xénophon, simple continuateur de Thucydide. C. Bearzot s'intéresse aux documents utilisés par Xénophon pour la rédaction des *Helléniques*. À partir de nombreux extraits de l'œuvre, elle

distingue six types de documents différents, analyse leur authenticité et la manière dont Xénophon cite ses sources. G. Parmeggiani se livre à une comparaison des causes de la guerre du Péloponnèse présentées dans les œuvres de Thucydide et d'Éphore. Il utilise les commentateurs tant modernes qu'antiques afin de proposer une image plus objective des deux historiens. Ce faisant, il démontre qu'Éphore ne s'est pas uniquement inspiré d'Aristophane pour broser le portrait de Périclès et le présenter comme une des causes majeures de la guerre. À l'aide du contexte historique de l'époque, N. Luraghi tente d'expliquer pourquoi Éphore a choisi comme prologue l'épisode de la venue des Héraclides dans le Péloponnèse : à son avis, ce récit guerrier a été choisi parce l'auteur percevait probablement l'histoire grecque comme une suite d'hégémonies. J. Tully traite du concept d'histoire universelle dans l'œuvre d'Éphore et de Polybe. En comparant les deux historiens et en les confrontant à l'œuvre de Diodore de Sicile, il démontre que ce concept correspond plus à une histoire subjective du point de vue de l'auteur qu'à une histoire universelle au sens moderne du terme. D. Lenfant s'intéresse aux monographies grecques relatives à l'Empire perse rédigées au IV^e siècle av. J.-C. Après avoir identifié les différents auteurs d'histoire perse, elle montre que ces récits donnent un aperçu très stéréotypé de la cour de l'Empire achéménide. Elle met ensuite ces œuvres en rapport avec celles d'Hérodote, de Thucydide et des auteurs d'histoires perses du V^e siècle av. J.-C. afin d'identifier les particularités des monographies du IV^e siècle av. J.-C. C. Tuplin tente de savoir si les sources historiographiques sur l'Empire perse antérieures à la conquête macédonienne auraient pu, d'une quelconque façon, prévoir la chute de ce dernier. Par une lecture approfondie des sources conservées, il relève les problèmes de fonctionnement de l'Empire achéménide déjà identifiés par les Grecs eux-mêmes, tels que l'usage intensif de mercenaires ou la taille démesurée du territoire, facilitant une incursion militaire ennemie. Toutefois, personne n'aurait pu prévoir une chute si rapide, car les critiques des Grecs relevaient plus de la jalousie que de la véritable stratégie militaire. R. Thomas étudie les histoires de *poleis* rédigées au IV^e siècle av. J.-C., ainsi que le concept plus général d'histoire locale. Pour ce faire, il se penche plus particulièrement sur deux exemples, celui de l'île de Délos, qui représente un cas exceptionnel d'affirmation de fierté sociale et d'indépendance, et celui des cités ioniennes d'Asie Mineure, qui sont l'objet de récits très semblables et pourtant contradictoires. En réalité, ce type d'historiographie est très politisé, car il peut être utilisé dans les relations entre *poleis*, ce qui explique son développement intensif au IV^e siècle av. J.-C. S. Ferrario s'intéresse aux moyens employés par les hommes politiques grecs du IV^e siècle av. J.-C. pour influencer les textes historiques les concernant, tels que la diffusion de poèmes, l'érection de statues ou encore l'affichage public de décrets, à Athènes, Sparte et Thèbes. Enfin, L. Bertelli étudie le rapport entre Aristote et l'histoire, afin de prouver qu'il était non seulement philosophe, mais également historien. Dans cet exposé audacieux, il montre comment Aristote est parvenu à appliquer sa méthode de recherche scientifique à l'histoire, par exemple dans la *Constitution d'Athènes*. Complété par un index détaillé, cet ouvrage brosse un portrait exhaustif de l'historiographie du IV^e siècle av. J.-C., éloigné des préjugés consubstantiels aux théories élaborées au XIX^e siècle.

Alexandre NOWETA

casernement de soldat édifié au début du II^e s.) : il comprenait cinq *skyphoi* (dont deux à devise et un à décor en relief de coquillages), une coupe à facette et une coupe à décor de poissons ; s'ensuit une belle étude comparative qui oriente la trouvaille vers le III^e siècle et une origine très probablement rhénane sans exclure cependant d'autres centres de production plus lointains. De leur côté, Wouze Dhaeze et Patrick Monsieur présentent une étude approfondie du mobilier céramique associé au contexte dans lequel le coffret a été découvert (p. 209-219). Ils livrent une bonne description du casernement mis au jour, érigé sous Hadrien, dans les années 120 et reconstruit à l'époque sévérienne, au tournant des II^e et III^e siècles. Le coffret a été retrouvé dans l'angle d'une resserre à provisions, à l'extrémité orientale du bâtiment, peut-être destinée à abriter des sous-officiers. Le matériel céramique, datant du III^e siècle, permet d'écarter l'hypothèse ancienne d'une destruction du secteur au V^e s. et oriente plutôt vers les années 260-280, ce que confirme l'étude du service de verres rangé dans le coffret. Le volume se referme par les résumés des contributions, en français et en anglais. Au final, un recueil cohérent qui contribue au renouvellement des données et augure bien de la suite donnée à cet excellent projet. Laurent THOLBECQ

Isabelle DERAMAIX & Sylvie DASSELER (Ed.), *Les recherches archéologiques menées dans la zone d'activité économique d'Ath/Ghislenghien*. Namur, Service public de Wallonie, 2014. 1 vol. 388 p., 342 fig. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE, 31). Prix : 45 €. ISBN 978-2-930711-04-1.

On ne peut que se réjouir du coup d'accélérateur donné depuis quelques années par le Département du Patrimoine du Service public de Wallonie à sa série archéologique *Études et Documents*. Le volume recensé traite d'opérations préventives menées entre 1993 et 1997 préalablement à deux extensions de la zone économique de Ghislenghien, en province de Hainaut (Belgique). La première partie du livre concerne les fouilles situées à l'ouest du zoning, sur la localité de Meslin-l'Évêque, ayant abouti à la découverte d'une petite occupation de l'Âge du Fer et d'une grande villa gallo-romaine. Cette dernière se développe de part et d'autre d'un petit ruisseau dont les aménagements en bois étaient partiellement conservés. Un premier état gallo-romain, débutant dans les premières décennies du I^{er} siècle ap. J.-C., est caractérisé par un réseau de fossés et plusieurs bâtiments sur poteaux. Respectant l'organisation de la phase précédente, la villa en dur se développe à la fin du I^{er} siècle et durant tout le siècle suivant, selon un modèle allongé répandu dans les provinces du nord-ouest de l'Empire. Les fouilleurs n'ont pu reconnaître que deux grandes phases de construction en raison du démantèlement systématique des structures après l'Antiquité. Soixante-six pièces, auxquelles on accède depuis un portique de façade, constituent le corps de logis qui s'étend sur 116 m de long et 23 m de large. Au nord du bâtiment, un complexe balnéaire fait retour en équerre. À l'est du ruisseau, la *pars rustica* est illustrée par un bâtiment isolé où des activités de forge ont été reconnues. L'abandon d'une villa de cette envergure dès la première moitié du III^e siècle est une surprise, alors que ce phénomène intervient, dans ces provinces, généralement dans la seconde moitié du siècle. Le reste du chapitre est consacré aux études de mobilier

et aux questions de datation, entre autres sur base de la dendrochronologie. À plus d'un kilomètre de là, au nord-est, une seconde occupation s'est développée, à Ghislenghien, sur le versant nord du petit vallon de la Sille. D'intéressants vestiges des âges du Bronze et du Fer, sur lesquels nous ne nous étendrons pas, font place à deux concentrations de vestiges gallo-romains : aux abords du cours d'eau, la première est illustrée par plusieurs petites constructions sur poteaux datées de la période augustéenne tandis que la seconde, plus au nord, est matérialisée par deux générations d'enclos fossoyés abritant des bâtiments sur poteaux. Ces ensembles, datés de la seconde moitié du I^{er} siècle et du II^e siècle ap. J.-C., ont pu être rapprochés de l'habitat gallo-romain typique des sols sablonneux de la côte maritime et de la région de l'Escaut. L'analyse du mobilier a permis, notamment, de mettre en évidence une importante activité céréalière. Un dernier chapitre s'apparente à une synthèse de la région d'Ath aux époques protohistoriques et romaines. La présence (très hypothétique toutefois) d'un cadastre antique est envisagée pour cette microrégion. On soulignera l'excellent esprit de synthèse d'Isabelle Deramaix qui est parvenue à extraire l'essentiel de ce qui est considéré comme la première opération préventive wallonne d'envergure. On regrettera toutefois l'absence de plans de détail concernant les bâtiments en dur de Meslin-l'Évêque qui auraient peut-être permis au lecteur une interprétation complémentaire, notamment du corps de logis. L'ouvrage met en exergue, à juste titre, la présence simultanée de deux types d'habitat gallo-romains (ferme et villa), l'un typique de la plaine côtière avec des bâtiments sur poteaux au sein d'enclos fossoyés, l'autre plus largement répandu, caractérisé par un domaine divisé en deux parties et muni d'un grand corps de logis en dur (voir Ferdière *et al.*, *RAE*, 59, 2010). Des fours à chaux ainsi que deux sépultures aristocratiques, découverts récemment (Danese & Authom, *Signa*, 4 [2014] ; Danese & Hanut, *id.*), à environ 600 m au sud-est de la villa de Meslin-l'Évêque, viennent encore compléter ce dossier. La remarquable richesse de ces deux tombes, datées de l'époque augustéenne, apporte un regard complémentaire sur le statut social privilégié des habitants de cette villa nervienne dès les premières décennies de l'Empire, ce que ne laissaient pas entrevoir les structures contemporaines.

Nicolas PARIDAENS

Frédéric HANUT & Jean PLUMIER, *La nécropole gallo-romaine de la Place de la Wallonie à Jambes (Namur)*. 1. Texte. 2. Catalogue. Namur, Service public de Wallonie, 2014. 2 vol. 207 p. + 373 p., nombr. ill. coul. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE 33 - 34). Prix : 20 € et 30 €. ISBN : 978-2-930711-11-9 et 978-930711-12-6.

Cet ouvrage présente les résultats des fouilles archéologiques menées sur le site de la Place de la Wallonie à Jambes entre 1991 et 1993. Le premier volume est divisé en neuf chapitres. Les deux premiers constituent une mise en contexte plus que complète et richement illustrée : une présentation du site de la Place de la Wallonie (p. 13-15) et un historique des travaux archéologiques menés à cet endroit entre le XIX^e siècle et les années 1990 (p. 17-21). Le chapitre 3 est consacré à la description des tombes, envisagée sous deux approches : la première est une description physique des tombes visant une typologie de ces sépultures ; la seconde aborde la question des rituels

associé à quelques fosses, des fossés et les fondations d'un bâtiment rectangulaire. Cette petite exploitation est abandonnée au milieu du II^e s. ap. J.-C. La seconde étude du recueil, signée par Séverine Gauduchon, porte sur la fouille préventive et partielle d'un établissement du Haut-Empire à Auneau « l'Hermitage » (Eure-et-Loir). La fouille a révélé la présence de vestiges très perturbés appartenant à deux phases d'occupation ; l'implantation primitive, un petit bâtiment rectangulaire et un réseau de fossés et murets, est datée du I^{er} s. ap. J.-C. Des aménagements de grande ampleur surviennent vers la fin du I^{er} s. ou au II^e s. : quatre bâtiments sont construits autour et à l'intérieur d'une grande cour enclose par un muret. L'espace périphérique a livré les traces de plusieurs autres bâtiments mal conservés et d'une mare. L'auteur propose d'attribuer les bâtiments à la *pars rustica* d'une villa dont les bâtiments résidentiels seraient situés en dehors de l'emprise de la fouille. Les données archéologiques sont complétées par une analyse pollinique révélant des défrichements associés à l'implantation de l'exploitation, suivis par un paysage dominé par les prairies et puis par la culture de céréales. L'établissement de « Rougemont » à Prasville (Eure-et-Loir) est l'objet d'une étude dirigée par Marjolaine De Muylder. La fouille a révélé une occupation de courte durée (10/20 - 60/70 ap. J.-C.), matérialisée par la présence d'un seul bâtiment rectangulaire en pierres associé à deux enclos fossoyés. Il s'agit probablement des vestiges d'une petite exploitation agricole, dont certaines des activités pourraient par ailleurs être en rapport avec la présence de la voie Chartres-Orléans à proximité. Le dernier chapitre du volume regroupe les études des sites de « la Roche Deniau » à Parçay-Meslay et « la Cave Blanchette » à Monnaie (Indre-et-Loire), par Nicolas Fouillet et Dorothee Lusson. Deux vastes zones d'occupation, situées à proximité immédiate l'une de l'autre, ont livré des vestiges appartenant à deux établissements laténiens à vocation agro-pastorale distincts, installés dès la fin du II^e s. av. J.-C. Si le site de « la cave Blanchette » est abandonné dès la moitié du I^{er} s. av. J.-C., celui de « la Roche Deniau » connaît des développements jusqu'au début du V^e s. Des bâtiments sur poteaux associés à un système fossoyé de tradition gauloise sont remplacés, vers la fin du I^{er} s. ap. J.-C., par de modestes constructions maçonnées. Ces dernières sont situées dans un espace qui sera, lors de l'extension maximale de l'occupation (60/70 - 225 ap. J.-C.), enclos par un mur, et probablement voué à un usage résidentiel. Les quelques vestiges du IV^e et du début du V^e s. ap. J.-C., liés au stockage, illustrent la longévité de l'exploitation. Ce premier recueil de publications monographiques pour la région du centre de la Gaule constitue un apport intéressant à la recherche, d'autant plus que les contributions présentent de manière très complète l'ensemble des données de fouille ainsi que les études de mobilier et les analyses paléo-environnementales disponibles. Le caractère rural des cinq établissements et les différents aspects de l'économie agro-pastorale abordés livrent un fil conducteur justifiant tout à fait le regroupement de ces textes au sein d'un même ouvrage.

Fanny MARTIN

Alain PROVOST, Bernard LEPRÊTRE & Éric PHILIPPE. *L'aqueduc de Vorgium / Carhaix (Finistère). Contribution à l'étude des aqueducs romains*. Paris, CNRS éditions, 2013. 1 vol. 352 p., 386 fig. n/b. et coul., 78 tabl. (GALLIA SUPPLÉMENT, 61). Prix : 55 €. ISBN 978-2-271-07434-8.

Ces dernières années, deux monographies ont complètement renouvelé nos connaissances à propos du chef-lieu des Osismes, auparavant encore largement méconnu. Des fouilles préventives ont, dans un premier temps, permis d'aborder l'urbanisme et la chronologie du développement de la ville (G. Le Cloirec, *Carhaix antique. La domus du centre hospitalier. Contribution à l'histoire de Vorgium, chef-lieu de la cité des Osismes*, Rennes, 2008). L'ouvrage qui nous occupe ici traite de l'aqueduc de la ville, suite à un programme de recherches lancé par les auteurs dès 1993 et augmenté au fil des ans par divers diagnostics ou fouilles préventives. Au final, l'ouvrage, publié dans les Suppléments de la revue *Gallia*, constitue non seulement une synthèse de référence sur l'aqueduc de Carhaix mais jette aussi, par l'application de méthodes d'observations nouvelles, un regard critique sur l'ensemble des systèmes d'adduction de l'ouest de l'Empire. Topographie, archéométrie, ingénierie hydraulique, géologie, hydrogéologie s'avèrent désormais des disciplines indispensables à la bonne compréhension des aqueducs. L'étude, à l'instar des travaux menés ces dernières années à Cologne ou à Arles, ne se limite plus au tracé et au calcul approximatif de leur débit. L'examen des vestiges des deux aqueducs de *Vorgium* met en lumière les connaissances des Gallo-Romains non seulement en matière de construction mais aussi leur capacité à exploiter, non sans difficulté parfois, les ressources hydrauliques, avec des répercussions non négligeables sur la vie de la ville. Dans un premier chapitre, l'aqueduc, étant connu depuis le XIX^e siècle, est replacé dans son contexte historiographique. Les méthodes d'investigation sont également exposées, ainsi que l'évolution du programme de recherches. L'inventaire (chap. 2) des 54 sites archéologiques ayant livré des vestiges des deux aqueducs successifs est un des points forts du livre : plus de 130 pages de descriptif, soigneusement illustrées, permettent de restituer le tracé, le dénivélé et les caractéristiques générales des canalisations qui s'étirent respectivement sur 10,6 et 26 km. Une synthèse (chap. 3) décrit une première canalisation enterrée composite, maçonnée et en bois, à laquelle succèdera un aqueduc sous-terrain en béton. L'attention portée à la portion sous tunnel (chap. 4) est remarquable et permet d'expliquer le choix du recours à ce type d'ouvrage, son tracé, son mode de construction et les difficultés de sa mise en œuvre. Le nombre élevé de points d'observation des aqueducs de *Vorgium*, mis en parallèle avec la topographie locale, révèle les problèmes rencontrés par les constructeurs et les solutions apportées, par exemple, pour le franchissement des ruisseaux ou le réglage de la pente par rapport à sa longueur (chap. 6). Le chapitre suivant traite du débit et des ressources hydrauliques disponibles dans cette région du Finistère. Une approche comparative et novatrice fut mise en œuvre en raison du caractère acide et peu incrustant des eaux, n'autorisant pas un examen des dépôts calcaires comme c'est généralement le cas : l'examen des traces fines, une bonne connaissance de l'hydrogéologie, les calculs des débits d'après les sections et le profil en long des canalisations, l'étude des dispositifs de captage, en rigoles, couplés à la productivité des bassins versants aboutissent à la conclusion que la première canalisation a probablement dû être abandonnée en raison de son faible rendement. En revanche, la grande canalisation fournissait une réserve d'eau quotidienne de 4 000 à 5 000 m³. À l'entrée de la ville, un pont aqueduc, dont les vestiges ont été découverts dernièrement, constituait la dernière portion des aqueducs successifs, offrant de la sorte un élément de parure non négligeable au chef-lieu des Osismes. Enfin, les auteurs s'interrogent aussi sur la

distribution d'eau à l'intérieur même du tissu urbain. La fin de la monographie est consacrée à la chronologie des ouvrages : le premier aqueduc est édifié dans la seconde moitié du premier siècle, lorsque *Vorgium* prend son essor. Son dysfonctionnement entraînera une nouvelle construction, mieux maîtrisée par les ingénieurs locaux, un siècle plus tard. C'est aussi en fin de compte la romanisation du chef-lieu de la cité des Osismes qui est abordée ici, par le biais de ces ouvrages d'art. Le sujet est maîtrisé de façon remarquable tout au long de la monographie et est rendu passionnant par l'abondance des illustrations et la clarté des propos.

Nicolas PARIDAENS

Olivier BLAMANGIN, Angélique DEMON et Stéphane RÉVILLION (Ed.), *Actualité de la recherche archéologique à Boulogne-sur-Mer*. Villeneuve-d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, Revue du Nord, 2014. 1 vol. 226 p., nombr. ill. n/b et coul. (REVUE DU NORD HORS-SÉRIE. ART ET ARCHÉOLOGIE, 22). Prix : 45 €. ISBN 979-10-93095-02-8.

Si Boulogne-sur-Mer évoque pour l'antiquiste la célèbre collection Panckoucke – on pense en particuliers aux vases grecs – et, partant, la tout aussi fameuse entreprise éditoriale que fut, sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, la *Bibliothèque latine-française*, elle se signale aussi comme ville antique et médiévale, liée à l'implantation sur la côte orientale de la Manche – avec son pendant à Douvres – d'un camp de la *classis Britannica*. L'ouvrage recensé ici constitue la première publication d'un programme de recherche visant à produire un « Atlas topographique de la ville antique de Boulogne-sur-Mer » ; il livre un très utile état de la question, largement réactualisé par des fouilles récentes d'archéologie préventive et de nouvelles études de matériel. Les douze contributions du volume explorent quelques-unes des problématiques de ce programme de recherche, clairement présenté par les éditeurs (p. 13-17) ; retenons en particulier l'étude de l'estuaire de la Liane, fleuve découpant les falaises du Boulonnais, de ses potentiels de mouillage et des contraintes topographiques liées à l'escarpement de ses rives ; les origines et les étapes du développement de *Gesoriacum* / *Bononia*, y compris durant les périodes les plus méconnues (par ex. les IV^e-VI^e s. ou le Haut Moyen Âge) ; enfin, les rapports entretenus entre l'agglomération et les marchés lointains (Rhin, Bretagne) mais surtout, domaine qui a été moins exploré, la Morinie, son arrière-pays. Sylvie Coutard présente (p. 19-28) une première évaluation de l'évolution de l'estuaire de la Liane, aujourd'hui canalisé, basée sur l'analyse de ses comblements sédimentaires (par observation de sondages et une dizaine de carottages peu disséminés) et les données de la cartographie ancienne ; l'étude, qui demande à être poursuivie, conclut à ce stade à l'existence d'un espace en eau probablement important à l'époque gallo-romaine, le colmatage de la basse vallée étant à cette époque toujours limité. Dans un article très éclairant, Michel Reddé évoque la place de Boulogne dans le contexte élargi du dispositif militaire romain (p. 29-39) : il revient ainsi sur les relations entretenues par Rome avec la (Grande-) Bretagne et la présence romaine sur l'île avant la « conquête » de Claude ; il souligne l'importance de Boulogne, principal point d'ancrage du transit transmanche, au débouché de voies stratégiques reliant le Rhin d'une part et la Méditerranée d'autre

Astrid CAPOFERRO, Liv D'AMELIO & Stefania RENZETTI (Ed.), *Dall'Italia. Omaggio a Barbro Santillo Frizell*. Florence, Edizioni Polistampa, 2013. 1 vol. XIII-390 p., ill. coul. Prix : 48 €. ISBN 978-8-8596-1261-2.

Nell'Introduzione (p. XI-XIII), preceduta da una lunga *Tabula gratulatoria*, le curatrici del volume sottolineano come i solidi legami di collaborazione fra l'Istituto Svedese di Studi Classici a Roma e l'Italia, in atto dalla fondazione dell'Istituto nel 1925, siano stati mantenuti vivi dalla direttrice Barbro Santillo Frizell, che nel tempo ne ha creati di nuovi. I saggi raccolti, tutti di studiosi italiani, sono un omaggio alla Direttrice voluto dal personale dell'Istituto in occasione della scadenza del suo incarico e del suo pensionamento. Il libro è stato realizzato con il sostegno di M. Ohlson Lepscky, con il contributo e l'approvazione del Consiglio Direttivo dell'Istituto e il supporto finanziario della Fondazione Famiglia Rausing, dell'Associazione Amici dell'Istituto Svedese "Svenska Rominstitutens Vänner" e di Alba Costruzioni s.r.l. I molti ringraziamenti che chiudono l'Introduzione attestano l'impegno "corale" dedicato alla realizzazione del volume. Gli ambiti di ricerca cui Barbro Santillo Frizell si è maggiormente dedicata sono il rapporto fra uomo, natura e mondo animale, la transumanza, i paesaggi rurali e urbani, le trasformazioni del territorio. Nell'Introduzione è messa in evidenza la sua caratteristica di attenta e appassionata osservatrice di luoghi e persone, e dei fenomeni culturali che costituiscono il paesaggio italiano. A questo rimanda anche la bella immagine di copertina, elaborata da Roberto Caruso, nella quale il quadro *La nuvola* del principe Eugen di Svezia (1941) è un paesaggio centro-italico contemplato attraverso una finestra spalancata; di fronte a questa, un tavolo, una sedia, un libro aperto, reperti archeologici disegnati evocano interesse e amore per l'Italia e per le antiche culture. Alla Introduzione seguono la *Biografia e Bibliografia di Barbro Santillo Frizell* (p. XV-XXI), illustrata con fotografie che evidenziano i suoi molteplici interessi e attività, e 26 saggi raggruppati in sezioni per aree geografiche e ambiti tematici, legati dal *fil rouge* delle iniziative scientifiche e delle ricerche (sul campo e non solo) condotte dall'Istituto. La prima sezione, *Etruria*, occupa una parte importante del volume, nel solco degli interessi tradizionali dell'Istituto e di B. Santillo Frizell, cui si deve anche un forte impegno per la pubblicazione dei risultati degli scavi svedesi in Etruria. Si apre, significativamente, con i saggi sull'orientalizzante antico di G. Colonna (*Prima di Demarato. Un'eco della Tebaide epica nella tomba tarquiniese detta di Bocchoris*) e di L. Drago (*Aspetti dell'orientalizzante antico a Veio. Dalla tomba a fossa alla tomba a camera*). P. Di Silvio (*Santuari in Grotta dell'Etruria rupestre*) riflette sulle aree cultuali di Macchia delle Valli (Vetralla) e La Lega (Blera); L. Santella (*L'epigrafe viaria di Larth Ninu...*) tratta aspetti della mobilità nel mondo antico e non solo, della via *Caere-Volsinii* e dell'iscrizione etrusca di *Larth Ninu* in loc. Le Pozza (S. Giovenale). Gli scavi svedesi a S. Giovenale e Acquarossa sono ampiamente richiamati: G. Lattanzi (*Gustavo VI Adolfo cittadino onorario di Blera*) illustra l'amore per l'Italia del re Gustavo VI, le indagini archeologiche a Capri e S. Giovenale, dove lavorarono anche le nipoti Margrethe di Danimarca e Margareta di Svezia, e i rapporti di stima e amicizia che il re ebbe dal 1956 con la popolazione di Blera, fino ad essere proclamato cittadino onorario nel 1963. V. D'Atri (*Scambio di doni*) evidenzia la lunga collaborazione fra l'Istituto Svedese e la Soprintendenza Archeologica per l'Etruria meri-

dionale, richiamando gli scavi svedesi a S. Giovenale e ad Acquarossa, incentrati sugli aspetti della vita quotidiana degli Etruschi, la mostra *Architettura etrusca nel Viterbese. Ricerche svedesi a San Giovenale e Acquarossa* (Viterbo, Rocca Alborno 1986), che fu il primo nucleo del Museo Etrusco di Viterbo e venne rinnovata durante la direzione Santillo Frizell dell'Istituto. Per volontà del re Gustavo VI Adolfo il Museo di Villa Giulia ricevette in dono una collezione di reperti ciprioti, in cambio del corredo di una tomba di Monte Abbatone (Cerveteri) aperta in occasione di una visita del sovrano, i cui reperti vennero donati al Medelhavsmuseet di Stoccolma dopo un prestito temporaneo. G. Bagnasco Gianni (*Carlo Maurilio Lerici. "Vibrazioni" tra acciaio svedese e terra etrusca*) traccia i molteplici interessi culturali e professionali dell'Ing. Lerici, i suoi legami con la Svezia, la passione per le tecnologie e le loro applicazioni alle ricerche archeologiche. Negli anni Barbro Santillo Frizell ha stretto forti legami con il territorio viterbese, realizzando nel Museo Nazionale Etrusco – Rocca Alborno una mostra su Gustavo VI Adolfo (2001, in occasione del 75 anni dell'Istituto) e il nuovo allestimento di *Scavi e ricerche svedesi. San Giovenale e Acquarossa 1956-2006* (2006), in collaborazione con la Soprintendenza per i Beni Archeologici dell'Etruria meridionale. A Blera in particolare, che ha svolto un ruolo importante nei suoi studi sul paesaggio, ha stretto legami di amicizia testimoniati nel volume da più saggi, fra cui quello di F. Ceci (*Paesaggio, archeologia e "sviluppo" urbanistico: il territorio viterbese, un patrimonio a perdere?*) che sottolinea gli interessi di Barbro per il paesaggio italiano inteso come equilibrio fra natura e cultura, e mette in evidenza le "sofferenze" e le problematiche inerenti la tutela riscontrabili nel Viterbese. A. Bartoli e P. Di Silvio (*Impiego dell'olio di oliva nella tecnologia metallurgica...*) affrontano un tema archeometallurgico basato su esperimenti effettuati nel Centro di archeologia sperimentale Antiquitates di Civitella di Cesi (Blera, VT). Nella sezione *Roma e Lazio* sono raccolti numerosi contributi (due dei quali però non pertinenti per tematiche), a sottolineare i rapporti che sotto la direzione della Santillo Frizell l'Istituto ha avuto con numerose Soprintendenze per attività di scavo e progetti interdisciplinari (*Via Tiburtina. Space, Movements and Artefacts in the Urban Landscape*; indagini non invasive sugli affreschi della Casa di Augusto). La Soprintendenza Speciale per i Beni Archeologici di Roma è rappresentata da A. La Regina (*Lacus ad sacellus Larum*), M. Carrara (*Le ollae perforatae dal Giardino Grande di Villa di Livia a Prima Porta*) e C. Conti (*L'iscrizione bizantina sulla colonna traiana*); la Soprintendenza per i Beni Archeologici del Lazio da Z. Mari (*La "Valle degli imperatori". Insediamenti e uso del territorio nella valle dell'Aniene in età antica*), la Soprintendenza Archeologica di Pompei da P. G. Guzzo (*Deposizioni votive di armi in Italia centro-meridionale dall'arcaismo alla dominazione romana*), la Soprintendenza per i Beni Archeologici dell'Etruria Meridionale da A. Russo Tagliente (*Armamento sannita e identità culturale: dischi-corazza da Pettoranello del Molise*). Completa il quadro dei contributi della sezione M. Barbanera (*L'antichità reinventata. Le rovine di Roma come immagine del Regno d'Italia*). La Sezione *Altre regioni d'Italia* comprende due saggi che evidenziano l'impegno di B. Santillo Frizell nell'organizzazione di congressi: A. Depalmas (*Il messaggio ideologico e celebrativo dell'arte figurativa nuragica*), già relatrice al colloquium sull'architettura nuragica (Roma 1991) studia l'arte figurativa di bronzo nuragica con attenzione agli indicatori della religione e del potere; G. Rosada, relatore al convegno *Pecus. Man and Animal*

in *Antiquity* (2002), pubblica il saggio *Murum portas ... fecerunt ovvero della creazione della res finita*. La Sezione *Tra Italia e Svezia* include contributi che evidenziano i rapporti culturali fra queste nazioni, in linea con le attività e gli interessi dell'Istituto: A. M. Partini (*Francesco Maria Santinelli: un poeta alchimista alla corte della regina Cristina di Svezia*); S. Sturm (*Un precursore nelle relazioni artistiche italo-svedesi. Carl Gustav Tessin e i suoi cataloghi di viaggio*); R. Caira Lumetti (*Francesco Piranesi da Roma a Parigi: inquietudini politiche e disagi esistenziali*); A. Vidotto (*Atmosfere nordiche a Roma*, sull'edificio che ospita l'Istituto in via Omero). Chiude il volume *Prolegomeni per un nuovo romanzo (Cronache da un paese abbandonato)*, anticipazione di un nuovo libro di A. Pennacchi, il cui *Canale Mussolini* aveva suscitato particolare interesse in B. Santillo ed era stato presentato nel 2011 presso l'Istituto Svedese. *Dall'Italia* è un'efficace attestazione dei rapporti di B. Santillo Frizell e dell'Istituto Svedese da lei diretto con Istituzioni e studiosi italiani. Ricco di contributi utili alla ricerca specialistica e ben impostato dalle curatrici, è di notevole interesse anche per un più vasto pubblico colto, e utile contributo alla conoscenza delle attività dell'Istituto e dei rapporti culturali italo-svedesi nel tempo.

Marinella PASQUINUCCI

Laura M. MICHETTI et Iefke VAN KAMPEN (Éd.), *Il tumulo di Monte Aguzzo a Veio e la Collezione Chigi*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2014. 1 vol. 34 cm x 24 cm, 220 p., 6 figures n.t., 15 pl. graphiques, 66 pl. (ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI. MONUMENTI ANTICHI, 16). Prix : 230 €. ISBN 978-88-7689-282-0.

Dans ce nouveau volume des *Monumenti Antichi*, Laura Michetti et Iefke van Kampen proposent, pour la première fois, la publication complète de l'unique tombe connue du Tumulus Chigi de Monte Aguzzo à Véies. Il s'agit du monumental écrin qui contenait la fameuse Olpé Chigi, un vase proto-corinthien et l'*Alfabetario di Formello*, une amphore en bucchero incisée d'inscriptions alphabétiques. Le catalogue de l'ouvrage présente environ 120 objets provenant du Tumulus et quelque 130 autres objets issus de tombes découvertes sur le Monte Aguzzo et dans les environs. L'ensemble a appartenu à la Collection Chigi et le matériel est aujourd'hui réparti entre le Musée étrusque de la Villa Giulia, le Palazzo Chigi d'Ariccia et l'Université de Pise. Dans un futur que l'on espère proche, ces objets ou une partie de ceux-ci seront rassemblés et exposés au *Museo dell'Agro Veientano*. L'ouvrage s'insère dans un programme de publication complète des nécropoles de Véies, autrefois soutenu par M. Pallottino et aujourd'hui confié à l'Université la Sapienza à Rome, sous la direction de G. Bartoloni et d'A. Piergrossi. Le volume est divisé en cinq chapitres, suivis d'un premier appendice comprenant des documents d'archives (lettres, annonces de découvertes, journaux de fouilles, inventaires...), présentés par I. van Kampen ; un second appendice comprend une courte note de M. A. Tafuri concernant l'analyse des rares fragments d'os humains retrouvés dans le Tumulus. Suit une série d'index. L'apparat illustratif est composé de figures dans le texte (plans, cartes, apoglyphes) et de planches graphiques, photographiques et documentaires reportées à la fin de l'ouvrage. Les introductions de G. Colonna et de G. Bartoloni nous apprennent que le Tumulus Chigi de Monte Aguzzo, découvert en 1882, est la tombe d'un membre très

indiquée qu'implicitement, dans les notes en bas de page précédant les index) : *index nominum*, *index verborum*, *index des noms propres* (qui duplique plus ou moins le premier index) et *table des lieux cités*. Kristoffel DEMOEN

Eugenio AMATO, Lucie THÉVENET & Gianluca VENTRELLA (Ed.), *Discorso pubblico e declamazione scolastica a Gaza nella tarda antichità: Coricio di Gaza e la sua opera*. Bari, Edizioni di Pagina, 2014. 1 vol. 14,7 x 21 cm, VIII + 287 p., 6 pl. Prix : 16 €. ISBN 978-88-7470-404-0.

The twelve papers in this volume, in Italian (mainly), French, and Spanish, and varying in scope and depth, are the proceedings of a conference held at the University of Nantes in June 2014. They are grouped into four sections: « Retorica e società a Gaza », « Retorica e poesia », « Le declamazioni coriciane », and « Tradizione manoscritta ». Two of the four papers of section one, in advance of section three, already concern themselves with declamation. Simona Lupi exploits ancient editorial notes, *protheōriai*, and preliminary *dialexeis* to recover information about the occasions, audiences, and other features of the declamations' performance. Even if he cannot definitively prove the direct influence of Dio Chrysostom on *Decl.* 8 [XXIX], Gianluca Ventrella has attractively developed an earlier scholar's suggestion that this declamation, set in classical Sparta, alludes to the disputed contemporary Christian debate over the veneration of icons. Aldo Corcella discusses the serious (*semnotēs*) and the charming/witty (*asteĩsmos*) in Choricus and the sophist's conviction that they can be blended successfully. The few biblical quotes and allusions in Choricus that were already uncovered in the standard edition by R. Foerster and E. Richtsteig (1929) and most of which occur in the *ekphrasis* of church paintings in *Or.* 1 [I] are commented on by Ángel Narro Sánchez. He is under the bizarre misconception that *Or.* 1 [I] and 2 [II], in honor of Bishop Marcianus, are two parts of a funeral oration. In section two, in a taste of a larger project she hopes to pursue in the future, Delphine Lauritzen discusses some poetic references (to Aristophanes, Theocritus, and Homer) in *Or.* 1 [I]. Section two also includes two nicely elaborated pieces by Onofrio Vox and Chiara Telesca. Vox discusses the influence of poetry on Gazan and other late ancient rhetors, and he shows how the Platonic remark οὐ γὰρ εἶμι ποιητικός (*Rep.* 393d) became something of a commonplace in imperial sophistic. (To the passages he cites, add Procopius of Gaza, *Epp.* 54, ἀλλ' εἰ μὲν ἦν τις ποιητικός.) Telesca's subject is a Pindaric metaphor in *Dialex.* 7 [XIII].14, χρυσίου πληγαῖς ἄτρωτος, that is found in other authors as well, and in the process of discussing it she also defends the transmitted text (πληγῆς and possibly χρυσέου) against the Foerster-Richtsteig emendations. In a highly technical piece that builds on earlier scholarship, Naudine Sauterel minutely examines the prose rhythm of *Dialex.* 7 [XIII]. The attention paid by Choricus to prose rhythm emerges as stunning. Sauterel argues for the relevance of the rhythms to the rhetorical and literary understanding of the piece. Section three of this book has three contributions on Choricus's declamations, each in its own way a helpful introduction to the declamation in question. Matteo Deroma examines the content and structure (the latter in considerable detail) of *Decl.* 10 [XXXVIII], "Patroclus," as well as the two preliminary *dialexeis* that accompany it, for which he

provides a first Italian translation. Carlo Manzione also clarifies the structure, this time of *Decl.* 12 [XLII], “The Rhetor,” but he is more interested in the declamation’s use of a traditional theme (a contested prize, in this case claimed for bringing about a state of peace through verbal persuasion) and its pitting of the use of verbal persuasion against that of military force. I am not as confident as Manzione that we need to invoke Christianity in connection with Choricus’ pacific and moderate inclinations. Finally, Gianluigi Tomassi writes on *Decl.* 7 [XXVI], “The Tyrannicide,” attempting to tease out both Choricus’ own emphases and innovations in this very traditional declamatory topic and features of the declamation that might have had an especially contemporary appeal. He even suggests that the tyrant of this piece was meant obliquely to refer to Justinian; this is possible, but we must proceed with caution here because tyrants and tyrannicides were such a standard part of the declamatory repertoire. The last section of this book consists of a single study by Paola D’Alessio, in which she continues her work on the manuscripts of Choricus. Five are described, studied, and text-critically edited here. Looking at the contributions to this volume as a whole, one notes both the recurring interest in the impact of poetry on rhetorical prose and the considerable attention given to Choricus’s declamations. In contrast to the latter feature, little attention has been paid to the declamations of Libanius. This is understandable in light of the great historical importance of Libanius’ orations and letters; but ignoring a sophist’s declamations shrouds a key part of his activity. In any case, scholarly interest in declamation (and rhetoric in general) has been on the rise in recent decades. It is also worth noting that several contributors (Ventrella, Manzione, Tomassi) challenge the too simple distinction between “fictitious” declamations and “real-life” civic oratory: declamations can sometimes have consciously intended allusions to real-life issues. It will be helpful to keep this possibility in mind. All of the contributions to this volume are part of a wave of scholarship on the School of Gaza that in recent years has come mainly out of Italy and France, largely under the leadership of Eugenio Amato, the senior editor of the volume under review. More is forthcoming, including the first Italian translation of the whole corpus of Choricus and a new critical edition of Choricus for the « Collection des Universités de France ». The School of Gaza merits the attention of students of late ancient intellectual and cultural history as well as of rhetoric and is being made more and more accessible by recent scholarship.

Robert J. PENELLA

Eugenio AMATO (Ed.), avec la collaboration de Valérie FAUVINET-RANSON et Bernard POUDERON, *EN ΚΑΛΟΙΣ ΚΟΙΝΟΙΠΑΓΙΑ. Hommages à la mémoire de Pierre-Louis Malosse et Jean Bouffartigue*. Nantes, Association « Textes pour l’histoire de l’Antiquité Tardive », 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, xx-544 p., 2 ill. (REVUE DES ÉTUDES TARDO-ANTIQUES, IV, Suppl. 3). Prix : 40 €. ISBN 978-2-9551237-0-6.

Ce supplément de la *Revue des Études Tardo-Antiques* honore la mémoire des professeurs Pierre-Louis Malosse et Jean Bouffartigue, respectivement Président et Vice-Président de l’Association « Textes pour l’Histoire de l’Antiquité Tardive » (THAT), tous deux décédés en 2013. Après la commémoration des dédicataires par Bernard Schouler pour Pierre-Louis Malosse et par Charles Guittard pour Jean

Gordon Lindsay CAMPBELL (Ed.), *The Oxford Handbook of Animals in Classical Thought and Life*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XIX-633 p., nombr. ill. (OXFORD HANDBOOKS). Prix : 95 £ (relié). ISBN 978-0-19-958942-5.

Ce manuel, publié dans les « Oxford Handbooks », nous livre une importante somme sur la perception et l'utilisation des animaux dans le monde gréco-romain. Le travail est remarquable par la richesse des thèmes traités en trente-trois chapitres et par la diversité des sources auxquelles ont recours les vingt-neuf spécialistes qui ont contribué à l'ouvrage. Citons quelques titres, pour donner une idée du panel des sujets abordés : « Ésope et la fable animale », « Les animaux dans l'art classique », « La pêche ancienne et l'aquaculture », « Les animaux de compagnie », « Les origines de la vie et des espèces », « Animaux et divination », « Métamorphoses : humain en animaux », ou encore, « La médecine vétérinaire ». Certains thèmes piquent la curiosité par leur originalité, tel celui sur les découvertes de fossiles et leurs interprétations par les sociétés anciennes. Chaque article, de taille variable selon l'importance du sujet, fournit une introduction substantielle sur la thématique abordée et est utilement complété d'une bibliographie commentée. L'index, aux multiples entrées et organisé en fonction des thématiques étudiées, complète efficacement cet outil de travail. Gordon L. Campbell, l'éditeur de ce volume, relève le défi de produire un manuel cohérent malgré le foisonnement des thèmes, et offre un précieux ouvrage de référence pour une approche holistique des relations entre l'homme et le monde animal dans les sociétés de l'Antiquité. La richesse et la complexité de ces interactions sont exposées dans toute leur ampleur grâce à cette compilation magistrale. L'ouvrage fait la part belle aux sources littéraires et l'on regrette que les sources issues de l'archéologie n'aient pas été exploitées davantage. Des manques en découlent au sein des thématiques abordant la place de l'animal dans la vie quotidienne, telles que la diversité des pratiques de l'élevage, qu'il s'exerce à l'échelle domestique ou dans un grand domaine, ou encore l'importance économique des animaux comme source de matières premières pour l'artisanat. L'animal en tant que nourriture de l'esprit est privilégié à tout autre aspect de la relation homme / animal. Au terme de ce périple sur la perception du monde animal dans l'Antiquité, une contribution de synthèse sur le regard singulier que portent les sociétés classiques sur les animaux aurait utilement établi un lien entre les différents chapitres. À cet égard, le petit article consacré à l'Antiquité tardive et au haut Moyen Âge met en exergue certains aspects de l'évolution de la perception du monde animal avec le développement du christianisme. Ce compendium a été conçu avec un réel souci d'approche interdisciplinaire et celle-ci est bien intégrée dans plusieurs articles, qui présentent notamment les dernières avancées dans les disciplines bio-archéologiques. Il y a toutefois des coquilles de taille dans le chapitre sur l'élevage, où les pourcentages archéo-zoologiques sont présentés comme le reflet direct de la consommation en viande ; de plus, la théorie défendue par Geoffrey Kron sur la diffusion de l'élevage de grands bœufs depuis la Grande Grèce, vers l'Italie centrale et enfin vers le Nord, est aujourd'hui remise en question par les données archéo-zoologiques, qui permettent de documenter la complexité du phénomène. Des manquements éditoriaux sont signalés par Liliane Bodson, auteur du chapitre « Zoological Knowledge in Ancient

Greece and Rome », qui n'a reçu aucune épreuve de son article préalablement à la publication. Il en résulte que son article est déparé sur le fond et la forme. En remplacement du chapitre 31 de ce volume, L. Bodson met le seul texte fiable à disposition des lecteurs à l'adresse internet suivante : <http://www.promethee.philo.ulg.ac.be/Zoologica/lbodson/bibl/>. Cet ouvrage complète de manière fort appropriée les travaux de synthèse existants que sont le *Cultural History of Animals in Antiquity* édité en 2007 par Linda Kalof et le *Pecus : Man and Animal in Antiquity. Proceedings of the conference at the Swedish Institute in Rome, Septembre 9-12, 2002, Rome* édité en 2004 par Barbro Santillo Frizell. *Animals in Classical Thought and Life* constitue un apport majeur à la communauté scientifique, tant par l'état des connaissances qu'il dresse sur les relations homme / animal dans l'Antiquité que par l'instrument de travail de tout premier plan qu'il constitue. Un outil indispensable à l'étudiant et au chercheur qui s'intéressent à cette riche et singulière thématique. Fabienne PIGIÈRE

Donald C. HAGGIS & Carla M. ANTONACCIO (Ed.), *Classical Archaeology in Context. Theory and Practice in Excavation in the Greek World*. Berlin, De Gruyter, 2015. 1 vol. 426 p., nombr. ill. Prix : 164,95 € (relié). ISBN 978-1-934078-46-4.

L'ouvrage collectif édité par Donald Haggis et Carla Antonaccio constitue un plaidoyer pour l'archéologie de terrain. Ses objectifs sont multiples : d'une part, il s'agit de déconstruire les préconceptions liées à l'archéologie classique (et grecque en particulier) et les discours qui sous-tendent les recherches ; par ailleurs, il s'agit de souligner l'importance fondamentale de la pratique de la fouille comme instrument de connaissance. L'ouvrage aborde quatre sujets principaux : les contextes historiques et les traditions intellectuelles, les contextes funéraires, les contextes urbains et ruraux et enfin, les contextes religieux. Chaque unité comprend entre deux et cinq études de cas traitant de différents sites, de la préhistoire à la période hellénistique, dans diverses régions de la Grèce. Hormis l'examen des fouilles de Morgantina par Carla Antonaccio (p. 51-69) et le traitement de l'archéologie lycienne par Tamar Hodos (p. 87-118), les articles concernent le territoire de la Grèce moderne. La première unité d'articles porte sur l'impact des traditions historiographiques sur les recherches en cours. Ce chapitre souligne le poids des orientations subjectives exercées par les chercheurs et les institutions, en fonction de leurs intérêts spécifiques, sur le choix d'un site et sur la manière d'y œuvrer, en concluant que, *in fine*, l'on ne trouve que ce que l'on cherche. Les cas de Praisos et de Morgantina, étudiés respectivement par James Withley et Carla Antonaccio (p. 23-69), constituent des exemples parlants de fardeaux historiographiques exercés sur les perceptions et partant sur la connaissance et l'interprétation de sites. Les analyses qui suivent témoignent de la tendance à se conformer à des paradigmes interprétatifs éprouvés, certes sécurisants, mais que des analyses plus objectives permettent de déconstruire et de nuancer. Chaque article comporte trois éléments : d'abord, la présentation des traditions préexistantes et des critiques que l'on peut leur opposer ; ensuite, la présentation d'un cas d'étude ; enfin, les techniques archéologiques et les méthodes analytiques qui peuvent être mises en œuvre pour renouveler la perspective. L'un des atouts du volume réside dans la mise en valeur d'analyses archéométriques qui se répondent ou apportent des nuances sur

jusqu'à la création de la province de Narbonnaise. Sur ces questions, on renverra à D. Garcia, *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence VIII^e-II^e siècles av. J.-C.*, Arles, 2014 (AC 84 [2015], p. 505-507). Les relations entre Rome et Marseille sont présentées sous deux aspects : M. Bats illustre les relations transversales existant entre Rome et Marseille au travers de la représentation d'Artémis/ Diane tandis que R. Feigh Vishnia resitue la question dans le contexte historique de la conquête. La ville grecque de Marseille reste méconnue mais les fouilles archéologiques, souvent préventives, ont livré quelques témoins de ses équipements urbains. H. Tréziny souligne la présence d'une trame urbaine normée et la rareté des espaces publics et notamment des sanctuaires. Marseille est-elle une cité ou un *emporium* ? D'après l'auteur, elle serait avant tout une cité, à laquelle s'adjoindrait un *emporium*. Ph. Mellinand livre une cartographie des vestiges urbains de Massalia et en particulier, de ceux découverts sous le site de l'Hôtel-Dieu (fouille 2009-2010) qui marque la continuité d'une fouille plus ancienne, sur le site de Bargemon. Ces fouilles ont livré des vestiges grecs et romains surplombant le port. Ph. Mellinand met en évidence la permanence des réseaux viaires d'époque grecque, mais également de la multiplication des réseaux viaires contemporains, liés à la topographie de Marseille. P. Arnaud clôture le volume par une étude des routes maritimes marseillaises. Un utile recueil et un format de publication (séminaires universitaires) au final relativement rare mais qui mérite d'être salué. Elsa SAGETAT-BASSEUIL

Alain BOUET, *La Gaule Aquitaine*. Paris, Picard, 2015. 1 vol. 25 x 30,5 cm, 168 p., 134 fig. Prix : 49 €. ISBN 978-2-7084-0988-0.

Après la Narbonnaise, sous la plume de Pierre Gros, et la Lyonnaise, sous la direction d'Alain Ferdière, les éditions Picard nous proposent l'Aquitaine d'Alain Bouet. Issue de la partition de la Gaule Chevelue, la province augustéenne d'Aquitaine couvre un vaste territoire entre Loire, Massif central et Pyrénées, rassemblant deux zones : de grandes cités au nord de la Garonne, reprenant les territoires des Arvernes, Bituriges, Pictons, Lémovices, Santons, Pétrucos, Rutènes, Bituriges Vivisques, Nitiobroges, Vellaves et Gabales, et une petite Aquitaine au sud, rassemblant en quelques cités des populations moins étendues pour constituer à elles seules des *civitates* propres. A. Bouet connaît bien le terrain, en particulier les vestiges architecturaux. C'est donc avec une compétence affinée qu'il nous fait parcourir cette riche Aquitaine et nous en offre un tableau documenté, vivant et remarquablement bien illustré. Du point de vue géopolitique et économique, l'Aquitaine contrôle, par le bassin de la Garonne, les circulations stratégiques entre Méditerranée et Atlantique et, dès Auguste, le pouvoir s'investit dans la mise en place d'une infrastructure efficace et d'une urbanisation importante autour de Saintes, sans doute en premier, de Bordeaux et de Poitiers, avec un rôle central de Bordeaux pendant toute la durée de l'Empire. Dès la protohistoire, de puissants oppida structurent le territoire, comme Corent ou Villeneuve-sur-Lot, et les élites gauloises trouveront dans la nouvelle organisation romaine de nouveaux pouvoirs, avec parfois des titres hérités de leurs anciennes fonctions dirigeantes, comme le vergobret. Dès Auguste aussi la citoyenneté latine est accordée aux Arvernes, sous Tibère aux Santons, accélérant les

processus de romanisation. La monumentalisation des chefs-lieux est elle aussi rapide et celles des sanctuaires urbains et ruraux témoignent de l'adhésion de la population aux pratiques culturelles de l'Empire. L'Aquitaine est riche et le montre. L'évergétisme des élites est actif. Les vestiges monumentaux conservés témoignent d'une activité édilitaire constante à un haut niveau qualitatif : riches *domus* urbaines, *fora* et monuments publics de grande ampleur dans des trames urbanistiques étendues à Bordeaux, Saintes, Saint-Bertrand-de-Comminges, Clermont-Ferrand, Limoges, Périgueux, Javols ; sanctuaires et temples urbains identifiés et reconnus un peu partout, parfois bien conservés comme la Tour de Vésone à Périgueux, temples circulaires à Cahors, le sanctuaire du Fa à Barzan, grands sanctuaires tels Vendœuvre-du-Poitou, Barzan, Chassenon ; amphithéâtres et théâtres toujours visibles à Saintes et à Bordeaux (Palais Gallien), ou récemment découvert à Cahors ; thermes ; *scholae* comme celle canonique de l'Îlot des Cordeliers à Poitiers. La monumentalisation des agglomérations dites secondaires est parfois impressionnante comme à Argentomagus (Saint-Marcel), plus proche d'une *vrbs* que d'un bourg routier à petites maisons mitoyennes. Épinglons encore le spectaculaire temple du Puy de Dôme, de très belles stèles funéraires, le mausolée des Pomponii à Lanuejols, l'arc de Germanicus à Saintes... L'énumération peut continuer longtemps, et l'Empire tardif, très chahuté dans les Provinces du Nord, offre ici plus que de beaux restes. Le « beau » quatrième siècle de l'Aquitaine est celui d'Ausone, de la villa de Montmaurin et des riches villas des élites, de la refonte administrative et des enceintes urbaines, d'un paganisme toujours actif et d'un christianisme envahissant, concrétisé à Poitiers par son célèbre baptistère et, sur le plan doctrinaire, par des querelles dogmatiques. On apprécie beaucoup les plans comparatifs par catégories architecturales ; avec des cartes géographiques de leur implantation, c'eût encore été mieux. Un bien beau livre assurément.

Georges RAEPSAET

Alain FERDIÈRE (Ed.), *Établissements ruraux laténiens et gallo-romains du centre de la Gaule – 1*. Tours, Fédération pour l'Édition de la Revue archéologique du Centre de la France, 2015. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 202 p., 156 fig. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DU CENTRE DE LA FRANCE, SUPPLÉMENT 57). Prix : 22 €. ISBN 978-2-913272-43-9.

Cinq études d'établissements ruraux sont regroupées par Alain Ferdière dans ce premier recueil consacré aux périodes laténiennes et gallo-romaines dans le centre de la Gaule. Les occupations sont situées dans les territoires des cités des Carnutes et Turons, dans les départements d'Eure-et-Loir et d'Indre-et-Loire, et ont été fouillées dans le cadre d'opérations d'archéologie préventive. La première contribution, de David Wavelet et Sonia Papaïan, est consacrée au site de Gellainville « les Beaumonts » (Eure-et-Loir) situé à proximité de Chartes-*Autricum*. Ce dernier est occupé de manière discontinue depuis La Tène ancienne et connaît un développement important à La Tène finale, par l'installation d'un établissement à vocation agropastorale constitué de bâtiments en bois enclos dans un système complexe de fossés. La structuration spatiale de l'espace interne délimite plusieurs zones d'activité préfigurant l'organisation d'un modeste établissement du Haut-Empire, dont seule une cave en pierres enclose dans une cour témoigne de la présence d'un bâtiment principal

stucs et enduits peints deviendront donc, en l'occurrence, des « toichographologues ». En dehors de ce néologisme, à première vue un peu pédant mais sans doute utile, la terminologie en usage depuis une trentaine d'années pour la description d'une peinture murale devrait peut-être subir, elle aussi, un petit nettoyage : Alix Barbet en donne plusieurs exemples et appelle à la discussion. Certains termes comme « restitution », « reconstitution » ou « évocation » ne paraissent pas non plus faire encore l'unanimité. Beaucoup de thèmes, on le voit, suscitent la réflexion et témoignent de la très grande vitalité de la discipline. En outre, ce qui m'a plus personnellement frappée dans ce livre, c'est l'abondance, la qualité et l'efficacité de l'illustration, qu'il s'agisse des décors ou de l'architecture qu'ils contribuent à révéler : insistons sur ce sous-titre pleinement justifié, car le moindre fragment de stuc ou d'enduit peint retrouve effectivement sa juste place dans l'édifice qu'il décorait. Un souhait enfin : puissent ces études « toichographologiques » se poursuivre longtemps au même niveau !

Janine BALTÿ

Dominique HECKENBENNER & Magali MONDY (Dir.), *Les décors peints et stuqués dans la cité des Médiomatriques. I^{er}-III^e siècle p.C. I. Metz-Divodurum*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 269 p., 143 fig., ill. (Pictor, 4). Prix : 50 €. ISBN 978-2-35613-123-2.

La collection *Pictor* aux Éditions Ausonius accueille les travaux de la dynamique Association française de Peinture Murale Antique (AFPMA). La 4^e livraison constitue le premier volet d'un important programme de recherche consacré aux décors peints et stuqués de la cité des Médiomatriques et a pour thème la ville de Metz, le chef-lieu de la *civitas* mosellane. L'intérêt pour la peinture murale s'est considérablement accru ces dernières années, soutenu par l'efficacité et la rigueur des opérations de terrain, en préventif comme en programme, et par le savoir-faire des techniciens de la restauration-conservation. C'est l'activité archéologique de ces trente dernières années qui permet aujourd'hui de proposer un volume aussi riche et original. Aussi, il faut le souligner, une volonté collective qui s'est cristallisée au sein d'un PCR créé en 2007 qui a pris en charge le projet. Dominique Garcia, en préface, précise bien les enjeux nouveaux rencontrés : l'approche artistique, autrefois la seule prise en compte, est aujourd'hui intégrée dans une démarche opératoire complète. C'est tout le contexte de la production du décor qui est envisagé, le cadre de l'habitat, sa spatialisation, l'ambition du programme stylistique et iconographique, les usages de l'image, son pouvoir révélateur de la culture des élites, de leur degré de romanité. Et voilà pourquoi et comment, par les grâces d'une intelligente recherche collective, le chef-lieu d'une cité de la lointaine province de Belgique n'a plus grand-chose à envier à ses voisines méridionales : le style à candélabres est présent dès les années '30, et toutes les thématiques habituelles dans les provinces occidentales se développent jusqu'à la fin du III^e siècle, décor dionysiaque, nature morte, jeu de panneaux colorés, scènes de chasse, grands mythes, Énée, les Muses, imitation de marbres... L'ouvrage est clairement construit et la démarche, très complète et documentée. Une vingtaine d'ensembles majeurs sont présentés par périodes, complétés par des trouvailles isolées. Dans tous les cas, la fragmentation est considérable, mais le savoir-faire des

restaurateurs fait merveille et la restauration graphique des panneaux est convaincante, sans excès interprétatifs. Chaque lot analysé comprend toutes les données de terrain, de contexte, de bibliographie, de localisation. Chaque approche technique ou interprétative, explicitée. Quelques morceaux de choix : la *venatio* du site de Pontiffroy et son léopard, la Méduse et ses stucs recherchés de l'ancienne Chambre des métiers, l'élégance des dauphins entrecroisés de la rue Dupont-des-Loges, les superbes imitations de marbre de l'Îlot Tournel. Dans la partie Synthèse, de très utiles mises au point sur la préparation et la technologie des supports, mortiers, enduits, les compositions des matériaux, le répertoire décoratif et la typologie des motifs, l'histoire des styles dans leur contexte gallo-romain, les développements spatiaux et architecturaux autour des panneaux peints. Un volume réussi. On attend avec impatience la suite, le décor rural des Médiomatriques.

Georges RAEPSAET

The Lod Mosaic. A spectacular Roman Mosaic Floor. New York, Scala Arts Publishers – Israel Antiquities Authority, 2015. 1 vol. 112 p., 80 fig. Prix : 29,95 \$. ISBN 978-1-85759-970-1.

Après avoir parcouru le monde, de Paris (Louvre) à New York (Metropolitan Museum), de Saint Pétersbourg (Hermitage) à Venise (Fondation G. Cini) ou Berlin (Altes Museum) et ailleurs encore, en attendant que soit prêt le Centre Shelby White et Leon Levy destiné à l'abriter, l'étonnante mosaïque de Lod fait aujourd'hui l'objet d'une élégante et savante publication à quatre mains (Glen W. Bowersock, en introduction ; Joshua Schwartz pour l'histoire de Lod/*Lydda*, colonie romaine sous le nom de *Diospolis* ; Amir Gorzalczyk pour la fouille de l'ensemble de la *domus* ; Rina Talgam pour l'étude des mosaïques). C'est en 1996 que fut découverte, par hasard, la première mosaïque, un pavement de *triclinium*, qui comporte trois parties successives : une bande à motifs de *xenia* et scènes de chasse, une partie centrale dont la composition en octogone étoilé porte en son centre une image d'animaux sauvages – sur laquelle on reviendra – et une scène marine, où deux bateaux de commerce naviguent parmi des poissons multiples, dont l'un est véritablement monstrueux (la mer et ses dangers !). Le matériel céramique et les monnaies trouvés sur la mosaïque fournissent comme *terminus ante quem* le début du IV^e siècle. Mais deux autres pavements, découverts pendant la poursuite de la fouille en 2009 et 2014, appartiennent au même ensemble et datent du même moment ; un quatrième, mis au jour en 2014 et qui décorait la cour à ciel ouvert (fait rare) du péristyle de la demeure, pourrait avoir été exécuté par une autre équipe d'un même atelier. Ces tapis, très bien conservés, sont donc datés tous les quatre du début du IV^e siècle, sur la base d'arguments archéologiques (en principe objectifs). Or, c'est précisément cette date qui fait problème. R. Talgam n'a pu trouver, en effet, aucun parallèle à ces mosaïques, ni en Palestine antique, ni dans aucune province voisine ; les seules comparaisons qui s'offrent, au plan de la composition ou de certains détails iconographiques, se font avec des mosaïques d'Afrique du Nord (à El-Djem notamment). Cette constatation a joué un grand rôle dans l'interprétation que propose l'auteure. Le médaillon central de la première mosaïque évoquerait l'Afrique, symbolisée par ses animaux les plus caractéristiques (lions, girafe, rhinocéros, éléphant, ...). On peut admettre l'hypothèse, tout en

Sandra R. JOSHEL & Lauren HACKWORTH PETERSEN, *The Material Life of Roman Slaves*. Cambridge, University Press, 2014. 1 vol. 18,5 x 26 cm, xv-286 p., 16 pl., 170 fig. Prix : 99 \$. ISBN 978-0-521-19164-7.

Comment rendre visible l'invisible ? La presque totalité des documents disponibles et transmis, culturels, littéraires, artistiques, matériel, étant produits par les élites, il n'y a *a priori* guère de place pour les esclaves, *nulla res*, dans nos sources, qui permettraient d'approcher leur vie quotidienne. Quelques rares pièces égarées d'un puzzle suffisent-elles pour reconstituer l'existence matérielle d'une catégorie importante dans les rapports de production mais juridiquement inexistante de la société romaine ? C'est le défi proposé par Sandra Joshel et Lauren Hackworth Petersen, alliant leurs compétences respectives d'historienne de la société et d'historienne de l'art romain pour tenter une modélisation des activités serviles au départ des témoins conservés. Pompéi est au cœur de la démarche. Rome et Ostie complètent le décor. Restes d'esclaves enchaînés conservés dans la lave, lieux d'artisanat, boulangerie, foulonnerie dont on peut supposer qu'ils constituent l'espace de travail par excellence de l'esclave, maisons closes et quartiers « réservés », *colombaria*, constituent des points de départ obligés. Quelques textes, *excerpta* de la littérature générale et épistolaire, les *Scriptores rei rusticae*, les fabulistes, les graffitos, les épitaphes funéraires aident à compléter le tableau. C'est peu, mais je ne suis pas sûr qu'on soit mieux loti pour les libres, affranchis et citoyens qui n'appartiennent pas aux ordres supérieurs, c'est-à-dire la majorité de la population. Pour scénariser le déroulement au quotidien de l'activité, les auteurs font appel à des modèles sociologiques. Ici c'est le concept socioculturel bipolaire « stratégie et tactique » de Michel de Certeau qui sert de fil conducteur et de guide. Où il est question de « stratégie » de contrôle par le pouvoir-patron, de l'espace, des circulations et du temps, face à la « tactique » des catégories soumises pour saisir les opportunités de se défaire des contraintes ou y échapper. Une subtile dialectique stratégie-tactique est dès lors activée par catégories spatiales pour permettre la compréhension des fonctionnements matériels de la servilité. Où le discours et la représentation dominante contribuent par contrepoint à vérifier la composante aliénée. Les simulations vont très loin. Tout ce qui peut être utilisé dans les sources écrites, imagières et archéologiques l'est, lieu par lieu, correctement référencé, et recomposé dans une sorte de « docu-fiction ». On rentre ainsi dans la vie quotidienne d'une grande maison à grande domesticité de Pompéi pour assister à la « slave choreography at the banquet », entre respect de l'étiquette et du cérémonial de cour et astuces supposées pour y échapper. Les rues de la ville, c'est un autre monde, avec ses espaces publics, ses fêtes, cérémonies, spectacles, tavernes et tripots. Les auteurs nous promènent de jour et de nuit à Pompéi, entre surveillance et contraintes – la stratégie du maître – et les libertés recherchées – les tactiques de l'esclave. Autre espace, l'atelier, la boutique. Comment vit-on dans la boulangerie ou la foulonnerie ? Joshel et Hackworth s'y attardent longuement. Il est vrai que la chaîne opératoire de la production a déjà fait couler beaucoup d'encre, que les ateliers sont bien conservés, et que les *Métamorphoses* d'Apulée proposent leur propre scénario du travail à la *mola asinaria*. Esclave et âne paraissent étroitement associés à la mouture, ce qui amènent les auteurs à proposer une similarité de fonctionnement, sinon de statut, entre les deux tâcherons, avec un retour à Apulée et au discours de l'élite animalisant

l'esclave. Il y a aussi à Ostie de grandes boulangeries, plus « industrielles » sans doute qu'à Pompéi, avec, semble-t-il d'autres localisations des usages, circulations, hébergements et structures de production, apparemment plus complexes et difficiles à maîtriser. La villa et le domaine rural ne pouvait échapper à l'analyse. Les *Scriptores rei rusticae* sont soumis à un questionnement contradictoire. Le témoignage des Agonomes n'est en effet pas facile à utiliser. Il est faussé. Le Maître-auteur a tendance à se projeter de manière idéale dans la gestion du domaine, là où l'on sait par ailleurs que le *vilicus* – esclave en est l'*actor*. La critique du modèle carandinien de Settefinestre est bienvenue comme le bon usage des travaux d'Annalisa Marzano. L'approche méthodologique et conceptuelle originale et la volonté d'aller jusqu'au bout dans la démarche sont méritoires. On pourra toujours considérer que la tactique utilisée par l'esclave pour s'échapper un moment de son travail aurait pu être différente et scénarisée autrement mais la proposition a le mérite d'être là et d'obliger à une réflexion approfondie sur les conditions matérielles du fonctionnement de la main-d'œuvre servile. Le défaut majeur de cette approche, me semble-t-il, est de considérer l'esclavage comme un système fermé et bloqué d'aliénation. Il est bloqué dans sa structure, mais pas au niveau des personnes. On ne reste pas esclave. Sous l'Empire, la manumission se généralise. Ce qui n'implique pas la fin du système, mais un potentiel d'émancipation personnelle considérable. Le *vilicus* ou l'*actor* – esclaves, pas plus que l'ouvrier spécialisé ou le chef d'atelier, n'ont intérêt à hypothéquer une manumission assurée ou espérée. L'esclave est potentiellement libéré par l'affranchissement, l'affranchi peut devenir le *praepositus* de son ancien patron, ou son associé, il peut posséder lui-même des esclaves. Et un esclave peut lui-même disposer d'une main-d'œuvre servile. Il existe des hiérarchies de responsabilités dans la servilité d'un atelier ou d'un office. Dans la philosophie de ce travail, le système apparaît par trop dichotomique, avec deux blocs antagonistes. Or ni la masse dépendante n'est monolithique, ni le « patronat » des élites. Les rapports de production ne sont pas uniquement verticaux et bipolaires, ils sont aussi transversaux.

Georges RAEPSAET

Martine JOLY & Jean-Marc SÉGUIER (Ed.), *Les céramiques non tournées en Gaule romaine dans leur contexte social, économique et culturel : entre tradition et innovation*. Actes du colloque tenu les 25 et 26 novembre 2010 à Paris, INHA. Tours, Fédération pour l'Édition de la Revue archéologique du Centre de la France, 2015. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 271 p., nombr. ill., (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DU CENTRE DE LA FRANCE, SUPPLÉMENT 55). Prix : 30 €. ISBN 978-2-913272-41-5.

Cet ouvrage rassemble les communications présentées lors du colloque intitulé *La céramique non tournée en Gaule romaine*, tenu à l'Institut national d'Histoire de l'Art à Paris, les 25 et 26 novembre 2010. La rencontre, qui témoigne d'un intérêt récent des céramologues pour la céramique non tournée gallo-romaine, visait à l'interroger en articulant la problématique sur plusieurs questions centrales : pourquoi choisissait-on de produire de la céramique non tournée ? Qui la produisait et dans quel cadre ? Pour qui était-elle produite et pour quel(s) usage(s) ? Dans quel contexte historique et culturel cette production s'inscrivait-elle ? Chacune des contributions aborde ces

s'interroger sur la composition de la documentation. – L'ouvrage présente une synthèse des mieux venues sur la condition de l'affranchie et sur sa place dans la société. Mais il est loin d'avoir épuisé le sujet. Ainsi, un autre domaine aurait pu être développé dans cette perspective du passage à la citoyenneté et au monde des libres : pour les femmes aussi, le travail, ou plus exactement le métier, apportait une reconnaissance sociale. Et l'existence d'ateliers collectifs fonctionnant dans des domaines très précis comme le commerce de l'encens, le travail du fer, la teinturerie montre que les affranchis – hommes et femmes – y trouvaient un statut intéressant et valorisant qui plaçait le co-affranchissement et le travail commun au rang des priorités à indiquer sur un tombeau (*CIL* VI 9933 ; 9398). On peut aussi songer à des boutiques en couple entre les deux conjoints, du même métier ou non (*CIL* VI 37469 ; 9211 ; 9801 ; 37811), qui mentionnent le métier mais pas nécessairement leur lien personnel. Il me semble quelque peu regrettable que les choix de textes opérés par M.J. Perry se soient si peu portés sur ces exemples dont certains se seraient pertinemment insérés dans sa démarche (*CIL* VI 9683, par exemple). Mais du travail il parle très peu, le réduisant aux tâches dépréciées, domestiques ou rurales, de l'esclave ou à la prostitution. Et lorsqu'il cite *CIL* VI 37820, c'est pour ses marques de statut et ses réseaux sociaux plutôt que pour sa caractéristique économique de la teinturerie de pourpre (p. 103-104). – Il est clair que la perspective de M.J. Perry était différente et se préoccupait d'abord du genre et de la sexualité. Le sujet de l'épanouissement – ou non – de l'affranchi(e) conserve encore des pans entiers de matière à traiter. Gardons au livre de M.J. Perry sa qualité particulièrement juridique et son regard neuf sur l'accès des esclaves au statut citoyen, dans une optique bien déterminée.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Eberhard KNOBLOCH & Cosima MÖLLER (Ed.), *In den Gefilden der römischen Feldmesser. Juristische, wissenschaftsgeschichtliche, historische und sprachliche Aspekte*. Berlin, De Gruyter, 2014. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, v-262 p., ill. (TOPOI. BERLIN STUDIES OF THE ANCIENT WORLD, 13). Prix : 79,95 € (relié). ISBN 978-3-11-029084-4.

Paraissent coup sur coup dans la collection *Topoi* deux importants volumes autour de la « Feldmessung ». C'est l'Oikoumenè dans tous ses aspects qui est à l'honneur dans le volume collectif dirigé par Klaus Geus et Michael Rathmann (cf. le CR dû à Monique Mund-Dopchie dans *AC* 84 [2015], p. 377-379). Le recueil est ici plus ciblé, autour du travail, des responsabilités, du cadre juridique, des techniques des arpenteurs. Ce qui ne veut pas dire que le sujet soit moins vaste ni moins complexe, la domination du sol à titre public ou privé passant par son inventaire et son mesurage. L'*agrimensor* est donc requis dès la plus haute époque où la Loi des XII Tables fixe le cadre juridique et institutionnel de la possession des *horti* hors de l'*Vrbs* et du *pomerium* et les premiers éléments du droit de la propriété du sol. Après les fondements de la propriété agraire, analysés avec rigueur par Okko Behrens, Maria Floriana Cursi s'intéresse aux servitudes, thématique qui n'est pas moins lourde, et concerne notamment les emprises des routes et des canalisations ou aqueducs, mais aussi le droit d'accès et d'usage. Plus précisément, la terminologie juridique, *finis*, *via*, *iter*,

limes, est abordée par Cosima Möller du point de vue des juristes et des *Gromatici*. Au départ de l'édition classique de Thulin, Eberhard Knobloch se penche sur les sources des traités d'arpentage, mettant à profit les éditions récentes et excellentes d'Hygin, Frontin et Siculus Flaccus, par Jean-Yves Guillaumin dans la Collection des Universités de France. Les influences pythagoriciennes doivent être prises en compte autant que celles des courants stoïciens que définit Klaus Geus à travers le témoignage d'Agennius Urbicus. Menke Folkers aborde des aspects mathématiques, géométriques, arithmétiques du travail des *Agrimensores* dans une contribution serrée qui touche aux sources autant qu'aux prolongements et à la réception. La *Controversia de iure territorii*, droits territoriaux et *loca publica*, sont étudiés par Pepa Castillo chez Hygin, Urbicus et Frontin. De la propriété du sol à l'assiette fiscale, il n'y a qu'un pas. En Égypte, les réformes de Dioclétien vont s'appuyer sur les *iuratores* pour finaliser cette importante refonte du régime de l'impôt étudiée par Stefan Esders. C'est une approche philologique et sémantique que développe Jens-Olaf Linderman à propos de *locus*, *ager*, *spatium* et Thosten Fögen *in fine* replace le corpus des *Agrimensores* dans celui, vaste mais si mal conservé, de la littérature scientifique de l'Antiquité. – Tout un courant de recherches s'est développé ces dernières années autour des Arpenteurs. Du très concret contrôle du sol à la mesure de l'Oikouménè, du droit privé et public du bornage au statut de la propriété, ce sont des problématiques importantes de l'histoire romaine qui sont en jeu, mais qui peuvent aussi alimenter des débats très actuels.

Georges RAEPSAET

Martha Elena MONTEMAYOR ACEVES & Aurelia VARGAS VALENCIA, *Estudios de Derecho romano. Interpretación y tradición*. México, Universidad Nacional Autónoma de México, 2013. 1 vol. 238 p. (NOVA TELLUS, SUPPLEMENTUM 5). Prix : 160 Mxn \$. ISBN 978-607-02-4074-4.

Nova Tellus est la revue du Centre d'Études classiques de l'Université nationale autonome de Mexico (UNAM). Ses deux éditrices sont docteurs en sciences classiques et, depuis de nombreuses années, elles s'emploient à soutenir la culture antique, spécialement romaine, notamment par des publications de sources juridiques latines, proposées en version juxtaposée à leur traduction en espagnol. Dans le supplément à la revue qui nous est présenté ici sont colligées onze contributions – huit en espagnol et trois en anglais – qui peuvent être distribuées en trois groupes : celles qui portent sur la Rome classique, celles qui traitent de la réception d'une institution ou d'un concept de droit romain classique ou postclassique dans la tradition juridique européenne et celles qui étudient la réception d'une institution ou d'un concept de droit romain dans le droit, ancien ou positif, du Mexique. De façon générale, le champ d'investigation des études dépasse le contenu strictement juridique et entend, en toute hypothèse, constituer un pont entre le droit et la philologie. Voici, de manière synthétique, pour éclairer le lecteur, et en mettant plus particulièrement l'accent sur leur aspect antique, les thèmes examinés : théorie rhétorique et pratique oratoire dans le discours judiciaire latin ; confiscation des biens dans le *Pro Roscio* de Cicéron ; construction du concept de *persona iuridica* à Rome ; *ius* et *lex* dans la tradition romaine ; propagande impériale romaine : l'exemple d'Auguste ; concept et tradition

d'argent. S. Estiot aborde finalement la logistique fluviale et maritime des campagnes militaires impériales, de Marc Aurèle à Probus. Elle note l'existence de deux iconographies numismatiques parallèles réservées à des dénominations festives : l'une fluviale (ponts de bateaux), l'autre maritime (galère amirale). Un important corpus monétaire est mis à contribution. L'ouvrage s'achève sur quelques pages de conclusions, dues à la plume de M. Christol.

Jean-Marc DOYEN

Manuela MIRSCENZ, *Fließende Grenzen. Studien zur römischen Kaiserzeit im Ruhrgebiet*. Rahden, Marie Leidorf, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm, IV-226 p., 13 pl., 36 fig. (BOCHUMER FORSCHUNGEN ZUR UR- UND FRÜHGESCHICHTLICHEN ARCHÄOLOGIE, 6). Prix : 49,80 € (relié). ISBN 978-3-86757-286-6.

Sous le titre poétique de *Fliessende Grenzen* se cache une très sérieuse dissertation soutenue à Bochum en 2013. Sérieuse et fort intéressante. La région concernée, l'entre Rhin, Lippe, Ruhr et Wupper, est importante, stratégique même car la « Hellwegstrasse » constitue un axe de circulation et de pénétration vers la *Germania*, de tout temps. Ce n'est pas par hasard que Drusus a établi sur la Lippe ses camps de départ pour la conquête de la Germanie vers 12 av. n.è. Durant tout l'Empire, après l'abandon de la rive droite et la fixation sur le Rhin du *Limes*, la rive gauche constitue, au départ des camps légionnaires et auxiliaires rhénans, un foyer de romanisation des plus actifs dans le Nord de la Gaule. Mais que se passe-t-il sur la rive droite qui fut durant vingt ans partie intégrante de la nouvelle province de Germanie installée par Auguste ? Peut-on concrètement comprendre les « römisch-germanischen Beziehungen » de part et d'autre du fleuve sur la durée de l'Empire ? La question des témoins de la romanité en Germanie libre et des influences de la germanité en Gaule du Nord interpelle les historiens et archéologues depuis longtemps et a suscité à certaines périodes noires de notre histoire récente des interprétations idéologiques lourdes de conséquences. Il faut saluer le courage de Manuela Mirschenk pour affronter une question aussi épistémologiquement chargée. Et sa réussite dans l'objectivation des données de terrain, la maîtrise de la bibliographie, la connaissance du contexte. Esprit critique et relativisation dans l'interprétation de la culture matérielle lui permettent de prendre ses distances par rapport à des courants toujours influents en Allemagne qui entendent valoriser « la résistance de la Germanie libre à l'influence romaine ». Le fait d'avoir circonscrit un territoire limité mais stratégique, lui a offert la possibilité d'un travail de fond dans l'inventaire des sites concernés, du matériel mis au jour, de l'analyse comparative. La culture de la rive droite du Rhin entre Lippe et Wupper apparaît dès lors tout sauf uniforme. Un « ambivalentes Bild » pour une société « in Bewegung ». Le « Germanisches Kulturkreis » homogène, cher aux années 1930, fait place ici à une culture multiforme, où les influences romaines sont bien présentes avec des dynamiques constantes et ouvertes, de même que, à mesure que les siècles passent, des éléments germaniques se retrouvent dans la culture matérielle et funéraire de la rive gauche. À la fin de l'Empire, il est difficile d'identifier une culture « d'origine » dans le matériel des tombes. La mixité polyculturelle est relayée par un recrutement militaire polyethnique. Avec des réflexions sociologiques bienvenues sur le fait qu'un soldat romain d'origine germanique ne cultive pas

nécessairement ses habitudes indigènes, mais bien plutôt les insignes de son nouveau statut. Deux processus culturels avec des dynamiques propres sont à l'œuvre de part et d'autre du fleuve-frontière qui, dans cet espace circonscrit, doit s'analyser plus en termes de perméabilités qu'en forme de limites. Georges RAEPSAET

Enora LE QUÉRÉ, *Les Cyclades sous l'Empire romain. Histoire d'une renaissance*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol. 455 p., ill. n.b. Prix : 23 €. ISBN 978-2-7555-4045-5.

En analysant la vie des sociétés des Cyclades sous l'hégémonie romaine et en tentant d'en interpréter le rôle historique, le présent ouvrage s'inscrit à la fois dans le renouveau de la recherche sur la Grèce romaine et dans la tradition des études cycladiques initiée, entre autres, par Patrice Brun, qui tente de comprendre les Cyclades comme un ensemble, sans pour autant nier toute spécificité au cas particulier. L'objectif principal d'Enora Le Quéré est peut-être cependant moins d'étudier ces sociétés pour elles-mêmes que leur adaptation à l'organisation romaine à travers leurs traditions urbanistiques, économiques, sociales et culturelles. L'aire géographique concernée par cette enquête correspond aux Cyclades dans l'acception moderne de cette appellation, tandis que la période prise en compte s'étend, elle, du I^{er} s. aCn au III^e s. pCn. L'étude d'E. Le Quéré se divise en quatre parties. La première esquisse une histoire politique et administrative des Cyclades sous l'autorité romaine. Du point de vue de l'organisation géographique, l'auteur souligne que ces îles ne furent jamais toutes intégrées au sein d'une même province avant les réformes de Dioclétien. À travers l'étude du fonctionnement de la fiscalité romaine, des frappes monétaires locales, ainsi que des manifestations du culte impérial, elle parvient toutefois à démontrer que l'espace cycladique n'en était pas pour autant dépourvu de cohérence. En effet, le découpage fiscal des provinces opéré par l'administration impériale (notamment pour la perception de la *vicesima hereditatium*) avait fait des Cyclades un ensemble homogène (cf. notamment p. 76-77 pour une analyse de la fameuse remarque de Festus à propos de la création par Vespasien d'une « province des îles »), tandis que le système monétaire fondé sur le denier (où l'auteur s'attaque notamment à la difficile question de la transition de la drachme au denier en Grèce) ainsi que le culte impérial furent tout autant des instruments au service du pouvoir romain que des moyens d'affirmer l'autorité de l'empereur. Selon E. Le Quéré, ces différents aspects permirent de définir, en négatif, un espace cycladique totalement intégré à l'Empire. La deuxième partie est dédiée à l'évolution des paysages urbains, ainsi qu'aux monuments publics financés pour la plupart par des évergètes, analyse à travers laquelle E. Le Quéré propose d'éprouver les notions de « ruine », de « déclin », de « crise » et de « renaissance » très souvent associées à la situation des Cyclades à l'époque romaine. Délos y fait l'objet d'une étude attentive où l'on tente de relativiser le déclin supposé de l'île à l'époque impériale : l'auteur constate, en effet, un indéniable renouveau architectural au II^e s. pCn suivi d'une véritable renaissance à partir de la fin du III^e s. En ce qui concerne les autres îles, E. Le Quéré retrace l'évolution suivante : un net ralentissement des activités dans la seconde moitié du I^{er} s. aCn, des travaux visant à parer au plus pressé (entretien ou réparation des bâtiments existants) au siècle

polythéisme. Nous laisserons enfin à l'auteur cette phrase de sa conclusion « The astonishment that we feel before the apparently strange and superstitious Roman mentality is the effect of Christianity » (p. 195). Il faudrait en effet qu'il se dégage de cette influence qu'il mentionne en de nombreux endroits du livre comme conditionnant nos interprétations des rituels ; celle-ci le conduit notamment à chercher, par un regroupement des divinités en quelques fonctions, à se rapprocher d'un monothéisme sous-jacent pour éviter le jugement de saint Augustin contre la multiplicité des dieux antiques.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marie-Odile CHARLES-LAFORGE (Ed.), *Les religions dans le monde romain. Cultes locaux et dieux romains en Gaule de la fin de la République au III^e siècle après J.-C. : persistance ou interpretatio ?* Arras, Artois Presses Université, 2014. 1 vol. 168 p., ill. Prix : 18 €. ISBN 978-2-84832-187-5.

Issu d'un colloque réuni à Arras en 2011, ce petit volume porte un titre inapproprié, trop général. C'est au sous-titre qu'il faut s'attacher si l'on veut saisir le propos. Toutefois, d'emblée, ce sous-titre qui résume le sujet de la réunion apparaît inadéquat. Comme les communications le montreront d'ailleurs, il est peu pertinent de dissocier d'office les « cultes locaux » et les « dieux romains », et ce d'autant moins que l'introduction (comme la conclusion) établit une distinction entre les cultes du chef-lieu, « romains », censés être pratiqués par les « élites », et ceux du territoire, dits « locaux », supposés proches d'une population rurale ou du moins socialement inférieure. L'*interpretatio* y est définie sans recourir aux références de base que sont, pour le monde romain tout entier, l'article fondateur de Wissowa (ARG, 1917-18) ou, pour la Gaule, les travaux de William Van Andringa. En tout état de cause, le processus apparaît mal compris quand on lit : « les dieux traditionnels, ayant reçu un nom romain, ont pour la plupart conservé une part de leur nature originelle et sont restés germaniques, celtes ou puniques » (p. 8). Et, dans les textes signés de l'éditrice, affleure une perception de la religion gallo-romaine sans assimilation correcte de la notion de panthéon civique élaboré par les cités elles-mêmes, puisqu'il est question de la « pression de l'administration romaine », de la romanisation « imposée par l'impérialisme romain », de l'influence de la « présence romaine », pour ne citer que quelques mots. – Cela dit, la problématique mal posée n'a pas empêché les orateurs de proposer d'excellentes communications. Un bilan de la religion civique, comprenant dieux « romains » et dieux autochtones, faisant la part du culte impérial dans l'évolution des pratiques en Afrique du Nord, est proposé par E. Smadja en contrepoint du sujet proprement dit centré sur les régions celtiques. R. Golosetti examine l'implantation des lieux de culte dans les anciens habitats fortifiés des régions méridionales dans une perspective civique gallo-romaine qui exclut d'office la notion de « résistance » à la romanité (notion qui a (re)trouvé sous certaines plumes un regain de succès), et rejette « un discours régressif sur les divinités à l'Âge du Fer ». Trois sanctuaires bénéficient d'une brève mais éclairante synthèse, celui de *Dexiva* au Castellar de Cadenet, Saint-Michel de Valbonne et le Castellar du Lardiers, mettant l'accent non pas sur un continuum mais sur une réappropriation des vestiges du passé que l'on intègre à sa propre histoire. L'article suivant, dû à I. Fauduet et consacré à la Gaule centrale, s'il

propose d'intéressants exemples d'*interpretatio*, comme l'Accroupi d'Argentomagus et sa dédicace mutilée comportant l'abréviation AVG, s'inscrit dans une tendance un peu différente, réticente à admettre le caractère civique des sanctuaires et tentée par l'importance de l'individualisme et par le caractère supposé superficiel parfois de l'adoption des formules latines. M. Dondin-Payre ensuite, à la lumière d'un examen attentif des dépôts d'offrande de Champoulet, Neuvy et Berthouville, objets, dédicaces et dévots, montre clairement le caractère recomposé des pratiques religieuses dans lesquelles il serait vain de vouloir identifier ce qui serait indigène de ce qui serait romain. Enfin J.-L. Schenck-David étudie Jupiter chez les Convènes afin de déterminer si l'interprétation du dieu comme une divinité aux multiples fonctions qui aurait été conduite à côtoyer puis à remplacer tout dieu indigène, comme on peut le lire parfois, est valide. Il propose en fin d'analyse approfondie que le Père des dieux soit bien le dieu capitolin et non un habit romain d'un dieu indigène, objet d'un culte fédérateur à compter parmi les cultes officiels de la cité. Sans oublier que les Convènes ont obtenu le statut de colonie et que, davantage que ne le pense l'auteur, sa *lex coloniae* lui a alors imposé des modifications institutionnelles et religieuses, dont le culte de la triade capitoline. – Au total, ce livre offre une série d'articles très intéressants sur un thème toujours objet de polémiques où l'élément identitaire moderne et le poids d'une conception chrétienne de la religion jouent un rôle difficile à évacuer. La lecture de ces études devrait y contribuer efficacement.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Imperium der Götter. Isis – Mithras – Christus. Kulte und Religionen im Römischen Reich. Karlsruhe, Badisches Landesmuseum (Diff. WBG), 2013. 1 vol. 21,5 x 27,5 cm, 480 p., nombr. ill. Prix : 39,95 €. ISBN 978-3-8062-2871-7.

Curieux ouvrage dont nous avons à rendre compte. Le titre tout d'abord. Que pourrait être l'*imperium* des dieux ? Les dieux seraient-ils les vrais maîtres de l'impérialisme romain ? Ce serait une bien déroutante façon d'aborder la religion romaine. Ensuite « *Isis, Mithras, Christus* ». Ces trois divinités sont-elles les seules ou les principales ? Enfin « cultes et religions dans l'empire romain », ce qui replace la problématique dans un cadre plus adéquat. Ces titres ne sont pas explicités. En fait, ce catalogue d'exposition doté de chapitres substantiels de synthèse propose un tableau des religions dites « orientales » et de leur diffusion dans les provinces romaines. D'autres dieux que les trois mentionnés dans le titre sont traités, notamment Sérapis, Dolichenus et le judaïsme. Mais dans un volume qui a comme questionnement de base « quelle signification avait la religion dans le monde romain ? », la part consacrée à la religion romaine officielle est minime et des cultes multiples développés dans les panthéons des cités de l'Empire, il n'est pratiquement pas fait mention. C'est une façon de poser les problèmes qui ne satisfait guère le lecteur un tant soit peu averti. Dans la première partie de l'ouvrage, des articles, signés de grandes plumes parfois, décrivent la « *Religio Romanorum* » dans une perspective de « *Reichsreligion* » très à la mode outre-Rhin (sur ce sujet voir AC 84 [2015], p. 181-183), l'ensemble relevant d'une *religio migrans*, comme si tous les habitants de l'Empire ne faisaient que voyager. Il faut dire qu'expliquer le succès d'un Dolichenus, extérieur

propres travaux, récents ou en cours. Ainsi, même si l'on ne peut que déplorer le choix d'une édition du texte grec scientifiquement dépassée, l'ouvrage est doublement appréciable : au lecteur cultivé germanophone, il offre un accès séduisant à une œuvre importante du corpus grec antique ; pour les spécialistes de la période ou de l'auteur, il constitue une synthèse des plus utiles.

Stavroula KEFALLONITIS

Danièle GAILLARD-GOUKOWSKY et Paul GOUKOWSKY, *Appien. Histoire romaine. Tome XI. Livre XVI. Guerres civiles. Livre IV*. Texte établi et traduit par D.G.-G., présenté et annoté par P.G. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXIII-165 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 511). Prix : 47 €. ISBN 978-2-251-00595-9.

Maud ÉTIENNE-DUPLESSIS, *Appien. Histoire romaine. Tome XII. Livre XVII. Guerres civiles. Livre V*. Texte établi, traduit et annoté par M.É.-D. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXXIII-197 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 498). Prix : 83 €. ISBN 978-2-251-00583-6.

Les guerres civiles qui conduisirent l'État romain de la République à l'Empire sont parmi les événements qui bénéficient d'une documentation historique consistante. Si Tite-Live n'est plus conservé que sous la forme de résumés succincts, Dion Cassius et Appien apportent des récits détaillés de toutes les péripéties militaires et politiques que l'on peut par moments reconstituer presque au jour le jour. Pourtant bien des incertitudes demeurent quant à saisir exactement les modifications institutionnelles qui ont permis le basculement. Peut-être d'autres sources perdues nous auraient-elles mieux renseignés ? Strabon par exemple, Asinius Pollion, Tite-Live assurément. Contentons-nous donc de ce dont nous disposons et faisons chez Appien le bilan des contenus. À cet égard, les notices introductives des deux volumes sont particulièrement intéressantes qui établissent les comparaisons entre les données des différentes sources, complètes ou fragmentaires, pour mesurer l'apport d'Appien. Les notes de commentaire aussi, en fin de volume, complètent ou discutent ses informations à la lumière des autres auteurs et/ou de l'abondante littérature sur les questions. – Le livre IV s'ouvre en 43 par la « conférence de Bologne », autrement dit par les négociations entre les trois hommes qui fondent le Triumvirat – le véritable triumvirat qui sera coulé en force de loi peu après à Rome et qui s'appuyait sans état d'âme sur une forte vague de proscriptions légales. Le texte de l'accord rapporté par Appien est précis et on peut se demander s'il avait été conservé ou si Appien puisait ses informations chez un proche des Triumvirs, Asinius Pollion par exemple. Quant à celui de l'édit justifiant la proscription, Appien le cite *in extenso*, traduit en grec. Il nous décrit ensuite avec force détails la chasse à l'homme qui s'ensuivit, 300 sénateurs et 2 000 chevaliers étant exécutés selon lui. Il va s'attacher dans un long excursus à exposer la liste des pros crits dans une prosopographie des « ennemis » et des victimes collatérales, classée par thème, qui s'apparente aux *exempla* de Valère-Maxime et se termine par les pros crits chanceux qui échappèrent à la mort. Il revient ensuite aux événements politiques de 42, entrée en charge des consuls et honneurs à Jules César, début d'une ère nouvelle qui déclare la guerre aux assassins du dictateur. De là on

passe aux difficultés financières des triumvirs qui donnent l'occasion à Appien de nous régaler d'une belle harangue. En effet, la taxation prévue des dames romaines fortunées déclencha une vive opposition et Hortensia, fille du grand orateur, admonesta les puissants du jour pour manifester son indignation. Son discours, qu'il soit forgé ou authentique, constitue un document très intéressant sur les mentalités romaines vis-à-vis des femmes. Suit un rappel des incapacités féminines et un rejet du principe même de guerre civile. Il est temps de se préoccuper des guerres, en Afrique d'abord, où les deux provinces sont passées sous l'autorité d'Octavien. Puis Appien évoque les héros républicains, Cassius tout d'abord opposé à Dolabella, et la guerre en Asie Mineure, puis Sextus Pompée, enfin Brutus et Cassius pour préparer et combattre à Philippes au mois d'octobre 42. Le livre V prend le relais au lendemain de la bataille décisive et va nous conduire à la veille de la conquête de l'Égypte en 35. Après avoir raconté la tournée d'Antoine en Orient, ce livre donne la part belle à Octave, appelé César, dans le cadre des événements de Rome qui vivait une période troublée. Dans ce contexte éclate la guerre de Pérouse qui met au jour l'importance des dissensions entre Octave et Antoine et la fragilité du triumvirat qui touchait légalement à sa fin. Se conclut cependant la paix de Brindes en 40, mais la maîtrise de la mer de Sextus Pompée mettait la Ville en grande difficulté d'approvisionnement. De là une nouvelle phase de guerre contre S. Pompée qui occupera les années suivantes avec de nombreux épisodes qui, malgré le mariage d'Antoine et d'Octavie conclu un peu plus tôt, virent renaître toutes les oppositions entre les deux hommes. Ils avaient cependant besoin l'un de l'autre et, en 37, prolongèrent le triumvirat pour cinq ans. Défaite de Sextus Pompée en 36 après la bataille de Nauloque, puis élimination politique de Lépide, le troisième dont on a peu parlé mais qui survivra aux événements loin dans le règne d'Auguste. En 35, on est tout près de la dernière confrontation. – Ce récit largement résumé montre combien le détail des opérations nous serait connu, combien l'histoire romaine serait différente, combien elle permettrait d'analyses politiques et militaires, si plus de sources nous avaient été conservées. Il est vraiment intéressant que la Collection des Universités de France mette aujourd'hui à notre disposition des auteurs aussi importants qu'Appien et Dion Cassius, longtemps relégués pour leur supposé manque de qualité littéraire et pour lesquels nous ne disposions que d'éditions incomplètes et de traductions anciennes peu fiables. Sur cette base documentaire renouvelée, il sera désormais possible de porter un nouveau regard sur cette période cruciale : il est intéressant de souligner à ce propos les récents travaux de F. Vervaet, Y. Berthelet et A. Dalla Rosa sur la seule question des auspices et des pouvoirs d'Auguste, dont les prémices sont à chercher précisément dans ces tractations et manipulations de l'époque triumvirale.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

John WILKINS, *Galien. Œuvres. Tome V. Sur les facultés des aliments*. Texte établi et traduit par J. W. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. XLIII-260 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 499). Prix : 57 €. ISBN 978-2-251-00584-3.

indispensable de leur succès. Il soutient encore ailleurs de manière convaincante que le problème fondamental de l'histoire religieuse impériale n'est pas le triomphe du monothéisme grâce au christianisme : il appelle à plutôt se demander pourquoi et à quel niveau la confrontation avec le paganisme a eu lieu. Les démonstrations sont certes loin d'emporter toutes l'adhésion : l'idée que les princes cessèrent de porter le titre de *Pontifex Maximus* en raison de sa désacralisation peut par exemple laisser le lecteur sceptique. Et l'on a souvent le sentiment que le considérable champ spatio-temporel parcouru par le livre – même s'il s'inscrit à juste titre en contrepoint du caractère fragmenté des études précédentes – ainsi que le va-et-vient constamment effectué par l'auteur entre le particulier et le général nuisent parfois à la validité de ses conclusions. Le livre n'en reste pas moins une dissertation magistrale sur la religion romaine appréhendée comme un tout et non un ensemble de pratiques ayant connu des fortunes diverses : sa lecture sera d'un grand profit aux antiquisants et surtout, au-delà, à tous les spécialistes du phénomène religieux. Agnès MOLINIER ARBO

Duncan FISHWICK, *Cult Places and Cult Personnel in the Roman Empire*. Farnham, Ashgate, 2014. 1 vol. XII-378 p. (VARIORUM). Prix : 95 £. ISBN 978-1-4724-1473-1.

Duncan Fishwick était le spécialiste attitré du culte impérial dans les provinces occidentales. Sa série de livres intitulée *The Imperial Cult in Latin West* se décline en huit volumes traitant de l'ensemble de la problématique en général, de questions techniques de rituel et de liturgie, et de thèmes spécifiques comme le *Genius Augusti*, les *Numina Augustorum*, la *domus divina*, l'épithète *Augustus* accordée aux dieux, mais aussi, dans une répartition géographique, des temples, des formes des cultes et des prêtrises dans le cadre municipal ou provincial. Certains chapitres sont des rééditions d'articles parus précédemment et retrouver la date originale d'un texte n'est pas toujours chose aisée. Malgré cette richesse documentaire, le sujet est loin d'être épuisé et l'explicitation propre de cette dévotion aux empereurs vivants ou morts et son origine font toujours l'objet de publications et de polémiques. Ici il s'agit des lieux de culte et surtout du personnel des cultes, dans un ensemble d'articles généralement récents mais assez éparpillés, que la collection *Variorum* a eu l'excellente idée de réunir en un volume doté d'index et quelquefois d'*addenda*, et qui constituera sa dernière publication puisque leur auteur vient de décéder. L'initiative est d'autant plus utile que les titres originaux de ces publications sont parfois très peu explicites et, dans le cadre d'une recherche bibliographique, le lecteur (surtout novice) pourrait facilement les manquer. On rappellera aussi qu'en 2012, la même collection avait réuni sous le titre *Cult, Ritual, Divinity and Belief in the Roman Empire*, une autre série d'articles consacrés au même genre de sujet appliqué à une large série de divinités à travers le monde romain. Dans le volume consacré au culte impérial, la matière est divisée géographiquement : Rome tout d'abord avec temples et statues : *Divus Augustus*, Panthéon, Vesta, Mars Ultor, et l'autel de la *Providentia*. Pour ce qui est de Vesta, en particulier, un article presque introuvable publié en Pologne, la question d'un éventuel temple sur le Palatin a fait couler beaucoup d'encre, et on rappellera, par exemple, l'article d'Aug. Fraschetti, dans *Rome, les Césars et la Ville*, Rennes, 2001, p. 107-117. La rubrique suivante est dédiée à l'Italie, avec une étude de

l'inscription bilingue de Naples AE 1913, 134 où l'auteur tente de définir les honneurs exceptionnels accordés à L. Munatius Hilarianus, un examen de l'inscription de Mamia à Pompéi et le culte du *Genius Augusti*, sujet qui a depuis été repris notamment par I. Gradel (voir *Emperor's Worship and Roman Religion*, Oxford, 2002, p. 80-81), puis à la Bretagne à propos du temple de Camulodunum considéré comme provincial. Un appendice vient compléter la connaissance des ensembles publics de diverses villes convoqués ici pour comparaison. Un morceau important dans ce livre comme dans la production de D. Fishwick, l'autel des Trois Gaules à Lyon. On trouvera par exemple les deux études successives du prêtre M. Bucc[-] qui pose le problème de la présence ou non à l'autel fédéral d'un délégué lyonnais et une étude très intéressante cachée sous un titre obscur relative à un Trebellius toulousain honoré à Athènes et « premier » flamine du culte provincial à Narbonne (*IG* II² 4193). Ensuite sont envisagés des centres religieux provinciaux d'Hispanie (Cordoue, Tarragone) dans la perspective de la réalité ou non d'une double forum, municipal et provincial, ainsi que des prêtrises de Lusitanie (*CIL* II 473 et 5264) et la carrière très fragmentaire de L. Cornelius Bocchus (*AE* 2010 662) : ce texte a reçu de nombreuses restitutions différentes dont la dernière figurant dans l'*AE* 2011 480 fait l'objet d'une reprise de Fishwick en appendice, l'enjeu étant le sens à donner à *Augusti* : est-ce le *divus Augustus* titulaire d'un temple ou un élément du nom de Tibère ou l'indication d'un flaminat, voire même le terme dans une fonction de légat (ce qui, en toutes lettres, me paraît bien improbable) ? Les interprétations se multiplient. Citons encore une étude de l'aire sacrée de Gorsium en Pannonie et le rappel, revu en appendice, du caractère « sommital » de la prêtrise provinciale pour les membres de l'élite locale, l'accès aux noblesses d'empire étant absolument exceptionnel. – Un beau volume qui honore le souvenir d'un grand savant. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Darja STERBENC ERKER, *Religiöse Rollen römischer Frauen in "griechischen" Ritualen*. Stuttgart, Steiner, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 310 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 43). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-10450-0.

S'il est une question difficile dans l'histoire de la femme romaine, c'est bien celle des rôles religieux féminins. Sujet de controverses, passablement imprégnée de jugements moraux et de mépris, et ce dès l'Antiquité, la définition de ces rôles et de la place de la femme dans la religion romaine est au centre de ce volume issu d'une thèse de doctorat. La problématique est posée d'emblée et l'auteur critique une vision qui frapperait d'altérité et de minorisation les pratiques sacerdotales et cultuelles féminines. Aussi faut-il savoir que le titre du volume ne recouvre qu'imparfaitement son contenu car il y est traité autant de ce thème général que des pratiques d'origine « grecque ». Le chapitre introductif notamment, avec son interrogation sur le statut juridique féminin, dépasse largement ce que l'on attendrait. La discussion porte sur la réalité de l'incapacité juridique – dont découle(ra)it l'incapacité religieuse – que l'auteur, textes à l'appui, tend à minimiser en fonction d'extraits des juristes qui montrent une réelle évolution des pratiques au fil du temps, notamment en matière de tutelle et d'activité économique. Elle en déduit donc une incapacité limitée, tout aussi limitée en matière de religion. On peut cependant objecter que ces aménagements

n'est pas exclu. La quatrième partie (p. 145-161) est dévolue à l'exploitation du catalogue : elle reprend pour y répondre chacune des cinq questions posées en introduction. Nous avons déjà énoncé certaines des conclusions principales de l'étude qui souligne l'existence de concentrations régionales, qui montre que les éléments qui font l'objet des reprises les plus fréquentes sont les *clipei*, et qui insiste surtout sur la rareté des citations effectives, des reproductions, auxquelles sont préférées des reprises moins littérales. La concentration en plusieurs régions de ces phénomènes de réception durant le troisième quart du I^{er} s. est mise en parallèle avec l'émergence des élites provinciales : c'est à elles qu'est attribuée à titre d'hypothèse – la documentation ne livre en effet pas le moindre indice sur les commanditaires – l'initiative de cette réception, l'auteur reprenant à son compte en les généralisant les propositions formulées par Patrizio Pensabene pour le complexe de la ville haute de Tarragone. Un tableau synthétique (p. 164-165) permet de visualiser utilement les principaux résultats de l'enquête. On regrettera simplement qu'il soit présenté par ordre alphabétique des noms de villes, alors qu'une présentation géographique reprenant celle de la troisième partie aurait permis de mettre en relief les concordances typologiques et chronologiques qui permettent de définir de véritables groupes. Une bibliographie très abondante est classée chronologiquement et donnée pour chaque site (p. 169-189). On ne relève que de rares absences dommageables : l'article consacré par Emmanuelle Rosso à l'*Imitatio Urbis* en Narbonnaise (*Revue Archéologique* 2011) aurait mérité d'être cité pour plusieurs sites ; de même, l'étude de Tonio Hölscher sur le message des forums d'Auguste et de Trajan (voir *Staatsdenkmal und Publikum*, 1984) soulève des questions qui ne sont pas étrangères au livre ; enfin, le chapitre consacré par Pierre Gros au phénomène urbain dans le livre dirigé par H. Inglebert sur *L'Histoire de la civilisation romaine* (2005) livre des remarques éclairantes sur les notions de citation et d'imitation. Très agréablement présenté, abondamment illustré, le livre offre un bilan aussi complet que possible sur la postérité du prestigieux complexe augustéen. L'enquête sera utile à tous les chercheurs qu'intéressent les phénomènes de citation, de reprise et de références concertées.

Yvan MALIGORNE

Jérôme FRANCE et Jocelyne NELIS-CLÉMENT (Éd.), *La statio. Archéologie d'un lieu de pouvoir dans l'Empire romain*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 17 x 24 cm, 389 p., ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 66). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-112, 6.

Le sujet de ce livre est ambitieux : étudier les *stationes*, ces lieux fonctionnels de contact avec les populations civiles, cellules de base de l'administration fiscale et de la garde militaire des territoires, tant au point de vue archéologique qu'au niveau des textes, juridiques et épigraphiques. Qu'on ne se y trompe pas. La matière couverte est bien plus large que le titre ne le donne à penser. Archéologie, certes, mais aussi Histoire et Définitions. Deux grandes parties subdivisent les articles : l'archéologie d'abord, avec un large bilan des connaissances concrètes des stations identifiées comme telles ou supposées, routières principalement, en Gaule Narbonnaise et dans les Alpes, avec une constatation : les plans et les types sont loin d'être standardisés et l'identification des fonctions, étatiques ou privées, est toujours aléatoire sauf à disposer d'inscriptions clairement exprimées. Comment discerner une *statio* proprement

dite d'un relais routier privé ? Ph. Leveau met bien en évidence le fait que plusieurs des installations qu'il décrit ont d'ailleurs reçu, au moment de leur publication, des appellations aussi diverses et vagues que « ferme-auberge », « complexe », « bâtiments routiers » etc. et que leur destination précise comme leur ampleur est souvent hypothétique. On va du petit local accompagné d'une cour à proximité d'une bourgade à des ensembles aussi développés qu'Ambrussum. Trois sites en particulier font ensuite l'objet d'un exposé détaillé, la station routière de Martigny et son « temenos » comportant sanctuaire et « caravansérail », par Ph. Leveau également et Fr. Wiblé, l'« auberge » de Bordeaux dans le cadre des fouilles de la Cité judiciaire par Chr. Sireix et la station de bénéficiaires la mieux connue actuellement, celle de Obernburg en Germanie supérieure, dont on a conservé et les bâtiments de service y compris l'habitation et la zone sacrée avec ses autels, par B. Steidl. Un court article de G. Flamerie de Lachapelle, consacré à la traduction controversée d'un passage d'Ulpien (*Dig.* 50, 16, 59), comportant les termes *portus* et *statio*, sert d'interface pour aborder la section consacrée aux textes. Vient ensuite l'étude centrale de l'ouvrage, de près de 250 pages, où les éditeurs du volume traitent systématiquement de tous les aspects des stations militaires et douanières, véritable synthèse fondée à la fois sur les textes juridiques, papyrologiques et épigraphiques, détaillant toutes les occurrences du terme et de ses variantes. Quel fonctionnement, quelle répartition géographique, quel personnel, toutes les questions sont analysées ; des tableaux et des cartes réunissent les informations par thème et chaque difficulté est prise en compte et critiquée avec rigueur et précision pour s'intégrer dans la problématique d'ensemble. Ainsi s'offre au lecteur une description complète de ces « lieux de pouvoir », de contrôle et de représentation où l'empereur est présent partout. Vu la richesse documentaire, une table des matières secondaire ou un synopsis n'aurait pas été inutile pour faciliter la consultation de cette somme. Dans la même optique mais à chaque fois avec un cadre géographique restreint, les articles suivants nous proposent un bilan des connaissances pour l'Hispanie, où l'information est assez faible (P. Le Roux), une description de toutes les gardes et stations du Désert oriental d'Égypte où la documentation est surtout faite d'ostraka (H. Cuvigny), et un « dossier africain » par St. Guéron. Autre volet des *stationes*, les *mansiones* et la question du *cursus publicus* abordée par S. Crogiez-Pétrequin sur la base du Code Théodosien. Enfin il existe à Rome même des *stationes* bien différentes : celles que des cités de l'Empire, principalement d'Asie Mineure, installaient au cœur de l'*Vrbs* pour leur représentation propre. Leur localisation près du forum républicain, leur fonctionnement, leurs fonctions : commerciale, cultuelle, culturelle et d'ostentation sont décrits par K. Sion-Jenkins. Des index détaillés complètent ce volume dont la richesse fera un ouvrage de référence pour tous ceux qui, de près ou de loin, et ils sont nombreux, rencontrent dans leurs fouilles ou leurs recherches des sites apparentés ou des documents évoquant les multiples aspects recouverts par le thème. Pour en revenir au titre, « la » *statio* n'existe pas. On rencontre **des** *stationes*, aussi différentes et multiples que les services officiels – ou privés ou afferchés – qu'elles logent ou constituent.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

propres travaux, récents ou en cours. Ainsi, même si l'on ne peut que déplorer le choix d'une édition du texte grec scientifiquement dépassée, l'ouvrage est doublement appréciable : au lecteur cultivé germanophone, il offre un accès séduisant à une œuvre importante du corpus grec antique ; pour les spécialistes de la période ou de l'auteur, il constitue une synthèse des plus utiles.

Stavroula KEFALLONITIS

Danièle GAILLARD-GOUKOWSKY et Paul GOUKOWSKY, *Appien. Histoire romaine. Tome XI. Livre XVI. Guerres civiles. Livre IV*. Texte établi et traduit par D.G.-G., présenté et annoté par P.G. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXIII-165 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 511). Prix : 47 €. ISBN 978-2-251-00595-9.

Maud ÉTIENNE-DUPLESSIS, *Appien. Histoire romaine. Tome XII. Livre XVII. Guerres civiles. Livre V*. Texte établi, traduit et annoté par M.É.-D. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXXIII-197 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 498). Prix : 83 €. ISBN 978-2-251-00583-6.

Les guerres civiles qui conduisirent l'État romain de la République à l'Empire sont parmi les événements qui bénéficient d'une documentation historique consistante. Si Tite-Live n'est plus conservé que sous la forme de résumés succincts, Dion Cassius et Appien apportent des récits détaillés de toutes les péripéties militaires et politiques que l'on peut par moments reconstituer presque au jour le jour. Pourtant bien des incertitudes demeurent quant à saisir exactement les modifications institutionnelles qui ont permis le basculement. Peut-être d'autres sources perdues nous auraient-elles mieux renseignés ? Strabon par exemple, Asinius Pollion, Tite-Live assurément. Contentons-nous donc de ce dont nous disposons et faisons chez Appien le bilan des contenus. À cet égard, les notices introductives des deux volumes sont particulièrement intéressantes qui établissent les comparaisons entre les données des différentes sources, complètes ou fragmentaires, pour mesurer l'apport d'Appien. Les notes de commentaire aussi, en fin de volume, complètent ou discutent ses informations à la lumière des autres auteurs et/ou de l'abondante littérature sur les questions.

– Le livre IV s'ouvre en 43 par la « conférence de Bologne », autrement dit par les négociations entre les trois hommes qui fondent le Triumvirat – le véritable triumvirat qui sera coulé en force de loi peu après à Rome et qui s'appuyait sans état d'âme sur une forte vague de proscriptions légales. Le texte de l'accord rapporté par Appien est précis et on peut se demander s'il avait été conservé ou si Appien puisait ses informations chez un proche des Triumvirs, Asinius Pollion par exemple. Quant à celui de l'édit justifiant la proscription, Appien le cite *in extenso*, traduit en grec. Il nous décrit ensuite avec force détails la chasse à l'homme qui s'ensuivit, 300 sénateurs et 2 000 chevaliers étant exécutés selon lui. Il va s'attacher dans un long excursus à exposer la liste des pros crits dans une prosopographie des « ennemis » et des victimes collatérales, classée par thème, qui s'apparente aux *exempla* de Valère-Maxime et se termine par les pros crits chanceux qui échappèrent à la mort. Il revient ensuite aux événements politiques de 42, entrée en charge des consuls et honneurs à Jules César, début d'une ère nouvelle qui déclare la guerre aux assassins du dictateur. De là on

passé aux difficultés financières des triumvirs qui donnent l'occasion à Appien de nous régaler d'une belle harangue. En effet, la taxation prévue des dames romaines fortunées déclencha une vive opposition et Hortensia, fille du grand orateur, admonesta les puissants du jour pour manifester son indignation. Son discours, qu'il soit forgé ou authentique, constitue un document très intéressant sur les mentalités romaines vis-à-vis des femmes. Suit un rappel des incapacités féminines et un rejet du principe même de guerre civile. Il est temps de se préoccuper des guerres, en Afrique d'abord, où les deux provinces sont passées sous l'autorité d'Octavien. Puis Appien évoque les héros républicains, Cassius tout d'abord opposé à Dolabella, et la guerre en Asie Mineure, puis Sextus Pompée, enfin Brutus et Cassius pour préparer et combattre à Philippes au mois d'octobre 42. Le livre V prend le relais au lendemain de la bataille décisive et va nous conduire à la veille de la conquête de l'Égypte en 35. Après avoir raconté la tournée d'Antoine en Orient, ce livre donne la part belle à Octave, appelé César, dans le cadre des événements de Rome qui vivait une période troublée. Dans ce contexte éclate la guerre de Pérouse qui met au jour l'importance des dissensions entre Octave et Antoine et la fragilité du triumvirat qui touchait légalement à sa fin. Se conclut cependant la paix de Brindes en 40, mais la maîtrise de la mer de Sextus Pompée mettait la Ville en grande difficulté d'approvisionnement. De là une nouvelle phase de guerre contre S. Pompée qui occupera les années suivantes avec de nombreux épisodes qui, malgré le mariage d'Antoine et d'Octavie conclu un peu plus tôt, virent renaître toutes les oppositions entre les deux hommes. Ils avaient cependant besoin l'un de l'autre et, en 37, prolongèrent le triumvirat pour cinq ans. Défaite de Sextus Pompée en 36 après la bataille de Nauloque, puis élimination politique de Lépide, le troisième dont on a peu parlé mais qui survivra aux événements loin dans le règne d'Auguste. En 35, on est tout près de la dernière confrontation. – Ce récit largement résumé montre combien le détail des opérations nous serait connu, combien l'histoire romaine serait différente, combien elle permettrait d'analyses politiques et militaires, si plus de sources nous avaient été conservées. Il est vraiment intéressant que la Collection des Universités de France mette aujourd'hui à notre disposition des auteurs aussi importants qu'Appien et Dion Cassius, longtemps relégués pour leur supposé manque de qualité littéraire et pour lesquels nous ne disposions que d'éditions incomplètes et de traductions anciennes peu fiables. Sur cette base documentaire renouvelée, il sera désormais possible de porter un nouveau regard sur cette période cruciale : il est intéressant de souligner à ce propos les récents travaux de F. Vervaet, Y. Berthelet et A. Dalla Rosa sur la seule question des auspices et des pouvoirs d'Auguste, dont les prémices sont à chercher précisément dans ces tractations et manipulations de l'époque triumvirale.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

John WILKINS, *Galien. Œuvres. Tome V. Sur les facultés des aliments*. Texte établi et traduit par J. W. Paris, Les Belles Lettres, 2013. 1 vol. XLIII-260 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 499). Prix : 57 €. ISBN 978-2-251-00584-3.

bâtiments romains. Il aborde systématiquement ce que les sources littéraires ou épigraphiques romaines ont mentionné, et que les architectes et archéologues notent de plus en plus souvent, à savoir les distorsions entre projet et plan initial d'une construction, malfaçons dues à la mise en œuvre, aux mauvaises études des matériaux utilisés ou des fondations, voire des sols. Ces faits auxquels l'architecture est confrontée depuis toujours sont ici systématiquement inventoriés, tant à partir des textes que des chantiers archéologiques. Enfin, deux articles abordent le thème de la *domus* et des *praedia*. Renaud Robert et Anca Lemaire reprennent la question du double atrium, ou du grand atrium et de l'*atriolum* dans la mesure où, de Cicéron à Pline le Jeune au moins, la fonction de la maison, le mode de réception, le cheminement somptueux vers le péristyle ont évolué, traduisant des choix délibérés de la part de l'aristocratie ou des « bourgeoisies municipales ». Là encore se pose comme fil conducteur à plusieurs des articles de l'ouvrage la question des commanditaires, des artistes (l'architecte Diphile pour la villa de Quintus Cicéron) et ateliers, de la circulation des modèles, et de la chronologie et géographie des influences, voire de l'adaptation à la topographie ou aux moyens du propriétaire lorsqu'on supprime le *tablinum* par manque de place ou que l'on renonce au second atrium faute de place pour un espace prestigieux. Adaptation au lieu, innovation, soucis économiques que l'on retrouve chez Pierre Excoffon qui étudie un vivier de Fréjus, lieu de stockage temporaire ou structure d'élevage pérenne. Julien Dubouloz clôt avec maestia ce bel ouvrage. L'État est intervenu, prudemment et sans grand enthousiasme, dans la circulation des biens lorsque ceux-ci étaient un enjeu assurant des sûretés réelles susceptibles d'être saisies. Les aristocraties ont eu le souci d'accumuler ou de maintenir des patrimoines car ceux-ci étaient le gage de leur position sociale et économique, tant locale qu'au sommet de l'État.

Jean-Pierre VALLAT

Ian HAYNES, *Blood of the Provinces. The Roman Auxilia and the Making of Provincial Society from Augustus to the Severans*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XVIII-430 p., 49 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965534-2.

Le monde des troupes auxiliaires constitue un ensemble fascinant dans l'Empire romain. Ces milliers d'hommes qui ont été recrutés dans les provinces pour servir dans l'armée romaine en appui aux légions et qui ont été dispersés – ou non – aux quatre coins des frontières ont représenté une force importante dans la conception de la défense et un moteur d'unification des modes de vie au-delà des ethnicités d'origine. Aussi l'ouvrage qui vient de paraître semblait par son sous-titre développer cette dernière option, la part prise et le rôle joué par les soldats auxiliaires dans la vie provinciale. En réalité cet aspect est réduit au rôle des vétérans alors que la participation évidente des soldats en poste dans le concret quotidien des régions de garnison est rarement évoquée. Autre élément du titre qui surprend un peu : *Blood of the Provinces*, j'aurais ajouté « but Blood for the Provinces ». Ce que défendent les troupes sur les différents *limites*, ce sont les provinces elles-mêmes, et ces troupes sont composées de soldats venant de partout, dirigées par des officiers venant de partout : sous le Principat progressivement, dans le cadre du processus d'intégration y compris des élites dans les noblesses d'Empire, ce ne sont plus des « étrangers » qui

servent au bénéfice des Italiens, mais des provinciaux qui défendent leur propre territoire avec des chefs issus eux aussi des provinces (ou d'Italie mais sans exclusive). Que signifie le terme « Rome » qui personnifie une autorité abstraite au fil du livre ? Il demanderait une définition épistémologique. – Si nous examinons le contenu de cet ouvrage touffu, nous trouvons une synthèse approfondie de tous les aspects d'une étude militaire : la place des *auxilia* dans l'organisation de l'armée, avec une attention précise portée aux évolutions chronologiques de la fin de la République aux Sévères, les problèmes multiples posés par le recrutement, local, ethnique, ici aussi dans une perspective chronologique, une étude de certains campements comme Doura-Europos ou le Mons Claudianus, une description de la vie quotidienne où les données issues des tablettes de Vindolanda interviennent, un chapitre consacré à la religion, un autre à l'équipement et l'armement, la question de la latinisation et de l'alphabétisation, et le rôle des vétérans. La principale caractéristique de la rédaction est le faible recours à la comparaison des données et à la mise en série. En effet, pas un seul tableau ou liste ne permet d'envisager des ensembles documentaires : liste de recrutement par exemple, liste de composition des familles d'après l'épigraphie et les diplômes, cartes des déplacements à travers le territoire, troupes maintenues « chez elles » ou envoyées au loin, que sais-je ? L'auteur travaille par exemples mis en évidence sans que l'on puisse réellement se rendre compte si ces exemples sont issus de bases de données substantielles ou choisis pour une représentativité commode : on rencontre Chariovalda (p. 115) pour la question des troupes ethniques occasionnelles mais non Chumstinctus et ses Nerviens. Or la documentation est immense et aurait pu déboucher, à propos de thèmes sélectionnés, d'après une définition claire de la problématique abordée, et une sélection fine des données explicitement exposée, sur une argumentation serrée et construite. Par ailleurs les notes regorgent davantage de travaux modernes (anglo-saxons de préférence) que de sources. La variété des sujets traités, la dispersion géographique des exemples et le peu de références documentaires ne permettent guère d'approfondissement ultérieur. Certaines questions restent sans réponse comme, par exemple, comment fonctionnait le recrutement dans le cas de troupes à deux ethnies : ethnies proches, ou aléatoires ? Je pense aux *Morini* et *Cersiaci*. On peut au demeurant s'interroger sur le degré de contextualisation que l'auteur a accordé à ses exemples. Je prendrai deux cas que je connais par ailleurs. Dans la rubrique consacrée aux cultes, on constate que la description des dévotions des soldats manque de prise en considération du fonctionnement de la religion civique dans les cités d'où proviennent les soldats. Les pages sur Hercule Magusanus (p. 232-235) et sur les divinités « d'origine » honorées dans les lieux de garnison (p. 230-232) montrent une ignorance de la notion de religion poliade et du rôle des élites dans la constitution des panthéons civiques. Les soldats pérégrins sont toujours présentés comme issus d'un monde « tribal ». Haynes parle des Bataves comme d'une « local tribe ». C'est faux. Les provinces sont divisées en *civitates* qui régissent la vie administrative et religieuse de leur territoire ; les pérégrins comme les citoyens vivent dans un monde organisé qui n'est plus tribal. Lorsque Haynes évoque un de leurs magistrats (*CIL* XIII 9771), non seulement il copie inexactly le poste « *sumus magistrates* », mais il le ramène à un état tribal sans savoir que la situation d'un magistrat unique au début de l'Empire a, en de nombreux endroits des Gaules, précédé la situation à double magistrature sans que cela ramène la *civitas* explicitement exprimée

dans l'inscription à un stade « tribal ». Il apparaît clairement aussi que la notion d'*interpretatio* est mal comprise, que l'homogénéité des panthéons recréés ne distingue pas, comme le suggère l'auteur, entre dévots « romains » (*i.e.* devenus citoyens romains) et pérégrins « non-romains » qui auraient chacun leurs dieux propres ; par ailleurs le rôle de l'armée romaine dans ces processus religieux est largement surévalué quand on imagine que, dans le « grand sanctuaire » batave d'Empel, ce seraient les soldats qui auraient introduit la pratique votive. L'auteur semble également ignorer le rôle du sanctuaire en tant que « central place » de l'époque de l'indépendance ainsi que son rôle et celui d'Hercule Magusanus dans le processus d'ethnogenèse des Bataves, processus entièrement aux mains des élites bataves avant et après la conquête. Si réellement ce ne sont pas les élites locales qui ont introduit ce rituel du vœu dans les règles de fonctionnement religieux de leur *civitas*, se poserait alors la question de savoir comment la pratique votive, si unanimement répandue dans l'ensemble des territoires sous domination romaine, s'est introduite dans les régions sans occupation militaire. On pourrait revenir aussi sur les divinités féminines honorées en nombre par les troupes issues de Germanie inférieure et dont l'auteur extirpe deux cas pour en faire une exception qu'il tente de justifier (p. 231) sans percevoir la caractéristique germanique commune à ces dévotions. Les questions d'onomastique, divine ou humaine, ne sont pas creusées et la bibliographie ne révèle même pas l'étude qu'Anthony Birley a consacrée aux anthroponymes attestés à Vindolanda. Ailleurs, à propos de la question de l'alphabétisation, Haynes (p. 335) rejette sans argumentation valable l'interprétation des sceaux retrouvés en nombre sur les sites, notamment religieux, comme le signe d'un usage des tablettes d'écriture et notamment des tablettes de *nuncupatio*. Il ne « croit » pas à cet indice d'alphabétisation et de romanisation car il imagine que les sceaux servaient à sceller des sacs de monnaie. On aimerait davantage qu'une opinion personnelle de collègue pour asseoir cette curieuse hypothèse : en effet, cela impliquerait notamment que les dévots jetaient dans les sanctuaires des sacs de monnaie plutôt que de pratiquer la *iactatio stipis* bien avérée en de nombreux endroits. Quant à la latinisation, il faut bien qu'elle se soit répandue, grâce ou non à l'armée romaine, pour que les invasions germaniques aient trouvé devant elles une population latinisée qui a latinisé les conquérants. – Au total donc, un ouvrage très riche mais qui ne comblera pas les attentes de ceux qui voudraient disposer d'une étude précise et rigoureuse des troupes auxiliaires dans un cadre déterminé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel REDDÉ (Ed.), *De l'or pour les braves ! Soldes, armées et circulation monétaire dans le monde romain*. Actes de la table ronde organisée par l'UMR 8210 (AnHiMa) à l'Institut national d'histoire de l'art (12-13 septembre 2013). Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 287 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 69). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-117-1.

Cet ouvrage collectif est issu d'une table ronde organisée en 2013, en vue « d'examiner la manière dont les soldats étaient payés, de la République à l'Antiquité tardive,

propose d'intéressants exemples d'*interpretatio*, comme l'Accroupi d'Argentomagus et sa dédicace mutilée comportant l'abréviation AVG, s'inscrit dans une tendance un peu différente, réticente à admettre le caractère civique des sanctuaires et tentée par l'importance de l'individualisme et par le caractère supposé superficiel parfois de l'adoption des formules latines. M. Dondin-Payre ensuite, à la lumière d'un examen attentif des dépôts d'offrande de Champoulet, Neuvy et Berthouville, objets, dédicaces et dévots, montre clairement le caractère recomposé des pratiques religieuses dans lesquelles il serait vain de vouloir identifier ce qui serait indigène de ce qui serait romain. Enfin J.-L. Schenck-David étudie Jupiter chez les Convènes afin de déterminer si l'interprétation du dieu comme une divinité aux multiples fonctions qui aurait été conduite à côtoyer puis à remplacer tout dieu indigène, comme on peut le lire parfois, est valide. Il propose en fin d'analyse approfondie que le Père des dieux soit bien le dieu capitolin et non un habit romain d'un dieu indigène, objet d'un culte fédérateur à compter parmi les cultes officiels de la cité. Sans oublier que les Convènes ont obtenu le statut de colonie et que, davantage que ne le pense l'auteur, sa *lex coloniae* lui a alors imposé des modifications institutionnelles et religieuses, dont le culte de la triade capitoline. – Au total, ce livre offre une série d'articles très intéressants sur un thème toujours objet de polémiques où l'élément identitaire moderne et le poids d'une conception chrétienne de la religion jouent un rôle difficile à évacuer. La lecture de ces études devrait y contribuer efficacement.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Imperium der Götter. Isis – Mithras – Christus. Kulte und Religionen im Römischen Reich. Karlsruhe, Badisches Landesmuseum (Diff. WBG), 2013. 1 vol. 21,5 x 27,5 cm, 480 p., nombr. ill. Prix : 39,95 €. ISBN 978-3-8062-2871-7.

Curieux ouvrage dont nous avons à rendre compte. Le titre tout d'abord. Que pourrait être l'*imperium* des dieux ? Les dieux seraient-ils les vrais maîtres de l'impérialisme romain ? Ce serait une bien déroutante façon d'aborder la religion romaine. Ensuite « *Isis, Mithras, Christus* ». Ces trois divinités sont-elles les seules ou les principales ? Enfin « cultes et religions dans l'empire romain », ce qui replace la problématique dans un cadre plus adéquat. Ces titres ne sont pas explicités. En fait, ce catalogue d'exposition doté de chapitres substantiels de synthèse propose un tableau des religions dites « orientales » et de leur diffusion dans les provinces romaines. D'autres dieux que les trois mentionnés dans le titre sont traités, notamment Sérapis, Dolichenus et le judaïsme. Mais dans un volume qui a comme questionnement de base « quelle signification avait la religion dans le monde romain ? », la part consacrée à la religion romaine officielle est minime et des cultes multiples développés dans les panthéons des cités de l'Empire, il n'est pratiquement pas fait mention. C'est une façon de poser les problèmes qui ne satisfait guère le lecteur un tant soit peu averti. Dans la première partie de l'ouvrage, des articles, signés de grandes plumes parfois, décrivent la « *Religio Romanorum* » dans une perspective de « *Reichsreligion* » très à la mode outre-Rhin (sur ce sujet voir AC 84 [2015], p. 181-183), l'ensemble relevant d'une *religio migrans*, comme si tous les habitants de l'Empire ne faisaient que voyager. Il faut dire qu'expliquer le succès d'un Dolichenus, extérieur

au culte public des cités, est plus aisé si l'on part d'une notion de *Reichsreligion*, plutôt que d'une extension, notamment militaire, et parallèle aux cités, du polythéisme foisonnant. D'autres cultes dits orientaux se sont intégrés pourtant aux cités : Cybèle, Isis mais aussi Mithra, ce que l'on sait moins. Mais de la cité et de la religion civique, il n'est pas question. Autre partie de ce chapitre, un regard en arrière, critique et bien informé, posé sur Franz Cumont et sa vision des « religions orientales », un peu en contradiction avec l'esprit du volume. Le chapitre suivant propose des exposés sur Magna Mater et Isis. Dans le cas de Cybèle, l'intégration au culte public de l'État romain et la relation au culte impérial sont relativement bien évoqués ; pour Isis, si on nous rappelle la phrase de Minucius Felix (*Octavius* 23) : *Haec tamen Aegyptia quondam nunc et sacra Romana sunt*, on n'évoque pas son entrée dans le culte public sous Vespasien. Les temples communs et officiels de Mayence et d'Aix auraient mérité une meilleure prise en compte. Autre aspect assez dépassé, la description des prêtrises de Mater Magna où les galls sont toujours considérés comme des « Eunu-chenpriester ». Globalement, la bibliographie citée paraît vieillie et incomplète. Sérapis bénéficie ensuite de quelques pages, suivies d'une partie traitant de Mithra et de Dolichenus. Pour Mithra est posée la question de base : s'agit-il d'un dieu oriental adopté tel quel au travers d'une dévotion hellénistique ou d'une recreation occidentale ? Avec comme réponse : le culte de Mithra tel qu'il s'est répandu dans l'Empire occidental s'est constitué dans le dernier tiers du I^{er} siècle de notre ère. Une réalité qu'il est bon de rappeler régulièrement tant la tendance au « dieu perse » est fréquente. Iconographie, description des temples, organisation hiérarchique se succèdent dans une suite de petits chapitres qui, utilement, rappellent les évolutions de la vulgate, de Cumont à Clauss, mais qui n'échappent pas à la traditionnelle comparaison entre Mithra et le Christ. Pour Dolichenus, peu d'intérêt est consacré aux liens entre Jupiter capitolin et Dolichenus, qui paraissent simplement superposés. Enfin, dans un mouvement que l'on sent jugé « naturel » et « obligatoire » du paganisme polythéiste vers le monothéisme, on passe ensuite au judaïsme et au christianisme. Du polythéisme tardif, il est très peu question : il n'est plus qu'une « alternative au christianisme » et Julien est mal traité comme souvent. En fait, malgré les réserves émises plus haut, la conception du livre se glisse dans la théorie de Cumont, les religions « orientales » préparant le christianisme. N'oublions pas ce qui fait sans doute l'intérêt de l'ouvrage à bien des égards, le catalogue des pièces exposées, au nombre de 215, divisé par thème, doté d'excellentes cartes et très bien illustré. On y trouve nombre d'objets peu connus, des peintures murales, des inscriptions, des plans de temples et sanctuaires, et les *defixiones* de Mayence en bonne place. Les cartes sont très parlantes qui rappellent combien ces cultes n'ont touché que certaines régions et qu'il est donc bien imprudent de les considérer comme préliminaires au développement du monothéisme. Et en toute fin, un appendice consacré aux récupérations modernes des images et des concepts de tous ces dieux, appuyé sur une belle illustration, clôt le volume dépourvu d'index. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

éléments stoïciens. R.A. Wright (« Possessions, Distress, and the Problem of Emotions: *De indolentia* and the Gospel of Luke in Juxtaposition », p. 251-273) se livre également à une lecture comparative, comme le titre de son essai l'indique clairement. Il rappelle que, suivant la tradition arabe, on peut relever chez Galien des jugements sur les premiers chrétiens. La dernière contribution consiste en une collation des trois éditions critiques du *De indolentia* (T.W. Thompson, « Collation of the Critical Editions of Galen's *De indolentia* », p. 277-314) : y sont présentés les passages ou séquences pour lesquels les leçons des éditeurs divergent. Il ne s'agit donc pas de la présentation du texte grec dans son intégralité. On peut comprendre facilement que les éditeurs de ce volume n'aient pas repris une édition déjà publiée ni voulu en proposer une nouvelle mais le choix de présentation du texte lui-même a quelque chose d'un peu déroutant pour le lecteur. La traduction anglaise donnée en pages 21-36 s'appuie sur l'édition de V. Boudon-Millot & J. Jouanna. Elle est accompagnée de notes philologiques ou contextuelles assez développées renvoyant ponctuellement au manuscrit et aux différentes leçons retenues, citant alors les passages incriminés en grec. Or il est assez difficile d'évaluer la pertinence de telles annotations critiques lorsque le seul texte que l'on a sous les yeux est une traduction. La collation finale propose une vision plus complète des constituants du texte mais n'est pas le texte lui-même. Le titre du volume, qui semble annoncer une édition du *De indolentia*, est donc quelque peu trompeur pour le philologue. Pour le spécialiste, la lecture de ces deux parties du volume requiert d'avoir également sous les yeux une édition du texte original. Ce léger inconfort pour le philologue habitué à travailler selon des modalités de présentation différentes n'enlève rien à l'intérêt de ce recueil qui doit se lire comme un très bon complément aux éditions existantes sans toutefois pouvoir se substituer à elles ni se suffire à lui-même pour un travail plus approfondi sur cet écrit de Galien.

Frédéric LE BLAY

Guy LACHENAUD et Marianne COUDRY, *Dion Cassius. Histoire romaine. Livres 36 & 37*. Texte établi par G.L., traduit et commenté par G.L. et M.C. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXXX-204 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 510). Prix : 57 €. ISBN 978-2-251-00594-2.

Avec ce volume, la Collection des Universités de France ouvre en quelque sorte l'édition des livres de Dion Cassius conservés en quasi intégralité. À ces deux livres, en effet, il ne manque que le début du 36 couvrant les événements de Rome de l'année 69, à savoir donc l'affaire Verrès, et quelques passages isolés. Les éditeurs s'interrogent sur la composition des livres et envisagent que l'historien ait suivi un plan dérivé de l'annalistique plaçant des césures au moment de l'entrée en charge des consuls et des activités politiques de l'*Vrbs* avant les campagnes militaires. Mais les grandes césures entre les livres sont plus complexes et marqueraient des moments décisifs de l'Histoire. À cet égard, on peut penser que l'année 69 vit un tournant dans la carrière de Pompée après son consulat de 70 au moment où débutent ses exploits militaires extérieurs. C'est possible, mais le rôle de Pompée dans la guerre de Sertorius est antérieur, et les enjeux espagnols y étaient majeurs : le choix de « moments » cruciaux est toujours subjectif. En tout cas ces deux livres représentent

une tranche significative de la vie de Pompée, entre ce fameux consulat conjoint avec Crassus qui vit le retour d'institutions républicaines mises à mal par Sylla et une certaine épuration du Sénat, et ledit « premier triumvirat » de 60 – qu'il ne faut pas confondre avec le « second », officiel celui-là – et qui ne fut qu'un cartel d'hommes politiques. Les livres suivants sont davantage axés sur la personnalité de César dont l'émergence déterminante était soulignée par cette alliance de 60. Là on peut soutenir sans difficulté le choix de la césure. Les événements principaux de cette décennie, en commençant par Rome, furent sans doute le vote de la *lex Gabinia* pour le livre 36, et pour le livre 37, la question de la prévarication (67), les manœuvres de Pompée pour obtenir un nouveau commandement (66), la conjuration de Catilina (63) et les négociations de 60. Autrement dit, des épisodes déterminants pour l'histoire de Rome, la loi de Gabinius ouvrant la porte aux futurs aménagements du pouvoir consulaire et proconsulaire d'Octave, le cartel de 60 marquant l'accès de César au consulat, faisant ainsi démarrer l'ascension fulgurante qui le conduisit au bord de l'Empire, Octave se chargeant d'y mener jusqu'au bout la République. Il s'agit donc effectivement d'années cruciales dont il faut bien analyser les mécanismes légaux et institutionnels pour comprendre les guerres civiles futures et surtout l'avènement impérial. L'épisode de Catilina est peut-être plus célèbre mais, à mon sens, bien moins important, Dion Cassius laissant à plusieurs endroits penser que les faits furent gonflés par Cicéron, comme par exemple dans l'anecdote de la cuirasse sous la toge « prenant bien soin de la faire apparaître » ; si l'histoire figure déjà chez Plutarque, c'est dans un autre esprit. Au chapitre civil, Dion Cassius se révèle encore une source importante, en dehors de Cicéron juge et partie, dans le procès de Clodius. Au plan militaire aussi ces livres sont essentiels pour mesurer l'importance de l'impérialisme romain de cette époque et certains de ses échecs : campagne de Lucullus en Arménie et en Mésopotamie, d'abord victorieuse, puis avortée ; campagne de Metellus en Crète (dont seule la fin est conservée) ; problème de la piraterie et campagne de Pompée en 67 qui le place au premier rang des généraux d'où campagne contre Mithridate, contre Tigrane puis Phraate, contre les Albaniens, contre les Arabes et les Juifs (avec une courte attention portée à leur religion telle qu'elle était perçue par les Romains contemporains de l'auteur), contre les Allobroges théoriquement conquis depuis soixante ans mais bien turbulents. Ainsi malgré une apparente hétérogénéité des épisodes, deux thèmes politiques traversent ces livres : « la puissance de Pompée et l'affaiblissement de la République » (p. LXXXI). Il faut toutefois y adjoindre l'extension extraordinaire du territoire dominé, ce qui correspond à une augmentation du pouvoir de l'État romain, en pleine mutation politique. Outre un très court exposé sur la tradition du texte, le volume propose non seulement des notes historiques consistantes et bien informées attachées à une traduction élégante et précise, mais aussi, en tête, une notice également historique détaillée mettant notamment l'accent sur l'importance de Dion Cassius en tant qu'historien des institutions, sans oublier la difficile question des sources. À cet égard un tableau très précis expose toutes les concordances que l'on peut repérer pour chaque événement entre Dion et les autres auteurs, qu'il s'agisse de Plutarque, Appien mais aussi de Cicéron, Salluste, Strabon, Tite-Live... autorisant ainsi une recherche immédiate entre les différentes versions conservées. – Un modèle d'édition pour une source décisive d'histoire longtemps demeurée peu accessible et mal utilisée faute d'une référence correcte. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

progressifs de la tutelle n'ont en rien modifié l'exclusion fondamentale : la femme est une perpétuelle mineure, ne peut disposer de rien d'équivalent à la *patria potestas*, ne peut exercer aucune fonction publique, etc. Et, comme en droit, l'exclusion du sacrifice existe même si elle souffre de nombreuses exceptions que l'on peut répéter et multiplier. À mon sens, le statut féminin était frappé d'une ambiguïté essentielle : théoriquement exclue par sa nature jugée incapable de revêtir des rôles publics, la femme n'en jouait pas moins un rôle indispensable, soit au niveau public, soit au niveau privé – que ce soit en droit ou en religion (voir *Annaeus* 3 [2006], p. 161-181). Mais ce n'est, en fait, pas le seul pivot de la recherche. Sa position sur cette thématique étant définie, l'auteur va examiner une série de rites et de cultes où les rôles féminins sont essentiels, des fêtes archaïques des *Matronalia* et des *Matralia* à Cybèle, en passant par Bona Dea et Cérès. Ces chapitres approfondis qui cherchent à cerner exactement la portée des rituels, la signification des pratiques, en mettant en exergue les très nombreux exemples du caractère indispensable et central du rôle féminin, en soulignant aussi les jugements de valeur des auteurs anciens – masculins – qui dénigrent et caricaturent les cultes en question, et toute féminité ou féminisation en général, apportent un regard nouveau sur nombre de questions et de problèmes. À cet égard, les pages consacrées aux Bacchanales de 186 où la part progressivement prise par les femmes dans le culte fut une des causes avouées de sa répression en raison de la transgression, voire de la perversion, qu'elle supposait, sont intéressantes. L'ouvrage est important et demande une lecture attentive. Il apporte nombre de réponses pertinentes et de réflexions judicieuses dans un débat difficile : celui du partage des rôles selon le genre. En effet des sources littéraires, l'auteur dégage une ligne de partage morale qui sépare la religion des hommes de celle des femmes : la religion « masculine » est marquée par la piété pure, la rationalité, le contrôle de soi, et l'insertion dans les activités officielles ; la religion féminine est connotée faible, étrangère, extatique, orgiastique dans une perte du contrôle de soi. Je m'interroge toutefois à propos du caractère peut-être excessif de cette définition tranchée : n'est-elle pas issue davantage des jugements de valeur antiques que de la réalité des pratiques cultuelles ? Les choix des cultes étudiés n'influencent-ils pas les conclusions ? Les rôles féminins sont parfois strictement complémentaires de ceux des hommes, je pense aux jeux séculaires. Parfois sévères et participatifs aux rites masculins, je pense aux vestales. – Un ouvrage à lire pour ses apports conceptuels, ses réflexions pertinentes, aussi pour sa valeur historiographique, et son analyse critique des auteurs anciens, mais qui ne clôt assurément pas la recherche.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Attilio MASTROCINQUE, *Bona Dea and the Cults of Roman Women*. Stuttgart, Steiner, 2014. 1 vol. 17 x 24 cm, 209 p., 16 fig. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFT-LICHE BEITRÄGE, 49). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10752-5.

Bona Dea constitue une des divinités romaines les moins bien connues. S'il n'y avait eu le fameux épisode de Clodius, il est même probable qu'elle serait encore plus mystérieuse. Et, à la différence d'Anna Perenna pour laquelle l'archéologie et l'épigraphie nous ont apporté des éléments neufs et originaux, aucune découverte

spectaculaire n'éclaire notre lanterne. Elle suscite donc bien des interrogations dans le cadre des cultes féminins. Le livre d'A. Mastrocinque ne viendra toutefois pas grandement à notre secours. Fondé, on le suppose d'après le titre du chapitre III, sur une méthode de raisonnement, celle-ci n'est jamais explicitée. L'impression que ressent le lecteur est celle d'une juxtaposition d'idées mal articulées où d'entrée de jeu la déesse est définie sans historiographie ni exposé de la problématique, comme la ou une déesse de la transition des jeunes filles de la virginité vers le mariage, ce qui la rapprocherait entre autres de Junon Caprotine et de toute une série de déesses locales italiennes. Et ce sont ces traits des divinités supposées proches qui sont décrits dans une interprétation dirigée. Dès l'introduction, en effet, des phrases étonnantes affirment que les jeunes filles grecques et romaines étaient en contact avec des divinités masculines qui leur donnent la fertilité et bénissent leur union terrestre et que « ritual and imaginary forms of sexual union or love affairs with a god were thought to be necessary and beneficial for the bride » (p. 13), pour expliquer anticipativement sans doute les rites d'initiation qui tiennent une place non négligeable dans ces pages. On apprendra ensuite qu'Hercule et Faunus que Properce et Macrobe citent dans le contexte de Bona Dea seraient des images de l'abstinence sexuelle pendant les rites féminins (p. 27-30). De là d'ailleurs une transposition du déguisement de Clodius en Hercule Musarum (p. 94-98) destiné à approcher Pompeia qui laisse perplexe quant à ses explications politiques au niveau des alliances matrimoniales du moment. Même si, mais de cela il n'est pas question, César va profiter de ce sacrilège pour répudier Pompeia. Au demeurant, quand on sait comment se déroulait la cérémonie chez le consul où les Vestales agissaient *pro populo*, on a aussi quelque mal à comprendre en quoi cette fête était une célébration relative au mariage. Tout cela n'est guère cohérent. Par ailleurs, un courant important traverse le livre qui donne à Bona Dea une grande coloration dionysiaque au point de reparler des Bacchanales de 186. Mais là il y a défaut d'information et manque évident de bibliographie. Ladite conjuration a fait l'objet d'études approfondies qui montrent bien que ce n'était précisément pas les couleurs orgiaques du culte que les Romains réprimèrent mais les tendances subversives. Peut-on vraiment considérer que les Bacchanalia interdites « was the generic name of many rituals performed by women. The intrusion of men was forbidden » (p. 136) ? Il me semble que la relative abondance de sources sur cette « affaire » contredit largement cette interprétation et, sur la connotation négative liée à l'importance des femmes dans le développement du culte – et sur Bona Dea du reste – on lira avec beaucoup plus d'intérêt les remarques pertinentes de D. Sterbenc-Erker dans le livre dont nous rendons compte dans ce volume (cf. *supra* p. 417-418). Autre endroit, par exemple, où les sources sont malmenées, la fontaine d'Anna Perenna. Il y est question d'un vœu aux Nymphes, certes, mais dans des inscriptions (AE 2003, 251-252) qui n'ont rien à voir avec la virginité ou le mariage, mais de la fonction de la déesse de faire passer le cap des années. Or les Nymphes sont mises en rapport directement avec la phase du culte d'Anna Perenna qui serait « virginale » (p. 147). On pourrait continuer à relever beaucoup d'hypothèses et de relations non argumentées qui donnent de Bona Dea en particulier et des divers dieux en général une connotation multifonctionnelle : à cet égard, citons par exemple Isis et Magna Mater qui reprennent à Mayence le rôle de Cérès et les Matrones ubiennes engagées dans des processus d'initiation (p. 196). De tels amalgames nient l'essence même du

polythéisme. Nous laisserons enfin à l'auteur cette phrase de sa conclusion « The astonishment that we feel before the apparently strange and superstitious Roman mentality is the effect of Christianity » (p. 195). Il faudrait en effet qu'il se dégage de cette influence qu'il mentionne en de nombreux endroits du livre comme conditionnant nos interprétations des rituels ; celle-ci le conduit notamment à chercher, par un regroupement des divinités en quelques fonctions, à se rapprocher d'un monothéisme sous-jacent pour éviter le jugement de saint Augustin contre la multiplicité des dieux antiques.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marie-Odile CHARLES-LAFORGE (Ed.), *Les religions dans le monde romain. Cultes locaux et dieux romains en Gaule de la fin de la République au III^e siècle après J.-C. : persistance ou interpretatio ?* Arras, Artois Presses Université, 2014. 1 vol. 168 p., ill. Prix : 18 €. ISBN 978-2-84832-187-5.

Issu d'un colloque réuni à Arras en 2011, ce petit volume porte un titre inapproprié, trop général. C'est au sous-titre qu'il faut s'attacher si l'on veut saisir le propos. Toutefois, d'emblée, ce sous-titre qui résume le sujet de la réunion apparaît inadéquat. Comme les communications le montreront d'ailleurs, il est peu pertinent de dissocier d'office les « cultes locaux » et les « dieux romains », et ce d'autant moins que l'introduction (comme la conclusion) établit une distinction entre les cultes du chef-lieu, « romains », censés être pratiqués par les « élites », et ceux du territoire, dits « locaux », supposés proches d'une population rurale ou du moins socialement inférieure. L'*interpretatio* y est définie sans recourir aux références de base que sont, pour le monde romain tout entier, l'article fondateur de Wissowa (ARG, 1917-18) ou, pour la Gaule, les travaux de William Van Andringa. En tout état de cause, le processus apparaît mal compris quand on lit : « les dieux traditionnels, ayant reçu un nom romain, ont pour la plupart conservé une part de leur nature originelle et sont restés germaniques, celtes ou puniques » (p. 8). Et, dans les textes signés de l'éditrice, affleure une perception de la religion gallo-romaine sans assimilation correcte de la notion de panthéon civique élaboré par les cités elles-mêmes, puisqu'il est question de la « pression de l'administration romaine », de la romanisation « imposée par l'impérialisme romain », de l'influence de la « présence romaine », pour ne citer que quelques mots. – Cela dit, la problématique mal posée n'a pas empêché les orateurs de proposer d'excellentes communications. Un bilan de la religion civique, comprenant dieux « romains » et dieux autochtones, faisant la part du culte impérial dans l'évolution des pratiques en Afrique du Nord, est proposé par E. Smadja en contrepoint du sujet proprement dit centré sur les régions celtiques. R. Golosetti examine l'implantation des lieux de culte dans les anciens habitats fortifiés des régions méridionales dans une perspective civique gallo-romaine qui exclut d'office la notion de « résistance » à la romanité (notion qui a (re)trouvé sous certaines plumes un regain de succès), et rejette « un discours régressif sur les divinités à l'Âge du Fer ». Trois sanctuaires bénéficient d'une brève mais éclairante synthèse, celui de *Dexiva* au Castellar de Cadenet, Saint-Michel de Valbonne et le Castellar du Lardiers, mettant l'accent non pas sur un continuum mais sur une réappropriation des vestiges du passé que l'on intègre à sa propre histoire. L'article suivant, dû à I. Fauduet et consacré à la Gaule centrale, s'il

tique du terme et prouve que César essayait de faire de la *concordia* une qualité fondamentale de son règne. Après la mort du dictateur, les deux camps cherchent encore une fois à mettre de leur côté la *concordia*, ce qui se vérifie dans les affrontements oratoires entre Cicéron et Marc Antoine à partir de septembre 44. L'auteur montre, de manière convaincante et malgré les sources lacunaires, que les deux hommes ainsi que leurs proches essayaient chacun de se présenter comme le *concordiae auctor*. Surtout, entre les deux rivaux, c'étaient deux conceptions de la concorde qui s'opposaient, le second triumvirat entérinant la victoire idéologique des césariens. La progression chronologique donne une bonne idée des évolutions, mais, s'il fallait lui adresser un reproche, conduit aussi à la dispersion d'éléments connexes, certains récits étant analysés à la fois pour la période qu'ils narrent et pour leur époque de rédaction (par ex. p. 176 et 232) ; insérer plus de renvois internes précis, notamment à ce qui suit, aurait été appréciable pour mieux faire émerger les idées structurantes de l'ouvrage (par ex. p. 203 n. 56 ou p. 266 n. 124). Surtout, cette progression chronologique prive le lecteur d'une ou deux premières parties transversales : peut-être manque-t-il en effet une typologie des différentes concordes évoquées dans le corpus (entre deux individus, dans le Sénat tout entier, avec les chevaliers...) ; par ailleurs, le lecteur aurait pu attendre une étude préliminaire des stratégies rhétoriques autour de la *concordia*. Ce « sème décisif » (p. 461), présent surtout dans les discours (p. 453), est au cœur de tactiques oratoires complexes dont l'auteur parle au fil de la démonstration, mais dont le lecteur ne retirera peut-être pas une image très cadrée. De fait, cet « extraordinaire jeu de miroirs » (p. 356) aurait sûrement mérité une étude systématique en regard de la progression chronologique : Ph. Akar aurait pu y synthétiser, plus largement qu'en quelques pages dans la conclusion (p. 454-461), les différentes manœuvres discursives telles que l'accaparement de la notion, sa réappropriation par la redéfinition, son aspect performatif ou sa place dans le discours. Enfin, l'on pourrait éventuellement regretter l'absence d'un index des notions mobilisées à la fin de l'ouvrage pour accéder rapidement à des thèmes précis, logiquement dispersés dans la progression diachronique. Au reste, ces quelques défauts structurels ne doivent pas masquer l'ambition d'un ouvrage qui, pour l'analyse de détail, emporte souvent l'adhésion. D'un style plutôt agréable, le livre de Ph. Akar se lit sans difficulté, et la progression est rarement heurtée par les coquilles (corriger toutefois les légers anachronismes p. 260 et 264). À son terme se dégage la cohérence de la notion (malgré ses évolutions), notamment grâce à l'analyse de sources non littéraires à chaque fois que cela est possible, monnaies, graffiti et même « métalangage » de la *concordia*.

Louis AUTIN

John NICOLS, *Civic Patronage in the Roman Empire*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 16 x 24 cm, XVII-344 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 365). Prix : 125 €. ISBN 978-90-04-21466-8.

Si la relation de patronage / clientèle est au cœur des relations humaines dans l'Antiquité et le monde romain en particulier, le patronage civique, celui qui lie un homme – ou une femme – influent(e) à une communauté civique, prend une dimension supplémentaire dans ses éventuelles connotations politiques (plus précisément à

la fin de la République) et dans le développement provincial de la romanisation. John Nicols, qui a déjà publié plusieurs travaux appréciés sur cette problématique, nous livre aujourd'hui une synthèse complète en tous ses aspects de César, Cicéron, Pompée et autres hommes politiques du I^{er} siècle avant notre ère jusque vers 200 de notre ère. Avant d'aborder le contenu de ce très riche ouvrage, il importe de préciser qu'il s'appuie sur une énorme documentation tant littéraire qu'épigraphique, essentiellement occidentale, qu'un site Internet permet de consulter sous la bannière de l'Université de l'Oregon (scholarsbank.uoregon.edu) : on y trouvera des tableaux complets et détaillés de toutes les occurrences, y compris des illustrations. Chaque thème, classé par ordre des *nomina* avec une numérotation qui autorise les recherches croisées, contient pour chacun tout ce que l'on peut connaître, sa famille, ses relations, ses fonctions à Rome et localement, ses bienfaits, la date, la référence, le statut, les éléments institutionnels de la cité ; en outre cette banque de données est présentée comme « work in progress » et continuera à être alimentée à l'avenir. Une lecture approfondie de la synthèse se référera utilement à ces tableaux qui couvrent un dossier impressionnant. – Après un choix de textes traduits considérés comme représentatifs de la matière (pris notamment chez Diodore de Sicile, Cicéron, Fronton, Pline et dans la *lex Malacitana*), le volume s'ouvre sur un chapitre d'introduction très étoffé qui examine les variétés de patronage existantes, l'historiographie du sujet, les définitions et critères et, très brièvement, les thèmes du questionnement : quelle est la fonction du patronage sous la République finissante, en quoi Auguste a-t-il modifié la donne, quelle évolution a-t-il connu sous le Principat ? Plus précisément, quel rôle a-t-il joué dans les processus d'urbanisation – j'ajouterais de municipalisation – et de romanisation dans les provinces occidentales ? Quelles étaient les valeurs de l'échange, c'est-à-dire quel bénéfice chacune des deux parties attendait-elle du contrat de *patrocinium* ? Ce sont toutes ces questions qui sous-tendent l'exposé et auxquelles l'auteur va tenter de répondre sur la base de sa documentation soigneusement analysée. Si Nicols commence par examiner les traces de patronage dans le *Bellum Gallicum* et dans l'affaire de Marseille (entre César et Pompée), la chronologie précise du chapitre 2 est un peu bousculée. On continue en effet avec le patronage de Pompée en Espagne, puis celui de César, pour reculer jusqu'à Sylla, à Quinctius Valgus et à la clientèle de la famille de Pompée dans le Picenum, ce qui nous fait remonter à la Guerre sociale. C'est une période où la relation est relativement informelle et où les avantages pour le patron comme pour le peuple ou la ville sont le plus souvent politiques, même si des célébrations et des évergésies existent de même que des échanges privilégiés de produits. Que modifie Auguste ? Il se pose en intermédiaire qui monopolise la scène à Rome, ce qui renvoie nécessairement vers les villes d'origine ou de séjour les marques de respect et de gratitude de la communauté envers le patron, d'une part. D'autre part, il se pose également en évergète ce qui occupe un espace non négligeable, mais aussi en tout-puissant distributeur de bienfaits politiques ou institutionnels, ce qui limite le champ d'action des nobles, en matière d'octroi de la citoyenneté par exemple. Or nous touchons là à l'essentiel : les marques d'honneur sont le principal bénéfice du patron qui attend de ces manifestations brillantes l'augmentation de son prestige et de sa distance sociale. Et pour les cités, recevoir une muraille par exemple, comme du temps de Valgus, n'est généralement plus possible, c'est Auguste qui l'offre comme à Nîmes. Quant à l'accès à la citoyenneté, il va évo-

luer avec l'octroi du droit latin et la fin de la reconnaissance nominale du nouveau citoyen. Pour traiter du patronage sous le Principat, Nicols focalise une bonne part de sa recherche sur Plinie qui illustre parfaitement les phénomènes de cette époque, complété par les *Lettres* de Fronton sur le municpe de Cirta. Plus loin, l'auteur développera les apports de l'épigraphie dans le chapitre 7, pour un tableau complet et diversifié des pratiques et de leurs évolutions. Curieusement le propos régresse dans le temps et le chapitre suivant est consacré à Cicéron et aux Verrines, une source abondante qui justifierait à elle seule un livre. Car l'attitude de Verrès apporte le contre-exemple parfait des méfaits accomplis en contradiction avec les devoirs de patronage et d'*hospitium*, lesquels devoirs Cicéron développe, procurant ainsi une sorte de liste de référence. Une question qui n'a pas encore été abordée est celle des contours légaux du patronage. C'est le sujet du chapitre 6 où l'on voit au travers de diverses réglementations que n'importe qui ne pouvait pas patronner n'importe quoi. Les cités pérégrines, par exemple, ne pouvaient offrir de patronage au gouverneur. Les lois municipales conservées détaillent les procédures et livrent des informations sur les critères de choix, les droits et devoirs de chacun. L'épigraphie donne une ampleur large au phénomène qui semblait, dans les sources littéraires, restreint aux noblesses d'empire. Les élites locales, les femmes et même les affranchis constituent des patrons avérés qui rivalisent de variété et d'évergésies. Le chapitre 8 est consacré au cas particulier de l'album de Canusium. Une assez brève conclusion décrit l'évolution chronologique du patronage de cité en tant que composante vitale du système social romain. Un aspect apparaît à plusieurs endroits de l'exposé : le patronage s'inscrit dans la durée. Il ne se conclut pas pour un fait ou un bienfait précis. « Continuity of benefaction and continuity in celebration were important both to the theory and practice of civic patronage » (p. 314). Et le patronage ne décline pas. On le retrouvera au Bas-Empire. Mais cela c'est une autre histoire.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ulisse MORELLI, *Domiziano. Fine di una dinastia*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol. 346 p. (PHILIPPIKA, 71). Prix : 74 €. ISBN 978-3-447-10189-9.

Contrairement à ce que peut laisser supposer la partie principale de son titre, *Domiziano. Fine di una dinastia* ne propose pas une biographie du dernier des Flaviens. Le sujet est plus précis, et en un sens plus ambitieux : il s'agit de proposer une analyse et une explication historique de la chute de Domitien et de son remplacement par Nerva puis Trajan. Le cœur du propos est donc exprimé par le sous-titre qui ne lui rend pas totalement justice cependant : il s'agit certes de la fin d'une dynastie mais aussi de l'avènement d'une autre, en la personne de Trajan. Le bref règne de Nerva est donc particulièrement scruté par l'ouvrage. L'échec final de Domitien est examiné dans une perspective à plus long terme, non seulement en considérant toute l'histoire de la dynastie flavienne, mais aussi au regard des luttes politiques et aristocratiques qui entraînèrent la fin de la dynastie julio-claudienne. La démarche s'attache, dans la mesure du possible, à replacer chaque protagoniste dans une histoire familiale et généalogique afin d'éclairer sa position dans le jeu politique, ses alliances, le réseau de clientèles dont dépend son histoire. Ulisse Morelli met ainsi

Matthew PERRY, *Gender, Manumission, and the Roman Freedwoman*. New York, Cambridge University Press, 2014. 1 vol. 269 p., ill. Prix : £ 55 (relié). ISBN 978-1-10-704031-1.

Porté par l'ambition de l'écriture d'une histoire des affranchies, Matthew Perry situe son ouvrage dans la lignée des travaux anglo-saxons d'A. Wallace-Hadrill sur le patronage et de J. Gardner sur le sort réservé aux femmes par la législation romaine. À partir d'une multiplicité de sources (littéraires, juridiques et épigraphiques) qui s'égrènent dans une fourchette chronologique large (200 av. J.-C. – 235 ap. J.-C.), il propose d'examiner à nouveaux frais les modalités d'affranchissement des *servae*. L'objectif est de mettre en lumière l'existence d'un modèle de manumission féminin. Définies par une identité sexuelle, les femmes esclaves sont au cœur d'une idéologie genrée de la manumission. Divisé en cinq chapitres, l'ouvrage prend ouvertement le genre comme critère d'analyse. Dans le premier chapitre, intitulé « Gender, Sexuality, and the Status of Female Slaves » (p. 8-42), l'auteur déconstruit le discours produit par les auteurs latins autour de la sexualité des esclaves femmes. Contrairement aux ingénues dont l'honneur sexuel doit faire l'objet d'une protection constante conformément aux vertus qui leur sont prêtées (*pudicitia*, *verecundia*, *castitas*), les *servae* ne sont pas pensées dans la littérature comme détentrices d'un *honoris*. Qu'elles puissent potentiellement exercer un devoir de nature sexuelle pour le compte du maître suffit à les catégoriser comme « sans honneur » plutôt que comme « déshonorées ». Ainsi, la distinction opérée par le droit romain entre le *pudor* et le *stuprum* est invalide dans le cas des *servae* : dépourvues d'intégrité corporelle à leur naissance, il est impossible de les souiller. Le recours du *dominus* au corps de l'*ancilla* se justifie chez les poètes (Ovide, Horace et Catulle) comme étant une soupape de sécurité sordide mais nécessaire qui préserve les matrones des assauts dégradants de leurs époux. Chez les épigrammatistes, la sexualisation et l'érotisation de la figure de l'*ancilla* se déclinent avec la création du personnage de la suivante qui facilite et encourage sa maîtresse – souvent veuve – dans la débauche. Du point de vue juridique, Papinien a exposé l'arsenal législatif conçu pour statuer sur les relations dommageables avec des esclaves (*actio legis Aquiliae*, *actio iniuriarum*, *actio servi corrupti*). Autre spécificité destinée cette fois à protéger les esclaves, la loi romaine autorise le *mango* à attacher à la vente d'une *ancilla* la clause *ne serva prostituatur* devant la prémunir des tentatives de prostitution. L'analyse se porte ensuite sur la façon dont le critère du genre, combiné à celui du travail servile, contribue à orienter les trajectoires des esclaves et à impulser, *in fine*, leur affranchissement (« Gender, Labor, and the Manumission of Female Slaves », p. 43-68). Mis à part le cas exceptionnel de la *vilica*, l'examen de la littérature des agronomes (Caton, Varron et Columelle) montre une tendance à l'invisibilisation et au dénigrement des tâches accomplies par les esclaves femmes. Cette indifférence s'explique par la dichotomie qu'ils opèrent entre d'une part celles qui sont considérées comme travaillant parce que cantonnées à une occupation productive, et, d'autre part, celles présentées comme sans travail parce qu'exerçant des tâches de simple service domestique. Sur base des textes des juristes (Ulpien et Tryphoninus), M. Perry démontre que le maître a pu s'emparer de la question de la procréation pour monnayer la liberté de son esclave contre l'extension du cheptel servile (au moins trois enfants mis au monde). Par voie de conséquence, la reproduction

est parfois le creuset paradoxal d'une stratégie d'*agency* pour les *ancillae*. Vient ensuite l'étude de l'impact de la législation augustéenne de rétablissement des mœurs sur l'affranchissement des femmes esclaves. Baignée dans le nouvel *ethos* du Principat, l'arène politique est le lieu où se nouent les conflits entre les motivations des maîtres qui affranchissent et ce qui est pensé comme étant le bien de la cité. Ainsi que l'illustre l'attitude de Denys d'Halicarnasse (*Ant. Rom.* IV, 24, 4-8) qui dénonce les travers auxquels conduit l'espoir de manumission (prostitution et activités criminelles pour augmenter plus rapidement le pécule), une crispation autour de l'affranchissement des femmes se fait jour. L'auteur s'attache ensuite, dans un troisième chapitre, à identifier les spécificités du lien de patronage tissé entre un patron et une affranchie (« The Patron-Freedwoman Relationship in Roman Law », p. 69-95). Sont mises en évidence des formes genrées d'*obsequium* et d'*operae* sous-tendues par l'acquisition nécessaire d'un *honor* par l'affranchie qui entre dans la catégorie des citoyennes. L'invention par le droit d'une relation normée après l'affranchissement est motivée par le besoin de réguler une relation inégale. De fait, la loi (écrits du juriste Callistratus) garantit la respectabilité conférée par l'affranchissement en interdisant au patron de considérer la poursuite des relations sexuelles parmi les *operae* qu'il peut exiger de son ancienne esclave. Preuve supplémentaire du caractère genré de la manumission, une affranchie mariée est exemptée des *operae* qu'elle doit à son patron en faveur de l'*officium* de son époux. Toutefois, si l'esclave est affranchie par une femme, alors son mariage n'oblitére pas les *operae* qu'elle doit à sa patronne. C'est ensuite le discours juridique sur la *tutela mulierum* et les *tutores legitimi* qui conduit l'auteur à examiner les questions d'héritage et de transmission des *bona*. Consacré à l'expression épigraphique du patronage, le chapitre 4 « The Patron-Freedwoman Relationship in Funerary Inscriptions » (p. 96-128) étudie le prolongement *post-mortem* de ce lien. L'hypothèse avancée est que l'élévation du monument du patron par son affranchie est souvent dictée par des considérations d'ordre testamentaire. Le passage au crible des *tituli* livre ainsi des formules révélant cette obligation funéraire envers l'ancien maître (*heres, permissu collibertorum, libens*). À partir du *CIL* V, M. Perry dresse l'inventaire des cas dans lesquels l'affranchie est dédicante d'une inscription à la fois pour son mari et pour son patron. Les résultats permettent d'établir que dans 83 % des cas le nom du patron précède celui de l'époux dans le texte. Lorsque le *patronus* et le *coniux* sont une seule et même personne, le lien de patronat apparaît dans 87 % des cas en premier dans le *titulus*. Dans la même veine, *liberta* est, dans 84 % des inscriptions, placée en position liminaire, devant *coniux*. Cette antéposition du lien de dépendance prouve sa prévalence sur le lien familial éventuellement tissé par les deux parties. Dans le dernier chapitre « The Slavish Free Woman and the Citizen Community » (p. 129-154), c'est le caractère pérenne de la macule servile qui est examiné. Dans l'imaginaire collectif, elle entache définitivement la réputation des affranchies et compromet leur intégration dans la communauté civique. Alors que les juristes prônent une vision idéalisée de la *liberta* parfaitement rétablie dans sa dignité de *mater familias*, la littérature forge le stéréotype de femmes sans foi ni loi, exerçant les professions les plus viles et toujours mues par l'appât du gain. À l'issue de ce travail bien problématisé, le prisme du *gender* permet d'entrevoir l'affranchie comme une figure de l'entre-deux, tiraillée entre l'intériorisation de normes assignées par le droit aux citoyennes romaines et un passé servile

indépassable. Surtout, par-delà le discours de l'idéologie dominante, l'auteur parvient à mettre en évidence l'invention d'une manumission négociée et proprement féminine autour de laquelle se cristallisent des angoisses sociétales. Atout non négligeable, l'ouvrage possède trois appendices de la documentation utilisée (les textes juridiques et les épitaphes du *CIL VI*), un index des sources, un index par thème, et une bibliographie qui répertorie une littérature récente. Il se révèle donc un outil efficace et aisément manipulable pour l'épigraphiste qui y trouvera, à titre comparatif, un recueil d'inscriptions sur le sujet.

Marianne BÉRAUD

La littérature consacrée aux affranchis est considérable et diverse dans ses interprétations. Que l'on juge l'affranchi d'abord comme un dépendant actif dans des réseaux économiques ou comme le membre d'une *familia* entourant le patron, par exemple, l'accent a surtout été placé sur les affranchis masculins. Le regard de M.J. Perry se porte sur les affranchies féminines privées. Il est important de le souligner, le monde des affranchis impériaux n'est pas concerné. Ce qui frappe avant tout l'auteur, c'est le fait, unique dans l'histoire, d'un passage direct de l'esclavage à la citoyenneté avec toutes les ambiguïtés et contradictions que cette transition implique. Et sa recherche se veut axée sur le genre, sur la différence qui marque l'affranchissement masculin de l'affranchissement féminin. Dès lors, M.J. Perry pose en page 1, comme définition de base sur laquelle reposera toute son étude, l'incompatibilité suivante entre le statut de l'esclave et celui de la citoyenne : « (a female slave) was principally defined by her sexual availability and (a female citizen) by her sexual integrity ». D'emblée cet adjectif « principally » m'apparaît comme réducteur. Il devait y avoir un grand nombre de femmes esclaves dont l'identité sexuelle, pour parler comme l'auteur, devait avoir d'autres caractéristiques quand on examine l'ensemble des données disponibles. Mettre ainsi l'accent du problème de la manumission principalement dans sa connotation sexuelle réduit par avance le spectre des analyses et celui des conclusions. Cela dit, l'ouvrage apporte, notamment dans la mise au point des relations entre maître / patron et affranchie, de nombreuses avancées en particulier dans les sources juridiques, que l'auteur connaît bien et exploite avec rigueur et compétence, ce qui autorise de très intéressantes notations sur les questions de la tutelle, des biens, du *peculium* et des conditions légales d'affranchissement, ainsi que de l'*obsequium* et des *operae*. L'étude est aussi largement épigraphique, fondée essentiellement sur des épitaphes de Rome qui mettent en évidence les relations, humaines cette fois, entre patron et affranchie en particulier dans le domaine du mariage. On sait que la *manumissio matrimonii causa* était une des formes les plus reconnues et sans doute fréquentes de l'affranchissement. L'auteur examine toutes les nuances exprimées dans les relations internes du couple et des enfants nés de leur union. Certaines hésitations de traduction du terme « *suus* » dans la définition des enfants y compliquent toutefois, sans doute inutilement, l'analyse. La conclusion principale de l'auteur consiste à considérer que c'est le mariage légal, avec le patron ou avec un autre homme, qui marque le plus nettement l'arrivée de la femme affranchie dans le monde des gens libres et citoyens. C'est assurément un des aboutissements qui devait être le plus réconfortant, permettant ensuite à cette femme de devenir mère d'ingénus. Il reste que la recherche pose un problème de méthode : au moins une fois dans l'Appendix B, l'auteur présente comme « mari » un esclave impérial. On doit dès lors

s'interroger sur la composition de la documentation. – L'ouvrage présente une synthèse des mieux venues sur la condition de l'affranchie et sur sa place dans la société. Mais il est loin d'avoir épuisé le sujet. Ainsi, un autre domaine aurait pu être développé dans cette perspective du passage à la citoyenneté et au monde des libres : pour les femmes aussi, le travail, ou plus exactement le métier, apportait une reconnaissance sociale. Et l'existence d'ateliers collectifs fonctionnant dans des domaines très précis comme le commerce de l'encens, le travail du fer, la teinturerie montre que les affranchis – hommes et femmes – y trouvaient un statut intéressant et valorisant qui plaçait le co-affranchissement et le travail commun au rang des priorités à indiquer sur un tombeau (*CIL* VI 9933 ; 9398). On peut aussi songer à des boutiques en couple entre les deux conjoints, du même métier ou non (*CIL* VI 37469 ; 9211 ; 9801 ; 37811), qui mentionnent le métier mais pas nécessairement leur lien personnel. Il me semble quelque peu regrettable que les choix de textes opérés par M.J. Perry se soient si peu portés sur ces exemples dont certains se seraient pertinemment insérés dans sa démarche (*CIL* VI 9683, par exemple). Mais du travail il parle très peu, le réduisant aux tâches dépréciées, domestiques ou rurales, de l'esclave ou à la prostitution. Et lorsqu'il cite *CIL* VI 37820, c'est pour ses marques de statut et ses réseaux sociaux plutôt que pour sa caractéristique économique de la teinturerie de pourpre (p. 103-104). – Il est clair que la perspective de M.J. Perry était différente et se préoccupait d'abord du genre et de la sexualité. Le sujet de l'épanouissement – ou non – de l'affranchi(e) conserve encore des pans entiers de matière à traiter. Gardons au livre de M.J. Perry sa qualité particulièrement juridique et son regard neuf sur l'accès des esclaves au statut citoyen, dans une optique bien déterminée.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Eberhard KNOBLOCH & Cosima MÖLLER (Ed.), *In den Gefilden der römischen Feldmesser. Juristische, wissenschaftsgeschichtliche, historische und sprachliche Aspekte*. Berlin, De Gruyter, 2014. 1 vol. 17,5 x 24,5 cm, v-262 p., ill. (TOPOI. BERLIN STUDIES OF THE ANCIENT WORLD, 13). Prix : 79,95 € (relié). ISBN 978-3-11-029084-4.

Paraissent coup sur coup dans la collection *Topoi* deux importants volumes autour de la « Feldmessung ». C'est l'Oikoumenè dans tous ses aspects qui est à l'honneur dans le volume collectif dirigé par Klaus Geus et Michael Rathmann (cf. le CR dû à Monique Mund-Dopchie dans *AC* 84 [2015], p. 377-379). Le recueil est ici plus ciblé, autour du travail, des responsabilités, du cadre juridique, des techniques des arpenteurs. Ce qui ne veut pas dire que le sujet soit moins vaste ni moins complexe, la domination du sol à titre public ou privé passant par son inventaire et son mesurage. L'*agrimensor* est donc requis dès la plus haute époque où la Loi des XII Tables fixe le cadre juridique et institutionnel de la possession des *horti* hors de l'*Vrbs* et du *pomerium* et les premiers éléments du droit de la propriété du sol. Après les fondements de la propriété agraire, analysés avec rigueur par Okko Behrens, Maria Floriana Cursi s'intéresse aux servitudes, thématique qui n'est pas moins lourde, et concerne notamment les emprises des routes et des canalisations ou aqueducs, mais aussi le droit d'accès et d'usage. Plus précisément, la terminologie juridique, *finis*, *via*, *iter*,

l'inscription bilingue de Naples AE 1913, 134 où l'auteur tente de définir les honneurs exceptionnels accordés à L. Munatius Hilarianus, un examen de l'inscription de Mamia à Pompéi et le culte du *Genius Augusti*, sujet qui a depuis été repris notamment par I. Gradel (voir *Emperor's Worship and Roman Religion*, Oxford, 2002, p. 80-81), puis à la Bretagne à propos du temple de Camulodunum considéré comme provincial. Un appendice vient compléter la connaissance des ensembles publics de diverses villes convoqués ici pour comparaison. Un morceau important dans ce livre comme dans la production de D. Fishwick, l'autel des Trois Gaules à Lyon. On trouvera par exemple les deux études successives du prêtre M. Bucc[-] qui pose le problème de la présence ou non à l'autel fédéral d'un délégué lyonnais et une étude très intéressante cachée sous un titre obscur relative à un Trebellius toulousain honoré à Athènes et « premier » flamine du culte provincial à Narbonne (*IG* II² 4193). Ensuite sont envisagés des centres religieux provinciaux d'Hispanie (Cordoue, Tarragone) dans la perspective de la réalité ou non d'une double forum, municipal et provincial, ainsi que des prêtrises de Lusitanie (*CIL* II 473 et 5264) et la carrière très fragmentaire de L. Cornelius Bocchus (*AE* 2010 662) : ce texte a reçu de nombreuses restitutions différentes dont la dernière figurant dans l'*AE* 2011 480 fait l'objet d'une reprise de Fishwick en appendice, l'enjeu étant le sens à donner à *Augusti* : est-ce le *divus Augustus* titulaire d'un temple ou un élément du nom de Tibère ou l'indication d'un flaminat, voire même le terme dans une fonction de légat (ce qui, en toutes lettres, me paraît bien improbable) ? Les interprétations se multiplient. Citons encore une étude de l'aire sacrée de Gorsium en Pannonie et le rappel, revu en appendice, du caractère « sommital » de la prêtrise provinciale pour les membres de l'élite locale, l'accès aux noblesses d'empire étant absolument exceptionnel. – Un beau volume qui honore le souvenir d'un grand savant. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Darja STERBENC ERKER, *Religiöse Rollen römischer Frauen in "griechischen" Ritualen*. Stuttgart, Steiner, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 310 p. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 43). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-10450-0.

S'il est une question difficile dans l'histoire de la femme romaine, c'est bien celle des rôles religieux féminins. Sujet de controverses, passablement imprégnée de jugements moraux et de mépris, et ce dès l'Antiquité, la définition de ces rôles et de la place de la femme dans la religion romaine est au centre de ce volume issu d'une thèse de doctorat. La problématique est posée d'emblée et l'auteur critique une vision qui frapperait d'altérité et de minorisation les pratiques sacerdotales et cultuelles féminines. Aussi faut-il savoir que le titre du volume ne recouvre qu'imparfaitement son contenu car il y est traité autant de ce thème général que des pratiques d'origine « grecque ». Le chapitre introductif notamment, avec son interrogation sur le statut juridique féminin, dépasse largement ce que l'on attendrait. La discussion porte sur la réalité de l'incapacité juridique – dont découle(ra)it l'incapacité religieuse – que l'auteur, textes à l'appui, tend à minimiser en fonction d'extraits des juristes qui montrent une réelle évolution des pratiques au fil du temps, notamment en matière de tutelle et d'activité économique. Elle en déduit donc une incapacité limitée, tout aussi limitée en matière de religion. On peut cependant objecter que ces aménagements

progressifs de la tutelle n'ont en rien modifié l'exclusion fondamentale : la femme est une perpétuelle mineure, ne peut disposer de rien d'équivalent à la *patria potestas*, ne peut exercer aucune fonction publique, etc. Et, comme en droit, l'exclusion du sacrifice existe même si elle souffre de nombreuses exceptions que l'on peut répéter et multiplier. À mon sens, le statut féminin était frappé d'une ambiguïté essentielle : théoriquement exclue par sa nature jugée incapable de revêtir des rôles publics, la femme n'en jouait pas moins un rôle indispensable, soit au niveau public, soit au niveau privé – que ce soit en droit ou en religion (voir *Annaeus* 3 [2006], p. 161-181). Mais ce n'est, en fait, pas le seul pivot de la recherche. Sa position sur cette thématique étant définie, l'auteur va examiner une série de rites et de cultes où les rôles féminins sont essentiels, des fêtes archaïques des *Matronalia* et des *Matralia* à Cybèle, en passant par Bona Dea et Cérès. Ces chapitres approfondis qui cherchent à cerner exactement la portée des rituels, la signification des pratiques, en mettant en exergue les très nombreux exemples du caractère indispensable et central du rôle féminin, en soulignant aussi les jugements de valeur des auteurs anciens – masculins – qui dénigrent et caricaturent les cultes en question, et toute féminité ou féminisation en général, apportent un regard nouveau sur nombre de questions et de problèmes. À cet égard, les pages consacrées aux Bacchanales de 186 où la part progressivement prise par les femmes dans le culte fut une des causes avouées de sa répression en raison de la transgression, voire de la perversion, qu'elle supposait, sont intéressantes. L'ouvrage est important et demande une lecture attentive. Il apporte nombre de réponses pertinentes et de réflexions judicieuses dans un débat difficile : celui du partage des rôles selon le genre. En effet des sources littéraires, l'auteur dégage une ligne de partage morale qui sépare la religion des hommes de celle des femmes : la religion « masculine » est marquée par la piété pure, la rationalité, le contrôle de soi, et l'insertion dans les activités officielles ; la religion féminine est connotée faible, étrangère, extatique, orgiastique dans une perte du contrôle de soi. Je m'interroge toutefois à propos du caractère peut-être excessif de cette définition tranchée : n'est-elle pas issue davantage des jugements de valeur antiques que de la réalité des pratiques cultuelles ? Les choix des cultes étudiés n'influencent-ils pas les conclusions ? Les rôles féminins sont parfois strictement complémentaires de ceux des hommes, je pense aux jeux séculaires. Parfois sévères et participatifs aux rites masculins, je pense aux vestales. – Un ouvrage à lire pour ses apports conceptuels, ses réflexions pertinentes, aussi pour sa valeur historiographique, et son analyse critique des auteurs anciens, mais qui ne clôt assurément pas la recherche.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Attilio MASTROCINQUE, *Bona Dea and the Cults of Roman Women*. Stuttgart, Steiner, 2014. 1 vol. 17 x 24 cm, 209 p., 16 fig. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFT-LICHE BEITRÄGE, 49). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10752-5.

Bona Dea constitue une des divinités romaines les moins bien connues. S'il n'y avait eu le fameux épisode de Clodius, il est même probable qu'elle serait encore plus mystérieuse. Et, à la différence d'Anna Perenna pour laquelle l'archéologie et l'épigraphie nous ont apporté des éléments neufs et originaux, aucune découverte

région de Rome, essentiellement consacré à des éléments en marbre. Ce matériau est d'ailleurs présenté sans nuance, comme si tous les marbres étaient techniquement identiques. Pourtant, même sans l'aide d'illustrations polychromes, plusieurs variétés sont reconnaissables sur les clichés, notamment diverses brèches (ex. p. 57, 59, 182...). Le préciser dans les fiches aurait enrichi les données et surtout les réflexions sur les techniques de taille mais aussi sur la qualité et la conservation des tracés. Rappelons, entre autres choses, que la pointe à tracer et le compas à pointes sèches ne rayent pas de la même manière les diverses clastes d'une brèche polygénique qui opposent aux outils et aux altérations des résistances propres très variables. Une remarque comparable concerne la pauvreté ou, plus souvent, l'absence de précision sur le traitement technique des surfaces constituant le support des tracés (face pointée, gradinée, ciselée, sciée, polie...). Non seulement, le résultat de la gravure est différent selon le degré de finition de la pierre mais sa caractérisation permettrait de situer la phase de confection du tracé dans une étape plus précise de l'élaboration du bloc. On regrettera également l'absence de signalisation et de commentaires sur d'éventuelles marques lapidaires plus ou moins proches du tracé, comme sur la base TM II.1. 24 (p. 101). D'une manière plus générale, trop isoler l'étude des tracés de la description et de l'analyse des divers stades techniques du travail sur un même bloc réduit forcément la compréhension du processus général de sa conception, de sa taille et de sa mise en œuvre. On reconnaîtra néanmoins l'intérêt des informations contenues dans ce choix d'éléments architecturaux de Rome et sa région, notamment au titre de base de données comparative. Espérons que les lacunes et les imperfections soulignées ici seront au moins partiellement prises en compte dans de prochaines publications et que les réflexions seront alors plus approfondies, comme semblent l'annoncer les auteurs dans leur conclusion.

Jean-Claude BESSAC

William VAN ANDRINGA, *Pompéi. Mythologie et histoire*. Paris, CNRS Éditions, 2013. 1 vol. 14 x 20,5 cm, 319 p., nombr. ill. Prix : 29 €. ISBN 978-2-271-07048-7.

Voici un petit livre tout à fait original. En effet, ce n'est pas le nième guide de visite du site de Pompéi ni une vie quotidienne comme il en existe en plusieurs langues. C'est une *histoire* de Pompéi, précise et rigoureuse, racontée d'après les textes et l'archéologie. On peut en suivre les épisodes, des légendes mythologiques à l'ensevelissement de 79 de notre ère, appuyés sur les textes et les inscriptions, et, autant qu'il est possible, sur les données archéologiques décrites à la lumière des dernières fouilles et interprétations. La complémentarité est exemplaire. Pour la conquête romaine par exemple, seul un passage de Tite-Live (IX, 38) rend compte de la tentative de 310 qui se solda par un échec. Et c'est de la chute de Nocera, un peu à l'intérieur des terres, en 308 que l'on doit déduire la conquête effective de la région. Pourtant c'est bien en ce début du IV^e siècle que l'on voit apparaître dans la cité samnite les premières traces de romanisation qui la transforma peu à peu en ville romaine, dotée de tous les appareils urbanistiques requis, bien avant sa colonisation de 89 a.C. C'est sur le terrain, dans les bâtiments, que l'on mesure la conquête que les textes ne précisent pas. De même au moment de la colonisation-punition due à Sylla en raison de la résistance de Pompéi dans les rangs de l'armée des alliés, c'est dans le

tracé urbain des maisons que l'on peut retrouver l'installation des colons dont bien peu de sources nous informent. Par contre ce sont les inscriptions qui nous racontent la vie des grandes familles au pouvoir, les luttes pour le pouvoir local, les évergésies et aussi, si importante pour l'histoire générale, celle d'une officine de banquier, Caecilius Iucundus. La plupart des données juridiques dont nous disposons pour le fonctionnement de la banque romaine viennent des tablettes de Pompéi et de ses environs. C'est donc tout à la fois une histoire détaillée de la ville que propose le livre et une description de tous les monuments qui apparaissent dans le texte au fur et à mesure de leur implication dans le déroulé des événements. L'ouvrage aurait donc pu devenir un guide original pour un visiteur soucieux d'histoire. Malheureusement, l'utilisation sur le terrain se révélera difficile : pas de grand plan, seul un plan sommaire des quartiers, pas de plan des bâtiments, seuls le forum et la localisation des lieux de culte, pas d'index permettant de retrouver tel ou tel point, tel ou tel site. Les photographies de bonne qualité procurent une documentation visuelle très diversifiée, mais elles sont minuscules sauf exception, sans doute par la volonté de l'éditeur. Au total donc un excellent livre de bibliothèque ou un support historique en complément d'un guide classique pour une visite approfondie. – Une dernière remarque d'institutionnaliste : pourquoi parler de règlement municipal, de loi municipale pour la colonie syllanienne (p. 104, 109, 111 par exemple) ? Pour être explicite aux yeux d'un lecteur français peu familier des termes romains ? En tout cas, cela rend perplexe l'historien et rendra perplexe aussi tout lecteur étranger, pour qui « municipal » dans un contexte romain signifie « relatif à un municipe », ce que Pompéi précisément n'était pas.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

William VAN ANDRINGA, Henri DUDAY, Sébastien LEPETZ, Dominique JOLY, Tuija LIND et al., *Mourir à Pompéi. Fouille d'un quartier funéraire de la nécropole romaine de Porta Nocera 2003-2007*. Rome, École française, 2013. 2 vol. 22,5 x 28 cm, XX-987 p., 484 fig., 2 plans dépliant ; (991-1465) p., ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 468). Prix : 540 € (les 2 vol.). ISBN 978-2-7283-0913-9.

Avec ces deux volumes d'archéologie et d'histoire, nous disposons d'une publication exemplaire. À la fois par le caractère remarquable d'une fouille complète d'une zone funéraire de ville parfaitement conservée, fouille de tous les aspects avec tous les spécialistes, et édition complète de tous les volets dans le détail avec une qualité d'illustrations et un luxe de pages rarement accessibles. Depuis quelques années, notamment à la lumière des travaux de John Scheid en matière de religion romaine, l'archéologie funéraire a connu un nouveau tournant qui, au-delà de la recherche du bûcher et des environs pour retrouver fosses et tombes annexes – ce qui avait déjà constitué un apport substantiel à la connaissance des funérailles –, s'intéresse désormais à l'ensemble du rituel dont l'importance dans la perception des obsèques et de la mort est devenue essentielle. « Partant de l'étude approfondie d'un quartier funéraire de la nécropole de Porta Nocera, il s'agit de caractériser les rites et l'ensemble des pratiques qui accompagnaient le mort dans sa dernière demeure ainsi que l'implication des vivants dans l'organisation matérielle et symbolique de la séparation d'avec leurs morts ». La situation était exceptionnelle : une rue de nécropole, avec les

tracé urbain des maisons que l'on peut retrouver l'installation des colons dont bien peu de sources nous informent. Par contre ce sont les inscriptions qui nous racontent la vie des grandes familles au pouvoir, les luttes pour le pouvoir local, les évergésies et aussi, si importante pour l'histoire générale, celle d'une officine de banquier, Caecilius Iucundus. La plupart des données juridiques dont nous disposons pour le fonctionnement de la banque romaine viennent des tablettes de Pompéi et de ses environs. C'est donc tout à la fois une histoire détaillée de la ville que propose le livre et une description de tous les monuments qui apparaissent dans le texte au fur et à mesure de leur implication dans le déroulé des événements. L'ouvrage aurait donc pu devenir un guide original pour un visiteur soucieux d'histoire. Malheureusement, l'utilisation sur le terrain se révélera difficile : pas de grand plan, seul un plan sommaire des quartiers, pas de plan des bâtiments, seuls le forum et la localisation des lieux de culte, pas d'index permettant de retrouver tel ou tel point, tel ou tel site. Les photographies de bonne qualité procurent une documentation visuelle très diversifiée, mais elles sont minuscules sauf exception, sans doute par la volonté de l'éditeur. Au total donc un excellent livre de bibliothèque ou un support historique en complément d'un guide classique pour une visite approfondie. – Une dernière remarque d'institutionnaliste : pourquoi parler de règlement municipal, de loi municipale pour la colonie syllanienne (p. 104, 109, 111 par exemple) ? Pour être explicite aux yeux d'un lecteur français peu familier des termes romains ? En tout cas, cela rend perplexe l'historien et rendra perplexe aussi tout lecteur étranger, pour qui « municipal » dans un contexte romain signifie « relatif à un municipe », ce que Pompéi précisément n'était pas.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

William VAN ANDRINGA, Henri DUDAY, Sébastien LEPETZ, Dominique JOLY, Tuija LIND et al., *Mourir à Pompéi. Fouille d'un quartier funéraire de la nécropole romaine de Porta Nocera 2003-2007*. Rome, École française, 2013. 2 vol. 22,5 x 28 cm, XX-987 p., 484 fig., 2 plans dépliant ; (991-1465) p., ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 468). Prix : 540 € (les 2 vol.). ISBN 978-2-7283-0913-9.

Avec ces deux volumes d'archéologie et d'histoire, nous disposons d'une publication exemplaire. À la fois par le caractère remarquable d'une fouille complète d'une zone funéraire de ville parfaitement conservée, fouille de tous les aspects avec tous les spécialistes, et édition complète de tous les volets dans le détail avec une qualité d'illustrations et un luxe de pages rarement accessibles. Depuis quelques années, notamment à la lumière des travaux de John Scheid en matière de religion romaine, l'archéologie funéraire a connu un nouveau tournant qui, au-delà de la recherche du bûcher et des environs pour retrouver fosses et tombes annexes – ce qui avait déjà constitué un apport substantiel à la connaissance des funérailles –, s'intéresse désormais à l'ensemble du rituel dont l'importance dans la perception des obsèques et de la mort est devenue essentielle. « Partant de l'étude approfondie d'un quartier funéraire de la nécropole de Porta Nocera, il s'agit de caractériser les rites et l'ensemble des pratiques qui accompagnaient le mort dans sa dernière demeure ainsi que l'implication des vivants dans l'organisation matérielle et symbolique de la séparation d'avec leurs morts ». La situation était exceptionnelle : une rue de nécropole, avec les

monuments en place, clairement définis par leurs inscriptions dans des enclos spécifiquement délimités. La fouille a pu travailler dans des conditions presque jamais rencontrées, et tout a pu être réalisé dans les règles de l'art, de la recherche de toutes les traces imaginables au ramassage du moindre indice d'offrande matérielle, animale ou végétale, à la minutieuse récupération des ossements, à l'examen taphonomique, le tout permettant de réunir une documentation complète et complexe allant jusqu'à disposer en place des inscriptions des ensevelissements annexes. Le résultat est à la hauteur de l'investissement consenti : on peut en conclusion décrire tout le processus funéraire de chaque enclos, le nombre de défunts, leur âge, leur sexe, mais aussi leurs dates respectives et la perception de phases d'enfouissement. Les circulations dans les enclos ont pu être reconstituées et les bûchers ont été analysés, qui sont tous dans une zone spécifique sans doute affectée à cette fonction par les autorités de la ville. Tous les épisodes des funérailles sont documentés et le détail des gestes, comme celui de verser sur les os le contenu d'une fiole de parfum, ont pu être enregistrées. Même les fêtes célébrées selon le calendrier et connues par les textes (par exemple Ovide, *Fastes* II, 533-638) peuvent être mises en relation avec les observations de la nécropole. Un des tombeaux présente l'originalité d'afficher une inscription, sorte de table de défexion en pierre (*AE* 1964, 160), qui rejette le droit autrefois accordé à un ami de recevoir sa sépulture dans le même monument. Et la fouille a confirmé l'exclusion : la tombe prévue pour Faustus a été condamnée, l'enduit de sol détruit, la stèle arasée, le tube à libations obturé. – Le premier volume décrit les fouilles et les relevés dans toutes les règles de l'art et se termine par une synthèse éclairante des résultats. Le second volume présente l'édition de toutes les catégories de mobilier, à commencer par les inscriptions, inédites ou connues, avec un bref commentaire (W. Van Andringa). E. Rosso étudie les statues qui ornaient les monuments sous et autour desquels a eu lieu l'investigation afin déceler les variations de rang social des défunts ; H. Duday et E. Portat s'intéressent à la paléopathologie des restes humains et décrivent l'état sanitaire des défunts ; on passe ensuite aux objets : céramique (M. Tuffreau-Libre), amphores (E. Botte), vestiges de tissu (C. Moulherat), lampes (C. Malagoli), parfum (S. Fontaine), monnaies (V. Drost), métal, petit mobilier, urnes en plomb, os (A.-L. Brives, N. Monteix, Ph. Prévot) ; puis aux restes végétaux et animaux (S. Lepetz, V. Matterné, S. Coubray, B. Thi Mai, J.-B. Huchet). – On ne peut que féliciter l'équipe et saluer la performance éditoriale. Et aussi inviter tous ceux qui aborderont désormais l'archéologie funéraire de s'inspirer, peu ou prou selon les circonstances, de ce modèle.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Virginia L. CAMPBELL, *The Tombs of Pompeii: Organization, Space, and Society*. New York – Londres, 2015. 1 vol. 355 p., 212 ill. n/b. (ROUTLEDGE STUDIES IN ANCIENT HISTORY, 7) Prix : 90 £ (relié). ISBN 978-1-138-80919-2.

Issu d'une dissertation doctorale, cet ouvrage de Virginia L. Campbell pallie l'absence de synthèse globale sur les nécropoles de Pompéi, qui n'ont fait l'objet jusqu'à présent que de publications isolées (nécropoles de *Porta Ercolano*, V. Kockel, *Die Grabbauten vor dem herkulaner Tor in Pompeji*, Mayence, 1983 – et de *Porta Nocera*, A. D'Ambrosio, S. De Caro, *Un impegno per Pompei: Fotopiano e*

internes fournis par les textes. De son côté, Christian Klees explique les adaptations qui furent nécessaires à la mise en scène de *Phèdre*. Dans la seconde partie sont traités les rapports que l'on peut établir entre les tragédies et le stoïcisme. Giancori Mazzoli examine « le théâtre de Sénèque comme un espace eidétique précisément destiné à démasquer et abattre l'antisystème du mal ». C'est également par la déconstruction du système sénèque que Grégory A. Staley, insistant sur les liens qu'entretiennent la philosophie et l'esthétique, défend sa thèse, selon laquelle le Tragique est « un aristotélécien qui offre une image de vérité ». Gottfried Mader analyse quant à lui cinq scènes dites « d'introspection » où le héros se trouve aux prises avec les conflits internes de sa volonté. Il y décèle une « matrice commune » : le personnage trouve une image de soi qui sera le moteur de son action. Enfin, les communications d'Alessandro Schiesaro et d'Oriana Mignacca, réunies dans la troisième partie, étudient des références décelées dans les tragédies. Le premier démontre que Sénèque, en composant l'*Agamemnon*, a mis en relief les failles de la version épique du mythe ; le second souligne l'importance des antithèses liées à la parenté dans la structure de *Phèdre*. À la fin du volume, Marie-Hélène Garelli résume, en guise de conclusion, les apports de chaque intervenant et insiste sur le caractère novateur de leurs propositions ainsi que sur la richesse des débats qu'ils ont suscités. Ce nouveau numéro de *Pallas* qui rend bien compte de ces nouvelles perspectives et de leurs enjeux sera sans nul doute digne d'attention dans la réalisation de futurs travaux.

Alexandre LIBIOUL

Hubert ZEHNACKER et Alain SILBERMAN, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre IV*. Texte établi, traduit et commenté par H.Z. et A.S. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, LVI-401 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 409). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-01469-2.

Après le livre III si important pour la géographie de l'Hispanie, de la Narbonnaise, des Alpes, de l'Italie et de l'Illyricum, le livre IV complète l'Europe méditerranéenne avec la Grèce, la Macédoine et la Thrace, la mer Noire puis monte vers le nord et décrit la Bretagne, la Germanie et la Gaule Chevelue. L'introduction et la bibliographie montrent que ce sont les régions helléniques qui ont le plus attiré l'attention des éditeurs, que ce soit pour l'étude des prédécesseurs ou pour le commentaire, provinces pour lesquelles on dispose de sources diverses et où le travail paraissait le plus intéressant. Pourtant en ce qui concerne nos régions du nord-ouest de l'Empire, certaines pages de ce livre constituent une source majeure sinon unique pour l'établissement des ethnies et de leur administration et elles réclamaient un examen attentif à la lumière des cartes : non seulement un soin précis à donner aux identifications des peuples mais aussi à leur localisation par rapport aux fleuves et côtes dont Pline avait une connaissance personnelle, lui qui avait été officier dans l'armée de Corbulon. Certes, Pline apporte des renseignements importants pour tout le monde connu mais, dans cette zone peu documentée, les données rapportées par un des rares auteurs anciens à avoir visité les lieux et participé aux événements de consolidation deviennent essentiels. C'est dire si le commentaire et la traduction que nous apporte cette édition Budé, dotée d'un impressionnant appareil critique, étaient attendus.

L'établissement du texte aussi demandait révision notamment à la lumière des nombreuses améliorations rendues possibles par une documentation objective parvenue à nous depuis l'Antiquité sans l'intervention des copistes, l'épigraphie régulièrement complétée. Pensons en particulier aux diplômes militaires qui procurent l'orthographe officielle des populations dans lesquelles étaient recrutées les troupes auxiliaires, autorisant ainsi un choix – qui n'est pas opéré ici – entre les différentes graphies que l'on rencontre dans les textes littéraires. Aussi est-ce à ces aspects de l'édition que je m'attacherai. Sans énumérer les très nombreuses approximations, je ne prendrai que quelques exemples qui montreront que, pour ces régions de *Belgica* et de *Germania* au moins, l'occasion de mettre au point les connaissances à l'aide d'une bibliographie récente est manquée. Assurément le manuscrit a attendu, les références s'arrêtent généralement aux années 1990. Mais même en tenant compte de ce délai, il y aurait eu moyen de proposer des lectures et commentaires plus appropriés. Une remarque générale d'abord : aucune attention n'est accordée à l'administration ni aux institutions. Pour les peuples que décrit Pline qui sont intégrés à l'Empire, il aurait été intéressant de trier les cités, les *pagi*, et de s'interroger sur le tracé des frontières provinciales puisque l'Escaut est mentionné à plusieurs reprises comme limite de la *Belgica*, avec toutes les conséquences que cela implique dans la compréhension des listes de peuples où, par exemple, les Frisiavons apparaissent deux fois. En outre, dans le commentaire, il aurait été prudent de ne pas mêler des éléments venus de César, ou de la documentation archéologique gauloise, relatifs à l'époque de l'indépendance, et les informations de Pline relevant de l'époque impériale. Rappeler peut-être aussi que, dans ces régions des embouchures, la géographie physique a évolué : les tracés des côtes et des grands fleuves ne correspondent pas à ce que nous connaissons. Le recours au Barrington Atlas n'est guère heureux pour ces régions : s'il a correctement tracé les estuaires et effacé l'Escaut occidental inexistant dans l'Antiquité, les emplacements de peuples, souvent très approximatifs, juxtaposent des peuples gaulois de l'indépendance, disparus, et germaniques de l'antiquité tardive, encore absents, aux *civitates* non clairement définies. Prenons ensuite un cas précis de documentation vieillie : les *Catuslogi* (106) cités ainsi pour la *Belgica*, près des Atrébates et des Nerviens aisés à situer. On hésitait sur la forme du nom *Catuslogi* ou *Catoslugi*. Le commentaire (p. 339) s'appuie pour seule référence sur la *RE* et les situe « sur la route de Bavai à Reims » d'après une imaginative hypothèse qui ferait d'un site de l'Itinéraire d'Antonin, *Catusiacum*, leur capitale. Or, depuis 1966 on connaît très exactement la localisation des *Catuslogi*, qui formaient un *pagus*, explicitement exprimé, et localisé à proximité d'Eu, chez les Ambiens (*AE* 1978, 501 = 1982, 716). Plus récemment le nom exact a été mis au jour, il s'agit du *pagus Catuslouius* (*AE* 2007, 980), l'équivalence *g/v-w* étant bien connue en phonétique. Il est vraiment surprenant que leur sanctuaire de Bois-l'Abbé qui a été longuement fouillé et qui a fait l'objet d'au moins une dizaine d'articles et communications et d'une monographie n'ait pas été repéré. Dans le même chapitre, il est question dans les manuscrits d'un *pagus Cersiacus*. Ce peuple était inconnu jusqu'à ce qu'une inscription de *Grumentum* publiée en 1971 nous apprenne qu'une cohorte de Morins et de *Cersiaci* a été levée (*AE* 1972, 148). Il est donc inutile de corriger le texte et de lire *Gesoriacum* à la place de *Cersiacum*, d'autant que *Gesoriacum* (Boulogne) impose de traduire *pagus* par « bourg » alors que le terme désigne un district comme

on sait. Ici les éditeurs ont choisi la correction, renvoyant les *Cersiaci* dans l'obscurité de l'apparat critique malgré l'unanimité des leçons. Par contre, ils ont été très prudents à d'autres endroits, comme pour les *Guberni* (106) à comprendre *Cugerni* (*CIL* III 9727 ou XVI 48, 69, 70 etc.), ou des *Ulmanectes* dont tout indique qu'il s'agit d'une coquille de copiste pour les *Sulbanectes* avérés grâce à une dédicace officielle de la cité à Claude (*AE* 1960, 149). On peut parfaitement adopter une politique de refus des corrections et garder systématiquement les formes issues des manuscrits mais alors il faudrait être cohérent et ne pas introduire la ville de *Gesoriacum* dans un passage qui ne la mentionne pas, alors que le site est correctement décrit ailleurs (102) chez les Morins, en face de l'île de Bretagne. De même à propos des Marsaques (101) – non *Marsacius* mais *Marsacus*, orthographe préférable vu les nombreuses épitaphes des cavaliers de la garde impériale qui portent cet ethnique –, faudrait-il accepter d'écrire que leur localisation est incertaine plutôt que d'affirmer une des multiples hypothèses, « entre l'Escaut et la Meuse » sans le moindre point d'interrogation (p. 330). Autre choix parmi les opinions modernes, la date de 44 attribuée (p. 340) sans explication à l'élévation de Trèves au rang de colonie alors qu'on hésite toujours entre Auguste et Claude et qu'aucune donnée explicite ne permet de trancher. Par contre il vaudrait mieux éviter d'écrire (p. 342) à propos de Cologne que l'*oppidum Ubiorum* « fut érigé en colonie » puisque là il s'agit d'une véritable déduction militaire de colonie romaine. On constate d'ailleurs que Pline, comme ailleurs, par exemple en Narbonnaise, n'a donné le rang colonial que pour Cologne et non pour Trèves, colonie honoraire. Toujours pour les Trévires je ne suis pas convaincue que la mention *liberi antea* (106) renvoie à une punition après une révolte (p. 337) mais plutôt au fait que le statut de *civitas libera* reçu lors de leur fondation fut effacé par leur statut de colonie latine avant l'époque de Pline. – Il serait injuste de réduire l'ouvrage à ces problèmes. C'est le défaut d'une lecture de spécialiste. L'édition d'une œuvre aussi touffue et difficile, à laquelle nombre de chercheurs se sont attachés depuis la Renaissance pour des extraits limités et ne sont toujours pas d'accord, est une tâche méritoire. Le volume dont nous disposons permettra assurément encore bien des polémiques et des hypothèses. Il faut donc saluer sa publication et la richesse d'une édition scientifique traduite qui ouvre toujours des perspectives.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lee FRATANTUONO, *Madness Triumphant. A Reading of Lucan's Pharsalia*. Lanham – Boulder – New York – Toronto – Plymouth, Lexington Books, 2012. 1 vol. XXVII-465 p. Prix : 80 £. ISBN 978-0-7391-7314-5.

Après une étude de l'*Énéide* intitulée *Madness Unchained* (2007) et une étude des *Métamorphoses*, *Madness Transformed* (2011), Lee Fratantuono (également auteur d'un commentaire du chant XI de l'*Énéide*), complète sa trilogie avec cette lecture de la *Pharsale* qui introduit l'idée d'une forme de continuité thématique entre les trois épopées. Partant de l'idée largement admise selon laquelle l'épopée de Lucain est fondamentalement une réponse à l'*Énéide*, L. Fratantuono centre son interprétation sur un thème précis : la problématique du *furor*. L'idée directrice est que Lucain a choisi de se consacrer au récit de la guerre civile pour poursuivre l'analyse de la

Jean-Frédéric CHEVALIER, *Martianus Capella, Les noces de Philologie et de Mercure*. Tome I : *Livre I*. Texte établi et traduit par J.-Fr. C. Paris, Les Belles Lettres, 2014. CXIV + 183 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 407). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-01467-8.

A rich introduction, a long section of which is devoted to textual criticism, opens the volume. Unlike Danuta Shanzer, who proposed a much later dating, Chevalier sticks to a dating between 420 and 430 CE for the composition of *De nuptiis Philologiae et Mercurii* (p. vii). He postulates two types of public for this work: one interested in the technical details of the liberal arts, and the other interested in allegory (p. viii). The latter, I think, was the more philosophically minded –and could well share also an interest in the liberal arts in turn–; indeed, from Ancient Stoicism to Neoplatonism allegoresis was part and parcel of philosophy, as I argued in “The Philosophical Stance of Allegory in Stoicism and its Reception in Platonism”, *IJCT* 18,3 (2011), p. 335-371; “Valuing Antiquity in Antiquity by Means of Allegoresis”, in *Valuing the Past in the Greco-Roman World*, Proceedings of the Penn-Leiden Colloquium on Ancient Values VII, Leiden 14-16 June 2012, eds. James Ker and Christoph Pieper, Leiden, Brill, 2014, p. 485-507; and “Stoic Cosmo-Theology Disguised as Zoroastrianism in Dio’s *Borystheniticus*? The Philosophical Role of Allegoresis as a Mediator between *Physikē* and *Theologia*”, *JRPh* 12 (2013), p. 9-26. In particular, allegoresis helped to detect philosophical tenets in traditional theologico-mythological texts. Martianus, as a good Neoplatonist, applied allegory to traditional religious mythology in order to extract philosophical truths from it. However, he did not limit himself to applying allegoresis to already existing theological texts, but he created an allegorical narrative, which, relying on traditional mythology, expresses philosophical truths symbolically. Chevalier suggests that « les arts libéraux se substituent à la philosophie dans le *De nuptiis* » (p. ix). I suspect that for Martianus the liberal arts did not so much replace philosophy as constitute the basis for it. The progression from liberal arts to philosophy and theology –seen not as different from philosophy, but as the culmination of philosophy– represents the same ascent as delineated by Origen, a Christian Neoplatonist, who regarded philosophy as the crowning of the liberal arts and theology as the crowning of philosophy –and later by Eriugena, another Christian Neoplatonist, who knew Martianus very well and commented on his works (see for Origen, e.g., my “The Relevance of Patristic Exegesis to Contemporary Biblical Hermeneutics”, *RTh* 22 [2015], p. 100-132, and for Eriugena my *Tutti i commenti a Marziano Capella: Scoto Eriugena, Remigio di Auxerre, Bernardo Silvestre e anonimi*, Milan, Bompiani – Istituto Italiano per gli Studi Filosofici, 2006). Eriugena insightfully caught this progression, embedded in Martianus’ œuvre, from liberal arts to philosophy to theology, and appropriated it to the point of declaring that theological errors may derive from ignorance of the liberal arts (see my “Eriugena’s Commentary on Martianus in the Framework of his Thought and the Philosophical Debate of his Time”, in *Carolingian Scholarship and Martianus Capella*, eds. Sinead O’Sullivan and Mariken Teeuwen, Cultural Encounters in Late Antiquity and the Middle Ages, 12, Turnhout, Brepols, 2012, p. 245-272). Chevalier himself recognises (p. xix-xxiii) that the very inaugural hymn of *De nuptiis* is squarely situated within the Platonic tradition –and this, I would add,

offers a programmatic philosophical allegiance. I think that Martianus here, by insisting on Hymenaeus' unifying function, refers to Neoplatonic henology, with One- $\epsilon\nu$ as metaphysical apex— for which see my “Harmony between *arkhē* and *telos* in Patristic Platonism and the Imagery of Astronomical Harmony Applied to the Apokatastasis Theory”, *IJPT* 7,1 [2013], p. 1-49. And it is on the basis of Plato's definition of time, his myth of Er, and his Cave myth that Martianus describes the elevation of the soul in its return to the divinity, as Chevalier acknowledges (p. xxxi-xxxiii). This return is indeed a restoration –apokatastasis, a theory that in the time of Martianus was shared by both Christian and “pagan” Neoplatonists, such as Macrobius (see my “The Debate on Apokatastasis in ‘Pagan’ and Christian Platonists: Martianus, Macrobius, Origen, Gregory of Nyssa, and Augustine”, *ICS* 33-34 [2008-2009], p. 201-234; much more work has to be done on ‘pagan’ philosophical apokatastasis and the interface between this and Christian patristic notions of apokatastasis). Chevalier is probably correct that Pallas-Athena-Minerva symbolises the Neoplatonic Nous-Intellect and that the pure light from which she comes refers to the world of the superior hypostases (p. xli). This exegesis, I note, is justified in light of Eriugena's interpretation. In his *Adnotationes in Marcianum* 39.15, 181 Ramelli, he identifies Hermes-Mercury, too, with Nous-Intellect, but especially in 24.13, 151-152 Ramelli, Eriugena reads the luminous, superior place from which Pallas descends in *Nupt.* 1.39 as the highest place, the seat of immortal virginity (since the first principle produces nothing), purest, luminous, and brightest, the most splendid ethereal region: *a superioribus mundi partibus... de vertice mundi immortalis virginitas... purgatoris vibratorisque luminis loco, hoc est splendidioris aetheris loco*. For this reason, the throne of Pallas is even imagined by Martianus to be higher than that of Jupiter (the second, productive principle), just as Jupiter's throne is higher than that of Juno and the others, since Pallas has the remotest and purest of the spheres (24.15, 152 Ramelli). Even the list of the twelve major divinities provided by Martianus is shaped by Neoplatonism and its “sacred text”, the *Chaldaean Oracles* (p. xliii-xliv). The image of the sphere contemplated by Jupiter as Demiurge in 1.68 obviously symbolises the Platonic Ideas, paradigms for the Demiurge in his creative activity in Plato's *Timaeus*. The clear references to Etruscan religion in Martianus's theology resonate well with haruspicine being the stronghold of “paganism” in late antiquity (see my *Cultura e religione etrusca nel mondo romano. La cultura etrusca alla fine dell'indipendenza*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2003). And Martianus appears to have been a supporter of “paganism”, a nostalgic not only of Rome's power, but also of Rome's religion. This religion, however, he interpreted in philosophical Neoplatonic terms (not so differently from Origen, who interpreted Christianity in philosophical Middle/Neoplatonic terms!). Indeed, Chevalier himself realises that the first two books of *De nuptiis* provide a spiritual progression from the *prisca theologia* to Neoplatonism (p. xlviii). But the latter is both philosophy and theology together. The edition and translation are sufficiently accurate, and the commentary, although I disagree on a few minor points, is often informative and helpful. It is frequently found in dialogue with my own 2001 commentary on Martianus (*Marziano Capella: Nozze di Filologia e di Mercurio*, essay, edition and translation, commentary, appendixes, and bibliography. Milan, Bompiani, 2001), albeit my more recent edition, with essays and commentary, of the commentators on Martianus, cited above and listed in

Chevalier's bibliography, could also have been fruitfully employed. Much more could have been said from the philosophical viewpoint, and ancient and mediaeval commentaries such as those by Eriugena, Remigius of Auxerre, and the School of Chartres could have been deployed much more consistently and profitably (in the introduction and the commentary Chevalier does use at least Eriugena's and Remigius of Auxerre's commentaries on Martianus, although very sparsely), but one must realise that choices had of course to be made. All in all, this volume will be very useful to readers.

Ilaria L.E. RAMELLI

Johannes A. VAN WAARDEN & Gavin KELLY (Ed.), *New Approaches to Sidonius Apollinaris*. With indices on Helga KÖHLER, C. Sollius Apollinaris Sidonius: *Briefe Buch I*. Louvain – Paris – Walpole, Peeters, 2013. 1 vol. 397 p. (LATE ANTIQUE HISTORY AND RELIGION, 7). Prix : 89 €. ISBN 978-90-429-2928-9.

L'idée de composer un « commentaire complet » (p. 3), qui prenne en compte l'ensemble de la prose et de la poésie de Sidoine Apollinaire afin d'aboutir à une compréhension globale de son œuvre, constitue l'objectif initial du projet SAxxi, « Sidonius Apollinaris for the 21st century ». Pour estimer quels chantiers étaient à mener en priorité, un colloque a été organisé à Wassenaar entre le 26 et le 30 janvier 2011. Ce sont les communications de ce colloque qui sont présentées dans cet ouvrage composé d'une introduction, de trois parties et d'un appendice contenant les index correspondant au commentaire du livre I des lettres de Sidoine publié par H. Köhler. Dès l'introduction, les particularités de ce projet, s'adressant aussi bien à un public universitaire qu'à un lectorat moins spécialisé, sont exposées. Une équipe internationale transdisciplinaire est ainsi mobilisée pour travailler sur les aspects littéraires, philologiques et historiques de ce commentaire des œuvres de Sidoine qui sera accompagné d'une nouvelle traduction anglaise, d'une introduction, d'une liste des monographies et d'index. Dans la première partie de l'ouvrage, trois chercheurs, D. Amherdt, H. Köhler et S. Santelia, font état de la tradition de la recherche sur l'œuvre de Sidoine en France, en Allemagne et en Italie. Ces trois articles mettent en évidence l'ampleur des différences entre ces traditions érudites nationales qui, en fonction des époques, ont chacune privilégié une approche plutôt qu'une autre. De légères divergences entre les auteurs peuvent cependant être relevées. Par exemple, H. Köhler défend l'idée selon laquelle la traduction doit rester au plus près du texte, celle-ci ne devant en aucun cas le simplifier, ni l'adapter aux goûts du lecteur (p. 44-46). Un tel postulat peut paraître éloigné des propos de D. Amherdt qui défend la nécessité de produire des traductions accessibles à un large public et agréables à lire (p. 35-36). Étant donné qu'aucune conclusion ne figure à la fin de l'ouvrage ou de chaque partie, il est difficile pour le lecteur de connaître les positions retenues pour le futur commentaire. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, ce sont les poèmes de Sidoine qui sont analysés. Les auteurs adoptent des perspectives très différentes. P. Gerbrandy est l'auteur qui porte le jugement le plus sévère sur le style de Sidoine : « As for me, I believe Sidonius to be an extremely bad poet, but the very badness of his poems triggers my interest in his cultural environment » (p. 65). Il déprécie en particulier le goût de Sidoine pour les énumérations qu'il considère comme étant le

comme Virgile avait doublé les six chants de Lucrèce est bien plus contourné, et à tout prendre, moins convaincant, que l'idée plus simple d'une *Pharsale* en douze chants répondant directement à l'*Énéide*. Au reste, certains rapprochements avec Lucrèce sont un peu forcés, et relèvent davantage de l'artifice métaphorico-rhétorique que de la mise en évidence réelle d'une inspiration intertextuelle (par ex., p. 181). En outre, l'hypothèse selon laquelle le placement au chant V de la scène de consultation oraculaire de Sextus Pompée plaiderait en faveur de la centralité de ce chant par analogie avec le chant VI de l'*Énéide* est spécieuse, car la catabase virgilienne a un autre correspondant dans la consultation d'Erichtho au chant VI, ce qui peut aussi bien plaider en faveur des douze chants : l'argument est donc réversible. Mais globalement, on peut se demander ce que vaut cet argument de pseudo-centralité structurelle quand on voit qu'un poète aussi virgilien que Silius Italicus a allègrement placé sa *Nekyia*... au chant XIII sur XVII des *Punica*. Quant aux conclusions que tire l'auteur du rapprochement entre la longueur exceptionnelle du chant V de Lucrèce et celle du chant IX de la *Pharsale* pour en inférer que ce dernier devait être forcément l'avant-dernier de l'épopée, je laisse le lecteur apprécier la valeur de l'argument. Plus gênant encore, L. Fratantuono se rallie, sans la moindre discussion, à la thèse – récemment défendue il est vrai par certains universitaires anglo-saxons amateurs de paradoxe provocateur – selon laquelle la *Pharsale* ne serait pas inachevée, mais aurait été délibérément terminée par son auteur là où se termine le texte que nous avons, c'est-à-dire par une fin « en queue de poisson » (à partir de quoi il tire une cascade de conclusions interprétatives sur la longueur écourtée de ce chant et sur les prétendues suggestions de la scène « finale »). Quoi que l'on pense de cette théorie, le plus fâcheux, répétons-le, est que cette hypothèse est ici posée comme allant de soi, sans le moindre argument sérieux (on ne saurait invoquer comme précédent la fin de l'*Énéide* qui, pour abrupte qu'elle soit, est tout sauf une fin suspensive « en queue de poisson », idée typiquement moderne). Toutes ces pétitions de principe et ces sophismes sur le plan structurel affaiblissent quelque peu la force de conviction d'une étude qui comporte par ailleurs, on l'a dit, une foule de réflexions stimulantes. François RIPOLL

Antony AUGOUSTAKIS (Ed.), *Flavian Poetry and its Greek Past*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 453 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 366). Prix : 161 € (Relié). ISBN 978-90-04-26648-3.

Ce recueil, issu d'un colloque tenu à Delphes en juillet 2012, réunit dix-neuf communications centrées sur la poésie latine d'époque flavienne dans ses rapports intertextuels avec ses sources et modèles grecs. À côté de spécialistes connus de la période, comme M. Fucocchi et F. Bessone, figurent nombre de jeunes chercheurs dont la présence illustre bien la vitalité des études flaviennes. La dominante géographique est italo-anglo-saxonne, ce qui reflète aussi une réalité de ces études, même si la présence de quelques universitaires hellènes vient nuancer le tableau ; cependant, la recherche française, qui n'est pourtant pas inexistante dans ce domaine, n'est pas représentée. Conformément à l'usage de l'éditeur, les communications sont en anglais. Une biographie des auteurs précède la liste des éditions utilisées et l'introduction de l'éditeur, et une bibliographie générale, un *index nominum* et un *index*

locorum clôturent l'ouvrage. Celui-ci est divisé en cinq parties en fonction des auteurs du corpus. La première se limite à une communication d'A. Sacerdoti (« Scenes of Sleeplessness in Flavian Poetry »), qui dresse un classement typologique des scènes d'insomnie (ou du moins certaines d'entre elles, car le corpus n'est pas tout à fait exhaustif) dans l'ensemble des épopées flaviennes, en parallèle avec le thème de la veille laborieuse du poète dans les *Silves*. Suit une importante section de sept articles sur les *Argonautiques* de Valérius Flaccus, qui sont actuellement la plus étudiée des épopées flaviennes. D. Krasne (« When the Argo Met the Argo: Poetic Destruction in Valerius' *Argonautica* ») étudie d'un point de vue métapoétique le thème de la construction de l'Argo et de sa destruction partielle par les Symplégades, dans laquelle l'auteur voit une allégorie de la guerre civile qui minerait le poème de l'intérieur. Cr. Castelletti (« Aratus and the Aratean Tradition in Valerius' *Argonautica* ») traque avec une subtilité digne de Sherlock Holmes les acrostiches dissimulés dans le texte de Valérius. S. Finkmann (« Collective Speech and Silence in the *Argonautica* of Apollonius and Valerius ») passe en revue les passages de discours ou de silence collectifs dans les deux épopées argonautiques pour mettre notamment en relief leur contribution à la caractérisation des personnages. M. van der Schuur étudie la réinterprétation par Valérius, dans la scène des funérailles d'Idmon et de Tiphys, de ses modèles directs (Apollonios) et indirects (mort de Misène et Palinure dans l'*Énéide*) ; il montre notamment comment le poète flavien restructure le récit d'Apollonios tout en critiquant et corrigeant implicitement les aspects problématiques de la version virgilienne. C. Seal (« Civil War and the Apollonian Model in Valerius' *Argonautica* ») revient sur le thème de la guerre civile dans les *Argonautiques* en s'efforçant de le relier par une chaîne causale au motif de la première navigation. D. Galli (« Dionysius Scytobrachion's *Argonautica* and Valerius ») reprend la démonstration (déjà développée dans des articles antérieurs) d'une influence directe (plutôt que médiatisée par Diodore de Sicile) du mythographe grec sur Valérius à l'origine de certains écarts par rapport à la version d'Apollonios. I. Mitoussi (« Valerius' *Argonautica* as an Ideological Epic of the Flavian Era ») développe une interprétation politique ouvertement pro-flavienne des *Argonautiques* dans leur ensemble. La troisième section comporte trois études sur Stace. J. Soerink (« Tragic/Epic: Statius' *Thebaid* and Euripides' *Hypsipyle* ») démontre l'influence de cette tragédie (partiellement perdue) d'Euripide dans la genèse de l'épopée statienne. J.-M. Hulls (« Greek Author, Greek Past: Statius, Athens and the Tragic Self ») insiste sur la romanisation des modèles grecs chez Stace, tant du point de vue autoréférentiel du poète lui-même (qui met davantage en avant le versant latin de son identité dans les *Silves*) qu'au niveau du traitement de certains thèmes dans la *Thébaïde*. Cette réflexion sur l'identité gréco-latine de Stace est complétée, nuancée et affinée par l'article de F. Bessone (« *Polis, Court, Empire: Greek Culture, Roman Society and the System of Genres in Statius' Poetry* »), centré sur les *Silves* : l'auteur y analyse la stratégie de valorisation de la poésie de circonstance articulée sur le motif du poète latin reconnu « citoyen d'honneur » dans le monde grec, et sur la fusion de diverses figures du poète (*uates* et *poeta*, Orphée et Amphion). La section statienne s'achève avec l'article de P. Sfyroeras sur l'*Achilléide* (« Like Purple on Ivory: A Homeric Simile in Statius' *Achilleid* »), consacré à une étude méticuleuse d'une comparaison axée sur le teint rougissant d'Achille dans ses rapports avec l'intertexte homérique et les

suggestions qui en découlent. Les *Punica* de Silius Italicus font l'objet de quatre articles. E. Karakasis (« Homeric Reception in Flavian Epic: Intertextual Characterization in *Punica* 7 ») met en évidence la façon dont les modèles intertextuels (homériques, virgiliens et lucaniens) mobilisés à propos d'Hannibal et de Fabius, avec leur combinaison complexe, contribuent à la caractérisation des personnages. R.J. Littlewood (« Loyalty and the Lyre: Constructions of *Fides* in Hannibal's Capuan Banquets ») se penche sur le chant XI des *Punica* pour y souligner l'importance du thème de la *fides* en un double sens : la loyauté (en liaison avec l'éthique de l'hospitalité) et la lyre (à travers le chant de Teuthras). M. van der Keur (« *Meruit deus esse uideri*: Silius' Homer in *Punica* 13 ») examine, à travers la *Nekyia* de Scipion, les modalités de l'hommage à Homère et son infléchissement vers une revendication par Silius du statut d'Homère latin. Enfin, M. Fucecchi (« The Philosophy of Power: Greek Literary Tradition and Silius' *On Kingship* ») développe (dans la continuité des travaux de R. Marks) une interprétation politique des *Punica* comme préfiguration positive du régime impérial à partir de la figure de Scipion, articulée sur une image revalorisée d'Alexandre le Grand. Trois contributions sur Martial forment la cinquième et dernière partie. M. Neger (« Martial and the Greek Epigrammatic Tradition ») montre comment Martial, tout en citant assez peu ses prédécesseurs grecs, les utilise allusivement dans une perspective d'auto-définition littéraire. R. Cowan (« Fingering Cestos: Martial's Catullus' Callimachus ») s'intéresse aux jeux d'allusions indirectes de Martial à ses modèles grecs, et notamment Callimaque, par l'intermédiaire de références à Catulle (« window allusions »), pour mettre en évidence la complexité du « callimachéisme » de Martial. C'est enfin le motif du « livre qui parle » qui fait l'objet du dernier article de A. M. Loio (« Inheriting Speech: Talking Books Come to Flavian Rome »). Du point de vue qualitatif, l'ensemble est un peu inégal. Certaines contributions brillent par leur richesse et leur finesse (F. Bessone et R. Cowan méritent une mention particulière). Si certaines ont le mérite d'explorer des problématiques sortant des sentiers battus (Cr. Castelletti), d'autres montrent, à l'inverse, que la bonne vieille *Quellenforschung* a encore du nouveau à nous apporter (D. Galli, L. Soerink). L'étude intertextuelle de passages précis donne toujours lieu à des démonstrations intéressantes (M. van der Schuur, P. Sfyroeras *et al.*). Les contributions à dominante typologique et taxinomique laissent en revanche souvent le lecteur sur sa faim, faute de permettre des analyses approfondies. Enfin, on reste perplexe devant certaines communications sur Valérius développant des lectures à tendance allégorique (de type méta-poétique ou politique) entièrement fondées sur des pétitions de principe, et où l'affirmation remplace la démonstration. François RIPOLL

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Autour de Pline le Jeune. En hommage à Nicole Méthy*. Bordeaux, Ausonius, 2015. 1 vol. 321 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 74). Prix : 25 €. ISBN 978-2-3561-3132-4.

Le présent ouvrage, édité en hommage à Nicole Méthy, regroupe vingt articles centrés sur l'œuvre et l'époque de Pline le Jeune. La principale contributrice en est N. Méthy elle-même, dont on pourra retrouver trois études déjà publiées mais devenues difficiles d'accès : une analyse de l'évolution de la perception des nations vain-

on sait. Ici les éditeurs ont choisi la correction, renvoyant les *Cersiaci* dans l'obscurité de l'apparat critique malgré l'unanimité des leçons. Par contre, ils ont été très prudents à d'autres endroits, comme pour les *Guberni* (106) à comprendre *Cugerni* (*CIL* III 9727 ou XVI 48, 69, 70 etc.), ou des *Ulmanectes* dont tout indique qu'il s'agit d'une coquille de copiste pour les *Sulbanectes* avérés grâce à une dédicace officielle de la cité à Claude (*AE* 1960, 149). On peut parfaitement adopter une politique de refus des corrections et garder systématiquement les formes issues des manuscrits mais alors il faudrait être cohérent et ne pas introduire la ville de *Gesoriacum* dans un passage qui ne la mentionne pas, alors que le site est correctement décrit ailleurs (102) chez les Morins, en face de l'île de Bretagne. De même à propos des Marsaques (101) – non *Marsacius* mais *Marsacus*, orthographe préférable vu les nombreuses épitaphes des cavaliers de la garde impériale qui portent cet ethnique –, faudrait-il accepter d'écrire que leur localisation est incertaine plutôt que d'affirmer une des multiples hypothèses, « entre l'Escaut et la Meuse » sans le moindre point d'interrogation (p. 330). Autre choix parmi les opinions modernes, la date de 44 attribuée (p. 340) sans explication à l'élévation de Trèves au rang de colonie alors qu'on hésite toujours entre Auguste et Claude et qu'aucune donnée explicite ne permet de trancher. Par contre il vaudrait mieux éviter d'écrire (p. 342) à propos de Cologne que l'*oppidum Ubiorum* « fut érigé en colonie » puisque là il s'agit d'une véritable déduction militaire de colonie romaine. On constate d'ailleurs que Pline, comme ailleurs, par exemple en Narbonnaise, n'a donné le rang colonial que pour Cologne et non pour Trèves, colonie honoraire. Toujours pour les Trévires je ne suis pas convaincue que la mention *liberi antea* (106) renvoie à une punition après une révolte (p. 337) mais plutôt au fait que le statut de *civitas libera* reçu lors de leur fondation fut effacé par leur statut de colonie latine avant l'époque de Pline. – Il serait injuste de réduire l'ouvrage à ces problèmes. C'est le défaut d'une lecture de spécialiste. L'édition d'une œuvre aussi touffue et difficile, à laquelle nombre de chercheurs se sont attachés depuis la Renaissance pour des extraits limités et ne sont toujours pas d'accord, est une tâche méritoire. Le volume dont nous disposons permettra assurément encore bien des polémiques et des hypothèses. Il faut donc saluer sa publication et la richesse d'une édition scientifique traduite qui ouvre toujours des perspectives.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lee FRATANTUONO, *Madness Triumphant. A Reading of Lucan's Pharsalia*. Lanham – Boulder – New York – Toronto – Plymouth, Lexington Books, 2012. 1 vol. XXVII-465 p. Prix : 80 £. ISBN 978-0-7391-7314-5.

Après une étude de l'*Énéide* intitulée *Madness Unchained* (2007) et une étude des *Métamorphoses*, *Madness Transformed* (2011), Lee Fratantuono (également auteur d'un commentaire du chant XI de l'*Énéide*), complète sa trilogie avec cette lecture de la *Pharsale* qui introduit l'idée d'une forme de continuité thématique entre les trois épopées. Partant de l'idée largement admise selon laquelle l'épopée de Lucain est fondamentalement une réponse à l'*Énéide*, L. Fratantuono centre son interprétation sur un thème précis : la problématique du *furor*. L'idée directrice est que Lucain a choisi de se consacrer au récit de la guerre civile pour poursuivre l'analyse de la

nature profonde de ce *furor* dont le Jupiter de Virgile avait dit, dans son discours à Vénus sur la gloire future de la lignée d'Énée au chant I de l'*Énéide*, qu'il serait enchaîné pour toujours. Pour le poète de la *Pharsale*, le *furor impius*, dont César est l'incarnation, menace en permanence de se déchaîner et de détruire Rome. La guerre civile entre César et Pompée, réédition du conflit de Romulus et Rémus, est le paradigme d'une lutte éternelle qui déchire les Latino-Romains issus de l'implantation dans le Latium des exilés troyens. Il en ressort une réflexion pessimiste sur le caractère fragile et provisoire, quoique temporairement salubre, de la tentative augustéenne de maîtriser ce *furor* atavique. Même l'attachement fanatique à la *libertas* d'un Caton, pas si éloigné dans ses modalités du *furor* césarien d'un Scaeva ou d'un Vultéius, n'est pas épargné par cette mise en scène hypertrophiée de la folie collective solidement implantée dans la personnalité romaine. Il s'agit donc bien d'une interprétation personnelle de l'épopée de Lucain, dont L. Fratantuono assume clairement la nature idiosyncratique. Cette interprétation prend la forme d'une lecture suivie et diachronique de l'épopée, épisode par épisode, chacun des dix chapitres correspondant à un chant de la *Pharsale*. Cette approche a ses avantages (aucun passage du poème n'est passé sous silence, et les lignes directrices se dégagent nettement au fil de la lecture) et ses inconvénients (une tendance à la périphrase et une présentation un peu compacte à l'intérieur de chaque chapitre : des subdivisions mieux marquées auraient facilité la lecture). Même si le texte est, par la force des choses, souvent un peu survolé, l'auteur prend le temps, à l'occasion, d'examiner de près tel ou tel problème d'interprétation précis, et l'ensemble donne lieu à nombre de remarques intéressantes, notamment sur la perversion des thèmes « énéens », comme par exemple la fusion chez César de traits d'Énée et de Turnus (p. 55), sur le rapport entre Caton et Turnus autour du motif de la *deutio* (p. 71), ou encore sur la perversion de l'épisode virgilien d'Hercule contre Cacus dans la scène de l'abattage du bois sacré de Marseille (p. 71) ; citons aussi l'analyse de l'épisode de Marius, lié à la figure de César par le motif de l'autosuffisance métaphysique (p. 60). Globalement, le commentaire montre une sensibilité particulière aux images suggestives, et donne lieu à de bonnes analyses des paradoxes lucaniens, notamment dans les passages de discours. Pour le positif, notons aussi la présence d'une bibliographie certes sélective (et donc, non exhaustive, avec quelques absences notables comme les « dissertations » de Rutz et Kissel), mais, ce qui est un « plus », un peu commentée, et dans laquelle figurent, chose inhabituelle dans les travaux anglo-saxons, plusieurs thèses françaises non publiées. Un index général clôture utilement l'ouvrage. Toutefois, cette lecture, dont l'auteur assume, on l'a dit, le caractère personnel, présente l'inconvénient global de procéder davantage par affirmation que par démonstration. Plusieurs idées importantes mais prêtant à controverse sont en effet postulées sans être démontrées ou en étant étayées par des arguments peu convaincants, voire sophistiqués. L'auteur prétend, par exemple, réévaluer l'influence de Manilius sur Lucain ; mais l'idée selon laquelle Pompée reproduirait l'image manilienne positive du proto-*princeps* augustéen relève plutôt de la pétition de principe (il en va du reste ainsi de toutes les lectures « pro-augustéennes » de la *Pharsale* qui, vraies ou fausses, ne trouvent guère d'appuis directs dans le texte, et relèvent plutôt de l'acte de foi fondé sur des vraisemblances externes, sujettes à discussion). Le raisonnement selon lequel Lucain aurait prévu une épopée en dix chants dans l'intention de doubler les cinq livres des *Astronomica*

comme Virgile avait doublé les six chants de Lucrèce est bien plus contourné, et à tout prendre, moins convaincant, que l'idée plus simple d'une *Pharsale* en douze chants répondant directement à l'*Énéide*. Au reste, certains rapprochements avec Lucrèce sont un peu forcés, et relèvent davantage de l'artifice métaphorico-rhétorique que de la mise en évidence réelle d'une inspiration intertextuelle (par ex., p. 181). En outre, l'hypothèse selon laquelle le placement au chant V de la scène de consultation oraculaire de Sextus Pompée plaiderait en faveur de la centralité de ce chant par analogie avec le chant VI de l'*Énéide* est spécieuse, car la catabase virgilienne a un autre correspondant dans la consultation d'Erichtho au chant VI, ce qui peut aussi bien plaider en faveur des douze chants : l'argument est donc réversible. Mais globalement, on peut se demander ce que vaut cet argument de pseudo-centralité structurelle quand on voit qu'un poète aussi virgilien que Silius Italicus a allègrement placé sa *Nekyia*... au chant XIII sur XVII des *Punica*. Quant aux conclusions que tire l'auteur du rapprochement entre la longueur exceptionnelle du chant V de Lucrèce et celle du chant IX de la *Pharsale* pour en inférer que ce dernier devait être forcément l'avant-dernier de l'épopée, je laisse le lecteur apprécier la valeur de l'argument. Plus gênant encore, L. Fratantuono se rallie, sans la moindre discussion, à la thèse – récemment défendue il est vrai par certains universitaires anglo-saxons amateurs de paradoxe provocateur – selon laquelle la *Pharsale* ne serait pas inachevée, mais aurait été délibérément terminée par son auteur là où se termine le texte que nous avons, c'est-à-dire par une fin « en queue de poisson » (à partir de quoi il tire une cascade de conclusions interprétatives sur la longueur écourtée de ce chant et sur les prétendues suggestions de la scène « finale »). Quoi que l'on pense de cette théorie, le plus fâcheux, répétons-le, est que cette hypothèse est ici posée comme allant de soi, sans le moindre argument sérieux (on ne saurait invoquer comme précédent la fin de l'*Énéide* qui, pour abrupte qu'elle soit, est tout sauf une fin suspensive « en queue de poisson », idée typiquement moderne). Toutes ces pétitions de principe et ces sophismes sur le plan structurel affaiblissent quelque peu la force de conviction d'une étude qui comporte par ailleurs, on l'a dit, une foule de réflexions stimulantes. François RIPOLL

Antony AUGOUSTAKIS (Ed.), *Flavian Poetry and its Greek Past*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 453 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 366). Prix : 161 € (Relié). ISBN 978-90-04-26648-3.

Ce recueil, issu d'un colloque tenu à Delphes en juillet 2012, réunit dix-neuf communications centrées sur la poésie latine d'époque flavienne dans ses rapports intertextuels avec ses sources et modèles grecs. À côté de spécialistes connus de la période, comme M. Fucocchi et F. Bessone, figurent nombre de jeunes chercheurs dont la présence illustre bien la vitalité des études flaviennes. La dominante géographique est italo-anglo-saxonne, ce qui reflète aussi une réalité de ces études, même si la présence de quelques universitaires hellènes vient nuancer le tableau ; cependant, la recherche française, qui n'est pourtant pas inexistante dans ce domaine, n'est pas représentée. Conformément à l'usage de l'éditeur, les communications sont en anglais. Une biographie des auteurs précède la liste des éditions utilisées et l'introduction de l'éditeur, et une bibliographie générale, un *index nominum* et un *index*

synthèse subtile opérée dans son œuvre ne saurait être gommée par la seule mise en avant de son épicurisme de jeunesse), l'influence stoïco-pythagoricienne qui a pu contribuer, elle aussi, à forger cette image du Bon Dirigeant promis à la divinité. On ne peut pas non plus écarter totalement l'idée que les poètes aient eu à cœur de défendre certains aspects spécifiques de l'action d'Octave, et pas seulement une image générale et abstraite du Prince idéal, auprès d'une aristocratie romaine (constitutive de leur lectorat) pas forcément acquise d'emblée et tout entière à la cause du nouveau dirigeant. En outre, certains points d'histoire littéraire mériteraient d'être approfondis ; par exemple, la validité de la notice de Servius sur la suppression des *laudes Galli* au profit de l'épyllion d'Aristée dans les *Géorgiques* 4 est loin d'être « le plus souvent admise par les chercheurs modernes » (p. 120), et la tendance majoritaire actuelle est plutôt (à tort ou à raison) au scepticisme radical à son sujet. En outre, la curieuse interprétation allégorique donnée par l'auteur (p. 435-436) de *tu regibus alas eripe* (*Georg.*, 4, 103-108) paraît assez arbitraire et mal étayée : l'image de souveraineté omnipotente et parfois un peu brutale que donne Virgile du comportement de l'apiculteur vis-à-vis de ses abeilles cadre bien mal avec son assimilation au poète tentant d'influencer le Prince par ses éloges... Mais ce sont là des points de détail qui ne remettent pas en cause la validité de la démonstration d'ensemble. L'ouvrage de Ph. Le Doze est aussi convaincant qu'utile, et marque un jalon décisif dans la compréhension des ressorts de la production littéraire à l'époque d'Octave-Auguste. La parution de cette brillante thèse l'année même de la commémoration de la mort d'Auguste est une très heureuse coïncidence.

François RIPOLL

Paola GAGLIARDI, *Commento alla decima ecloga di Virgilio*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2015. 1 vol. 303 p. (SPUDASMATA, 161). Prix : 39,80 €. ISBN 978-3-487-15184-7.

La richesse et la complexité des *Bucoliques* suffiraient à elles seules à justifier l'entreprise consistant à consacrer à chacune d'elles un commentaire spécifique ; mais la dixième Bucolique, énigmatique entre toutes, était sans doute la plus indiquée pour ce type d'approche. À cela s'ajoute que la conception du commentaire a beaucoup progressé ces dernières années, et que la barre de l'exigence est désormais placée très haut : prise en compte critique de la bibliographie antécédente, discussions interprétatives, exploration des problématiques métalittéraires, analyse poétique poussée, présence de synthèses partielles en amont des notes exégétiques et critiques... De sorte que, si précieux soient-ils, les commentaires linéaires de l'ensemble du recueil les plus couramment utilisés (Clausen et Coleman) laissent parfois le lecteur tant soit peu spécialiste sur sa faim : un ouvrage comme celui de Paola Gagliardi permet incontestablement d'aller plus loin. En ce qui concerne spécifiquement donc cette dixième Bucolique, rappelons que le nœud problématique majeur consiste dans la présence sans nul doute prégnante, mais difficile à évaluer précisément, des allusions à l'œuvre de Cornélius Gallus à l'arrière-plan des évocations virgiliennes, et corrélativement, dans la discussion métalittéraire des rapports entre Bucolique et Élégie dont ce texte semble bien être le support ; à quoi s'ajoutent des problèmes ponctuels d'interprétation du texte (qui renvoient sans doute en partie à la question des allusions

galliennes) ; en fait, c'est une bonne partie de la signification d'ensemble du poème qui nous échappe largement, et qui ne peut faire l'objet que d'hypothèses interprétatives. Face à cette difficulté, le commentaire de P. Gagliardi, loin de se limiter à un état de la question plus ou moins aporétique, est en fait une véritable thèse, qui propose une interprétation personnelle d'ensemble, exposée et argumentée dans la première partie de l'ample introduction, avant d'être reprise et précisée dans le détail du commentaire. L'auteur rompt avec les interprétations métalittéraires qui voient dans ce poème une critique de la poétique gallienne en particulier, ou une polémique anti-élégiaque en général, articulée sur une apologie en négatif de la poésie pastorale virgilo-théocritéenne. Elle y voit au contraire une affirmation de l'affinité entre la bucolique virgilienne et l'élégie gallienne dans leur mise en avant commune de la poésie de la souffrance individuelle contre l'ambiance affective plus détachée et moins douloureuse de l'Idylle théocritéenne ; la ligne de partage ne passerait pas tant entre Bucolique et Élégie qu'entre Théocrite d'une part, Virgile et Gallus d'autre part. Ces deux derniers auraient en commun une sensibilité aux perturbations de l'âme liée aux troubles de l'époque contemporaine qu'on ne pouvait trouver au même degré chez leur prédécesseur hellénistique. L'échec constaté de la poésie bucolique à apaiser les souffrances individuelles, dont les Églogues 10, mais aussi 2, 8, 1 et 9 seraient à leur manière des illustrations, trouverait un parallèle dans l'échec affiché des élégies de Gallus à soulager les propres souffrances de leur auteur. Double affirmation d'une affection, de Gallus pour Lycoris et de Virgile pour Gallus, la poésie élégiaque ou bucolique essuie ici un double échec pratique. Et de même que Gallus aurait sans doute prétexté de l'incapacité de sa poésie élégiaque à le consoler pour renoncer à celle-ci, Virgile mettrait en avant, dans ce poème conclusif, l'impuissance de sa poésie bucolique à consoler son ami pour abandonner lui-même ce genre poétique au profit d'une forme de poésie plus engagée dans l'action sur le monde (les *Géorgiques*). Une interprétation qui suppose donc de minimiser les différences entre amour bucolique et amour élégiaque d'une part, et d'accentuer d'autre part la vision pessimiste du pouvoir de la poésie qui affleure assurément à plusieurs reprises dans les *Bucoliques*, jusqu'à en faire une thématique majeure du recueil. On peut certes éprouver quelque réticence à admettre l'idée que Virgile, au moment précisément où il crée le genre de la bucolique latine, est simultanément obsédé, de façon récurrente, par l'affirmation de son impuissance pratique (une interprétation plus optimiste de Buc. 1 et 2 notamment est possible, et Buc. 3 semble véhiculer une image de l'amour bucolique qui nuance ce qui précède), mais force est de reconnaître que l'interprétation de P. Gagliardi est cohérente et bien argumentée. Le reste de l'introduction comporte notamment d'excellentes remarques sur la « délocalisation » de la Bucolique en Arcadie (visant à donner à la pastorale latine, par une sorte de « retour aux sources » poétiques, une noblesse et une patine antiques supérieures à l'Idylle « sicilienne » de Théocrite) ; d'intéressantes remarques aussi sur la « Daphnisation » de Gallus et le rapport avec l'Idylle I ainsi que sur les autres intertextes de la dixième Bucolique (les autres poètes hellénistiques, Catulle, Lucrèce, les autres Églogues virgiliennes), ainsi que sur les « anticipations » des œuvres ultérieures de Virgile. Suit le texte (sans traduction), et le commentaire lui-même. Celui-ci se caractérise par un louable souci d'exhaustivité sélective et problématisée. Exhaustivité problématisée, parce que tous les aspects problématiques du texte sont envisagés et discutés, en

prenant en compte l'ensemble des hypothèses formulées, pour aboutir à une prise de parti soigneusement argumentée. On citera en exemple le cas des v. 44-45, où l'auteur défend de façon convaincante (notamment contre les propositions d'émendation du texte) une interprétation proche de celle d'E. de Saint-Denis dans la CUF (selon laquelle Gallus se dit bel et bien à la guerre et animé d'une sotte passion pour celle-ci), et on se ralliera volontiers à l'idée selon laquelle les v. 44-45 seraient déjà une quasi-citation de Gallus, laquelle ne commencerait pas seulement au v. 46, comme une interprétation restrictive de la notice de Servius pourrait le laisser penser (l'antithèse *me/tu* ainsi que le verbe *detinet* évoquant une séparation physique plaident nettement dans le sens d'une lecture « unitaire » du passage ; quant à la prétendue contradiction entre la localisation simultanée de Gallus à la guerre et en Arcadie, c'est un argument un peu oiseux, tant il est courant, dans la poésie virgilienne, que la double logique de l'allusion intertextuelle et de la touche affective prime la pure cohérence narrative). Plus globalement, ce commentaire se signale, comme on pouvait s'y attendre au vu des travaux antérieurs de P. Gagliardi consacrés à la « traque » des traces de Gallus, par l'attention portée à la reconstitution de la poétique gallienne, à partir notamment des papyrus retrouvés en Égypte et des réécritures propriétiennes. Si j'ai parlé néanmoins d'exhaustivité sélective, c'est parce que dans tous les cas, l'auteur limite strictement ses indications à ce qui sert directement la discussion et l'éclairage du texte, sans « farcissure » inutile ni effet de gonflement artificiel (peut-être pourrait-on néanmoins lui suggérer, p. 194-195, d'ajouter *Georg.* III, 298-299 parmi les reprises de *Buc.* X, 48-49). Cela donne lieu à un commentaire véritablement complet et d'une grande densité, où tous les aspects du texte sont abordés et discutés avec concision, et qui va bien au-delà du commentaire juxtalinéaire « à l'ancienne ». Une bibliographie étoffée et bien actualisée ainsi qu'un utile *index locorum* complètent l'ensemble. On ne peut que souhaiter que cette brillante réussite impulse un mouvement (déjà ébauché, il y a maintenant assez longtemps, par la belle étude d'A. Richter sur la huitième Bucolique) tendant à doter chacune des neuf autres pièces du recueil d'un commentaire conçu suivant les mêmes principes que celui-ci.

François RIPOLL

Nina MINDT, *Martials 'epigrammatischer Kanon'*. Munich, Beck, 2013. 1 vol. 318 p. (ZETEMATA, 146). Prix : 78 €. ISBN 978-3-406-65544-9.

Le contenu de ce livre est beaucoup plus large que le laisse supposer son titre : (1) le terme « canon » est utilisé dans un sens très large (voir la p. 12 de l'Introduction) ; (2) Nina Mindt n'étudie pas seulement le rapport normatif du poète Martial avec ses précurseurs latins dans le genre épigrammatique, mais aussi son rapport normatif avec les représentants des autres genres littéraires ; (3) de plus, elle ne se limite pas aux références explicites à ces auteurs, mais étudie aussi les implications des relations intertextuelles qui existent entre Martial et tous ces auteurs. La présence des auteurs grecs dans l'œuvre de Martial a été traitée dans une publication à part (*Millennium Jahrbuch* 2013). L'objet matériel de ce livre est constitué par les *praefationes* et les épigrammes poétologiques dans lesquelles Martial se réfère à ses précurseurs d'une façon explicite ou implicite ; cet objet matériel est pour une bonne part le

un seul transfert de propriété, à la mort du vieux Balbus, et de ne conserver par ailleurs que les trois protagonistes venus de Brescia, plus les personnages secondaires qui gravitent autour d'eux.

Marc DOMINICY

Philippe LE DOZE, *Le Parnasse face à l'Olympe. Poésie et culture à l'époque d'Octavien/Auguste*. Rome, École française de Rome, 2014. 1 vol. 664 p. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 484). Prix : 50 €. ISBN 978-2-7283-0968-9.

L'idée selon laquelle la poésie de l'époque d'Octave-Auguste aurait été instrumentalisée par le Pouvoir politique dans un but de propagande idéologique savamment orchestrée, en particulier dans le cadre du « Cercle » d'un Mécène lui-même assimilé à une sorte de Goebbels augustéen, avait, à vrai dire, depuis longtemps du plomb dans l'aile (du moins dans le milieu des spécialistes, sinon peut-être, dans un public cultivé plus large). Le fait est que la thèse de Ph. Le Doze, qui tord le cou à cette conception simpliste et anachronique des rapports entre les poètes et le Pouvoir, s'inscrit dans le prolongement de toute une tendance actuelle de la critique qui relativise l'interventionnisme culturel octavo-augustéen, jusqu'à remettre en cause, à l'instar de P. Veyne, la notion même de propagande appliquée à l'Antiquité romaine. Le mérite de l'auteur est donc, d'une part, de produire la réfutation la plus complète et la plus argumentée de cette image déjà assez dépassée, lui assénant par là le coup de grâce, mais aussi et surtout, de lui substituer une vue d'ensemble riche et nuancée de la vie littéraire et des rapports entre les poètes et le Pouvoir à la fin du premier siècle avant notre ère. Clair et bien structuré, l'ouvrage se subdivise en trois parties (avec des conclusions partielles qui résument parfaitement, étape par étape, les acquis de l'enquête), trente pages de bibliographie, et un *index nominum*. La première partie s'attache surtout à réfuter la thèse de l'instrumentalisation politique des poètes. Après un aperçu historiographique de l'état de la question, elle montre le caractère problématique de la notion de propagande appliquée à la Rome antique (sans pour autant la rejeter complètement). Elle met ensuite en relief l'écart entre le traitement des thèmes politiques dans la poésie contemporaine et les intérêts immédiats de la politique octavienne (faible présence de la *respublica restituta* chez les poètes notamment), ou la façon dont les poètes ont parfois précédé l'« idéologie officielle ». Élargissant ensuite le débat, l'auteur relativise l'intérêt de la poésie (le théâtre étant un cas à part) comme vecteur éventuel de propagande en raison du caractère restreint du lectorat visé (limites de l'alphabétisation et caractère « élitiste » de cette poésie). Il montre ensuite que l'intérêt pour le Pouvoir d'afficher une façade libérale devait limiter les velléités d'interventionnisme autoritaire dans le domaine des Lettres, les indices potentiels de « censure » littéraire (problème des *laudes Galli*, de l'exil d'Ovide, de Labiénus et de Cassius Sévérus), pour la plupart datables de la fin du règne, étant des cas particuliers non généralisables. Il s'attache enfin à établir une distinction pertinente, inspirée des analyses de P. Veyne et de P. Zanker, entre conviction et persuasion, pour montrer que la politique culturelle augustéenne relève plutôt de la seconde que de la première, c'est-à-dire d'une logique d'ostentation et d'autocélébration plutôt que de conversion idéologique. La deuxième partie conforte ces analyses sur un mode plus positif, en mettant en exergue les spécificités de la vie littéraire romaine qui limitent de fait les

possibilités d'instrumentalisation politique de la poésie. Il commence par relativiser, dans la ligne de certains travaux récents (D. Voisin), l'image par trop politisée et monolithique que l'on a parfois donnée des « cercles littéraires », une notion elle-même problématique à laquelle il faudrait peut-être substituer celle de « réseaux ». Le projecteur est d'abord dirigé vers le fameux « cercle de Mécène », question reprise dans la biographie de ce dernier du même auteur, recensée dans le présent volume (cf. *infra*, p. 473-475). Ph. Le Doze montre notamment la porosité, et, moyennant une petite enquête prosopographique, la diversité de ces « cercles », et fait justice de la prétendue orientation oppositionnelle du « cercle de Messala ». La spécificité de la situation de chacun des grands poètes et de sa relation avec le Prince est bien soulignée. Dans un mouvement de généralisation, l'auteur envisage ensuite plus largement l'intérêt réciproque que les Grands (et le Prince en particulier) d'un côté, et les poètes de l'autre, pouvaient trouver dans le rapport de patronage. Outre les éventuelles gratifications matérielles, le patron apportait surtout au poète une sorte de caution sociale assurant sa notoriété, tandis que le patron trouvait dans le fait de s'entourer de poètes une source de prestige au sein de sa caste (plutôt que le moyen de diffuser ses idées politiques ; ce qui est valable aussi pour le Prince). En outre, poètes et aristocrates partageaient spontanément un certain nombre de préoccupations communes relevant d'une forme de patriotisme identitaire, comme celle d'affirmer la dignité culturelle de Rome face au monde grec, et aussi de conjurer, par l'exaltation de l'impérialisme romain, le spectre des guerres civiles : point n'était besoin d'instrumentalisation dans cette optique. Renversant la perspective, la troisième partie s'attache à montrer comment les grands poètes, loin d'avoir été manipulés par le Pouvoir, ont en fait cherché à exercer une influence sur celui-ci. Leur patriotisme et leur reconnaissance sincère pour le « sauveur » devaient pousser spontanément des hommes comme Virgile et Horace à faire le « pari » augustéen, et à présenter au Prince, par le biais de l'éloge, une image idéale de ce que devait être, à leurs yeux, le Bon Chef (une sorte de *speculum principis*, bien que Ph. Le Doze n'emploie pas l'expression). Cette ambition se fondait sur la prétention des poètes à une forme de magistère moral, plus ou moins liée au principe épicurien de l'engagement temporaire, et appuyée sur la revalorisation de la notion de *uates* dont témoigne la poésie de l'époque. Influencer par les vers le comportement du lectorat aristocratique, modèle et leader d'opinion, et notamment son plus éminent représentant, le Prince, était leur principal levier d'action sur la société. D'où la présence d'un discours politique engagé vers une monarchie éclairée, mais sur une base plus morale qu'institutionnelle, liquidant en douceur (épicurisme de Philodème aidant) le vieil *odium regni* et préparant la voie à la divinisation du Prince. On voit que l'intérêt de cette très riche thèse ne se limite pas à la réfutation définitive d'un cliché moribond. Elle propose surtout un panorama synthétique des conditions de la création littéraire à l'époque augustéenne, élargi à une perspective d'anthropologie sociale de portée plus générale, et appuyé sur une lecture attentive et critique des textes littéraires : un bon exemple de l'approche compréhensive qui fait toute la valeur des Sciences de l'Antiquité. On pourrait toujours, assurément, affiner, nuancer ou critiquer dans le détail certains points de la démonstration. Par exemple, on pourrait se demander si la part faite à l'épicurisme dans l'idéologie des poètes augustéens n'est pas un peu exclusiviste, et s'il ne conviendrait pas de prendre en compte, notamment chez Virgile (dont la

synthèse subtile opérée dans son œuvre ne saurait être gommée par la seule mise en avant de son épicurisme de jeunesse), l'influence stoïco-pythagoricienne qui a pu contribuer, elle aussi, à forger cette image du Bon Dirigeant promis à la divinité. On ne peut pas non plus écarter totalement l'idée que les poètes aient eu à cœur de défendre certains aspects spécifiques de l'action d'Octave, et pas seulement une image générale et abstraite du Prince idéal, auprès d'une aristocratie romaine (constitutive de leur lectorat) pas forcément acquise d'emblée et tout entière à la cause du nouveau dirigeant. En outre, certains points d'histoire littéraire mériteraient d'être approfondis ; par exemple, la validité de la notice de Servius sur la suppression des *laudes Galli* au profit de l'épyllion d'Aristée dans les *Géorgiques* 4 est loin d'être « le plus souvent admise par les chercheurs modernes » (p. 120), et la tendance majoritaire actuelle est plutôt (à tort ou à raison) au scepticisme radical à son sujet. En outre, la curieuse interprétation allégorique donnée par l'auteur (p. 435-436) de *tu regibus alas eripe* (*Georg.*, 4, 103-108) paraît assez arbitraire et mal étayée : l'image de souveraineté omnipotente et parfois un peu brutale que donne Virgile du comportement de l'apiculteur vis-à-vis de ses abeilles cadre bien mal avec son assimilation au poète tentant d'influencer le Prince par ses éloges... Mais ce sont là des points de détail qui ne remettent pas en cause la validité de la démonstration d'ensemble. L'ouvrage de Ph. Le Doze est aussi convaincant qu'utile, et marque un jalon décisif dans la compréhension des ressorts de la production littéraire à l'époque d'Octave-Auguste. La parution de cette brillante thèse l'année même de la commémoration de la mort d'Auguste est une très heureuse coïncidence.

François RIPOLL

Paola GAGLIARDI, *Commento alla decima ecloga di Virgilio*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2015. 1 vol. 303 p. (SPUDASMATA, 161). Prix : 39,80 €. ISBN 978-3-487-15184-7.

La richesse et la complexité des *Bucoliques* suffiraient à elles seules à justifier l'entreprise consistant à consacrer à chacune d'elles un commentaire spécifique ; mais la dixième Bucolique, énigmatique entre toutes, était sans doute la plus indiquée pour ce type d'approche. À cela s'ajoute que la conception du commentaire a beaucoup progressé ces dernières années, et que la barre de l'exigence est désormais placée très haut : prise en compte critique de la bibliographie antécédente, discussions interprétatives, exploration des problématiques métalittéraires, analyse poétique poussée, présence de synthèses partielles en amont des notes exégétiques et critiques... De sorte que, si précieux soient-ils, les commentaires linéaires de l'ensemble du recueil les plus couramment utilisés (Clausen et Coleman) laissent parfois le lecteur tant soit peu spécialiste sur sa faim : un ouvrage comme celui de Paola Gagliardi permet incontestablement d'aller plus loin. En ce qui concerne spécifiquement donc cette dixième Bucolique, rappelons que le nœud problématique majeur consiste dans la présence sans nul doute prégnante, mais difficile à évaluer précisément, des allusions à l'œuvre de Cornélius Gallus à l'arrière-plan des évocations virgiliennes, et corrélativement, dans la discussion métalittéraire des rapports entre Bucolique et Élégie dont ce texte semble bien être le support ; à quoi s'ajoutent des problèmes ponctuels d'interprétation du texte (qui renvoient sans doute en partie à la question des allusions

moteurs principaux de cette croissance sont : d'une part, l'établissement de règles justes par les institutions politiques qui encouragent l'investissement dans le capital humain et qui réduisent les coûts de transaction et, d'autre part, la compétition entre les individus et les États qui mène à une innovation institutionnelle et technologique continue et motive une coopération rationnelle. Les quatre chapitres suivants retracent l'histoire socio-économique grecque, depuis le VII^e s. jusqu'à la montée de la puissance macédonienne. Afin de tester les hypothèses explicitées dans la section précédente, l'auteur se focalise notamment sur quelques cités influentes au succès économique indéniable comme Athènes, Sparte et Syracuse et met en exergue leurs différences et leurs similarités. Il apparaît clairement que la démocratie, contrairement aux régimes oligarchiques ou monarchiques, a favorisé l'expansion économique des cités. Les concepts de spécialisation, d'innovation et de « destruction créative » par laquelle l'innovation fait disparaître d'anciennes techniques, d'anciennes formes d'organisation sociale ou d'autres cités moins novatrices sont inscrits en filigrane dans ce développement historique. Le dixième chapitre montre comment les produits de la spécialisation grecque tels que l'expertise dans l'organisation militaire et l'administration financière ont été repris par les dirigeants d'États situés aux franges du monde grec et utilisés par la Macédoine pour mettre un terme à l'ère des cités indépendantes. Le chapitre conclusif explique que la fin de l'indépendance des cités n'a pas été marquée par la fin soudaine de l'efflorescence grecque. Dans un paysage politique radicalement remodelé, le modèle économique et démocratique de la Grèce classique s'est révélé particulièrement persistant, car les cités ont conservé une certaine autonomie à l'égard des dynastes et des rois hellénistiques. Le livre comprend également deux appendices. Le premier liste la population, la taille et la renommée des différentes régions qui composent le monde grec archaïque et classique. Le second explique les relations particulières de l'époque hellénistique entre rois, cités démocratiques et élites sur le mode du jeu. En conclusion, ce livre riche et extrêmement bien construit met en lumière les interrelations causales entre les développements économique et politique des cités grecques, expliquant leurs particularités, leur succès et leur fin. Il constitue tant une introduction historique qu'une étude approfondie du système socio-économique de la Grèce antique.

Isabelle ALGRAIN

Grégory BONNIN & Enora LE QUÉRÉ (Ed.), *Pouvoirs, îles et mer. Formes et modalités de l'hégémonie dans les Cyclades antiques (VII^e s. a.C. – III^e s. p.C.)*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 379 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 64). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-109-6.

Le présent ouvrage rassemble le texte de vingt communications présentées lors d'une rencontre internationale organisée à Bordeaux en juin 2012 : il s'agissait alors de faire le point sur les différentes formes de domination exercées sur les Cyclades durant l'Antiquité, ainsi que sur leurs formes d'expression dans les domaines politique, économique, militaire, institutionnel, religieux, juridique, culturel et artistique, en tenant compte des époques, des îles concernées ainsi que de la nature des différents pouvoirs. Les éditeurs précisent encore que « cet ouvrage s'inscrit dans cette tradition des études cycladiques, faisant sien le choix de comprendre les Cyclades comme un

ensemble, sans pour autant nier toute spécificité au cas particulier » (p. 14). Chapeautées par une introduction de G. Bonnin et E. Le Quéré retraçant l'évolution des études cycladiques et dressant un bilan bibliographique, les communications de ce recueil sont réparties en trois sections. La première s'intitule « D'une domination à l'autre : formes, résistance et acceptation » ; elle privilégie une approche chronologique afin de permettre une comparaison plus aisée de la nature des différentes dominations exercées sur les îles. Ainsi, A. Deramaix s'intéresse à la nature de la domination samienne sur les Cyclades durant le VI^e s. (plus précisément entre le début des années 530 et 525) : selon lui, Polycrate mettait en œuvre des pratiques qui, même si elles relevaient encore très largement de la piraterie, ne lui en avaient pas moins permis d'exercer un contrôle réel sur l'espace égéen et cycladique. Fr. Prost étudie, lui, les tentatives des Naxiens et des Pariens d'imposer leur hégémonie aux îles voisines, antagonisme qui se matérialisa dans plusieurs offrandes déposées au sein de sanctuaires cycladiques. Selon lui toutefois, la mer n'aurait pas joué un rôle prépondérant dans les affrontements entre ces deux puissances. G. Bonnin s'intéresse ensuite à la domination athénienne ; il soutient la thèse que les Insulaires auraient en partie accepté (l'auteur préfère en effet parler à ce propos de « choix » plutôt que de « résignation ») la domination athénienne afin de tirer au mieux profit de ce qu'il dénomme la *Pax Atheniensis*. Il conclut également que, dans le cas des Cyclades, les deux moments de la domination athénienne présentent de nombreuses similitudes dans la manière dont Athènes a cherché à asseoir son emprise. B. Rutishauser étudie, pour sa part, les relations diplomatiques entre Athènes et les Insulaires à partir des dédicaces de couronnes d'or au Conseil et au Peuple des Athéniens durant le IV^e s. Chr. Pébarthe interroge ensuite la notion d'impérialisme en établissant un parallèle entre les agissements d'Athènes au V^e s. et la politique des Lagides au III^e s. (en repartant, tout en la nuanciant, de l'analyse qu'en avait proposée Éd. Will) ; il insiste notamment sur l'importance de la dimension politique de ces thalassocraties. N. Petrochilos dresse ensuite un aperçu complet des luttes d'influence auxquelles se livrèrent les différentes puissances de l'époque hellénistique pour le contrôle de l'île d'Andros, endroit stratégique situé entre la Grèce et l'Asie Mineure ; il en conclut que l'île connut pas moins de quinze maîtres différents en l'espace de 180 ans. La communication de N. Badoud, consacrée à la période de domination rhodienne sur les Cyclades (où il revient notamment sur l'histoire des Ligues des Nésiôtes), clôt cette première partie. La seconde partie est principalement dévolue aux stratégies d'autoreprésentation des puissances hégémoniques, mais tente également de déterminer comment les insulaires ont réussi à se forger leur propre identité face à ces puissances. Délos, lieu d'affichage privilégié de ces différents acteurs, figure à de nombreuses reprises au centre des considérations. Ainsi, V. Barlou reprend le dossier de la fameuse Terrasse des Lions et propose d'en abaisser la date jusque dans le premier quart du V^e s. (mais R. Étienne [p. 332] doute cependant du bien-fondé de cette hypothèse). Fr. Herbin s'intéresse quant à lui aux stratégies d'affichage, toujours à Délos, des divers acteurs politiques locaux, régionaux et des dynastes hellénistiques durant la période de l'Indépendance (314-167) ; il met ainsi en lumière plusieurs stratégies : occlusion des monuments des concurrents, occupation des emplacements les plus en vue (base de Ptolémée III, monument de Philétairos), magnificence et ostentation (Portique d'Antigone, base des *Progonoi*). N. Badoud et Fr. Herbin tirent quant à eux parti du contexte géopolitique

de l'Égée hellénistique pour proposer de dater du deuxième ou troisième quart du III^e s. le monument d'Agathostratos de Rhodes. En dehors de Délos, J. Tully étudie le *temenos* d'Artémidore (dont il propose d'abaisser la date de construction à la fin du III^e s. – début du II^e s.) qu'il considère comme un élément constitutif important de l'identité des habitants de Théra, ainsi qu'un révélateur de la façon dont ces derniers concevaient leurs relations avec les puissances du monde hellénistique. I. L. Gaitanou tente de mesurer ensuite la pénétration de l'influence romaine à Paros et à Sikinos à travers l'étude des monuments funéraires. Enfin, E. Le Quéré aborde, à travers l'étude des monnaies locales de Mélos, la question de la construction d'identités culturelles et politiques dans les Cyclades à l'époque romaine. Elle revient notamment sur la signification des « pseudo-autonomes » : elles ne représenteraient pas, selon elle, une manifestation d'indépendance par rapport à Rome, mais étaient plutôt un moyen, pour les Méliens, de revendiquer ouvertement une identité « hellénique ». La troisième et dernière partie propose une approche diachronique des interactions culturelles et économiques entre les insulaires et les puissances hégémoniques. Z. Papadopoulou revient ainsi sur l'*Hymne homérique à Apollon* qui met en scène les deux aspects – délien et pythique – de cette divinité ; ce poème aurait été composé, selon elle, dans l'entourage des Pisistratides, afin d'appuyer la propagande ionienne visant à établir Athènes comme la métropole des Ioniens. Chr. Constantakopoulou revient sur les récits de colonisation d'Amorgos par les Samiens impliquant le poète Sémonide : il s'agirait d'une fiction créée au III^e s. afin de justifier l'expansion samienne à Minoa, et où l'on tente de rapprocher la figure de Sémonide de celle d'Archiloque impliqué, lui, dans la colonisation parienne de Thasos. N. Trippé étudie ensuite les alphabets archaïques utilisés dans l'espace cycladique pour mettre en évidence des influences extérieures et des dynamiques de contact au sein de l'archipel. J. des Courtils se penche ensuite sur l'influence exercée par Paros sur sa colonie Thasos en matière d'architecture, mettant ainsi en évidence des liens vivants et durables entre les deux cités. Au terme de l'analyse de plusieurs catégories de céramiques exhumées sur les îles, J.-S. Gros conclut, quant à lui, à l'absence de relation directe entre hégémonie politique et circulation de la céramique. A. Carrara reprend l'analyse du décret par lequel Athènes, dans le cadre de la seconde Ligue maritime, avait voulu réguler l'exportation de l'ocre de Kéos (IG II² 1128). Selon elle, il ne s'agirait pas d'une simple manifestation de la puissance athénienne, mais d'une décision dictée avant tout par des impératifs économiques. Enfin, sur base d'une étude prosopographique, S. Zoumbaki analyse le rôle des commerçants romains et italiotes dans l'Archipel, insistant sur le profit qu'ils pouvaient tirer de l'exploitation des ressources naturelles des îles ainsi que des routes maritimes qui passaient par elles. Étant donné la richesse et la diversité des contributions qui le constituent, ainsi que l'aspect novateur de bien des propositions qui s'y trouvent formulées, gageons que le présent recueil s'imposera rapidement et durablement comme une référence incontournable dans le domaine des études cycladiques.

Christophe FLAMENT

Philippe CONTAMINE, Jacques JOUANNA & Michel ZINK (Ed.), *La Grèce et la guerre*, Actes du 25^e colloque de la Villa Kérylos organisé à Beaulieu-sur-Mer les 3 et 4 octobre 2014. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2015. 1 vol. iv-303 p., ill. n/b et coul., plans (CAHIERS DE LA VILLA KÉRYLOS, 26). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87754-333-0.

Des fragments d'Héraclite qui nous sont parvenus, une citation a largement retenu l'attention des spécialistes de la guerre antique et moderne : « *polemos* est le père de toutes choses » (fragment Diels-Kranz 53). Dans ce passage, le philosophe grec énonce des lois pour comprendre l'ordre naturel du monde qui aurait été engendré par la violence. La guerre est omniprésente dans notre histoire, aujourd'hui comme hier. Elle est à la fois l'expression d'une pratique culturelle et d'une volonté politique qui considère la guerre comme une solution envisageable parmi tout un éventail de possibilités. La guerre est souvent le fruit d'un legs culturel que les spécialistes cherchent à analyser et à comprendre. Cet ouvrage rassemble les contributions d'historiens, de philologues, d'archéologues, d'historiens de l'art et de numismates, qui abordent la guerre en Grèce, depuis Homère jusqu'aux périodes byzantine, médiévale et moderne. La guerre est omniprésente dans le monde des cités grecques comme l'attestent les textes et les images antiques. Les trois premières contributions soulignent ainsi la dialectique permanente entre la guerre et la paix dans les textes des historiens, des orateurs et des philosophes de l'Antiquité. Monique Trédé brosse tout d'abord le portrait des historiens de la Grèce d'époque classique, qui ont assuré leur bonne fortune en relatant les guerres menées par les Grecs (« La guerre et les historiens », p. 1-12). Laurent Pernot aborde ensuite le discours rhétorique, qui est un moyen de préparer, de conduire mais aussi de terminer une guerre (« Les orateurs antiques entre guerre et paix », p. 13-28). Comme un clin d'œil à la *rhêtorikê*, Jacques Jouanna se concentre sur l'art, ou bien la science, de la guerre, *polemikê*, innovation grecque qui se développe dans la seconde moitié du v^e siècle av. J.-C. (« Guerre et philosophie en Grèce ancienne : aux origines de l'art de la guerre », p. 29-46). Les historiens entrent alors dans la bataille. Dans une belle contribution, Pierre Ducrey revient sur l'apparition de l'hoplite et sur l'évolution des armes destinées à protéger la vie du guerrier (« Du nouveau sur le combat des hoplites. Vraiment ? », p. 47-57). De son côté, Denis Knoepfler aborde la question fondamentale de l'éphébie, qui a suscité de nombreux commentaires et de riches analyses, mais dont la documentation reste encore lacunaire et bien tardive (« L'éphébie athénienne comme préparation à la guerre du iv^e au ii^e siècle av. J.-C. », p. 59-104). Après la défaite de 338 av. J.-C., Athènes cherche à renouveler sa force militaire afin d'assurer la défense de ses frontières. Cette réforme, qui a un coût que la cité attique cherche à financer, passe par la création, ou bien par une refonte, de l'éphébie. L'auteur se penche plus en détail sur l'éphébie d'époque hellénistique, qui serait devenue progressivement une école de formation plus civique que militaire. Puisant leurs racines dans un terroir grec, les techniques militaires de la Macédoine ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de la guerre. Ces réformes militaires furent accompagnées par des réformes administratives profondes menées par Philippe II et Alexandre le Grand, qui visèrent aussi à réorganiser l'ordre social de la Macédoine, comme le montre Miltiade Hatzopoulos (« L'organisation de la guerre macédonienne : Philippe II et Alexandre le Grand », p. 105-120). Ils augmentèrent

ainsi le nombre des familles nobles, qui composaient le noyau des forces armées macédoniennes, afin de limiter l'influence de quelques familles, de s'attacher la fidélité de leurs hommes et de renforcer le rôle central de l'État. L'argent constitue le nerf de la guerre, aujourd'hui comme hier, en Syrie comme en Macédoine ou bien en Grèce, comme le rappelle Olivier Picard dans une démonstration brillante (« Payer la guerre en Grèce ancienne », p. 121-141). L'invention de la monnaie sert à financer la guerre et à s'assurer la fidélité des guerriers. La chouette d'Athènes fut ainsi pendant longtemps la monnaie des mercenaires. Devant l'ampleur des guerres et leur manque constant d'hommes, les cités grecques furent obligées de recruter toujours plus et en plus grand nombre de nouveaux combattants, ce qui les amena à générer de nouvelles monnaies (par ex., la monnaie de bronze de Corinthe). L'histoire de la Grèce n'est pas seulement antique, elle est aussi moderne comme le rappelle la deuxième partie de cet ouvrage. À partir d'une analyse approfondie de la *Mappae clavicula* et du *Livre des feux pour brûler les ennemis* de Marcus Graecus, Robert Halleux revient sur la question de la composition du feu grégeois (pétrole, lignite, huiles, gommes, résines et poix, matières sulfureuses et agents de texture) et de sa propulsion (flèches, pierres et grenades) qui s'appuie sur la balistique classique (« Le feu grégeois, ses vecteurs et ses engins de propulsion », p. 143-152). Son origine remonterait au siège de Constantinople durant lequel Callinicos, architecte originaire d'Héliopolis, aurait enflammé les vaisseaux des Arabes. De son côté, Jean-Yves Tilliette s'interroge sur la réception de la figure d'Alexandre le Grand au cours du Moyen Âge à partir de l'étude de l'*Alexandréide*, qui se substitue à l'*Énéide* de Virgile à partir du XIII^e siècle (« Alexandre le Grand, modèle et précurseur des croisés ? », p. 153-169). Au cours des premiers siècles médiévaux, l'image du souverain macédonien est plutôt sombre et négative : il est considéré comme un « chien de guerre ». Les textes médiévaux renouvellent cependant peu à peu le souvenir de sa destinée exceptionnelle. Alexandre le Grand devient progressivement un modèle pour les croisés qui entreprennent le voyage vers l'Orient : *Magnus in exemplo est* (Gautier de Châtillon, *Alexandreis* X, 448). Deux contributions interrogent ensuite des faits de guerre. Jean-Claude Cheynet revient tout d'abord sur la prise d'assaut de Constantinople par les Croisés en 1204 (« La défense de l'Empire romain d'Orient lors de la Quatrième Croisade », p. 171-192). Comment expliquer la victoire des Croisés alors que la situation ne leur était pas favorable ? Ils profitèrent de la qualité de leurs chefs, des défaillances de la partie adverse et d'une certaine indifférence de la population. Philippe Contamine aborde de son côté la conquête de la Morée au XIII^e siècle (« Quand la Morée était française : Faits d'armes et de chevalerie », p. 193-214). La région est conquise malgré les nombreuses querelles qui affectent les vainqueurs. Cette histoire est redécouverte dans les années 1820-1840 sous la plume de Joseph-Alexandre Buchon. Au moment où la Grèce se libère grâce à l'intervention de nations européennes philhellènes, Buchon cherche, selon ses propres mots, « à combler une lacune dans nos annales nationales en écrivant une histoire de la domination des Français aux XIII^e et XIV^e siècles dans les provinces démembrées de l'empire grec ». Il cherche à redorer le prestige d'une histoire nationale. Jean-Pierre Bois évoque ensuite la réception de l'art militaire antique par le biais des études des textes anciens (« Polybe et le chevalier de Folard », p. 216-244). Le point fort en est la traduction de Polybe en six volumes par dom Vincent Thuillier, bénédictin de la congrégation de

Saint Maur. Le chevalier de Folard, qui connaît les classiques de la littérature antique, s'appuie sur cette traduction de Polybe pour nourrir sa propre réflexion théorique sur l'art de la guerre, sur les tactiques employées et sur l'usage de certaines armes. La réception de l'Antiquité concerne certes l'art de la guerre, mais aussi l'art de la peinture. Jean-Auguste-Dominique Ingres n'aimait pas peindre la guerre, étape pourtant obligée de tout peintre d'histoire. Sa curiosité archéologique pour l'Antiquité l'invite à s'y intéresser. Ses dessins relèvent souvent plutôt de la fantaisie de l'artiste que de l'acribie de l'archéologue amateur. À partir de l'étude de 57 cartons à dessins conservés par le Musée Ingres de Montauban, Adrien Goetz étudie cet aspect mal connu de la production du peintre (« Ingres historien militaire ? Quelques aspects du fonds inédit du musée Ingres de Montauban », p. 247-260). Dans une dernière contribution, Yannis Mourélos revient sur le jeu des alliances entre les puissances et les enjeux du « front d'Orient », théâtre marginal d'une guerre qui se déroule plus à l'Ouest (« Le front d'Orient dans la Grande Guerre. Enjeux et stratégies », p. 261-271). L'auteur aborde les raisons qui ont conduit à l'envoi d'un corps expéditionnaire afin de voler au secours des Serbes lorsque la Bulgarie entre en guerre en octobre 1915. La défaillance des Serbes deux mois plus tard remet en question la présence d'un corps expéditionnaire à Salonique, qui devient alors une question plus politique que militaire entre les nations de la Triple Entente. Parvenu au terme de sa lecture, le lecteur aura le sentiment que l'histoire de la guerre en Grèce est aussi la riche histoire d'un legs culturel qui remonte à l'Antiquité. L'ouvrage, qui a le mérite à la fois de revenir sur un certain nombre de questions fondamentales (par ex. l'éphébie, le financement de la guerre...) et de présenter des dossiers peu ou bien mal connus (par ex. la conquête de la Morée...), est agréable à lire par la diversité, la richesse et surtout la qualité des contributions qui le composent.

Isabelle WARIN

Lukas THOMMEN, *Die Wirtschaft Spartas*. Stuttgart, Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 191 p., 2 cartes. Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-10675-7.

Ce petit livre vise à réactualiser les connaissances sur Sparte et prend acte du fait qu'elles évoluent actuellement. Il traite les questions suivantes : I. La topographie (territoire, routes, ports) à laquelle renvoient deux cartes en fin du volume, ce qui est un peu sommaire. II. La société spartiate, rapidement examinée dans ses grandes catégories (les groupes sociaux et leur contribution à l'économie, Spartiates, Périèques-Hilotes et esclaves). La partie suivante consacrée à l'armée, puis aux relations entre cités me semble originale, en partie à cause de ses appendices, liés au texte, ce qui les rend facilement utilisables par exemple : 4. Armée 4.1 Organisation de l'armée 4.2 Chefs de mercenaires et mercenaires 4.3 Appendice (p. 51-53) : listes d'opérations de mercenaires fin des v^e et iv^e siècles av. J.-C. 5. Proxénies, liens d'hospitalité et d'amitiés. 5.1 Liste des proxènes (p. 56-58, avec un complément p. 151-154). 5.2 Liste des hôtes et relations (p. 58-61). III. Agriculture et élevage. L'auteur recense les divers produits cités comme étant laconiens. Si l'huile d'olive est recensée, il faudrait aussi rappeler le nombre important d'amphores de table trouvées en Sicile et Grande-Grèce (signalées par Paola Pelagatti) ce qui met aussi le vin au nombre des produits agricoles disponibles en quantité exportable. L'élevage est rapidement expédié (p. 66-

68) et la chasse complète la mention de porcs, du fromage et du miel. L'élevage du cheval, pourtant si important dans la société spartiate, tient en sept lignes. Un petit chapitre est spécialement consacré à la production de la pourpre, le golfe de Laconie et Cythère abritant le murex. IV. Productions laconiennes (p. 70-81). Céramique, métal, marbre, puis tissu, vêtements et chaussures sont ainsi traités. V. Les finances. Ce chapitre détaillé compte plusieurs sous-parties ; la première comporte un appendice relevant les cas où les sources signalent des sommes d'argent dans l'histoire de Sparte. Il me semble pour ma part que l'idée de la monnaie de fer correspond à un des moments où l'histoire à Sparte se transmet sous forme de mythe (on renverra à « Iron Money in Sparta: Myth and History » dans A. Powell & St. Hodkinson [eds.], *Sparta beyond the mirage*, Swansea, 2002, p. 171-190 et à « Le mythe spartiate. Essai en historiographie », *Lakonikai Spoudai* IX [1992], p. 93-104). Un autre appendice est consacré aux affaires de corruption (p. 91-94), un troisième au financement de la guerre, un quatrième au butin (p. 103-107). La fin du livre est consacrée à une histoire rapide de la cité, divisée en chapitres traitant les époques archaïque, classique, hellénistique et romaine. L'auteur cherche à prendre le contre-pied de l'image d'une Sparte repliée sur elle-même. Il rappelle que Lacédémone avait un territoire, une population, et des ressources variées, que dès l'époque archaïque, on trouve trace de liens commerciaux qui sont sans doute en partie approvisionnés par les Spartiates eux-mêmes. Suite à la mainmise sur la Messénie, de vastes superficies agricoles ont alimenté la richesse de la classe dominante, et l'on a vu se développer une production artistique, qui a ses clients extérieurs. L'auteur considère que les ravages du grand tremblement de terre ont été bien supportés, que le butin de la guerre du Péloponnèse a permis d'entretenir l'armée et des troupes mercenaires. Finalement, seule l'invasion de la Laconie et la perte de la Messénie ont permis de briser sa prépondérance politique. Elle a cependant réussi à se remettre suffisamment pour prétendre résister à la Macédoine. Certes Sparte n'avait qu'une pré-monnaie (les *obeloi*), mais cela n'empêchait ni le commerce, ni l'accumulation monétaire. L'État disposait d'un budget important (géré par les éphores ?). En tous cas, on ne peut pas parler d'un État sans activités économiques. Les divers appendices sont originaux et font de ce petit ouvrage un outil de travail également utile aux chercheurs. Si je ne peux qu'acquiescer à l'idée d'une Sparte plus ouverte sur le monde extérieur qu'on ne le dit habituellement, le repli de la cité, l'amenuisement du nombre de ses citoyens, la disparition de ses sculpteurs, le refus de frapper monnaie et la naissance conjointe du mythe de la monnaie de fer montrent que le V^e siècle a été un siècle d'épreuves. Le développement de l'Empire athénien a signé la fin des routes transméditerranéennes qu'empruntaient auparavant Phocéens, Cnidiens, Samiens et Éginètes. C'était la fin de l'époque glorieuse de Sparte, très vite soulignée par la révolte des hilotes. Le siège de Syracuse et l'alliance avec cette dernière et Tarente ouvrent cependant de nouvelles perspectives. L'intégration des néodamodes – selon moi, les anciens *homoioi* que l'appauvrissement a fait sortir de la caste supérieure – dans l'armée a redonné à Sparte des troupes et la force de vaincre. La victoire de 404 (due aussi et surtout à l'alliance de Lysandre et de Cyrus le Jeune) et la réouverture de routes maritimes auraient cependant demandé une profonde transformation des structures. Le refus de ces transformations conduit à la catastrophe. Cependant je pense, comme l'auteur, que la cité, certes réduite mais encore importante pour un État grec, et non dépourvue de

ressources, bien placée sur la route transméditerranéenne, est capable de se concevoir comme suffisamment forte pour lutter contre le Macédonien, puis au III^e siècle, être encore un État vivant, à qui l'idéologie de la royauté hellénistique rend une nouvelle modernité. Il faudra l'alliance des Romains, des Macédoniens, des Pergaméniens et des Achéens pour venir à bout de ce petit État. Bel exemple de résistance tout de même.

Jacqueline CHRISTIEN

J.G. MANNING (Ed.), *Writing History in Time of War. Michael Rostovtzeff, Elias Bickerman and the "Hellenization of Asia"*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol. 153 p., 4 fig. n./b. (ORIENS ET OCCIDENS, 24). Prix : 38 € (broché). ISBN 978-3-515-10948-2.

Le volume d'historiographie que nous présentons ici comporte sept chapitres et deux appendices ; il est doté d'une bibliographie (p. 136-145) et d'un index (p. 146-153). Il est issu d'un événement scientifique qui s'est tenu en novembre 2011, lorsque Pierre Briant a donné la quatrième conférence annuelle de la série « Michael I. Rostovtzeff Lecture » à l'Université de Yale. Le volume reflète les échanges qui ont eu lieu durant deux journées et qui touchent à deux « géants » des Sciences de l'Antiquité, Michael Rostovtzeff (1870-1952), qui termina sa carrière à New Haven précisément, et Elias Bickerman (1897-1981), qui avait été l'élève du premier. La trajectoire personnelle et intellectuelle des deux hommes, comme le souligne J.G. Manning, dans son introduction (chapitre 1, p. 7-11), fut durement touchée par la guerre et l'exil, de sorte que leurs travaux portant sur l'Antiquité doivent se lire au miroir d'un présent tourmenté et fécond à la fois. La période hellénistique, en particulier, avec le *new deal* qui la caractérise était particulièrement « bonne à penser » pour ceux que les mutations du début du XX^e siècle, sur le plan politique, économique, social, culturel et religieux, interpellaient. À bien des égards, donc, ce volume est exemplaire d'une démarche qui considère que toute histoire, fût-elle tournée vers Alexandrie ou Jérusalem, vers Athènes ou Tyr, au lendemain des conquêtes d'Alexandre, est foncièrement contemporaine. L'identité juive de Bickerman, les racines russes de Rostovtzeff laissent en effet une profonde empreinte dans la manière dont ils ressaisissent les enjeux du passé, même si l'un comme l'autre sont passés par le moule, combien prestigieux et marquant, de l'*Altertumswissenschaft* allemande. C'est autour du concept d'« hellénisation » que le volume est construit, dans la perspective du dialogue entre Rostovtzeff et Bickerman. Un des points forts du livre est précisément, au chapitre 3, la réédition du *review article* portant sur la synthèse de Rostovtzeff (*Social and Economic History of the Hellenistic World*, 1941), rédigé par Bickerman pour la revue *Renaissance* en 1944-1945, une revue dans laquelle, en 1943, Rostovtzeff avait publié un article sur le thème de l'hellénisation. L'effet de dialogue est donc judicieusement restitué dans le volume, dont la lecture est très enrichissante. La question de l'hellénisation s'avère en tout cas cruciale pour l'œuvre des deux historiens ; elle trouve aussi des échos dans le vécu de ces deux exilés contraints à faire l'expérience d'une acculturation difficile, suite à une guerre. Pierre Briant, qui a récemment revisité, dans sa synthèse sur *Alexandre des Lumières* (2012), la pensée des historiens, philosophes ou moralistes des XVII^e-XVIII^e siècles quant aux boule-

versements, positifs et négatifs, induits par la conquête gréco-macédonienne du Proche-Orient, propose, dans l'essai inaugural (p. 15-31), une analyse de l'intersection entre les analyses de Rostovtzeff et Bickerman, ainsi que de l'impact du contexte politique et de leur vécu sur la manière dont les deux savants ont écrit l'histoire de l'hellénisation du Proche-Orient. On ne s'étonnera pas de voir apparaître, dans le débat, le nom de Franz Cumont, puisque les fouilles de Doura-Europos, menées conjointement par Rostovtzeff et le savant belge, furent en quelque sorte la « palestre » dans laquelle Rostovtzeff testa bien des hypothèses destinées à prendre toute leur ampleur dans sa magistrale synthèse de 1941. C'est là qu'il prit toute la mesure de la complexité de ce qu'il appelle « *the big problem, the eternal problem* » (Briant, p. 23), c'est-à-dire la manière dont la culture grecque et la culture orientale sont entrées en contact. Or, à l'époque où Rostovtzeff et Bickerman s'efforcent d'éclairer ces processus, l'antinomie entre Occident et Orient, entre l'Europe et l'Asie, terre de colonisation, reste vive. Le présent stimule donc la réflexion sur l'Antiquité et pousse les deux savants, par le biais de comparaisons parfois audacieuses, à moderniser les termes de la question, au risque de l'anachronisme. Jusqu'à quel point, en effet, l'impérialisme britannique ou français, porteur d'« européanisation », peut-il être considéré comme une matrice pour penser celui des Macédoniens et des Grecs ? Pierre Briant expose très bien la complexité d'un dossier dans lequel le poids des illusions et désillusions, la part de l'émotionnel et du vécu sont considérables, d'autant que ce qui semble en jeu, c'est le destin des civilisations. Le chapitre 3 (p. 33-43) repropose donc le texte de Bickerman intitulé « *The Europeanization of the Classical East. A propos of the book by Michael Rostovtzeff* », paru dans *Renaissance* en 1944-1945, dans une autre période de guerre que celles que Rostovtzeff avait connues précédemment. Ce texte est tout à fait passionnant, qui n'hésite pas à parler, par exemple, de *State Socialism* pour l'Égypte lagide du III^e siècle av. J.-C. ; Bickerman pose les questions avec acuité, en partant du présent : « We are loathed from Casablanca to Canton, and the Orientals do nothing but dream of ridding themselves of our civilization, having borrowed from us the technique and art of war. How can we explain this attraction of Hellenism, this persistence of Europeanisation in the ancient Orient where even Buddha is Hellenised » (p. 40). Il termine sur le même ton paradoxal et dramatique à la fois : « May we nurse the hope that, if the barbarians emerging from the Germanic universities succeed in destroying our civilisation, its humanitarian ideals will be defended by a Vietnamese and that the memory of Racine will be preserved in Timbuctoo? ». Le chapitre 4, dû à M. Stolper (p. 45-61), revient sur des échanges épistolaires familiaux avec Bickerman et évoque ses difficultés pour émigrer aux États-Unis, le comparant avec celles de Leo Oppenheim. Ces documents ouvrent une fenêtre sur la précarité dans laquelle vivaient les savants juifs obligés de quitter l'Autriche ou l'Allemagne. Dans le chapitre 5 (p. 63-70), J. Collins revient, après la splendide biographie intellectuelle de Bickerman par Albert Baumgarten, sur la question de l'identité juive de l'auteur de *The God of the Maccabees*. Sous le titre « *The Cosmopolitan Jew and the Allure of Zion* », il cerne l'apport de Bickerman au judaïsme, tout en utilisant Rostovtzeff, pour qui ces questions sont très marginales, comme révélateur des choix opérés par le premier. Il montre bien que Bickerman met hellénisme et judaïsme en tension, mais ne les oppose pas nettement, comme on l'a trop souvent écrit. Du reste, ces deux

« visages » de l'époque hellénistique cohabitaient subtilement dans l'existence même de Bickerman. De fait, M.D. Gygas éclaire, dans le chapitre 6 (p. 71-87), les multiples identités de Bickerman. Sa Russie natale, l'Allemagne qui l'a formé, la France et les États-Unis qui l'ont accueilli, et Israël, la patrie ancestrale, chacune avec leur culture respective, ont contribué à forger une personnalité complexe et paradoxale (Bickerman n'apprit jamais l'hébreu, tout en travaillant si intensément sur le judaïsme !), versatile et encore profondément insaisissable, empreinte d'une *mêtis* qui n'est pas pour peu dans la fascination que le personnage continue d'exercer sur nous, par-delà ses œuvres. L'analyse de son parcours biographique et de sa production scientifique montre qu'il a su combiner diverses identités, en jouer et les faire évoluer, jusqu'à la destruction de ses archives personnelles, question de brouiller définitivement les pistes ! C'était cependant sans compter avec l'extraordinaire perspicacité d'Albert Baumgarten, auteur d'une magnifique biographie intellectuelle de Bickerman parue en 2010 et du chapitre final du livre (p. 90-119) : « Rostovtzeff and Bickerman on Hellenization: a Comparison and Contrast », l'un des plus brillants du volume. La comparaison entre les deux itinéraires, les publications, les idées, les hypothèses s'avère très fructueuse. Proches et différents à la fois, Rostovtzeff et Bickerman ont en commun ce souci d'inscrire le passé dans le présent, et vice versa, dans un contexte, celui de l'entre-deux-guerres et de la Deuxième Guerre mondiale, qui vit les identités se cristalliser, les enjeux s'exacerber, renforçant l'impression que, comme à l'époque hellénistique, deux blocs s'affrontaient dans une relation inévitable, féconde, mais asymétrique. Néanmoins, là où Rostovtzeff, devenu part intégrante de l'*establishment* académique américain, défend l'hypothèse d'un amalgame culturel « organique » sous la bannière de l'hellénisme – le dialogue avec Cumont sur ces questions apporte un éclairage absolument décisif –, Bickerman, demeuré plus marginal dans son pays d'accueil et étranger à sa culture, souligne la fragmentation culturelle perdurante, l'absence de véritable synthèse et le maintien d'un rapport de force entre dominants et dominés. Si ce livre mérite le détour, c'est non seulement parce qu'il apporte un éclairage très suggestif sur l'histoire et l'historiographie de l'époque hellénistique, mais c'est aussi parce que, à travers les cas de Rostovtzeff et Bickerman, il interroge les manières de « faire de l'histoire » : appréhender le passé par le présent, questionner les dynamiques culturelles à travers les expériences personnelles, écrire l'histoire en tension avec le vécu de l'historien. Signalons encore que l'appendice A (p. 121-127) propose un texte inédit de Rostovtzeff intitulé « Adventures of a College Professor » qui éclaire ses relations avec le contexte russe et Bickerman, tandis que l'appendice B (p. 128-134) contient un texte autobiographique dans lequel Rostovtzeff décrit sa carrière académique et qui fut envoyé à son collègue japonais R. Awano en 1940 pour être traduit en japonais. Dans le dernier paragraphe, Rostovtzeff souligne le fait qu'en dépit de la fragmentation de ses champs d'intérêt, tout cela est *organiquement* connecté et forme un tout logique. Le livre édité par J.G. Manning est une réussite ; il montre tout l'intérêt qu'il y a à relier l'historien à l'histoire qu'il écrit, le passé au présent qui fournit des grilles de lecture, bref à pratiquer des va-et-vient analogiques qui enrichissent notre compréhension des faits et des hommes.

Corinne BONNET

Thomas F. SCANLON, *Sport in the Greek and Roman Worlds. 1. Early Greece, the Olympics, and Contests*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XII-338 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-921532-4.

Thomas F. SCANLON, *Sport in the Greek and Roman Worlds. 2. Greek Athletic Identities and Roman Sports and Spectacle*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XII-389 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : £ 40. ISBN 978-0-19-870378-5.

The history of ancient Greek sport has come into its own; over the last decades it has become a staple undergraduate course on both sides of the Atlantic. Only as late as the 1980's Gardiner's *Athletics of the ancient world* (1930) would have been the handbook of choice, but this has now been replaced by recent titles, e.g. Miller (2004), Kyle (2007). Source books have also appeared, e.g. Miller (2004³), as well as companions, e.g. Christesen and Kyle (2013). Thomas Scanlon has played no mean part in this development: his bibliographical survey of 1984 opened a wide range of studies on ancient sport history to a (student) readership. He has published a number of important articles and studies on the topic, and his Oxford Handbook has been announced. Parallel to this project OUP has also commissioned the two volumes' set of *Oxford Readings in Classical Studies* under review. This series aims to present "a representative selection of the best and most influential articles on a particular author, work, or subject". One would have thought the on-line availability, and especially JSTOR, to have rendered this type of collection redundant, but most of the contributions are not found easily online. At the same time, overlap with a similar, but slimmer volume edited by König (2010) has been avoided. Moreover, six articles have been translated from the original French or German into English. Scanlon offers a brief survey of the recent historiography of the topic (repeated in the second volume), and additional bibliographic information can be found in the introductions to the sections, as well as in the afterwords that follow most of the articles. Section I opens with an article by Scanlon (or. 1999) on the (problematic) evidence for sport activities in Minoan Crete. It was apparently not easy to find a recent article on sport in Homer: Willis (or. 1941) aims to reconstruct the realities of ancient funeral games, such as are represented in epic from Homer up to Nonnus and Quintus Smyrnaeus. There is little attention (and none in the afterword) for historical traditions of funeral games. The section concludes with a translation of an article on athletes and hero cults by de Polignac (or. 1979), who uses the afterword for an elegant critique of his own views and even suggests where later authors on the topic could have pushed matters further. The next section offers a diachronic survey of the ancient Olympics. We find an important discussion by Sinn (or. 1991) on the early history – suggesting that the first Olympics after the Persian wars presented a crucial step in the development as a Panhellenic contest. Crowther (or. 1996) discusses the (limited) involvement of cities with "their" athletes appearing at Olympia; and Farrington (or. 1997) investigates the catchment area of the Olympics over the centuries, pointing at remarkable geographic changes, with implications for their function as a marker of Greek identity in the imperial period. Section III focuses on technical matters, like lanes and turns in running competitions by Miller (or. 1980) and the scoring of the pentathlon by Kyle

(or. 1990), both of which must remain somewhat speculative. Golden's chapter on the division of labour and commemoration of equestrian victory (or. 1997) has more relevance for the social historian, and could fruitfully have been placed in the next section, in vol. 2, on identity and social status. – Vol. 2 opens with Pleket's seminal contribution on the sociology of ancient sport (or. 1978, reprised in 2001), followed by David Young (or. 1983) on ancient amateurism in Greek athletics. Decker discusses gymnasia (or. 1995), in the afterword he refers the reader rightly to the excellent collection on the Hellenistic *gymnasion* by Kah and Scholz (2004). A study of the *gymnasion* in Roman times is still a desideratum. Scanlon's own discussion of girls' participation in the Heraia (or. 2002) concludes this section. In the afterword he concedes that the evidence for female is scarce, but he is right to argue against an overly skeptical view in this respect. The next session turns the attention to Greek games under Rome. Mann (or. 2002) deals with Roman interest and Roman participation in Greek games, and Sinn (or. 1998) discusses the *schola* (somewhat anachronistically described as a guildhall) of the athletic association in Rome, which has been a German excavation. We may note that there is still no major study of these associations under Rome. It is a pity that these chapters are not followed by a discussion of athletic contests at other sites and in individual Greek cities (such as Athens), which would have contributed towards a better understanding of sport as a long-term Greek cultural phenomenon. In the last part the focus is on Italy. Scanlon (p. 14) maintains that "Roman games (*ludi*) and Greek (*agōnes*) connote non-serious leisure playing the same semantic sphere as other cultures", but this is debatable. Louis Robert has repeatedly asserted that the Greek *agōn* is better translated as contest – if only to stress its serious nature. Moreover, even if gladiators in the Eastern provinces sometimes borrowed from athletic modes of self-representation e.g. for their epitaphs, they still did not occupy a similar position in the eyes of organisers, audiences, or indeed their hometowns. As it is, the volume contains three pieces on Roman *ludi*: Welch (or. 1994) on the history of the Roman arena in Italy, Carter (or. 2003) on the famous *Senatus Consultum de Pretiis Gladiatorum Minuendis*, and Kyle (or. 1994) on the issue of how the meat of animal fights found its way into the Roman food-chain. Gori discusses Etruscan sport (or. 1986-1987). The volume is concluded by a somewhat dated piece on Roman chariot races by Harris (or. 1972). Each volume has its own excellent index. To conclude: this reviewer would have expected a focus on Greek athletics alone – and a separate volume on Roman spectacles – but we may be grateful for what we get here: a fine collection of articles and an excellent contribution to our teaching materials.

Onno VAN NIJF

Maia WELLINGTON GAHTAN & Donatella PEGAZZANO (Ed.), *Museum Archetypes and Collecting in the Ancient World*. Leyde – Boston, Brill, 2015. 1 vol. xiv-222 p., 43 ill. n/b, (MONUMENTA GRAECA ET ROMANA, 21). Prix : 135 € (relié). ISBN 978-90-0428050-2.

Cet ouvrage regroupe les contributions présentées lors d'un colloque qui s'est tenu en 2013 sur le thème des collections dans l'Antiquité. Si les collections d'antiques depuis la Renaissance jusqu'à l'époque contemporaine ont été relativement bien

étudiées ces dernières années, les ouvrages sur le phénomène de la collection *durant* l'Antiquité sont beaucoup plus rares, même si ce champ d'étude s'est fortement développé durant ces deux dernières décennies. Le chapitre introductif présente un état de la recherche sur les collections, les différents moyens d'acquisition d'objets étrangers ou locaux, la conservation et la présentation de ces objets depuis l'époque archaïque jusqu'au début de l'époque chrétienne. Il met l'accent sur des monuments ou des collections qui sont archétypales dans le sens où elles annoncent la manière de collectionner des époques postérieures, et identifie trois types de collections antiques : publique (par ex. les objets accumulés dans les temples et les trésors), privée (appartenant aux rois ou à l'élite civile) et virtuelle (littéraire ou peinte). Ce dernier type de collection apporte à la fois des informations sur la manière dont les Anciens répondaient à la vue des objets d'art et sur la façon dont ces collections pouvaient être exposées. Via l'étude des collections antiques, l'ambition de l'ouvrage est également d'améliorer notre compréhension des religions antiques, de l'organisation des espaces publics et privés, des goûts de l'élite et du peuple ou encore des objets ayant appartenu à ces collections. M. Franci traite de l'évolution de la perception de l'art étranger dans le Proche-Orient ancien et des idées développées dans cette région qui ont amenés à l'idée de collection. Les treize articles qui suivent traitent des collections dans le monde gréco-romain. J. Shaya se penche sur les collections des trésors des temples grecs, leurs inventaires, leur signification, la manière dont elles étaient perçues et comprises à l'époque hellénistique et l'invention du concept de collection. M.M. Miles s'interroge pour sa part sur les racines des collections privées et leur exposition dans la Méditerranée de l'époque hellénistique ; l'exposition d'une collection d'art étant un moyen privilégié d'affirmer sa richesse et son statut social. L'étude d'A. Kuttner se focalise sur les collections royales hellénistiques et en particulier sur celles des Attalides dans la citadelle de Pergame. La contribution d'E. Prioux a pour thème les discours poétiques sur les collections d'intailles et de pierres de valeur. Les neuf articles suivants se rapportent aux collections de l'époque romaine, champ d'étude plus ancien, à l'historiographie riche. P. Liverani s'intéresse au mode de fonctionnement des collections publiques à Rome et à leur « inventarisation » ainsi qu'à leurs liens forts avec l'administration civile. A. Bounia cherche à définir les différents modes de collection, les notions qui définissent l'appréciation de la culture matérielle et l'usage des accumulations d'objets dans le but de construire un ordre cosmologique. A. Lazzeretti se penche quant à elle sur les collectionneurs tels que Verrès et Cicéron à la fin de la République tandis que I.G. Mastroianni étudie les relations entre le phénomène de la collection et les pratiques somptuaires liées au banquet dans les demeures de la fin de la République et du début de l'Empire. F. Ghedini et G. Salvo présentent les témoignages littéraires et archéologiques liés aux galeries d'art privées à Rome et quelques exemples de galeries de peintures. Sur la base de sources épigraphiques et iconographiques, N. Jones analyse les indices permettant de reconstituer la manière de collectionner et d'exposer des panneaux de peintures de chevalet et l'intérêt des Romains pour les peintures grecques. R. Neudecker postule que les statues et les fragments exposés dans les jardins romains publics, privés ou impériaux sont des collections d'objets affirmant la culture du propriétaire plutôt que des collections montrant à voir l'évolution de l'art. L'article de L. Stirling traite de la nature de la collection durant l'Antiquité tardive et de ses modes d'acquisition souvent difficiles à

distinguer dans le matériel archéologique (héritage, seconde main, achat d'objets neufs). S. Bassett s'intéresse aux collections qui ont permis d'ancrer la ville de Constantinople dans une nouvelle identité chrétienne tout en tenant compte de son héritage gréco-romain. Enfin, pour clore le volume, J. Elsner propose un chapitre où il conclut que la pratique de la collection dans l'Antiquité gréco-romaine est un aspect fondamental de la vie culturelle de l'élite ; il replace dans le même processus que la collection de textes la collection d'objets d'art qui n'en est que la manifestation matérielle et précise que les collections antiques, leurs méthodes et leur organisation sont un cadre permettant de mieux comprendre les sociétés antiques. Le volume est accompagné d'index des textes antiques, des noms de lieux, des noms de personnages antiques et modernes, des mots grecs, latins et égyptiens, et des sujets généraux. Ce livre regroupe ainsi les contributions de spécialistes d'un champ d'étude relativement méconnu des historiens de l'art antique ; il rassemble de riches études, portant sur une longue période, dont les recoupements constituent un apport en soi ; un ouvrage important donc pour tous les chercheurs intéressés par l'histoire des collections.

Isabelle ALGRAIN

James KER & Christoph PIEPER (Ed.), *Valuing the Past in the Greco-Roman World. Proceedings from the Penn-Leiden Colloquia on Ancient Values VII*. Leyde, Brill, 2014. 1 vol. x-547 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 369). Prix : 139 € (relié). ISBN 978-9-0042-6923-1.

Cet ouvrage est la publication du septième colloque sur les valeurs anciennes, projet biennal débuté en 2000 et qui s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui sous la tutelle des universités de Leyde et de Pennsylvanie. Le prochain colloque, le neuvième, se tiendra à Leyde en 2016. Le thème choisi pour l'édition de 2012, « Valuing the past in the Greco-Roman world » (le titre du colloque était « Valuing antiquity in antiquity ») englobe potentiellement les autres thèmes déjà abordés, dans la mesure où tous peuvent être envisagés d'un point de vue diachronique. Introduction comprise, le volume livre une vingtaine de contributions en anglais réparties en six chapitres qui en comprennent chacun entre deux et quatre : « Locating The Past in Peoples or Places », « Encountering the Past through Material Objects », « Persons Seeming to Embody an Ancient Ethos », « The Present Distanced from Past Examples », « The Archaic Past in Literary History » et « Antiquarian Discourses ». Cette organisation n'était pas la seule possible, est-il précisé dans l'introduction, car certaines questions traversent tout le volume. Le thème est traité essentiellement sous un angle littéraire. Des trois contributions qui constituent la partie « Encountering the Past through Material Objects », une seule prend comme point de départ les objets eux-mêmes, en l'occurrence les *keimêlia* (p. 146-172). Les temples brûlés (p. 111-145) et les offrandes de Crésus (p. 173-196) sont quant à eux abordés principalement au moyen des sources littéraires. Dans la plupart des cas, il est donc question de la vision d'intellectuels : historiens, orateurs, poètes, philosophes. S'il est vrai que les tragédies (comme l'*Ajax* de Sophocle) et les discours étaient destinés à un public assez large, l'étude des *keimêlia* est probablement celle qui approche au plus près la conception du passé du « commun des mortels », avec l'infinité de variations individuelles que

cela implique. Les intellectuels n'en sont pas moins des produits de leur époque. Étudier leur vision du passé, sincère ou manipulée, c'est donc aussi étudier celle d'une partie de leurs contemporains. Cette vision est loin d'être homogène et, bien que souvent positive, elle peut aussi s'avérer ambiguë voire, parfois, négative. Le passé lointain, avec dans le domaine littéraire l'horizon homérique comme référence absolue, n'est pas systématiquement le plus prisé et la notion « d'archaïque » n'est pas toujours positive (p. 369), contrairement à ce qu'on pourrait croire. Les orateurs attiques du IV^e siècle av. J.-C. utilisaient plus volontiers les *exempla* récents ou contemporains, plus susceptibles de convaincre leur audience (p. 346). Denys d'Halicarnasse considère qu'il y a eu, après un âge d'or de la littérature, un déclin, mais que son présent voit la renaissance des lettres grecques (p. 389). Le passé pouvait ainsi être égalé, et même dépassé (voir le panégyrique de Domitien par Stace), mais il constituait toujours le point de référence, même lorsque se développèrent des notions de changement et d'amélioration, comme ce fut le cas notamment au V^e siècle av. J.-C. en Grèce. On était alors encore bien loin de notre concept moderne de progrès. Si les sociétés anciennes étaient davantage tournées vers le passé, elles ne prenaient pas moins la mesure de la distance qui le sépare du présent. Cette distance temporelle allait souvent de pair avec une distance géographique. Chez Pline l'Ancien, à mesure que l'on s'éloigne de la ville pour aller vers les faubourgs, l'Antiquité ressurgit (p. 89-91). Tacite utilise le même *topos*, mais à plus grande échelle, en parlant des Germains (p. 232). Certains auteurs antiques ont montré une conscience aiguë de la difficulté d'accéder au passé. Celui-ci ne peut être transmis qu'au travers d'un processus de médiation. Encore faut-il que les médiateurs soient dignes de confiance, remarquait Aulu-Gelle (p. 475). L'histoire de Régulus, figure historique et légendaire de Rome, est à ce titre exemplaire. Le caractère ambigu de ses dernières péripéties a autorisé les auteurs anciens à les interpréter de façons diverses, tantôt négatives, tantôt positives (p. 243-266). De l'accessibilité à ces différents auteurs dépendra l'opinion que l'on se forgera de Régulus. Cette question de la médiation posée par Aulu-Gelle est toujours d'actualité pour l'historien et le philologue ; la « tradition littéraire féminine » dont Sappho serait la figure tutélaire est en grande partie une construction de commentateurs masculins plus tardifs, qui donnent ainsi une image biaisée voire tronquée de ces poétesses (p. 412). La diversité des approches et des sujets traités dans ce volume reflète la diversité des visions de l'Antiquité dans l'Antiquité. Le lecteur pourra apprécier toute la complexité de ce rapport au passé, lequel n'était pas systématiquement glorifié, loin s'en faut. Seul point commun : le passé était toujours source d'enseignement ou, du moins d'interprétation du présent. Peu importait, au fond, l'authenticité des Lélèges et des Pélasges : les valeurs qu'on leur attribuait permettaient, par contraste, de définir le présent (p. 52). Même chez Lucrèce, qui rejetait pourtant l'historiographie « traditionnelle », l'histoire a des leçons à fournir. C'est peut-être ce qui porte le plus à réflexion dans cet ouvrage. Dans le monde contemporain, le passé n'est que rarement étudié comme sujet d'actualité ; peut-être est-ce une erreur. M. M. Miles en est apparemment convaincu, lui qui cite Mark Twain (p. 139) : « History does not repeat itself, but it does rhyme. »

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Karl GALINSKY (Ed.), *Memoria Romana. Memory in Rome and Rome in Memory*. The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2014. 1 vol. XIII-193 p., 42 fig. (MEMOIRS OF THE AMERICAN ACADEMY IN ROME, SUPPLEMENTARY VOLUME 10). Prix : 85 \$ (Relié). ISBN 978-0-472-11943-1.

Il s'agit en fait de la publication des communications présentées au colloque organisé à Rome en octobre 2011 dans le cadre du projet de recherche *Memoria Romana* (<http://www.utexas.edu/research/memoria>) qui participe du développement général des études sur la mémoire, la mémoire et l'oubli, la mémoire et l'histoire depuis près de quarante ans. Le choix des onze contributeurs met l'accent sur la variété des approches des rôles multiples que la mémoire, composante fondamentale de la culture romaine, a joués dans l'*Vrbs*. Mais ce choix souligne aussi combien cette histoire de la mémoire est en constant devenir. Après la riche introduction à la fois historiographique et méthodologique de Karl Galinski, le volume est organisé en quatre grandes parties : « Rome: Memory and Memoirs », « *Memoria* in Ancient Rome », « *Memoria* in Roman Art and Topography », « Ancient and Modern Memories ». L'épilogue de l'architecte et designer Daniel Libeskind à partir d'expériences vécues (Musée Juif de Berlin, Mémorial de Ground Zero) ouvre d'enrichissantes perspectives sur les corrélations actuelles entre architecture et mémoire. Dans toutes les contributions, l'accent est fort heureusement mis sur le vécu, sur le point de vue du « Roman Viewer » tandis que le recours aux nouvelles technologies révèle un tout autre Auguste de Prima Porta. En bref, il y a dans ces quelques pages beaucoup de neuf.

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Jessica Homan CLARK, *Triumph in Defeat. Military Loss and the Roman Republic*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII + 240 p. Prix : 74 \$. ISBN 978-0-19-933654-8.

Comment les Romains de la période républicaine réagissaient-ils face à une défaite militaire ? À partir de cette question, Jessica H. Clark a trouvé matière à entamer d'importantes recherches doctorales, qui ont abouti, avec fruit, à la publication de cet ouvrage. L'objet est effectivement passionnant. Comme bien d'autres peuples, les Romains se sont attachés à louer les victoires militaires de leurs légions et de leurs commandants. Si bien que le lecteur des textes antiques pourrait presque croire que l'histoire de l'armée romaine consisterait en une expansion sans heurts sur de nouveaux territoires, une défense sans failles des frontières de l'État ou une résolution facile des troubles de l'ordre public par l'écrasement des révoltes. Jessica H. Clark montre que cette conception de l'histoire militaire est évidemment erronée, mais elle montre aussi et surtout comment une défaite ou un revers pouvaient être exploités par les écrivains antiques. En ce sens, il ne s'agit pas tant d'une étude sur les guerres romaines qu'un ouvrage sur les écrivains qui les ont narrées. Le plan de l'ouvrage se compose de cinq grands chapitres. Après un avertissement, une table des abréviations, une liste chronologique des principales défaites depuis le sac des Gaulois de 390 jusqu'à la défaite de C. Servilius contre les esclaves de Sicile en 102 av. J.-C., quelques cartes du bassin méditerranéen et une introduction (p. 1-15), le premier

chapitre (p. 16-49) traite de la manière selon laquelle le Sénat ou des individus ont géré le souvenir et la présentation des défaites au peuple. Pour ce faire, J. H. Clark dresse un état de l'historiographie et des sources disponibles ; pour la période républicaine, ces dernières consistent essentiellement en des textes littéraires. En les étudiant scrupuleusement, elle se rend compte que si la représentation de l'armée romaine dans l'imaginaire collectif consiste en une institution toujours victorieuse, cela réside dans le fait que les auteurs anciens développaient généralement plus en détail le résultat ultime d'une guerre, sans s'appesantir sur toutes les étapes qui ont mené à la victoire finale, et qui comportaient souvent plusieurs revers de fortune. Sur base de l'analyse de la deuxième guerre punique, le deuxième chapitre (p. 50-93) présente un cas concret de gestion de la défaite dans le cadre d'un conflit, jusqu'à la victoire finale. Cette guerre est un exemple parfait pour la thèse de J. H. Clark, puisqu'une succession de plusieurs défaites amènent, *in fine*, à la victoire de Rome. Les réactions des Romains par rapport à ces revers sont passées en revue : la minimisation, la mise en évidence des points positifs dont on peut tirer parti pour rebondir, l'argument financier, l'argument religieux, etc. Le troisième chapitre (p. 94-133), intitulé *Managing Defeat* étudie comment le Sénat utilisait l'outil du triomphe, particulièrement entre 201 et 167 av. J.-C., pour masquer un certain nombre de défaites en Gaule Cisalpine (199, 196), en Hispanie (196, 194, 190, 185), en Ligurie (186, 176), en Asie Mineure (188), en Istrie (178), en Thessalie (171) ou en Macédoine (170). La tactique du Sénat consistait généralement, après les défaites, à engranger un nombre suffisamment honnête de victoires, afin de pouvoir justifier un triomphe, et de conclure la guerre sur une note positive ; cela devait suffire pour reléguer les défaites au rang de simples difficultés ayant mené à la victoire finale, imposée aux ennemis. Toutefois, cette manière de procéder ne pouvait être appliquée que si les défaites étaient relativement limitées par rapport aux victoires. Or, durant la période 156-130 av. J.-C., celles-ci se répètent de façon plus intense. J. H. Clark expose donc, dans le quatrième chapitre (p. 134-171), les solutions alternatives dont ont usé le Sénat et les généraux, afin de laver leur honneur de ces nombreux revers. Une des actions parmi les plus spectaculaires dont ils usent réside dans l'anéantissement total de l'ennemi, comme ce fut le cas pour la destruction intégrale de la ville de Carthage, à l'issue de la troisième guerre punique. Le cinquième et dernier chapitre (p. 172-207) envisage la dernière période couverte par J. H. Clark, allant de 120 à 101 av. J.-C. Durant celle-ci, elle passe en revue une série de mauvaises décisions inspirées par les défaites. Malgré une augmentation sensible des victoires engrangées sur le terrain militaire, la population romaine développe un sentiment d'insécurité, dû à une crise socio-économique sensible. Le procès des vestales de 114-113 av. J.-C., amenant à leur condamnation, est présenté comme un exemple de ces actes qui furent posés pour expliquer des défaites romaines, et pour en prévenir d'autres. Au final, ce livre développe à merveille la formule de Corneille dans *Le Cid* : « À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ». Car les Romains semblent eux-mêmes avoir compris que les plus éclatantes victoires ne pouvaient être possibles qu'au terme d'un chemin pavé d'embûches et de revers. L'analyse présentée dans cet ouvrage permet de mieux saisir dans quelle mesure les réactions des dirigeants vis-à-vis des défaites ont permis à Rome de rebondir, avec plus ou moins de succès, sur chacune d'entre elles.

David COLLING

Matthias GELZER, *Cicero. Ein biographischer Versuch*, 2. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. XXVII-407 p., 2 cartes (ALTE GESCHICHTE). Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-09903-5.

Ce livre est la réédition d'un volume paru en 1969 chez le même éditeur et réimprimé en 1983. La biographie composée par Matthias Gelzer, qui prend pour base une longue notice rédigée pour la *Realencyclopädie* (*M. Tullius Cicero als Politiker*, RE 7A, 1 [1939], col. 827-1091), demeure à ce jour l'ouvrage de référence sur la vie de Cicéron. La présente réédition comporte un certain nombre de compléments : une introduction (« Forschungsgeschichtliche Einleitung ») due à Werner Riess, une liste des ouvrages et articles cités par M. Gelzer, une bibliographie complémentaire et une chronologie. Dans son introduction (p. IX-XXVII), W. Riess retrace d'abord la vie de M. Gelzer (1886-1974). Né à Liestal en Suisse, celui-ci a étudié l'histoire et la philologie classique à Bâle auprès de maîtres prestigieux (Friedrich Münzer, Richard Heinze, Alfred Körte), puis l'histoire ancienne à Leipzig sous la conduite d'Ulrich Wilcken. En 1909, il présente à Leipzig une dissertation sur l'administration byzantine de l'Égypte : le recours à la documentation papyrologique, l'intérêt pour l'Antiquité tardive sont remarquables à cette date. En 1912, il obtient l'habilitation à Fribourg-en-Brisgau avec *Die Nobilität der römischen Republik*, travail de pionnier qui fonde l'étude des relations sociales sous la République romaine. De 1919 à 1955, il enseigne l'histoire ancienne à l'Université Johann Wolfgang Goethe de Francfort. Outre sa biographie de Cicéron, il a écrit d'importantes monographies sur César et sur Pompée et de très nombreux articles consacrés à la République romaine et à l'histoire antique. Son élève le plus remarquable fut Hermann Strasburger (1909-1985). W. Riess évoque le débat qui, des années durant, opposa le maître et le disciple à propos de la personnalité de César. Pour Gelzer, César était le type même de l'homme d'État, capable de saisir les nécessités de l'heure et doué de créativité politique, alors que Strasburger jugeait beaucoup plus sévèrement celui qui porta un coup décisif au régime républicain et estimait qu'il n'avait pas de plan d'ensemble pour réorganiser la *respublica*. Ce débat s'est déroulé dans un climat d'amitié et de grand respect mutuel, comme en témoigne la dédicace du *Cicero* de Gelzer à Strasburger, *in Dankbarkeit*. Le jugement de Gelzer sur César a influencé le regard qu'il portait sur Cicéron : s'il admirait sans réserve l'orateur, l'écrivain et le philosophe (se dégageant ainsi de l'influence de Mommsen, qui déclarait Cicéron *ohne Einsicht, Ansicht und Absicht*), il se montrait sévère pour l'homme politique. Dans la seconde partie de son introduction, W. Riess évoque les grandes tendances de la recherche cicéronienne depuis 1969. Il distingue cinq domaines thématiques : la perception de la crise politique par Cicéron, la culture mémorielle et l'utilisation des *exempla*, la signification politique de la philosophie cicéronienne, l'activité d'avocat de Cicéron, le rôle de la rhétorique dans la création littéraire et la vie politique de Cicéron. Il présente ensuite un certain nombre de travaux concernant ces différents domaines. Ces pages sont incontestablement utiles pour connaître l'état actuel des études cicéroniennes. On peut cependant regretter que l'auteur cite presque uniquement des travaux en langue allemande et en langue anglaise, ce qui est le cas aussi dans la bibliographie complémentaire (p. 387-391). Dans cette dernière, qui compte quelque 130 références, on ne

relève qu'un seul titre en italien et un seul titre en français (si l'on ne tient pas compte du *Cicéron* de P. Grimal mentionné dans sa version allemande). On cherche en vain les noms d'Alain Michel, de Carlos Lévy (pour ne citer qu'eux). Dans un ouvrage sur la vie de Cicéron, on s'étonne de ne pas voir figurer le remarquable instrument de travail qu'est la *Cronologia ciceroniana* de N. Marinone et E. Malaspina (Rome-Bologne, 2004²). Même dans le domaine de la recherche germanophone, certaines omissions peuvent surprendre, comme celle du livre de P. L. Schmidt sur le *De legibus* (*Die Abfassungszeit von Ciceros Schrift über die Gesetze*, Rome, 1969) ou celle des travaux de W. Görler. En dépit de ces réserves, il convient de saluer cette réédition d'un ouvrage fondamental, qui s'accompagne d'intéressants compléments.

François GUILLAUMONT

Pierre RENUCCI, *Marc Antoine. Un destin inachevé entre César et Cléopâtre*. Paris, Perrin, 2015. 1 vol. 560 p. Prix : 26 €. ISBN 978-2-262-03778-9.

Cette nouvelle biographie du triumvir se situe sans ambages dans le registre de la vulgarisation. En attestent les explications fournies par l'auteur sur des notions élémentaires de la République romaine et de son histoire au I^{er} siècle a. C. n. ou les nombreuses allusions à la République française qui trahissent sa volonté de s'adresser à un lectorat français (p. 155, 379 et 457). L'ouvrage prend ainsi place à côté de ceux de Eleanor G. Huzar, *Mark Antony: A Biography*, Minneapolis, 1978 ; de François Chamoux, *Marc Antoine, dernier prince de l'Orient grec*, Paris, 1986 ; de Paul M. Martin, *Antoine et Cléopâtre. La fin d'un rêve*, Paris, 1990 ; de Giusto Traina, *Marco Antonio*, Rome – Bari, 2003 ; de Monique Jallet-Huant, *Marc Antoine : généralissime, prince d'Orient et acteur dans la chute de la République romaine*, Charenton-le-Pont, 2009 et de Helmut Halfmann *Marcus Antonius*, Darmstadt, 2011 (pour ce dernier, voir AC 81 [2012], p. 494-496), pour nous limiter aux titres les plus récents. À quand la prochaine biographie de Marc Antoine ? Il y a là certainement matière à une étude de son historiographie moderne. Sans rentrer dans les détails, les deux principaux axes sur lesquels se construisent ces biographies consistent en une sorte de réhabilitation du personnage et en l'explication de sa politique orientale. L'ouvrage de P. Renucci rentre tout à fait dans ce cadre. Au milieu de ce foisonnement bibliographique se distingue non pas une biographie de Marc Antoine, mais une étude prosopographique de ses partisans menée par Marie-Claire Ferrière, *Les partisans d'Antoine (des orphelins de César aux complices de Cléopâtre)*, Bordeaux, 2007. Si l'ouvrage de P. Renucci n'apporte pas de nouveaux éclairages – ce n'est pas là son objectif –, il livre cependant une bonne introduction à la vie de Marc Antoine, retracée suivant la chronologie des événements. On salue la volonté de l'auteur de replacer le personnage à sa juste place en faisant prendre conscience des divers biais qui en déforment la perception, notamment la propagande d'Octavien. Le portrait brossé est celui d'un *uir* généreux et prodigue, mais accordant trop facilement sa confiance, celui d'un *dux* expérimenté et rusé mais trop audacieux, enfin, celui d'un *triumvir* animé par le projet d'une « dynastie romano-égyptienne » (p. 460, 546) appelée à régner sur un Empire à vocation universelle. Mais coupé de l'Occident et de la Péninsule italique, le triumvir échoue dans son projet. P. Renucci fait reposer ce

projet sur l'analyse de la réorganisation orientale opérée par Marc Antoine entre 37 et 34 a. C. n. ainsi que sur la portée géopolitique de la cérémonie alexandrine en 34 a. C. n. Le sous-titre de l'ouvrage *un destin inachevé entre César et Cléopâtre* est d'ailleurs susceptible d'y trouver son explication. Marc Antoine, le césarien, fonde sa légitimité dans les traces du dictateur assassiné, mais à la différence d'Octavien, y intègre sa relation avec Cléopâtre VII Philopator. Il reprend le projet d'une campagne parthique, remplace César dans la couche de la reine lagide, reconnaît Ptolémée XV comme le véritable fils de César, lequel est renommé Césarion ; enfin, il propose aux problèmes suscités par l'extension de l'*imperium romanum* sur l'ensemble du bassin méditerranéen la solution d'un pouvoir calqué sur les traditions monarchiques hellénistiques et la promesse d'un renouveau culturel assuré par Dionysos. P. Renucci possède une excellente plume et narre la succession des événements de façon à les mettre en perspective et à en restituer l'importance historique. Cependant, son style quelque peu journalistique pêche en confinant parfois à l'anachronisme désinvolte. On déplore ainsi le recours aux termes de « chambre » (p. 113) pour désigner le Sénat, de « ville universitaire [...] à la pointe de la médecine » (p. 303) pour désigner Rhodes, de « groupe parlementaire » (p. 113), de « capital » (p. 112), de « guerres internationales » (p. 110), ou à des concepts comme ceux de propagande, de classe moyenne, d'opinion publique ou de censure augustéenne, pour lesquels des prolégomènes auraient été les bienvenus. Le propos est réfléchi et rigoureux mais pas exempt de petites erreurs factuelles éparses ; ainsi, et à titre d'exemple, à propos des ides de mars 44 a. C. n. : « Sur le chemin, tous criaient qu'ils avaient tué un roi, un tyran, et l'un d'eux agitait au bout d'une lance un *pileus*, ce bonnet phrygien dont on coiffait traditionnellement les esclaves qu'on affranchissait, et qui deviendra plus tard l'emblème révolutionnaire bien connu » (p. 155). P. Renucci commet ici l'erreur, devenue très classique depuis le XVIII^e siècle, de confondre le *pileus* et le bonnet phrygien qui sont deux choses différentes. À ce sujet, on renverra à B. Richard, *Les emblèmes de la République*, Paris, 2012, p. 41-75. De même, une confusion chronologique entrave la compréhension des événements de la fin de l'année 44 a. C. n. Marc Antoine quitte Rome pour Brindes non pas le 9 novembre (p. 221), mais le 9 octobre (Cic., *Fam.* 12, 23. : *A. D. VII Id. Oct. Brundisium erat profectus obuiam legionibus Macedonicis quattuor...*). Enfin, une petite maladresse heuristique fait passer les *Res gestae diui Augusti* pour le résumé de l'autobiographie perdue d'Auguste (p. 541-542), ce qu'elles ne peuvent être au sens strict, le *De uita sua* s'achevant avec la guerre contre les Cantabres en 25 a. C. n. (Suét., *Aug.* 2, 85). En définitive, l'ouvrage de P. Renucci constitue une lecture plaisante, reposant non pas sur un étalage d'érudition historiographique, mais quasi exclusivement sur les sources à travers le regard d'un politologue-historien. P. Renucci replace avec justesse chaque événement dans le cours de l'histoire de la République finissante. Il se situe ainsi dans la ligne tracée par R. Syme interprétant les tumultueuses péripéties du I^{er} siècle a. C. n. comme une révolution qui trouve son aboutissement dans le Principat élaboré par Octavien-Auguste, évinçant un rival au « destin inachevé ».

Loïc BORGIES

Philippe LE DOZE, *Mécène. Ombres et flamboyances*. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 314 p. (ÉTUDES ANCIENNES. SÉRIE LATINE, 78). Prix : 45 € (broché). ISBN 978-2-251-32892-8.

Cet ouvrage peut être considéré comme la première biographie historique en français de Mécène (le riche et très empathique « essai de biographie spirituelle » de J.-M. André de 1967 ne répond pas tout à fait à cette définition du fait de son refus assumé de l'approche diachronique), succédant à la biographie italienne de R. Avallone (1962). Il se présente à certains égards comme un prolongement de la volumineuse thèse du même auteur sur la poésie et la culture politique à l'époque d'Octave-Auguste, *Le Parnasse face à l'Olympe*, recensé dans le présent volume, et dont les idées directrices ainsi que certains développements sont repris ici. Mais Ph. Le Doze a eu à cœur de compléter son ambitieuse enquête historico-littéraire sur l'époque augustéenne par un « coup de projecteur » sur une figure à la fois emblématique et mal connue, entre ombre et lumière, de la période. Enrichi des travaux antérieurs de l'auteur sur les rapports entre idéologie augustéenne et littérature, cet ouvrage rigoureux et prudent fait bien le point sur ce que nous savons d'à peu près sûr sur le personnage, et sur ce qui relève d'une image de ce dernier construite par les textes anciens, face auxquels une bonne dose d'esprit critique est de mise. Un ouvrage d'historien donc, mais bon connaisseur des textes littéraires, et sachant prendre en compte leur spécificité. La première partie, de structure diachronique, retrace la carrière politique de Mécène en trois étapes : de l'assassinat de César à la paix de Brindes, puis de la guerre de Sicile aux lendemains d'Actium, et enfin, dans la phase de retraite politique. En dépit du caractère fragmentaire de nos sources, l'auteur propose une reconstitution plausible de l'action du conseiller d'Octavien, dont l'action ne se laisse vraiment appréhender qu'après Pérouse, lors des tractations politico-diplomatiques conduisant aux accords de Tarente (son rôle militaire en amont est très incertain, malgré les éloges martiaux des *Élégies à Mécène*, suspectes de déformation apologétique). Son rôle est moins bien connu lors de la guerre de Sicile et à Actium (même si sa présence à cette bataille paraît probable), mais c'est surtout la période d'administration des affaires de Rome en l'absence d'Octavien (31-29), apogée de la carrière politique de Mécène, qui justifie une analyse approfondie ; s'interrogeant sur les fondements et la légitimité des pouvoirs attribués au conseiller du Triumvir, Ph. Le Doze voit leur principal précédent dans le système de délégation mis en place par Pompée, et, à un degré moindre, dans le rôle d'Oppius et Balbus auprès de César. En ce qui concerne la retraite politique, l'auteur y voit moins un effet de la disgrâce supposée de Mécène (rumeur que les témoignages d'amitié persistante entre Auguste et son conseiller tendent à relativiser) que de la volonté du Prince de rétablir ostensiblement une normalité institutionnelle républicaine (la *respublica restituta*) dans laquelle il n'y avait plus de place pour un chevalier hostile au carriérisme politique et nanti de pouvoirs extraordinaires par délégation dans le contexte tumultueux de la Guerre civile. Ph. Le Doze relativise notamment l'implication supposée de Mécène dans l'affaire Muréna. Il interprète en outre avec prudence, sans toutefois la récuser totalement, la version de Dion Cassius 52 sur le débat supposé entre Mécène et Agrippa sur la nature du régime : même si un tel débat n'a pas eu formellement lieu, la position de l'Arétin recoupe des idées inscrites dans l'air du

temps dont il a dû, à un moment ou à un autre, se faire l'écho par pragmatisme. La deuxième partie examine le rôle de Mécène comme protecteur des Lettres Latines ; comme c'est celle qui recoupe le plus directement l'autre ouvrage de Ph. Le Doze, on en dira peu de mots ici, en rappelant surtout son idée directrice. L'auteur y tord définitivement le cou à la thèse (à vrai dire déjà sérieusement mise à mal par la critique des dernières décennies) d'une orchestration autoritaire de la « propagande augustéenne » des poètes par le conseiller du Prince. Il y substitue un tableau tout en finesse et en nuances du rapport entre les poètes contemporains et le pouvoir, axé sur une analyse minutieuse des ressorts du patronage littéraire, qui le conduit à relativiser, sans doute avec raison, la portée des trop fameux *haud mollia iussa* des *Géorgiques* (3, 41). L'importance du prestige social réciproquement conféré entre patrons aristocrates et clients poètes est bien mise en avant comme un ciment de cette société politico-littéraire, plutôt qu'un lien de dépendance matérielle et de relais idéologique. L'ambition spontanée des poètes d'influer de leur côté sur la conduite de l'État est aussi un facteur à ne pas négliger (même si l'exégèse allégorique par l'auteur, p. 164, de *Georg.* 4, 103-108 n'est rien moins que convaincante ; mais une discussion sur ce point nous entraînerait trop loin). S'ensuit un rapide survol des figures majeures de la poésie dite augustéenne (Varius, Virgile, Horace, Properce) et de leur rapport de compagnonnage avec Mécène. La troisième partie examine spécifiquement les principaux éléments de l'image de Mécène dans l'Antiquité. Tout d'abord, l'image de mollesse et d'effémination attachée au personnage ; une réputation à laquelle les *Élégies à Mécène* (un texte dont Ph. Le Doze défend et démontre l'intérêt documentaire à condition d'en faire une lecture critique) s'attachent à répondre dans une perspective apologétique, tout en apportant des éléments de confirmation de l'épicurisme de Mécène. Ph. Le Doze passe ensuite au crible les développements peu flatteurs de Sénèque sur Mécène ; une image noircie du conseiller d'Auguste dans laquelle l'auteur voit, davantage qu'une antipathie anti-épicurienne, une forme de jalousie personnelle de la part de celui qui est conscient de son propre échec comme conseiller de Néron ; une thèse que les admirateurs de Sénèque trouveront peut-être réductrice et mesquine, mais qui, à tout prendre, n'est pas invraisemblable. L'auteur se penche ensuite sur la question du « cercle de Mécène », dont il récuse, à l'instar d'autres chercheurs contemporains comme D. Voisin, une image par trop formalisée et fermée, et surtout, orientée vers un type de production littéraire déterminé : d'autres structures existaient en effet pour promouvoir la création littéraire (les *recitationes* notamment). Ph. Le Doze défend l'idée que le ciment de la société de gens de lettres réunie autour de Mécène était moins une certaine idée commune de la littérature qu'une même orientation philosophique, entendue comme un genre de vie plutôt que comme une doctrine systématique : c'est en fait l'épicurisme qui apparaît comme leur dénominateur commun, et en même temps qu'une des clés explicatives de la ligne de conduite personnelle de Mécène (principe de l'engagement politique temporaire). Dans le dernier chapitre enfin, l'auteur envisage le problème de l'atavisme étrusque de Mécène, pour tendre à minimiser la part de celui-ci dans le comportement et les choix de l'Arétin, qui doivent sans doute davantage à ses options épicuriennes qu'à ses origines ethniques. Au reste, Mécène ne semble pas avoir encouragé une politique spécifiquement pro-étrusque, à une époque où l'enjeu politique de l'unité de l'Italie (comme l'illustre l'*Énéide* de Virgile) l'emporte, du point de vue du Pouvoir, sur les

revendications identitaires régionales. L'ouvrage s'achève par une chronologie historique, une compilation des fragments de Mécène, une bibliographie (dans laquelle manque peut-être la thèse d'Y. Liébert sur la *truphé* des Étrusques), et un *index nominum*. L'ouvrage est dans son ensemble agréable à lire, rédigé dans un style sec et dépouillé (beaucoup de phrases nominales), mais clair et dynamique, moyennant quelques rares incorrections ou impropriétés (notamment « tout à chacun » au lieu de « tout un chacun » et, p. 35, *retractatio* au lieu de *recusatio*). Un ouvrage important par conséquent, qui intéressera autant les spécialistes de l'époque augustéenne que le « grand public cultivé ».

François RIPOLL

Philippe AKAR, *Concordia : un idéal de la classe dirigeante romaine à la fin de la République*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2013. 1 vol. 499 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 122). Prix : 35 €. ISBN 978-2-85944-738-0.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une dissertation doctorale soutenue en 2008 à l'Université Paris-I Panthéon – Sorbonne. Comme s'en explique Philippe Akar dans l'introduction, l'enquête est avant tout lexicale, centrée sur le terme *concordia*, les mots de sens proche (*concors...*) et leurs équivalents grecs (ὁμόνοια), sur près de deux cents ans, de la deuxième guerre punique à l'assassinat de Cicéron. Le *status quaestionis* fait apparaître le vide que l'étude cherche à combler : la notion de *concordia* a en effet largement été étudiée dans l'œuvre de Cicéron, mais trop rarement au-delà de l'Arpinate, alors même que des auteurs comme Tite-Live ou Dion Cassius convoquent fréquemment le concept. Cette étude porte sur le caractère politique de la notion, le corpus étant construit autour de la *concordia* dans la classe dirigeante. Ces choix méthodologiques répondent à une nécessité indiscutable : réduire la taille d'un corpus qui, pour une question aussi centrale dans la littérature latine républicaine, aurait sans cela été impossible à manipuler. Le choix pourra néanmoins frustrer le lecteur : de fait, l'approche lexicale ne laisse que rarement place à une visée plus large (voir néanmoins une ouverture p. 48), et l'on pourrait se demander comment les autres types de *concordia*, à l'échelle de la famille ou de la cité tout entière par exemple (p. 60), influencent et sont influencés par le modèle de la concorde politique de l'aristocratie. Mais il s'agissait bien entendu de garder une dimension acceptable à l'enquête ; sans doute ces compléments pourront-ils être abordés dans les années à venir. La première partie porte sur la représentation de la *concordia* pendant et juste après la deuxième guerre punique : à la différence du reste de l'ouvrage, c'est à travers des sources indirectes (principalement Tite-Live) que nous sommes réduits à étudier l'utilisation de la notion de *concordia* à cette époque. Ph. Akar fait émerger dès cette première partie les grands traits des récits sur la *concordia* : elle procédait par la mise en valeur de la concorde particulière entre (deux) dirigeants-magistrats disposant d'un *imperium* égal (consuls ou censeurs), réalisée sous l'égide d'un individu prestigieux, un *concordiae auctor* – Q. Fabius Maximus pour cette époque –, et prenant souvent la forme d'une réconciliation. Les exemples de ce motif se multiplient dans la période qui suit la victoire romaine à Zama, mais pour cette sous-partie, l'effet de liste menace quelque peu. Dans nos sources, le tribunat des Gracques est généralement considéré comme la première

grande rupture de la *concordia* de la classe dirigeante. Les deux frères sont notamment accusés d'avoir voulu faire participer au processus politique d'autres groupes sociaux que le Sénat, au sein duquel se réalisait traditionnellement la *concordia* : le peuple, et surtout l'ordre équestre, à travers la réforme judiciaire de C. Gracchus. Dans la tradition qui leur était hostile, le meurtre des Gracques permettait au Sénat de refonder la concorde. À partir de cette époque, la *concordia* devient un thème conservateur, utilisé par les aristocrates pour s'opposer à l'action des tribuns trop séditeux, et donc un outil de domination de la classe dirigeante sur le peuple. Ph. Akar analyse ensuite avec beaucoup de finesse le feuilleté chronologique dans l'œuvre des annalistes de cette période : leurs récits de certains épisodes marquants de l'époque proto-républicaine (Camille, Cincinnatus, les décemvirs) sont souvent anachroniques, et l'on peut y retrouver les traces de ce débat autour de la *concordia* et du rôle des tribuns, jugé superflu par certains sénateurs qui proposaient de lui substituer les liens de clientèle plus directs entre le patriciat et la plèbe. L'époque syllanienne voit elle aussi deux utilisations politiques de la *concordia* : au terme d'une démonstration assez convaincante basée sur les sources contemporaines, Ph. Akar affirme qu'un groupe de sénateurs indépendants (c'est-à-dire ni marianistes ni syllaniens) a d'abord essayé, au nom de la *concordia*, d'entamer des négociations avec Sylla. Puis, la propagande syllanienne, semble-t-il, s'est à son tour construite autour de cette notion ; bien entendu, c'est ici de la *concordia* traditionnelle qu'il s'agit : récusation du rôle des tribuns comme vecteurs de discorde, entente entre les deux consuls égaux en *imperium* qui devait rendre caduque la charge de dictateur. Mais cette pratique avait aussi ses détracteurs, tel Lepidus ; comme le résume très bien Ph. Akar, le débat porte alors sur le groupe qui doit réaliser la concorde : tous les citoyens ou seulement leur élite non séditeuse ? La partie suivante se concentre sur Cicéron, qui fait de la *concordia* l'élément central de sa politique, du moins jusqu'à son consulat ; nous sommes ici en terrain plus connu, mais l'auteur apporte deux points intéressants. Tout d'abord, Cicéron ne fait que reprendre une politique de concorde dont on trouve trace avant lui dans les cercles pompéiens. Ensuite, la *concordia ordinum* dont il se voulait l'*auctor* s'ouvre certes aux chevaliers, mais reste fondée sur une stricte hiérarchisation des classes et est toujours subordonnée au respect de l'ordre : Ph. Akar montre qu'elle justifiait en quelque sorte aux yeux de l'Arpinate l'immobilisme social. Cette conception va s'opposer de plus en plus à l'émergence des pouvoirs individuels, représentée d'abord par l'avènement du premier triumvirat. À cette époque, l'échec de la *concordia ordinum* de Cicéron fait que les triumvirs accaparent le prérequis rhétorique qu'était devenue cette notion. Cicéron a alors recours à des artifices oratoires particulièrement complexes pour réhabiliter sa propre vision de la concorde : il s'agit de subordonner l'action des triumvirs à la *concordia* sénatoriale, mais cette position d'équilibriste est surtout vue comme un ralliement aux *imperatores*. Les sources font d'ailleurs du triumvirat un nouveau type de *concordia* entre trois individus au sommet de l'État, entente qui fut rompue par la disparition de Crassus – voire de Julie chez certains auteurs. Lors de la dictature de César se concrétise très nettement l'une des caractéristiques latentes de la *concordia* telle que nous la décrit Ph. Akar depuis le II^e siècle : sa soumission au pouvoir et au prestige individuels. Le lecteur a dès lors du mal à considérer cette évolution comme « un changement radical » (p. 366). Le débat à propos des dettes, central pour cette période, devient le théâtre de l'utilisation poli-

tique du terme et prouve que César essayait de faire de la *concordia* une qualité fondamentale de son règne. Après la mort du dictateur, les deux camps cherchent encore une fois à mettre de leur côté la *concordia*, ce qui se vérifie dans les affrontements oratoires entre Cicéron et Marc Antoine à partir de septembre 44. L'auteur montre, de manière convaincante et malgré les sources lacunaires, que les deux hommes ainsi que leurs proches essayaient chacun de se présenter comme le *concordiae auctor*. Surtout, entre les deux rivaux, c'étaient deux conceptions de la concorde qui s'opposaient, le second triumvirat entérinant la victoire idéologique des césariens. La progression chronologique donne une bonne idée des évolutions, mais, s'il fallait lui adresser un reproche, conduit aussi à la dispersion d'éléments connexes, certains récits étant analysés à la fois pour la période qu'ils narrent et pour leur époque de rédaction (par ex. p. 176 et 232) ; insérer plus de renvois internes précis, notamment à ce qui suit, aurait été appréciable pour mieux faire émerger les idées structurantes de l'ouvrage (par ex. p. 203 n. 56 ou p. 266 n. 124). Surtout, cette progression chronologique prive le lecteur d'une ou deux premières parties transversales : peut-être manque-t-il en effet une typologie des différentes concordes évoquées dans le corpus (entre deux individus, dans le Sénat tout entier, avec les chevaliers...) ; par ailleurs, le lecteur aurait pu attendre une étude préliminaire des stratégies rhétoriques autour de la *concordia*. Ce « sème décisif » (p. 461), présent surtout dans les discours (p. 453), est au cœur de tactiques oratoires complexes dont l'auteur parle au fil de la démonstration, mais dont le lecteur ne retirera peut-être pas une image très cadrée. De fait, cet « extraordinaire jeu de miroirs » (p. 356) aurait sûrement mérité une étude systématique en regard de la progression chronologique : Ph. Akar aurait pu y synthétiser, plus largement qu'en quelques pages dans la conclusion (p. 454-461), les différentes manœuvres discursives telles que l'accaparement de la notion, sa réappropriation par la redéfinition, son aspect performatif ou sa place dans le discours. Enfin, l'on pourrait éventuellement regretter l'absence d'un index des notions mobilisées à la fin de l'ouvrage pour accéder rapidement à des thèmes précis, logiquement dispersés dans la progression diachronique. Au reste, ces quelques défauts structurels ne doivent pas masquer l'ambition d'un ouvrage qui, pour l'analyse de détail, emporte souvent l'adhésion. D'un style plutôt agréable, le livre de Ph. Akar se lit sans difficulté, et la progression est rarement heurtée par les coquilles (corriger toutefois les légers anachronismes p. 260 et 264). À son terme se dégage la cohérence de la notion (malgré ses évolutions), notamment grâce à l'analyse de sources non littéraires à chaque fois que cela est possible, monnaies, graffiti et même « métalangage » de la *concordia*.

Louis AUTIN

John NICOLS, *Civic Patronage in the Roman Empire*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 16 x 24 cm, XVII-344 p. (MNEMOSYNE. SUPPL., 365). Prix : 125 €. ISBN 978-90-04-21466-8.

Si la relation de patronage / clientèle est au cœur des relations humaines dans l'Antiquité et le monde romain en particulier, le patronage civique, celui qui lie un homme – ou une femme – influent(e) à une communauté civique, prend une dimension supplémentaire dans ses éventuelles connotations politiques (plus précisément à

la fin de la République) et dans le développement provincial de la romanisation. John Nicols, qui a déjà publié plusieurs travaux appréciés sur cette problématique, nous livre aujourd'hui une synthèse complète en tous ses aspects de César, Cicéron, Pompée et autres hommes politiques du I^{er} siècle avant notre ère jusque vers 200 de notre ère. Avant d'aborder le contenu de ce très riche ouvrage, il importe de préciser qu'il s'appuie sur une énorme documentation tant littéraire qu'épigraphique, essentiellement occidentale, qu'un site Internet permet de consulter sous la bannière de l'Université de l'Oregon (scholarsbank.uoregon.edu) : on y trouvera des tableaux complets et détaillés de toutes les occurrences, y compris des illustrations. Chaque thème, classé par ordre des *nomina* avec une numérotation qui autorise les recherches croisées, contient pour chacun tout ce que l'on peut connaître, sa famille, ses relations, ses fonctions à Rome et localement, ses bienfaits, la date, la référence, le statut, les éléments institutionnels de la cité ; en outre cette banque de données est présentée comme « work in progress » et continuera à être alimentée à l'avenir. Une lecture approfondie de la synthèse se référera utilement à ces tableaux qui couvrent un dossier impressionnant. – Après un choix de textes traduits considérés comme représentatifs de la matière (pris notamment chez Diodore de Sicile, Cicéron, Fronton, Pline et dans la *lex Malacitana*), le volume s'ouvre sur un chapitre d'introduction très étoffé qui examine les variétés de patronage existantes, l'historiographie du sujet, les définitions et critères et, très brièvement, les thèmes du questionnement : quelle est la fonction du patronage sous la République finissante, en quoi Auguste a-t-il modifié la donne, quelle évolution a-t-il connu sous le Principat ? Plus précisément, quel rôle a-t-il joué dans les processus d'urbanisation – j'ajouterais de municipalisation – et de romanisation dans les provinces occidentales ? Quelles étaient les valeurs de l'échange, c'est-à-dire quel bénéfice chacune des deux parties attendait-elle du contrat de *patrocinium* ? Ce sont toutes ces questions qui sous-tendent l'exposé et auxquelles l'auteur va tenter de répondre sur la base de sa documentation soigneusement analysée. Si Nicols commence par examiner les traces de patronage dans le *Bellum Gallicum* et dans l'affaire de Marseille (entre César et Pompée), la chronologie précise du chapitre 2 est un peu bousculée. On continue en effet avec le patronage de Pompée en Espagne, puis celui de César, pour reculer jusqu'à Sylla, à Quinctius Valgus et à la clientèle de la famille de Pompée dans le Picenum, ce qui nous fait remonter à la Guerre sociale. C'est une période où la relation est relativement informelle et où les avantages pour le patron comme pour le peuple ou la ville sont le plus souvent politiques, même si des célébrations et des évergésies existent de même que des échanges privilégiés de produits. Que modifie Auguste ? Il se pose en intermédiaire qui monopolise la scène à Rome, ce qui renvoie nécessairement vers les villes d'origine ou de séjour les marques de respect et de gratitude de la communauté envers le patron, d'une part. D'autre part, il se pose également en évergète ce qui occupe un espace non négligeable, mais aussi en tout-puissant distributeur de bienfaits politiques ou institutionnels, ce qui limite le champ d'action des nobles, en matière d'octroi de la citoyenneté par exemple. Or nous touchons là à l'essentiel : les marques d'honneur sont le principal bénéfice du patron qui attend de ces manifestations brillantes l'augmentation de son prestige et de sa distance sociale. Et pour les cités, recevoir une muraille par exemple, comme du temps de Valgus, n'est généralement plus possible, c'est Auguste qui l'offre comme à Nîmes. Quant à l'accès à la citoyenneté, il va évo-

luer avec l'octroi du droit latin et la fin de la reconnaissance nominale du nouveau citoyen. Pour traiter du patronage sous le Principat, Nicols focalise une bonne part de sa recherche sur Plinie qui illustre parfaitement les phénomènes de cette époque, complété par les *Lettres* de Fronton sur le municipe de Cirta. Plus loin, l'auteur développera les apports de l'épigraphie dans le chapitre 7, pour un tableau complet et diversifié des pratiques et de leurs évolutions. Curieusement le propos régresse dans le temps et le chapitre suivant est consacré à Cicéron et aux Verrines, une source abondante qui justifierait à elle seule un livre. Car l'attitude de Verrès apporte le contre-exemple parfait des méfaits accomplis en contradiction avec les devoirs de patronage et d'*hospitium*, lesquels devoirs Cicéron développe, procurant ainsi une sorte de liste de référence. Une question qui n'a pas encore été abordée est celle des contours légaux du patronage. C'est le sujet du chapitre 6 où l'on voit au travers de diverses réglementations que n'importe qui ne pouvait pas patronner n'importe quoi. Les cités pérégrines, par exemple, ne pouvaient offrir de patronage au gouverneur. Les lois municipales conservées détaillent les procédures et livrent des informations sur les critères de choix, les droits et devoirs de chacun. L'épigraphie donne une ampleur large au phénomène qui semblait, dans les sources littéraires, restreint aux noblesses d'empire. Les élites locales, les femmes et même les affranchis constituent des patrons avérés qui rivalisent de variété et d'évergésies. Le chapitre 8 est consacré au cas particulier de l'album de Canusium. Une assez brève conclusion décrit l'évolution chronologique du patronage de cité en tant que composante vitale du système social romain. Un aspect apparaît à plusieurs endroits de l'exposé : le patronage s'inscrit dans la durée. Il ne se conclut pas pour un fait ou un bienfait précis. « Continuity of benefaction and continuity in celebration were important both to the theory and practice of civic patronage » (p. 314). Et le patronage ne décline pas. On le retrouvera au Bas-Empire. Mais cela c'est une autre histoire.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ulisse MORELLI, *Domiziano. Fine di una dinastia*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol. 346 p. (PHILIPPIKA, 71). Prix : 74 €. ISBN 978-3-447-10189-9.

Contrairement à ce que peut laisser supposer la partie principale de son titre, *Domiziano. Fine di una dinastia* ne propose pas une biographie du dernier des Flaviens. Le sujet est plus précis, et en un sens plus ambitieux : il s'agit de proposer une analyse et une explication historique de la chute de Domitien et de son remplacement par Nerva puis Trajan. Le cœur du propos est donc exprimé par le sous-titre qui ne lui rend pas totalement justice cependant : il s'agit certes de la fin d'une dynastie mais aussi de l'avènement d'une autre, en la personne de Trajan. Le bref règne de Nerva est donc particulièrement scruté par l'ouvrage. L'échec final de Domitien est examiné dans une perspective à plus long terme, non seulement en considérant toute l'histoire de la dynastie flavienne, mais aussi au regard des luttes politiques et aristocratiques qui entraînèrent la fin de la dynastie julio-claudienne. La démarche s'attache, dans la mesure du possible, à replacer chaque protagoniste dans une histoire familiale et généalogique afin d'éclairer sa position dans le jeu politique, ses alliances, le réseau de clientèles dont dépend son histoire. Ulisse Morelli met ainsi

en valeur le rôle du sommet de l'aristocratie face aux divers princes, les pressions qu'il peut exercer, les dangers qu'il peut courir et faire courir au pouvoir. La chute de Domitien s'explique alors avant tout par une incapacité à assurer le futur de sa dynastie, à afficher des perspectives successorales claires et sûres. Cette faiblesse fondamentale se conjugua avec l'étroitesse du réseau aristocratique et familial des Flaviens pour placer Domitien en position de grande vulnérabilité tant face à de possibles concurrents que face aux anciens soutiens de sa famille, de plus en plus déçus. Un rôle particulièrement important est donné à Domitia Longina dans une histoire dont le héros secret et posthume est Corbulo. Prodiguant une analyse serrée de la chute de Néron, U. Morelli insiste sur le réseau de relations tissé autour de Corbulo, sur le rôle possible de certains de ses membres dans la prise de pouvoir de Galba et surtout sur le fait qu'il servit très largement ensuite de fondation aux *partes flavianae*. L'incapacité finale de Domitien et Domitia à donner un héritier à l'Empire déboucha sur l'effondrement de ce réseau de soutiens et la chute de la dynastie. La question successorale pesait en fait dès l'inauguration du règne, qui est donc avant tout considéré à travers les manifestations d'oppositions, les complots, les crises dynastiques. U. Morelli fournit à cet égard une chronologie précise des crises dans le règne, s'attachant à retracer les logiques et les rythmes des événements malgré des sources lacunaires et orientées, par-delà la *damnatio memoriae* et la *vituperatio* des auteurs antiques. Ainsi l'analyse du scandale de 82-83 prend en compte la masse considérable de rumeurs issues d'une cour divisée en factions et explique l'incohérence de Domitien par les pressions s'exerçant sur lui. Une des qualités de la démarche est d'insérer les événements du règne et ses pratiques dans la longue durée des alliances, des soutiens, des attitudes aristocratiques. Cette reconstruction attire l'attention sur la crise importante de 87, qui fut un tournant tout aussi décisif que la révolte de Saturninus. À travers une analyse serrée, U. Morelli voit en ce dernier un candidat peu probable à l'Empire et plutôt l'acteur malheureux d'un projet plus vaste où il n'était pas le futur empereur. Dans ces crises, Domitien apparaît comme frappé d'incapacité diplomatique par rapport à ses généraux, les offensant par ses erreurs. En dissimulant les conflits internes, la maladresse de sa communication politique a aussi facilité sa diffamation après sa mort. La question dynastique est au cœur de la dernière phase du règne une rupture fondamentale prend place entre 90 et 93, les procès de cette dernière année résultant des divisions de la classe sénatoriale. La conjuration finale est scrutée de près. L'idée d'un complot de palais restreint et improvisé est rejetée, même si la conjuration n'était pas aussi large que celle qui causa la chute de Néron. La logique des faits est alors reconstruite au regard de ce que l'on sait des débuts du règne de Nerva. La seconde partie de l'ouvrage, qui considère les commandements provinciaux et militaires de la fin du règne de Domitien jusqu'au début de celui de Trajan, trouve alors un rôle essentiel. S'appuyant sur les progrès des dernières décennies en prosopographie, la reconstruction met en lumière les rapports de force et les luttes d'influences. L'analyse s'arrête longuement sur Cn. Pompeius Longinus et insiste à juste titre sur le fait que Trajan n'avait pas alors de mérites militaires particulièrement éclatants. C'est sur cette base prosopographique et politique que la dernière partie de l'ouvrage considère « l'inter règne » de Nerva. Ce dernier apparaît comme un empereur faible, portant le poids de ses compromissions passées. La vie politique du court règne est scrutée de près, en particulier la question d'une

rupture affichée avec le règne de Domitien. C'est sur cet arrière-fond qu'est mise en lumière la réussite du réseau familial et clientélaire de Trajan et la fondation de la dynastie antonine dont les racines et les ramifications sont retracées avec le soin nécessaire, en suivant les hypothèses de Ginette Di Vita-Evrard. La crise complexe de 97 est alors analysée en détail. Casperius Aelianus y apparaît comme payant sa naïveté et Trajan comme un véritable usurpateur organisant un « 18 Brumaire » avant l'heure. L'ensemble du propos est en général convaincant et bien informé. Outre quelques coquilles (ainsi p. 116 et 334 dans la référence à l'article de Philippe Moreau), quelques erreurs peuvent être relevées mais elles n'entament en général pas le fond du propos (p. 76 sur le rang de *trecenarius*, p. 152 sur l'origine de Domitius Afer, p. 319 où il s'agit de Galère et non de Gallien). On regrettera cependant que le congrès de Lyon (2000) sur les légions romaines n'ait pas été exploité : il aurait permis de discuter le devenir de la XXI^e *Rapax* (p. 169), de préciser les mouvements de la VIII^e *Augusta* (p. 98) et surtout de faire justice à l'hypothèse d'une révolte en Germanie avancée en son temps par Hatt sans réelle base factuelle (p. 292 et 313). Quoi qu'il en soit, la qualité et l'intérêt du propos demeure. Si le lecteur n'est pas obligé d'adhérer à toutes les reconstitutions prosopographiques ou politiques proposées, quelquefois très hypothétiques, force est de reconnaître la cohérence et la rigueur de la méthode. L'argumentation présente toujours les faits de manière claire et complète, et permet ainsi de se forger une opinion ; surtout, consciente des lacunes de la documentation, elle sait suspendre le jugement à bon escient (p. 216). Au fil de la démonstration, le lecteur trouve nombre de développements de grande qualité et des remarques stimulantes, par exemple sur « l'opposition » sénatoriale (p. 129), sur l'entrée des Grecs au sénat (p. 210-211) ou sur les limites de ce qu'une carrière peut nous apprendre des compromissions avec le prince (p. 254). L'analyse fine des carrières et des personnages n'empêche pas la synthèse et des jugements historiques formulés fermement comme lorsque l'auteur brosse le portrait de Nerva (p. 245) ou qu'il revient dans une note sur la question de la succession dynastique sous les Antonins (n. 31, p. 252). L'intérêt de l'ouvrage dépasse donc, et de loin, le simple règne de Domitien, et sa lecture est recommandée pour tous ceux qui s'intéressent aux dynamiques dynastiques, politiques et administratives du Haut-Empire.

Benoît ROSSIGNOL

Agnès BÉRENGER, *Le métier de gouverneur dans l'Empire romain de César à Dioclétien*. Paris, De Boccard, 2014. 1 vol. 535 p. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 62). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0350-0.

Dans ce fort volume – plus de 400 pages de texte –, Agnès Bérenger se propose de rendre compte du gouvernement des provinces dans l'Empire romain, dans la longue durée de l'histoire des institutions, de la fin de la République aux réformes de Dioclétien. Toutes les provinces et tous les types de gouverneurs sont considérés. Comme l'indique le titre, le regard est résolument tourné vers la pratique. Cette dernière est abordée selon plusieurs perspectives, avec le souci de construire une synthèse réelle au-delà de l'accumulation, mais sans céder à une globalisation réductrice. Les constantes possibles sont donc abordées prudemment et la réflexion cherche

surtout à dégager des normes et des contraintes. Le parcours proposé dans l'introduction est logique et clair, et se développe au fil des chapitres s'attachant à suivre les pas du gouverneur. Le premier chapitre traite ainsi de la préparation de la mission depuis la désignation jusqu'au départ pour la province ; il insiste sur le moment déterminant qu'est l'entrée dans la province. Le chapitre suivant examine les pouvoirs du gouverneur et leurs limites, puis vient l'examen des ressources allouées au gouverneur. À partir du quatrième chapitre, le lecteur pénètre dans l'aspect concret des missions du gouverneur : rendre la justice, maintenir l'ordre, préserver la *pax deorum*, contrôler la province. Le chapitre huit ouvre un troisième temps dans l'enquête qui considère les relations du gouverneur, d'abord « à la rencontre des provinciaux » puis en interrogeant les influences que pouvaient exercer sur lui les notables, son entourage ou les agents de l'administration. « L'ombre de Rome », termine le parcours en envisageant les demandes et attentes multiples qui pouvaient s'exercer depuis le centre de l'Empire sur le gouverneur éloigné. Bibliographie et index des sources terminent l'ouvrage. Très loin de la toute-puissance autoritaire, au croisement de normes multiples, d'acteurs hétérogènes, le métier de gouverneur qu'A. Bérenger dégage est singulièrement nuancé et perd de son évidence : ce n'était pas une chose aisée que de gouverner une province par-delà des investissements très variables de la part des acteurs. L'argumentation est claire et bien articulée, avec toutes les nuances nécessaires. Chaque fois que possible, des conclusions sont tirées – ainsi sur l'idéal d'accessibilité du gouverneur –, mais A. Bérenger pointe aussi les paradoxes d'une situation particulière : ainsi le gouverneur, souvent présenté comme le défenseur des faibles, est au service d'une justice favorisant les *honestiores*. Elle indique aussi les limites de nos connaissances : « la réalité des risques du métier reste donc en partie énigmatique » (p. 403). Ce souci de ne pas extrapoler arbitrairement au-delà de ce qu'autorisent les sources est une des qualités de l'ouvrage, résolument fondé sur les documents. Toutefois une élaboration théorique à partir des outils et concepts de la sociologie ou de l'anthropologie aurait peut-être permis de pousser la réflexion plus loin, comme sur les rapports entre la personne et la fonction lorsque la *salutatio* est analysée (p. 362). Plus qu'une critique, cette remarque témoigne des réflexions qui naissent à la lecture de l'ouvrage et du panorama qu'il dresse. Inévitablement, quelques points sont sujets à discussions ou auraient pu être approfondis. En examinant la question du départ pour la province, on aurait pu considérer le cas des gouverneurs passant directement d'un ressort à un autre. L'analyse de l'*officium* du gouverneur et de son logement aurait ainsi peut-être pu tirer profit des dossiers archéologiques disponibles ; la question de la mise à disposition de soldats pour exécuter des travaux (p. 307) aurait pu être illustrée avec le dossier des actions de Nonius Datus à Saldae. Plus généralement, on regrette un peu la faible présence des soldats et des enjeux militaires, qui certes concernaient très inégalement les provinces mais qui auraient pu être pris en compte, en particulier dans la question du contrôle de la province, car il fallait aussi en contrôler les troupes. C'est un peu le revers du souci d'atteindre des normes communes : inévitablement, la diversité des situations géographiques, institutionnelles et chronologiques est un peu masquée. Il faut cependant reconnaître que la réalité de cette diversité ne se dégage que très rarement de nos sources. L'ouvrage est généralement bien composé et ne présente que très peu de problèmes typographiques ; un crochet droit apparemment non refermé (n. 224, p. 222)

fait partie des rares exceptions. Pour en rester à ces questions formelles, il faut cependant regretter les conventions choisies pour les citations d'inscriptions qui persistent à utiliser le signe égal et mettent sur le même niveau les différentes éditions, les corpus et les recueils. Parfois les notes auraient pu être mieux organisées pour éviter des doublons ou clarifier quelques exemples, comme dans le cas de l'inscription témoignant de la visite d'un proconsul à Samothrace en 165 qui apparaît plusieurs fois (pages 112, 115 et 285) : les références auraient dû être groupées dès la première note et l'établissement du texte aurait pu être exposé plus clairement. Enfin il est dommage, compte tenu de la clarté de l'ouvrage, que l'absence de traduction des sources puisse tenir à l'écart du détail de bien des exemples les étudiants non spécialistes et les collègues historiens d'autres périodes, mais il est vrai que cela aurait encore accru la taille de l'ouvrage. Ces remarques toutefois n'entament pas l'intérêt et l'utilité d'un ouvrage qui pourra être régulièrement consulté, dont les qualités de synthèse et de rigueur sont indéniables et qui offre une ample matière à réflexion à qui s'intéresse à l'administration romaine.

Benoît ROSSIGNOL

Alberto DALLA ROSA, Cura et tutela. *Le origini del potere imperiale sulle province proconsolari*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 362 p. (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 227). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-10602-3.

The presented volume analyses the beginnings of imperial control over proconsular provinces. Its main focus is therefore necessarily the reign of Augustus, who in January 27 BC assumed the governorship of only some provinces, at the same time accepting *cura et tutela rei publicae uniuersa*. This expression – being a quote from Cassius Dio in Latin translation, supported by the *Tabula Siarensis* and referring to a practice dating back to the Republican period – must have hinted at specific prerogatives of Augustus's power, and it is these prerogatives that A. Dalla Rosa strives to identify. Although to Cassius Dio imperial power in its developed form must have seemed natural, at the dawn of Empire this was not yet the case; in consequence, one cannot simply replace the *cura et tutela* of Augustus with *imperium proconsulare maius et infinitum*, or invoke imperial *auctoritas* when explaining the grounds of his interventions in proconsular provinces during his exceptionally long reign. We are in fact dealing with a multi-phase process of crystallisation of Augustus' prerogatives of power – a process that ultimately found expression in the term *imperium maius* and was later confirmed in *s.c. de Pisone patre*, in the context of Germanicus' mission and Tiberius' empire-wide supremacy. According to A. Dalla Rosa, this process came to an end with the ascension of Caligula and the transfer of command of the last proconsular legion in Africa in 39 AD (this date also constitutes a terminus for the author's narrative). New epigraphic sources, as well as recently intensified studies on the first emperor's position within the political system (J.-L. Ferrary, A. Giovannini, K.M. Girardet, F. Hurlet) largely undermined the legal framework established by Th. Mommsen and clearly demonstrated that the formation of Augustus' prerogatives of power occurred gradually and depended on the circumstances. Following this line of reasoning, A. Dalla Rosa paints an image in which innovative solutions that Augustus implemented *ad hoc*, in response to political and military problems at hand,

also became long-lasting *exempla* that gradually changed the practice and, ultimately, the very concept of imperial power. The experience of the last decades of the Roman Republic and the triumvirate convinced Augustus of the necessity to avoid extreme solutions, to preserve the autonomy of Republican institutions and offices, and to build a consensus around his own person in order to remain in power. A detailed analysis of the institutional practice in the last decades of the Roman Republic and during the triumvirate is the key to understanding Augustus' behaviour, and for good reason this topic constitutes the focus of as much as a third of the book. The evolution of prerogatives of the first emperor's power includes several turning points. When Augustus performed the *restitutio rei publicae* and, as incumbent consul, received stewardship of seven provinces for ten years in January of 27 BC, did his position not resemble that of Caesar in 59 BC and of Pompey in 55 BC? Until 23 BC Augustus regularly held consulship with *imperium consulare*, which, as it currently appears, granted him unlimited (also military) power in his provinces without the need for a separate *imperium proconsulare*. However, Augustus would rather not have agreed to divide the state into imperial and senatorial provinces – a move that carried a threat of diarchy according to Th. Mommsen – without seeing in the contemporary institutional practice a way to counter the actions of proconsuls, who still had legions at their command. The tradition of establishing detailed competencies of Roman administrative officials (*provincia*), including extraordinary ones, permitted Augustus to gain a series of prerogatives sufficient to ensure the cooperation and subordination of provincial governors under specific circumstances. As is demonstrated on the basis of detailed analyses of the cases of Brutus and Cassius, M. Antonius Creticus and Gn. Pompeius, but also of the triumvirs, this did not entail limiting the *imperium* of proconsuls or building an administrative hierarchy by means of *imperium maius*. It seems that Augustus' interventions in the proconsular provinces were instead based on the competencies granted by the senate or assembly in order to resolve specific problems. This is how one should understand, for instance, the Cyme edict or the edicts of Cyrene, and his *mandata* for the proconsuls in general. Although Augustus did not assume the role of supervisor of proconsuls as he did with regard to his legates in the imperial provinces, he was able to undermine their prestige and military significance. They still stood at the head of legions, yet it was the emperor who appointed equestrian officers, settled veterans in colonies throughout the Roman state, granted Roman citizenship, and determined procedures of recruitment and discharge of soldiers, thus making it impossible for the proconsular commander, who in addition was only in charge for a maximum of two years, to establish lasting bonds with his troops. It is beyond doubt that autocratic rule required the support of the army, but it was maintained more effectively with acceptance than with force, on condition that it did not lead to the emergence of a potential rival. In this sense Augustus did not follow in the footsteps of Sulla, Pompey and Caesar. The complicated case of M. Licinius Crassus, who was denied permission to offer *spolia opima*, is a good example of Augustus' approach, although this victorious proconsul of Macedon eventually did manage to hold triumph *ex Thracis et Getis* in July 27 BC. Gradually, however, it becomes evident that the end of proconsular triumphs by 19 BC was not caused by the lack of *auspicia* of proconsuls as *privati cum imperio*, or their inferiority to Augustan *auspicia*. Instead, the cause was the policy of the first emperor,

who himself repeatedly refused triumphs accorded to him; in any case, victories were also harder to achieve after the subordination of the Balkan legions to Augustus. Augustus' relinquishment of consulship in 23 BC marked a new phase in the evolution of his position and in his consensus with the *nobilitas*. Within the boundaries of the *pomerium* the emperor's prerogatives were now determined by the annual *tribunicia potestas*. However, he still governed the provinces based on *imperium consulare* (now as proconsul), which remained in force also during his stay in Rome. There seem to be no grounds upon which to suspect that Augustus formally found himself in a position that was inferior to the incumbent consuls. However, in order to avoid potential conflicts with governors of provinces under *imperium consulare* (akin to the ones in the time of Pompey's struggle against piracy) in the face of the prospective Eastern campaign of 22-19 BC, Augustus procured additional, far-reaching powers *ad componendum statum provinciarum*, which in practice rendered him superior to the proconsuls of eastern provinces lying on his route. Although such special prerogatives had their Late Republican precedents and did not require *imperium maius*, in the meaning assigned to them by Cassius Dio they can be understood as the birth of the idea of superiority of imperial power over provincial governors. Although they applied only to the eastern territories and likely became void upon Augustus' return to Rome in 19 BC, one can suspect that also during the emperor's subsequent Western campaign and on occasion of Agrippa's mission in the East in 17-13 BC an appropriate *imperium maius* was proclaimed anew, permitting unobstructed interference in the proconsular provinces. It was in this period of special missions *ad componendum statum provinciarum* that proconsuls lost command of most legions, but on the other hand Augustus did not limit their *imperium* and did not assume the competencies of provincial governors. This did not, in effect, lead to the emergence of a two-level hierarchy with Augustus as superior and proconsuls as his subordinates. The emperor's interferences in the life of the provinces resembled the resolutions of the senate and assembly, which inevitably were binding to the governors despite all the autonomy they enjoyed in governing their territories. Over time, having acquired the power to make executive decisions, Augustus was able to limit his interventions to consultations and suggestions in specific matters, which were then managed by proconsuls he treated as colleagues – in practice, he was able to base his rule on his *auctoritas*. The culmination of this process was the military crisis of 6-8 AD, when under special circumstances Augustus received the mission *ad componendum statum provinciarum* in the entire state. He seems to have kept this prerogative until the very end of his reign, and it was also granted to Tiberius in 13 AD. Thus, the extraordinary prerogatives of Augustus built the dominant position of successive emperors and their *imperium maius*. The work of A. Dalla Rosa is not only a synthetic study of one aspect of the definition of the first emperor's power. It offers an image of Augustus not as a director imposing his will and clear vision of power upon others, but as a brilliant actor able to adapt to the changing circumstances and learn from the mistakes of his predecessors. A great advantage of A. Dalla Rosa's work is that his picture of the evolution of imperial power over the proconsuls is founded on a minute analysis of much-debated source material. As a result, the study gives a detailed overview and summary of the recent state of research on the institutional aspects of the power wielded by Augustus.

Jerzy ŻELAZOWSKI

Stéphane BOURDIN, Julien DUBOULOZ & Emmanuelle ROSSO (Ed.), *Peupler et habiter l'Italie et le monde romain : études d'histoire et d'archéologie offertes à Xavier Lafon*. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2014. 1 vol. 237 p., nombr. ill. coul., cartes, plans (ARCHÉOLOGIES MÉDITERRANÉENNES). Prix : 30 €. ISBN 978-2-85399-927-4.

Avec vingt articles, réunis en trois grands thèmes (Conquêtes et peuplement de l'Italie et de la Gaule ; La ville. Urbanisme, architecture et décors publics : Le bâtiment. Formes et techniques architecturales, décor), le livre *Peupler et habiter l'Italie et le monde romain* rend hommage à Xavier Lafon qui construit depuis quarante ans une œuvre cohérente et diverse faisant école. Les articles traduisent chacun à leur façon la richesse de sa pensée, les méthodes de l'historien, de l'archéologue, du fin connaisseur des textes. Ils montrent aussi que parfois, érudition, grande connaissance de l'historiographie et études de terrain permettent d'affronter les polémiques et de contrer les débats stériles (Gilles Sauron). Comme pour les deux autres parties du livre, une brève introduction aurait donné une certaine cohérence aux quatre textes de la première partie. Emmanuèle Caire y fait la démonstration de l'importance des fragments pour mieux comprendre un passage de l'histoire de Rome méconnu ou contesté. Il s'agit ici d'affronter la question du siège de Bola et de la lapidation en 414 av. J.-C. du tribun consulaire M. Postumius Regillensis. E. Caire prouve que le personnage sur le point de mourir, « presque mort », ne peut être que le tribun militaire de 414, Postumius ou, à la rigueur, son questeur P. Sextius, sa lapidation ayant retenu l'attention des érudits romains et servi d'*exemplum* lors d'autres épisodes opposant soldats avides de butin et mauvais chefs orgueilleux, insolents, questeurs, consuls, tribuns de la plèbe. Mais ces épisodes cruciaux des débuts de la République romaine traitent aussi du statut des tribuns militaires à pouvoir consulaire, du siège de Veies, de la guerre contre les Eques, des rivalités entre les grandes familles patriciennes et plébéiennes, des révoltes d'esclaves, pestes, premiers lectisternes et fonctionnement des institutions archaïques. Stéphane Bourdin affronte la question du regard de Rome sur les peuples conquis « barbares à exterminer » et la façon dont s'est construite cette rhétorique souvent éloignée des réalités archéologiques. L'article laisse un peu le lecteur sur sa faim car de Domenico Musti à Emilio Gabba, de Jérôme France à Olivier Buschenschütz ou Françoise Audouze, de Michel Humbert à Michel Reddé, ces sujets ont été largement traités, et de façon convaincante. L'ethnographie de l'Italie est parfaitement connue, tout comme la rivalité entre les généraux romains. Même la réception des chefs romains par les Celtes ou la pratique des têtes coupées font désormais l'objet d'une telle abondance de recherches que l'article en perd de sa pertinence ou de son intérêt. Et ce d'autant plus que Sylvie Pittia aborde en quelques pages à la fois la question des Italies, de l'ethnologie et de la géographie de la péninsule et le mode de construction du discours romain. Anne-Marie Adam et Stephan Fichtl se focalisent quant à eux sur l'archéologie des demeures aristocratiques proto-historiques. Ils illustrent parfaitement et avec subtilité que l'aristocratie celte n'est pas uniforme et que, selon les époques et les lieux, elle a pu vivre dans les *oppida* ou dans de riches demeures rurales, parfois dans les deux à la fois, puis en ville, là où l'aristocratie a dû être présente pour peser sur les nouvelles formes d'organisation du pouvoir, de l'économie et de la société. Hiérarchiser les habitats et les décrire selon des

critères précis (plan, matériaux, sépultures, vestiges mobiliers) posent les bases du renouvellement des recherches. Variété des situations, lenteur des processus de transformation, pour ne pas dire d'acculturation, l'article dresse un bilan savant et ouvre des perspectives de recherches d'une grande acuité. La deuxième partie sur la ville regroupe neuf articles où manque, là encore, une courte présentation synthétique. Jean-Yves Marc pose la question cruciale du modèle de l'urbanisme hellénistique, perçu surtout grâce aux recherches archéologiques. Les connaissances ont été bouleversées depuis trente ans par les découvertes de Pella, Verghina, Dion, et l'effort de publications et de mise en valeur a été considérable. L'ancienneté de l'urbanisme macédonien est désormais avérée et permet de mieux le comparer à l'évolution des villes hellénistiques. La mise en scène du pouvoir (construction de terrasses, de théâtres, organisation du parcours des cortèges, décor des monuments, tombes et palais) font l'objet d'une recherche de tout premier plan. Ainsi, Thessalonique peut-elle être étudiée dès les travaux voulus par Cassandre en 316, grâce à un minutieux travail de terrain et d'archives. La monumentalité des capitales royales est redéfinie et mieux datée, ce qui remet en question l'idée des influences, des modèles : Priène, Milet, Éphèse, la Carie se trouvent confrontées à la Macédoine dans une remise en question des datations de leur urbanisme. Les huit autres articles traitent de questions plus ténues et apportent moins d'éléments au renouvellement des connaissances, même si Elsa Saget-Basseul remet en cause à Glanum aussi chronologie et topographie des phases d'urbanisation. Dans la plaine du Pô et en Cisalpine, Corine Rousse met en évidence la place que les aménagements hydrauliques ont tenue (canaux artificiels, chenaux naturels, ingénierie hydraulique) ; traditions indigènes de maîtrise des milieux humides et savoir-faire romain ont conjugué leurs efforts pour transformer la Cisalpine, d'Aquilée à Concordia. Les travaux des géographes (Gilles Arnaud-Fassetta notamment) et des historiens et archéologues apportent un éclairage indispensable à la connaissance du paléo-environnement et de l'urbanisme, mais aussi aux capacités techniques des ingénieurs romains, capacités vantées par Vitruve et aujourd'hui attestées par l'archéologie. L'article aurait pu être rapproché de celui de Sophie Bouffier sur l'hydraulique des cités grecques, voire avec celui de Pierre Excoffon sur le vivier de Fréjus. La question de l'importance des documents d'archives, du ^{xvi}^e au ^{xix}^e siècle, pour étudier aujourd'hui les monuments antiques, est abordée tant par Pierre Gros que par Antonio Monterroso et Stéphanie Zugmeyer sur Arles et Orange, et par l'étude des trois ou quatre plaques aux aigles porteurs de guirlandes du théâtre d'Orange, documents connus de façon fragmentaire, qu'Alain Badie, Jean-Charles Moretti, Emmanuelle Rosso et Dominique Tardy tentent de reconstituer. Ces motifs semblent une spécificité provinciale. L'étude est minutieuse, la documentation très riche, les champs combinatoires des décors fort bien explicités. Cependant, plus les auteurs élargissent leur corpus et montrent qu'aigles, cygnes, guirlandes ont servi de répertoire aussi bien sur des monuments de Rome que sur des monnaies, et moins on est convaincu que l'exemple d'Orange est le modèle typique d'un art, voire d'un programme provincial. Souveraineté, piété, puissance jovienne, rites funéraires montrent au contraire une certaine banalité d'utilisation de registres iconographiques dont les variantes sont certes importantes, mais n'ont peut-être pas autant de signification et de portée que le voudraient les auteurs. Un corpus étendu à l'ensemble du monde romain et séparant mieux modèles initiaux, imitations,

influences, interprétations, tenant plus compte de la chronologie et du rôle à la fois des artistes et des commanditaires, rendra sans doute ces études plus convaincantes. Enfin Antonio Monterroso ébauche une recherche comparative des théâtres d'Italie (Rome surtout) et de Narbonnaise. Ces recherches montrent que l'étude comparative des décors amène à repenser les influences idéologiques, artistiques (statues de César, d'Auguste), politiques (*domus regia*, modèle apollinien, complexes du Palatin et du Champ de Mars et constructions provinciales) et à concevoir différemment les processus dits de romanisation et la rapidité avec laquelle la propagande impériale se répand dans les provinces. Ces articles et celui de Jean-Pascal Fourdrin consacré à l'enceinte de Carcassonne étudiant restaurations, remplois, bouchements mettent en évidence la relativité de la notion d'authenticité, la modestie nécessaire dans la didactique face à un large public et toute la vanité de certaines restaurations. Archéologie et archives, mise en valeur touristique d'un site forment un tout où la connaissance de l'époque romaine et le souci patrimonial vont de pair. Les aspects techniques n'ont pas manqué d'être abordés, rendant artificielle la place d'autres articles dans la troisième partie, ainsi celui d'Évelyne Bukowiecki, qui traite du décor apparent dû à l'usage de la brique que l'on a trop longtemps considérée comme élément secondaire de décor puisque enduite alors qu'il n'en est rien, au moins à partir de l'époque sévérienne. Dans la troisième partie, l'article de Gilles Sauron tient une place spéciale. En effet, avec humour, alacrité et âpreté, G. Sauron livre de belles pages sur l'interprétation des décors en général et des grandes scènes des *villae* de la fin de la République en particulier. Il affronte certains de ses collègues italiens ou anglais qui n'hésitent pas à trouver son esprit trop prétentieux et trop tortueux (je traduirais bien volontiers le *cervellotica* italien par « trop intelligent »), pour les traiter en retour de désinvoltes, ignares, dangereux ou loufoques. Il est rare que ces mots-là soient écrits mais ces paroles émaillent souvent les colloques. G. Sauron manie l'érudition avec élégance, cite textes antiques et éléments de décor avec justesse et reste toujours prudent dans ses interprétations, même s'il n'hésite pas à construire certaines hypothèses de façon peut-être trop subtile (celle par exemple sur l'interprétation alors même qu'il sait que d'autres solutions peuvent être avancées : les génies masculins et féminins font-ils référence aux génies étrusques ou évoquent-ils des saisons ou des vents ? G. Sauron affirme que les décors commandés par l'aristocratie romaine en Campanie ont pu être très différents de ceux dont elle usait dans ses *domus* à Rome. Il faudrait plus d'explications sur ces écarts de comportement pour convaincre. Qui sont les commanditaires et les exécutants ? Quelle marge y a-t-il entre la commande et l'exécution ? Quelle est la place laissée à la liberté artistique ? Quelles contraintes ont été imposées par les modèles, les goûts, les croyances ? G. Sauron a certes abordé ces sujets ailleurs mais cet article aurait pu reprendre quelques-uns de ces points et servir de fil conducteur au livre. Sur ce thème du décor, l'article de Daniela Matejivc Poljak sur le motif du rinceau peuplé dans le palais de Dioclétien à Split aurait pu être mieux lié au groupe des recherches consacrées au décor ou à l'article de G. Sauron. Là encore, une introduction thématique fait défaut. En effet, à Split, on se trouve dans un palais d'époque tardive, dans une recherche portant sur les ateliers et les sculpteurs, sur la commande et la diffusion des modèles, alors que cette approche manquait dans le groupe de textes consacré aux plaques des théâtres de Narbonnaise. Un autre article fondamental et novateur est celui rédigé par Hélène Dessales à propos de malfaçons dans les

bâtiments romains. Il aborde systématiquement ce que les sources littéraires ou épigraphiques romaines ont mentionné, et que les architectes et archéologues notent de plus en plus souvent, à savoir les distorsions entre projet et plan initial d'une construction, malfaçons dues à la mise en œuvre, aux mauvaises études des matériaux utilisés ou des fondations, voire des sols. Ces faits auxquels l'architecture est confrontée depuis toujours sont ici systématiquement inventoriés, tant à partir des textes que des chantiers archéologiques. Enfin, deux articles abordent le thème de la *domus* et des *praedia*. Renaud Robert et Anca Lemaire reprennent la question du double atrium, ou du grand atrium et de l'*atriolum* dans la mesure où, de Cicéron à Pline le Jeune au moins, la fonction de la maison, le mode de réception, le cheminement somptueux vers le péristyle ont évolué, traduisant des choix délibérés de la part de l'aristocratie ou des « bourgeoisies municipales ». Là encore se pose comme fil conducteur à plusieurs des articles de l'ouvrage la question des commanditaires, des artistes (l'architecte Diphile pour la villa de Quintus Cicéron) et ateliers, de la circulation des modèles, et de la chronologie et géographie des influences, voire de l'adaptation à la topographie ou aux moyens du propriétaire lorsqu'on supprime le *tablinum* par manque de place ou que l'on renonce au second atrium faute de place pour un espace prestigieux. Adaptation au lieu, innovation, soucis économiques que l'on retrouve chez Pierre Excoffon qui étudie un vivier de Fréjus, lieu de stockage temporaire ou structure d'élevage pérenne. Julien Dubouloz clôt avec maestia ce bel ouvrage. L'État est intervenu, prudemment et sans grand enthousiasme, dans la circulation des biens lorsque ceux-ci étaient un enjeu assurant des sûretés réelles susceptibles d'être saisies. Les aristocraties ont eu le souci d'accumuler ou de maintenir des patrimoines car ceux-ci étaient le gage de leur position sociale et économique, tant locale qu'au sommet de l'État.

Jean-Pierre VALLAT

Ian HAYNES, *Blood of the Provinces. The Roman Auxilia and the Making of Provincial Society from Augustus to the Severans*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XVIII-430 p., 49 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965534-2.

Le monde des troupes auxiliaires constitue un ensemble fascinant dans l'Empire romain. Ces milliers d'hommes qui ont été recrutés dans les provinces pour servir dans l'armée romaine en appui aux légions et qui ont été dispersés – ou non – aux quatre coins des frontières ont représenté une force importante dans la conception de la défense et un moteur d'unification des modes de vie au-delà des ethnicités d'origine. Aussi l'ouvrage qui vient de paraître semblait par son sous-titre développer cette dernière option, la part prise et le rôle joué par les soldats auxiliaires dans la vie provinciale. En réalité cet aspect est réduit au rôle des vétérans alors que la participation évidente des soldats en poste dans le concret quotidien des régions de garnison est rarement évoquée. Autre élément du titre qui surprend un peu : *Blood of the Provinces*, j'aurais ajouté « but Blood for the Provinces ». Ce que défendent les troupes sur les différents *limites*, ce sont les provinces elles-mêmes, et ces troupes sont composées de soldats venant de partout, dirigées par des officiers venant de partout : sous le Principat progressivement, dans le cadre du processus d'intégration y compris des élites dans les noblesses d'Empire, ce ne sont plus des « étrangers » qui

servent au bénéfice des Italiens, mais des provinciaux qui défendent leur propre territoire avec des chefs issus eux aussi des provinces (ou d'Italie mais sans exclusive). Que signifie le terme « Rome » qui personnifie une autorité abstraite au fil du livre ? Il demanderait une définition épistémologique. – Si nous examinons le contenu de cet ouvrage touffu, nous trouvons une synthèse approfondie de tous les aspects d'une étude militaire : la place des *auxilia* dans l'organisation de l'armée, avec une attention précise portée aux évolutions chronologiques de la fin de la République aux Sévères, les problèmes multiples posés par le recrutement, local, ethnique, ici aussi dans une perspective chronologique, une étude de certains campements comme Doura-Europos ou le Mons Claudianus, une description de la vie quotidienne où les données issues des tablettes de Vindolanda interviennent, un chapitre consacré à la religion, un autre à l'équipement et l'armement, la question de la latinisation et de l'alphabétisation, et le rôle des vétérans. La principale caractéristique de la rédaction est le faible recours à la comparaison des données et à la mise en série. En effet, pas un seul tableau ou liste ne permet d'envisager des ensembles documentaires : liste de recrutement par exemple, liste de composition des familles d'après l'épigraphie et les diplômes, cartes des déplacements à travers le territoire, troupes maintenues « chez elles » ou envoyées au loin, que sais-je ? L'auteur travaille par exemples mis en évidence sans que l'on puisse réellement se rendre compte si ces exemples sont issus de bases de données substantielles ou choisis pour une représentativité commode : on rencontre Chariovalda (p. 115) pour la question des troupes ethniques occasionnelles mais non Chumstinctus et ses Nerviens. Or la documentation est immense et aurait pu déboucher, à propos de thèmes sélectionnés, d'après une définition claire de la problématique abordée, et une sélection fine des données explicitement exposée, sur une argumentation serrée et construite. Par ailleurs les notes regorgent davantage de travaux modernes (anglo-saxons de préférence) que de sources. La variété des sujets traités, la dispersion géographique des exemples et le peu de références documentaires ne permettent guère d'approfondissement ultérieur. Certaines questions restent sans réponse comme, par exemple, comment fonctionnait le recrutement dans le cas de troupes à deux ethnies : ethnies proches, ou aléatoires ? Je pense aux *Morini* et *Cersiacci*. On peut au demeurant s'interroger sur le degré de contextualisation que l'auteur a accordé à ses exemples. Je prendrai deux cas que je connais par ailleurs. Dans la rubrique consacrée aux cultes, on constate que la description des dévotions des soldats manque de prise en considération du fonctionnement de la religion civique dans les cités d'où proviennent les soldats. Les pages sur Hercule Magusanus (p. 232-235) et sur les divinités « d'origine » honorées dans les lieux de garnison (p. 230-232) montrent une ignorance de la notion de religion poliade et du rôle des élites dans la constitution des panthéons civiques. Les soldats pérégrins sont toujours présentés comme issus d'un monde « tribal ». Haynes parle des Bataves comme d'une « local tribe ». C'est faux. Les provinces sont divisées en *civitates* qui régissent la vie administrative et religieuse de leur territoire ; les pérégrins comme les citoyens vivent dans un monde organisé qui n'est plus tribal. Lorsque Haynes évoque un de leurs magistrats (*CIL* XIII 9771), non seulement il copie inexactly le poste « *sumus magistrates* », mais il le ramène à un état tribal sans savoir que la situation d'un magistrat unique au début de l'Empire a, en de nombreux endroits des Gaules, précédé la situation à double magistrature sans que cela ramène la *civitas* explicitement exprimée

dans l'inscription à un stade « tribal ». Il apparaît clairement aussi que la notion d'*interpretatio* est mal comprise, que l'homogénéité des panthéons recréés ne distingue pas, comme le suggère l'auteur, entre dévots « romains » (*i.e.* devenus citoyens romains) et pérégrins « non-romains » qui auraient chacun leurs dieux propres ; par ailleurs le rôle de l'armée romaine dans ces processus religieux est largement surévalué quand on imagine que, dans le « grand sanctuaire » batave d'Empel, ce seraient les soldats qui auraient introduit la pratique votive. L'auteur semble également ignorer le rôle du sanctuaire en tant que « central place » de l'époque de l'indépendance ainsi que son rôle et celui d'Hercule Magusanus dans le processus d'ethnogenèse des Bataves, processus entièrement aux mains des élites bataves avant et après la conquête. Si réellement ce ne sont pas les élites locales qui ont introduit ce rituel du vœu dans les règles de fonctionnement religieux de leur *civitas*, se poserait alors la question de savoir comment la pratique votive, si unanimement répandue dans l'ensemble des territoires sous domination romaine, s'est introduite dans les régions sans occupation militaire. On pourrait revenir aussi sur les divinités féminines honorées en nombre par les troupes issues de Germanie inférieure et dont l'auteur extirpe deux cas pour en faire une exception qu'il tente de justifier (p. 231) sans percevoir la caractéristique germanique commune à ces dévotions. Les questions d'onomastique, divine ou humaine, ne sont pas creusées et la bibliographie ne révèle même pas l'étude qu'Anthony Birley a consacrée aux anthroponymes attestés à Vindolanda. Ailleurs, à propos de la question de l'alphabétisation, Haynes (p. 335) rejette sans argumentation valable l'interprétation des sceaux retrouvés en nombre sur les sites, notamment religieux, comme le signe d'un usage des tablettes d'écriture et notamment des tablettes de *nuncupatio*. Il ne « croit » pas à cet indice d'alphabétisation et de romanisation car il imagine que les sceaux servaient à sceller des sacs de monnaie. On aimerait davantage qu'une opinion personnelle de collègue pour asseoir cette curieuse hypothèse : en effet, cela impliquerait notamment que les dévots jetaient dans les sanctuaires des sacs de monnaie plutôt que de pratiquer la *iactatio stipis* bien avérée en de nombreux endroits. Quant à la latinisation, il faut bien qu'elle se soit répandue, grâce ou non à l'armée romaine, pour que les invasions germaniques aient trouvé devant elles une population latinisée qui a latinisé les conquérants. – Au total donc, un ouvrage très riche mais qui ne comblera pas les attentes de ceux qui voudraient disposer d'une étude précise et rigoureuse des troupes auxiliaires dans un cadre déterminé.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel REDDÉ (Ed.), *De l'or pour les braves ! Soldes, armées et circulation monétaire dans le monde romain*. Actes de la table ronde organisée par l'UMR 8210 (AnHiMa) à l'Institut national d'histoire de l'art (12-13 septembre 2013). Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 287 p., nombr. ill. (SCRIPTA ANTIQUA, 69). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-117-1.

Cet ouvrage collectif est issu d'une table ronde organisée en 2013, en vue « d'examiner la manière dont les soldats étaient payés, de la République à l'Antiquité tardive,

convaincu que les hoplites, rendus forts et endurants par leurs activités agricoles, auraient façonné et profondément structuré les cités archaïques et l'esprit grec. En laissant le mot de la fin au plus ardent des défenseurs de l'approche traditionnelle, les éditeurs prennent clairement position dans le débat, ne laissant finalement guère de place à une possible discussion. Il n'est pas à douter que ces diverses contributions ne manqueront pas de susciter de nombreuses réactions. En guise de conclusion, nous souhaiterions souligner la présence de plusieurs problèmes majeurs. Tout d'abord, le titre de l'ouvrage est paradoxal, puisque tous les auteurs s'accordent à reconnaître que seuls de rares combattants portaient une panoplie complète en bronze. Ce qui contribue d'ailleurs à remettre d'emblée en cause l'approche traditionnelle. Il faut ajouter à cela que le lecteur reste perplexe devant un grand nombre d'approximations concernant les vestiges archéologiques. L'ouvrage pêche en outre par une littérature essentiellement anglo-saxonne qui omet les travaux conduits récemment sur les structures sociales et politiques des cités grecques en Allemagne ou bien en France. Ces travaux ont largement contribué à remettre en question « la révolution hoplitique », ou du moins à ouvrir plus largement la réflexion. Cette publication est enfin un livre d'opinion où chaque auteur cherche à convaincre son contradicteur aux dépens parfois d'une analyse plus poussée des sources historiques et archéologiques, qui aurait pourtant été bien nécessaire. Il reste que cet ouvrage offre matière à réflexion aussi bien sur le fond que sur la forme, mais il montre aussi que le débat en histoire ancienne n'est pas toujours aussi austère ni ennuyeux qu'on ne le suppose habituellement.

Isabelle WARIN

Dominique MULLIEZ (Ed.) avec la collaboration d'Anna BANAKA-DIMAKI, *Στα βήματα του Wilhelm Vollgraff — Εκατό χρόνια αρχαιολογικής δραστηριότητας στο Άργος. Sur les pas de Wilhelm Vollgraff — Cent ans d'activités archéologiques à Argos*. Actes du colloque international organisé par la IV^e EPKA et l'École française d'Athènes, 25-28 septembre 2003. Athènes, École française d'Athènes, 2013. 1 vol. 442 p., 272 ill. (RECHERCHES FRANCO-HELLÉNIQUES, 4). Prix : 89 €. ISBN 978-2-86958-250-7.

Le colloque *Sur les pas de Wilhelm Vollgraff : Cent ans d'activités archéologiques à Argos* est la troisième rencontre franco-hellénique sur l'archéologie argienne, après les tables rondes *Polydipsion Argos* (1987) et *Argos et l'Argolide, topographie et urbanisme* (1990). Ce colloque n'a pas été articulé autour d'une thématique, mais a été placé dans l'ombre tutélaire de l'inventeur de la ville ancienne d'Argos. Il s'agit de faire le point sur l'héritage de W. Vollgraff, sur cent ans d'activités archéologiques à Argos, et de présenter des données et des interprétations nouvelles témoignant de la poursuite des recherches. Les contributions sont précédées d'un résumé en grec, en français et en anglais. Après une introduction d'A. Mantis et une note des éditeurs, quatre contributions aux perspectives complémentaires constituent la partie « Rétrospective ». En dressant le bilan des connaissances acquises au XIX^e siècle sur les Antiquités d'Argos, A. Mantis montre qu'avant les fouilles de Vollgraff, les habitants, les voyageurs et les chercheurs avaient déjà pris conscience de la richesse du patrimoine argien. M. Piérart propose une analyse critique des travaux de l'inventeur

des fouilles d'Argos, qui ont été influencés par un intérêt marqué pour la topographie et pour les études homériques. Dans une contribution synthétique, V. K. Dorovinis présente les réactions de la presse face aux activités françaises à Argos au ^{xx}^e siècle, et en particulier face aux découvertes de W. Vollgraff, bien accueillies et relayées. Fr. Croissant rappelle les contextes dans lesquels ont été menées les recherches argiennes, et plaide en faveur de la poursuite de la coopération franco-hellénique afin de comprendre la ville antique dans sa globalité, et d'articuler harmonieusement poursuite des recherches archéologiques et développement de la ville moderne. Suivent des articles présentant des recherches récentes sur différents aspects de l'archéologie argienne. Les travaux sur la proto-histoire sont représentés par les contributions des fouilleurs de l'Aspis. Après avoir rappelé les problèmes posés par la diversité des sépultures mésohelladiques dites *intra-muros*, A. Touchais tente de préciser, à partir des résultats des fouilles de l'Aspis, quels paramètres auraient influencé les choix d'aménagement des tombes installées dans l'habitat. G. Touchais présente les tessons mycéniens caractéristiques issus des fouilles de l'habitat mésohelladique de l'Aspis, propose une interprétation des assemblages, et suggère qu'Argos a dû connaître un nouveau dynamisme au moment de l'affaiblissement des citadelles de Mycènes et de Tirynthe. Deux contributions composent la partie « Céramique ». O. Tzachou-Alexandri publie une tombe féminine d'époque classique ayant livré, entre autres, un lèbès *gamikos* à fond blanc orné de protomes. L'auteur date cette pièce exceptionnelle de 400-390, et suggère que ce doit être une offrande funéraire pour une prêtresse de Perséphone. Après une introduction où elle définit les critères permettant d'identifier des ateliers, A. Banaka-Dimaki caractérise la céramique et la coroplatie argiennes d'époque hellénistique. Dans la partie consacrée aux nécropoles, E. Sarri publie les tombes classiques et hellénistiques, dont trois sont exceptionnellement bien conservées, découvertes rue Em. Roussos, avec le matériel associé. Ph. Charlier présente les résultats du réexamen des squelettes de la nécropole Sud, étudiés et publiés dans les années 1960 par R. P. Charles. Son étude paléopathologique a permis de réviser des diagnostics antérieurs et d'exposer des observations inédites, qui peuvent servir de base à une recherche pluridisciplinaire sur l'état de santé des populations argiennes à différentes époques. Dans le cadre des travaux sur l'architecture, M.-F. Billot développe une histoire circonstanciée de la constitution des collections de terres cuites architecturales argiennes, et propose une analyse des terres cuites vestiges de six toitures aujourd'hui perdues : elles suggèrent le développement d'un style local et invitent à distinguer trois périodes de programmes éditaires ambitieux. Une nouvelle analyse des vestiges architecturaux permet à J.-F. Bommelaer de confirmer que seuls trois monuments argiens d'époque classique se trouvent près de l'entrée du sanctuaire d'Apollon à Delphes, la base du « Cheval dourien », à côté de la base des Sept contre Thèbes, des Épigones et du char d'Amphiaraos, elle-même en face de l'hémicycle dit « des Rois ». Les contributions de la partie « Épigraphie » abordent des textes inédits. A. Papadimitriou présente les fouilles qui ont livré cent trente-quatre lamelles de bronze inscrites retrouvées *in situ*, et propose un aperçu de l'histoire du site, de l'habitat-nécropole géométrique à l'installation des archives au ^{iv}^e siècle av. J.-C. C. V. Kritzas présente le contenu des inscriptions, non encore publiées. Elles donnent le nom de magistrats argiens, ainsi que des indications sur le financement des cultes d'Héra et d'Athéna Polias, et

s'avèrent être d'une importance capitale pour comprendre le fonctionnement de la démocratie argienne. E. Psarra publie une stèle funéraire à fronton d'époque romaine trouvée en remploi dans une nécropole du II^e s. ap. J.-C. Elle porte deux inscriptions et un bas-relief représentant une femme assise devant une servante qui lui présente un coffre. Les études topographiques reviennent sur des problèmes débattus et présentent des données nouvelles. P. Marchetti développe ses hypothèses quant aux tracés des remparts, et réfléchit sur la morphologie de la ville d'Argos de l'époque géométrique à l'époque romaine. C. I. Piteros présente les tronçons qui peuvent avoir appartenu aux murailles d'Argos depuis l'époque mycénienne, en proposant des indications de datation. La plus grande partie de l'article est consacrée aux murailles de la Larissa, dont les éléments les plus anciens dateraient de l'Helladique Récent IIIB. O. Psychoyos publie les résultats de la fouille d'un important mur de soutènement situé entre la Larissa et l'Aspis. L'auteur s'appuie sur cette découverte pour suggérer que le stade d'Argos à l'époque hellénistique aurait été construit là, à l'intérieur des murailles. K. Barakari-Gleni publie la fouille d'un lieu de culte fréquenté de l'époque géométrique à l'époque hellénistique. Il semble s'être d'abord agi d'une nécropole, qui a abrité très tôt des activités cultuelles, à proximité ou en lien avec les tombes, avant l'édification d'un bâtiment à l'époque archaïque. E. Palaiologou présente la fouille d'un tronçon de la route qui devait mener d'Argos à l'Héraion. Cette route, dont d'autres tronçons semblent avoir été retrouvés, a pu être aménagée à partir du V^e siècle av. J.-C. Les études paléochrétiennes et byzantines sont également représentées. A. Ivantchik examine le matériel du comblement d'un puits creusé dans l'Agora d'Argos, en usage dans la deuxième moitié du IV^e siècle de notre ère. Les vestiges païens brisés avant d'avoir été jetés dans le puits témoigneraient de l'importance qu'avaient encore les cultes païens à Argos alors que le christianisme est déjà bien implanté. Dans une contribution synthétique, J.-M. Saulnier montre comment l'évolution des assemblages monétaires argiens du V^e à la fin du XV^e siècle éclairent des aspects mal connus de l'histoire de l'Argos médiévale. G. Hadji-Minaglou étudie l'architecture de l'église de la Dormition de la Vierge d'Argos, dont le premier état remonterait aux XI^e-XII^e siècles. Le plan basilical originel laisse supposer qu'il s'agissait d'une église épiscopale. Enfin, dans la section « Poster », L. Costa, A. Pariente, et S. Robert présentent les perspectives qu'ouvre le projet de SIG argien lancé en 2002 afin de mieux comprendre la morphologie urbaine d'Argos, et d'associer plus aisément compréhension de la ville moderne et recherches archéologiques. Parus dix ans après le colloque, les actes sont un outil de travail précieux, proposant, à côté de mises au point utiles sur des problèmes anciens, la publication de données inédites, éclairant des aspects mal connus de l'histoire argienne.

Karine RIVIÈRE

Emanuele GRECO, avec la collaboration de Riccardo DI CESARE, Fausto LONGO & Daniela MARCHIANDI, *Topografia di Atene. Sviluppo urbano e monumenti dalle origini al III secolo d. C.* Vol. 1, Tome 3 : *Quartieri a nord e a nord-est dell'Acropoli e Agora del Ceramico*. Athènes – Paestum, Pandemos, 2014. 2 vol. 1164 p., ill. et pl. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 1.3). Prix : 180 €. ISBN 978-88-87744-40-8.

propositions ont été faites. Se situant par rapport à la dernière analyse en date, celle de V. Picón García (2009), D. Wardle propose une division en quatre blocs principaux : la vie publique (chap. 9-60), la vie personnelle (chap. 61.2-93), les signes de la grandeur d'Auguste et de sa bonne fortune éternelle (chap. 94-96) et sa mort et son apothéose (chap. 97-101). La question des sources est complexe : Suétone ne se contente pas de reproduire la tradition annalistique, il prend en considération des travaux obscurs et utilise les textes polémiques de la période du triumvirat. Il a consulté les *acta senatus* à au moins une occasion et fait usage de la correspondance privée d'Auguste ainsi que de ses dires pour ajouter de la couleur à son sujet. Pour résumer, Suétone fournit à son lecteur un portrait nuancé d'Auguste qui tente de traiter les problèmes posés par les actions parfois imparfaites du Princeps. Pour un lecteur de l'ensemble de la *Vie d'Auguste*, l'impression retirée est assurément positive. Le commentaire de près de cinq cents pages (p. 79-566), qui est très minutieux et ne laisse aucune question dans l'ombre, est avant tout d'ordre historique. Les remarques philologiques sont assez réduites. On ne peut qu'être impressionné par la quantité de lectures effectuées par l'auteur et par sa capacité à maîtriser une bibliographie considérable (il faut ajouter T. Power-R.K. Gibson, eds, *Suetonius, the Biographer: Studies in Roman Lives*, Oxford – New York, 2014). Aucune question historique n'est laissée dans l'ombre. Ce commentaire d'une grande qualité sera du plus haut intérêt pour tout lecteur de la *Vie d'Auguste* de Suétone. Un index très détaillé (noms propres et notions) facilite la consultation.

Bruno ROCHETTE

Alban BAUDOU et Séverine CLÉMENT-TARANTINO, *Servius à l'école de Virgile. Commentaire à l'Énéide Livre I* traduit, présenté et annoté par A.B. et S. Cl.-T. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol. 479 p. (MYTHOGRAPHES). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7574-0881-0.

Les études sur Servius connaissent un regain d'intérêt depuis la fin du siècle passé. Plusieurs monographies ont été écrites sur divers aspects du scholiaste de Virgile : A. Setaioli, *La vicenda dell'anima nel commento di Servio a Virgilio*, Francfort/M., 1995 ; A. Uhl, *Servius als Sprachlehrer: zur Sprachrichtigkeit in der exegetischen Praxis des spätantiken Grammatikerunterrichts*, Göttingen, 1998 (cf. mon c.r. AC 68 [1999], p. 421-423) ; S. Timpanaro, *Virgilianisti antichi e tradizione indiretta*, Florence, 2002 ; A. Pellizzari, *Servio: Storia, cultura e istituzioni nell'opera di un grammatico tardoantico*, Florence, 2003 ; C. Santini-F. Stok (éd.), *Hinc Itale gentes. Geopolitica ed etnografia dell'Italia nel Commento di Servio all'Eneide*, Pise, 2004 ; M. Casali-F. Stok (éd.), *Servio: stratificazioni exegetiche e modelli culturali*, Leuven, 2008 ; M. Bouquet-Br. Méniel (éd.), *Servius et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance*, Rennes, 2011. On commence aussi à traduire le commentateur de Virgile. En 2004 a paru une traduction annotée en anglais du commentaire au chant IV de l'*Énéide* (Servius seul sans le *Servius Auctus*) par trois chercheurs américains, Chr. M. McDonough, R.E. Prior et M. Stansbury. En 2012 a vu le jour, dans la Collection des Universités de France, une traduction du commentaire du chant VI, due à E. Jeunet-Mancy, dont j'ai rendu compte ici même AC 72 (2013), p. 342-344. Voici à présent une traduction du commentaire au premier chant, le plus vaste de

l'ensemble (210 pages dans l'édition Thilo), accompagnée du texte latin. Traduire Servius est une gageure principalement parce que nous ne disposons pas d'une édition récente de référence pour l'ensemble du corpus servien qui pourrait remplacer celle que Georg Thilo et Hermann Hagen ont donnée à la fin du XIX^e s. (3 vol., 1881-1887). Il est vrai qu'éditer Servius n'est pas une mince affaire, car il faut affronter, entre autres, une très épineuse question, celle des rapports entre le commentaire court, c'est-à-dire le texte de Servius lui-même, et la version longue (*Servius Auctus*) issue des recherches de Pierre Daniel, d'où son nom *Servius Danielis*. À l'initiative de E.K. Rand, professeur de latin à l'Université de Harvard, un projet d'édition avait vu le jour aux États-Unis dès 1915, sous le patronage de l'*American Philological Association*. Cinq volumes devaient paraître. Seulement deux verront le jour, le premier en 1946 (*Aen.* I-II), sévèrement critiqué par E. Fraenkel (*JRS* 38 [1948], p. 131-143 ; 39 [1949], p. 145-154), le second en 1965 (*Aen.* III-V). L'obsession des éditeurs de l'*editio Harvardiana* fut précisément cette question délicate du rapport entre le Servius et le *Servius Auctus* ou *Servius Danielis*. En 1975, Ch. E. Murgia publia une monographie sur les manuscrits de Servius, mais l'édition ne reprit pas vie pour autant. Plus récemment, un chercheur italien, G. Ramires, a donné une édition du commentaire au chant IX (1996), puis s'est consacré à celui au chant VII (2006), selon des principes que l'on peut considérer comme sains et satisfaisants. Ces deux volumes ont certainement montré la voie vers une nouvelle édition de Servius, que G. Ramires appelait de ses vœux (cf. *Per una nuova edizione di Servio*, *RFIC* 124 [1996], p. 318-329). Malheureusement, le philologue italien n'a pas poursuivi son travail et personne n'a pris le relais. Dans le présent volume, les auteurs ont eu raison de revenir à la présentation du texte adoptée par l'éditeur italien, à savoir le commentaire long et le commentaire court imprimés dans des caractères différents, comme c'était déjà le cas dans l'édition Thilo. La traduction de Servius comporte maintes difficultés, exposées dans la note de traductologie qui termine l'introduction. Le problème principal tient au caractère parfois abscons du commentaire, très condensé. Le principe de conformité au texte latin que les traducteurs ont suivi, autant que possible, est certainement la bonne voie pour ce type de texte. La fidélité vaut aussi pour la traduction des mots récurrents, comme *bene* (« judicieusement ») ou *autem* (« par ailleurs »). Les citations doivent faire l'objet d'une traduction autonome, dans la mesure où il arrive souvent que le texte apparaissant chez Servius diverge de celui des éditions modernes, fondé sur la tradition manuscrite. L'introduction de 24 pages évoque la *quaestio Serviana*, le rôle du grammairien et des commentaires, la *praefatio* et le commentaire au livre I, Servius mythographe et les éditions existantes. Les notes de commentaires sont relativement brèves. Elles contiennent surtout des indications à caractère mythographique, en particulier les variantes par rapport aux autres récits mythologiques. L'ouvrage est complété par une bibliographie et d'utiles index (auteurs cités, index mythologique, historico-géographique, index des étymologies, index du vocabulaire rhétorique et exégétique, index des termes stylistiques et grammaticaux). Éditer, traduire et commenter Servius est un travail qui attend les générations futures. Ce ne peut être la tâche d'un travailleur isolé, mais bien celle d'une équipe, un peu à l'image du travail qu'accomplit pour Priscien le groupe *Ars grammatica*, sous l'égide de Marc Baratin.

Bruno ROCHETTE

questions philologiques qui proviennent d'une (selon l'auteur) prétendue lacune (p. 165-168), un court article d'Aldo Corcella sur une citation d'Eupolis par Choricus de Gaza (p. 223-227), un article d'Enrico V. Maltese sur le texte véritable de Théodore Studite et la part de Jean Chrysostome (p. 305-316), des notes critiques sur le *Discours olympique* de Dion de Pruse, dans un article du même titre de Gianluca Ventrella (p. 497-512), et des notes quelque peu disparates sur Dracontius d'Étienne Wolff (p. 513-523). Enfin, quelques questions philosophiques et/ou religieuses trouvent leur place également dans ce volume de mélanges. Ainsi, la question de la réception de la figure et de la philosophie d'Empédocle, de Cicéron à Saint Augustin, traitée par Béatrice Bakhouché (*Quelques remarques sur les présocratiques à Rome*, p. 53-71), l'analyse du *De facie* de Plutarque et plus particulièrement de l'articulation entre la partie physique et la partie métaphysique assurant la cohérence du traité, proposée par Françoise Frazier (*De la physique à la métaphysique. Une lecture du De facie*, p. 243-264), la confrontation entre le songe de Julien dans le *Contre Heracleios*, rêve dans lequel il aurait reçu la mission divine de restaurer l'empire c'est-à-dire le sortir du christianisme, et le songe de Scipion dans le *De Republica* de Cicéron, les deux songes étant un voyage de l'âme, avec comme différence notable la promesse d'une immortalité, marque de l'influence des spéculations philosophico-théurgiques des philosophes néoplatoniciens (article d'Emmanuel Soler, « *Le songe de Julien* » : *mythes et révélation théurgique...*, p. 475-496). C'est dans ce contexte de restauration du paganisme que se situe également l'étude de Pascal Célérier sur l'usage qu'ont fait Julien et Libanios du terme *μάγιστος* (*Les emplois ambigus et polémiques du terme ΜΑΡΤΥΣ...*, p. 197-222), terme utilisé chez Julien dans un sens antichrétien et avec une signification nouvelle s'opposant clairement au sens chrétien. De culte, mais dans un contexte plus large, il est encore question dans une épigramme funéraire d'Antioche, présentée et commentée par Bernadette Cabouret (p. 153-164, article du même titre) qui met en lumière ce que cette inscription révèle sur les rapports entre les vivants et les morts, le culte funéraire, la piété familiale et l'expression de la douleur dans l'Antiquité. Au final, un ouvrage aux sujets multiples et variés, souvent traités avec science, où tout lecteur intéressé par cette période de l'histoire pourra trouver un éclairage sur l'un ou l'autre aspect.

Carine VAN LIEFFERINGE

Johannes CHRISTES & Giovanni GARBUGINO, *Lucilius. Satiren. Lateinisch und deutsch*. Eingeleitet, übersetzt und erläutert von J.C. und G.G. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2015, 1 vol. 560 p. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 106). Prix : 89,95 € (relié). ISBN 978-3-534-18123-0.

Surtout depuis l'étude de K. Haß, *Lucilius und der Beginn der Persönlichkeitsdichtung in Rom*, Stuttgart, 2007 (voir mon compte rendu dans *AC* 77 [2008], p. 422-423), on ne situe plus les *Satires* de Lucilius, dans la périodisation de l'histoire littéraire de Rome, à la fin de l'époque archaïque, mais plutôt au début de la période dite classique. De ce point de vue, Lucilius a pris la place de Catulle. Peut-être est-ce là une raison suffisante pour proposer une nouvelle édition des fragments du poète satirique. Lucilius est en effet parvenu jusqu'à nous en miettes. Il ne nous reste que certains vers (ou fragments de vers) cités par des écrivains postérieurs, soit parce que

Lucilius exprime une idée qui les intéresse, soit parce qu'il emploie un mot ou une forme archaïque ou rare. La plupart des citations viennent en effet de grammairiens qui soulignent des particularités de vocabulaire ou de morphologie. Un nombre important de fragments, 674 pour être précis (surtout pour les livres XXVI-XXX), ont pour origine le grammairien Nonius Marcellus, qui composa, au IV^e s. ap. J.-C., un lexique *De compendiosa doctrina*. Nonius a classé ses exemples, tirés des quarante et un volumes de sa bibliothèque, dans les vingt chapitres de son livre. On doit à Friedrich Marx d'avoir rassemblé et agencé tous ces fragments dans une édition en deux volumes parue en 1904, à Leipzig, sous le titre *C. Lucilii carminum reliquiae*. Certains lambeaux de l'œuvre sont parvenus pourvus d'une référence à un livre. On peut donc classer les fragments du livre I au livre XXX, qui est le dernier, puis grouper autour de ces noyaux des restes qui, par le sujet ou certains détails, semblent se rattacher à tel ou tel livre. On arrive ainsi, de proche en proche, à une reconstitution d'ensemble de l'œuvre de Lucilius, qui demeure toutefois approximative, en se résignant à laisser en dehors des fragments que l'on ne réussit pas à placer (*incertae sedis reliquiae*). Bien entendu, l'agencement varie d'un éditeur à l'autre, à tel point que l'on peut dire, sous forme de boutade, qu'il existe autant de Lucilius qu'il y a d'éditeurs de Lucilius. Pour monumentale et magistrale qu'elle soit, l'édition de Marx n'en repose pas moins sur un système d'une évidente absurdité. Marx imaginait que Nonius avait recours à des esclaves lettrés qui, après avoir dépouillé des ouvrages déterminés par leur maître, réalisaient une sorte de gâteau, selon la recette de la *placenta* proposée dans le *De agricultura* de Caton (c. 76), en superposant les couches les unes aux autres, sous la surveillance de Nonius lui-même, dans le rôle du *paterfamilias*. Une nouvelle édition doit sans doute être plus objective et plus critique. Elle doit surtout signaler à son utilisateur des leçons et des interprétations comme plausibles, mais elle doit aussi discuter les solutions alternatives et, à tout le moins, les mentionner pour que le lecteur puisse se faire son propre jugement. En ce qui concerne l'ordre des fragments, le problème est complexe, car un nombre élevé de ceux-ci sont à double sens. De plus, les auteurs qui ont conservé un fragment donnent peu de détails, mis à part l'indication du livre, parfois absente elle aussi. L'*aemulatio* des auteurs postérieurs peut donner des points de repère, mais le danger de tomber dans un cercle vicieux menace sans cesse. Pour les livres XXVI-XXX, qui sont les plus anciens, des déductions peuvent toutefois être tirées de la manière de citer de Nonius Marcellus. À peu près au moment où paraissait l'édition de Marx, le philologue anglais M. Lindsay, auteur d'une édition de Nonius Marcellus (Leipzig, 1903), publiait un mémoire *Nonius Marcellus' Dictionary of Republican Latin*, Oxford, 1901 [Hildesheim, 1965], où il formulait une règle qui s'est imposée sous le nom de *Lex Lindsay* (cf. l'appendice de cette édition p. 541-546). D'après Lindsay, lorsque deux ou plusieurs citations principales d'un auteur se suivent dans un même lemme ou dans deux lemmes contigus ou quasi immédiats, leur ordre de succession est celui du texte ancien et peut être respecté. Cette conformité entre l'original et les citations se vérifie pour les textes conservés comme Plaute, Térence, Lucrèce ou Cicéron, ainsi que l'a montré D. Churchill White. L'édition de W.A. Krenkel (2 vol., 1970), qui a donné une nouvelle impulsion aux études sur Lucilius, sans toutefois satisfaire entièrement les érudits (cf. D.C. White *CPh* 68 [1973], p. 36-44), a voulu dépasser les résultats de Lindsay. Ce faisant, Krenkel s'est écarté du noyau de la *lex Lindsay* et a diminué

involontairement sa force de persuasion. Fr. Charpin, quant à lui, ignore purement et simplement la loi de Lindsay dans les trois volumes de la *Collection des Universités de France* (1978-1991). Cette condamnation, sans motif valable, sinon le fait que Nonius n'est, aux yeux de Fr. Charpin, qu'un « compilateur » (I, p. 51), a surpris les spécialistes, à commencer par J. Christes lui-même, qui a jugé le travail du philologue français avec sévérité (cf. *Gnomon* 53 [198], p. 539-545). Ce dédain vis-à-vis de Nonius Marcellus et ce rejet de la *Loi Lindsay* sont d'autant plus étonnants que la plupart des éditeurs d'œuvres connues sous forme de fragments manifestent leur adhésion aux vues de Lindsay, comme J.-P. Cèbe, éditeur des *Satires Ménippées* de Varron, et A. Daviault, éditeur des fragments de la *Fabula Togata*. J. Christes et G. Garbugino sont persuadés de la validité de la *Lex Lindsay* – qui n'a toutefois pas la valeur absolue des lois physiques, mais doit plutôt être employée avec bon sens et souplesse, en admettant des restrictions et des réserves, comme toutes les lois formulées dans les sciences philologiques. G. Garbugino a travaillé sur les livres XXVII-XXIX ainsi que sur les sénaires et les septénaires transmis sans indication de livre. Sa traduction et ses commentaires ont été traduits de l'italien par J. Christes. Les éditeurs ont tenté de garder un équilibre entre l'interprétation de chaque fragment pris séparément et les hypothèses concernant des liens thématiques qui peuvent relier chaque unité. Une introduction, brève, mais dense, contient des remarques sur la vie de Lucilius, le contenu de son œuvre, les thèmes abordés, la chronologie, son rôle comme *inuentor* de la satire romaine. L'édition est pourvue d'une notice introductive à chacun des livres et de notes critiques drues, placées au bas des pages. Elle est complétée par une carte (*iter Siculum*), une bibliographie et une concordance avec l'édition de Marx. Ce travail est certainement utile, mais nous aurions besoin d'une édition commentée de Lucilius qui puisse remplacer celles de Marx et de Krenkel, la première étant dépassée, la seconde n'ayant pas véritablement rencontré les attentes des spécialistes.

Bruno ROCHETTE

Sophie AUBERT-BAILLOT & Charles GUERIN (Ed.), *Le Brutus de Cicéron. Rhétorique, politique et histoire culturelle*. Leiden – Boston, Brill, 2014. 1 vol. vi-262 p., (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 371). Prix : 109 € (relié). ISBN 978-90-04-27448-8.

Comme l'indique clairement le sous-titre de ce recueil, les éditeurs à l'initiative du projet ont souhaité soumettre le *Brutus* de Cicéron aux approches croisées de spécialistes d'histoire politique, d'histoire culturelle, de rhétorique grecque et de rhétorique latine : une telle démarche est particulièrement justifiée pour rendre compte de la richesse d'une œuvre qui élabore un objet historiographique nouveau, une histoire de l'éloquence conçue comme la matière d'une réflexion sur les enjeux de la maîtrise de la parole dans la vie politique romaine. Les onze contributions que rassemble le recueil sont distribuées en quatre parties qui correspondent à autant de possibilités de lecture. La première partie, sur les enjeux historiographiques du *Brutus*, aborde trois aspects complémentaires : J. M. David montre comment l'ensemble de l'exposé historique est structuré à partir de quelques figures d'orateurs-modèles ; Fr. Prost explore les liens entre le projet proprement historique et l'autobiographie par laquelle il s'achève ; M. Ledentu relie l'écriture de l'histoire à l'œuvre dans le *Brutus* aux

d'expressions temporelles contenant les lexèmes mentionnés ont été relevées à l'aide du TLG. L'ouvrage en contient les plus significatives avec leur analyse, et des tableaux indiquent, pour chaque type d'événement et chaque auteur, les différentes constructions employées et le nombre de leurs occurrences. L'ouvrage a le grand mérite de présenter une grille d'analyse solide et pertinente pour les expressions temporelles du grec classique, là où les grammaires traditionnelles ne rendent pas suffisamment compte de l'usage des auteurs. L'abondance des exemples, tous traduits, rend les explications claires et accessibles au lecteur non spécialiste. On notera cependant que la sélection de lexèmes retenue ici exclut par nature certaines constructions temporelles bien attestées, notamment adverbiales, participiales et conjonctionnelles, qui mériteraient d'être étudiées également en suivant la même méthode. Les expressions de l'antériorité et de la postériorité sont du même coup exclues de ce travail. Si cela n'enlève rien à la grande qualité de l'ouvrage, il me paraît important de le souligner dans la mesure où celui-ci, par son titre et sa structure, pourrait apparaître à première vue comme une analyse générale des expressions du temps en grec ancien. Un bref résumé est fourni en fin d'ouvrage aux linguistes n'ayant aucune connaissance du grec et reprend les principaux exemples discutés, translittérés et accompagnés d'annotations grammaticales. Martin LEBOUTTE

Frédéric COLIN, Olivier HUCK & Sylvie VANSÉVEREN (Éd.), *Interpretatio. Traduire l'altérité culturelle dans les civilisations de l'Antiquité ?* Paris, De Boccard, 2015. 1 vol. 444 p. (COLLECTION DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG. ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0375-3.

Les historiens des religions antiques utilisent le terme *interpretatio* pour désigner un processus de nomination d'un dieu étranger en utilisant le nom d'une divinité autochtone jugé équivalent à celle empruntée. L'Égypte hellénistique fournit de nombreux exemples de ce phénomène. L'*interpretatio* pourrait être exportée en dehors de la sphère proprement religieuse et s'appliquer à un phénomène de plus large extension s'étendant au domaine des artefacts, des institutions et des systèmes de valeur. C'est de ce postulat, qui me paraît pertinent, qu'est partie l'équipe pluridisciplinaire belgo-française à l'origine des recherches rassemblées dans ce volume. Durant deux journées d'étude organisées, en 2004-2005, l'une à Strasbourg, l'autre à Bruxelles, des sujets très divers ont été discutés couvrant un large champ géographique et chronologique. Cette matière forme le noyau primitif de l'ouvrage, dont les contours définitifs ont été affinés lors d'un séminaire tenu à Strasbourg en décembre 2011. Le livre comporte quatorze contributions, réparties en quatre parties. Les deux premières constituent une introduction méthodologique et proposent une mise au point sur les nombreuses recherches consacrées aux phénomènes de plurilinguisme et d'interaction culturelle dans l'Antiquité qui ont vu le jour durant les premières années du XXI^e s. Se fondant sur l'arménien classique, le hittite et le grec, Sylvie Vanséveren rappelle quelques principes généraux de linguistique comparée et aborde la perception subjective du statut des langues en référence à leur propension à emprunter. Frédéric Colin, quant à lui, se concentre sur la question des méthodes de transposition lexicale de notions culturelles étrangères. Dans le domaine de l'Antiquité, le modèle est fondé sur

un schéma ternaire, depuis Georg Wissowa et David Magie. Dans sa dissertation de 1905 consacrée à la traduction en grec des termes institutionnels romains, ce dernier théorisait le passage d'un domaine à l'autre en disant que les désignations officielles des Romains ont été reproduites en grec de trois façons (cf. D. Langslow, *Typologies of translation techniques in Greek and Latin*, dans A. Mullen-P. James [eds], *Multilingualism in the Graeco-Roman Worlds*, Cambridge, 2012, p. 150-151 et n. 18) : par comparaison [*per comparationem*] (une équivalence : *consul*/ὕπατος, *quaestor*/ταμίς), par traduction [*per translationem*] (une reproduction des différentes composantes du mot : σύμβουλος, ζητητής) et par transcription [*per transcriptionem*] (une translittération pure et simple : κωνσουλ, κ(ο)υαιστωρ). Des réflexions théoriques récentes invitent à une description plus nuancée des voies empruntées par un mot pour passer d'une langue à l'autre. Il est possible de les formaliser à travers un nouveau paradigme prenant en compte les interactions d'écritures ainsi que le caractère discret ou continu des critères classificatoires, comme le montrent des exemples issus de la documentation de l'Égypte hellénistique et romaine, en particulier les *ostraca* démotiques et grecs de Narmouthis. Les études qui suivent sont groupées en fonction du caractère synchronique ou diachronique des contacts envisagés. La deuxième partie comporte neuf contributions sur les rencontres culturelles synchroniques qui envisagent la cohabitation, dans une même unité de lieu et de temps, de deux ensembles culturels : *Les noms des témoins divins du traité entre le roi hittite Hattušili III et le pharaon Ramsès II : un exemple d'interpretatio* (Alice Mouton et Carina van den Hoven), *Le satrape et l'Œil du Roi. Les hommes du pouvoir perse passés au filtre grec* (Dominique Lenfant), *Plusieurs personnes sous un seul masque : l'interpretatio d'Artémis en Égypte* (O. Henri), « *Ajax en pantalons* » ou comment rendre familiers les barbares occidentaux (A. Jacquemin), *Sagesses égyptiennes et orateurs athéniens : cas d'école sur les bancs de Narmouthis* (O. Narm. dém. I 25 et 26) (Fr. Colin), *Firmus, fils de Nubel, imperator et rex ?* (A. Chauvot), *La traduction des institutions administratives dans les monastères égyptiens (VII^e – VIII^e siècles)* (A. Delattre), *La tunique historiée de Saqqara : Maât-Alêthia versus Isis-Perséphone* (F. Labrique), *Un cas d'interpretatio juridique : la législation constantinienne sur l'audience épiscopale* (O. Huck). La troisième partie, consacrée aux rencontres culturelles diachroniques, contient deux contributions : *Langue et religion : réflexions sur quelques interprétations à la Renaissance* (N. Brout) et *Thermae Romae : de quoi Lucius est-il la traduction ?* (A. D'Hautcourt). La première montre comment le regard porté par les humanistes sur l'Antiquité aboutit à une traduction du passé en des termes compréhensibles par les Modernes. La seconde met en exergue le ressort de l'exotisme qui sert de moteur au thème de *Thermae Romae*, manga à succès dans le Japon contemporain. Dans l'un et l'autre cas, l'interprétation de l'Antiquité est un moyen de tenir un discours sur l'actualité. La quatrième partie est riche d'une seule étude, due à C. Brélaz. Elle est consacrée à la langue des *incolae* sur le territoire de Philippi et aux contacts linguistiques dans les colonies romaines d'Orient. Contrairement à la situation linguistique dans la majorité des colonies romaines d'Orient, où le grec reste la langue dont se servent les *incolae*, la population pérégrine établie à Philippi, dans la province de Macédoine, a recours au latin épisodiquement dans les inscriptions funéraires et votives. La Macédoine orientale n'était pas complètement hellénisée à l'époque impériale, contrairement aux autres régions où furent établies

des colonies romaines. La forte implantation du latin à Philippes n'empêche toutefois pas que la colonie devienne, à l'époque protobyzantine, une ville chrétienne où le grec l'avait définitivement emporté sur le latin, comme c'était le cas dans toutes les autres colonies d'Orient. Un appendice est consacré à la translittération du latin en caractères grecs, qui est une pratique assez répandue dans l'Empire romain dans les milieux hellénophones où des individus n'avaient qu'une connaissance partielle du latin. Le volume, dans lequel pas moins de trente-quatre langues se côtoient, est utilement doté d'index : langues et écritures, concepts linguistiques et culturels, traductions et emprunts lexicaux commentés, anthroponymes, ethnonymes, théonymes, toponymes, sources.

Bruno ROCHETTE

Renato ONIGA, *Latin: A Linguistic Introduction*. Edited and translated by Norma SCHIFANO. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII-345 p. Prix : 24,99 £ (broché), 65 £ (relié). ISBN 978-0-19-870286-3 /-285-6.

Le livre de Renato Oniga, d'abord publié en italien (*Il latino. Breve introduzione linguistica*, 2007), s'adresse aux étudiants universitaires, aux enseignants et aux chercheurs qui voudraient s'initier à la description synchronique du latin classique. L'ouvrage se divise en trois parties (phonologie, morphologie, syntaxe), ce qui témoigne immédiatement de l'option formaliste privilégiée ici, sous l'influence revendiquée de la grammaire générative. La préface co-signée par R. Oniga et sa traductrice indique, de surcroît, que cette démarche vise également à réhabiliter les apports de la grammaire traditionnelle, aujourd'hui mise en péril par les multiples insuffisances qu'on a pu lui imputer. Pareille stratégie n'est pas critiquable en soi ; j'aurais seulement aimé que les apports non négligeables dus aux autres secteurs de la description linguistique, ou à d'autres cadres théoriques, soient au moins signalés ; je songe, par exemple, aux études d'inspiration sémantique, pragmatique ou fonctionnaliste sur l'ordre des mots (timidement abordé à l'une ou l'autre occasion), l'usage des connecteurs, l'emploi des temps et modes verbaux. D'une manière plus générale, je ne pense pas que ce livre possède une grande utilité. Il souffre, en effet, de nombreuses insuffisances : son cadre théorique reste hétérogène et mal défini ; les chapitres consacrés à la syntaxe innoveraient davantage par leur terminologie que par leurs analyses ; les parties phonologique et morphologique contiennent de très nombreuses imprécisions ; des informations fondamentales sont passées sous silence et des aides essentielles (comme un index des lexèmes ou comme des exercices corrigés) ne sont pas fournies. R. Oniga n'a consacré qu'un espace très restreint à la partie phonologique. Il me faut y relever, cependant, certains défauts, sans d'ailleurs prétendre à l'exhaustivité. L'affirmation selon laquelle « [l]inguistic sounds [...] are produced by the vibration of vocal cords and then modulated by the organs of speech (larynx, tongue, teeth, lips) » ne permet de comprendre ni le statut des consonnes, ni l'existence de phonèmes sourds (p. 13). Les « allophones » ne peuvent entrer dans un rapport de variation libre, puisque celui-ci ne peut s'établir que relativement à un contexte phonologique, donc relativement à un allophone donné (p. 14). Pour justifier le caractère monophonémique qu'il attribue aux labio-vélaires /k^w/ et /g^w/, R. Oniga se contente d'écrire que de tels phonèmes existent en italien (par exemple, dans *questo*),

Paweł JANISZEWSKI, Krystyna STEBNICKA & Elżbieta SZABAT, *Prosopography of Greek Rhetors and Sophists of the Roman Empire*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. xx-450 p. Prix : 100 £ (relié). ISBN 978-0-19-871340-1.

Cette prosopographie, réalisée grâce à un financement de la République de Pologne, rassemble les sophistes et rhéteurs grecs de l'Empire romain, tant ceux qui sont connus par leur nom que les figures anonymes désignées dans les sources comme σοφιστής ou ῥήτωρ (1175 entrées, chacune signée par l'un des trois auteurs). D'autres critères ont été pris en compte : (1) être maître de rhétorique, (2) s'acquitter de prestations publiques sous forme de discours de divers types, (3) écrire des traités sur la théorie rhétorique. Quelques cas restent toutefois douteux. Le cadre chronologique correspond à la période qui s'étend de l'époque augustéenne au VI^e s. Les deux bornes sont toutefois parfois transgressées. La fin du VI^e s. est caractérisée par un déclin important des sources disponibles et par de profonds changements. La prosopographie est centrée sur les personnalités qui se sont illustrées dans la rhétorique grecque, même s'ils sont d'origine romaine, tandis que les rhéteurs latins (même ceux d'origine grecque) sont exclus. Les notices ne fournissent pas une analyse complète de l'activité intellectuelle des sophistes et rhéteurs grecs de l'Empire romain, ni une appréciation critique de leurs écrits rhétoriques. Il s'agit d'un instrument destiné à fournir les sources, lequel pourra être utilisé dans de nombreuses études portant sur l'histoire, la culture et l'enseignement dans l'Empire romain. Voilà pourquoi les informations données sont d'abord d'ordre biographique avec un rappel clair de tous les témoignages anciens dont on dispose pour chaque personnalité. Chaque entrée porte un numéro avec une numérotation autonome pour celles de la catégorie « sophistes de médecine », qui forment un appendice. Les 26 entrées concernent des savants de la fin de l'Antiquité désignés par des termes comme *iatrosophistes*, *iatrophilosophos* ou, le plus souvent, simplement *sophistes* qui étaient des exégètes de théories médicales et des commentateurs d'écrits médicaux, mais n'étaient pas engagés dans la pratique médicale. L'astérisque qui marque certaines entrées indique qu'il existe un doute sur la qualité de rhéteur ou de sophiste de l'individu mentionné. Parmi eux, certaines personnalités sont engagées dans la rhétorique seulement de façon marginale (p. ex. les Pères cappadociens et Porphyre). Certains ont été étiquetés par erreur comme rhéteurs dans les études. Cette catégorie contient également de « faux » rhéteurs, dont l'existence est due soit à une mauvaise lecture des textes ou à des sources inauthentiques (contrefaçons de monnaies). Chaque lemme se compose du nom du sophiste ou rhéteur accompagné de l'époque (le plus souvent le siècle, parfois des dates précises) et du lieu où se situe son activité. Viennent ensuite l'indication des sources dans lesquelles le personnage est attesté, des éléments biographiques, la carrière et l'activité rhétorique. On trouve ensuite une liste des éditions et des traductions des œuvres du sophiste ou rhéteur étudié ainsi qu'une bibliographie qui concerne au premier chef l'activité rhétorique. La liste de la bibliographie secondaire commence par les ouvrages de référence (*PIR*, *PLRE*, *RE*) et se poursuit par les livres et articles dans l'ordre chronologique. Pour les figures les plus importantes (Favorinos, Porphyre, les Pères cappadociens), les travaux mentionnés se limitent aux aspects rhétoriques de l'activité de ces auteurs. Pour les personnages très étudiés par les érudits modernes (Dion de Pruse, Libanios, Himérios, Thémistios), on

trouve une synthèse des conclusions des études antérieures parfois enrichies par des suggestions propres aux auteurs de cette prosopographie. Il n'est donc pas étonnant que certains rhéteurs ou sophistes importants aient des notices plus brèves que des figures qui peuvent apparaître comme plus marginales, mais qui sont importantes du point de vue de cette prosopographie. L'ouvrage, qui rendra certainement des services, est pourvu de dix-sept *stemmata*, d'une bibliographie des sources et d'un index des rhéteurs et sophistes.

Bruno ROCHETTE

Richard GOULET, *Eunape de Sardes. Vies de philosophes et de sophistes*. Texte établi, traduit et annoté par R. G. Tome I. *Introduction et prosopographie*. Tome II. *Édition critique, traduction française, notes et index*, Paris, Les Belles Lettres, 2014. 2 vol. 595 p. et XIX-381 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉ DE FRANCE). Prix : 135 €. ISBN 978-2-251-00592-8.

La publication des deux tomes consacrés aux *Vies de philosophes et de sophistes* d'Eunape de Sardes par Richard Goulet est le résultat de plus de quarante années de travail. L'auteur ne livre pas seulement ici une nouvelle édition critique du texte grec, accompagnée d'une nouvelle traduction française, de notes, d'une bibliographie et d'un index (tome II), mais aussi un important premier volume intitulé « Introduction » qui constitue en réalité une véritable monographie sur Eunape et son œuvre. Le premier chapitre du tome I est consacré à une reconstitution de la biographie d'Eunape, connue uniquement par les informations fournies dans ses œuvres. R. Goulet propose tout d'abord une nouvelle chronologie des événements qui ont marqué la vie de cet auteur, notamment en remettant en cause l'équivalence trop souvent admise entre les indications d'âge en nombre cardinal et celles données en nombre ordinal. Selon R. Goulet, Eunape serait né à Sardes en 349 (et non en 345/6 comme généralement accepté) et mort à une date inconnue, après l'âge de 65 ans. R. Goulet propose de dater de 364, après donc la disparition de l'empereur Julien, et non en 362 comme on l'a souvent écrit, l'arrivée d'Eunape à Athènes, qui s'y rendit pour étudier auprès du philosophe Prohérésius. Cette chronologie basse invalide l'interprétation qui liait ce séjour athénien au renouveau de l'hellénisme sous Julien et à la place que l'empereur apostat accordait aux lettres classiques et aux intellectuels « païens ». Le chapitre II intitulé « Les œuvres littéraires d'Eunape » concerne en grande partie l'autre œuvre majeure d'Eunape, à savoir l'*Histoire universelle* (p. 35-95), connue uniquement sous une forme fragmentaire. R. Goulet justifie ces développements par la complémentarité des deux ouvrages, qui témoigne bien de l'unité du projet littéraire d'Eunape. Ensuite, R. Goulet présente brièvement (p. 95-102) les *Vies de philosophes et de sophistes*, leur datation (pendant les dernières années du IV^e ou au tout début du V^e siècle), les sources utilisées par Eunape (essentiellement ses souvenirs et le résultat de ses propres enquêtes). L'analyse de l'œuvre en tant que telle est développée dans les chapitres III, XV et XVI, respectivement consacrés à l'entreprise historiographique d'Eunape (p. 103-123), qui révèle la portée morale de ce dernier tout en soulignant le désintérêt de l'auteur pour les événements et la chronologie ; à sa langue et son style (p. 395-437) ; et à l'histoire du texte (p. 439-487). Dans les chapitres IV à XIV, l'auteur propose une analyse socio-historique de l'ouvrage qui dépasse largement le

tique où se cristallisent les innombrables maux et malheurs dont souffrit la cité durant l'époque des guerres civiles.

Marc DOMINICY

David WARDLE, *Suetonius. Life of Augustus. Translated with Introduction and Historical Commentary* by D.W. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. x-603 p. (CLARENDON ANCIENT HISTORY SERIES). Prix : 100 £ (relié), 35 £ (broché). ISBN 978-0-19-968646-9.

Ce commentaire linéaire de la *Vie d'Auguste* de Suétone avec une traduction anglaise, mais sans le texte latin, est certainement le bienvenu. Pour l'étude de ce texte très riche, on ne disposait que de deux éditions commentées : celle d'Evelyn S. Shuckburgh, datant de 1896, et celle de M.A. Levi, de 1951. Certes, en 2010, Nathalie Louis a publié un *Commentaire historique et traduction du Divus Augustus de Suétone* (cf. AC 81 [2012], p. 278-279), qui constitue en un travail important et utile, mais qui n'a pas donné entière satisfaction aux érudits. En effet, la bibliographie de la décennie 2000-2010 est absente, sans parler de certains travaux antérieurs importants en anglais (comme J. Linderski) ou en allemand (comme K.-M. Girardet, R. Hanslik, W.D. Lebek). Il est vrai que la variété des thématiques abordées par Suétone dans ses *Vies* en général et dans la *Vie d'Auguste* en particulier rend la tâche difficile. La bibliographie pléthorique consacrée à la personne d'Auguste place un commentateur de la vie suétonienne devant un véritable défi, qui a été relevé par D. Wardle. Il faut dire que D. Wardle n'en est pas à son coup d'essai. Il a déjà fait paraître, en 1994, un commentaire de la *Vie de Caligula*, qui a été très bien accueilli. Le présent ouvrage s'ouvre par une introduction (p. 1-40) divisée en six points : la carrière et la production littéraire de Suétone, la place de Suétone dans le développement de la biographie impériale, la structure de la *Vie d'Auguste*, les sources de Suétone, le sentiment que la *Vie* peut inspirer à un lecteur d'aujourd'hui et le degré de confiance qu'il peut lui accorder ainsi que, pour finir, de brèves remarques sur le texte (qui est celui de Ihm [Teubner, 1907]) et la traduction (voulue aussi fidèle que possible). La carrière littéraire de Suétone est fort difficile à reconstituer. Deux scénarios différents ont été proposés par les modernes. A.F. Wallace-Hadrill (1983) reconstitue le cheminement littéraire de Suétone selon un schéma évolutionniste. Suétone aurait commencé par des travaux de philologue et d'antiquaire pour s'attacher ensuite au *De viris illustribus* avant d'entreprendre les *Vies*, qui reposent sur plusieurs années d'étude. T.J. Power (2010), en revanche, place la publication des *Vies* entre 119 et 122. On peut estimer que les recherches nécessaires pour écrire la *Vie d'Auguste* ont été faites durant le règne de Trajan, mais l'ouvrage entra dans le domaine public sous Hadrien, entre 119 et 122, lorsque Suétone travaillait toujours comme secrétaire impérial *ab epistulis*. La place de Suétone dans le développement de la biographie à Rome est également difficile à cerner. J. Geiger (1985) voyait en Cornélius Népos le fondateur du genre de la biographie politique, mais sa thèse n'a guère trouvé d'écho. Suétone reste un auteur un peu à part : il n'a pas véritablement de prédécesseur connu et a produit une œuvre unique, même si le système de valeurs qui sert de fondement à ses *Vies* et les techniques scientifiques qui guident son mode de recherche étaient bien établies avant lui. En ce qui concerne la structure de la *Vie d'Auguste*, plusieurs

propositions ont été faites. Se situant par rapport à la dernière analyse en date, celle de V. Picón García (2009), D. Wardle propose une division en quatre blocs principaux : la vie publique (chap. 9-60), la vie personnelle (chap. 61.2-93), les signes de la grandeur d'Auguste et de sa bonne fortune éternelle (chap. 94-96) et sa mort et son apothéose (chap. 97-101). La question des sources est complexe : Suétone ne se contente pas de reproduire la tradition annalistique, il prend en considération des travaux obscurs et utilise les textes polémiques de la période du triumvirat. Il a consulté les *acta senatus* à au moins une occasion et fait usage de la correspondance privée d'Auguste ainsi que de ses dires pour ajouter de la couleur à son sujet. Pour résumer, Suétone fournit à son lecteur un portrait nuancé d'Auguste qui tente de traiter les problèmes posés par les actions parfois imparfaites du Princeps. Pour un lecteur de l'ensemble de la *Vie d'Auguste*, l'impression retirée est assurément positive. Le commentaire de près de cinq cents pages (p. 79-566), qui est très minutieux et ne laisse aucune question dans l'ombre, est avant tout d'ordre historique. Les remarques philologiques sont assez réduites. On ne peut qu'être impressionné par la quantité de lectures effectuées par l'auteur et par sa capacité à maîtriser une bibliographie considérable (il faut ajouter T. Power-R.K. Gibson, eds, *Suetonius, the Biographer: Studies in Roman Lives*, Oxford – New York, 2014). Aucune question historique n'est laissée dans l'ombre. Ce commentaire d'une grande qualité sera du plus haut intérêt pour tout lecteur de la *Vie d'Auguste* de Suétone. Un index très détaillé (noms propres et notions) facilite la consultation.

Bruno ROCHETTE

Alban BAUDOU et Séverine CLÉMENT-TARANTINO, *Servius à l'école de Virgile. Commentaire à l'Énéide Livre I* traduit, présenté et annoté par A.B. et S. Cl.-T. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol. 479 p. (MYTHOGRAPHES). Prix : 32 €. ISBN 978-2-7574-0881-0.

Les études sur Servius connaissent un regain d'intérêt depuis la fin du siècle passé. Plusieurs monographies ont été écrites sur divers aspects du scholiaste de Virgile : A. Setaioli, *La vicenda dell'anima nel commento di Servio a Virgilio*, Francfort/M., 1995 ; A. Uhl, *Servius als Sprachlehrer: zur Sprachrichtigkeit in der exegetischen Praxis des spätantiken Grammatikerunterrichts*, Göttingen, 1998 (cf. mon c.r. AC 68 [1999], p. 421-423) ; S. Timpanaro, *Virgilianisti antichi e tradizione indiretta*, Florence, 2002 ; A. Pellizzari, *Servio: Storia, cultura e istituzioni nell'opera di un grammatico tardoantico*, Florence, 2003 ; C. Santini-F. Stok (éd.), *Hinc Itale gentes. Geopolitica ed etnografia dell'Italia nel Commento di Servio all'Eneide*, Pise, 2004 ; M. Casali-F. Stok (éd.), *Servio: stratificazioni exegetiche e modelli culturali*, Leuven, 2008 ; M. Bouquet-Br. Méniel (éd.), *Servius et sa réception de l'Antiquité à la Renaissance*, Rennes, 2011. On commence aussi à traduire le commentateur de Virgile. En 2004 a paru une traduction annotée en anglais du commentaire au chant IV de l'*Énéide* (Servius seul sans le *Servius Auctus*) par trois chercheurs américains, Chr. M. McDonough, R.E. Prior et M. Stansbury. En 2012 a vu le jour, dans la Collection des Universités de France, une traduction du commentaire du chant VI, due à E. Jeunet-Mancy, dont j'ai rendu compte ici même AC 72 (2013), p. 342-344. Voici à présent une traduction du commentaire au premier chant, le plus vaste de

tions but few conclusions: she discusses the options, casts doubt on most of them, and ultimately seems to invite the reader to lay her/his own puzzle. Her treatment of the Ps-Plutarchan and Stobaeian doxographical material is diligent and cautious. Paradoxically, precisely for this reason it can be unsatisfactory at times. In the end, however, it is clear that this occasional lack of satisfaction is not at all due to the author of this valuable book but to the limits imposed by the complexities and uncertainties of the doxographical tradition.

Bram DEMULDER

Joseph ROISMAN, Ian WORTHINGTON & Robin WATERFIELD, *Lives of the Attic Orators. Texts from Pseudo-Plutarch, Photius, and the Suda*, Introduction and Commentary by J. R. and I. W., Translation by R. W., Oxford, Clarendon, 2015. 1 vol. xx + 381 p. (ANCIENT HISTORY SERIES). Prix : £ 30. ISBN 978-0-19-968767-1.

Throughout their rich intellectual history, the ancient Greeks often showed a remarkable talent for categorizing and sorting all kinds of disordered data. Beginning with Hesiod, they time and again tried to produce order out of chaos. From the Hellenistic period on, that concern with ordering and listing was also felt in the domain of literary studies. Through painstaking literary criticism, the scholars at the famous Library of Alexandria distinguished between the best authors of a certain genre, who soon became canonical, and second rate figures, between the classic models and the epigones, and thus considerably influenced the successive history of Greek literature. Henceforward, there were (only) three major tragedians and nine lyric poets. Also, a canon of Ten Attic Orators was compiled, although its date is still controversial. In fact, several scholars are convinced that this list is post-Hellenistic. In the well written introduction to their new book, Roisman and Worthington briefly touch upon this issue and argue that the canon of the Ten Attic Orators should be traced back to Caecilius of Caleacte, an important literary critic and contemporary of Augustus, and the author of a treatise *On the Character of the Ten Orators*. Roisman and Worthington rest their case on the correct observation that neither Cicero nor Dionysius of Halicarnassus refers to a list of ten canonized orators: such a silence, so they argue, is difficult to explain if the canon already existed in their day. Somewhat later, however, Quintilian appears to know the canon of Ten. The date for the canon, then, “should post-date Dionysius but pre-date Quintilian, which leaves Caecilius as the compiler” (p. 9). Although this conclusion is not implausible, it primarily rests on an *argumentum e silentio*, and this is always risky, also in view of the mere fact that much relevant material has been lost. Caecilius was a major figure, no doubt, yet it cannot be excluded that he was building on an already existing selection. However that may be, we may presume that the canon of the Ten Attic Orators was the result of careful reading and evaluation. Nevertheless, it also rested, at least to a certain extent, on a subjective judgement, and moreover, one of its direct consequences was that much interesting material from other authors soon came to be neglected. Thus, the speeches of many gifted orators were no longer studied and transcribed, and finally got irretrievably lost. Nowadays, we no longer have the speeches of Critias or Demetrius of Phaleron, although in antiquity both had the reputation of being excellent speakers. Many centuries later, Photius correctly saw the drawback to such

canonizing tendencies. He blames Paul of Mysia for having regarded many beautiful speeches of Lysias as inauthentic and comments: “he has done mankind a major disservice, in the sense that works that have fallen victim to censure can no longer be found. Rejection by a critic leads to their being ignored, since here, as in many other areas, censure is stronger than the truth.” (*Bibl.* cod. 262, 489a39-b2; translation Waterfield). One easily sees the relevance of Photius’ remark: there is hardly any doubt indeed that the literary censure which led to the canon of the Ten Attic Orators was likewise stronger than the truth. For the Ten, however, the canon of course proved a great blessing, as their works were carefully read. This also led to an increased interest in the details of their lives and thus to the composition of biographies. In the present book, three ancient collections of such biographies are translated and commented upon: the *Lives of the Ten Orators* by Pseudo-Plutarch, the lives of the orators that can be found in Photius’ *Bibliotheca* (codices 61, 159 and 259-268), and the brief notes found in the *Suda*. The greatest part of the book (p. 41-277) is devoted to the ten biographies by Pseudo-Plutarch. This is a collection of ten independent lives, some of them (e.g. Isaeus) rather short, others (e.g. Demosthenes) somewhat lengthier. They are quite prosaic, lack a clear structure, frequently abandon chronological order, and contain a mixture of reliable information, interesting pieces of knowledge, and mere gossip. At the end of the series, the author has added three “decrees”, concerning respectively Demosthenes, Demochares and Lycurgus. At an early date already, the whole collection was included in the *Corpus Plutarcheum*, as is shown by its presence in the so-called *Lamprias catalogue* (an ancient list of Plutarch’s works, perhaps compiled in the 3th or 4th century AD). Yet the work is usually and correctly considered as spurious. In fact, there are major differences between what we read in these *Lives of the Ten Orators* and the style and biographical method that Plutarch uses in the *Parallel Lives*. Furthermore, there are some significant discrepancies between our author’s biography of Demosthenes and Plutarch’s *Life of Demosthenes*, and the typically Plutarchan, moral approach towards literature is strikingly absent from the *Lives of the Ten Orators*. Our unknown author, however, was no mere ignoramus: he often mentions several traditions (usually juxtaposing them without clear preference) and generally shows a fair amount of erudition. In all likelihood, his principal sources were the already mentioned Caecilius of Caleacte and Dionysius of Halicarnassus, but he frequently quotes other sources too and seems to have had a special interest in monuments. Roisman and Worthington plausibly date the work in the first half of the third century AD, which implies that it should be regarded as a product of the “Second Sophistic”. Waterfield’s translation of Pseudo-Plutarch’s collection of biographies is followed by a thorough and very useful commentary by Roisman and Worthington. For every life, this commentary opens with a short list of classic studies of the orator’s life and speeches and an equally brief overview of the sources that are used by Pseudo-Plutarch. Then follows a rich and systematic discussion, which focuses especially on historical issues. Little attention is given to stylistics or to problems of textual criticism, and one looks in vain for an overall interpretation of Pseudo-Plutarch’s authorial strategies or a discussion of his target readers. But what the commentary does offer, is usually excellent, and it frequently helps the reader in assessing the reliability of Pseudo-Plutarch’s account. Photius (p. 279-322) and the *Suda* (p. 323-331) receive much less attention. Photius’

biographies, however, are to a very important extent based on those of Pseudo-Plutarch, and that justifies why Roisman and Worthington have refrained from adding a full-fledged commentary and have rather opted for an annotated translation. It remains true, though, that Photius sometimes supplements what he found in Pseudo-Plutarch, and his interesting additions (often focusing on stylistics) would no doubt have repaid further attention. The book concludes with a useful glossary of technical terms (p. 332-334), a very rich bibliography (p. 335-366) and a selective index (p. 367-381). All in all, this is a very welcome addition to the scholarly literature devoted to these ancient biographies. It makes these understudied works easily accessible by providing a readable English translation and an in-depth historical commentary. If anybody would one day think of compiling a canon of the ten best studies of the ancient lives of the Ten Attic Orators, I am sure he will include the present volume in his list.

Geert ROSKAM

Michel PATILLON, *Corpus rhetoricum. Tome III. 1^{re} partie. Pseudo-Hermogène, L'invention. Anonyme, Synopse des exordes. 2^e partie. Anonyme, Scolies au traité Sur l'invention du Pseudo-Hermogène. Textes établis et traduits par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 2 vol. 13 x 20 cm, CXXIV-193 p. et XXIX-107 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 485). Prix : 85 € (les 2 vol.). ISBN 978-2-251-00569-0.*

Michel PATILLON, *Corpus rhetoricum. Tome V. Pseudo-Hermogène, La méthode de l'habileté. Maxime, Les objections irréfutables. Anonyme, Méthode des discours d'adresse. Textes établis et traduits par M.P. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 13 x 20 cm, 242 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 507). Prix : 65 €. ISBN 978-2-251-00591-1.*

Avec ces livres s'achève une des entreprises éditoriales les plus ambitieuses et originales de la Collection des Universités de France des dernières décennies. Michel Patillon, éminent connaisseur de la rhétorique classique, en particulier celle de l'époque impériale et de l'antiquité tardive, s'est rangé ainsi parmi les grands éditeurs de la tradition grecque de manuels rhétoriques et de leurs commentaires, Walz et Rabe. Des tomes précédents du *Corpus rhetoricum* de Patillon ont déjà fait l'objet de comptes rendus dans AC 78 (2009) p. 318-319 (avec présentation de l'objectif général de la série) et AC 83 (2014) p. 259-260. Dans ce *Corpus* sont maintenant disponibles, avec introduction, traduction et commentaire de haute qualité, les douze textes rassemblés, vers la fin du cinquième siècle de notre ère, comme un cours complet de rhétorique qui resta populaire pendant toute l'époque byzantine. Le noyau de cette collection était constitué par le corpus attribué à Hermogène, à tort dans plusieurs cas, comme ceux du *Περὶ εὐρέσεως* (tome IIIa) et du *Περὶ μεθόδου δεινότητος* (tome V). Le tome IIIb comprend des scolies à l'œuvre du pseudo-Hermogène, rassemblées par un compilateur chrétien vers l'an 500. Le tome V se termine par deux traités moins connus : le *Περὶ ἀλύτων ἀντιθέσεων* de Maxime (d'Éphèse ?), contemporain de l'empereur Julien, et le très court *μέθοδος προσφωνητικῶν λόγων*. À la fin du dernier tome, on trouve les index pour l'ensemble des cinq tomes du corpus (chose qui n'est

rupture affichée avec le règne de Domitien. C'est sur cet arrière-fond qu'est mise en lumière la réussite du réseau familial et clientélaire de Trajan et la fondation de la dynastie antonine dont les racines et les ramifications sont retracées avec le soin nécessaire, en suivant les hypothèses de Ginette Di Vita-Evrard. La crise complexe de 97 est alors analysée en détail. Casperius Aelianus y apparaît comme payant sa naïveté et Trajan comme un véritable usurpateur organisant un « 18 Brumaire » avant l'heure. L'ensemble du propos est en général convaincant et bien informé. Outre quelques coquilles (ainsi p. 116 et 334 dans la référence à l'article de Philippe Moreau), quelques erreurs peuvent être relevées mais elles n'entament en général pas le fond du propos (p. 76 sur le rang de *trecenarius*, p. 152 sur l'origine de Domitius Afer, p. 319 où il s'agit de Galère et non de Gallien). On regrettera cependant que le congrès de Lyon (2000) sur les légions romaines n'ait pas été exploité : il aurait permis de discuter le devenir de la XXI^e *Rapax* (p. 169), de préciser les mouvements de la VIII^e *Augusta* (p. 98) et surtout de faire justice à l'hypothèse d'une révolte en Germanie avancée en son temps par Hatt sans réelle base factuelle (p. 292 et 313). Quoi qu'il en soit, la qualité et l'intérêt du propos demeure. Si le lecteur n'est pas obligé d'adhérer à toutes les reconstitutions prosopographiques ou politiques proposées, quelquefois très hypothétiques, force est de reconnaître la cohérence et la rigueur de la méthode. L'argumentation présente toujours les faits de manière claire et complète, et permet ainsi de se forger une opinion ; surtout, consciente des lacunes de la documentation, elle sait suspendre le jugement à bon escient (p. 216). Au fil de la démonstration, le lecteur trouve nombre de développements de grande qualité et des remarques stimulantes, par exemple sur « l'opposition » sénatoriale (p. 129), sur l'entrée des Grecs au sénat (p. 210-211) ou sur les limites de ce qu'une carrière peut nous apprendre des compromissions avec le prince (p. 254). L'analyse fine des carrières et des personnages n'empêche pas la synthèse et des jugements historiques formulés fermement comme lorsque l'auteur brosse le portrait de Nerva (p. 245) ou qu'il revient dans une note sur la question de la succession dynastique sous les Antonins (n. 31, p. 252). L'intérêt de l'ouvrage dépasse donc, et de loin, le simple règne de Domitien, et sa lecture est recommandée pour tous ceux qui s'intéressent aux dynamiques dynastiques, politiques et administratives du Haut-Empire.

Benoît ROSSIGNOL

Agnès BÉRENGER, *Le métier de gouverneur dans l'Empire romain de César à Dioclétien*. Paris, De Boccard, 2014. 1 vol. 535 p. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 62). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0350-0.

Dans ce fort volume – plus de 400 pages de texte –, Agnès Bérenger se propose de rendre compte du gouvernement des provinces dans l'Empire romain, dans la longue durée de l'histoire des institutions, de la fin de la République aux réformes de Dioclétien. Toutes les provinces et tous les types de gouverneurs sont considérés. Comme l'indique le titre, le regard est résolument tourné vers la pratique. Cette dernière est abordée selon plusieurs perspectives, avec le souci de construire une synthèse réelle au-delà de l'accumulation, mais sans céder à une globalisation réductrice. Les constantes possibles sont donc abordées prudemment et la réflexion cherche

surtout à dégager des normes et des contraintes. Le parcours proposé dans l'introduction est logique et clair, et se développe au fil des chapitres s'attachant à suivre les pas du gouverneur. Le premier chapitre traite ainsi de la préparation de la mission depuis la désignation jusqu'au départ pour la province ; il insiste sur le moment déterminant qu'est l'entrée dans la province. Le chapitre suivant examine les pouvoirs du gouverneur et leurs limites, puis vient l'examen des ressources allouées au gouverneur. À partir du quatrième chapitre, le lecteur pénètre dans l'aspect concret des missions du gouverneur : rendre la justice, maintenir l'ordre, préserver la *pax deorum*, contrôler la province. Le chapitre huit ouvre un troisième temps dans l'enquête qui considère les relations du gouverneur, d'abord « à la rencontre des provinciaux » puis en interrogeant les influences que pouvaient exercer sur lui les notables, son entourage ou les agents de l'administration. « L'ombre de Rome », termine le parcours en envisageant les demandes et attentes multiples qui pouvaient s'exercer depuis le centre de l'Empire sur le gouverneur éloigné. Bibliographie et index des sources terminent l'ouvrage. Très loin de la toute-puissance autoritaire, au croisement de normes multiples, d'acteurs hétérogènes, le métier de gouverneur qu'A. Bérenger dégage est singulièrement nuancé et perd de son évidence : ce n'était pas une chose aisée que de gouverner une province par-delà des investissements très variables de la part des acteurs. L'argumentation est claire et bien articulée, avec toutes les nuances nécessaires. Chaque fois que possible, des conclusions sont tirées – ainsi sur l'idéal d'accessibilité du gouverneur –, mais A. Bérenger pointe aussi les paradoxes d'une situation particulière : ainsi le gouverneur, souvent présenté comme le défenseur des faibles, est au service d'une justice favorisant les *honestiores*. Elle indique aussi les limites de nos connaissances : « la réalité des risques du métier reste donc en partie énigmatique » (p. 403). Ce souci de ne pas extrapoler arbitrairement au-delà de ce qu'autorisent les sources est une des qualités de l'ouvrage, résolument fondé sur les documents. Toutefois une élaboration théorique à partir des outils et concepts de la sociologie ou de l'anthropologie aurait peut-être permis de pousser la réflexion plus loin, comme sur les rapports entre la personne et la fonction lorsque la *salutatio* est analysée (p. 362). Plus qu'une critique, cette remarque témoigne des réflexions qui naissent à la lecture de l'ouvrage et du panorama qu'il dresse. Inévitablement, quelques points sont sujets à discussions ou auraient pu être approfondis. En examinant la question du départ pour la province, on aurait pu considérer le cas des gouverneurs passant directement d'un ressort à un autre. L'analyse de l'*officium* du gouverneur et de son logement aurait ainsi peut-être pu tirer profit des dossiers archéologiques disponibles ; la question de la mise à disposition de soldats pour exécuter des travaux (p. 307) aurait pu être illustrée avec le dossier des actions de Nonius Datus à Saldae. Plus généralement, on regrette un peu la faible présence des soldats et des enjeux militaires, qui certes concernaient très inégalement les provinces mais qui auraient pu être pris en compte, en particulier dans la question du contrôle de la province, car il fallait aussi en contrôler les troupes. C'est un peu le revers du souci d'atteindre des normes communes : inévitablement, la diversité des situations géographiques, institutionnelles et chronologiques est un peu masquée. Il faut cependant reconnaître que la réalité de cette diversité ne se dégage que très rarement de nos sources. L'ouvrage est généralement bien composé et ne présente que très peu de problèmes typographiques ; un crochet droit apparemment non refermé (n. 224, p. 222)

fait partie des rares exceptions. Pour en rester à ces questions formelles, il faut cependant regretter les conventions choisies pour les citations d'inscriptions qui persistent à utiliser le signe égal et mettent sur le même niveau les différentes éditions, les corpus et les recueils. Parfois les notes auraient pu être mieux organisées pour éviter des doublons ou clarifier quelques exemples, comme dans le cas de l'inscription témoignant de la visite d'un proconsul à Samothrace en 165 qui apparaît plusieurs fois (pages 112, 115 et 285) : les références auraient dû être groupées dès la première note et l'établissement du texte aurait pu être exposé plus clairement. Enfin il est dommage, compte tenu de la clarté de l'ouvrage, que l'absence de traduction des sources puisse tenir à l'écart du détail de bien des exemples les étudiants non spécialistes et les collègues historiens d'autres périodes, mais il est vrai que cela aurait encore accru la taille de l'ouvrage. Ces remarques toutefois n'entament pas l'intérêt et l'utilité d'un ouvrage qui pourra être régulièrement consulté, dont les qualités de synthèse et de rigueur sont indéniables et qui offre une ample matière à réflexion à qui s'intéresse à l'administration romaine.

Benoît ROSSIGNOL

Alberto DALLA ROSA, Cura et tutela. *Le origini del potere imperiale sulle province proconsolari*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 362 p. (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 227). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-10602-3.

The presented volume analyses the beginnings of imperial control over proconsular provinces. Its main focus is therefore necessarily the reign of Augustus, who in January 27 BC assumed the governorship of only some provinces, at the same time accepting *cura et tutela rei publicae uniuersa*. This expression – being a quote from Cassius Dio in Latin translation, supported by the *Tabula Siarensis* and referring to a practice dating back to the Republican period – must have hinted at specific prerogatives of Augustus's power, and it is these prerogatives that A. Dalla Rosa strives to identify. Although to Cassius Dio imperial power in its developed form must have seemed natural, at the dawn of Empire this was not yet the case; in consequence, one cannot simply replace the *cura et tutela* of Augustus with *imperium proconsulare maius et infinitum*, or invoke imperial *auctoritas* when explaining the grounds of his interventions in proconsular provinces during his exceptionally long reign. We are in fact dealing with a multi-phase process of crystallisation of Augustus' prerogatives of power – a process that ultimately found expression in the term *imperium maius* and was later confirmed in *s.c. de Pisone patre*, in the context of Germanicus' mission and Tiberius' empire-wide supremacy. According to A. Dalla Rosa, this process came to an end with the ascension of Caligula and the transfer of command of the last proconsular legion in Africa in 39 AD (this date also constitutes a terminus for the author's narrative). New epigraphic sources, as well as recently intensified studies on the first emperor's position within the political system (J.-L. Ferrary, A. Giovannini, K.M. Girardet, F. Hurlet) largely undermined the legal framework established by Th. Mommsen and clearly demonstrated that the formation of Augustus' prerogatives of power occurred gradually and depended on the circumstances. Following this line of reasoning, A. Dalla Rosa paints an image in which innovative solutions that Augustus implemented *ad hoc*, in response to political and military problems at hand,

luer avec l'octroi du droit latin et la fin de la reconnaissance nominale du nouveau citoyen. Pour traiter du patronage sous le Principat, Nicols focalise une bonne part de sa recherche sur Plinie qui illustre parfaitement les phénomènes de cette époque, complété par les *Lettres* de Fronton sur le municipe de Cirta. Plus loin, l'auteur développera les apports de l'épigraphie dans le chapitre 7, pour un tableau complet et diversifié des pratiques et de leurs évolutions. Curieusement le propos régresse dans le temps et le chapitre suivant est consacré à Cicéron et aux Verrines, une source abondante qui justifierait à elle seule un livre. Car l'attitude de Verrès apporte le contre-exemple parfait des méfaits accomplis en contradiction avec les devoirs de patronage et d'*hospitium*, lesquels devoirs Cicéron développe, procurant ainsi une sorte de liste de référence. Une question qui n'a pas encore été abordée est celle des contours légaux du patronage. C'est le sujet du chapitre 6 où l'on voit au travers de diverses réglementations que n'importe qui ne pouvait pas patronner n'importe quoi. Les cités pérégrines, par exemple, ne pouvaient offrir de patronage au gouverneur. Les lois municipales conservées détaillent les procédures et livrent des informations sur les critères de choix, les droits et devoirs de chacun. L'épigraphie donne une ampleur large au phénomène qui semblait, dans les sources littéraires, restreint aux noblesses d'empire. Les élites locales, les femmes et même les affranchis constituent des patrons avérés qui rivalisent de variété et d'évergésies. Le chapitre 8 est consacré au cas particulier de l'album de Canusium. Une assez brève conclusion décrit l'évolution chronologique du patronage de cité en tant que composante vitale du système social romain. Un aspect apparaît à plusieurs endroits de l'exposé : le patronage s'inscrit dans la durée. Il ne se conclut pas pour un fait ou un bienfait précis. « Continuity of benefaction and continuity in celebration were important both to the theory and practice of civic patronage » (p. 314). Et le patronage ne décline pas. On le retrouvera au Bas-Empire. Mais cela c'est une autre histoire.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Ulisse MORELLI, *Domiziano. Fine di una dinastia*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol. 346 p. (PHILIPPIKA, 71). Prix : 74 €. ISBN 978-3-447-10189-9.

Contrairement à ce que peut laisser supposer la partie principale de son titre, *Domiziano. Fine di una dinastia* ne propose pas une biographie du dernier des Flaviens. Le sujet est plus précis, et en un sens plus ambitieux : il s'agit de proposer une analyse et une explication historique de la chute de Domitien et de son remplacement par Nerva puis Trajan. Le cœur du propos est donc exprimé par le sous-titre qui ne lui rend pas totalement justice cependant : il s'agit certes de la fin d'une dynastie mais aussi de l'avènement d'une autre, en la personne de Trajan. Le bref règne de Nerva est donc particulièrement scruté par l'ouvrage. L'échec final de Domitien est examiné dans une perspective à plus long terme, non seulement en considérant toute l'histoire de la dynastie flavienne, mais aussi au regard des luttes politiques et aristocratiques qui entraînèrent la fin de la dynastie julio-claudienne. La démarche s'attache, dans la mesure du possible, à replacer chaque protagoniste dans une histoire familiale et généalogique afin d'éclairer sa position dans le jeu politique, ses alliances, le réseau de clientèles dont dépend son histoire. Ulisse Morelli met ainsi

en valeur le rôle du sommet de l'aristocratie face aux divers princes, les pressions qu'il peut exercer, les dangers qu'il peut courir et faire courir au pouvoir. La chute de Domitien s'explique alors avant tout par une incapacité à assurer le futur de sa dynastie, à afficher des perspectives successorales claires et sûres. Cette faiblesse fondamentale se conjugua avec l'étroitesse du réseau aristocratique et familial des Flaviens pour placer Domitien en position de grande vulnérabilité tant face à de possibles concurrents que face aux anciens soutiens de sa famille, de plus en plus déçus. Un rôle particulièrement important est donné à Domitia Longina dans une histoire dont le héros secret et posthume est Corbulon. Prodiguant une analyse serrée de la chute de Néron, U. Morelli insiste sur le réseau de relations tissé autour de Corbulon, sur le rôle possible de certains de ses membres dans la prise de pouvoir de Galba et surtout sur le fait qu'il servit très largement ensuite de fondation aux *partes flavianae*. L'incapacité finale de Domitien et Domitia à donner un héritier à l'Empire déboucha sur l'effondrement de ce réseau de soutiens et la chute de la dynastie. La question successorale pesait en fait dès l'inauguration du règne, qui est donc avant tout considéré à travers les manifestations d'oppositions, les complots, les crises dynastiques. U. Morelli fournit à cet égard une chronologie précise des crises dans le règne, s'attachant à retracer les logiques et les rythmes des événements malgré des sources lacunaires et orientées, par-delà la *damnatio memoriae* et la *vituperatio* des auteurs antiques. Ainsi l'analyse du scandale de 82-83 prend en compte la masse considérable de rumeurs issues d'une cour divisée en factions et explique l'incohérence de Domitien par les pressions s'exerçant sur lui. Une des qualités de la démarche est d'insérer les événements du règne et ses pratiques dans la longue durée des alliances, des soutiens, des attitudes aristocratiques. Cette reconstruction attire l'attention sur la crise importante de 87, qui fut un tournant tout aussi décisif que la révolte de Saturninus. À travers une analyse serrée, U. Morelli voit en ce dernier un candidat peu probable à l'Empire et plutôt l'acteur malheureux d'un projet plus vaste où il n'était pas le futur empereur. Dans ces crises, Domitien apparaît comme frappé d'incapacité diplomatique par rapport à ses généraux, les offensant par ses erreurs. En dissimulant les conflits internes, la maladresse de sa communication politique a aussi facilité sa diffamation après sa mort. La question dynastique est au cœur de la dernière phase du règne une rupture fondamentale prend place entre 90 et 93, les procès de cette dernière année résultant des divisions de la classe sénatoriale. La conjuration finale est scrutée de près. L'idée d'un complot de palais restreint et improvisé est rejetée, même si la conjuration n'était pas aussi large que celle qui causa la chute de Néron. La logique des faits est alors reconstruite au regard de ce que l'on sait des débuts du règne de Nerva. La seconde partie de l'ouvrage, qui considère les commandements provinciaux et militaires de la fin du règne de Domitien jusqu'au début de celui de Trajan, trouve alors un rôle essentiel. S'appuyant sur les progrès des dernières décennies en prosopographie, la reconstruction met en lumière les rapports de force et les luttes d'influences. L'analyse s'arrête longuement sur Cn. Pompeius Longinus et insiste à juste titre sur le fait que Trajan n'avait pas alors de mérites militaires particulièrement éclatants. C'est sur cette base prosopographique et politique que la dernière partie de l'ouvrage considère « l'interrègne » de Nerva. Ce dernier apparaît comme un empereur faible, portant le poids de ses compromissions passées. La vie politique du court règne est scrutée de près, en particulier la question d'une

rupture affichée avec le règne de Domitien. C'est sur cet arrière-fond qu'est mise en lumière la réussite du réseau familial et clientélaire de Trajan et la fondation de la dynastie antonine dont les racines et les ramifications sont retracées avec le soin nécessaire, en suivant les hypothèses de Ginette Di Vita-Evrard. La crise complexe de 97 est alors analysée en détail. Casperius Aelianus y apparaît comme payant sa naïveté et Trajan comme un véritable usurpateur organisant un « 18 Brumaire » avant l'heure. L'ensemble du propos est en général convaincant et bien informé. Outre quelques coquilles (ainsi p. 116 et 334 dans la référence à l'article de Philippe Moreau), quelques erreurs peuvent être relevées mais elles n'entament en général pas le fond du propos (p. 76 sur le rang de *trecenarius*, p. 152 sur l'origine de Domitius Afer, p. 319 où il s'agit de Galère et non de Gallien). On regrettera cependant que le congrès de Lyon (2000) sur les légions romaines n'ait pas été exploité : il aurait permis de discuter le devenir de la XXI^e *Rapax* (p. 169), de préciser les mouvements de la VIII^e *Augusta* (p. 98) et surtout de faire justice à l'hypothèse d'une révolte en Germanie avancée en son temps par Hatt sans réelle base factuelle (p. 292 et 313). Quoi qu'il en soit, la qualité et l'intérêt du propos demeure. Si le lecteur n'est pas obligé d'adhérer à toutes les reconstitutions prosopographiques ou politiques proposées, quelquefois très hypothétiques, force est de reconnaître la cohérence et la rigueur de la méthode. L'argumentation présente toujours les faits de manière claire et complète, et permet ainsi de se forger une opinion ; surtout, consciente des lacunes de la documentation, elle sait suspendre le jugement à bon escient (p. 216). Au fil de la démonstration, le lecteur trouve nombre de développements de grande qualité et des remarques stimulantes, par exemple sur « l'opposition » sénatoriale (p. 129), sur l'entrée des Grecs au sénat (p. 210-211) ou sur les limites de ce qu'une carrière peut nous apprendre des compromissions avec le prince (p. 254). L'analyse fine des carrières et des personnages n'empêche pas la synthèse et des jugements historiques formulés fermement comme lorsque l'auteur brosse le portrait de Nerva (p. 245) ou qu'il revient dans une note sur la question de la succession dynastique sous les Antonins (n. 31, p. 252). L'intérêt de l'ouvrage dépasse donc, et de loin, le simple règne de Domitien, et sa lecture est recommandée pour tous ceux qui s'intéressent aux dynamiques dynastiques, politiques et administratives du Haut-Empire.

Benoît ROSSIGNOL

Agnès BÉRENGER, *Le métier de gouverneur dans l'Empire romain de César à Dioclétien*. Paris, De Boccard, 2014. 1 vol. 535 p. (DE L'ARCHÉOLOGIE À L'HISTOIRE, 62). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7018-0350-0.

Dans ce fort volume – plus de 400 pages de texte –, Agnès Bérenger se propose de rendre compte du gouvernement des provinces dans l'Empire romain, dans la longue durée de l'histoire des institutions, de la fin de la République aux réformes de Dioclétien. Toutes les provinces et tous les types de gouverneurs sont considérés. Comme l'indique le titre, le regard est résolument tourné vers la pratique. Cette dernière est abordée selon plusieurs perspectives, avec le souci de construire une synthèse réelle au-delà de l'accumulation, mais sans céder à une globalisation réductrice. Les constantes possibles sont donc abordées prudemment et la réflexion cherche

Chevalier's bibliography, could also have been fruitfully employed. Much more could have been said from the philosophical viewpoint, and ancient and mediaeval commentaries such as those by Eriugena, Remigius of Auxerre, and the School of Chartres could have been deployed much more consistently and profitably (in the introduction and the commentary Chevalier does use at least Eriugena's and Remigius of Auxerre's commentaries on Martianus, although very sparsely), but one must realise that choices had of course to be made. All in all, this volume will be very useful to readers.

Ilaria L.E. RAMELLI

Johannes A. VAN WAARDEN & Gavin KELLY (Ed.), *New Approaches to Sidonius Apollinaris*. With indices on Helga KÖHLER, C. Sollius Apollinaris Sidonius: *Briefe Buch I*. Louvain – Paris – Walpole, Peeters, 2013. 1 vol. 397 p. (LATE ANTIQUE HISTORY AND RELIGION, 7). Prix : 89 €. ISBN 978-90-429-2928-9.

L'idée de composer un « commentaire complet » (p. 3), qui prenne en compte l'ensemble de la prose et de la poésie de Sidoine Apollinaire afin d'aboutir à une compréhension globale de son œuvre, constitue l'objectif initial du projet SAxxi, « Sidonius Apollinaris for the 21st century ». Pour estimer quels chantiers étaient à mener en priorité, un colloque a été organisé à Wassenaar entre le 26 et le 30 janvier 2011. Ce sont les communications de ce colloque qui sont présentées dans cet ouvrage composé d'une introduction, de trois parties et d'un appendice contenant les index correspondant au commentaire du livre I des lettres de Sidoine publié par H. Köhler. Dès l'introduction, les particularités de ce projet, s'adressant aussi bien à un public universitaire qu'à un lectorat moins spécialisé, sont exposées. Une équipe internationale transdisciplinaire est ainsi mobilisée pour travailler sur les aspects littéraires, philologiques et historiques de ce commentaire des œuvres de Sidoine qui sera accompagné d'une nouvelle traduction anglaise, d'une introduction, d'une liste des monographies et d'index. Dans la première partie de l'ouvrage, trois chercheurs, D. Amherdt, H. Köhler et S. Santelia, font état de la tradition de la recherche sur l'œuvre de Sidoine en France, en Allemagne et en Italie. Ces trois articles mettent en évidence l'ampleur des différences entre ces traditions érudites nationales qui, en fonction des époques, ont chacune privilégié une approche plutôt qu'une autre. De légères divergences entre les auteurs peuvent cependant être relevées. Par exemple, H. Köhler défend l'idée selon laquelle la traduction doit rester au plus près du texte, celle-ci ne devant en aucun cas le simplifier, ni l'adapter aux goûts du lecteur (p. 44-46). Un tel postulat peut paraître éloigné des propos de D. Amherdt qui défend la nécessité de produire des traductions accessibles à un large public et agréables à lire (p. 35-36). Étant donné qu'aucune conclusion ne figure à la fin de l'ouvrage ou de chaque partie, il est difficile pour le lecteur de connaître les positions retenues pour le futur commentaire. Dans la deuxième partie de l'ouvrage, ce sont les poèmes de Sidoine qui sont analysés. Les auteurs adoptent des perspectives très différentes. P. Gerbrandy est l'auteur qui porte le jugement le plus sévère sur le style de Sidoine : « As for me, I believe Sidonius to be an extremely bad poet, but the very badness of his poems triggers my interest in his cultural environment » (p. 65). Il déprécie en particulier le goût de Sidoine pour les énumérations qu'il considère comme étant le

signe d'une « empty erudition » (p. 74). L'article de D. Rijser peut être rapproché de celui de P. Gerbrandy parce qu'il s'attache également à « une forme grossière d'intertextualité » (p. 16). Les quatre autres auteurs s'intéressent à des intertextualités plus subtiles et portent un jugement plus favorable sur le style de Sidoine. T. Brolli et S. Condorelli s'intéressent respectivement aux panégyriques et aux poèmes insérés dans les neuf livres de correspondance. A. Stoehr-Monjou et G. Kelly proposent d'étudier l'œuvre poétique de Sidoine au travers de deux de ses modèles, Horace et Claudien. A. Stoehr-Monjou pose la question de l'intertextualité de manière différente. Selon elle, il faut non seulement relever les références directes aux auteurs modèles, mais il faut aussi tenter de percevoir comment Sidoine lisait, comment il mémorisait et comment il réutilisait ces références. L'article d'A. Stoehr-Monjou enrichit donc la réflexion sur l'intertextualité au travers d'une appréciation subtile des « différents degrés de mémoire poétique » (p. 167). Enfin, en s'intéressant à la présence de l'esthétique et des thèmes chers à Claudien dans les panégyriques de Sidoine, G. Kelly rejoint A. Stoehr-Monjou sur un point : Sidoine ne se contentait pas de la simple imitation des auteurs qu'il prenait comme modèles. Il investissait des passages de leurs œuvres ou faisait écho à des modes de narration afin de construire des jeux littéraires subtils destinés à satisfaire les goûts de ses correspondants et à montrer qu'il appartenait bien au cercle restreint des aristocrates capables de déchiffrer ces jeux. Dans la dernière partie de l'ouvrage, c'est la correspondance de Sidoine qui est évoquée. R. Gibson réussit à prouver que la collection des lettres, telle qu'elle a été établie par Sidoine, présente de nombreuses analogies avec celle de Pline. Le fait que Sidoine ait introduit des « fausses fins » au terme des livres 7 et 8 ou bien que les livres 7 à 9 rassemblent, chez Sidoine comme chez Pline, les lettres les plus sombres, constituent des arguments convaincants. Quelques points peuvent cependant être discutés, comme la ressemblance entre le livre I de Sidoine et de Pline qui repose sur le fait qu'il s'agirait essentiellement de lettres écrites sur une courte période, pour Sidoine entre 467 et 469, alors que les auteurs exerçaient d'importantes responsabilités (p. 198-199). Ce constat se vérifie pour une partie des lettres de Sidoine mais, comme le souligne R. Mathisen, des lettres composées dans les années 450 furent aussi intégrées dans ce livre (p. 235-238). Dans un registre différent, R. Mathisen s'intéresse à la manière dont Sidoine a sélectionné une partie de ses lettres afin de composer les neuf livres de sa correspondance. Il montre qu'il y a inséré des dossiers de lettres archivées, des lettres qui avaient été regroupées pour des raisons chronologiques, géographiques, thématiques ou de destinataire. R. Mathisen apporte donc un éclairage neuf sur les méthodes de travail de Sidoine et il montre que ces dossiers peuvent être utilisés afin de redater des lettres. Dans une perspective bien différente, S. Mratschek souligne combien il est important d'étudier les allusions et la « communication codée » (p. 270) de Sidoine afin d'établir un nouveau commentaire de ses lettres. Selon l'auteur, ces dernières ne peuvent être questionnées uniquement au travers de perspectives historique, autobiographique ou prosopographique. Elles sont aussi porteuses de schémas épiques et de modèles littéraires passés réinterprétés par Sidoine dans la perspective de reconstruire l'histoire. Enfin, dans le dernier article de l'ouvrage, R. Risselada tente d'évaluer de manière critique le latin de Sidoine en s'attachant tant au style qu'à la syntaxe. L'auteur conclut qu'à l'image de Symmaque, Sidoine avait un latin littéraire de haut niveau, un latin « classique » (p. 300) qui

s'écarterait rarement de la syntaxe classique si ce n'est pour quelques innovations en matière de vocabulaire. Même si chacun des articles de cette partie traitant de la correspondance de Sidoine apporte des conclusions intéressantes, il est difficile de tisser des liens entre eux. L'hétérogénéité des approches fait d'autant plus ressentir l'absence de conclusion de partie qui aurait permis de dresser un bilan des recommandations devant être suivies pour construire le commentaire de ces lettres. L'ouvrage *New Approaches to Sidonius Apollinaris* qui a été conçu comme un manuel contenant des recommandations générales et des cas d'étude précis dans la perspective de rédiger un commentaire renouvelé de la prose et de l'œuvre poétique de Sidoine, apparaît donc comme un ouvrage atypique. La plupart des articles abordent davantage l'œuvre de Sidoine au travers de son style ou des relations intertextuelles et, de fait, parlent davantage au spécialiste de littérature classique ou tardive. Néanmoins, l'historien spécialiste d'Antiquité tardive trouvera dans cet ouvrage des éléments et des approches permettant de s'interroger sur les méthodes de travail de Sidoine, de dater certaines de ses lettres ou de mieux comprendre des références complexes présentes dans sa prose ou sa poésie. Enfin, dernier atout de ce livre, il a le mérite de présenter une bibliographie actualisée et complète, ce qui fait de lui un outil de travail très utile.

Marie ROUX

Marie FORMARIER, *Entre rhétorique et musique. Essai sur le rythme latin antique et médiéval*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. 357 p. (LATINITATES, IX). Prix : 95 € (hors taxes, broché). ISBN 978-2-503-55160-9.

Dans ce livre, Marie Formarier entreprend d'étudier le rythme latin antique et médiéval en se fondant, d'une part, sur les écrits théoriques des Grecs et des Romains et, d'autre part, sur l'étude empirique d'un matériel allant de la prose oratoire classique au premier chant chrétien. La tâche que M. Formarier a voulu accomplir est, on le voit, considérable ; mais on peut affirmer, sans nulle exagération, que le défi a été relevé d'une manière à la fois brillante et efficace. Quatre chapitres abordent successivement les définitions que les Anciens donnaient du rythme, la tripartition entre l'arythmie, le rythme et le mètre, les principes de segmentation rythmique, et enfin les effets cognitifs, éthiques ou pathiques que les théoriciens de l'Antiquité reconnaissaient au rythme. Viennent ensuite le chapitre sur le rythme oratoire latin, où six extraits sont analysés en détail (pour le style haché : CIC., *Scaur.* 45m d'après *Or.* 223-224, AUG., *Serm.* 40 [PL 38, p. 246], CAES.-AREL., *Serm.* 82.3 [CCL 103, p. 339 = SC 447, p. 108] ; pour le style périodique : CIC., *Corn.* d'après *Or.* 232, AUG., *Serm.* 41 [PL 38, p. 247], CAES.-AREL., *Serm.* 235.2 [CCL 104, p. 936] = 11 [PL 67, p. 1069-1070]), et le chapitre sur le premier chant chrétien, dans lequel M. Formarier soumet à un examen approfondi les parties chantées de la *Lectio cum cantico* de Daniel, à savoir la Prière d'Azarias (dans sa version bénéventaine, seule à nous être transmise) et les *Benedictiones* (dans leurs quatre versions utilisables : bénéventaine, milanaise, romaine, grégorienne) ; des annexes fournissent la transcription de ce corpus musical. À l'excellente structuration générale de l'exposé s'ajoute la pratique d'un style clair et précis, la citation explicite et la traduction intégrale de tous les passages discutés (qu'on aurait aimé voir repris dans un index), et un souci de la

Sophie BOUFFIER & Dominique GARCIA (Ed.), *Les territoires de Marseille antique*. Arles, Errance, 2014. 1 vol. 216 p., nombr. ill. (LES HESPÉRIDES). Prix : 32 €. ISBN 978-2-87772-570-5.

L'ouvrage édité par Sophie Bouffier et Dominique Garcia rassemble quatorze communications issues des séminaires d'Antiquités nationales, de Protohistoire méditerranéenne et d'Histoire ancienne de l'Université d'Aix-Marseille portant, en 2013, sur Marseille et ses territoires. La réflexion s'articule à la fois sur les données textuelles et les données archéologiques. Elle compète donc les données livrées par Marc Bouiron & Philippe Mellinand dans *Quand les archéologues redécouvrent Marseille*, Paris, 2013. L'ouvrage offre ainsi une vision globale des données, traitant les relations entre populations indigènes et colons grecs aussi bien dans les sources littéraires que dans les sources archéologiques. M. Bouiron livre dans « Les *Ethniques* de Stéphane de Byzance et les mentions lexicographiques », des précisions concernant la fondation de la cité et traite en particulier les motifs qui ont présidé au choix de son implantation. L'histoire de la fondation de Marseille nous est également transcrite grâce à une série de textes réévalués par S. Bouffier et Emmanuèle Caire qui cherchent à cerner l'identité massaliote, à travers ses institutions et le fonctionnement de sa société (e.g. via les *Politeiai* d'Aristote). Deux traditions relatent l'établissement de Phocéens à Marseille : la domination perse sur l'Ionie favorisant leur départ de Phocée (Stéphane de Byzance) et la légende de fondation retraçant la rencontre d'Euxènos le Phocéen et de Petta la Massaliote (Athénée). D'autres communications traitent du territoire de l'agglomération de Massalia et de l'histoire culturelle des populations locales, au contact de la colonie grecque. Un article collectif intitulé « Aux frontières du territoire marseillais : rythmes grecs et celtiques entre le VII^e et le V^e siècle av. J.-C. » livre un état des lieux relatif à l'occupation des territoires situés autour du vieux port ; les fouilles et les prospections y démontrent la prédominance avant la fondation de la colonie de sites d'habitats perchés, les occupations s'organisant ensuite en habitats groupés, principalement dans la plaine de l'Huveaune. De son côté, le mobilier céramique révèle une cité moteur d'échange avec les populations indigènes bien avant d'être elle-même productrice de vaisselle : entre 540 et 450 av. n.è., le mobilier céramique témoigne ainsi de l'expansion économique de Marseille, grâce à sa production de vin. L'état des lieux archéologiques est très riche mais aurait peut-être gagné à être confronté aux données géomorphologiques des sites envisagés. Deux communications (L.-Fr. Gantès, « L'occupation gauloise du massif saint-Cyr » et L. Mercuri, « Massalia et l'arc alpin méditerranéen ») livrent des remarques similaires : l'intensification des échanges entre population indigène et Marseille se traduit ainsi par un changement de faciès du mobilier céramique à partir de 450 av. n.è. à Saint-Marcel ; le site appartiendrait donc à la chôra grecque dès cette période. De même, les importations massaliotes deviennent prépondérantes à Nice à la fin du IV^e s. av. n.è., ce qui incite à suggérer l'idée d'une possible mainmise de Massalia sur la cité voisine. Le rayonnement de Marseille est également marqué par la diffusion du monnayage grec qui sert de modèle aux frappes des peuples indigènes du Sud-Est de la Gaule jusqu'à la période augustéenne (J. A. Chevillon). M. B. Carre, D. Garcia et S. Bouffier livrent deux articles retraçant par une lecture plus générale les liens et les échanges entre les populations indigènes et les Grecs

jusqu'à la création de la province de Narbonnaise. Sur ces questions, on renverra à D. Garcia, *La Celtique méditerranéenne. Habitats et sociétés en Languedoc et en Provence VIII^e-II^e siècles av. J.-C.*, Arles, 2014 (AC 84 [2015], p. 505-507). Les relations entre Rome et Marseille sont présentées sous deux aspects : M. Bats illustre les relations transversales existant entre Rome et Marseille au travers de la représentation d'Artémis/ Diane tandis que R. Feigh Vishnia resitue la question dans le contexte historique de la conquête. La ville grecque de Marseille reste méconnue mais les fouilles archéologiques, souvent préventives, ont livré quelques témoins de ses équipements urbains. H. Tréziny souligne la présence d'une trame urbaine normée et la rareté des espaces publics et notamment des sanctuaires. Marseille est-elle une cité ou un *emporium* ? D'après l'auteur, elle serait avant tout une cité, à laquelle s'adjoindrait un *emporium*. Ph. Mellinand livre une cartographie des vestiges urbains de Massalia et en particulier, de ceux découverts sous le site de l'Hôtel-Dieu (fouille 2009-2010) qui marque la continuité d'une fouille plus ancienne, sur le site de Bargemon. Ces fouilles ont livré des vestiges grecs et romains surplombant le port. Ph. Mellinand met en évidence la permanence des réseaux viaires d'époque grecque, mais également de la multiplication des réseaux viaires contemporains, liés à la topographie de Marseille. P. Arnaud clôture le volume par une étude des routes maritimes marseillaises. Un utile recueil et un format de publication (séminaires universitaires) au final relativement rare mais qui mérite d'être salué. Elsa SAGETAT-BASSEUIL

Alain BOUET, *La Gaule Aquitaine*. Paris, Picard, 2015. 1 vol. 25 x 30,5 cm, 168 p., 134 fig. Prix : 49 €. ISBN 978-2-7084-0988-0.

Après la Narbonnaise, sous la plume de Pierre Gros, et la Lyonnaise, sous la direction d'Alain Ferdière, les éditions Picard nous proposent l'Aquitaine d'Alain Bouet. Issue de la partition de la Gaule Chevelue, la province augustéenne d'Aquitaine couvre un vaste territoire entre Loire, Massif central et Pyrénées, rassemblant deux zones : de grandes cités au nord de la Garonne, reprenant les territoires des Arvernes, Bituriges, Pictons, Lémovices, Santons, Pétrucos, Rutènes, Bituriges Vivisques, Nitiobroges, Vellaves et Gabales, et une petite Aquitaine au sud, rassemblant en quelques cités des populations moins étendues pour constituer à elles seules des *civitates* propres. A. Bouet connaît bien le terrain, en particulier les vestiges architecturaux. C'est donc avec une compétence affinée qu'il nous fait parcourir cette riche Aquitaine et nous en offre un tableau documenté, vivant et remarquablement bien illustré. Du point de vue géopolitique et économique, l'Aquitaine contrôle, par le bassin de la Garonne, les circulations stratégiques entre Méditerranée et Atlantique et, dès Auguste, le pouvoir s'investit dans la mise en place d'une infrastructure efficace et d'une urbanisation importante autour de Saintes, sans doute en premier, de Bordeaux et de Poitiers, avec un rôle central de Bordeaux pendant toute la durée de l'Empire. Dès la protohistoire, de puissants oppida structurent le territoire, comme Corent ou Villeneuve-sur-Lot, et les élites gauloises trouveront dans la nouvelle organisation romaine de nouveaux pouvoirs, avec parfois des titres hérités de leurs anciennes fonctions dirigeantes, comme le vergobret. Dès Auguste aussi la citoyenneté latine est accordée aux Arvernes, sous Tibère aux Santons, accélérant les

Eugenio AMATO, Aldo CORCELLA, Gianluca VENTRELLA et Pierre MARÉCHAU, *Procopé de Gaza. Discours et fragments*. Texte établi, introduit et commenté par E. A., avec la collaboration d'A. C. et G. V. et traduit par P. M. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 13 x 20 cm, CIX-617 p. en partie doubles, 4 ill. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 503). Prix : 145 €. ISBN 978-2-251-00587-4.

Le volume de la CUF regroupant les *Discours et fragments* de Procope de Gaza est destiné à remplacer l'édition parue dans la collection Teubner en 2009, qui était déjà l'œuvre d'E. Amato, parce que cette édition est jugée défectueuse par son auteur (cf. p. LXXIII, n. 241), mais aussi parce que, depuis sa parution, des progrès considérables ont été accomplis dans l'établissement du texte comme dans la constitution du corpus des œuvres de Procope. Huit des quinze pièces figurant dans le volume (*op.* I-III, V-IX) sont connues par un unique témoin, le *Vaticanus gr.* 1898, dégradé au XIX^e s. par l'utilisation de réactifs chimiques. Or tout récemment ce manuscrit a pu faire l'objet d'une lecture aux rayons ultra-violets et on en a de plus retrouvé une copie effectuée entre 1804 et 1834, avant sa dégradation. Deux textes transmis sans indication d'auteur, également découverts il y a peu, ont été attribués à Procope (*op.* XII-XIII). Enfin il a été démontré que deux discours déjà connus mais dont la paternité était restée douteuse, étaient de la main de Procope (*op.* XIV-XV). Plusieurs articles ont rendu compte de ces diverses découvertes et proposé une première édition des nouveaux textes, et dès 2010, le recueil collectif *Rose di Gaza*, dirigé par E. Amato, avait offert au public, précédées par une riche introduction, et suivies de divers appendices, les traductions commentées en italien des *op.* I-XI, ainsi que de la correspondance. La parution de ce nouveau livre s'inscrit donc dans un mouvement très dynamique de recherches sur Procope de Gaza. L'introduction générale est consacrée à une présentation de la biographie de Procope et de sa production littéraire, puis de la tradition manuscrite et de la réception des discours, ainsi que des principes adoptés dans l'édition : E. Amato revendique un « conservatisme prudent » (p. LXXXII). En appendice est reproduite la traduction par H. Caffiaux de l'*Oraison funèbre pour Procope* de Choricios (p. LXXXVII-CHII). Chaque texte ou groupe de textes est précédé d'une notice développée, appuyée sur une abondante bibliographie. L'apparat critique surprendra les habitués de la CUF car il est négatif. Dans le texte sont adoptées des conventions typographiques étrangères aux habitudes de la collection, et dûment signalées au bas des *conspectus siglorum*, auxquels on se reportera. Les trois premières pièces, désignées comme des *dialexeis* par l'éditeur, sont parentes par le contenu, et ont probablement été composées toutes les trois pour une même circonstance, le « jour des Roses », dont il est difficile de définir plus précisément la nature. Suivent quatre éthopées, dont les trois premières sont thématiquement liées aux *dialexeis* qui précèdent. La *Description de l'horloge* (*op.* VIII) est transmise de façon malheureusement incomplète et lacunaire, mais l'édition ici proposée manifeste un net progrès dans la connaissance du texte. La *Description du tableau sis en la ville de Gaza* (*op.* IX) est quant à elle presque intégralement conservée. Ce « tableau » est certainement d'après E. Amato une fresque plutôt qu'une mosaïque. Il représente des séquences d'une version de la légende de Phèdre et Hippolyte et des épisodes de la Guerre de Troie. Du discours d'adresse en l'honneur du « très glorieux stratélate »

Asiaticos (*op.* X) ne sont conservées que les premières lignes. Le *Panegyrique pour l'empereur Anastase* (*op.* XI) est le discours de Procope le plus connu et le mieux étudié, car il est celui dont l'apport à la connaissance historique est le plus immédiat. E. Amato propose, à la suite de G. Ventrella, de le dater de 511 (p. 245). La piécette suivante (*op.* XII), de paternité procopienne « presque certaine » (p. 334), servait peut-être de causerie introductive (*prolalia*) à l'*Épithalame pour Mèlès et Antonina* (*op.* XIII), qui constitue à la fois un document important sur la vie municipale et la société de Gaza et un témoin majeur de l'art et de la pensée de Procope, comme le montre bien la notice. Suivent deux monodies, qui sont elles aussi d'un grand intérêt pour l'histoire institutionnelle et sociale de l'Antiquité tardive. La première est consacrée à un jeune homme mort prématurément (*op.* XIV), la seconde à un « père de la cité » (*op.* XV). Le volume est complétée par l'édition de fragments, parmi lesquels des extraits d'une monodie sur Antioche, d'une métaphore de vers d'Homère et de la *Réplique aux chapitres théologiques de Proclus*. On regrettera que la révision de la copie n'ait pas été plus soignée, de façon à éviter les trop nombreuses coquilles, fautes d'orthographe et fautes de français (ex : p. XLIX : « avez » pour « avec » ; p. LXXX : « fançaise » ; p. 165 : « dans son souterrain » pour « dans la tombe » ; p. 172, n. 53 : « Hyppolite » ; p. 176 : « ne lui esquivé pas » pour « lui fait esquiver » ; p. 191, § 3, traduction de la l. 18 : ajouter « sans » avant « ornements » ; p. 195, § 12 : « transparence » ; p. 316, n. 59 : « donées » ; p. 320, n. 78 : « fonctionnaires publiques » ; p. 468, n. 21 : « coté » pour « côté »). Les erreurs de traduction qui émaillent le volume sont plus graves, et d'autant plus que seules trois des douze pièces qui y figurent ont déjà été traduites en français (*op.* IX, XI, XV) et que l'ouvrage sera certainement utilisé par des historiens ou des historiens d'art non hellénistes, aux yeux desquels il fera figure de référence. Ex. : p. 45, l. 17, remplacer la traduction de la page de gauche par celle qui est donnée n. 34, p. 62 ; p. 49, l. 17, *πρὸ τοῦ ὅστεος* ne signifie pas « dans la partie qui fait face à la ville », mais « en avant de la ville » ; p. 138, l. 3, *καὶ τοῦτο τοῦ ποιήσαντος θαῦμα*, traduit par « leur auteur n'en serait pas moins prodigieux », signifie en réalité « cela même serait un prodige de la part de celui qui les a fait faire » ; dans la *Description de l'Horloge*, la traduction des § 4 et 10-13, p. 140 et p. 143-145, est à revoir ; p. 191, l. 10, *εἰσόδους* ne désigne pas des « reliefs » ; p. 201, l. 27, *ἀκήκοεν* ne signifie pas « il a vu », mais « il a entendu » (Hippolyte « a entendu de ses yeux », c'est-à-dire qu'il a lu les tablettes qu'il « laisse tomber avec horreur ») ; p. 209, l. 27, la traduction de *πρόφασις* (« cause »), par « maître d'œuvre », surprend, comme à la ligne suivante celle de *φιλοτιμείται* (« fait don ») par « rehausser » ; p. 290, aux l. 3-4, la traduction ne rend pas compte de l'opposition entre les restaurations de remparts existants, mais ruinés, et les constructions *ex nihilo* ; p. 294, l. 7, les *ἄρχοντες* ne sont pas des « magistrats locaux », mais des gouverneurs ; p. 299, la traduction de la description de l'aqueduc de Jérusalem est incompréhensible ; p. 302, l. 8-9, *δουλεύειν δὲ ταῖς ἡδοναῖς* est traduit deux fois (« quant à l'intendance des plaisirs, et l'asservissement aux plaisirs ») ; en revanche, p. 305, l. 12-13, *ἐφ'αἷς* n'est pas traduit, pas plus que *δι'ὧν* p. 408, l. 3 ; p. 460, l. 9, *ἅπας ἐνέκειτο* signifie : « il s'investissait tout entier pour la victoire » et non « il était toujours promu à la victoire » ; p. 480, l. 12, la traduction « qui m'ornera de thermes » est erronée et il faut préférer celle qu'avait proposée

A. Laniado (« qui ornera pour moi des bains ? »), comme p. ex. p. 481, l. 5-6, ou encore p. 482, l. 28 pour τὸν ἄρξαντα. Le volume imparti à cette recension ne permet malheureusement pas de rendre compte des introductions et de l'annotation, érudites et très développées. L'association de tant d'érudition à tant de négligence dans la traduction et dans la révision du volume suscite la perplexité et la tristesse.

Catherine SALIOU

Christa GRAY, *Jerome, Vita Malchi*. Introduction, Text, Translation, and Commentary by Chr. G. Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. 365 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : £ 70,00. ISBN : 978-0-19-872372-1.

Ce livre propose une nouvelle édition, une traduction anglaise et un commentaire de la *Vie de Malchos* de Jérôme. L'œuvre, rédigée entre 391 et 393 à Bethléem, avait été conçue comme un exercice destiné à la préparation d'une histoire ecclésiastique. Ce texte bref (environ 2.000 mots) retrace les aventures d'un voyageur originaire de Nisibe que Jérôme aurait lui-même rencontré. Malchos, ayant refusé de se marier, avait fui sa famille et s'était réfugié dans un monastère près d'Antioche pour se consacrer à la vie monastique. Il fut ensuite capturé par des Saracènes qui le contraignirent à vivre en couple avec une autre captive. Les jeunes gens décidèrent de feindre le mariage sans le consommer, afin de respecter leur idéal d'ascétisme et de chasteté. Après que les ravisseurs eurent été mangés par une lionne, les protagonistes terminèrent leur vie l'un dans un monastère, l'autre dans un couvent de vierges. L'abstinence est au cœur de cette biographie moralisante et édifiante, destinée à promouvoir l'idéal ascétique et à enjoindre les générations futures à résister en toutes circonstances aux tentations de la chair. Selon Gray, il faut aussi y voir une tentative plus personnelle de Jérôme pour justifier son intimité avec la veuve Paula. Le texte latin et la traduction anglaise n'occupent que 14 pages du livre. Le texte est dépourvu d'apparat critique, les choix éditoriaux sont repris dans un tableau p. 75-76 puis explicités et justifiés dans le commentaire. Gray estime cependant qu'une nouvelle édition, définitive, reste encore à faire. Dans une longue introduction, Gray fournit une analyse très complète et très claire des différents aspects de la *Vita Malchi*, comme la date de composition et celle de l'action, la valeur historique du récit, le public auquel il était destiné, les buts de l'auteur, les formes littéraires et le style. Gray y passe notamment en revue les nombreux échos et influences des œuvres classiques et chrétiennes. Pour presque chaque phrase, le commentaire reprend les parallèles avec les nombreux auteurs dont dépend Jérôme. Une simple consultation de l'*Index locorum* donnera au lecteur une idée de la richesse de l'intertextualité de l'œuvre. Accompagné d'une riche bibliographie et de plusieurs index, ce livre constitue plus qu'une excellente introduction à la *Vita Malchi*. Il sera aussi d'une grande utilité à tous ceux qui s'intéressent à l'ascétisme et au monachisme, à la culture profane et religieuse des auteurs chrétiens, à la langue latine tardo-antique, et à la formation du genre hagiographique.

Aude BUSINE

lectures des romans grecs qui prend véritablement en compte les particularités de chacun. C'est une enquête à la fois sensible et extrêmement informée qui renouvelle de manière radicale la lecture de ce corpus, en dépit des nombreuses études dont il a fait l'objet depuis une trentaine d'années. L'ouvrage de K. De Temmerman fait progresser de manière décisive notre connaissance du roman et devrait marquer définitivement ce champ d'étude.

Christophe CUSSET

Volker GRIEB & Clemens KOEHN (Ed.), *Polybios und seine Historien*. Herausgegeben von V. Gr. und Cl. K. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 24,5 x 17,5 cm, 359 p., 3 ill. Prix : 64 €. ISBN 978-3-515-10477-7.

Le volume édité par Volker Grieb et Clemens Koehn, tiré d'un colloque éponyme organisé à l'Université Helmut-Schmidt de Hambourg en 2010, explore, à travers une quinzaine de contributions, les grandes thématiques des recherches sur Polybe, avec une volonté particulière de replacer les *Histoires* dans leur contexte historique et culturel, celui de la période hellénistique et de la montée en puissance de Rome ; réciproquement, il s'agit de voir ce que cette œuvre peut apporter aux études consacrées à cette période, que ce soit dans les domaines politique, militaire, économique, artistique, philosophique ou religieux. Hans Kloft revient tout d'abord sur la notion d'histoire universelle chez Polybe et procède à quelques mises au point sur ses caractéristiques et termes corollaires (καθολική, σωματοειδής, συμπλοκή, πράγματα, καθ'ἑκαστον), en comparant cette conception à celle des historiens du XVIII^e siècle (en particulier, Friedrich Schiller). Andreas Mehl s'intéresse à la problématique des suites des œuvres historiques, et plus précisément de celles conçues en fonction d'un but ou d'une fin chronologique précise. Après avoir cité différents cas similaires (notamment celui de l'œuvre historique de Caton l'Ancien), il aborde le cas des *Histoires*, de leur deux préfaces (livres I et III), et de leur poursuite au-delà du terme annoncé : Polybe aurait continué son œuvre au-delà de 168, jusqu'en 146 av. J.-C., afin de respecter l'ambition initiale de montrer comment Rome est parvenue à la domination de l'οἰκουμένη. Helmut Halfmann offre une contribution consacrée aux rapports entre Tite-Live et Polybe, mais se contente de contraster les deux œuvres et leurs auteurs, en donnant l'avantage à l'historien grec, même si celui-ci n'est pas exempt de tout reproche. Josef Wiesehöfer s'interroge sur l'origine de la théorie de la succession des empires et sur le rôle joué par Polybe dans la fortune de cette idée dans l'Antiquité. À la base de cette réflexion, il discute longuement de la position du fragment du *De annis populi Romani* d'Aemilius Sura, tiré de Velleius Paterculus (I, 6, 6). Jürgen Deiniger livre l'une des vastes enquêtes de ce volume, consacrée à la notion de Τύχη (« Fortune », « hasard ») chez Polybe : il examine les passages majeurs pour la compréhension de ce concept, étudie la manière dont il s'exprime dans le vocabulaire de l'historien grec et critique les interprétations modernes (K. Ziegler, F. W. Walbank, A. Roveri, P. Pédech, Br. McGing, L. I. Hau). Si la tâche principale de l'historien est de rechercher les causes (αἰτίαι) des actions (πράγματα), essentiellement humaines, la Τύχη représente la part irréductible d'événements dont la cause n'est pas identifiable selon les mêmes méthodes, qui sortent du champ de l'histoire, mais dont l'historien doit néanmoins tenir et rendre compte. Il est regrettable que cet

article ait été achevé avant la parution de l'ouvrage de Félix Maier (« *Überall mit dem Unwarteten rechnen* ». *Die Kontingenz historischer Prozesse bei Polybios*, Munich, 2012), qui recoupe largement ce parcours et dont les vues sont très proches. Frank Daubner dévoile les caractéristiques et fonctions des descriptions géographiques dans l'œuvre de Polybe : celles-ci ne sont pas une fin en elles-mêmes, mais constituent plutôt une aide à la compréhension (principalement, d'événements militaires). Burkhard Meißner montre sous différents angles (surtout lexicographiques) toute la prégnance de la dimension militaire des *Histoires* : importance relative et technicité du vocabulaire lié à la guerre, *exempla*, digressions et critiques directes des stratégies adoptées ; c'est dans la compréhension et l'interprétation des événements militaires que s'exprime le mieux l'étiologie développée par Polybe, intégrant la logique des traités techniques, mais aussi le rôle de la contingence. Dans l'arsenal de moyens déployés, on retiendra en particulier la possibilité d'établir des recoupements précis avec les traités tactiques conservés et de dégager de véritables *topoi* tactiques à l'usage des futurs chefs de guerre. Clemens Koehn compare la langue de Polybe et celle des inscriptions et remet en question l'idée d'un « style de chancellerie ». Toutefois, il montre que certains recoupements sont possibles entre les usages techniques et celui des *Histoires* à travers l'exemple du terme *στήλη*. Volker Grieb livre une analyse détaillée de la notion de démocratie chez Polybe, en s'interrogeant plus spécialement sur l'expression *ἀληθινὴ δημοκρατία*. Il révèle que Polybe utilise cette expression, dont il ne donne pas de définition précise, pour souligner ses propres préférences en matière de constitution : l'historien fait ainsi une présentation tendancieuse des différents gouvernements, met en avant ses modèles (la confédération achéenne et Rome), soutient des conceptions aristocratiques et une certaine méfiance à l'égard d'un pouvoir laissé à la masse du peuple. Linda-Marie Günther étudie les relations diplomatiques et inter-étatiques en Grèce au travers de l'œuvre de Polybe et montre qu'elles se construisent sur le modèle des relations privées et généralement grâce à des amitiés personnelles. Boris Dreyer se penche sur la représentation que Polybe donne des grandes monarchies hellénistiques : contrairement à l'idée fataliste selon laquelle les Romains l'auraient emporté grâce à la *Τύχη*, l'historien grec, en s'appuyant sur des sources de première main, décortique la personnalité, les qualités et les intentions des souverains contemporains et surtout leur capacité à les suivre, non sans quelques sympathies et jugements moraux. Martin Tombrägel rappelle que Polybe porte peu d'intérêt à l'art de son temps et ne livre que de rares informations, si ce n'est au travers des destructions, qui servent à blâmer leurs auteurs ; il confronte les données fournies par Polybe sur la destruction de sa propre cité de Mégalo polis aux découvertes archéologiques et outre les objectifs de l'œuvre et le public visé, émet l'hypothèse que le vécu de l'historien serait à l'origine d'une vision négative de l'art. Alain Bresson tente d'engager avec l'historien grec un dialogue critique sur l'économie, mais montre que comparativement à Thucydide, le Mégalo polita in manque parfois de fournir au lecteur des informations de cet ordre, et qu'alors qu'il a conscience de l'importance de l'économie et de certains de ses mécanismes, il en garde une vision conservatrice et s'interroge peu sur les facteurs de la prospérité : son œuvre est avant tout une histoire politique et militaire où les ressources économiques sont des données liées à la *φύσις* ; ce qui importe est la manière dont on les exploite. Peter Scholz se penche sur la place et l'influence de l'un ou l'autre courant

philosophique dans l'œuvre de Polybe. Ce dernier se donne avant tout à voir comme un membre de l'élite cultivée de son temps et le produit d'une certaine éducation dominée par la rhétorique et la philosophie. Dès lors, sans que l'on puisse rattacher l'historien grec à un courant précis, certaines des vues qu'il exprime sont en accord avec les idées et le vocabulaire des philosophes, en particulier avec la seconde génération des penseurs de la Stoa (Diogène, Panaitios), qui, selon Scholtz, tournent les réflexions de leur école vers l'utile et l'action politique. Enfin, Wolfgang Spickermann, en examinant l'emploi des termes *δεισιδαιμονία* (« crainte superstitieuse des dieux ») et *ἀσέβεια* (« impiété », « outrage envers les dieux »), le regard porté par Polybe sur les pratiques religieuses des différents peuples, mais aussi les traces de la propre activité de l'auteur dans ce domaine, décèle chez lui, au-delà de la position rationnelle et distanciée de l'écrivain, une forme d'attitude religieuse, s'apparentant à une religion civique, en accord avec l'idée de la religion comme moyen de contrôle social. Au final, le volume offre un parcours bigarré oscillant entre les rappels et synthèses utiles au lecteur novice, les études de fond originales adressées aux spécialistes et celles consacrées à des domaines où en raison des intentions mêmes de son œuvre, Polybe est un témoin, certes privilégié, mais aussi parfois peu loquace et soucieux de persuasion, à une époque charnière dans l'histoire du monde.

Benoît SANS

Michel CASEVITZ et Anne JACQUEMIN, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique. Tome V. Livre V. Livre des îles*. Texte établi et traduit par M.C., présenté et commenté par A.J. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. LI-376 p. en partie doubles, 2 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 516). Prix : 63 €. ISBN 978-2-251-00600-0.

L'édition et la traduction du cinquième livre de Diodore de Sicile, établies par Michel Casevitz et encadrées par l'introduction et les commentaires d'Anne Jacquemin, constituent le septième volume de la série consacrée à la partie conservée intégralement de l'immense *Bibliothèque historique*. L'édition s'appuie sur quatre manuscrits, tous postérieurs au IX^e siècle, qui remontent à un seul archétype, soit directement (le Neapolitanus suppl. gr. 74), soit indirectement (le Vaticanus gr. 130 – le seul qui contienne le texte dans sa totalité –, le Vaticanus gr. 996 et le Laurentianus 70, 1) ; elle tient compte également de la traduction latine de Poggio Bracciolini, dans la mesure où celle-ci s'appuie sur un texte grec différent des sources manuscrites parvenues jusqu'à nous. La traduction française est, comme à l'accoutumée, précise et élégante. De leur côté, l'introduction générale et le commentaire sont le fruit d'une bonne connaissance du dossier et s'appuient sur une érudition qui n'est jamais pesante. Le V^e livre de Diodore est présenté par son auteur comme un insulaire (*νησιôtiké*), ce qui fait son originalité et ce que confirme par ailleurs la plus grande partie de son contenu : y figurent en effet les îles méditerranéennes (en majorité) et des îles océanes avec lesquelles le monde méditerranéen entretient des contacts directs (la Grande-Bretagne) ou dont il a entendu parler par des intermédiaires (île découverte par les Phéniciens et île Basileia à l'Ouest, archipel de Panchaïa à l'Est). Mais l'inventaire est loin d'être complet, eu égard à l'absence surprenante d'îles

après la conversion au christianisme, à travers les exemples des apologistes Justin et Tatien. Chaque contribution de cet ouvrage remet en question les propos d'A. D. Nock, contribuant ainsi à renouveler la question, notamment en comparant les religions anciennes sans hiérarchiser les religions monothéistes et polythéistes.

Ariane BODIN

María Paz DE HOZ, *Inscripciones griegas de España y Portugal (IGEP)*. Madrid, Real Academia de la Historia, 2014. 1 vol. 612 p. (BIBLIOTHECA ARCHAEOLOGICA HISPANA, 40). Prix : 75 €. ISBN 978-841506968-3.

Le volume publié par María Paz de Hoz propose un corpus épigraphique des inscriptions en langue grecque retrouvées à l'intérieur des territoires nationaux de l'Espagne et du Portugal actuels, que ces textes aient été gravés sur place, ou introduits dès la période antique depuis d'autres régions du monde méditerranéen. Les *IGEP* embrassent une période chronologique très vaste, qui va des graffites du VII^e s. a.C. (par ex. n° 337) aux inscriptions tardo-antiques juives et chrétiennes, et même byzantines (par ex. n° 481). Par son ampleur et par son exhaustivité revendiquée, ce travail a vocation à mettre à jour et à dépasser les *corpora* épigraphiques précédents, qui ne portaient que sur un site, une région, ou qui excluaient certaines catégories d'inscriptions (p. 16). Il a également pour ambition (p. 9) de compléter la somme historique d'Antonio García y Bellido, *Hispania Graeca*, Barcelone, 1948, qui faisait peu de cas des sources épigraphiques. La grande spécialiste de la présence grecque en Espagne qu'est M. P. de Hoz a depuis de nombreuses années consacré ses recherches à ces sujets et ce corpus, à n'en pas douter, fera date. L'introduction (p. 13-28) offre un état de la question clair et très utile sur les études épigraphiques et historiques portant sur la présence grecque dans la Péninsule ibérique, suivi d'une présentation des divers types de supports inscrits. Une bibliographie abondante et à jour (essentiellement en espagnol) est proposée pour chaque thème. Le corpus lui-même comprend 499 entrées (hors appendices), dont 61 sont des inscriptions inédites. Il commence avec les inscriptions d'Emporion, principale colonie grecque sur le sol hispanique fondée vers 540 a.C., dont les fouilles ont fourni la quantité de textes la plus importante. La suite du cheminement se veut globalement géographico-chronologique (p. 14), suivant des découpages correspondant aux divisions administratives des deux États modernes. Le corpus est suivi de trois appendices (lettres grecques isolées dans des textes latins, textes de provenance douteuse, et faux), qui ne comprennent qu'une quinzaine d'entrées. Des *indices* variés et très fournis complètent le volume et permettent de retrouver une inscription à partir de n'importe laquelle de ses caractéristiques (p. 583-607). Leur richesse rendra de grands services, mais on regrettera néanmoins l'absence d'un index des inscriptions jusque-là inédites. Enfin, la carte de la Péninsule ibérique permettant de situer les lieux des trouvailles (p. 608) est extrêmement précieuse, d'autant plus quand il s'agit de localités modernes peu importantes et peu connues. Les *IGEP* sont guidées par un souci d'exhaustivité constant, et réunissent des inscriptions figurant sur tout type de support matériel : pierres, mosaïques, légendes peintes, plombs inscrits et *instrumenta* divers. Habituellement absents des corpus traditionnels, les graffites inscrits sur céramique ont été ici inclus.

Ce choix est heureux pour une aire géographique où l'épigraphie lapidaire est pauvre et surtout tardive, même à Emporion. Les dédicaces ou marques de propriété gravées sur des vases sont attestées depuis l'époque archaïque et constituent une source irremplaçable, en particulier pour l'étude onomastique. Les commentaires de l'auteur, toujours éclairants, rendent justice à ces documents souvent difficiles à lire et à interpréter. L'inclusion systématique des timbres amphoriques, des estampilles de potiers ou des nombreux *dipinti* figurant sur les vases attiques retrouvés dans la Péninsule est en revanche discutable. Non seulement il aurait fallu commenter ce genre de documents sans isoler la seule inscription, mais de plus ces textes sont presque toujours exogènes et ne reflètent pas des pratiques épigraphiques propres à la Péninsule. Ils auraient sans doute mieux trouvé leur place dans un appendice thématique. Les inscriptions sont présentées selon les règles de l'art : une description du support physique précède un lemme détaillé et complet. Le texte grec est accompagné des notes critiques d'usage et suivi, lorsque c'est possible, d'une traduction en espagnol. Une photographie (ou, à défaut, un dessin) est toujours insérée à côté du texte, ce qui permet de contrôler immédiatement la lecture proposée, même si la résolution médiocre de ces clichés les rend quelquefois difficilement exploitables pour le lecteur. Les commentaires n'apportent que rarement des nouveautés par rapport à des travaux précédents. Mais ils répondent parfaitement aux attentes d'un corpus : leur intérêt réside dans le souci d'exhaustivité de l'auteur, qui rassemble les apports de l'inscription dans tous les domaines : épigraphique, historique, linguistique, onomastique, religieux, etc. Des références bibliographiques sont souvent proposées pour prolonger l'enquête sur tel ou tel point. C'est par ce travail d'érudition et de synthèse que les commentaires de M. P. de Hoz s'avèrent extrêmement précieux. Les inscriptions d'Emporion et ses environs (n° 1 à 188), bien étudiées depuis longtemps, sont les plus nombreuses. Même si l'on n'y trouve aucun document public, elles constituent un dossier de première importance pour l'histoire de la colonisation phocéo-massaliète en Ibérie (en particulier grâce aux documents sur plomb). Plus de la moitié des 61 inscriptions inédites provient d'ailleurs des fouilles récentes d'Emporion (essentiellement des graffites sur céramique). Parmi les autres inédits, sont notables l'abécédaire de Mérida (n° 392), la dédicace à Hélios retrouvée dans le sanctuaire de Colares (n° 347), et le lot de 17 inscriptions (votives ?) sur céramique de Edeta (n° 256), dont la présentation laisse le lecteur sur sa faim car le matériel est encore en cours d'étude. Signalons aussi les importants lots d'inscriptions chrétiennes tardives de Mertola (n° 374 à 386) et Badajoz (n° 400 à 423), dues à l'installation dans ces régions de communautés venues d'Orient. On critiquera cependant l'inclusion abusive de textes très certainement latins (n° 289, 350), douteux (n° 458, 459), ou encore de légendes monétaires provenant de Cyzique ou de Syrie (!) (p. 551-552), qui auraient dû être écartés du corpus. Les *IGEP* ont pour but affiché de s'adresser à tous les spécialistes du monde antique (épigraphistes, historiens, archéologues, mais aussi philologues), ce qui se traduit par un souci constant de clarté et de pédagogie. Ainsi, chaque site fait systématiquement l'objet d'une introduction qui présente les étapes marquantes de son histoire dans l'Antiquité ainsi que d'un état de la recherche historique et archéologique fourni et récent. Les nombreuses références thématiques indiquées par l'auteur en fin de notice offrent commodément des pistes d'approfondissement. Tous ces éléments faciliteront l'utilisation du corpus même par des lecteurs peu familiers de

l'histoire ou de l'archéologie de la Péninsule. Cette mise en contexte des textes épigraphiques donne aux *IGEP* une richesse remarquable et constitue l'apport le plus important de ce volume par rapport aux précédentes tentatives de corpus. La profonde connaissance de M. P. de Hoz de l'ensemble des domaines de l'Antiquité grecque en Espagne et au Portugal ainsi que son admirable capacité de synthèse lui permettent de proposer un travail complet, équilibré, scientifiquement exigeant mais accessible. Par son exhaustivité, la richesse et la clarté de son propos, et sa mise en perspective historique permanente, ce corpus constitue un modèle du genre que les spécialistes d'épigraphie grecque de toutes régions auront grand intérêt à consulter. À moins de nouvelles découvertes significatives, les *IGEP* constitueront pour de nombreuses années un ouvrage de référence essentiel non seulement sur l'épigraphie grecque de la Péninsule ibérique mais aussi plus largement sur son histoire durant l'Antiquité.

Clément SARRAZANAS

Daniela BALDONI, Fede BERTI, Marco GIUMAN (Ed.), *Iasos e il suo territorio. Atti del convegno internazionale per i cinquanta anni della Missione Archeologica Italiana (Istanbul, 26-28 Febbraio 2011)*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2013. 1 vol. xvi-266 p., 84 pl., 135 ill. (ARCHAEOLOGICA, 170, MISSIONE ARCHEOLOGICA ITALIANA DI IASOS, 5). Prix : 180 €. ISBN 978-88-7689-275-2.

Ce livre rassemble des contributions présentées lors du colloque pour les cinquante ans de la mission italienne à Iasos, qui s'est tenu à Istanbul du 26 au 28 février 2011. Mais il s'agit en fait de bien plus que des actes d'un colloque : c'est un véritable bilan des travaux menés à Iasos sous la direction de Fede Berti. Les articles s'organisent en plusieurs ensembles cohérents. Les deux premiers portent sur les hautes périodes. M. Benzi et G. Graziadio (p. 1-19) offrent une vision synthétique et précise du matériel de l'époque mycénienne, auquel malheureusement peu de structures peuvent être associées. Il s'agit pour la grande majorité d'une production locale de type mycénien, et ce n'est pas le moindre mérite de cet article que d'offrir un premier aperçu de cette catégorie céramique. Cet article prend la suite du volume de Nicoletta Momigliano publié dans la même série en 2012, *Bronze Age Carian Iasos. Structures and Finds from the Area of the Roman Agora (c. 3000-1500 BC)* (cf. *cr AC* 83 [2014], p. 500-502). L. Donati offre ensuite, à l'occasion d'une étude sur deux fontaines archaïques de l'agora, une synthèse sur ce que nous savons du site à cette époque, fondée sur les vestiges, les inscriptions et les textes. L'étude des fontaines est claire et précise, la synthèse sera précieuse. Les cinq contributions suivantes forment un ensemble issu des travaux menés sur l'agora romaine. Ils comprennent trois articles sur la fouille et l'étude architecturale de l'agora, et deux études d'épigraphie. F. Berti (p. 61-74) présente les fouilles menées autour de la *stoa* occidentale, lieu stratégique où la voie venant de l'intérieur rejoint l'agora. Les phases hellénistiques sont bien représentées, tout comme la réorganisation augustéenne. Cet article va bien au-delà de l'analyse des résultats de fouille et offre une vision cohérente de l'histoire de l'agora, du IV^e s. à l'époque augustéenne. Il trouve des compléments dans les contributions suivantes. M. Michelucci (p. 81-93) étudie deux dépôts votifs découverts en 1972 et peut ainsi préciser la chronologie des phases tardo-hellénistique et

(p. 217) : ce n'est pas à Dionysos, mais à la grappe géante de la Terre Promise, figure du Christ, que songent les auteurs chrétiens ; voir à ce sujet O. Nussbaum, « Die grosse Traube Christus », *JbAC* 6 (1963), p. 136-143, non cité dans la bibliographie, ou Cl. Leonardi (cité dans la bibliographie), p. 164-186. Quant à l'image, si courante dans le christianisme ancien, du pressoir (de la croix ou du martyre), elle renvoie probablement plus à la vie quotidienne du bassin méditerranéen qu'à Dionysos (voir *RLAC*, s.v. *Kelter*). L'auteur est plus à l'aise dans les textes que dans l'iconographie. Dire que Jonas au repos est représenté « quasi sempre » sous une vigne (p. 141) est faux ; c'est au contraire l'exception : c'est une cucurbitacée qui couvre la pergola dont l'ombre le rafraîchit, en conformité avec le texte de la Septante et des Vieilles Latines. Les cheveux longs parfois attribués au Christ dans les images anciennes rappellent-elles l'image efféminée de Dionysos ? Il ne faudrait pas oublier qu'ils appartiennent au portrait de certains philosophes dans l'Antiquité tardive (voir P. Zanker, *La maschera di Socrate*, Torino 1997, p. 286-295 : « I lunghi capelli dei charismatici »). Parler de récupération chrétienne de l'iconographie dionysiaque à propos de la « Villa Piccola » sous S. Sébastien ou du cubiculum de Tellus dans la catacombe de Via Dino Compagni (p. 142-145) n'a pas de sens, les deux monuments étant païens. L'idée (reprise à A.-C. Jaccottet) que les représentations anciennes du baptême de Jésus s'inspireraient de l'initiation de Dionysos enfant, ou en tout cas y feraient penser, n'est guère plausible : le thème iconographique païen est rarissime, et, côté chrétien, les images de baptême qui en ont été rapprochées figurent très probablement le baptême du fidèle plutôt que celui de Jésus. Si l'on excepte un sarcophage constantinien, le baptême du Christ n'est guère attesté avant la fin du IV^e s. ; c'est le vêtement du baptisant (la peau de bête de Jean-Baptiste) qui renvoie au baptême de Jésus, et non la seule colombe, figure de l'Esprit que reçoit le baptisé, « re-né » dans les eaux, et peut-être pour cette raison représenté en plus petit. Ce sont là des détails. Dans son ensemble, le livre est bien documenté et doté d'une solide bibliographie. La rigueur de la construction d'ensemble et la clarté de l'expression le rendent très agréable à lire. On apprécie aussi la prudence des conclusions de Francesco Massa, qui se refuse à parler de syncrétisme comme de christianisation de certains motifs, préférant les termes d'« appropriazione e risemantizzazione », ou encore de « mediazione culturale ». À propos de l'iconographie, il pense qu'il n'y a pas simple reprise de schémas d'atelier, parce que les commanditaires ne pouvaient pas ignorer les possibles rapports avec les thèmes dionysiaques, dans un monde où existe encore à tout le moins le dionysisme folklorique de fêtes bien arrosées. C'est fort possible. Mais pensait-on toujours à Dionysos quand on voyait des putti vendangeurs ? Les images de vendange évoquaient de façon générale la vie bienheureuse, tout comme les images de bergers ou de pêcheurs à la ligne aimées du tout premier art chrétien.

Martine DULAËY

Dominique HOLLARD & Fernando LÓPEZ SÁNCHEZ, *Le Chrisme et le Phénix. Images monétaires et mutations idéologiques au IV^e siècle*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 230 p., nombr. ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-110-2.

On ne se méprendra pas sur le contenu de cet intéressant ouvrage abondamment illustré : en dépit de son titre, le livre porte en effet moins sur l'utilisation des images du chrisme et du phénix sur les monnaies que sur certains aspects du fonctionnement du pouvoir impérial au IV^e siècle. Parmi les neuf chapitres de l'ouvrage, qui sont en partie d'anciens articles retravaillés, le phénix est essentiellement traité dans les premier et dernier chapitres, tandis que le chrisme l'est dans les chapitres 2 et 3. Cette ambiguïté explique aussi pourquoi ce compte rendu sera l'écho de l'impression qu'a tiré un lecteur qui, sans être un spécialiste de la numismatique du IV^e siècle et des successions dynastiques impériales, est suffisamment concerné par l'évolution religieuse et par l'évolution politique qui lui est liée, pour s'intéresser à des points de vue qui paraissent neufs sur ces questions particulières. Davantage que le Chrisme et le Phénix, deux ou trois thèmes paraissent donner au livre sa véritable signification. Ils sont évoqués dans une introduction (p. 7-11), sur laquelle on reviendra à la fin de ce compte rendu. Les chapitres 1, 2 et 8, rédigés par Dominique Hollard, sont inédits tandis que les chapitres 3 à 7 et 9, dus à Fernando López Sánchez, sont des versions remaniées et actualisées d'articles publiés entre 2000 et 2007. Dans le premier chapitre « Du soleil vaincu au Christ héliaque : le basculement des images sur le monnayage de Constantin et ses échos chez Lactance et Eusèbe de Césarée » (p. 13-36), l'auteur s'attache à montrer l'origine de la signification du phénix et le fait que le basculement vers une iconographie chrétienne se fait tardivement dans le monnayage de Constantin. Le principal apport du deuxième chapitre « Le monogramme constantinien : du signe victorieux au symbole christique » (p. 37-67) semble être la proposition faite par l'auteur que la fameuse vision de Constantin, telle qu'elle a été transmise, provient de la réécriture chrétienne par Eusèbe d'éléments plus anciens, en partie païens. L'auteur montre aussi que le monogramme constantinien peut se rattacher à des éléments plus anciens, ce qui a pu en faciliter l'adoption. Le chapitre 3 « Le chrisme chrétien des Cornuti et le taureau païen des Petulantes (352-362) » (p. 63-86) porte principalement sur le monnayage de Magnence, considéré comme une réplique au monnayage de Constance II ; son utilisation du chrisme vise à se rattacher à Constantin et souligne l'importance du principe dynastique. Dans le chapitre 4 « La tutelle de l'armée illyrienne sur la dynastie constantinienne (337-361) » (p. 82-101), quelques aspects au moins mériteraient d'être discutés davantage, par exemple, le rôle de l'armée dans l'exécution de Crispus et de Fausta (p. 89), de même que dans le massacre des autres membres de la famille de Constantin sous Constantin II, celui-ci étant dégagé de toute responsabilité. Il est vrai que cette interprétation était déjà celle d'Ernest Stein (*Histoire du Bas-Empire*, vol. I. 1, Paris 1959, p. 131-132). L'emploi du surnom « porphyrogénète » au IV^e siècle est un peu anachronique, même si on peut le comprendre. Le chapitre 5 « Procope et le bouclier macédonien (356-366) » (p. 103-119) tend à montrer que l'usurpateur Procope cherchait à démontrer sa légitimité par, entre autres, sa proximité avec la fille posthume de Constance II et sa seconde femme. Si Arles était une ville importante et si elle avait sans doute une relation privilégiée avec Constantin, il semble difficile de suivre l'auteur qui pense dans le chapitre 6 « Arles, la Constantinople gauloise (328-363) » (p. 121-143) que celui-ci voulait faire d'Arles une capitale occidentale jouant là le rôle de Constantinople en Orient, rôle qui, selon lui, n'était pas, dans l'esprit de Constantin, celui de capitale de la *Pars orientis*. Le chapitre 7 « Le revers au cavalier

tombant (347/348-357/358) et son modèle de la bataille de Gaugamelès (331 a. C.) » (p. 145-161) est essentiellement consacré à une émission de Constance II qui porte au revers un cavalier tombant. L'auteur tente de rattacher cette iconographie, à travers différents intermédiaires, à la célèbre mosaïque de Pompéi qui représenterait non la bataille d'Issos, comme il a été le plus souvent dit, mais celle de Gaugamelès (l'interprétation est soutenue par les grandes lances portées par les soldats persans, qui, selon les sources, ne se seraient servis de cette arme qu'après Issos... mais est-il établi que la peinture d'Apelle a été fidèle sur ce point ?). Le chapitre 8 « Une couronne pour deux Victoires : le singulier solidus d'avènement de Gratien » (p. 163-182) a pour objet l'iconographie de deux *solidi*, frappés à Arles et à Lyon quelques mois après que Gratien, à l'âge de huit ans, fut élevé au rang d'Auguste, sans doute à l'occasion des *quinquennalia* de Valentinien I^{er}. S'il semble possible et même vraisemblable que les deux victoires puissent signifier l'Orient et l'Occident, il est peut-être moins sûr que l'Orient soit assimilé au christianisme et l'Occident au paganisme, interprétation fondée sur le fait que l'une des Victoires est représentée au-dessus du *labarum*, l'autre symbolisant la Victoire de l'autel du Sénat. Il me semble également difficile de dire que le phénix n'a pas pu se christianiser (p. 169), puisqu'il apparaît très souvent dans les représentations de la scène dite de la *Traditio Legis*, qui se cristallise dans le dernier tiers du iv^e siècle. Le chapitre suivant « L'image du Phénix et l'impact du désastre d'Andrinople dans la numismatique romaine » (p. 183-195) est d'ailleurs plus nuancé sur la signification chrétienne du phénix (en particulier p. 187-190) : la présence, la disparition, puis la réapparition du phénix sur les monnaies du iv^e siècle sont ainsi discutées. L'opposition entre le concept d'*Aeternitas*, accompagné par le phénix sous Constance II, et celui de *Perpetuitas*, accompagné par le phénix sous Valentinien I^{er}, est-elle aussi forte qu'il n'est dit dans ces pages ? Il est sans doute juste d'attirer l'attention sur le fait que les deux mots ne sont pas synonymes et que *Perpetuitas* insiste sur la continuité, mais faut-il aller jusqu'à dire que Valentinien I^{er} voulait nier la situation difficile après Andrinople alors que Constance II, en utilisant *Aeternitas* voulait mettre l'accent sur une rupture ? Ces chapitres sont suivis par une « Chronologie impériale de l'élévation de Constantin (306) à la mort de Théodose (395) » (p. 197-207) qui se présente quasiment sous la forme d'annales ; années après année, une ou plusieurs lignes rappellent les principales actions ou les principaux mouvements des empereurs. Le volume se termine par les annexes usuelles, abréviations bibliographiques, bibliographie générale et index. Revenons pour terminer sur l'introduction, dans laquelle les auteurs annoncent quelques thèmes qui courent de manière plus ou moins insistante dans l'ensemble des articles : la signification du chrisme comme signe de l'élection divine d'une dynastie, l'armée illyrienne comme gardienne de la légitimité impériale et centre de gravité de l'Empire, Arles pensée comme pendant de Constantinople. Ces thèmes et la manière dont ils sont traités, comme certains autres – par exemple les relations entre Constance II et Julien – présentés sous un jour très irénique, auraient pu – ou dû – être discutés de manière plus approfondie. Mais ces réserves ne doivent pas occulter les discussions très précises sur un certain nombre d'émissions monétaires de cette période et des questions iconographiques qui ont longtemps posé problème.

Jean-Michel SPIESER

Gillian CLARK, *Monica: An Ordinary Saint*. Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. 199 p., 13 ill. (WOMEN IN ANTIQUITY). Prix : 29,95 €. ISBN 978-0-19-998839-6.

In this detailed and vivid book, Gillian Clark highlights the figure of Monica, the mother of Augustine. As becomes clear from Chapter 1, "Introduction", the book has a multifaceted goal, addressing wider questions about the lives of Monica and contemporary women, as well as the issue how it happened that Monica, as "one of the best known women of classical antiquity" (p. 1), became a saint. Instead of merely tracing back Monica's fame to her renowned son, Clark aims to clarify the exceptionality of Monica's own life against the background of the position of women in late antiquity in general. Accordingly, Clark takes a comparative approach, using, besides Augustine's writings, also insights from various other literary and archaeological sources, which are informative for the lives of Monica and her female contemporaries. Each subsequent chapter discusses one aspect related to Monica's life. Chapter 2, "Monica's House" explores questions related to Monica's domestic life, such as the size and location of the house, its decoration and organization, the economic status of the family, aspects of the housekeeping, and the style of clothing. Clark draws attention to a wealth of archaeological and literary material. However, the analysis is more informative for the life of women in general than for Monica in specific. This is indicated most clearly by Clark's remark that "Monica had options" (p. 54): she might have had a private bath or visited the public baths, gone to the market or had slaves to do the shopping, lived in a town house or a villa, changed her house according to new fashion or left it the same (which is probably more likely, given the material evidence), owned some of her own property or she could have been relatively poor (as Augustine suggests), practised wool work or bought the textiles at the market. Clark is most certain about Monica's dress: she must have worn decent clothes, the "happy medium between seductive dress and looking like a widow" (p. 56). Chapter 3, "Monica's Service", concentrates on Monica's status as a wife, mother and neighbour. According to Clark, Augustine's characterization of Monica is driven by the traditional oppositions between husband and wife, parent and child, master and slave: "the three basic household relationships of superior to subordinate" (p. 66). As a Christian, however, Monica is not presented as entirely subordinated: she spiritually exceeds her pagan husband, whom she finally converts. At the end of the chapter, Clark focuses on the topic of domestic violence. Based on Augustine's writings, Clark argues that Monica was never beaten by her husband despite his sexual aberrations, from which she derives that "Monica's advice to her friends was that they had only themselves to blame for the bruises which resulted from complaints about a husband's way of life" (p. 79). In my opinion, this argumentation is problematic, since the claim that Monica advised her neighbours seems not to be backed up with further evidence. Moreover, it remains uncertain whether we should take at face value Augustine's remark that his mother was not beaten by her husband. Here (and, to a lesser degree, in the rest of the book), it would have been useful if Clark had problematized the way in which we can use Augustine's writings and other contemporary sources about women as reliable sources of information for a modern biography of Monica and her female contemporaries. In Chapter 4, "Monica's Education", Clark draws attention to the exceptionality of Monica's learning, which

she compares to the education of some contemporary women (Hypatia, Sosipatra and Macrina). Unlike these famous learned women, Monica did not have a formal education. Yet, as Clark's reading of Augustine's philosophical dialogues convincingly demonstrates, Monica is represented by her son as a quick learner who expresses herself in a clear and forceful manner and a personal style distinct from that of her male conversation partners. This raises questions about her level of education. In general, Clark argues, normal education was not deemed appropriate for women, since they did not need the skills in public life. Accordingly, in his *Confessions*, Augustine does not mention that Monica was educated, instead tracing her philosophical skills back to the things she learned in the domestic life, her sharp intelligence, as well as her daily conversation with God through reading of the Scripture and prayer. Chapter 5, "Monica's religion", concerns Monica's religious identity in a contemporary context that was characterized by a variety of sometimes interrelated pagan and Christian religious forms. The chapter is mostly inspired by the reading of Augustine's writings, which describe Monica as a faithful member of the Catholic Church. However, as Clark shows in a refined way, matters were not that straightforward. The attitudes of contemporaries (for instance, emperors and fellow Christians) as they are expressed in documents like the Theodosian Code and Symmachus' *Relatio* show that it was not yet settled which path was right in Monica's day. Consequently, besides paganism, Monica could also have chosen to adhere to Donatist, Manichaean or Arian interpretations of Christianity. It is uncertain whether she ever did, though. According to Clark, Monica was raised in a Christian family and possible non-Christian religious devotions or a Donatist upbringing are not supported by further evidence. Instead, Monica is presented by Augustine as highly important for his own religious development, as Clark argues: her tears connect him to the Church and she is the one who strengthens the relationship between her son and Ambrose. Chapter 6, "Saint Monica", addresses, in my opinion, the most thrilling question of the book, namely how Monica, who was in fact a rather "ordinary" woman (cf. p. 144) became a saint. As Clark shows in a rich and illuminating way, Augustine's writings contain "all the material there is for Saint Monica" (p. 152): she is presented as a confessor (ready to die for her faith) and ascetic (as a devout and celibate widow). Nevertheless, Clark contends, Augustine does not endow her with "sanctity as an aura of power" (p. 153) similar to some famous women featuring in contemporary hagiographical writings, such as Gregory of Nyssa's Macrina, Gregory of Nazianze's Gorgonia and Jerome's Paula. Compared to these women, Monica is not described by her son as equally faultless and committed to the ascetic life. In other words, she is not unambiguously staged as a saint. As Clark demonstrates, it took almost eight centuries before Monica became venerated as a saint, under influence of the growing importance of Augustinian monastic circles. In 1162, Gauthier of Arrouaise translated Monica's relics from Ostia to Artois, at the occasion of which he composed a *Life of Monica*. Her fame was further spread by Jacob de Voragine's *Golden Legend*. The discovery of relics and the emergence of new Augustinian convents stimulated the dedication of patron churches in 14th and 15th century Italy, which were often decorated with artistic cycles featuring Augustine and Monica. Monica was strongly associated with ideals of motherhood, which resulted in her designation as patron saint of mothers in 19th century writings. However, in the

changed cultural context of the 20th century, more and more attention was drawn, often from a psycho-analytical perspective, to her attempts to dominate and manipulate her son, as well as her anxieties to have a good Christian life. All in all, in this detailed and well written study, Clark presents Augustine's mother as a charitable and learned woman, a devoted wife and mother, and above all, a very ordinary saint. Nevertheless, there are some problems with the comparative approach taken in the book. First and foremost, the book does not problematize how both Augustine's writings and other literary and non-literary evidence can be used for the construction of a modern biography of Monica and her contemporaries. Moreover, the analysis is mainly based on the reading of Augustine's writings, while other contemporary evidence (literary, archaeological, etc.) is only occasionally taken into account. It is questionable, finally, to what extent the evidence originating from other sources than Augustine's pen really adds to the picture of Monica; as Clark's book demonstrates, the material does not yield much information about Monica's individual situation, but primarily indicates the various options women – or better, people in general – had in the organization of the household (Chapter 2), the marital life (Chapter 3), and the religious life (Chapter 5). Notwithstanding, the comparison with evidence of female philosophers (Chapter 4) and saints (Chapter 6) does effectively epitomize the exceptional nature of Monica's service, learning and sainthood. Monica's characterization as an ordinary saint is all the more interesting, since it raises issues about the conceptualisation of sainthood in general. Last but not least, the book is well-designed and includes a map of important places, a comprehensive list of Augustine's writings and other resources, an up-to-date bibliography, and a concise index. One minor detail: there are no references to the artworks which are printed in the text, so that it is not always clear why these images are included. However, this does not change the fact that Clark has written a book which is worth reading for people interested in the life of Augustine's mother Monica and women's history in general. Klazina STAAT

Brent DAVIS, *Minoan Stone Vessels with Linear A Inscriptions*. Louvain – Liège, Peeters, 2014. 1 vol. XXIV-421 p. (AEGAEUM, 36). Prix : 105 €. ISBN 978-90-429-3097-1.

L'Australie entre par la grande porte dans le monde des écritures minoennes. C'est en effet un jeune chercheur de l'Université de Melbourne qui a rédigé le bel ouvrage que voici. Il s'agit de l'adaptation d'une thèse de doctorat soutenue en 2011 – la jaquette de couverture identifie étourdiment la thèse avec le présent livre. Ayant été membre du jury, je puis attester que c'est une erreur et que le doctorat a été remanié en vue de son édition. Le travail ne se limite pas aux récipients en pierre inscrits en linéaire A, contrairement à ce que son titre annonce : il s'y ajoute un examen approfondi de cette écriture (imparfaitement déchiffrée) et de la langue (encore toujours non identifiée) qu'elle note. Après une description de la méthode (p. 1-15), suivent deux chapitres majeurs, consacrés aux 49 récipients de pierre inscrits (p. 17-141), puis à l'écriture et la langue du linéaire A (p. 143-278). Viennent ensuite une conclusion générale (p. 279-280) ; la bibliographie (p. 281-314) ; un glossaire (p. 315-317) ; le catalogue des vases inscrits (p. 319-390) ; une brève présentation ethnographique

latini: sondaggi dai *PNess*. II 1 et 2 », p. 117-138) procède à une analyse minutieuse de la nature et de la fonction des signes graphiques (doubles points, signes horizontaux, accents, etc.) que présentent deux papyrus de Virgile d'origine palestinienne, en les confrontant aux doctrines sur l'accent développées dans les traités grammaticaux latins. Ces signes graphiques, parfois introduits fautivement et par des mains successives, constituaient des indices précieux d'aide à la lecture à haute voix. Ils posent le délicat problème des rapports entre la quantité vocalique, le timbre et l'accent (en particulier pour les voyelles *e* et *o*, cf. p. 134). Il pourrait être intéressant de confronter ces données avec celles recueillies par Pierre Flobert (1989 et 1990) sur les *apices* et les *I longae* dans l'épigraphie de Gaule (cf. P. Flobert, *Grammaire comparée et variétés du latin*, Genève, 2014, p. 475-492). Gabriel Nocchi Macedo (« Bilinguisme, digraphisme, multiculturalisme : une étude du *Codex Miscellaneus* de Montserrat », p. 139-167) propose pour la première fois une étude globale d'un livre « instrument », hétéroclite et bilingue, du IV^e siècle, dont les sept composantes, latines (*Catilinaires* de Cicéron, psaume liturgique, poème sur le mythe d'Alceste, vie de l'empereur Hadrien) et grecques (recueil de prières et liste alphabétique de 2368 mots à usage sténographique), auxquelles s'ajoute un dessin à sujet mythologique, ont jusqu'ici fait l'objet de publications séparées. Il en décrit le contenu et les caractéristiques formelles, paléographiques et linguistiques, tout en s'interrogeant sur les conditions de production et d'utilisation du Codex. Le copiste (une seule main pour l'ensemble) était manifestement plus à l'aise avec le grec qu'avec le latin. Cet ouvrage informel, à la croisée de la tradition profane gréco-romaine et du christianisme, était manifestement un instrument d'étude, et il doit provenir d'une communauté religieuse ou d'une école chrétienne d'Égypte, où se côtoyaient le grec, le latin et le copte. Pour finir, dans une perspective socio-linguistique, Hilla Halla-Aho (« Bilingualism in Action: Observations on Document Type, Language Choice and Greek Interference in Latin Documents and Letters on Papyri », p. 169-181) dresse une typologie des papyrus bilingues en s'interrogeant sur les critères qui ont motivé le choix de l'une ou l'autre langue, en fonction de la nature, officielle ou privée, du document, et du contexte énonciatif. On retiendra le rôle joué par la *constitutio Antoniniana* dans les documents relatifs à la citoyenneté, ainsi que la distinction entre « interférence » et « convergence ». – Si l'ouvrage trouve sa cohésion dans le révélateur que constitue la papyrologie latine pour l'histoire linguistique de l'Égypte gréco-romaine, par la diversité des approches qu'il propose et des documents qu'il analyse, il nous entraîne toutefois dans des directions multiples qui donnent un aperçu de la richesse et de la complexité des données. Remercions M.-H. Marganne et Br. Rochette d'avoir croisé leurs disciplines respectives et mis à notre disposition cet ouvrage au contenu stimulant, qui apporte des études précises et d'utiles synthèses, et ouvre surtout de belles perspectives sur deux sciences en plein essor et renouvellement. Les papyrologues, codicologues, paléographes, les historiens et les linguistes ainsi que tous les amateurs de culture antique y trouveront de nouvelles pistes à explorer. Frédéric BIVILLE

Joseph MÉLÈZE MODRZEJEWSKI, *Loi et coutume dans l'Égypte grecque et romaine*. Varsovie, University Press, 2014. 1 vol. 17 x 23,5 cm, XIV-381 p. (THE JOURNAL OF JURISTIC PAPYROLOGY. Suppl., 21). Prix : 85 €. ISBN 978-83-938425-0.

Après des études à l'Université de Varsovie dans les années 1948-1958, J. Modrzejewski, arrivé en France en juillet 1958, soutient une thèse de doctorat d'État en droit en décembre 1970 à la Faculté de droit de Paris. L'ouvrage n'avait jamais été publié. Voilà qui est fait dans une version corrigée et mise à jour. Le livre s'ouvre par des prolégomènes sur les facteurs de formation du droit dans l'Égypte grecque et romaine. L'auteur présente les sources du droit et précise les notions de loi et de coutume qui sont reprises dans le titre, le tout dans le cadre géographique et chronologique retenu, l'Égypte de la conquête macédonienne (332 av. n. è.) à la conquête arabe (641 de n. è.). L'étude se divise tout naturellement en deux parties, l'une consacrée à l'Égypte ptolémaïque, l'autre à l'Égypte romaine. La première partie comporte trois chapitres dans lesquels l'auteur étudie respectivement les composantes du droit ptolémaïque, les mécanismes de l'évolution juridique, la structure du système. Elle s'achève par une conclusion qui met en lumière l'existence d'un système complexe. La seconde partie comprend une introduction sur le problème tant débattu du *Reichsrecht* et du *Volksrecht* suivie de quatre chapitres dans lesquels sont analysés les droits locaux après la conquête romaine de l'Égypte, la pénétration du droit romain en Égypte, le droit de l'Empire et les droits locaux après la *Constitutio Antoniniana*, enfin les destinées des droits locaux. Les conclusions de cette partie sont reprises sous le titre *Mores regionis*. L'ouvrage se clôture par un index dû à Maria Nowak, une bibliographie sommaire et une liste des principales abréviations. À la recherche des sources du droit dans l'Égypte grecque et romaine, l'auteur attribue à la coutume le rôle primordial comme facteur de formation du droit. Il utilise comme hypothèse de travail la distinction entre la loi, droit émanant du pouvoir souverain d'un État, et la coutume, droit effectivement pratiqué par un groupe social, dont les règles ne sont pas édictées par le souverain législateur, qui peut cependant les élever au rang de droit positif en leur accordant le bénéfice de la sanction judiciaire. L'abondante documentation papyrologique permet d'illustrer, de mettre en pratique et de conforter cette hypothèse de travail. Dans l'Égypte lagide, divers droits sont appliqués : droit égyptien, droit grec, droit juif (la *Septante*, loi civique des Juifs d'Égypte). Le caractère essentiellement coutumier du droit égyptien et le rôle de la coutume dans son maintien après la conquête macédonienne sont des données historiques indéniables. Avec la conquête macédonienne, des lois écrites en grec font leur apparition dans la documentation sous deux formes : la législation des cités grecques d'Égypte et les décrets et ordonnances des rois Lagides. Toutefois, l'essentiel de l'information que les papyrus fournissent se trouve dans les documents de la pratique. En fait, tant pour les autochtones égyptiens que pour les immigrants hellénophones, les ressorts de la vie juridique dans l'Égypte ptolémaïque obéissent à une pratique soutenue par les traditions respectives des deux populations et non pas à la loi aspirant à l'intégrité comme dans nos codes modernes. L'Égypte ptolémaïque vérifie largement le postulat du rôle prioritaire de la coutume dans l'évolution du droit. Ce rôle continuera à s'affirmer après la conquête romaine en 30 avant n. è. En Égypte, comme dans tout l'Orient hellénisé, les droits locaux survivent comme l'atteste la copieuse documentation papyrologique. Il s'agit d'une survie coutumière tolérée par le pouvoir romain qui l'accepte tant que les intérêts romains sont respectés. Les règles légales au sens strict du mot se trouvent dans les constitutions impériales, les sénatus-consultes applicables à l'Égypte et les édits du préfet d'Égypte. L'ensemble de ces règles

constitue le droit provincial de la province d'Égypte. En conclusion, la documentation papyrologique révèle l'importance primordiale du facteur coutumier dans la formation et la conservation du droit de l'Égypte, royaume hellénistique ou province romaine. On se réjouira sans réserve de la mise à la disposition du public savant de cette thèse importante de J. Méléze confortée au cours des années par son auteur et, sauf sur quelques points, par d'autres chercheurs.

Jean A. STRAUS

Gabriel NOCCHI MACEDO, *L'Alceste de Barcelone (P.Monts. Roca inv. 158-161). Édition, traduction et analyse contextuelle d'un poème latin conservé sur papyrus*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2014. 1 vol. 214 p., 7 pl. coul. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA, 3). Prix : 30 €. ISBN 978-2-87562-041-5.

L'ouvrage recensé est une version remaniée d'un mémoire de master présenté à l'Université de Liège en 2010. Il propose, en quatre chapitres, l'examen exhaustif d'une composition latine originale et unique, l'*Alceste* de Barcelone, qui se lit dans un manuscrit du IV^e siècle, manifestement rédigé dans un contexte chrétien. Ce codex, dit « *miscellaneus* » appartenait autrefois à la collection privée Ramón Roca-Puig et est aujourd'hui la propriété de l'abbaye de Montserrat. Outre l'œuvre déjà mentionnée, ce manuscrit contient les *Catilinaires* (I, 6-9 ; 13-33 et II), un poème chrétien latin (le *Psalmus responsorius*), un dessin à sujet mythologique, un *euchologion* grec, un roman qui met en scène des moments de la vie de l'empereur Hadrien (l'*Hadrianus*), enfin une liste de mots grecs destinés à un usage sténographique. Le premier chapitre (p. 17-48) retrace brièvement l'histoire de l'acquisition du manuscrit et présente ses caractéristiques codicologiques ainsi que son contenu. On appréciera en particulier la minutie avec laquelle l'enquête d'archéologie muséale a été réalisée (p. 18-24). Dans le deuxième chapitre (p. 49-78), l'accent est mis sur l'*Alceste* : l'auteur étudie les caractéristiques formelles et codicologiques des folios concernés du *codex miscellaneus* avant de passer à une analyse philologique, où il s'attarde entre autres sur la question des sources de l'œuvre, de son style, de sa langue, de sa métrique et du genre auquel elle appartient. Cette trentaine de pages constitue un utile préambule au chapitre suivant (p. 79-124) qui comprend une édition diplomatique, puis critique de l'*Alceste* ainsi que sa traduction ; à cela s'ajoutent un commentaire linguistique ainsi qu'un bel appendice comprenant des considérations sur l'état du latin vulgaire utilisé (p. 116-124). Enfin, dans un ultime chapitre (p. 125-157), G. Nocchi Macedo étudie l'*Alceste* en contexte : il plaide en faveur d'une inclusion délibérée de l'œuvre avec les six autres parties du *codex miscellaneus* déjà mentionnées et montre en quoi une œuvre profane telle l'*Alceste* a pu parler à un public chrétien par des thématiques intemporelles, comme la dévotion conjugale et la piété. L'ouvrage se termine par une conclusion aux accents lyriques (p. 159-161) et les index usuels. Les remarques de l'auteur sont concises et vont droit au but ; ses prises de position engagées renouvellent sans aucun doute notre connaissance du *codex miscellaneus*, en particulier de l'*Alceste* de Barcelone. L'ouvrage est enfin rédigé dans un style dépouillé et agréable à lire, même s'il reste ça et là quelques anglicismes (par ex. p. 74 où l'usage à deux reprises du mot « évidence » dans le sens de « preuve » paraît incongru). On ne peut

Michael H. JAMESON, *Cults and Rites in Ancient Greece. Essays on Religion and Society*, avec la collaboration de Paul CARTLEDGE. Cambridge, Cambridge University Press, 2014. 1 vol. XXXVI-362 p., 35 ill. n/b. Prix : 74,99 £ (relié). ISBN 978-0-521-66129-4.

C'est à l'initiative de P. Cartledge, d'I. Polinskaya et d'A. B. Stallsmith, ses amis et anciens élèves, que sont ici réédités treize articles magistraux de M. H. Jameson, disparu en 2004. Treize articles sur la religion grecque, regroupés autour de trois thèmes qui ont été au cœur de ses préoccupations dès le début de sa vie scientifique, à savoir les dieux, les rites, et la religion et la société. Un judicieux choix d'articles, presque tous publiés entre 1980 et 1998, parfois dans des publications d'accès difficile, et consacrés à la religion athénienne d'époque classique, aux rites et aux diverses formes de sacrifices. Cet hommage comprend une bibliographie complète de M. H. Jameson, ces treize articles n'étant que la pointe émergée de l'œuvre de ce savant ouvert et curieux de tout, qui s'illustra aussi – entre autres choses – dans l'archéologie de terrain en Grèce, notamment dans des prospections en Argolide. L'introduction générale de P. Cartledge, rend hommage à l'homme, à l'enseignant et au savant qui fut un « catalyseur classique », – au sens où M. H. Jameson s'intéressant à tous les aspects de la culture grecque ancienne, encourageait la réalisation de grands programmes de recherches historiques, individuels ou collectifs, consacrés à la culture grecque ancienne. Chacune des sections est ensuite préfacée par un spécialiste, qui met en perspective l'apport de M. H. Jameson à cet aspect de la recherche. C'est à F. Graf qu'a été confiée l'introduction de la première partie, consacrée aux « dieux et héros », dans laquelle on trouve un des tout premiers articles de M. H. Jameson (1951), consacré au héros-laboureur attique Echelée, article qui lui donne l'occasion d'explorer les rites de labours et de mettre en pratique sa méthode : analyse approfondie de toutes les sources, textuelles, épigraphiques et iconographiques. À Chr. A. Faraone est revenue l'introduction de la partie consacrée aux rites, et à R. Parker la section relevant des liens entre religion et société. Enfin, dans l'introduction à la quatrième partie, qui tient lieu de conclusion, intitulée « Jameson et l'étude de la religion grecque », J. N. Bremmer reprend les lignes de forces qui font la méthode unique de Jameson, rappelant l'apport majeur de M. H. Jameson à la question des liens entre rite et mythe, notamment dans son article *Perseus, the Hero of Mycenae*. Au nombre des travaux repris dans cet ouvrage, deux articles qui firent date : *Sacrifice and Animal Husbandry in Ancient Greece*, un des plus longs articles repris dans ce volume, et *Sacred Space and the City: Greece and Bhaktapur*. Au fil des pages, on croise les noms de deux autres grands noms de la religion grecque, qui furent ses contemporains, J.-P. Vernant et W. Burkert, dont il se distingue néanmoins par l'importance qu'il accorde à l'épigraphie. Ces données, cet épigraphiste de formation les maîtrisait parfaitement, mais pas seulement : « Look at everything » telle était la devise que M. H. Jameson répétait à ses étudiants. Sur les questions d'iconographie par exemple, M. H. Jameson s'est révélé un habile iconographe, comme en témoignent plusieurs de ses articles, notamment *The Ritual of the Athena Nike Parapet*. De même, l'article *Sophocles, Antigone 1005-1022 : An Illustration*, consacré à la prise d'*omina* à partir des contorsions d'une queue de bœuf sur un bûcher, est un magnifique exemple de ce croisement de sources, minutieusement scrutées au

sein du contexte historique qui les avait vus naître. L'ensemble des articles et leurs introductions forment une belle et utile somme traversée par les lignes de force de la méthode de M. H. Jameson : une vision d'ensemble très large où la problématique est toujours replacée dans un vaste contexte historique, l'importance conférée aux inscriptions, la multidisciplinarité, l'intérêt pour l'expérience directe, assortis d'un goût pour le dépassement des frontières du monde grec et pour l'ethnologie. Ceci fait de son œuvre, ainsi que les préfaciers le rappellent, une œuvre sans « grandes théories », mais qui brille par son ouverture, par sa capacité à maîtriser différentes approches et différentes sous-disciplines. Par sa structure même, l'ouvrage n'est pas dénué de quelques redites, présentes dans les introductions des divers auteurs, mais qui ne gâtent ni l'intérêt ni le plaisir du texte. Un index complète ce beau volume.

Isabelle TASSIGNON

John SCHEID & Jesper SVENBRO, *La tortue et la lyre. Dans l'atelier du mythe antique*. Paris, CNRS Éditions, 2014. 1 vol. 229 p. Prix : 22 €. ISBN 978-2-271-07883-4.

Cet ouvrage, qui s'inscrit dans le prolongement méthodologique de leur précédent livre, *Le métier de Zeus*, regroupe six études, fruits de séminaires conjoints menés par J. Scheid et J. Svenbro à l'École Pratique des Hautes Études et au Collège de France. Au cœur de leurs réflexions se trouve la *poétique du mythe*, autrement dit le processus de fabrication des divers faits mythiques qui aboutissent au mythe. Se faisant l'écho d'une thèse développée dans un article ancien consacré aux *agalmata*, où L. Gernet montrait que l'objet matériel était le générateur du mythe, ces études mettent en évidence le rôle fondamental du mot comme matrice du mythe. Prenant leurs distances par rapport à l'approche mythologique de Cl. Lévi-Strauss, pour qui « la substance du mythe ne se trouve ni dans le style, ni dans le mode de narration, ni dans la syntaxe, mais dans l'histoire qui y est racontée », les auteurs soutiennent que c'est l'objet qui constitue le mythe, déclenchant sa propre exégèse ; ce faisant, c'est le nom de cet objet qui devient un élément clé du récit. Six études, donc, au cœur de cet ouvrage, qui explorent tous les sens des « mots-matrices » tant dans les mythes grecs que romains : *byrsa*, *scriptio*, *circumscripio*, dans un premier chapitre consacré à la fondation de cités, principalement Carthage et accessoirement Alexandrie. La notion de tissu, qu'il soit *peplos*, manteau ou *vestimenta*, puissant symbole politique de l'union citoyenne, occupe le second chapitre. Le troisième chapitre explore le monde des plantes, leurs noms et les mythes qui leur sont associés (mythes de Jacinthe, de Crocus et de Sidè). Suit un long chapitre consacré aux liens de la tortue avec la mort et avec la lyre puis, toujours dans le monde de la musique, un chapitre consacré aux héros musiciens (Kérambos et Orphée). L'ouvrage s'achève sur un chapitre intitulé « La force du nom » qui explore les sens des noms d'Ajax, d'Héraclès et de Vertumne, le dieu des métamorphoses, à qui Ovide a précisément réservé une place de choix dans ses *Métamorphoses*. La « concaténation des notions » ou, pour utiliser l'image parlante du « cube de bouillon » (dense conglomerat d'éléments intriqués qui se libèrent dans l'eau du récit mythique), – image éloquente que les auteurs utilisent à plusieurs reprises –, est au centre de cette enquête. Les divers faits mythiques que sont les récits, les rituels et les images sont ainsi étudiés de manière à permettre des

sein du contexte historique qui les avait vus naître. L'ensemble des articles et leurs introductions forment une belle et utile somme traversée par les lignes de force de la méthode de M. H. Jameson : une vision d'ensemble très large où la problématique est toujours replacée dans un vaste contexte historique, l'importance conférée aux inscriptions, la multidisciplinarité, l'intérêt pour l'expérience directe, assortis d'un goût pour le dépassement des frontières du monde grec et pour l'ethnologie. Ceci fait de son œuvre, ainsi que les préfaciers le rappellent, une œuvre sans « grandes théories », mais qui brille par son ouverture, par sa capacité à maîtriser différentes approches et différentes sous-disciplines. Par sa structure même, l'ouvrage n'est pas dénué de quelques redites, présentes dans les introductions des divers auteurs, mais qui ne gâtent ni l'intérêt ni le plaisir du texte. Un index complète ce beau volume.

Isabelle TASSIGNON

John SCHEID & Jesper SVENBRO, *La tortue et la lyre. Dans l'atelier du mythe antique*. Paris, CNRS Éditions, 2014. 1 vol. 229 p. Prix : 22 €. ISBN 978-2-271-07883-4.

Cet ouvrage, qui s'inscrit dans le prolongement méthodologique de leur précédent livre, *Le métier de Zeus*, regroupe six études, fruits de séminaires conjoints menés par J. Scheid et J. Svenbro à l'École Pratique des Hautes Études et au Collège de France. Au cœur de leurs réflexions se trouve la *poétique du mythe*, autrement dit le processus de fabrication des divers faits mythiques qui aboutissent au mythe. Se faisant l'écho d'une thèse développée dans un article ancien consacré aux *agalmata*, où L. Gernet montrait que l'objet matériel était le générateur du mythe, ces études mettent en évidence le rôle fondamental du mot comme matrice du mythe. Prenant leurs distances par rapport à l'approche mythologique de Cl. Lévi-Strauss, pour qui « la substance du mythe ne se trouve ni dans le style, ni dans le mode de narration, ni dans la syntaxe, mais dans l'histoire qui y est racontée », les auteurs soutiennent que c'est l'objet qui constitue le mythe, déclenchant sa propre exégèse ; ce faisant, c'est le nom de cet objet qui devient un élément clé du récit. Six études, donc, au cœur de cet ouvrage, qui explorent tous les sens des « mots-matrices » tant dans les mythes grecs que romains : *byrsa*, *scriptio*, *circumscriptio*, dans un premier chapitre consacré à la fondation de cités, principalement Carthage et accessoirement Alexandrie. La notion de tissu, qu'il soit *peplos*, manteau ou *vestimenta*, puissant symbole politique de l'union citoyenne, occupe le second chapitre. Le troisième chapitre explore le monde des plantes, leurs noms et les mythes qui leur sont associés (mythes de Jacinthe, de Crocus et de Sidè). Suit un long chapitre consacré aux liens de la tortue avec la mort et avec la lyre puis, toujours dans le monde de la musique, un chapitre consacré aux héros musiciens (Kérambos et Orphée). L'ouvrage s'achève sur un chapitre intitulé « La force du nom » qui explore les sens des noms d'Ajax, d'Héraclès et de Vertumne, le dieu des métamorphoses, à qui Ovide a précisément réservé une place de choix dans ses *Métamorphoses*. La « concaténation des notions » ou, pour utiliser l'image parlante du « cube de bouillon » (dense conglomerat d'éléments intriqués qui se libèrent dans l'eau du récit mythique), – image éloquent que les auteurs utilisent à plusieurs reprises –, est au centre de cette enquête. Les divers faits mythiques que sont les récits, les rituels et les images sont ainsi étudiés de manière à permettre des

rapprochements entre textes d'époques différentes et à faire apparaître les convergences de sens. Cette poétique du mythe aligne en effet sans hiérarchie tous les faits mythiques et met ainsi en évidence les similitudes, compare les différentes versions d'un mythe (par exemple, pour « Farine et craie », au chapitre 1) et en fait un tissu compréhensible et cohérent. Certes, on a parfois l'impression d'une sollicitation un peu excessive des textes et beaucoup d'hypothèses, séduisantes, sont indémontrables (par exemple, p. 45, quand les auteurs pensent que l'image des abeilles naissant des entrailles d'un bovin sacrifié, au livre IV des *Géorgiques* est une métaphore bien calculée, qui annonce la fondation de Byrsa au livre I de l'*Énéide*, qui le suit immédiatement). Et il reste tout aussi délicat de dire comment les Anciens percevaient vraiment le mythe, et si tous ces sens, si habilement révélés par les auteurs, leur étaient encore connus. Dédiées à Marcel Detienne, ces études très stimulantes ouvrent des pistes riches d'informations, où chaque spécialiste de mythologie trouvera de quoi nourrir sa réflexion.

Isabelle TASSIGNON

Stéphanie PAUL, *Cultes et sanctuaires de l'île de Cos*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2013. 1 vol. 442 p., 12 fig. n/b, 2 cartes (KERNOS, SUPPLÉMENT 28). Prix : 40 €. ISBN 978-2-8756-2029-3.

Stéphanie Paul publie une monographie issue de sa thèse de doctorat soutenue en 2011 et consacrée aux cultes de l'île de Cos à l'époque hellénistique. L'ouvrage, appuyé sur une abondante bibliographie, offre une synthèse très complète sur la vie religieuse de l'île après le synécisme de 366 qui voit l'unification des communautés de l'île en une seule citée (p. 19). L'étude peut s'appuyer sur des sources normatives exceptionnellement riches : les nombreuses inscriptions portant sur des règlements religieux et ventes de prêtrises permettent de dresser un tableau assez précis de l'organisation de certains cultes. La documentation épigraphique, soigneusement citée et traduite, est ainsi placée au cœur de l'ouvrage. Les nombreuses publications de nouveaux textes rendaient nécessaires une actualisation et une révision des analyses de S. Sherwin-White, auteur de la dernière grande synthèse sur la question (1978). Si la première partie peut paraître trop purement descriptive, en ce qu'elle établit la liste des cultes attestés à Cos à l'époque hellénistique, elle constitue un socle indispensable aux analyses des deuxième et troisième parties. Elle montre en outre déjà que de nombreux cultes traditionnellement considérés comme des cultes archaïques restaurés à l'époque romaine sont bien attestés à l'époque hellénistique, comme par exemple Héra Argeia Heleia Basileia (p. 59-60). Elle présente également des hypothèses convaincantes sur le contexte de développement de certaines divinités : ainsi, le culte d'Homonoia, quoique probablement instauré en contexte de résolution de crise, est pratiqué régulièrement et non uniquement de manière ponctuelle en cas de tension dans la communauté politique (p. 150). L'approche géographique adoptée dans un deuxième temps permet de mettre en lumière les lieux centraux de la vie religieuse de Cos, en commençant par le plus célèbre d'entre eux, l'Asclépiéon. En l'absence de nouveaux documents décisifs, l'origine du culte d'Asclépios ne peut être déterminée avec certitude (p. 175). Il est en revanche certain que l'Asclépiéon, qui occupe une place de plus en plus centrale au cours du temps dans l'image que la cité renvoie à

suggestions qui en découlent. Les *Punica* de Silius Italicus font l'objet de quatre articles. E. Karakasis (« Homeric Reception in Flavian Epic: Intertextual Characterization in *Punica* 7 ») met en évidence la façon dont les modèles intertextuels (homériques, virgiliens et lucaniens) mobilisés à propos d'Hannibal et de Fabius, avec leur combinaison complexe, contribuent à la caractérisation des personnages. R.J. Littlewood (« Loyalty and the Lyre: Constructions of *Fides* in Hannibal's Capuan Banquets ») se penche sur le chant XI des *Punica* pour y souligner l'importance du thème de la *fides* en un double sens : la loyauté (en liaison avec l'éthique de l'hospitalité) et la lyre (à travers le chant de Teuthras). M. van der Keur (« *Meruit deus esse uideri*: Silius' Homer in *Punica* 13 ») examine, à travers la *Nekyia* de Scipion, les modalités de l'hommage à Homère et son infléchissement vers une revendication par Silius du statut d'Homère latin. Enfin, M. Fucecchi (« The Philosophy of Power: Greek Literary Tradition and Silius' *On Kingship* ») développe (dans la continuité des travaux de R. Marks) une interprétation politique des *Punica* comme préfiguration positive du régime impérial à partir de la figure de Scipion, articulée sur une image revalorisée d'Alexandre le Grand. Trois contributions sur Martial forment la cinquième et dernière partie. M. Neger (« Martial and the Greek Epigrammatic Tradition ») montre comment Martial, tout en citant assez peu ses prédécesseurs grecs, les utilise allusivement dans une perspective d'auto-définition littéraire. R. Cowan (« Fingering Cestos: Martial's Catullus' Callimachus ») s'intéresse aux jeux d'allusions indirectes de Martial à ses modèles grecs, et notamment Callimaque, par l'intermédiaire de références à Catulle (« window allusions »), pour mettre en évidence la complexité du « callimachéisme » de Martial. C'est enfin le motif du « livre qui parle » qui fait l'objet du dernier article de A. M. Loio (« Inheriting Speech: Talking Books Come to Flavian Rome »). Du point de vue qualitatif, l'ensemble est un peu inégal. Certaines contributions brillent par leur richesse et leur finesse (F. Bessone et R. Cowan méritent une mention particulière). Si certaines ont le mérite d'explorer des problématiques sortant des sentiers battus (Cr. Castelletti), d'autres montrent, à l'inverse, que la bonne vieille *Quellenforschung* a encore du nouveau à nous apporter (D. Galli, L. Soerink). L'étude intertextuelle de passages précis donne toujours lieu à des démonstrations intéressantes (M. van der Schuur, P. Sfyroeras *et al.*). Les contributions à dominante typologique et taxinomique laissent en revanche souvent le lecteur sur sa faim, faute de permettre des analyses approfondies. Enfin, on reste perplexe devant certaines communications sur Valérius développant des lectures à tendance allégorique (de type métopoétique ou politique) entièrement fondées sur des pétitions de principe, et où l'affirmation remplace la démonstration. François RIPOLL

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Autour de Pline le Jeune. En hommage à Nicole Méthy*. Bordeaux, Ausonius, 2015. 1 vol. 321 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 74). Prix : 25 €. ISBN 978-2-3561-3132-4.

Le présent ouvrage, édité en hommage à Nicole Méthy, regroupe vingt articles centrés sur l'œuvre et l'époque de Pline le Jeune. La principale contributrice en est N. Méthy elle-même, dont on pourra retrouver trois études déjà publiées mais devenues difficiles d'accès : une analyse de l'évolution de la perception des nations vain-

cues par les Romains au début du II^e s. p.C. (« Vainqueur et vaincu dans la pensée des empereurs romains de l'époque antonine », p. 25-36) ; une étude du sentiment d'appartenance à la patrie romaine dans les milieux cultivés africains de la même époque (« Le patriotisme des auteurs africains de langue latine au II^e s. p.C. », p. 75-88) ; et un examen du sens exact du terme *felicitas* dans un passage de l'*Histoire naturelle* (26, 19) de Pline l'Ancien (« Magie, religion et botanique. À propos de la formule *herbae felicitas* dans un passage de Pline l'Ancien », p. 89-101). N. Méthy propose également une contribution originale (« L'*Optimus Princeps* : idéal et réalité. Les lettres de Trajan à Pline le Jeune », p. 13-24) : elle y analyse comment les lettres échangées par Pline le Jeune et Trajan permettent de comprendre l'état d'esprit de l'empereur, en dévoilant à la fois ses motivations propres (douceur et propension à l'indulgence) et ses conceptions politiques (revendication d'un pouvoir universel et respecté, reposant sur la justice). S'intéressant non seulement à Pline mais aussi à Fronton, S. Benoist (« Pline le Jeune et Fronton, deux protagonistes d'un discours impérial en actes », p. 37-48) prolonge la réflexion déjà engagée dans les travaux de N. Méthy à propos du fonctionnement de la société impériale du II^e s. p.C. ; il examine chez les deux auteurs la manière de nommer les empereurs et leurs vertus, et montre comment s'est construit collectivement le modèle politique idéal de la république impériale. La plupart des autres contributions ciblent une thématique dans les écrits de Pline ou proposent des études de passages spécifiques. N. Boëls-Janssen (« L'image de la femme dans les *Lettres* de Pline le Jeune à la lumière de son environnement littéraire », p. 103-116) montre comment la *Correspondance* rompt avec la misogynie caractéristique de l'époque pour mettre en évidence les vertus féminines, empreintes d'humanité et non d'austérité. G. Galimberti Biffino (« "Scrivere" il corpo o della salute e della malattia nell'epistolario di Plinio il Giovane », p. 171-181) se penche sur une des préoccupations majeures de Pline, les questions de santé, et reconstitue, à partir des allusions éparses dans ses lettres, une pensée proche de celle de Celse et de Cicéron, qui privilégie la prévention des maladies et recommande d'atteindre l'équilibre tant mental que physique par un mode de vie modéré en toutes choses. Cet idéal de Pline est également mis en évidence dans l'étude de S. Stucchi (« Lutto, dolore e *dignitas* in Plinio il Giovane », p. 183-196) qui étudie la manière dont il aborde les drames humains, tels que le suicide ou la mort prématurée de jeunes gens : l'épistolier s'intéresse avant tout à la réaction face à la douleur, révélatrice du véritable caractère des personnes et dont on ne peut se consoler que par la force morale et par la *dignitas*, l'équilibre face à la souffrance vécue. I. Marchesi (« The Unbalanced Dinner between Martial and Pliny: One *Topos* in Two Genres », p. 117-129) se penche sur une lettre (2, 6) où Pline reprend le *topos* du mauvais hôte qui fait des distinctions entre ses invités. En comparant ce récit avec les anecdotes rapportées par Pline l'Ancien, ainsi qu'avec le traitement du même thème chez les satiristes (Horace et Juvénal) et chez Martial, elle conclut que Pline, en rendant le propos plus général (ni noms, ni lieux, ni détails trop spécifiques) se distancie de la tradition satirique dans laquelle Martial s'inscrit totalement. Quatre articles portent sur l'image d'un personnage historique dans l'œuvre de Pline le Jeune : O. Devillers étudie la figure de Néron (« Néron selon Pline le Jeune : entre Pline l'Ancien, Tacite et Trajan », p. 61-71), L. Deschamps examine en détail la mention d'un Varro (*Lettres* 5, 3) dans une liste d'illustres auteurs de vers (« M. Terentius Varro vu par Pline le

Jeune », p. 197-206), A. Billault étudie la mention, dans un contexte judiciaire et nullement rhétorique (*Lettres* 10, 81-82), de Dion de Pruse (« L'image de Dion Chrysostome dans la correspondance de Pline le Jeune », p. 239-244), et M. Neger se penche sur l'intertextualité avec Martial, dont Pline utilise l'œuvre pour se caractériser lui-même en tant que poète (« Pliny's Martial and Martial's Pliny: The Intertextual Dialogue between the *Letters* and the *Epigrams* », p. 131-144). Deux contributions s'intéressent à des questions rhétoriques : S. Tzounakas (« Pliny as the Roman Demosthenes », p. 207-218) étudie dans la *Correspondance* les références aux grands orateurs grecs, et spécialement le lien étroit que Pline revendique avec Démosthène, au point de se poser en rival de Cicéron ; Chr. Whitton (« Pliny on the Precipice », p. 219-237) analyse une lettre de Pline (9, 26) où l'auteur discute de l'audace nécessaire à l'orateur : l'article tente de rendre ce texte très obscur plus facilement accessible, voire tout simplement lisible, à un plus grand nombre de lecteurs. Deux contributions portent exclusivement sur le *Panegyrique*. E. Manoloraki (« Death and Taxes: The *Vicesima Hereditatum* in Pliny's *Panegyricus* », p. 245-258) analyse un passage d'apparence plutôt technique (*Panegyrique* 37-40) sur la réforme par Trajan de la taxation des héritages : Pline voit dans cette réforme une preuve de la piété filiale de Trajan et de sa supériorité sur Auguste, mais aussi une manière d'unifier l'Italie et les provinces (et d'éviter une nouvelle guerre civile) et d'instaurer une nouvelle conception de la liberté ; dans le même temps, l'auteur du *Panegyrique* s'auto-promeut interprète auprès des citoyens romains des intentions réelles de l'empereur. M. P. González-Conde Puente (« El papel de la *gens Ulpia* durante el gobierno de Trajano : el *Panegirico* de Plinio y otras fuentes documentales », p. 49-59) analyse l'éloge de la famille impériale, et spécialement de la sœur (Ulpia Marciana) et de l'épouse (Plotine) de l'empereur. Elle compare le *Panegyrique* avec les monnaies, les inscriptions ainsi que les autres textes littéraires disponibles et montre comment, après la mort du père de l'empereur, Ulpia Marciana, en tant que dernière représentante de la famille, prend dans la propagande impériale un rôle presque aussi important que Plotine, rôle qui disparaîtra avec la mort de Trajan et l'avènement d'Hadrien. H. Zehnacker (« Les mots grecs dans la correspondance de Pline le Jeune avec l'empereur Trajan », p. 145-153) propose une étude des mots grecs utilisés par Pline dans sa correspondance avec Trajan : outre les termes d'origine grecque complètement latinisés, le gouverneur du Pont-Bithynie fait usage du vocabulaire propre aux institutions spécifiques de sa province. Par contraste, le grec fait presque complètement défaut dans les réponses de Trajan : il semble bien s'agir d'un choix délibéré qui vise en quelque sorte à rappeler à l'ordre Pline quant à l'usage des langues qui sied à un gouverneur romain. En lien direct avec cette dernière étude, Br. Rochette (« Suétone et le bilinguisme des Julio-Claudiens », p. 155-168) examine la fiabilité et les implications des affirmations de Suétone relatives à la maîtrise et à l'utilisation du grec par les empereurs de la dynastie julio-claudienne : il montre clairement l'ambivalence des Romains par rapport à cette langue, à la fois étrangère et familière. Le dernier article, de G. Flamerie de Lachapelle (« Jules Janin et Pline le Jeune », p. 259-269), étudie un essai, intitulé « Pline le Jeune et Quintilien, ou l'éloquence sous les empereurs », publié en 1846 par Jules Janin, auteur à grand succès de son vivant aujourd'hui tombé dans l'oubli : en écrivant une apologie de Pline contre le mépris dont il a longtemps été l'objet, l'écrivain présente en réalité sa propre défense contre les critiques viru-

lentes de certains de ses contemporains. Le volume est complété par une liste des travaux et publications de Nicole Méthy, une bibliographie générale et deux index. Le bref aperçu qui a été donné de chacune des contributions suffit à montrer la variété des sujets qu'elles abordent. Le lecteur qui s'intéresse, dans le sens le plus large, à l'œuvre de Pline le Jeune, à son milieu ou à son époque, trouvera sans aucun doute l'ouvrage d'un grand intérêt.

Guillaume TEDESCHI

Yvan NADEAU, *Dog Bites Caesar! A Reading of Juvenal's Satire 5 (with Horace's Satires I.5 ; II.5 ; II.6 ; Epistles I.1 ; I.16 ; I.17)*. Bruxelles, Latomus, 2013. 1 vol. 100 p. (COLLECTION LATOMUS, 342). Prix : 20 € (broché). ISBN 9782-87031-289-X.

Ce petit volume entend démontrer que, dans la *Satire* 5 de Juvénal, un énonciateur (conventionnellement nommé « Junius » par Y. Nadeau) endosse la posture d'un philosophe cynique afin de dénoncer les rapports d'*amicitia* qu'Horace (ou plutôt l'énonciateur que celui-ci met en scène, à son tour nommé « Quintus » en vertu d'une convention similaire) prétendait avoir noués avec César Auguste. Le sous-titre de l'ouvrage énumère les principaux poèmes horatiens qui sont mis à contribution ; mais d'autres passages, notamment empruntés à Virgile, Ovide, Martial et Suétone, se voient mobilisés à certains stades de l'argumentation. On remarquera, d'emblée, que ces parcours intertextuels ne visent pas à l'exhaustivité d'un commentaire classique ; on ne trouve, par exemple, mention ni de MART. I.41.16 ou X.101, ni de QUINT. VI.3 (27, 62, 64, 80, 90) lorsqu'il est question du parasite Gabba. Y. Nadeau qualifie sa démarche au moyen du terme « close reading » (p. 7) qu'a autrefois popularisé le *New Criticism* anglo-saxon. Cet héritage se manifeste par la pratique d'une lecture qui se veut « intelligente » plutôt qu'inspirée de l'une ou l'autre théorie (p. 16), et par un retour incessant à certaines expressions ou à certains thèmes, à travers les prismes successifs que constituent les textes abordés. Le livre exhibe, dès lors, une organisation duelle. Dix chapitres (hors l'introduction et la conclusion) se répartissent entre la *Satire* 5 de Juvénal (v. 1-11, 156-173, 20-23, 132-145) et les six poèmes d'Horace ; on regrettera, à cet égard, qu'un titre courant incorrect se soit insinué aux p. 37-39. Parallèlement, 82 paragraphes numérotés de manière continue traduisent, non sans d'inévitables redondances, la progression du travail interprétatif ; ainsi, non moins de neuf paragraphes portent sur l'appartenance d'Horace à l'ordre équestre. On ne peut qu'apprécier une exigence herméneutique qui évite à la fois la naïveté des gloses centrées sur les seuls *realia* et la confusion, encore trop fréquente, entre les sources et les intertextes. Il reste que l'ouvrage prête le flanc à deux reproches que l'on a souvent adressés aux *New Critics* et à leurs disciples : le détail linguistique, ainsi que les problèmes de critique textuelle, ne sont pas assez pris en considération ; les rapprochements établis se révèlent parfois trop sélectifs, et s'appuient fréquemment sur une schématisation de l'intertexte. D'un autre côté, Y. Nadeau ne partage pas le goût de ses prédécesseurs pour l'ambiguïté, ni leur répugnance à attribuer, au bout du compte, une assertion ou une thèse à l'auteur lui-même ; c'est là un point où il aurait pu, me semble-t-il, se montrer plus fidèle. Les quelques remarques qui suivent illustrent les faiblesses que je viens de relever. Commentant les v. 1-5 de la *Satire* 5, Y. Nadeau souligne le caractère marqué que revêt cette phrase hypothétique et il en

faire *in fine* une idée vraiment claire de l'importance exacte des stèles et monuments funéraires dans la problématique de l'identité phrygienne. La deuxième partie de l'ouvrage paraît d'emblée complètement différente de la première et le passage de l'une à l'autre surprend, car la perspective adoptée alors est totalement différente : au lieu de partir des faits matériels, l'auteur aborde ici des questions de mentalité et de conscience identitaire qui nous font remonter dans le temps et prendre d'abord pour objet d'étude les textes littéraires et mythographiques. Nous partons à la recherche de la conscience que les Phrygiens avaient d'eux-mêmes telle qu'on peut l'inférer de leur organisation politique (avec sa traduction numismatique), d'une lecture des mythes, puis des cultes, pour enfin s'arrêter sur le thème de l'urbanisation. On trouve alors un très intéressant chapitre sur l'image des Phrygiens véhiculée par les Grecs et par les Romains, qui fournit en quelque sorte l'horizon devant lequel a pu se développer une conscience phrygienne... Ce parcours a pour fin de démontrer que l'identité phrygienne s'est constituée seulement à l'époque romaine et plus précisément par le vecteur de l'urbanisation qui a permis l'éclosion d'élites locales et de villes dont il fallait légitimer *a posteriori* l'importance par un passé brillant et une généalogie glorieuse : d'où l'importance des cultes et celle de la récupération de certains mythes (en particulier la parenté homérique entre Phrygiens et Troyens qui renforce évidemment le prestige des Phrygiens aux yeux des Romains). Ce sont ces mêmes élites qui auraient été à l'œuvre dans la mode des tombes à portes. Il se dégage malgré tout de ce livre une image cohérente de l'évolution culturelle et politique de la Phrygie et tout particulièrement de l'aboutissement des tendances longues à l'époque sévérienne et par la suite : c'est la première fois depuis l'époque archaïque – sur laquelle il est difficile, voire impossible, de faire la même étude – qu'émerge une conscience phrygienne, appuyée sur des mythes fondateurs et une organisation politique animée par des élites locales. L'auteur souligne que cette étape correspond à la diffusion de la seconde sophistique et s'inscrit bien dans le mouvement général des mentalités de l'époque. En raison de la richesse documentaire qu'il met en œuvre et du courage de son auteur pour analyser la constitution d'une identité nationale dans une des régions de l'Asie Mineure qui paraît en avoir été le plus dépourvue, on sort impressionné de la lecture de ce livre : comme on sort d'une forêt très dense, sans être sûr d'avoir tout vu ni tout compris.

Jacques DES COURTILS

Catherine ABADIE-REYNAL & Jean-Baptiste YON (Ed.), *Zeugma VI. La Syrie romaine. Permanences et transferts culturels*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2015. 1 vol. 302 p., 16 pl., 152 fig. n/b et coul. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ORIENT, 68). Prix : 40 €. ISBN 978-2-35668-049-5.

Ce volume rassemble diverses contributions présentées en mai 2012 à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée (Lyon), dans le cadre d'un colloque intitulé *Échanges culturels et identité en Syrie romaine. Le paraître et l'intime*. Le programme, explicité dans l'introduction, rejoint la thématique du volume *Continuity and Change* également publié en 2015 par M. Blömer, A. Lichtenberger et R. Raja (cf. le compte rendu AC 85 [2016], p. 409-413), mais en l'élargissant aux cadres non religieux et en exploitant des sources parfois négligées (verre, restes fauniques,

scories...). Le volume propose plusieurs études de matériel archéologique issu des fouilles menées à Zeugma par les équipes française et franco-turque ; il complète ainsi les données présentées dans les précédents volumes *Zeugma* (I à V) et les résultats des fouilles de l'« Oxford Archaeology » réunis en trois volumes par W. Aylward, *Excavations at Zeugma*, Los Altos, 2013 (cf. J. Ch. Balty, *AC* 84 [2015], p. 537-539). Pour le mobilier archéologique se distinguent en particulier les études technologiques du métal et celles de la céramique culinaire et du verre, dossiers qui marqueront l'étude des matériels et des circulations (technologies, pratiques) de la Syrie du Nord et de la Haute-Mésopotamie. – En marge d'une thèse d'habilitation sur l'onomastique syro-mésopotamienne, Jean-Baptiste Yon étudie (p. 11-18) la composition des populations de quelques ensembles régionaux (essentiellement Zeugma, en regard de Doura et de la Palmyrène et, dans une moindre mesure, de Nisibe et de Doliché) du point de vue de l'onomastique latine, quelles que soient la langue et la nature des documents exploités (sources littéraires, inscriptions ou papyrus) ; sans surprise, ce sont les militaires qui semblent constituer le principal vecteur de diffusion onomastique latine, laquelle se répand également dans les élites urbaines, pour certaines anciennement hellénisées, par le biais de la citoyenneté. D. Frascione centre sa recherche (p. 19-54) sur les monnaies (tétradrachmes et bronzes) des II^e et III^e siècles retrouvées dans trois centres régionaux, Zeugma (monnaies des fouilles françaises), Antioche et Doura-Europos (publications) ; il leur compare les inventaires de monnaies recueillies sur d'autres sites de la région (*e.g.* Édesse, musée d'Alep, Arsameia du Nymphée) ou plus largement du Proche-Orient ayant livré des monnaies frappées dans ces trois centres (*e.g.* Beyrouth, Césarée Maritime, Gerasa, Sussita...), ainsi que des trésors, comprenant par nature une part importante de monnaies d'argent (Gindaros, près d'Antioche, Gush Halav/Jish en Galilée, Mampsis au Négeb) ; dans une démarche qui n'est pas sans risque, D. Frascione cherche ensuite à caractériser ces ensembles et à en expliquer la composition par des itinéraires commerciaux supposés ou des campagnes militaires. R. Palermo illustre l'intérêt du croisement des sources, carte de Peutinger, clichés satellitaires et prospections de surface, pour étudier le réseau de voies romaines qui s'étend en Haute-Jézirah autour de Nisibe (Nusaybin/ al-Qamishli), sur l'actuelle frontière syro-turque (p. 123-137). N. Dieudonné-Glad présente une étude technologique pointue de scories en calotte, résidus de forges d'épuration et/ou d'élaboration, retrouvées à Zeugma (p. 139-163) ; elle identifie une pratique (forge « sans ajouts ») plutôt marginale en Occident mais que l'absence d'études similaires au Proche-Orient ne permet pas à ce stade de positionner régionalement. Deux autres études portent sur du mobilier archéologique de Zeugma : C. Abadie-Reynal trace l'évolution des habitudes alimentaires des habitants de l'agglomération, du I^{er} au milieu du III^e s., sur base de la vaisselle culinaire, des structures de cuisson (foyers et fours) et des restes alimentaires (p. 203-223), le focus étant porté sur le choix des aliments cuisinés, leur préparation et leur cuisson ; en résulte une analyse particulièrement fine des facteurs socioculturels pouvant expliquer les évolutions identifiées, en particulier l'introduction étalée sur plusieurs générations de pratiques culinaires occidentales. La seconde étude porte sur le verre romain de Zeugma pour lequel Odile Dussart livre une importante étude, appelée à servir, à côté des travaux menés à Palmyre par René Ployer (cf. *AC* 83 [2014], p. 579), de référence pour la Syrie du Nord d'époque romaine (p. 225-286) ; les verres de Zeugma proviennent

ainsi d'ateliers occidentaux (italiens) et orientaux divers, les assemblages présentant des évolutions sensibles entre la fin de l'époque hellénistique et le milieu du troisième siècle. Un dernier dossier concerne directement Zeugma, à travers l'étude préliminaire de ses *triclinia* et leur confrontation aux espaces de banquets contemporains d'Antioche et de sa région (p. 165-184) ; A.-S. Martz suggère d'y voir un témoignage de romanisation des espaces – la donnée est en effet corroborée par une romanisation des pratiques culinaires (cf. *supra*) –, sans négliger les spécificités locales de leur insertion dans le bâtiment (accès, visibilité). De fait, la question de l'apparition du *triclinium* au Proche-Orient romain est complexe et les *comparanda* limités (*quid* d'Antioche, d'Apamée ou de Palmyre hellénistique, pour nous limiter à ces trois exemples ?) ; ainsi, l'on se demandera si l'absence de *triclinia* en Grèce romaine et leur attestation, certes en zone un temps lagide et en relais alexandrin, dans l'Orient hasmonéen et nabatéen dès le premier s. av. n.è. ne doivent pas nous inciter à rechercher d'autres canaux de diffusion du *triclinium* en Orient, ou à tout le moins des modèles plus complexes (adoption d'un espace romanisé encouragée par la réminiscence de pratiques sociales orientales) expliquant leur résurgence à Zeugma. Les pratiques de réception et de banquet chez les populations araméophones d'Osrhoène aux II^e et III^e s. sont ainsi placées au cœur de l'intéressante étude de Cl. Fauchon (p. 185-201) ; les sources syriaques y reflètent les survivances de structures sociales hellénistiques séleucides et les originalités locales d'un vieux fonds partagé par d'autres élites et populations orientales, qu'il s'agisse de consommation (liquides, viandes), d'espaces de réception ou du décorum festif (chants, danses) qui leur est associé ; Cl. Fauchon en conclut à une relative imperméabilité des élites d'Édesse traduite, au mieux, par une acculturation lente et complexe, intégrant un idéal ascétique revendiqué, aux valeurs et aux expressions proprement romaines de convivialité. [L'auteur renvoie p. 192 et 198 à J. Balty mais sans préciser le ou les travaux utilisés ; s'agit-il de J. Balty, *La mosaïque de Sarrîn (Osrhoène)*, Paris, 1990 ?]. Trois dossiers périphériques complètent la publication : A. Le Bihan convoque un assemblage éclectique de sources pour illustrer quelques pratiques religieuses (aniconisme, pyrées, processions) du Proche-Orient romain (p. 55-74), T. al-Halabi présente quelques résultats de ses recherches sur le Golan à l'époque romaine (p. 75-96) et M. Vannesse rend compte (p. 97-121) d'un réexamen partiel du dossier balnéaire en Syrie romaine, articulé sur les exemples d'Apamée, de Doura-Europos et de Palmyre, sujet pour lequel l'on se référera utilement aujourd'hui aux quatre volumes du colloque de Damas (2009) *25 siècles de bains collectifs en Orient. Proche-Orient, Égypte et péninsule Arabique*, Le Caire, 2014. En définitive, ce volume Zeugma VI – dont l'intégralité du texte est, à l'heure d'imprimer ces pages, accessible en ligne – livre d'utiles études de matériel et analyses de sources écrites ouvrant chacune d'intéressantes perspectives de recherche. Laurent THOLBECQ

Agnes HENNING, *Die Turmgräber von Palmyra, Eine lokale Bauform im kaiserzeitlichen Syrien als Ausdruck kultureller Identität*. Rahden, Marie Leidorf, 2013. 1 vol. 325 p., ill. n/b et coul., 96 pl., 6 dépliants et 7 pl. hors-texte (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 29). Prix : 64,80 €. ISBN 978-3-89646-659-4.

distribution d'eau à l'intérieur même du tissu urbain. La fin de la monographie est consacrée à la chronologie des ouvrages : le premier aqueduc est édifié dans la seconde moitié du premier siècle, lorsque *Vorgium* prend son essor. Son dysfonctionnement entraînera une nouvelle construction, mieux maîtrisée par les ingénieurs locaux, un siècle plus tard. C'est aussi en fin de compte la romanisation du chef-lieu de la cité des Osismes qui est abordée ici, par le biais de ces ouvrages d'art. Le sujet est maîtrisé de façon remarquable tout au long de la monographie et est rendu passionnant par l'abondance des illustrations et la clarté des propos.

Nicolas PARIDAENS

Olivier BLAMANGIN, Angélique DEMON et Stéphane RÉVILLION (Ed.), *Actualité de la recherche archéologique à Boulogne-sur-Mer*. Villeneuve-d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle – Lille 3, Revue du Nord, 2014. 1 vol. 226 p., nombr. ill. n/b et coul. (REVUE DU NORD HORS-SÉRIE. ART ET ARCHÉOLOGIE, 22). Prix : 45 €. ISBN 979-10-93095-02-8.

Si Boulogne-sur-Mer évoque pour l'antiquiste la célèbre collection Panckoucke – on pense en particuliers aux vases grecs – et, partant, la tout aussi fameuse entreprise éditoriale que fut, sous la Restauration et la Monarchie de Juillet, la *Bibliothèque latine-française*, elle se signale aussi comme ville antique et médiévale, liée à l'implantation sur la côte orientale de la Manche – avec son pendant à Douvres – d'un camp de la *classis Britannica*. L'ouvrage recensé ici constitue la première publication d'un programme de recherche visant à produire un « Atlas topographique de la ville antique de Boulogne-sur-Mer » ; il livre un très utile état de la question, largement réactualisé par des fouilles récentes d'archéologie préventive et de nouvelles études de matériel. Les douze contributions du volume explorent quelques-unes des problématiques de ce programme de recherche, clairement présenté par les éditeurs (p. 13-17) ; retenons en particulier l'étude de l'estuaire de la Liane, fleuve découpant les falaises du Boulonnais, de ses potentiels de mouillage et des contraintes topographiques liées à l'escarpement de ses rives ; les origines et les étapes du développement de *Gesoriacum* / *Bononia*, y compris durant les périodes les plus méconnues (par ex. les IV^e-VI^e s. ou le Haut Moyen Âge) ; enfin, les rapports entretenus entre l'agglomération et les marchés lointains (Rhin, Bretagne) mais surtout, domaine qui a été moins exploré, la Morinie, son arrière-pays. Sylvie Coutard présente (p. 19-28) une première évaluation de l'évolution de l'estuaire de la Liane, aujourd'hui canalisé, basée sur l'analyse de ses comblements sédimentaires (par observation de sondages et une dizaine de carottages peu disséminés) et les données de la cartographie ancienne ; l'étude, qui demande à être poursuivie, conclut à ce stade à l'existence d'un espace en eau probablement important à l'époque gallo-romaine, le colmatage de la basse vallée étant à cette époque toujours limité. Dans un article très éclairant, Michel Reddé évoque la place de Boulogne dans le contexte élargi du dispositif militaire romain (p. 29-39) : il revient ainsi sur les relations entretenues par Rome avec la (Grande-) Bretagne et la présence romaine sur l'île avant la « conquête » de Claude ; il souligne l'importance de Boulogne, principal point d'ancrage du transit transmanche, au débouché de voies stratégiques reliant le Rhin d'une part et la Méditerranée d'autre

part, tente par conséquent de caractériser la *classis Britannica* et ses missions, pour discuter enfin la place de la ville dans le système des défenses côtières (« *litus saxonicum* »), entre le II^e et le IV^e siècle, en dépit du surprenant silence de la *Notitia Dignitatum*. Olivier Blamangin résume l'apport de la vingtaine d'opérations d'archéologie préventive menées dans la ville, entre 2001 et 2011 (p. 41-55, plan de situation fig. 1). Retenons la mise au jour de témoignages diffus d'une occupation sous Auguste et Tibère et celle, plus substantielle, de vestiges de voirie, d'habitat et d'aménagements de la berge sous Claude et Néron. De leur côté, les fouilles de la crypte de la Basilique Notre-Dame, élevée dans le secteur nord-ouest du *castrum*, complètent les données livrées entre 1970 et 1990 dans « l'Enclos de l'Évêché » ; elles livrent les traces d'une organisation structurée et de niveaux d'occupation du milieu ou de la seconde moitié du I^{er} siècle, antérieurs donc aux aménagements du camp d'époque antonine reconnus jusque-là et précisent par ailleurs la chronologie des occupations tardives du camp (fin du III^e et IV^e siècles). O. Blamangin et Benoît Leriche présentent ensuite une étude du quartier de pente, situé à l'est du camp, sur base des découvertes anciennes et de diagnostics archéologiques récents (p. 57-78). Le secteur, urbanisé dès le milieu du I^{er} siècle, est limité côté Est par une nécropole, qui s'étendra vers l'Ouest au Bas-Empire, confirmant ainsi la réduction de l'espace urbain dans ce quartier au III^e siècle. De son côté, Angélique Demon étudie l'enceinte médiévale fortifiée succédant aux XIII^e-XVI^e siècles à l'enceinte du Bas-Empire et aux fossés du camp (p. 79-95). Les deux contributions suivantes traitent de l'arrière-pays, avec la très bonne étude pluridisciplinaire de bergeries datées de la fin du II^e et du III^e siècle à Saint-Étienne-au-Mont d'une part (Raphaël Clotuche *et al.*, p. 97-114) et par la publication d'un petit bâtiment isolé du IV^e siècle fouillé à Marquise et interprété par Jérôme Maniez sur base de fragments architecturaux, de la faune (étudiée par Jérémie Chombart) et des très nombreuses monnaies associées, comme espace culturel (p. 115-130). A. Demon et Séverine Leclercq présentent ensuite un utile aperçu de l'histoire et de l'état actuel des collections archéologiques locales de Boulogne et du Boulonnais (p. 131-139). Suit une étude / catalogue des lampes locales conservées au Château-Musée de la ville, provenant de contextes divers (essentiellement funéraires) ; menée dans le cadre d'un Master en archéologie, elle est co-signée par Virginie Caron et Jean-Louis Podvin (p. 141-167). Dans une excellente étude, Sonja Willems caractérise les faciès céramiques boulonnais, entre le I^{er} et le IV^e s. (p. 169-191) ; faisant suite à la définition d'un premier faciès pré-flavien, l'étude du matériel témoigne éloquentement, à côté des productions locales et régionales (bassin de la Seine), du rôle de plaque tournante joué par Boulogne, entre les réseaux commerciaux britanniques et continentaux (Val de Loire, centre et Sud de la Gaule, Rhin) ; le mobilier comprend également des produits importés de Bretagne, d'officines proches (Kent) ou lointaines (Dorset, Oxfordshire). Un premier pas donc vers une étude approfondie de ces échanges commerciaux, qui nécessite cependant la mise en place de protocoles analytiques communs des deux côtés de la Manche. Les deux dernières contributions portent sur du matériel archéologique exhumé en 1982 par Claude Seillier (à qui l'ouvrage est dédié) dans « l'Enclos de l'Évêché » (voir *supra*). Véronique Arveiller-Dulong et Christine Hoët-Van Cauwenberghe reviennent (p. 193-208) sur un exceptionnel service à boire en verre découvert, non en contexte funéraire mais réuni dans un petit coffret carbonisé, dans le camp (bâtiment H,

casernement de soldat édifié au début du II^e s.) : il comprenait cinq *skyphoi* (dont deux à devise et un à décor en relief de coquillages), une coupe à facette et une coupe à décor de poissons ; s'ensuit une belle étude comparative qui oriente la trouvaille vers le III^e siècle et une origine très probablement rhénane sans exclure cependant d'autres centres de production plus lointains. De leur côté, Wouze Dhaeze et Patrick Monsieur présentent une étude approfondie du mobilier céramique associé au contexte dans lequel le coffret a été découvert (p. 209-219). Ils livrent une bonne description du casernement mis au jour, érigé sous Hadrien, dans les années 120 et reconstruit à l'époque sévérienne, au tournant des II^e et III^e siècles. Le coffret a été retrouvé dans l'angle d'une resserre à provisions, à l'extrémité orientale du bâtiment, peut-être destinée à abriter des sous-officiers. Le matériel céramique, datant du III^e siècle, permet d'écarter l'hypothèse ancienne d'une destruction du secteur au V^e s. et oriente plutôt vers les années 260-280, ce que confirme l'étude du service de verres rangé dans le coffret. Le volume se referme par les résumés des contributions, en français et en anglais. Au final, un recueil cohérent qui contribue au renouvellement des données et augure bien de la suite donnée à cet excellent projet. Laurent THOLBECQ

Isabelle DERAMAIX & Sylvie DASSELER (Ed.), *Les recherches archéologiques menées dans la zone d'activité économique d'Ath/Ghislenghien*. Namur, Service public de Wallonie, 2014. 1 vol. 388 p., 342 fig. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE, 31). Prix : 45 €. ISBN 978-2-930711-04-1.

On ne peut que se réjouir du coup d'accélérateur donné depuis quelques années par le Département du Patrimoine du Service public de Wallonie à sa série archéologique *Études et Documents*. Le volume recensé traite d'opérations préventives menées entre 1993 et 1997 préalablement à deux extensions de la zone économique de Ghislenghien, en province de Hainaut (Belgique). La première partie du livre concerne les fouilles situées à l'ouest du zoning, sur la localité de Meslin-l'Évêque, ayant abouti à la découverte d'une petite occupation de l'Âge du Fer et d'une grande villa gallo-romaine. Cette dernière se développe de part et d'autre d'un petit ruisseau dont les aménagements en bois étaient partiellement conservés. Un premier état gallo-romain, débutant dans les premières décennies du I^{er} siècle ap. J.-C., est caractérisé par un réseau de fossés et plusieurs bâtiments sur poteaux. Respectant l'organisation de la phase précédente, la villa en dur se développe à la fin du I^{er} siècle et durant tout le siècle suivant, selon un modèle allongé répandu dans les provinces du nord-ouest de l'Empire. Les fouilleurs n'ont pu reconnaître que deux grandes phases de construction en raison du démantèlement systématique des structures après l'Antiquité. Soixante-six pièces, auxquelles on accède depuis un portique de façade, constituent le corps de logis qui s'étend sur 116 m de long et 23 m de large. Au nord du bâtiment, un complexe balnéaire fait retour en équerre. À l'est du ruisseau, la *pars rustica* est illustrée par un bâtiment isolé où des activités de forge ont été reconnues. L'abandon d'une villa de cette envergure dès la première moitié du III^e siècle est une surprise, alors que ce phénomène intervient, dans ces provinces, généralement dans la seconde moitié du siècle. Le reste du chapitre est consacré aux études de mobilier

la fin de l'époque perse, alors que les inscriptions mentionnant Asklépios à Sidon datent toutes de l'époque romaine. Surtout, et c'est peut-être le point le plus problématique, l'idée principale développée ici, à savoir que les Phéniciens ont « bricolé » (*sic*) pour construire une identité composite dans un monde changeant qui s'était élargi aux limites de l'*oikoumène*, renvoie à la fois implicitement et explicitement au concept de *Middle Ground* forgé en 2001 par Richard White dans son ouvrage intitulé *Le Middle Ground. Indiens, Empires et Républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815* traduit en français en 2009 et largement commenté depuis. Selon White, le *middle ground* désigne « un processus dynamique par lequel des personnes de cultures distinctes – ici, des Européens et des Amérindiens – établissent un système de compréhension et d'accommodation mutuelles ». Le concept s'est révélé opératoire pour rendre compte d'un contexte historique qui a vu entrer en contact des groupes qui n'avaient jamais eu d'histoire commune auparavant, à un moment où les Européens n'avaient pas l'intention de s'implanter durablement et avaient besoin, pour le commerce des peaux, des relais que pouvaient leur offrir les Indiens. On peut cependant se demander s'il peut s'appliquer à la période qui s'ouvre avec la conquête d'Alexandre, tout d'abord parce que Grecs et Phéniciens avaient, eux, une très longue histoire commune, ensuite parce que le *middle ground* et l'idée de négociation et d'adaptation permanentes (« bricolage » ici) ont tendance à masquer le rapport de force dans lequel s'inscrit la mise en place des monarchies hellénistiques et à offrir de cette période une image peut-être un peu trop irénique. Dire par exemple, à propos de la longue inscription du sanctuaire de Baitocécé, dans la Pérée d'Arados, que « la *reconquista* en faveur du dieu local s'effectue [...] en grec » et que « la langue des nouveaux maîtres devient l'instrument d'une reprise de contrôle territorial de la part des groupes indigènes et de leur dieu ancestral » dans le cadre d'une négociation « avec les armes de l'«ennemi», même pour faire valoir une mémoire et une identité topiques » (p. 140-141) paraît une interprétation quelque peu excessive puisque l'inscription garde la trace d'échanges administratifs qui se font tout simplement avec une chancellerie de langue grecque. Dans le cadre d'un royaume hellénistique, les gens d'Arados n'avaient guère de choix. La colonisation grecque, contrairement à la présence française dans la région des Grands Lacs, n'avait pas pour but de favoriser des intérêts commerciaux sans implantation humaine nombreuse ni pérenne, mais d'installer des populations auxquelles il fallait distribuer des terres et d'organiser l'exploitation et le contrôle raisonnés du territoire. Que les Phéniciens se soient adaptés, c'est certain, mais étudier cette adaptation à l'aide d'un nouveau concept élaboré dans un contexte totalement différent peut présenter un risque sans permettre de renouveler fondamentalement les perspectives. C'est cependant un des mérites de cet ouvrage fort riche, très bien illustré, qui cite abondamment les textes et inscriptions sur lesquels il s'appuie et offre au lecteur des cartes très commodes, que de permettre d'ouvrir le débat.

Catherine APICELLA

Michael BLÖMER, Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *Religious Identities in the Levant from Alexander to Muhammed, Continuity and Change*. Turnhout, Brepols, 2015. 1 vol. XXXVI-422 p., 294 fig. n/b, 12 cartes. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 4). Prix : 135 € hors taxes (broché). ISBN 978-2-503-54445-8.

Ce volume rassemble près d'une trentaine de contributions présentées lors de deux rencontres scientifiques organisées en 2010 à Damas et à Münster. Publiées dans la collection « Contextualizing the Sacred », elles s'inscrivent dans le sillage de la table ronde d'Oxford (2009) intitulée « Redefining the Sacred, Religious Architecture and Text in the Near East and Egypt, 1000 BC – AD 300 » (cf. le compte rendu publié dans ce volume, p. 537-539). L'objectif est d'amener historiens, archéologues et philologues à réfléchir aux processus qui expliquent, sur la longue durée, les évolutions de la vie religieuse au Proche-Orient et de ses représentations, en s'interrogeant sur les modalités de ses transformations (survivances, rémanences, transmissions), entre volontarisme politique de pouvoirs extérieurs et expression d'une mosaïque d'identités locales. Les sept premières contributions traitent de questions générales (p. 11-104), les vingt suivantes constituent autant de dossiers ponctuels, distribués en cinq zones géographiques, de la Syrie du Nord à l'Arabie (p. 107-413). Cette voilure générale cache donc une grande variété d'approches, puisant à autant de sources et de sujets. On a donc pris le parti, pour en rendre compte ici, mais sans présenter chacun des vingt-sept dossiers publiés, de les répartir par source. Cinq des contributions sont résolument épigraphiques : Ted Kaizer rassemble des dédicaces religieuses émanant de proche-orientaux émigrés dans des environnements voisins (dédicace palmyrénienne au Gad nabatéen, inscriptions hatréennes à Dura...), interrogeant à la fois les divinités vénérées et les langues utilisées et, partant, l'intention des dédicants (p. 19-32). Frank Daubner rassemble de son côté les attestations de gymnase dans l'Orient gréco-romain ; il distingue ainsi les gymnases grecs remontant aux fondations macédoniennes d'Asie centrale, d'Iran et de Mésopotamie, les gymnases de la Phénicie hellénisée et de la Tétrapole syrienne et ceux adoptés à l'époque impériale dans des cités qu'il qualifie d'indigènes ; il revient enfin sur le lien établi entre la magistrature de gymnasiarque et le culte impérial provincial. Améliorant la lecture d'une dédicace de statue de la Tychè de Laodicée-sur-Mer découverte sur le mont Casius (*SEG* 36 1297), Julien Aliquot propose quant à lui une remarquable exégèse des références macédoniennes du mythe fondateur de la cité et y décrypte les clefs illustrant l'opposition de Laodicée à Antioche et son rapprochement diplomatique avec Tyr (p. 157-167). De son côté, Margherita Facella explore les attestations de *daimon/daimones* dans les inscriptions d'Antiochos I, dans les *temene* et *hierathesia* de la Commagène (p. 169-184) ; elle rappelle après d'autres que le terme désigne à la fois les ancêtres décédés – à rapprocher des *fravašis*, les dieux mânes du Mazdéisme – et les divinités du panthéon syncrétique du roi ; elle souligne surtout que, si le terme est utilisé, c'est parce qu'il qualifie spécifiquement une divinité qui intervient dans la sphère humaine et y voit par conséquent une démarche intentionnelle d'Antiochos I, encourageant par là une proximité entre ses sujets et son nouveau panthéon. Enfin, Annie Sartre-Fauriat livre et commente les noms de dix-huit divinités, inédites en 2010, et de vingt-six autres nouvellement attestées dans des inscriptions grecques et latines du Hauran (p. 297-311). Certains de ces textes ont été publiés depuis dans les deux volumes des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie* (*IGLS* XV), *Le plateau du Trachôn et ses bordures*, Beyrouth, 2014. Signalons en particulier, par rapport à l'inventaire de Dominique Sourdel (1952), et à côté de nouvelles épithètes, les attestations nouvelles en grec dans le Hauran des dieux indigènes Monimos, de Gad, du « dieu saint Askaras » et du « dieu ancestral Akeiras », celles de Némésis et

d'Apollon-Hélios en grec et, en latin, de *Jupiter Optimus Maximus* associé au Génie du Trachôn, ainsi qu'une rare invocation aux Douze dieux. Deux contributions empruntent autant à l'épigraphie qu'à l'iconographie : Michał Gawlikowski revient sur la dédicace palmyrénienne du « temple de Bêl », en 32 de notre ère (*Inv. IX, 1 / PAT 1347*) et souligne qu'elle n'implique en rien la complétion du projet architectural dont la construction s'est poursuivie jusqu'au début du deuxième siècle au moins ; il rebat en cela les cartes de l'histoire de l'art palmyrénien en déstabilisant l'un de ses principaux éléments de datation (p. 247-254). M. Gawlikowski rappelle aussi le caractère fédérateur du sanctuaire, abritant l'ensemble des divinités locales et récuse la restitution des statues de Bêl, de Yarhibôl et 'Aglibôl dans l'adyton nord autrefois proposée par Robert Amy ; après avoir attiré l'attention sur la distinction à apporter entre les cuirasses archaïsante et locale de Bêl et celles romanisantes de ses deux compagnons, il suggère une autre disposition des statues de culte, sur base d'une stèle datée de 121 de notre ère, aujourd'hui conservée au Musée des Beaux-Arts de Lyon. Peter Alpass livre de son côté une excellente synthèse relative à Dusrès (p. 371-382) ; il y explore le glissement de perception de la divinité dominant le panthéon nabatéen et associée à la maison royale durant le royaume indépendant, en un référent identitaire pour un certain nombre de cités de la province romaine d'Arabie puis, en dieu arabe par excellence, aux côtés du dieu Obodas, dans la littérature apologétique. Six contributions exploitent spécifiquement des sources iconographiques ; nous nous limiterons ici à celles qui relèvent des époques hellénistique et romaine. Guy Bunnens et Michael Blömmner traitent ainsi l'un et l'autre, dans des communications croisant un certain nombre de documents, de l'image du prêtre dans le milieu syrien : G. Bunnens explique la réémergence à l'époque romaine d'une imagerie du prêtre élaborée à l'âge du fer en contexte syro-hittite par l'existence d'isolats culturels, de poches de survivance et de conservatisme religieux (p. 107-128). M. Blömmner évoque la même question, à la suite de R.A. Stucky et P.-L. Gatier, en distinguant des modes de représentations régionales, en particulier un type « hierapolitain » centré sur la Syrie du Nord ou plus précisément sur ses régions les moins marquées par les fondations d'époque hellénistique (p. 185-197) ; dans un second et tout aussi excellent article (p. 129-141), M. Blömmner traite plus spécifiquement du sanctuaire de Dülük Baba Tepesi / Doliché jadis identifié par Franz Cumont ; les fouilles y ont révélé une occupation sur la longue durée, de témoignages syro-hittites et d'offrandes votives remontant à l'époque néo-babylonienne à une occupation des ruines du sanctuaire par une communauté chrétienne présente jusqu'aux XI^e-XIII^e siècles ; les documents militent en outre pour une forte continuité des pratiques durant l'âge du fer, l'isolement relatif du sanctuaire le préservant d'une influence hellénistique marquée ; M. Blömmner considère en conséquence qu'il est nécessaire de distinguer le dieu de Doliché vénéré localement du Jupiter Dolichenus tel qu'il a pu se cristalliser et se diffuser dans l'Empire romain. Lucinda Dirven rassemble des témoignages de culte rendu à des statues en ronde bosse dans l'espace syro-mésopotamien, durant les trois premiers siècles de notre ère (p. 255-269) ; elle suggère que cette statuaire a, au moins pour partie, servi de modèle aux représentations de divinités en bas-reliefs qui nous sont parvenus (mais y avait-il vraiment lieu d'en douter ?) ; elle considère par ailleurs que la principale rupture introduite par l'intégration de l'espace syro-mésopotamien à la sphère séleucide est l'introduction d'une proximité accrue du fidèle avec les statues

de cultes, ce dont témoignerait en particulier le repas rituel pris en compagnie du dieu. De son côté, Cristina M. Acqua analyse dans le détail l'iconographie des frappes provinciales de la province romaine d'Arabie, traquant, à côté des spécificités locales mainte fois soulignées, les renvois directs à l'imagerie impériale, avant d'identifier un certain nombre de ses relectures (p. 383-398). Sept communications traitent essentiellement de sources archéologiques. Ainsi, et en écho à son ouvrage *Housing the Chosen: The Architectural Context of Mystery Groups and Religious Associations in the Ancient World*, 2014 (cf. le compte rendu de Fr. Van Haepereen dans ce volume, p. 565-566), Inge Nielsen passe en revue un certain nombre d'espaces de banquet et de réunion d'associations religieuses du Proche-Orient hellénistique et romain (p. 47-74) ; l'article, peu problématisé et essentiellement descriptif, reproduit des informations de seconde main, parfois erronées (ainsi, pour le détail, p. 54, de la date de construction des *triclinia* de Kh. edh-Dharih qui doit être descendue à la première moitié du second siècle de n.è.). Graeme Clacke relaye les passionnants résultats de six campagnes de fouilles menées sur le temple hellénistique de Jabal Khalid (Syrie centrale). Construit dans le premier quart du III^e siècle av. n.è., le temple présente une architecture hybride gréco-mésopotamienne, associant ordre dorique, division tripartite interne et plan amphiprostyle. Après abandon général du site aux alentours de 70 av. n.è., l'espace est réaménagé à une date indéterminée mais ce nouveau téménos est utilisé au moins dans le courant du II^e siècle et, d'après les monnaies retrouvées, fréquenté (mais à quel titre ?) jusqu'au XI^e siècle au moins ; le délai de publication a malheureusement défraîchi une partie des résultats, présentés entre-temps par Nicholas L. Wright dans « The Last Days of a Seleucid City: Jebel Khalid on the Euphrates and its Temple », in K. Erickson & G. Ramsey (Ed.), *Seleucid dissolution: the Sinking of the Anchor*, Wiesbaden, 2011, p. 117-132 et dans la publication tirée de sa thèse *Divine Kings and Sacred Spaces: Power and Religion in Hellenistic Syria (301-64 BC)*, Oxford, 2012, p. 81-90. Alejandro Egea présente de son côté quelques maigres résultats de prospections effectuées à Mambij (Hierapolis de Syrie) entre 1999 et 2010 et, en quête de continuité, tente sans convaincre de rapprocher quelques *colombaria* liés à des monastères chrétiens du V^e s. dans la région au culte d'Atargatis (p. 199-211). Dorothée Sack explore les continuités de culte lors de la transition politique byzantino-omeyyade à Resapha / Sergiopolis (p. 271-280). K.S. Freyberger revient sur les sanctuaires d'époque romaine de Qanawât / *Kanatha* et de 'Aûl / *Atheila* en Syrie du Sud, en soulignant la longévité des cultes rendus à des divinités indigènes (p. 283-296). Jacqueline Dentzer-Feydy présente le résultat d'études et de relevés menés en 2009 parallèlement à des travaux de la Direction générale des Antiquités de Syrie sur le sanctuaire de Si' (p. 313-325) ; l'étude du décor architectural lui permet de dater le temple situé au sud de la cour 3 et la pseudo- « porte nabatéenne » de la seconde moitié du règne d'Agrippa II tandis qu'émerge un nouveau monument cultuel d'époque romaine au nord-est de cette même cour ; la compréhension de l'évolution et la chronologie absolue du sanctuaire en sont ainsi améliorées. Ilona Skupinska-Løvset détaille une excellente réévaluation archéologique du sanctuaire situé au sommet de l'acropole d'Et-Tell / *Bethsaida*, au nord du lac de Tibériade, sur les tout premiers contreforts du Golan (p. 329-344) ; les travaux remettent radicalement en cause l'existence d'un temple au culte impérial et les restitutions anciennes au profit d'une aire sacrée de sommet occupée aux époques

hellénistique et romaine, en continuité probable avec un espace religieux de l'âge du fer. Signalons pour terminer deux contributions traitant de sources textuelles : Lester L. Grabbe tente de démontrer par quels processus la religion juive a pu être perçue, au même titre que d'autres « religions orientales », comme une religion à mystères par le monde gréco-romain (p. 75-82) tandis que Jakob Engberg replace de son côté le traité apologétique de Théophile d'Antioche *Ad Autolyicum* (II^e s.) dans la progressivité du processus de conversion, inscrivant par là le texte dans une logique de continuité (p. 83-94). Le lecteur nous pardonnera cette présentation morcelée qui reflète cependant la variété des dossiers exposés. Plusieurs contributions constituent de réelles avancées, en particulier lorsqu'elles livrent des données inédites ou une réévaluation de documents sérieusement étayée. On regrettera cependant, outre le délai de publication dont souffrent plusieurs textes, qu'un certain nombre de communications n'aient qu'un rapport lâche ou contraint avec la problématique de recherche, rencontrée avec des bonheurs divers ; on aurait par conséquent aimé lire une synthèse d'étape sur les apports théoriques de ces rencontres, en regard de l'introduction programmatique de ce recueil par ailleurs stimulant (p. 1-8). Le volume se referme sur des index thématiques (p. 415-422).

Laurent THOLBECQ

Yves LEHMANN, Laurent PERNOT & Bernard STENUIT (Ed.), *Bibliographie analytique de la prière grecque et romaine. Supplément à la deuxième édition. Années 2004-2008 (notices n° 839 à n° 1088) et complément des années antérieures. Index cumulés couvrant les années 1898-2008 (notices n° 1 à n° 1088)*. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol. 287 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 1 bis). Prix : 55 € hors taxes (broché). ISBN 978-2-503-54962-0.

Cet ouvrage complète la bibliographie de la prière grecque et romaine fournie dans les deux volumes déjà parus, le premier en 2000, le deuxième en 2008. Il constitue un des fruits du travail de l'équipe du Centre d'analyse des rhétoriques religieuses de l'Antiquité de l'Université de Strasbourg. Quelque 250 notices forment le cœur de l'ouvrage : elles offrent des références aux livres, articles et même notices de dictionnaires ou de bibliographie (par exemple du *Thesaurus Cultus Rituumque Antiquorum* ou de l'*Année épigraphique*), abordant d'une manière ou d'une autre la prière, et sont organisées, efficacement, autour d'un résumé et de cinq champs de recherche (lien avec le thème de la prière [principal ou secondaire] ; aire géographique [Grèce, Rome, Italie etc.] ; chronologie ; principaux textes anciens concernés ; notions envisagées dans la référence présentée). Le lecteur peut retrouver facilement les notices qui l'intéressent grâce à divers outils qui complètent le volume (ceux-ci, comme l'indique le titre, sont cumulatifs : ils concernent dès lors aussi les deux autres volumes parus précédemment). Un *thesaurus* recense les différents contextes et modalités des prières ; il est suivi d'un index des notions et d'un index des auteurs et textes anciens mentionnés dans les notices. – Cet outil rendra certes de précieux services aux étudiants et chercheurs intéressés par la prière dans le monde gréco-romain. On peut cependant regretter que la notion même de prière ne fasse pas l'objet d'une présentation, fût-elle brève, en introduction. On pourrait en outre exprimer le souhait que la matière présentée dans les trois volumes de cette *Bibliographie* fasse l'objet d'une

par Farouk F. Grewing, Benjamin Acosta-Hughes et Alexander Kirichenko, *The Door Ajar. False Closure in Greek and Roman Literature and Art*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2013 qui explore avec nuance, sous le titre de la « porte entrouverte », les multiples variations signifiantes de l'entre-deux et de la fausse sortie (*false closure*, *Trugschluss*) tant dans la littérature gréco-latine qu'à l'appui de quelques représentations figurées. Aurore HAMM

Marco DE MARCO (Éd.), *Fiesole, Museo Civico Archeologico. Un secolo di bellezza*. Florence, Edizioni Polistampa, 2013. 1 vol. 32 x 24,5 cm, 175 p., nombr. ill. n.b. & coul. Prix : 28 € (relié). ISBN 978-88-596-1323-7.

Ce nouveau catalogue du musée communal de Fiesole adressé par les éditions Polistampa à la Rédaction de *L'Antiquité Classique* a été publié à l'occasion du centenaire de l'ouverture du musée (1914) et d'une réorganisation des collections qu'il abrite (2013). L'ouvrage s'adresse au grand public mais aussi au curieux intéressé par l'histoire de cette cité étrusque située sur les hauteurs de Florence. Il s'ouvre sur quelques brèves études contextuelles suivies par un catalogue illustrant les pièces les plus importantes de la collection. À côté des objets provenant des fouilles de Faesulae, lesquelles ont mis au jour un temple étrusque puis romain, un théâtre du premier siècle et un complexe thermal d'époque impériale, le musée abrite des pièces issues de collections qui lui ont été léguées, en particulier des urnes cinéraires étrusques et des sculptures d'époque impériale de la collection d'Eduardo Albites et des vases grecs, gréco-italiques et étrusques réunis par Alfiero Costantini. Le livre s'ouvre sur une utile chronologie des découvertes fortuites et des fouilles menées à Fiesole, décrivant ainsi les principales étapes de la constitution de la collection. Suit une présentation par M. De Marco des vestiges archéologiques de la ville, à l'exception de la muraille étrusque (p. 19-24), et des enrichissements de la collection au XX^e siècle (p. 25-33). C. Salvianti présente une belle synthèse de l'« antiquarisme » régional qui se développa dès la fin du XVIII^e mais surtout dans la seconde moitié du XIX^e s., à la faveur de la promotion en 1865 de Florence comme capitale de l'Italie par Victor-Emmanuel II (p. 35-49) ; M. Cantini exploite de son côté les archives locales pour rendre vie au projet architectural d'Ezio Cerpi (1868-1958) qui livra en 1914 le tempio ionique qui abrite aujourd'hui le musée centenaire (p. 51-60). La seconde partie du livre comprend le catalogue (p. 61-157), constitué d'un choix de 87 pièces jugées importantes dont sont publiées des photographies d'assez bonne qualité, accompagnées d'une brève notice. Le catalogue débute par les objets retrouvés à Fiesole et dans sa région, présentés suivant un ordre chronologique, et se poursuit par les antiquités léguées au musée. Mentionnons en particulier le grand bronze animalier découvert en 1882, louve romaine ou, selon G.C. Cianferoni qui lui consacre une notice approfondie (p. 78-81), lionne étrusque – l'alliage utilisé paraît le confirmer – peut-être remployée à l'époque romaine. D'un réel intérêt, à côté des petits bronzes votifs, des miroirs et des urnes cinéraires étrusques, deux éléments d'un cycle en terre cuite décorant un temple d'époque républicaine, des reliefs décoratifs découverts dans le théâtre, les statues d'Osiris (perdue) et d'Isis de Taposiris (conservée) signalées par les inscriptions *CIL* XI, 1543 et 1544. Un regret majeur cependant, que les notices ne

soient accompagnées d'aucune bibliographie ou renvois aux principaux *corpora* épigraphiques, lesquels auraient permis au lecteur d'évaluer d'un coup d'œil la notoriété, l'intérêt spécifique et les problèmes posés par les pièces présentées ; à titre d'exemple, il lui aurait ainsi été possible de se forger une opinion plus informée sur les deux portraits acquis à la fin du XIX^e s. ou au début du XX^e s. par le Marquis Eduardo Albites, bustes controversés dans lesquels M. De Marco reconnaît sans discussion Vibia Sabina (Inv. 2553) et Vibia Matidia (Inv. 2554) ; (voir en dernier lieu, E. Marlowe, *Shaky Ground: Context, Connoisseurschip and the History of Roman Art. Debates in Archaeology*, New York – Londres, 2013, p. 22-24). Une petite postface, une brève bibliographie générale et des résumés en anglais clôturent ce joli volume relié et d'un prix démocratique.

Laurent THOLBECQ

Marion BOLDER-BOOS, *Ostia: der Hafen Roms. Zaberns Bildbände zur Archäologie*. Darmstadt, Philipp von Zabern, 2014. 1 vol. nombr. ill. coul., 144 p. Prix : 29,95 €. ISBN 9783805348195.

Ce beau livre sur Ostie, port de Rome, est destiné à un large public cultivé. Son auteur connaît son sujet ; elle a déjà publié sur les temples et cultes de la cité, notamment dans le volume issu de sa dissertation doctorale (*Heiligtümer römischer Bürgerkolonien. Archäologische Untersuchungen zur sakralen Ausstattung republikanischer coloniae civium Romanorum*, Rahden/west., 2011 (cf. AC 82 [2013], p. 667-668). L'ouvrage présenté ici vise à offrir un aperçu chronologique du développement urbanistique de la cité, depuis ses origines – avec la fondation du *castrum* à la fin du IV^e s. av. n.è. – jusqu'à son abandon. Chaque chapitre est articulé autour d'une présentation des principaux types de monuments, sur la base de quelques exemples significatifs. Les cultes et temples ainsi que les habitats se retrouvent dans chacun des chapitres ; à partir du 2^e chapitre (sur la colonie aux II^e et I^{er} s. av. n.è.), une section de chacun d'entre eux est également consacrée aux édifices liés au stockage ou au commerce, ou encore aux activités artisanales. Dans les chapitres consacrés à l'Empire, l'auteur prête aussi, à juste titre, une attention aux initiatives édilitaires des empereurs, particulièrement soutenues dans le port de Rome, étant donné son importance pour le ravitaillement de Rome. Des encarts au sein de différents chapitres présentent diverses thématiques : la mort et les sépultures ; les thermes ; un hôtel à Ostie ; le *macellum* ; le culte de Mithra. Trois appendices fournissent au lecteur des précisions sur les différentes phases de l'histoire romaine, sur les appareils de construction et les types de pavement mais aussi sur la terminologie architecturale. Nombreuses photos couleur, d'excellente qualité ; plans de bâtiments (souvent simplifiés, sans qu'il n'apparaisse nécessairement clairement quelle est la phase illustrée). Un ouvrage à recommander au lecteur souhaitant une introduction bien illustrée sur le port de Rome mais qui laissera les spécialistes perplexes sur certaines interprétations (ainsi, par exemple, l'attribution du temple de l'autel rond à Apollon est loin d'être assurée) ou datations (le temple de Bona Dea de la *regio IV* remonterait selon l'auteur à l'époque augustéenne, alors qu'il est généralement daté, plus prudemment, de la période julio-claudienne).

Françoise VAN HAEPEREN

sonne en particulier, ce qui est expliqué par le texte. Dans ces conditions, le texte représente une partie du message visuel qui doit être conçu comme un ensemble. La conclusion porte à la fois sur l'évolution des formes artistiques sur la côte occidentale de la mer Noire et sur les phénomènes de mode qui expliquent pourquoi ces formes s'accordent avec les tendances observées dans d'autres régions du monde grec. L'usage des stèles à décor, plus précisément à *anthémion*, commence à la fin du VI^e s. à Apollonia et Istros. Le décor témoigne de l'influence des centres de production funéraire de l'Égée orientale, ce qui n'est pas surprenant pour ces *apoikiai* ioniennes de première date. Le nombre de stèles augmente de manière significative à l'époque classique, avec une diversification des formes qui se poursuit à l'époque hellénistique. Il convient de noter la présence dans les régions traitées de reliefs funéraires décorés dès la fin du IV^e s. et durant tout le III^e s. av. J.-C., alors que pour le reste du monde grec ces monuments datent du II^e et du I^{er} s. av. J.-C. Deux points de l'analyse retiennent encore notre attention. Tout d'abord, si les reliefs ouest-pontiques sont fortement influencés par d'autres centres de production, il s'agit rarement d'un centre unique. La plupart des éléments caractéristiques des ateliers locaux – style, composition, forme du monument – doivent être mis en relation avec la production de deux centres régionaux, Byzance et Cyzique, sans exclure la possibilité que certaines stèles soient importées. En second lieu, la forme et le décor des stèles montrent leur adéquation aux modes contemporaines, bien que des particularités puissent être notées, soit pour l'ensemble de la région, soit pour certains centres. L'usage d'un type particulier de monument et de relief funéraire reflète les traditions et les pratiques culturelles de chaque cité mais aussi ses contacts avec les autres. D'après l'auteur, ce livre a nécessité dix ans de mûrissement après la soutenance de la thèse à l'université de Sofia ; ce n'est pas du temps perdu : il enrichit en effet aussi bien la série des études de cas concernant l'art funéraire antique – par exemple, les études de N. Firatlı et L. Robert, M. Cremer, J. Fabricius, etc. – que les travaux sur la mer Noire, qui connaissent ces dernières années un regain d'intérêt incontestable. Le volume apporte notamment une réflexion solide sur les particularismes locaux et régionaux de cet art dans un contexte de circulation des savoirs et des pratiques, à échelle égéenne. Avec cet ouvrage, la communauté scientifique dispose d'un instrument de travail fiable. Il pourra par conséquent être consulté avec profit par les antiquisants de tous bords : les archéologues et les historiens de l'art désireux de connaître l'évolution de ces monuments funéraires ; les spécialistes de l'iconographie qui y trouveront une description détaillée des motifs figurés, enfin, les historiens qui auront ainsi accès à du mobilier issu d'une région moins visitée par les savants, mais néanmoins intégrée dans la *koinè* culturelle hellénique.

Madalina DANA

Elizabeth FROOD & Rubina RAJA (Éd.), *Redefining the Sacred, Religious Architecture and Text in the Near East and Egypt, 1000 BC – AD 300*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. 260 p., 9 pl. coul., 48 fig. n/b, 4 cartes (BEITRÄGE ZUR ARCHITEKTUR- UND KULTURGESCHICHTE LEIBNIZ UNIVERSITÄT HANNOVER, ABTEILUNG BAU-/STADTBAUGESCHICHTE, 8 ; CONTEXTUALIZING THE SACRED, 1). Prix : 84,80 € (relié). ISBN 978-2-503-54104-4.

Ce petit livre introduit une nouvelle collection intitulée « Contextualizing the Sacred », aux Éditions Brepols. Le projet est présenté par Elizabeth Froom et Rubina Raja, les deux coéditrices de ce premier volume ; il vise à étudier le fait religieux dans le Levant (Proche-Orient et Égypte), de l'Âge du Fer à l'apparition du Christianisme, dans un contexte élargi au bassin méditerranéen et au Moyen-Orient et, chronologiquement, au temps long, du troisième millénaire à l'apparition de l'Islam. Il s'agit donc de mettre l'accent sur les transformations de l'appareil religieux (structures, cadres spatiaux, images) et sur les transmissions interculturelles, dans la longue durée, interrogation régulièrement traduite en termes de rupture et de continuité. Ce premier ouvrage, qui porte plus précisément sur l'architecture et les espaces religieux, réunit sept contributions, présentées lors d'une table-ronde préparatoire organisée à Oxford en 2009 et réparties en deux ensembles : « Regional Perspectives » et « Places, Communities and Individuals ». Au risque de trahir l'ambition transversale du projet, nous n'aborderons ici que les communications qui concernent le monde méditerranéen au sens large. Bärbel Morstadt traite, en étude de cas, la topographie religieuse phénicienne, reconnaissant que ses expressions, largement disséminées dans l'espace et dans le temps ne livrent pas une image homogène mais permettent – du moins l'espère-t-elle – de dégager des éléments communs (p. 75-105). Ainsi, l'étude de la probable distribution spatiale des espaces cultuels dans Carthage préromaine suggère-t-elle à l'auteur une répartition similaire des sanctuaires à Tyr et à Gadès (Cádiz), dans des espaces ouverts abritant des chapelles, sanctuaires célébrés par les textes, mais qui échappent largement à la recherche archéologique. En écho à une thèse de doctorat publiée en 2007, Filip Coppens explore de son côté les origines de l'*wabet* (*w.b.t*), un espace qui s'est développé entre le IV^e s. av. n.è. et l'époque romaine et qui associe, dans l'enceinte du temple de tradition pharaonique, une cour à ciel ouvert et une chapelle surélevée (p. 107-150). Pourvu de cryptes et situé à proximité d'escaliers permettant d'accéder aux toits du temple, ce dispositif lié aux fêtes du Nouvel An, à la régénérescence des statues divines et à la confirmation du pouvoir royal, puise à une réflexion architecturale dont F. Coppens identifie les prototypes durant tout le premier millénaire. Heather D. Baker explore de son côté l'évolution de la topographie religieuse intervenue dans la ville d'Uruk, entre la période néo-babylonienne et l'époque séleucide (p. 183-208). Sur base des sources textuelles (archives locales) et des fouilles archéologiques, l'auteur retisse les enjeux et les conséquences sociales et topographiques de réformes cultuelles intervenues à la fin de l'époque achéménide. Enfin, Achim Lichtenberger interroge les notions de continuité, de rupture et de transition formelle (p. 209-229) ; il articule sa réflexion sur trois exemples révélateurs : la persistance de modes de représentation pharaoniques à l'époque romaine, la permanence d'un lieu de culte en dépit d'une rupture temporelle attestée par l'archéologie (temple d'Aphaïa à Égine) et la réappropriation au tournant de l'ère d'une image religieuse de l'Âge du Fer dont le sens s'est perdu (stèle de Marash, en Commagène). Il interroge ensuite ces modalités de continuité dans des images cultuelles de la Décapole, Zeus à Dion, Artémis à Gerasa et, d'une manière à mes yeux moins convaincante, Héraklès à Gadara. En définitive, le livre réunit des communications certes hétéroclites mais qui ont le mérite d'explorer des problèmes qui se posent de manière récurrente, dans des contextes variés, et d'en tirer des réflexions dont l'intérêt

est, au final, essentiellement méthodologique. Une démarche utile. L'ouvrage possède un index général (p. 255-260).

Laurent THOLBECQ

Anika GREVE, *Sepulkrale Hofarchitekturen im Hellenismus, Alexandria – Nea Paphos – Kyrene*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. XIV-330 p., 144 fig. n/b. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 3). Prix : 127,20 € (broché). ISBN 978-2-503-54409-0.

Cet ouvrage est le fruit d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 par Anika Greve à l'Université de Hambourg. Il constitue une tentative d'analyse typologique et fonctionnelle des espaces d'accueil et de commémoration associés aux nécropoles d'Alexandrie, de Nea Paphos et de Cyrène, trois cités relevant du domaine lagide. Il recouvre donc partiellement le champ de la belle thèse qu'Agnès Tricoche a consacré à *L'eau dans les espaces et les pratiques funéraires d'Alexandrie aux époques grecque et romaine* (Oxford, 2009) et qui reste ignorée de l'auteur (AC 80 [2011], p. 668-670). L'étude porte sur un choix de 136 tombes à cour (81 tombes sur plusieurs milliers à Cyrène, 46 à Alexandrie et 9 à Nea Paphos). L'ouvrage se divise en quatre parties : 1. une rapide présentation de l'histoire des trois sites retenus et de leurs nécropoles (p. 9-29) ; 2. une étude comparative de l'architecture funéraire de ces trois ensembles, articulée sur une approche typologique finalement peu opérante, distinguant « tombe à enclos » (*Hof*), « tombe à cour intérieure » (*Innenhof*) et « tombe à avant-cour » (*Vorhof*), élargie à ses composantes (architecture, sculpture, décor, mobilier) et confrontée à l'architecture publique et aux monuments funéraires d'époque hellénistique en Asie Mineure et en méditerranée orientale (p. 33-143) ; 3. une courte partie, puisant à un large éventail de sources, essentiellement littéraires, et relative aux fonctions supposées de ces cours (p. 147-176) ; une quatrième et dernière partie qui constitue en réalité une conclusion de synthèse (p. 179-184). L'ensemble est suivi d'un catalogue descriptif qui exploite presque exclusivement du matériel de deuxième main et dont les illustrations se limitent à des vignettes de plans anciennement publiés (p. 187-308) ; suit une bibliographie (p. 309-328) qui aurait nécessité compléments et mises à jour – ainsi et à titre d'exemple, on pense pour les comparaisons à Pétra à l'utile inscription funéraire CIS II 350 qui livre une description des abords de la tombe et qui n'est pas discutée (J. Healey, *The Nabataean Tomb Inscriptions of Mada'in Saleh*, Oxford, 1993, p. 237-242) ou encore, pour l'architecture funéraire, à S.G. Schmid, « Die dritte Dimension der Felsfassaden: nabatäische Grabkomplexe in Petra » dans *Petra, Auf den Spuren von J.L. Burckhardt*, Bâle, 2012, p. 183-194. Au final, l'étude permet d'isoler quelques spécificités typologiques pour chacun des trois ensembles mais échoue à répondre fermement aux questions fonctionnelles en raison du caractère fragmentaire des sources et d'une approche qui tend à limiter le point de vue à une grille opposant culture locale à influence lagide sans tenir compte des éléments internes (géologie, techniques et coûts, pratiques sociales...) qui pourraient expliquer un certain nombre des choix posés. Une synthèse intéressante mais qui reste malheureusement en deçà des espérances légitimes du lecteur.

Laurent THOLBECQ

est, au final, essentiellement méthodologique. Une démarche utile. L'ouvrage possède un index général (p. 255-260).

Laurent THOLBECQ

Anika GREVE, *Sepulkrale Hofarchitekturen im Hellenismus, Alexandria – Nea Paphos – Kyrene*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. XIV-330 p., 144 fig. n/b. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 3). Prix : 127,20 € (broché). ISBN 978-2-503-54409-0.

Cet ouvrage est le fruit d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 par Anika Greve à l'Université de Hambourg. Il constitue une tentative d'analyse typologique et fonctionnelle des espaces d'accueil et de commémoration associés aux nécropoles d'Alexandrie, de Nea Paphos et de Cyrène, trois cités relevant du domaine lagide. Il recouvre donc partiellement le champ de la belle thèse qu'Agnès Tricoche a consacré à *L'eau dans les espaces et les pratiques funéraires d'Alexandrie aux époques grecque et romaine* (Oxford, 2009) et qui reste ignorée de l'auteur (AC 80 [2011], p. 668-670). L'étude porte sur un choix de 136 tombes à cour (81 tombes sur plusieurs milliers à Cyrène, 46 à Alexandrie et 9 à Nea Paphos). L'ouvrage se divise en quatre parties : 1. une rapide présentation de l'histoire des trois sites retenus et de leurs nécropoles (p. 9-29) ; 2. une étude comparative de l'architecture funéraire de ces trois ensembles, articulée sur une approche typologique finalement peu opérante, distinguant « tombe à enclos » (*Hof*), « tombe à cour intérieure » (*Innenhof*) et « tombe à avant-cour » (*Vorhof*), élargie à ses composantes (architecture, sculpture, décor, mobilier) et confrontée à l'architecture publique et aux monuments funéraires d'époque hellénistique en Asie Mineure et en méditerranée orientale (p. 33-143) ; 3. une courte partie, puisant à un large éventail de sources, essentiellement littéraires, et relative aux fonctions supposées de ces cours (p. 147-176) ; une quatrième et dernière partie qui constitue en réalité une conclusion de synthèse (p. 179-184). L'ensemble est suivi d'un catalogue descriptif qui exploite presque exclusivement du matériel de deuxième main et dont les illustrations se limitent à des vignettes de plans anciennement publiés (p. 187-308) ; suit une bibliographie (p. 309-328) qui aurait nécessité compléments et mises à jour – ainsi et à titre d'exemple, on pense pour les comparaisons à Pétra à l'utile inscription funéraire CIS II 350 qui livre une description des abords de la tombe et qui n'est pas discutée (J. Healey, *The Nabataean Tomb Inscriptions of Mada'in Saleh*, Oxford, 1993, p. 237-242) ou encore, pour l'architecture funéraire, à S.G. Schmid, « Die dritte Dimension der Felsfassaden: nabatäische Grabkomplexe in Petra » dans *Petra, Auf den Spuren von J.L. Burckhardt*, Bâle, 2012, p. 183-194. Au final, l'étude permet d'isoler quelques spécificités typologiques pour chacun des trois ensembles mais échoue à répondre fermement aux questions fonctionnelles en raison du caractère fragmentaire des sources et d'une approche qui tend à limiter le point de vue à une grille opposant culture locale à influence lagide sans tenir compte des éléments internes (géologie, techniques et coûts, pratiques sociales...) qui pourraient expliquer un certain nombre des choix posés. Une synthèse intéressante mais qui reste malheureusement en deçà des espérances légitimes du lecteur.

Laurent THOLBECQ

ainsi d'ateliers occidentaux (italiens) et orientaux divers, les assemblages présentant des évolutions sensibles entre la fin de l'époque hellénistique et le milieu du troisième siècle. Un dernier dossier concerne directement Zeugma, à travers l'étude préliminaire de ses *triclinia* et leur confrontation aux espaces de banquets contemporains d'Antioche et de sa région (p. 165-184) ; A.-S. Martz suggère d'y voir un témoignage de romanisation des espaces – la donnée est en effet corroborée par une romanisation des pratiques culinaires (cf. *supra*) –, sans négliger les spécificités locales de leur insertion dans le bâtiment (accès, visibilité). De fait, la question de l'apparition du *triclinium* au Proche-Orient romain est complexe et les *comparanda* limités (*quid* d'Antioche, d'Apamée ou de Palmyre hellénistique, pour nous limiter à ces trois exemples ?) ; ainsi, l'on se demandera si l'absence de *triclinia* en Grèce romaine et leur attestation, certes en zone un temps lagide et en relais alexandrin, dans l'Orient hasmonéen et nabatéen dès le premier s. av. n.è. ne doivent pas nous inciter à rechercher d'autres canaux de diffusion du *triclinium* en Orient, ou à tout le moins des modèles plus complexes (adoption d'un espace romanisé encouragée par la réminiscence de pratiques sociales orientales) expliquant leur résurgence à Zeugma. Les pratiques de réception et de banquet chez les populations araméophones d'Osrhoène aux II^e et III^e s. sont ainsi placées au cœur de l'intéressante étude de Cl. Fauchon (p. 185-201) ; les sources syriaques y reflètent les survivances de structures sociales hellénistiques séleucides et les originalités locales d'un vieux fonds partagé par d'autres élites et populations orientales, qu'il s'agisse de consommation (liquides, viandes), d'espaces de réception ou du décorum festif (chants, danses) qui leur est associé ; Cl. Fauchon en conclut à une relative imperméabilité des élites d'Édesse traduite, au mieux, par une acculturation lente et complexe, intégrant un idéal ascétique revendiqué, aux valeurs et aux expressions proprement romaines de convivialité. [L'auteur renvoie p. 192 et 198 à J. Balty mais sans préciser le ou les travaux utilisés ; s'agit-il de J. Balty, *La mosaïque de Sarrîn (Osrhoène)*, Paris, 1990 ?]. Trois dossiers périphériques complètent la publication : A. Le Bihan convoque un assemblage éclectique de sources pour illustrer quelques pratiques religieuses (aniconisme, pyrées, processions) du Proche-Orient romain (p. 55-74), T. al-Halabi présente quelques résultats de ses recherches sur le Golan à l'époque romaine (p. 75-96) et M. Vannesse rend compte (p. 97-121) d'un réexamen partiel du dossier balnéaire en Syrie romaine, articulé sur les exemples d'Apamée, de Doura-Europos et de Palmyre, sujet pour lequel l'on se référera utilement aujourd'hui aux quatre volumes du colloque de Damas (2009) *25 siècles de bains collectifs en Orient. Proche-Orient, Égypte et péninsule Arabique*, Le Caire, 2014. En définitive, ce volume Zeugma VI – dont l'intégralité du texte est, à l'heure d'imprimer ces pages, accessible en ligne – livre d'utiles études de matériel et analyses de sources écrites ouvrant chacune d'intéressantes perspectives de recherche. Laurent THOLBECQ

Agnes HENNING, *Die Turmgräber von Palmyra, Eine lokale Bauform im kaiserzeitlichen Syrien als Ausdruck kultureller Identität*. Rahden, Marie Leidorf, 2013. 1 vol. 325 p., ill. n/b et coul., 96 pl., 6 dépliants et 7 pl. hors-texte (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 29). Prix : 64,80 €. ISBN 978-3-89646-659-4.

Les tombes tours qui s'élevaient à la périphérie de Palmyre jusqu'à leur destruction récente par une poignée de criminels fanatiques contribuaient à l'originalité d'un paysage unique, célébré dès le XVIII^e siècle par des récits de voyageurs richement illustrés. Avant la destruction en 2015 des principales tours funéraires de la Vallée des Tombeaux, pas moins de cent quatre-vingts monuments de ce type, répartis le long des quatre accès principaux de la ville, nous étaient parvenus. Agnes Henning nous en livre ici une solide étude typo-chronologique, dans la version remaniée d'une thèse soutenue en 2001 à l'Université de Cologne. Ce travail prolonge donc les synthèses d'Ernest Will (« La tour funéraire de Palmyre », *Syria* 26 [1949], p. 87-116) et de Michał Gawlikowski (*Monuments funéraires de Palmyre*, Varsovie, 1970, 224 p.), ainsi que la dissertation doctorale malheureusement inédite de Pascale Clauss-Balty (*Les tombeaux en forme de tours en Afrique du Nord et au Proche-Orient aux époques hellénistique et romaine*) soutenue en 1999 à l'Université de Paris I Panthéon Sorbonne. En réalité, il ne s'agit là que de l'un des trois principaux types de tombes palmyréniennes connus – et en réalité du plus ancien –, à côté des tombes à hypogées qui se développent entre la fin du I^{er} s. et la fin III^e s. ap. J.-C. et de la catégorie spécifique des « tombes temples », explorée jadis par A. Schmidt-Colinet (*Das Tempelgrab Nr. 36 in Palmyra*, Mayence, 1992, 2 vol., en particulier I, p. 42-64), laquelle succède aux tombes tours à partir du milieu du II^e siècle. Articulant son analyse sur la séquence chronologique livrée par l'épigraphie pour quatorze de ces tombes-tours (datées entre 9 av. J.-C. et 128 ap. J.-C.), A. Henning cherche à identifier une évolution typologique qui permettrait d'intégrer dans cette série les monuments non datés ; en découle une étude approfondie des évolutions techniques, planimétriques et décoratives (sculpture et peinture, ce dernier aspect méritant d'être souligné) qu'a connu ce groupe spécifique de monuments palmyréniens au cours de son siècle et demi d'existence. A. Henning dégage ainsi, dans une démonstration efficace et convaincante, les traits généraux d'une évolution qui se manifeste parallèlement à l'émergence de Palmyre comme cité, désormais intégrée à la province romaine de Syrie. On suit donc la mise en place d'un type architectural qui ne se définit comme canonique qu'à partir du milieu du I^{er} siècle de n.è. Les premiers monuments, de section carrée et construits en pierres d'appareil irrégulier, intègrent un ou plusieurs *loculi* à leur base à degrés, accessibles depuis l'extérieur, un escalier interne permettant de son côté d'accéder de manière indépendante au sommet d'un toit en terrasse. Ce n'est que petit à petit que, l'appareil se régularisant, les tours tendent à intégrer des *loculi* non plus isolés mais associés à des pièces – ou des couloirs – superposées et aux plans de plus en plus réguliers dès lors que les escaliers assurant les circulations internes entre les paliers successifs sont rejetés dans les angles. Les tours peuvent ainsi compter jusqu'à six étages au-dessus du rez-de-chaussée, pour une hauteur restituée s'élevant à plus de 25 mètres. À partir du milieu du siècle, la pièce du rez-de-chaussée tend à s'agrandir et à recevoir des décors de plus en plus élaborés tandis que sur les parois externes, le décor se limite à la porte, à une niche et, en partie haute de la tour, à une corniche définissant la base d'un couronnement à degrés (à l'image des parties hautes de la tour 71, conservée sur 24 m ; cf. Pl. 63, fig. a, b). Cette évolution du rez-de-chaussée se poursuivra dans la seconde moitié du deuxième siècle avec les « tombes temples », conçues de plain-pied et développant les espaces funéraires autour d'un péristyle central. L'étude

détaillée des décors, qui s'apparentent à ceux mis en œuvre dans les sanctuaires et les monuments publics de la ville, en particulier à partir de la seconde moitié du I^{er} siècle, amène A. Henning à conclure à un emprunt plus marqué aux domaines micrasiatique et hellénistiques lagide et séleucide qu'au monde romain. De leur côté, les aménagements et décors internes de la tour 13 témoignent de l'utilisation continue du monument, de sa construction en 103 de n.è. au III^e siècle, constatation qui peut être étendue aux autres tours étudiées. Contrastant avec cette brillante démonstration, les conclusions relatives aux rituels de commémoration ou à la représentation des défunts (Ch. 9) sont plus attendues. Enfin, l'étude des parallèles amène A. Henning à actualiser utilement le dossier des tours funéraires identifiées le long de l'Euphrate, de Doura-Europos à Halabiyeh, lesquelles fournissent les comparaisons les plus convaincantes (Ch. 10, Pl. 85-92). L'étude est suivie de trois catalogues, présentant la description détaillée de l'architecture des tombes tours (p. 137-292), la sculpture figurée de la tombe 13, l'une des mieux conservées de la série (p. 292-309) et les décors peints relevés dans l'ensemble des monuments (p. 309-313). Le texte est accompagné de résumés en allemand, anglais et arabe (p. 125-136). Un très bon travail donc, soutenu par d'excellentes illustrations et par un travail éditorial particulièrement soigné. La destruction volontaire des tombes tours « d'Elhabel, d'Atenatan, de Kitôt et de Jamblique, ainsi que de trois tombeaux anonymes », pour citer la triste liste établie par M. Gawlikowski, dans un hommage rendu à l'archéologue Khaled al-As'ad après sa cruelle disparition dans les abjectes circonstances que l'on sait, rend cette très belle étude douloureusement importante.

Laurent THOLBECQ

Michaela KONRAD, *Emesa zwischen Klientelreich und Provinz. Identität und Identitätswandel einer lokalen Fürstendynastie im Spiegel der archäologischen Quellen*. Rahden, Marie Leidorf, 2014. 1 vol. 118 p., nombr. ill. (ORIENT-ARCHÄOLOGIE, 34). Prix : 45,80 €. ISBN 978-3-89646-664-8.

This monograph by Michaela Konrad is a detailed and thorough piece of research on a difficult subject. The book is based on the author's inaugural lecture at Freiburg University in 2003, but is fully updated and referenced to serve as a comprehensive study of all the available evidence on the kingdom of Emesa in the first century BC and AD. M. Konrad has extensive archaeological fieldwork experience in the region and has for years published important research especially on Rome's eastern frontier in northern Syria and the Euphrates region. The manuscript was completed in July 2013, the very month when my monograph *Images and Monuments of Near Eastern Dynasts (100 BC to AD 100)*, Oxford, reached the bookstores and could hence not be included here, as the author remarks (p. 1); likewise, I too wish my research could have profited from the author's illuminating results. But it is interesting and somewhat reassuring to note that, despite differences on points of detail, we often reach fundamentally similar conclusions independently of each other. The kingdom of Emesa (Homs) on the middle Orontes occupied a key strategic position in central Syria. Its dynasty, which is first attested in our sources for the early first century BC, proved a reliable ally of Rome until the annexation of the kingdom to the province of Syria, probably in Flavian times. For the political history of this kingdom, the only

jusqu'à maintenant dans la littérature scientifique (cf. p. 114-122). Concernant la présentation générale de l'ouvrage, quelques remarques peuvent aussi être faites, par exemple pour la liste des éditions utilisées. Notamment, on ne comprend pas très bien l'utilité de la rubrique *Pastbriefe* (p. 305), attendu qu'on y retrouve une démultiplication de la référence au CSEL 35 (déjà sous *Collectio Avellana*), aux ACO II, 4 (déjà sous *Acta Conciliorum Oecumenicorum* – qui offre aussi des doublons avec d'autres rubriques – et sous *Leo der Große*), aux *Publizistische Sammlungen* d'Eduard Schwart (déjà sous *Collectio Berolinensis*, *Collectio Veronensis*, *Simplicius von Rom* et *Symmachus von Rom*) et aux *Epistolae Romanorum pontificum* d'Andreas Thiel (déjà sous *Anastasius von Rom*). En outre, l'outil de travail que sont les *Regesta pontificum Romanorum* de Philipp Jaffé aurait mieux trouvé sa place dans la bibliographie que dans la partie intitulée *Quellenausgaben*. Toujours dans cette dernière, il aurait été préférable de retenir également l'édition de Theodor Mommsen du *Fragmentum Laurentianum* et du *Liber pontificalis* (MGH *Gesta pontificum Romanorum*, 1, 1898), attendu que Louis Duchesne a lui-même reconnu l'immense valeur de ce travail (cf. « La nouvelle édition du *Liber pontificalis* », *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 18 [1898], p. 381-417). D'un tout autre ordre, on s'interroge sur la raison qui a amené J.-M. Kötter à ne pas considérer la *Collectio Sabbaitica vel Hierosolymitana contra Acephalos et Orgenistas destinata* dans la liste des textes tirés des collections canoniques relatives au Schisme acacien/d'Acace, qu'il a utilisés (p. 348-352). Finalement, le lecteur doit comprendre que toute cette critique n'est que pinail- lage et qu'elle n'enlève absolument rien à l'immense valeur du très beau livre ici recensé.

Dominic MOREAU

J. Donald HUGHES, *Environmental Problems of the Greeks and Romans: Ecology in the Ancient Mediterranean*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2^e éd., 2014. 1 vol. 320 p., 44 fig. n/b. Prix : 65 \$ (relié), 27,95 \$ (broché). ISBN 978-1-4214-1210-8.

Patrick VOISIN & Brice LALONDE, *ECOLΩ. Écologie et environnement en Grèce et à Rome*. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 284 p. Prix : 14,50 €. ISBN 978-2-2510-3022-7.

Auteur de plusieurs synthèses définissant le champ de l'« Histoire environnemen- tale », J. Donald Hughes livre ici une version remaniée de son ouvrage *Pan's Travail: Environmental Problems of the Ancient Greeks and Romans*, publié en 1994 par la Johns Hopkins University Press. Le livre, essentiellement destiné à un public étudiant, s'emploie à démontrer une thèse apparemment centrale, celle d'un déclin de la civili- sation gréco-latine (ca. 800 av. – 600 de n.è.) au moins partiellement imputable à une gestion erratique des ressources naturelles, les technologies et les politiques publiques ne permettant pas de juguler un mouvement apparemment inexorable, encouragé par divers facteurs structurels parmi lesquels la récurrence des guerres (p. 150-162) ou l'esclavage (p. 233-234). Vaste sujet assurément. Les relations entre l'homme gréco- romain et son environnement naturel sont abordées ici dans la longue durée, en recou- rant à un large éventail de sources littéraires utilisées sans contextualisation critique spécifique, sans guère recourir à l'épigraphie, les données archéologiques étant de

leur côté non problématisées et, comme les sources littéraires d'ailleurs, nettement illustratives ; la lecture de cet ouvrage donne donc le sentiment que sa conclusion a été préconçue avant la mise en œuvre d'une analyse critique des sources. Après avoir évoqué l'« écologie » du monde gréco-romain (présentée dans le chap. 1 en termes de « gestion de problèmes »), et rapidement caractérisé l'environnement méditerranéen (chap. 2), l'auteur évoque la gestion des « crises écologiques » (inondations, salinisation des sols...) par les sociétés préclassiques, en particulier dans les civilisations mésopotamienne et égyptienne (cap. 3). Le chapitre 4 « Conception du monde naturel » explore rapidement la place de la Nature dans l'émergence de la philosophie, dans la conceptualisation du monde et les définitions de la sphère sacrée et conclut que cette conceptualisation ne participe guère à une prise de conscience des problèmes environnementaux, plutôt articulée sur l'expérience acquise, la transmission, le développement et la mise en œuvre de connaissances techniques. La thèse centrale est ensuite déclinée en une petite douzaine de brefs chapitres, traitant à titre d'exemple de « Déforestation, surpâturage et érosion » (chap. 5), des désastres naturels – de la « peste » d'Athènes à l'éruption du Vésuve – (chap. 12) et des changements climatiques (chap. 13), en passant par la détérioration des écosystèmes (chap. 6), le « Déclin de l'agriculture » (! – chap. 7), les « Problèmes urbains » – pollutions, incendies, hygiène, déchets... – (chap. 10) ou encore par un chapitre miroir (ou repoussoir) : « Paradis, parcs, jardins et bosquets » (chap. 11). En réalité, chacune de ces thématiques a connu des développements substantiels, tant théoriques qu'appliqués, les projets de recherche s'étant multipliés ces vingt-cinq dernières années, en écho à de nombreuses prises de conscience contemporaines. On ne peut plus dès lors se limiter aujourd'hui à un catalogue d'exemples censés illustrer à part égale des données présentées comme « problème » général, récurrent et de longue durée. Un coup d'œil à la bibliographie, surabondante mais très largement obsolète en dépit d'un certain nombre de compléments apportés dans cette seconde édition, suffit à saisir combien ces développements sont désormais trop généraux et articulés sur des sources à la fois trop ponctuelles et trop variées, pour livrer une analyse satisfaisante des problèmes posés. Pionnière il y a vingt ans, l'approche adoptée alors nécessite aujourd'hui une réévaluation radicale, à la lumière des découvertes archéologiques et des études paléo-environnementales (au sens large) qui fondent désormais ce type de recherche. En d'autres termes, l'ouvrage publié en 1994 aurait, nous semble-t-il, mérité une refonte plus fondamentale que l'adjonction de trois nouveaux chapitres. Il se lira certes utilement, mais comme une introduction générale à une problématique qui nécessite approfondissement et mise en perspective. – On hésite à évoquer ici le petit opuscule au titre quasi homonyme publié la même année aux Belles Lettres. Il s'agit d'un recueil de textes qui, en dépit des mises en garde de sa courte préface, n'évite pas les écueils de l'amalgame et de l'anachronisme. Il s'ouvre sur un dialogue mal informé entre Patrick Voisin et Brice Lalonde et est suivi d'extraits d'auteurs antiques, d'Homère à Servius, introduits par de courtes phrases d'une étrange candeur. À titre d'exemple : « *Les bûchers furent une source importante de déboisement, comme l'attestent les funérailles de Patrocle* » (p. 92). Désarmant.

Laurent THOLBECQ

et sur la seule base de la vraisemblance – la construction de l'aqueduc occidental (« haut ») jusque-là associé à l'installation à Jérusalem de la X^e Légion *Fretensis* (après 70) et récemment daté par Y. Billig & B. Dolinka de règne d'Agrippa I (40-44 de n.è., p. 9-41). Retenons aussi la proposition de Y. Dray & T. Dam « A Byzantine flushing Mechanism » selon laquelle l'immense retenue d'eau créée, selon eux fin du v^e s – début du vi^e s., à cinq kilomètres au nord de Césarée Maritime, constituerait une réserve artificielle destinée à lutter contre l'ensablement du port, suggérant de semblables dispositifs à Ostie, Leptis Magna et Séleucie de Piérie (p. 81-91). En écho à L. Di Segni « The water supply of Roman and Byzantine Palestine in literary and epigraphical sources », *The Aqueducts of Israel*, Portsmouth, 2002, p. 37-67, W. Eck revient pour sa part sur les interventions de l'armée dans la construction et l'entretien des aqueducs de Césarée Maritime et de Jérusalem (p. 207-214); il invite en particulier à distinguer les inscriptions signalant des interventions réelles de diverses unités appelées à construire ou à réparer des aqueducs, des inscriptions signalant des matériaux fabriqués en contexte militaire et qui ne livrent rien d'autre qu'un *terminus post quem*; il publie ensuite une inscription grecque inédite signalant la construction sous Commode d'un bâtiment balnéaire à Hammat Gader, par (et pour) des légionnaires cantonnés à Lajjun (*Legio*), à 45 km de là. H. Fahlbusch revient de son côté sur les propositions de G. Garbrecht, *Die Wasserversorgung von Pergamon*, Berlin, 2001 et réévalue la chronologie des aqueducs de Pergame à l'époque romaine, sur base des séismes ayant affecté la région; la date de construction du « Madradağ Canal » est ainsi remontée au Haut Empire (après 17 de n.è.) et celle de l'aqueduc du Kaikos fixée à l'époque de Trajan (p. 165-184). Pointons encore une présentation des systèmes d'adduction et de retenue d'Antioche de Syrie et de Séleucie de Piérie, aux époques romaine et byzantine (M. Döring, p. 149-164). À la fois plus générale et plus technique, la contribution de W. D. Schramm rassemble diverses attestations de systèmes de régulation des flux dans les aqueducs romains, à travers les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques (p. 229-246). St. Preißler dresse de son côté un rapide inventaire de témoignages littéraires et archéologiques de moulins directement alimentés par des aqueducs (p. 257-264). M. L. Barahona étudie un château d'eau érigé sur le tronçon final du principal aqueduc de *Toletum*/Tolède (p. 265-273). A. Androvitsanea présente succinctement quelques aménagements hydrauliques du sanctuaire d'Amphiaraios/Oropos en Attique (p. 247-255). On suivra avec intérêt la publication des actes du xvi^e colloque *Cura Aquarum* qui s'est tenu en Grèce en 2015.

Laurent THOLBECQ

Claudia LAMBRUGO & Fabrizio SLAVAZZI (Ed.), avec la participation d'Anna Maria FEDELI, *I materiali della Collezione Archeologica "Giulio Sambon" di Milano 1. Tra alea e agòn: giochi di abilità e di azzardo*. Sesto Fiorentino (Florence), All'insegna Del Giglio, 2015. 1 vol. 143 p., nombr. ill. n./b., 16 pl. coul., 1 CD (MATERIA E ARTE, 1). Prix : 36 €. ISBN 978-88-7814-624-2.

Ce petit livre intelligemment conçu inaugure une nouvelle collection destinée à présenter de manière détaillée les objets de tabletterie à caractère ludique de la collection Jules Sambon aujourd'hui conservée à Milan (cf. AC 84 [2015], p. 373-374). Ce

premier fascicule qui traite plus spécifiquement des jeux d'adresse et de hasard comporte trois parties qui se répondent efficacement : la partie centrale, constituée du catalogue proprement dit, comprend de petits dossiers réunissant des objets de même nature, de provenance souvent inconnue et appartenant à la collection ; elle est précédée d'un premier segment comptant lui aussi plusieurs courts dossiers qui traitent des jeux de hasard dans divers contextes grecs et romains, sur base de sources textuelles et iconographiques ; cette première partie introduit donc le sujet et engage la réflexion par une mise en contexte préalable ; de son côté, la troisième partie du volume actualise judicieusement le débat en présentant quelques fouilles récentes, essentiellement lombardes, dans lesquelles des objets similaires ont été retrouvés, ce qui a finalement le mérite de « rafraîchir » la collection. Une articulation originale donc et un excellent choix éditorial. Les dossiers sont passionnants ; pointons-en quelques-uns : Cl. Lambrugo attire notre attention sur les jeux pratiqués lors des traversées, dont témoignent diverses sources littéraires et du matériel retrouvé dans plusieurs épaves ; M. Castoldi évoque le succès et la postérité de la célèbre vignette d'Exékias représentant Achille et Ajax jouant, conservée sur une amphore à figures noires du Vatican ; dans un tout autre registre, F. Giacobello commente parmi d'autres le célèbre dessin aux joueuses d'osselets d'Herculanum (MANN inv. 9562) et quatre scènes de taverne très vivantes conservées sur d'étonnantes vignettes narratives de Pompéi. De son côté, la collection J. Sambon présente de petits ensembles d'objets remarquables. Ainsi des pions de jeu circulaires d'origine alexandrine et largement diffusés en Méditerranée, auxquels E. Alföldi-Rosenbaum a autrefois consacré plusieurs études essentielles et examinés ici par Ch. Bianchi ; ils présentent au revers des nombres de 1 à 15, en latin et en grec, et au droit, des représentations de sanctuaires alexandrins, bustes de dieux grecs ou gréco-égyptiens, portraits d'empereurs julio-claudiens ou, plus surprenant, une représentation dactylogique de ces mêmes nombres. Le dossier comparatif est très fourni, les commentaires approfondis, les notices du catalogue très développées, la bibliographie précise et à jour. Évoquons aussi les tessères rectangulaires inscrites en os (*tesserae lusoriae*) terminées par un disque percé, étudiées par N. Cecchini : elles portent une inscription sur chacune de leurs faces, d'un côté un nombre et de l'autre un nom ; les petits chiffres sont associés à des termes liés à la débauche, les nombres élevés à des valeurs positives, le XIII – *vix rides* constituant en règle générale le centre de cette échelle de valeurs ou tout au moins la transition entre valeurs négatives et positives, sans que l'on sache toutefois précisément selon quelles règles ce jeu était pratiqué. À côté de dés cubiques, de polyèdres et d'un bel article de Ch. Bianchi sur les osselets, Cl. Lambrugo présente une petite série d'objets figurés, pour certains jetons, pour d'autres bibelots. L'ouvrage se referme sur la présentation d'objets ludiques, en relation avec quelques contextes archéologiques, essentiellement à Milan, Pavie et Crémone. Ajoutons que les objets sont superbement illustrés par des photographies en noir et blanc dans le texte, dédoublées dans des planches couleurs réunies à la fin du fascicule ; un disque compact reprenant le catalogue de l'exposition *L'infanzia e il gioco nel mondo antico* (2012) est joint au volume. Autant de riches dossiers traités par une dizaine d'auteurs avertis. Une belle mise en contexte donc qui enrichit considérablement le propos et donne singulièrement corps à la collection.

Laurent THOLBECQ

rather selective use of cultural elements. This left ample space for each dynast to construct their personal and dynastic identities as they saw fit. Through the style and type of their costumes and jewellery, the kings of Emesa showed distinct cultural leanings towards the Parthian / central Asian realm. M. Konrad interprets this to mean that the “local identity” of these kings, as of many other dynasts, was not an altogether “homegrown organic” product, but rather constructed with much care and deliberation. The author speaks of a “(pseudo)ethnische Identität” (p. 74) which quickly disappeared as soon as the kingdom ceased to exist. A case in point is a large mausoleum (destroyed in 1911) of one Samsigeramos at Emesa, built in *opus reticulatum* in AD 78/9. This man was probably a late offshoot of the dynasty who died soon after the annexation of the kingdom, but did not name any royal connections in his tomb inscription. Instead he put his Roman credentials to the fore. As for the architectural type, Konrad explains the relationship of this “Prunkgrab” (p. 64) with Levantine precedents and parallels, in combination with decoration that harks back to Hellenistic and Roman examples. These features, too, can be seen as typical of a Rome-friendly local elite in the Near East. This monument constitutes, according to Konrad, the spirit of a post-royal age that has left the peculiar Emesenian identity behind and set its sights on Roman imperial culture. One can agree with the author that the “Wandel von Wertesystemen und kultureller Identität” (p. 74) went hand in hand. The book by Konrad is a demanding but rewarding read that furthers our understanding of Emesenian culture. It contains research that is both thorough and original. Specialists of the history and archaeology of Roman Syria will read this book with profit.

Andreas KROPP

Burton MACDONALD, *The Southern Transjordan Edomite Plateau and the Dead Sea Rift Valley, The Bronze Age to the Islamic Period (3800/3700 BC – AD 1917)*. Oxford – Philadelphie, Oxbowbooks, 2015. 1 vol. 118 p., 23 pl. coul., cartes. Prix : 45 £ (relié). ISBN 978-1-78297-832-9.

Ce petit livre constitue le point d'orgue de l'œuvre de Burton MacDonald (St Francis Xavier University, Antigonish, Nouvelle-Écosse, Canada) qui a consacré l'essentiel de sa carrière à prospecter, sur les traces de Nelson Glueck, le plateau transjordanien. Écrit à la suite de plusieurs monographies régionales publiées avec une exemplaire régularité depuis trente-cinq ans et qui rendent compte de ces travaux – seule manque encore la publication finale de la prospection couvrant la région comprise entre Shammakh et Ayl –, l'ouvrage brosse en six chapitres les grandes étapes de l'occupation du segment du plateau correspondant peu ou prou à l'ancien Édom biblique et à ses contreforts occidentaux. La lecture diachronique couvre six millénaires et conclut à la manifestation, sur la longue durée, de pics d'occupation (« filling-up ») et de creux (« emptying-out »), ce qui n'est pas sans poser parfois quelques problèmes de méthode, dès lors que le développement s'articule en grande partie sur des ramassages de céramique – *quid* des populations nomades ? – dont la lecture reste de surcroît dans un certain nombre de cas mal assurée (cf. mon compte rendu de la prospection de Ayl à Ras an-Naqab / ARNAS, *BMCR* [2014].01.51). Elle permet par ailleurs de différencier les occupations observées sur le plateau et dans la

dépression de la mer Morte. C'est sur cette base que B. MacDonald avance ensuite quelques hypothèses explicatives, généralement d'ordre environnemental, politique et économique, justifiant ces variations et ces cycles d'apogée et de déclin. Les chapitres, qui embrassent de vastes périodes, signalent les principales sources littéraires, épigraphiques et archéologiques – et c'est là une contribution importante, les travaux étant particulièrement nombreux et disséminés –, ainsi que l'essentiel de la bibliographie. L'ouvrage, qui permet de se familiariser avec la méthode et les recherches de B. MacDonald, rendra donc service aux étudiants et à toute personne en quête d'une introduction générale à cette région. Pour une discussion plus approfondie des problèmes soulevés par chacune des périodes envisagées, *Jordan: an Archaeological Reader* publié en 2001 par Russel Adams (avec rééditions) conserve toute son utilité.

Laurent THOLBECQ

Christoph OHLIG & Tsvika TSUK (Ed.), *Cura Aquarum in Israel II – Water in Antiquity – In Memory of Mr. Yehuda Peleg / Prof. Ehud Netzer / Dr. David Amit*. Proceedings of the 15th International Conference on the History of Water Management and Hydraulic Engineering in the Mediterranean Region, Israel 14 – 20 October 2012. Siegburg, Deutschen Wasserhistorischen Gesellschaft, 2014. 1 vol. XIV-284 p., nombr. ill. coul. (SCHRIFTEN DER DEUTSCHEN WASSERHISTORISCHEN GESELLSCHAFT, 21). Prix : 68 € (broché). ISBN 978-3-8448-0362-4.

Cette publication des actes du XV^e colloque *Cura Aquarum* de 2012 fait suite à une première rencontre *Cura Aquarum in Israel*, publiée en 2002 dans la même collection (*DWHG*, 1), ces deux volumes apportant quelques compléments à *The Aqueducts of Israel*, ouvrage essentiel également paru en 2002 à Portsmouth (*JRA Suppl.*, 46). Ces rencontres régulières réunissent des spécialistes des aménagements hydrauliques, essentiellement publics (aqueducs aériens et souterrains, siphons à canalisations étanches, barrages, mais aussi machines hydrauliques, moulins et scies) dans le monde méditerranéen, de l'Âge du Bronze à l'époque médiévale. Leurs actes comportent traditionnellement un certain nombre de contributions relevant du pays hôte, à côté de dossiers traitant d'autres régions du bassin méditerranéen. Ce volume réunit ainsi dix communications relatives à des aménagements hydrauliques de Palestine et d'Israël, et une dizaine d'autres, pour une large part micrasiatiques. Il couvre une longue période, de l'Âge du Bronze (Tel Gezer, Hattusha) à l'époque islamique (contribution de Y. Porath sur l'introduction du *qanat* au Proche-Orient p. 65-69 ; alimentation du palais d'hiver omeyyade de al-Sinnabra (Galilée) par un siphon constitué de blocs en remploi provenant peut-être de Hippos-Sussita, de l'autre côté du lac de Tibériade, par Y. Alexandre, p. 53-64 ; aqueducs omeyyades de Ramla et Hébron par A. Gorzalczyk & D. Amit, p. 71-80) et est pour l'essentiel constitué de dossiers ponctuels, résultats de prospections, parfois accompagnées de sondages (e.g. Jérusalem, Césarée Maritime, Pergame, Tralles, Sbede, Cilicie Plane...). Nous limitant ici aux époques classiques, pointons parmi d'autres et à titre d'exemple, une présentation du tracé des deux principaux aqueducs de Jérusalem et une réévaluation de leur datation, D. Amit et Sh. Gibson suggérant en particulier de remonter à l'époque hérodienne – de manière convaincante bien que sans preuve archéologique

dépression de la mer Morte. C'est sur cette base que B. MacDonald avance ensuite quelques hypothèses explicatives, généralement d'ordre environnemental, politique et économique, justifiant ces variations et ces cycles d'apogée et de déclin. Les chapitres, qui embrassent de vastes périodes, signalent les principales sources littéraires, épigraphiques et archéologiques – et c'est là une contribution importante, les travaux étant particulièrement nombreux et disséminés –, ainsi que l'essentiel de la bibliographie. L'ouvrage, qui permet de se familiariser avec la méthode et les recherches de B. MacDonald, rendra donc service aux étudiants et à toute personne en quête d'une introduction générale à cette région. Pour une discussion plus approfondie des problèmes soulevés par chacune des périodes envisagées, *Jordan: an Archaeological Reader* publié en 2001 par Russel Adams (avec rééditions) conserve toute son utilité.

Laurent THOLBECQ

Christoph OHLIG & Tsvika TSUK (Ed.), *Cura Aquarum in Israel II – Water in Antiquity – In Memory of Mr. Yehuda Peleg / Prof. Ehud Netzer / Dr. David Amit*. Proceedings of the 15th International Conference on the History of Water Management and Hydraulic Engineering in the Mediterranean Region, Israel 14 – 20 October 2012. Siegburg, Deutschen Wasserhistorischen Gesellschaft, 2014. 1 vol. XIV-284 p., nombr. ill. coul. (SCHRIFTEN DER DEUTSCHEN WASSERHISTORISCHEN GESELLSCHAFT, 21). Prix : 68 € (broché). ISBN 978-3-8448-0362-4.

Cette publication des actes du XV^e colloque *Cura Aquarum* de 2012 fait suite à une première rencontre *Cura Aquarum in Israel*, publiée en 2002 dans la même collection (*DWHG*, 1), ces deux volumes apportant quelques compléments à *The Aqueducts of Israel*, ouvrage essentiel également paru en 2002 à Portsmouth (*JRA Suppl.*, 46). Ces rencontres régulières réunissent des spécialistes des aménagements hydrauliques, essentiellement publics (aqueducs aériens et souterrains, siphons à canalisations étanches, barrages, mais aussi machines hydrauliques, moulins et scies) dans le monde méditerranéen, de l'Âge du Bronze à l'époque médiévale. Leurs actes comportent traditionnellement un certain nombre de contributions relevant du pays hôte, à côté de dossiers traitant d'autres régions du bassin méditerranéen. Ce volume réunit ainsi dix communications relatives à des aménagements hydrauliques de Palestine et d'Israël, et une dizaine d'autres, pour une large part micrasiatiques. Il couvre une longue période, de l'Âge du Bronze (Tel Gezer, Hattusha) à l'époque islamique (contribution de Y. Porath sur l'introduction du *qanat* au Proche-Orient p. 65-69 ; alimentation du palais d'hiver omeyyade de al-Sinnabra (Galilée) par un siphon constitué de blocs en remploi provenant peut-être de Hippos-Sussita, de l'autre côté du lac de Tibériade, par Y. Alexandre, p. 53-64 ; aqueducs omeyyades de Ramla et Hébron par A. Gorzalczyk & D. Amit, p. 71-80) et est pour l'essentiel constitué de dossiers ponctuels, résultats de prospections, parfois accompagnées de sondages (e.g. Jérusalem, Césarée Maritime, Pergame, Tralles, Sbede, Cilicie Plane...). Nous limitant ici aux époques classiques, pointons parmi d'autres et à titre d'exemple, une présentation du tracé des deux principaux aqueducs de Jérusalem et une réévaluation de leur datation, D. Amit et Sh. Gibson suggérant en particulier de remonter à l'époque hérodienne – de manière convaincante bien que sans preuve archéologique

et sur la seule base de la vraisemblance – la construction de l’aqueduc occidental (« haut ») jusque-là associé à l’installation à Jérusalem de la X^e Légion *Fretensis* (après 70) et récemment daté par Y. Billig & B. Dolinka de règne d’Agrippa I (40-44 de n.è., p. 9-41). Retenons aussi la proposition de Y. Dray & T. Dam « A Byzantine flushing Mechanism » selon laquelle l’immense retenue d’eau créée, selon eux fin du v^e s – début du vi^e s., à cinq kilomètres au nord de Césarée Maritime, constituerait une réserve artificielle destinée à lutter contre l’ensablement du port, suggérant de semblables dispositifs à Ostie, Leptis Magna et Séleucie de Piérie (p. 81-91). En écho à L. Di Segni « The water supply of Roman and Byzantine Palestine in literary and epigraphical sources », *The Aqueducts of Israel*, Portsmouth, 2002, p. 37-67, W. Eck revient pour sa part sur les interventions de l’armée dans la construction et l’entretien des aqueducs de Césarée Maritime et de Jérusalem (p. 207-214); il invite en particulier à distinguer les inscriptions signalant des interventions réelles de diverses unités appelées à construire ou à réparer des aqueducs, des inscriptions signalant des matériaux fabriqués en contexte militaire et qui ne livrent rien d’autre qu’un *terminus post quem*; il publie ensuite une inscription grecque inédite signalant la construction sous Commode d’un bâtiment balnéaire à Hammat Gader, par (et pour) des légionnaires cantonnés à Lajjun (*Legio*), à 45 km de là. H. Fahlbusch revient de son côté sur les propositions de G. Garbrecht, *Die Wasserversorgung von Pergamon*, Berlin, 2001 et réévalue la chronologie des aqueducs de Pergame à l’époque romaine, sur base des séismes ayant affecté la région; la date de construction du « Madradağ Canal » est ainsi remontée au Haut Empire (après 17 de n.è.) et celle de l’aqueduc du Kaikos fixée à l’époque de Trajan (p. 165-184). Pointons encore une présentation des systèmes d’adduction et de retenue d’Antioche de Syrie et de Séleucie de Piérie, aux époques romaine et byzantine (M. Döring, p. 149-164). À la fois plus générale et plus technique, la contribution de W. D. Schramm rassemble diverses attestations de systèmes de régulation des flux dans les aqueducs romains, à travers les sources littéraires, épigraphiques et archéologiques (p. 229-246). St. Preißler dresse de son côté un rapide inventaire de témoignages littéraires et archéologiques de moulins directement alimentés par des aqueducs (p. 257-264). M. L. Barahona étudie un château d’eau érigé sur le tronçon final du principal aqueduc de *Toletum*/Tolède (p. 265-273). A. Androvitsanea présente succinctement quelques aménagements hydrauliques du sanctuaire d’Amphiaraios/Oropos en Attique (p. 247-255). On suivra avec intérêt la publication des actes du xvi^e colloque *Cura Aquarum* qui s’est tenu en Grèce en 2015.

Laurent THOLBECQ

Claudia LAMBRUGO & Fabrizio SLAVAZZI (Ed.), avec la participation d’Anna Maria FEDELI, *I materiali della Collezione Archeologica “Giulio Sambon” di Milano 1. Tra alea e agòn: giochi di abilità e di azzardo*. Sesto Fiorentino (Florence), All’insegna Del Giglio, 2015. 1 vol. 143 p., nombr. ill. n./b., 16 pl. coul., 1 CD (MATERIA E ARTE, 1). Prix : 36 €. ISBN 978-88-7814-624-2.

Ce petit livre intelligemment conçu inaugure une nouvelle collection destinée à présenter de manière détaillée les objets de tabletterie à caractère ludique de la collection Jules Sambon aujourd’hui conservée à Milan (cf. AC 84 [2015], p. 373-374). Ce

guère de sens à l'endroit où il a été placé. Mystère ... Dans toutes ces restitutions, il conviendrait de choisir, pour les statues, des types iconographiques quelque peu plus vraisemblables : si la statue placée dans l'abside du *sacellum* et une de celles dressées sur le socle de l'« *Augusteum* » (fig. 211-212) s'inspirent de l'Auguste de Prima Porta, les autres sont bien étranges et celle qui est drapée dans un *himation*, tel un Esculape, n'a certainement rien à faire dans le contexte d'un groupe impérial (*ibid.*). Une excellente illustration de plans, dessins et photographies (en couleurs pour les 3D) permet de suivre aisément le raisonnement de l'auteur. Le texte est malheureusement truffé de fautes d'orthographe (accords erronés masculin/féminin ou singulier/pluriel ; recollement, mis pour récolement p. 79 ; côte, pour cote p. 96 et 136) et de fautes de frappe, en ce compris les noms d'auteurs, tant dans les notes que dans la bibliographie finale (Mille pour Miller, Alvadez pour Alvarez, De Ruyts pour De Ruyt, Gervansi pour Gervasoni). Le tout aurait dû être plus sérieusement relu avant sa remise à l'éditeur, qui ne saurait nullement être tenu pour responsable ; la publication est soignée, la mise en pages agréable et la collection, où ont déjà paru tant de volumes essentiels, infiniment utile.

Jean Ch. BALTÿ

Christopher RATTÉ & Peter D. DE STAEBLER, *The Aphrodisias Regional Survey*. Darmstadt-Mayence, Verlag Philipp von Zabern, 2012. 1 vol. 23,5 x 32 cm, XII-434 p., 358 ill. n.b. & coul., 2 cartes dépliantes (APHRODISIAS, 5). Prix : 89,90 € (relié). ISBN 978-3-8053-4560-6.

Ce superbe ouvrage fait honneur à la fois à l'équipe dirigée par Christopher Ratté et Peter De Staebler et à l'éditeur Ph. von Zabern qui accueille la collection Aphrodisias (voir en dernier lieu, le compte rendu de J. Ch. Balty dans AC 84 [2015], p. 575-577) : il livre en effet, en un temps record et avec un remarquable soin éditorial, bien plus que les résultats bruts de la prospection archéologique menée en quelques semaines accumulées, entre 2005 et 2009 dans la région d'Aphrodisias, mais plusieurs dossiers thématiques solidement étayés et partant, l'ébauche d'une étude de la chôra de la cité, du II^e s. av. au VII^e s. de n.è. La prospection a été menée à diverses échelles, à la fois *extra muros* à proximité immédiate des remparts (en quête des voiries et des nécropoles), dans les zones plus éloignées de son territoire (en particulier la vallée du Morsynos et les piémonts environnants) et, selon une méthodologie éprouvée, par un ramassage systématique mené sur quatre parcelles de 40 m de large déployées sur cinq kilomètres de long, du centre urbain vers la périphérie, en direction des points cardinaux. En dépit de l'ancienneté des fouilles, notre connaissance archéologique du territoire de la cité était restée en effet plus que limitée, et cet ouvrage comble ainsi un besoin criant ; certes, les esprits chagrins s'étonneront que le travail exclue certaines périodes (préhistoriques et historiques), que, à l'inverse, certains dossiers ne relèvent pas de la fourchette chronologique retenue (ainsi de la douzaine de tumulus pré-hellénistiques lydiens ou lydo-perses) ou que l'étude céramique porte essentiellement sur l'époque impériale, mais ce focus sur les dossiers les plus nourris nous paraît au contraire être un choix judicieux, d'autant que la totalité des données recueillies est accessible en ligne. Ce sont donc dix études qui suivent la riche introduction (qui fait également office de synthèse) signée par Chr. Ratté, directeur du

projet qui présente à la fois la topographie régionale, l'historique des recherches et sa méthodologie, un résumé de ses résultats par périodes et une ébauche d'interprétation. Sont ainsi traités, outre les tertres funéraires (Chr. Ratté) et la céramique d'époque romaine recueillie en prospection (P. D. De Staebler) déjà signalée, les résultats statistiques de la prospection intensive des quatre parcelles susmentionnées (E. Adkins), deux dossiers présentant respectivement la géologie régionale et la caractérisation physico-chimique des marbres locaux (C. Stearns), puis une instructive étude des carrières de marbre, d'exploitation interprétée comme essentiellement locale (L. E. Long), un choix limité à une dizaine d'espaces ruraux de production, essentiellement des huileries (I. Lockey), et une remarquable étude de plusieurs segments d'aqueducs et de leur relation avec les développements urbains d'une ville dont la population est estimée entre 10 000 et 15 000 personnes à l'époque impériale (A.R. Commito & F. Rojas). Suit une étude des nécropoles et du statut social de leurs défunts, croisant données épigraphiques et archéologiques, en particulier la taille des sarcophages et leur mise en scène architecturale (H. N. Turnbow). A. Chaniotis présente le catalogue des 25 inscriptions recueillies durant les quatre premières années de prospection, majoritairement des épitaphes, pour lesquelles on renverra aux chroniques épigraphiques spécialisées. Le dernier dossier est constitué d'un inventaire des bâtiments religieux d'époque byzantine identifiés durant ces travaux ; quatre sont des églises associées aux nécropoles péri-urbaines, les treize autres étant des églises rurales disséminés dans le territoire (Ö. Dalgıç). Suivent une bibliographie, un index des sites prospectés, accompagné d'un index de concordance renvoyant aux monuments présentés dans les divers dossiers, et un index général. Le volume est accompagné d'une feuille volante reprenant les *addenda* et *corrigenda*, lesquels sont par ailleurs complétés en ligne. Compte tenu de la relative brièveté des campagnes et de la rapidité de leur publication, cet ouvrage constitue un modèle du genre qui témoigne, si besoin était, du remarquable potentiel de la prospection archéologique, pourvu qu'elle soit intelligemment conduite.

Laurent THOLBECQ

Ute KELP, *Grabdenkmal und lokale Identität. Ein Bild der Landschaft Phrygien in der römischen Kaiserzeit*. Bonn, Rudolf Habelt, 2015. 1 vol. x-318 p., nombr. ill. (ASIA MINOR STUDIEN, 74). Prix : 89 €. ISBN 978-3-7749-3809-0.

L'ouvrage d'U. Kelp est issu de sa thèse soutenue en 2010. La problématique consiste à explorer les rapports entre les monuments funéraires et l'identité phrygienne et entraîne le lecteur dans un parcours qui prend en compte toutes les dimensions de ces deux thèmes. Une introduction très développée présente d'abord un très utile tableau des recherches antérieures sur la Phrygie (fouilles, prospections, problématiques historiques), puis la problématique et la méthodologie : il s'agit d'abord de rappeler que les études précédentes ont porté sur les tombes à (représentation de) portes mais jamais sur l'ensemble des monuments funéraires, puis de justifier le lien entre les monuments funéraires et le concept d'identité phrygienne. Un chapitre définit alors les cadres conceptuels de l'anthropologie culturelle qui seront appliqués à l'enquête, deux autres traitent, pour l'un de la définition de la Phrygie comme unité (naturelle, politique, culturelle) et de ses frontières, pour l'autre de l'urbanisation de la Phrygie.

aurait pu tirer parti des travaux de Mădălina Dana, *Culture et mobilité dans le Pont-Euxin*, Paris – Bordeaux, 2011 (surtout p. 386-392 : « Autour de la notion de *Pontikos* ») et de Victor Cojocaru, « Von Byzantion nach Olbia: Zur Proxenie und zu den Außenbeziehungen auf der Grundlage einer Ehreninschrift », *Arheologia Moldovei* 32 (2009), p. 41-65, où le syntagme *Pontikon ethnos* (IOSPE I² 79), invoqué par M. Vitale, est discuté en détail. Quant à la question d'un seul ou de deux *koina* sur la côte sud de la mer Noire, si j'accepte sans réserves la théorie de M. Vitale selon laquelle il existait un *koinon* séparé du *Pontus Polemonianus*, je ne saurais souscrire à son traitement du *koinon* ouest-pontique (*Hexapolis*, puis *Pentapolis*) évoqué à titre d'analogie : ni la liste des cités qu'il donne, « Istros, Tomis, Kallatis, Dionysopolis, Odessos and Mesambria/Apollonia (?) » (p. 58) ni la carte présentée à la fig. 2 (où il manque Dionysopolis, alors qu'Apollonia du Pont est incluse à tort dans les limites du *koinon*) ne correspondent à la réalité : Apollonia n'a jamais fait partie de ce *koinon*, et encore moins de la province de Mésie inférieure (comme le veut M. Vitale à la p. 53), mais de la Thrace. Comme on le sait depuis longtemps, l'*Hexapolis* (Istros, Tomis, Callatis, Dionysopolis, Odessos et Mésambria) devint une *Pentapolis* au moment où la ville la plus méridionale, Mésambria, fut assignée (en 202 plutôt que, selon d'autres avis, dès 193) à la province de Thrace. La composition du *koinon* se pliait donc au découpage provincial ; en ignorant ces détails, M. Vitale s'est privé d'arguments décisifs dans sa démonstration portant sur les réalités du Pont sud.

Alexandru AVRAM

Annie et Maurice SARTRE, *Zénobie, de Palmyre à Rome*. Paris, Perrin, 2014. 1 vol. 349 p., 8 pl. coul., 3 cartes. Prix : 23,50 € (broché). ISBN 978-2-262-04097-0.

En dépit de son titre, *Zénobie, de Palmyre à Rome* n'est pas une biographie. Comme s'en expliquent Annie et Maurice Sartre, les sources ne permettent effectivement pas de restituer beaucoup plus que quelques années de la vie de Zénobie, entre la disparition en 267 de son époux Septimius Odainathos, notable palmyrénien, sénateur puis consulaire, et l'exhibition supposée de Zénobie, à Rome, lors du triomphe d'Aurélien en 274. Il s'agit plutôt de déconstruire le « mythe Zénobie », largement fondé sur l'*Histoire Auguste* et relayé par les modernes, en analysant scrupuleusement les informations livrées pour l'essentiel par les inscriptions de Palmyre, replacées dans le cadre institutionnel d'une cité gréco-araméenne appartenant à l'Empire romain depuis le début du premier siècle de notre ère. Il revient donc aux auteurs de souligner que, en dépit de ce qui a pu être écrit, Palmyre, promue colonie sous Septime Sévère ou sous Caracalla, n'a jamais constitué un royaume indépendant et qu'aucune source, donnée politique ou économique, ne permet de prêter à Zénobie une telle velléité. Bien au contraire, le titre de roi porté par Odainath témoignerait de sa revendication au trône sassanide, celui de reine associé à Zénobie découlant naturellement du titre de son époux ; plus encore, les inscriptions et les émissions monétaires ne laissent planer aucun doute sur la volonté de Zénobie de placer, après la mort d'Odainath, son fils Wahballath – César Lucius Iulius Aurelius Septimius Vaballathus Athenodorus (...) Auguste, comme l'indiquent des milliaires de la *via Traiana* – à la tête de l'Empire romain, suivant la voie tracée par d'autres empereurs orientaux,

Elagabal ou Philippe l'Arabe. C'est donc à une patiente reconstruction que se livrent Annie et Maurice Sartre, reconstituant le fil des généalogies évanescences d'Odainath et de Zénobie (ascendance et descendance), identifiant au passage les membres les plus influents des premiers cercles du pouvoir. L'ouvrage présente deux parties : « Zénobie dans l'histoire » (p. 13-187) et « Une reine de légende » (p. 189-258), traitant de son côté de la réception de Zénobie dans la littérature et les arts, européens et arabes. La première partie est une démonstration magistrale, alternant discussions minutieuses et mises en contexte historique, archéologique et culturelle (philosophie et religion) ; la seconde s'apparente à un inventaire des expressions artistiques, graphiques (peinture, tapisseries), littéraires et musicales d'un mythe, inconciliable avec les faits historiques. Pointons dans le segment historiographique de cette seconde partie la réhabilitation des travaux du jésuite français Joseph Jouve (1701-1758), l'un des premiers à insister sur les prétentions de Zénobie à la direction de l'Empire romain, thèse largement négligée, jusque dans les ouvrages les plus récents (p. 230-231). Au passage, les auteurs s'en prennent courageusement aux lectures idéologiques d'un certain nationalisme arabe promouvant l'image d'une « Reine » violemment opposée au pouvoir romain, ce qui est un contre-sens historique, « porte-flambeau d'une révolte anticolonialiste en Syrie » (p. 257). L'ouvrage intéressera donc tout à la fois le spécialiste, par la qualité de ses démonstrations, et le lecteur en quête d'une information sur l'histoire de Palmyre, en particulier dans la seconde moitié du troisième siècle, ou sur les survivances d'un mythe aux multiples variantes, de Pétrarque à Rossini, du théâtre (Calderón) à la peinture (Tiepolo), du roman au cinéma, mythe dont le succès n'a guère fléchi avant le début du XX^e siècle. Le texte est suivi de quatre annexes : un recueil des inscriptions grecques, araméennes et latines signalant Zénobie, ses parents et ses proches, une discussion relative à la généalogie d'Odainath, un excursus relatif à « Zénobie l'Arménienne à l'opéra », une liste des empereurs romains de 193 à 305 ; suivent les notes bibliographiques, un glossaire, une chronologie, les sources et auteurs antiques, la bibliographie et un index.

Laurent THOLBECQ

Claude BRIAND-PONSART (Éd.), *Centres de pouvoir et organisation de l'espace*. Actes du X^e colloque international sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord préhistorique, antique et médiévale (Caen 25-28 mai 2009). Caen, Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales, Presses universitaires de Caen, 2014. 1 vol. 649 p., nombreuses fig. n/b et coul. (SYMPOSIA). Prix : 42 € (broché). ISBN 978-2-84133-495-7.

Ce volume porte la marque d'Yves Modéran, qui avait été le maître d'œuvre du colloque tenu à Caen en mai 2009. Celui-ci s'inscrivait dans une série de rencontres organisées depuis 1981, d'abord par la Commission de l'Afrique du Nord puis par la Société d'études du Maghreb préhistorique, antique et médiéval en lien ici avec le Centre de recherches archéologiques et historiques anciennes et médiévales de l'Université de Caen. Du fait de la disparition d'Y. Modéran, « aucune conclusion ne figure à la fin de cet ouvrage », comme l'écrit l'éditrice scientifique, Claude Briand-Ponsart, p. 9 – on ne rendra compte ici que de ce qui concerne l'Antiquité. Les vingt-huit

l'image du héros dans l'Antiquité tardive ; bien conduite, elle débouche sur une série de constats très clairs, que résumant, chapitre après chapitre, de brèves conclusions. En dépit de consciencieux dépouillements de livres et articles souvent très récents, dont témoigne amplement la riche bibliographie des p. 345-385, la publication du groupe statuaire de Chiragan qui établit un lien direct avec la série des reliefs d'Hercule (J.-Ch. Balty et D. Cazes, *Sculptures antiques de Chiragan, I. Les portraits romains*, 5. *La Tétrarchie*, Toulouse, 2008) a pourtant échappé à l'auteur qui ne l'évoque qu'à travers M. Bergmann (*Chiragan, Aphrodisias, Konstantinopel*, 1999), méconnaît du même fait la signification politique des reliefs et m'impute surtout « eine überzeugende Datierung in das 4. Jh. n. Chr. » (p. 46) contraire à tout ce que j'ai écrit à cet égard depuis 1995 (*Le regard de Rome. Portraits romains des musées de Mérida, Toulouse et Tarragone*, p. 234-238). La présence, dans la villa, d'un deuxième groupe de reliefs dont témoignerait un fragment de figure d'Hercule de plus grande taille encore (n. 109, p. 45) remonte malheureusement à une erreur de L. Joulin ; l'œuvre provient de Blagnac, non de Martres (Balty et Cazes, *op. cit.*, n. 81 p. 137). On voudra bien me pardonner ces deux remarques, toutes personnelles.

Jean Ch. BALTY

Alain SCHNAPP, *Ruines. Essai de perspective comparée*. Lyon – Paris, Presses universitaires de Lyon – Les Presses du réel, 2015. 1 vol. 162 p., 9 ill. (AMPHI DES ARTS). Prix : 16 € (broché). ISBN 978-2-84066-757-5.

Ce bref essai ne traite pas de la ruine comme relais d'un antique fantasmé et support recréé d'un imaginaire occidental tel qu'a pu l'explorer Michel Makarius dans *Ruines* (Paris, 2004), ouvrage réédité en 2011 sous le titre plus explicite de *Ruines, Représentations dans l'Art de la Renaissance à nos jours*. L'objet de ce petit livre est ailleurs. Alain Schnapp explore ici le rapport entretenu par cinq grandes civilisations à leur passé et aux médias qui le traduisent, essentiellement textes et édifices, expressions radicalement concurrentes d'une même volonté de transcender le temps. Cette enquête sur les réappropriations du passé fait ainsi écho, sous couvert de considérations antiquaires, à certaines propositions du bel essai de Laurent Olivier, *Le sombre abîme du temps, mémoire et archéologie*, publié à Paris en 2008 ; ici, la prise en compte de la renaissance de l'objet, ranimé par le présent, se dédouble d'une autre exploration, celle de la volonté affirmée des anciens de se projeter dans le futur. Ce sont donc les rapports entretenus par le pouvoir au *monumentum*, construit ou écrit, aux édifices et aux textes, conservatoires et messagers, qui sont examinés, en ce qu'ils « inscrivent l'action du souverain » ou de la cité « dans l'historicité ». Et dans la concurrence et la primauté donnée à l'un ou à l'autre, le texte semble l'emporter, « la poétique dépasse les ruines » : texte de fondation qui survivra à la destruction du monument de briques crues dans le monde mésopotamien, ou Ode III, 30 d'Horace, « défi lancé à toutes les formes de l'érosion et de la destruction » (p. 76). Cette promenade érudite, ponctuée de citations, revient ainsi sur l'exemple fondateur du désastre troyen, repoussoir auquel s'oppose la Rome augustéenne, nouvelle Troie, éternelle tant que survivront les rites, traite au passage le vocabulaire gréco-latin de la mémoire et de la ruine puis glane quelques exemples significatifs de rapports

entretenus à la ruine, vénérée comme telle (« Serment de Platées », maison de Romulus) ou altérée parce qu'entretenu (Héraion d'Olympie). Cet essai vagabond, pas exempt de mélancolie d'ailleurs, se clôture par une mise à distance, explorant la sensibilité des mondes chinois ancien et médiéval, fondamentalement marquée, à la différence du monde occidental par « la succession irréversible des cycles de vie et de mort » (p. 147). Une belle et stimulante promenade.

Laurent THOLBECQ

Glenn W. MOST & Alice SCHREYER (Ed.), *Homer in Print. A Catalogue of the Bibliotheca Homerica Langiana at the University of Chicago Library. Edited by G.W.M. and A. S. Essays by M.C. Lang, Glen W. Most, and David Wray. Entries by Alex Lee and Diana Moser*. Chicago, The University of Chicago Library, 2013. 1 vol. VIII-339 p., ill. Prix : 55 \$. ISBN 978-90-5629-724-4.

Retracer l'histoire complète du texte d'Homère est une tâche immense, qui nécessite la collaboration de nombreux chercheurs ; c'est ce qui démontre le travail réalisé par Philip H. Young, qui répertorie 5 586 éditions, tirages et rééditions du texte grec et de ses traductions imprimés entre 1470 et 2000 (*The Printed Homer: A 3000-Year Publishing and Translation History of the Ilias and the Odyssey*, Jefferson, 2008) ; la liste dressée est du reste inévitablement incomplète. C'est pourquoi on se réjouit de disposer désormais du catalogue raisonné de la *Bibliotheca Homerica Langiana*, qui contribue à éclairer une petite partie de cette histoire. Ce catalogue est le résultat d'une collaboration réussie entre M.C. Lang, le créateur d'une collection de 175 ouvrages (émissions non comprises) ayant trait à Homère, la bibliothèque de l'Université de Chicago qui a hérité de celle-ci, à charge pour elle de mettre la donation en valeur, et les chercheurs qui ont rédigé les différentes rubriques et les deux contributions insérées à la fin du volume. Un premier chapitre, rédigé par M.C. Lang lui-même, explique le parcours d'un collectionneur, parti à la recherche d'éditions, de traductions, d'adaptations et, dans une moindre mesure, d'études et commentaires de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Il ne s'agissait pas pour lui d'accumuler les ouvrages mais de trouver ceux qui lui paraissaient remarquables par leur originalité et par l'influence qu'ils ont exercée. Le plan du livre et le contenu des rubriques découlent de cette perspective. La section A regroupe 33 éditions, complètes ou partielles, du texte grec, depuis celle de Chalcondyle en 1488 jusqu'à celle d'Eduard Schwartz en 1923-1924. Elle fournit à leur propos des éléments concernant l'histoire de leur impression et de leur réception. La section B rassemble 109 traductions en langue anglaise, y compris les versions pour les jeunes, soit la quasi-totalité de celles-ci (les 13 manquantes étant signalées à la p. 16). La section C comprend un choix de 14 traductions remarquables dans d'autres langues. Ces deux sections fournissent des données historiques, des informations d'ordre biographique sur les traducteurs et des éléments de critique littéraire sur le contenu. La section D présente une sélection de 15 études portant sur le corpus homérique, dans laquelle certaines absences, notamment celle des *Prolegomena ad Homerum* de Wolf (1795), apparaissent quelque peu surprenantes. La section E ressemble plutôt à une annexe de l'ensemble, car elle ne comporte que quatre rubriques consacrées respectivement à deux fac-similés de manuscrits, à un volume d'illustrations et à une traduction manuscrite de l'*Iliade* en latin. Les deux articles qui

certaines traditions d'atelier d'une période à l'autre ; ce qui la conduit par exemple à confirmer, par la présence de multiples bandes colorées sur le vêtement d'une statue de Muse d'Agnano, aujourd'hui à Francfort (n° 19 du catalogue), l'origine délienne de l'œuvre naguère proposée par I. Reich pour des raisons stylistiques. Cl. Blume utilise et commente les passages des comptes de Délos relatifs aux diverses opérations de peinture et d'entretien des statues dans le sanctuaire ; elle interroge aussi la poésie et les auteurs hellénistiques sur l'éventuelle signification des couleurs dans leurs descriptions de personnages. Dans l'analyse des traces de polychromie, les moindres détails peints d'un visage, d'un vêtement, d'un objet tenu en main la retiennent ; elle les passe systématiquement en revue et note comment ils ont été réalisés. Elle les compare également avec ce qui peut être observé sur des sculptures en d'autres matières (pierre, bois, terre cuite, bronze) et sur celles d'autres périodes de l'histoire de l'art – et ce jusqu'à l'époque moderne, voire contemporaine. Mais l'étude de la polychromie de la statuaire antique est, aujourd'hui, une discipline en constant renouvellement ; Cl. Blume en est tout à fait consciente, qui ne manque pas d'indiquer, en conclusion, quelques pistes de recherche que son propre travail lui a laissé entrevoir et sur lesquelles il y aura lieu désormais de s'engager. Nul doute qu'elle sera la première à le faire. Le découpage très détaillé et très clair du livre et les nombreux renvois de paragraphe à paragraphe, de chapitre à chapitre, entraînent, certes, quelques répétitions ; mais on ne saurait en faire grief à l'auteur, le lecteur retrouvant aisément toutes ces observations à leur juste place lorsqu'il les recherche – ce dont on ne peut que se réjouir. Rarement thèse aura trouvé sponsors aussi généreux pour la présentation de ses résultats et éditeur aussi soucieux d'une présentation impeccable ; aux uns comme aux autres vont nos plus vifs remerciements, à l'auteur lui-même de réelles félicitations. On regrettera, certes, que certaines lettres, dans les textes grecs, apparaissent en italiques ou dans un corps plus grand que d'autres (p. 80, 117-118, 121, 123 n. 581, 128). Mais ce n'est qu'un détail infime, insignifiant en regard de tout le reste.

Jean Ch. BALTY

Elisabeth TRINKL (ED.), *Interdisziplinäre Dokumentations- und Visualisierungsmethoden*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2013. 1 vol. 29,7 x 21 cm, 212 p., nombr. ill. coul. (CORPUS VASORUM ANTIQUORUM. ÖSTERREICH, BEIHEFT 1). Prix : 69 € (broché). ISBN 978-3-7001-7145-4.

Ce premier supplément au *Corpus Vasorum Antiquorum* autrichien traite d'un sujet passionnant et encore marginal dans les études de la céramique grecque : le développement des technologies numériques d'acquisition des données qui multiplie en effet les angles d'approche et permet *de facto* un renouvellement d'un certain nombre de nos questionnements. Les sept articles qui se partagent ce beau volume richement illustré témoignent de la mise en œuvre de ces méthodes sur des vases de collections autrichiennes (Vienne et Graz). Après un bref état des lieux relatif à la mise en ligne du CVA par Th. Mannack et G. Parker (Beazley Archive, p. 17-23), H. Mara et J. Portl comparent les apports spécifiques des scans 3D, de la tomographie et des rayons X comme méthodes de documentation de la céramique, ces deux dernières approches étant particulièrement utiles dans la détermination des capacités et

l'identification des « vases trompeurs » (« false bottom »), *ungentaria* par exemple, aux capacités limitées (p. 25-40). B. Vak présente les résultats spectaculaires et prometteurs de l'application du stéréo-microscope (dans le spectre visible) ou de la fluorescence X (infra-rouge et ultra-violet) destinée à restituer dans le détail les tracés dessinés, parfois sous-jacents à la gravure sur figures noires, ou encore sur des lécythes fond blanc dont les décors ont à peu près complètement disparu, permettant non seulement de restituer les décors peints mais aussi de distinguer les tracés originaux de leurs restaurations modernes (p. 41-72). S. Karl, D. Jungblut & J. Rosc reviennent sur les apports de la tomographie numérique appliquée à la céramologie, méthode non intrusive particulièrement adaptée à la restitution des volumes externes et internes des vases complets, et à la détermination d'un certain nombre de leurs caractéristiques technologiques (p. 73-114). Appliquant leurs méthodes tomographiques à un *Bucchero* 'pesante' étrusque et à un cratère à colonnettes, R. Fürhacker & S. Karl se penchent plus spécifiquement sur la contribution de ces technologies à l'identification des restaurations modernes (p. 115-159) ; l'analyse révèle que le premier objet a été reconstitué à partir de fragments qui appartenaient à plusieurs vases différents, et que le second est ... très largement moderne ; ce sont donc des conceptions diverses de la restauration qui sont révélées, lesquelles permettent d'envisager une réécriture de leur histoire. M. Christidis met ensuite en œuvre une analyse aux résultats similaires sur un *guttus* campanien à médaillon figuré (p. 161-170). L. Dimitrov signe avec quatre de ses collègues un bref article relatif à un projet pilote mené en 2006 et explorant les potentiels de la tomographie appliquée à un lécythe aryballisque apulien (p. 171-175). Enfin, dans un autre ordre d'idée, M. Kammerer et trois de ses collègues présentent une étude préliminaire de pigments par spectroscopie effectuée sur une petite quinzaine de lécythes ; ils en soulignent à la fois l'intérêt mais aussi la complexité d'interprétation, en raison d'un nombre important de variables (p. 177-207). Des résumés en allemand ou en anglais sont réunis en fin de volume. Ce supplément constitue donc un exemplier très stimulant qui illustre le parti croissant qui peut être tiré des analyses archéométriques non intrusives et incite à y recourir plus systématiquement, en particulier pour les objets anciennement restaurés et appartenant à des collections historiques.

Laurent THOLBECQ

Yasmin OLIVER-TROTTEBERG (Ed.), *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Band 96. München, Antikensammlung ehemals Museum Antiker Kleinkunst, Band 17. Etruskisch Schartzfigurige Keramik*. Munich, Verlag C. H. Beck, 2014. 1 vol. 25 x 33 cm, 164 p. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE) Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-66656-8.

Ce nouveau volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand est dédié à la riche collection de vases étrusques à figures noires de l'Antikensammlung de Munich, malheureusement très détériorée durant la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, il s'agit d'un beau panorama de formes, de styles et de décors typiques des ateliers installés sur le territoire de la cité de Vulci, durant la seconde moitié du VI^e siècle et le début du V^e siècle av. J.-C. La plus grande partie de ce matériel provient des fouilles du XIX^e siècle, effectuées dans les nécropoles de l'ancienne cité étrusque (collection

jusqu'à maintenant dans la littérature scientifique (cf. p. 114-122). Concernant la présentation générale de l'ouvrage, quelques remarques peuvent aussi être faites, par exemple pour la liste des éditions utilisées. Notamment, on ne comprend pas très bien l'utilité de la rubrique *Pastbriefe* (p. 305), attendu qu'on y retrouve une démultiplication de la référence au CSEL 35 (déjà sous *Collectio Avellana*), aux ACO II, 4 (déjà sous *Acta Conciliorum Oecumenicorum* – qui offre aussi des doublons avec d'autres rubriques – et sous *Leo der Große*), aux *Publizistische Sammlungen* d'Eduard Schwart (déjà sous *Collectio Berolinensis*, *Collectio Veronensis*, *Simplicius von Rom* et *Symmachus von Rom*) et aux *Epistolae Romanorum pontificum* d'Andreas Thiel (déjà sous *Anastasius von Rom*). En outre, l'outil de travail que sont les *Regesta pontificum Romanorum* de Philipp Jaffé aurait mieux trouvé sa place dans la bibliographie que dans la partie intitulée *Quellenausgaben*. Toujours dans cette dernière, il aurait été préférable de retenir également l'édition de Theodor Mommsen du *Fragmentum Laurentianum* et du *Liber pontificalis* (MGH *Gesta pontificum Romanorum*, 1, 1898), attendu que Louis Duchesne a lui-même reconnu l'immense valeur de ce travail (cf. « La nouvelle édition du *Liber pontificalis* », *Mélanges d'archéologie et d'histoire* 18 [1898], p. 381-417). D'un tout autre ordre, on s'interroge sur la raison qui a amené J.-M. Kötter à ne pas considérer la *Collectio Sabbaitica vel Hierosolymitana contra Acephalos et Orgenistas destinata* dans la liste des textes tirés des collections canoniques relatives au Schisme acacien/d'Acace, qu'il a utilisés (p. 348-352). Finalement, le lecteur doit comprendre que toute cette critique n'est que pinail- lage et qu'elle n'enlève absolument rien à l'immense valeur du très beau livre ici recensé.

Dominic MOREAU

J. Donald HUGHES, *Environmental Problems of the Greeks and Romans: Ecology in the Ancient Mediterranean*. Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2^e éd., 2014. 1 vol. 320 p., 44 fig. n/b. Prix : 65 \$ (relié), 27,95 \$ (broché). ISBN 978-1-4214-1210-8.

Patrick VOISIN & Brice LALONDE, *ECOLQ. Écologie et environnement en Grèce et à Rome*. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 284 p. Prix : 14,50 €. ISBN 978-2-2510-3022-7.

Auteur de plusieurs synthèses définissant le champ de l'« Histoire environnemen- tale », J. Donald Hughes livre ici une version remaniée de son ouvrage *Pan's Travail: Environmental Problems of the Ancient Greeks and Romans*, publié en 1994 par la Johns Hopkins University Press. Le livre, essentiellement destiné à un public étudiant, s'emploie à démontrer une thèse apparemment centrale, celle d'un déclin de la civili- sation gréco-latine (ca. 800 av. – 600 de n.è.) au moins partiellement imputable à une gestion erratique des ressources naturelles, les technologies et les politiques publiques ne permettant pas de juguler un mouvement apparemment inexorable, encouragé par divers facteurs structurels parmi lesquels la récurrence des guerres (p. 150-162) ou l'esclavage (p. 233-234). Vaste sujet assurément. Les relations entre l'homme gréco- romain et son environnement naturel sont abordées ici dans la longue durée, en recou- rant à un large éventail de sources littéraires utilisées sans contextualisation critique spécifique, sans guère recourir à l'épigraphie, les données archéologiques étant de

leur côté non problématisées et, comme les sources littéraires d'ailleurs, nettement illustratives ; la lecture de cet ouvrage donne donc le sentiment que sa conclusion a été préconçue avant la mise en œuvre d'une analyse critique des sources. Après avoir évoqué l'« écologie » du monde gréco-romain (présentée dans le chap. 1 en termes de « gestion de problèmes »), et rapidement caractérisé l'environnement méditerranéen (chap. 2), l'auteur évoque la gestion des « crises écologiques » (inondations, salinisation des sols...) par les sociétés préclassiques, en particulier dans les civilisations mésopotamienne et égyptienne (cap. 3). Le chapitre 4 « Conception du monde naturel » explore rapidement la place de la Nature dans l'émergence de la philosophie, dans la conceptualisation du monde et les définitions de la sphère sacrée et conclut que cette conceptualisation ne participe guère à une prise de conscience des problèmes environnementaux, plutôt articulée sur l'expérience acquise, la transmission, le développement et la mise en œuvre de connaissances techniques. La thèse centrale est ensuite déclinée en une petite douzaine de brefs chapitres, traitant à titre d'exemple de « Déforestation, surpâturage et érosion » (chap. 5), des désastres naturels – de la « peste » d'Athènes à l'éruption du Vésuve – (chap. 12) et des changements climatiques (chap. 13), en passant par la détérioration des écosystèmes (chap. 6), le « Déclin de l'agriculture » (! – chap. 7), les « Problèmes urbains » – pollutions, incendies, hygiène, déchets... – (chap. 10) ou encore par un chapitre miroir (ou repoussoir) : « Paradis, parcs, jardins et bosquets » (chap. 11). En réalité, chacune de ces thématiques a connu des développements substantiels, tant théoriques qu'appliqués, les projets de recherche s'étant multipliés ces vingt-cinq dernières années, en écho à de nombreuses prises de conscience contemporaines. On ne peut plus dès lors se limiter aujourd'hui à un catalogue d'exemples censés illustrer à part égale des données présentées comme « problème » général, récurrent et de longue durée. Un coup d'œil à la bibliographie, surabondante mais très largement obsolète en dépit d'un certain nombre de compléments apportés dans cette seconde édition, suffit à saisir combien ces développements sont désormais trop généraux et articulés sur des sources à la fois trop ponctuelles et trop variées, pour livrer une analyse satisfaisante des problèmes posés. Pionnière il y a vingt ans, l'approche adoptée alors nécessite aujourd'hui une réévaluation radicale, à la lumière des découvertes archéologiques et des études paléo-environnementales (au sens large) qui fondent désormais ce type de recherche. En d'autres termes, l'ouvrage publié en 1994 aurait, nous semble-t-il, mérité une refonte plus fondamentale que l'adjonction de trois nouveaux chapitres. Il se lira certes utilement, mais comme une introduction générale à une problématique qui nécessite approfondissement et mise en perspective. – On hésite à évoquer ici le petit opuscule au titre quasi homonyme publié la même année aux Belles Lettres. Il s'agit d'un recueil de textes qui, en dépit des mises en garde de sa courte préface, n'évite pas les écueils de l'amalgame et de l'anachronisme. Il s'ouvre sur un dialogue mal informé entre Patrick Voisin et Brice Lalonde et est suivi d'extraits d'auteurs antiques, d'Homère à Servius, introduits par de courtes phrases d'une étrange candeur. À titre d'exemple : « *Les bûchers furent une source importante de déboisement, comme l'attestent les funérailles de Patrocle* » (p. 92). Désarmant.

Laurent THOLBECQ

mise d'une syncope donnant [prūdēns] suivie par la réduction du groupe consonantique final. Plus loin, on lit que, dans le participe présent *legens*, un suffixe /ēnt/ s'ajoute au radical de l'infectum /lēg+ē/ (p. 127) ; la flexion est celle d'un adjectif de la deuxième classe à voyelle thématique /ī/ comme *prudens*, de sorte qu'il faut dériver le nominatif [lēgēns] de /lēg+ē+ēnt+ī+s/ au moyen de l'élision qui donne /lēg+ēnt+ī+s/, de la syncope, et de la réduction du groupe consonantique final. Cette approche entraîne non seulement que les nominatifs [prūdēns] et [lēgēns] proviennent de la même forme sous-jacente que les génitifs [prūdētīs] et [lēgētīs], mais aussi que, pour expliquer le [ē] de [lēgēns], il faut invoquer la règle qui allonge toute voyelle devant le groupe [ns], même lorsque celui-ci se situe en fin de mot (p. 55). Corrélativement, le contraste entre [āmāns] et [āmāntīs], qui proviennent tous deux de /ām+ā+nt+ī+s/, est décrit comme une conséquence de la loi d'Osthoff (p. 55, 127, 130). Mais on ne comprend plus, alors, pourquoi *mons* ou *prudens* gardent une voyelle brève en syllabe finale (p. 80, 87). Comme je l'ai dit plus haut, il faut aussi se résigner à l'existence de nombreuses exceptions : la règle de fermeture des voyelles brèves en syllabe intérieure (qui est censée expliquer, par exemple, [rēfīkīō] à partir de /rē+fāk+ī+ō/) se trouve falsifiée par *perago*, *perlego*, *peruenio*, *relēgo*, etc. (p. 55-56). Quand R. Oniga rencontre ce genre de difficultés, il succombe souvent à des pseudo-explications par circularité (on en a vu un exemple) ou par approximation : ainsi pour expliquer que /ām+ā+bē+rīs/ ne donne pas *[āmābīrīs] à côté de [āmābītūr] issu de /ām+ā+bē+tūr/, il invoque la règle qui modifie /ā/ en /ē/ devant /r/ dans [rēpērīō] à partir de /re+pār+ī+ō/ (p. 56, 129-130) ; les deux phénomènes ne sont évidemment pas reliés. Enfin, l'entreprise échouerait du tout au tout si le vocabulaire « non natif » était pris en compte : faute d'une remarque à ce sujet, l'étudiant pourra se demander, par exemple, pourquoi /ārt+ī+ī+fāk+s/ devient [ārtīfēks], alors que /ārāb+s/ ne subit pas le même sort (p. 56). Ceci m'amène à ma dernière critique. À la p. 1, R. Oniga nous rappelle opportunément que « the idea of speaking Latin without knowing the works of Cicero would be unwise ». Mais je jugerais tout aussi incongru, pour ma part, qu'on puisse pratiquer le latin sans connaître les textes de Virgile. Or ce corpus poétique nous confronte à de nombreux emprunts d'origine grecque qui violent, à grande échelle, certaines des régularités phonologiques auxquelles se borne R. Oniga. Et la prosodie qui s'y trouve pratiquée confronte l'étudiant à de multiples phénomènes que le livre n'évoque même pas ; je songe, notamment, à l'existence de voyelles nasales en fin de mot et à leur élision dans le vers.

Marc DOMINICY

Danièle CONSO, Forma. *Étude sémantique et étymologique*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015. 1 vol. 634 p. (PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE L'ANTIQUITÉ). Prix : 42 €. ISBN 978-2-84867-511-4.

Ce livre est le premier des deux volumes issus d'un doctorat d'État soutenu en 1990 par Danièle Conso à l'Université de Paris IV Sorbonne. Les contraintes éditoriales n'ont pas permis de publier l'ensemble de cette thèse très remarquée lors de sa soutenance, mais sous une forme abrégée et remaniée l'on retrouve les grandes qualités du travail de départ, une information philologique très sûre, une forte maîtrise de la sémantique structurale et la capacité à dégager des conclusions solides. Une

abondante bibliographie à jour a permis d'actualiser la recherche. *Forma* pose globalement deux problèmes : son étymologie n'est pas connue avec certitude et deux séries d'hypothèses ont été formulées, selon que le lexème est un vocable hérité en latin ou qu'il est emprunté au grec *μορφή* par un intermédiaire étrusque. S'il est de bonne méthode de commencer une étude lexicale par ces questions, D. Conso se livre à un bilan critique : elle montre les difficultés phonétiques, morphologiques et sémantiques qu'elles soulèvent et n'en privilégie aucune, ce qui évite d'orienter l'étude lexicale. La démarche inverse prévaut : c'est après l'examen des emplois qu'est présentée une nouvelle étymologie, figurant dans le second volume, à paraître. Quant aux problèmes sémantiques, ils ressortent avec beaucoup de netteté de la comparaison entre l'article du *Thesaurus Linguae Latinae* distinguant trois grandes rubriques et celui de l'*Oxford Latin Dictionary* qui différencie dix-sept valeurs, la plupart d'entre elles étant encore subdivisées. Toute la difficulté est donc de donner une vision organisée des acceptions. La tâche est d'autant plus ardue que l'étude porte sur toute la latinité, du latin préclassique jusqu'au VI^e siècle ap. J.-C., avec l'examen d'occurrences ultérieures lorsqu'elles présentent un intérêt particulier. L'on comprend qu'aucun ouvrage n'ait été consacré à l'histoire globale de ce lexème et pourquoi la publication de D. Conso fera date. Afin d'arriver à cette hiérarchisation des acceptions, D. Conso utilise l'analyse sémique, principalement le modèle de Fr. Rastier (*Sémantique interprétative*, Paris, 1987). Elle distingue alors deux niveaux, le sens et l'acception : un même sens peut regrouper plusieurs acceptions qui sont des emplois particuliers, liés à des contextes spécifiques, alors que le sens est susceptible d'apparaître dans des contextes relativement variés, ce qui rejoint la distinction en langue et parole. D. Conso élargit son champ d'investigation aux nombreux dérivés nominaux et adjectivaux de *forma*, aux composés en *-formis* et *-formatus*, ainsi qu'aux dérivés verbaux. Le lecteur y trouvera de multiples informations très intéressantes. L'objectif cependant n'est pas de les étudier de manière exhaustive en eux-mêmes, mais de comparer leur sémantisme avec celui de *forma* car s'ils ne retiennent que quelques acceptions de la base, l'attestation qu'ils en donnent est un argument pour leur reconnaître une certaine autonomie dans la description raisonnée de la très riche polysémie de *forma*. Tel est l'enseignement que donne par exemple la coexistence de *formosus* « pourvu de beauté » et de *formatus* « pourvu de forme ». Les apports de ce livre se situent principalement à trois niveaux. L'on soulignera d'abord la précision avec laquelle l'auteur analyse tous les textes cités, pour dépasser les traductions stéréotypées, dégager les nuances, classer les occurrences selon que le terme exprime par exemple l'aspect ou la forme ; il faut en effet procéder à un examen méticuleux des contextes pour déterminer avec rigueur la valeur exacte du terme, par exemple pour faire la différence entre la beauté et le pouvoir de séduction amoureuse dans les p. 340-347. Les choix interprétatifs retenus entraînent en général l'adhésion. Ce travail minutieux achevé, il convenait de regrouper les acceptions en différents sens pour donner une vision plus cohérente. L'objectif est ambitieux et le résultat est le plus souvent convaincant avec la distinction de quatre grandes valeurs : « qualité concrète des êtres animés » recouvrant « traits distinctifs », « physique », « beauté corporelle », « pouvoir de séduction » ; « qualité concrète d'une réalité inanimée » regroupant « configuration », « aspect », « beauté », « forme donnée ou prise », « forme de référence ». Les regroupements ne sont jamais faciles, mais l'on peut se

demander pourquoi l'emploi pour la beauté est réparti sur deux sens « qualité concrète des êtres animés » et « qualité concrète d'une réalité inanimée ». Cette présentation nous paraît d'autant moins s'imposer que c'est un sens unitaire de « beau » qui est prégnant dans *formosus*. Le second volume traitera des emplois de *forma* pour le « moule », le « modèle », la « norme » et des emplois dérivés sur des bases métaphoriques et métonymiques, mais aussi des emplois plus techniques comme « genre », « classe », avec des usages particuliers dans la langue philosophique. La précision des analyses sur les polysèmes comme *forma* et *formula* constitue une base fondamentale pour des études de synonymie. Le lecteur ne pourra qu'être intéressé par de multiples comparaisons avec d'autres lexèmes, comme l'illustrent ces quelques exemples choisis parmi bien d'autres. Ainsi, p. 180, l'auteur montre que *forma* désigne les traits individuels distinctifs, l'aspect formel caractéristique, en somme le portrait, si bien qu'il entre en relation avec *facies* qui se dit du signalement, plus limité, mais suffisant pour faire reconnaître une personne. Le vocabulaire de la beauté est riche et comme le montre le développement des p. 340-349, il présente des nuances : *forma* est plus fréquent que les autres termes pour désigner le déclin naturel de la beauté au cours de l'existence, mais lorsqu'il s'agit de dégradations accidentelles, *decus*, *decor* et *pulchritudo* s'emploient au même titre que *forma*. Les registres de langue interviennent aussi : quand il s'agit de désigner la forme de référence, les analyses des p. 550-553 laissent apparaître que *figura* a un caractère plus technique et plus précis, *forma* plus littéraire. Il est aussi intéressant de voir comment, à travers les textes cités p. 421-423, *forma* entre en relation avec *loci natura*, *facies* et *species* pour désigner ce qui n'a pas de dénomination spécifique en latin, la notion de paysage. Sans doute aurait-il été utile de consacrer une ou deux pages en conclusion de chaque grande partie aux relations de *forma* avec les lexèmes proches. Quoi qu'il en soit, il y a là une information très utile pour les recherches sur des champs sémantiques tels que ceux de la beauté ou de l'image et de la représentation qui n'ont pas encore fait l'objet de monographies sur l'ensemble de la latinité. La présentation matérielle est de très grande qualité et tout est fait pour guider le lecteur dans les nombreuses subdivisions du texte. L'ouvrage comprend une bibliographie générale et des bibliographies particulières au début de chaque chapitre. Un *index locorum* permet de retrouver les références des passages cités concernant *forma*, mais également des mots mis en relation avec lui. Autant dire que ce premier volume est une somme considérable sur *forma* et sur d'autres termes. Il reste à souhaiter que le second volume paraisse rapidement pour que les lecteurs puissent avoir une vue globale de ces réseaux lexicaux aux riches implications culturelles.

Jean-François THOMAS

Juhani HÄRMÄ (Ed.), *Veikko Väänänen, latiniste et romaniste : un bilan*. Helsinki, Université de Helsinki, 2012. 1 vol. 153 p., 18 ill. (PUBLICATIONS ROMANES DE L'UNIVERSITÉ DE HELSINKI, 5). Prix : 21 €. ISBN 978-952-10-8456-0.

Ce volume regroupe les traductions françaises de quatre communications présentées en novembre 2005, lors de la journée où fut commémoré le centenaire de la naissance du grand latiniste et romaniste Veikko Väänänen (1905-1997). Une telle publication revêt, par nécessité, un caractère parfois rituel et anecdotique ; de surcroît,

linguistique française, Bruxelles, 1980, p. 47-66). En diachronie, le traitement majoritaire par réduction de la pénultième (*tábula* > *table*) coexiste avec un traitement moins répandu par réduction de la finale (*epíscopu* > *évêque*). Dans les passages examinés par M. Formarier, *delíquimus* et *confiténtibus* (p. 259, 261) illustrent le traitement binaire, accentuellement crétique ; *saécula* et *misericórdiam* (p. 260, 262) illustrent le traitement ternaire, accentuellement dactylique ; *misericórdia* (p. 270) illustre le traitement où la pénultième est plus proéminente que la finale mais reste prosodiquement dominée par l'antépénultième ; *laudábilis* (p. 259), *pínguium*, *ómnibus*, *mirábilibus* (p. 261), *saéculum* et *ínferis* (p. 270) illustrent le traitement où la pénultième est plus proéminente que la finale et ne se distingue pas de l'antépénultième ; la première occurrence de *quoniam* (p. 270, 314) illustre le traitement où la pénultième domine la finale qui domine elle-même l'antépénultième. Il est possible que ces variations expliquent, au moins en partie, les rétractions accentuelles observées pour des paroxytons comme *terrarum* ou *dicentes* (p. 259, 262, 267, 273). En ce qui concerne la rétraction dans *confítemini* (p. 270), qui viole la règle des trois syllabes et non simplement « la règle des trois mores » comme *térrarum* ou *dícentes*, il faut envisager, d'une part, une erreur de quantité vocalique (comme dans FORT., *Carm.* 4.9.26 : *confitēreris ut hunc ad sua membra loqui*) et, d'autre part, l'influence possible de formes « bisdrucchiole » telles que [ábitanə] devenu *ábitano* dans les parlers italiens (voir Carmela Spagnoletti et Marc Dominicy, « L'accent italien et la cliticisation de la terminaison verbale *no* », *Revue Québécoise de Linguistique* 21 [1992], p. 9-30). À la p. 270, M. Formarier repère une violation de la loi de Wackernagel dans *eripuit nos ab inferis* (version bénéventaine, p. 314) « puisque le pronom “*nos*”, pourtant placé en seconde position est accentué ». L'anomalie peut procéder d'une modification dans l'attachement de la préposition *ab*, syntaxiquement proclitique mais prosodiquement enclitique ; ce phénomène fait émerger un accent d'enclise sur *nos* qui coexiste avec l'accent principal de *eripuit*. Les mots clitiques tolèrent assez fréquemment de telles adaptations (pour le grec ancien, voir le livre de Devine et Stephens repris dans la bibliographie, p. 365-368 ; pour les langues romanes, voir ma « Postface », p. 359-360).

Marc DOMINICY

Florence GARAMBOIS & Daniel VALLAT (Ed.), *Le lierre et la statue. La nature et son espace littéraire dans l'épigramme gréco-latine tardive*. Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2013. 1 vol. 320 p. (ANTIQUITÉ. MÉMOIRES DU CENTRE JEAN PALERNE, 37). Prix : 35 €. ISBN 978-2-86272-639-7.

L'ouvrage, édité par Florence Garambois et Daniel Vallat, rassemble des contributions présentées les 7 et 8 novembre 2011 à l'occasion d'un colloque tenu à Saint-Étienne et à Lyon autour de « La nature dans l'épigramme gréco-latine tardive ». La recherche est née d'une réflexion sur la représentation, apparemment paradoxale, de la nature dans l'épigramme, un genre urbain et raffiné, qui connut un second âge d'or durant l'Antiquité tardive. Les contributions se répartissent en quatre axes, alliant approches thématiques, diachroniques et synthétiques, afin de donner une juste valeur poétique à ces textes généralement négligés, et d'aborder, à travers le thème de la nature, les problématiques de l'art, de la culture, de la politique et de la religion dans

la société tardive. Les interventions jettent un éclairage nouveau et souvent original sur le sujet. Les deux premières contributions portent sur la poésie d'Ausone, dont le rapport entre la nature et la culture est favorable, comme l'indique Benjamin Goldlust, à l'intervention culturelle, artistique et idéologique de l'homme et du poète qui façonne le monde à l'image de son œuvre. Dans les épigrammes d'Ausone, la nature est soumise à une subversion culturelle et, par conséquent, dépassée, niée, métamorphosée et contrefaite. De son côté, Florence Garambois-Vasquez met en lumière l'aspect illusoire de l'art qui rivalise avantageusement avec la nature. L'image de la nature est donc, d'après Ausone, celle de la nature créatrice qui est le miroir de la créativité du poète. Dans le deuxième axe, dédié aux « natures romaines sous domination barbare », la nature est insérée dans un cadre humain et représentée dans son rapport antinomique ou harmonieux avec l'art, qui symbolise souvent la *concordia discors* entre les Vandales arianistes et les intellectuels romains. Dans l'*Anthologie Latine*, par exemple, qui illustre très bien la renaissance du genre épigrammatique tardif en Afrique vandale, la nature, comme le souligne Étienne Wolff, n'existe pas en soi, mais s'inscrit dans le cadre des réalisations humaines (paysages modifiés, animaux domestiqués). Il s'agit d'une nature culturelle, domestiquée, qui non seulement glorifie le labeur de l'homme, mais aussi évoque, à travers les images des animaux domestiques, les relations entre Vandales et Romains. Cette *concordia discors*, motif typique des épigrammes tardives de l'Afrique vandale, est très bien représentée dans les épigrammes de Luxorius, analysées par Marie-France Guipponi-Gineste, où le phénomène de la domestication des animaux, inséré dans un contexte qui rappelle l'âge d'or et le *locus amoenus*, est décliné en diverses formes (servitude plus ou moins volontaire, relation entre animaux et hommes et entre bêtes sauvages et animaux domestiqués). L'explication de Luxorius des rapports entre nature et culture à travers la domestication est ancrée dans une tradition poétique, morale et philosophique, ainsi que dans les *realia* de la société de son temps : sa poésie réfléchit sur l'enrichissement mutuel entre le monde sauvage et civilisé en donnant des indices méta-poétiques sur le travail du poète. Par conséquent, l'épigramme met en relation, art, nature et civilisation. De la même manière, les épigrammes AL 210-214 R (201-205 Sh-B) attribuées au *vir clarissimus* Felix louent le microcosme thermal bâti à la périphérie de Carthage dans un lieu appelé *Alianae* (ou *Alianas*) par le roi vandale Thrasamond (496-523) ; conçu pour être intégré au bâtiment probablement sous forme de mosaïques placées sur un pavement, il symbolise le macrocosme d'un royaume où la coexistence pacifique de l'eau et du feu fait allusion, encore une fois, selon Lavinia Galli Milić, à la *concordia discors* entre Vandales et Romains. Cette coexistence trouve une autre expression dans une épigramme d'Ennode de Pavie, éloge poétique d'une célèbre source, la *fons Aponi*, située dans le voisinage de Padoue, inséré dans une épître adressée à un certain Pierre (5, 8 = 224 V.). À la différence de Claudien (*carm. min.* 26), qui avait déjà célébré la source, Ennode ne livre pas une explication scientifique ou philosophique, mais décrit ses propriétés thérapeutiques, en suivant un jeu esthétique et virtuose propre au domaine de la fable. La vision providentialiste de Claudien fait place ici, d'après l'étude de Céline Uralcher-Becht, à l'idée d'une rupture des pactes de la nature, qui se réalise dans la coexistence belliqueuse de l'eau et du feu, allusion à l'amitié avec Pierre et invitation ironique à retrouver une inspiration perdue. Ennode exprime donc une forte préférence pour la

culture par rapport à la nature. Cette relation entre nature et art est développée d'une manière originale dans trois épigrammes de l'*Anthologie Latine* (AL 20, 34, 356 R) dédiées à Vénus. Se démarquant du topos traditionnel « ekphrastique » de l'art qui imite et surpasse la nature et qui fait vivre les statues, on trouve la thématique des plantes qui poussent sur la statue de Vénus, fictive ou réelle. La nature envahit la statue dans une image qui rappelle, comme l'observe Daniel Vallat – qui prépare l'édition de l'AL –, la poétique des ruines. L'épigramme 20 d'Octavianus (auteur vraisemblablement aussi du numéro 34), très originale dans la représentation de Vénus affectée par une ortie, rare en poésie, semble être inspirée, suivant les arguments convaincants de D. Vallat (forme métrique plus simple, position de l'épigramme, facilité de l'écriture, originalité), par l'épigramme 356 de Luxorius, où la violette posée sur la tête de la statue de la déesse symbolise la sphère sentimentale, à l'opposé de la rose qui renvoie à la sphère sexuelle. La plante devient, dans ce contexte, une métaphore de l'art poétique lui-même : de même que Vénus nourrissait les plantes qui poussent près de sa statue, de même la littérature antique féconde l'*ingenium* des poètes tardifs. Cette parfaite harmonie entre la nature et l'art est illustrée par le *De mensibus*, épigramme inspirée de la tradition calendaire selon un procédé original, recourant à l'énumération, à l'accumulation, à l'allusion topique et intertextuelle, à l'amplification et à l'écriture de ressassement, et par laquelle Dracontius exalte la nature pour sa générosité et sa fécondité. Comme le remarque Annick Stoehr-Monjou, le poète représente un microcosme poétique, une miniature de la nature, exaltée et louée dans sa beauté et son ordre, scandée au fil des mois par les activités saisonnières (récoltes du blé, du raisin, de l'olive), miroir d'une dimension macrocosmique. Dans cette poésie, l'antithèse n'est pas seulement un moyen rhétorique, mais aussi une transposition poétique et spirituelle du concept de *varietas* du monde où des réalités opposées coexistent, selon le principe de la *concordia discors* déjà évoqué, dans « un temps romain éternel » et providentiel de nature cyclique. Donc, dans sa proposition poétique, Dracontius surpasse la compétition entre art et nature qui se résout dans un équilibre du monde, dans une vision providentielle et optimiste, qui traduit la transition de l'Antiquité au Moyen Âge. Finalement, le poète est fortement influencé par trois traditions, latine, gréco-égyptienne, et chrétienne, les affinités avec des épigrammes de l'*Anthologie Palatine* suggérant une certaine connaissance du grec. La troisième partie est dédiée à la nature dans les épigrammes chrétiennes, où elle est regardée avec suspicion en raison de sa portée païenne. Dans le *Banquet des douze sages*, attribué à Lactance, s'esquisse le triomphe de la culture sur la nature en tant que *cultura animi* et *agri cultura*, déjà louée par Virgile. La nature est pourtant déformée par le prisme de la littérature poétique et de la mythologie (contre-nature) et dénaturée (métamorphose de la nature) à un point tel que, paradoxalement, comme le met en évidence Aline Canellis, c'est le naturel qui ressemble à l'artificiel. En effet, pour un chrétien, la merveille de la nature s'explique par l'action du Démonstrateur. La dichotomie nature-culture trouve place dans l'unique recueil d'épigrammes chrétiennes qui nous est parvenu, le *Liber epigrammatum* de Prosper d'Aquitaine (milieu du v^e siècle), à vocation didactique et destiné à des communautés monastiques. Selon Michele Cutino, les descriptions naturalistes topiques, fondées sur la littérature païenne, sont insérées par Prosper dans une perspective spirituelle monastique de renoncement aux réalités du bas monde. Prosper réutilise le motif des deux routes, la

route de droite, rapide, qui mène à la vérité, opposée à celle de gauche, facile et fallacieuse, en associant à la première l'image du *locus horridus* et à la deuxième l'image du *locus amoenus*. Ce paysage *amoenus*, loué par les païennes, devient le symbole du mal, des vices et de la *sapientia mundi* opposée à la *sapientia Christi*. Louer la nature signifie, par conséquent, louer l'homme en tant qu'être terrestre et lié au péché. Sidoine Apollinaire propose en revanche une éthique littéraire de compromis en utilisant l'imagerie du *locus amoenus* qui rappelle le paradis perdu, dans la description de la cathédrale de Lyon inspirée de modèles classiques (Stace, Martial) dans un parcours visuel de méditation spirituelle et un lieu qui symbolise le paradis futur et une réalité divine. Le paradis chrétien est caractérisé, comme l'indique Nicole Hecquet-Noti, non seulement par des fleurs, mais aussi par des pierres précieuses comme le marbre polychrome de la cathédrale. Sidoine concilie ainsi esthétique classique et vérité chrétienne. Les contributions de la quatrième et dernière partie du recueil traitent de la nature dans l'épigramme byzantine. Gianfranco Agosti souligne l'absence, dans la poésie grecque tardive, du genre bucolique tout court, mais on pourrait parler de traits bucoliques et d'une imagerie pastorale utilisée avec des modalités et des fins différentes. Une telle imagerie est bien représentée dans l'art visuel, où elle recouvre un signifié symbolique (monde idéal, paix méditative). Dans les épigrammes tardives, deux éléments topiques du genre bucolique sont remployés : le paysage, surtout les jardins en tant que symbole d'un lieu de méditation et d'élévation spirituelle, et l'élément érotique. Dans la poésie chrétienne, ce trait bucolique se traduit par la symbolique du pasteur des troupeaux et du pasteur des âmes. En outre, l'épigramme grecque de l'Antiquité tardive a subi, d'après Claudia Greco, l'influence de la pensée philosophique et religieuse de son temps en représentant la nature réelle en tant que symbole de la matière insensible et asservie à l'action créatrice et quasi divine de l'architecte, qui est capable de l'ordonner et de la dominer esthétiquement. La définition de l'architecte en tant que σοφός dans une épigramme de Paul Le Silenciaire (AP 9, 663) est donc, connotation philosophique de son habilité à créer une nature alternative et un paysage littéraire, ordre et œuvre de perfection. De son côté, le byzantin Manuel Philès (XIV^e s.) utilise la métaphore de la nature dans ses poèmes, en évoquant les éléments du jardin ; plusieurs métaphores dérivent, selon Andreas Rhoby, des hymnes byzantins de louange de Dieu, du Fils et de la Mère de Dieu et associés par Manuel Philès aux personnages importants de son époque. En conclusion, ce livre met l'accent sur la permanence et la continuité de l'épigramme dans la culture gréco-romaine : dérivée de l'inscription épigraphique, elle revêt une valeur littéraire et représente un cas de tradition quasiment ininterrompue, dont on remarque une vraie floraison et renaissance à l'époque tardo-antique (IV^e – VI^e siècles) en contraste avec l'éclipse d'autres genres littéraires. L'épigramme véhicule le savoir et la *paideia* classique qui revit dans l'Antiquité tardive à travers un dialogue intertextuel, véhiculant de nouvelles valeurs esthétiques, politiques, religieuses et symboliques. L'épanouissement de l'épigramme à l'époque tardive est le fait d'auteurs tant chrétiens que profanes, qui cultivent une poésie produite pour un public lettré. Ce livre comble ainsi une lacune dans l'étude des épigrammes tardives en donnant sa juste valeur à un genre jusque-là négligé mais qui retient depuis quelques années et à juste titre l'attention des savants.

Lucia Maddalena TISSI

in *Antiquity* (2002), pubblica il saggio *Murum portas ... fecerunt ovvero della creazione della res finita*. La Sezione *Tra Italia e Svezia* include contributi che evidenziano i rapporti culturali fra queste nazioni, in linea con le attività e gli interessi dell'Istituto: A. M. Partini (*Francesco Maria Santinelli: un poeta alchimista alla corte della regina Cristina di Svezia*); S. Sturm (*Un precursore nelle relazioni artistiche italo-svedesi. Carl Gustav Tessin e i suoi cataloghi di viaggio*); R. Caira Lumetti (*Francesco Piranesi da Roma a Parigi: inquietudini politiche e disagi esistenziali*); A. Vidotto (*Atmosfere nordiche a Roma*, sull'edificio che ospita l'Istituto in via Omero). Chiude il volume *Prolegomeni per un nuovo romanzo (Cronache da un paese abbandonato)*, anticipazione di un nuovo libro di A. Pennacchi, il cui *Canale Mussolini* aveva suscitato particolare interesse in B. Santillo ed era stato presentato nel 2011 presso l'Istituto Svedese. *Dall'Italia* è un'efficace attestazione dei rapporti di B. Santillo Frizell e dell'Istituto Svedese da lei diretto con Istituzioni e studiosi italiani. Ricco di contributi utili alla ricerca specialistica e ben impostato dalle curatrici, è di notevole interesse anche per un più vasto pubblico colto, e utile contributo alla conoscenza delle attività dell'Istituto e dei rapporti culturali italo-svedesi nel tempo.

Marinella PASQUINUCCI

Laura M. MICHETTI et Iefke VAN KAMPEN (Éd.), *Il tumulo di Monte Aguzzo a Veio e la Collezione Chigi*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2014. 1 vol. 34 cm x 24 cm, 220 p., 6 figures n.t., 15 pl. graphiques, 66 pl. (ACCADEMIA NAZIONALE DEI LINCEI. MONUMENTI ANTICHI, 16). Prix : 230 €. ISBN 978-88-7689-282-0.

Dans ce nouveau volume des *Monumenti Antichi*, Laura Michetti et Iefke van Kampen proposent, pour la première fois, la publication complète de l'unique tombe connue du Tumulus Chigi de Monte Aguzzo à Véies. Il s'agit du monumental écrin qui contenait la fameuse Olpé Chigi, un vase proto-corinthien et l'*Alfabetario di Formello*, une amphore en bucchero incisée d'inscriptions alphabétiques. Le catalogue de l'ouvrage présente environ 120 objets provenant du Tumulus et quelque 130 autres objets issus de tombes découvertes sur le Monte Aguzzo et dans les environs. L'ensemble a appartenu à la Collection Chigi et le matériel est aujourd'hui réparti entre le Musée étrusque de la Villa Giulia, le Palazzo Chigi d'Ariccia et l'Université de Pise. Dans un futur que l'on espère proche, ces objets ou une partie de ceux-ci seront rassemblés et exposés au *Museo dell'Agro Veientano*. L'ouvrage s'insère dans un programme de publication complète des nécropoles de Véies, autrefois soutenu par M. Pallottino et aujourd'hui confié à l'Université la Sapienza à Rome, sous la direction de G. Bartoloni et d'A. Piergrossi. Le volume est divisé en cinq chapitres, suivis d'un premier appendice comprenant des documents d'archives (lettres, annonces de découvertes, journaux de fouilles, inventaires...), présentés par I. van Kampen ; un second appendice comprend une courte note de M. A. Tafuri concernant l'analyse des rares fragments d'os humains retrouvés dans le Tumulus. Suit une série d'index. L'apparat illustratif est composé de figures dans le texte (plans, cartes, apoglyphes) et de planches graphiques, photographiques et documentaires reportées à la fin de l'ouvrage. Les introductions de G. Colonna et de G. Bartoloni nous apprennent que le Tumulus Chigi de Monte Aguzzo, découvert en 1882, est la tombe d'un membre très

important de la cité de Véies, comme l'indiquent la monumentalité de la structure et son emplacement isolé, au carrefour de routes de passage. Il s'agit là d'une typologie spécifique de tombeaux, manifestant le pouvoir de manière ostentatoire. I. van Kampen et L. M. Michetti présentent ensuite l'histoire des fouilles du Tumulus, sa structure et son matériel, depuis la découverte jusqu'aux fouilles récentes menées autour de la zone. À partir de lettres et de rapports conservés dans les archives, il est possible de reconstituer la séquence des pillages antiques et modernes, ainsi que l'activité des archéologues. La tombe est constituée d'un dromos, de deux chambres latérales en partie pillées, et d'une chambre principale frontale, en forme de long couloir. Celle-ci n'avait pas été visitée avant les archéologues mais sa pseudo-voûte s'était effondrée sur le contenu, rendant le plan précis de la structure peu clair. Le mobilier funéraire du Tumulus Chigi, racheté par l'état en 1917-1918, est déposé dans les réserves de la Villa Giulia, où il dort encore, et seuls les deux objets les plus connus et les plus étudiés, l'olpe et l'amphore-alphabétaire, y sont exposés depuis 1902. Depuis les années 1980, différentes découvertes fortuites sur les pentes de la colline du Tumulus, ainsi que les fouilles archéologiques récentes dans la nécropole de Coda di Monte Aguzzo, ont révélé que la zone n'était pas isolée à l'époque romaine. Le second chapitre de l'ouvrage contient deux catalogues : celui des objets découverts dans le Tumulus Chigi (principalement rédigé par M. Bisceglie), et le catalogue des autres objets de la collection Chigi, découverts dans les environs, rédigé par I. van Kampen et L. M. Michetti. Les dessins et les photographies de tous les objets sont proposés en fin de volume. Les catalogues sont organisés par classe céramique : les céramiques d'importation (proto-corinthienne, attique à figures noires, lucanienne à figures rouges), puis les diverses et nombreuses classes locales (étrusco-géométrique, étrusco-corinthe, bucchero, divers types d'*impasto*, vernis noir, commune, amphores). Suivent l'*instrumentum* comprenant de rares objets en bronze et en ivoire. Les notices des catalogues sont succinctes mais le chapitre 3, rédigé par I. van Kampen et L. M. Michetti, propose le cadre chronologique, stylistique et typologique de tous les objets des catalogues. Il s'ouvre sur la céramique proto-corinthienne, et donc sur une synthèse concernant l'exceptionnelle Olpe Chigi (ca. 650-640 av. J.-C.), exemplaire *non plus ultra* de la classe céramique, auquel tout un colloque fut dédié à Salerne en 2010 (E. Mugione & A. Benincasa (Ed.), *L'Olpe Chigi. Storia di un agalma*, Paestum, 2012). La classe principale du mobilier funéraire du Tumulus et de la collection Chigi est le bucchero. L'étude de ces nombreux vases constitue un apport important aux connaissances du bucchero produit à Véies. D. F. Maras consacre également une section aux balsamiques étrusco-corinthiens. Le quatrième chapitre, écrit par F. D. Maras, traite des inscriptions présentes dans le matériel et de leurs contextes. Il s'agit d'une part de deux documents étrusques : tout d'abord, l'amphore en bucchero, dite *Alfabetario di Formello*, est incisée de deux alphabets accompagnés de formules probablement magiques. Une autre main y a également incisé une formule de don de la part d'une mère nommée *Anaia* à un certain *Venel* (défunt principal du Tumulus Chigi ?) ainsi qu'une sorte de signature, *Velthur* ; ensuite, un aryballe étrusco-corinthe, qui provient probablement d'une des tombes des alentours, fut incisé avant cuisson d'une formule d'appartenance à quelqu'un en rapport avec une gens *Pepunas*. Il s'agit peut-être de la gens du Tumulus Chigi. D'autre part, F. D. Maras revisite les inscriptions peintes sur l'Olpe

Chigi, vaste problématique irrésolue qui pose la question de l'identité et de l'origine du peintre. L'alphabet utilisé n'est pas corinthien ; l'auteur propose une nouvelle hypothèse à ce sujet, celle d'un peintre corinthien qui aurait recopié telles quelles les inscriptions à partir d'un modèle. Enfin, le cinquième et dernier chapitre, conçu par I. van Kampen et L. M. Michetti, replace le Tumulus de Monte Aguzzo dans le contexte de Véies et de son territoire, entre l'Orientalisant Moyen et Récent (chronologie principale des objets et du monument). Ce chapitre est des plus intéressants car il propose un panorama complet de la cité à cette époque, du rôle et de la formation de son aristocratie et de ses rapports avec Rome, du contrôle des frontières et du commerce. La sépulture monumentale suit la typologie des tombes dites « princières » (dont les caractéristiques sont reprises par L. M. Michetti). Il est aujourd'hui possible de l'attribuer à une gens très importante, installée en territoire extra-urbain, entourée de différentes familles gentiles et de leurs dépendants, et dont la richesse est basée sur une économie agro-pastorale et sur le contrôle des échanges. D'après les restes osseux, les inscriptions et la comparaison avec d'autres contextes similaires, le Tumulus aurait pu être créé autour d'un jeune défunt placé dans la chambre principale, désormais garant symbolique de la continuité de la famille. Une dernière section décrit la présentation réelle et digitale du Tumulus, de ses objets et des tombes alentours dans le *Museo dell'Agro Veientano* au Palazzo Chigi de Formello. On ne peut que saluer cette initiative et la publication systématique des anciennes fouilles qui permet, peu à peu, de rendre à la science ces nombreuses tombes mises au jour au XIX^e s. En outre, cette démarche permet de valoriser les contextes qui entouraient des objets aujourd'hui célèbres, tels l'olpe Chigi, et de dépasser le discours stylistique et artistique qu'ils ont suscité, au profit d'une reconstitution des réalités historiques et socioculturelles qui l'entourent. À ce titre, le dernier chapitre de l'ouvrage constitue un essai en soi qui intéressera tout lecteur intéressé par l'histoire de Véies, les pratiques funéraires étrusques ou le développement des aristocraties du VII^e siècle av. J.-C. Ajoutons enfin l'intérêt documentaire de l'ouvrage qui ne néglige pas non plus l'histoire de l'archéologie et du collectionnisme en fournissant des copies de documents d'archives. Lorsque le programme de publication des nécropoles de Véies sera achevé, il sera possible de réévaluer nos connaissances concernant le Premier Âge du Fer et l'Orientalisant, à la croisée des chemins entre le monde étrusque et le monde latin, mais aussi de proposer des reconstitutions socioculturelles et économiques entre l'Étrurie et d'autres peuples méditerranéens. Delphine TONGLET

Annalisa TASSO, *Pylai Aidao. Un percorso iconografico e letterario sulla diffusione del tema delle Porte dell'Ade da Oriente a Occidente*. Oxford, Archaeopress, 2013. 1 vol. 21 x 30 cm, 98 p., nombr. ill. n/b. (BAR INT. SER., 2524). Prix : 24 £. ISBN 978-1-4073-1142-5.

Ce petit opuscule d'Annalisa Tasso traite de la persistance du thème des « Portes de l'Hadès » dans le monde méditerranéen, aux époques archaïque et classique, et cherche à démontrer la prégnance d'une influence orientale sur la définition de cette thématique, en particulier dans les représentations funéraires étrusques et lydiennes, ainsi que sur la céramique attique. A. Tasso exploite pour ce faire un large spectre de

l'identification des « vases trompeurs » (« false bottom »), *ungentaria* par exemple, aux capacités limitées (p. 25-40). B. Vak présente les résultats spectaculaires et prometteurs de l'application du stéréo-microscope (dans le spectre visible) ou de la fluorescence X (infra-rouge et ultra-violet) destinée à restituer dans le détail les tracés dessinés, parfois sous-jacents à la gravure sur figures noires, ou encore sur des lécythes fond blanc dont les décors ont à peu près complètement disparu, permettant non seulement de restituer les décors peints mais aussi de distinguer les tracés originaux de leurs restaurations modernes (p. 41-72). S. Karl, D. Jungblut & J. Rosc reviennent sur les apports de la tomographie numérique appliquée à la céramologie, méthode non intrusive particulièrement adaptée à la restitution des volumes externes et internes des vases complets, et à la détermination d'un certain nombre de leurs caractéristiques technologiques (p. 73-114). Appliquant leurs méthodes tomographiques à un *Bucchero* 'pesante' étrusque et à un cratère à colonnettes, R. Fürhacker & S. Karl se penchent plus spécifiquement sur la contribution de ces technologies à l'identification des restaurations modernes (p. 115-159) ; l'analyse révèle que le premier objet a été reconstitué à partir de fragments qui appartenaient à plusieurs vases différents, et que le second est ... très largement moderne ; ce sont donc des conceptions diverses de la restauration qui sont révélées, lesquelles permettent d'envisager une réécriture de leur histoire. M. Christidis met ensuite en œuvre une analyse aux résultats similaires sur un *guttus* campanien à médaillon figuré (p. 161-170). L. Dimitrov signe avec quatre de ses collègues un bref article relatif à un projet pilote mené en 2006 et explorant les potentiels de la tomographie appliquée à un lécythe aryballisque apulien (p. 171-175). Enfin, dans un autre ordre d'idée, M. Kammerer et trois de ses collègues présentent une étude préliminaire de pigments par spectroscopie effectuée sur une petite quinzaine de lécythes ; ils en soulignent à la fois l'intérêt mais aussi la complexité d'interprétation, en raison d'un nombre important de variables (p. 177-207). Des résumés en allemand ou en anglais sont réunis en fin de volume. Ce supplément constitue donc un exemplier très stimulant qui illustre le parti croissant qui peut être tiré des analyses archéométriques non intrusives et incite à y recourir plus systématiquement, en particulier pour les objets anciennement restaurés et appartenant à des collections historiques.

Laurent THOLBECQ

Yasmin OLIVER-TROTTEBERG (Ed.), *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland. Band 96. München, Antikensammlung ehemals Museum Antiker Kleinkunst, Band 17. Etruskisch Schartzfigurige Keramik*. Munich, Verlag C. H. Beck, 2014. 1 vol. 25 x 33 cm, 164 p. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE) Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-66656-8.

Ce nouveau volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand est dédié à la riche collection de vases étrusques à figures noires de l'Antikensammlung de Munich, malheureusement très détériorée durant la Seconde Guerre mondiale. Néanmoins, il s'agit d'un beau panorama de formes, de styles et de décors typiques des ateliers installés sur le territoire de la cité de Vulci, durant la seconde moitié du VI^e siècle et le début du V^e siècle av. J.-C. La plus grande partie de ce matériel provient des fouilles du XIX^e siècle, effectuées dans les nécropoles de l'ancienne cité étrusque (collection

Candelori surtout) et fut acquis par Martin von Wagner pour les collections du roi Louis I de Bavière. Le catalogue est organisé en fonction des ateliers de peintres étrusques. Chaque partie du catalogue est introduite par quelques paragraphes rappelant l'historiographie des attributions au peintre ou au groupe considéré, ses caractéristiques stylistiques, iconographiques et les formes de vases fréquemment décorées. Le catalogue est suivi d'un appendice qui présente les fragments perdus, fortement brûlés ou déformés suite aux bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Avant les figures et les planches d'illustration, le texte de l'ouvrage s'achève par une série de huit listes : les concordances des numéros d'inventaire, les provenances (collections d'origine), les dimensions des vases, les particularités techniques (ajouts d'un autre pied, empreintes digitales, réparations antiques, dessins préparatoires), les thèmes iconographiques, les inscriptions, les peintres et les ateliers. Le catalogue commence par quelques vases très altérés du Groupe des Feuilles de Lierre, l'un des premiers groupes de peintres de figures noires étrusques (v. 540-520 av. J.-C.), très influencé par les importations attiques contemporaines (Nikosthénès, le Peintre d'Amasis, le Peintre des Elbows Out, le Peintre Affecté). L'ouvrage se poursuit par l'Atelier dit « pontique » (seconde moitié du VI^e siècle av. J.-C.), qui tient son nom du premier lieu d'origine erronément attribué à ce groupe de peintres, avant qu'on ne le resitue en Étrurie. Il s'agit sans doute de la classe la mieux conservée des collections de Munich ; elle permet de retracer le développement du Groupe « pontique » et de ses principaux peintres. Le Peintre de Pâris, influencé par les céramiques de la Grèce de l'Est et les amphores attiques dites « tyrrhéniennes », est le pionnier de ce groupe auquel il transmet son iconographie et ses formes de vases. Le texte qui lui est consacré s'ouvre sur le vase éponyme du peintre, une superbe amphore ornée de la plus ancienne représentation étrusque connue du Jugement de Pâris. Les Peintres d'Amphiaraios (amateur d'ornements végétaux), de Tityos (instigateur de la tradition de l'atelier et de son attention pour les formes locales), de la Bibliothèque nationale 178, du Silène (qui offre les premières représentations étrusques de Dionysos) et de la Sirène de Heidelberg, sont également représentés dans la collection. Outre ces attributions, 27 autres vases sont plus généralement reliés à l'atelier « pontique ». On admirera le panorama des formes, tantôt d'origine grecque (amphores, œnochoés, une kylix du Peintre d'Amphiaraios), tantôt locale (kyathoi, calices, bocaux ou *Becher*, plats). À noter en particulier le bocal avec une inscription d'appartenance à un certain Larth Citherie, mais dont l'apographe n'est malheureusement pas proposé dans les figures. La troisième partie du catalogue est dédiée à trois vases attribués au Groupe du Louvre CA 1870 et au Peintre de Tarquinia RC 7946 (qui appartient à ce groupe, à l'instar du Peintre du Louvre CA 1870, non représenté dans la collection de Munich). Suit le fameux Peintre de Micali (dernier quart du VI^e siècle), nommé par J.D. Beazley d'après Giuseppe Micali, pionnier de la discipline étruscologique. Le catalogue est particulièrement centré sur le style du peintre, illustré par neuf figures placées dans le texte. Il évolue d'un style assez simple et pauvre en incisions, en ornements et en surpeints rouges, vers un répertoire plus riche et une manière plus détaillée. Le Peintre de Micali a décoré des formes de vases grecs, parmi lesquelles on notera deux coupes et une phiale. La collection de Munich comprend d'ailleurs d'assez nombreuses phiales étrusques à figures noires, une forme que l'on rencontre généralement peu dans cette classe céramique, également décorées par les artisans du Cercle du Peintre de Micali

et par ceux de la figure noire tardive. Le Peintre de Micali a également décoré de nombreuses formes étrusques dont beaucoup de *kyathoi* géants (ou *One-handed kantharoi*), une forme directement inspirée du bucchero de Vulci, également présents dans la collection. La partie suivante est consacrée aux vases du Cercle du Peintre de Micali. Certains de ces objets sont attribués aux Groupes d'Orbetello, de Florence 80675 et au Peintre de Kyknos. Ces artisans décorent les mêmes formes que le Peintre de Micali. L'on peut également attirer l'attention sur les fragments de deux *kyathoi* de petites dimensions, suivant un modèle imité des productions attiques. La sixième partie présente quelques vases décorés par des peintres tardifs, c'est-à-dire du début du ^v^e siècle av. J.-C., et dont les modèles principaux sont les amphores attiques. Ces productions, dont les décorateurs emploient de plus en plus la technique de la silhouette sont, contrairement aux vases du siècle précédent, difficiles à distinguer en groupes et en ateliers. Certains vases du catalogue sont attribués aux Groupes de Munich 872, 892, 912 et au Peintre de Munich 882 mais, comme l'auteur le souligne, la classification des productions figurées tardives fait l'objet de mises à jour et de discussions qui ne sont pas encore closes. Enfin, le catalogue s'achève par trois grands fragments appartenant à la panse et à l'épaule d'une Hydrie de Caere (et dont quelques autres fragments sont conservés au Louvre). Ce dernier objet, un peu à part, appartient à cette production d'artisans originaires de Grèce de l'Est, installés sur le territoire de la cité de Caere (Cerveteri). Ils y ont fabriqué et décoré une série d'hydries dont le modèle morphologique, les thèmes, le style et les décors sont originaires de Grèce de l'Est, ainsi qu'un groupe d'amphores dont le modèle est étrusque (il s'agit du même type étrusque imité par Nikosthénès pour ses amphores « nikosthéniennes »). Les fragments de l'amphore de Munich, attribués au Peintre de l'Aigle, sont ornés d'une scène de la chasse au sanglier de Calydon, d'une frise de feuilles de lierre sur l'épaule, d'une frise de palmettes au bas de la panse et d'un fragment représentant la lutte d'Héraclès contre le lion de Némée. Ce volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand est un modèle du genre, particulièrement en ce qui concerne les appareils bibliographique et illustratif. Les profils dessinés de tous les vases sont reportés dans les figures 1 à 14 et l'ensemble du matériel est illustré par des photographies couleurs (Pl. 1-87). Les vases qui ont disparu durant la Seconde Guerre mondiale sont reproduits, figures 15 et 16, par des illustrations en noir et blanc de la très ancienne publication de R. Hackl et J. Sieveking (*Die Königliche Vasensammlung zu München I. Die älteren nichtattischen Vasen*, Munich, 1912), lorsqu'ils y figuraient. On regrettera seulement l'intense schématisation des profils dessinés, particulièrement en ce qui concerne les moitiés vues de face (pas toujours illustrées d'ailleurs) qui ne présentent pas les lignes d'articulation ; ces détails peuvent en effet s'avérer bien utiles lorsque l'on désire comparer des variantes. Delphine TONGLET

Nina ZIMMERMANN-ELSEIFY, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland, Band 99. Berlin, Antikensammlung, ehemals Antiquarium, Band 16. Attische Salbgefäße*. Munich, Verlag C. H. Beck, 2015. 1 vol. 127 p., 13 fig. et 24 p. de fig. noir et blanc, 60 pl. couleur (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-68353-4.

considérable dans cet ouvrage, car ils concernent plus directement les études sur le genre et sur le statut social des défunts, comme le montrent parfaitement les chapitres suivants, consacrés aux assemblages, aux pratiques funéraires (p. 89-105) et à l'organisation de la nécropole (p. 105-145). Aucune étude ostéologique n'a pu en effet être conduite sur les rares squelettes découverts ; aussi la détermination du genre repose seulement sur le mobilier funéraire, les assemblages et les marqueurs sexuels. Les auteurs insistent d'un côté sur les diadèmes en bronze qui renvoient au monde féminin, et de l'autre sur les armes en fer qui caractérisent le monde des hommes. Cependant, certains objets ne permettent pas d'identifier le genre : il en est ainsi des couteaux, des anneaux et des boutons. Les éléments de parure présentent en outre une plus grande diversité (épingles, fibules à arc et à lunettes, bracelets, colliers, anneaux, boucles d'oreilles, diadèmes, pendentifs, perles) que les armes en fer qui regroupent seulement des épées, des couteaux, des lances et des pointes de flèches. L'épée appartient au monde masculin et désigne le défunt comme un membre de l'élite sociale. Le porteur de l'épée serait le chef de l'*oikos*, tandis que la femme qui porte des bijoux serait l'*Oikosherrin*. Il est important de remarquer que la panoplie défensive manque dans les sépultures. Dans le cas des tombes royales de Macédoine, ce n'est pas tant les armes elles-mêmes que la technique employée qui matérialise le statut social du défunt. Concernant l'étude des assemblages et des pratiques funéraires, les auteurs ont été confrontés à un problème majeur lié à la documentation ancienne établie par Petsas : l'archéologue s'est en effet seulement intéressé aux objets sans prendre véritablement en compte le contexte de découverte. Les objets déposés auprès du corps sont non seulement un signe de reconnaissance mais aussi ils contribuent à donner une image du défunt et de la société contemporaine. Aussi, l'étude des *tumuli* N et T effectuée par M. Andronikos a permis de formuler deux modèles interprétatifs : soit les tombes ont été regroupées sous un tumulus afin de représenter un groupe familial polygame, de type patriarcal, soit ces tombes constitueraient une sorte de *Männerbund*, c'est-à-dire une troupe de guerriers réunis autour de leur chef. Les auteurs livrent enfin un imposant catalogue, qui rassemble une riche documentation des vingt-trois *tumuli* (p. 161-309). Ses défauts sont principalement à mettre au crédit de l'ancienneté des fouilles et aux choix de Petsas dans la numérotation ou dans l'illustration des *tumuli*. Le mobilier archéologique est documenté à l'aide de photographies et de dessins de bonne qualité. Cependant quelques problèmes subsistent dans l'illustration (par exemple, fig. 8 et 41, fig. 256). Deux conclusions, l'une en allemand, l'autre en grec, reviennent sur les principaux résultats de cette étude (p. 147-152). L'ouvrage bénéficie d'une très belle écriture, qui en facilite grandement la lecture. Il constitue d'ores et déjà une contribution majeure à la connaissance de la Macédoine, de ses pratiques funéraires et surtout de ses structures sociales avant le VII^e siècle av. J.-C.

Isabelle WARIN

Roberto SPADEA, *Kroton, Studi e ricerche sulla polis achea e il suo territorio*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2014. 1 vol. 564 p., 139 pl. dont 16 coul., 9 dépliants coul. (ATTI E MEMORIE DELLA SOCIETÀ MAGNA GRECIA, 5). Prix : 230 € (broché). ISBN 978-88-7689-277-6.

Ce fort volume collectif coordonné par Roberto Spadea constitue d'une certaine façon la mise à jour des volumes *Kroton e il suo territorio tra VI e V sec. a.C.* (2005), et *Caulonia tra Crotone e Locri* (2010). L'ouvrage comporte essentiellement deux parties consacrées respectivement à la topographie et aux études de matériel, auxquelles s'ajoutent quelques contributions variées. Chaque article comporte sa bibliographie individuelle, généralement abondante, ce qui se justifie pour les tirés à part mais comporte évidemment beaucoup de répétitions. Les figures dans le texte sont numérotées par article, complétées par des planches hors-texte (numérotation continue) et par les dépliants. Des résumés en anglais sont publiés en fin de volume.

1. Dans une brève introduction topographique (p. 3-11), R. Spadea résume les principales données nouvelles sur l'urbanisme de la ville, anticipant, avec quelquefois un contenu critique, les conclusions des auteurs. 2. Agnese Racheli, « Continuità e discontinuità nelle strutture della città: l'area meridionale dell'antica Kroton » (p. 13-65). La colline du Château était sans doute l'*arx* de Tite-Live, protégée par un mur en grand appareil (postérieur au siège de Denys ?) dont on aurait retrouvé quelques éléments lors des restaurations récentes. Il y a peu de données nouvelles sur la fortification et sur les ports qui devaient se trouver au Sud et au Nord de la colline du château (on l'appellera « acropole »). Le premier secteur étudié (nous l'appellerons « quartier 1 ») se trouve entre le Château et le Fosso Pignataro, considéré dans un premier temps comme la limite Ouest du quartier. Du quartier 1, on connaît deux sténopoi larges de 5 m séparés par des îlots de 35 à 36 m, qui peuvent se dater sur la base de fragments de « coupes de Thapsos » avant le milieu du VII^e s. Date surprenante pour des coupes de Thapsos, mais l'expression est abusive, il s'agit en fait de séries plus récentes, ce qui rassure. L'îlot de la *Banca Cooperativa* est divisé longitudinalement et transversalement par des ambitus de 70 cm, délimitant des lots de 17,50 m (évalués à 50 pieds) sur 12 m, soit environ 210 m². Mais les lots de Via Tedeschi semblent avoir sur le sténopos des largeurs variables : 11-12 m, 17-17,50 m, 21-25 m (disons pour simplifier 12, 18 et 24 m, rapport 1-2-3 ?). Selon l'auteur, les dimensions des lots ne varient pas dans le temps, ce qui suppose que les lots inégaux remontent à l'époque archaïque. Cela devrait être vérifié, le seul cas connu à ce jour en Sicile, celui de Naxos, n'étant pas antérieur au V^e s. On notera, comme à Héraclée de Lucanie, que les ambitus du secteur de Via Tedeschi sont décalés de chaque côté du sténopos. Cela peut-être dû, comme le suggère A. Racheli, à la volonté d'éviter des concentrations d'eau au même point, mais c'est peut-être aussi plus simplement la conséquence de l'inégalité des lots mentionnée plus haut. Le quartier est occupé dès la fin du VIII^e s. (coupes de Thapsos, les vraies), mais le plan d'urbanisme ne semble guère antérieur à la fin du VII^e s. Noter la présence de murs de maison dont la première assise est en grand appareil, technique plutôt rare en Calabre mais bien connue en Sicile (par exemple à Mégara Hyblaea au moins au milieu du VI^e s.), ainsi que d'un édifice peut-être cultuel également en grand appareil. On dispose de davantage d'informations sur la structure des maisons au V^e s. et au IV^e s. (androns, pastas). Au III^e s., le quartier est abandonné par l'habitat, remplacé par des sites artisanaux et, à l'époque romaine, une nécropole (p. 26 n. 74, la référence Mertens, Greco 2006 est fautive, il faut lire 1996). 3. Giovanna Verbicaro, « Aree residenziali ed officine ceramiche di Crotone antica : un contributo sull'organizzazione dello spazio urbano nel quartiere centrale della polis tra l'VIII secolo a. C. e il III secolo a. C. » (p. 67-119).

Le secteur le plus important est sans doute celui de la fouille « Microcitemia » qui montre l'extension du quartier 1 au-delà du Fosso Pignataro et son articulation avec le quartier 2, selon des orientations qui rappellent les agoras trapézoïdales de Mégara Hyblaea ou de Sélinonte. Et c'est précisément au Nord de Microcitemia que les fouilleurs de Crotonne proposent de restituer une agora. Les contours en sont encore très flous. Floue également la date de la mise en place du plan urbain. Alors que pour R. Spadea, les céramiques de la fin du VIII^e s. et du début du VII^e s. correspondent plutôt à des *komai* et que le plan d'urbanisme – comme l'enceinte – ne serait pas antérieur au milieu du VII^e s., (voire à la fin du VII^e s., Tarente 2010), G. Verbicaro et A. Racheli ne semblent pas exclure une date plus haute. La preuve archéologique fait défaut. La zone plus proche de l'Esaro, consacrée surtout à des activités productives (céramique, activités métallurgiques) serait bâtie au IV^e s. 4. Enzo Lippolis et Riccardo Stocco, « Pianificazione e sviluppo urbano a Crotonne : nuovi dati dall'area ex-Montedison » (p. 121-142). Ce rapport, consacré aux prospections géophysiques au Nord-Ouest de l'Esaro, dans le « quartier 3 », se conclut par une synthèse de Lippolis sur « la forma urbana di Crotonne ». Mais la fig. 3, p. 138, qui présente les trois quartiers de l'urbanisme de la ville archaïque, ne semble pas connaître la fouille Microcitemia, ce qui réduit la dimension du quartier 1 (sud) aux dépens du secteur 2 (central). Pour E. Lippolis, le quartier 3, au Nord-Ouest de l'Esaro, pourrait être d'abord une zone extra-urbaine lotie (d'où la présence de matériel ancien), qui ne serait pas intégrée à l'espace urbain avant le VI^e s. 5. Gregorio Aversa et Giovanna Verbicaro, « La necropoli della « Carrara 3 » di Crotonne : rapporto preliminare di scavo » (p. 143-179). L'article est la publication détaillée de 62 tombes de la nécropole Carrara 3, datées entre la fin du VI^e et la fin du V^e s. 6. Alfredo Ruga, « Crotonne romana : dal promontorio Lacinio al sito "Acheo" ». Ce texte copieux présente en détail les structures romaines du cap Colonne, et consacre aussi une large place au matériel. A. Ruga conclut que le site du cap Colonne est sans doute celui de la colonie de 194 av. J.-C., époque de décadence pour la ville même de Crotonne. Le mouvement ne s'inversera qu'à l'époque impériale. 7. Joseph C. Carter et Cesare D'Annibale, « Ritorno al Passato. La seconda campagna di field survey dell'Istituto di Archeologia Classica dell'Università del Texas nel territorio del Marchesato di Crotonne » (p. 273-288). Il s'agit d'une présentation des premiers résultats de nouvelles prospections menées dans le territoire méridional de Crotonne, au Sud du cap Colonne. 8. Gregorio Aversa, « Coperture fittili ed edilizia a Crotonne. Vecchi indizi e nuove testimonianze per una storia del sviluppo urbano » (p. 289-307). L'auteur rappelle l'existence dans la fouille « campo sportivo curva Nord » (à proximité de Microcitemia) d'un habitat archaïque « précaire » dans la première moitié du VII^e s. Il considère que les premières constructions publiques en dur ne sont pas antérieures à la fin du VII^e s. (toits « à cornes »), puis la fin du VI^e s. Mais la grande période de construction à Crotonne (en tout cas celle qui laisse le plus de témoignages) est le IV^e s. Tout cela est fort intéressant, à défaut d'être entièrement nouveau. Le discours s'appuie, on l'a dit, sur un copieux (et coûteux) atlas de dépliants. Les dépliants ont généralement le Nord en bas à droite. Mais dans l'article Racheli les fig. 5 sq. ont le Nord à peu près en haut. Dans les planches du même article, le N. est en haut, sauf pl. II où il est à droite. La fig. 1 n'a ni Nord ni échelle. Dans l'article de G. Verbicaro, le N est en haut à dr. (fig. 1, 2), ou en bas à g. (fig. 3, 4, 5, planches hors-texte VIII et IX), ou à dr. (fig. 6). Dans

l'article d'E. Lippolis & R. Stocco, pl. X (extrait du plan d'ensemble des déliants), le Nord est en haut. Mais il est en haut à g. pl. XIV. Dans l'article de A. Ruga, pl. LVIII, le N est à g. (sans échelle), pl. LIX l'échelle est indiquée, mais le Nord manque. On a noté l'importance topographique de la fouille Microcitemia, numérotée 15 sur le plan d'ensemble 3 au 1:5000, mais oubliée sur les déliants 4 à 9 au 1:2500 et sur la fig. 3 d'E. Lippolis. Dans les déliants 1 et 2, les couleurs ne se distinguent pas très bien, peut-être par suite d'un problème d'impression. Ces approximations et la faible normalisation d'un article à l'autre rendent laborieuse la compréhension d'un dossier topographique très complexe. La deuxième partie du volume est consacrée aux matériels. 9. Elena Lattanzi, « Bronzetti dalla Magna Grecia nelle collezioni Townley e Payne Knight nel British Museum di Londra » (p. 311-333) 10. R. Spadea, « Una sirena di bronzo e un frammento di Gorgone in terracotta : ipotesi di officine a Crotone » (p. 335-361). 11. Aba Muleo, « Il grifo del Lacinio : problemi interpretativi e conservativi » (p. 363-393). 12. Roberta Belli Pasqua, « *Munificus erga patriam suam*. Note sul gruppo bronzeo di Manio Megonio Leone e dei suoi famigliari a Petelia » (p. 395-406). R. Belli Pasqua y publie les fragments subsistants d'un groupe de statues en bronze du II^e s. de notre ère conservés au Musée de Catanzaro. 13-16. R. Spadea, « Tesoretti ed orificerie dal fondo Gesù di Crotone » (p. 407-410), présente rapidement la découverte de trésors qui sont publiés ensuite par Ermanno A. Arslan (p. 411-458) pour le trésor de monnaies d'argent, par Alfredo Ruga (p. 459-479) pour les monnaies de bronze, et par R. Spadea lui-même (p. 481-487) pour les bijoux, qui comprennent notamment deux remarquables boucles d'oreille en or à tête de lion. L'enfouissement des trésors semble se situer entre la deuxième moitié du IV^e et la première moitié du III^e s. av. J.-C. 17. Francesco Cristiano, « Note sui cinturoni italici dalla Crotoniade » (p. 489-505). Suivent dans la section « varie » trois articles : 18. Pier Giovanni Guzzo, « Doni ad Hera Lacinia » (p. 509-517), discute le texte du pseudo-Aristote (*mir. ausc.*, 96) sur l'offrande à Héra par Alcimènes d'un himation vendu ensuite par Denys aux Carthaginois. 19. Maria Letizia Lazzarini, « Nuovi documenti scritti dal Capo Lacinio » (p. 519-527), publie plusieurs inscriptions, dont une du III^e s. av. J.-C. dans laquelle apparaît la formule *epi iereos* ..., première attestation à Crotone d'un tel éponyme. Enfin, 20. Ada Caruso, « Mouseia pitagorici in Magna grecia : questioni topografiche e culturali » (p. 529-553). Au total, en dépit des critiques formelles qui précèdent, un volume très intéressant qui complète bien la série des publications sur Crotone et donne une bonne idée de la quantité de travail accomplie dans cette ville, essentiellement sous la direction de R. Spadea.

Henri TRÉZINY

Donald KAGAN & Gregory F. VIGGIANO (Ed.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*. Princeton, Princeton University Press, 2013. 1 vol. xxv-286 p., ill. Prix : 35 \$ (relié). ISBN 978-0-691-14301-9.

À partir de la deuxième moitié du VIII^e s. av. J.-C., les combattants grecs adoptent progressivement une panoplie composée d'éléments en bronze (casque, cuirasse, protège-ventre, jambières, bouclier). La lourdeur et la gêne occasionnée par cet équipement auraient modifié l'organisation militaire des troupes grecques, qui se seraient

Stéphane BOURDIN, Julien DUBOULOZ & Emmanuelle ROSSO (Ed.), *Peupler et habiter l'Italie et le monde romain : études d'histoire et d'archéologie offertes à Xavier Lafon*. Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2014. 1 vol. 237 p., nombr. ill. coul., cartes, plans (ARCHÉOLOGIES MÉDITERRANÉENNES). Prix : 30 €. ISBN 978-2-85399-927-4.

Avec vingt articles, réunis en trois grands thèmes (Conquêtes et peuplement de l'Italie et de la Gaule ; La ville. Urbanisme, architecture et décors publics : Le bâtiment. Formes et techniques architecturales, décor), le livre *Peupler et habiter l'Italie et le monde romain* rend hommage à Xavier Lafon qui construit depuis quarante ans une œuvre cohérente et diverse faisant école. Les articles traduisent chacun à leur façon la richesse de sa pensée, les méthodes de l'historien, de l'archéologue, du fin connaisseur des textes. Ils montrent aussi que parfois, érudition, grande connaissance de l'historiographie et études de terrain permettent d'affronter les polémiques et de contrer les débats stériles (Gilles Sauron). Comme pour les deux autres parties du livre, une brève introduction aurait donné une certaine cohérence aux quatre textes de la première partie. Emmanuèle Caire y fait la démonstration de l'importance des fragments pour mieux comprendre un passage de l'histoire de Rome méconnu ou contesté. Il s'agit ici d'affronter la question du siège de Bola et de la lapidation en 414 av. J.-C. du tribun consulaire M. Postumius Regillensis. E. Caire prouve que le personnage sur le point de mourir, « presque mort », ne peut être que le tribun militaire de 414, Postumius ou, à la rigueur, son questeur P. Sextius, sa lapidation ayant retenu l'attention des érudits romains et servi d'*exemplum* lors d'autres épisodes opposant soldats avides de butin et mauvais chefs orgueilleux, insolents, questeurs, consuls, tribuns de la plèbe. Mais ces épisodes cruciaux des débuts de la République romaine traitent aussi du statut des tribuns militaires à pouvoir consulaire, du siège de Veies, de la guerre contre les Eques, des rivalités entre les grandes familles patriciennes et plébéiennes, des révoltes d'esclaves, pestes, premiers lectisternes et fonctionnement des institutions archaïques. Stéphane Bourdin affronte la question du regard de Rome sur les peuples conquis « barbares à exterminer » et la façon dont s'est construite cette rhétorique souvent éloignée des réalités archéologiques. L'article laisse un peu le lecteur sur sa faim car de Domenico Musti à Emilio Gabba, de Jérôme France à Olivier Buschenschütz ou Françoise Audouze, de Michel Humbert à Michel Reddé, ces sujets ont été largement traités, et de façon convaincante. L'ethnographie de l'Italie est parfaitement connue, tout comme la rivalité entre les généraux romains. Même la réception des chefs romains par les Celtes ou la pratique des têtes coupées font désormais l'objet d'une telle abondance de recherches que l'article en perd de sa pertinence ou de son intérêt. Et ce d'autant plus que Sylvie Pittia aborde en quelques pages à la fois la question des Italies, de l'ethnologie et de la géographie de la péninsule et le mode de construction du discours romain. Anne-Marie Adam et Stephan Fichtl se focalisent quant à eux sur l'archéologie des demeures aristocratiques proto-historiques. Ils illustrent parfaitement et avec subtilité que l'aristocratie celte n'est pas uniforme et que, selon les époques et les lieux, elle a pu vivre dans les *oppida* ou dans de riches demeures rurales, parfois dans les deux à la fois, puis en ville, là où l'aristocratie a dû être présente pour peser sur les nouvelles formes d'organisation du pouvoir, de l'économie et de la société. Hiérarchiser les habitats et les décrire selon des

critères précis (plan, matériaux, sépultures, vestiges mobiliers) posent les bases du renouvellement des recherches. Variété des situations, lenteur des processus de transformation, pour ne pas dire d'acculturation, l'article dresse un bilan savant et ouvre des perspectives de recherches d'une grande acuité. La deuxième partie sur la ville regroupe neuf articles où manque, là encore, une courte présentation synthétique. Jean-Yves Marc pose la question cruciale du modèle de l'urbanisme hellénistique, perçu surtout grâce aux recherches archéologiques. Les connaissances ont été bouleversées depuis trente ans par les découvertes de Pella, Verghina, Dion, et l'effort de publications et de mise en valeur a été considérable. L'ancienneté de l'urbanisme macédonien est désormais avérée et permet de mieux le comparer à l'évolution des villes hellénistiques. La mise en scène du pouvoir (construction de terrasses, de théâtres, organisation du parcours des cortèges, décor des monuments, tombes et palais) font l'objet d'une recherche de tout premier plan. Ainsi, Thessalonique peut-elle être étudiée dès les travaux voulus par Cassandre en 316, grâce à un minutieux travail de terrain et d'archives. La monumentalité des capitales royales est redéfinie et mieux datée, ce qui remet en question l'idée des influences, des modèles : Priène, Milet, Éphèse, la Carie se trouvent confrontées à la Macédoine dans une remise en question des datations de leur urbanisme. Les huit autres articles traitent de questions plus ténues et apportent moins d'éléments au renouvellement des connaissances, même si Elsa Saget-Basseul remet en cause à Glanum aussi chronologie et topographie des phases d'urbanisation. Dans la plaine du Pô et en Cisalpine, Corine Rousse met en évidence la place que les aménagements hydrauliques ont tenue (canaux artificiels, chenaux naturels, ingénierie hydraulique) ; traditions indigènes de maîtrise des milieux humides et savoir-faire romain ont conjugué leurs efforts pour transformer la Cisalpine, d'Aquilée à Concordia. Les travaux des géographes (Gilles Arnaud-Fassetta notamment) et des historiens et archéologues apportent un éclairage indispensable à la connaissance du paléo-environnement et de l'urbanisme, mais aussi aux capacités techniques des ingénieurs romains, capacités vantées par Vitruve et aujourd'hui attestées par l'archéologie. L'article aurait pu être rapproché de celui de Sophie Bouffier sur l'hydraulique des cités grecques, voire avec celui de Pierre Excoffon sur le vivier de Fréjus. La question de l'importance des documents d'archives, du ^{xvi}^e au ^{xix}^e siècle, pour étudier aujourd'hui les monuments antiques, est abordée tant par Pierre Gros que par Antonio Monterroso et Stéphanie Zugmeyer sur Arles et Orange, et par l'étude des trois ou quatre plaques aux aigles porteurs de guirlandes du théâtre d'Orange, documents connus de façon fragmentaire, qu'Alain Badie, Jean-Charles Moretti, Emmanuelle Rosso et Dominique Tardy tentent de reconstituer. Ces motifs semblent une spécificité provinciale. L'étude est minutieuse, la documentation très riche, les champs combinatoires des décors fort bien explicités. Cependant, plus les auteurs élargissent leur corpus et montrent qu'aigles, cygnes, guirlandes ont servi de répertoire aussi bien sur des monuments de Rome que sur des monnaies, et moins on est convaincu que l'exemple d'Orange est le modèle typique d'un art, voire d'un programme provincial. Souveraineté, piété, puissance jovienne, rites funéraires montrent au contraire une certaine banalité d'utilisation de registres iconographiques dont les variantes sont certes importantes, mais n'ont peut-être pas autant de signification et de portée que le voudraient les auteurs. Un corpus étendu à l'ensemble du monde romain et séparant mieux modèles initiaux, imitations,

influences, interprétations, tenant plus compte de la chronologie et du rôle à la fois des artistes et des commanditaires, rendra sans doute ces études plus convaincantes. Enfin Antonio Monterroso ébauche une recherche comparative des théâtres d'Italie (Rome surtout) et de Narbonnaise. Ces recherches montrent que l'étude comparative des décors amène à repenser les influences idéologiques, artistiques (statues de César, d'Auguste), politiques (*domus regia*, modèle apollinien, complexes du Palatin et du Champ de Mars et constructions provinciales) et à concevoir différemment les processus dits de romanisation et la rapidité avec laquelle la propagande impériale se répand dans les provinces. Ces articles et celui de Jean-Pascal Fourdrin consacré à l'enceinte de Carcassonne étudiant restaurations, remplois, bouchements mettent en évidence la relativité de la notion d'authenticité, la modestie nécessaire dans la didactique face à un large public et toute la vanité de certaines restaurations. Archéologie et archives, mise en valeur touristique d'un site forment un tout où la connaissance de l'époque romaine et le souci patrimonial vont de pair. Les aspects techniques n'ont pas manqué d'être abordés, rendant artificielle la place d'autres articles dans la troisième partie, ainsi celui d'Évelyne Bukowiecki, qui traite du décor apparent dû à l'usage de la brique que l'on a trop longtemps considérée comme élément secondaire de décor puisque enduite alors qu'il n'en est rien, au moins à partir de l'époque sévérienne. Dans la troisième partie, l'article de Gilles Sauron tient une place spéciale. En effet, avec humour, alacrité et âpreté, G. Sauron livre de belles pages sur l'interprétation des décors en général et des grandes scènes des *villae* de la fin de la République en particulier. Il affronte certains de ses collègues italiens ou anglais qui n'hésitent pas à trouver son esprit trop prétentieux et trop tortueux (je traduirais bien volontiers le *cervellotica* italien par « trop intelligent »), pour les traiter en retour de désinvoltes, ignares, dangereux ou loufoques. Il est rare que ces mots-là soient écrits mais ces paroles émaillent souvent les colloques. G. Sauron manie l'érudition avec élégance, cite textes antiques et éléments de décor avec justesse et reste toujours prudent dans ses interprétations, même s'il n'hésite pas à construire certaines hypothèses de façon peut-être trop subtile (celle par exemple sur l'interprétation alors même qu'il sait que d'autres solutions peuvent être avancées : les génies masculins et féminins font-ils référence aux génies étrusques ou évoquent-ils des saisons ou des vents ? G. Sauron affirme que les décors commandés par l'aristocratie romaine en Campanie ont pu être très différents de ceux dont elle usait dans ses *domus* à Rome. Il faudrait plus d'explications sur ces écarts de comportement pour convaincre. Qui sont les commanditaires et les exécutants ? Quelle marge y a-t-il entre la commande et l'exécution ? Quelle est la place laissée à la liberté artistique ? Quelles contraintes ont été imposées par les modèles, les goûts, les croyances ? G. Sauron a certes abordé ces sujets ailleurs mais cet article aurait pu reprendre quelques-uns de ces points et servir de fil conducteur au livre. Sur ce thème du décor, l'article de Daniela Matejivc Poljak sur le motif du rinceau peuplé dans le palais de Dioclétien à Split aurait pu être mieux lié au groupe des recherches consacrées au décor ou à l'article de G. Sauron. Là encore, une introduction thématique fait défaut. En effet, à Split, on se trouve dans un palais d'époque tardive, dans une recherche portant sur les ateliers et les sculpteurs, sur la commande et la diffusion des modèles, alors que cette approche manquait dans le groupe de textes consacré aux plaques des théâtres de Narbonnaise. Un autre article fondamental et novateur est celui rédigé par Hélène Dessales à propos de malfaçons dans les

bâtiments romains. Il aborde systématiquement ce que les sources littéraires ou épigraphiques romaines ont mentionné, et que les architectes et archéologues notent de plus en plus souvent, à savoir les distorsions entre projet et plan initial d'une construction, malfaçons dues à la mise en œuvre, aux mauvaises études des matériaux utilisés ou des fondations, voire des sols. Ces faits auxquels l'architecture est confrontée depuis toujours sont ici systématiquement inventoriés, tant à partir des textes que des chantiers archéologiques. Enfin, deux articles abordent le thème de la *domus* et des *praedia*. Renaud Robert et Anca Lemaire reprennent la question du double atrium, ou du grand atrium et de l'*atriolum* dans la mesure où, de Cicéron à Pline le Jeune au moins, la fonction de la maison, le mode de réception, le cheminement somptueux vers le péristyle ont évolué, traduisant des choix délibérés de la part de l'aristocratie ou des « bourgeoisies municipales ». Là encore se pose comme fil conducteur à plusieurs des articles de l'ouvrage la question des commanditaires, des artistes (l'architecte Diphile pour la villa de Quintus Cicéron) et ateliers, de la circulation des modèles, et de la chronologie et géographie des influences, voire de l'adaptation à la topographie ou aux moyens du propriétaire lorsqu'on supprime le *tablinum* par manque de place ou que l'on renonce au second atrium faute de place pour un espace prestigieux. Adaptation au lieu, innovation, soucis économiques que l'on retrouve chez Pierre Excoffon qui étudie un vivier de Fréjus, lieu de stockage temporaire ou structure d'élevage pérenne. Julien Dubouloz clôt avec maestia ce bel ouvrage. L'État est intervenu, prudemment et sans grand enthousiasme, dans la circulation des biens lorsque ceux-ci étaient un enjeu assurant des sûretés réelles susceptibles d'être saisies. Les aristocraties ont eu le souci d'accumuler ou de maintenir des patrimoines car ceux-ci étaient le gage de leur position sociale et économique, tant locale qu'au sommet de l'État.

Jean-Pierre VALLAT

Ian HAYNES, *Blood of the Provinces. The Roman Auxilia and the Making of Provincial Society from Augustus to the Severans*. Oxford, University Press, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XVIII-430 p., 49 fig. Prix : 90 £. ISBN 978-0-19-965534-2.

Le monde des troupes auxiliaires constitue un ensemble fascinant dans l'Empire romain. Ces milliers d'hommes qui ont été recrutés dans les provinces pour servir dans l'armée romaine en appui aux légions et qui ont été dispersés – ou non – aux quatre coins des frontières ont représenté une force importante dans la conception de la défense et un moteur d'unification des modes de vie au-delà des ethnicités d'origine. Aussi l'ouvrage qui vient de paraître semblait par son sous-titre développer cette dernière option, la part prise et le rôle joué par les soldats auxiliaires dans la vie provinciale. En réalité cet aspect est réduit au rôle des vétérans alors que la participation évidente des soldats en poste dans le concret quotidien des régions de garnison est rarement évoquée. Autre élément du titre qui surprend un peu : *Blood of the Provinces*, j'aurais ajouté « but Blood for the Provinces ». Ce que défendent les troupes sur les différents *limites*, ce sont les provinces elles-mêmes, et ces troupes sont composées de soldats venant de partout, dirigées par des officiers venant de partout : sous le Principat progressivement, dans le cadre du processus d'intégration y compris des élites dans les noblesses d'Empire, ce ne sont plus des « étrangers » qui

complexes se lisent comme un roman. On appréciera en outre le format agréable et l'édition soignée de l'ouvrage, dont les nombreuses illustrations, réparties au fil des pages, agrémentent la lecture fort à propos. Les exemples ethnographiques proposés par l'auteur en contrepoint des études de cas antiques valent parfois plus comme curiosité érudite que comme élément fondamental du raisonnement, mais enrichissent sans aucun doute l'ouvrage qui sort ainsi du monde des strictes études antiques pour s'ouvrir un instant à une culture plus générale, privilège et charme incontestable de l'écriture d'un grand écrivain qui n'a pas fini de nous surprendre.

Reine-Marie BÉRARD

Isabelle BOEHM & Nathalie ROUSSEAU (Ed.), *L'expressivité du lexique médical en Grèce et à Rome. Hommages à Françoise Skoda*. Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014. 1 vol. 514 p. (HELLENICA). Prix : 37 €. ISBN 978-2-84050-929-5.

Ce livre foisonnant est un hommage à la carrière non moins foisonnante de Françoise Skoda, dont la recherche, très cohérente, a été axée en particulier sur le développement des lexiques scientifiques en grec ancien. Parmi ces lexiques scientifiques, celui de la médecine est d'une immense richesse, en grec comme en latin. C'est ce qu'atteste cet ouvrage composé de pas moins de 31 contributions, toutes en français. Celles-ci sont réparties en six chapitres non pas selon la langue étudiée, mais selon différents angles d'analyse : « principes de formation du lexique », « métaphore », « spécialisations sémantiques », « variations lexicales », « transferts d'emploi » et « d'une langue à l'autre ». Ces catégories sont justifiées ; la cohérence interne de chaque chapitre en apporte la preuve. Leurs contours n'en sont pas moins mobiles et perméables. Le premier chapitre, « principes de formation du lexique », présente d'ailleurs plusieurs cas de métaphores, qui font pourtant l'objet d'un chapitre distinct. Cependant, dans ces cas précis, la métaphore n'est pas étudiée pour elle-même mais en tant que processus contribuant à la formation du lexique. Ainsi l'évolution sémantique du terme *κενναγής/κεννεαγής* s'expliquerait par des échanges métaphoriques ou, du moins, des comparaisons entre vases et parties du corps considérées comme des contenants. Quant au grec mycénien TI-RI-PO-DI-KO, littéralement « petit trépied », il devait désigner un « petit vieux » qui, avec sa canne, semble marcher sur trois jambes (p. 53). Le processus métaphorique est donc à l'origine de nombreux mots, en particulier dans le cas des lexiques spécialisés. Logiquement, l'humain est souvent au centre de ces métaphores. Comme l'explique Michèle Fruyt, « des zones concentriques se construisent autour de l'être humain avec des dénominations qui vont du connu vers l'inconnu » (p. 111). La désignation relève du processus cognitif. Galien, « vrai philosophe », l'avait bien compris, comme l'a remarqué Françoise Skoda, citée par Marie-Hélène Marganne, qui poursuit : « En excellent lexicographe, il était bien conscient de la nécessité, pour le médecin, d'utiliser une terminologie précise et exacte en anatomie, en pathologie ou, comme ici, en thérapeutique, afin d'être efficace et de ne pas nuire aux patients. » (p. 227) C'est sans doute cet intérêt du fameux médecin grec pour la terminologie qui explique la place prépondérante qu'il occupe dans cet ouvrage, en particulier dans le chapitre « spécialisations sémantiques ». Rigoureux, précis, il savait néanmoins faire preuve d'une

certaine souplesse, notamment pour désigner les différents âges de la vie. Tout cela fait dire à Armelle Debru que l'usage du terme γνώρισμα par Galien était peut-être trop subtil pour être adopté par ses successeurs. Il ne faudrait cependant pas croire que les médecins d'époques plus tardives n'ont été que de pâles épigones de la Collection hippocratique et de Galien. Gabrielle Lherminier montre ainsi « l'indépendance » de Paul d'Égine qui, au VII^e siècle de notre ère, sélectionne les termes les plus justes et spécialise encore son lexique (p. 298). Le vocabulaire médical est aussi étudié dans ses emplois en dehors de la littérature technique. Aristophane l'utilisait dans ses comédies, probablement pour chercher un effet comique ; Asclépiade de Samos s'inspirait de la littérature médicale pour ses épigrammes ; Polybe utilisait des images médicales à des fins pédagogiques ou apologétiques. Ce phénomène qui consiste à emprunter à la littérature médicale pour enrichir d'autres genres littéraires n'était d'ailleurs pas rare ; dans le domaine de l'Histoire, c'est même un *topos* qui remonte au V^e siècle. Le dernier chapitre s'intéresse à la relation entre grec, latin, arabe et français, dans une perspective diachronique qui, par ailleurs, traverse tout l'ouvrage. Il ne saurait en être autrement dans la mesure où il est question de l'invention et de l'évolution des mots et de leurs sens. On soulignera néanmoins la variété des approches, des époques et des sujets abordés. Le livre est complété par un index des mots grecs et latin et par une bibliographie qui ne se contente pas de compiler les ouvrages modernes, mais aussi les textes anciens, papyrus, inscriptions, manuscrits et passages de la Bible.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Jan N. BREMMER, *La religion grecque*, traduit de l'anglais par Alexandre Hasnaoui. Paris, Les Belles Lettres, 2012. 1 vol. 226 p., 17 ill. Prix : 17,50 €. ISBN 978-2-251-44445-1.

Cet ouvrage, dont la première édition en anglais date de 1994, a bénéficié déjà de quatre traductions avant celle-ci : une allemande, une italienne, une néerlandaise et une espagnole. Le voici donc enfin accessible en français, enrichi d'une brève préface nouvelle, d'une révision du texte comme des notes, et d'une soigneuse mise à jour de la bibliographie. Le but poursuivi, comme l'explique l'auteur, n'était pas de composer un nouveau manuel de religion grecque, mais d'offrir un aperçu synthétique des perspectives nouvelles qui sont apparues dans ce domaine d'études depuis la parution, en 1977, de la magistrale *Griechische Religion* de Walter Burkert, ouvrage dont J.N. Bremmer reconnaît d'ailleurs s'être beaucoup inspiré. Cette gageure est réussie en moins de 150 pages, le reste du volume étant voué aux notes, abondantes et copieuses, ainsi qu'à un index général très développé et à la liste des dix-sept figures qui agrémentent le texte. Des sept chapitres qui développent la matière, les cinq premiers ne surprennent pas : caractères généraux, dieux, sanctuaires, rituel, mythologie, mais les deux derniers sont moins attendus : le genre, où est donné un bref aperçu des *gender studies*, et un chapitre qui prend l'exemple des mystères d'Éleusis, des idées orphiques, des mystères bachiques et des changements structurels ayant marqué la période hellénistique pour souligner la dimension évolutive de la religion grecque. L'ensemble de l'enquête privilégie cependant les périodes archaïque et classique. Un bref appendice est consacré à la genèse de cette religion. Pareil aperçu

s'avèrent être d'une importance capitale pour comprendre le fonctionnement de la démocratie argienne. E. Psarra publie une stèle funéraire à fronton d'époque romaine trouvée en remploi dans une nécropole du II^e s. ap. J.-C. Elle porte deux inscriptions et un bas-relief représentant une femme assise devant une servante qui lui présente un coffre. Les études topographiques reviennent sur des problèmes débattus et présentent des données nouvelles. P. Marchetti développe ses hypothèses quant aux tracés des remparts, et réfléchit sur la morphologie de la ville d'Argos de l'époque géométrique à l'époque romaine. C. I. Piteros présente les tronçons qui peuvent avoir appartenu aux murailles d'Argos depuis l'époque mycénienne, en proposant des indications de datation. La plus grande partie de l'article est consacrée aux murailles de la Larissa, dont les éléments les plus anciens dateraient de l'Helladique Récent IIIB. O. Psychoyos publie les résultats de la fouille d'un important mur de soutènement situé entre la Larissa et l'Aspis. L'auteur s'appuie sur cette découverte pour suggérer que le stade d'Argos à l'époque hellénistique aurait été construit là, à l'intérieur des murailles. K. Barakari-Gleni publie la fouille d'un lieu de culte fréquenté de l'époque géométrique à l'époque hellénistique. Il semble s'être d'abord agi d'une nécropole, qui a abrité très tôt des activités cultuelles, à proximité ou en lien avec les tombes, avant l'édification d'un bâtiment à l'époque archaïque. E. Palaiologou présente la fouille d'un tronçon de la route qui devait mener d'Argos à l'Héraion. Cette route, dont d'autres tronçons semblent avoir été retrouvés, a pu être aménagée à partir du V^e siècle av. J.-C. Les études paléochrétiennes et byzantines sont également représentées. A. Ivantchik examine le matériel du comblement d'un puits creusé dans l'Agora d'Argos, en usage dans la deuxième moitié du IV^e siècle de notre ère. Les vestiges païens brisés avant d'avoir été jetés dans le puits témoigneraient de l'importance qu'avaient encore les cultes païens à Argos alors que le christianisme est déjà bien implanté. Dans une contribution synthétique, J.-M. Saulnier montre comment l'évolution des assemblages monétaires argiens du V^e à la fin du XV^e siècle éclairent des aspects mal connus de l'histoire de l'Argos médiévale. G. Hadji-Minaglou étudie l'architecture de l'église de la Dormition de la Vierge d'Argos, dont le premier état remonterait aux XI^e-XII^e siècles. Le plan basilical originel laisse supposer qu'il s'agissait d'une église épiscopale. Enfin, dans la section « Poster », L. Costa, A. Pariente, et S. Robert présentent les perspectives qu'ouvre le projet de SIG argien lancé en 2002 afin de mieux comprendre la morphologie urbaine d'Argos, et d'associer plus aisément compréhension de la ville moderne et recherches archéologiques. Parus dix ans après le colloque, les actes sont un outil de travail précieux, proposant, à côté de mises au point utiles sur des problèmes anciens, la publication de données inédites, éclairant des aspects mal connus de l'histoire argienne.

Karine RIVIÈRE

Emanuele GRECO, avec la collaboration de Riccardo DI CESARE, Fausto LONGO & Daniela MARCHIANDI, *Topografia di Atene. Sviluppo urbano e monumenti dalle origini al III secolo d. C.* Vol. 1, Tome 3 : *Quartieri a nord e a nord-est dell'Acropoli e Agora del Ceramico*. Athènes – Paestum, Pandemos, 2014. 2 vol. 1164 p., ill. et pl. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 1.3). Prix : 180 €. ISBN 978-88-87744-40-8.

Emanuele GRECO, avec la collaboration Daniela MARCHIANDI, Maria Chiara MONACO, Riccardo DI CESARE & Fausto LONGO, *Topografia di Atene. Sviluppo urbano e monumenti dalle origini al III secolo d. C.* Vol. 1, Tome 4 : *Ceramico, Dipylon e Academia*. Athènes – Paestum, Pandemos, 2015. 1 vol. 330 p., ill. et pl. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 1.3). Prix : 90 €. ISBN 978-88-87744-42-2.

Le projet *Topografia di Atene*, mené par une équipe italienne placée sous la direction d'Emanuele Greco, se poursuit avec la publication des tomes 3 (quartiers au nord et au nord-est de l'Acropole et Agora du Céramique, en deux volumes) et 4 (Céramique, Dipylon et Académie). L'ambition n'est rien moins que d'établir une nouvelle référence en matière de topographie athénienne ; force est de constater que les espoirs ont été comblés (voir le compte rendu des deux premiers tomes par R. Étienne et A. Schnapp, *AC* 83 [2014], p. 510-513). Malgré leur qualité, les synthèses de J. Travlos (1971) et de W. Judeich (1931) étaient en effet obsolètes. Il suffit pour s'en convaincre d'évoquer les fouilles du métro qui, dans les années 1990, ont largement contribué à redessiner la topographie de la ville antique (et prouvé si besoin était qu'il était pratiquement impossible de creuser le moindre trou à Athènes sans tomber sur des vestiges, ce qui laisse d'ailleurs imaginer la quantité de découvertes jamais signalées et aujourd'hui enfouies sous les immeubles construits à partir des années 1950). La grande force de cette nouvelle somme est de combiner, dès que cela est possible, sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. Les contributeurs livrent ainsi une vision aussi complète que possible de chaque monument qui bénéficie en outre d'un résumé clair des questions qui ont fait ou font encore débat ; les auteurs font preuve, dans ce domaine, de prudence. À titre d'exemple, l'édifice de la rue Righillis n'est pas présenté comme la palestre du Lycée (hypothèse soutenue par E. Lygouri-Tolia, qui était chargée des fouilles) mais les arguments en faveur de cette identification sont exposés avec un souci de clarté qui traverse tout l'ouvrage). Une bibliographie récente de chaque monument permettra, le cas échéant, d'approfondir le sujet. À côté de ces articles très détaillés, des encadrés portant un numéro précédé du sigle F. (pour « finestra di approfondimento ») permettent d'évoquer tantôt des éléments topographiques dont l'emplacement ou les limites ne sont pas bien connus (comme le *demosion sema* ; pas moins de 14 pages) ou qui dépassent les frontières entre quartiers (l'aqueduc de Pisistrate), tantôt des sujets qui ne relèvent pas directement de la topographie athénienne mais portent un éclairage sur celle-ci (comme l'histoire des fouilles du Céramique ou de l'Académie). De manière plus étonnante – mais non moins intéressante –, on trouve également des notices sur la maison de Fauvel ou sur la mutilation des Hermès, dont la présence en ces pages est justifiée respectivement par l'abondance d'antiquités que recelaient cette maison et par le fait que les stèles hermaïques, par leur nombre, contribuaient à définir le paysage athénien. Les tomes sont organisés selon un découpage par quartiers qui contient évidemment une part d'arbitraire mais permet au lecteur de s'orienter facilement, d'autant que ce découpage est clairement indiqué au moyen d'une carte : la région nord-orientale et la route vers le Lycée, la région au nord de l'Acropole, le *Kolonos Agoraios* et l'Agora du Céramique, les quartiers occidentaux et enfin, « du Dipylon vers l'Académie et le *Kolonos Hippios* ». Ces divisions ne se calquent pas

sur les zones de fouilles historiques mais plutôt sur les ensembles cohérents de la ville antique ; ainsi le parc archéologique du Céramique est-il étudié dans un chapitre pour sa partie « interne » (murs et portes compris) et dans un autre pour sa partie « externe » (selon la distinction qui existait déjà dans l'Antiquité). Chaque quartier bénéficie ainsi d'une présentation d'ensemble qui comprend son développement au cours du temps et l'historique des fouilles menées dans la région. La relation avec les autres quartiers est aussi abordée, question cruciale, en particulier pour des quartiers comme l'Agora. Les ouvrages sont richement illustrés par des photographies en noir et blanc (dont la qualité, généralement bonne, dépend surtout de leur source), des plans, coupes, restitutions et dessins. Régulièrement, le tracé des voies et structures antiques a été superposé à une photographie satellite d'une région donnée. Avec une précision remarquable, il est désormais possible de voir très rapidement à quel endroit d'Athènes a été menée telle ou telle fouille. Il faut également souligner la qualité des plans déplaçables (de situation et d'implantation) fournis avec ces volumes : ce sont sans aucun doute les plus détaillés et les plus complets produits à ce jour ; leur grande taille a permis à leurs auteurs d'y replacer les plans d'édifices, même petits, évitant ainsi l'écueil qui consiste à devoir représenter certaines zones fouillées de manière abstraite par des points ou des carrés ; ces plans constituent donc un nouvel outil de référence pour quiconque s'intéresse à la topographie athénienne. On ne peut que louer l'effort fourni et souligner l'importance de cette entreprise qui offre un nouvel outil de référence pour la topographie athénienne, clair, complet et à jour sur tous les points abordés.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Ada CARUSO, *Akademia. Archeologia di una scuola filosofica ad Atene da Platone a Proclo (387a.C. – 485 d.C.)*. Athènes – Paestum, Pandemos, 2013. 1 vol. 22 x 28 cm, 256 p. (STUDI DI ARCHEOLOGIA ET TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 6). Prix : 70 €. ISBN 978-88-87744-49-1.

Pour l'antiquisant d'aujourd'hui, l'Académie désigne l'école fondée à Athènes par Platon en 387 av. J.-C., à la fois institution organisée autour d'un scholarque et lieu où ce dernier enseignait. Or cet accord dissimule la plurivocité du terme *Ἀκαδημία* qui, durant l'Antiquité, désignait tantôt une zone de végétation foisonnante à Athènes, tantôt la plus vieille palestine de la ville, tantôt un lieu associé au héros Akademos, tantôt enfin l'école de Platon. Encore faut-il noter que cette dernière appellation, attestée pour la première fois chez Philodème de Gadara au I^{er} siècle av. J.-C., renvoyait seulement à l'école d'Athènes dans sa période allant de Platon à Philon de Larisse. Contre l'idée d'une continuité du platonisme athénien jusqu'à l'édit de Justinien en 529, qui poussa à l'exil les derniers platoniciens (Damascius et ses disciples), les anciens marquaient clairement la rupture dans l'histoire de l'Académie. C'est de ce postulat que part A. Caruso pour proposer la toute première synthèse archéologique sur les lieux du platonisme à Athènes, de Platon à Proclus. Elle divise son enquête en trois parties, qui correspondent aux trois périodes du platonisme athénien : l'Académie, le médioplatonisme et le néoplatonisme. Par-là, elle apporte les preuves archéologiques pour rejeter le mythe de la *catena aurea* si cher aux néoplatoniciens tardifs, en vertu duquel le platonisme n'aurait pas connu d'interruption

s'avèrent être d'une importance capitale pour comprendre le fonctionnement de la démocratie argienne. E. Psarra publie une stèle funéraire à fronton d'époque romaine trouvée en remploi dans une nécropole du II^e s. ap. J.-C. Elle porte deux inscriptions et un bas-relief représentant une femme assise devant une servante qui lui présente un coffre. Les études topographiques reviennent sur des problèmes débattus et présentent des données nouvelles. P. Marchetti développe ses hypothèses quant aux tracés des remparts, et réfléchit sur la morphologie de la ville d'Argos de l'époque géométrique à l'époque romaine. C. I. Piteros présente les tronçons qui peuvent avoir appartenu aux murailles d'Argos depuis l'époque mycénienne, en proposant des indications de datation. La plus grande partie de l'article est consacrée aux murailles de la Larissa, dont les éléments les plus anciens dateraient de l'Helladique Récent IIIB. O. Psychoyos publie les résultats de la fouille d'un important mur de soutènement situé entre la Larissa et l'Aspis. L'auteur s'appuie sur cette découverte pour suggérer que le stade d'Argos à l'époque hellénistique aurait été construit là, à l'intérieur des murailles. K. Barakari-Gleni publie la fouille d'un lieu de culte fréquenté de l'époque géométrique à l'époque hellénistique. Il semble s'être d'abord agi d'une nécropole, qui a abrité très tôt des activités cultuelles, à proximité ou en lien avec les tombes, avant l'édification d'un bâtiment à l'époque archaïque. E. Palaiologou présente la fouille d'un tronçon de la route qui devait mener d'Argos à l'Héraion. Cette route, dont d'autres tronçons semblent avoir été retrouvés, a pu être aménagée à partir du V^e siècle av. J.-C. Les études paléochrétiennes et byzantines sont également représentées. A. Ivantchik examine le matériel du comblement d'un puits creusé dans l'Agora d'Argos, en usage dans la deuxième moitié du IV^e siècle de notre ère. Les vestiges païens brisés avant d'avoir été jetés dans le puits témoigneraient de l'importance qu'avaient encore les cultes païens à Argos alors que le christianisme est déjà bien implanté. Dans une contribution synthétique, J.-M. Saulnier montre comment l'évolution des assemblages monétaires argiens du V^e à la fin du XV^e siècle éclairent des aspects mal connus de l'histoire de l'Argos médiévale. G. Hadji-Minaglou étudie l'architecture de l'église de la Dormition de la Vierge d'Argos, dont le premier état remonterait aux XI^e-XII^e siècles. Le plan basilical originel laisse supposer qu'il s'agissait d'une église épiscopale. Enfin, dans la section « Poster », L. Costa, A. Pariente, et S. Robert présentent les perspectives qu'ouvre le projet de SIG argien lancé en 2002 afin de mieux comprendre la morphologie urbaine d'Argos, et d'associer plus aisément compréhension de la ville moderne et recherches archéologiques. Parus dix ans après le colloque, les actes sont un outil de travail précieux, proposant, à côté de mises au point utiles sur des problèmes anciens, la publication de données inédites, éclairant des aspects mal connus de l'histoire argienne.

Karine RIVIÈRE

Emanuele GRECO, avec la collaboration de Riccardo DI CESARE, Fausto LONGO & Daniela MARCHIANDI, *Topografia di Atene. Sviluppo urbano e monumenti dalle origini al III secolo d. C.* Vol. 1, Tome 3 : *Quartieri a nord e a nord-est dell'Acropoli e Agora del Ceramico*. Athènes – Paestum, Pandemos, 2014. 2 vol. 1164 p., ill. et pl. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 1.3). Prix : 180 €. ISBN 978-88-87744-40-8.

Emanuele GRECO, avec la collaboration Daniela MARCHIANDI, Maria Chiara MONACO, Riccardo DI CESARE & Fausto LONGO, *Topografia di Atene. Sviluppo urbano e monumenti dalle origini al III secolo d. C.* Vol. 1, Tome 4 : *Ceramico, Dipylon e Academia*. Athènes – Paestum, Pandemos, 2015. 1 vol. 330 p., ill. et pl. (STUDI DI ARCHEOLOGIA E TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 1.3). Prix : 90 €. ISBN 978-88-87744-42-2.

Le projet *Topografia di Atene*, mené par une équipe italienne placée sous la direction d'Emanuele Greco, se poursuit avec la publication des tomes 3 (quartiers au nord et au nord-est de l'Acropole et Agora du Céramique, en deux volumes) et 4 (Céramique, Dipylon et Académie). L'ambition n'est rien moins que d'établir une nouvelle référence en matière de topographie athénienne ; force est de constater que les espoirs ont été comblés (voir le compte rendu des deux premiers tomes par R. Étienne et A. Schnapp, *AC* 83 [2014], p. 510-513). Malgré leur qualité, les synthèses de J. Travlos (1971) et de W. Judeich (1931) étaient en effet obsolètes. Il suffit pour s'en convaincre d'évoquer les fouilles du métro qui, dans les années 1990, ont largement contribué à redessiner la topographie de la ville antique (et prouvé si besoin était qu'il était pratiquement impossible de creuser le moindre trou à Athènes sans tomber sur des vestiges, ce qui laisse d'ailleurs imaginer la quantité de découvertes jamais signalées et aujourd'hui enfouies sous les immeubles construits à partir des années 1950). La grande force de cette nouvelle somme est de combiner, dès que cela est possible, sources littéraires, épigraphiques et archéologiques. Les contributeurs livrent ainsi une vision aussi complète que possible de chaque monument qui bénéficie en outre d'un résumé clair des questions qui ont fait ou font encore débat ; les auteurs font preuve, dans ce domaine, de prudence. À titre d'exemple, l'édifice de la rue Righillis n'est pas présenté comme la palestre du Lycée (hypothèse soutenue par E. Lygouri-Tolia, qui était chargée des fouilles) mais les arguments en faveur de cette identification sont exposés avec un souci de clarté qui traverse tout l'ouvrage). Une bibliographie récente de chaque monument permettra, le cas échéant, d'approfondir le sujet. À côté de ces articles très détaillés, des encadrés portant un numéro précédé du sigle F. (pour « finestra di approfondimento ») permettent d'évoquer tantôt des éléments topographiques dont l'emplacement ou les limites ne sont pas bien connus (comme le *demosion sema* ; pas moins de 14 pages) ou qui dépassent les frontières entre quartiers (l'aqueduc de Pisistrate), tantôt des sujets qui ne relèvent pas directement de la topographie athénienne mais portent un éclairage sur celle-ci (comme l'histoire des fouilles du Céramique ou de l'Académie). De manière plus étonnante – mais non moins intéressante –, on trouve également des notices sur la maison de Fauvel ou sur la mutilation des Hermès, dont la présence en ces pages est justifiée respectivement par l'abondance d'antiquités que recelaient cette maison et par le fait que les stèles hermaïques, par leur nombre, contribuaient à définir le paysage athénien. Les tomes sont organisés selon un découpage par quartiers qui contient évidemment une part d'arbitraire mais permet au lecteur de s'orienter facilement, d'autant que ce découpage est clairement indiqué au moyen d'une carte : la région nord-orientale et la route vers le Lycée, la région au nord de l'Acropole, le *Kolonos Agoraios* et l'Agora du Céramique, les quartiers occidentaux et enfin, « du Dipylon vers l'Académie et le *Kolonos Hippios* ». Ces divisions ne se calquent pas

sur les zones de fouilles historiques mais plutôt sur les ensembles cohérents de la ville antique ; ainsi le parc archéologique du Céramique est-il étudié dans un chapitre pour sa partie « interne » (murs et portes compris) et dans un autre pour sa partie « externe » (selon la distinction qui existait déjà dans l'Antiquité). Chaque quartier bénéficie ainsi d'une présentation d'ensemble qui comprend son développement au cours du temps et l'historique des fouilles menées dans la région. La relation avec les autres quartiers est aussi abordée, question cruciale, en particulier pour des quartiers comme l'Agora. Les ouvrages sont richement illustrés par des photographies en noir et blanc (dont la qualité, généralement bonne, dépend surtout de leur source), des plans, coupes, restitutions et dessins. Régulièrement, le tracé des voies et structures antiques a été superposé à une photographie satellite d'une région donnée. Avec une précision remarquable, il est désormais possible de voir très rapidement à quel endroit d'Athènes a été menée telle ou telle fouille. Il faut également souligner la qualité des plans déplaçables (de situation et d'implantation) fournis avec ces volumes : ce sont sans aucun doute les plus détaillés et les plus complets produits à ce jour ; leur grande taille a permis à leurs auteurs d'y replacer les plans d'édifices, même petits, évitant ainsi l'écueil qui consiste à devoir représenter certaines zones fouillées de manière abstraite par des points ou des carrés ; ces plans constituent donc un nouvel outil de référence pour quiconque s'intéresse à la topographie athénienne. On ne peut que louer l'effort fourni et souligner l'importance de cette entreprise qui offre un nouvel outil de référence pour la topographie athénienne, clair, complet et à jour sur tous les points abordés.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Ada CARUSO, *Akademia. Archeologia di una scuola filosofica ad Atene da Platone a Proclo (387a.C. – 485 d.C.)*. Athènes – Paestum, Pandemos, 2013. 1 vol. 22 x 28 cm, 256 p. (STUDI DI ARCHEOLOGIA ET TOPOGRAFIA DI ATENE E DELL'ATTICA, 6). Prix : 70 €. ISBN 978-88-87744-49-1.

Pour l'antiquisant d'aujourd'hui, l'Académie désigne l'école fondée à Athènes par Platon en 387 av. J.-C., à la fois institution organisée autour d'un scholarque et lieu où ce dernier enseignait. Or cet accord dissimule la plurivocité du terme *Ἀκαδημία* qui, durant l'Antiquité, désignait tantôt une zone de végétation foisonnante à Athènes, tantôt la plus vieille palestre de la ville, tantôt un lieu associé au héros Akademos, tantôt enfin l'école de Platon. Encore faut-il noter que cette dernière appellation, attestée pour la première fois chez Philodème de Gadara au I^{er} siècle av. J.-C., renvoyait seulement à l'école d'Athènes dans sa période allant de Platon à Philon de Larisse. Contre l'idée d'une continuité du platonisme athénien jusqu'à l'édit de Justinien en 529, qui poussa à l'exil les derniers platoniciens (Damascius et ses disciples), les anciens marquaient clairement la rupture dans l'histoire de l'Académie. C'est de ce postulat que part A. Caruso pour proposer la toute première synthèse archéologique sur les lieux du platonisme à Athènes, de Platon à Proclus. Elle divise son enquête en trois parties, qui correspondent aux trois périodes du platonisme athénien : l'Académie, le médioplatonisme et le néoplatonisme. Par-là, elle apporte les preuves archéologiques pour rejeter le mythe de la *catena aurea* si cher aux néoplatoniciens tardifs, en vertu duquel le platonisme n'aurait pas connu d'interruption

distinguer dans le matériel archéologique (héritage, seconde main, achat d'objets neufs). S. Bassett s'intéresse aux collections qui ont permis d'ancrer la ville de Constantinople dans une nouvelle identité chrétienne tout en tenant compte de son héritage gréco-romain. Enfin, pour clore le volume, J. Elsner propose un chapitre où il conclut que la pratique de la collection dans l'Antiquité gréco-romaine est un aspect fondamental de la vie culturelle de l'élite ; il replace dans le même processus que la collection de textes la collection d'objets d'art qui n'en est que la manifestation matérielle et précise que les collections antiques, leurs méthodes et leur organisation sont un cadre permettant de mieux comprendre les sociétés antiques. Le volume est accompagné d'index des textes antiques, des noms de lieux, des noms de personnages antiques et modernes, des mots grecs, latins et égyptiens, et des sujets généraux. Ce livre regroupe ainsi les contributions de spécialistes d'un champ d'étude relativement méconnu des historiens de l'art antique ; il rassemble de riches études, portant sur une longue période, dont les recoupements constituent un apport en soi ; un ouvrage important donc pour tous les chercheurs intéressés par l'histoire des collections.

Isabelle ALGRAIN

James KER & Christoph PIEPER (Ed.), *Valuing the Past in the Greco-Roman World. Proceedings from the Penn-Leiden Colloquia on Ancient Values VII*. Leyde, Brill, 2014. 1 vol. x-547 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 369). Prix : 139 € (relié). ISBN 978-9-0042-6923-1.

Cet ouvrage est la publication du septième colloque sur les valeurs anciennes, projet biennal débuté en 2000 et qui s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui sous la tutelle des universités de Leyde et de Pennsylvanie. Le prochain colloque, le neuvième, se tiendra à Leyde en 2016. Le thème choisi pour l'édition de 2012, « Valuing the past in the Greco-Roman world » (le titre du colloque était « Valuing antiquity in antiquity ») englobe potentiellement les autres thèmes déjà abordés, dans la mesure où tous peuvent être envisagés d'un point de vue diachronique. Introduction comprise, le volume livre une vingtaine de contributions en anglais réparties en six chapitres qui en comprennent chacun entre deux et quatre : « Locating The Past in Peoples or Places », « Encountering the Past through Material Objects », « Persons Seeming to Embody an Ancient Ethos », « The Present Distanced from Past Examples », « The Archaic Past in Literary History » et « Antiquarian Discourses ». Cette organisation n'était pas la seule possible, est-il précisé dans l'introduction, car certaines questions traversent tout le volume. Le thème est traité essentiellement sous un angle littéraire. Des trois contributions qui constituent la partie « Encountering the Past through Material Objects », une seule prend comme point de départ les objets eux-mêmes, en l'occurrence les *keimêlia* (p. 146-172). Les temples brûlés (p. 111-145) et les offrandes de Crésus (p. 173-196) sont quant à eux abordés principalement au moyen des sources littéraires. Dans la plupart des cas, il est donc question de la vision d'intellectuels : historiens, orateurs, poètes, philosophes. S'il est vrai que les tragédies (comme l'*Ajax* de Sophocle) et les discours étaient destinés à un public assez large, l'étude des *keimêlia* est probablement celle qui approche au plus près la conception du passé du « commun des mortels », avec l'infinité de variations individuelles que

cela implique. Les intellectuels n'en sont pas moins des produits de leur époque. Étudier leur vision du passé, sincère ou manipulée, c'est donc aussi étudier celle d'une partie de leurs contemporains. Cette vision est loin d'être homogène et, bien que souvent positive, elle peut aussi s'avérer ambiguë voire, parfois, négative. Le passé lointain, avec dans le domaine littéraire l'horizon homérique comme référence absolue, n'est pas systématiquement le plus prisé et la notion « d'archaïque » n'est pas toujours positive (p. 369), contrairement à ce qu'on pourrait croire. Les orateurs attiques du IV^e siècle av. J.-C. utilisaient plus volontiers les *exempla* récents ou contemporains, plus susceptibles de convaincre leur audience (p. 346). Denys d'Halicarnasse considère qu'il y a eu, après un âge d'or de la littérature, un déclin, mais que son présent voit la renaissance des lettres grecques (p. 389). Le passé pouvait ainsi être égalé, et même dépassé (voir le panégyrique de Domitien par Stace), mais il constituait toujours le point de référence, même lorsque se développèrent des notions de changement et d'amélioration, comme ce fut le cas notamment au V^e siècle av. J.-C. en Grèce. On était alors encore bien loin de notre concept moderne de progrès. Si les sociétés anciennes étaient davantage tournées vers le passé, elles ne prenaient pas moins la mesure de la distance qui le sépare du présent. Cette distance temporelle allait souvent de pair avec une distance géographique. Chez Pline l'Ancien, à mesure que l'on s'éloigne de la ville pour aller vers les faubourgs, l'Antiquité ressurgit (p. 89-91). Tacite utilise le même *topos*, mais à plus grande échelle, en parlant des Germains (p. 232). Certains auteurs antiques ont montré une conscience aiguë de la difficulté d'accéder au passé. Celui-ci ne peut être transmis qu'au travers d'un processus de médiation. Encore faut-il que les médiateurs soient dignes de confiance, remarquait Aulu-Gelle (p. 475). L'histoire de Régulus, figure historique et légendaire de Rome, est à ce titre exemplaire. Le caractère ambigu de ses dernières péripéties a autorisé les auteurs anciens à les interpréter de façons diverses, tantôt négatives, tantôt positives (p. 243-266). De l'accessibilité à ces différents auteurs dépendra l'opinion que l'on se forgera de Régulus. Cette question de la médiation posée par Aulu-Gelle est toujours d'actualité pour l'historien et le philologue ; la « tradition littéraire féminine » dont Sappho serait la figure tutélaire est en grande partie une construction de commentateurs masculins plus tardifs, qui donnent ainsi une image biaisée voire tronquée de ces poétesses (p. 412). La diversité des approches et des sujets traités dans ce volume reflète la diversité des visions de l'Antiquité dans l'Antiquité. Le lecteur pourra apprécier toute la complexité de ce rapport au passé, lequel n'était pas systématiquement glorifié, loin s'en faut. Seul point commun : le passé était toujours source d'enseignement ou, du moins d'interprétation du présent. Peu importait, au fond, l'authenticité des Lélèges et des Pélasges : les valeurs qu'on leur attribuait permettaient, par contraste, de définir le présent (p. 52). Même chez Lucrèce, qui rejetait pourtant l'historiographie « traditionnelle », l'histoire a des leçons à fournir. C'est peut-être ce qui porte le plus à réflexion dans cet ouvrage. Dans le monde contemporain, le passé n'est que rarement étudié comme sujet d'actualité ; peut-être est-ce une erreur. M. M. Miles en est apparemment convaincu, lui qui cite Mark Twain (p. 139) : « History does not repeat itself, but it does rhyme. »

Jean VANDEN BROECK-PARANT

graves, quant à elle, serait à la base de l'harmonie pour les Grecs et serait due, selon Platon et Aristote, à la puissance du souffle et à l'étendue de la portée de la voix. Sont ensuite séparées deux espèces de voix, la voix parlée continue et la voix chantée discontinue, bien que le cas des rhéteurs tels que Protagoras montre que la distinction tend parfois à s'amenuiser. Il est également question de cas où la voix humaine régresse au point de devenir animale. Pour terminer, l'auteur évoque une troisième catégorie, celle de la voix plaintive où l'inflexion est surtout dirigée par l'émotion et qui est marquée par des répétitions, comme le montrent les mythes d'Orphée et d'Écho. Au septième chapitre, G. Lachenaud part de ce qu'il appelle l'« aporie du *Cratyle* ». Dans ce dialogue de Platon, le personnage homonyme soutient que le caractère correct du langage consiste à appliquer à chaque chose la dénomination qui lui convient. Cette conception naturaliste du langage, qui s'oppose à la *παιδεία* des Sophistes, se retrouve dans d'autres textes du philosophe où l'harmonie (*συμφωνία*) consiste également en l'accord entre les dires et le mode de vie. Mais elle se heurte à la question de savoir si la vérité ne demande aucune technique oratoire pour se faire comprendre et si l'opinion que l'on a vient d'un vrai savoir. Le huitième chapitre examine la solution à ce problème que constitue la *παιδεία*. L'éducation de la voix est d'abord associée à la musique en ce que seule une harmonie réglant la tension entre toutes les discordances permet aux gens, tel un chœur, de bien parler. Intervient ensuite la pensée, indispensable entre les choses nommées et la parole. Cela introduit la question de la voix intérieure ou dialogue de l'âme avec elle-même et la voix proférée. Une dernière partie développe le procédé du repli de l'âme sur elle-même afin de se rapprocher du *Λόγος* divin, bien que le *λόγος* corporel qui en découle permette de se rapprocher de la source. En conclusion, G. Lachenaud réaffirme la richesse et la complexité des discours grecs concernant la voix, que ce soit au niveau du lexique ou des interprétations mythiques, précisant l'importance de ne pas scinder dans cette étude les textes techniques et ceux de la littérature classique. Il précise également que son ouvrage présente, en arrière-fond, certaines questions, notamment des emplois métaphoriques du terme « voix » ou des théories linguistiques, qu'il dut laisser en suspens, s'intéressant plus à la question du phénomène vocal. Cette approche, proposant un nouvel éclairage à l'interprétation de la nature et du rôle du langage et invitant ainsi les lecteurs à poursuivre eux-mêmes la réflexion, constitue en effet la force de ce livre.

Nathalie DENIS

Pascale PARÉ-REY (Ed.), *L'aparté dans le théâtre antique : un procédé dramatique à redécouvrir*. Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2014. 1 vol. 360 p. Prix : 26 €. ISBN 978-2-84292-419-5.

Fruit d'un travail collectif, cet ouvrage réunit, sous la direction de Pascale Paré-Rey, douze contributions autour de l'étude de l'aparté dans le théâtre antique. En guise d'introduction (p. 13-26), P. Paré-Rey présente le développement du projet, dessine le cadre théorique et précise les objectifs poursuivis par le groupe de chercheurs à travers leurs rencontres, leurs exposés et leurs essais pratiques sur scène. Le volume est ensuite construit en six parties selon les thématiques abordées par les différentes présentations. La première partie s'intéresse aux conditions d'émergence

de l'aparté grâce à deux études. D'abord, avec « L'aparté dans la poétique et le théâtre classique en France » (p. 29-62), N. Fournier s'interroge sur l'histoire de l'aparté dans le théâtre classique français en tant que procédé dramatique inspiré du théâtre antique, mais défini par une linguistique et une rhétorique particulières. Ensuite, dans « L'aparté existe-t-il dans le théâtre grec du v^e siècle ? » (p. 63-99), Ch. Maduit recherche des critères pertinents pour définir l'aparté antique et pour l'étudier dans un corpus de pièces grecques. Devant des résultats peu nombreux, les difficultés de relire les textes anciens avec une catégorie moderne comme l'aparté sont bien mises en exergue et invitent le chercheur à remettre sans cesse en question la grille de lecture appliquée. La deuxième partie de l'ouvrage concerne la tragédie et même plus particulièrement celle de Sénèque. J.-P. Aygon, dans « Les apartés dans le théâtre de Sénèque : mode de sélection et corpus » (p. 103-127), s'applique, sur la base des réflexions menées lors des rencontres, à repérer les extraits correspondant aux critères sélectionnés pour construire un tableau synoptique fiable et exploitable. Celui-ci est composé de deux types d'apartés, qualifiés de *stricto sensu* et de *lato sensu*, précisés chacun par un degré de certitude. C'est en se fondant sur ce travail analytique que P. Paré-Rey propose l'étude suivante « Dramaturgie de l'aparté dans les tragédies de Sénèque » (p. 129-148). L'auteur produit une typologie de l'aparté en fonction de sa place, de sa configuration et de ses bornes dans le texte et décrit ses différentes utilisations. Il en ressort une grande variété de formes et de fonctions, indices du sens de la composition et de la dramaturgie de Sénèque. La troisième partie rassemble trois contributions sur la comédie. La première, de Ch. Cusset et de N. Lhostis, s'intitule « Usages de l'aparté dans quelques comédies de Ménandre » (p. 151-180). Elle réunit différentes mises en scène de l'aparté utilisées par Ménandre et envisage ses conséquences sur l'action dramatique. À travers ces exemples, on découvre ce que l'aparté apporte à la comédie de Ménandre mais également ce qu'elle en dit. Ch. Filoche se penche ensuite sur les œuvres de Plaute, « Les apartés chez Plaute : définition et corpus critique » (p. 182-225). Sur la base de critères définis au départ, l'auteur constitue un catalogue critique du phénomène chez le comique latin. Pour chaque pièce prise en compte, les scènes d'aparté sont répertoriées et décrites brièvement. Ensuite, les cas incertains sont discutés plus en détail. Cette mise en série permet à Ch. Filoche une série d'observations sur l'utilisation de l'aparté chez Plaute. En troisième lieu, I. David complète l'intervention précédente en se concentrant sur une partie précise de comédie encore non traitée ici : « L'aparté chez Plaute : à propos d'un passage d'*Amphitryon* (v. 153-340) » (p. 227-247). Il analyse en profondeur le fonctionnement particulier de l'aparté dans ce cadre et montre comment il participe à part entière au processus comique avec les ressorts traditionnels du rire. La quatrième partie envisage l'aparté dans les commentaires antiques et les éditions modernes. Dans « *Hoc enim apud se* : la conscience de l'aparté et de ses potentialités comiques chez Donat commentateur de Térence » (p. 251-294), B. Bureau et Ch. Nicolas s'intéressent à la perception de l'aparté par Donat. Puisque le mécanisme n'est jamais nommé en latin, les auteurs l'abordent selon l'approche du commentateur qui l'indique par la gestuelle, l'adresse ou l'intonation. Ils relèvent également ses méthodes d'identification dans le texte de Térence et illustrent ainsi l'importance de Donat dans l'histoire de l'étude du théâtre latin. P. Letessier se penche plutôt sur les éditions de Plaute : « La notation des apartés dans les éditions modernes et contemporaines de

Plaute : un piège herméneutique » (p. 295-314). Après avoir examiné l'évolution de l'indication de l'aparté dans les éditions de Plaute du XVII^e au XX^e siècle, l'auteur conclut à une inadéquation entre les didascalies classiques de l'aparté et la réalité dramatique du comique latin. Pour contourner cet obstacle, P. Letessier propose de revenir à un découpage métrique complété de commentaires pour les éditions à venir, plus proche de l'esprit du théâtre antique. La partie suivante présente une contribution qui vise à confronter la théorie à la pratique de la scène : « Les coulisses de l'aparté – mettre en scène les apartés du théâtre antique : problèmes et tentatives » (p. 317-323). E. Baudou y décrit les problèmes rencontrés par les comédiens et les solutions adoptées lors de leur mise en scène d'exemples d'apartés antiques. L'enregistrement du résultat est d'ailleurs mis en ligne pour le lecteur. Enfin, la sixième partie expose le bilan et les perspectives issus de ce projet collectif avec une brève conclusion de P. Paré-Rey, « L'aparté : un "petit écueil semé sur la route théâtrale" ou un "laboratoire théâtral" » (p. 327-330). Cet ouvrage traite ainsi de nombreux problèmes rencontrés par les chercheurs intéressés par l'aparté antique dans un corpus large et diversifié mais il présente également l'avantage de donner accès à de nouvelles pistes d'exploration pour des recherches futures. Une bibliographie solide et un *index locorum* utile viennent refermer ce volume qui forme dans son ensemble une étude globale et cohérente de l'aparté dans le théâtre antique. Marc VANDERSMISSEN

Coulter H. GEORGE, *Expressions of Time in Ancient Greek*. Cambridge, Cambridge University Press, 2014. 1 vol. 14,5 x 22,5 cm, ix-331 p. Prix : 65 £. ISBN 978-1-107-00394-1.

Les grammaires traditionnelles distinguent en général trois types de compléments de temps en grec ancien, qu'elles assignent au datif, au génitif et à l'accusatif, exprimant respectivement le moment ponctuel où se situe l'action, la période au sein de laquelle elle se déroule et la durée sur laquelle elle s'étend. Ce classement, certes pertinent dans une approche diachronique de la langue (le datif de temps étant conçu comme un ancien locatif et le génitif comme un ancien partitif), ne rend pas compte de la diversité des constructions employées par les auteurs classiques pour l'expression du temps ni de leurs valeurs respectives dans une approche synchronique. Dans la lignée d'autres études, notamment celle de María Dolores Jiménez (« La expresión de relaciones temporales en ático clásico », dans M. E. Torrego [éd.], *Nombres y funciones: Estudios de sintaxis griega y latina*, Madrid, 1998, p. 65-110), l'auteur en propose une nouvelle analyse. La première partie de l'ouvrage vise à décrire la méthode utilisée, illustrée par des exemples tirés de Xénophon : à partir de phrases dans lesquelles l'expression temporelle ne présente pas d'ambiguïté apparente, l'auteur induit un classement fondé sur le type d'événement exprimé par ces phrases (« event type »), classement lui permettant ensuite d'analyser les éventuels cas ambigus. Cinq types sont identifiés : le ponctuel, correspondant à un événement dont la localisation en un point du temps est pertinente, mais pas la durée ; le duratif, à un événement dont la durée est pertinente, mais pas la localisation dans le temps ; le limitatif, à un événement, souvent composite, situé en un ou des point(s) envisagé(s) dans une étendue temporelle limitée ; l'habituel, à des événements répétés ; le distri-

soient accompagnées d'aucune bibliographie ou renvois aux principaux *corpora* épigraphiques, lesquels auraient permis au lecteur d'évaluer d'un coup d'œil la notoriété, l'intérêt spécifique et les problèmes posés par les pièces présentées ; à titre d'exemple, il lui aurait ainsi été possible de se forger une opinion plus informée sur les deux portraits acquis à la fin du XIX^e s. ou au début du XX^e s. par le Marquis Eduardo Albites, bustes controversés dans lesquels M. De Marco reconnaît sans discussion Vibia Sabina (Inv. 2553) et Vibia Matidia (Inv. 2554) ; (voir en dernier lieu, E. Marlowe, *Shaky Ground: Context, Connoisseurschip and the History of Roman Art. Debates in Archaeology*, New York – Londres, 2013, p. 22-24). Une petite postface, une brève bibliographie générale et des résumés en anglais clôturent ce joli volume relié et d'un prix démocratique.

Laurent THOLBECQ

Marion BOLDER-BOOS, *Ostia: der Hafen Roms. Zaberns Bildbände zur Archäologie*. Darmstadt, Philipp von Zabern, 2014. 1 vol. nombr. ill. coul., 144 p. Prix : 29,95 €. ISBN 9783805348195.

Ce beau livre sur Ostie, port de Rome, est destiné à un large public cultivé. Son auteur connaît son sujet ; elle a déjà publié sur les temples et cultes de la cité, notamment dans le volume issu de sa dissertation doctorale (*Heiligtümer römischer Bürgerkolonien. Archäologische Untersuchungen zur sakralen Ausstattung republikanischer coloniae civium Romanorum*, Rahden/west., 2011 (cf. AC 82 [2013], p. 667-668). L'ouvrage présenté ici vise à offrir un aperçu chronologique du développement urbanistique de la cité, depuis ses origines – avec la fondation du *castrum* à la fin du IV^e s. av. n.è. – jusqu'à son abandon. Chaque chapitre est articulé autour d'une présentation des principaux types de monuments, sur la base de quelques exemples significatifs. Les cultes et temples ainsi que les habitats se retrouvent dans chacun des chapitres ; à partir du 2^e chapitre (sur la colonie aux II^e et I^{er} s. av. n.è.), une section de chacun d'entre eux est également consacrée aux édifices liés au stockage ou au commerce, ou encore aux activités artisanales. Dans les chapitres consacrés à l'Empire, l'auteur prête aussi, à juste titre, une attention aux initiatives édilitaires des empereurs, particulièrement soutenues dans le port de Rome, étant donné son importance pour le ravitaillement de Rome. Des encarts au sein de différents chapitres présentent diverses thématiques : la mort et les sépultures ; les thermes ; un hôtel à Ostie ; le *macellum* ; le culte de Mithra. Trois appendices fournissent au lecteur des précisions sur les différentes phases de l'histoire romaine, sur les appareils de construction et les types de pavement mais aussi sur la terminologie architecturale. Nombreuses photos couleur, d'excellente qualité ; plans de bâtiments (souvent simplifiés, sans qu'il n'apparaisse nécessairement clairement quelle est la phase illustrée). Un ouvrage à recommander au lecteur souhaitant une introduction bien illustrée sur le port de Rome mais qui laissera les spécialistes perplexes sur certaines interprétations (ainsi, par exemple, l'attribution du temple de l'autel rond à Apollon est loin d'être assurée) ou datations (le temple de Bona Dea de la *regio IV* remonterait selon l'auteur à l'époque augustéenne, alors qu'il est généralement daté, plus prudemment, de la période julio-claudienne).

Françoise VAN HAEPEREN

Laurent BRICAULT & Richard VEYMIERS (Ed.), *Bibliotheca Isiaca III*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol. 488 p. (BIBLIOTHECA ISIIACA, 3). Prix : 40 €. ISBN 978-2-35613-121-8.

Conformément au plan de la collection, annoncé dans le volume I, cette troisième livraison de la *Bibliotheca Isiaca* comporte trois parties, l'une dédiée aux *noua Isiaca*, l'autre aux suppléments documentaires, la dernière fournissant une chronique bibliographique. Il faut souligner une nouveauté dans l'aire géographique prise en considération : vu l'évolution historiographique à laquelle ont notamment contribué les travaux de M. Malaise et de M. J. Versluys, l'Égypte, longtemps tenue à l'écart des études isiaques, est désormais prise en considération. – Les *noua Isiaca* rassemblent des études régionales ou locales (D.-A. Deac et Rada Varga, sur les cultes isiaques d'Apulum ; A. Gavini, sur la diffusion des cultes isiaques en Sardaigne ; E. Greco et de V. Gasparini, sur le sanctuaire fouillé récemment sur le site de « Casa Bianca », à Sybaris) ; des contributions portant sur une catégorie d'objets (J.-L. Podvin sur les « objets 'isiaques' du Château-Musée de Boulogne-sur-Mer » d'une part, sur les « médaillons d'applique et moules de terre cuite à décor isiaque » d'autre part) ; des articles thématiques (R. Gordon et V. Gasparini, *Looking for Isis "the Magician" in the Graeco-Roman World* ; M. Malaise, *Anubis et Hermanubis à l'époque gréco-romaine. Who's who?*), mais aussi des publications d'inédits : une « dédicace-double d'Éphèse pour Ptolémée, Arsinoé, Sarapis et Isis » (par L. Bricault) et un fragment d'un *cosidetto* support architectonique hathorique de la Rome impériale (par S. Müskens), à partir duquel l'auteur réfléchit à la pertinence de la catégorie moderne des *Aegyptiaca*. – Dans la deuxième partie sont présentés les suppléments documentaires aux inscriptions figurant dans le *RICIS* (*Recueil des inscriptions concernant les cultes isiaques*), Paris, 2005 (par L. Bricault) ; aux gemmes et bijoux antiques figurant Sérapis (par R. Veymiers) ; aux monnaies répertoriées dans le *SNRIS* (*Sylloge Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae*), Paris, 2008 (par L. Bricault). Il s'agit aussi bien de compléments aux documents déjà publiés dans ces recueils que de « nouveaux » documents, c'est-à-dire de documents non présents dans ces recueils mais édités ailleurs, parfois depuis longtemps. Nombre de ces inscriptions, monnaies ou gemmes sont accompagnés d'une illustration de fort bonne qualité, en noir et blanc. Parmi les trente-quatre « nouvelles » inscriptions isiaques complétant le *RICIS*, mentionnons notamment quelques découvertes récentes dont quatre actes d'affranchissement par consécration à Sarapis, provenant de Tithorée, et plusieurs ex-voto (l'un de Sybaris, un autre à Scarbantia (Sopron), d'autres encore à Aquae Iasae (Varzdinske Toplice) ou à Zllakuqani). On saluera les éditeurs qui mettent ainsi à disposition des chercheurs des inscriptions présentées dans des publications parfois très locales et non encore répertoriées dans les bibliographies épigraphiques. On notera également la présence, bien utile, d'index relatifs aux inscriptions. – Enfin, la chronique bibliographique, à laquelle ont contribué pas moins de quinze auteurs, fournit d'une part des suppléments pour les années 2005-2008, d'autre part, les titres « isiaques » pour les années 2009-2012. On soulignera que chaque référence retenue fait l'objet d'un résumé bien utile. Un aperçu bibliographique plus ciblé est également consacré aux anciens objets et divinités égyptiens en Istrie et en Illyricum, sous la plume de M. Tomorad. – Une bibliographie générale et un index général closent le

volume qui rendra de précieux services à tout chercheur croisant sur sa route une divinité du cercle isiaque.

Françoise VAN HAEPEREN

William VAN ANDRINGA (Ed.), avec la collaboration de Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER, *La fin des dieux, les lieux de culte du polythéisme dans la pratique religieuse du III^e au V^e s. ap. J.-C. (Gaules et provinces occidentales)*. Paris, CNRS Éditions, 2014. 1 vol., 328 p. (GALLIA, 71.1). Prix : 59 € (broché). ISSN 0016-4119, ISBN 978-2-021-12164-3.

L'évolution des lieux de culte du polythéisme durant l'Antiquité tardive au sein des territoires occidentaux romains a été un sujet longtemps mal compris. Une documentation épigraphique insuffisante postérieure à 250 ap. J.-C., des récits hagiographiques au contenu parfois contestable et des opérations archéologiques restées partielles et dénuées d'un phasage chronologique / stratigraphique complet ont souvent constitué les raisons invoquées. Les progrès considérables des recherches de terrain et des méthodes relatives à la reconnaissance des faits religieux ces trente dernières années permettent de réexaminer cette problématique et de proposer de nouvelles pistes de réflexion. Dresser un bilan des avancées récentes de ce dossier a donc été l'objectif du colloque qui s'est tenu à l'Université de Lille-3 en 2013 et dont ce volume de *Gallia* rassemble une partie des communications. L'avant-propos écrit par W. Van Andringa, organisateur du *symposium*, propose d'emblée une relecture de l'image dépassée et simpliste, mais néanmoins bien ancrée, d'une lente agonie des sanctuaires polythéistes tout au long du IV^e siècle, sous la promulgation de lois anti-païennes profitant à la nouvelle religion chrétienne. On ne peut contester l'abandon de plusieurs lieux de cultes importants, mais ce réel déclin se produit dès le III^e siècle, soit bien avant la conversion de Constantin. D'autre part, l'émergence de nouveaux sanctuaires à une période tardive montre qu'au sein de certaines régions un regain des pratiques cultuelles polythéistes se manifeste jusqu'à l'aube du V^e siècle. Articulé en quatre grands chapitres, l'ouvrage présente une analyse des différents aspects de ce phénomène complexe, essentiellement par l'étude de différents sites religieux. Le premier chapitre, intitulé « Démantèlement des grands sanctuaires civiques », rassemble quatre articles ciblant des lieux de cultes importants, proches de chefs-lieux de cité des provinces de Gaule Lyonnaise et de Germanie Supérieure, auxquels s'ajoute une dernière contribution visant plus largement les édifices publics d'une capitale de province, Narbonne. Ces sanctuaires construits dès le Haut-Empire sont abandonnés avant le IV^e siècle. La profonde transformation de la religion publique, associée au déclin de l'évergétisme au III^e siècle, ne suffisent pas toujours à expliquer ces abandons. L'étude de ces sites démontre que le contexte local dans lequel ils s'inscrivent joue également un rôle dans ce processus. Tel est peut-être le cas du sanctuaire dit de Saint-Martin-au-Val, établi en périphérie directe de la ville antique de Chartres. Ce site, présenté par Br. Bazin, St. Héroun et D. Joly, est un complexe de grande taille, inachevé, dont le démantèlement est programmé dès la première moitié du III^e siècle. Les causes de ce rapide abandon pourraient trouver leur origine au sein d'une mauvaise gestion de chantier ou dans des problèmes financiers, le pouvoir municipal local investissant plutôt dans la reconstruction de quartiers de Chartres-

hellénistique et romaine, en continuité probable avec un espace religieux de l'âge du fer. Signalons pour terminer deux contributions traitant de sources textuelles : Lester L. Grabbe tente de démontrer par quels processus la religion juive a pu être perçue, au même titre que d'autres « religions orientales », comme une religion à mystères par le monde gréco-romain (p. 75-82) tandis que Jakob Engberg replace de son côté le traité apologétique de Théophile d'Antioche *Ad Autolyicum* (II^e s.) dans la progressivité du processus de conversion, inscrivant par là le texte dans une logique de continuité (p. 83-94). Le lecteur nous pardonnera cette présentation morcelée qui reflète cependant la variété des dossiers exposés. Plusieurs contributions constituent de réelles avancées, en particulier lorsqu'elles livrent des données inédites ou une réévaluation de documents sérieusement étayée. On regrettera cependant, outre le délai de publication dont souffrent plusieurs textes, qu'un certain nombre de communications n'aient qu'un rapport lâche ou contraint avec la problématique de recherche, rencontrée avec des bonheurs divers ; on aurait par conséquent aimé lire une synthèse d'étape sur les apports théoriques de ces rencontres, en regard de l'introduction programmatique de ce recueil par ailleurs stimulant (p. 1-8). Le volume se referme sur des index thématiques (p. 415-422).

Laurent THOLBECQ

Yves LEHMANN, Laurent PERNOT & Bernard STENUIT (Ed.), *Bibliographie analytique de la prière grecque et romaine. Supplément à la deuxième édition. Années 2004-2008 (notices n° 839 à n° 1088) et complément des années antérieures. Index cumulés couvrant les années 1898-2008 (notices n° 1 à n° 1088)*. Turnhout, Brepols, 2013. 1 vol. 287 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 1 bis). Prix : 55 € hors taxes (broché). ISBN 978-2-503-54962-0.

Cet ouvrage complète la bibliographie de la prière grecque et romaine fournie dans les deux volumes déjà parus, le premier en 2000, le deuxième en 2008. Il constitue un des fruits du travail de l'équipe du Centre d'analyse des rhétoriques religieuses de l'Antiquité de l'Université de Strasbourg. Quelque 250 notices forment le cœur de l'ouvrage : elles offrent des références aux livres, articles et même notices de dictionnaires ou de bibliographie (par exemple du *Thesaurus Cultus Rituumque Antiquorum* ou de l'*Année épigraphique*), abordant d'une manière ou d'une autre la prière, et sont organisées, efficacement, autour d'un résumé et de cinq champs de recherche (lien avec le thème de la prière [principal ou secondaire] ; aire géographique [Grèce, Rome, Italie etc.] ; chronologie ; principaux textes anciens concernés ; notions envisagées dans la référence présentée). Le lecteur peut retrouver facilement les notices qui l'intéressent grâce à divers outils qui complètent le volume (ceux-ci, comme l'indique le titre, sont cumulatifs : ils concernent dès lors aussi les deux autres volumes parus précédemment). Un *thesaurus* recense les différents contextes et modalités des prières ; il est suivi d'un index des notions et d'un index des auteurs et textes anciens mentionnés dans les notices. – Cet outil rendra certes de précieux services aux étudiants et chercheurs intéressés par la prière dans le monde gréco-romain. On peut cependant regretter que la notion même de prière ne fasse pas l'objet d'une présentation, fût-elle brève, en introduction. On pourrait en outre exprimer le souhait que la matière présentée dans les trois volumes de cette *Bibliographie* fasse l'objet d'une

présentation sous forme de base de données, plus facilement accessible et surtout facilitant grandement les recherches par mots-clés, simples ou complexes.

Françoise VAN HAEPEREN

Jörg RÜPKE, *From Jupiter to Christ. On the History of Religion in the Roman Imperial Period*. Trad. D.M. Richardson, Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 328 p. Prix : 65 £. ISBN 978-0-19-870372-3.

Cet ouvrage ambitieux est la traduction révisée de *Von Jupiter zu Christus* paru à Darmstadt en 2011. Il ne se veut pas une nouvelle histoire religieuse de l'Empire, mais se propose de mettre en relief la profonde mutation qu'ont alors connue l'idée même de religion et la place qu'elle occupait dans la société, en une réflexion indispensable pour comprendre les phénomènes religieux européens ultérieurs : il envisage donc moins les religions de l'Empire que la religion romaine, désignée systématiquement de façon provocatrice dans le volume au singulier, pour éviter la distinction, courante mais jusqu'à un certain point biaisée, entre religions impériale et provinciale. Il comporte trois parties où l'auteur, après avoir analysé plusieurs cas intéressants d'adaptation de cultes au nouvel environnement globalisé de l'Empire (Part I. « Globalization in a Traditional Form », p. 27-33), explore les différents moyens de diffusion des religions (« Media and Vectors of the Spread of Religion in the Roman Empire », p. 101-164), avant de se lancer dans une réflexion plus large sur la manière dont l'Empire a transformé la religion et la religion l'Empire (« The Roman World Changes: Religious Change on a Global Scale », p. 165-284). Le livre procède par études de cas : le chapitre 1 (« "Globalization" as a Model for Individual Religious Creativity in the Roman Imperial Age ») est ainsi consacré à l'inscription *CIL* 14. 2793, attestant à Gabii de l'existence d'un temple à Venus Vera ; son possible déménagement dans une autre cité, dès l'origine envisagé par son fondateur, révèle le caractère désormais moins local et localisé des cultes. Le chapitre 2, intitulé « Integration and Transformation of an Immigrant Religion. Observations on the Inscriptions of the Jupiter Dolichenus Cult in Rome » (p. 35-52) analyse, à partir du *corpus* d'inscriptions retrouvées sur l'Aventin, les processus de diffusion et d'adaptation au contexte local du culte syrien de Jupiter Dolichenus. Le chapitre 3 (« A Judaeo-Christian Variant of Professional Religion in Rome. *The Sheperd of Hermas* », p. 53-82) veut montrer comment un texte d'inspiration religieuse peut tout à la fois s'inscrire dans un contexte de réception bien particulier et posséder des pratiques qui transcendent les frontières religieuses. Quant au chapitre 4 (« Organizational Patterns in Respect of Religious Specialists in a Range of Roman Cults », p. 82-100), il étudie, en se fondant sur le matériel réuni par les *Fasti sacerdotum* (Rüpke 2008), le personnel des religions « orientales » (judaïsme, christianisme, cultes d'Isis et de Mithra) pour voir si certaines convergences entre elles ne proviendraient pas d'un contexte culturel commun, et notamment leur organisation, sans doute calquée sur celle des *collegia*. La deuxième partie de l'ouvrage s'intéresse plus spécifiquement à l'impact des lois et des calendriers dans la diffusion de la religion sous l'Empire et réunit elle aussi quatre chapitres. Le premier (« The rise of Provincial Religion », p. 105-112) examine (très rapidement) les processus de remplacement de la religion traditionnelle

Inge NIELSEN, *Housing the Chosen: The Architectural Context of Mystery Groups and Religious Associations in the Ancient World*. Turnhout, Brepols, 2014. xvi-322 p., 194 ill. n/b. (CONTEXTUALIZING THE SACRED, 2). Prix : 120 € hors taxes (broché). ISBN 9782503544373.

Comme l'indique son titre, l'ouvrage vise à « montrer comment l'architecture peut éclairer les fonctions d'assemblées religieuses de diverses natures, dans les sociétés anciennes », qu'il s'agisse de groupes d'initiés à un culte à mystères ou d'associations religieuses. Une telle perspective, précise l'auteur, a en effet été largement ignorée par les savants qui ont étudié la signification des mystères et des associations religieuses. Dans son introduction, Inge Nielsen distingue deux phénomènes : les mystères et les associations religieuses, qui sont rapidement définis. Les mystères sont subdivisés en deux catégories (mystères collectifs et mystères individuels), tandis que les associations religieuses sont présentées comme étant parfois liées voire indifférenciables des mystères individuels ; ces dernières, poursuit l'auteur, pouvaient également être liées à la célébration des cultes civiques, tout en restant privées ("They were private in the sense that they were independent of the city and the state, but they could in some cases be closely related to a [public] sanctuary of their deity", p. 3). Disons-le d'emblée, les définitions rapides et classements proposés par I. Nielsen laissent perplexe : s'appuyant sur quelques rares références modernes, ils ne rendent pas compte de la complexité des débats et des enjeux historiographiques liés aux mystères ou aux associations religieuses. Le choix même d'étudier ensemble ces deux réalités me semble également problématique, dans la mesure où la notion d'association religieuse n'est guère définie mais aussi parce qu'une bonne partie des groupes qui pourraient être rangés sous une telle étiquette ne regroupent pas des dévots de cultes à mystères. Les prémisses de l'ouvrage, posées en introduction, ne me paraissent dès lors pas constituer une base très solide pour une telle étude. La perplexité s'accroît devant l'ampleur de l'arc spatio-temporel pris en considération : depuis les périodes pré-hellénistiques, avec les parallèles proches-orientaux et égyptiens mais aussi les précédents identifiés en Grèce et en Italie, jusqu'à la fin de la période romaine, en incluant dans l'étude les espaces des communautés juives de la diaspora ou encore les maisons-églises des premiers chrétiens. L'auteur ne précise pas explicitement quelles zones du monde romain seront prises en considération : l'*Iseum* de Belo (Bétique) est examiné, mais pas le double sanctuaire de Mayence ou l'espace identifiable à une *schola* des dendrophores à Arras. – I. Nielsen étudie ainsi les espaces des assemblées religieuses au sein des sanctuaires, en commençant par quelques sanctuaires emblématiques (Éleusis et Samothrace entre autres) et en poursuivant son parcours culte par culte (Dionysos ; Isis et Sérapis ; Cybèle et Attis ; dieux syriens et phéniciens). Elle s'intéresse ensuite aux espaces des assemblées religieuses à l'extérieur des sanctuaires, en envisageant ces mêmes cultes, auxquels elle ajoute Mithra, le judaïsme et le christianisme. L'étude de ces différents espaces forme la première partie – et de loin la plus longue – du volume. On notera que plusieurs des espaces retenus par l'auteur comme pertinents pour son analyse peuvent faire l'objet d'interprétations fort différentes. En voici quelques exemples. La structure généralement identifiée à un *auguratorium* à l'est du temple de Mater Magna sur le Palatin est présentée comme un *attideum* utilisé pour les initiations, sans justification (p. 89) ; l'espace à l'arrière

du temple de Mater Magna d'Ostie est identifié au lieu de réunion des dendrophores (qui portaient un pin lors de la procession du 22 mars, en prélude à la commémoration de la mort d'Attis), alors qu'une telle interprétation a été battue en brèche depuis bien longtemps ; le sanctuaire de Sérapis à Ostie est traité dans la partie sur les espaces ... hors sanctuaire, alors qu'il s'agit d'un temple public de la cité, comme l'atteste les *Fasti Ostienses* (pour l'année 127) ; on peut s'interroger sur l'absence du sanctuaire dionysiaque de Sant'Abbondio de Pompéi (<https://mefra.revues.org/1256> ; et remarquons en passant que l'auteur ne cite pas le livre ou les articles de W. Van Andringa consacrés aux cultes – notamment à mystères – de cette cité). – La première partie est suivie d'une section consacrée aux fonctions cultuelles des groupes religieux (rites d'initiation et célébration des mystères, collectifs d'une part, individuels de l'autre) et aux assemblées religieuses et banquets collectifs. La dernière partie, qui tient également lieu de conclusion, rassemble des considérations typologiques : les divers espaces étudiés peuvent être rangés en trois catégories : "temple-type (main room and 'holy of holies')"; "cave/grotto-type"; "banqueting/house-type"). – L'ampleur de la matière prise en considération (qu'il s'agisse de l'arc spatio-temporel ou du nombre de cultes envisagés) a rendu fort difficile la tâche de l'auteur ; son traitement apparaît dès lors parfois insatisfaisant. – Index ; nombreux plans et illustrations.

Françoise VAN HAEPEREN

Robert COATES-STEPHENS & Lavinia COZZA (Ed.), *Scritti in onore di Lucos Cozza*. Rome, Edizioni Quasar, 2014. 1 vol. 220 p., nombr. ill. (LEXICON TOPOGRAPHICUM URBIS ROMAE – SUPPLEMENTUM, 7). Prix : 32 €. ISBN 978-88-7140-555-1.

Ce volume est issu d'une journée d'étude organisée en mars 2012 à la *British School at Rome*, à la mémoire et en l'honneur de Lucos Cozza (1921-2011). La personnalité de l'archéologue romain est évoquée directement dans le premier volet de l'ouvrage (« Ricordi ») comprenant non seulement des souvenirs personnels de collègues et amis mais également le dernier cours aux résonances autobiographiques donné en 1992 par L. Cozza à l'Université de Pérouse et publié ici pour la première fois, dans lequel il évoque avant tout ses maîtres dans l'étude de l'Antiquité et de la topographie de Rome. Suivent une quinzaine d'essais (« Saggi ») présentés durant la journée d'étude. Un premier article de M. Torelli évoque les cultes ancestraux à *Castrum Inui*, centre latin récemment identifié près de *Lavinium*, un des terrains d'action de Lucos Cozza. Plusieurs communications abordent ensuite des acquis récents de la recherche topographique à Rome, comme les propositions concernant l'identification du temple de *Iuppiter Stator in Palatio* mentionné sur un fragment des *Fasti Privernates* (F. Zevi) ou les fouilles de la *Basilica Ulpia* (L. Scaroina & A. La Regina). Quelques contributions traitent de sujets auxquels L. Cozza s'était attaché et les auteurs ne manquent pas d'y évoquer là encore des souvenirs personnels, tel un article sur l'aménagement du fronton du Panthéon (F. Barry) ou un autre concernant un tronçon d'aqueduc au Latran (A. Claridge). Certaines interventions sont consacrées à deux domaines particulièrement chers à L. Cozza : la *Forma Urbis Severiana* et le mur d'Aurélien. Lucos Cozza contribua en effet, avec Gianfilippo Carettoni, Antonio Maria Colini et Giuglielmo Gatti, à l'édition monumentale en 1960 de *La*

provides a first Italian translation. Carlo Manzione also clarifies the structure, this time of *Decl.* 12 [XLII], “The Rhetor,” but he is more interested in the declamation’s use of a traditional theme (a contested prize, in this case claimed for bringing about a state of peace through verbal persuasion) and its pitting of the use of verbal persuasion against that of military force. I am not as confident as Manzione that we need to invoke Christianity in connection with Choricus’ pacific and moderate inclinations. Finally, Gianluigi Tomassi writes on *Decl.* 7 [XXVI], “The Tyrannicide,” attempting to tease out both Choricus’ own emphases and innovations in this very traditional declamatory topic and features of the declamation that might have had an especially contemporary appeal. He even suggests that the tyrant of this piece was meant obliquely to refer to Justinian; this is possible, but we must proceed with caution here because tyrants and tyrannicides were such a standard part of the declamatory repertoire. The last section of this book consists of a single study by Paola D’Alessio, in which she continues her work on the manuscripts of Choricus. Five are described, studied, and text-critically edited here. Looking at the contributions to this volume as a whole, one notes both the recurring interest in the impact of poetry on rhetorical prose and the considerable attention given to Choricus’s declamations. In contrast to the latter feature, little attention has been paid to the declamations of Libanius. This is understandable in light of the great historical importance of Libanius’ orations and letters; but ignoring a sophist’s declamations shrouds a key part of his activity. In any case, scholarly interest in declamation (and rhetoric in general) has been on the rise in recent decades. It is also worth noting that several contributors (Ventrella, Manzione, Tomassi) challenge the too simple distinction between “fictitious” declamations and “real-life” civic oratory: declamations can sometimes have consciously intended allusions to real-life issues. It will be helpful to keep this possibility in mind. All of the contributions to this volume are part of a wave of scholarship on the School of Gaza that in recent years has come mainly out of Italy and France, largely under the leadership of Eugenio Amato, the senior editor of the volume under review. More is forthcoming, including the first Italian translation of the whole corpus of Choricus and a new critical edition of Choricus for the « Collection des Universités de France ». The School of Gaza merits the attention of students of late ancient intellectual and cultural history as well as of rhetoric and is being made more and more accessible by recent scholarship.

Robert J. PENELLA

Eugenio AMATO (Ed.), avec la collaboration de Valérie FAUVINET-RANSON et Bernard POUDERON, *EN ΚΑΛΟΙΣ ΚΟΙΝΟΙΠΑΓΙΑ. Hommages à la mémoire de Pierre-Louis Malosse et Jean Bouffartigue*. Nantes, Association « Textes pour l’histoire de l’Antiquité Tardive », 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, xx-544 p., 2 ill. (REVUE DES ÉTUDES TARDO-ANTIQUES, IV, Suppl. 3). Prix : 40 €. ISBN 978-2-9551237-0-6.

Ce supplément de la *Revue des Études Tardo-Antiques* honore la mémoire des professeurs Pierre-Louis Malosse et Jean Bouffartigue, respectivement Président et Vice-Président de l’Association « Textes pour l’Histoire de l’Antiquité Tardive » (THAT), tous deux décédés en 2013. Après la commémoration des dédicataires par Bernard Schouler pour Pierre-Louis Malosse et par Charles Guittard pour Jean

Bouffartigue, pas moins de vingt-six auteurs rendent hommage à ces deux grands savants dans des contributions se rapportant à l'Antiquité tardive au sens large du terme, à savoir de l'époque impériale au haut Moyen Âge. Le choix éditorial a été de présenter les différentes contributions dans l'ordre alphabétique du nom de leur auteur. Un ordre thématique aurait sans doute assuré un fil conducteur plus confortable pour le lecteur. Ainsi, une dizaine de contributions portant sur Julien et/ou Libanios, auteurs de prédilection des deux hellénistes, auraient pu être regroupées. En outre, si la plupart des articles ajoutent à la connaissance de l'histoire de cette période, certains s'attachent plus à un aspect littéraire ou philologique, d'autres à une question philosophique, d'autres encore aux apports de l'archéologie ou de l'iconographie, d'autres enfin s'orientent plutôt dans le champ religieux, cultuel ou culturel. D'intérêt historique et littéraire sont les articles suivants. À partir d'une nouvelle identification de celui à qui s'adresse Dion Chrysostome dans le discours 18 et d'une analyse de ce discours, Eugenio Amato (*Dione di Prusa precettore di Traiano*, p. 3-28) étudie le rôle joué par Dion de Pruse à la cour de Trajan. Marinela Casella (*Elogio delle virtù nell'immagine politica di Giuliano in Libanio*, p. 169-195) s'intéresse à l'éloge de Julien que fait Libanios dans ses discours, montrant que s'il reste fidèle au genre, l'orateur a pour objectif de renvoyer une image politiquement favorable de Julien et donc contraire à celle renvoyée par son prédécesseur Constance. Libanios se retrouve aux côtés d'Himérius et de Choricus dans l'étude que mène Robert J. Penella (*Silent orators: on withholding eloquence in the late Roman Empire*, p. 331-347) sur des discours de ces orateurs de l'Antiquité tardive, plus particulièrement sur les raisons de la suspension de la rhétorique (pourquoi un orateur refuse-t-il ou s'arrête-t-il de parler ?), raisons qui peuvent aller de la difficulté physique à l'exaspération devant les auditeurs, en passant par une prise de pouvoir venant du silence des orateurs. C'est encore Libanios qui fait l'objet de la contribution d'Ugo Criscuolo (*Mimesi tragica in Libanio*, p. 229-242) sur la présence des poètes tragiques dans l'œuvre de l'orateur, notamment dans les discours écrits après la mort de Julien où Libanios a manifestement voulu appliquer certains traits caractéristiques de la tragédie au destin (tragique) de Julien. D'orateurs et de Libanios, il est encore question dans la contribution de Catherine Bry (*Acacios, l'autre sophiste officiel d'Antioche*, p. 129-152), consacrée à Acacios, sophiste déjà installé à Antioche quand Libanios y arriva, sophiste probablement officiel (municipal ou impérial, la distinction est sans doute peu valide) avec qui ce dernier entretenait des rapports faits d'admiration et de rivalité. Jacques Schamp (*Thémistios, l'étrange préfet de Julien*, p. 421-474) reprend la question des rapports entre Julien et Thémistios, question d'autant plus difficile que dans les discours de ce dernier, Julien n'est nommé qu'une seule fois explicitement. Françoise Thélamon (*Échecs et vaines entreprises de Julien...*, p. 525-544) étudie l'image de Julien renvoyée par deux historiens, le païen Ammien Marcellin et le chrétien Rufin d'Aquilée, qui, d'une manière moins contradictoire qu'on pourrait le penser, expliquent les échecs de Julien dans sa lutte contre les Perses pour le premier, dans sa lutte contre les chrétiens pour le second, par un manque de compréhension des signes divins. Dans l'article de Sylvie Blétry (*Guerre et paix sur l'Euphrate entre Perse et Byzance...*, p. 73-101), la confrontation des sources littéraires (le *De aedificiis* de Procope, souvent considéré comme une source peu fiable) et archéologiques (le site de la forteresse de Zénobia, située sur la frontière entre les Empires byzantin et perse où se sont

succédé des périodes de guerre et de paix) contribue à mieux cerner la politique militaire de Justinien, et, plus largement des empereurs de Constantinople. Quant à Annick Martin (*La mort de l'empereur Julien : un document iconographique éthiopien...*, p. 313-330), elle convoque l'iconographie, en l'occurrence une peinture d'une église éthiopienne de Lalibela représentant la légende de saint Mercure, preuve que le souvenir de l'histoire rapportée pour la première fois par Malalas sur la mort de Julien au combat est toujours bien vivace : Basile de Césarée aurait fait un songe dans lequel le Christ ordonne à Mercure d'aller tuer Julien. Alberto J. Quiroga Puertas (*Breves apuntes al uso del rumor...*, p. 395-404) a étudié l'usage de la rumeur chez Ammien Marcellin, montrant combien *fama* et *rumor* reflètent les troubles de la période dans laquelle l'historien vit et comment l'historien les a introduits dans une œuvre historiographique. Plus littéraire qu'historique est l'analyse que fait Laury-Nuria André de l'*Antiochikos* de Libanios (*L'image de la fluidité dans la construction du paysage urbain d'Antioche...*, p. 29-51), discours dont elle souligne l'importance dans l'évolution du genre épictétique et dont l'analyse tend à faire voir comment s'est opérée dans le chef de Libanios la transformation dans l'œuvre littéraire du matériau réel, en l'occurrence le ruissellement des eaux dans la ville d'Antioche. Au lien entre les villes et l'eau, cette fois dans l'*Ordo urbium nobilium* d'Ausone, est consacré l'article de Giampiero Scafoglio (*Città e acque...*, p. 405-419) qui, outre l'importance des rivières et de la mer pour une ville dans les contacts et les échanges, souligne une nouvelle manière d'appréhender la nature ainsi que sa fonction utilitaire et/ou esthétique dans l'architecture urbaine. D'intérêt plus littéraire également, l'article de Michel Griffé (*L'évolution des formes métriques tardives dans les inscriptions d'Afrique romaine*, p. 265-288) invoque le témoignage de l'épigraphie pour montrer qu'on écrivait des poèmes dans les endroits les plus reculés de l'Empire romain, mettant en lumière et réhabilitant un pan obscur de la poésie latine, comme les inscriptions accompagnant l'inauguration d'un monument, l'arrivée ou le départ d'un magistrat, l'hommage aux morts, littérature souvent considérée péjorativement. L'étude de Bertrand Lançon (*Libanios et Augustin malades...*, p. 289-304) porte sur un trait commun dans les autobiographies de Libanios et Augustin, l'évocation de leurs maladies, et les questions qu'elle suscite : s'agit-il de simples plaintes ou de maladies réelles ? Si oui, lesquelles ? Et que révèlent-elles sur la médecine du temps ? Quel sens ces auteurs accordent-ils à la maladie ? Quelle place occupe la confidence nosologique dans les récits autobiographiques ? Et dans ce cas, que révèle cette dernière sur l'influence chrétienne sur des auteurs païens ? Quelques contributions sont d'ordre philologique. Bernard Pouderon (*Les citations vétérotestamentaires...*, p. 349-393) étudie les citations vétéro-testamentaires dans le récit de la conversion de Justin qu'est son *Dialogue avec Tryphon*, emprunts directs ou provenant de recueils constitués, mais témoignant d'un traitement original de la part de Justin. Comme un hommage rendu plus particulièrement à l'ouvrage fondateur de Jean Bouffartigue, *L'empereur Julien et la culture de son temps*, Marie-Odile Boulnois revient sur le rapport entre Julien et Celse, et le contradicteur de ce dernier, Origène, dans une étude qui fait s'entretenir entre elles trois œuvres : le *Contra Galileos* de Julien, le *Discours vrai* de Celse et le *Contre Celse* d'Origène (*Le Contre les Galiléens de l'empereur Julien répond-il au Contre Celse d'Origène ?*, p. 103-128). On trouve encore une brève publication posthume de Jean-Pierre Callu sur l'*Histoire Auguste* et les

questions philologiques qui proviennent d'une (selon l'auteur) prétendue lacune (p. 165-168), un court article d'Aldo Corcella sur une citation d'Eupolis par Choricus de Gaza (p. 223-227), un article d'Enrico V. Maltese sur le texte véritable de Théodore Studite et la part de Jean Chrysostome (p. 305-316), des notes critiques sur le *Discours olympique* de Dion de Pruse, dans un article du même titre de Gianluca Ventrella (p. 497-512), et des notes quelque peu disparates sur Dracontius d'Étienne Wolff (p. 513-523). Enfin, quelques questions philosophiques et/ou religieuses trouvent leur place également dans ce volume de mélanges. Ainsi, la question de la réception de la figure et de la philosophie d'Empédocle, de Cicéron à Saint Augustin, traitée par Béatrice Bakhouché (*Quelques remarques sur les présocratiques à Rome*, p. 53-71), l'analyse du *De facie* de Plutarque et plus particulièrement de l'articulation entre la partie physique et la partie métaphysique assurant la cohérence du traité, proposée par Françoise Frazier (*De la physique à la métaphysique. Une lecture du De facie*, p. 243-264), la confrontation entre le songe de Julien dans le *Contre Heracleios*, rêve dans lequel il aurait reçu la mission divine de restaurer l'empire c'est-à-dire le sortir du christianisme, et le songe de Scipion dans le *De Republica* de Cicéron, les deux songes étant un voyage de l'âme, avec comme différence notable la promesse d'une immortalité, marque de l'influence des spéculations philosophico-théurgiques des philosophes néoplatoniciens (article d'Emmanuel Soler, « *Le songe de Julien* » : *mythes et révélation théurgique...*, p. 475-496). C'est dans ce contexte de restauration du paganisme que se situe également l'étude de Pascal Célérier sur l'usage qu'ont fait Julien et Libanios du terme *μάγιστος* (*Les emplois ambigus et polémiques du terme ΜΑΡΤΥΣ...*, p. 197-222), terme utilisé chez Julien dans un sens antichrétien et avec une signification nouvelle s'opposant clairement au sens chrétien. De culte, mais dans un contexte plus large, il est encore question dans une épigramme funéraire d'Antioche, présentée et commentée par Bernadette Cabouret (p. 153-164, article du même titre) qui met en lumière ce que cette inscription révèle sur les rapports entre les vivants et les morts, le culte funéraire, la piété familiale et l'expression de la douleur dans l'Antiquité. Au final, un ouvrage aux sujets multiples et variés, souvent traités avec science, où tout lecteur intéressé par cette période de l'histoire pourra trouver un éclairage sur l'un ou l'autre aspect.

Carine VAN LIEFFERINGE

Johannes CHRISTES & Giovanni GARBUGINO, *Lucilius. Satiren. Lateinisch und deutsch*. Eingeleitet, übersetzt und erläutert von J.C. und G.G. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2015, 1 vol. 560 p. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 106). Prix : 89,95 € (relié). ISBN 978-3-534-18123-0.

Surtout depuis l'étude de K. Haß, *Lucilius und der Beginn der Persönlichkeitsdichtung in Rom*, Stuttgart, 2007 (voir mon compte rendu dans *AC* 77 [2008], p. 422-423), on ne situe plus les *Satires* de Lucilius, dans la périodisation de l'histoire littéraire de Rome, à la fin de l'époque archaïque, mais plutôt au début de la période dite classique. De ce point de vue, Lucilius a pris la place de Catulle. Peut-être est-ce là une raison suffisante pour proposer une nouvelle édition des fragments du poète satirique. Lucilius est en effet parvenu jusqu'à nous en miettes. Il ne nous reste que certains vers (ou fragments de vers) cités par des écrivains postérieurs, soit parce que

implique évidemment des choix, et on pourrait regretter, par exemple, que les penseurs grecs y soient réduits à la portion congrue, mais l'intérêt de l'étude est constamment maintenu par les avancées qu'elle fait découvrir et par les débats dont elle rend compte et dans lesquels l'auteur sait prendre position sur un ton mesuré et dépourvu de polémique. Si l'on ajoute que l'ouvrage témoigne d'une remarquable maîtrise de la matière et a bénéficié d'une édition très soignée, on en conclura qu'il est tout à fait digne du modèle qui l'a inspiré.

André MOTTE

Aikaterini LEFKA, « *Tout est plein de dieux* ». *Les divinités traditionnelles dans l'œuvre de Platon. Du rapport entre religion et philosophie*. Paris, L'Harmattan, 2013. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 561 p. Prix : 40 €. ISBN 978-2-343-00939-1.

Dans cette version révisée et abrégée de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Liège en 2001, Aikaterini Lefka reprend la question vaste et complexe de la pensée religieuse de Platon, question soulevée depuis longtemps par de nombreux savants et suscitée par l'attitude générale du philosophe vis-à-vis de la religion, qui semble osciller entre acceptation, critique, dédain voire rejet. Pour y répondre, l'auteure opère une sélection parmi les innombrables divinités qui peuplent les dialogues platoniciens : elle en retient les « divinités helléniques », écartant les « divinités de provenance étrangère » et les « demi-dieux » (p. 16), les « notions qui apparaissent comme des divinités traditionnelles sans pour autant être attestées par ailleurs » et « certaines divinités qui jouent un rôle dans les croyances populaires » mais qui « ne sont pas envisagées par Platon comme telles » (p. 17). Trois axes méthodologiques sont appliqués à ce matériau : la mise en relation avec les croyances de l'époque, la spécificité du *logos* platonicien et l'essence même de la philosophie platonicienne. Ces trois axes conduisent aux trois questions centrales posées dans cette étude : comment chaque divinité est-elle présentée, en tant que telle et par rapport à la tradition ? Comment la référence aux divinités s'insère-t-elle dans le discours du philosophe et les idées philosophiques qui y sont développées ? Enfin, et par conséquent, qu'apporte cette étude à la difficile question de la place qu'occupe la religion dans la pensée philosophique platonicienne et des rapports dans lesquels se placent la pensée religieuse et la pensée philosophique de Platon ? Pour y répondre, six chapitres, dont le premier, servant d'introduction, part des spéculations étymologiques du *Cratyle* sur les noms de dieux, les cinq suivants étant structurés autour du triptyque *kosmos* – *polis* – *psychè*. D'emblée, les jeux étymologiques du *Cratyle* suggèrent que, même si, selon Platon, seuls les dieux sont détenteurs de la vérité, il est possible à certains intermédiaires privilégiés, comme précisément le Socrate du *Cratyle*, d'avoir accès à cette vérité, en l'occurrence la juste interprétation des noms des divinités dans laquelle Socrate suit globalement la généalogie hésiodique. Le chapitre II, consacré aux « divinités dans le *kosmos* », est fondé sur ce que l'auteure appelle le « double aspect » de ces divinités cosmiques comme Gaia, Ouranos, Hélios et Seléné, à savoir la divinité « en tant que personne » d'une part (appelée ailleurs leur « personnalité mythique », p. 123) et « le corps céleste » de l'autre (appelé ailleurs « réalité manifeste pour tout être humain », p. 123). Platon fait référence tantôt à l'un

ou l'autre de ces aspects, tantôt aux deux combinés, et la présence de ces dieux dans son œuvre pourrait bien être le moyen pour le philosophe d'étayer sa vision du réel, entre monde sensible et monde intelligible, et d'y intégrer sa pensée politique. Dans le chapitre III, intitulé « Les dieux créateurs et souverains des vivants mortels », l'auteure parcourt les mythes qui, de manière éparse dans les dialogues platoniciens, définissent l'action des dieux dans le *kosmos*, plus particulièrement par rapport à l'homme, soulignant les différences et, plus souvent, les points de convergence avec les théogonies traditionnelles, comme celle d'Hésiode. Le champ d'action se rétrécit dans le chapitre IV puisqu'il y est question des « divinités dans la *polis* ». Dans le rôle qu'occupent dans la cité les dieux et les législateurs tel qu'il est assigné par Platon, le philosophe déploie un discours complexe où une vision traditionnelle de la religion civique, mêlée à ses préoccupations métaphysiques, dévoile une manière originale de concevoir la relation hommes-dieux. Cette relation est plus particulièrement étudiée encore dans le chapitre suivant, « Les divinités et le philosophe : questions de vie et de mort », dans lequel l'auteure entend souligner le rapport qu'établit Platon « entre les dieux, d'une part, et, d'autre part, la vie et la mort paradigmatiques du philosophe » (p. 277). C'est tout naturellement la figure de Socrate qui se dévoile en tant que paradigme du philosophe, dans ses relations avec deux divinités dominantes dont Platon parvient à gommer les oppositions, Apollon et Hadès. Enfin, dans le chapitre VI, l'auteure étudie ce qu'elle appelle les « puissances psychagogiques », nom qu'elle donne aux dieux provenant de la personnification de phénomènes d'ordre psychologique, pour reprendre l'expression de Vernant. Il y est donc assez naturellement question de Mnémosyné et d'Éros. Ici encore, la tradition, bien présente dans les dialogues platoniciens, est aménagée par le philosophe pour servir ses propres conceptions. Ce point est montré particulièrement clairement dans l'étude de l'Éros platonicien, tant dans son statut démonique que dans celui de philosophe modèle s'élançant vers le Bien. Les conclusions générales rappellent le nombre élevé de mentions de dieux dans les dialogues platoniciens, la distance que Platon installe par rapport à l'image qu'en donne la mythologie traditionnelle pour faire des dieux des entités bienveillantes, possédant toutes les vertus au degré le plus élevé et à considérer dans un schéma démiurgique et non plus généalogique. Dans cette perspective, les traits particuliers de chaque divinité, bien qu'admis par Platon, s'effacent au profit de la conception d'une nature divine unique, ce qui ne nie pas pour autant l'importance que le philosophe accorde aux divinités traditionnelles et au culte qui leur est rendu. Au final, un ouvrage utile par l'inventaire impressionnant des mentions de dieux dans l'œuvre de Platon, mais aux conclusions sans surprise. On y déplore surtout une approche (et une bibliographie) quelque peu vieillie de la religion grecque qui ne sort pas de catégories remises en question depuis longtemps par les spécialistes en la matière, comme la distinction entre divinités chthoniennes et ouraniennes. La classification des dieux, entre dieux « traditionnels » ou encore « grands » dieux et autres, nous semble également relever d'une subjectivité propice à la méthode de l'auteure plus que de la représentation réelle qu'en avaient les anciens Grecs. Définir préalablement le concept de « tradition » et préciser ce qu'il faut entendre par « les croyances religieuses courantes » (p. 127) auraient renforcé cette étude.

Carine VAN LIEFFERINGE

Thomas F. SCANLON, *Sport in the Greek and Roman Worlds*. 1. *Early Greece, the Olympics, and Contests*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XII-338 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-921532-4.

Thomas F. SCANLON, *Sport in the Greek and Roman Worlds*. 2. *Greek Athletic Identities and Roman Sports and Spectacle*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XII-389 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : £ 40. ISBN 978-0-19-870378-5.

The history of ancient Greek sport has come into its own; over the last decades it has become a staple undergraduate course on both sides of the Atlantic. Only as late as the 1980's Gardiner's *Athletics of the ancient world* (1930) would have been the handbook of choice, but this has now been replaced by recent titles, e.g. Miller (2004), Kyle (2007). Source books have also appeared, e.g. Miller (2004³), as well as companions, e.g. Christesen and Kyle (2013). Thomas Scanlon has played no mean part in this development: his bibliographical survey of 1984 opened a wide range of studies on ancient sport history to a (student) readership. He has published a number of important articles and studies on the topic, and his Oxford Handbook has been announced. Parallel to this project OUP has also commissioned the two volumes' set of *Oxford Readings in Classical Studies* under review. This series aims to present "a representative selection of the best and most influential articles on a particular author, work, or subject". One would have thought the on-line availability, and especially JSTOR, to have rendered this type of collection redundant, but most of the contributions are not found easily online. At the same time, overlap with a similar, but slimmer volume edited by König (2010) has been avoided. Moreover, six articles have been translated from the original French or German into English. Scanlon offers a brief survey of the recent historiography of the topic (repeated in the second volume), and additional bibliographic information can be found in the introductions to the sections, as well as in the afterwords that follow most of the articles. Section I opens with an article by Scanlon (or. 1999) on the (problematic) evidence for sport activities in Minoan Crete. It was apparently not easy to find a recent article on sport in Homer: Willis (or. 1941) aims to reconstruct the realities of ancient funeral games, such as are represented in epic from Homer up to Nonnus and Quintus Smyrnaeus. There is little attention (and none in the afterword) for historical traditions of funeral games. The section concludes with a translation of an article on athletes and hero cults by de Polignac (or. 1979), who uses the afterword for an elegant critique of his own views and even suggests where later authors on the topic could have pushed matters further. The next section offers a diachronic survey of the ancient Olympics. We find an important discussion by Sinn (or. 1991) on the early history – suggesting that the first Olympics after the Persian wars presented a crucial step in the development as a Panhellenic contest. Crowther (or. 1996) discusses the (limited) involvement of cities with "their" athletes appearing at Olympia; and Farrington (or. 1997) investigates the catchment area of the Olympics over the centuries, pointing at remarkable geographic changes, with implications for their function as a marker of Greek identity in the imperial period. Section III focuses on technical matters, like lanes and turns in running competitions by Miller (or. 1980) and the scoring of the pentathlon by Kyle

(or. 1990), both of which must remain somewhat speculative. Golden's chapter on the division of labour and commemoration of equestrian victory (or. 1997) has more relevance for the social historian, and could fruitfully have been placed in the next section, in vol. 2, on identity and social status. – Vol. 2 opens with Pleket's seminal contribution on the sociology of ancient sport (or. 1978, reprised in 2001), followed by David Young (or. 1983) on ancient amateurism in Greek athletics. Decker discusses gymnasia (or. 1995), in the afterword he refers the reader rightly to the excellent collection on the Hellenistic *gymnasion* by Kah and Scholz (2004). A study of the *gymnasion* in Roman times is still a desideratum. Scanlon's own discussion of girls' participation in the Heraia (or. 2002) concludes this section. In the afterword he concedes that the evidence for female is scarce, but he is right to argue against an overly skeptical view in this respect. The next session turns the attention to Greek games under Rome. Mann (or. 2002) deals with Roman interest and Roman participation in Greek games, and Sinn (or. 1998) discusses the *schola* (somewhat anachronistically described as a guildhall) of the athletic association in Rome, which has been a German excavation. We may note that there is still no major study of these associations under Rome. It is a pity that these chapters are not followed by a discussion of athletic contests at other sites and in individual Greek cities (such as Athens), which would have contributed towards a better understanding of sport as a long-term Greek cultural phenomenon. In the last part the focus is on Italy. Scanlon (p. 14) maintains that "Roman games (*ludi*) and Greek (*agōnes*) connote non-serious leisure playing the same semantic sphere as other cultures", but this is debatable. Louis Robert has repeatedly asserted that the Greek *agōn* is better translated as contest – if only to stress its serious nature. Moreover, even if gladiators in the Eastern provinces sometimes borrowed from athletic modes of self-representation e.g. for their epitaphs, they still did not occupy a similar position in the eyes of organisers, audiences, or indeed their hometowns. As it is, the volume contains three pieces on Roman *ludi*: Welch (or. 1994) on the history of the Roman arena in Italy, Carter (or. 2003) on the famous *Senatus Consultum de Pretiis Gladiatorum Minuendis*, and Kyle (or. 1994) on the issue of how the meat of animal fights found its way into the Roman food-chain. Gori discusses Etruscan sport (or. 1986-1987). The volume is concluded by a somewhat dated piece on Roman chariot races by Harris (or. 1972). Each volume has its own excellent index. To conclude: this reviewer would have expected a focus on Greek athletics alone – and a separate volume on Roman spectacles – but we may be grateful for what we get here: a fine collection of articles and an excellent contribution to our teaching materials.

Onno VAN NIJF

Maia WELLINGTON GAHTAN & Donatella PEGAZZANO (Ed.), *Museum Archetypes and Collecting in the Ancient World*. Leyde – Boston, Brill, 2015. 1 vol. xiv-222 p., 43 ill. n/b, (MONUMENTA GRAECA ET ROMANA, 21). Prix : 135 € (relié). ISBN 978-90-0428050-2.

Cet ouvrage regroupe les contributions présentées lors d'un colloque qui s'est tenu en 2013 sur le thème des collections dans l'Antiquité. Si les collections d'antiques depuis la Renaissance jusqu'à l'époque contemporaine ont été relativement bien

Thomas F. SCANLON, *Sport in the Greek and Roman Worlds. 1. Early Greece, the Olympics, and Contests*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XII-338 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-921532-4.

Thomas F. SCANLON, *Sport in the Greek and Roman Worlds. 2. Greek Athletic Identities and Roman Sports and Spectacle*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XII-389 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : £ 40. ISBN 978-0-19-870378-5.

The history of ancient Greek sport has come into its own; over the last decades it has become a staple undergraduate course on both sides of the Atlantic. Only as late as the 1980's Gardiner's *Athletics of the ancient world* (1930) would have been the handbook of choice, but this has now been replaced by recent titles, e.g. Miller (2004), Kyle (2007). Source books have also appeared, e.g. Miller (2004³), as well as companions, e.g. Christesen and Kyle (2013). Thomas Scanlon has played no mean part in this development: his bibliographical survey of 1984 opened a wide range of studies on ancient sport history to a (student) readership. He has published a number of important articles and studies on the topic, and his Oxford Handbook has been announced. Parallel to this project OUP has also commissioned the two volumes' set of *Oxford Readings in Classical Studies* under review. This series aims to present "a representative selection of the best and most influential articles on a particular author, work, or subject". One would have thought the on-line availability, and especially JSTOR, to have rendered this type of collection redundant, but most of the contributions are not found easily online. At the same time, overlap with a similar, but slimmer volume edited by König (2010) has been avoided. Moreover, six articles have been translated from the original French or German into English. Scanlon offers a brief survey of the recent historiography of the topic (repeated in the second volume), and additional bibliographic information can be found in the introductions to the sections, as well as in the afterwords that follow most of the articles. Section I opens with an article by Scanlon (or. 1999) on the (problematic) evidence for sport activities in Minoan Crete. It was apparently not easy to find a recent article on sport in Homer: Willis (or. 1941) aims to reconstruct the realities of ancient funeral games, such as are represented in epic from Homer up to Nonnus and Quintus Smyrnaeus. There is little attention (and none in the afterword) for historical traditions of funeral games. The section concludes with a translation of an article on athletes and hero cults by de Polignac (or. 1979), who uses the afterword for an elegant critique of his own views and even suggests where later authors on the topic could have pushed matters further. The next section offers a diachronic survey of the ancient Olympics. We find an important discussion by Sinn (or. 1991) on the early history – suggesting that the first Olympics after the Persian wars presented a crucial step in the development as a Panhellenic contest. Crowther (or. 1996) discusses the (limited) involvement of cities with "their" athletes appearing at Olympia; and Farrington (or. 1997) investigates the catchment area of the Olympics over the centuries, pointing at remarkable geographic changes, with implications for their function as a marker of Greek identity in the imperial period. Section III focuses on technical matters, like lanes and turns in running competitions by Miller (or. 1980) and the scoring of the pentathlon by Kyle

(or. 1990), both of which must remain somewhat speculative. Golden's chapter on the division of labour and commemoration of equestrian victory (or. 1997) has more relevance for the social historian, and could fruitfully have been placed in the next section, in vol. 2, on identity and social status. – Vol. 2 opens with Pleket's seminal contribution on the sociology of ancient sport (or. 1978, reprised in 2001), followed by David Young (or. 1983) on ancient amateurism in Greek athletics. Decker discusses gymnasia (or. 1995), in the afterword he refers the reader rightly to the excellent collection on the Hellenistic *gymnasion* by Kah and Scholz (2004). A study of the *gymnasion* in Roman times is still a desideratum. Scanlon's own discussion of girls' participation in the Heraia (or. 2002) concludes this section. In the afterword he concedes that the evidence for female is scarce, but he is right to argue against an overly skeptical view in this respect. The next session turns the attention to Greek games under Rome. Mann (or. 2002) deals with Roman interest and Roman participation in Greek games, and Sinn (or. 1998) discusses the *schola* (somewhat anachronistically described as a guildhall) of the athletic association in Rome, which has been a German excavation. We may note that there is still no major study of these associations under Rome. It is a pity that these chapters are not followed by a discussion of athletic contests at other sites and in individual Greek cities (such as Athens), which would have contributed towards a better understanding of sport as a long-term Greek cultural phenomenon. In the last part the focus is on Italy. Scanlon (p. 14) maintains that "Roman games (*ludi*) and Greek (*agōnes*) connote non-serious leisure playing the same semantic sphere as other cultures", but this is debatable. Louis Robert has repeatedly asserted that the Greek *agōn* is better translated as contest – if only to stress its serious nature. Moreover, even if gladiators in the Eastern provinces sometimes borrowed from athletic modes of self-representation e.g. for their epitaphs, they still did not occupy a similar position in the eyes of organisers, audiences, or indeed their hometowns. As it is, the volume contains three pieces on Roman *ludi*: Welch (or. 1994) on the history of the Roman arena in Italy, Carter (or. 2003) on the famous *Senatus Consultum de Pretiis Gladiatorum Minuendis*, and Kyle (or. 1994) on the issue of how the meat of animal fights found its way into the Roman food-chain. Gori discusses Etruscan sport (or. 1986-1987). The volume is concluded by a somewhat dated piece on Roman chariot races by Harris (or. 1972). Each volume has its own excellent index. To conclude: this reviewer would have expected a focus on Greek athletics alone – and a separate volume on Roman spectacles – but we may be grateful for what we get here: a fine collection of articles and an excellent contribution to our teaching materials.

Onno VAN NIJF

Maia WELLINGTON GAHTAN & Donatella PEGAZZANO (Ed.), *Museum Archetypes and Collecting in the Ancient World*. Leyde – Boston, Brill, 2015. 1 vol. xiv-222 p., 43 ill. n/b, (MONUMENTA GRAECA ET ROMANA, 21). Prix : 135 € (relié). ISBN 978-90-0428050-2.

Cet ouvrage regroupe les contributions présentées lors d'un colloque qui s'est tenu en 2013 sur le thème des collections dans l'Antiquité. Si les collections d'antiques depuis la Renaissance jusqu'à l'époque contemporaine ont été relativement bien

d'une religion indigène des Andes qui offre un parallèle intéressant aux données minoennes (p. 391-400) ; la hiérarchie relative et les angles de vision des sanctuaires de sommet minoens (p. 401-419) ; l'alphabet phonétique international (p. 421). L'ouvrage comporte aussi cinq scénarios imaginaires destinés à illustrer les vues de l'auteur sur l'emploi de certains récipients étudiés (p. 9-10, p. 125-141). Le procédé est inhabituel, mais réalisé avec sérieux, il livre un résultat très parlant. Le plan du livre et les discussions sont d'une clarté appréciable, que viennent étayer près de 200 figures et une grosse centaine de tableaux, dont un certain nombre en couleurs. Ces pages, nourries de réflexions, expériences, visites sur le terrain et sous-tendues par une copieuse bibliographie, méritent une lecture approfondie. Il est rare d'allier comme ici des compétences non seulement en archéologie, mais aussi en linguistique. Les archéologues et historiens de la religion trouveront dans ce travail une riche moisson de données éclairant la fonction des objets et de leurs sites de trouvaille. Les linguistes seront ravis de découvrir une étude originale, mais solide du linéaire A. Le sujet est périlleux, mais l'auteur l'a mené avec prudence. Utilisant une série de paramètres statistiques et raisonnant de façon probabiliste, il suggère, sous toutes réserves, que la langue du linéaire A ne serait ni indo-européenne, ni proto-afro-asiatique (traditionnellement : chamito-sémitique). Bravo, donc, à Brent Davis et à sa directrice de thèse, Louise Hitchcock. L'ouvrage n'est bien sûr pas parfait. Il lui arrive de simplifier les données helléniques – il considère par exemple comme « doriens » des traits proprement laconiens (p. 208). Corriger le linéaire B *ze-u-ge-si* (sic) en *ze-u-ke-si* (p. 220). La quantité de 45 récipients inscrits (p. 107) ne correspond pas au nombre 49 du catalogue. On apprend qu'un des récipients a été jeté dans le feu (p. 128), mais cette caractéristique est absente de sa description dans le catalogue (p. 323). La plupart des récipients examinés sont brisés et l'on a pu imaginer qu'il s'agirait de destructions rituelles volontaires. Cette problématique n'a malheureusement pas été abordée. Noter aussi le contraste frappant dans la proportion des récipients intacts : pas moins de 2 « louches » (“ladle”) contre 1, à comparer avec 6 contre 40 pour le reste. Une telle disproportion pourrait être significative et la question aurait dû être discutée. Il est vraiment dommage qu'une étude si riche et couvrant tant de secteurs différents soit dépourvue de tout index.

Yves DUHOUX

Peter J. BARBER, *Sievers' Law and the History of Semivowels Syllabicity in Indo-European and Ancient Greek*. Oxford, Oxford University Press, 2013. 1 vol. 437 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS, 3). Prix : 95 £. ISBN 978-0-19-968050-4.

Cet ouvrage s'intéresse au sort des semi-voyelles dans les langues indo-européennes, en gotique et en védique, et surtout en grec ancien. La distribution de *i et *y (et des sonantes de façon générale) obéit à des règles de complémentarité (*i à réalisation vocalique en position interconsonantique ; *y en position intervocalique et postvocalique), distribution qui peut avoir des implications sur la conception du système phonologique reconstruit pour le proto-indo-européen et sur celle de la structure syllabique. La loi de Sievers fournit un cadre à la distribution complémentaire de *i et *y en distinguant les syllabes légères (*-VCyV-) et les syllabes lourdes (*-CCiyV-). Les principes de cette loi sont attestés dans diverses langues indo-européennes, mais

le détail des faits et les points de divergences restent difficiles à expliquer. La question est aussi de savoir si ces principes concernent les langues de façon indépendante, ou s'il s'agit d'un phénomène hérité. La question est vaste et complexe ; l'objectif de l'étude de P. Barber est d'évaluer les données linguistiques du grec ancien pour voir dans quelle mesure celles-ci apportent des éléments pertinents pour cette question. L'étude est, de façon générale, présentée de manière très claire et structurée. Elle s'ouvre sur la discussion de la loi de Sievers en gotique et en védique et élargit la perspective au niveau de l'indo-européen reconstruit (en tenant compte notamment de la loi d'Edgerton et de celle de Lindeman). Le corps de l'étude est ensuite consacré à l'examen des données grecques, prenant en compte toutes les formations qui présentent **y/*i* (racine en **CiH-*, dérivés nominaux en **-iHe/o-*, formations d'optatif, y compris les données dialectales et les phénomènes d'amuïssement et de palatalisation). L'auteur examine séparément les formations nominales (dérivés en **-yo-*, **-iyon-*, comparatif) et les formations verbales (présents en **-ye/o-*). Au fil des discussions, l'auteur tient compte avec un soin particulier des faits chronologiques, distinguant les formations qui peuvent être anciennes – et qui seules apporteront des éléments pertinents – et les formations secondaires et analogiques. La conclusion générale met en évidence l'apport des données grecques, qui permettent effectivement de confirmer la distribution de **i* et **y*, notamment dans les formations de comparatif (type ἡδίων avec **-iyon-* après une syllabe lourde face à βῆσσων avec **-yon-* après une syllabe légère). De nombreuses conclusions intermédiaires permettent de faire un point utile en fin de chaque discussion. De façon parallèle, chaque partie s'ouvre sur un récapitulatif des points importants, des questions et des principes de méthode à l'œuvre. Tout en mettant en relief la progression de l'examen, ceci entraîne certaines répétitions. L'étude est solide sur le plan méthodologique, les discussions et les conclusions très nuancées. Autant qu'une étude de grammaire comparée centrée sur la loi de Sievers, l'ouvrage est aussi une étude de grammaire historique du grec, que l'on consultera toujours avec intérêt pour toute question sur les formations en **-ye/o-* dans le domaine nominal ou verbal.

Sylvie VANSÉVEREN

Sophie MINON (Ed.), *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale. Actes de la journée internationale de dialectologie grecque du 18 mars 2011, Université Paris-Ouest Nanterre*. Genève, Librairie Droz, 2014. 1 vol. 222 p., 4 ill. (HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 50). Prix : 42,20 €. ISBN 978-2-600-01373-4.

L'ouvrage édité par Sophie Minon est dense et de haute qualité scientifique. On y trouvera tant une synthèse sur les principes et les méthodes de la dialectologie que des études de cas particuliers. L'introduction de S. Minon constitue une excellente synthèse, rapide et claire. L'auteur y replace l'étude de la koiné et des *koinai* dans leur contexte historique et méthodologique. La thématique générale de l'ouvrage s'intéressant aux *koinai* doriennes et du nord-ouest, il s'agit de poser différents principes et questions de méthode : sur la définition de la koiné ; sur la langue, vue comme objet non figé ni unifié ; sur la chronologie (et la fin d'un dialecte) ; sur les facteurs extralinguistiques. Différentes études thématiques constituent le cœur de l'ouvrage :

le détail des faits et les points de divergences restent difficiles à expliquer. La question est aussi de savoir si ces principes concernent les langues de façon indépendante, ou s'il s'agit d'un phénomène hérité. La question est vaste et complexe ; l'objectif de l'étude de P. Barber est d'évaluer les données linguistiques du grec ancien pour voir dans quelle mesure celles-ci apportent des éléments pertinents pour cette question. L'étude est, de façon générale, présentée de manière très claire et structurée. Elle s'ouvre sur la discussion de la loi de Sievers en gotique et en védique et élargit la perspective au niveau de l'indo-européen reconstruit (en tenant compte notamment de la loi d'Edgerton et de celle de Lindeman). Le corps de l'étude est ensuite consacré à l'examen des données grecques, prenant en compte toutes les formations qui présentent **y/i* (racine en **CiH-*, dérivés nominaux en **-iHe/o-*, formations d'optatif, y compris les données dialectales et les phénomènes d'amuïssement et de palatalisation). L'auteur examine séparément les formations nominales (dérivés en **-yo-*, **-iyon-*, comparatif) et les formations verbales (présents en **-ye/o-*). Au fil des discussions, l'auteur tient compte avec un soin particulier des faits chronologiques, distinguant les formations qui peuvent être anciennes – et qui seules apporteront des éléments pertinents – et les formations secondaires et analogiques. La conclusion générale met en évidence l'apport des données grecques, qui permettent effectivement de confirmer la distribution de **i* et **y*, notamment dans les formations de comparatif (type ἡδίων avec **-iyon-* après une syllabe lourde face à βῆσσων avec **-yon-* après une syllabe légère). De nombreuses conclusions intermédiaires permettent de faire un point utile en fin de chaque discussion. De façon parallèle, chaque partie s'ouvre sur un récapitulatif des points importants, des questions et des principes de méthode à l'œuvre. Tout en mettant en relief la progression de l'examen, ceci entraîne certaines répétitions. L'étude est solide sur le plan méthodologique, les discussions et les conclusions très nuancées. Autant qu'une étude de grammaire comparée centrée sur la loi de Sievers, l'ouvrage est aussi une étude de grammaire historique du grec, que l'on consultera toujours avec intérêt pour toute question sur les formations en **-ye/o-* dans le domaine nominal ou verbal.

Sylvie VANSÉVEREN

Sophie MINON (Ed.), *Diffusion de l'attique et expansion des koinai dans le Péloponnèse et en Grèce centrale. Actes de la journée internationale de dialectologie grecque du 18 mars 2011, Université Paris-Ouest Nanterre*. Genève, Librairie Droz, 2014. 1 vol. 222 p., 4 ill. (HAUTES ÉTUDES DU MONDE GRÉCO-ROMAIN, 50). Prix : 42,20 €. ISBN 978-2-600-01373-4.

L'ouvrage édité par Sophie Minon est dense et de haute qualité scientifique. On y trouvera tant une synthèse sur les principes et les méthodes de la dialectologie que des études de cas particuliers. L'introduction de S. Minon constitue une excellente synthèse, rapide et claire. L'auteur y replace l'étude de la koiné et des *koinai* dans leur contexte historique et méthodologique. La thématique générale de l'ouvrage s'intéressant aux *koinai* doriennes et du nord-ouest, il s'agit de poser différents principes et questions de méthode : sur la définition de la koiné ; sur la langue, vue comme objet non figé ni unifié ; sur la chronologie (et la fin d'un dialecte) ; sur les facteurs extralinguistiques. Différentes études thématiques constituent le cœur de l'ouvrage :

l'article de S. Colvin s'intéresse aux perceptions synchroniques des dialectes et de la koiné, et aux difficultés pour déceler et systématiser ces perceptions. L'auteur met notamment en évidence la perception synchronique, mais aussi diachronique dont ont pu faire preuve les Anciens. Une autre perspective pour appréhender l'expansion de la koiné est celle de l'écriture et des changements dans les alphabets épichoriques, thématique étudiée par S. Minon à propos des alphabets d'Argos et d'Épidaure. E. Crespo examine la diffusion de l'attique au travers d'inscriptions rédigées en attique dans le Péloponnèse ; l'auteur envisage de façon intéressante l'attique comme dialecte « non marqué » dans ce type d'usage. Les interactions entre la koiné ionienne-attique et le dorien d'Argolide sont également étudiées par E. Nieto Izquierdo, sous l'angle de caractéristiques dialectales propres et d'éléments « neutres », partagés par la koiné et le dorien d'Argolide ; l'auteur conclut à une pénétration faible et non homogène de la koiné au IV^e siècle en Argolide. L. Dubois reprend le dossier du dialecte arcadien, site par site, pour poser des jalons sur la disparition de ce dialecte en tant que tel et sur la mise en place de la koiné (et de la *koina* dorienne). Le corpus delphique est mis à contribution dans l'étude de M. Douthe sur la définition de la « *koina* du nord-ouest ». N. Lanérès revient pour sa part sur la difficulté de cerner et définir le dialecte messénien. Enfin, A. Alonsa Déniz tente de faire le point sur le dialecte des inscriptions agonistiques du sanctuaire d'Artémis Orthia à Sparte ; il pourrait s'agir de laconien tardif. On le voit, l'ouvrage rassemble des contributions qui envisagent les questions sur le plan de la langue, des caractéristiques dialectales, de l'écriture, de la chronologie, des interactions dialectales. Il se clôt par les résumés en français et en anglais des communications, par une bibliographie sélective ainsi que par plusieurs index (des sources, des mots grecs témoignant de la diffusion de l'attique et de la koinéisation, des notions).

Sylvie VANSÉVEREN

Irene J.F. DE JONG, *Narratology and Classics*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 230 p. Prix : 55 £ (relié), 19,99 £ (broché). ISBN 978-0-19-968870-8.

L'ouvrage d'Irene J.F. de Jong constitue, selon ses propres dires, un outil « pratique » pour découvrir la narratologie et l'intérêt que présente cette méthode d'analyse dans l'étude de la littérature antique. L'introduction est ainsi consacrée à l'histoire de la discipline dans les lettres classiques ; en raison d'une méfiance vis-à-vis de l'application d'une théorie généraliste à l'étude des textes antiques, mais également de la faible diffusion des recherches en la matière, publiées pour l'essentiel en français, la narratologie a mis du temps à trouver sa place dans la philologie classique et ce n'est qu'au milieu des années 1980 que les premières études narratologiques d'envergure consacrées à des textes anciens ont été publiées. L'auteur aura à cœur, tout au long de son ouvrage, de montrer l'intérêt que présente une telle méthode, qui permet d'aborder les textes anciens sous un autre angle, de les appréhender dans leur globalité et donc de mieux les comprendre ; elle illustrera son propos à l'aide d'exemples concrets. L'ouvrage se divise en deux parties. La première propose au lecteur un descriptif des principaux concepts de la narratologie (narrateur/narrataire, focalisation, temps, espace). I. de Jong prend soin, pour chacun de ces points qui définissent les

constitue le droit provincial de la province d'Égypte. En conclusion, la documentation papyrologique révèle l'importance primordiale du facteur coutumier dans la formation et la conservation du droit de l'Égypte, royaume hellénistique ou province romaine. On se réjouira sans réserve de la mise à la disposition du public savant de cette thèse importante de J. Méléze confortée au cours des années par son auteur et, sauf sur quelques points, par d'autres chercheurs.

Jean A. STRAUS

Gabriel NOCCHI MACEDO, *L'Alceste de Barcelone (P.Monts. Roca inv. 158-161). Édition, traduction et analyse contextuelle d'un poème latin conservé sur papyrus*. Liège, Presses universitaires de Liège, 2014. 1 vol. 214 p., 7 pl. coul. (PAPYROLOGICA LEODIENSIA, 3). Prix : 30 €. ISBN 978-2-87562-041-5.

L'ouvrage recensé est une version remaniée d'un mémoire de master présenté à l'Université de Liège en 2010. Il propose, en quatre chapitres, l'examen exhaustif d'une composition latine originale et unique, l'*Alceste* de Barcelone, qui se lit dans un manuscrit du IV^e siècle, manifestement rédigé dans un contexte chrétien. Ce codex, dit « *miscellaneus* » appartenait autrefois à la collection privée Ramón Roca-Puig et est aujourd'hui la propriété de l'abbaye de Montserrat. Outre l'œuvre déjà mentionnée, ce manuscrit contient les *Catilinaires* (I, 6-9 ; 13-33 et II), un poème chrétien latin (le *Psalmus responsorius*), un dessin à sujet mythologique, un *euchologion* grec, un roman qui met en scène des moments de la vie de l'empereur Hadrien (l'*Hadrianus*), enfin une liste de mots grecs destinés à un usage sténographique. Le premier chapitre (p. 17-48) retrace brièvement l'histoire de l'acquisition du manuscrit et présente ses caractéristiques codicologiques ainsi que son contenu. On appréciera en particulier la minutie avec laquelle l'enquête d'archéologie muséale a été réalisée (p. 18-24). Dans le deuxième chapitre (p. 49-78), l'accent est mis sur l'*Alceste* : l'auteur étudie les caractéristiques formelles et codicologiques des folios concernés du *codex miscellaneus* avant de passer à une analyse philologique, où il s'attarde entre autres sur la question des sources de l'œuvre, de son style, de sa langue, de sa métrique et du genre auquel elle appartient. Cette trentaine de pages constitue un utile préambule au chapitre suivant (p. 79-124) qui comprend une édition diplomatique, puis critique de l'*Alceste* ainsi que sa traduction ; à cela s'ajoutent un commentaire linguistique ainsi qu'un bel appendice comprenant des considérations sur l'état du latin vulgaire utilisé (p. 116-124). Enfin, dans un ultime chapitre (p. 125-157), G. Nocchi Macedo étudie l'*Alceste* en contexte : il plaide en faveur d'une inclusion délibérée de l'œuvre avec les six autres parties du *codex miscellaneus* déjà mentionnées et montre en quoi une œuvre profane telle l'*Alceste* a pu parler à un public chrétien par des thématiques intemporelles, comme la dévotion conjugale et la piété. L'ouvrage se termine par une conclusion aux accents lyriques (p. 159-161) et les index usuels. Les remarques de l'auteur sont concises et vont droit au but ; ses prises de position engagées renouvellent sans aucun doute notre connaissance du *codex miscellaneus*, en particulier de l'*Alceste* de Barcelone. L'ouvrage est enfin rédigé dans un style dépouillé et agréable à lire, même s'il reste ça et là quelques anglicismes (par ex. p. 74 où l'usage à deux reprises du mot « évidence » dans le sens de « preuve » paraît incongru). On ne peut

qu'espérer voir des synthèses du genre paraître sur les autres parties qui constituent le codex de Montserrat.
Naïm VANTHIEGHEM

Emmanuelle CHEVREAU, David KREMER & Aude LAQUERRIÈRE-LACROIX (Ed.), *Carmina iuris. Mélanges en l'honneur de Michel Humbert*. Paris, De Boccard, 2012. 1 vol. xx-888 p. (ROMANITÉ ET MODERNITÉ DU DROIT). Prix : 100 €. ISBN 978-2-7018-0318-0.

Faut-il présenter Michel Humbert ? Ce grand historien du droit et savant romainiste, auteur d'une thèse sur le remariage à Rome et premier au concours d'agrégation de droit romain et d'histoire du droit en 1969, a débuté sa carrière académique à l'Université de Lille et a rejoint, en 1978, l'Université Panthéon-Assas où, pendant une trentaine d'années, il dirigea l'Institut de droit romain. Spécialiste de l'époque archaïque et du droit public romain, son œuvre scientifique est féconde et de grande qualité. Profitant de son accession à l'éméritat, un vaste groupe de collègues et amis, issus de plusieurs pays d'Europe, ont décidé de lui rendre un hommage digne de ses mérites. Voici donc cinquante-six « chants du droit » qui lui sont dédiés, rédigés tour à tour en français (29), en italien (19), en allemand (7) ou en anglais (1), et, le plus souvent, du calame d'éminents spécialistes de la culture antique – plusieurs d'entre eux étant malheureusement décédés lors de la publication de l'ouvrage – dont la réputation scientifique n'est plus à démontrer. Les thèmes abordés sont des plus divers et passionnants, et couvrent plusieurs périodes de l'histoire romaine avec, de temps à autre, des prolongements jusqu'à l'époque contemporaine. Que le lecteur me pardonne, il me paraît impossible de les lister de manière exhaustive. Cependant, afin de démontrer la qualité de l'ouvrage et son intérêt scientifique, qu'il me soit permis de sélectionner une trentaine de contributions, retenues sur le critère de la thématique susceptible d'intéresser le plus grand nombre. J. Andreau s'emploie à éclaircir ce que recouvre le terme non juridique de *uersura*, désignant vraisemblablement un emprunt destiné à en rembourser un autre antérieur. H. Ankum s'intéresse à l'*oratio Severi de praediis pupillorum*, discours prononcé devant le sénat en 195 par Septime Sévère, que l'on peut considérer comme le socle de nos législations actuelles imposant aux tuteurs d'obtenir une autorisation du juge ou d'un organe déterminé pour l'accomplissement des actes d'importance concernant le patrimoine de leurs pupilles. E. Cantarella parcourt une trentaine d'années de débats savants sur la famille romaine et invite à alimenter ces échanges par l'apport des auteurs littéraires, des sociologues du droit, des anthropologues et autres spécialistes des sciences sociales. E. Chevreau étudie quelques lettres de la correspondance de Pline le Jeune sous l'angle des pratiques successorales, plus particulièrement quant aux legs faits en faveur des cités. M. Christol aborde l'exercice collégial de la préfecture du prétoire après Plautien, originaire de Leptis Magna tout comme Septime Sévère, et jusqu'à la fin du règne de Caracalla. Ph. Cocatre-Zilgien examine, dans une ample étude d'une soixantaine de pages, vingt-cinq vers du *De natura rerum* qui font allusion à des réformes opérées en droit romain, en réaction contre la violence, et met en rapport le poème de Lucrèce avec les innovations prises en ce sens, progrès sensible de l'ordonnancement juridique. J.-P. Coriat propose un essai de synthèse et de clarification de ce qu'il appelle

du temple de Mater Magna d'Ostie est identifié au lieu de réunion des dendrophores (qui portaient un pin lors de la procession du 22 mars, en prélude à la commémoration de la mort d'Attis), alors qu'une telle interprétation a été battue en brèche depuis bien longtemps ; le sanctuaire de Sérapis à Ostie est traité dans la partie sur les espaces ... hors sanctuaire, alors qu'il s'agit d'un temple public de la cité, comme l'atteste les *Fasti Ostienses* (pour l'année 127) ; on peut s'interroger sur l'absence du sanctuaire dionysiaque de Sant'Abbondio de Pompéi (<https://mefra.revues.org/1256> ; et remarquons en passant que l'auteur ne cite pas le livre ou les articles de W. Van Andringa consacrés aux cultes – notamment à mystères – de cette cité). – La première partie est suivie d'une section consacrée aux fonctions cultuelles des groupes religieux (rites d'initiation et célébration des mystères, collectifs d'une part, individuels de l'autre) et aux assemblées religieuses et banquets collectifs. La dernière partie, qui tient également lieu de conclusion, rassemble des considérations typologiques : les divers espaces étudiés peuvent être rangés en trois catégories : "temple-type (main room and 'holy of holies')"; "cave/grotto-type"; "banqueting/house-type"). – L'ampleur de la matière prise en considération (qu'il s'agisse de l'arc spatio-temporel ou du nombre de cultes envisagés) a rendu fort difficile la tâche de l'auteur ; son traitement apparaît dès lors parfois insatisfaisant. – Index ; nombreux plans et illustrations.

Françoise VAN HAEPEREN

Robert COATES-STEPHENS & Lavinia COZZA (Ed.), *Scritti in onore di Lucos Cozza*. Rome, Edizioni Quasar, 2014. 1 vol. 220 p., nombr. ill. (LEXICON TOPOGRAPHICUM URBIS ROMAE – SUPPLEMENTUM, 7). Prix : 32 €. ISBN 978-88-7140-555-1.

Ce volume est issu d'une journée d'étude organisée en mars 2012 à la *British School at Rome*, à la mémoire et en l'honneur de Lucos Cozza (1921-2011). La personnalité de l'archéologue romain est évoquée directement dans le premier volet de l'ouvrage (« Ricordi ») comprenant non seulement des souvenirs personnels de collègues et amis mais également le dernier cours aux résonances autobiographiques donné en 1992 par L. Cozza à l'Université de Pérouse et publié ici pour la première fois, dans lequel il évoque avant tout ses maîtres dans l'étude de l'Antiquité et de la topographie de Rome. Suivent une quinzaine d'essais (« Saggi ») présentés durant la journée d'étude. Un premier article de M. Torelli évoque les cultes ancestraux à *Castrum Inui*, centre latin récemment identifié près de *Lavinium*, un des terrains d'action de Lucos Cozza. Plusieurs communications abordent ensuite des acquis récents de la recherche topographique à Rome, comme les propositions concernant l'identification du temple de *Iuppiter Stator in Palatio* mentionné sur un fragment des *Fasti Privernates* (F. Zevi) ou les fouilles de la *Basilica Ulpia* (L. Scaroina & A. La Regina). Quelques contributions traitent de sujets auxquels L. Cozza s'était attaché et les auteurs ne manquent pas d'y évoquer là encore des souvenirs personnels, tel un article sur l'aménagement du fronton du Panthéon (F. Barry) ou un autre concernant un tronçon d'aqueduc au Latran (A. Claridge). Certaines interventions sont consacrées à deux domaines particulièrement chers à L. Cozza : la *Forma Urbis Severiana* et le mur d'Aurélien. Lucos Cozza contribua en effet, avec Gianfilippo Carettoni, Antonio Maria Colini et Giuglielmo Gatti, à l'édition monumentale en 1960 de *La*

pianta marmorea di Roma antica – Forma vrbis Romae. Sont abordés ici quelques problèmes en suspens comme les discordances rencontrées dans le plan de Septime Sévère avec la situation archéologique attestée à Rome pour cette époque (M.P. Muzzioli) et la possible identification sur un fragment du plan sévérien du temple de la *Magna Mater* sur le Palatin (F. Coarelli). Le mur d'enceinte d'Aurélien, un élément important de la topographie antique de Rome auquel sont consacrées plusieurs contributions, était particulièrement familier à L. Cozza ; né et élevé dans une des tours du Mur d'Aurélien, il consacra en effet une grande partie de sa vie à l'étude, la restauration et la conservation de ce système défensif monumental de Rome. L'ampleur et l'importance de ses entreprises dans ce domaine sont bien mises en évidence dans la contribution de G. Pisani Sartorio. Une contribution propose des restitutions du passage du Tibre par les Murs Auréliens près de la Farnésine (L. Quilici), et deux autres sont également quelque peu en rapport avec les murs, livrant quelques remarques sur les *Horti* sur l'Esquilin englobés dans l'enceinte aurélienne (F. Guidobaldi) et sur une particularité de la maçonnerie dans l'église de *S. Giovanni a Porta Latina* (R. Coates-Stephens). Ce recueil de réminiscences et d'essais, reflétant les différentes facettes de l'œuvre de Lucas Cozza, se termine par quelques souvenirs de famille évoqués par sa fille Lavinia, coéditrice d'un ouvrage qui constitue un bel hommage à l'un des pionniers de l'archéologie et de la topographie de Rome.

Frank VAN WONTERGHEM

Carlo INGLESE & Antonio PIZZO, *I tracciati di cantiere di epoca romana: progetti, esecuzione i montaggi*. Rome, Gangemi, 2014. 1 vol. 223 p. nombr. ill. Prix : 26 €. ISBN 978-88-492-2848-9.

Un architecte et un archéologue proposent une analyse commentée de tracés de chantier gravés sur des éléments architecturaux romains pour mieux connaître les projets architecturaux, leur processus d'exécution et leur mise en œuvre. Cette catégorie d'indices archéologiques, bien que souvent très lacunaire, devrait permettre d'aborder des questions difficiles à traiter par d'autres voies. Elle s'inscrit dans un ensemble d'investigations beaucoup plus large sur les traces techniques de la construction (traces d'outils de taille, de levage, de pose, trous de crampon, de gougeons...) dans lequel les tracés constituent un apport spécifique dans un contexte de réflexions multidisciplinaires sur les divers aspects de la construction romaine. Ce programme annoncé par les auteurs doit également concerner l'histoire des techniques, la transmission des savoirs sur la construction et la diffusion des modèles architecturaux. En dépit du caractère relativement vaste de l'entreprise et des résultats déjà obtenus par des précurseurs tels que A. Choisy, G. Lugli, A.K. Orlandos, R. Martin, R. Ginouvès ou J.-P. Adam, pour ne citer que les plus connus, on ne peut que souscrire à de tels objectifs. Et c'est dans cette optique de plus d'un siècle de recherches qu'il faut situer le présent ouvrage et en examiner les avancées scientifiques et éventuels apports tout en s'assurant qu'ils ne se limitent pas au seul effet d'annonce. En réalité, ces nouvelles recherches concernent les tracés gravés sur des pièces d'architecture majoritairement issues de sites d'époque romaine, dans Rome et sa région (Ostie et Tivoli). Les témoins techniques étudiés se trouvent tant sur les

et aux questions de datation, entre autres sur base de la dendrochronologie. À plus d'un kilomètre de là, au nord-est, une seconde occupation s'est développée, à Ghislenghien, sur le versant nord du petit vallon de la Sille. D'intéressants vestiges des âges du Bronze et du Fer, sur lesquels nous ne nous étendrons pas, font place à deux concentrations de vestiges gallo-romains : aux abords du cours d'eau, la première est illustrée par plusieurs petites constructions sur poteaux datées de la période augustéenne tandis que la seconde, plus au nord, est matérialisée par deux générations d'enclos fossoyés abritant des bâtiments sur poteaux. Ces ensembles, datés de la seconde moitié du I^{er} siècle et du II^e siècle ap. J.-C., ont pu être rapprochés de l'habitat gallo-romain typique des sols sablonneux de la côte maritime et de la région de l'Escaut. L'analyse du mobilier a permis, notamment, de mettre en évidence une importante activité céréalière. Un dernier chapitre s'apparente à une synthèse de la région d'Ath aux époques protohistoriques et romaines. La présence (très hypothétique toutefois) d'un cadastre antique est envisagée pour cette microrégion. On soulignera l'excellent esprit de synthèse d'Isabelle Deramaix qui est parvenue à extraire l'essentiel de ce qui est considéré comme la première opération préventive wallonne d'envergure. On regrettera toutefois l'absence de plans de détail concernant les bâtiments en dur de Meslin-l'Évêque qui auraient peut-être permis au lecteur une interprétation complémentaire, notamment du corps de logis. L'ouvrage met en exergue, à juste titre, la présence simultanée de deux types d'habitat gallo-romains (ferme et villa), l'un typique de la plaine côtière avec des bâtiments sur poteaux au sein d'enclos fossoyés, l'autre plus largement répandu, caractérisé par un domaine divisé en deux parties et muni d'un grand corps de logis en dur (voir Ferdière *et al.*, *RAE*, 59, 2010). Des fours à chaux ainsi que deux sépultures aristocratiques, découverts récemment (Danese & Authom, *Signa*, 4 [2014] ; Danese & Hanut, *id.*), à environ 600 m au sud-est de la villa de Meslin-l'Évêque, viennent encore compléter ce dossier. La remarquable richesse de ces deux tombes, datées de l'époque augustéenne, apporte un regard complémentaire sur le statut social privilégié des habitants de cette villa nervienne dès les premières décennies de l'Empire, ce que ne laissaient pas entrevoir les structures contemporaines.

Nicolas PARIDAENS

Frédéric HANUT & Jean PLUMIER, *La nécropole gallo-romaine de la Place de la Wallonie à Jambes (Namur)*. 1. Texte. 2. Catalogue. Namur, Service public de Wallonie, 2014. 2 vol. 207 p. + 373 p., nombr. ill. coul. (ÉTUDES ET DOCUMENTS, ARCHÉOLOGIE 33 - 34). Prix : 20 € et 30 €. ISBN : 978-2-930711-11-9 et 978-930711-12-6.

Cet ouvrage présente les résultats des fouilles archéologiques menées sur le site de la Place de la Wallonie à Jambes entre 1991 et 1993. Le premier volume est divisé en neuf chapitres. Les deux premiers constituent une mise en contexte plus que complète et richement illustrée : une présentation du site de la Place de la Wallonie (p. 13-15) et un historique des travaux archéologiques menés à cet endroit entre le XIX^e siècle et les années 1990 (p. 17-21). Le chapitre 3 est consacré à la description des tombes, envisagée sous deux approches : la première est une description physique des tombes visant une typologie de ces sépultures ; la seconde aborde la question des rituels

funéraires. Les différents modes de dépôts – en urne, en tas ou en urne associée à un dépôt en tas – sont ainsi décrits. Soulignons toute l'actualité des quelques pages consacrées aux mutilations et perforations volontaires du mobilier céramique, difficilement repérables et ne faisant que trop peu souvent l'objet d'une analyse aussi fine. Le point est également fait sur l'unique sépulture multiple de la nécropole. Le chapitre 4 présente les structures secondaires : *ustrinum*, zone d'épandage et autres fosses (p. 53-63). Vient ensuite la présentation du mobilier archéologique (chapitre 5). La céramique est décrite par catégories techniques, groupes de pâtes et subdivisions typologiques avec des renvois systématiques aux contextes de découvertes (p. 65-108). La *terra nigra* et la céramique non tournée à dégraissant calcite apparaissent d'emblée comme les principaux constituants du répertoire. La partie consacrée à la parure de bronze présente successivement les fibules, les bracelets, les épingles à cheveux, les boucles d'oreilles et anneau, les spatules à fard et enfin les éléments de coffret (p. 108-124). La place est ensuite laissée au mobilier en fer (couteau, rasoir et clou ; p. 124-129), aux monnaies (p. 129-132) et à la verrerie, particulièrement rare dans cette nécropole (p. 132-135). Les chapitres 6 et 7 sont respectivement consacrés à l'étude anthropologique réalisée par C. Polet (p. 137-147) et à l'étude des restes fauniques menée par F. Pigière (p. 149-155). Le chapitre 8 offre une synthèse des données et fait le point sur la chronologie et l'évolution de la nécropole (p. 157-175). Chaque phase y est considérée sous trois aspects : la chronologie des sépultures, leur organisation spatiale et la caractérisation du mobilier qui y est associé. Enfin, le chapitre 9 offre une contextualisation de la nécropole de Jambes, insérée dans l'environnement plus large des nécropoles de Namur et des nécropoles du sud de la cité des Tongres (p. 175-183). Le second volume est scindé en trois parties. La première est consacrée au catalogue des tombes (p. 15-225), la deuxième au catalogue des structures annexes (p. 227-247) et la troisième aux découvertes isolées et au matériel hors contexte (p. 249-263). En ce qui concerne la première partie, chaque notice de tombe comprend une description physique de la structure, une description de l'ensemble anthropologique, un catalogue du mobilier – reprenant notamment le matériel lithique et en os qui ne font l'objet d'aucun commentaire dans le premier volume – et se clôture par une proposition de datation. Les deuxième et troisième parties sont construites sur le même plan que la première. L'une présente d'abord l'*ustrinum* puis les fosses et fossés ; l'autre met en lien les objets isolés avec les structures les plus proches auxquelles ils peuvent être associés. Outre l'abondance des dessins et autres illustrations en couleur, nous soulignerons également la présentation, parallèlement au texte, des données brutes (sous forme de tableaux et graphiques) ; ces dernières permettant aux lecteurs qui le désirent d'éclairer les interprétations proposées. Un autre point fort de cette publication est la mise en perspective systématique des données fournies par la nécropole de la Place de la Wallonie avec celles des autres sites de la région. Ceci souligne d'ailleurs la grande utilité de cette publication : ses apports à la connaissance des contextes funéraires du sud de la cité des Tongres sont précieux, les autres nécropoles du Namurois n'étant bien souvent connues qu'à travers d'anciennes fouilles peu ou pas publiées, pour lesquelles les contextes de découvertes sont la plupart du temps perdus et dont le matériel a parfois été égaré.

Nelly VENANT

l'esclave. Il y a aussi à Ostie de grandes boulangeries, plus « industrielles » sans doute qu'à Pompéi, avec, semble-t-il d'autres localisations des usages, circulations, hébergements et structures de production, apparemment plus complexes et difficiles à maîtriser. La villa et le domaine rural ne pouvait échapper à l'analyse. Les *Scriptores rei rusticae* sont soumis à un questionnement contradictoire. Le témoignage des Agonomes n'est en effet pas facile à utiliser. Il est faussé. Le Maître-auteur a tendance à se projeter de manière idéale dans la gestion du domaine, là où l'on sait par ailleurs que le *vilicus* – esclave en est l'*actor*. La critique du modèle carandinien de Settefinestre est bienvenue comme le bon usage des travaux d'Annalisa Marzano. L'approche méthodologique et conceptuelle originale et la volonté d'aller jusqu'au bout dans la démarche sont méritoires. On pourra toujours considérer que la tactique utilisée par l'esclave pour s'échapper un moment de son travail aurait pu être différente et scénarisée autrement mais la proposition a le mérite d'être là et d'obliger à une réflexion approfondie sur les conditions matérielles du fonctionnement de la main-d'œuvre servile. Le défaut majeur de cette approche, me semble-t-il, est de considérer l'esclavage comme un système fermé et bloqué d'aliénation. Il est bloqué dans sa structure, mais pas au niveau des personnes. On ne reste pas esclave. Sous l'Empire, la manumission se généralise. Ce qui n'implique pas la fin du système, mais un potentiel d'émancipation personnelle considérable. Le *vilicus* ou l'*actor* – esclaves, pas plus que l'ouvrier spécialisé ou le chef d'atelier, n'ont intérêt à hypothéquer une manumission assurée ou espérée. L'esclave est potentiellement libéré par l'affranchissement, l'affranchi peut devenir le *praepositus* de son ancien patron, ou son associé, il peut posséder lui-même des esclaves. Et un esclave peut lui-même disposer d'une main-d'œuvre servile. Il existe des hiérarchies de responsabilités dans la servilité d'un atelier ou d'un office. Dans la philosophie de ce travail, le système apparaît par trop dichotomique, avec deux blocs antagonistes. Or ni la masse dépendante n'est monolithique, ni le « patronat » des élites. Les rapports de production ne sont pas uniquement verticaux et bipolaires, ils sont aussi transversaux.

Georges RAEPSAET

Martine JOLY & Jean-Marc SÉGUIER (Ed.), *Les céramiques non tournées en Gaule romaine dans leur contexte social, économique et culturel : entre tradition et innovation*. Actes du colloque tenu les 25 et 26 novembre 2010 à Paris, INHA. Tours, Fédération pour l'Édition de la Revue archéologique du Centre de la France, 2015. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 271 p., nombr. ill., (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DU CENTRE DE LA FRANCE, SUPPLÉMENT 55). Prix : 30 €. ISBN 978-2-913272-41-5.

Cet ouvrage rassemble les communications présentées lors du colloque intitulé *La céramique non tournée en Gaule romaine*, tenu à l'Institut national d'Histoire de l'Art à Paris, les 25 et 26 novembre 2010. La rencontre, qui témoigne d'un intérêt récent des céramologues pour la céramique non tournée gallo-romaine, visait à l'interroger en articulant la problématique sur plusieurs questions centrales : pourquoi choisissait-on de produire de la céramique non tournée ? Qui la produisait et dans quel cadre ? Pour qui était-elle produite et pour quel(s) usage(s) ? Dans quel contexte historique et culturel cette production s'inscrivait-elle ? Chacune des contributions aborde ces

questions pour une ou plusieurs régions ou *civitates* donnée(s). – Le sujet est introduit par un article de synthèse, comparant les données des régions du Centre-Est et du Sud-Est de la France durant l'Âge du Fer (Ph. Barral, L. Izac-Imbert, p. 17-34). Le second article présente les productions non tournées de Provence (L. Rivet, S. Saulnier, p. 35-48). Il décrit la céramique non tournée des Alpilles, les urnes carénées dites « augustéennes » et la céramique culinaire micacée varoise en abordant de nombreuses questions : le lieu de production, la typologie, la chronologie, les influences extérieures décelables sur le répertoire, les caractéristiques techniques et les critères de reconnaissance, l'usage, la fréquence dans les assemblages et la diffusion. Les céramiques non tournées importées dans la région sont abordées de manière plus succincte. En ce qui concerne la céramique non tournée du Bas-Languedoc, ce sont principalement les productions de la région de Nîmes et de la vallée de l'Hérault qui sont traitées (S. Barberan, St. Mauné, Cl. Raynaud, p. 49-64). Dans cette région, la céramique non tournée est caractérisée par un répertoire typologique restreint et une longévité remarquable au sein des assemblages. La quatrième contribution porte sur l'Aquitaine méridionale (Fr. Réchin, p. 65-83), région dans laquelle la céramique non tournée se maintient dans des quantités considérables durant toute la période romaine. Outre les approches quantitatives, typologiques et chronologiques, l'auteur propose une nouvelle contextualisation de la production en examinant les aires de diffusion mais également les cadres économiques, culturels et ethniques régionaux. L'article suivant traite le territoire picton et couvre les périodes romaine et alto-médiévale (D. Guitton *et al.*, p. 85-124). L'approche envisagée est à la fois typo-chronologique et contextuelle. Les *villae*, les agglomérations secondaires et les contextes funéraires sont successivement abordés. La céramique non tournée de Basse-Normandie est traitée sous ses aspects quantitatif, typologique et fonctionnel (L. Simon, p. 125-140). La question de l'origine de la production est très brièvement abordée. Enfin, quelques paragraphes sont consacrés aux vases de type « Besançon ». La contribution portant sur la céramique non tournée des territoires Carnutes et Sénon (M.-P. Chambon, A. Fourré *et al.*, p. 141-150) traite le matériel d'un point de vue typologique, contextuel et chronologique et propose en outre une approche de la chaîne opératoire, ce qui constitue une originalité au regard des autres communications. Pour la région Île-de-France, trois productions sont décrites, ces dernières se distinguant les unes des autres par le répertoire, la chronologie, les pâtes, la fonction supposée ou encore les aires de diffusion (J.-M. Séguier, p. 151-171). La contribution couvrant l'Est de la Gaule (M. Joly, p. 173-185) aborde trois cités antiques : celle des Éduens est illustrée par les assemblages provenant des sites de Nevers et d'Entrains-sur-Nohain ; les ensembles de Langres, Malain et de la région de Mirebeau servent à appréhender la céramique non tournée du territoire Lingon ; enfin, l'étude de la céramique non tournée de la cité séquane est uniquement axée sur les assemblages provenant de Besançon. Ces différentes productions sont envisagées sous les aspects typo-chronologiques et quantitatifs. Les groupes de pâtes sont décrits pour les productions éduennes et lingonnes. S'agissant de la Champagne-Ardenne, la problématique est envisagée sous l'angle des microfaciès : celui des Ardennes et celui de la région de Vitry-le-François. Ces deux ensembles se distinguent par des pâtes et des répertoires typologiques particuliers. S'agissant de la céramique non tournée du *Belgium* (C. Chaidron, A. Jacques, p. 197-211), les auteurs soulignent le remplacement

progressif, dans les vaisseliers, de la céramique non tournée par de la céramique tournée – ce changement étant cependant plus lent en contexte rural – et ce, en s'appuyant sur les données quantitatives fournies par des assemblages provenant de onze sites fouillés récemment. La contribution fournit en outre un catalogue des formes non tournées de la région envisagée. Pour la région Nord-Pas-de-Calais, trois entités géographiques sont considérées : le littoral, la vallée de la Deûle et la vallée de l'Escaut de Cambrai à Famars (S. Willems, p. 213-229). En se basant sur des arguments typochronologiques et sur les aires de répartition des productions, l'auteur met ainsi en lien les productions non tournées et l'existence d'un terroir ; elle formule également l'hypothèse selon laquelle ces productions pourraient être associées à d'autres activités, notamment agricoles. La contribution prenant en compte la cité des Tongres traite la problématique en envisageant une production particulière : la céramique non tournée à dégraissant calcite (A. Lepot, F. Vilvorder, p. 231-243). Les auteures présentent successivement les caractéristiques techniques, le répertoire typologique, l'aire de diffusion et discutent l'origine culturelle et géographique de ces récipients qu'elles situent dans la mouvance de la civilisation des *oppida*. Les deux derniers articles traitent de l'Alsace. Le premier fournit une étude de cas, un ensemble provenant des fouilles de l'agglomération de Sierentz et ayant pour originalité de comprendre un grand nombre de récipients non tournés dont certains sont signés (A. Murer, p. 245-258) ; le second concerne les productions du Haut Moyen Âge (M. Châtelet, p. 259-266) et apparaît quelque peu hors propos par rapport à la chronologie envisagée lors du colloque. – Ces actes présentent donc de manière relativement uniforme les productions non tournées émanant des différentes régions de Gaule : la typologie, la chronologie, l'aspect quantitatif et la question des usages sont presque systématiquement abordés ; de ce fait, ils constituent un ouvrage de référence sur le sujet. Les premières tentatives de reconstitution de la chaîne opératoire appliquée à ces productions jusque-là négligées et la mise en perspective des assemblages avec le terroir ou des contextes économiques et culturels particuliers constituent de leur côté autant de champs de recherche particulièrement prometteurs.

Nelly VENANT

Eckhard DESCHLER-ERB & Philippe DELLA CASA (Ed.), *New Research on Ancient Bronzes*. Acta of the XVIIIth International Congress on Ancient Bronzes. Zurich, Chronos Verlag, 2015. 1 vol. 362 p., 403 fig. (ZURICH STUDIES IN ARCHAEOLOGY, 10). Prix : CHF 68. ISBN 978-3-0340-1272-0.

Maria H. P. den Boesterd avait réuni à Nimègue, les 9 et 10 novembre 1967, un petit groupe de spécialistes de la toreutique romaine ; c'est lui qui posa les bases d'un premier colloque qui se déroula, toujours à Nimègue, du 20 au 23 avril 1970. Quarante-trois ans plus tard, c'est sur cinq journées, du 3 au 7 septembre 2013, que se tint à l'Université de Zurich et au Paul Scherrer Institut de Villingen un XVIII^e congrès, désormais consacré à l'ensemble des bronzes antiques et qui regroupait plus de 120 participants venus d'une vingtaine de pays différents. On mesurera déjà par ces quelques chiffres tout le chemin parcouru. Considérablement élargie, la recherche s'est aussi désormais structurée et le très riche volume d'actes de cette rencontre zurichoise s'organise autour de huit thèmes qui, tous, ont reçu l'attention qu'ils

A. BRÄUNING & I. KILIAN-DIRLMEIER (Ed.), *Die eisenzeitlichen Grabhügel von Vergina. Die Ausgrabungen von Photis Petsas 1960-1961*. Mayence, RGZM, 2014. 1 vol. 328 p., 272 ill., 11 cartes dépliantes (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 119). Prix : 68 €. ISBN 978-3-88467-223-5.

Connu depuis 1860, le site de Vergina correspond à l'ancienne Aigai, qui fut la première capitale du royaume de la Macédoine avant son transfert à Pella. Sa vaste nécropole, dans laquelle plus de 300 *tumuli* ont été identifiés, se développe progressivement à partir de la fin du XI^e s. av. J.-C. Les premières fouilles y débutèrent en 1951 sous la direction de Manolis Andronikos (1919-1992). En 1977, l'archéologue grec découvrit des tombes dans un grand tumulus, dont certaines n'avaient pas été pillées. La découverte fit sensation quand M. Andronikos identifia l'une des tombes comme celle de Philippe II de Macédoine. Il fouilla ainsi en tout trente-deux *tumuli*, dont six ont été datés de l'époque hellénistique et vingt-six de l'Âge du Fer. Ces premiers travaux remontant aux années 1950 ont été suivis par des fouilles d'urgence menées par l'archéologue Photis Petsas lors de la construction de l'autoroute reliant Veria à Palatitsia dans les années 1960-1961. Il fouilla 75 *tumuli*, dont 14 ont été datés de l'Âge du Fer et 61 de l'époque hellénistique ou bien non datés. Ils renfermaient en tout 126 sépultures. Restés inédits jusqu'à ce jour, ces travaux bénéficient désormais d'une belle publication. Coïncidence éditoriale, cet ouvrage est paru en même temps qu'un article de synthèse d'Anne-Zahra Chemsseddoha (« Quelques observations sur les thématiques funéraires en Macédoine à l'Âge du Fer : le cas de la nécropole de Vergina », *Pallas* 94 [2014], p. 63-86), qui vient encore enrichir la question. Les auteurs livrent tout d'abord un bref aperçu de l'histoire macédonienne à partir des rares sources textuelles (p. 5-6). Ils reviennent ensuite sur l'histoire de la recherche archéologique en Macédoine (p. 7-8). Cet état de la question est nécessaire pour souligner les problèmes méthodologiques rencontrés par les archéologues et les historiens s'intéressant à la région. À la fin du XIX^e s. et au début du XX^e s., les sites archéologiques de la Macédoine n'ont pas suscité le même intérêt passionné que les sites de Grèce centrale ou méridionale. Les raisons en sont nombreuses. D'une part, la Macédoine est peu présente dans les sources écrites antiques. D'autre part, la région resta ottomane jusqu'en 1912, tandis que les autres régions de la Grèce furent indépendantes dès 1830. En outre, les premières fouilles ont été effectuées par les troupes françaises et anglaises postées dans la région ou bien lors d'opérations préventives qui n'ont été que partiellement publiées. L'accès aux données matérielles s'en est trouvé ainsi considérablement affecté. Dans un important chapitre, les auteurs abordent la typologie du mobilier archéologique, ses assemblages et leur répartition géographique (p. 13-88). Les vases les plus fréquemment retrouvés par les archéologues sont des pichets avec un col en biseau, qui ont été montés à la main. Ces vases en argile ont été retrouvés dans des sépultures aussi bien féminines que masculines. Ils y ont été retrouvés en quantité comparable. Aussi n'occupent-ils pas un rôle déterminant dans le discours sur le genre ou bien sur le statut social du défunt. Par ailleurs, une vaisselle à deux pieds destinée à la cuisine a été exclusivement retrouvée en Macédoine, tandis que d'autres objets ont été plus largement distribués. C'est le cas des fibules à lunette qui ont été retrouvées en Autriche, en Slovaquie, en Macédoine grecque et dans le Péloponnèse. Les objets métalliques occupent une place

considérable dans cet ouvrage, car ils concernent plus directement les études sur le genre et sur le statut social des défunts, comme le montrent parfaitement les chapitres suivants, consacrés aux assemblages, aux pratiques funéraires (p. 89-105) et à l'organisation de la nécropole (p. 105-145). Aucune étude ostéologique n'a pu en effet être conduite sur les rares squelettes découverts ; aussi la détermination du genre repose seulement sur le mobilier funéraire, les assemblages et les marqueurs sexuels. Les auteurs insistent d'un côté sur les diadèmes en bronze qui renvoient au monde féminin, et de l'autre sur les armes en fer qui caractérisent le monde des hommes. Cependant, certains objets ne permettent pas d'identifier le genre : il en est ainsi des couteaux, des anneaux et des boutons. Les éléments de parure présentent en outre une plus grande diversité (épingles, fibules à arc et à lunettes, bracelets, colliers, anneaux, boucles d'oreilles, diadèmes, pendentifs, perles) que les armes en fer qui regroupent seulement des épées, des couteaux, des lances et des pointes de flèches. L'épée appartient au monde masculin et désigne le défunt comme un membre de l'élite sociale. Le porteur de l'épée serait le chef de l'*oikos*, tandis que la femme qui porte des bijoux serait l'*Oikosherrin*. Il est important de remarquer que la panoplie défensive manque dans les sépultures. Dans le cas des tombes royales de Macédoine, ce n'est pas tant les armes elles-mêmes que la technique employée qui matérialise le statut social du défunt. Concernant l'étude des assemblages et des pratiques funéraires, les auteurs ont été confrontés à un problème majeur lié à la documentation ancienne établie par Petsas : l'archéologue s'est en effet seulement intéressé aux objets sans prendre véritablement en compte le contexte de découverte. Les objets déposés auprès du corps sont non seulement un signe de reconnaissance mais aussi ils contribuent à donner une image du défunt et de la société contemporaine. Aussi, l'étude des *tumuli* N et T effectuée par M. Andronikos a permis de formuler deux modèles interprétatifs : soit les tombes ont été regroupées sous un tumulus afin de représenter un groupe familial polygame, de type patriarcal, soit ces tombes constitueraient une sorte de *Männerbund*, c'est-à-dire une troupe de guerriers réunis autour de leur chef. Les auteurs livrent enfin un imposant catalogue, qui rassemble une riche documentation des vingt-trois *tumuli* (p. 161-309). Ses défauts sont principalement à mettre au crédit de l'ancienneté des fouilles et aux choix de Petsas dans la numérotation ou dans l'illustration des *tumuli*. Le mobilier archéologique est documenté à l'aide de photographies et de dessins de bonne qualité. Cependant quelques problèmes subsistent dans l'illustration (par exemple, fig. 8 et 41, fig. 256). Deux conclusions, l'une en allemand, l'autre en grec, reviennent sur les principaux résultats de cette étude (p. 147-152). L'ouvrage bénéficie d'une très belle écriture, qui en facilite grandement la lecture. Il constitue d'ores et déjà une contribution majeure à la connaissance de la Macédoine, de ses pratiques funéraires et surtout de ses structures sociales avant le VII^e siècle av. J.-C.

Isabelle WARIN

Roberto SPADEA, *Kroton, Studi e ricerche sulla polis achea e il suo territorio*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2014. 1 vol. 564 p., 139 pl. dont 16 coul., 9 dépliants coul. (ATTI E MEMORIE DELLA SOCIETÀ MAGNA GRECIA, 5). Prix : 230 € (broché). ISBN 978-88-7689-277-6.

Philippe CONTAMINE, Jacques JOUANNA & Michel ZINK (Ed.), *La Grèce et la guerre*, Actes du 25^e colloque de la Villa Kérylos organisé à Beaulieu-sur-Mer les 3 et 4 octobre 2014. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2015. 1 vol. iv-303 p., ill. n/b et coul., plans (CAHIERS DE LA VILLA KÉRYLOS, 26). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87754-333-0.

Des fragments d'Héraclite qui nous sont parvenus, une citation a largement retenu l'attention des spécialistes de la guerre antique et moderne : « *polemos* est le père de toutes choses » (fragment Diels-Kranz 53). Dans ce passage, le philosophe grec énonce des lois pour comprendre l'ordre naturel du monde qui aurait été engendré par la violence. La guerre est omniprésente dans notre histoire, aujourd'hui comme hier. Elle est à la fois l'expression d'une pratique culturelle et d'une volonté politique qui considère la guerre comme une solution envisageable parmi tout un éventail de possibilités. La guerre est souvent le fruit d'un legs culturel que les spécialistes cherchent à analyser et à comprendre. Cet ouvrage rassemble les contributions d'historiens, de philologues, d'archéologues, d'historiens de l'art et de numismates, qui abordent la guerre en Grèce, depuis Homère jusqu'aux périodes byzantine, médiévale et moderne. La guerre est omniprésente dans le monde des cités grecques comme l'attestent les textes et les images antiques. Les trois premières contributions soulignent ainsi la dialectique permanente entre la guerre et la paix dans les textes des historiens, des orateurs et des philosophes de l'Antiquité. Monique Trédé brosse tout d'abord le portrait des historiens de la Grèce d'époque classique, qui ont assuré leur bonne fortune en relatant les guerres menées par les Grecs (« La guerre et les historiens », p. 1-12). Laurent Pernot aborde ensuite le discours rhétorique, qui est un moyen de préparer, de conduire mais aussi de terminer une guerre (« Les orateurs antiques entre guerre et paix », p. 13-28). Comme un clin d'œil à la *rhêtorikê*, Jacques Jouanna se concentre sur l'art, ou bien la science, de la guerre, *polemikê*, innovation grecque qui se développe dans la seconde moitié du v^e siècle av. J.-C. (« Guerre et philosophie en Grèce ancienne : aux origines de l'art de la guerre », p. 29-46). Les historiens entrent alors dans la bataille. Dans une belle contribution, Pierre Ducrey revient sur l'apparition de l'hoplite et sur l'évolution des armes destinées à protéger la vie du guerrier (« Du nouveau sur le combat des hoplites. Vraiment ? », p. 47-57). De son côté, Denis Knoepfler aborde la question fondamentale de l'éphébie, qui a suscité de nombreux commentaires et de riches analyses, mais dont la documentation reste encore lacunaire et bien tardive (« L'éphébie athénienne comme préparation à la guerre du iv^e au ii^e siècle av. J.-C. », p. 59-104). Après la défaite de 338 av. J.-C., Athènes cherche à renouveler sa force militaire afin d'assurer la défense de ses frontières. Cette réforme, qui a un coût que la cité attique cherche à financer, passe par la création, ou bien par une refonte, de l'éphébie. L'auteur se penche plus en détail sur l'éphébie d'époque hellénistique, qui serait devenue progressivement une école de formation plus civique que militaire. Puisant leurs racines dans un terroir grec, les techniques militaires de la Macédoine ont joué un rôle essentiel dans l'histoire de la guerre. Ces réformes militaires furent accompagnées par des réformes administratives profondes menées par Philippe II et Alexandre le Grand, qui visèrent aussi à réorganiser l'ordre social de la Macédoine, comme le montre Miltiade Hatzopoulos (« L'organisation de la guerre macédonienne : Philippe II et Alexandre le Grand », p. 105-120). Ils augmentèrent

ainsi le nombre des familles nobles, qui composaient le noyau des forces armées macédoniennes, afin de limiter l'influence de quelques familles, de s'attacher la fidélité de leurs hommes et de renforcer le rôle central de l'État. L'argent constitue le nerf de la guerre, aujourd'hui comme hier, en Syrie comme en Macédoine ou bien en Grèce, comme le rappelle Olivier Picard dans une démonstration brillante (« Payer la guerre en Grèce ancienne », p. 121-141). L'invention de la monnaie sert à financer la guerre et à s'assurer la fidélité des guerriers. La chouette d'Athènes fut ainsi pendant longtemps la monnaie des mercenaires. Devant l'ampleur des guerres et leur manque constant d'hommes, les cités grecques furent obligées de recruter toujours plus et en plus grand nombre de nouveaux combattants, ce qui les amena à générer de nouvelles monnaies (par ex., la monnaie de bronze de Corinthe). L'histoire de la Grèce n'est pas seulement antique, elle est aussi moderne comme le rappelle la deuxième partie de cet ouvrage. À partir d'une analyse approfondie de la *Mappae clavícula* et du *Livre des feux pour brûler les ennemis* de Marcus Graecus, Robert Halleux revient sur la question de la composition du feu grégeois (pétrole, lignite, huiles, gommes, résines et poix, matières sulfureuses et agents de texture) et de sa propulsion (flèches, pierres et grenades) qui s'appuie sur la balistique classique (« Le feu grégeois, ses vecteurs et ses engins de propulsion », p. 143-152). Son origine remonterait au siège de Constantinople durant lequel Callinicos, architecte originaire d'Héliopolis, aurait enflammé les vaisseaux des Arabes. De son côté, Jean-Yves Tilliette s'interroge sur la réception de la figure d'Alexandre le Grand au cours du Moyen Âge à partir de l'étude de l'*Alexandréide*, qui se substitue à l'*Énéide* de Virgile à partir du XIII^e siècle (« Alexandre le Grand, modèle et précurseur des croisés ? », p. 153-169). Au cours des premiers siècles médiévaux, l'image du souverain macédonien est plutôt sombre et négative : il est considéré comme un « chien de guerre ». Les textes médiévaux renouvellent cependant peu à peu le souvenir de sa destinée exceptionnelle. Alexandre le Grand devient progressivement un modèle pour les croisés qui entreprennent le voyage vers l'Orient : *Magnus in exemplo est* (Gautier de Châtillon, *Alexandreis* X, 448). Deux contributions interrogent ensuite des faits de guerre. Jean-Claude Cheynet revient tout d'abord sur la prise d'assaut de Constantinople par les Croisés en 1204 (« La défense de l'Empire romain d'Orient lors de la Quatrième Croisade », p. 171-192). Comment expliquer la victoire des Croisés alors que la situation ne leur était pas favorable ? Ils profitèrent de la qualité de leurs chefs, des défaillances de la partie adverse et d'une certaine indifférence de la population. Philippe Contamine aborde de son côté la conquête de la Morée au XIII^e siècle (« Quand la Morée était française : Faits d'armes et de chevalerie », p. 193-214). La région est conquise malgré les nombreuses querelles qui affectent les vainqueurs. Cette histoire est redécouverte dans les années 1820-1840 sous la plume de Joseph-Alexandre Buchon. Au moment où la Grèce se libère grâce à l'intervention de nations européennes philhellènes, Buchon cherche, selon ses propres mots, « à combler une lacune dans nos annales nationales en écrivant une histoire de la domination des Français aux XIII^e et XIV^e siècles dans les provinces démembrées de l'empire grec ». Il cherche à redorer le prestige d'une histoire nationale. Jean-Pierre Bois évoque ensuite la réception de l'art militaire antique par le biais des études des textes anciens (« Polybe et le chevalier de Folard », p. 216-244). Le point fort en est la traduction de Polybe en six volumes par dom Vincent Thuillier, bénédictin de la congrégation de

Saint Maur. Le chevalier de Folard, qui connaît les classiques de la littérature antique, s'appuie sur cette traduction de Polybe pour nourrir sa propre réflexion théorique sur l'art de la guerre, sur les tactiques employées et sur l'usage de certaines armes. La réception de l'Antiquité concerne certes l'art de la guerre, mais aussi l'art de la peinture. Jean-Auguste-Dominique Ingres n'aimait pas peindre la guerre, étape pourtant obligée de tout peintre d'histoire. Sa curiosité archéologique pour l'Antiquité l'invite à s'y intéresser. Ses dessins relèvent souvent plutôt de la fantaisie de l'artiste que de l'acribie de l'archéologue amateur. À partir de l'étude de 57 cartons à dessins conservés par le Musée Ingres de Montauban, Adrien Goetz étudie cet aspect mal connu de la production du peintre (« Ingres historien militaire ? Quelques aspects du fonds inédit du musée Ingres de Montauban », p. 247-260). Dans une dernière contribution, Yannis Mourélos revient sur le jeu des alliances entre les puissances et les enjeux du « front d'Orient », théâtre marginal d'une guerre qui se déroule plus à l'Ouest (« Le front d'Orient dans la Grande Guerre. Enjeux et stratégies », p. 261-271). L'auteur aborde les raisons qui ont conduit à l'envoi d'un corps expéditionnaire afin de voler au secours des Serbes lorsque la Bulgarie entre en guerre en octobre 1915. La défaillance des Serbes deux mois plus tard remet en question la présence d'un corps expéditionnaire à Salonique, qui devient alors une question plus politique que militaire entre les nations de la Triple Entente. Parvenu au terme de sa lecture, le lecteur aura le sentiment que l'histoire de la guerre en Grèce est aussi la riche histoire d'un legs culturel qui remonte à l'Antiquité. L'ouvrage, qui a le mérite à la fois de revenir sur un certain nombre de questions fondamentales (par ex. l'éphébie, le financement de la guerre...) et de présenter des dossiers peu ou bien mal connus (par ex. la conquête de la Morée...), est agréable à lire par la diversité, la richesse et surtout la qualité des contributions qui le composent.

Isabelle WARIN

Lukas THOMMEN, *Die Wirtschaft Spartas*. Stuttgart, Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 191 p., 2 cartes. Prix : 39 €. ISBN 978-3-515-10675-7.

Ce petit livre vise à réactualiser les connaissances sur Sparte et prend acte du fait qu'elles évoluent actuellement. Il traite les questions suivantes : I. La topographie (territoire, routes, ports) à laquelle renvoient deux cartes en fin du volume, ce qui est un peu sommaire. II. La société spartiate, rapidement examinée dans ses grandes catégories (les groupes sociaux et leur contribution à l'économie, Spartiates, Périèques-Hilotes et esclaves). La partie suivante consacrée à l'armée, puis aux relations entre cités me semble originale, en partie à cause de ses appendices, liés au texte, ce qui les rend facilement utilisables par exemple : 4. Armée 4.1 Organisation de l'armée 4.2 Chefs de mercenaires et mercenaires 4.3 Appendice (p. 51-53) : listes d'opérations de mercenaires fin des v^e et iv^e siècles av. J.-C. 5. Proxénies, liens d'hospitalité et d'amitiés. 5.1 Liste des proxènes (p. 56-58, avec un complément p. 151-154). 5.2 Liste des hôtes et relations (p. 58-61). III. Agriculture et élevage. L'auteur recense les divers produits cités comme étant laconiens. Si l'huile d'olive est recensée, il faudrait aussi rappeler le nombre important d'amphores de table trouvées en Sicile et Grande-Grèce (signalées par Paola Pelagatti) ce qui met aussi le vin au nombre des produits agricoles disponibles en quantité exportable. L'élevage est rapidement expédié (p. 66-

l'article d'E. Lippolis & R. Stocco, pl. X (extrait du plan d'ensemble des déliants), le Nord est en haut. Mais il est en haut à g. pl. XIV. Dans l'article de A. Ruga, pl. LVIII, le N est à g. (sans échelle), pl. LIX l'échelle est indiquée, mais le Nord manque. On a noté l'importance topographique de la fouille Microcitemia, numérotée 15 sur le plan d'ensemble 3 au 1:5000, mais oubliée sur les déliants 4 à 9 au 1:2500 et sur la fig. 3 d'E. Lippolis. Dans les déliants 1 et 2, les couleurs ne se distinguent pas très bien, peut-être par suite d'un problème d'impression. Ces approximations et la faible normalisation d'un article à l'autre rendent laborieuse la compréhension d'un dossier topographique très complexe. La deuxième partie du volume est consacrée aux matériels. 9. Elena Lattanzi, « Bronzetti dalla Magna Grecia nelle collezioni Townley e Payne Knight nel British Museum di Londra » (p. 311-333) 10. R. Spadea, « Una sirena di bronzo e un frammento di Gorgone in terracotta : ipotesi di officine a Crotone » (p. 335-361). 11. Aba Muleo, « Il grifo del Lacinio : problemi interpretativi e conservativi » (p. 363-393). 12. Roberta Belli Pasqua, « *Munificus erga patriam suam*. Note sul gruppo bronzeo di Manio Megonio Leone e dei suoi famigliari a Petelia » (p. 395-406). R. Belli Pasqua y publie les fragments subsistants d'un groupe de statues en bronze du II^e s. de notre ère conservés au Musée de Catanzaro. 13-16. R. Spadea, « Tesoretti ed orificerie dal fondo Gesù di Crotone » (p. 407-410), présente rapidement la découverte de trésors qui sont publiés ensuite par Ermanno A. Arslan (p. 411-458) pour le trésor de monnaies d'argent, par Alfredo Ruga (p. 459-479) pour les monnaies de bronze, et par R. Spadea lui-même (p. 481-487) pour les bijoux, qui comprennent notamment deux remarquables boucles d'oreille en or à tête de lion. L'enfouissement des trésors semble se situer entre la deuxième moitié du IV^e et la première moitié du III^e s. av. J.-C. 17. Francesco Cristiano, « Note sui cinturoni italici dalla Crotoniade » (p. 489-505). Suivent dans la section « varie » trois articles : 18. Pier Giovanni Guzzo, « Doni ad Hera Lacinia » (p. 509-517), discute le texte du pseudo-Aristote (*mir. ausc.*, 96) sur l'offrande à Héra par Alcimènes d'un himation vendu ensuite par Denys aux Carthaginois. 19. Maria Letizia Lazzarini, « Nuovi documenti scritti dal Capo Lacinio » (p. 519-527), publie plusieurs inscriptions, dont une du III^e s. av. J.-C. dans laquelle apparaît la formule *epi iereos* ..., première attestation à Crotone d'un tel éponyme. Enfin, 20. Ada Caruso, « Mouseia pitagorici in Magna grecia : questioni topografiche e culturali » (p. 529-553). Au total, en dépit des critiques formelles qui précèdent, un volume très intéressant qui complète bien la série des publications sur Crotone et donne une bonne idée de la quantité de travail accomplie dans cette ville, essentiellement sous la direction de R. Spadea.

Henri TRÉZINY

Donald KAGAN & Gregory F. VIGGIANO (Ed.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*. Princeton, Princeton University Press, 2013. 1 vol. xxv-286 p., ill. Prix : 35 \$ (relié). ISBN 978-0-691-14301-9.

À partir de la deuxième moitié du VIII^e s. av. J.-C., les combattants grecs adoptent progressivement une panoplie composée d'éléments en bronze (casque, cuirasse, protège-ventre, jambières, bouclier). La lourdeur et la gêne occasionnée par cet équipement auraient modifié l'organisation militaire des troupes grecques, qui se seraient

désormais battues en formation serrée au sein de la phalange. En outre, un passage important de la *Politique* d'Aristote (IV, 1297, 6-10) mentionne le remplacement des cavaliers par les hoplites. Ainsi, au combat individuel, qui trouve son expression la plus prestigieuse dans les duels aristocratiques de l'épopée homérique, se substitue progressivement le combat collectif. Ces modifications auraient eu des conséquences fondamentales sur les structures politiques et sociales des cités. Ce phénomène, désigné traditionnellement sous l'appellation de « révolution hoplitique », aurait ouvert l'accès à la défense du territoire aux membres non aristocratiques de la cité. Cela aurait favorisé l'apparition de revendications sociales et politiques, qui auraient abouti à la création d'une sorte de « classe moyenne », constituée de fermiers, propriétaires de leurs terres. Au cours du VII^e s. av. J.-C., ces individus auraient apporté leur soutien aux tyrans en les propulsant à la tête des cités. Les hoplites auraient ainsi joué un rôle politique décisif dans les cités grecques archaïques. Au cours de ces dernières décennies, ces modèles interprétatifs ont été largement remis en question par les historiens et par les archéologues. Cet ouvrage livre ici les conclusions d'un colloque organisé au mois d'avril 2008 à l'Université de Yale. Cette série de conférences visait à confronter les différents points de vue habituellement évoqués sur cette question. Trois problématiques ont rythmé la tenue des débats : la première concernait l'origine des armes utilisées par les hoplites et la naissance de la phalange ; la deuxième abordait les conséquences politiques, économiques et sociales liées à ces changements et la troisième consistait à aborder la question de l'impact du mode de combat hoplitique sur la culture grecque en général. Dans une première contribution de plus de 50 pages, D. Kagan et G.F. Viggiano reviennent sur l'histoire de la recherche (*The Hoplite Debate*, p. 1-56). Les auteurs insistent notamment sur les travaux de l'historien anglais George Grote (1794-1871), qui fut le premier à associer l'apparition de ce nouveau mode de combat aux changements sociaux et politiques survenus dans la cité au cours du VII^e s. av. J.-C. La contribution suivante aborde la question de la représentation des hoplites en formation serrée (*The Arms, Armor and Iconography of Early Greek Hoplite Warfare*, p. 57-73). Cette contribution reprend un article publié précédemment par H. van Wees, dont le contenu est commenté ici par G.F. Viggiano (« The Development of the Hoplite Phalanx: Iconography and Reality in the Seventh Century », dans H. Van Wees (Ed.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres, 2000, p. 125-166). La rareté des sources iconographiques et les problèmes d'interprétation qu'elles soulèvent expliquent les difficultés rencontrées par les historiens et les archéologues à les utiliser. Le monde des images antiques n'apportent *in fine* qu'une aide très limitée sur de telles questions. Paul Cartledge, qui fut l'animateur des débats, insiste ensuite sur l'importance acquise ces dernières années par la polémologie dans les études anciennes et revient sur les définitions de certains termes rencontrés au cours de ces nombreuses et vives discussions (naissance de la *polis*, « révolution » hoplitique...) (*Hoplitai/Politai: Refighting Ancient Battles*, p. 74-84). Dans le chapitre suivant, Anthony Snodgrass, dont les travaux universitaires sur la question restent encore aujourd'hui fondamentaux, adopte une position très nuancée, plus nuancée que la plupart des autres contributeurs à cet ouvrage. En s'appuyant sur les vestiges archéologiques, il défend l'hypothèse d'une apparition progressive d'un armement lourd, qui aurait conduit à la formation progressive de la phalange d'époque classique. Les conséquences de ces changements sur

les structures des cités grecques restent néanmoins difficiles à déterminer avec exactitude (*Setting the Frame Chronologically*, p. 85-94). Les deux contributions suivantes ouvrent largement les frontières du monde hellénique. Le Proche-Orient aurait certes eu une influence importante sur les modes de combat des hoplites, mais n'aurait pas joué de rôle significatif dans la mise au point de leur équipement (Kurt Raaflaub, *Early Greek Infantry Fighting in a Mediterranean Context*, p. 95-111). De son côté, John Hale évoque le rôle du mercenariat grec en Égypte (*Not Patriots, Not Farmers, Not Amateurs: Greek Soldiers of Fortune and the Origins of Hoplite Warfare*, p. 176-193). L'ampleur et l'intensité des guerres qui se déroulent en Égypte et au Proche-Orient, auraient contribué à la formation des hoplites et leur auraient permis de s'enrichir considérablement. Lors de ces campagnes militaires, les hoplites auraient acquis un certain sens des affaires, un esprit d'entreprise, dont auraient bénéficié les cités grecques à leur retour. Les contributions d'Adam Schwartz, qui reprend ici très largement les résultats de son travail de thèse, et de Peter Krentz portent sur les armes et l'armement des hoplites (*Large Weapons, Small Greeks: The Practical Limitations of Hoplite Weapons and Equipment*, p. 157-175 ; *Hoplite Hell: How Hoplites Fought*, p. 176-193). À partir des mêmes sources, les deux auteurs parviennent à des conclusions différentes. Ainsi, P. Krentz défend l'idée que les troupes grecques adoptent une grande variété de modes de combat, tandis qu'A. Schwartz est plutôt partisan de l'existence d'une seule et unique formation de combat, la phalange. Les auteurs s'accordent par ailleurs pour souligner l'importance du rôle joué par le poids des armes. Ils admettent néanmoins que seuls de rares hoplites possédaient une lourde panoplie à l'époque archaïque, seulement un hoplite sur trois. Le lecteur saisit ici toute l'ampleur du paradoxe de cet ouvrage. Dans la contribution suivante, G.F. Viggiano, qui est décidément l'auteur qui aura le plus collaboré à cet ouvrage, défend avec conviction l'existence de la « révolution hoplitique » (*The Hoplite Revolution and the Rise of the Polis*, p. 112-133). Ce chapitre est peut-être celui qui suscitera le plus de réactions. L'auteur considère que les approches novatrices n'offrent pas une alternative satisfaisante aux modèles interprétatifs traditionnels. On pourra reprocher à l'auteur d'avoir une lecture très théorique des sources écrites et d'ignorer les résultats obtenus par l'archéologie. Car, comme le montre Lin Foxhall dans la contribution suivante, les résultats obtenus par les archéologues ont largement contribué à renouveler la réflexion sur l'histoire ancienne (*Can We see the Hoplite Revolution on the Ground? Archaeological Landscapes, Material Culture and Social Status in Early Greece*, p. 194-221). Ainsi, les prospections archéologiques, menées en Grèce ces dernières années, ont montré l'absence d'un développement significatif des exploitations agricoles à l'époque de la supposée « révolution hoplitique ». Dans la contribution suivante, H. Van Wees conduit une critique sévère à l'égard des modèles formulés par Victor Davis Hanson dans son ouvrage intitulé *Others Greeks (Farmers and Hoplites: Models of Historical Development)*, p. 222-256). Il considère en outre que la phalange archaïque puise ses origines dans l'épopée homérique. À partir de ce substrat initial, elle se serait progressivement structurée au cours des siècles suivants pour aboutir à la phalange que nous connaissons le mieux, celle du ^v^e s. av. J.-C. Dans une dernière contribution qui sert également de conclusion à l'ouvrage, Victor Davis Hanson revient sur les modèles traditionnels, dont il est un fervent partisan (*The Hoplite Narrative*, p. 256-276). L'auteur est intimement

convaincu que les hoplites, rendus forts et endurants par leurs activités agricoles, auraient façonné et profondément structuré les cités archaïques et l'esprit grec. En laissant le mot de la fin au plus ardent des défenseurs de l'approche traditionnelle, les éditeurs prennent clairement position dans le débat, ne laissant finalement guère de place à une possible discussion. Il n'est pas à douter que ces diverses contributions ne manqueront pas de susciter de nombreuses réactions. En guise de conclusion, nous souhaiterions souligner la présence de plusieurs problèmes majeurs. Tout d'abord, le titre de l'ouvrage est paradoxal, puisque tous les auteurs s'accordent à reconnaître que seuls de rares combattants portaient une panoplie complète en bronze. Ce qui contribue d'ailleurs à remettre d'emblée en cause l'approche traditionnelle. Il faut ajouter à cela que le lecteur reste perplexe devant un grand nombre d'approximations concernant les vestiges archéologiques. L'ouvrage pêche en outre par une littérature essentiellement anglo-saxonne qui omet les travaux conduits récemment sur les structures sociales et politiques des cités grecques en Allemagne ou bien en France. Ces travaux ont largement contribué à remettre en question « la révolution hoplitique », ou du moins à ouvrir plus largement la réflexion. Cette publication est enfin un livre d'opinion où chaque auteur cherche à convaincre son contradicteur aux dépens parfois d'une analyse plus poussée des sources historiques et archéologiques, qui aurait pourtant été bien nécessaire. Il reste que cet ouvrage offre matière à réflexion aussi bien sur le fond que sur la forme, mais il montre aussi que le débat en histoire ancienne n'est pas toujours aussi austère ni ennuyeux qu'on ne le suppose habituellement.

Isabelle WARIN

Dominique MULLIEZ (Ed.) avec la collaboration d'Anna BANAKA-DIMAKI, *Στα βήματα του Wilhelm Vollgraff — Εκατό χρόνια αρχαιολογικής δραστηριότητας στο Άργος. Sur les pas de Wilhelm Vollgraff — Cent ans d'activités archéologiques à Argos*. Actes du colloque international organisé par la IV^e EPKA et l'École française d'Athènes, 25-28 septembre 2003. Athènes, École française d'Athènes, 2013. 1 vol. 442 p., 272 ill. (RECHERCHES FRANCO-HELLÉNIQUES, 4). Prix : 89 €. ISBN 978-2-86958-250-7.

Le colloque *Sur les pas de Wilhelm Vollgraff : Cent ans d'activités archéologiques à Argos* est la troisième rencontre franco-hellénique sur l'archéologie argienne, après les tables rondes *Polydipsion Argos* (1987) et *Argos et l'Argolide, topographie et urbanisme* (1990). Ce colloque n'a pas été articulé autour d'une thématique, mais a été placé dans l'ombre tutélaire de l'inventeur de la ville ancienne d'Argos. Il s'agit de faire le point sur l'héritage de W. Vollgraff, sur cent ans d'activités archéologiques à Argos, et de présenter des données et des interprétations nouvelles témoignant de la poursuite des recherches. Les contributions sont précédées d'un résumé en grec, en français et en anglais. Après une introduction d'A. Mantis et une note des éditeurs, quatre contributions aux perspectives complémentaires constituent la partie « Rétrospective ». En dressant le bilan des connaissances acquises au XIX^e siècle sur les Antiquités d'Argos, A. Mantis montre qu'avant les fouilles de Vollgraff, les habitants, les voyageurs et les chercheurs avaient déjà pris conscience de la richesse du patrimoine argien. M. Piérart propose une analyse critique des travaux de l'inventeur

Tanja PANKE-SCHNEIDER, *Gräber mit Waffengabe der Mittel- und Spätlatènezeit in Kontinentaleuropa*. Mayence, RGZM, 2013. 1 vol. 318 p., 86 ill. + 1 CD (MONOGRAPHIEN DES RÖMISCH-GERMANISCHEN ZENTRALMUSEUMS, 102). Prix : 62 €. ISBN 978-3-7954-2767-2.

Cet ouvrage est le résultat d'un remarquable travail de recherche, soutenu en 2005 à l'Université Eberhard-Karl de Tübingen, dans lequel T. Panka-Schneider aborde la question des tombes à armes de la Tène moyenne et finale, qui débute au cours du III^e s. pour s'achever à la fin du I^{er} siècle av. J.-C. Sa recherche couvre un vaste espace géographique qui s'étend des Pyrénées au fleuve Tisza en Roumanie, incluant également les sépultures découvertes au sud des Alpes. Il manquait encore à ce jour une synthèse globale sur cette question ; autant dire que cet ouvrage est donc le bienvenu. À partir de l'étude du mobilier archéologique et de l'analyse des contextes, l'auteur cherche à concevoir un modèle interprétatif visant à définir la structure des sociétés contemporaines. Aussi T. Panka-Schneider s'interroge-t-elle sur la signification des armes qui accompagnent le défunt dans les tombes de la Tène moyenne et finale : sont-elles le symbole de l'appartenance à une élite sociale ou bien le symbole d'une activité guerrière ? Pour tenter de répondre à cette question, l'auteur a examiné le mobilier archéologique de 1693 sépultures à armes, dont 1186 contenaient une épée. La liste de ces sépultures est fournie en annexe sous la forme d'un document PDF. T. Panka-Schneider a été d'emblée confrontée au problème des chronologies définies par ses prédécesseurs à partir de la culture matérielle. Après les avoir comparées et analysées, elle en propose un tableau synthétique indispensable (p. 2-20). En outre, derrière l'unité apparente du concept de « civilisation », ou de « culture », de la Tène, qui renvoie expressément à la culture matérielle, se cachent d'importantes disparités régionales qui correspondent à des pratiques funéraires variées mais aussi à des espaces culturels très différents (p. 23-36). L'auteur aborde ensuite l'histoire de la recherche et mène une critique systématique de ses sources (p. 37-68). Le lecteur mesure ici l'importance du travail fourni par l'auteur qui propose une véritable synthèse sur l'ensemble de la documentation archéologique. Dans le chapitre suivant, l'auteur présente l'imposant corpus d'armes avec lequel elle a travaillé (p. 69-125). Les épées, mais aussi dans une moindre mesure les lances et les éléments de boucliers, sont les armes les plus significatives pour permettre de définir et d'interpréter à la fois les assemblages et le contexte funéraire. Les diversités régionales et chronologiques observées suggèrent un changement dans les pratiques funéraires entre la période de la Tène moyenne et de la Tène finale. Afin de déterminer les raisons de ce changement, l'auteur examine les pratiques funéraires, qui restent cependant mal connues notamment pour la période de la Tène moyenne (p. 127-206). Les épées y sont néanmoins très fréquentes tandis qu'elles sont plus rares au cours de la période de la Tène finale. L'auteur souligne également certaines disparités régionales. Les tombes à épées sont ainsi plus fréquentes en Champagne, dans le sud-ouest de la Slovaquie et à l'Est de l'Autriche tandis que les tombes sans épée se situent plutôt dans les régions orientales de l'Europe continentale. Au cours de la Tène finale, les archéologues ont également constaté un accroissement significatif des offrandes funéraires. Le défunt, qui est alors incinéré, est accompagné de nombreux vases en céramique ainsi que d'une épée, d'une lance, parfois d'un bouclier et d'autres objets

divers. Ce mobilier est déposé avec les restes du défunt dans une fosse dont la forme varie au cours de la Tène finale ; souvent rectangulaire, elle peut être aussi parfois ronde ou bien carrée. Ces changements pourraient être expliqués par une transformation des pratiques funéraires au sein d'une société donnée et non par un changement des techniques de combat. Mais les vestiges archéologiques sont si rares et si ténus qu'il est bien difficile de conclure et de dresser un portrait de la société contemporaine (p. 207-255). Dans ce dernier chapitre, l'auteur livre d'ailleurs une série d'observations intéressantes. Tout d'abord, l'étude anthropologique de 214 squelettes a permis de mettre en évidence que les défunts sont morts dans la force de l'âge, c'est-à-dire en âge de porter les armes. Il est également important de remarquer que la panoplie défensive fait souvent défaut dans les contextes funéraires. Classer les tombes à armes en fonction de leur mobilier, de la taille de la fosse et de la structure funéraire s'avère ainsi un exercice bien périlleux. Si les armes sont bien considérées comme des signes de reconnaissance sociale, certaines tombes, dont le mobilier atteste l'existence d'une élite, ne contiennent pas nécessairement des armes. Il est ainsi difficile de déterminer exactement le rôle et la place du défunt dans la société contemporaine. L'auteur a eu le mérite de réunir ici une abondante et riche documentation à laquelle s'ajoute une imposante bibliographie. L'ouvrage pêche peut-être par certains aspects formels comme l'illustration qui est parcimonieuse. Par ailleurs, la densité du texte n'en facilite ni la lecture ni la compréhension, même pour un lecteur habitué à lire dans la langue de Goethe. On regrette ainsi l'absence d'un solide résumé en anglais. Mais ces quelques remarques de détail ne doivent pas faire oublier que cet ouvrage constitue une synthèse précieuse et nécessaire. Dans ce livre, les lecteurs trouveront largement matière à poursuivre leurs travaux de recherche.

Isabelle WARIN

Philippe BARRAL, Jean-Paul GUILLAUMET, Marie-Jeanne ROULIÈRE-LAMBERT, Massimo SARACINO & Daniele VITALI (Ed.), *Les Celtes et le Nord de l'Italie : Premier et Second Âges du Fer / I Celti e L'Italia del Nord : Prima e Seconda Età del Ferro, Actes du 36^e colloque international de l'AFEAF, Vérone, 17-20 mai 2012*. Dijon, Revue archéologique de l'Est, 2014. 1 vol. 740 p., nombr. ill. n/b & coul. (REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE L'EST, SUPPLÉMENT 36). Prix : 55 €. ISBN 978-2-915544-27-5.

L'ouvrage, issu d'un important colloque organisé en 2012 à Vérone dans le cadre d'une coopération franco-italienne, constitue sans aucun doute une contribution majeure à l'étude des populations de l'Italie du Nord qui peuvent être considérées comme celtiques au I^{er} millénaire avant notre ère. Il est constitué de trois parties. La première, « Corrélations chronologiques, ethnogénèse des Celtes, linguistique et épigraphie » (p. 15-158), fournit des cadres généraux d'interprétation pour l'étude principalement archéologique menée dans les deux parties suivantes. Elle contient deux articles synthétiques sur les questions de chronologie et sur les corrélations qui permettent d'établir des synchronismes entre les données archéologiques de l'Italie du Nord et celles des autres régions avec lesquelles les Celtes d'Italie étaient en relations, respectivement par Raffaele De Marinis et par une équipe dirigée par Paola Piana

volume qui rendra de précieux services à tout chercheur croisant sur sa route une divinité du cercle isiaque.

Françoise VAN HAEPEREN

William VAN ANDRINGA (Ed.), avec la collaboration de Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER, *La fin des dieux, les lieux de culte du polythéisme dans la pratique religieuse du III^e au V^e s. ap. J.-C. (Gaules et provinces occidentales)*. Paris, CNRS Éditions, 2014. 1 vol., 328 p. (GALLIA, 71.1). Prix : 59 € (broché). ISSN 0016-4119, ISBN 978-2-021-12164-3.

L'évolution des lieux de culte du polythéisme durant l'Antiquité tardive au sein des territoires occidentaux romains a été un sujet longtemps mal compris. Une documentation épigraphique insuffisante postérieure à 250 ap. J.-C., des récits hagiographiques au contenu parfois contestable et des opérations archéologiques restées partielles et dénuées d'un phasage chronologique / stratigraphique complet ont souvent constitué les raisons invoquées. Les progrès considérables des recherches de terrain et des méthodes relatives à la reconnaissance des faits religieux ces trente dernières années permettent de réexaminer cette problématique et de proposer de nouvelles pistes de réflexion. Dresser un bilan des avancées récentes de ce dossier a donc été l'objectif du colloque qui s'est tenu à l'Université de Lille-3 en 2013 et dont ce volume de *Gallia* rassemble une partie des communications. L'avant-propos écrit par W. Van Andringa, organisateur du *symposium*, propose d'emblée une relecture de l'image dépassée et simpliste, mais néanmoins bien ancrée, d'une lente agonie des sanctuaires polythéistes tout au long du IV^e siècle, sous la promulgation de lois anti-païennes profitant à la nouvelle religion chrétienne. On ne peut contester l'abandon de plusieurs lieux de cultes importants, mais ce réel déclin se produit dès le III^e siècle, soit bien avant la conversion de Constantin. D'autre part, l'émergence de nouveaux sanctuaires à une période tardive montre qu'au sein de certaines régions un regain des pratiques cultuelles polythéistes se manifeste jusqu'à l'aube du V^e siècle. Articulé en quatre grands chapitres, l'ouvrage présente une analyse des différents aspects de ce phénomène complexe, essentiellement par l'étude de différents sites religieux. Le premier chapitre, intitulé « Démantèlement des grands sanctuaires civiques », rassemble quatre articles ciblant des lieux de cultes importants, proches de chefs-lieux de cité des provinces de Gaule Lyonnaise et de Germanie Supérieure, auxquels s'ajoute une dernière contribution visant plus largement les édifices publics d'une capitale de province, Narbonne. Ces sanctuaires construits dès le Haut-Empire sont abandonnés avant le IV^e siècle. La profonde transformation de la religion publique, associée au déclin de l'évergétisme au III^e siècle, ne suffisent pas toujours à expliquer ces abandons. L'étude de ces sites démontre que le contexte local dans lequel ils s'inscrivent joue également un rôle dans ce processus. Tel est peut-être le cas du sanctuaire dit de Saint-Martin-au-Val, établi en périphérie directe de la ville antique de Chartres. Ce site, présenté par Br. Bazin, St. Héroun et D. Joly, est un complexe de grande taille, inachevé, dont le démantèlement est programmé dès la première moitié du III^e siècle. Les causes de ce rapide abandon pourraient trouver leur origine au sein d'une mauvaise gestion de chantier ou dans des problèmes financiers, le pouvoir municipal local investissant plutôt dans la reconstruction de quartiers de Chartres-

Autricum détruits par le feu. La deuxième contribution, proposée par C. Driard, concerne un édifice monumental découvert à proximité de Troyes, dont le plan et la qualité tant des matériaux de construction que de la décoration plaident en faveur d'un sanctuaire. L'exiguïté de la fouille, focalisée sur l'angle nord-est du complexe religieux, n'offre qu'une vision partielle de l'évolution du site et laisse de nombreuses questions en suspens, notamment sur l'interprétation exacte de la démolition de cette aile dès le milieu du II^e siècle. L'exemple du sanctuaire du Vieil-Évreux, présenté par L. Guyard, S. Bertaudière, S. Cormier et Chr. Fontaine, s'attache davantage aux modalités d'une fermeture symbolique orchestrée par les autorités publiques. Ce lieu, dont la fonction religieuse est scellée officiellement par cette cérémonie, devient rapidement le siège d'une fortification dans le troisième quart du III^e siècle. Cette réoccupation de l'espace sacré par les militaires après son abandon est également constatée pour le sanctuaire de Mandeure, traité dans l'article suivant par S. Blin et C. Cramatte. La particularité de ce *castrum* réside toutefois dans l'édification *intra muros*, probablement à la fin du IV^e siècle, d'une basilique paléochrétienne. La dernière contribution de cette partie, de la main de S. Augusta-Boularot, O. Ginouvez, A. Lassalle, V. Mathieu et C. Sanchez, s'attache aux modalités de démantèlement tardif des sanctuaires polythéistes de Narbonne. Les auteurs proposent d'aborder ce thème par le biais d'une lecture inversée, c'est-à-dire en partant de l'observation des fragments architecturaux récupérés après démantèlement pour être intégrés dans d'autres ouvrages publics tels les zones portuaires et les églises. Le deuxième chapitre intitulé « Mutation du sacré » soulève plusieurs aspects liés à l'évolution tardive des lieux de culte. Le phénomène de déclin qui touche les grands sanctuaires civiques dès le III^e siècle est également constaté au sein de sites sacrés établis dans l'arrière-pays des chefs-lieux de cités, liés à une agglomération ou situés en pleine campagne, mais à des moments et dans des contextes différents. Le complexe religieux de Sains-du-Nord, traité par P. Neaud, illustre ces lieux abandonnés dès cette période, mais comme l'avait déjà souligné le cas du sanctuaire chartrain dans le chapitre précédent, le contexte local joue un rôle dans cette désaffectation. L'agglomération présente, en effet, des signes de régression dès le III^e siècle et cet affaiblissement économique n'a certainement pas encouragé les édiles locaux à financer les travaux de réhabilitation de cet édifice religieux incendié vers 261. L'activité religieuse perdue par contre dans d'autres sanctuaires, parfois même de manière intermittente, jusqu'à la fin du IV^e siècle, comme sur le site de la Fontaine de l'Étuvée, situé à deux kilomètres d'Orléans et présenté par F. Verneau, ou semble avoir cessé un peu plus tôt, dès la fin du III^e siècle, à l'exemple du sanctuaire rural de Mesnil-Saint-Nicaise, traité par J.-S. Cocu et A. Rousseau. Parallèlement au maintien temporaire d'une certaine forme de religiosité dans ces sanctuaires du Haut-Empire, émergent de nouveaux centres culturels à l'aube du IV^e siècle, repérés notamment dans des cités situées en marge des frontières de l'Empire où se concentre l'activité militaire. Ce phénomène casse quelque peu l'image d'une religion polythéiste en perdition longtemps véhiculée pour cette période, même si cette restauration reste ponctuelle et temporaire. Les deux cas traités au sein de cet ouvrage concernent des sites établis dans la cité des Tongres appartenant à la Germanie Inférieure, par la suite Germanie Seconde. F. Vilvorder signe l'article consacré au temple de Liberchies, implanté sur les ruines d'une ancienne agglomération. Succédant à un secteur artisanal antérieur, ce dernier est construit à la

charnière des III^e et IV^e siècles. L'intérêt de cette étude réside dans l'analyse comparative avec d'autres lieux de culte similaires implantés dans la partie militarisée de la cité. Ils illustrent le maintien du polythéisme jusque dans les premières décennies du V^e siècle. La contribution de N. Paridaens et P. Cattelain, écrite avec la collaboration de St. Genvier, à propos du sanctuaire rural de Matagne-la-Grande, s'inscrit dans la même perspective. Fait particulier, le site religieux semble être construit au Bas-Empire *ex nihilo*. Si cette hypothèse est actuellement privilégiée, l'existence d'un temple antérieur totalement arasé et nettoyé ne peut être écartée. Ce chapitre s'achève sur le regard jeté par J.-M. Doyen sur la question de l'utilisation des monnaies comme témoins chronologiques de l'histoire des sanctuaires. La carte de répartition des lieux de culte actifs durant l'Antiquité tardive entre Seine et Meuse démontre une vie religieuse encore intense dans cette région entre 364 et 402. Le troisième chapitre de l'ouvrage expose une série de bilans régionaux selon un schéma géographique progressant du sud-est vers le nord-ouest de la Gaule. Si l'avancée de la recherche archéologique diffère d'une région à l'autre, les premiers résultats, basés sur des faits exploitables, sont assez homogènes et révèlent une situation contrastée. Si une large majorité de sanctuaires s'éteignent dans le courant du III^e siècle, il subsiste cependant des espaces religieux fréquentés au Bas-Empire, et rares sont ceux faisant l'objet d'une réoccupation pour les besoins du culte chrétien. L'analyse portant sur l'évolution des sanctuaires, jusque-là soumise à des sites établis dans les provinces gauloises et des Germanies, est appliquée, dans le quatrième chapitre, à Rome, dans l'article de V. Mahieu, et à la Bretagne insulaire, dans celui de S. Esmonde Cleary. Ces deux contributions mettent en lumière, par leur démarche comparative, deux traits essentiels du polythéisme du Bas-Empire confronté à la christianisation : la lenteur de progression de l'hégémonie de la religion chrétienne à Rome et le déclin particulièrement tardif des cultes polythéistes sur les terres d'outre-Manche, qui ne s'opère qu'à partir du V^e siècle. Enfin, la contribution de Th. Creissen fait office de conclusion et soumet à un regard critique les récits hagiographiques. L'image d'une conversion systématique des sanctuaires en églises ou d'une destruction courante des temples par les chrétiens véhiculée par ces textes est désormais bien loin. Rares sont en effet les lieux de culte polythéiste à être réinvestis et cette réhabilitation succède souvent à une période d'abandon. Finalement, ce colloque fait la démonstration de toute la complexité des phénomènes susceptibles d'intervenir dans l'évolution des sanctuaires tardifs et définit sans aucun doute le cadre dans lequel il convient désormais d'inscrire ces recherches.

Erika WEINKAUF

Birgitte Secher BØGH (Ed.), *Conversion and Initiation in Antiquity. Shifting Identities-Creating Change*. Francfort, Peter Lang, 2014. 1 vol. 311 p. (EARLY CHRISTIANITY IN THE CONTEXT OF ANTIQUITY, 16). Prix : 62,95 €. ISBN 978-3-631-65851-2.

Depuis 1933, la plupart des ouvrages traitant de la conversion religieuse partent de la définition donnée par Arthur D. Nock, sans la critiquer. Ce volume édité par B. Secher Bøgh, docteur travaillant sur les cultes à mystères à l'université d'Aarhus, vient renouveler les points de vue dans la mesure où le prisme d'A. D. Nock y est

Thomas BLANK, *Logos und Praxis: Sparta als politisches Exemplum in den Schriften des Isokrates*. Berlin, De Gruyter, 2014. 1 vol. 24,5 x 18 cm, XII-692 p. (KLIO BEIHEFTE. NEUE FOLGE, Bd 23). Prix : 99,95 €. ISBN 978-3-11-034200-0.

This monograph arises from a dissertation completed at Tübingen in 2012. The combination of the subtitle, which seems to portend a relatively narrow subject, and the sheer size of the volume might cause alarm at first sight, but any concerns are amply laid to rest in what emerges as a refreshing and imaginative contribution to Isocratean scholarship (and not just the study of his *exempla*). Blank integrates his treatment into the landscape of current debates about Isocrates, in particular the aims he had in mind for his major works, his compositional practice, and (to a lesser extent) the nature and significance of his chosen modes of self-presentation, not least his creation of personal didactic authority. The organization of the book is straightforward: a careful, full, and detailed introduction to the recent course of scholarship on Isocrates and his *exempla*, and to the methodology and content of the present work (A: p. 3-74) is followed by a sequence of close analyses of individual speeches (B: p. 77-587), in which particular space is (as one might expect) devoted to the *Panegyricus* (p. 157-241), the *Archidamus* (p. 287-377) – a section where Blank realizes that he must be particularly on his interpretative mettle, resulting in probably the most interesting of these individual readings – and the *Panathenaicus* (p. 497-587). The conclusion (C: p. 591-618) features a concise survey of the results of the individual speech analyses (p. 591-598). Blank's principal set of arguments is as follows: the *exemplum* of Sparta does not shift according to Isocrates' rhetorical needs or historical circumstances in each speech in the way that has previously been assumed, but functions across the corpus as a foil with whose help Isocrates invites attentive elite readers to consider Athens past and (especially) present and future: its character and behaviour, and the nature of rhetorical instruction in the contemporary civic context. He uses the instances of his image of Sparta as means of advertising to an alert and critical readership a set of moral principles which he regards as fundamental for the proper functioning of a *polis* community. Sparta therefore has a double resonance: as a traditionally "well-governed" *polis*, above all in the Archaic period (comparisons with the visions of an admirable olden-days Sparta presented by Aeschines and Lycurgus would have helped inflect the argument here), and as a city whose geopolitical vicissitudes in the late fifth and early-mid fourth century can be mapped productively by Isocrates onto those of Athens itself – all at a safe distance. In an appendix (p. 623-624), Blank makes an embryonic cognate claim for the figure of Euagoras in *Or.* 9 as an "ideal" mirror for Athens. Isocrates consequently emerges from all this less as a teacher of rhetoric and more as a committed would-be moral instructor. A key compositional means by which Blank sees Isocrates pushing this project forward is properly introduced in the first part of Section B, devoted to the *Helen* and *Busiris* (p. 79-155). Blank argues from here onwards that in order to sharpen his readers' critical faculties and train them to think independently about moral issues, Isocrates deliberately inserts contradictory or otherwise unreliable or untenable arguments into superficially sound and trustworthy communicative contexts; the cognoscenti pick up on these bad arguments because they have been taught to do so by the argumentative models set up in the *Helen* and especially the

first example of this behaviour, the *Busiris* (all this having been forecast by Blank in *Rhetorica* 31 [2013], p. 1-33). In the case of the *Archidamus*, the effect is such as to disqualify the speaker from attracting the reader's credibility. This plotting of a prevailing subversive discourse in Isocrates' works may be the most intriguing wider contribution that Blank's study makes, because it impacts directly not only on how we are to understand the detail of how rhetorical education worked in practice in fourth-century Athens, but it also raises questions about how we might interpret the works both of the contemporary political orators, a number of whom the biographical tradition identifies (in some cases convincingly) as pupils of Isocrates, and of other intellectual figures like Ephorus, Theopompus, and Androtion. Can we see any signs in the works of other "rhetorical" authors (broadly conceived) that they have benefited from this challenging intellectual training? Either way, the kind of problematizing reading that Blank undertakes of an orator who is still too often taken at face value (despite the work of scholars specifically attuned to the construction of personal identity in Isocrates like Yun Lee Too, Terry Papillon, and Jeffrey Walker) is welcome and deserves serious attention as, at the very least, an indication of the possibilities which reading his "non-public" works against the grain can yield. Furthermore, any study which seeks to construct a large-scale characterization of a particular ancient orator or rhetorician's intellectual programme on the basis of their *exempla* must confront the practical point that even in Isocrates *exempla* do not (with some exceptions) dominate individual speeches' airtime: to build an overall interpretation on them, the scholar must delineate precisely what elements of overall significance the author crystallizes in them, and Blank does this (first at p. 15-21, but throughout), giving a clear sense of why *exempla* are a valuable way in to talking about intellectual methods and priorities at a much broader level. Certain criticisms could be made. The relevance of Plato and Thucydides to stages of the argument (e.g. to Isocrates' use of Thucydides' Archidamus II as foil in his portrayal of "Archidamus III", p. 305-315) is appropriately handled; but as far as (other) rhetorical practitioners go, the reader is largely left to view Isocrates in something of a vacuum. Nor is the working out in practice of his educational aims and methods really tackled head-on. Given the difficulty Isocrates seems to have had in distinguishing himself from other educators (as *Against the Sophists* suggests; indeed contemporaries seem to have thought of Isocrates' schooling as distinguished more for the social profile of its clientele than for the intellectual distinctiveness of its methods: cf. [Dem.] 35.15, 40), we might want to know whether Blank thinks the self-reflexive modes argued for were peculiar to Isocrates. On a similar note, the major political orators and logographers make very few appearances in this book. The richness of Demosthenes', Aeschines', and above all Lycurgus' use of *exempla*, including images of Sparta, is well-known, and a testing or comparison of Isocrates' hypothesized practice with the reality of the deployment of *exempla* in practical contexts (speeches which were, after all, also disseminated for a reading audience which must have overlapped with the kind of readership Isocrates' works could expect) might have helped to situate Isocrates' behaviour more concretely in the intellectual world of fourth-century Athens. The length of Blank's book is offset by clear exposition and structure. Sections are on the whole concise and digestible. Production quality is also high, with few notable errors. Most of these fall in section D.2 of the bibliography, where the

decision to print scholars' first names (though not consistently) yields the usual mixed results. Not everyone will be satisfied by all Blank's individual readings in this monograph, or convinced that they add up to the compositional programme that he claims they advance, but that does not diminish his achievement in developing a stimulating new approach which explores areas of cardinal importance for the understanding of Isocrates' work. His interpretations invite committed engagement by Isocrateans and by others interested in the intellectual culture of late fifth to late fourth-century Athens.

Guy WESTWOOD

Sandrine DUBEL, Anne-Marie FAVREAU-LINDER et Estelle OUDOT (Éd.), *À l'école d'Homère. La culture des orateurs et des sophistes*. Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2015. 1 vol. 24 x 16 cm, 295 p. (ÉTUDES DE LITTÉRATURE ANCIENNE, 24). Prix : 19 €. ISBN 978-2-7288-0526-6.

This volume, part of the proceedings of the international colloquium *Homère rhétorique. Études de réception antique* (Clermont-Ferrand and Dijon, 2010) is devoted to conceptualizations and deployments of the Homeric model in ancient rhetorical texts (broadly conceived) and their associated cultural contexts. After the introduction (by the three editors, summarizing the scope and contents of the volume), it contains eighteen contributions, sixteen in French and two in English. Papers in the first section (*Greco et Romains à l'école d'Homère*) assess Homer's impact on various genres of rhetorical exercise, while those in the other three each examine a single author's encounter(s) with the Homeric model, looking, respectively, at authors' creative deployment of Homer, mostly in polemical or competitive situations (*Stratégies rhétoriques : modèles et détournements*), Homer's importance as a cultural referent in individual social contexts (*Enjeux critiques*), and the forms taken by literary and cultural responses to Homer in late antiquity and beyond (*Héritages*). The more successful papers typically address the stated themes of the volume head-on, combining careful analysis of how – and, crucially, *why* – their chosen authors engage with the texts and legacy of Homer with alertness to the contexts in which they are doing so. The quality of the numerous papers which do not stop at exposition, but seek to address the rubric of the volume in its full sense, provides a counterbalance to the effect of other contributions which privilege the big picture at the expense of the small (in which cases the Homeric poems themselves tend to be fairly absent), or vice versa (in which cases the context in which the chosen author is operating tends to be sidelined). This is not to say that the papers in this second category are inadequate as individual pieces of scholarship, but they do introduce a certain unevenness of purpose and execution into the collection. Less uneven is the coverage of authors and genres, which strikes a good balance between work on texts and genres whose responses to Homer have (for one reason or another) so far been under-treated in scholarship, and new contributions to areas which are already busy. I now attempt to give an idea of the volume's content; space does not permit extended comment. The authors in the first section take up the task of surveying material from whole genres, and not all contributors avoid the potential danger of privileging description over argument which survey work brings with it. They are preceded by a framing essay by

decision to print scholars' first names (though not consistently) yields the usual mixed results. Not everyone will be satisfied by all Blank's individual readings in this monograph, or convinced that they add up to the compositional programme that he claims they advance, but that does not diminish his achievement in developing a stimulating new approach which explores areas of cardinal importance for the understanding of Isocrates' work. His interpretations invite committed engagement by Isocrateans and by others interested in the intellectual culture of late fifth to late fourth-century Athens.

Guy WESTWOOD

Sandrine DUBEL, Anne-Marie FAVREAU-LINDER et Estelle OUDOT (Éd.), *À l'école d'Homère. La culture des orateurs et des sophistes*. Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2015. 1 vol. 24 x 16 cm, 295 p. (ÉTUDES DE LITTÉRATURE ANCIENNE, 24). Prix : 19 €. ISBN 978-2-7288-0526-6.

This volume, part of the proceedings of the international colloquium *Homère rhétorique. Études de réception antique* (Clermont-Ferrand and Dijon, 2010) is devoted to conceptualizations and deployments of the Homeric model in ancient rhetorical texts (broadly conceived) and their associated cultural contexts. After the introduction (by the three editors, summarizing the scope and contents of the volume), it contains eighteen contributions, sixteen in French and two in English. Papers in the first section (*Greco et Romains à l'école d'Homère*) assess Homer's impact on various genres of rhetorical exercise, while those in the other three each examine a single author's encounter(s) with the Homeric model, looking, respectively, at authors' creative deployment of Homer, mostly in polemical or competitive situations (*Stratégies rhétoriques : modèles et détournements*), Homer's importance as a cultural referent in individual social contexts (*Enjeux critiques*), and the forms taken by literary and cultural responses to Homer in late antiquity and beyond (*Héritages*). The more successful papers typically address the stated themes of the volume head-on, combining careful analysis of how – and, crucially, *why* – their chosen authors engage with the texts and legacy of Homer with alertness to the contexts in which they are doing so. The quality of the numerous papers which do not stop at exposition, but seek to address the rubric of the volume in its full sense, provides a counterbalance to the effect of other contributions which privilege the big picture at the expense of the small (in which cases the Homeric poems themselves tend to be fairly absent), or vice versa (in which cases the context in which the chosen author is operating tends to be sidelined). This is not to say that the papers in this second category are inadequate as individual pieces of scholarship, but they do introduce a certain unevenness of purpose and execution into the collection. Less uneven is the coverage of authors and genres, which strikes a good balance between work on texts and genres whose responses to Homer have (for one reason or another) so far been under-treated in scholarship, and new contributions to areas which are already busy. I now attempt to give an idea of the volume's content; space does not permit extended comment. The authors in the first section take up the task of surveying material from whole genres, and not all contributors avoid the potential danger of privileging description over argument which survey work brings with it. They are preceded by a framing essay by

Flore Kimmel-Clauzet (p. 19-30), who examines the pseudo-Herodotean *Vita Homeri* and the *Certamen*, thus neatly setting up some of the concerns which will be relevant in particular for the high imperial chapters. Space rather hems in Rachel Ahern Knudsen (p. 33-45), who looks at how fifth- and fourth-century Greek sophistic texts appropriate aspects of the Archaic, especially Homeric, poetic tradition. Palamedes' much-discussed non-presence in Homer (introduced in connection with Gorgias' *Palamedes*) is a problem, though; given the volume's focus, Knudsen might have given the reader more of a sense of whether she sees any meaningful distinctions between sophists' interaction with the Homeric poems themselves and with the Archaic poetic tradition more broadly. Danielle Van Mal-Maeder (p. 47-60) surveys the significance of Homer in Roman rhetorical theory and highlights the disconnect between the educational importance of the Homeric poems and how relatively little this is actually reflected in practical and declamatory texts. Patrice Cauderlier (p. 61-71) outlines the place of two Homeric *parerga* in the tradition of the allegorists and of the defence of Homer against his critics, while Fabrice Robert (p. 73-86), in a thought-provoking and careful contribution, demonstrates (not too dissimilarly from Van Mal-Maeder) that composers of *progymnasmata* are much more interested in Homer as a point of cultural reference rather than as a practical model (beyond *ethopoiiai*). Finally, Bernard Schouler (p. 87-102) emphasizes the continuity of the values and moral systems endorsed by Libanius regardless of the different uses to which he puts Homeric characters, especially Achilles, in different works. The second section contains some of the most effective pieces in the volume. Jocelyne Peigney (p. 105-114) conducts a stimulating close reading of Odysseus' speech at Eur. *Cyclops* 285-312, arguing for an ironic Euripidean mirroring of contemporary Athens in the character of Polyphemus as addressed by a more ideal-looking 'Athenian' Odysseus; but Homer's Polyphemus himself is rather elusive in the paper, and the points to be drawn out about Euripides' specific response to Homer could have been made more explicit. In a detailed and largely convincing contribution (p. 115-131), Melina Tamiolaki argues for an Isocrates whose deployment of Homer is so difficult to get a grip on at first sight because it is part of a complex process of authority-creation. Dimitri Kasprzyk (p. 133-149) reads Dio Chrysostom's entertaining Homeric pastiche in *Or.* 32 as deliberately reflective in its form of the aspects of its addressees which Dio is criticizing; Lorenzo Miletto (p. 151-162) uses Aelius Aristides, *Or.* 28, to demonstrate the importance of Homer for the formation of standard notions of self-praise in which Aristides participates; and Michel Briand (p. 163-172) situates Homeric reference in Lucian's play of literary fictions. In the third section, Sophie Gotteland (p. 175-189) examines the place of Homer within Xenophon's portrayal of Socrates in the *Memorabilia*, in particular how Socrates' glossing of Odysseus assists Xenophon's own presentation of Socrates, while Katerina Oikonomopoulou (p. 191-201), in a paper which shows itself especially attentive to the volume's rubric, argues for the centrality of Homeric interpretation to the culture of legalistic display oratory as captured in Plutarch's *Quaestiones Convivales* 9.13. Ruth Webb (p. 203-214) explores the similar dynamics at work in Philostratus' *Imagines*, with an emphasis on the speaker's ability to draw on disparate parts of Homer to authorize interpretations of the paintings which manipulate, and exploit gaps and ambiguities in, the Homeric originals. In the final section, Aglae

Pizzone (p. 217-228) traces the role of *ethopoiia* exercises which draw on Homeric models in manufacturing shared identity in the intellectual community of late fourth-century Gaza, and Annick Stoehr-Monjou (p. 229-238) briefly examines Dracontius' *Romulea* 8 and 9 to re-broach questions about the literary culture of Vandal Africa and Dracontius' own knowledge of Greek. Moving to Byzantium, Didier Pralon (p. 239-246) presents Isaac Comnenus Porphyrogenitus' sketch of the characteristics of Homer's heroes (and other Trojan War figures). Although Pralon outlines Isaac's world, there may have been room here for more detailed comment on why he might have produced such a work, and in what senses Pralon sees this as an encounter with the Homeric model. In the final paper, Marina Loukaki (p. 247-257) argues that although Homeric reference was something Byzantine *rhetoires* indulged in quite happily, evidence for their deeper engagement with the world of Homer's poems is limited. Lastly, it is worth noting that the more successful papers are typically very clearly structured and respond well to the editorial policy on word limits. In other cases, individual arguments sometimes feel less strong than they might because contributors only feel able to give one example of a particular phenomenon (one example is Stoehr-Monjou, whose case is professedly a bold one, and could do with the space for more underpinning). Despite the reservations noted here and above, though, there is much in this volume to stimulate work on the rhetorical reception of Homer in antiquity. The book is well produced and typographical errors are few.

Guy WESTWOOD

Koen DE TEMMERMAN, *Crafting Characters. Heroes and Heroines in the Ancient Greek Novel*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. xxi-395 p. Prix : 78 £ (relié). ISBN 978-019-968614-8.

L'ouvrage de Koen De Temmerman est la première étude publiée sur la caractérisation des personnages principaux dans l'ensemble du corpus du roman grec et mérite pour cette raison toute notre attention. On doit signaler cependant l'existence antérieure de la thèse de Jean-Philippe Guez, soutenue en 2001, sur les codes romanesques dans les romans de Chariton, Xénophon d'Éphèse et Achille Tatius, que K. De Temmerman ne semble pas connaître, alors même qu'il s'appuie sur une bibliographie très internationale et très abondante (p. 329-375) ; il est vrai que cette thèse n'a pas été publiée. Cet « oubli » n'enlève rien au travail publié ici qui est en tout point remarquable et est appelé à devenir une référence obligée dans l'étude des romans grecs. La question de la caractérisation des personnages est un phénomène complexe car c'est bien souvent un élément central du récit romanesque du fait de la focalisation du récit sur l'action des personnages principaux. La notion de « caractère » se réfère aux qualités morales et mentales d'un individu, tout en reconnaissant des motifs récurrents dans le comportement humain et en supposant des structures psychologiques qui sous-tendent ces comportements. La notion grecque correspondante, à savoir le terme *êthos*, est tout autant polysémique, sans recouper exactement ce que nous entendons par « caractère ». L'étude de K. De Temmerman reprend la définition usuelle des caractères en matière de littérature en tant que personnes fictives ou *analogà* d'êtres humains dans le cadre d'une fiction. Il comprend la

reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine. Les auteurs analysent en particulier l'utilisation par cet érudit des sources iconographiques tirées des publications ou des manuscrits d'antiquaires dont Espérandieu était un collectionneur. Cette étude s'inscrit dans le cadre d'un projet collaboratif sur Espérandieu et son œuvre qui a donné lieu à la base de données NEsp (Nouvel Espérandieu), publiée en ligne par le Centre Camille Julien d'Aix-en-Provence (<http://nesp.mms.h.univ-aix.fr>). Le dernier texte, signé par Pierre Pinon, porte sur Harold de Fontenay (1841-1889) et sur son ouvrage consacré aux monuments d'Autun (*Autun et ses monuments, avec un précis historique*, Autun, 1889). Après une courte présentation biographique du personnage, Pinon analyse les récits des antiquaires autunois dont s'est servi Fontenay pour retracer l'histoire de la ville et de ses vestiges antiques et il étudie également les plans de la ville dressés jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La ville d'Autun a été pour Pinon un laboratoire de l'archéologie moderne ayant favorisé les réflexions topographiques et ayant joué un rôle fondamental « en ce milieu du XIX^e siècle, où la démarche des Antiquaires s'est mutée en méthode des archéologues ». L'article se termine par une citation de Fontenay soulignant les différences entre l'antiquaire et l'archéologue : selon l'auteur autunois, contrairement à l'antiquaire, l'archéologue doit veiller à conserver les indications de provenance et les circonstances de découverte des antiquités ; après ses fouilles, il « note, décrit et veille à ce que toute chose reste autant que possible en place ; aussi lorsqu'il n'est plus, ses successeurs peuvent vérifier, comparer, méditer, poursuivre son œuvre et la mettre à la hauteur des connaissances que chaque siècle perfectionne ». Les « ressemblances et dissemblances » entre archéologues et antiquaires sont également au centre de la conclusion d'Alain Schnapp, qui met en perspective les différents articles du volume en retraçant le chemin parcouru par les Antiquaires, de la Renaissance au XIX^e siècle. Notons pour terminer que, outre de nombreuses illustrations en noir et blanc qui enrichissent les différents chapitres, le livre comporte quatorze magnifiques planches en couleurs qui séparent la première et la deuxième partie de l'ouvrage. Un index des noms (qui est toutefois assez incomplet dans ses renvois) clôturera ce beau volume, dont le mérite consiste à retracer l'apport des antiquaires du Midi au processus de fondation d'une archéologie scientifique ou, pour reprendre les mots d'A. Schnapp, leur contribution à ce « difficile combat » qui a été la transformation du savoir antiquaire en science archéologique.

Alessia ZAMBON

Sophie BASCH, Nora SENI, Pierre CHUVIN, Michel ESPAGNE & Jean LECLANT (Ed.), *L'Orientalisme, les Orientalistes et l'Empire ottoman de la fin du XVIII^e à la fin du XX^e siècle*, Actes du colloque international réuni à Paris les 12 et 13 février 2010 au palais de l'Institut de France. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2011. 1 vol. 334 p., 47 pl. couleur et n./b. Prix 45 €. ISBN 978-2-87754-265-4.

Le colloque sur l'Orientalisme organisé par Sophie Basch, Nora Seni, Pierre Chuvin et Michel Espagne le 12 et 13 février 2010 à l'Institut de France a vu le jour dans le cadre de la *Saison de la Turquie en France* (juillet 2009 – mars 2010). Les actes du colloque sont parus en 2011 : il s'agit d'un beau volume en papier glacé réunissant seize communications, précédées d'une introduction par Pierre Chuvin

(p. 5-9) et enrichies par nombreuses planches en couleur ou en noir et blanc. L'Orient dont il est ici question est incarné pour l'essentiel par l'Empire ottoman, « un Empire qui était à la fois d'Europe et d'ailleurs », qui a représenté un terrain de prédilection pour la quête traditionnelle de l'exotisme, a exercé une grande fascination sur les curieux occidentaux et continue du reste à attirer les chercheurs (il suffit de rappeler le récent colloque sur « Antoine Galland et l'Orient des savants » qui s'est tenu à Paris en décembre 2015). En analysant un Orient rêvé, étudié ou représenté, le livre nous amène d'abord à nous interroger sur la figure de l'orientaliste. Deux catégories se démarquent au fil des articles : d'une part, les hommes qui ont fait le voyage d'Orient ou ont passé une partie de leur vie dans l'Empire ottoman ; d'autre part, les érudits de cabinet qui n'ont parfois jamais quitté leur ville natale et dont les recherches reposent bien souvent sur les informations récoltées en Orient par les voyageurs occidentaux. Un troisième cas, atypique, est représenté par le peintre Osman Hamdi Bey, oriental de naissance et occidental de formation : l'orientalisme de ses tableaux fut objet de débat déjà à son époque et l'est encore aujourd'hui. Parmi les « orientalistes-voyageurs », sont évoqués tout d'abord l'Allemand Eugen Prym (1843-1913) et le Suisse Albert Socin (1844-1899). Michel Tardieu retrace (p. 11-28) l'histoire de ces deux jeunes chercheurs en grammaire sémitique comparée qui se rendent dans l'Empire ottoman en 1868, dans le but de découvrir et d'entendre les témoins de l'araméen vivant. De retour à Bâle en 1870, les deux « frères Grimm d'Orient » publient les histoires récoltées à Damas auprès d'un habitant illettré, Canō : l'ouvrage paraît en 1881 sous la forme d'un corpus syro-kurde intitulé *Le dialecte néo-araméen du Tūr Abdīn*. Cette œuvre scientifique est sans équivalent dans les recherches orientalistes de l'époque. Isabella Palumbo Fossati Casa (p. 137-143) revient, une fois de plus, sur ses aïeux Gaspare (1809-1883) et Giuseppe Fossati (1822-1891) et leur restauration de Sainte-Sophie entre 1847 et 1849. Les dessins réalisés par les frères Fossati tout au long de leurs travaux, publiés dans *l'Album pittorico* et aujourd'hui conservés dans les Archives cantonales de Bellinzona, devinrent vite célèbres car ils offrent des couleurs et une lumière d'une qualité quasi photographique. On ne peut donc que regretter la mauvaise qualité des photos illustrant dans l'article (planches XX-XXII) quelques-uns de ces originaux. Le fonctionnaire d'État autrichien Joseph von Hammer-Purgstall (1774-1856), interprète de formation et orientaliste « par conversion scientifique » (p. 7), est au cœur de deux communications : Sabine Mangold explore son réseau savant, mêlant érudition et diplomatie, entre l'Europe et l'Empire ottoman (p. 205-217), tandis que Céline Trautmann-Waller analyse (p. 219-237) la vision que ce philologue autrichien livre de la capitale ottomane dans son livre *Constantinopolis* (1822). Dans son article sur le despotisme ottoman (p. 187-203), Gilles Veinstein se penche sur la controverse qui opposa au XVIII^e siècle deux autres savants ayant longuement séjourné dans l'Empire ottoman : le baron de Tott (1733-1793) et Charles de Peyssonnel (1727-1790). Ces deux hommes livrent en effet une vision diamétralement opposée du despotisme turc. Tott contribue à la diffusion d'une vision négative (et biaisée) du sultan turc et de ses sujets, alors que Peyssonnel s'en fait le défenseur. Nora Seni présente (p. 321-329) l'essor des études orientales au XIX^e siècle – période qu'elle appelle le « Temps des philanthropes » (p. 321) – et le soutien de quelques philanthropes européens et juifs au progrès de l'érudition orientaliste ; elle étudie notamment la bienfaisance de James

de Rothschild, Moses Montefiore et Adolphe Crémieux envers respectivement Albert Cohn (1814-1877), Louis Loewe (1806-1888) et Salomon Munk (1803-1867). Le cas du peintre orientaliste Osman Hamdi Bey (1842-1910), Ottoman occidentalisé par sa formation à Paris, est étudié par son descendant Edem Eldem (p. 239-273). Dans un long article, Eldem présente de manière admirable l'histoire des études consacrées à son ancêtre (qui fut aussi, rappelons-le, fondateur du musée archéologique d'Istanbul) et la réaction que l'orientalisme « opportuniste » de son œuvre artistique a suscité de son vivant et jusqu'à aujourd'hui. Trois autres personnages orientaux qui eurent en commun un fort activisme patrimonial sont étudiés par Mercedes Volait (p. 275-291) : l'architecte-ingénieur Saber Sabri (1854-1915), le réformateur Ahmad Zakî (1867-1934) et le collectionneur Omar Sultan (1881-1917). L'article retrace l'action de ces trois cairotes en défense du patrimoine arabe – et égyptien en particulier – dans les domaines de la littérature, de l'art et de l'architecture. L'alliance turco-allemande pendant la Grande Guerre est en revanche au centre de l'article de Suzanne Marchand (p. 173-185) ; l'auteur s'arrête en particulier sur le rôle joué par les orientalistes qui ont servi, parfois malgré eux, d'autres fois avec opportunisme, les intérêts des deux états, voire tout court les intérêts de la guerre. À côté des orientalistes activement présents sur le terrain, il y en eut d'autres qui ne virent l'Orient que très tardivement, voire jamais de leur vie. C'est ainsi que Perrine Simon-Nahum analyse (p. 29-37) l'impact d'un mémoire d'Ernest Renan (1823-1892), intitulé *Histoire de l'étude de la langue grecque dans l'Occident de l'Europe depuis la fin du v^e siècle jusqu'à celle du xiv^e*. Ce mémoire, qui retrace les vicissitudes de la langue grecque pendant la période médiévale et le rôle de Constantinople dans la transmission du grec à l'Occident, contribua à faire de Renan le maître des orientalistes français, même s'il fut écrit en 1848, alors que le savant n'avait que 25 ans et n'avait encore jamais visité l'Empire ottoman (où il se rendra seulement à partir de 1860). Michel Espagne et Pascale Rabault-F Feuerhahn (p. 39-60) étudient le réseau stambouliote d'Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (1758-1838) et sa correspondance avec les membres de l'École des Jeunes de langue établie dans le quartier de Péra. À travers ces lettres se dessinent l'horizon intellectuel, le quotidien et les aspirations des élèves et des maîtres de cette école qui devint le « laboratoire stambouliote de l'orientalisme français ». Cette correspondance fournit également un tableau vivant de la profession de drogman et montre comment dans ses échanges avec les drogmans et les consuls, Silvestre de Sacy, qui enseignait l'arabe littéral sans jamais s'être rendu en Orient, gagnait des informations vivantes et de première main sur les langues, la culture et l'histoire de la région. Au-delà des figures d'orientalistes, d'autres articles du volume analysent plus particulièrement la vision de l'Orient par l'Occident. Frédéric Hitzel (p. 121-135) présente un panorama des peintres occidentaux ayant accompagné les ambassadeurs à Constantinople du xvi^e au xviii^e siècle. Il s'agit de personnages connus, moins connus ou clairement oubliés qui ont fourni à l'Occident les premières images de l'Orient. Jeff Moronvalle (p. 61-79) retrace l'histoire du *Recueil de cent estampes représentant différentes Nations du Levant* de l'ambassadeur Charles Ferriol (en poste à Constantinople de 1699 à 1711). Il s'agit d'un livre paru en France en 1714, réunissant des portraits d'orientaux gravés d'après les tableaux du peintre valenciennois Jean-Baptiste Van Mour (ou Vanmour) et représentant les orientaux dans leurs costumes du début du xviii^e siècle. Le *Recueil Ferriol*, devenu vite très

célèbre, peut être considéré comme la synthèse des observations et des connaissances françaises accumulées sur les coutumes et les costumes de la société ottomane et constitue selon Moronvalle un « laboratoire de l'orientalisme des Lumières ». Rémi Labrusse (p. 145-171) montre comment au XIX^e siècle le jugement esthétique occidental à l'égard de l'art turc s'inscrivait dans la continuité des clichés anthropologiques de l'orientalisme qui voyaient les Turcs comme des « destructeurs » de l'art, et comme un peuple inférieur même aux Arabes et aux Perses. L'amour de l'Occident pour l'art ottoman fut donc souvent ressenti comme une sorte de « passion honteuse, vécue sans être déclarée, où l'on humilie en paroles ce qu'on aime au fond » (p. 156) avant d'aboutir à une vraie reconnaissance d'un art turc et de sa spécificité. Véronique Schiltz explore pour sa part (p. 81-120) l'affrontement entre Catherine II et les Turcs, où l'antique a été un acteur majeur. C'est en effet au nom de l'Antiquité, grecque certes, mais aussi byzantine et chrétienne que Catherine a prétendu mener son combat contre l'Empire ottoman. Du coup, elle n'a cessé de promouvoir l'antique dans tous les domaines, que ce soit en termes d'architecture, de sculpture, de peinture, de littérature et même de musique. Le « projet grec » de Catherine n'a pas abouti, mais il n'en a pas moins nourri la « nostalgie de la culture universelle ». Enfin, dans un article qui sort du lot par son sujet architectural, Zeynep Çelik analyse l'introduction de places monumentales dans les villes du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord. En montrant leurs caractères communs et leurs différences, elle établit un parallèle entre les nouvelles places publiques du Maghreb sous domination française et les places du Moyen-Orient ottoman, héritières des périodes antérieures. Comme annoncé dès l'introduction, le but principal du colloque était non pas de réhabiliter l'orientalisme mais d'en souligner la grande diversité. Pari réussi.

Alessia ZAMBON

Sylvie BALLESTRA-PUECH, Béatrice BONHOMME & Philippe MARTY (Ed.), *Musées de mots. L'héritage de Philostrate dans la littérature occidentale*. Genève, Droz, 2010. 1 vol. 15 x 22 cm, 250 p., ill. (HISTOIRE DES IDÉES ET CRITIQUE LITTÉRAIRE, 463). Prix : 40 €. ISBN 978-2-600-01443-4.

Selon l'introduction, les éditeurs de ce livre veulent mettre à l'épreuve l'hypothèse que les *Images* de Philostrate ont fondé un genre. Ce volume le fait en étudiant des cas particuliers de leur réception dans la littérature occidentale, essentiellement française. On pourrait discuter la question de savoir si l'hypothèse est ainsi vraiment vérifiée ou est (in)validée : les textes analysés appartiennent à des genres et des époques assez divers, et le lien avec Philostrate est tantôt explicite, tantôt très indirect. D'autre part, il y a bel et bien une unité intéressante dans cet ensemble : le motif de l'*ekphrasis*, de l'hypotypose qui met sous les yeux du lecteur des images éloignées, passées ou fictives, dans des recueils et des mondes poétiques ou imaginaires qui se présentent comme livre-musée, livre-pinacothèque, livre-galerie, livre-portique ou encore livre-atelier. – Le volume s'ouvre sur un poème en prose de Béatrice Bonhomme-Villani et une très riche *Introduction* de Sylvie Ballestra-Puech, qui présente les différentes contributions dans le cadre plus large de la réception de l'œuvre de Philostrate (entre autres dans la Querelle des Anciens et des Modernes et dans les discussions entre Goethe et Lessing). Deux articles traitent des *Images*

lettres. Commencée en 1711 à Düsseldorf, où résidait alors le Prince-Électeur Johann Wilhelm, la collection ne comptait au départ que l'Hercule et la Flore Farnèse, ce qui n'était pas rien (les deux œuvres dépassent, en effet, les 3 m de hauteur) ; mais elle s'accrut très vite et comportait une quarantaine de pièces lorsque Carl Theodor transféra sa résidence à Mannheim, acheva le palais qu'avait voulu son prédécesseur Carl Philipp et fonda dans la ville, comme d'ailleurs à Düsseldorf, une académie (« Kunstakademie » pour l'enseignement et la pratique des beaux-arts. C'est pour fêter, à la fois, le tricentenaire de la naissance de cette galerie de moulages et les vingt ans de sa réouverture au public que furent organisées ces journées d'étude des 6 et 7 mai 2011 dont le présent volume constitue les actes, un important et bien intéressant apport à l'histoire du collectionnisme à l'époque des Lumières et du « Sturm und Drang ». Ces moulages avaient été transportés en 1802 à Munich, où le successeur de Carl Theodor transféra son siège lorsqu'il eut hérité de l'électorat de Bavière ; ils y furent malheureusement détruits, « erst lange nach dem 2. Weltkrieg » (p. 13) ... C'est grâce au patient travail du regretté W. Schiering – le fouilleur d'Olympie (atelier de Phidias), de Milet et du Céramique, professeur à l'Université de Mannheim de 1981 à 1991 – que la collection put être reconstituée, mais en partie seulement. Les éditeurs ont tenu à reproduire ici le catalogue des 15 statues et 5 bustes qui constituent aujourd'hui l'« Antikensaal-Galerie » du château, catalogue qu'avait rédigé Schiering avec ses élèves et qui parut dans les *Mannheimer Geschichtsblätter* 2 (1995), p. 115-185 ; on leur en saura infiniment gré. De même qu'on ne manquera pas d'apprécier, à côté de toutes les communications de détail relatives à l'histoire de ces collections (y compris celles de la résidence d'été de Schwetzingen, toute proche), à la notoriété qu'elles eurent au XVIII^e siècle et à certaines pièces plus particulières (le Laocoon, l'« Arrotino », le groupe d'Éros et Psyché alors connu sous le nom de « Caunus et Byblis »), le gros article que consacre C. Maderna à la personnalité et à la collection d'antiques de Franz I^{er} von Erbach-Erbach (1754-1823), collection dont Kl. Fittschen nous avait donné, en 1977, le beau catalogue des sculptures. Un seul regret : la qualité assez médiocre de l'illustration, bien grise, souvent très pâle et parfois peu lisible (p. 74 notamment).

Jean Ch. BALTY

Véronique KRINGS & Catherine VALENTI (Ed.), *Les Antiquaires du Midi, Savoirs et mémoires XVI^e-XIX^e siècle*. Paris, Errance, 2010. 1 vol. 192 p., 14 pl. coul. Prix : 29 €. ISBN 978-2-87772-443-2.

Cet ouvrage est issu des recherches de l'équipe PHL-ÉRASME de l'Université de Toulouse consacrées aux antiquaires et à la réception de l'antique à l'époque moderne. Si la publication précédente, dirigée par les mêmes auteurs avec la collaboration de Corinne Bonnet (*Connaître l'Antiquité : individus, réseaux, stratégies du XVIII^e au XXI^e siècle*, Rennes, 2010), était le résultat d'un séminaire de recherche sur « l'Antiquité en réseaux », ce nouveau livre rend compte quant à lui d'une journée d'études tenue au musée de Saint-Raymond de Toulouse le 27 mars 2009 et portant sur les Antiquaires du Midi et leur réception au XIX^e siècle. Tout en réunissant les communications de nombreux auteurs externes à l'équipe PHL-ÉRASME, l'ouvrage s'inscrit dans la riche activité scientifique des chercheurs de Toulouse à l'origine

d'autres publications sur le sujet (*e.g.* Véronique Krings & François Pugnère, *Nîmes et ses antiquités : un passé présent XVI^e-XIX^e siècle*, Bordeaux, 2013). Ce livre sur les Antiquaires du Midi est divisé en deux parties et se compose de dix chapitres correspondant à autant d'articles, chapeautés par une introduction et par une conclusion. La première partie du livre, intitulée « Au milieu des vestiges du passé », comprend des textes qui, couvrant une période qui va de la Renaissance au XIX^e siècle, portent sur les antiquaires et les antiquités de différentes villes ou régions (Nîmes, Arles, la Narbonnaise) et sur les collections d'Esprit Calvet et de Louis Chapat. Les cinq articles de la deuxième partie, intitulée « Des hommes, des objets et des savoirs », analysent d'autres figures d'antiquaires ainsi que la naissance de l'archéologie en Catalogne-Roussillon. Cette division du livre en deux parties ne paraît pas très cohérente, car les différents textes couvrent des thèmes et des chronologies qui se recoupent, sans qu'on puisse remarquer au sein de chaque partie une unité thématique ou un fil rouge justifiant la césure. D'autres choix auraient sans doute été plus logiques, comme par exemple regrouper d'une part les cas concernant une ville ou toute une région et d'autre part les articles portant sur des collections individuelles ou sur la méthode des différents personnages. Ceci n'ôte bien entendu rien à l'intérêt des contributions. L'introduction de V. Krings s'arrête sur la figure de l'antiquaire et présente un panorama de la définition donnée à ce terme depuis Momigliano jusqu'à l'article de Wikipédia ; elle s'interroge ensuite sur le rapport entre littérature ancienne et vestiges dans l'élaboration d'un savoir antiquaire. François Pugnère retrace ensuite l'histoire des études antiquaires relatives aux origines de la ville de Nîmes, de la Renaissance aux Lumières. Le lecteur est ainsi plongé dans le milieu antiquaire nîmois et découvre l'activité archéologique et les collections de plusieurs érudits locaux parmi lesquels l'abbé Pichony, Jean-François Séguier, François Tempié, le libraire Buchet et Léon Ménard. Le texte se termine par un utile répertoire des ouvrages sur les antiquités de Nîmes publiés entre 1560 et 1788. Dans le deuxième article, Odile Cavalier présente – une fois de plus, mais de manière toujours aussi passionnante – Esprit Calvet et son cabinet de curiosités. Elle souligne l'influence jouée par Séguier et Caylus dans la formation antiquaire du médecin et retrace ensuite les principales étapes de la constitution de sa collection ainsi que les liens de Calvet avec les réseaux des collectionneurs et érudits provinciaux. De nombreuses images (photos modernes, dessins anciens et documents d'archives) ponctuent et enrichissent le texte, illustrant quelques objets particulièrement intéressants dont le parcours est retracé dans l'article. O. Cavalier présente ensuite l'activité et la collection de Louis Chapat, un autre érudit provincial dont plusieurs antiquités sont entrées au musée d'Avignon par la collection d'Esprit Calvet. Huguenot orangeois, Louis Chapat passa sa vie entre Orange, Genève et Berlin. Dans cette dernière ville, où il s'installa vers 1741, il devint conseiller de cour du roi de Prusse. Très apprécié par ses contemporains pour sa culture, la « distinction de ses goûts » et son talent de graveur sur pierre, Chapat entretenait une correspondance avec plusieurs érudits dont Johann Heinrich Samuel Formey. Il fit retour dans sa ville natale vers 1765, publiant dix ans plus tard le catalogue de sa collection sous le titre de *Cabinet portatif ou Catalogue Historique* (Avignon, 1775). Les monnaies, qui constituaient l'essentiel de la collection, furent achetées par le marquis de Calvière dès 1775-1776. D'autres antiquités furent achetées par Esprit Calvet, mais seulement après la mort de Chapat, survenue en 1781.

Grâce à la découverte et à l'étude du manuscrit du *Cabinet portatif*, conservé à la Bibliothèque municipale d'Avignon, O. Cavalier restitue ici l'histoire de cette collection et de sa dispersion. Estelle Rouquette retrace l'évolution de l'activité de plusieurs collectionneurs et antiquaires arlésiens, de Claude Terrin (1626-1710) à Frédéric Mistral (1830-1914). Elle analyse en particulier les travaux de terrain et la méthode mise en place par ces hommes lors du dégagement des grands monuments antiques de la ville. Cette histoire des individus se mêle à l'histoire institutionnelle. À travers les XVIII^e et XIX^e siècles, on assiste ainsi à l'affirmation de la notion de patrimoine collectif, qui se concrétise par la mise en place d'une Commission archéologique municipale (elle deviendra en 1831 la « Commission de Conservation des Monuments Historiques ») et par l'attribution, dès 1823, d'une aide financière de la ville pour la réalisation de fouilles, renforcée grâce au soutien de l'État à partir de 1826. La deuxième partie de l'article retrace la difficile naissance du musée archéologique d'Arles et se termine avec une courte conclusion sur l'apparition d'une archéologie scientifique et l'intérêt pour le patrimoine commun qui s'affirment tout au long du XIX^e siècle. Le texte de Chantal Alibert sur « Les Antiquaires narbonnais à l'origine de la politique patrimoniale de Narbonne » clôturera la première partie du livre. Il présente les recherches archéologiques de huit antiquaires narbonnais du XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècle, dont l'activité ne se limite pas à l'étude et au dégagement des antiquités, mais porte aussi sur la sauvegarde des vestiges. L'auteur poursuit son étude jusqu'à la création de la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne en 1833 et analyse ensuite la création d'un musée pour abriter la riche collection lapidaire de la ville. La deuxième partie du livre s'ouvre avec l'article d'Olivier Poisson intitulé « Des Antiquaires à l'archéologie monumentale catalane : enjeux et formation d'une culture et d'une science entre France et Catalogne du XIX^e au XX^e siècle ». En partant de l'affirmation du géographe F. Jalabert qui soutient en 1819 que « le Roussillon ne comporte point de monuments », O. Poisson s'interroge sur le sens donné à ce mot depuis le XVIII^e siècle. Il détaille ensuite les travaux et l'activité historique de quelques érudits notables de la région : le professeur d'humanités et de rhétorique Pierre Puiggarí (1768-1854), l'homme politique et riche possédant François Jaubert de Passa (1785-1856), l'ingénieur des Ponts et Chaussées Charles-Stanislas L'Éveillé (1772-1833), le Chevalier de Basterot (1800-1844) etc., pour arriver à des figures plus récentes comme l'archéologue et architecte Josep Puig i Cadafalch (1867-1956). Les écrits et les recherches de ces hommes ont contribué à travers les siècles à la mise en place d'une conscience patrimoniale et d'une valorisation des antiquités de la région. L'originale figure de collectionneur, militaire et antiquaire que représente Jean-François-Aimé Perrot (1790-1867), un Nîmois jusqu'ici peu connu, est présentée en détail dans les deux études suivantes, résultat d'une minutieuse recherche en archives : le texte de Christian Landes, qui considère Perrot comme « un véritable artisan de la diffusion du goût pour l'Antique dans la France méridionale », est plus centré sur l'investissement de ce personnage dans la sauvegarde et la connaissance du patrimoine nîmois et son parcours sur les pas de Séguier, tandis que l'article de Sydney H. Aufrère et Alain Dautant porte sur la passion de Perrot pour l'égyptologie et sur la constitution de sa collection d'objets égyptiens. Le chapitre neuf, par Renaud Robert et Danièle Terrer, est consacré à Émile Espérandieu et à la méthode mise en place par ce savant pour la réalisation et l'illustration de son *Recueil général des bas-*

reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine. Les auteurs analysent en particulier l'utilisation par cet érudit des sources iconographiques tirées des publications ou des manuscrits d'antiquaires dont Espérandieu était un collectionneur. Cette étude s'inscrit dans le cadre d'un projet collaboratif sur Espérandieu et son œuvre qui a donné lieu à la base de données NEsp (Nouvel Espérandieu), publiée en ligne par le Centre Camille Julien d'Aix-en-Provence (<http://nesp.mms.h.univ-aix.fr>). Le dernier texte, signé par Pierre Pinon, porte sur Harold de Fontenay (1841-1889) et sur son ouvrage consacré aux monuments d'Autun (*Autun et ses monuments, avec un précis historique*, Autun, 1889). Après une courte présentation biographique du personnage, Pinon analyse les récits des antiquaires autunois dont s'est servi Fontenay pour retracer l'histoire de la ville et de ses vestiges antiques et il étudie également les plans de la ville dressés jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La ville d'Autun a été pour Pinon un laboratoire de l'archéologie moderne ayant favorisé les réflexions topographiques et ayant joué un rôle fondamental « en ce milieu du XIX^e siècle, où la démarche des Antiquaires s'est mutée en méthode des archéologues ». L'article se termine par une citation de Fontenay soulignant les différences entre l'antiquaire et l'archéologue : selon l'auteur autunois, contrairement à l'antiquaire, l'archéologue doit veiller à conserver les indications de provenance et les circonstances de découverte des antiquités ; après ses fouilles, il « note, décrit et veille à ce que toute chose reste autant que possible en place ; aussi lorsqu'il n'est plus, ses successeurs peuvent vérifier, comparer, méditer, poursuivre son œuvre et la mettre à la hauteur des connaissances que chaque siècle perfectionne ». Les « ressemblances et dissemblances » entre archéologues et antiquaires sont également au centre de la conclusion d'Alain Schnapp, qui met en perspective les différents articles du volume en retraçant le chemin parcouru par les Antiquaires, de la Renaissance au XIX^e siècle. Notons pour terminer que, outre de nombreuses illustrations en noir et blanc qui enrichissent les différents chapitres, le livre comporte quatorze magnifiques planches en couleurs qui séparent la première et la deuxième partie de l'ouvrage. Un index des noms (qui est toutefois assez incomplet dans ses renvois) clôturera ce beau volume, dont le mérite consiste à retracer l'apport des antiquaires du Midi au processus de fondation d'une archéologie scientifique ou, pour reprendre les mots d'A. Schnapp, leur contribution à ce « difficile combat » qui a été la transformation du savoir antiquaire en science archéologique.

Alessia ZAMBON

Sophie BASCH, Nora SENI, Pierre CHUVIN, Michel ESPAGNE & Jean LECLANT (Ed.), *L'Orientalisme, les Orientalistes et l'Empire ottoman de la fin du XVIII^e à la fin du XX^e siècle*, Actes du colloque international réuni à Paris les 12 et 13 février 2010 au palais de l'Institut de France. Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 2011. 1 vol. 334 p., 47 pl. couleur et n./b. Prix 45 €. ISBN 978-2-87754-265-4.

Le colloque sur l'Orientalisme organisé par Sophie Basch, Nora Seni, Pierre Chuvin et Michel Espagne le 12 et 13 février 2010 à l'Institut de France a vu le jour dans le cadre de la *Saison de la Turquie en France* (juillet 2009 – mars 2010). Les actes du colloque sont parus en 2011 : il s'agit d'un beau volume en papier glacé réunissant seize communications, précédées d'une introduction par Pierre Chuvin

monuments en place, clairement définis par leurs inscriptions dans des enclos spécifiquement délimités. La fouille a pu travailler dans des conditions presque jamais rencontrées, et tout a pu être réalisé dans les règles de l'art, de la recherche de toutes les traces imaginables au ramassage du moindre indice d'offrande matérielle, animale ou végétale, à la minutieuse récupération des ossements, à l'examen taphonomique, le tout permettant de réunir une documentation complète et complexe allant jusqu'à disposer en place des inscriptions des ensevelissements annexes. Le résultat est à la hauteur de l'investissement consenti : on peut en conclusion décrire tout le processus funéraire de chaque enclos, le nombre de défunts, leur âge, leur sexe, mais aussi leurs dates respectives et la perception de phases d'enfouissement. Les circulations dans les enclos ont pu être reconstituées et les bûchers ont été analysés, qui sont tous dans une zone spécifique sans doute affectée à cette fonction par les autorités de la ville. Tous les épisodes des funérailles sont documentés et le détail des gestes, comme celui de verser sur les os le contenu d'une fiole de parfum, ont pu être enregistrées. Même les fêtes célébrées selon le calendrier et connues par les textes (par exemple Ovide, *Fastes* II, 533-638) peuvent être mises en relation avec les observations de la nécropole. Un des tombeaux présente l'originalité d'afficher une inscription, sorte de table de défexion en pierre (*AE* 1964, 160), qui rejette le droit autrefois accordé à un ami de recevoir sa sépulture dans le même monument. Et la fouille a confirmé l'exclusion : la tombe prévue pour Faustus a été condamnée, l'enduit de sol détruit, la stèle arasée, le tube à libations obturé. – Le premier volume décrit les fouilles et les relevés dans toutes les règles de l'art et se termine par une synthèse éclairante des résultats. Le second volume présente l'édition de toutes les catégories de mobilier, à commencer par les inscriptions, inédites ou connues, avec un bref commentaire (W. Van Andringa). E. Rosso étudie les statues qui ornaient les monuments sous et autour desquels a eu lieu l'investigation afin déceler les variations de rang social des défunts ; H. Duday et E. Portat s'intéressent à la paléopathologie des restes humains et décrivent l'état sanitaire des défunts ; on passe ensuite aux objets : céramique (M. Tuffreau-Libre), amphores (E. Botte), vestiges de tissu (C. Moulherat), lampes (C. Malagoli), parfum (S. Fontaine), monnaies (V. Drost), métal, petit mobilier, urnes en plomb, os (A.-L. Brives, N. Monteix, Ph. Prévot) ; puis aux restes végétaux et animaux (S. Lepetz, V. Matterné, S. Coubray, B. Thi Mai, J.-B. Huchet). – On ne peut que féliciter l'équipe et saluer la performance éditoriale. Et aussi inviter tous ceux qui aborderont désormais l'archéologie funéraire de s'inspirer, peu ou prou selon les circonstances, de ce modèle.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Virginia L. CAMPBELL, *The Tombs of Pompeii: Organization, Space, and Society*. New York – Londres, 2015. 1 vol. 355 p., 212 ill. n/b. (ROUTLEDGE STUDIES IN ANCIENT HISTORY, 7) Prix : 90 £ (relié). ISBN 978-1-138-80919-2.

Issu d'une dissertation doctorale, cet ouvrage de Virginia L. Campbell pallie l'absence de synthèse globale sur les nécropoles de Pompéi, qui n'ont fait l'objet jusqu'à présent que de publications isolées (nécropoles de *Porta Ercolano*, V. Kockel, *Die Grabbauten vor dem herkulaner Tor in Pompeji*, Mayence, 1983 – et de *Porta Nocera*, A. D'Ambrosio, S. De Caro, *Un impegno per Pompei: Fotopiano e*

documentazione della necropoli di Porta Nocera, Milan, 1983 ; W. Van Andringa, H. Duday & S. Lepetz, *Mourir à Pompéi : fouille d'un quartier funéraire de la nécropole romaine de Porta Nocera (2003-2007)*, Rome, 2013, voir la recension dans ce volume p. 570-571). L'objectif de V.L. Campbell est de fournir une analyse comparée des nécropoles, basée sur l'ensemble de la documentation, dans le but de comprendre, à travers les pratiques funéraires, les comportements sociaux et culturels des habitants de Pompéi. Dans le détail, V.L. Campbell développe sa réflexion autour d'une analyse socio-économique des pratiques funéraires de Pompéi, en abordant quatre questions principales, traitées dans quatre parties organisées en sept chapitres. Sont ainsi abordés, après une présentation très générale des pratiques funéraires dans le monde romain (Ch. 2), les types de sépultures attestés à Pompéi (Ch. 3) ; l'apport de l'épigraphie pour la compréhension des dynamiques sociales (Ch. 4) ; la régulation des espaces funéraires (Ch. 5) et la fonction d'autoreprésentation du monument funéraire (Ch. 6). Ces chapitres sont suivis d'une brève conclusion (Ch. 7). Trois appendices rassemblent la documentation : un catalogue des tombes, un catalogue des marqueurs de limites des espaces funéraires et un catalogue des inscriptions funéraires hors contexte. Ces appendices, qui servent de base à l'élaboration de la réflexion, retiendront tout d'abord notre attention. Pour le premier, V.L. Campbell a choisi d'attribuer une nouvelle numérotation aux tombeaux de son catalogue ; un tel choix ne facilite pas la lecture de l'ouvrage et il aurait été de loin préférable d'utiliser la numérotation existante telle qu'elle apparaît sur les plans de la surintendance. Cet appendice constitue néanmoins un outil précieux puisqu'il présente une synthèse des travaux antérieurs, organisée par nécropole et par tombeau ; des illustrations et des plans complètent la description de chaque monument. Cette volonté de fournir une base de données descriptive exhaustive des nécropoles de Pompéi est louable mais grevée par quelques oublis et erreurs. Ainsi par exemple de la datation de certains tombeaux, qui aurait mérité une argumentation détaillée, les propositions adoptées par l'auteure étant souvent en opposition avec les hypothèses antérieures. En ce qui concerne la troisième annexe, le choix de ne pas retenir les *columellae* retrouvées en 1979 hors de Porta Nola est difficile à cautionner tandis que, de la même manière, nous nous étonnons de la présence dans cette partie de la « nécropole des pauvres » située entre Porta Nola et Porta Sarno. L'exclusion de ces données du raisonnement général est fort regrettable en ce que ces informations sont des témoins importants de la variété des pratiques funéraires mais aussi, plus généralement, de l'utilisation des espaces situés immédiatement au pied des murailles. Nous l'avons vu, le premier chapitre (Ch. 2) constitue une introduction générale relative aux pratiques funéraires et aux études qui leur sont dédiées ; elle nous semble trahir une des intentions de l'auteur, celle de fournir un instrument de travail à l'usage d'un public d'étudiants avancés. Bien que l'étude se concentre, d'un point de vue chronologique, sur la période de la colonie romaine de Pompéi, donc après les années 80 av. n. è., les périodes plus anciennes ne sont pas absentes. Les nécropoles préromaines apparaissent en effet en introduction de l'analyse topographique (p. 31-33). Revenu au centre du débat ces derniers temps, ce thème des espaces funéraires antérieurs à la fondation coloniale reste en friche, invitant à la prudence avant toute tentative de généralisation : les éléments que nous connaissons de cette phase, bien qu'éparpillés, plaident en effet en faveur d'une continuité au moins topographique entre les périodes

préromaine et romaine ; de la même manière, certains vestiges « samnites » conservés autorisent à supposer un certain degré de monumentalité que les réaménagements ultérieurs ont occulté. Nous convenons avec l'auteure de la nécessité d'étudier les nécropoles de la ville pour comprendre la topographie de Pompéi. Il est cependant nécessaire de garder à l'esprit que, en l'état actuel des connaissances, les conclusions ne peuvent qu'être biaisées en raison du dégagement incomplet des différentes portes de la ville. Ainsi, par exemple, la pluralité d'activités affichée à *Porta Ercolano* (nécropole, habitation, production, commerce) n'est pas une spécificité de cette seule nécropole comme V.L. Campbell semble le suggérer (p. 34). La fouille plus que partielle des autres nécropoles nous oblige de fait à nous confronter aux limites de la documentation. À l'inverse, les rares éléments qui ont pu être observés ailleurs plaident en faveur d'une utilisation également mixte des espaces périurbains, notamment à *Porta Vesuvio* et à *Porta Nola*. La même prudence doit également être observée s'agissant de définir une organisation fonctionnelle, qui voudrait « spécialiser » chacune des portes de la ville en fonction des aires géographiques desservies. Encore une fois, les données à notre disposition doivent être utilisées dans leur complexité, en concédant que notre connaissance de la topographie périurbaine reste limitée. L'approche adoptée ici – considérer les nécropoles en fonction de leur contexte topographique – reste donc louable, mais la synthèse qui en est proposée est en revanche trop condensée, rendant malaisée la compréhension des arguments et des raisonnements, parfois restreints à une affirmation générale ; il nous semble qu'elle appellerait en retour une analyse critique plus ample. Après avoir analysé conjointement la typologie des tombes, leur datation et leur positionnement, V.L. Campbell démontre qu'il n'y a pas de correspondance entre un type de monument, le choix d'une nécropole et les membres d'une famille. Ces conclusions infirment donc tacitement la possibilité d'établir des connexions topographiques entre une nécropole et la résidence d'une famille à l'intérieur de la ville, complexifiant d'autant les approches de géographie sociale tentées jusqu'alors. Un autre point qui a attiré notre attention est abordé dans le chapitre dédié à la gestion des lieux de sépulture (Ch. 5). V.L. Campbell considère en effet que les épitaphes qui portent une inscription indiquant l'intervention de l'*ordo* pour la réalisation d'un tombeau, de même que les cippes, parfois plantés autour de la tombe, marquent la délimitation de l'espace réservé au monument. Pour les tombeaux dont les inscriptions soulignent l'intervention de l'*ordo*, V.L. Campbell suit l'hypothèse formulée par Mariavittoria Antico Gallina dans « *Locus datus decreto decurionum*. Riflessioni topografiche e giuridiche sul *suburbium* attraverso i *tituli* funerari », *Epigraphica* 59 (1997), p. 205-24, selon laquelle une superposition existerait entre les terrains sur lesquels les monuments sont bâtis et la propriété foncière relevant de la ville (p. 93). L'auteure embrasse donc la proposition de M. Antico Gallina qui voudrait utiliser ces inscriptions comme une sorte de cadastre des propriétés de la *Colonia Veneria Cornelia Pompeianorum*. Il s'agirait ainsi d'un bornage, au même titre que les cippes ; aucun honneur, selon l'auteur, ne serait donc réservé, de la part de l'*ordo* au défunt. On comprend ainsi la mise en parallèle des inscriptions indiquant l'intervention de l'*ordo* avec les cippes anépigraphes qui apparaissent fréquemment en dehors de la ville. Ces deux éléments serviraient selon elle à marquer, sur le terrain, les limites de propriété de la ville, notamment le long des murailles. Ceci étant, cette approche ne permet pas d'expliquer

l'attestation de ce type d'inscriptions plus loin le long des routes, par exemple au tombeau d'Umbricius Scaurus. De la même manière, le sujet du *pomerium* est évoqué à l'appui de cette interprétation. Mais c'est précisément l'exemple des tombes de *Porta Nola* situées au pied des murailles et absentes du corpus qui devrait amener à s'interroger de manière plus approfondie sur cet aspect controversé du débat. Le rapprochement entre les inscriptions indiquant l'intervention de l'*ordo* et les cippes devient ainsi moins pertinente. Parmi ces derniers, il conviendrait probablement de distinguer les bornes délimitant un terrain ou un enclos, les blocs faisant office de « chasse-roue » et ceux portant l'épithaphe du défunt. Ceci étant, l'auteure a eu le mérite d'aborder là un sujet sensible qui touche le cœur de thématiques aussi complexes que discutées, comme celles de l'extension des terrains de la ville, la possibilité de les identifier et la manière dont la ville gère son patrimoine foncier. Les différents aspects examinés dans cet ouvrage concourent tous à la compréhension de la manière dont les familles choisissent de représenter leurs défunts, suivant une tradition d'études et d'interprétations de la documentation funéraire désormais bien ancrée, et qui représente également le but ultime de ce travail (Ch. 6). Trois points de vue sont choisis pour souligner l'indépendance des pratiques pompéiennes en matière de représentations funéraires par rapport aux usages connus par l'épigraphie funéraire du monde romain : le rôle des affranchis dans la commémoration de leur patrons, le choix de la prêtresse Eumachia de manifester la position qu'elle a acquise dans la société à travers les dimensions et la richesse de sa tombe, enfin le cas – unique – de Naevoleia Tychè qui a fait bâtir un deuxième monument pour elle et son mari. Les cas d'études portent V.L. Campbell à conclure à un fort degré d'originalité dans les pratiques funéraires pompéiennes, ce qui se traduirait notamment à travers une variété de choix topographiques, architecturaux et épigraphiques qui interdiraient les généralisations. En réalité, une analyse plus fine et argumentée, tenant compte de contextes plus larges, pourrait permettre de moduler cette conclusion. En définitive, ces quelques remarques et observations soulignent la pertinence de la démarche de V.L. Campbell et l'utilité d'une étude qui s'efforce de comprendre l'ensemble de la ville en analysant tous les documents disponibles. Cet ouvrage constitue donc un instrument utile livrant une première vue d'ensemble sur la documentation des nécropoles pompéiennes à l'époque romaine. Bien que pas toujours résolues, les importantes questions abordées par V.L. Campbell constituent certainement autant de bases de réflexion pour la compréhension de la société pompéienne et de ses pratiques funéraires.

Sandra ZANELLA

Vibeke GOLDBECK, *Fora Augusta. Das Augustusforum und seine Rezeption im Westen des Imperium Romanum*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2015. 1 vol. 268 p., dont 69 de pl. (278 fig.) (EIKONIKA, KUNSTWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 5). Prix : 74 € (relié). ISBN 978-3-7954-2878-5.

L'ouvrage de Vibeke Goldbeck porte sur la « réception » du *Forum Augustum* dans la partie occidentale de l'Empire. Le thème a donné lieu à de nombreuses études, parfois récentes comme l'atteste un article de Pierre Gros qui reprend la question à la lumière des résultats des fouilles du Jubilé (« Le « modèle » du forum d'Auguste et ses

fait partie des rares exceptions. Pour en rester à ces questions formelles, il faut cependant regretter les conventions choisies pour les citations d'inscriptions qui persistent à utiliser le signe égal et mettent sur le même niveau les différentes éditions, les corpus et les recueils. Parfois les notes auraient pu être mieux organisées pour éviter des doublons ou clarifier quelques exemples, comme dans le cas de l'inscription témoignant de la visite d'un proconsul à Samothrace en 165 qui apparaît plusieurs fois (pages 112, 115 et 285) : les références auraient dû être groupées dès la première note et l'établissement du texte aurait pu être exposé plus clairement. Enfin il est dommage, compte tenu de la clarté de l'ouvrage, que l'absence de traduction des sources puisse tenir à l'écart du détail de bien des exemples les étudiants non spécialistes et les collègues historiens d'autres périodes, mais il est vrai que cela aurait encore accru la taille de l'ouvrage. Ces remarques toutefois n'entament pas l'intérêt et l'utilité d'un ouvrage qui pourra être régulièrement consulté, dont les qualités de synthèse et de rigueur sont indéniables et qui offre une ample matière à réflexion à qui s'intéresse à l'administration romaine.

Benoît ROSSIGNOL

Alberto DALLA ROSA, Cura et tutela. *Le origini del potere imperiale sulle province proconsolari*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol. 362 p. (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 227). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-10602-3.

The presented volume analyses the beginnings of imperial control over proconsular provinces. Its main focus is therefore necessarily the reign of Augustus, who in January 27 BC assumed the governorship of only some provinces, at the same time accepting *cura et tutela rei publicae uniuersa*. This expression – being a quote from Cassius Dio in Latin translation, supported by the *Tabula Siarensis* and referring to a practice dating back to the Republican period – must have hinted at specific prerogatives of Augustus's power, and it is these prerogatives that A. Dalla Rosa strives to identify. Although to Cassius Dio imperial power in its developed form must have seemed natural, at the dawn of Empire this was not yet the case; in consequence, one cannot simply replace the *cura et tutela* of Augustus with *imperium proconsulare maius et infinitum*, or invoke imperial *auctoritas* when explaining the grounds of his interventions in proconsular provinces during his exceptionally long reign. We are in fact dealing with a multi-phase process of crystallisation of Augustus' prerogatives of power – a process that ultimately found expression in the term *imperium maius* and was later confirmed in *s.c. de Pisone patre*, in the context of Germanicus' mission and Tiberius' empire-wide supremacy. According to A. Dalla Rosa, this process came to an end with the ascension of Caligula and the transfer of command of the last proconsular legion in Africa in 39 AD (this date also constitutes a terminus for the author's narrative). New epigraphic sources, as well as recently intensified studies on the first emperor's position within the political system (J.-L. Ferrary, A. Giovannini, K.M. Girardet, F. Hurlet) largely undermined the legal framework established by Th. Mommsen and clearly demonstrated that the formation of Augustus' prerogatives of power occurred gradually and depended on the circumstances. Following this line of reasoning, A. Dalla Rosa paints an image in which innovative solutions that Augustus implemented *ad hoc*, in response to political and military problems at hand,

also became long-lasting *exempla* that gradually changed the practice and, ultimately, the very concept of imperial power. The experience of the last decades of the Roman Republic and the triumvirate convinced Augustus of the necessity to avoid extreme solutions, to preserve the autonomy of Republican institutions and offices, and to build a consensus around his own person in order to remain in power. A detailed analysis of the institutional practice in the last decades of the Roman Republic and during the triumvirate is the key to understanding Augustus' behaviour, and for good reason this topic constitutes the focus of as much as a third of the book. The evolution of prerogatives of the first emperor's power includes several turning points. When Augustus performed the *restitutio rei publicae* and, as incumbent consul, received stewardship of seven provinces for ten years in January of 27 BC, did his position not resemble that of Caesar in 59 BC and of Pompey in 55 BC? Until 23 BC Augustus regularly held consulship with *imperium consulare*, which, as it currently appears, granted him unlimited (also military) power in his provinces without the need for a separate *imperium proconsulare*. However, Augustus would rather not have agreed to divide the state into imperial and senatorial provinces – a move that carried a threat of diarchy according to Th. Mommsen – without seeing in the contemporary institutional practice a way to counter the actions of proconsuls, who still had legions at their command. The tradition of establishing detailed competencies of Roman administrative officials (*provincia*), including extraordinary ones, permitted Augustus to gain a series of prerogatives sufficient to ensure the cooperation and subordination of provincial governors under specific circumstances. As is demonstrated on the basis of detailed analyses of the cases of Brutus and Cassius, M. Antonius Creticus and Gn. Pompeius, but also of the triumvirs, this did not entail limiting the *imperium* of proconsuls or building an administrative hierarchy by means of *imperium maius*. It seems that Augustus' interventions in the proconsular provinces were instead based on the competencies granted by the senate or assembly in order to resolve specific problems. This is how one should understand, for instance, the Cyme edict or the edicts of Cyrene, and his *mandata* for the proconsuls in general. Although Augustus did not assume the role of supervisor of proconsuls as he did with regard to his legates in the imperial provinces, he was able to undermine their prestige and military significance. They still stood at the head of legions, yet it was the emperor who appointed equestrian officers, settled veterans in colonies throughout the Roman state, granted Roman citizenship, and determined procedures of recruitment and discharge of soldiers, thus making it impossible for the proconsular commander, who in addition was only in charge for a maximum of two years, to establish lasting bonds with his troops. It is beyond doubt that autocratic rule required the support of the army, but it was maintained more effectively with acceptance than with force, on condition that it did not lead to the emergence of a potential rival. In this sense Augustus did not follow in the footsteps of Sulla, Pompey and Caesar. The complicated case of M. Licinius Crassus, who was denied permission to offer *spolia opima*, is a good example of Augustus' approach, although this victorious proconsul of Macedon eventually did manage to hold triumph *ex Thracis et Getis* in July 27 BC. Gradually, however, it becomes evident that the end of proconsular triumphs by 19 BC was not caused by the lack of *auspicia* of proconsuls as *privati cum imperio*, or their inferiority to Augustan *auspicia*. Instead, the cause was the policy of the first emperor,

who himself repeatedly refused triumphs accorded to him; in any case, victories were also harder to achieve after the subordination of the Balkan legions to Augustus. Augustus' relinquishment of consulship in 23 BC marked a new phase in the evolution of his position and in his consensus with the *nobilitas*. Within the boundaries of the *pomerium* the emperor's prerogatives were now determined by the annual *tribunicia potestas*. However, he still governed the provinces based on *imperium consulare* (now as proconsul), which remained in force also during his stay in Rome. There seem to be no grounds upon which to suspect that Augustus formally found himself in a position that was inferior to the incumbent consuls. However, in order to avoid potential conflicts with governors of provinces under *imperium consulare* (akin to the ones in the time of Pompey's struggle against piracy) in the face of the prospective Eastern campaign of 22-19 BC, Augustus procured additional, far-reaching powers *ad componendum statum provinciarum*, which in practice rendered him superior to the proconsuls of eastern provinces lying on his route. Although such special prerogatives had their Late Republican precedents and did not require *imperium maius*, in the meaning assigned to them by Cassius Dio they can be understood as the birth of the idea of superiority of imperial power over provincial governors. Although they applied only to the eastern territories and likely became void upon Augustus' return to Rome in 19 BC, one can suspect that also during the emperor's subsequent Western campaign and on occasion of Agrippa's mission in the East in 17-13 BC an appropriate *imperium maius* was proclaimed anew, permitting unobstructed interference in the proconsular provinces. It was in this period of special missions *ad componendum statum provinciarum* that proconsuls lost command of most legions, but on the other hand Augustus did not limit their *imperium* and did not assume the competencies of provincial governors. This did not, in effect, lead to the emergence of a two-level hierarchy with Augustus as superior and proconsuls as his subordinates. The emperor's interferences in the life of the provinces resembled the resolutions of the senate and assembly, which inevitably were binding to the governors despite all the autonomy they enjoyed in governing their territories. Over time, having acquired the power to make executive decisions, Augustus was able to limit his interventions to consultations and suggestions in specific matters, which were then managed by proconsuls he treated as colleagues – in practice, he was able to base his rule on his *auctoritas*. The culmination of this process was the military crisis of 6-8 AD, when under special circumstances Augustus received the mission *ad componendum statum provinciarum* in the entire state. He seems to have kept this prerogative until the very end of his reign, and it was also granted to Tiberius in 13 AD. Thus, the extraordinary prerogatives of Augustus built the dominant position of successive emperors and their *imperium maius*. The work of A. Dalla Rosa is not only a synthetic study of one aspect of the definition of the first emperor's power. It offers an image of Augustus not as a director imposing his will and clear vision of power upon others, but as a brilliant actor able to adapt to the changing circumstances and learn from the mistakes of his predecessors. A great advantage of A. Dalla Rosa's work is that his picture of the evolution of imperial power over the proconsuls is founded on a minute analysis of much-debated source material. As a result, the study gives a detailed overview and summary of the recent state of research on the institutional aspects of the power wielded by Augustus.

Jerzy ŻELAZOWSKI

l'histoire ou de l'archéologie de la Péninsule. Cette mise en contexte des textes épigraphiques donne aux *IGEP* une richesse remarquable et constitue l'apport le plus important de ce volume par rapport aux précédentes tentatives de corpus. La profonde connaissance de M. P. de Hoz de l'ensemble des domaines de l'Antiquité grecque en Espagne et au Portugal ainsi que son admirable capacité de synthèse lui permettent de proposer un travail complet, équilibré, scientifiquement exigeant mais accessible. Par son exhaustivité, la richesse et la clarté de son propos, et sa mise en perspective historique permanente, ce corpus constitue un modèle du genre que les spécialistes d'épigraphie grecque de toutes régions auront grand intérêt à consulter. À moins de nouvelles découvertes significatives, les *IGEP* constitueront pour de nombreuses années un ouvrage de référence essentiel non seulement sur l'épigraphie grecque de la Péninsule ibérique mais aussi plus largement sur son histoire durant l'Antiquité.

Clément SARRAZANAS

Daniela BALDONI, Fede BERTI, Marco GIUMAN (Ed.), *Iasos e il suo territorio. Atti del convegno internazionale per i cinquanta anni della Missione Archeologica Italiana (Istanbul, 26-28 Febbraio 2011)*. Rome, Giorgio Bretschneider, 2013. 1 vol. XVI-266 p., 84 pl., 135 ill. (ARCHAEOLOGICA, 170, MISSIONE ARCHEOLOGICA ITALIANA DI IASOS, 5). Prix : 180 €. ISBN 978-88-7689-275-2.

Ce livre rassemble des contributions présentées lors du colloque pour les cinquante ans de la mission italienne à Iasos, qui s'est tenu à Istanbul du 26 au 28 février 2011. Mais il s'agit en fait de bien plus que des actes d'un colloque : c'est un véritable bilan des travaux menés à Iasos sous la direction de Fede Berti. Les articles s'organisent en plusieurs ensembles cohérents. Les deux premiers portent sur les hautes périodes. M. Benzi et G. Graziadio (p. 1-19) offrent une vision synthétique et précise du matériel de l'époque mycénienne, auquel malheureusement peu de structures peuvent être associées. Il s'agit pour la grande majorité d'une production locale de type mycénien, et ce n'est pas le moindre mérite de cet article que d'offrir un premier aperçu de cette catégorie céramique. Cet article prend la suite du volume de Nicoletta Momigliano publié dans la même série en 2012, *Bronze Age Carian Iasos. Structures and Finds from the Area of the Roman Agora (c. 3000-1500 BC)* (cf. *cr AC* 83 [2014], p. 500-502). L. Donati offre ensuite, à l'occasion d'une étude sur deux fontaines archaïques de l'agora, une synthèse sur ce que nous savons du site à cette époque, fondée sur les vestiges, les inscriptions et les textes. L'étude des fontaines est claire et précise, la synthèse sera précieuse. Les cinq contributions suivantes forment un ensemble issu des travaux menés sur l'agora romaine. Ils comprennent trois articles sur la fouille et l'étude architecturale de l'agora, et deux études d'épigraphie. F. Berti (p. 61-74) présente les fouilles menées autour de la *stoa* occidentale, lieu stratégique où la voie venant de l'intérieur rejoint l'agora. Les phases hellénistiques sont bien représentées, tout comme la réorganisation augustéenne. Cet article va bien au-delà de l'analyse des résultats de fouille et offre une vision cohérente de l'histoire de l'agora, du IV^e s. à l'époque augustéenne. Il trouve des compléments dans les contributions suivantes. M. Michelucci (p. 81-93) étudie deux dépôts votifs découverts en 1972 et peut ainsi préciser la chronologie des phases tardo-hellénistique et

augustéenne. S. Lagona (p. 95-103) étudie une boutique située au sud-est de la *stoa* d'Artémis, active aux III^e et IV^e s. p.C. En ce qui concerne l'épigraphie, R. Fabiani et M. Nafissi (p. 37-60) présentent les conclusions de l'édition en cours des décrets d'Iasos sur les questions de chronologie et de localisation. La plupart de ces décrets sont honorifiques et sont attestés à partir du dernier quart du IV^e s. Les auteurs peuvent ainsi mettre en évidence les changements dans les habitudes de publication des décrets, d'abord affichés près du bouleutérion et de l'*archeion*, et ensuite dans des lieux plus adaptés à la communication vers l'extérieur. G. Maddoli (p. 75-80) présente un texte de vente de la prêtrise de la Mère des dieux, en cours de publication par G.M. Ce procédé n'était connu jusqu'ici à Iasos que par des attestations indirectes. Un groupe de trois articles porte ensuite sur des ensembles situés hors de l'agora. M. Landolfi (p. 105-117) présente la coroplastie archaïque et de style sévère découverte dans un dépôt votif du sanctuaire de Zeus Megistos, qui atteste la fréquentation du lieu avant la construction du bâtiment d'époque classique. Il s'agit de fouilles anciennes, tout comme dans l'article d'A. Romualdi (p. 119-126) sur le matériel issu des fouilles de 1967-68 dans le sanctuaire de Déméter et Coré. Enfin, S. Angiolillo et M. Giuman (p. 127-134) présentent l'état des connaissances sur la *Casa dei Mosaici*. La distinction de trois phases permet de reconstituer l'histoire de cette grande demeure à partir de la fin du II^e s. a.C. Les programmes décoratifs montrent des analogies avec Éphèse, Paphos ou Halicarnasse mais sont surtout très proches de ce qui se faisait en Italie. Les deux contributions suivantes portent sur les environs immédiats du site et sur les espaces funéraires en particulier. D. Baldoni (p. 135-160) présente les connaissances sur les coutumes et monuments funéraires hellénistiques et donne un catalogue du matériel découvert dans les tombes de cette époque ; R. Parapetti (p. 161-172) présente une nouvelle reconstitution du complexe funéraire du Balık Pazarı, fouillé dans les années 1960. Le dernier groupe d'articles élargit les perspectives. Il s'agit d'abord du territoire, sur lequel porte l'étude très riche de L. Cianciulli (p. 201-215) qui analyse plusieurs complexes architecturaux comparables à ceux que W. Radt considère comme lélèges dans la péninsule d'Halicarnasse (cf. W. Radt, *Siedlungen und Bauten auf der Halbinsel von Halikarnassos*, Tübingen, 1970). N. Masturzo (p. 173-192) rassemble les plans et vues d'Iasos depuis le XVII^e siècle. Le commentaire d'un passage d'Archéstrate de Géla mentionnant Iasos (*Ath. Deipn.* 3, 66 = fr. 105e) par R. Pierobon-Benoit (p. 193-200) est l'occasion de revenir sur nombre de textes littéraires relatifs à Iasos, en complément du recueil de Blümel dans *I.Iasos* 2. A. Baran (p. 217-225) discute, à partir de découvertes d'Iasos et d'autres sites, la place de la frise dans l'architecture ionienne ; S. Önder et M.H. Sayar (p. 227-229) reviennent sur la question des juges étrangers à l'époque hellénistique. Les illustrations sont nombreuses et d'excellente qualité. Au fil des articles, plusieurs plans du site, dans l'ensemble ou de détail, sont offerts (plan général p. 12, plan de Texier p. 24, carte des monuments funéraires p. 136, nombreux plans de l'agora, carte p. 202). Ce livre offre donc tout à la fois des publications de matériels variés, des éclairages sur certaines parties du site reposant aussi bien sur les fouilles récentes que sur le réexamen de données anciennes, et des synthèses bienvenues sur nombre d'aspects du site. Il est appelé à servir de référence et d'outil de travail pour longtemps.

Julien ZURBACH